Friedrich

NIETZSCHE

Œuvres

NIETZSCHE

MILLE&UNEPAGES
Flammarion

Friedrich Nietzsche

Œuvres

Préface

par Patrick Wotling Le Gai Savoir Traduction par Patrick Wotling Ainsi parlait Zarathoustra Traduction par Geneviève Bianquis, revue par Paul Mathias Par-delà bien et mal Traduction par Patrick Wotling Généalogie de la morale Traduction par Éric Blondel, Ole Hansen-Løve, Théo Leydenbach et Pierre Pénisson Le Cas Wagner Traduction par Henri Albert Le Crépuscule des idoles Traduction par Henri Albert L'Antéchrist Traduction par Éric Blondel Ecce Homo

Traduction par Éric Blondel Nietzsche contre Wagner Traduction par Éric Blondel

Le Gai Savoir, © Flammarion, 1997.
Ainsi parlait Zarathoustra, © Aubier, 1969, Flammarion, 1996.
Par-delà bien et mal, © Flammarion, 2000.
Généalogie de la morale, © Flammarion, 1996.
L'Antéchrist, © Flammarion, 1994.
Ecce Homo, © Flammarion, 1992.
Nietzsche contre Wagner, © Flammarion, 1992.
ISBN : 2082125424

PRÉFACE

« Ce que je raconte est l'histoire des deux siècles prochains. Je décris ce qui vient, ce qui ne peut plus venir d'une autre manière : l'avènement du nihilisme. »

Fragments posthumes, tome XIII, 11 [411].

La carrière intellectuelle de Nietzsche est toute de paradoxes : philologue de formation, venu à la philosophie après avoir rompu avec la philologie ; professeur prenant rapidement ses distances à l'égard de l'enseignement ; philosophe allemand en rupture de ban avec sa patrie, répétant inlassablement son regret d'écrire en allemand à une époque où ses compatriotes se détournent du monde de la pensée pour s'adonner à un débordement de passion politique qu'il condamne ; penseur substituant l'écriture aphoristique à la logique discursive ou systématique, modes d'organisation que privilégie traditionnellement le discours philosophique… tels sont quelques-uns des traits qui rendent son parcours atypique ; le destin de sa pensée et celui de ses textes ne seront pas moins singuliers.

Ainsi qu'on vient de l'indiquer, Nietzsche est d'abord philologue, c'est-à-dire spécialiste des langues et des littératures grecque et latine ; dès l'époque de ses études à l'université de Leipzig, ses travaux philologiques sont remarqués et jugés si prometteurs qu'il se voit offrir la chaire de philologie classique de l'université de Bâle sans avoir encore soutenu de thèse, promotion spectaculaire qui ne manquera pas de susciter des rancœurs.

Puis survient le coup d'éclat de son entrée en scène philosophique : la publication en 1872 de *La Naissance de la tragédie à partir de l'esprit de la musique* : texte incompris, interprété par la plupart des lecteurs comme un manifeste wagnérien, texte dont il semblera se détacher les années suivantes, mais auquel, en réalité, il reviendra constamment pour l'éclaircir, en particulier dans une préface ajoutée en 1886 à cette première œuvre, et jusque dans ses dernières notes posthumes de 1888…

Ce geste inaugural est à lui seul très révélateur de ce que sera l'exigence intellectuelle de Nietzsche : car il exprime, plutôt qu'un simple désintérêt, une profonde insatisfaction face au travail philologique où pourtant Nietzsche excelle, mais dans lequel il voit de plus en plus une activité aveugle, technicienne, qui néglige de s'interroger sur l'essentiel, à savoir le sens : le sens de la culture grecque, en d'autres termes ce qui fait que les Grecs constituent un modèle ; mais sitôt passé au domaine de la réflexion fondamentale, il éprouve une égale insatisfaction à l'égard de la démarche philosophique et ressent la nécessité d'une réforme profonde de ses modes d'investigation – exigence qui se déploie dans tous ses textes ultérieurs. Certes, l'« état de guerre » n'est pas une nouveauté chez les philosophes : la tradition philosophique tout entière vit de ces contestations et de ces reprises réformantes ; mais celle que Nietzsche s'apprête à instaurer, et qui se laisse deviner dès *La Naissance de la tragédie*, se caractérisera par son extraordinaire radicalité. Sans doute n'y a-t-il guère que Hegel qui ait tenté de réformer aussi profondément le mode de pensée propre à l'activité philosophique, selon une direction et des objectifs, il est vrai, tout à fait autres que ceux de Nietzsche.

L'une des grandes originalités de la situation de Nietzsche tient donc à cette constitution de sa pensée à partir d'un terrain qui n'est pas celui de la tradition philosophique ni de son enseignement : Nietzsche n'est pas un technicien de l'histoire de la philosophie – les commentateurs ont eu beau jeu de signaler depuis longtemps la fragilité de sa connaissance des textes philosophiques, modernes en particulier ; mais cela même traduit pour une part l'originalité de son approche : c'est d'emblée dans une réflexion sur la culture, au sens large, que s'enracine sa pensée, ce qui explique que cette réflexion se nourrisse aussi bien de la méditation sur les événements contemporains – la guerre franco-prussienne et les effets entraînés sur la vie intellectuelle en Allemagne par la victoire de la Prusse et l'unification politique, par exemple ; ou l'orientation prise par l'enseignement universitaire et, notamment, la valorisation de l'histoire qui s'y révèle ; mais aussi la révolution musicale wagnérienne. C'est une problématique profondément originale qui se constitue de la sorte, née d'un questionnement personnel, et ouverte dès sa conception à des influences bien plus diversifiées (artistiques, historiques, littéraires) que ne le sont généralement les pensées issues d'une confrontation technique avec les doctrines philosophiques des prédécesseurs.

Certes, on pourrait objecter que la rupture avec la plus grande partie de la tradition philosophique va de pair avec l'admiration pour un philosophe : Schopenhauer. Mais cette admiration ne signifie pas fondamentalement un accord doctrinal. Le problème est bien plus profond, et ce que Nietzsche trouve

et admire chez Schopenhauer, c'est d'abord une certaine attitude à l'égard de la pratique philosophique ; et avant tout, une indépendance plus poussée que chez aucun autre philosophe, le rejet de l'attitude de croyance, de foi, de manque de rigueur intellectuelle qu'il déplore justement chez la majorité des philosophes – l'athéisme sincère, profond, sans concession, dont il fait une fois de plus l'éloge dans le paragraphe 357 du *Gai Savoir* : « Schopenhauer fut, en tant que philosophe, le *premier* athée déclaré et inflexible que nous, Allemands, ayons eu […]. C'est là que se trouve toute son intégrité : l'athéisme inconditionné, probe, est justement le *présupposé* de sa problématique, en ce qu'il est une victoire finale, difficilement acquise, de la conscience européenne, en ce qu'il est l'acte le plus lourd de conséquences d'un dressage bimillénaire à la vérité qui finit par s'interdire le *mensonge* de la croyance en Dieu… » Quant aux thèses fondamentales de la pensée de Schopenhauer, son contenu doctrinal, Nietzsche aura des mots d'une rare dureté, qui ont souvent eu pour effet de rendre sa proximité proclamée à l'égard de son maître plus qu'énigmatique aux yeux des commentateurs. Qu'on lise à cet égard le paragraphe 99 du *Gai Savoir*, ou encore le paragraphe 19 de *Par-delà bien et mal*, qui s'interroge sur la notion capitale de volonté et récuse l'approche de Schopenhauer. Ces éléments indiquent ce qu'est le geste inaugural de Nietzsche : un déplacement radical de problématique plutôt qu'une contestation doctrinale.

L'incompréhension à laquelle se heurte le premier ouvrage publié de Nietzsche est d'une certaine manière emblématique du destin réservé à l'ensemble de ses écrits à venir : le sentiment de l'isolement intellectuel et de l'incompréhension ira croissant, conséquence de l'originalité irréductible de son mode de réflexion. Que l'on prête attention, par exemple, à ce qu'il déclare dans la lettre à sa sœur du 26 janvier 1887 : « […] Je ne connais personne qui "sache" quoi que ce soit des arrière-plans de toute cette production et de l'étrangeté de mon destin particulier, ou qui m'ait donné à comprendre qu'il en sût quoi que ce fût ; j'ai donc fait d'assez grands progrès dans l'ironie et le persiflage, et j'en suis déjà à ne plus répondre aux "lettres d'admirateurs" qui m'arrivent assez souvent, je flaire la méprise à cinq cents pas […][1]. » Paradoxe supplémentaire que celui d'un penseur qui écrit tout en se disant certain qu'il n'y a encore personne pour pouvoir comprendre sa pensée, encore moins deviner la tâche qu'il s'assigne à lui-même. Malgré cela, Nietzsche poursuivra obstinément cette tâche : l'unité de ses textes, si divers, si éclatés d'apparence, tient au développement d'une problématique unique – la problématique des valeurs. Nietzsche ne cessera de travailler à l'explicitation croissante de cette problématique, à l'élucidation de son sens et à l'analyse de ses implications : il

s'agit bien de penser d'une manière nouvelle, plus rigoureuse, d'une manière qui soit enfin conforme à l'exigence de radicalité que vise le projet philosophique. L'un des traits les plus caractéristiques de *La Naissance de la tragédie*, dans laquelle Nietzsche n'utilise pas encore le terme de valeur, tient à ce qu'elle présente une méditation sur les diverses formes que peut prendre la vie humaine dans différents contextes culturels : en s'engageant par exemple dans la voie d'une civilisation tragique privilégiant l'activité artistique et sa puissance transfiguratrice (celle des Grecs d'avant Socrate, de la grande époque de la tragédie attique), ou au contraire dans celle d'une civilisation théorique, qui accorde la première place au savoir et au savant, voire à l'érudit, ou encore en suivant la voie du renoncement, telle la culture bouddhique. Mais l'objectif n'est pas descriptif, et à l'arrière-plan se dessine un problème fondamental : comment les Grecs de l'époque tragique sont-ils parvenus à surmonter le pessimisme, à échapper au sentiment de détresse et à la condamnation de l'existence qui les guettait ? Et c'est en cela que réside le problème du sens de la culture grecque, c'est pour cela que Nietzsche peut déclarer : « ce sont bien les Grecs qui tiennent dans leurs mains les rênes de notre civilisation comme de toute civilisation[2] ». Quelques années plus tard, à partir du *Gai Savoir* essentiellement, Nietzsche exprime clairement ce qui était en germe dans cette enquête : sa pensée débouche sur le constat du nihilisme dont sont porteuses les valeurs qui régissent la culture européenne contemporaine, d'inspiration platonicienne puis chrétienne, et ce constat aura lui-même pour conséquence l'idée du renversement des valeurs. L'unité de la réflexion nietzschéenne est l'unité d'une enquête, reprise dès les *Considérations inactuelles*, et poursuivie sous une forme accentuée, beaucoup plus ramifiée, dans les ouvrages aphoristiques qui suivent, à commencer par les deux volumes de *Humain, trop humain* puis *Aurore*. La série d'œuvres ici réunies, les textes publiés des années 1880, à l'exception d'*Aurore*, permet d'observer l'extraordinaire cheminement de cette enquête, avec, dans les ouvrages des années 1886-1887, la présentation d'un bilan général des investigations menées durant presque quinze ans, puis la relance des interrogations et des recherches, qu'interrompra seule la crise de démence qui saisit Nietzsche à Turin, dans les premiers jours de janvier 1889, et dont il ne se relèvera jamais.

Il n'est sans doute pas de trait plus répandu et plus couramment admis au sujet de Nietzsche que le caractère critique et destructeur de sa réflexion ; et pourtant de nombreuses déclarations contestent cette vision des choses, caractérisant tout au contraire sa pensée par le primat de l'affirmation : « Le "Oui" secret est plus fort en vous que tout "Non" et tout "Peut-être", ces maux dont vous souffrez et

dépérissez avec votre époque […][3] » ; tendance que Nietzsche souligne une nouvelle fois dans *Le Crépuscule des idoles* : « mon habitude d'*affirmer* et de ne m'occuper des objections et des critiques que d'une façon indirecte et involontaire[4] ». Nul texte ne permet de vérifier cette affirmation avec plus de netteté que *Le Gai Savoir*, celui de ses livres que Nietzsche a toujours considéré avec le plus de satisfaction et de gratitude. L'ouvrage comporte en réalité deux strates : l'ensemble des quatre premiers livres avec les poèmes d'ouverture d'une part – telle est la forme sous laquelle Nietzsche publie originellement ce texte en 1882 ; puis vient un second ensemble, dans lequel le lecteur ne manquera pas de remarquer un changement de ton et de style très net, avec le livre V, que Nietzsche ajoute, tout comme la préface et les « Chansons du prince Vogelfrei » en fin de volume, à la réédition de cette œuvre, en 1887.

Le Gai Savoir se veut donc un livre d'affirmation, un livre de résurrection même, un hymne à la santé retrouvée après l'expérience prolongée de la maladie et de ses conséquences : le risque du dégoût de l'existence et du pessimisme généralisé. Mais à cette expérience, Nietzsche réagit en philosophe ; il s'agit de l'analyser et non pas simplement de louer ou de condamner, il s'agit bien, sous ces dehors apparemment narratifs, d'en tirer une réflexion philosophique sur le sens et la valeur de la souffrance, sur la psychologie des philosophes et le sens de leurs idéaux, de comprendre enfin la philosophie comme travestissement spirituel d'états physiques, la variation des états de santé comme source d'une variation des points de vue philosophiques[5].

L'ensemble de ce texte est organisé autour d'une pensée fondamentale qui en est comme le centre de gravité : la proclamation « Dieu est mort », annoncée dans le paragraphe 125. Dans ses ouvrages précédents, notamment dans *Aurore*, Nietzsche a déjà abondamment critiqué la morale et ses valeurs, particulièrement la pitié. Mais désormais, avec la pensée de la mort de Dieu, l'analyse prend une ampleur supérieure : non seulement en ce que Nietzsche donne à ses conclusions une généralité plus large, mais surtout en ce qu'il découvre ce processus particulier qu'est l'auto-annihilation, à long terme, des valeurs idéalistes, celles de la morale ascétique, fondées sur la négation des déterminations essentielles de toute vie : ce que laissait entrevoir, dès le début de l'ouvrage, cette idée que les pulsions condamnées par la morale sont aussi indispensables à l'équilibre et à la survie du vivant qu'est l'homme que les pulsions glorifiées sous le nom de vertus[6].

Loin de critiquer des idées théoriques, Nietzsche prend donc conscience de la vie spécifique qui est propre aux valeurs, particulièrement de l'inscription des valeurs morales dans une histoire obéissant à une logique originale, ignorée jusqu'alors des philosophes : l'histoire du nihilisme. En quel sens en effet faut-il

entendre cette fameuse « mort de Dieu », désignée d'une formule qui constitue apparemment une contradiction dans les termes, et à laquelle fait écho le titre du paragraphe 342 : *Incipit tragœdia* – « La tragédie commence » ? Cette histoire tragique, c'est bien celle de l'effritement, de la perte progressive d'autorité et de crédibilité de ces croyances fondamentales dont l'ensemble constitue depuis deux millénaires notre « Dieu », problème bien plus profond que celui de l'athéisme, ou de l'effacement du Dieu du christianisme, qui ne représente qu'un aspect particulier de cette situation. La mort de Dieu, c'est donc l'effondrement de l'interprétation idéaliste, moralisante, de la réalité. Nietzsche prend acte de cette dévalorisation des valeurs, et démontre le caractère fallacieux, réducteur, d'un mode de pensée qui condamne l'apparence et tente de figer la réalité sous la forme d'un absolu éternellement identique à soi, soustrait au changement, au devenir, sous forme d'être. Le mouvement même du nihilisme qui en résulte montre que la réalité se joue de ces tentatives de réduction. C'est bien pourquoi *Le Gai Savoir* entreprend simultanément de redéfinir le statut de cette réalité en la pensant comme apparence, illusion, et rien d'autre : c'est-à-dire encore comme surface sans fond ni arrière-fond, comme puissance de métamorphose continuelle[7].

Les conditions en fonction desquelles on a voulu s'imposer de vivre et de penser depuis Platon rendent désormais impossible la poursuite de la vie, qu'envahit le sentiment du rien, du vide, de la non-valeur des valeurs selon lesquelles on vit et qui constituent les croyances fondamentales organisant notre existence, nos « vénérations » fondamentales, comme le dira le paragraphe 346, dans le livre V : notre croyance à la vérité, par exemple, ou encore notre croyance à l'existence d'un bien et d'un mal en soi. D'où le sentiment de détresse qui s'étend, à l'époque contemporaine, d'où la condamnation de l'existence, aux expressions philosophiques, littéraires ou poétiques si nombreuses, d'où la volonté d'en finir, la volonté de mort qui se révèlent progressivement. Un texte posthume définira précisément ce phénomène : « *Nihilisme* : le but fait défaut ; la réponse au "pourquoi ?" fait défaut ; que signifie le nihilisme ? – *que les valeurs suprêmes se dévalorisent*[8]. »

Face à la noirceur de ce constat, est-il encore légitime de parler de livre d'affirmation ? Sans nul doute, car comme le montre le paragraphe 342 du *Gai Savoir*, deux interprétations de cette montée du nihilisme, deux réactions sont possibles : l'abandon accablé au néant, certes, mais aussi, inversement, la stimulation et la joie suscitées par la nécessité de créer de nouvelles valeurs – et telle sera bien la tâche spécifique du véritable philosophe, comme y insiste *Par-delà bien et mal*. Nietzsche fait donc peser un soupçon grandissant sur la véritable nature de la philosophie telle qu'elle a été pratiquée jusqu'alors, sous

l'autorité de valeurs morales, et non pas de manière neutre et désintéressée comme elle le proclame. Il découvre le caractère nihiliste, négateur de la tradition philosophique – ou le redécouvre, car l'idée en était déjà largement présente dans *La Naissance de la tragédie* – pour lui opposer un « Gai Savoir », une philosophie enracinée dans la « grande santé », caractérisée par ce que Nietzsche appelle la *Heiterkeit*, la « gaieté d'esprit », ou encore la « belle humeur[9] », ainsi que par l'*amor fati*, littéralement, l'amour du destin. On voit que la réflexion de Nietzsche dans ce texte s'organise effectivement autour du thème du oui et du non, de la recherche d'un oui plus fort que tout non. Sur ce dépassement du ressentiment et de la volonté de condamnation, sur l'acquiescement et l'affirmation, l'un des aphorismes les plus importants est le paragraphe 276 du *Gai Savoir* qui introduit l'idée d'*amor fati* : « Je veux apprendre toujours plus à voir dans la nécessité des choses le beau : je serai ainsi l'un de ceux qui embellissent les choses. *Amor fati* : que ce soit dorénavant mon amour ! Je ne veux pas faire la guerre au laid. Je ne veux pas accuser, je ne veux même pas accuser les accusateurs. Que *regarder ailleurs* soit mon unique négation ! Et somme toute, en grand : je veux même, en toutes circonstances, n'être plus qu'un homme qui dit oui ! »

Une troisième ligne de pensée caractéristique de cet ouvrage prolonge cette réflexion sur l'affirmation et mérite tout particulièrement d'être soulignée. Le *Gai Savoir* est en effet l'un des textes qui poussent le plus loin l'analyse de l'art et de l'état esthétique, l'un de ceux qui exposent le plus clairement en quoi et pourquoi « cette espèce de culte du non-vrai[10] », devient le modèle privilégié de la réflexion philosophique. Car d'une part, on l'a dit, la réalité est désormais identifiée à l'apparence, à la belle illusion ; et d'autre part, l'étude de la psychologie artistique le montre : « les artistes *glorifient* continuellement – ils ne font rien d'autre[11] » – alors que les philosophes déprécient, voire calomnient. L'élément capital est bien ici l'identification de la tonalité affective qui préside à l'activité : acquiescement, satisfaction et reconnaissance, ou au contraire rancune et esprit de condamnation. L'activité artistique est donc modèle à plus d'un titre : la réalité est *processus*, activité – non pas être, substance ou stabilité de quelque manière que les définisse la tradition philosophique ; elle est processus de *création* de formes, jeu créateur et destructeur ininterrompu ; car il n'y a pas de vide de formes mais toujours déjà des formes anciennes qu'abolissent les créations nouvelles – et c'est dans cette identité du créer et du détruire que Nietzsche voit le trait caractéristique du dionysiaque. L'idée même de Gai Savoir est tout entière l'expression de cet antagonisme fondamental qu'un texte de 1888 formulera de manière suprêmement incisive : « La vérité est laide : *nous avons l'art* afin que la vérité ne nous tue pas[12]. »

Originellement, avant les ajouts de la seconde édition, *Le Gai Savoir* s'achevait, avec le paragraphe 342, sur l'annonce du « déclin de Zarathoustra », qui aspire à redescendre parmi les hommes ; à une notation près, ce paragraphe est repris mot pour mot comme texte d'ouverture d'*Ainsi parlait Zarathoustra* : comme si Nietzsche avait voulu souligner la continuité d'inspiration qui unit son texte de 1882 et ce livre incomparable – sans nul doute l'un des textes les plus difficiles que nous ait livré la tradition philosophique, cousu de parodies bibliques, une symphonie plutôt qu'un livre, de l'avis de Nietzsche lui-même[13], jugé par les lecteurs et les commentateurs tantôt enivrant, fascinant par son lyrisme et son rythme poétique, tantôt exaspérant, boiteux, « kitsch »[14].

Il faut comprendre avant tout qu'il n'y a pas dans cette écriture déroutante un simple essai de poésie philosophante, que Nietzsche a toujours condamnée, mais bien plutôt une tentative pour traduire adéquatement une pensée engendrée par un « état d'âme élevé » selon la formule du *Gai Savoir*[15], par une tonalité pulsionnelle exceptionnelle : « le *grand* style de la période pour l'expression de la montée et du reflux prodigieux d'une passion sublime, surhumaine[16] » – c'est bien le sens du dithyrambe que d'exprimer dans toute sa puissance la pensée la plus affirmatrice qui puisse se concevoir.

L'interprétation de ce texte est particulièrement difficile, plusieurs décennies d'efforts ingénieux de la part des commentateurs sont loin d'en avoir encore épuisé le sens, et ce livre est à coup sûr celui qui justifie le mieux l'exigence que Nietzsche a voulu s'imposer dans son écriture : créer des objets sur lesquels le temps se casserait les dents[17]. Comme le précise *Ecce Homo*, l'objectif de cet ouvrage est bien d'opposer un contre-modèle à l'idéalisme qui règne sur l'Europe depuis deux millénaires, et dont les ouvrages antérieurs ont déjà démontré le caractère nocif[18]. Si, en ce sens, *Ainsi parlait Zarathoustra* constitue effectivement la forme la plus haute du « oui », ce oui s'exprime dans l'entrelacement de la pensée du surhumain, de celle de la volonté de puissance, et de la doctrine de l'éternel retour. C'est cette dernière que Nietzsche donne, dans *Ecce Homo*, pour la « conception fondamentale de l'œuvre », en précisant qu'elle doit s'entendre comme la « formule suprême de l'affirmation la plus haute qui puisse être atteinte » : prolongement de l'idée d'acquiescement qui constituait déjà la tonalité fondamentale du *Gai Savoir*. Cette doctrine n'est cependant exposée qu'assez tardivement dans le texte, dans la troisième partie, dans le chapitre intitulé « De la vision et de l'énigme ».

L'œuvre s'ouvre sur un prologue exposant les premiers discours de Zarathoustra redescendu parmi les hommes, tout particulièrement la prédication du surhumain, présenté comme « le sens de la terre », et opposé au « dernier homme » : « Je vous en conjure, ô mes frères, demeurez fidèles à la terre et ne

croyez pas ceux qui vous parlent d'espérances supraterrestres. Sciemment ou non, ce sont des empoisonneurs[19]. » Évoquant de nouveau ce prologue, un texte de la quatrième partie ajoutera : « Dieu est mort. Mais *nous*, nous voulons à présent que le Surhumain vive[20] », soulignant de nouveau la continuité entre *Le Gai Savoir* et ce texte. Le sens de la terre vise donc le rejet de la négation idéaliste du sensible, du mépris du corps qui dominent la philosophie depuis Platon, au profit de valeurs suprasensibles. Quant à la notion de surhumain, il faut insister d'emblée sur son statut typologique : le terme employé par Nietzsche de manière invariante, *Übermensch*, est construit sur celui qui désigne l'homme en tant que genre (*Mensch*) ; le mot de « surhomme » ne pourrait donc qu'être ambigu, voire franchement trompeur en français. Nietzsche reviendra d'ailleurs, en particulier dans *L'Antéchrist* et dans *Ecce Homo*, sur la signification qu'il accorde à ce terme en précisant : un « type relativement surhumain[21] ». Il convient donc de faire attention aux formules avancées par Zarathoustra dans ses discours, qui peuvent aisément prêter à confusion : « L'homme est une corde tendue entre la bête et le Surhumain », par exemple[22] : il ne s'agit pas de darwinisme ni de « biologisme » ; l'essentiel tient au fait que Nietzsche vise non pas une espèce autre que l'homme, mais un type d'homme autre que celui qui prédomine sous l'influence de valeurs idéalistes, au détriment de l'homme vraiment fort et sain : un type exprimant la réussite, dira souvent Nietzsche, exprimant l'épanouissement de la vie, le type de la grande santé, par opposition au type nihiliste engendré par les valeurs de la morale ascétique, le type de l'homme bon. La conception de ce type supérieur repose sur la compréhension de la vie comme volonté de puissance, comme jeu créateur d'où résultent les valeurs et les interprétations de la réalité, comme pulsion de dépassement de soi et d'intensification du sentiment de sa propre puissance : c'est au développement de ces analyses qu'est consacrée pour l'essentiel la seconde partie de l'ouvrage, tandis que la première étudie davantage l'idée de la mort de Dieu. Enfin, dans la troisième partie, Zarathoustra en vient à enseigner sa doctrine de l'éternel retour, la pensée la plus difficile de l'univers philosophique nietzschéen. La manière dont cette doctrine est introduite est significative : on remarquera qu'elle n'est pas présentée comme une théorie, mais bien davantage comme une épreuve, en accord avec le paragraphe 341 du *Gai Savoir* qui l'exposait pour la première fois. C'est qu'en effet il ne s'agit nullement de constater froidement que tout revient et se répète, ni de se résigner à ce que tout revienne, mais bien de *vouloir* passionnément que tout revienne, éternellement et à l'identique, pour faire de cette doctrine un objet d'adhésion : c'est en cela qu'elle doit constituer une libération à l'égard de tout ressentiment envers le passé, et un dépassement de la négation de ce monde-ci au profit d'un

monde vrai de l'au-delà. L'épreuve consiste à tenter de vivre avec cette pensée, pour en faire le nouveau centre de gravité de l'existence humaine. Restera à affronter le problème des conditions de réalisation du renversement des valeurs : car il ne s'agit pas uniquement de penser un contre-modèle, ni même de l'enseigner comme le fait Zarathoustra, mais de le faire advenir effectivement. C'est là la pensée qui occupera Nietzsche de plus en plus, particulièrement durant les derniers mois de sa vie consciente.

La publication d'*Ainsi parlait Zarathoustra* représente un tournant dans le parcours intellectuel de Nietzsche : ce texte jouera désormais le rôle de pôle de référence et il n'est guère étonnant que les ouvrages ultérieurs s'efforcent de se situer par rapport à lui. Tel sera le cas de *Par-delà bien et mal*, publié en 1886, et présenté par Nietzsche comme « une sorte de commentaire de [s]on *Zarathoustra*[23] ». Mais contrairement au grand œuvre, ce texte privilégie la voie d'une explicitation critique, comme le souligne *Ecce Homo* : « Ce livre (1886) est, essentiellement, une *critique de la modernité* – y compris des sciences modernes, des arts modernes, même de la politique moderne, avec des indications du type opposé, qui est aussi peu moderne que possible, un type noble et affirmateur[24]. » De fait, la critique des « idées modernes » est omniprésente et constitue l'un des pôles unificateurs de l'ouvrage. Au moyen de cette formule, Nietzsche entend souligner la forme particulière que prennent les valeurs idéalistes dans la culture de l'Europe contemporaine, au terme de la longue évolution du nihilisme. Les « idées modernes » désignent deux croyances devenues prépondérantes, qui étouffent toutes les autres valeurs et gouvernent désormais tous les domaines de la vie humaine : le refus viscéral de l'idée de hiérarchie, au profit de la croyance à l'égalité de tous, et la condamnation absolue de la souffrance, identifiée à un mal en soi, imposant la pitié comme une attitude généralisée. C'est dans ces deux valeurs négatives que Nietzsche cherche à voir aussi bien l'origine du triomphe de la science physique que celle de l'essor de la démocratie.

Simultanément, *Par-delà bien et mal* se penche très longuement sur l'examen des problématiques essentielles de la tradition philosophique : il faut lire attentivement le détail de la première section, cruellement intitulée « Des préjugés des philosophes », pour se faire une idée de la radicalité de la réflexion de Nietzsche. C'est le problème de la vérité lui-même qui devient en effet un objet de soupçon, bref l'idée que la philosophie s'identifie à la recherche de la vérité. Nietzsche examine cette problématique, dresse patiemment la liste des difficultés qu'elle suscite, sape, déconstruit pas à pas la confiance accordée traditionnellement à cette compréhension du projet philosophique : comment

justifier par exemple cette idée que la vérité est intrinsèquement préférable à l'erreur, qu'elle *vaut plus* que l'erreur ? Et surtout, pourquoi les philosophes n'ont-ils jamais interrogé cette préférence fondamentale, trahissant ainsi leur exigence de rigueur ? La vérité se voit alors reconnue pour une valeur particulière, et non une essence absolue. Le second grand résultat de cette enquête tient à la reconnaissance de l'omniprésence des pulsions – et derrière elles de la volonté de puissance –, véritables sources productrices de la pensée, et ce jusque dans le domaine de la réflexion philosophique[25] : l'idée de l'objectivité de la pensée pure s'effondre à son tour.

Une troisième ligne de réflexion en résulte : *Le Gai Savoir* affirmait l'identité de la réalité et de l'apparence. *Par-delà bien et mal* prolonge ces analyses en démontrant pour la première fois de manière détaillée pourquoi il est légitime d'interpréter cette réalité-apparence comme volonté de puissance, en d'autres termes pourquoi cette réalité peut être dite de même nature que nos pulsions, et interprétée comme jeu de pulsions se coalisant ou se combattant pour maîtriser d'autres pulsions.

Enfin, la conséquence de ces réappréciations sera la reprise de l'examen du statut du philosophe : dès *Humain, trop humain*, Nietzsche avait redéfini celui-ci à travers la figure de l'« esprit libre ». La caractérisation de cet esprit libre est désormais approfondie, et étroitement liée à cette vertu cardinale du penseur qu'est l'indépendance. Mais l'étude du philosophe est largement prolongée, notamment dans les paragraphes 210 à 213, et ce à partir de l'opposition entre les « ouvriers de la philosophie » et les vrais philosophes, encore à venir. Les premiers ont pour tâche d'enregistrer l'histoire des valeurs, de témoigner de ses inflexions en fonction des différents contextes culturels ; mais le philosophe authentique est appelé à une tout autre tâche, celle de créer des valeurs nouvelles : « *Mais les philosophes véritables sont des hommes qui commandent et qui légifèrent* : ils disent "il en *sera* ainsi !", ils déterminent en premier lieu le vers où ? et le pour quoi faire ? de l'homme et disposent à cette occasion du travail préparatoire de tous les ouvriers philosophiques, de tous ceux qui se sont rendus maîtres du passé, – ils tendent une main créatrice pour s'emparer de l'avenir et tout ce qui est et fut devient pour eux, ce faisant, moyen, instrument, marteau. Leur "connaître" est un *créer*, leur créer est un légiférer, leur volonté de vérité est – *volonté de puissance*[26]. » Ces paragraphes, on le voit, éclairent considérablement les indications relatives au dépassement du nihilisme qu'évoque par exemple le paragraphe 343 du *Gai Savoir*.

Un peu plus d'un an après *Par-delà bien et mal*, et après avoir dans l'intervalle rédigé une série de préfaces qu'il ajoute à la réédition de ses textes

anciens[27], Nietzsche publie *La Généalogie de la morale* : texte que les lecteurs, français en particulier, ont eu très nettement tendance à privilégier depuis quelques décennies, notamment depuis le début des années soixante. Succès étonnant, car à le lire attentivement c'est un texte d'une rare complexité, à la linéarité seulement apparente, bien plus fuyant sans doute que *Par-delà bien et mal* dont il se veut le complément et la clarification.

L'ouvrage s'ouvre sur une préface à tendance « autobiographique » – c'est une tendance caractéristique de la réflexion nietzschéenne, et qui n'aurait guère de sens au sein d'un autre univers philosophique, nous y reviendrons en abordant le projet spécifique d'*Ecce Homo* – dont l'objet est de définir la notion de « généalogie », selon le nom que Nietzsche donne désormais à la méthodologie de la réflexion philosophique. Ce mode de pensée synthétise une double exigence : récusant la traditionnelle recherche du fondement, la généalogie est d'abord une enquête régressive visant à identifier les origines productrices des valeurs, c'est-à-dire encore les pulsions essentielles qui s'expriment à travers tel type de croyance, telle interprétation de la réalité ; elle est simultanément une enquête sur la valeur de ces valeurs, qui doit permettre de déterminer si les valeurs prédominantes dans tel ou tel contexte culturel ont pour effet d'intensifier la vie et la santé de la communauté humaine concernée, ou au contraire de l'appauvrir et de l'entraîner dans la spirale du nihilisme[28].

Le premier des résultats essentiels de la triple enquête exposée dans ces pages concerne l'existence d'une double origine des valeurs morales correspondant au « bien » et au « mal » : selon un premier type de morale, repérable notamment au sein des aristocraties militaires, la notion d'homme bon apparaît comme une glorification de soi, comme l'expression d'une prééminence (politique, sociale, économique) satisfaite, pénétrée de la distance qui la sépare du « mauvais », entendu comme l'homme vil, extérieur à cette caste des puissants ; mais en réaction à la morale précédente, un second type de morale, qui se cristallise en particulier au sein de classes sacerdotales, élabore une nouvelle position des valeurs, en réinterprétant le « bon » précédent sous la forme du « méchant », dont la force et la violence sont condamnées et retournées en source de mauvaise conscience : c'est un tel renversement des valeurs qui s'exprime selon Nietzsche dans le christianisme naissant. Le second traité se penche quant à lui sur la généalogie du sentiment de faute, de culpabilité, expliqué à partir de la logique propre de la volonté de puissance et des pulsions au sein d'une communauté humaine organisée[29] : la « faute » peut ainsi être assimilée à une « dette », à une rupture du contrat liant les membres de la communauté. Dans la lignée de cette analyse, il devient possible de comprendre l'émergence de la mauvaise conscience, second objet de cette enquête, comme conséquence d'une répression

soudaine et brutale imposée aux pulsions, contraintes de se retourner désormais contre elles-mêmes et de se faire souffrir elles-mêmes. C'est enfin la mise en évidence de la signification des idéaux ascétiques qui constitue l'objet du dernier traité et le point culminant de l'ouvrage : si l'on peut voir dans ces valeurs ascétiques l'expression de la maladie, du ressentiment contre la vie et d'une volonté de mort, Nietzsche insiste particulièrement sur leur extraordinaire puissance de séduction et sur le profit que les prêtres ont su en tirer pour en faire un implacable instrument de domination – domination d'autant plus écrasante qu'il n'y eut pas, pendant longtemps, de modèle concurrent : c'est bien la perspective du renversement des valeurs qui constitue, dans ce texte aussi, l'arrière-plan de la réflexion.

Nietzsche a eu quelque temps le projet de rédiger un grand ouvrage qui aurait rassemblé synthétiquement les lignes fondamentales de son questionnement. Parmi les projets de titre envisagés pour ce livre, dont les fragments posthumes nous ont conservé la trace, l'un devait connaître un destin singulier : « La volonté de puissance ». Plusieurs sous-titres furent également projetés, notamment « Essai d'un renversement de toutes les valeurs ». Le livre que Nietzsche songeait à rédiger sous ce titre, et pour lequel il avait envisagé plusieurs plans, ne verra jamais le jour, et, à l'été 1888, le projet même en est finalement abandonné. Pourtant, un livre portant le titre *La Volonté de puissance* – et même plusieurs, singularité à elle seule préoccupante ! – devaient paraître quelques années plus tard en Allemagne : un premier en 1901 ; il regroupait 483 aphorismes, organisés en quatre parties ; un second livre paraissait sous le même titre en 1906 ; celui-ci présentait cette fois 1067 textes posthumes ; d'autres « Volontés de puissance » devaient suivre. La première de ces compilations était due à Peter Gast et aux frères Horneffer. L'éditeur du second, qui allait longtemps jouer en Allemagne le rôle de texte de référence, n'était nulle autre qu'Elisabeth Fôrster-Nietzsche, la propre sœur du philosophe – « l'oie niaise », ou encore « le lama », ainsi que ce dernier se plaisait à la désigner. Il convient de répéter ce qui est désormais un fait établi, depuis les travaux de Richard Roos, puis ceux de Giorgio Colli et Mazzino Montinari : aucun de ces livres n'est de Nietzsche ; l'organisation interne de ces ouvrages, avec son découpage en parties, n'est pas davantage de Nietzsche ; mutilés, démembrés et redistribués arbitrairement, parfois récrits, les fragments « recueillis » eux-mêmes ne sont pour une bonne part pas des textes de Nietzsche[30]. À l'été 1888, répétons-le, Nietzsche a abandonné ces projets.

Mais comme le fait très justement remarquer Richard Roos, l'un des plus grands spécialistes français de l'œuvre de Nietzsche, ce dernier a distribué dans

les textes rédigés en 1888, particulièrement *Le Crépuscule des idoles* et *L'Antéchrist*, une part essentielle des notes et analyses qu'il avait précédemment destinées à son projet de *Volonté de puissance* avant de l'abandonner[31]. Si ce projet de grande œuvre est écarté, l'automne 1888 n'en est pas moins caractérisé en effet par une intense activité d'écriture, ainsi que par des hésitations et des revirements nombreux au sujet de l'ordre de publication des ouvrages rédigés à cette période. Nietzsche séjourne durant les mois d'été à Sils-Maria, en Haute-Engadine, puis quitte la Suisse pour s'installer à Turin, où il demeure jusqu'au mois de janvier 1889. Arrivé à Turin en septembre 1888, il y achève un texte, *L'Antéchrist*, et y rédige en très peu de temps trois autres ouvrages : *Le Crépuscule des idoles*, *Ecce Homo* et enfin *Nietzsche contre Wagner*, reprise de textes extraits de ses œuvres antérieures, parfois sous une forme quelque peu modifiée.

Le premier publié sera toutefois *Le Cas Wagner*, achévé plus tôt encore, dont il faut commencer par dire qu'il est d'emblée l'occasion d'une méprise : on croit à un revirement récent de Nietzsche à l'égard de Wagner alors que la rupture est consommée depuis plus de dix ans ; c'est pour dissiper cette mécompréhension qu'est entreprise la mise en chantier de *Nietzsche contre Wagner*, dans lequel il rassemble une série de textes empruntés à ses œuvres déjà publiées. La réalité du rapport de Nietzsche à Wagner est en fait beaucoup plus complexe : comme en témoigne du reste, avec nombre d'autres textes, ce qu'il déclarait déjà au sujet du musicien dans sa lettre à Malwida von Meysenbug du 14 janvier 1880 : « je pense à lui avec une gratitude constante, car je lui dois quelques-unes des plus puissantes impulsions qui m'aient poussé à l'indépendance intellectuelle[32] » ; comme en témoigne aussi la formule finale du *Cas Wagner*, au terme d'une critique dévastatrice : « cet écrit est inspiré, on l'entend bien, par la reconnaissance […] » C'est en effet un point trop peu souligné par les commentateurs, si caractéristique pourtant de l'originalité de la position nietzschéenne, que cette reconnaissance envers les adversaires qu'il combat sans répit. Cette gratitude, qui s'exprimait envers Platon dans la préface de *Par-delà bien et mal*, et à présent envers Wagner, incompréhensible si l'on s'en tient à l'idée que le débat philosophique relève de la seule logique de la confrontation doctrinale, s'éclaire en revanche si l'on saisit que le grand enjeu en philosophie est peut-être davantage une question d'éducation de l'esprit ; et de même que c'est un trait spécifique de la volonté de puissance de ne s'exprimer qu'en surmontant des résistances qui lui sont opposées, c'est une caractéristique essentielle de l'esprit de s'éduquer, de se discipliner, de se dresser – à la probité intellectuelle, à l'indépendance, à la radicalité et au courage dans l'art de questionner – à la faveur de la contestation. La recherche de la vérité n'étant plus

l'essence authentique de la pensée, la réfutation n'est donc pas non plus pour Nietzsche le dernier mot du dialogue philosophique. On aurait ainsi tort de n'entendre dans les formules que nous venons de citer, ou dans d'autres du même esprit, que courtoisie hypocrite ou cynisme insolent.

Si l'objectif de Nietzsche n'est pas en soi de marquer sa rupture à l'égard de Wagner, quel est-il donc ? Et pourquoi la figure de Wagner est-elle au centre de ce nouvel ouvrage ? L'examen du titre de cette œuvre, dont il faut noter la tournure médicale, fournit d'emblée des indications à ce sujet : c'est bien un dossier qu'il s'agit de présenter, avec la série des pièces justifiant le diagnostic – cette image médicale est d'ailleurs l'une de celles que Nietzsche utilise le plus constamment pour définir la réflexion philosophique et son orientation généalogique. L'étude des valeurs esthétiques sur lesquelles repose la pratique artistique de Wagner permet de caractériser son drame musical comme forme d'art décadente, malade. Nietzsche souligne tout particulièrement l'incapacité de l'artiste à maîtriser les moyens mis en œuvre : le tout ne forme plus un tout. Déchue de sa position transfiguratrice, la musique elle aussi succombe au nihilisme : « De *quoi* est-ce que je souffre quand je souffre du destin de la musique ? De ce que la musique a perdu son caractère transfigurateur, affirmateur du monde – de ce qu'elle est une musique de *décadence** et non plus la flûte de Dionysos […][33]. »

Mais malgré les apparences, ce n'est pas seulement de Wagner qu'il s'agit. Ce dernier, tout comme Socrate dans un contexte historique différent, est avant tout un révélateur, un symptôme, qui demande à être interprété, et c'est le diagnostic de la modernité tout entière, c'est-à-dire des valeurs de notre culture européenne contemporaine, qui préoccupe Nietzsche dans ce texte : « Wagner *résume* la modernité[34]. » Il s'agit donc de bien autre chose que de brûler l'idole qu'il aurait trop hâtivement adorée dans ses années de jeunesse. Quel est alors le bilan général ? Précisément l'extension de la décadence comme trait général de la modernité. Nietzsche la définit, selon les termes de sa psychologie nouvelle, par la contradiction entre les pulsions, qui se combattent et ne parviennent plus à s'organiser sous la forme d'un tout bien structuré où les différentes forces coopéreraient pour imposer une interprétation unifiée et efficace de la réalité : « L'homme moderne représente, au point de vue biologique, une *contradiction des valeurs*, il est assis entre deux chaises, il dit tout d'une haleine oui et non[35]. »

Le Crépuscule des idoles relève d'une intention comparable : « ausculter les idoles » (l'une des nombreuses images par lesquelles Nietzsche désigne les valeurs), c'est de fait procéder au diagnostic condamnant, au sens médical du terme, les valeurs actuellement prédominantes. Ce texte, où Nietzsche renoue avec la composition éclatée de ses ouvrages plus anciens, reprend et approfondit

nombre d'analyses de ceux-ci en leur apportant souvent des prolongements originaux : c'est le cas de l'étude du sens du socratisme, de l'analyse psychologique des grandes erreurs de la tradition philosophique, de l'opposition entre morale de l'élevage et morale du dressage, ou encore de la théorie de la spiritualisation des pulsions. Mais le trait le plus original en est sans doute la reprise de la notion de dionysiaque et de la pensée de l'éternel retour, sur laquelle s'achève l'ouvrage.

L'automne 1888 est marqué en outre par un événement qui va modifier l'attitude de Nietzsche et influer sur la suite de sa production : l'apparition des premiers signes de reconnaissance après la publication du *Cas Wagner* – ils viendront de l'étranger, de France et du Danemark essentiellement, confirmant la certitude de Nietzsche de demeurer inconnu dans son pays[36]. Le fait important est que cette amorce de notoriété imprime sa marque aux derniers textes que Nietzsche entreprend de rédiger en 1888, particulièrement *Ecce Homo*, car il y voit l'émergence de conditions propices à la mise en œuvre de son renversement des valeurs ; de sorte que c'est désormais le sentiment de porter une responsabilité de premier plan qui l'anime, d'où découle à ses yeux l'obligation de se présenter et d'exposer ses buts. Telle est précisément l'ambition d'*Ecce Homo* : « Prévoyant qu'il me faudra, d'ici peu, affronter l'humanité avec le plus grave défi qui lui ait jamais été lancé, il me paraît indispensable de lui dire *qui je suis*. » On assiste donc à un changement d'attitude et à la mise en place de ce que l'on pourrait appeler une stratégie : il semble que Nietzsche comptait faire paraître rapidement *Ecce Homo*, en reportant quelques mois plus tard celle de *L'Antéchrist*, qu'il considère comme le premier acte de la lutte effective pour le renversement des valeurs.

Mais dans les premiers jours de janvier survient brutalement une crise qui bouleverse ces projets, une crise ou plutôt, selon le terme que les biographes sont convenus d'utiliser, un effondrement. Le 3 janvier et les jours qui suivent, Nietzsche adresse à ses amis et connaissances les « billets de la folie », de brèves déclarations confuses et exaltées qu'il signe notamment du nom de Dionysos ou encore de celui du « crucifié ». À la même période, probablement le 7 janvier, Nietzsche s'effondre dans la rue avant d'être ramené dans la chambre où il loge[37]. C'est à Bâle, où quelques-uns de ces envois sont parvenus à ses amis, que l'on comprend le plus vite ce qui vient de se produire. Son ami Franz Overbeck, alerté par Jacob Burckhardt, part pour Turin le soir même de la réception des lettres. Il y trouve Nietzsche en proie à la démence et le ramène aussitôt à Bâle, où il est pris en charge par la clinique psychiatrique de la ville.

Il n'est pas inutile de donner quelques précisions au sujet de cet effondrement,

ne serait-ce que pour dissiper l'atmosphère de mystère dont plusieurs personnes ont cherché à en entourer les causes. Les médecins qui examinent Nietzsche diagnostiquent une « paralysie progressive » : dans la terminologie médicale de l'époque, le terme ne désigne pas à proprement parler une maladie mentale, mais un trouble organique d'origine externe produisant une lésion du cerveau, et entraînant des dysfonctionnements, voire l'interruption de fonctions organiques et mentales ; l'affection désignée par ce terme est le plus souvent liée à une infection de nature syphilitique, et il est probable qu'elle l'est également dans le cas de Nietzsche. Mais sa sœur, qui entreprendra bientôt de gérer d'une main de fer l'héritage intellectuel du philosophe et de contrôler la publication de ses écrits, fera tout pour masquer les causes présumées de la crise (« diffamation odieuse », dira-t-elle), en tentant d'accréditer l'idée que Nietzsche aurait été victime d'une intoxication due à la prise massive et répétée depuis de longues années de somnifères (le fameux chloral). La sœur de Nietzsche ne sera d'ailleurs jamais en reste d'explications *ad hoc* : le scepticisme médical auquel se heurte la thèse du chloralisme incitera Elisabeth, quelques années plus tard (dans les volumes de biographie qu'elle fait paraître en 1904, puis en 1913), à incriminer désormais un exotique et énigmatique « calmant javanais », dont elle affirme n'avoir pu retenir le nom, et qui aurait été recommandé à Nietzsche des années plus tôt par un non moins énigmatique Hollandais – affirmations que ne corrobore pas le moindre document, ni biographique ni médical. Soigné en clinique plusieurs mois, au terme desquels il est recueilli par sa mère, puis par cette sœur abhorrée, Nietzsche ne recouvrera plus ses facultés. Il s'éteint en août 1900 : c'est dire que la durée de cette vie dans la démence est presque comparable à celle de sa période proprement créatrice[38].

L'influence de ces événements sur la diffusion des textes non encore publiés ou non destinés à la publication, et par voie de conséquence sur la réception de la pensée de Nietzsche, est considérable : *Le Cas Wagner*, achevé, donné à l'impression et d'ores et déjà sorti des presses, ainsi que *Le Crépuscule des idoles*, prêt également et mis en circulation courant janvier 1889, échappèrent de justesse au sort peu enviable qui guettait *L'Antéchrist* et *Ecce Homo* : leur parution fut d'abord suspendue, puis reportée de plusieurs années, alors même que la gloire naissante de Nietzsche et l'intérêt de scandale suscité par l'effondrement de 1889 indiquaient la présence d'un public réceptif – la situation juridique était certes complexe, mais en outre, eu égard à ses buts propres, Elisabeth, qui a la haute main sur les textes à partir de 1893, avait quelque raison d'attendre, particulièrement dans le cas de *L'Antéchrist*[39] ; l'ouvrage ne paraîtra finalement, en 1895, qu'en une édition expurgée – et donnée pour authentique, conformément à une technique de base de toute falsification. Subissant un sort

analogue, *Ecce Homo*, que le « lama » aura pris soin de débarrasser notamment des avis du philosophe à son sujet, ne paraîtra quant à lui qu'en 1908. Pour ces deux textes, il faudra attendre la reprise du travail à partir des manuscrits pour obtenir une édition aussi fiable et fidèle que possible – sans que l'on puisse avoir la certitude qu'elle restitue à chaque fois un livre pleinement conforme au texte original de Nietzsche, étant donné les destructions de documents dues à sa sœur.

Fin septembre 1888, on l'a dit, Nietzsche considérait le manuscrit de *L'Antéchrist* comme achevé. D'une certaine manière, cet ouvrage constitue un nouveau prolongement d'une série d'analyses abordées dans *La Généalogie de la morale*, relatives en particulier au statut et à la valeur du christianisme. Mais la tonalité change : Nietzsche conçoit son nouveau livre avant tout comme une déclaration de guerre, et il vrai que le ton de ses textes a rarement été plus virulent et plus polémique. L'ouvrage s'achève sur la promulgation de la « Loi contre le christianisme » écartée par sa sœur, et retrouvée par Colli et Montinari. Le sous-titre que Nietzsche lui accole n'est rien de moins qu'« Imprécation contre le christianisme » ; mais une nouvelle fois, la lutte n'est pas tant doctrinale qu'axiologique, et elle s'inscrit bien dans le projet de renversement des valeurs. À cette occasion, les premiers paragraphes de *L'Antéchrist* fournissent des indications capitales sur le statut du surhumain et la théorie de l'élevage[40], pour lesquelles Nietzsche utilise une partie du travail poursuivi dans les notes non publiées, que l'on désigne conventionnellement aujourd'hui sous le nom de *Fragments posthumes*. L'objectif fondamental est de procéder à une généalogie approfondie des valeurs du christianisme pour en montrer l'origine vindicative, le caractère morbide et les conséquences funestes. On y trouve ainsi quelques-unes des analyses les plus détaillées que Nietzsche ait consacrées à la critique de la pitié, et surtout une distinction essentielle entre le Christ et le christianisme comme institution ecclésiale et comme « foi », dont l'instauration est rapportée à Paul – non à Jésus. Le seul message de ce dernier était en effet non pas la promesse d'une béatitude dans l'au-delà, mais l'affirmation que cette béatitude est déjà là, qu'elle est la seule et unique réalité : « L'"Évangile" *est mort* sur la Croix. Ce qui, depuis lors, s'appelle "Évangile", était déjà l'antithèse de ce qu'*Il* a vécu : une "*mauvaise* nouvelle", un "Dysangile"[41]. » L'histoire qu'étudie *L'Antéchrist*, c'est donc celle de la falsification de la vie et de la pratique du Christ, réinterprétée sous l'impulsion de la haine et du ressentiment, et transformée en instrument de domination.

Ouvrage atypique dans la tradition philosophique, *Ecce Homo* est également un texte à part dans la production nietzschéenne. Nous avons fait allusion à

l'enjeu spécifique qui commande cette réappropriation originale de l'écriture autobiographique au profit de l'investigation philosophique : cette « autobiographie » ne vise ni la simple narration ni la plate explication de l'œuvre à partir de l'examen empirique de la vie de l'auteur, mais l'application à soi-même du travail généalogique. L'objectif de Nietzsche est de présenter en quelque sorte la généalogie de sa propre pensée, de déterminer les instincts essentiels qui ont guidé sa réflexion de philosophe, et d'expliquer de ce fait pourquoi il se trouve dans une position particulièrement privilégiée pour poser le problème des valeurs et discerner la montée du nihilisme. C'est la raison pour laquelle, dans cet étonnant autoportrait pulsionnel, Nietzsche insiste en particulier sur son expérience de la maladie, et simultanément sur son aptitude à lutter efficacement contre celle-ci, témoignant de la grande santé qui l'habite. Dans cette perspective, *Ecce Homo* offre une relecture de l'ensemble des ouvrages que Nietzsche a publiés pour souligner le démasquage psychologique des idéaux qu'il y opère progressivement. Il est significatif que cet effort de réinterprétation présente l'enquête sur les valeurs comme la préoccupation fédératrice de l'ensemble de sa pensée. Conformément à ce souci de cohérence, c'est là une tendance qu'accentue encore le dernier chapitre, « Pourquoi je suis un destin », celui qui mérite peut-être le plus de retenir l'attention : car dans ces pages que caractérise la solennité de ton, encouragé sans doute par la reconnaissance dont il commence à bénéficier, c'est désormais le rôle historique dont il se sent investi par sa tâche de renversement des valeurs que proclame Nietzsche, celui d'une force qui brise en deux l'histoire de l'humanité.

Ecce Homo s'achève sur la déclaration suivante : « – M'a-t-on compris ? – *Dionysos contre le Crucifié…* » Si la dernière formule résume magnifiquement le projet de substitution de valeurs affirmatrices aux valeurs nihilistes, celle qui la précède n'est pas moins signifiante : Nietzsche n'a cessé de mettre en garde contre les mésinterprétations de sa pensée. Conscient du caractère exceptionnel de sa tâche, de la difficulté de sa réflexion, il a dit son refus des disciples et toujours cherché à prévenir contre l'enthousiasme hâtif à son égard : « Je ne *veux* pas de "croyants" […] J'ai une peur atroce que l'on n'aille un beau jour me *canoniser*[42]. » Il n'a cessé d'affirmer qu'il voulait sélectionner ses lecteurs, et que la tentation de s'emparer de sa pensée sans une prudence et sans une rigueur intellectuelle extrêmes exposait et à l'erreur et au danger. On ne saurait trop méditer à cet égard la lettre de la mi-juin 1884 qu'il adresse à sa sœur, celle-là même qui allait s'employer sans relâche à falsifier ses écrits et à travestir le penseur de l'indépendance, l'admirateur des « sans-patrie », « en un sens qui distingue et honore[43] », en prophète officiel de la germanité nouvelle, favorisant ainsi la future récupération nazie de sa pensée : « Qui sait combien de

générations devront passer pour arriver à produire quelques hommes qui sentent toute la profondeur de ce que j'ai fait ! Et, même alors, je frémis en songeant à tous ceux qui, sans justification, sans être faits pour mes idées, se réclameront de mon autorité ! Mais c'est le supplice de tous les grands maîtres de l'humanité : ils savent que dans certaines circonstances, si le malheur s'en mêle, ils peuvent devenir pour elle une fatalité aussi bien qu'une bénédiction[44]. »

Nietzsche n'a sans doute jamais imaginé dans quelle proportion le malheur allait s'en mêler…

PATRICK WOTLING.

N.B. : L'astérisque (*) indique les termes et formules cités par Nietzsche en français. Les numéros de page mentionnés dans le cours du texte par Nietzsche renvoient aux éditions que lui-même utilisait. Le cas échéant, nous y avons ajouté, entre crochets, la référence à la présente édition.

LE GAI SAVOIR

« *La gaya scienza* »

Pour le poète et pour le sage, toutes les choses sont amies et sacrées, toutes les expériences utiles, tous les jours saints, tous les hommes divins.

EMERSON.
[Épigraphe de l'édition de 1882]

J'habite ma propre maison,
N'ai jamais copié personne en rien
Et – me suis en outre moqué de tout maître
Qui ne s'est pas moqué de lui-même.

Au-dessus de ma porte.
[Épigraphe de l'édition de 1887]

PRÉFACE À LA SECONDE ÉDITION

1

Peut-être faut-il à ce livre plus qu'une unique préface ; et encore demeurerait-il toujours, en fin de compte, un doute quant à la possibilité que quelqu'un, sans avoir vécu quelque chose de semblable, se familiarise avec l'*expérience vécue* de ce livre grâce à des préfaces. On le dirait écrit dans la langue du vent de dégel : il est fait d'arrogance, d'inquiétude, de contradiction, de temps d'avril, de sorte qu'il rappelle constamment aussi bien la proximité de l'hiver que la *victoire* sur l'hiver, victoire qui arrive, doit arriver, est peut-être déjà arrivée… Il respire continuellement la reconnaissance, comme si était survenu précisément l'événement inespéré entre tous, la reconnaissance d'un homme qui guérit, – car ce fut bien la *guérison*, cet événement inespéré entre tous. « Gai savoir » : cela veut dire les saturnales d'un esprit qui a résisté patiemment à une terrible et longue oppression – patiemment, fermement, froidement, sans s'incliner, mais sans espoir –, et qu'envahit soudain l'espoir, l'espoir de la santé, l'*ivresse* de la guérison. Quoi d'étonnant qu'y apparaisse bien de la déraison et de la folie, bien de la tendresse espiègle, prodiguée même à des problèmes qui ont une peau hérissée de piquants et ne sont pas du genre à se laisser caresser et charmer. Tout ce livre n'est justement rien d'autre qu'une réjouissance qui succède à une longue privation et une longue impuissance, l'exultation de la force qui est de retour, de la foi ranimée en un demain et un après-demain, du brusque sentiment et pressentiment d'avenir, de proches aventures, d'un grand large de nouveau offert, de buts de nouveau permis, auxquels on croit de nouveau. Et que de choses je laissais désormais derrière moi ! Ce pan de désert, d'épuisement,

d'incroyance, de glaciation au beau milieu de la jeunesse, cette sénilité insérée là où elle n'avait pas lieu d'être, cette tyrannie de la douleur, surpassée encore par la tyrannie de la fierté qui repoussait les *conclusions* de la douleur – et les conclusions sont des consolations –, cet isolement radical, légitime défense contre un mépris de l'homme devenu maladivement lucide, cette restriction principielle à l'amer, à l'âpre, au douloureux de la connaissance, décrétée par le *dégoût* qu'avaient fait croître peu à peu un régime et une mauvaise éducation intellectuels imprudents – on appelle cela le romantisme –, oh qui pourrait éprouver tout cela comme je l'ai éprouvé moi ! Mais celui qui le pourrait me pardonnerait à coup sûr bien plus qu'un peu de folie, d'exubérance, de « gai savoir », – par exemple la poignée de chants qui sont désormais ajoutés à ce livre – chants dans lesquels un poète tourne tous les poètes en ridicule de manière difficilement pardonnable. – Ah ! ce n'est pas seulement sur les poètes et leurs beaux « sentiments lyriques » que ce ressuscité doit passer sa méchanceté : qui sait quel genre de victime il recherche, quelle monstrueuse matière à parodie le charmera sous peu ? « *Incipit tragœdia* » – lit-on à la fin de ce livre dangereusement inoffensif : qu'on se tienne sur ses gardes ! Quelque chose de prodigieusement mauvais et méchant s'annonce : *incipit parodia*, à n'en pas douter…

2

– Mais laissons là monsieur Nietzsche : que nous importe que monsieur Nietzsche ait retrouvé la santé ?… Un psychologue connaît peu de questions aussi attirantes que celle du rapport entre santé et philosophie, et au cas où il tombe lui-même malade, il entre dans sa maladie en y apportant toute sa curiosité de scientifique. On a en effet nécessairement, à supposer que l'on soit une personne, la philosophie de sa personne : mais il y a là une différence considérable. Chez l'un, ce sont les manques qui philosophent, chez l'autre, les richesses et les forces. Le premier a un *besoin impérieux* de sa philosophie, que ce soit comme soutien, soulagement, remède, délivrance, élévation, détachement de soi ; chez le second, elle n'est qu'un beau luxe, dans le meilleur des cas la volupté d'une reconnaissance triomphante qui doit finir par s'inscrire en majuscules cosmiques au ciel des concepts. Dans l'autre cas, plus fréquent toutefois, lorsque ce sont les états de détresse qui font de la philosophie, comme chez tous les penseurs malades – et peut-être y a-t-il une majorité de penseurs malades dans l'histoire de la philosophie – : qu'adviendra-t-il de la pensée qui se

trouve soumise à la *pression* de la maladie ? Voilà la question qui importe pour le psychologue : et ici, l'expérimentation est possible. Exactement comme le fait un voyageur qui projette de s'éveiller à une certaine heure et s'abandonne ensuite calmement au sommeil : de même nous, philosophes, à supposer que nous tombions malades, nous nous livrons momentanément, corps et âme, à la maladie – nous fermons en quelque sorte les yeux sur nous-mêmes. Et de même que ce voyageur sait que quelque chose en lui *ne* dort *pas*, que quelque chose compte les heures, et le réveillera, de même nous savons que l'instant décisif nous trouvera éveillés, – que quelque chose surgira alors et prendra l'esprit *sur le fait*, je veux dire en flagrant délit de faiblesse, ou de demi-tour, ou de capitulation, ou d'endurcissement, ou d'assombrissement, ou de rechute dans l'un des états maladifs de l'esprit, quel que soit le nom qu'on leur donne, qui, les jours de santé, ont contre eux la *fierté* de l'esprit (car comme le veut à juste titre la vieille fable, « l'esprit fier, le paon et le cheval sont les trois animaux les plus fiers de la terre » –). On apprend, après une telle mise en question de soi et une telle tentation de soi, à considérer d'un œil plus fin tout ce sur quoi on a philosophé jusqu'à présent ; on devine mieux qu'auparavant les involontaires déviations, les chemins de traverse, les lieux de repos, les lieux *ensoleillés* de la pensée vers lesquels les penseurs souffrants ont été entraînés par séduction, en tant qu'ils souffrent justement, on sait désormais vers quoi le *corps* malade et son besoin poussent, tirent, attirent inconsciemment l'esprit – vers le soleil, le calme, la douceur, la patience, le remède, le soulagement à tous les sens de ces mots. Toute philosophie qui place la paix plus haut que la guerre, toute éthique présentant une version négative du concept de bonheur, toute métaphysique et toute physique qui connaissent un finale, un état ultime de quelque sorte que ce soit, toute aspiration principalement esthétique ou religieuse à un en marge de, un au-delà de, un en dehors de, un au-dessus de autorise à demander si ce n'est pas la maladie qui a inspiré le philosophe. Le déguisement inconscient de besoins physiologiques sous le costume de l'objectif, de l'idéel, du purement spirituel atteint un degré terrifiant, – et assez souvent, je me suis demandé si, somme toute, la philosophie jusqu'à aujourd'hui n'a pas été seulement une interprétation du corps et une *mécompréhension du corps*. Derrière les jugements de valeur suprêmes qui ont jusqu'à présent guidé l'histoire de la pensée se cachent des mécompréhensions relatives à la constitution du corps, que ce soit de la part d'individus, de classes ou de races entières. On est en droit de considérer toutes les téméraires folies de la métaphysique, particulièrement ses réponses à la question de la *valeur* de la vie, d'abord et toujours comme symptômes de corps déterminés ; et si dans l'ensemble, ces sortes d'acquiescement au monde et de négation du monde ne contiennent, du point de

vue scientifique, pas un grain de signification, elles fournissent néanmoins à l'historien et au psychologue des indications d'autant plus précieuses, en tant que symptômes, comme on l'a dit, du corps, de sa réussite et de son échec, de sa plénitude, de sa puissance, de sa souveraineté dans l'histoire, ou bien de ses coups d'arrêt, de ses coups de fatigue, de ses appauvrissements, de son pressentiment de la fin, de sa volonté d'en finir. J'attends toujours qu'un *médecin* philosophe au sens exceptionnel du mot – un homme qui aura à étudier le problème de la santé d'ensemble d'un peuple, d'une époque, d'une race, de l'humanité – ait un jour le courage de porter mon soupçon à son degré ultime et d'oser cette proposition : dans toute activité philosophique, il ne s'agissait absolument pas jusqu'à présent de « vérité », mais de quelque chose d'autre, disons de santé, d'avenir, de croissance, de puissance, de vie…

3

– On devine que je ne voudrais pas me montrer ingrat au moment de prendre congé de cette époque de grave consomption dont je n'ai pas encore épuisé le bénéfice aujourd'hui : de même que je sais assez l'avantage que me procure ma santé aux variations nombreuses sur tous les monolithiques de l'esprit. Un philosophe qui a cheminé et continue toujours de cheminer à travers beaucoup de santés a aussi traversé un nombre égal de philosophies : il ne *peut* absolument pas faire autre chose que transposer à chaque fois son état dans la forme et la perspective les plus spirituelles, – cet art de la transfiguration, *c'est* justement cela, la philosophie. Nous ne sommes pas libres, nous philosophes, de séparer l'âme du corps, comme le peuple les sépare, nous sommes encore moins libres de séparer l'âme de l'esprit. Nous ne sommes pas des grenouilles pensantes, des instruments de mesure objective et d'enregistrement aux viscères congelés, – nous devons constamment enfanter nos pensées à partir de notre douleur et leur transmettre maternellement tout ce qu'il y a en nous de sang, de cœur, de feu, de plaisir, de passion, de torture, de conscience, de destin, de fatalité. Vivre – cela veut dire pour nous métamorphoser constamment tout ce que nous sommes en lumière et en flamme, et également tout ce qui nous concerne, nous ne *pouvons* absolument pas faire autrement. Et pour ce qui est de la maladie : ne serions-nous pas presque tentés de demander s'il nous est seulement possible de nous en dispenser ? Seule la grande douleur est l'ultime libératrice de l'esprit, en ce qu'elle est le professeur du *grand soupçon*, qui fait de tout U un X, un X véritable, authentique, c'est-à-dire l'avant-dernière lettre avant la dernière…

Seule la grande douleur, cette longue, lente douleur qui prend son temps, dans laquelle nous brûlons comme sur du bois vert, nous oblige, nous philosophes, à descendre dans notre ultime profondeur et à nous défaire de toute confiance, de toute bonté d'âme, de tout camouflage, de toute douceur, de tout juste milieu, en quoi nous avons peut-être autrefois placé notre humanité. Je doute qu'une telle douleur « améliore » – ; mais je sais qu'elle nous *approfondit*. Soit que nous apprenions à lui opposer notre fierté, notre ironie, notre force de volonté et agissions comme l'Indien d'Amérique qui, si cruellement qu'il soit martyrisé, se dédommage sur son tortionnnaire par la méchanceté de sa langue ; soit que, face à la douleur nous nous retirions dans ce néant oriental – on l'appelle nirvāna –, dans cet abandon de soi, cet oubli de soi, cette extinction de soi muets, figés, sourds : on ressort de ces longs et dangereux exercices de maîtrise de soi en étant un autre homme, avec quelques points d'interrogation de plus, et surtout avec la *volonté* d'interroger désormais davantage, plus profondément, plus rigoureusement, plus fermement, plus méchamment, plus calmement que l'on n'avait interrogé jusqu'alors. La confiance dans la vie s'est évanouie : la vie elle-même est devenue *problème*. – Que l'on n'aille pas croire toutefois que cela nous ait nécessairement rendus sombres ! Même l'amour de la vie est encore possible, – on aime seulement de manière différente. C'est l'amour pour une femme qui suscite des doutes… Le charme exercé par tout ce qui est problématique, la joie prise à l'X est toutefois trop grande, chez de tels hommes plus spirituels, plus spiritualisés, pour ne pas dévorer comme un clair brasier toute la détresse du problématique, tout le danger de l'incertitude, et même toute la jalousie de l'amoureux. Nous connaissons un bonheur nouveau…

4

Enfin, pour ne pas passer sous silence ce qui est vraiment essentiel : on revient *régénéré* de tels abîmes, d'une aussi dure consomption, de la consomption du lourd soupçon, en ayant fait peau neuve, plus chatouilleux, plus méchant, avec un goût plus fin de la joie, avec une langue plus délicate pour toutes les bonnes choses, avec des sens plus joyeux, avec une seconde et plus dangereuse innocence dans la joie, à la fois plus enfant et cent fois plus raffiné qu'on ne l'a jamais été auparavant. Oh, quelle répugnance nous inspire désormais la jouissance, la jouissance grossière, lourde, sombre, telle que la comprennent les jouisseurs, nos « cultivés », nos riches et nos dirigeants ! Avec quelle méchanceté nous écoutons désormais le gros tintamarre de foire au son

duquel l'« homme cultivé » de nos grandes villes se laisse aujourd'hui violer par l'art, le livre et la musique pour atteindre aux « jouissances spirituelles », avec le concours de boissons spiritueuses ! Que le cri théâtral de la passion nous fait à présent mal aux oreilles, qu'ils sont devenus étrangers à notre goût, tout ce tumulte romantique et ce méli-mélo des sens qu'aime la plèbe cultivée, avec ses aspirations au sublime, à l'élevé, au biscornu ! Non, lorsque nous avons encore besoin d'un art, nous qui guérissons, c'est d'un *autre* art – d'un art espiègle, léger, fugace, divinement serein, divinement artificiel qui telle une flamme claire s'élève en flamboyant dans un ciel sans nuages ! Et surtout : un art pour artistes, seulement pour artistes ! Nous nous entendons mieux, après coup, à ce qui en est la première et nécessaire condition, la gaieté d'esprit, *toute gaieté d'esprit*, mes amis ! comme artistes aussi – : j'aimerais en faire la démonstration. Il y a une chose que nous ne savons aujourd'hui que trop bien, nous hommes de savoir : oh comme nous apprenons désormais à bien oublier, à bien *ne pas* savoir, comme artistes ! Et pour ce qui est de notre avenir : il n'y a guère de chance pour qu'on nous trouve sur les traces de ces adolescents égyptiens qui, la nuit, font des temples des endroits peu sûrs, enlacent les statues, et veulent dévoiler, découvrir, exposer au grand jour absolument tout ce qu'on a de bonnes raisons de tenir caché. Non, ce mauvais goût, cette volonté de vérité, de « vérité à tout prix », cette démence d'adolescent dans l'amour de la vérité – nous fait horreur : nous avons trop d'expérience, nous sommes trop sérieux, trop joyeux, trop brûlés, trop profonds pour cela… Nous ne croyons plus que la vérité reste vérité si on lui ôte ses voiles ; nous avons trop vécu pour croire à cela. C'est pour nous une question de décence aujourd'hui que de ne pas vouloir tout voir dans sa nudité, de ne pas vouloir se mêler de tout, de ne pas tout comprendre et « savoir ». « Est-il vrai que le bon Dieu est présent partout ? », demandait une petite fille à sa mère : « mais je trouve cela inconvenant » – avis aux philosophes ! On devrait tenir en plus haute estime la *pudeur* avec laquelle la nature s'est cachée derrière des énigmes et des incertitudes chamarrées. Peut-être la vérité est-elle une femme qui a de bonnes raisons de ne pas laisser voir ses raisons ? Peut-être son nom est-il, pour parler grec, Baubo ?… Oh ces Grecs ! Ils s'y connaissaient, pour ce qui est de *vivre* : chose pour laquelle il est nécessaire de s'arrêter courageusement à la surface, au pli, à la peau, d'adorer l'apparence, de croire aux formes, aux sons, aux mots, à tout l'Olympe de l'apparence ! Ces Grecs étaient superficiels… *par profondeur* ! Et n'est-ce pas à cela justement que nous revenons, nous casse-cou de l'esprit, nous qui avons escaladé le plus haut et le plus dangereux sommet de la pensée contemporaine et avons de là-haut regardé tout autour, nous qui avons de là-haut regardé *en bas* ? En cela, ne sommes-nous pas justement – des Grecs ? Adorateurs des formes, des sons, des mots ? Et pour

ce justement – artistes ?

Ruta, près de Gênes,
Automne 1886.

« PLAISANTERIE, RUSE ET VENGEANCE »

Prélude en rimes allemandes

1

Invitation

Osez donc goûter à mon plat, mangeurs !
Demain, vous le trouverez déjà meilleur Et dès après-demain, il vous paraîtra bon !
Si vous en redemandez alors, –
Mes sept vieilles recettes me donneront Le courage d'en faire sept nouvelles.

2

Mon bonheur

Depuis que je me suis fatigué de chercher, J'ai appris à trouver.
Depuis qu'un vent m'a tenu tête,
Je fais voile avec tous les vents.

3

Intrépide

Où que tu te tiennes, creuse profondément !
La source est au-dessous !
Laisse les sombres crier :
« Ce qu'il y a toujours au-dessous – c'est l'enfer ! »

4

Dialogue

A : Fus-je malade ? Suis-je guéri ?
Et qui fut mon médecin ?
Comme j'ai oublié tout cela !
B : Maintenant seulement je te crois guéri : Car est guéri celui qui a oublié.

5

Aux vertueux

Nos vertus aussi doivent lever les pieds avec légèreté : C'est pareilles aux vers d'Homère qu'elles doivent venir *et s'en aller* !

6

Sagesse du monde

Ne reste pas au ras du sol !
Ne t'élève pas trop haut !
C'est à mi-hauteur

Que le monde apparaît le plus beau.

7

Vade-mecum – Vade-tecum

Ma manière et mon langage te séduisent, Tu me suis, tu marches sur mes pas ?

Ne suis fidèlement que toi-même : – Et alors tu me suivras – doucement ! doucement !

8

À la troisième mue

Déjà ma peau craque et se fend,

Déjà avec une convoitise renouvelée Malgré toute la terre déjà digérée Le serpent en moi aspire à la terre.

Déjà je rampe entre pierre et herbe Affamé sur ma route tortueuse,

De manger ce que toujours je mangeai, Toi, repas de serpent, toi, terre !

9

Mes roses

Oui ! Mon bonheur – veut donner le bonheur – Tout bonheur veut certes donner le bonheur !
Voulez-vous cueillir mes roses ?

Il vous faut vous baisser et vous cacher Entre rochers et ronces,
Et souvent vous lécher les doigts !

Car mon bonheur – aime taquiner !

Car mon bonheur – aime la malice ! – Voulez-vous cueillir mes roses ?

10

Le méprisant

Je laisse bien des choses tomber et échapper, C'est pourquoi vous me dites méprisant.
Mais qui boit à des verres trop
Pleins, en laisse beaucoup tomber et échapper –, Mais pour autant ne pense pas de mal du vin.

11

Le proverbe parle

Coupant et doux, grossier et délicat, Familier et curieux, sale et pur, Rendez-vous des fous et des sages : Tout cela je suis, je veux être,
Colombe à la fois, serpent et cochon !

12

À un ami de la lumière

Si tu ne veux pas user ton œil et tes sens, Reste dans l'ombre pour poursuivre le soleil !

13

Pour les danseurs

Glace lisse
Un paradis
Pour qui sait bien danser.

14

Le brave

Plutôt une amitié d’une seule pièce, Qu’une amitié faites de pièces recollées !

15

Rouille

La rouille aussi est nécessaire : être aiguisé ne suffit pas !
Sans quoi l’on dira toujours de toi : « Il est trop jeune ! »

16

Vers le haut

« Comment escaladerai-je le mieux cette montagne ? »
Continue de monter et n’y pense pas !

17

Maxime du tyran

Ne demande jamais ! Cesse de gémir !
Prends, je te le demande, prends toujours !

18

Âmes étriquées

J’ai en horreur les âmes étriquées ; Là, rien de bon, et presque rien de mauvais.

19

Le séducteur involontaire

Il a lancé, pour passer le temps, une parole En l’air – et cela suffit à faire tomber une femme.

20

À méditer

Double douleur est plus facile à porter Que douleur unique : veux-tu tenter ?

21

Contre la vanité

Ne t’enfles pas : sans quoi
Une petite piqûre suffira à te faire éclater.

22

Homme et femme

« Enlève la femme pour qui tu brûles ! » – Ainsi pense l’homme ; la femme n’enlève pas, elle vole.

23

Interprétation

Si je m’interprète, je m’introduis dans mon interprétation : Je ne puis être moi-même mon interprète.
Mais qui gravit son propre chemin Porte également mon image vers un jour plus clair.

24

Remède pour pessimistes

Tu te plains de n’avoir plus goût à rien ?
Encore et toujours, mon ami, tes vieilles lubies ?
Je t’entends jurer, brailler, cracher – Cela épuise ma patience et mon cœur.
Crois-m’en, mon ami ! Décide-toi librement À avaler un crapaud gras,
Promptement et sans regarder ! –
Voilà qui te guérira de ta dyspepsie !

25

Requête

Je connais l’esprit de bien des hommes Et ne sais pas qui je suis moi-même !
Mon œil est bien trop près de moi – Je ne suis pas ce que je vois et vis.
Je me serais bien plus utile,
Si je pouvais m’éloigner de moi.
Pas aussi loin qu’un ennemi !
Trop loin est déjà le plus proche ami – Mais à mi-chemin entre lui et moi !

Devinez-vous ce que je demande ?

26

Ma dureté

Je dois monter plus de cent degrés, Je dois m'élever et vous entends crier : « Tu es dur ; sommes-nous donc de pierre ? » – Je dois monter plus de cent degrés, Et personne ne veut être degré.

27

Le voyageur

« Plus de sentier ! Abîme tout autour et silence de mort ! » – Tu l'as voulu ! Du sentier s'est détournée ta volonté !
Allez, voyageur ! Aie le regard froid et clair !
Tu es perdu, si tu crois – au danger.

28

Consolation pour les débutants

Voyez l'enfant au milieu de ces cochons grognants ; Abandonné, crispant les orteils !
Il pleure et ne sait que pleurer – Saura-t-il jamais se tenir debout et marcher ?
N'ayez crainte ! Bientôt, à mon avis, Vous verrez l'enfant danser !
Dès qu'il tiendra sur ses deux pieds, Il saura aussi se tenir sur la tête.

29

Egoïsme d’astres

Si je ne roulais, rond tonneau roulant, Sur moi-même sans répit,
Comment supporterais-je sans prendre feu, De courir après le brûlant soleil ?

30

Le prochain

Proche, je n’aime pas le prochain : Qu’il s’en aille, loin, et s’élève !
Comment sans cela deviendrait-il mon étoile ? –

31

Le saint masqué

Pour que ton bonheur ne nous accable pas, Tu revêts les tours du diable,
La malice du diable et le costume du diable.
Mais c’est en vain ! De ton regard Rayonne la sainteté !

32

L’asservi

A : Il s’arrête et écoute : qu’est-ce qui a pu l’égarer ?
Qu’entend-il bourdonner à son oreille ?
Qu’est-ce qui l’a ainsi abattu ?
B : Comme tout homme qui porta jadis une chaîne, Il entend partout – cliquetis de chaîne.

33

Le solitaire

J’ai en horreur de suivre et de mener.
Obéir ? Non ! Ni non plus – gouverner !
Qui n’est terrible *pour lui-même* n’inspire de terreur à personne : Et qui inspire la terreur peut seul mener autrui !
J’ai déjà en horreur de me mener moi-même !
J’aime, tels les animaux de la forêt et de la mer, Me perdre un long moment,
M’accroupir pour rêver dans un labyrinthe délicieux, Me rappeler enfin à moi-même de loin, Me – séduire moi-même pour revenir à moi.

34

Seneca et hoc genus omne

Cela écrit et écrit son insupportable et sage *Larifari*, Comme s’il fallait *primum scribere*, *Deinde philosophari*.

35

Glace

Oui, parfois je fais de la glace : La glace est utile pour digérer !
Si vous aviez beaucoup à digérer, Oh, comme vous aimeriez ma glace !

36

Écrits de jeunesse

L’alpha et l’oméga de ma sagesse
Je les ai entendus : qu’ai-je donc entendu !
Maintenant, ils ne produisent plus le même son, Seul l’éternel Ah ! et Oh !

De ma jeunesse, je l’entends encore.

37

Prudence

Il est dangereux de voyager dans cette contrée ; Et si tu as de l’esprit, sois doublement vigilant !
On t’attire et on t’aime jusqu’à ce qu’on te déchire : Ce sont des esprits exaltés – : ils manquent toujours d’esprit !

38

L’homme pieux parle

Dieu nous aime *parce qu*’il nous a créés ! – « L’homme a créé Dieu » – rétorquez-vous, vous les subtils.
N’aimerait-il pas ce qu’il a créé ?
Devrait-il, *parce qu*’il l’a créé, le nier ?
Voilà qui boite, et trahit le sabot du diable.

39

En été

À la sueur de notre front
Nous devrions manger notre pain ?
Mais à la sueur mieux vaut ne rien manger, D’après les calculs des sages médecins.
La canicule nous fait signe : que manque-t-il ?
Que signifie son signe de feu ?
À la sueur de notre front
Nous devons boire notre vin !

40

Sans envie

Oui, sans envie est son regard : et pour ce, vous l'honorez ?
Il ne se soucie guère de vos honneurs ; Il a un œil d'aigle qui regarde au loin, Il ne vous voit pas ! – il voit seulement les astres, les astres.

41

Héraclitéisme

Tout bonheur sur terre,
Mes amis, est donné par la lutte !
Oui, pour devenir amis,
Il faut la fumée de la poudre !
En trois choses les amis ne font qu'un : Frères face à la misère,
Égaux face à l'ennemi,
Libres – face à la mort !

42

Principe des trop fins

Plutôt sur la pointe des pieds,
Qu'à quatre pattes !
Plutôt par le trou de la serrure, Que par une porte ouverte !

43

Conseil

C’est à la gloire que tu aspires ?
Alors écoute cette leçon :
Renonce à temps, librement,
À l’honneur !

44

Le fondamental

Chercheur, moi ? Oh, évitez ce mot ! – Je suis seulement *lourd* – tant de livres !
Je tombe, et tombe sans cesse
Et finit par atteindre le fond !

45

À jamais

« Je viens aujourd’hui, parce que aujourd’hui cela me plaît » – Pense toujours celui qui vient pour toujours.
Que lui importe que le monde dise : « Tu viens trop tôt ! Tu viens trop tard ! »

46

Jugements de fatigués

Le soleil, tous les épuisés le maudissent ; La valeur de l’arbre, c’est pour eux – son ombre !

47

Déclin

« Il décline, il tombe à présent » – raillez-vous sans cesse ; La vérité, c'est qu'il descend vers vous !
Son excès de bonheur lui est devenu fardeau, Son excès de lumière suit vos ténèbres.

48

Contre les lois

À partir d'aujourd'hui, je suspends par une corde de crin, L'horloge à mon cou :
À partir d'aujourd'hui s'arrête le cours des astres, Le soleil, le chant du coq, et l'ombre, Et tout ce que m'annonçait le temps, Est désormais muet, sourd et aveugle : – Toute nature fait silence
Au tic-tac de la loi et de l'horloge.

49

Le sage parle

Étranger au peuple, et pourtant utile au peuple, Je suis ma route, tantôt soleil, tantôt nuage – Et toujours au-dessus de ce peuple !

50

Avoir perdu la tête

Elle a de l'esprit, à présent – comment a-t-elle pu le trouver ?
Un homme vient de perdre la raison à cause d'elle, Son esprit était riche avant ce divertissement : Son esprit s'en est allé au diable – non ! non ! à la femme !

51

Vœux pieux

« Si toutes les clés
Pouvaient se perdre
Et que dans toutes les serrures
Tourne le passe-partout ! »
Ainsi pense à tout instant
Qui est lui-même – un passe-partout.

52

Écrire avec le pied

Je n'écris pas seulement avec la main : Mon pied aussi veut toujours écrire.

Ferme, libre et audacieux, il court Tantôt à travers champs, tantôt sur le papier.

53

« Humain, trop humain ». Un livre

Mélancoliquement timide tant que tu regardes en arrière, Confiant en l'avenir quand tu as confiance en toi-même : Oh, oiseau, te mettrai-je au nombre des aigles ?

Es-tu de Minerve la chouette chérie ?

54

À mon lecteur

De bonnes dents et un bon estomac – Voilà ce que je te souhaite !
Et si tu as digéré mon livre,

À coup sûr, tu sauras t’entendre avec moi !

55

Le peintre réaliste

« La nature, fidèlement, et tout entière ! » – Comment s’y prendra-t-il ?
Quand donc la nature serait-elle *épuisée* dans l’image ?
Infinie est la plus petite part du monde ! – Il n’en peint, en fin de compte, que ce qui lui *plaît.*
Et qu’est-ce qui lui plaît ? Ce qu’il *sait* peindre !

56

Vanité de poète

Donnez-moi simplement de la colle : et Je trouverai bien moi-même le bois à coller !
Mettre du sens dans quatre rimes insensées – ce n’est pas une petite fierté !

57

Goût difficile

Si l’on me laissait choisir librement, Je me choisirais bien une petite place Au beau milieu du paradis :
Mieux – devant sa porte !

58

Le nez tordu

Le nez regarde, insolent,
Le monde, la narine s'enfle –
C'est pourquoi tu tombes, rhinocéros sans corne, Mon petit bonhomme tout fier, toujours en avant !
Et toujours se trouvent ensemble : Fierté droite et nez tordu.

59

La plume griffonne

La plume griffonne : quel enfer !

Suis-je condamné à griffonner ? – Et ainsi je saisis hardiment l'encrier Et écris à grands flots d'encre.

Que cela coule bien, si plein, si vaste !

Que tout me réussit, quoi que je fasse !

Sans doute, l'écriture manque de clarté – Quelle importance ? Qui donc lit ce que j'écris ?

60

Hommes supérieurs

Celui-ci s'élève – il faut le louer !
Mais celui-là vient toujours d'en haut !
Il vit même soustrait à la louange, Il *est* d'en haut !

61

Le sceptique parle

La moitié de ta vie est écoulée,

L'aiguille avance, ton âme en tremble !

Voilà longtemps déjà qu'elle erre Et cherche, sans rien trouver – et la voici

qui hésite ?

La moitié de ta vie est écoulée : Elle fut douleur, et erreur, heure après heure !

Que cherches-tu encore ? *Pourquoi* ? – – Voilà précisément ce que je cherche – des raisons et des raisons de le faire !

62

Ecce Homo

Oui ! Je connais mon ascendance !
Insatiable telle la flamme,
Je brûle et me consume.
Lumière devient tout ce que je touche, Charbon tout ce que je laisse :
À coup sûr, c'est flamme que je suis.

63

Morale d'astres

Prédestiné à la trajectoire des astres, Que t'importe, astre, l'obscurité ?
Roule bienheureux à travers cette époque !
Sa misère te soit étrangère et lointaine !
C'est au monde le plus éloigné qu'appartient ton éclat : La pitié doit t'être péché !
Une seule loi vaut pour toi : sois pur !

PREMIER LIVRE

1

Les théoriciens du but de l'existence. – Que je considère les hommes d'un œil bon ou méchant, je les vois toujours appliqués à une unique tâche, tous et chacun en particulier : faire ce qui sert la conservation de l'espèce humaine. Et ce, à vrai dire, non pas en vertu d'un sentiment d'amour pour cette espèce, mais simplement parce que rien n'est en eux plus ancien, plus fort, plus implacable, plus insurmontable que cet instinct, – parce que cet instinct est précisément l'*essence* de notre espèce et de notre troupeau. Bien que l'on ne soit pas long, d'ordinaire, avec l'habituelle myopie qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez, à répartir soigneusement ses prochains en hommes utiles et nuisibles, bons et méchants, en effectuant le décompte général et en réfléchissant plus longuement au total, on devient méfiant à l'égard de cette distinction et de ce partage, et on finit par y renoncer. Peut-être l'homme le plus nuisible est-il encore le plus utile, dans la perspective de la conservation de l'espèce ; car il entretient chez lui, ou bien, par son action, chez d'autres des pulsions sans lesquelles l'humanité serait depuis longtemps avachie ou aurait pourri. La haine, la joie prise au malheur d'autrui, la soif de rapine et de domination, et tout ce qu'on qualifie encore de méchant : cela fait partie de l'étonnante économie de la conservation de l'espèce, d'une économie à coup sûr coûteuse, prodigue, et dans l'ensemble extrêmement folle : – mais qui, *c'est un fait démontré*, a jusqu'à présent conservé notre espèce. Je ne sais plus s'il t'est *possible* à toi, mon cher semblable et prochain, de vivre au détriment de l'espèce, et donc de manière « irrationnelle » et « mauvaise » ; ce qui aurait pu mettre l'espèce en péril a peut-

être déjà disparu depuis bien des millénaires et fait peut-être partie des choses qui même chez Dieu ne sont plus possibles. Soumets-toi à tes meilleurs ou à tes pires désirs et surtout : péris ! – dans les deux cas, il est vraisemblable que tu demeures d'une manière ou d'une autre le promoteur et le bienfaiteur de l'humanité et tu as ainsi le droit de conserver tes laudateurs – et aussi tes persifleurs ! Mais tu ne trouveras jamais personne qui sache parfaitement se moquer aussi de toi dans ce que tu as de meilleur en tant qu'individu, qui te fasse savourer ton infinie misère de mouche et de grenouille d'une manière qui soit suffisamment conforme à la vérité ! Rire de soi-même comme on devrait rire pour que ce rire soit *l'émanation de la vérité tout entière*, – les meilleurs n'avaient jusqu'à présent pas assez de sens de la vérité pour cela, et les plus doués bien trop peu de génie ! Peut-être le rire aussi a-t-il encore un avenir ! Lorsque le principe « l'espèce est tout, un seul n'est jamais rien » – aura été incorporé par l'humanité et que l'accès à cette ultime libération et irresponsabilité sera ouvert à tous à tout instant. Peut-être alors le rire se sera-t-il lié à la sagesse, peut-être n'y aura-t-il plus alors qu'un « gai savoir ». En attendant, il continue d'en aller tout autrement, en attendant, la comédie de l'existence n'a pas encore « pris conscience » d'elle même, en attendant, c'est encore l'époque de la tragédie, l'époque des morales et des religions. Que signifie la continuelle réapparition de ces fondateurs de morales et de religions, de ces promoteurs du combat autour des évaluations morales, de ces théoriciens des remords de conscience et des guerres de religion ? Que signifient ces héros sur cette scène ? Car ils furent jusqu'à présent les héros de cette pièce et tout le reste, seul visible pour un temps et trop proche, n'a jamais servi qu'à préparer ces héros, sous forme de machinerie et de coulisses, ou en jouant le rôle de confidents et de valets de chambre. (Les poètes, par exemple, furent toujours les valets de chambre d'une morale ou d'une autre.) – Il va de soi que ces tragédiens aussi travaillent au profit de l'*espèce*, bien qu'ils aient pu croire travailler au profit de Dieu et en tant qu'émissaires de Dieu. Eux aussi favorisent la vie de l'espèce *en favorisant la foi en la vie*. « La vie vaut d'être vécue – voilà ce que crie chacun d'eux – cette vie est une chose qui compte, il y a quelque chose derrière la vie, sous la vie, prenez-y garde ! » Cette pulsion qui gouverne de la même manière les plus élevés et les plus communs des hommes, la pulsion de conservation de l'espèce, se manifeste de temps en temps sous forme de raison et de passion de l'*esprit* ; elle s'entoure alors d'une cour brillante de raisons et veut faire oublier à toute force qu'elle est au fond pulsion, instinct, folie, déraison. On *doit* aimer la vie, *donc* ! L'homme *doit* promouvoir et lui-même et ses prochains, *donc* ! Et peu importe le nom que l'on donne à tous ces doit et à tous ces donc et qu'on leur donnera encore à l'avenir ! Pour que ce qui, nécessairement et

toujours, se produit par soi-même et sans aucun but, apparaisse désormais effectué en vue d'un but et s'impose avec évidence à l'homme comme raison et commandement dernier, – pour cela, le théoricien de l'éthique entre en scène, sous la forme du théoricien du but de l'existence ; pour cela, il invente une autre, une seconde existence et grâce à sa nouvelle mécanique, il extirpe cette vieille existence commune de ses vieux gonds communs. Oui ! il ne veut absolument pas que l'on *se moque* de l'existence, encore moins de soi-même, – encore moins de lui ; à ses yeux, un seul est toujours quelqu'un, quelque chose de premier, d'ultime et d'immense, il n'y a à ses yeux pas d'espèce, pas de sommes, pas de zéros. Si folles et délirantes que puissent être ses inventions et ses évaluations, si profondément qu'il se méprenne sur le cours de la nature et qu'il en renie les conditions : – et toutes les éthiques furent toujours folles et contre nature au point que chacune d'elles aurait fait périr l'humanité si d'aventure elle s'en était emparée – malgré tout ! chaque fois que « le héros » entra en scène, on atteignit quelque chose de nouveau, le terrible pendant du rire, la profonde secousse que ressentit une foule d'individus à la pensée : « Oui, la vie vaut d'être vécue ! oui, cela vaut la peine que je vive ! » – pour quelque temps, la vie, et moi, et toi, et nous tous nous redevînmes les uns pour les autres *intéressants*. – On ne saurait nier qu'*à la longue*, le rire, la raison et la nature ne l'aient jusqu'à présent emporté sur chacun de ces grands théoriciens du but : la brève tragédie finit toujours par aboutir et en revenir à l'éternelle comédie de l'existence, et les « vagues de rires innombrables » – pour parler avec Eschyle – doivent toujours finir par emporter jusqu'aux plus grands de ces tragédiens. Mais en dépit de ce rire correcteur, dans l'ensemble, la continuelle réapparition de ces théoriciens et de ces théories du but de l'existence a modifié la nature humaine, – celle-ci possède désormais un besoin de plus, le besoin, justement, de continuelles réapparitions de ces théoriciens et théories du « but ». L'homme est devenu progressivement un animal fantastique qui doit satisfaire une condition de vie de plus que tout autre animal : l'homme *doit* de temps en temps croire qu'il sait *pourquoi* il existe, son espèce ne peut prospérer sans avoir périodiquement confiance en la vie ! Sans croire à la *rationalité de la vie* ! Et l'espèce humaine ne cessera de décréter de nouveau de temps en temps : « Il y a quelque chose dont on n'a absolument plus le droit de rire ! » Et l'ami des hommes le plus prudent ajoutera : « Ce ne sont pas seulement le rire et la gaie sagesse, mais encore le tragique avec toute sa sublime déraison qui font partie des moyens et des nécessités de la conservation de l'espèce ! » – Et par conséquent ! Par conséquent ! Par conséquent ! Oh me comprenez-vous, mes frères ? Comprenez-vous cette loi nouvelle du flux et du reflux ? Notre heure viendra, à nous aussi !

2

La conscience morale en matière intellectuelle. – Je ne cesse de refaire la même expérience et ne cesse de me rebeller contre elle de nouveau, je ne veux pas y croire bien que je la touche du doigt : *la plupart des hommes sont dépourvus de conscience morale en matière intellectuelle* ; j'ai même eu souvent l'impression qu'avec une telle exigence, on se trouvait aussi seul dans les villes les plus populeuses que dans un désert. Chacun te considère d'un œil étranger et continue d'employer sa balance, qualifiant ceci de bien, cela de mal ; personne ne rougit de honte si tu fais remarquer que ces poids ne sont pas justes, – cela ne suscite pas non plus d'indignation à ton encontre : peut-être se moque-t-on de ton doute. Je veux dire ceci : *la plupart des hommes* ne trouvent pas méprisable de croire à telle ou telle chose et de vivre en fonction de cette croyance *sans* avoir au préalable pris conscience des ultimes et plus sûres raisons relatives au pour ou au contre et sans non plus se donner la peine de chercher ces raisons après coup, – les hommes les plus doués et les femmes les plus nobles font encore partie de cette « plupart ». Mais qu'est-ce pour moi que la bonté d'âme, la finesse et le génie si l'homme qui possède ces vertus tolère en lui des sentiments relâchés dans ses croyances et ses jugements, s'il ne ressent pas l'*exigence de certitude* comme son désir le plus intime et son besoin le plus profond, – comme ce qui distingue les hommes supérieurs des hommes inférieurs ! J'ai découvert chez certains hommes pieux la haine de la raison et leur en fus reconnaissant : elle trahissait encore à tout le moins de la mauvaise conscience en matière intellectuelle ! Mais séjourner au beau milieu de cette *rerum concordia discors* ainsi que de toute la prodigieuse incertitude et ambiguïté de l'existence *et ne pas poser de questions*, ne pas vibrer du désir et du plaisir de poser des questions, ne pas même éprouver de haine pour celui qui pose des questions, peut-être même se divertir platement sur son compte – voilà ce que je ressens comme *méprisable*, et c'est ce sentiment que je recherche en premier lieu chez chacun : – il y a une folie qui ne cesse de me persuader que tout homme possède ce sentiment, en tant qu'il est un homme. C'est mon genre d'injustice.

3

Noble et vulgaire. – Tous les sentiments nobles, généreux paraissent aux natures vulgaires dénués de but, et avant tout, de ce fait, impossibles à admettre : ils clignent de l'œil lorsqu'ils entendent parler de choses de ce genre, et semblent vouloir dire : « Il doit bien y avoir là-dedans un bon avantage, d'une manière ou d'une autre, il y a quelque chose qui n'est pas clair » : – ils sont soupçonneux à l'égard du noble comme s'il cherchait son profit en suivant des voies détournées. Si on les convainc de manière trop claire de l'absence d'intentions et de profits égoïstes, le noble passe à leurs yeux pour une sorte de fou : ils méprisent sa joie et se moquent de l'éclat de son regard. « Comment peut-on se réjouir de son désavantage, comment peut-on marcher à son désavantage les yeux grands ouverts ! Une maladie de la raison doit être liée à la sensibilité noble » – pensent-ils, en lançant un regard méprisant : tout comme ils méprisent la joie que le dément tire de son idée fixe. La nature vulgaire se caractérise par le fait qu'elle conserve invariablement l'œil rivé sur son avantage et que cette pensée du but et de l'avantage est encore plus forte que ses pulsions les plus fortes : ne pas se laisser entraîner par ces pulsions à des actions dénuées de but – voilà sa sagesse et son amour-propre. Comparée à elle, la nature supérieure est *plus irrationnelle* : – car le noble, le généreux, celui qui est prêt au sacrifice succombe en fait à ses pulsions, et dans ses meilleurs instants, sa raison *marque une pause*. Un animal qui risque sa vie pour protéger ses petits ou qui, lorsqu'il est en chaleur, suit la femelle jusque dans la mort ne pense pas au danger ni à la mort, sa raison marque de même une pause parce qu'il est totalement subjugué par le plaisir que lui inspirent sa progéniture ou sa femelle et par la peur d'être privé de ce plaisir ; il devient plus stupide qu'il ne l'est le reste du temps, exactement comme le noble et le généreux. Celui-ci possède quelques sentiments de plaisir et de déplaisir d'une force telle que face à eux l'intellect est contraint de se taire ou de se mettre à leur service : lorsqu'ils entrent en jeu, le cœur s'installe dans la tête et l'on parle alors de « passion ». (Il arrive que le contraire se produise également, le « renversement de la passion » en quelque sorte, par exemple chez Fontenelle, à qui quelqu'un posa un jour la main sur le cœur en lui disant : « Ce que vous avez là, très cher, est aussi cerveau. ») L'irrationalité ou la raison délirante de la passion, c'est cela que l'homme vulgaire méprise chez le noble, surtout lorsqu'elle vise des objets dont la valeur lui apparaît parfaitement imaginaire et arbitraire. Il s'irrite sur le compte de celui qui succombe à la passion du ventre, mais il comprend tout de même quel attrait,

ici, joue les tyrans ; mais il ne comprend pas comment on peut par exemple mettre en jeu sa santé et son honneur pour l'amour d'une passion de la connaissance. Le goût de la nature supérieure se porte sur les exceptions, sur des choses qui d'ordinaire laissent froid et ne semblent posséder aucune douceur ; la nature supérieure possède un étalon des valeurs singulier. La plupart du temps, en outre, elle *ne* croit *pas* posséder dans son idiosyncrasie du goût un étalon des valeurs singulier, elle établit bien plutôt ses valeurs et ses non-valeurs en les considérant comme les valeurs et les non-valeurs légitimes de manière générale, et elle tombe ainsi dans l'irrationnel et le non-pratique. Il est très rare qu'une nature supérieure conserve une quantité suffisante de raison pour comprendre et traiter les hommes de la vie courante pour ce qu'ils sont : elle croit que sa passion est la passion tenue secrète de tous et c'est précisément cette croyance qui la remplit d'ardeur et d'éloquence. Si de tels hommes d'exception ne se ressentent pas comme des exceptions, comment pourraient-ils jamais comprendre les natures vulgaires et se montrer équitables dans l'appréciation de la règle ! – et c'est pourquoi ils parlent aussi de la folie, de l'incongruité et de l'extravagance de l'humanité, absolument stupéfaits de voir à quel point le cours du monde est fou et se demandant pourquoi il ne veut pas reconnaître ce qui « lui est nécessaire ». – Telle est l'éternelle injustice des nobles.

4

Ce qui conserve l'espèce. – Ce sont les esprits les plus forts et les plus méchants qui ont le plus fait progresser l'humanité jusqu'à aujourd'hui : ils n'ont cessé de rallumer les passions assoupies – toute société organisée assoupit les passions –, ils n'ont cessé d'éveiller le sens de la comparaison, de la contradiction, du plaisir pris à la nouveauté, aux entreprises risquées, jamais tentées, ils contraignirent les hommes à opposer les opinions aux opinions, les

modèles aux modèles. En recourant aux armes, en renversant les bornes marquant les frontières, en violant les piétés le plus souvent : mais aussi en fondant de nouvelles religions et de nouvelles morales ! On trouve chez tous les théoriciens et prédicateurs du *nouveau* la même « méchanceté », celle qui jette le discrédit sur le conquérant, – même si elle s'exprime de manière plus subtile, ne fait pas jouer d'emblée les muscles et de ce fait ne suscite pas non plus autant de discrédit ! Mais le nouveau est en toutes circonstances *le mal*, ce qui veut conquérir, renverser les bornes de frontière anciennes et les piétés anciennes ; et seul l'ancien est le bien ! Les hommes bons de toute époque sont ceux qui enfouissent profondément les pensées anciennes, et leur font produire leurs fruits, les cultivateurs de l'esprit. Mais il arrive un moment où toute terre finit par s'épuiser, et il faut toujours que le soc du mal recommence à la labourer. – Il existe aujourd'hui une doctrine de la morale, fondamentalement fausse, qui est extrêmement prisée, notamment en Angleterre : elle veut que les jugements « bien » et « mal » représentent la somme des expériences relatives à ce qui est « adapté à un but » et « non adapté à un but » ; elle veut que ce que l'on appelle bon soit ce qui conserve l'espèce, et mal ce qui lui est nuisible. Mais en réalité, les pulsions mauvaises sont tout aussi adaptées à un but, favorables à la conservation de l'espèce et indispensables que les bonnes : – leur fonction est simplement différente.

5

Devoirs inconditionnés. – Tous les hommes qui sentent qu'ils ont besoin des mots et des accents les plus forts, des gestes et des attitudes les plus expressifs, pour *simplement* produire un effet, les hommes politiques révolutionnaires, les socialistes, les prédicateurs de pénitence avec ou sans christianisme, tous ceux qui ne peuvent pas se permettre d'avoir des demi-succès : tous ces gens-là

parlent de « devoirs », et toujours à vrai dire de devoirs possédant le caractère de l'inconditionné – sans eux, ils n'auraient pas droit à leur grand pathos : et ils le savent parfaitement ! Ils s'emparent donc de philosophies de la morale qui prêchent un impératif catégorique ou un autre, ou bien ils absorbent une grosse tranche de religion, ainsi que l'a fait Mazzini, par exemple. Étant donné qu'ils veulent qu'on leur accorde une confiance inconditionnée, il leur est avant tout nécessaire de s'accorder à eux-mêmes une confiance inconditionnée, sur la base de quelque commandement suprême, indiscutable et sublime en soi : ils voudraient s'en sentir et les serviteurs et les instruments et se faire passer pour tels. Nous trouvons en eux les adversaires les plus naturels, généralement très influents, des Lumières et du scepticisme en morale : mais ils sont rares. On trouve en revanche une classe très nombreuse de tels adversaires partout où l'intérêt enseigne la soumission alors que la réputation et l'honneur paraissent interdire la soumission. Celui qui se sent déshonoré à l'idée d'être l'*instrument* d'un prince, ou d'un parti et d'une secte, ou même d'une puissance financière, par exemple parce qu'il descend d'une vieille famille pleine de fierté, mais veut être ou ne peut qu'être malgré tout un tel instrument, celui-là a besoin, à ses propres yeux et aux yeux du public, de principes emphatiques que l'on puisse avoir à la bouche à tout moment : – les principes d'un devoir inconditionné auquel on puisse accepter de se soumettre et se montrer soumis sans humiliation. Toute servilité raffinée se cramponne à l'impératif catégorique et déclare une guerre à mort à ceux qui veulent ôter au devoir son caractère inconditionné : c'est là ce qu'exigent d'eux les convenances, et pas seulement les convenances.

6

Perte de dignité. – La méditation a perdu toute sa dignité formelle, on a tourné en ridicule le cérémonial et les allures solennelles de la méditation et un

sage de style antique nous paraîtrait insupportable. Nous pensons trop rapidement, en cours de route, tout en marchant, tout en menant nos affaires de toutes sortes, même quand nous pensons aux problèmes les plus sérieux ; nous n'avons pas besoin de beaucoup de préparation, ni même de beaucoup de calme : – tout se passe comme si nous transportions dans notre tête une machine constamment en train de tourner qui continue de fonctionner jusque dans les circonstances les plus défavorables. Autrefois, on voyait à l'attitude de chacun qu'il voulait soudain penser – c'était l'exception ! –, qu'il voulait à cet instant devenir plus sage et qu'il se préparait pour une pensée : on se composait un visage, comme pour une prière, et l'on arrêtait sa marche ; on s'immobilisait même en pleine rue des heures durant, lorsque la pensée « venait » – sur un pied ou sur les deux. Voilà ce qui était « digne de la chose » !

7

Une tâche pour ceux à qui le travail ne fait pas peur. – Celui qui veut aujourd'hui prendre les choses morales pour objet d'étude s'ouvre un champ d'activité immense. Toutes les espèces de passions doivent être examinées une à une, suivies une à une à travers les époques, les peuples, les individus, grands et petits ; il faut mettre au jour toute leur raison, toutes leurs appréciations de valeur et toutes leurs manières d'éclairer les choses ! Tout ce qui a donné sa couleur à l'existence n'a pas encore d'histoire jusqu'à présent : ou bien où existerait-il une histoire de l'amour, de la cupidité, de l'envie, de la conscience morale, de la piété, de la cruauté ? Même une histoire comparée du droit, ou seulement du châtiment, est absolument inexistante. A-t-on déjà pris pour objet de recherche les diverses manières de découper la journée, les conséquences d'une fixation régulière du travail, des fêtes et des jours de repos ? Connaît-on les effets moraux des aliments ? Existe-t-il une philosophie de l'alimentation ?

Le tapage qui se renouvelle constamment pour ou contre le végétarisme montre déjà qu'une telle philosophie n'existe pas encore ! A-t-on déjà recueilli les expériences relatives à la vie en communauté, par exemple l'expérience des cloîtres ? A-t-on déjà décrit la dialectique du mariage et de l'amitié ? Les mœurs des savants, des commerçants, des artistes, des artisans – ont-elles déjà trouvé leur penseur ? Il y a là tant à penser ! Tout ce que les hommes ont jusqu'à présent considéré comme leurs « conditions d'existence », et toute la raison, la passion et les préjugés qui s'attachent à cette manière de considérer, – cela a-t-il déjà été exploré à fond ? La seule observation des différents modes de croissance qu'ont connu et que peuvent encore connaître les pulsions humaines suivant les différents climats moraux offre déjà trop de travail pour ceux à qui le travail fait le moins peur ; des générations entières de savants, et des générations collaborant de manière systématique sont nécessaires pour faire le tour des points de vue et de la matière que l'on trouve ici. Il en va de même pour établir les raisons des différences de climat moral (« *pourquoi* tel soleil d'un jugement moral fondamental et d'un étalon principal des valeurs brille-t-il là – et tel autre ici ? »). Et c'est encore un travail neuf que d'établir le caractère erroné de toutes ces raisons et l'essence complète du jugement moral jusqu'à présent. À supposer que tous ces travaux soient réalisés, la plus épineuse de toutes les questions passerait au premier plan, celle de savoir si la science est en mesure de *fournir* des buts à l'action après avoir prouvé qu'elle peut en supprimer et en anéantir – et ce serait alors le lieu d'une expérimentation dans laquelle toute espèce d'héroïsme pourrait se satisfaire, une expérimentation menée sur des siècles, qui éclipserait tous les grands travaux et sacrifices de l'histoire écoulée jusqu'à présent. La science n'a pas encore bâti ses constructions cyclopéennes jusqu'à présent ; l'heure viendra pour cela aussi.

Vertus inconscientes. – Toutes les qualités qu'un homme est conscient de posséder – et particulièrement lorsqu'il suppose qu'elles sont également visibles et évidentes pour son entourage – se développent suivant de tout autres lois que les qualités qu'il ne connaît pas ou connaît mal, qui échappent par leur finesse même aux yeux du plus fin des observateurs, et savent se dissimuler comme derrière le néant. C'est le cas des minuscules sculptures que portent les écailles des reptiles : ce serait une erreur que de vouloir voir en elles une parure ou une arme – car on ne les voit qu'au microscope, donc avec un œil artificiellement aiguisé comme n'en possèdent pas les animaux semblables *pour* lesquels cela est censé signifier une parure ou une arme ! Nos qualités morales visibles, et notamment celles que nous *croyons* visibles, suivent leur cours, – et celles qui sont invisibles et portent exactement le même nom, celles qui ne nous servent dans notre rapport à autrui ni de parure, ni d'arme, *suivent aussi leur cours* : un cours tout différent, vraisemblablement, décrivant des lignes, des raffinements et des sculptures qui peut-être pourraient procurer du plaisir à un dieu pourvu d'un microscope divin. Nous avons par exemple notre ardeur au travail, notre ambition, notre sagacité : tout le monde sait pourquoi –, et en outre nous avons vraisemblablement encore *notre* ardeur au travail, *notre* ambition, *notre* sagacité ; mais on n'a pas encore découvert le microscope qui permettra d'observer ces écailles de reptiles qui sont les nôtres ! – Et ici, les amis de la moralité instinctive s'écrieront : « Bravo ! Il considère à tout le moins les vertus inconscientes comme possibles, – il ne nous en faut pas plus ! » – Oh, il ne vous en faut pas beaucoup !

9

Nos éruptions. – D'innombrables choses que l'humanité s'est appropriées à ses stades antérieurs, mais sous une forme si faible et embryonnaire que nul ne

pouvait percevoir qu'elle se les était appropriées, viennent soudain au jour, longtemps après, peut-être après des siècles : durant l'intervalle, elles se sont fortifiées et ont mûri. Bien des époques, et bien des hommes, semblent totalement dépourvus de tel ou tel talent, de telle ou telle vertu : mais qu'on attende seulement leurs petits-enfants et leurs arrière-petits-enfants, si l'on a le temps d'attendre, – ils feront apparaître au soleil ce que leurs grands-parents portaient en eux, ce qu'ils portaient en eux sans le savoir encore. Souvent, le fils est déjà le révélateur de son père : celui-ci se comprend mieux lui-même à partir du moment où il a un fils. Nous avons tous en nous des jardins et des plantations cachés ; et, pour utiliser une autre image, nous sommes tous des volcans en formation qui connaîtront leur heure d'éruption : – mais celle-ci est-elle proche ou est-elle lointaine ? nul ne le sait, assurément, pas même le bon Dieu.

10

Une sorte d'atavisme. – Je comprends le plus volontiers les hommes extraordinaires d'une époque comme des pousses tardives, soudainement écloses, de civilisations passées et de leurs forces : en quelque sorte comme l'atavisme d'un peuple et de ses mœurs : – de la sorte, il reste vraiment quelque chose à *comprendre* en eux ! Aujourd'hui ils paraissent étrangers, exceptionnels, extraordinaires : et celui qui sent en lui ces forces doit les soigner, les défendre, les honorer, les faire pousser face à un autre monde qui leur est hostile : et cela le conduit à devenir soit un grand homme, soit un fou extravagant, si tant est qu'il ne périsse pas tout simplement tôt. Ces mêmes qualités étaient autrefois courantes et considérées comme courantes : elles ne constituaient pas une marque distinctive. Peut-être étaient-elles exigées, présupposées ; il était impossible de devenir grand grâce à elles, et ce du simple fait qu'elles ne faisaient pas courir le risque de devenir fou ou solitaire. – C'est principalement

dans les lignées et dans les castes *conservatrices* d'un peuple que se produisent ces résonances de pulsions anciennes, alors qu'un tel atavisme est très peu probable là où les races, les habitudes, les appréciations de valeur changent trop rapidement. Le *tempo*, en effet, a autant d'importance dans les forces de développement des peuples qu'en musique ; dans le cas qui nous occupe, un *andante* du développement est absolument nécessaire, en tant que *tempo* d'un esprit passionné et lent : – et c'est bien à cette espèce qu'appartient l'esprit des lignées conservatrices.

11

La conscience. – La conscience est la dernière et la plus tardive évolution de l'organique et par conséquent aussi ce qu'il y a en lui de plus inachevé et de moins solide. La conscience suscite d'innombrables méprises qui provoquent la disparition d'un animal, d'un homme, plus tôt qu'il ne serait nécessaire, « au-delà du destin », comme le dit Homère. Si le groupe conservateur des instincts ne la surpassait pas infiniment en puissance, s'il n'exerçait pas dans l'ensemble un rôle régulateur : l'humanité périrait inéluctablement de ses jugements à contresens et de sa manière de rêvasser les yeux ouverts, de son manque de profondeur et de sa crédulité, bref précisément de sa conscience : ou plutôt, sans cela, elle n'existerait plus depuis longtemps ! Avant d'être parfaitement élaborée et mûre, une fonction constitue un danger pour l'organisme : tant mieux si elle est vigoureusement tyrannisée pendant aussi longtemps ! La conscience est ainsi vigoureusement tyrannisée – et la fierté avec laquelle on la considère n'est pas le moindre de ses tyrans ! On pense trouver ici le *noyau* de l'homme ; sa nature permanente, éternelle, ultime, absolument originaire ! On considère la conscience comme une grandeur stable donnée ! On nie sa croissance, ses intermittences ! On la tient pour l'« unité de l'organisme » ! – Cette

surestimation et cette méconnaissance ridicules de la conscience ont pour conséquence éminemment bénéfique d'avoir *empêché* son élaboration trop rapide. Les hommes croyant déjà posséder la conscience, ils se sont moins donné de mal pour l'acquérir – et il en va encore de même aujourd'hui ! *S'incorporer le savoir* et le rendre instinctif, cela demeure toujours une *tâche* absolument neuve, que l'œil humain commence tout juste à apercevoir, que l'on peut à peine identifier avec clarté, – une tâche qu'aperçoivent seuls ceux qui ont compris que nous ne nous sommes incorporé jusqu'à présent que nos *erreurs* et que toute notre conscience ne concerne que des erreurs !

12

Du but de la science. – Comment ? Le but ultime de la science serait de procurer à l'homme autant de plaisir que possible et aussi peu de déplaisir que possible ? Et si plaisir et déplaisir étaient liés par un lien tel que celui qui *veut* avoir le plus possible de l'un *doive* aussi avoir le plus possible de l'autre, – que celui qui veut apprendre l'« allégresse qui enlève aux cieux » doive aussi être prêt au « triste à mourir » ? Et peut-être en va-t-il ainsi ! Les stoïciens pensaient du moins qu'il en allait ainsi et étaient conséquents lorsqu'ils désiraient le moins de plaisir possible pour subir le moins de déplaisir possible de la vie (lorsqu'on avait à la bouche la sentence « le vertueux est le plus heureux », on tenait en elle aussi bien une enseigne de l'école destinée à la grande masse qu'une finesse casuistique pour les hommes fins). Aujourd'hui encore, vous avez le choix : ou bien *le moins de déplaisir possible*, bref l'absence de souffrance – et au fond les socialistes et les politiciens de tous partis ne devraient, pour être honnêtes, rien promettre de plus à leurs partisans – ou bien *le plus de déplaisir possible* comme prix à payer pour la croissance d'une plénitude de plaisirs et de joies raffinés et rarement savourés jusqu'alors ! Si vous optez pour la première solution, que

vous vouliez donc abaisser et amoindrir la capacité des hommes à ressentir la douleur, vous devez aussi abaisser et amoindrir son *aptitude à la joie*. La *science* peut en fait servir à favoriser l'un de ces buts aussi bien que l'autre ! Peut-être est-elle aujourd'hui encore plus connue pour sa capacité à priver l'homme de ses joies, à le rendre plus froid, plus statue, plus stoïcien. Mais elle pourrait également se révéler la grande *dispensatrice de douleur* ! – Et alors se révélerait peut-être du même coup sa capacité antagoniste, son immense pouvoir, celui d'embraser de nouvelles galaxies de joie !

13

Éléments pour la doctrine du sentiment de puissance. – En faisant du bien et en faisant du mal, on exerce sa puissance sur autrui – et l'on ne veut rien d'autre ! En *faisant du mal* à ceux à qui nous devons avant tout faire sentir notre puissance ; car la douleur est pour cela un moyen bien plus efficace que le plaisir : – la douleur demande toujours la cause, tandis que le plaisir est enclin à s'en tenir à lui-même et à ne pas regarder en arrière. En *faisant du bien* ou en voulant du bien à ceux qui dépendent de nous en quelque manière (c'est-à-dire sont habitués à penser à nous comme à leurs causes) ; nous voulons augmenter leur puissance parce que ainsi nous augmentons la nôtre, ou nous voulons leur montrer l'avantage qu'il y a à être en notre pouvoir, – ainsi ils se satisferont davantage de leur situation et se montreront plus hostiles et plus combatifs envers les ennemis de *notre* puissance. Que nous offrions des sacrifices en faisant du bien ou en faisant du mal, cela ne modifie en rien la valeur ultime de nos actions ; même lorsque nous risquons notre vie comme le martyr dans l'intérêt de son Église, c'est un sacrifice que nous offrons à *notre* aspiration à la puissance, ou qui est destiné à conserver notre sentiment de puissance. Celui qui éprouve le sentiment suivant : « je suis en possession de la vérité », que de biens

n’abandonne-t-il pas pour sauver ce sentiment ? Que ne jette-t-il pas par-dessus bord pour se maintenir « en haut », – c’est-à-dire *au-dessus* des autres, de ceux qui ne détiennent pas la « vérité » ! Certes, l’état dans lequel nous faisons du mal est rarement aussi agréable, aussi purement agréable que celui dans lequel nous faisons du bien, – c’est un signe qu’il nous manque encore de la puissance, ou bien cela trahit le dépit que suscite en nous cette pauvreté, cette situation s’accompagne de nouveaux dangers et de nouvelles incertitudes pour la puissance que nous possédons déjà et assombrit notre horizon en faisant surgir la perspective de la vengeance, de la raillerie, du châtiment, de l’échec. Seuls les représentants les plus excitables et les plus avides du sentiment de puissance peuvent prendre plus de plaisir à imprimer au récalcitrant le sceau de leur puissance ; des hommes pour qui la vision de ce qui est déjà soumis (en tant qu’il est objet de bienveillance) représente un fardeau et suscite l’ennui. Cela dépend de la manière dont on est habitué à *épicer* sa vie ; c’est une question de goût que de préférer l’accroissement lent ou soudain, tranquille ou dangereux et audacieux de sa puissance, – on recherche toujours telle ou telle épice en fonction de son tempérament. Une proie facile est un objet de mépris pour les natures fières, elles ne ressentent un sentiment de bien-être qu’à la vue d’hommes insoumis qui pourraient devenir leurs ennemis, ainsi qu’à la vue de biens difficilement accessibles ; envers celui qui souffre, ils sont souvent durs, car il n’est pas digne de leur effort et de leur fierté, – mais ils se montrent d’autant plus obligeants envers leurs *semblables*, avec lesquels il serait en tout cas honorable de se battre et de lutter si l’occasion devait un jour s’en présenter. Baignés par le sentiment de bien-être de *cette* perspective, les hommes de la caste des chevaliers se sont habitués à se traiter mutuellement avec une exquise courtoisie. C’est chez ceux qui ont peu de fierté et n’ont pas la perspective de grandes conquêtes que la pitié est le sentiment le plus agréable. Pour eux, la proie facile – et tout homme qui souffre en est une – est quelque chose de séduisant. On vante la pitié comme la vertu des filles de joie.

14

Tout ce qu'on appelle amour. – Convoitise et amour : quelle différence dans ce que nous éprouvons en entendant chacun de ces deux mots ! – et cependant, il pourrait bien s'agir de la même pulsion, sous deux dénominations différentes, la première fois calomniée du point de vue de ceux qui possèdent déjà, chez qui la pulsion s'est quelque peu apaisée et qui craignent désormais pour leur « avoir » ; l'autre fois du point de vue de celui qui est insatisfait et assoiffé, et donc glorifiée sous la forme du « bien ». Notre amour du prochain – n'est-il pas une aspiration à une nouvelle *possession* ? Et de même notre amour du savoir, de la vérité et de manière générale toute l'aspiration à des nouveautés ? Nous nous lassons progressivement de l'ancien, de ce dont nous nous sommes déjà assuré la possession et recommençons à tendre les mains ; même le plus beau des paysages, une fois que l'on y a vécu trois mois, n'est plus certain de notre amour, et n'importe quelle côte lointaine excite notre convoitise : la possession rétrécit le plus souvent l'objet possédé. Le plaisir que nous prenons à nous-mêmes veut tellement se maintenir qu'il ne cesse de métamorphoser quelque chose de nouveau *en nous-mêmes*, – c'est cela même que l'on appelle posséder. Se lasser d'une chose que l'on possède, cela veut dire : se lasser de soi-même. (On peut également souffrir de la surabondance, – le désir de rejeter, de distribuer peut aussi s'attribuer la désignation honorifique d'« amour ».) Lorsque nous voyons quelqu'un souffrir, nous saisissons volontiers l'occasion qui s'offre alors de prendre possession de lui ; c'est ce que fait par exemple le bienfaiteur compatissant, et lui aussi appelle « amour » le désir de possession nouvelle qui s'est éveillé en lui, et y prend plaisir comme à l'invitation à une conquête nouvelle. Mais c'est l'amour des sexes qui trahit le plus clairement sa nature d'aspiration à la possession : l'amoureux veut la possession exclusive et inconditionnée de la personne qu'il désire avec ardeur, il veut exercer un pouvoir inconditionné sur son âme comme sur son corps, il veut être l'unique objet de son amour et habiter et gouverner l'âme de l'autre comme ce qu'il y a de plus haut et de plus désirable. Si l'on prête attention au fait que cela ne veut rien dire d'autre que *soustraire* à tout le monde un bien, un bonheur et une jouissance de grande valeur : si l'on considère que l'amoureux vise à appauvrir et à spolier tous les autres concurrents et aimerait devenir le dragon de son propre trésor, le plus impitoyable et le plus égoïste de tous les « conquérants » et de tous les prédateurs : si l'on considère enfin que le reste du monde tout entier paraît à l'amoureux indifférent, pâle, dénué de valeur, et qu'il est prêt à faire tous les

sacrifices, à renverser tout ordre, à faire passer tout intérêt au second plan : on ne manquera pas de s'étonner que cette convoitise et cette injustice sauvages de l'amour des sexes aient été glorifiées et divinisées comme elles l'ont été à toutes les époques, au point que l'on ait tiré de cet amour le concept d'amour entendu comme le contraire de l'égoïsme alors qu'il est peut-être justement l'expression la plus naïve de l'égoïsme. Ce sont manifestement les non-possédants assoiffés de désir qui ont ici fixé l'usage linguistique, – ils ont toujours été en trop grand nombre. Ceux à qui possession et satisfaction avaient été accordées en abondance en ce domaine ont bien laissé échapper de temps en temps un mot au sujet du « démon enragé », tel le plus aimable et le plus aimé de tous les Athéniens, Sophocle : mais Éros s'est toujours moqué de ces médisants, – ils furent toujours précisément les êtres qu'il chérit le plus. – il y a bien çà et là sur terre une espèce de prolongement de l'amour dans lequel cette aspiration avide qu'éprouvent deux personnes l'une pour l'autre fait place à un désir et à une convoitise nouvelle, à une soif supérieure et *commune* d'idéal qui les dépasse : mais qui connaît cet amour ? Qui l'a vécu ? Son véritable nom est *amitié*.

15

De loin. – Cette montagne confère tout son charme et toute sa grandeur à la région qu'elle domine : après nous être répété ces paroles pour la centième fois, nous sommes saisis par une telle déraison et une telle reconnaissance à son égard que nous croyons qu'elle doit nécessairement être, elle qui dispense ce charme, l'objet le plus enchanteur de cette région – par conséquent, nous l'escaladons et nous sommes déçus. Elle semble soudain, elle-même et tout le paysage qui s'étend autour de nous, perdre sa magie ; c'est que nous avions oublié que beaucoup de grandeurs, comme beaucoup de biens, exigent de n'être aperçus qu'à une certaine distance, et toujours d'en bas, non d'en haut, – c'est seulement

à ces conditions qu'elles *exercent leur effet*. Peut-être connais-tu dans ton entourage des hommes qui ne peuvent se considérer eux-mêmes qu'à une certaine distance pour se trouver d'une façon générale supportables ou séduisants et tonifiants ; il faut leur déconseiller la connaissance de soi.

16

Franchir la passerelle. – Dans les relations que l'on entretient avec des personnes pudiques à l'égard de leurs sentiments, on doit savoir dissimuler ; elles éprouvent une haine brutale pour celui qui les surprend en train de ressentir un sentiment tendre ou enthousiaste et élevé, comme s'il avait percé leurs secrets. Si l'on veut leur faire du bien dans ces instants, qu'on les fasse rire ou qu'on leur dise quelque méchanceté froide et railleuse : – cela a pour effet de geler leur sentiment, et ils redeviennent maîtres d'eux-mêmes. Mais je livre la morale avant l'histoire. – Nous avons été autrefois si proches l'un de l'autre dans la vie que rien ne semblait plus pouvoir faire obstacle à notre amitié et à notre union fraternelle ; seule nous séparait encore une petite passerelle. Comme tu t'apprêtais à t'y engager, je t'ai demandé : « Veux-tu franchir la passerelle pour me rejoindre ? » – Mais tu cessas alors de le vouloir ; et lorsque je t'y invitai de nouveau, tu gardas le silence. Depuis, des montagnes et des torrents impétueux, et tout ce qui sépare et rend étranger, s'étendent entre nous, et quand bien même nous voudrions aller l'un vers l'autre, nous ne le pourrions plus ! Mais lorsque aujourd'hui tu te rappelles cette petite passerelle, les mots te manquent, – tu n'as plus que sanglot et étonnement.

17

Motiver sa pauvreté. – Il est certain qu'aucun tour de passe-passe ne nous permet de transformer une vertu pauvre en vertu riche, opulente, mais nous pouvons bien réinterpréter notre pauvreté et l'embellir en lui donnant la forme de la nécessité de manière que son aspect ne nous fasse plus souffrir et que nous ne lancions plus au destin par sa faute des regards pleins de reproches. C'est ainsi que procède le sage jardinier qui place le pauvre filet d'eau de son jardin dans le bras d'une nymphe des sources et motive ainsi sa pauvreté : – et quel est l'homme qui n'ait, tout comme lui, besoin des nymphes !

18

Fierté antique. – La coloration antique de la noblesse nous manque, parce qu'il manque à notre sentiment l'esclave antique. Un Grec d'origine noble trouvait entre sa hauteur et cette extrême bassesse une quantité si immense de stades intermédiaires et une telle distance que c'est à peine s'il pouvait encore discerner l'esclave : même Platon ne put plus le voir en totalité. Il en va autrement pour nous, habitués que nous sommes à la *doctrine* de l'égalité des hommes, si ce n'est à l'égalité elle-même. Un être qui ne peut pas disposer de lui-même et qui est privé de loisir, – notre œil ne voit encore là rien de méprisable ; peut-être y a-t-il en chacun de nous trop de cet état d'esclave, en raison des conditions de notre organisation sociale et de notre activité, qui sont fondamentalement différentes de celles des Anciens. – Le philosophe grec traversait la vie avec le secret sentiment qu'il y avait bien plus d'esclaves qu'on ne le pensait – à savoir que tout homme qui n'était pas philosophe était un esclave ; il exultait de fierté en considérant que même les hommes les plus

puissants de la terre faisaient partie de ceux qu'il tenait pour des esclaves. Cette fierté aussi nous est étrangère et est impossible chez nous ; même comme image, le mot d'« esclave » n'a pas pour nous la plénitude de sa force.

19

Le mal. – Mettez à l'épreuve la vie des meilleurs et des plus féconds des hommes et des peuples, et demandez-vous si un arbre qui doit prendre fièrement de la hauteur peut se dispenser du mauvais temps et des tempêtes : si la défaveur et la résistance extérieures, si toutes les espèces de haine, de jalousie, d'obstination, de défiance, de dureté, d'avidité et de violence ne font pas partie des conditions *propices* sans lesquelles une forte croissance n'est guère possible même dans la vertu ? Le poison dont meurt la nature plus faible est pour le fort fortifiant – et il ne le qualifie pas non plus de poison.

20

Dignité de la sottise. – Encore quelques millénaires sur la voie du siècle

passé ! – et tout ce que fait l'homme révélera la sagesse la plus haute : mais pour cette raison, la sagesse aura justement perdu toute sa dignité. Il sera alors nécessaire, certes, d'être sage, mais cela sera aussi suffisamment habituel et commun pour qu'un goût plus noble ressente cette nécessité comme une chose *vulgaire*. Et de même qu'une tyrannie exercée par la vérité et par la science serait en mesure de faire monter le prix du mensonge, de même, une tyrannie de la sagesse pourrait susciter une nouvelle espèce de sens de la noblesse. Être noble – cela voudrait peut-être dire alors : avoir des sottises en tête.

21

Aux théoriciens du désintéressement. – On qualifie de *bonnes* les vertus d'un homme non pas par référence aux effets qu'elles ont pour lui-même, mais au contraire par référence aux effets que nous leur supposons pour nous et pour la société : – de tout temps, on a été bien peu « désintéressé », bien peu « non égoïste » en louant les vertus ! On aurait dû voir sans cela que les vertus (telles l'ardeur au travail, l'obéissance, la chasteté, la piété, la justice) sont la plupart du temps *nuisibles* à leurs possesseurs, en cela qu'elles sont des pulsions qui les gouvernent avec une violence et une convoitise excessives et ne veulent absolument pas que la raison les contrebalance au moyen des autres pulsions. Si tu possèdes une vertu, une vraie vertu, tout entière (et pas seulement un petit bout de pulsion poussant à la vertu !) – tu es sa *victime* ! Mais c'est précisément pour cela que le voisin fait l'éloge de ta vertu ! On fait l'éloge du bourreau de travail bien qu'il gâte par cette ardeur au travail l'acuité visuelle de son œil ou l'originalité et la fraicheur de son esprit ; on honore et on plaint le jeune homme qui « s'est tué à la tâche » parce que l'on juge ainsi : « Pour l'ensemble de la société, même la perte du meilleur individu n'est qu'un faible sacrifice ! Dommage que ce sacrifice soit nécessaire ! Mais ce serait bien pire,

évidemment, si l'individu devait être d'un avis différent et devait considérer sa conservation et son développement comme plus importants que son travail au service de la société ! » Et par conséquent, on ne plaint pas ce jeune homme pour lui-même, mais au contraire parce que sa mort a privé la société d'un *instrument* dévoué et qui ne se ménage pas – ce qu'on appelle un « brave homme ». Peut-être examine-t-on encore la question de savoir s'il eût été plus utile, dans l'intérêt de la société, qu'il ait travaillé en prenant un peu plus soin de lui-même et se soit conservé plus longtemps, – on va même jusqu'à s'avouer qu'on y aurait trouvé un avantage, mais on tient pour supérieur et plus durable cet autre avantage qu'un sacrifice ait été effectué et que l'état d'esprit de la bête destinée au sacrifice ait été une nouvelle fois confirmé *de manière patente*. C'est donc d'une part la nature instrumentale des vertus dont on fait l'éloge quand on fait l'éloge des vertus, et ensuite la pulsion aveugle qui gouverne chaque vertu, qui ne se laisse pas imposer de limites par l'intérêt général de l'individu, bref : la déraison dans la vertu grâce à laquelle l'être individuel se laisse transformer en fonction du tout. L'éloge de la vertu est l'éloge de quelque chose de nuisible sur le plan privé, – l'éloge de pulsions qui privent l'homme de son plus noble égoïsme et de sa plus haute force de protection de lui-même. – Certes : pour l'éducation et l'incorporation des habitudes vertueuses, on met en relief une série d'effets produits par la vertu qui font apparaître vertu et avantage privé comme frère et sœur, – et il existe en effet un tel lien de parenté ! La rage aveugle de travail, par exemple, cette vertu d'instrument typique, est présentée comme la voie conduisant à la richesse et à l'honneur, comme l'antidote le plus salutaire contre l'ennui et les passions : mais on passe sous silence son danger, sa suprême nocivité. L'éducation ne procède jamais autrement : elle cherche par une série d'attraits et d'avantages à incliner l'individu à une manière de penser et d'agir qui, une fois devenue habitude, pulsion et passion, règne en lui et sur lui *contre son avantage ultime*, mais « pour le plus grand bien commun ». Que de fois je vois que la rage aveugle de travail procure certes richesses et honneur, mais qu'elle prive simultanément les organes de la finesse qui permettraient de prendre plaisir à la richesse et à l'honneur, et de la même manière, que ce remède fondamental contre l'ennui et les passions émousse simultanément les sens et rend l'esprit rétif aux stimulations nouvelles. (La plus ardente au travail de toutes les époques – notre époque – ne sait rien faire de son immense ardeur au travail et de son argent, sinon encore plus d'argent et encore plus d'ardeur au travail : il faut plus de génie pour dépenser que pour amasser ! – Eh bien, nous aurons nos « petits-enfants » !) Si l'éducation réussit, toute vertu individuelle est une utilité publique et un désavantage privé au sens du but ultime de la vie privée, – vraisemblablement une sorte de rabougrissement spirituel et sensible,

voire le déclin précoce : que l'on examine l'une après l'autre suivant ce point de vue la vertu d'obéissance, de chasteté, de piété, de justice. L'éloge de l'homme désintéressé, de celui qui se sacrifie, du vertueux – donc de celui qui ne consacre pas la totalité de sa force et de sa raison à *sa* conservation, à *son* développement, à *son* élévation, à *son* progrès, à l'expansion de *sa* puissance, mais au contraire mène en ce qui le concerne une vie modeste et insouciante, peut-être même indifférente et ironique, – cet éloge ne provient pas en tout cas de l'esprit de désintéressement ! Le « prochain » fait l'éloge du désintéressement parce qu'*il en tire profit* ! Si le prochain pensait lui-même de manière « désintéressée », il rejetterait cette destruction de force, ce dommage subi à *son* profit *à lui*, il travaillerait à empêcher l'émergence de telles inclinations et surtout il témoignerait de son propre désintéressement en *ne* les qualifiant *pas de bonnes !* – Voilà qui indique la contradiction fondamentale de la morale qui est justement tenue en grand honneur aujourd'hui : les *motivations* de cette morale sont en contradiction avec son *principe* ! Son critère de moralité réfute ce par quoi cette morale veut se démontrer ! Le principe « tu dois renoncer à toi-même et te sacrifier », pour ne pas contredire à sa propre morale, ne pourrait être légitimement décrété que par un être qui par là renoncerait lui-même à son propre avantage et causerait peut-être, en exigeant le sacrifice des individus, sa propre perte. Mais dès que le prochain (ou la société) recommande l'altruisme *pour raison d'utilité*, c'est le principe exactement opposé, « tu dois chercher ton avantage aux dépens de tout autre » qui est mis en application, et l'on prêche donc d'un seul souffle un « tu dois » et « tu ne dois pas » !

22

*L'ordre du jour pour le roi**. – C'est le début de la journée : commençons à organiser pour ce jour les affaires et les cérémonies de notre très gracieux

Seigneur qui daigne encore se reposer. Sa Majesté a aujourd'hui mauvais temps : nous nous garderons de le qualifier de mauvais ; on ne parlera pas du temps, – mais nous traiterons aujourd'hui les affaires avec un peu plus de solennité et les cérémonies avec un peu plus de pompe qu'il ne serait besoin sans cela. Peut-être même Sa Majesté sera-t-elle malade : nous lui présenterons pour son petit déjeuner la dernière bonne nouvelle de la soirée, l'arrivée de monsieur de Montaigne, qui sait si agréablement plaisanter sur sa maladie, – il souffre de calculs. Nous donnerons audience à quelques personnes (personnes ! – que dirait cette vieille grenouille boursouflée qui sera du nombre, si elle entendait ce mot ! « Je ne suis pas une personne, dirait-elle, je suis toujours la chose même. ») – et l'audience sera plus longue que n'y tiendrait qui que ce soit : raison suffisante pour évoquer ce poète qui écrivit sur sa porte : « Qui entre ici me fera honneur ; qui n'entre pas – me fera plaisir. » – Voilà bien ce qu'on appelle une manière courtoise d'être discourtois ! Et peut-être ce poète a-t-il bien raison pour sa part d'être discourtois : on raconte que ses vers sont meilleurs que le versificateur. Eh bien, qu'il en fasse encore beaucoup et quant à lui qu'il se retire autant que possible du monde : tel est bien le sens de son aimable inamabilité ! À l'inverse, un prince vaut toujours mieux que son « vers », même si – mais que faisons-nous ? Nous devisons, et toute la cour pense que nous sommes déjà au travail, en train de nous casser la tête : on ne voit jamais de lumière briller avant celle de notre fenêtre. – Ecoutez ! N'était-ce pas la cloche ? Au diable ! La journée et la danse commencent, et nous ne connaissons pas ses tours ! Il nous faut donc improviser, – tout le monde improvise sa journée. Faisons donc aujourd'hui comme tout le monde ! – Et sur ce s'évanouit mon curieux rêve matinal, vraisemblablement dissipé par les coups violents de l'horloge de la tour qui vient juste d'annoncer la cinquième heure, avec toute la solennité qui la caractérise. Il me semble que le dieu des rêves a voulu cette fois se moquer de mes habitudes, – j'ai l'habitude de commencer la journée en l'organisant et en la rendant supportable *pour moi*, et il est bien possible qu'assez souvent, je l'aie fait de manière trop pompeuse et trop princière.

23

Les indices de corruption. – Qu'on prête attention, en considérant ces états de la société qui sont nécessaires de temps en temps et que l'on désigne par le mot de « corruption » aux indices suivants. Dès qu'apparaît quelque part la corruption, une *superstition* bigarrée se développe et la croyance générale à laquelle un peuple avait jusqu'alors accordé foi devient au contraire pâle et impuissante : la superstition est en effet la liberté d'esprit de second ordre, – celui qui s'y abandonne choisit certaines formes et formules à son goût et s'accorde un droit de choisir. Le superstitieux est, comparé au religieux, toujours plus « personne » que celui-ci, et une société superstitieuse sera une société dans laquelle il y a déjà beaucoup d'individus et dans laquelle on prend beaucoup de plaisir à l'individualité. De ce point de vue, la superstition apparaît toujours comme un *progrès* par rapport à la croyance et comme le signe que l'intellect prend de l'indépendance et réclame son droit. Les adorateurs de la religion et de la religiosité anciennes déplorent alors la corruption, – ce sont eux qui ont jusqu'alors fixé l'usage linguistique et calomnié la superstition même auprès des esprits les plus libres. Apprenons qu'elle est un symptôme des *Lumières*. – En second lieu, on accuse une société où s'installe la corruption d'*amollissement* : et il est manifeste que l'on y apprécie moins la guerre et le plaisir pris à la guerre, et que l'on met désormais autant d'ardeur à rechercher les commodités de la vie qu'auparavant les honneurs guerriers et athlétiques. Mais on omet d'ordinaire le fait que cette vieille énergie et cette vieille passion du peuple que la guerre et les tournois mettaient en évidence avec éclat se sont désormais transposées sous forme d'innombrables passions privées et qu'elles sont seulement moins visibles ; il est même vraisemblable que, dans ces états de corruption, la puissance et la violence de l'énergie que consomme désormais un peuple sont plus importantes qu'elles ne l'ont jamais été, et que l'individu en dépense avec une prodigalité dont il n'a jamais été capable auparavant, – il n'était pas encore assez riche pour cela, alors ! Et c'est donc précisément à ces époques d'« amollissement » que la tragédie court les maisons et les rues, que naissent le grand amour et la grande haine, et que la flamme de la connaissance s'élève en flamboyant jusqu'au ciel. – En troisième lieu, on accorde d'ordinaire à ces époques de corruption, comme pour compenser le reproche de superstition et d'amollissement, qu'elles sont plus douces et que la cruauté, comparée à l'époque ancienne, plus croyante et plus forte, est en nette régression. Mais je ne puis pas même consentir à cet éloge, pas plus qu'à ce reproche : je peux

seulement concéder que désormais la cruauté se raffine, et qu'à présent ses formes anciennes vont à l'encontre du goût ; mais les blessures et les tortures qu'on inflige par la parole et le regard parviennent à leur état d'élaboration suprême aux époques de corruption, – c'est seulement alors que l'on crée la *méchanceté* et le plaisir pris à la méchanceté. Les hommes de la corruption sont pleins d'esprit et calomniateurs ; ils savent qu'il y a bien d'autres manières de commettre un meurtre que le poignard et l'agression, – ils savent aussi que l'on croit à tout *ce qui est bien dit*. – En quatrième lieu : lorsque « les mœurs tombent en décadence » apparaissent d'abord ces êtres que l'on appelle des tyrans : ce sont les précurseurs et en quelque sorte les *premiers fruits* précoces *des individus*. Encore un peu de temps : et ce fruit des fruits pend, mûr et doré, à l'arbre d'un peuple, – et c'est seulement pour porter ces fruits que cet arbre était là ! Lorsque la décadence a atteint son apogée, ainsi que la lutte des tyrans de toutes sortes, alors apparaît toujours le César, le tyran final, qui met un terme à la lutte épuisée pour la domination d'un seul en laissant l'épuisement travailler pour lui. Lorsque arrive son heure, l'individu est habituellement à son suprême degré de maturité et la « culture » est à son apogée et au sommet de sa fécondité, sans que ce soit cependant ni à cause de lui ni de son fait : bien que les plus grands des hommes de culture aiment à flatter leur César en se faisant passer pour *son* œuvre. Mais la vérité est qu'ils ont besoin de tranquillité extérieure parce qu'ils portent en eux-mêmes leur inquiétude et leur travail. C'est à ces époques que la corruptibilité et la trahison sont les plus grandes : car l'amour pour l'*ego* qu'on vient juste de découvrir est désormais bien plus puissant que l'amour pour la vieille « patrie » usée et épuisée à force de discours ; et le besoin de trouver un moyen de se mettre à l'abri des terribles fluctuations du sort fait même s'ouvrir des mains plus nobles dès qu'un homme puissant et riche se montre prêt à y verser de l'or. L'avenir est désormais si incertain : on vit donc pour le présent : état d'âme qui rend la partie facile à tous les séducteurs, – on ne se laisse en effet séduire et corrompre que « pour le présent » et l'on se réserve l'avenir et la vertu ! Les individus, ces véritables en soi et pour soi, se soucient plus, on le sait, de l'instant que leurs opposés, les hommes du troupeau parce qu'ils se considèrent eux-mêmes comme aussi capricieux que l'avenir ; de même, ils s'attachent volontiers aux tyrans parce qu'ils s'estiment capables d'actions et de discours qui ne peuvent compter ni sur la compréhension ni sur la clémence de la foule, – mais le tyran ou le César comprend le droit de l'individu jusque dans ses exactions et il est de son intérêt de se faire l'avocat d'une morale privée plus audacieuse et même de lui tendre la main. Car il pense de lui et veut que l'on pense de lui ce que Napoléon a exprimé un jour à sa manière classique : « J'ai le droit de répondre à tout ce que l'on me reproche par un éternel "je suis

ainsi”. Je suis à part de tout le monde, je n’admets de conditions de la part de personne. Je veux que l’on se soumette même à mes caprices et qu’on trouve tout naturel que je m’adonne à telles ou telles distractions. » Voilà ce que Napoléon déclara à son épouse alors qu’elle avait des raisons de mettre en doute sa fidélité conjugale. – Les époques de corruption sont celles où les pommes tombent de l’arbre : je veux dire les individus, ceux qui portent les semences de l’avenir, les fondateurs de la colonisation intellectuelle et de la rénovation des organisations politiques et sociales. Corruption n’est qu’un terme péjoratif pour désigner les *automnes* d’un peuple.

24

Différentes insatisfactions. – Les insatisfaits faibles et pour ainsi dire féminins sont inventifs lorsqu’il s’agit d’embellir et d’approfondir l’existence ; les insatisfaits forts – ceux d’entre eux qui sont des personnalités viriles, pour filer cette image – lorsqu’il s’agit d’améliorer la vie et de la rendre plus sûre. Les premiers montrent leur faiblesse et leur nature féminine en ce que, pour un temps, ils se laissent volontiers tromper et se contentent même d’un peu d’ivresse et d’exaltation, mais que dans l’ensemble ils sont impossibles à satisfaire et souffrent de leur incurable insatisfaction ; ils soutiennent en outre tous ceux qui savent fabriquer des consolations opiacées et narcotiques, et pour ce justement sont pleins de rancœur à l’égard de ceux qui estiment plus le médecin que le prêtre, – et de la sorte ils contribuent à faire *durer* les véritables états de détresse ! S’il n’y avait eu en Europe depuis l’époque médiévale un tel excédent d’insatisfaits de cette espèce, peut-être la fameuse aptitude européenne à *se métamorphoser* continuellement ne serait-elle jamais apparue : car les exigences des insatisfaits forts sont trop grossières et au fond trop peu exigeantes pour qu’on ne puisse pas finir par les apaiser. La Chine est l’exemple d’un pays

où l’insatisfaction d’ensemble et l’aptitude à la métamorphose ont disparu depuis des siècles ; et les socialistes et les idolâtres de l’État en Europe pourraient aisément, avec leurs mesures visant à améliorer la vie et à la rendre plus sûre, conduire l’Europe aussi à une situation chinoise et à un « bonheur » chinois, à supposer qu’ils puissent d’abord exterminer cette insatisfaction et ce romantisme plus maladifs, plus tendres, plus féminins qui existent encore, pour l’instant, en quantité surabondante. L’Europe est un malade qui doit la plus haute reconnaissance à son incurabilité et à l’éternelle métamorphose de sa souffrance ; ces situations continuellement nouvelles, ces dangers, ces douleurs et ces ressources continuellement nouveaux également ont fini par produire une excitabilité intellectuelle qui est presque du génie, et est en tout cas la mère de tout génie.

25

Pas faits pour la connaissance. – Il existe une humilité imbécile qui n’est pas rare et qui rend celui qui en est affecté définitivement impropre à devenir le disciple de la connaissance. En effet : à l’instant où un homme de cette espèce perçoit quelque chose de surprenant, il tourne en quelque sorte les talons et se dit : « Tu t’es laissé abuser ! Où donc avais-tu la tête ! Il ne peut pas s’agir de la vérité ! » – et au lieu de se remettre à considérer la chose et à y prêter l’oreille en redoublant d’attention, il s’enfuit à toutes jambes, comme intimidé, loin de cette chose surprenante et cherche à se l’ôter de l’esprit le plus vite possible. Son canon intérieur proclame en effet : « Je ne veux rien voir qui contredise l’opinion commune sur les choses ! Suis-je fait, *moi*, pour découvrir des vérités nouvelles ? Il y en a déjà bien trop d’anciennes. »

26

Que veut dire vivre ? – Vivre – cela veut dire : repousser continuellement loin de soi quelque chose qui veut mourir ; vivre – cela veut dire : être cruel et impitoyable envers tout ce qui chez nous faiblit et vieillit, et pas uniquement chez nous. Vivre – cela veut donc dire être sans pitié envers les mourants, les misérables et les vieillards ? Être constamment un assassin ? – Et le vieux Moïse a pourtant dit : « Tu ne tueras point ! »

27

Le renonçant. – Que fait le renonçant ? Il s'efforce d'atteindre un monde supérieur, il veut poursuivre son vol pour aller plus loin et plus haut que tous les hommes de l'acquiescement, *il se déleste de bien des choses* qui alourdiraient son vol, et de bien des choses, parmi celles-ci, qui ne sont pas dénuées de valeur ni indignes d'affection à ses yeux : il les sacrifie à son désir de hauteur. Ce sacrifice, ce délestage, est justement la seule chose qui soit visible en lui : c'est pour cela qu'on le désigne du nom de renonçant et c'est comme tel qu'il nous apparaît, enfoui sous son capuchon et pareil à l'âme d'un cilice. Mais il est pleinement satisfait de l'effet qu'il produit sur nous de la sorte : il veut maintenir caché son désir, sa fierté, son intention de s'envoler loin *au-dessus de* nous. – Oui ! Il est plus malin que nous ne le pensions, et si poli à notre égard – cet affirmateur ! Car il est en cela semblable à nous, quand bien même il renonce.

28

Nuire par ses meilleures qualités. – Nos forces nous poussent quelquefois si loin que nous ne pouvons plus supporter nos faiblesses et que nous en périssons : nous avons beau prévoir cette issue, nous ne voulons pas qu'il en soit autrement. Nous devenons alors durs envers ce qui en nous veut être épargné, et notre grandeur est aussi notre absence de miséricorde. – Une telle expérience vécue, que nous devons finir par payer de notre vie, est une image de l'effet d'ensemble exercé par les grands hommes sur autrui et sur leur époque : – c'est précisément par ce qu'ils possèdent de meilleur, par ce qu'*ils* sont les seuls à pouvoir faire qu'ils causent la perte de nombreux êtres faibles, incertains, en devenir, velléitaires et qu'ainsi ils sont nuisibles. Il peut même se produire que, tout compte fait, ils ne fassent que nuire parce que ce qu'ils ont de meilleur n'est recueilli et en quelque sorte absorbé que par des hommes à qui cela fait perdre, tel un breuvage trop fort, la raison et l'égoïsme : ils sont pris d'une telle ivresse qu'ils doivent fatalement se casser les membres sur tous les mauvais chemins où les poussera l'ivresse.

29

Les ajouteurs de mensonge. – Lorsque l'on commença, en France, à combattre, et par conséquent aussi à défendre les unités d'Aristote, on put voir une fois de plus ce que l'on peut voir si souvent, mais que l'on n'apprécie pas de voir : – on *inventa des raisons mensongères* pour justifier l'existence de ces lois, simplement pour ne pas s'avouer que l'on s'était *habitué* à la domination de ces lois et que l'on ne voulait pas voir cette situation changer. Et c'est là ce qui se produit au sein de toute morale et de toute religion dominantes et ce qui s'est

toujours produit : les raisons et les intentions qui soutiennent l'habitude lui sont ajoutées par mensonge lorsque certains commencent à contester l'habitude et à *demander* des raisons et des intentions. C'est en cela que réside la grande malhonnêteté des conservateurs de toutes les époques : – ils sont les ajouteurs de mensonges.

30

Comédie des célébrités. – Les hommes célèbres qui *ont besoin* de leur célébrité, comme par exemple tous les politiciens, ne choisissent plus jamais leurs alliés et leurs amis sans arrière-pensées : ils veulent emprunter à celui-là un peu de l'éclat et du reflet de sa vertu, à celui-ci la peur suscitée par certaines qualités inquiétantes que tout le monde lui connaît, à tel autre ils volent sa réputation d'oisif, d'homme qui se prélasse au soleil parce que cela sert leurs propres buts de passer momentanément pour distrait et indolent : – cela cache le fait qu'ils sont aux aguets ; ils ont besoin d'avoir à leurs côtés, comme s'il était leur moi du moment, tantôt le rêveur, tantôt le connaisseur, tantôt le méditatif, tantôt le pédant, mais presque aussitôt, ils n'ont plus besoin d'eux ! Et ainsi, leur entourage et leur façade meurent continuellement tandis que tout semble se presser vers cet entourage et veut devenir leur « caractère » : ils sont semblables en cela aux grandes villes. Leur réputation est en mutation constante, car la variabilité de leurs moyens exige cette variation, appelle tantôt telle qualité, réelle ou imaginaire, tantôt telle autre pour la faire entrer en scène : leurs amis et leurs alliés font partie, comme on l'a dit, de ces qualités dramatiques. Ce qu'ils veulent doit, en revanche, demeurer d'autant plus ferme, inébranlable comme l'airain et resplendir continuellement – et cela aussi nécessite parfois sa comédie et son jeu de scène.

31

Commerce et noblesse. – Acheter et vendre passe de nos jours pour quelque chose de vulgaire, comme l'art de lire et d'écrire ; tout le monde y est exercé de nos jours, même sans être commerçant, et continue chaque jour de s'exercer à cette technique : exactement comme autrefois, à l'époque où l'humanité était plus sauvage, tout le monde était chasseur et s'exerçait jour après jour à la technique de la chasse. La chasse était alors quelque chose de vulgaire : mais de même que celle-ci finit par devenir un privilège des puissants et des nobles et par perdre ainsi son caractère banal et vulgaire – en cessant d'être nécessaire et en devenant une affaire d'humeur et de luxe –, il pourrait un jour en aller de même de l'achat et de la vente. On peut concevoir des états de la société où l'on ne vend et n'achète pas et où la nécessité de cette technique se perd peu à peu : et peut-être qu'alors des individus moins soumis à la loi des conditions générales s'autoriseront l'achat et la vente comme un *luxe de la sensibilité*. Alors seulement le commerce deviendrait noblesse, et les aristocrates s'adonneraient peut-être aussi volontiers au commerce que jusqu'à présent à la guerre et à la politique : tandis qu'inversement, l'appréciation de la politique pourrait alors avoir changé du tout au tout. Elle cesse déjà d'être le métier de l'aristocrate : et il se pourrait qu'on la trouve un jour assez vulgaire pour la ranger, à l'égal de toute la littérature de partis et de journaux, sous la rubrique « prostitution de l'esprit ».

32

Disciples non désirés. – Que voulez-vous que je fasse de ces deux disciples ! lança avec humeur un philosophe qui « corrompait » la jeunesse comme Socrate l'a corrompue jadis, – ce sont pour moi des élèves importuns. Celui-là ne sait pas

dire non et celui-ci dit à toute chose « comme ci, comme ça ». À supposer qu'ils saisissent ma doctrine, le premier *souffrirait* trop, car ma manière de penser exige d'avoir une âme guerrière, de vouloir faire de la peine, de prendre plaisir à dire non, d'avoir une peau dure, – il dépérirait de blessures ouvertes et intimes. Quant à l'autre, il se fabriquera avec toute cause qu'il défendra une demi-mesure, et la transformera ainsi en demi-mesure – un tel disciple, c'est à mon ennemi que je le souhaite.

33

À la sortie de l'amphithéâtre. – « Pour vous prouver que l'homme fait au fond partie des animaux gentils, je vous rappellerai à quel point il a été si longtemps crédule. C'est seulement aujourd'hui, extrêmement tard et au terme d'un formidable dépassement de soi, qu'il est devenu un animal *méfiant*, – oui ! l'homme est aujourd'hui plus méchant qu'il ne l'a jamais été. » – C'est un point que je ne comprends pas : pourquoi donc l'homme serait-il aujourd'hui plus méfiant et plus méchant ? – « Parce qu'aujourd'hui, il a une science, – qu'il a besoin d'une science ! » –

34

Historia abscondita. – Tout grand homme possède une force rétroactive : à cause de lui, toute l'histoire se voit de nouveau placée sur la balance, et mille secrets passés quittent leur repaire en rampant – pour s'exposer à *son* soleil. On ne saurait prévoir tout ce qui sera encore histoire. Peut-être le passé continue-t-il d'être essentiellement non découvert ! Nous avons encore besoin de tant de forces rétroactives !

35

Hérésie et sorcellerie. – Penser autrement que ne le veut la coutume – ce n'est pas tant l'effet d'un meilleur intellect que l'effet d'inclinations fortes et méchantes, d'inclinations séparatrices, isolantes, réticentes, heureuses du malheur d'autrui, sournoises. L'hérésie est le pendant de la sorcellerie, et à coup sûr tout aussi peu inoffensive ou vénérable en soi. Les hérétiques et les sorcières sont deux espèces d'êtres humains méchants : ils ont en commun de se ressentir aussi comme méchants, mais de prendre irrésistiblement plaisir à exercer leurs nuisances sur ce qui règne (hommes ou opinions). La Réforme, sorte de redoublement de l'esprit médiéval à une époque où il n'avait déjà plus la bonne conscience de son côté, les suscita l'un et l'autre en quantité surabondante.

36

Dernières paroles. – On se rappellera que l'empereur Auguste, cet homme terrible qui savait aussi bien se maîtriser et aussi bien se taire que quelque sage Socrate, commit une indiscrétion sur lui-même par sa dernière parole : pour la première fois, il rejeta son masque en donnant à entendre qu'il avait porté un masque et joué une comédie, – il avait joué le père de la patrie et la sagesse sur le trône, et ce jusqu'à l'illusion parfaite ! *Plaudite amici, comœdia finita est* ! – La pensée de Néron mourant : *qualis artifex pereo !* fut également la pensée d'Auguste mourant : vanité d'histrions ! Pérorage d'histrions ! L'exacte réplique de Socrate mourant ! – Mais Tibère mourut en silence, lui, le plus torturé de tous les tortionnaires de soi – *lui* était un homme authentique, et non pas un comédien ! Qu'est-ce qui a bien pu lui traverser l'esprit pour finir ! Peut-être ceci : « La vie – c'est une longue mort. Suis-je fou, d'avoir abrégé la vie de tant de monde ! Étais-je fait, *moi*, pour être un bienfaiteur ? J'aurais dû leur donner la vie éternelle : ainsi j'aurais pu éternellement les *voir mourir*. J'avais *pour cela* de si bons yeux : *qualis spectator pereo !* » Lorsque après une longue agonie il parut malgré tout reprendre des forces, on jugea opportun de l'étouffer sous des oreillers, – il mourut d'une double mort.

37

Trois fois par erreur. – On a, ces derniers siècles, favorisé le développement de la science en partie parce que l'on espérait avec elle et grâce à elle comprendre le mieux possible la bonté et la sagesse de Dieu – motif fondamental de l'âme des grands Anglais (comme Newton) –, en partie parce que l'on croyait à l'utilité absolue de la connaissance, notamment à la liaison la plus intime de la

morale, du savoir et du bonheur – motif fondamental de l'âme des grands Français (comme Voltaire) –, en partie parce que l'on pensait posséder et aimer dans la science quelque chose de désintéressé, d'inoffensif, d'autosuffisant, de vraiment innocent, d'où seraient totalement exclues les pulsions mauvaises de l'homme – motif fondamental de l'âme de Spinoza, qui, en tant qu'homme de connaissance, se sentait divin : – trois fois par erreur, donc.

38

Les explosifs. – Si l'on prête attention au besoin d'exploser qui habite la force des jeunes gens, on ne s'étonne pas de les voir mettre si peu de finesse et si peu de discernement dans le choix de telle ou telle cause : ce qui les aiguillonne, c'est la vue de la ferveur qui entoure une cause, et en quelque sorte la vue de la mèche allumée, – non pas la cause elle-même. C'est pourquoi les séducteurs qui ont vraiment de la finesse sont experts dans l'art de leur faire miroiter l'explosion et de faire abstraction de la fondation de leur cause : ce n'est pas avec des raisons que l'on s'empare de ces barils de poudre !

39

Modification du goût. – La modification du goût général est plus importante que celle des opinions ; les opinions, avec toutes leurs preuves, leurs réfutations et l'ensemble de la mascarade intellectuelle, ne sont que des symptômes de la modification du goût et absolument *pas*, comme on le prétend encore si fréquemment, ses causes. Comment se modifie le goût général ? De la manière suivante : des individus, des puissants, des hommes influents expriment sans aucun sentiment de honte leur *hoc est ridiculum, hoc est absurdum*, donc le jugement traduisant leur goût et leur dégoût, et l'imposent de manière tyrannique : – ils soumettent ainsi beaucoup d'hommes à une contrainte qui se transforme progressivement en habitude pour plus encore, et enfin en *besoin pour tous*. Mais que ces individus possèdent un sentiment et un « goût » différents, cela tient habituellement à une particularité de leur mode de vie, de leur alimentation, de leur digestion, peut-être à la présence dans leur sang et leur cerveau d'une quantité un peu plus importante ou un peu moins importante de sels inorganiques, bref à la *physis* : mais ils ont le courage de suivre leur *physis* et de prêter l'oreille à ses exigences jusque dans leurs notes les plus subtiles : leurs jugements esthétiques et moraux sont ces « notes les plus subtiles » de la *physis*.

40

Du manque de forme noble. – Les soldats et les commandants entretiennent toujours des rapports mutuels bien plus élevés que les ouvriers et les employeurs. Pour l'heure du moins, toute culture d'origine militaire se situe encore largement au-dessus de toute soi-disant culture industrielle : cette dernière est, sous sa forme actuelle, le mode d'existence le plus vulgaire qui ait jamais existé. C'est la simple loi du besoin qui s'y exerce : on veut vivre et l'on doit se vendre, mais on méprise celui qui tire profit de ce besoin et s'*achète*

l'ouvrier. Il est étrange que l'on ressente la soumission à des personnes puissantes, effrayantes, voire terrifiantes, à des tyrans et à des chefs militaires comme infiniment moins pénible que cette soumission à des inconnus dénués d'intérêt comme le sont tous les magnats de l'industrie : l'ouvrier ne voit d'ordinaire dans l'employeur qu'un chien astucieux, qu'un vampire qui spécule sur toute misère, dont le nom, la tournure, les mœurs et la réputation lui sont totalement indifférents. Il est vraisemblable que les industriels et les gros négociants étaient jusqu'à présent trop dépourvus de toutes les formes et de toutes les marques distinctives de la *race supérieure*, qui seules rendent les *personnes* intéressantes ; peut-être, s'ils avaient dans le regard et dans l'attitude la noblesse de l'aristocratie de naissance, n'y aurait-il pas de socialisme des masses. Car celles-ci sont au fond prêtes à toute espèce d'*esclavage*, à condition que le supérieur qui les commande légitime constamment sa supériorité, le fait qu'il est *né* pour commander – au moyen de la forme noble ! L'homme le plus commun sent que la noblesse ne s'improvise pas et qu'il doit honorer en elle le fruit produit par de longues périodes, – mais l'absence de forme supérieure et la vulgarité tristement célèbre des industriels aux mains rouges et grasses le conduisent à penser que seuls le hasard et la chance ont ici élevé l'un au-dessus de l'autre : tant mieux, conclut-il par devers lui, faisons nous aussi l'essai du hasard et de la chance ! Jetons donc les dés ! – et c'est le début du socialisme.

41

Contre le repentir. – Le penseur voit dans ses propres actes des tentatives et des questions visant à obtenir des éclaircissements sur un sujet quel qu'il soit : le succès et l'échec sont pour lui en premier lieu des *réponses*. Mais se mettre en colère ou éprouver du repentir du fait que quelque chose rate – c'est là une attitude qu'il abandonne à ceux qui agissent parce qu'on leur en donne l'ordre, et

qui doivent s’attendre au bâton si le gracieux maître n’est pas satisfait du résultat.

42

Travail et ennui. – Chercher du travail pour avoir un salaire – en cela, presque tous les hommes des pays civilisés sont aujourd’hui semblables ; le travail est pour eux tous un moyen, et non le but lui-même ; c’est pourquoi ils ne font guère preuve de subtilité dans le choix de leur travail, pourvu qu’il rapporte bien. Mais il existe des hommes plus rares qui préfèrent périr plutôt que de travailler sans prendre *plaisir* à leur travail : ces hommes difficiles, qu’il est dur de satisfaire, qui n’ont que faire d’un bon salaire si le travail n’est pas par lui-même le salaire de tous les salaires. À cette espèce d’hommes exceptionnelle appartiennent les artistes et les contemplatifs de toute sorte, mais aussi ces oisifs qui passent leur vie à la chasse, en voyages, en affaires de cœur et en aventures. Ils veulent tous le travail et la peine pourvu qu’ils soient liés au plaisir, et le travail le plus pénible, le plus dur s’il le faut. Ils sont pour le reste d’une paresse résolue, quand bien même cette paresse aurait pour corrélat l’appauvrissement, le déshonneur, l’exposition de sa santé et de sa vie. Ils ne craignent pas tant l’ennui que le travail dépourvu de plaisir : ils ont même besoin de beaucoup d’ennui pour réussir *leur* travail. Pour le penseur et pour tous les esprits inventifs, l’ennui est ce désagréable « temps calme » de l’âme qui précède la traversée heureuse et les vents joyeux ; il doit le supporter, il doit *attendre* qu’il produise son effet sur lui : – *voilà* précisément ce que les natures plus modestes ne peuvent absolument pas obtenir d’elles-mêmes ! Il est commun de chasser l’ennui loin de soi par tous les moyens : tout comme il est commun de travailler sans plaisir. C’est peut-être ce qui distingue les Asiatiques des Européens que d’être capables d’un calme plus long, plus profond que ces derniers ; même leurs narcotiques agissent

lentement et exigent de la patience, contrairement à l'écœurante brusquerie du poison européen, de l'alcool.

43

Ce que révèlent les lois. – On se trompe lourdement lorsqu'on étudie les lois pénales d'un peuple comme si elles étaient une expression de son caractère ; les lois ne révèlent pas ce qu'est un peuple, mais au contraire ce qui lui apparaît comme inconnu, étrange, monstrueux, étranger. Les lois se rapportent aux exceptions à la moralité des mœurs ; et les châtiments les plus sévères frappent ce qui est conforme aux mœurs du peuple voisin. Il n'y a ainsi chez les Wahabites que deux péchés mortels : avoir un autre dieu que le dieu des Wahabites et – fumer (on appelle cela chez eux « la manière honteuse de boire »). « Et qu'en est-il du meurtre et de l'adultère ? » – demanda avec étonnement l'Anglais qui apprenait cela. « Eh bien, Dieu est grâce et miséricorde ! » – dit le vieux chef. – On trouve ainsi chez les anciens Romains l'idée qu'une femme ne peut commettre un péché mortel que de deux manières : d'abord en se rendant coupable d'un adultère, ensuite – en buvant du vin. Caton l'Ancien était d'avis que l'on avait instauré la coutume du baiser entre parents dans le seul but d'exercer un contrôle sur les femmes à cet égard ; un baiser signifierait : sent-elle le vin ? On a effectivement puni de mort des femmes surprises en train de boire du vin : et certainement pas pour cette seule raison que sous l'influence du vin, les femmes désapprennent parfois à dire non ; les Romains craignaient avant tout l'orgiasme et le dionysisme qui s'emparait de temps en temps des femmes dans le sud de l'Europe à l'époque où le vin était encore une nouveauté en Europe, phénomène dans lequel ils voyaient une abomination étrangère qui renversait le fondement du sentiment romain ; cela leur paraissait une trahison de Rome, l'incorporation de l'étranger.

44

Les motifs auxquels on croit. – Si important qu'il puisse être de connaître les motifs d'après lesquels l'humanité a vraiment agi jusqu'à présent : peut-être la *croyance* à tel ou tel motif, donc à ce en quoi l'humanité elle-même a voulu voir et a imaginé à tort jusqu'à présent les véritables ressorts de son agir, est-elle une chose encore plus essentielle pour l'homme de connaissance. Les hommes ont en effet reçu en partage leur bonheur et leur misère intérieurs en fonction de leur croyance à tel ou tel motif – et *non pas* de ce qui était réellement motif ! L'intérêt de ce dernier n'est jamais que de second ordre.

45

Épicure. – Oui, je suis fier de sentir le caractère d'Épicure autrement, peut-être, que tout autre, et de savourer dans tout ce que j'entends et lis de lui le bonheur de l'après-midi de l'Antiquité : – je vois son œil contempler une vaste mer blanchâtre, par-dessus les rochers de la côte sur lesquels repose le soleil pendant que des animaux petits et grands jouent dans sa lumière, sûrs et tranquilles comme cette lumière et cet œil lui-même. Seul un être continuellement souffrant a pu inventer un tel bonheur, le bonheur d'un œil face auquel la mer de l'existence s'est apaisée, et qui désormais ne peut plus se rassasier de contempler sa surface et cette peau marine chamarrée, délicate, frémissante : jamais auparavant il n'y eut une telle modestie de la volupté.

46

Notre étonnement. – Le fait que la science découvre des choses qui *tiennent bon* et ne cessent de fournir la base de découvertes nouvelles procure un bonheur profond et radical : – il pourrait en aller autrement ! Oui, nous sommes tellement convaincus de toute l'incertitude et toute l'extravagance de nos jugements, ainsi que de l'éternelle variation de toutes les lois et de tous les concepts humains que nous sommes vraiment étonnés de voir *avec quelle fermeté* les résultats de la science tiennent bon ! Auparavant, on ne savait rien de cette instabilité des affaires humaines, la coutume de la moralité entretenait la croyance que toute la vie intérieure de l'homme était rivée à la nécessité d'airain par des crampons éternels : peut-être éprouvait-on alors une volupté d'étonnement semblable en se faisant raconter des fables et des contes de fées. Le merveilleux procurait un tel soulagement à ces hommes qui pouvaient bien parfois se fatiguer de la règle et de l'éternité. Perdre enfin pied ! Flotter dans les airs ! Vagabonder ! Être fou ! – cela faisait partie du paradis et de la volupté des époques anciennes : tandis que notre béatitude à nous est pareille à celle du naufragé qui a rallié la côte et se campe des deux pieds sur la bonne vieille terre bien ferme – en s'étonnant qu'elle ne vacille pas.

47

De la répression des passions. – Si l'on s'interdit en permanence d'exprimer ses passions en considérant qu'il faut laisser cela aux natures « vulgaires », plus grossières, bourgeoises, rustres, – qu'on ne veut donc pas réprimer les passions elles-mêmes, mais seulement leur langage et leur attitude : on n'en atteint pas moins *aussi* ce qu'on ne veut pas : la répression des passions elles-mêmes, du

moins leur affaiblissement et leur modification : – c'est ce qu'a vécu, exemple suprêmement instructif, la cour de Louis XIV et tout ce qui dépendait d'elle. L'époque *qui suivit*, éduquée à réprimer l'expressivité, ne possédait plus les passions elles-mêmes, que remplaçait un caractère gracieux, plat, cabotin, – une époque affectée de l'incapacité d'être mal élévée : au point que l'on n'essuyait même une offense et n'y répliquait que par des paroles obligeantes. Peut-être notre époque offre-t-elle la plus remarquable antithèse de ce comportement : je vois partout, dans la vie comme sur scène, et au suprême degré dans tout ce qu'on écrit, le sentiment de bien-être que l'on prend à tous les déchaînements et les comportements passionnels *les plus grossiers* : on exige désormais une certaine convention de passion débridée, – mais pas la passion elle-même ! On finira malgré tout par l'obtenir, de la sorte, et nos descendants posséderont une *sauvagerie authentique* et non plus une simple sauvagerie et barbarie des formes.

48

Connaissance de la détresse. – Rien peut-être ne sépare davantage les hommes et les époques que les différents degrés de connaissance de la détresse qu'ils possèdent : détresse de l'âme comme du corps. Eu égard à cette dernière, nous sommes peut-être aujourd'hui, tous autant que nous sommes, en dépit de nos faiblesses et de nos infirmités, tout à la fois des nullités et des rêveurs du fait qu'il nous manque une riche expérience personnelle : par comparaison avec une époque de peur – la plus longue de toutes les époques –, où l'individu devait se protéger par lui-même de la violence et à cet effet, être lui-même un tyran. Un homme traversait alors une riche école de tortures et de privations physiques et voyait même dans une certaine cruauté envers lui-même, dans une pratique spontanée de la douleur, un moyen nécessaire à sa conservation ; on apprenait alors à son entourage à supporter la douleur, on infligeait alors volontiers la

douleur et l'on voyait autrui la subir sous sa forme la plus effrayante sans éprouver d'autre sentiment que celui de sa propre sécurité. Mais pour ce qui est de la détresse de l'âme, je considère aujourd'hui tout homme en me demandant s'il la connaît d'expérience ou par description ; s'il considère comme nécessaire de simuler cette connaissance en tant qu'elle est en quelque sorte un signe d'éducation raffinée, ou bien si au fond il ne croit absolument pas aux grandes douleurs de l'âme et s'il lui arrive la même chose lorsqu'il les entend nommer que lorsqu'il entend nommer les grandes souffrances physiques : circonstances dans lesquelles ce sont ses maux de dents et d'estomac qui lui viennent à l'esprit. Et tel me semble bien être le cas aujourd'hui chez la plupart des hommes. Une conséquence importante découle désormais du manque général d'entraînement à ces deux sortes de douleur et d'une certaine rareté du spectacle de l'homme qui souffre : on hait bien davantage la douleur aujourd'hui que les hommes des époques plus anciennes, et on en dit bien plus de mal que jamais auparavant, c'est à peine si l'on supporte la présence de la douleur *sous forme de pensée* et l'on en fait un cas de conscience et un reproche à l'encontre de la totalité de l'existence. L'éclosion de philosophies pessimistes n'est absolument pas l'indice d'importants et de terribles états de détresse ; ces points d'interrogation au sujet de la valeur de toute vie se constituent au contraire aux époques où le raffinement et l'allégement de l'existence trouvent déjà bien trop sanglantes et méchantes les inévitables piqûres de moustiques que subissent l'âme et le corps, et, manquant de véritables expériences de la douleur, désireraient ardemment faire passer *les représentations générales qui torturent* pour l'espèce la plus haute de souffrance. – Il existerait bien une recette contre les philosophies pessimistes et l'hypertrophie de la sensibilité qui me semble à moi la véritable « détresse du temps présent » : – mais peut-être cette recette sent-elle déjà trop la cruauté et serait-elle mise au nombre des indices sur la base desquels on établit ce jugement : « La vie est quelque chose de mauvais. » Eh bien ! La recette contre « la détresse » est : *la détresse*.

49

Magnanimité et phénomènes apparentés. – Les phénomènes paradoxaux, telle la brusque froideur avec laquelle se comporte de l'homme de cœur, tel l'humour du mélancolique, et telle surtout la *magnanimité*, entendue comme brusque renonciation à la vengeance et à la satisfaction de l'envie – surviennent chez des hommes doués d'une puissante force centrifuge intérieure, chez des hommes qui se rassasient brusquement et se dégoûtent brusquement. Ils se satisfont si vite et si vigoureusement que leurs satisfactions sont talonnées par la lassitude et la répugnance, ainsi que par la fuite dans le goût opposé : le spasme de la sensibilité se décharge dans cet opposé, chez l'un au moyen d'une brusque froideur, chez l'autre au moyen du rire, chez un troisième au moyen des larmes et du sacrifice de soi. Le magnanime – du moins l'espèce de magnanime qui a toujours causé la plus forte impression – me paraît un homme qu'anime la plus extrême soif de vengeance, qui voit une satisfaction apparaître à sa portée, et la boit *d'abord en imagination* si goulûment, si radicalement, et ce jusqu'à la dernière goutte, qu'un immense et prompt dégoût succède à cette prompte beuverie, – il s'élève désormais « au-dessus de lui-même », comme on dit, et pardonne à son ennemi, voire même le bénit et l'honore. Mais en s'imposant cette violence à lui-même, en se moquant de sa pulsion de vengeance encore si puissante un instant plus tôt, il ne fait que capituler devant la nouvelle pulsion qui vient juste à l'instant de prendre le pouvoir en lui (le dégoût), et il le fait avec la même impatience et la même rage qu'il mettait peu avant à *anticiper* en imagination la joie de la vengeance et pour ainsi dire à la savourer jusqu'au bout. Il y a dans la magnanimité le même degré d'égoïsme que dans la vengeance, mais c'est une autre qualité d'égoïsme.

50

L’argument de l’isolement. – Même chez le plus consciencieux, le reproche de la conscience est faible face au sentiment : « Telle ou telle chose est en contradiction avec les bonnes mœurs de *ta* société. » Même le plus fort *craint* encore un regard froid, une grimace de la part de ceux sous l’autorité de qui et pour qui on a été élevé. Qu’y craint-on réellement ? L’isolement ! entendu comme l’argument qui anéantit jusqu’aux meilleurs arguments en faveur d’une personne ou une cause ! – Ainsi parle, du fond de nous-mêmes, l’instinct du troupeau.

51

Sens de la vérité. – Je me félicite de tout scepticisme auquel il m’est permis de répondre : « Faisons l’essai ! » Mais je ne veux plus entendre parler de ces choses et de ces questions qui n’admettent pas l’expérience. Telle est la frontière de mon « sens de la vérité » : car la bravoure y a perdu ses droits.

52

Ce qu'autrui sait de nous. – Ce que nous savons de nous-mêmes et avons en mémoire n'est pas aussi décisif qu'on le croit pour le bonheur de notre vie. Un beau jour s'abat sur nous ce qu'*autrui* sait (ou croit savoir) de nous – et l'on s'avise alors que c'est cela qui est le plus puissant. On vient plus facilement à bout de sa mauvaise conscience que de sa mauvaise réputation.

53

Où commence le bien. – Là où la faible faculté visuelle de l'œil ne permet plus de voir la pulsion mauvaise en raison de sa finesse, l'homme établit l'empire du bien, et le sentiment d'avoir désormais pénétré dans l'empire du bien stimule toutes les pulsions qui étaient menacées et restreintes par les pulsions mauvaises, comme le sentiment de sécurité, de bien-être, de bienveillance. Donc : plus l'œil manque d'acuité, plus le bien est étendu ! D'où l'éternelle gaieté d'esprit du peuple et des enfants ! D'où le caractère sombre et la tristesse apparentée à la mauvaise conscience des grands penseurs !

54

La conscience de l'apparence. – Dans quelle situation merveilleuse et inédite, et en même temps terrible et ironique je me sens, avec ma connaissance, à l'égard de l'ensemble de l'existence ! J'ai *découvert* quant à moi que l'ancienne humanité et animalité, voire même que l'ensemble de l'ère primitive et du passé de tout être sensible, continue à poétiser en moi, continue à aimer, continue à haïr, continue à tirer des conclusions, – je me suis soudain réveillé au beau milieu de ce rêve, mais seulement pour prendre conscience que je suis en train de rêver, et que je *dois* continuer à rêver si je ne veux pas périr : tout comme le somnambule doit continuer à rêver pour ne pas s'écraser au sol. Qu'est-ce pour moi à présent que l'« apparence » ! Certainement pas le contraire d'une quelconque essence, – que puis-je énoncer d'une quelconque essence sinon les seuls prédicats de son apparence ! Certainement pas un masque mort que l'on pourrait plaquer sur un X inconnu, et tout aussi bien lui ôter ! L'apparence, c'est pour moi cela même qui agit et qui vit, qui pousse la dérision de soi-même jusqu'à me faire sentir que tout est ici apparence, feu follet, danse des esprits et rien de plus, – que parmi tous ces rêveurs, moi aussi, l'« homme de connaissance », je danse ma propre danse, que l'homme de connaissance est un moyen de faire durer la danse terrestre, et qu'il fait partie en cela des grands intendants des fêtes de l'existence, que l'enchaînement et la liaison sublimes de toutes les connaissances sont et seront peut-être le suprême moyen de maintenir l'universalité de la rêverie et la toute-intelligibilité mutuelle de tous ces rêveurs, et par là justement de *prolonger la durée du rêve*.

55

Le sens ultime du noble. – Qu'est-ce donc qui rend « noble » ? Certainement pas le fait que l'on fasse des sacrifices ; même le voluptueux enragé fait des sacrifices. Certainement pas le fait que l'on suive une passion en général ; il y a

des passions méprisables. Certainement pas le fait que l'on fasse quelque chose pour autrui, et ce sans égoïsme : c'est peut-être chez le plus noble justement que la cohérence de l'égoïsme est la plus grande. – Mais au contraire le fait que la passion qui saisit le noble est une spécificité, sans qu'il sache qu'elle en est une : l'utilisation d'une unité de mesure rare et singulière et presque une folie : le sentiment de chaleur dans des choses qui paraissent froides à tous les autres : le fait de deviner des valeurs pour lesquelles on n'a pas encore inventé de balance : un sacrifice sur des autels consacrés à un dieu inconnu : une bravoure qui ne veut pas les honneurs : un contentement de soi riche à profusion et qui se communique aux hommes et aux choses. Jusqu'à présent, ce fut donc le rare et le fait d'ignorer cette rareté qui rendait noble. Mais que l'on considère à ce sujet que cette norme a conduit à se montrer injuste et calomnieux envers tout ce qui est habituel, tout proche et indispensable, bref ce qui contribue le plus à conserver l'espèce, et de manière générale envers ce qui a été la *règle* dans l'humanité jusqu'à présent, et ce au profit de l'exception. Devenir l'avocat de la règle – voilà qui pourrait être la forme et le raffinement ultimes sous lesquels le sens du noble se manifeste sur terre.

56

Le désir de souffrance. – Si je pense au désir de faire quelque chose qui démange et aiguillonne continuellement les millions de jeunes Européens qui ne peuvent plus supporter tout cet ennui ni se supporter eux-mêmes, – je me rends compte qu'il doit y avoir en eux un désir d'endurer quelque souffrance afin de tirer de leur souffrance une raison plausible d'agir, d'accomplir un exploit. La détresse est nécessaire ! D'où le tapage des hommes politiques, d'où le grand nombre de « situations de détresse » fausses, inventées, exagérées dans toutes les classes possibles et l'aveugle complaisance disposée à y croire. Ces jeunes gens

exigent qu'on leur apporte ou leur fasse voir *de l'extérieur* non pas une sorte de bonheur – mais le malheur ; et leur imagination est déjà occupée d'avance à en faire un monstre, afin de pouvoir ensuite lutter avec un monstre. Si ces assoiffés de détresse sentaient en eux la force de se faire du bien à eux-mêmes de l'intérieur, de faire quelque chose pour eux-mêmes, ils sauraient aussi se procurer de l'intérieur une détresse propre, proprement personnelle. Leurs inventions pourraient alors être plus subtiles et leurs satisfactions faire entendre comme une belle musique : alors qu'ils remplissent aujourd'hui le monde de leurs cris de détresse et par conséquent bien trop souvent du *sentiment de détresse* ! Ils ne savent rien faire d'eux-mêmes – et ainsi ils tentent le diable en évoquant le malheur d'autrui : ils ont toujours besoin d'autrui ! Et sans cesse d'autres autruis ! – Pardon, mes amis, j'ai osé tenter le diable en parlant de mon *bonheur*.

SECOND LIVRE

57

Aux réalistes. – Hommes austères, qui vous sentez cuirassés contre la passion et l'extravagance et aimez transformer votre vacuité en fierté et en ornement, vous vous qualifiez de réalistes et donnez à entendre que le monde est réellement constitué tel qu'il vous apparaît : vous seuls contempleriez la réalité sans voiles, et peut-être en seriez-vous vous-mêmes la meilleure part, – oh chères images de Sais que vous êtes ! Mais ne demeurez-vous pas vous aussi, dans votre état le plus dénué de voiles, des êtres extrêmement passionnés et sombres si l'on vous compare aux poissons, et toujours trop semblables à un artiste amoureux ? – et qu'est-ce que « la réalité » pour un artiste amoureux ! Vous ne cessez de promener avec vous les évaluations des choses qui ont leur origine dans les passions et les effusions des siècles passés ! Une ivresse secrète et impossible à extirper fait constamment corps avec votre austérité ! Votre amour de la « réalité », par exemple – oh que voilà un antique « amour », vieux comme le monde ! En toute sensation, en toute impression sensorielle réside un pan de cet antique amour : et de même quelque extravagance, quelque préjugé, quelque déraison, quelque ignorance, quelque peur et que sais-je encore ! y ont collaboré et en ont tissé la trame. Cette montagne là-bas ! Ce nuage là-bas ! Qu'y a-t-il donc en eux de « réel » ? Retirez-en donc et l'ensemble des *ingrédients ajoutés* par l'homme, hommes austères ! Oui, si seulement vous *en* étiez capables ! Si seulement vous pouviez oublier votre provenance, votre passé, votre première éducation, – toute votre humanité et animalité ! Il n'existe pas pour nous de « réalité » – et pour vous non plus, hommes austères –, voilà bien longtemps que

nous ne sommes plus aussi étrangers les uns aux autres que vous le pensez, et peut-être la bonne volonté que nous mettons à dépasser l'ivresse est-elle tout aussi respectable que le fait de se croire, comme vous, absolument *incapable* d'ivresse.

58

Seulement en créateurs ! – Voici ce qui m'a coûté et ne cesse de continuer à me coûter les plus grands efforts : me rendre compte que *la manière dont on nomme les choses* compte indiciblement plus que ce qu'elles sont. La réputation, le nom et l'apparence, le crédit, la mesure et le poids usuels d'une chose – à l'origine le plus souvent une erreur et une décision arbitraire jetées sur les choses comme un vêtement, et totalement étrangères à son essence et même à sa peau –, à la faveur de la croyance qu'on leur accorde et de leur croissance de génération en génération, prennent en quelque sorte racine dans la chose et s'y incarnent progressivement pour devenir son corps même : l'apparence initiale finit presque toujours par se transformer en essence et *agit* comme essence ! Quel fou serait l'homme qui prétendrait qu'il suffit de montrer cette origine et cette enveloppe nébuleuse d'illusion pour *anéantir* le monde que l'on tient pour essentiel, la soi-disant « *réalité* » ! C'est seulement en créateurs que nous pouvons anéantir ! – Mais n'oublions pas non plus ceci : il suffit de créer de nouveaux noms, appréciations et vraisemblances pour créer à la longue de nouvelles « choses ».

59

Nous, artistes ! – Lorsque nous aimons une femme, nous ressentons facilement de la haine pour la nature en songeant à toutes les nécessités naturelles répugnantes auxquelles toute femme est soumise ; nous préférons en général écarter cette pensée, mais si notre âme vient effleurer cette chose, elle sursaute d'impatience et jette, comme on l'a dit, un regard de mépris à la nature : – nous sommes offensés, la nature semble porter atteinte à notre bien et poser sur lui les mains les plus sacrilèges. On se fait sourd à toute physiologie et l'on décrète dans le secret de son cœur : « Je ne veux absolument pas entendre parler du fait que l'être humain est quelque chose d'autre encore qu'*âme et forme* ! » « L'être humain sous la peau » est pour tous les amoureux une abomination et une pensée monstrueuse, un blasphème envers Dieu et envers l'amour. – Eh bien, ce que l'amant éprouve aujourd'hui encore envers la nature et la naturalité, tout adorateur de Dieu et de sa « toute-puissance sacrée » l'éprouvait autrefois : dans tout ce que les astronomes, les géologues, les physiologistes, les médecins disaient au sujet de la nature, il voyait une atteinte à son bien le plus précieux et par conséquent une agression, – et en outre un manque de pudeur de la part de l'agresseur ! La « loi de la nature » lui faisait déjà l'effet d'une calomnie envers Dieu ; il n'aurait au fond été que trop heureux de ramener toute mécanique à des actes moraux de la volonté et de l'arbitre : – mais comme nul ne pouvait lui rendre ce service, il se *dissimula* aussi bien qu'il le put nature et mécanique et vécut dans un rêve. Oh ces hommes d'autrefois savaient *rêver*, et sans avoir besoin de s'endormir au préalable ! – et nous aussi, les hommes d'aujourd'hui, nous ne le savons encore que trop bien, avec toute notre disposition à la veille et au grand jour ! Il suffit d'aimer, de haïr, de désirer, de simplement sentir, – et *à l'instant même* l'esprit et la force du rêve s'emparent de nous et nous escaladons les yeux ouverts, insouciants de tout danger, les chemins les plus dangereux, pour atteindre les toits et les tours de l'imagination débridée, et ce sans vertige, nous qui sommes nés pour grimper – nous, somnambules en plein jour ! Nous, artistes ! Nous, dissimulateurs de la naturalité ! Nous, assoiffés de lune et de Dieu ! Nous, voyageurs muets comme la tombe et infatigables, qui parcourons des sommets où nous ne voyons pas des sommets mais nos plaines, nos certitudes !

60

Les femmes et leur action à distance. – Ai-je encore des oreilles ? Ne suis-je plus qu'oreille et plus rien d'autre ? Me voici au beau milieu de la fureur du ressac dont les flammes blanches s'élèvent pour venir me lécher les pieds : – de toutes parts s'élèvent vers moi des hurlements, des menaces, des cris, de stridents sifflements tandis que le vieil ébranleur de la terre chante son air, sourd comme un taureau qui mugit : il martèle sa mesure d'ébranleur de la terre avec une telle violence que même ces monstres de rochers usés par les tempêtes en ont, dans leur corps, le cœur qui tremble. Et soudain, comme jailli du néant, m'apparaît devant le portail de ce labyrinthe infernal, à quelques brasses à peine, – un grand voilier qui glisse en silence comme un spectre. Oh quelle beauté spectrale ! De quel envoûtement il me saisit ! Comment ? Tout le calme et tout le silence du monde s'y sont-ils embarqués ? Mon bonheur lui-même est-il installé en ce lieu calme, mon moi plus heureux, mon second moi éternisé ? Ne pas être mort et pourtant ne plus être vivant non plus ? Comme un être de l'entre-deux, fantomatique, tranquille, contemplant, glissant, en suspens ? Pareil au navire aux voiles blanches qui, comme un immense papillon, vogue sur la mer sombre ! Oui ! Voguer *au-dessus* de l'existence ! C'est cela ! Ce serait cela ! – Il semble que le bruit m'ait fait délirer ? Tout tumulte nous fait projeter notre bonheur au calme et au loin. Quand un homme se trouve au beau milieu de *son* bruit, au beau milieu du ressac de ses projections et de ses projets : alors il voit aussi glisser sous ses yeux des êtres tranquilles et enchanteurs dont il désire ardemment le bonheur et la retenue, – *ce sont les femmes*. Il pense presque que c'est là-bas, avec les femmes qu'habite son moi meilleur : dans ces lieux tranquilles, même le ressac le plus tumultueux doit se changer en un silence de mort et la vie même en rêve sur la vie. Et pourtant ! Et pourtant ! Mon noble enthousiaste, même sur le plus beau des voiliers, il y a tant de vacarme et de bruit et malheureusement aussi tant de petit bruit pitoyable ! L'ensorcellement et l'effet le plus puissant qu'exercent les femmes sont, pour le dire dans la langue des philosophes, une action à distance, une *actio in distans* : mais la première et la principale condition en est – *la distance* !

61

En l'honneur de l'amitié. – Que l'Antiquité ait considéré le sentiment de l'amitié comme le sentiment le plus élevé, plus élevé même que la fierté la plus célébrée du sage qui se suffit à lui-même, voire en quelque sorte comme son unique sœur, plus sacrée encore : c'est ce qu'exprime très bien l'histoire de ce roi macédonien qui fit présent d'un talent à un philosophe d'Athènes qui méprisait le monde et se le vit retourner. « Comment », dit le roi, « n'a-t-il donc aucun ami ? » En quoi il voulait dire : « J'honore cette fierté du sage et de l'homme indépendant, mais j'honorerais bien davantage son humanité si en lui l'ami avait remporté la victoire sur sa fierté. Le philosophe s'est amoindri à mes yeux en montrant qu'il ignorait l'un des deux sentiments les plus élevés, – et à vrai dire le plus élevé des deux ! »

62

Amour. – L'amour pardonne à l'aimé jusqu'au désir.

63

La femme dans la musique. – Comment se fait-il que les vents chauds et pluvieux amènent aussi la disposition à la musique et le plaisir inventif pris à la mélodie ? Ne sont-ce pas les mêmes vents qui emplissent les églises et donnent aux femmes des pensées amoureuses ?

64

Sceptiques. – Je crains qu'une fois devenues vieilles, les femmes ne soient dans le recoin le plus secret de leur cœur plus sceptiques que les hommes : elles croient à la superficialité de l'existence comme à son essence, et considèrent toute vertu et toute profondeur comme un simple voile jeté sur cette « vérité », le voile fort souhaitable qui masque un *pudendum* –, donc une affaire de bienséance et de pudeur, et rien de plus !

65

Don de soi. – Il existe des femmes nobles affectées d'une certaine pauvreté d'esprit qui pour *exprimer* leur don de soi le plus profond, ne savent pas s'y prendre autrement qu'en offrant leur vertu et leur pudeur : c'est là ce qu'elles possèdent de plus précieux. Et ce présent est souvent accepté sans que le bénéficiaire se sente aussi profondément engagé que le supposaient les donatrices, – une bien triste histoire !

66

La force des faibles. – Les femmes sont expertes à exagérer leurs faiblesses, elles sont même inventives en faiblesses dans le but de se faire passer tout entières pour des ornements fragiles que blesse un simple grain de poussière : leur existence doit faire sentir à l'homme sa grossièreté et la faire peser sur sa conscience. C'est ainsi qu'elles se défendent contre les forts et tout « droit du plus fort ».

67

Simulation de soi-même. – Elle l'aime désormais et depuis, elle regarde devant elle avec la confiance paisible d'une vache : mais gare à elle ! Son pouvoir d'enchantement tenait justement à ce qu'elle semblait constamment changeante et insaisissable ! Il avait déjà en lui-même bien trop de temps stable ! Ne serait-elle pas bien inspirée de simuler son ancien caractère ? De simuler la froideur ? N'est-ce pas là le conseil que lui donne – l'amour ? *Vivat comœdia* !

68

Volonté et docilité. – On conduisit un jeune homme chez un sage auquel on dit : « Regarde, en voici un que les femmes corrompent ! » Le sage secoua la tête et sourit. « Ce sont les hommes qui corrompent les femmes, et tous les défauts des femmes doivent être expiés et corrigés dans les hommes, – car l'homme forme l'image de la femme, et la femme se forme d'après cette image. » – « Tu es trop charitable et indulgent envers les femmes, dit l'un des membres de l'assistance, tu ne les connais pas ! » Le sage répliqua : « Le caractère de l'homme est volonté, le caractère de la femme est docilité, – telle est la loi des sexes, en vérité ! une dure loi pour la femme ! Nul être humain n'est coupable de son existence, mais les femmes sont doublement non coupables : qui aurait pour elles assez de baume et d'indulgence. » – « Comment cela, baume, indulgence ! lança un autre depuis la foule ; il faut mieux élever les femmes ! » – « Il faut mieux élever les hommes, » dit le sage en faisant signe au jeune homme de le suivre. – Mais le jeune homme ne le suivit pas.

69

Aptitude à la vengeance. – Que quelqu'un ne puisse pas se défendre, et par conséquent ne le veuille même pas, voilà qui ne constitue pas encore à nos yeux un déshonneur : mais nous n'avons guère d'estime pour celui qui n'a ni la capacité ni la bonne volonté de se venger, – homme ou femme, cela est indifférent. Une femme pourrait-elle nous conserver (ou comme on dit nous « enchaîner ») si nous ne la croyions pas capable dans certaines circonstances de savoir manier le poignard (n'importe quelle espèce de poignard) *contre nous* ? Ou contre elle-même : ce qui constituerait dans un certain cas une vengeance plus cuisante (la vengeance chinoise).

70

Les maîtresses des maîtres. – Une voix de contralto profonde et puissante, comme on en entend quelquefois au théâtre, nous dévoile brusquement des possibilités auxquelles nous ne croyons pas d'ordinaire : nous croyons d'un seul coup qu'il peut exister quelque part dans le monde des femmes douées d'une âme élevée, héroïque, royale, aptes et prêtes à des ripostes, des résolutions et des sacrifices grandioses, aptes et prêtes à régner sur les hommes parce qu'en elles le meilleur de l'homme s'est fait, par-delà le sexe, idéal incarné. En fait, le théâtre ne vise *pas* à susciter pareille idée de la femme au moyen de ces voix : elles doivent d'ordinaire représenter l'amant masculin idéal, par exemple un Roméo ; mais si j'en crois mon expérience, le théâtre et le musicien qui escomptent ce genre d'effet de ce genre de voix se trompent très régulièrement. On ne croit pas à *ces* amants-*là* : ces voix comportent toujours une coloration qui évoque la mère de famille et la ménagère, et ce au plus haut point lorsque l'amour résonne en

elles.

71

De la chasteté féminine. – Il y a dans l'éducation des femmes de la noblesse quelque chose d'extrêmement étonnant et de monstrueux, peut-être même n'y a-t-il rien de plus paradoxal. Tout le monde est d'accord pour les élever dans la plus grande ignorance possible *in eroticis*, pour leur apprendre à ressentir une profonde pudeur à ce sujet, la plus extrême impatience et répugnance face à toute allusion à ces choses. C'est sur ce seul chapitre, au fond, que tout l'« honneur » des femmes se trouve mis en jeu : que ne leur pardonnerait-on pas pour le reste ! Mais sur ce point, elles doivent demeurer ignorantes jusqu'au fond de leur cœur : – elles ne doivent avoir ni yeux, ni oreilles, ni paroles, ni pensées pour cette chose qui pour elles est « mal » : ici, même le savoir est déjà le mal. Et alors ! Être projetées comme par un horrible coup de foudre dans la réalité et dans le savoir, au moment du mariage – et ce par celui qu'elles aiment et qu'elles vénèrent le plus : surprendre l'amour et la pudeur en flagrant délit de contradiction, devoir éprouver *tout ensemble* ravissement, sacrifice, devoir, pitié et effroi en découvrant la proximité inattendue de Dieu et de la bête, et de je ne sais quoi d'autre encore ! En cela, on a bien noué dans l'âme un nœud qui n'a pas son pareil ! Même la curiosité compatissante du plus sage des connaisseurs d'hommes ne va pas assez loin pour deviner comment telle ou telle femme parviendra à trouver la solution de cette énigme et à retrouver son chemin dans cette énigme de solution, quels soupçons horribles, prodigieusement étendus, s'éveilleront dans cette pauvre âme totalement bouleversée, et comment la philosophie et le scepticisme suprêmes de la femme jetteront l'ancre à ce point ! – Le même silence ensuite qu'auparavant : et souvent un silence sur soi-même, un refus de jeter les yeux sur soi-même. Les jeunes femmes font tous les efforts

possibles pour paraître superficielles et creuses ; les plus subtiles d'entre elles affectent une espèce d'impudence. – Les femmes ressentent aisément dans leur mari un point d'interrogation posé sur leur honneur et dans leurs enfants une apologie de la pénitence, – elles ont besoin d'enfants et désirent en avoir, en un sens totalement différent de la manière dont un homme désire des enfants. – Bref, on ne saurait se montrer trop indulgent envers les femmes !

72

Les mères. – Les animaux considèrent leurs femelles autrement que les hommes ne considèrent les femmes ; pour eux, la femelle est l'être qui produit. Il n'y a pas chez eux d'amour paternel, mais quelque chose comme l'amour pour les enfants d'une femelle aimée et l'habitude d'être avec eux. Les femelles assouvissent avec leurs enfants leur soif de domination, ils sont pour elles une propriété, une occupation, quelque chose qu'elles comprennent parfaitement, avec quoi l'on peut bavarder : c'est tout cela à la fois, l'amour maternel, – il est comparable à l'amour de l'artiste pour son œuvre. La grossesse a rendu les femmes plus douces, plus circonspectes, plus craintives, plus dociles à la soumission ; et la grossesse intellectuelle produit de la même manière le caractère des contemplatifs, qui est apparenté au caractère féminin : – ce sont les mères au masculin. – Chez les animaux, le sexe fort passe pour le beau sexe.

73

Sainte cruauté. – Un homme qui tenait un nouveau-né dans les bras alla trouver un saint. « Que dois-je faire de cet enfant ? lui demanda-t-il, il est chétif, difforme, et n'a pas assez de vie pour mourir. » « Tue-le, tonna le saint d'une voix terrible, tue-le et ensuite tiens-le dans les bras trois jours et trois nuits durant afin de te faire une mémoire : – de la sorte, tu n'engendreras plus jamais d'enfants si n'est pas venu pour toi le temps d'engendrer. » – Après avoir entendu ces paroles, l'homme s'en alla, déçu ; et beaucoup firent des reproches au saint parce qu'il avait conseillé une chose cruelle en conseillant de tuer l'enfant. « Mais n'est-il pas plus cruel de le laisser vivre ? » dit le saint.

74

Les sans-succès. – Les pauvres femmes qui en présence de celui qu'elles aiment perdent leur calme et leur assurance, et parlent trop, n'ont jamais de succès : car c'est toujours une certaine douceur secrète et flegmatique qui sera le plus sûr moyen de séduire les hommes.

75

Le troisième sexe. – « Un petit homme est un paradoxe, mais c'est tout de même un homme – mais les petites femmes me semblent, comparées aux femmes de grande taille, appartenir à un autre sexe » – disait un vieux maître de danse. Une petite femme n'est jamais belle – disait le vieil Aristote.

76

Le pire danger. – S'il n'y avait eu de tout temps une grande quantité d'hommes pour sentir dans la discipline de leur esprit – dans leur « rationalité » – leur fierté, leur devoir, leur vertu, pour s'offenser ou avoir honte de toute extravagance et de toute divagation de la pensée, en amis du « bon sens humain », l'humanité aurait péri depuis longtemps ! L'irruption de la *folie*, son pire danger, était constamment suspendue au-dessus d'elle et continue de l'être – c'est-à-dire l'irruption du caprice dans la sensation, dans la vue et dans l'ouïe, la jouissance prise à l'indiscipline de l'esprit, la joie suscitée par la déraison humaine. Ce ne sont pas la vérité et la certitude qui constituent l'opposé du monde du fou, mais l'universalité et le caractère absolument contraignant d'une croyance, bref l'absence de caprice dans le jugement. Et le plus grand travail qu'aient accompli les hommes jusqu'à présent consista à se mettre d'accord sur un très grand nombre de choses et à s'imposer une *loi d'accord* – sans se préoccuper de savoir si ces choses sont vraies ou fausses. Voilà la discipline de l'esprit qui a conservé l'humanité ; – mais les pulsions inverses sont encore si puissantes que l'on ne peut parler de l'avenir de l'humanité avec tant soit peu de confiance. Continuellement, l'image des choses se déplace et se modifie, et ce peut-être plus, et plus vite, à partir de maintenant que jamais auparavant ;

continuellement, ce sont justement les esprits les plus choisis qui se rebellent contre cette contrainte absolue – et en premier lieu ceux qui cherchent la *vérité* ! Continuellement, cette croyance, en tant qu'elle est la croyance de tout le monde, suscite un dégoût et une nouvelle concupiscence chez les esprits les plus subtils : et le *tempo* lent qu'exige cette croyance pour tous les processus spirituels, cette imitation de la tortue que l'on reconnaît ici pour la norme, fait déjà des artistes et des poètes des déserteurs : – c'est chez ces esprits impatients que fait irruption un véritable plaisir de la folie, en raison du *tempo* si gai qu'elle possède ! On a donc besoin des intellects vertueux – ah, usons du terme le moins équivoque – on a besoin de la *bêtise vertueuse*, on a besoin de ceux qui battent imperturbablement la mesure de l'esprit *lent* pour que les croyants de la grande croyance générale demeurent ensemble et continuent à danser leur danse : c'est une nécessité de premier ordre qui commande et exige ici. *Nous autres, nous sommes l'exception et le danger*, – nous avons éternellement besoin d'être défendus ! – Soit, il y a réellement des arguments à avancer en faveur de l'exception, *pourvu qu'elle ne veuille jamais devenir la règle*.

77

L'animal à bonne conscience. – Je ne me cache pas ce qu'il y a de vulgaire dans tout ce qui plaît dans le sud de l'Europe – qu'il s'agisse de l'opéra italien (de Rossini et de Bellini, par exemple) ou du roman d'aventures espagnol (auquel nous avons le plus facilement accès sous son travestissement français avec *Gil Blas*), mais cette vulgarité ne m'offense pas, pas plus que celle que l'on rencontre en se promenant à travers Pompéi et même, au fond, en lisant tout livre antique : d'où cela vient-il ? Cela tient-il au fait qu'ici la honte est absente et que tout ce qui est vulgaire se montre avec autant de tranquillité et d'assurance que n'importe quoi de noble, de gracieux et de passionné dans le même genre de

musique ou de roman ? « L'animal a son droit comme l'homme : il a donc le droit de se promener librement, et toi aussi, mon cher semblable, tu es encore cet animal, malgré tout ! » – telle me semble être la morale de cette affaire et la particularité de l'humanité du Sud. Le mauvais goût a son droit comme le bon goût, et il a même un privilège sur celui-ci au cas où il constitue le grand besoin, la satisfaction sûre et comme une langue universelle, un masque et une attitude absolument compréhensibles : le bon goût, le goût choisi, a toujours au contraire quelque chose de recherché, qui sent la tentative, qui n'est pas pleinement sûr de sa compréhension, – il n'est pas et n'a jamais été populaire ! Ce qui est populaire, c'est et cela demeure le *masque* ! En avant donc pour tout ce qui est mascarade dans les mélodies et les cadences, dans les bonds et les gaietés de rythme de ces opéras ! Voilà bien la vie antique ! Qu'y comprend-on si l'on ne comprend pas le plaisir pris au masque, la bonne conscience de toute mascarade ! Voici le bain et le délassement de l'esprit antique : – et peut-être les natures exceptionnelles et sublimes du monde antique avaient-elles encore plus besoin de ce bain que les natures vulgaires. – En revanche, une tournure vulgaire m'offense dans les œuvres du Nord, par exemple dans la musique allemande, indiciblement. Elles comportent de la *honte*, l'artiste s'est abaissé à ses propres yeux, et il n'a même pas pu s'empêcher d'en rougir : nous en éprouvons de la honte avec lui et nous sommes offensés à ce point parce que nous pressentons que c'est à cause de nous qu'il a cru devoir s'abaisser.

78

À quel sujet nous avons le devoir d'être reconnaissants. – Ce sont les artistes, et en particulier les artistes dramatiques (ceux du théâtre) qui ont été les premiers à donner aux hommes des yeux et des oreilles qui leur permettent de prendre un peu de plaisir à entendre et à voir ce que chacun est lui-même, ce que chacun vit

lui-même, ce que chacun veut lui-même ; ce sont eux qui les premiers nous ont appris à apprécier le héros caché dans tous ces hommes de la vie quotidienne, qui nous ont appris l'art de savoir nous considérer en héros, de loin et pour ainsi dire simplifié et transfiguré, – l'art de se « mettre en scène » à ses propres yeux. C'est le seul moyen qui nous soit donné de passer sur certains détails ignobles que nous portons en nous ! Sans cet art, nous ne serions rien d'autre que premier plan et nous serions totalement prisonniers de l'optique qui amplifie formidablement ce qu'il y a de plus proche et de plus vulgaire et le fait passer pour la réalité en soi. – Peut-être trouve-t-on un mérite analogue dans cette religion qui prescrivait d'examiner à la loupe la nature pécheresse de tout individu et faisait du pécheur un grand criminel immortel : en décrivant les perspectives immortelles qui l'entourent, elle apprit aux hommes à se considérer comme quelque chose de passé, de complet.

79

Attrait de l'imperfection. – Je vois ici un poète qui, comme tant d'hommes, exerce un plus grand attrait par ses imperfections que par ce qui sous sa main s'arrondit et prend une forme parfaite – c'est même sa suprême incapacité, bien plus que la richesse de sa force, qui lui confère son avantage et sa gloire. Son œuvre n'exprime jamais pleinement ce qu'il voudrait vraiment exprimer, ce qu'il *voudrait avoir vu* : il semble avoir eu l'avant-goût d'une vision, mais jamais cette vision elle-même : – mais son âme a conservé une formidable concupiscence pour cette vision, et c'est d'elle qu'il tire l'éloquence, tout aussi formidable, de son aspiration et de sa faim dévorante. Grâce à elle, il élève celui qui l'écoute au-dessus de son œuvre et de toutes les « œuvres » et lui donne des ailes pour atteindre des hauteurs où n'atteignent jamais sans cela les auditeurs : et ainsi, devenus eux-mêmes des poètes et des voyants, ils vouent à l'auteur de

leur bonheur une admiration aussi grande que s'il les avait menés immédiatement à la contemplation de son objet le plus saint, de son objet suprême, que s'il avait atteint son but et que s'il avait réellement vu et communiqué sa vision. Sa gloire tire profit de ce qu'il n'a pas réussi à atteindre son but.

80

Art et nature. – Les Grecs (ou du moins les Athéniens) aimaient entendre bien parler : ils avaient même pour cela un penchant avide qui, plus que toute autre chose, les distingue des non-Grecs. Et ils exigeaient donc même de la passion représentée sur scène qu'elle parle bien, et s'abandonnaient avec ravissement à la non-naturalité du vers dramatique : – dans la nature, la passion est si avare de paroles ! si muette et si embarrassée ! Ou bien, lorsqu'elle trouve les mots, si perdue et si irrationnelle, si honteuse d'elle-même ! Et nous nous sommes tous habitués, grâce aux Grecs, à cette non-naturalité de la scène, tout comme nous supportons, et supportons en y prenant plaisir, cette autre non-naturalité qu'est la passion *chantante*, grâce aux Italiens. – C'est devenu pour nous un besoin que nous ne pouvons satisfaire dans la réalité que d'entendre des hommes placés dans les situations les plus difficiles parler élégamment et abondamment : nous éprouvons désormais du ravissement lorsque le héros tragique trouve encore des paroles, des raisons, des gestes éloquents et en fin de compte une intellectualité lumineuse là où la vie se rapproche des abîmes, et où l'homme réel perd le plus souvent la tête et le beau langage. Cette espèce de *déviation par rapport à la nature* est peut-être l'aliment le plus agréable pour la fierté de l'homme ; c'est grâce à elle qu'il aime l'art en tant qu'expression d'une non-naturalité et d'une convention élevées, héroïques. C'est à juste titre que l'on adresse des reproches au poète dramatique quand il ne métamorphose pas tout en raison et en parole, et

qu'il conserve toujours par-devers lui un reste de *silence* : – de même qu'on est mécontent d'un musicien d'opéra qui ne sait pas trouver une mélodie pour rendre l'affect le plus élevé, mais seulement un bredouillement et un cri pathétiques et « naturels ». C'est justement ici qu'on *a le devoir* de contredire la nature ! C'est justement là que le charme commun *doit* s'effacer devant un charme supérieur ! Les Grecs vont loin sur ce chemin, loin – terriblement loin ! De même qu'ils donnent à la scène la forme la plus étroite possible et qu'il s'interdisent tous les effets que permettent des arrière-plans profonds, de même qu'ils font en sorte d'interdire à l'acteur le jeu de mimique et l'aisance de mouvement, et le métamorphosent en mannequin solennel, raide, pareil à un masque, de même ils ont privé la passion aussi d'arrière-plan profond et lui ont dicté la loi du beau langage, ils ont même tout fait de manière générale pour s'opposer à l'effet élémentaire des images suscitant la terreur et la pitié : *ils ne voulaient justement pas de la terreur et de la pitié*, – avec tout mon respect pour Aristote, mon plus profond respect ! mais il n'a certes pas atteint la cible, encore moins mis dans le mille, lorsqu'il a parlé du but ultime de la tragédie grecque ! Que l'on considère donc ce qui a le plus excité l'ardeur au travail, l'inventivité, l'émulation des poètes tragiques grecs, – ce n'était certainement pas de subjuguer les spectateurs par des affects ! L'Athénien allait au théâtre *pour entendre bien parler !* Et c'est de beaux discours que s'occupait Sophocle ! – qu'on me pardonne cette hérésie ! – Il en va bien autrement de l'*opera séria* : tous ses maîtres s'efforcent d'empêcher que l'on comprenne leurs personnages. Une parole saisie au vol peut bien à l'occasion venir en aide à l'auditeur inattentif : dans l'ensemble, la situation doit s'expliquer d'elle-même, – qu'importent les discours ! – voilà leur avis et ils ont tous joué un bon tour aux mots. Peut-être leur a-t-il seulement manqué du courage pour exprimer pleinement leur souverain mépris pour les mots : un peu plus d'impudence de la part de Rossini, et il aurait fait chanter la-la-la-la du début à la fin – ce en quoi il y aurait eu de la rationalité ! Il ne faut justement pas croire les personnages d'opéra « sur parole », mais sur le ton ! Voilà la différence, voilà la belle *non-naturalité* pour laquelle on va à l'opéra ! Même le *recitativo secco* ne doit pas proprement s'écouter en tant que parole et texte : cette sorte de demi-musique a bien plus pour fonction première d'apporter un peu de repos à l'oreille musicale (le repos de la *mélodie*, en tant qu'elle est la jouissance la plus sublime, et par conséquent aussi la plus épuisante, de cet art) –, mais très vite quelque chose d'autre : à savoir une impatience croissante, une résistance croissante, un nouveau désir de musique *complète*, de mélodie. – Qu'en est-il, de ce point de vue, de l'art de Richard Wagner ? Peut-être en va-t-il autrement ? J'ai souvent eu l'impression qu'il aurait fallu, avant leur éxécution, apprendre par cœur les

paroles *et* la musique de ses créations : faute de quoi – me semblait-il – on n'*entendait* ni les paroles, ni la musique.

81

Goût grec. – « Qu'y a-t-il là de beau ? » – dit ce géomètre à l'issue d'une représentation d'*Iphigénie* – « on n'y démontre rien ! » Les Grecs auraient-ils été tellement éloignés de ce goût ? Chez Sophocle du moins, on « démontre tout ».

82

L'esprit, non grec.* – Les Grecs sont, dans toute leur pensée, indescriptiblement logiques et simples ; ils ne se sont pas lassés de ces choses, du moins durant leur bonne époque qui fut longue, comme cela arrive si souvent aux Français : ceux-ci n'aiment que bien trop faire un petit saut à l'opposé et ils ne supportent vraiment l'esprit de la logique que lorsqu'il trahit par une foule de petits sauts de ce genre son amabilité *sociale*, son abnégation sociale. La logique leur paraît aussi nécessaire que le pain et l'eau, mais comme eux, elle leur fait

l'effet d'une espèce de ration de prisonnier dès qu'elle doit être consommée sans rien d'autre et dans la solitude. Dans la bonne société, on ne doit jamais vouloir avoir raison complètement et à soi seul comme le veut toute logique pure : d'où la petite dose d'irrationalité qui habite tout *esprit** français. – Le sens de la sociabilité était beaucoup moins développé chez les Grecs qu'il ne l'est et ne l'a été chez les Français : d'où la rareté de l'*esprit** chez les plus spirituels d'entre eux, d'où la rareté de la malice même chez les plus malicieux d'entre eux, d'où – ah ! on ne croira déjà pas à ces propos que je tiens, et combien d'autres de même espèce j'ai encore sur la conscience ! – *Est magna res tacere* – dit Martial avec tous les bavards.

83

Traductions. – On peut apprécier le degré de sens historique que possède une époque à la manière dont cette époque effectue des *traductions* et cherche à s'incorporer des époques et des livres passés. Les Français de Corneille, et ceux de la Révolution encore, s'emparèrent de l'Antiquité romaine d'une manière dont nous n'aurions plus le courage aujourd'hui – grâce à notre sens historique supérieur. Et l'Antiquité romaine elle-même : avec quelle énergie et quelle naïveté à la fois elle fit main basse sur tout ce qu'il y avait de bon et d'élevé dans l'Antiquité grecque plus antique ! Comme ils traduisaient en faisant entrer dans le présent romain ! Comme ils secouaient, de propos délibéré et avec insouciance, la poussière recouvrant les ailes du papillon instant ! C'est de cette manière que Horace traduisait ici ou là Alcée ou Archiloque, que Properce traduisait Callimaque et Philète (poètes du même rang que Théocrite, s'il *est permis* d'en juger) : que leur importait que l'auteur véritable ait vécu telle ou telle expérience et qu'il en ait laissé la trace dans son poème ! – comme poètes, ils étaient hostiles à l'esprit de fouineur archéologique qui précède le sens

historique, comme poètes, ils ne tenaient aucun compte de ces choses et de ces noms tout personnels, ni de tout ce qui était trop particulier à une ville, une côte, un siècle, ce qui en était le costume et le masque, mais le remplaçaient sur-le-champ par l'actuel et le romain. Ils semblent nous demander : « N'avons-nous pas le devoir de nous rendre nouveau l'ancien et de *nous* y représenter ? N'avons-nous pas le devoir de pouvoir insuffler notre âme à ce corps sans vie ? car il est bien mort : que tout ce qui est mort est laid ! » – Ils ignoraient la jouissance du sens historique ; le passé et l'étranger les faisaient souffrir, et éveillaient chez eux, en tant que Romains, l'envie d'une conquête romaine. Et en effet, on se livrait à une conquête lorsqu'on traduisait, – et pas seulement en laissant de côté l'élément historique : non, on ajoutait l'allusion au présent, on rayait avant tout le nom du poète pour le remplacer par le sien – sans avoir le sentiment de commettre un vol, mais au contraire, avec la totale bonne conscience de l'*imperium romanum*.

84

De l'origine de la poésie. – Les amoureux du fantasque dans l'homme qui défendent simultanément la doctrine de la moralité instinctive raisonnent ainsi : « À supposer que l'on ait de tout temps vénéré l'utile comme la divinité suprême, d'où a bien pu venir la poésie ? – cette soumission de la parole au rythme, qui brouille plutôt la clarté de la communication qu'elle ne la favorise, et qui malgré tout, véritable affront à toute adéquation à l'utile a poussé et pousse encore partout sur terre ! La beauté sauvage de l'irrationalité poétique vous réfute, militaristes ! Vouloir précisément *se libérer* enfin de l'utile – voilà ce qui a élevé l'homme, voilà ce qui lui a inspiré la moralité et l'art ! » Mais je dois ici, pour une fois, faire plaisir aux utilitaristes, – ils ont si rarement raison que cela fait pitié ! À ces époques anciennes qui donnèrent naissance à la poésie,

c’est pourtant bien l’utilité que l’on visait, une très grande utilité – lorsqu’on fit pénétrer le rythme dans le discours, cette violence qui agence de manière nouvelle tous les atomes de la phrase, qui impose de choisir ses mots et donne aux pensées une coloration nouvelle, les rend plus sombres, plus étrangères, plus lointaines : une *utilité superstitieuse*, certes ! Le rythme devait permettre d’imprimer plus profondément dans les dieux une requête humaine, une fois que l’on eut remarqué que l’homme gardait plus facilement en mémoire un vers qu’un discours libre ; de la même manière, on pensait se faire entendre de bien plus loin grâce au tic-tac rythmique ; la prière rythmée semblait s’approcher davantage de l’oreille des dieux. Mais avant tout, on voulait tirer profit de cette domination élémentaire qu’éprouve l’homme en entendant de la musique : le rythme est une contrainte ; il produit une irrésistible envie de lâcher prise, de s’accorder ; ce n’est pas seulement le mouvement des pieds, c’est l’âme elle-même qui suit la cadence, – vraisemblablement aussi, concluait-on, l’âme des dieux ! On tentait donc de les *contraindre* par le rythme et d’exercer un pouvoir à leur encontre : on leur lançait la poésie comme un lacet magique. Il y avait une idée plus étonnante encore : et c’est peut-être celle-là précisément qui a contribué le plus puissamment à faire apparaître la poésie. On la trouve encore chez les pythagoriciens sous forme de doctrine philosophique et d’astuce pédagogique : mais bien avant qu’il y ait des philosophes, on reconnaissait à la musique le pouvoir de décharger les affects, de purifier l’âme, d’adoucir la *ferocia animi* – et ce justement grâce à l’élément rythmique de la musique. Lorsqu’il arrivait que l’on perde la tension et l’harmonie adéquates de l’âme, il fallait *danser*, en suivant la mesure donnée par le chanteur, – telle était la recette prescrite par cet art de guérir. Grâce à elle, Terpandre fit cesser une émeute, Empédocle apaisa un forcené, Damon purifia un adolescent malade d’amour ; grâce à cette recette, on traitait aussi les dieux enragés et ivres de vengeance. D’abord en poussant à leur paroxysme le délire et la frénésie de leurs affects, donc en poussant le forcené à la folie furieuse, en rassasiant de vengeance l’être altéré de vengeance : – tous les cultes orgiastiques veulent décharger d’un seul coup la *ferocia* d’une divinité et en faire une orgie, pour qu’elle se sente ensuite plus délivrée et plus calme, et qu’elle laisse les hommes tranquilles. D’après sa racine, *melos* signifie un moyen d’adoucir, non pas parce qu’il est doux par lui-même, mais parce qu’il a pour effet d’adoucir. – Et ce n’est pas seulement dans le chant cultuel, mais aussi dans le chant profane des époques les plus reculées que l’on trouve la présupposition du pouvoir magique exercé par le rythme, par exemple lorsque l’on puise de l’eau ou que l’on rame, le chant ensorcelle les démons qui sont ici à l’œuvre, il les rend dociles, les asservit et en fait les instruments de l’homme. Et chaque fois que l’on agit, il y a lieu de chanter, –

toute action est liée à l'assistance des esprits : le chant d'envoûtement et la conjuration semblent être la forme originaire de la poésie. Si le vers était utilisé aussi par l'oracle – les Grecs disaient que l'hexamètre avait été inventé à Delphes –, c'est que le rythme devait là aussi exercer une contrainte. Se faire délivrer une prophétie – cela signifie à l'origine (d'après l'étymologie du mot grec qui me semble la plus vraisemblable) : se faire déterminer quelque chose ; on croit pouvoir contraindre l'avenir en gagnant la faveur d'Apollon : lui qui, d'après la plus ancienne représentation, est bien plus qu'un dieu qui voit à l'avance. Dès que la formule est prononcée, exacte dans sa lettre et dans son rythme, elle enchaîne l'avenir : mais la formule est l'invention d'Apollon, qui comme dieu des rythmes peut aussi lier les déesses du destin. – Pour le demander une fois tout bien considéré : y avait-il pour l'ancienne et superstitieuse espèce d'hommes quelque chose de *plus utile* en général que le rythme ? On pouvait tout faire grâce à lui : faire avancer magiquement un travail ; obliger un dieu à apparaître, à se tenir à proximité, à écouter ; arranger l'avenir conformément à sa volonté ; décharger l'âme d'un excès de quelque espèce que ce soit (de peur, de folie, de pitié, de soif de vengeance), et pas seulement son âme à soi, mais celle du démon le plus méchant, – sans le vers, on n'était rien, grâce à lui, on devenait presque un dieu. On ne peut plus extirper totalement un tel sentiment fondamental, – et aujourd'hui encore, après un travail de plusieurs millénaires pour combattre cette superstition, même le plus sage d'entre nous se transforme à l'occasion en dément du rythme, fût-ce simplement en ce qu'il *ressent* une pensée comme *plus vraie* lorsqu'elle a une forme métrique et qu'elle s'avance sur un hop-la-la divin. N'est-ce pas une chose extrêmement plaisante que de voir les philosophes les plus sérieux, si sévères qu'ils soient le reste du temps avec toute certitude, en appeler sans cesse à des *sentences de poètes* pour assurer force et crédibilité à leur pensée ? – et pourtant, il est bien plus dangereux pour une vérité d'obtenir l'assentiment du poète que d'essuyer son opposition. Car comme le dit Homère : « Ils mentent beaucoup, les aèdes ! » –

85

Le bien et le beau. – Les artistes *glorifient* continuellement – ils ne font rien d'autre – : et notamment tous ces états et toutes ces choses qui ont la réputation de permettre à l'homme qui les connaît ou les possède de se sentir bon ou grand, ou ivre, ou joyeux, ou en bonne santé et sage. Ces choses et ces états d'*exception* dont la valeur pour le *bonheur* de l'homme est considérée comme certaine et parfaitement évaluée, sont les objets des artistes : ils sont toujours aux aguets dans l'espoir de découvrir des choses de ce genre et de les transporter dans le domaine de l'art. Je veux dire ceci : ils ne sont pas eux-mêmes ceux qui fixent le prix du bonheur et de l'homme heureux, mais ils se pressent toujours auprès de ces estimateurs avec la plus grande curiosité et la plus grande envie de tirer immédiatement profit de leurs estimations. Et ils sont ainsi, parce qu'ils possèdent en plus de leur curiosité les poumons puissants des hérauts et les pieds des coureurs, toujours parmi les premiers à glorifier le bien *nouveau*, et ils *paraissent* souvent être ceux qui le qualifient les premiers de bon et l'estiment bon. Mais c'est là, comme on l'a dit, une erreur : ils sont seulement plus rapides et plus bruyants que les véritables estimateurs. – Et qui sont donc ces derniers ? – Ce sont les riches et les oisifs.

86

Du théâtre. – Cette journée m'a de nouveau apporté des sentiments puissants et élevés, et si je pouvais avoir au soir de ce jour musique et art, je sais bien de quelle musique et de quel art je *ne* voudrais *pas*, à savoir de tous ceux qui veulent enivrer leurs auditeurs et les *emporter* jusqu'à un instant de sentiment puissant et élevé, – ces hommes de la vie quotidienne de l'âme, qui au soir ne

semblent pas des vainqueurs sur leur char triomphal, mais des mulets exténués sur qui la vie a un peu trop souvent joué du fouet. Que sauraient donc ces hommes des « états d'âme supérieurs » s'il n'y avait des breuvages enivrants et des coups de fouet idéaux ! – et ils ont donc leurs pourvoyeurs d'enthousiasme tout comme ils ont leurs vins. Mais qu'est-ce pour moi que leur breuvage et leur ivresse ! L'enthousiaste a-t-il donc besoin de vin ? C'est bien plutôt avec une espèce de dégoût qu'il considère les moyens et les médiateurs qui doivent ici produire un effet sans raison suffisante, – singerie de la marée haute de l'âme ! – Comment ? On offre des ailes à la taupe et d'orgueilleuses chimères, – juste avant l'heure de se coucher, avant qu'elle ne rampe dans son terrier ? On l'expédie au théâtre et on place des jumelles devant ses yeux aveugles et usés ? Des hommes dont la vie n'est pas « action » mais affaire sont assis face à la scène et regardent des êtres étrangers pour qui la vie est plus qu'une affaire ? « Voilà qui est convenable », dites-vous, « voilà qui est divertissant, voilà ce que veut l'éducation ! » – Eh bien ! Je manque bien trop souvent d'éducation : car ce spectacle me répugne bien trop souvent. Qui a en soi-même assez de tragédie et de comédie préfère rester loin du théâtre ; ou bien, exceptionnellement, c'est l'ensemble du processus – théâtre, public et poète compris – qui devient à ses yeux le véritable spectacle tragique et comique, de sorte que la pièce que l'on joue n'a quant à elle que peu d'importance. Celui qui est une sorte de Faust ou de Manfred, que lui importent les Faust et les Manfred du théâtre ! – alors que *le fait que* l'on porte à la scène ce type de personnages lui donne, à coup sûr à penser. Les pensées et les passions *les plus puissantes* sous les yeux de ceux qui ne sont pas susceptibles de pensée et de passion – mais d'*ivresse* ! Et *celles-là* comme moyen de cette dernière ! Et théâtre aussi bien que musique comme prise de haschisch et mastiquage de bétel des Européens ! Oh, qui nous racontera toute l'histoire des narcotiques ! – C'est presque l'histoire de l'« éducation », de ce que l'on appelle éducation supérieure !

De la vanité des artistes. – Je crois que les artistes ignorent souvent ce qu'ils savent le mieux faire parce qu'ils sont trop vaniteux et qu'ils dirigent leur esprit vers un plus grand sujet de fierté que de paraître ces petites plantes qui, nouvelles, rares et belles, savent pousser avec une véritable perfection sur leur sol. Ils apprécient de manière superficielle ce qu'il y a en fin de compte de bon dans leur jardin et leur vigne, et chez eux, amour et compréhension ne sont pas de même force. Voici un musicien qui plus que tout autre musicien est maître dans l'art de trouver les accents du royaume des âmes souffrantes, opprimées, martyrisées, et même de donner la parole aux animaux muets. Nul ne l'égale dans les couleurs de la fin d'automne, dans ce bonheur indiciblement touchant d'un ultime, tout ultime, tout éphémère plaisir, il connaît un son pour ces minuits de l'âme secrètement inquiétants où effet et cause semblent se disjoindre et où à chaque instant quelque chose peut naître « du néant » ; plus heureusement que tout autre, il puise au fond ultime de tout bonheur humain et comme à son calice bu jusqu'à la dernière goutte, là où les gouttes les plus amères et les plus déplaisantes finissent, pour la meilleure et la pire des fins, à se mêler aux plus douces ; il connaît cette oscillation exténuée de l'âme qui ne sait plus sauter ni voler, ni même marcher ; il a le regard timide de la douleur dissimulée, de la compréhension privée de consolation, de l'adieu qui ne s'avoue pas ; oui, en tant qu'Orphée de toute détresse secrète, il est plus grand qu'aucun autre, et il a ajouté à l'art bien des choses qui jusqu'alors paraissaient inexprimables et indignes de l'art, qu'on ne pouvait qu'effaroucher avec des mots, et non saisir, – bien des choses toutes petites et microscopiques qui appartiennent à l'âme : oui, il est le maître du tout petit. Mais il ne *veut* pas l'être ! Son *caractère* aime bien davantage les grands murs et la fresque audacieuse ! Il ne comprend pas que son *esprit* a un autre goût et un autre penchant, et qu'il préfère rester tranquillement assis dans les recoins des maisons en ruine : – c'est là, caché, caché à lui-même, qu'il peint ses véritables chefs-d'œuvre, qui sont tous très courts et ne durent souvent qu'*une* mesure, – c'est alors seulement qu'il excelle, qu'il devient grand et parfait, là seulement peut-être. – Mais il ne le sait pas ! Il est trop vaniteux pour le savoir.

88

Prendre la vérité au sérieux. – Prendre la vérité au sérieux ! Que de choses différentes les hommes entendent par ces mots ! Ce sont les mêmes conceptions et les mêmes modes de démonstration et d'analyse, ressentis intérieurement par le penseur comme une légèreté à laquelle il a succombé à sa grande honte en telle ou telle occasion, – ce sont les mêmes conceptions qui peuvent donner à un artiste qui les rencontre et vit avec elles quelque temps la conscience d'avoir été saisi par le plus profond sérieux à l'égard de la vérité, et lui faire ressentir comme un fait admirable que lui, tout artiste qu'il est, il ait en même temps montré le désir le plus sérieux pour le contraire de l'apparence. Il est ainsi possible que quelqu'un, en raison même de son pathos du sérieux, révèle la superficialité et l'absence d'exigence avec lesquelles son esprit a joué jusqu'alors au royaume de la connaissance. – Et tout ce que à quoi nous attribuons une *lourde importance* n'est-il pas révélateur de nous-mêmes ? Cela montre où sont nos poids et pour quelles choses nous n'avons pas de poids.

89

Aujourd'hui et autrefois. – Qu'importe tout l'art de nos œuvres d'art si nous laissons échapper cet art supérieur, l'art des fêtes ! Autrefois, toutes les œuvres d'art se dressaient sur la grande voie triomphale de l'humanité, en marques commémoratives et témoignages de ses moments d'élévation et de félicité. Aujourd'hui, on veut, au moyen des œuvres d'art, attirer les malheureux épuisés et malades à l'écart de la grande voie des souffrances de l'humanité pour une fraction de seconde de concupiscence ; on leur offre une petite ivresse et une petite folie.

90

Lumières et ombres. – Les livres et les écrits diffèrent selon les différents penseurs : l'un a rassemblé dans son livre les lumières qu'il a su ravir promptement aux rayons d'une connaissance qui s'est mise à flamboyer pour lui, et qu'il a su s'approprier ; un autre ne restitue que les ombres, les images en gris et noir de ce qui s'édifiait dans son âme le jour précédent.

91

Prudence. – Alfieri a, on le sait, beaucoup menti en racontant l'histoire de sa vie à ses contemporains étonnés. Il mentit en raison de ce despotisme envers lui-même dont il fit montre, par exemple, dans la manière dont il créa sa propre langue et se tyrannisa pour devenir poète : il avait enfin trouvé une forme sévère de sublimité dans laquelle il *fit entrer de force* sa vie et sa mémoire : cela lui aura coûté bien du tourment. Je n'accorderais aucun crédit non plus à une biographie de Platon écrite par lui-même : pas davantage qu'à celle de Rousseau ou à la *vita nuova* de Dante.

92

Prose et poésie. – Que l'on prête attention au fait que les grands maîtres de la prose ont presque toujours été également poètes, soit publiquement, soit en secret et entre leurs quatre murs ; et il est bien vrai que c'est seulement *sous l'œil de la poésie* que l'on écrit de la bonne prose : car celle-ci est une incessante guerre courtoise avec la poésie : tous ses charmes consistent à esquiver et à contredire constamment la poésie ; toute tournure abstraite se veut une malice à son égard, lancée comme sur un ton de moquerie ; toute sécheresse et toute froideur doivent plonger la gracieuse déesse dans un gracieux désespoir ; il y a souvent des rapprochements et des réconciliations d'un instant auxquels succèdent un brusque saut en arrière et un éclat de rire ; on tire souvent le rideau pour laisser entrer une lumière éblouissante juste au moment où la déesse savoure ses crépuscules et ses couleurs assourdies ; on lui ôte souvent la parole des lèvres pour la chanter sur une mélodie qui lui fait porter ses mains délicates à ses délicates petites oreilles – et il existe ainsi mille distractions propres à la guerre, y compris les défaites, dont les non-poétiques, ceux qu'on appelle les hommes prosaïques, n'ont pas la moindre idée : – il est vrai que ceux-ci n'écrivent et ne parlent que de la mauvaise prose ! *La guerre est la mère de toutes les bonnes choses*, la guerre est aussi la mère de la bonne prose ! – Ce siècle a connu quatre hommes tout à fait exceptionnels et vraiment poétiques qui ont atteint à la maîtrise de la prose, pour laquelle du reste ce siècle n'est pas fait – en raison de son manque de poésie, comme on l'a indiqué. Abstraction faite de Goethe, revendiqué à juste titre par le siècle qui lui donna naissance : je ne vois que Giacomo Leopardi, Prosper Mérimée, Ralph Waldo Emerson et Walter Savage Landor, l'auteur des *Imaginary Conversations*, qui soient dignes d'êtres qualifiés de maîtres de la prose.

93

Mais pourquoi donc écris-tu ? – A : Je ne suis pas de ceux qui *pensent* la plume pleine d'encre à la main ; encore moins de ceux qui, l'encrier ouvert, s'abandonnent à leurs passions, assis sur leur chaise et l'œil rivé sur le papier. Écrire provoque toujours en moi irritation ou honte ; écrire est pour moi un besoin impérieux – il me répugne d'en parler, même de manière imagée. B : Mais alors pourquoi écris-tu ? A : Oui, mon cher, tout à fait entre nous, jusqu'à présent, je n'ai pas encore trouvé d'autre moyen de me *débarrasser* de mes pensées. B : Et pourquoi veux-tu t'en débarrasser ? A : Pourquoi je le veux ? Est-ce donc que je le veux ? Je le dois. – B : Assez ! Assez !

94

Croissance après la mort. – Ces petites sorties audacieuses concernant les sujet moraux dont Fontenelle a parsemé ses immortels *Dialogues des morts* étaient ressenties par son époque comme les paradoxes et les jeux d'une intelligence qui n'était pas sans susciter l'inquiétude ; même les juges suprêmes en matière de goût et d'esprit n'y voyaient rien de plus, – et y compris, peut-être, Fontenelle lui-même. Il se produit aujourd'hui une chose incroyable : ces pensées deviennent des vérités ! La science les prouve ! Le jeu devient sérieux ! Et nous lisons ces dialogues avec un sentiment différent de celui qu'éprouvaient Voltaire et Helvétius en les lisant et élevons involontairement leur auteur à un rang différent, *bien supérieur* dans la hiérarchie des esprits que ne le faisaient ces derniers, – à juste titre ? À tort ?

95

Chamfort. – Qu'un aussi grand connaisseur des hommes et de la foule que Chamfort ait volé précisément au secours de la foule au lieu de se tenir à l'écart dans une attitude de renoncement et de défense philosophiques, je ne puis me l'expliquer qu'ainsi : il y avait en lui un instinct plus fort que sa sagesse qui n'avait jamais été satisfait, la haine contre toute noblesse de sang : peut-être la vieille haine, bien trop compréhensible, de sa mère, sanctifiée en lui par son amour pour sa mère – un instinct de vengeance venu de ses années d'enfance, qui attendait l'heure de venger sa mère. Et voici que la vie et son génie, et hélas ! avant tout le sang paternel qui coulait dans ses veines l'avaient induit à entrer dans les rangs de cette noblesse et à s'égaler à elle – durant des années et des années. Mais il finit par ne plus supporter de voir le spectacle qu'il offrait, le spectacle du « vieil homme » d'Ancien Régime ; il fut saisi d'une violente passion de pénitence, *laquelle* lui fit revêtir le costume de la plèbe, *son* genre de cilice *à lui* ! Sa mauvaise conscience fut d'avoir manqué à sa vengeance. – À supposer que Chamfort soit demeuré alors plus philosophe d'un degré, la Révolution aurait été privée de sa finesse tragique et de son aiguillon le plus acéré : elle passerait pour un événement bien plus stupide et n'exercerait pas une telle séduction sur les esprits. Mais la haine et la vengeance de Chamfort éduquèrent toute une génération : et les hommes les plus illustres furent formés à cette école. Que l'on songe que Mirabeau levait les yeux vers Chamfort comme vers son moi supérieur, son moi aîné dont il attendait et acceptait les impulsions, les avertissements et les sentences, – Mirabeau qui, en tant qu'homme, appartient à un tout autre ordre de grandeur que celui dont relèvent même les plus grands des hommes d'État d'hier et d'aujourd'hui. – Il est curieux qu'en dépit d'un tel ami et d'un tel porte-parole – on possède en effet les lettres de Mirabeau à Chamfort – celui qui était le plus spirituel de tous les moralistes soit demeuré étranger aux Français, exactement comme Stendhal, l'homme qui, de tous les Français de *ce* siècle, a peut-être eu les yeux et les oreilles les plus riches de pensées. Est-ce que ce dernier avait en fin de compte en lui trop d'un Allemand et d'un Anglais pour être encore supportable aux yeux des Parisiens ? – alors que Chamfort, homme riche en abîmes et en arrière-plans de l'âme, sombre, souffrant, incandescent, – penseur qui avait besoin du rire comme remède contre la vie et se considérait perdu le jour où il n'avait pas ri, – apparaît bien plus comme un Italien, de la famille de Dante et de Leopardi, que comme un Français ! On connaît les dernières paroles de Chamfort : « Ah ! mon ami,

dit-il à Sieyès, je m'en vais enfin de ce monde, où il faut que le cœur se brise ou se bronze*. » Ce ne sont certes pas les paroles d'un Français mourant.

96

Deux orateurs. – De ces deux orateurs, l'un n'atteint à la pleine rationalité de sa cause que lorsqu'il s'abandonne à la passion : il n'y a qu'elle qui lui injecte assez de sang et de chaleur dans le cerveau pour contraindre sa haute intellectualité à se manifester. L'autre tente bien la même chose çà et là : présenter sa cause en lui conférant grâce à la passion résonnance, vigueur et force d'entraînement, – mais pour aboutir d'ordinaire à un résultat décevant. Il se met alors rapidement à parler de manière très obscure et confuse, il exagère, omet certains points et suscite la méfiance envers la rationalité de sa cause : même lui éprouve cette méfiance, ce qui explique ses brusques sautes dans les accents les plus froids et les plus rebutants qui éveillent chez l'auditeur un doute quant à l'authenticité de sa passion. Chez lui, la passion submerge à chaque fois l'esprit ; peut-être parce qu'elle est plus forte que chez le premier. Mais il est au sommet de sa force lorsqu'il résiste à l'assaut furieux de sa sensation et en quelque sorte se moque d'elle : c'est seulement alors que son esprit sort tout entier de sa cachette, un esprit logique, espiègle, joueur, et cependant terrible.

97

De la volubilité des écrivains. – Il existe une volubilité de la colère – fréquente chez Luther, chez Schopenhauer également. Une volubilité résultant d'une provision excessive de formules conceptuelles, comme chez Kant. Une volubilité résultant du plaisir pris au renouvellement incessant de tournures pour exprimer la même chose : on la trouve chez Montaigne. Une volubilité des natures malignes : quiconque lit les écrits de notre époque se rappellera à cet égard deux écrivains. Une volubilité résultant du plaisir pris à la justesse des mots et des tournures linguistiques : elle n'est pas rare dans la prose de Goethe. Une volubilité résultant du contentement intérieur que suscitent le tapage et le cafouillage des sentiments : par exemple chez Carlyle.

98

A la gloire de Shakespeare. – La plus belle chose que je sache dire à la gloire de Shakespeare, la voici : il a cru en Brutus, et n'a pas jeté le moindre grain de méfiance sur cette sorte de vertu ! C'est à lui qu'il a consacré sa meilleure tragédie – on continue aujourd'hui de la désigner d'un faux nom –, à lui et au plus terrible contenu de la haute morale. L'indépendance de l'âme ! – voilà de quoi il s'agit ici ! Là, nul sacrifice ne saurait être trop grand : on doit pouvoir lui sacrifier jusqu'à son ami le plus cher, fût-il en outre l'homme le plus magnifique, l'ornement du monde, le génie sans pareil, – si l'on aime en effet la liberté en tant que liberté des grandes âmes et qu'il fait peser une menace sur *cette* liberté – voilà ce que Shakespeare a dû ressentir ! La hauteur à laquelle il place César est le plus sublime honneur qu'il pouvait rendre à Brutus : c'est seulement ainsi qu'il élève le problème intérieur de celui-ci à des hauteurs

prodigieuses, de même que la force d'âme qui avait la capacité de trancher *ce nœud* ! – Et était-ce vraiment la liberté politique qui poussa le poète à partager le sentiment de Brutus, – qui en fit le complice de Brutus ? Ou bien la liberté politique n'était-elle qu'une symbolique pour quelque chose d'inexprimable ? Peut-être nous trouvons-nous face à un événement et une aventure obscurs, demeurés inconnus, qu'éprouva l'âme du poète, et dont il ne put parler que par signes ? Qu'est-ce que toute la mélancolie de Hamlet à côté de la mélancolie de Brutus ! – et peut-être Shakespeare connaît-il aussi celle-ci, comme il connaissait la première, par expérience ! Peut-être avait-il lui aussi ses heures ténébreuses et son mauvais ange, comme Brutus ! – Mais quoi qu'il en soit de ce genre de similitudes et de secrètes relations : Shakespeare se prosterna devant le personnage et la vertu tout entiers de Brutus et il s'en sentit indigne et éloigné : – il en a témoigné dans l'écriture de sa tragédie. Par deux fois, il y a introduit un poète et par deux fois il a déversé sur lui un mépris tellement impatient et tellement extrême qu'il sonne comme un cri, – comme le cri du mépris de soi. Brutus, Brutus lui-même, perd patience lorsque apparaît le poète, suffisant, pathétique, importun, comme le sont habituellement les poètes, un être qui semble regorger de possibilités de grandeur, y compris de grandeur morale, mais qui dans la philosophie de l'action et de la vie atteint rarement la simple probité commune. « S'il connaît son époque, *je connais ses lubies*, – dehors, le pitre à grelots ! » – lance Brutus. Que l'on retraduise cela dans l'âme du poète qui l'écrivit.

99

Les disciples de Schopenhauer. – Ce que l'on observe lorsque des peuples civilisés et des barbares entrent en contact : le fait que régulièrement, la culture inférieure emprunte d'abord à celle qui est supérieure ses vices, ses faiblesses et

ses aberrations, puis sent un charme s'exercer sur elle, et enfin, par l'entremise des vices et des faiblesses qu'elle s'est appropriés, se laisse envahir par un peu de la force détentrice de valeur de la civilisation supérieure : – c'est ce que l'on peut observer également autour de soi, sans voyager chez les peuples barbares, sous une forme il est vrai quelque peu raffinée, spiritualisée et moins facile à saisir. Qu'est-ce donc que d'ordinaire les disciples de *Schopenhauer* en Allemagne empruntent d'abord à leur maître ? – en tant qu'hommes qui doivent se sentir suffisamment barbares, au regard de la culture supérieure de ce dernier, pour se laisser également fasciner et séduire par lui d'abord à la manière des barbares ? Est-ce son sévère sens des faits, sa disposition à la clarté et à la raison, qui le fait souvent paraître tellement anglais et si peu allemand ? Ou la force de sa conscience morale en matière intellectuelle, qui *soutint* durant sa vie entière une contradiction entre être et vouloir, et le contraignit aussi à se contredire constamment dans ses écrits et presque sur tous les sujets ? Ou bien sa netteté sur les questions relatives à l'Église et au dieu chrétien ? – car sur ce chapitre il fut net comme aucun philosophe allemand ne l'avait été jusqu'alors, de sorte qu'il vécut et mourut « en voltairien ». Ou bien ses immortelles doctrines de l'intellectualité de l'intuition, du caractère a *priori* de la loi de causalité, de la nature instrumentale de l'intellect et de la non-liberté de la volonté ? Non, rien de tout cela n'ensorcelle et n'est ressenti comme ensorcelant : mais les embarras et les échappatoires mystiques de Schopenhauer, dans ces passages où le penseur des faits s'est laissé séduire et corrompre par la pulsion vaniteuse d'être l'homme qui résoudrait l'énigme du monde, la doctrine indémontrable d'une *volonté unique* (« toutes les causes ne sont que les causes occasionnelles de l'apparition de la volonté à tel moment, en tel lieu », « la volonté de vie est présente entière et indivise en tout être, même le plus infime, aussi complète que dans tous ceux qui existèrent jamais, existent et existeront pris dans leur ensemble »), la *négation de l'individu* (« tous les lions sont au fond un lion unique », « la multiplicité des individus est apparence » ; tout comme l'*évolution* n'est également qu'apparence : – il qualifie l'idée de Lamarck d'« erreur géniale, absurde »), l'enthousiasme au sujet du *génie* (« dans l'intuition esthétique, l'individu n'est plus individu, mais sujet de connaissance pur, sans volonté, sans souffrance, hors du temps » ; « le sujet, en s'absorbant dans l'objet intuitionné est devenu cet objet même »), l'absurdité de la *pitié* et de la rupture du *principium individuationis* qu'elle rend possible, entendue comme source de la moralité, y compris des affirmations telles que : « la mort est proprement le but de l'existence », « on ne peut pas totalement nier *a priori* la possibilité qu'un homme déjà mort puisse exercer un effet magique » : ce sont ces *aberrations* et ces vices du philosophe, et d'autres du même genre, que l'on commence toujours

par emprunter et dont on fait un objet de croyance : – les vices et les aberrations sont toujours plus faciles à imiter et n'exigent pas un long entraînement. Parlons donc du plus célèbre des schopenhauériens vivants, Richard Wagner. – Il lui est arrivé ce qui est déjà arrivé à bien des artistes : il se méprit sur l'interprétation des personnages qu'il créa, et se trompa sur la philosophie inexprimée de son art le plus propre. Richard Wagner s'est laissé égarer par Hegel jusqu'au milieu de sa vie ; il refit encore une fois la même chose lorsqu'il voulut plus tard lire la doctrine de Schopenhauer dans ses personnages et qu'il commença à s'exprimer lui-même au moyen des formules de « volonté », « génie » et « pitié ». Il n'en restera pas moins vrai que rien n'est plus radicalement contraire à l'esprit de Schopenhauer que ce qu'il y a de proprement wagnérien dans les héros de Wagner : je veux dire l'innocence du suprême égoïsme, la croyance à la grande passion comme étant le bien en soi, en *un* mot le siegfriedien sur le visage de ses héros. « Tout cela sent encore plus Spinoza que moi-même » – dirait peut-être Schopenhauer. Wagner aurait donc d'excellentes raisons de se tourner vers d'autres philosophes que Schopenhauer : l'ensorcellement dont il est prisonnier en ce qui concerne ce penseur ne l'a pas seulement rendu aveugle à tous les autres philosophes, mais même à la science ; tout son art se veut toujours davantage le répondant et le complément de la philosophie schopenhauérienne et renonce toujours plus expressément à l'ambition plus haute de devenir le répondant et le complément de la connaissance et de la science humaines. Et ce qui l'y pousse, n'est pas uniquement toute la pompe mystérieuse de cette philosophie qui aurait attiré aussi un Cagliostro : les attitudes et les affects particuliers des philosophes aussi furent toujours des séducteurs. Schopenhauérien est par exemple l'emportement de Wagner contre la corruption de la langue allemande ; et quand bien même on approuverait son imitation à ce sujet, on ne peut toutefois passer sous silence le fait que le style de Wagner est lui-même affecté de tous les ulcères et de toutes les enflures dont la vue mettait Schopenhauer dans une telle fureur, et que, eu égard aux wagnériens qui écrivent en allemand, la wagnérite commence à s'avérer dangereuse comme seule l'hégélianite l'avait été. Schopenhauérienne est la haine de Wagner pour les Juifs, auxquels il n'est même pas capable rendre justice pour leur plus grande entreprise : ce sont bien les Juifs qui sont les inventeurs du christianisme. Schopenhauérienne est la tentative de Wagner de comprendre le christianisme comme une graine du bouddhisme emportée par les vents et de préparer une époque bouddhiste pour l'Europe, en se rapprochant temporairement de formules et de sentiments catholico-chrétiens. Schopenhauérienne est la prédication de Wagner en faveur de la miséricorde envers les animaux ; il est clair qu'en cela le prédécesseur de Schopenhauer fut Voltaire, qui sut peut-être déjà, tels ses

successeurs, travestir sa haine pour certaines choses et certains hommes en miséricorde envers les animaux. À tout le moins la haine de Wagner pour la science, telle qu'elle ressort de sa prédication, n'est-elle pas inspirée par l'esprit de charité et de bonté – non plus, c'est bien évident, que par l'*esprit* tout court. Finalement, la philosophie d'un artiste a peu d'importance si elle n'est justement qu'une philosophie en supplément et n'occasionne aucun dommage à son art lui-même. On ne saurait trop se garder de s'emporter contre un artiste en raison d'une mascarade occasionnelle, peut-être fort malheureuse et prétentieuse ; n'oublions pas en effet que ces chers artistes, tous autant qu'ils sont, sont et doivent nécessairement être un peu comédiens, et qu'à la longue, sans comédie, ils n'y tiendraient plus. Demeurons fidèles à Wagner en ce qu'il y a en lui de *vrai* et d'originaire, – et notamment en demeurant, nous, ses disciples, fidèles à ce qu'il y a en nous de vrai et d'originaire. Abandonnons-lui ses caprices et ses convulsions intellectuelles, et considérons plutôt avec équité à quels étranges nourritures et besoins un art comme le sien *a droit* pour pouvoir vivre et se développer ! Peu importe qu'il ait si souvent tort en tant que penseur ; la justice et la patience ne sont pas *son* affaire. C'est bien assez que sa vie ait raison et finisse par triompher à ses propres yeux : – cette vie qui crie à chacun de nous : « Sois un homme et ne suis pas ma voie, – mais la tienne ! Mais la tienne ! » *Notre* vie à nous aussi doit finir par triompher à nos propres yeux ! Nous aussi nous devons croître et fleurir à partir de nous-mêmes, librement et sans peur, en un égoïsme innocent ! Et en considérant un tel homme, j'entends aujourd'hui encore, comme autrefois, résonner à mes oreilles les phrases suivantes : « Que la passion est meilleure que le stoïcisme et l'hypocrisie, que la sincérité, même dans le mal, est meilleure que le fait de se perdre en suivant la moralité de la tradition, que l'homme libre peut être aussi bien bon que méchant, mais que l'homme asservi est une honte de la nature et n'a part à aucune consolation céleste ni terrestre ; enfin, que *tout homme qui veut devenir libre doit le devenir par lui-même*, et que pour personne la liberté ne tombe du ciel comme un don miraculeux » (*Richard Wagner à Bayreuth*, p. 94).

100

Apprendre à rendre hommage. – Les hommes doivent apprendre aussi à rendre hommage, tout comme ils apprennent à mépriser. Tout homme qui emprunte des chemins nouveaux et en a conduit de nombreux autres sur des chemins avec étonnement à quel point ces nombreux hommes sont maladroits et pauvres dans l'expression de leur reconnaissance, voire avec quelle rareté cette reconnaissance *parvient* simplement à s'exprimer. On a l'impression que chaque fois qu'elle veut prendre la parole, quelque chose lui reste en travers de la gorge de sorte qu'elle ne fait que se la racler et en se la raclant finit par se taire de nouveau. La manière dont un penseur en vient à percevoir l'effet de ses pensées et leur puissance de transformation et d'ébranlement est presque une comédie ; il semble parfois que ceux sur qui s'est exercé cet effet s'en sentent offensés et qu'ils ne savent exprimer leur indépendance, qu'ils craignent de voir menacée, que par toutes sortes de grossièretés. Il est parfois besoin de générations entières pour découvrir une simple convention de remerciement courtoise : et c'est seulement très tard que vient le moment où une espèce d'esprit et de génialité a pénétré jusque dans la reconnaissance : alors, il se trouve aussi d'ordinaire un homme qui est le grand bénéficiaire de remerciement non seulement pour ce qu'il a lui-même fait de bien, mais la plupart du temps pour ce que ses prédécesseurs ont amassé progressivement jusqu'à en faire un trésor de choses les plus hautes et les meilleures.

101

Voltaire. – Partout où il y a eu une cour, elle a fourni la loi du bien-parler, et de ce fait aussi la loi du style pour tous ceux qui écrivent. Mais la langue de cour

est la langue du courtisan *qui n'a pas de métier* et qui jusque dans les conversations portant sur des sujets scientifiques s'interdit la commodité de toutes les expressions techniques parce qu'elles sentent le métier ; aussi l'expression technique, avec tout ce qui trahit le spécialiste, est-elle, dans les pays où règne une culture de cour, une *impureté de style*. Maintenant que toutes les cours sont devenues des caricatures du passé et du présent, on est étonné de trouver Voltaire lui-même indiciblement sec et strict à cet égard (par exemple dans son jugement sur des stylistes de l'envergure de Fontenelle et de Montesquieu) – c'est précisément que nous sommes tous émancipés du goût de cour, tandis que Voltaire fut celui qui le *porta à son parachèvement* !

102

Un mot pour les philologues. – Qu'il y ait des livres si précieux et si royaux que des lignées entières de savants sont bien employées si leur labeur permet de conserver à ces livres leur pureté et leur intelligibilité – c'est pour affermir constamment cette croyance que la philologie existe. Elle présuppose qu'il ne manque pas de ces hommes exceptionnels (même si on ne les voit pas) qui savent réellement utiliser des livres aussi précieux : – ce seront justement ceux qui font ou pourraient faire de tels livres. J'ai voulu dire que la philologie présuppose une croyance noble, – la croyance qu'il faut, au profit d'une poignée d'hommes qui toujours « sont à venir » et ne sont pas là, abattre au préalable une montagne de travail méticuleux et même malpropre : c'est tout entier du travail *in usum Delphinorum*.

103

De la musique allemande. – La musique allemande est aujourd'hui, plus que toute autre, la musique européenne parce que c'est en elle seule que le changement qu'a connu l'Europe à travers la Révolution a reçu une expression : seuls les musiciens allemands savent exprimer les masses populaires en émeute, ce fracas artificiel formidable qui n'a même pas besoin d'être très fort – tandis que l'opéra italien, par exemple, ne connaît que des chœurs de domestiques ou de soldats, mais pas de « peuple ». À cela s'ajoute le fait que l'on peut entendre dans toute musique allemande une profonde jalousie bourgeoise à l'égard de la *noblesse**, en particulier à l'égard de l'*esprit** et de l'*élégance** en tant qu'expression d'une société de cour, chevaleresque, ancienne, sûre d'elle-même. Ce n'est pas une musique qui, comme celle du chanteur devant la porte de Goethe, plaît également « dans le salon », et même au roi ; on n'y trouve pas de : « les chevaliers regardaient avec courage et les belles baissaient les yeux ». Même la grâce n'apparaît pas dans la musique allemande sans une pointe de remords ; c'est seulement avec la joliesse, la sœur champêtre de la grâce, que l'Allemand commence à se sentir tout à fait moral – et à partir de là, toujours davantage jusqu'à atteindre sa « sublimité » exaltée, savante, souvent hargneuse, la sublimité beethovénienne. Si l'on veut imaginer l'homme de *cette* musique, que l'on songe justement à Beethoven tel qu'il apparaît à côté de Goethe, par exemple lors de cette rencontre de Teplitz : comme la demi-barbarie à côté de la culture, comme le peuple à côté de la noblesse, comme le brave homme à côté de l'homme bon et plus encore que « bon », comme le chimérique à côté de l'artiste, comme celui qui a besoin de consolation à côté de celui qui est consolé, comme l'outré et le soupçonneux à côté de l'équitable, comme le fantasque et le tortionnaire de soi, comme le bouffon extasié, le bienheureux misérable, le sincère sans mesure, comme l'arrogant lourdaud, – et en fin de compte, comme l'« homme non apprivoisé » : c'est ainsi que Goethe lui-même le sentit et le décrivit, Goethe, l'Allemand d'exception, pour qui l'on n'a pas encore trouvé de musique qui soit de même naissance ! – Que l'on se demande encore, pour finir, si ce mépris de la mélodie qui ne cesse aujourd'hui de s'étendre et si cet étiolement du sens mélodique chez les Allemands ne doivent pas se comprendre comme une grossièreté démocratique et une répercussion de la Révolution. La mélodie prend en effet un plaisir si évident à la légalité et fait montre d'une telle répugnance pour tout ce qui est en devenir, informe et arbitraire qu'elle laisse entendre comme une résonnance de l'ancien ordre des choses en Europe et

comme une séduction et un retour vers lui.

104

De l'intonation de la langue allemande. – On sait d'où vient l'allemand qui, depuis quelques siècles, est devenu l'allemand écrit courant. Les Allemands, avec toute leur vénération pour tout ce qui venait de la *cour*, ont intentionnellement pris pour modèle les chancelleries dans tout ce qu'ils avaient à *écrire*, et donc notamment dans leurs lettres, leurs documents officiels, leurs testaments et ainsi de suite. Écrire dans le style des chancelleries, c'était écrire dans le style de la cour et du gouvernement – c'était quelque chose de noble, par rapport à l'allemand de la ville, là où précisément l'on vivait. On en tira progressivement les conclusions et l'on parla également comme on écrivait, – on devint ainsi encore plus noble, dans le choix des mots et des tournures, et enfin aussi dans l'intonation : on affectait en parlant une intonation de cour, et l'affectation finit par se changer en nature. Nulle part peut-être ne s'est produit quelque chose d'absolument identique : la prépondérance du style écrit sur la parole, et la préciosité et l'affectation de noblesse de tout un peuple servant de fondement à une langue vulgaire qui n'est plus dialectale. Je crois que l'intonation de la langue allemande était au Moyen Âge, et plus particulièrement après le Moyen Âge, profondément campagnarde et vulgaire : elle s'est un peu ennoblie au cours des derniers siècles, principalement parce que l'on s'est vu contraint d'imiter un grand nombre d'intonations françaises, italiennes et espagnoles, et ce précisément dans les rangs de la noblesse allemande (et autrichienne) qui ne pouvait absolument pas se contenter de sa langue maternelle. Mais pour Montaigne ou même pour Racine, l'allemand a dû avoir en dépit de cet entraînement une résonnance d'une vulgarité intolérable : et même aujourd'hui, il continue, dans la bouche du voyageur, au milieu du petit

peuple italien, de faire entendre une résonnance très grossière, inculte, rauque, qui semble sortir de pièces enfumées et de contrées où l'on ignore la civilité. – Or je remarque qu'une semblable aspiration à la noblesse dans l'intonation recommence aujourd'hui à se propager chez les anciens admirateurs des chancelleries, et que les Allemands commencent à subir un « envoûtement de l'intonation » tout à fait singulier qui pourrait à la longue faire peser un véritable danger sur la langue allemande, – car on chercherait vainement en Europe intonations plus exécrables. Une nuance de sarcasme, de froideur, d'indifférence, de négligence dans la voix : voilà ce qui désormais sonne « noble » aux oreilles des Allemands – et j'entends la disposition à parvenir à cette noblesse dans la voix des jeunes fonctionnaires, professeurs, femmes, commerçants ; même les fillettes imitent déjà cet allemand d'officier. Car c'est l'officier, et à vrai dire l'officier prussien, qui est l'inventeur de ces intonations : ce même officier qui, comme militaire et homme de métier, possède cette admirable discrétion de la modestie dont tous les Allemands pourraient s'inspirer (y compris les professeurs et les musiciens allemands !). Mais dès qu'il parle et bouge, il est le personnage le plus immodeste et le plus inélégant de la vieille Europe – à son insu, sans aucun doute ! Et à l'insu également des braves Allemands qui admirent en lui l'homme de la meilleure et de la plus noble société et acceptent volontiers qu'« il leur donne le ton ». Et c'est donc ce qu'il fait ! – et ce sont avant tout les adjudants et les sous-officiers qui imitent et caricaturent son ton. Que l'on prête attention aux cris de commandement qui assiègent littéralement les villes allemandes de leurs vociférations, maintenant que l'on fait l'exercice devant chaque porte : de quelle arrogance, de quel sentiment furieux d'autorité, de quelle froideur sarcastique résonnent ces vociférations ! Les Allemands seraient-ils réellement un peuple musicien ? – Il est sûr qu'aujourd'hui, dans l'intonation de leur langue, les Allemands se militarisent : il est vraisemblable qu'exercés à parler sur le mode militaire, ils finiront par écrire aussi sur un mode militaire. Car l'habitude de certaines intonations s'enracine profondément dans le caractère : on ne met pas longtemps à avoir les mots, les tournures et enfin aussi les pensées assortis justement à cette intonation ! Peut-être écrit-on déjà aujourd'hui dans le style d'officiers : peut-être est-ce seulement que je lis trop peu ce qu'on écrit aujourd'hui en Allemagne. Mais il y a une chose dont je suis d'autant plus certain : les déclarations publiques qui se font en Allemagne et qui parviennent aussi à l'étranger ne sont pas inspirées par la musique allemande, mais précisément par cette nouvelle intonation arrogante inélégante. Presque tous les discours du premier homme d'Etat allemand, même lorsqu'il se fait entendre par l'intermédiaire de son porte-voix impérial, sont empreints d'un accent qu'une

oreille étrangère repousse avec répugnance : mais les Allemands le supportent, – ils se supportent eux-mêmes.

105

Les Allemands comme artistes. – Lorsqu'il arrive à l'Allemand d'être vraiment saisi par la passion (et pas seulement, comme à l'ordinaire, par la disposition à la passion), il se comporte alors comme il est justement nécessaire qu'il le fasse, sans songer davantage à son comportement. Mais la vérité est qu'il se comporte alors de manière très gauche et très laide, avec une sorte d'absence de cadence et de mélodie si bien que les spectateurs en éprouvent de la douleur et de l'attendrissement et rien d'autre : – *à moins* qu'il ne s'élève jusqu'au sublime et à l'extase dont bien des passions sont susceptibles. Alors, même l'Allemand devient *beau* ! Le pressentiment *de la hauteur qu'il faut atteindre* pour que la beauté répande son enchantement même sur des Allemands pousse les artistes allemands jusqu'en haut, jusqu'à la cime et jusqu'aux dérèglements de la passion : une véritable et profonde aspiration, donc, à dépasser la laideur et la gaucherie, à tout le moins à regarder au-delà – au-delà vers un monde meilleur, plus léger, plus méridional, plus ensoleillé. Et ainsi leurs convulsions ne sont souvent que l'indice qu'ils aimeraient *danser* : ces pauvres ours dont l'être est agité par des nymphes et des dieux sylvestres cachés – et parfois par des divinités plus hautes encore !

106

La musique comme porte-parole. – « J'ai soif d'un maître en art musical, disait un innovateur à son disciple, qui apprenne de moi mes pensées pour les formuler ensuite dans sa langue : je parviendrais mieux ainsi à forcer l'oreille et le cœur des hommes. On peut, au moyen des sons, séduire les hommes au profit de toute erreur et de toute vérité : qui pourrait *réfuter* un son ? » – « Tu voudrais donc passer pour irréfutable ? » dit le disciple. L'innovateur répliqua : « Je voudrais que le germe se transforme en arbre. Pour qu'une doctrine se transforme en arbre, il faut que l'on y croie pendant une bonne période : pour que l'on y croie, il faut la faire passer pour irréfutable. L'arbre a besoin de tempêtes, de doute, de vermine, de méchanceté pour révéler l'espèce et la force de son germe ; qu'il se brise, s'il n'est pas assez fort ! Mais un germe ne saurait jamais qu'être anéanti, – non réfuté ! » – Lorsqu'il eut dit cela, le disciple lança avec véhémence : « Mais moi, je crois à ta cause et la tiens pour si forte que je dirai tout, tout ce que j'ai encore sur le cœur contre elle. » – L'innovateur rit en lui-même et le menaça du doigt : « Voilà la meilleure manière d'être un disciple, dit-il alors, mais elle est dangereuse et toutes les sortes de doctrines ne la supportent pas. »

107

Notre ultime reconnaissance envers l'art. – Si nous n'avions pas donné notre approbation aux arts et inventé cette espèce de culte du non-vrai : la compréhension de l'universalité du non-vrai et du mensonge que nous offrent à présent les sciences – la compréhension de l'illusion et de l'erreur comme condition de l'existence connaissante et percevante –, nous seraient totalement

insupportables. La *probité* entraînerait le dégoût et le suicide. Mais aujourd'hui notre probité possède une contre-puissance qui nous aide à éluder de telles conséquences : l'art, entendu comme la *bonne* disposition envers l'apparence. Nous n'interdisons pas toujours à notre œil d'arrondir, de parachever par l'imagination : et ce n'est plus alors l'éternelle imperfection que nous transportons sur le fleuve du devenir – nous pensons alors porter une *déesse* et nous accomplissons ce service avec de la fierté et une innocence enfantine. Comme phénomène esthétique, l'existence demeure toujours *supportable*, et l'art nous offre l'œil, la main et surtout la bonne conscience qui nous donnent le *pouvoir* de faire de nous-mêmes un tel phénomène. Nous devons de temps en temps nous reposer de nous-mêmes en jetant d'en haut un regard sur nous-mêmes, et, avec un éloignement artistique en riant *sur* nous-mêmes ou en pleurant *sur* nous-mêmes ; nous devons découvrir le *héros* et de même le *bouffon* qui se cachent dans notre passion de connaissance, nous devons quelquefois nous réjouir de notre folie pour pouvoir continuer à éprouver de la joie à notre sagesse ! Et c'est précisément parce que nous sommes en dernière instance des hommes lourds et sérieux, et plutôt des poids que des hommes, que rien ne nous fait tant de bien que le *bonnet de bouffon* : nous en avons besoin à l'égard de nous-mêmes – nous avons besoin de tout art insolent, planant dans les airs, dansant, moqueur, enfantin et bienheureux pour ne pas perdre cette *liberté qui se tient au-dessus des choses* que notre idéal exige de nous. Ce serait pour nous une *rechute* que de tomber, en raison précisément de notre probité susceptible, au beau milieu de la morale et par amour pour des exigences excessivement sévères que nous nous imposons à cet égard, de nous transformer en monstres et en épouvantails de vertu. Nous devons aussi *pouvoir* nous tenir *au-dessus de* la morale : et pas seulement nous tenir avec la raideur anxieuse de celui qui craint à chaque instant de glisser et de tomber, mais aussi planer et jouer au-dessus d'elle ! Comment pourrions-nous pour ce nous passer de l'art, tout comme du bouffon ? – Et tant que d'une manière ou d'une autre vous aurez encore *honte* de vous-mêmes, vous ne serez pas encore des nôtres !

TROISIÈME LIVRE

108

Nouveaux combats. – Après que Bouddha fut mort, on montra encore son ombre durant des siècles dans une caverne, – une ombre formidable et terrifiante. Dieu est mort : mais l'espèce humaine est ainsi faite qu'il y aura peut-être encore durant des millénaires des cavernes au fond desquelles on montrera son ombre. – Et nous – il nous faut aussi vaincre son ombre !

109

Gardons-nous ! – Gardons-nous de penser que le monde est un être vivant. Vers où s'étendrait-il ? De quoi se nourrirait-il ? Comment pourrait-il croître et augmenter ? Nous savons à peine ce qu'est l'organique : et nous réinterpréterions l'indiciblement dérivé, tardif, rare, fortuit que nous percevons aujourd'hui sur la croûte de la terre comme l'essentiel, l'universel, l'éternel, ainsi que le font ceux qui qualifient le tout d'organisme ? Cela suscite en moi le dégoût. Gardons-nous déjà de croire que le tout est une machine ; il n'est certainement pas construit pour atteindre un but, nous lui faisons bien trop d'honneur en lui appliquant le terme de « machine ». Gardons-nous de présupposer absolument et partout quelque chose d'aussi bien conformé que le mouvement cyclique des étoiles les plus proches de nous ; un simple coup d'œil sur la Voie lactée suscite le doute et nous fait nous demander s'il n'existe pas là des mouvements bien plus grossiers et contradictoires, et de même des étoiles

suivant d'éternelles trajectoires de chute rectilignes et d'autres choses du même ordre. L'ordre astral dans lequel nous vivons est une exception ; cet ordre, et la durée considérable dont il est la condition, a à son tour rendu possible l'exception des exceptions : la formation de l'organique. Le caractère général du monde est au contraire de toute éternité chaos, non pas au sens de l'absence de nécessité, mais au contraire au sens de l'absence d'ordre, d'articulation, de forme, de beauté, de sagesse et de tous nos anthropomorphismes esthétiques quelque nom qu'on leur donne. À en juger du point de vue de notre raison, ce sont les coups malheureux qui constituent de loin la règle, les exceptions ne sont pas le but secret et tout le carillon répète éternellement son air, qui ne mérite jamais d'être qualifié de mélodie – et enfin il n'est pas jusqu'au mot de « coup malheureux » qui ne soit déjà une humanisation qui enferme un reproche. Mais nous aurions le droit de blâmer ou louer le tout ! Gardons-nous de lui attribuer insensibilité et déraison ou leurs contraires : il n'est ni parfait, ni beau, ni noble, et ne veut rien devenir de tout cela, il ne cherche absolument pas à imiter l'homme ! Il n'est nullement concerné par aucun de nos jugements esthétiques et moraux ! Il ne possède pas non plus de pulsion d'autoconservation, et pas de pulsions tout court ; il ne connaît pas non plus de lois. Gardons-nous de dire qu'il y a des lois dans la nature. Il n'y a que des nécessités : nul n'y commande, nul n'y obéit, nul ne transgresse. Si vous savez qu'il n'y a pas de buts, vous savez aussi qu'il n'y a pas de hasard : car c'est seulement aux côtés d'un monde de buts que le terme de « hasard » a un sens. Gardons-nous de dire que la mort est le contraire de la vie. Le vivant n'est qu'un genre du mort, et un genre très rare. – Gardons-nous de penser que le monde crée éternellement du nouveau. Il n'y a pas de substances d'une durée éternelle ; la matière est une erreur au même titre que le Dieu des Éléates. Mais quand en aurons-nous fini avec notre prudence et notre circonspection ? Quand donc toutes ces ombres de Dieu cesseront-elles de nous assombrir ? Quand aurons-nous totalement dédivinisé la nature ? Quand aurons-nous le droit de commencer à *naturaliser* les hommes que nous sommes au moyen de cette nature purifiée, récemment découverte, récemment délivrée !

110

Origine de la connaissance. – L'intellect n'a, durant d'immenses périodes, produit que des erreurs ; certaines d'entre elles se révélèrent utiles et propices à la conservation de l'espèce : celui qui les trouvait ou les recevait en héritage

menait avec davantage de bonheur son combat pour lui-même et pour sa progéniture. Ces articles de foi erronés, qui n'ont cessé d'être transmis en héritage et ont fini par devenir quasiment le patrimoine spécifique et fondamental de l'homme, sont par exemple ceux-ci : le fait qu'il existe des choses durables, qu'il existe des choses identiques, qu'il existe des choses, des matières, des corps, qu'une chose est comme elle apparaît, que notre vouloir est libre, que ce qui est bon pour moi est aussi bon en soi et pour soi. Il fallut attendre très tard pour qu'apparaissent les hommes qui récusèrent et mirent en doute ces principes, – il fallut attendre très tard pour qu'apparaisse la vérité, forme de connaissance la plus dénuée de force. Il semblait qu'on ne puisse pas vivre avec elle, notre organisme était agencé pour son contraire ; toutes ses fonctions supérieures, les perceptions des sens et toute espèce de sensation en général travaillaient avec ces erreurs fondamentales incorporées depuis la nuit des temps. Plus encore : ces principes devinrent les normes en fonction desquelles on mesurait le « vrai » et le « non-vrai » – jusqu'au cœur des régions les plus écartées de la logique pure. Donc : la *force* des connaissances ne tient pas à leur degré de vérité mais à leur ancienneté, au fait qu'elles sont incorporées, à leur caractère de condition de vie. Là où vivre et connaître semblaient entrer en contradiction, on n'a jamais livré de combat sérieux ; la contestation et le doute passaient alors pour de la folie. Les penseurs d'exception qui malgré cela, comme les Éléates, établirent et défendirent le contraire des erreurs naturelles crurent qu'il était possible de *vivre* également ce contraire : ils inventèrent le sage entendu comme l'homme de l'immutabilité, de l'impersonnalité, de l'universalité de l'intuition, comme un et tout en même temps, doué d'une faculté propre pour cette connaissance renversée ; ils étaient animés de la croyance que leur connaissance était en même temps le principe de la *vie*. Mais pour pouvoir affirmer tout cela, ils durent se *tromper* sur leur propre état : ils durent s'attribuer illusoirement impersonnalité et durée sans changement, se méprendre sur l'essence de l'homme de connaissance, nier la violence des pulsions dans le connaître et de manière générale concevoir la raison comme activité totalement libre, ayant sa source en elle-même ; ils refusèrent de voir qu'eux aussi étaient parvenus à leurs principes en contredisant ce qui est valide, ou en aspirant au repos ou à la possession exclusive ou à la domination. Le développement affiné de la probité et du scepticisme finirent par rendre également ces hommes impossibles ; leur vie et leurs jugements aussi s'avérèrent dépendre de ces pulsions et erreurs fondamentales de toute existence connaissante qui remontent à la nuit des temps. – Cette probité affinée et ce scepticisme prirent naissance partout où deux principes opposés apparurent *applicables* à la vie parce que tous les deux s'accordaient avec les erreurs

fondamentales, là où, par conséquent, on pouvait se quereller au sujet du degré, plus élevé ou plus faible, d'*utilité* pour la vie ; de même, là où des principes nouveaux se montraient sinon utiles pour la vie, du moins non nuisibles, comme expressions d'une pulsion de jeu intellectuelle, et innocents et heureux comme tout jeu. Progressivement, le cerveau humain s'emplit de tels jugements et de telles convictions, et ainsi prirent naissance, dans cet enchevêtrement, fermentation, lutte et désir de puissance. Ce ne sont pas seulement l'utilité et le plaisir, mais toute espèce de pulsions qui prirent part à la lutte pour « les vérités » ; la lutte intellectuelle devint occupation, attirance, profession, devoir, dignité – : la connaissance et l'aspiration au vrai finirent par prendre place, en tant que besoin, parmi les autres besoins. À partir de ce moment, non seulement la croyance et la conviction, mais aussi la mise à l'épreuve, la négation, la défiance, la contradiction devinrent une *puissance*, tous les instincts « mauvais » furent subordonnés à la connaissance, mis à son service, et reçurent l'éclat de ce qui est permis, vénéré, utile et pour finir le regard et l'innocence du *bien*. La connaissance devint donc une partie de la vie même et, en tant que vie, une puissance constamment en croissance : jusqu'à ce que finalement la connaissance et ces erreurs fondamentales remontant à la nuit des temps entrent en conflit, toutes deux comme vie, toutes deux comme puissance, toutes deux dans le même homme. Le penseur : c'est désormais l'être chez qui la pulsion de vérité et ces erreurs conservatrices de la vie livrent leur premier combat après que la pulsion de vérité a *prouvé* qu'elle est elle aussi une puissance conservatrice de vie. Par rapport à l'importance de ce combat, tout le reste est indifférent : la question ultime relative à la condition de la vie est ici posée, et c'est ici que l'on fait la première tentative pour répondre à cette question par l'expérience. Jusqu'à quel point la vérité supporte-t-elle l'incorporation ? – voilà la question, voilà l'expérimentation.

111

Provenance du logique. – À partir de quoi la logique a-t-elle pris naissance dans la tête des hommes ? À coup sûr à partir de la non-logique, dont l'empire, à l'origine, a dû être immense. Mais des quantités innombrables d'êtres qui raisonnaient autrement que nous ne raisonnons aujourd'hui, ont péri : voilà qui pourrait avoir été encore plus vrai ! Celui qui par exemple ne savait pas trouver suffisamment souvent le « même », en ce qui concerne la nourriture ou en ce qui concerne les animaux hostiles, celui qui donc subsumait trop lentement, ou se

montrait trop prudent dans la subsomption n'avait qu'une probabilité de survie plus faible que celui qui, dans tout ce qui était semblable, devinait immédiatement le même. Mais le penchant prédominant à traiter le semblable comme de l'identique, penchant illogique – car il n'y a en soi rien d'identique –, a le premier créé tous les fondements de la logique. Il fallut de même, pour qu'apparaisse le concept de substance, qui est indispensable à la logique, bien qu'au sens le plus strict, rien de réel ne lui corresponde, – que durant une longue période on ne voie pas, qu'on ne sente pas ce qu'il y a de changeant dans les choses ; les êtres qui ne voyaient pas avec précision avaient un avantage sur ceux qui voyaient tout « en flux ». En soi et pour soi, tout degré élevé de prudence dans le raisonnement, tout penchant sceptique est déjà un grand danger pour la vie. Aucun être vivant ne se serait conservé si le penchant inverse, qui pousse à affirmer plutôt qu'à suspendre son jugement, à se tromper et à imaginer plutôt qu'à attendre, à acquiescer plutôt qu'à nier, à juger plutôt qu'à être juste – n'avait pas été élevé d'une manière extraordinairement vigoureuse. – Le cours des pensées et des conclusions logiques dans notre cerveau actuel correspond à un processus et à une lutte de pulsions qui en soi et à titre individuel sont toutes très illogiques et injustes ; nous ne prenons habituellement connaissance que du résultat de la lutte : tant le fonctionnement de cet antique mécanisme est aujourd'hui rapide et caché.

112

Cause et effet. – Nous appelons cela « explication » : mais c'est une « description », ce qui nous distingue des stades plus anciens de la connaissance et de la science. Nous décrivons mieux, – nous expliquons tout aussi peu que tous nos prédécesseurs. Nous avons découvert une succession multiple là où l'homme naïf et le chercheur des cultures plus anciennes ne voyaient que deux instances, « cause » et « effet », comme on le disait ; nous avons perfectionné l'image du devenir, mais nous ne sommes pas passés par-delà l'image, ni derrière l'image. Nous voyons la série des causes de manière bien plus complète dans chaque cas, nous concluons : telle et telle chose doivent d'abord se produire pour que telle autre s'ensuive, – mais par là, nous n'avons rien *compris*. La qualité, par exemple dans tout processus chimique, continue d'apparaître comme un « miracle », de même toute mise en mouvement ; personne n'a « expliqué » le choc. Mais comment pourrions-nous donc expliquer ! Nous opérons exclusivement avec des choses qui n'existent pas, avec des lignes, des surfaces,

des corps, des atomes, des temps divisibles, des espaces divisibles –, comment pourrait-il seulement y avoir explication quand nous commençons par tout transformer en *image*, en notre image ! Il suffit de considérer la science comme une humanisation des choses aussi fidèle que possible, nous apprenons à nous décrire nous-mêmes de manière toujours plus précise en décrivant les choses et leur succession. Cause et effet : probablement n'existe-t-il jamais une telle dualité, – en vérité nous sommes face à un *continuum* dont nous isolons quelques éléments ; de même que nous ne percevons jamais un mouvement que sous forme de points isolés, que donc nous ne voyons pas véritablement mais que nous inférons. La soudaineté avec laquelle de nombreux effets se dessinent nous induit en erreur ; mais ce n'est qu'une soudaineté pour nous. Il y a dans cette seconde de soudaineté une quantité infinie de processus qui nous échappent. Un intellect qui verrait cause et effet comme un *continuum*, non à notre manière, comme une partition et une fragmentation arbitraires, qui verrait le flux du devenir, – rejetterait le concept de cause et d'effet et nierait tout conditionnement.

113

Éléments pour la doctrine des poisons. – Il faut le concours de tant de choses pour que naisse une pensée scientifique : et toutes ces forces nécessaires ont dû être inventées, exercées, cultivées une par une ! Mais à l'état isolé, elles ont très fréquemment eu un tout autre effet qu'aujourd'hui, où, à l'intérieur de la pensée scientifique, elles se limitent et se disciplinent mutuellement : – elles ont agi comme des poisons, par exemple la pulsion dubitatrice, la pulsion négatrice, la pulsion expectante, la pulsion rassemblante, la pulsion dissolvante. Bien des hécatombes d'hommes ont été offertes en sacrifice avant que ces pulsions n'apprennent à comprendre leur contiguïté et à se sentir ensemble comme des fonctions d'un pouvoir organisateur unique au sein d'un homme unique ! Et que nous sommes encore loin du point où les forces artistiques et la sagesse pratique de la vie aussi s'uniront à la pensée scientifique, où se constituera un système organique supérieur par rapport auquel le savant, le médecin, l'artiste et le législateur, tels que nous les connaissons aujourd'hui, apparaîtraient nécessairement comme de misérables antiquités !

114

Etendue du moral. – Lorsque nous voyons une image nouvelle, nous la construisons d'emblée à l'aide de toutes les anciennes expériences que nous avons faites, *suivant le degré* de notre probité et de notre justice. Il n'y a pas d'expériences vécues qui ne soient morales, même dans le domaine de la perception sensorielle.

115

Les quatre erreurs. – L'homme a été éduqué par ses erreurs : il ne se vit jamais, tout d'abord, qu'incomplètement, en second lieu il s'attribua des qualités imaginaires, en troisième lieu il se sentit dans une situation hiérarchique inexacte à l'égard de l'animal et de la nature, en quatrième lieu, il ne cessa d'inventer de nouvelles tables de biens et les considéra pendant un certain temps comme éternelles et inconditionnées de sorte que tantôt telle pulsion et tel état humain, tantôt tels autres occupèrent le premier rang et furent ennoblis par suite de cette appréciation. Si l'on compte pour rien ces quatre erreurs, on aura également compté pour rien l'humanitarisme, l'humanité et la « dignité humaine ».

116

Instinct du troupeau. – Là où nous rencontrons une morale, nous trouvons une appréciation et une hiérarchie des pulsions et des actions humaines. Ces appréciations et ces hiérarchies sont toujours l'expression des besoins d'une communauté et d'un troupeau : ce qui *lui* est utile au premier titre – et au second et au troisième –, cela est aussi l'étalon suprême de la valeur de tous les individus. La morale induit l'individu à devenir fonction du troupeau et à ne s'attribuer de valeur que comme fonction. Les conditions de conservation d'une communauté ayant été très différentes d'une communauté à l'autre, il y eut des morales très différentes ; et eu égard aux transformations essentielles que les troupeaux et les communautés, les États et les sociétés, sont encore sur le point de connaître, on peut prophétiser qu'il y aura encore des morales très divergentes. La moralité est l'instinct du troupeau dans l'individu.

117

Remords du troupeau. – Durant les époques les plus longues et les plus reculées de l'humanité, il existait un tout autre remords que de nos jours. On ne se sent aujourd'hui responsable que de ce que l'on veut et fait et l'on place sa fierté en soi-même : tous nos professeurs de droit partent de ce sentiment de soi et de ce sentiment de plaisir de l'individu comme si de tout temps la source du droit avait jailli d'ici. Mais durant la plus longue période de l'humanité, il n'y avait rien de plus terrifiant que de se sentir individu. Être seul, avoir une sensibilité singulière, ni obéir ni commander, avoir le sens d'un individu – ce n'était pas alors un plaisir, mais au contraire un châtiment ; on était condamné « à l'individu ». La liberté de penser était ressentie comme le malaise même. Alors que nous éprouvons dans la loi et l'insertion dans un ordre comme une contrainte et un dommage, on éprouvait alors dans l'égoïsme comme une chose pénible, une véritable détresse. Être soi, s'apprécier soi-même à partir de ses propres poids et mesures – cela était alors contraire au goût. L'inclination à agir de la sorte aurait été ressentie comme de la démence : car toute misère et toute peur étaient liées à la solitude. La « volonté libre » avait alors pour voisin immédiat la mauvaise conscience : plus on agissait de manière non libre, plus l'action exprimait l'instinct du troupeau et non le sentiment personnel, et plus on s'estimait moral. Tout ce qui nuisait au troupeau, que l'individu l'ait voulu ou ne l'ait pas voulu, procurait alors à cet individu un remords – et en outre à son voisin, voire même au troupeau tout entier ! – C'est sur ce point que nous avons le plus changé d'école.

118

Bienveillance. – Est-il vertueux pour une cellule de se transformer en fonction d'une autre cellule plus forte ? Elle le doit de toute nécessité. Et est-ce mal que la plus forte s'assimile celle-ci ? Elle aussi le doit de toute nécessité ; cela est pour elle nécessaire car elle tend à une compensation surabondante et veut se régénérer. Par conséquent, on doit distinguer dans la bienveillance : la pulsion d'appropriation et la pulsion de soumission selon que c'est le plus fort ou le plus faible qui éprouve de la bienveillance. La joie et le désir vont de pair chez le plus fort qui veut transformer quelque chose pour en faire sa fonction : la joie et la volonté d'être désiré chez le plus faible qui veut devenir fonction. – La pitié est

essentiellement la première de ces deux choses, une agréable excitation de la pulsion d'appropriation à la vue du plus faible : en quoi il faut encore tenir compte du fait que « fort » et « faible » sont des concepts relatifs.

119

Pas d'altruisme ! – Je vois en surabondance chez beaucoup d'êtres humains la force et le désir de vouloir être fonction ; ils se pressent vers tous les endroits où *ils* peuvent, eux précisément, être fonction, et ont pour les repérer le flair le plus fin. En font partie ces femmes qui se changent en fonction d'un homme, fonction qui chez lui est justement peu développée et deviennent ainsi son porte-monnaie, sa politique ou sa sociabilité. C'est lorsqu'ils s'intègrent à un organisme étranger que de tels êtres se conservent le mieux ; s'ils n'y parviennent pas, ils se fâchent, s'irritent et se déchirent eux-mêmes.

120

Santé de l'âme. – La populaire formule médicale de morale (l'auteur en est Ariston de Chios) « la vertu est la santé de l'âme » – devrait au moins, pour être utilisable, être modifiée de la manière suivante : « ta vertu est la santé de ton âme ». Car il n'y a pas de santé en soi, et tous les essais pour définir ce type de choses ont échoué misérablement. C'est de ton but, de ton horizon, de tes pulsions, de tes erreurs et en particulier des idéaux et des fantasmes de ton âme que dépend la détermination de *ce que* doit signifier la santé même pour ton *corps*. Il existe donc d'innombrables santés du corps ; et plus on permet à nouveau à l'individuel et à l'incomparable de lever la tête, plus on se défait du dogme de l'« égalité des hommes », et plus il faut aussi que nos médecins se débarrassent du concept de santé normale, et en outre de régime normal, de cours normal de la maladie. Et alors seulement, le temps sera peut-être venu de réfléchir à la santé et à la maladie de l'âme et de placer la vertu propre de chacun dans la santé de celle-ci : laquelle pourrait certes apparaître chez l'un comme le contraire de la santé pour un autre. Enfin, la grande question demeurerait encore ouverte : celle de savoir si nous pourrions nous *passer de* la maladie, même pour le développement de notre vertu, et si en particulier notre soif de connaissance et de connaissance de nous-mêmes n'aurait pas tout autant besoin de l'âme malade

que de l’âme saine : bref, si la volonté exclusive de santé ne serait pas un préjugé, une lâcheté et peut-être un reste de barbarie et de mentalité arriérée des plus raffinées.

121

La vie, nullement un argument. – Nous nous sommes arrangé un monde dans lequel nous pouvons vivre – en admettant des corps, des lignes, des surfaces, des causes et des effets, le mouvement et le repos, la forme et le contenu : sans ces articles de foi, nul homme ne supporterait aujourd’hui de vivre ! Mais cela ne revient pas encore à les prouver. La vie n’est pas un argument ; parmi les conditions de la vie, il pourrait y avoir l’erreur.

122

Le scepticisme moral dans le christianisme. – Le christianisme aussi a largement contribué aux Lumières : il enseigna le scepticisme moral de manière très pénétrante et très efficace : en accusant, en rendant aigre, mais avec une patience et une finesse infatigables : il anéantit la foi de tout individu en ses « vertus » : il fit disparaître à tout jamais de la terre ces grands vertueux dont l’Antiquité n’était pas pauvre, ces hommes du peuple qui, tout à la foi en leur perfection, déambulaient avec une majesté de toréador. Lorsque nous lisons aujourd’hui, éduqués comme nous le sommes à cette école chrétienne de scepticisme, les livres de morale des Anciens, par exemple ceux de Sénèque et d’Épictète, nous éprouvons une supériorité plaisante, et nous sommes secrètement assaillis d’intuitions pénétrantes et d’aperçus surplombants, cela nous donne le sentiment d’entendre un enfant pérorer devant un vieillard, ou une jeune et belle exaltée devant La Rochefoucauld : nous savons mieux ce que c’est que la vertu ! Mais nous avons fini par appliquer aussi ce même scepticisme à tous les états et processus *religieux*, tels le péché, le repentir, la grâce, la sainteté, et nous avons laissé le ver si bien ronger que nous éprouvons désormais le même sentiment de supériorité et de perspicacité subtiles en lisant tous les livres chrétiens aussi : – nous connaissons mieux aussi les sentiments religieux ! Et il est temps de bien les connaître et de bien les décrire, car les pieux de l’ancienne foi sont également en train de disparaître : – sauvons leur image et leur type à

tout le moins pour la connaissance !

123

La connaissance, plus qu'un moyen. – Même sans cette passion nouvelle – je veux dire la passion de la connaissance – la science progresserait : la science a grandi et s'est accrue sans elle jusqu'à aujourd'hui. La brave croyance à la science, le préjugé favorable dont elle bénéficie et qui domine aujourd'hui nos États (autrefois c'était même l'Église) tiennent fondamentalement à l'extrême rareté avec laquelle ce penchant et cette aspiration inconditionnés se sont révélés en elle, et à ce fait que la science *n*'est justement *pas* considérée comme une passion, mais comme un état et un « ethos ». Il suffit même, souvent, de l'*amour-plaisir** de la connaissance (curiosité), il suffit de l'*amour-vanité**, le fait d'être habitué à elle, avec la visée seconde de l'honneur et du pain, il suffit même pour beaucoup qu'ils ne sachent rien faire d'autre d'un excédent de loisir que lire, collectionner, classer, observer, continuer à raconter : leur « pulsion scientifique », c'est leur ennui. Le pape Léon X a un jour (dans le bref à Béroalde) chanté les louanges de la science : il la décrit comme le plus beau joyau et la plus grande fierté de notre vie, comme une occupation noble dans le bonheur et dans le malheur ; « Sans elle, déclare-t-il pour conclure, toute entreprise humaine serait privée d'appui solide, – même avec elle, ces entreprises humaines demeurent bien assez changeantes et incertaines ! » Mais ce pape passablement sceptique tait, comme tous les autres apologistes ecclésiastiques de la science, le jugement ultime qu'il porte sur elle. On peut bien conclure de ses propos, chose assez remarquable pour un tel ami de l'art, qu'il place la science au-dessus de l'art ; il demeure que c'est par pure courtoisie qu'il n'évoque pas ici ce qu'il place lui aussi loin au-dessus de toute science : la « vérité révélée » et le « salut éternel de l'âme », – que lui importent face à cela joyau, fierté, divertissement, sécurité de la vie ! « La science est une chose de second ordre, rien d'ultime, d'inconditionné, nullement un objet de passion », – ce jugement demeura enfoui dans l'âme de Léon : le véritable jugement chrétien sur la science ! Dans l'Antiqui té, sa dignité et la reconnaissance dont elle bénéficiait étaient amoindries du fait que, même parmi ses disciples les plus fervents, l'aspiration à la *vertu* occupait la première place, et que l'on croyait déjà avoir décerné à la connaissance sa louange la plus haute en célébrant en elle le meilleur moyen d'atteindre la vertu. C'est un fait nouveau dans l'histoire que la connaissance veuille être plus qu'un moyen.

124

Dans l'horizon de l'infini. – Nous avons quitté la terre et nous sommes embarqués ! Nous avons rompu les ponts derrière nous, – plus encore, nous avons rompu la terre derrière nous ! Et désormais, petit vaisseau ! Prends garde ! Autour de toi s'étend l'océan, c'est vrai, il ne rugit pas toujours, et quelquefois il s'étend comme soie et or et rêverie de bienveillance. Mais il viendra des heures où tu reconnaîtras qu'il est infini, et qu'il n'y a rien de plus effrayant que l'infinité. Oh quel pauvre oiseau qui s'est senti libre et qui désormais se heurte aux murs de cette cage ! Malheur si la nostalgie de la terre te saisit, comme s'il y avait eu là-bas plus de *liberté*, – il n'y a plus de « terre » !

125

Le dément. – N'avez-vous pas entendu parler de ce dément qui, dans la clarté de midi alluma une lanterne, se précipita au marché et cria sans discontinuer : « Je cherche Dieu ! Je cherche Dieu ! » – Étant donné qu'il y avait justement là beaucoup de ceux qui ne croient pas en Dieu, il déchaîna un énorme éclat de rire. S'est-il donc perdu ? disait l'un. S'est-il égaré comme un enfant ? disait l'autre. Ou bien s'est-il caché ? A-t-il peur de nous ? S'est-il embarqué ? A-t-il émigré ? – ainsi criaient-ils en riant dans une grande pagaille. Le dément se précipita au milieu d'eux et les transperça du regard. « Où est passé Dieu ? lança-t-il, je vais vous le dire ! *Nous l'avons tué*, – vous et moi ! Nous sommes tous ses assassins ! Mais comment avons-nous fait cela ? Comment pûmes-nous boire la mer jusqu'à la dernière goutte ? Qui nous donna l'éponge pour faire disparaître tout l'horizon ? Que fîmes-nous en détachant cette terre de son soleil ? Où l'emporte sa course désormais ? Où nous emporte notre course ? Loin de tous les soleils ? Ne nous abîmons-nous pas dans une chute permanente ? Et ce en arrière, de côté, en avant, de tous les côtés ? Est-il encore un haut et un bas ? N'errons-nous pas comme à travers un néant infini ? L'espace vide ne répand-il pas son souffle sur nous ? Ne s'est-il pas mis à faire plus froid ? La nuit ne tombe-t-elle pas continuellement, et toujours plus de nuit ? Ne faut-il pas allumer des lanternes à midi ? N'entendons-nous rien encore du bruit des fossoyeurs qui ensevelissent Dieu ? Ne sentons-nous rien encore de la décomposition divine ? – les dieux aussi se décomposent ! Dieu est mort ! Dieu demeure mort ! Et nous l'avons tué ! Comment nous consolerons-nous, nous, assassins entre les assassins ? Ce

que le monde possédait jusqu'alors de plus saint et de plus puissant, nos couteaux l'ont vidé de son sang, – qui nous lavera de ce sang ? Avec quelle eau pourrions-nous nous purifier ? Quelles cérémonies expiatoires, quels jeux sacrés nous faudra-t-il inventer ? La grandeur de cet acte n'est-elle pas trop grande pour nous ? Ne nous faut-il pas devenir nous-mêmes des dieux pour apparaître seulement dignes de lui ? Jamais il n'y eut acte plus grand, – et quiconque naît après nous appartient du fait de cet acte à une histoire supérieure à ce que fut jusqu'alors toute histoire ! » – Le dément se tut alors et considéra de nouveau ses auditeurs : eux aussi se taisaient et le regardaient déconcertés. Il jeta enfin sa lanterne à terre : elle se brisa et s'éteignit. « Je viens trop tôt, dit-il alors, ce n'est pas encore mon heure. Cet événement formidable est encore en route et voyage, – il n'est pas encore arrivé jusqu'aux oreilles des hommes. La foudre et le tonnerre ont besoin de temps, la lumière des astres a besoin de temps, les actes ont besoin de temps, même après qu'ils ont été accomplis, pour être vus et entendus. Cet acte est encore plus éloigné d'eux que les plus éloignés des astres, – *et pourtant ce sont eux qui l'ont accompli*. » – On raconte encore que ce même jour, le dément aurait fait irruption dans différentes églises et y aurait entonné son *Requiem aeternam deo*. Expulsé et interrogé, il se serait contenté de rétorquer constamment ceci : « Que sont donc encore ces églises si ce ne sont pas les caveaux et les tombeaux de Dieu ? » – 126

Explications mystiques. – Les explications mystiques passent pour profondes ; la vérité est qu'elles ne sont même pas superficielles.

127

Répercussion de la religiosité la plus reculée. – Tout homme qui ne pense pas est d'avis que la volonté est la seule chose qui exerce une action ; vouloir serait quelque chose de simple, du donné, du non-déductible, du compréhensible en soi par excellence. Il est convaincu lorsqu'il fait quelque chose, par exemple lorsqu'il porte un coup, que c'est *lui* qui frappe, et qu'il a frappé parce qu'il *voulait* frapper. Il ne remarque absolument rien qui fasse problème en cela ; au contraire, le sentiment de la *volonté* lui suffit non seulement pour admettre la cause et l'effet, mais encore pour croire *comprendre* leur relation. Du mécanisme de ce qui se passe et du subtil travail aux cent facettes qui doit être accompli pour que se produise le coup, ainsi que de l'incapacité de la volonté en soi à effectuer fût-ce la plus infime partie de ce travail, il ne sait rien. La volonté est pour lui une force qui s'exerce de manière magique : la croyance à la volonté

entendue comme la cause d'effets est la croyance à des forces qui s'exercent de manière magique. Or à l'origine, partout où il voyait se produire quelque chose, l'homme a cru à une volonté entendue comme cause et à des êtres doués d'une volonté personnelle exerçant une action à l'arrière-plan, – le concept de mécanique lui était tout à fait étranger. Mais comme durant d'immenses périodes, l'homme n'a cru qu'à des personnes (et non à des matières, des forces, des choses, etc.), la croyance à la cause et à l'effet est devenue pour lui une croyance fondamentale qu'il applique partout où se produit quelque chose, – aujourd'hui encore de manière instinctive et comme un fragment d'atavisme hérité de l'origine la plus reculée. Les propositions « pas d'effet sans cause », « tout effet est à son tour une cause » apparaissent comme les généralisations de propositions beaucoup plus restreintes : « là où s'exerce une action, on a voulu », « on ne peut exercer une action que sur des êtres doués de volonté », « il n'y a jamais d'effet purement subi, qui n'entraîne pas de conséquences, tout subir est au contraire une excitation de la volonté » (à agir, à se défendre, à se venger, à exercer des représailles), – mais durant les âges primitifs de l'humanité, les premières et les secondes propositions étaient identiques, les premières n'étaient pas des généralisations des secondes, mais les secondes étaient au contraire des explicitations des premières. – Schopenhauer, en admettant que tout ce qui existe n'est que quelque chose qui veut, a intronisé une mythologie qui remonte à la nuit des temps ; il semble n'avoir jamais tenté une analyse de la volonté parce qu'il *croyait* à la simplicité et à l'immédiateté de tout vouloir, comme tout un chacun : – alors que le vouloir n'est qu'un mécanisme qui fonctionne si bien qu'il échappe presque à l'œil qui l'observe. Contre lui, je pose ces propositions : d'abord, pour qu'apparaisse de la volonté, une représentation de plaisir et de déplaisir est nécessaire. En second lieu : qu'une excitation violente soit ressentie comme plaisir ou comme déplaisir, c'est l'affaire de l'intellect *interprétant*, lequel du reste effectue ce travail la plupart du temps de manière pour nous inconsciente ; et une seule et même excitation *peut* être interprétée comme plaisir ou comme déplaisir. En troisième lieu : il n'y a de plaisir, de déplaisir, et de volonté que chez les êtres intellectuels ; l'immense majorité des organismes ne possède rien de tel.

128

La valeur de la prière. – La prière est inventée pour les hommes qui n'ont pas de pensées par eux-mêmes et qui ignorent toute élévation de l'âme ou chez qui

elle passe inaperçue : que doivent faire ceux-ci dans les lieux saints et dans toutes les situations importantes de la vie qui exigent du calme et une sorte de dignité ? Pour qu'au moins ils ne *gênent* pas, la sagesse de tous les fondateurs de religion, les petits comme les grands, leur a prescrit la formule de la prière comme long travail mécanique des lèvres, lié à un effort de mémoire et un comportement également déterminé des mains, des pieds, et des yeux ! Ils peuvent bien alors, pareils aux Tibétains, remâcher d'innombrables fois leur « *om marie padme hum* », ou, comme à Bénarès, compter sur leurs doigts le nom du dieu Ram-Ram-Ram (et ainsi de suite, avec ou sans grâce) : ou vénérer Vishnou sous ses mille, Allah sous ses quatre-vingt-dix-neuf vocables : ou ils peuvent faire usage de moulins à prières et de rosaires, – l'important est que pour un temps, ce travail les stabilise et qu'ils offrent un aspect supportable : leur sorte de prière est inventée au profit des hommes pieux qui connaissent par eux-mêmes pensées et élévations. Et même ces derniers ont leurs heures de fatigue, durant lesquelles une série de paroles et de sons de vénération et une mécanique pieuse leur font du bien. Mais en admettant que ces hommes rares – dans toute religion, le religieux est une exception – sachent se débrouiller seuls : ces pauvres en esprit ne le savent pas, et leur interdire le marmottage de la prière signifie les priver de leur religion : ainsi que le protestantisme le montre de plus en plus clairement. À de tels hommes, la religion ne demande justement rien de plus que de *se tenir tranquilles*, de maîtriser leurs yeux, leurs mains, leurs jambes et leurs organes de toute sorte : ainsi, ils se trouvent pour un temps embellis et – plus semblables à l'homme !

129

Les conditions de Dieu. – « Dieu lui-même ne peut subsister sans des hommes sages » – a dit Luther, et à juste titre ; mais « Dieu peut encore moins subsister sans des hommes sans sagesse » – et cela, le brave Luther ne l'a pas dit !

130

Une décision dangereuse. – La décision chrétienne de trouver le monde laid et mauvais a rendu le monde laid et mauvais.

131

Christianisme et suicide. – Le christianisme a fait de la formidable aspiration au suicide qui existait à l'époque de son émergence le levier de sa puissance : il n'épargna que deux formes de suicide, les drapa dans la plus haute dignité et les plus hautes espérances, et proscrivit toutes les autres de manière terrifiante. Mais le martyre et la lente suppression de soi de l'ascète furent autorisés.

132

Contre le christianisme. – Désormais, c'est notre goût qui condamne le christianisme, non plus nos raisons.

133

Principe fondamental. – Une hypothèse inéluctable, à laquelle l'humanité est contrainte d'en revenir constamment est à la longue *plus puissante* que la foi la plus solidement ancrée en quelque chose de non vrai (telle la foi chrétienne). À la longue : cela signifie ici au bout de cent mille ans.

134

Les pessimistes comme victimes. – Là où s'impose un profond déplaisir quant à l'existence, se révèlent les répercussions d'une grave faute de régime alimentaire dont un peuple s'est longtemps rendu coupable. C'est ainsi que l'expansion du bouddhisme (*non pas* son émergence) est liée pour une large part à la place prépondérante et presque exclusive du riz dans l'alimentation des Indiens et à l'amollissement général qu'elle entraîne. Peut-être l'insatisfaction européenne de l'époque moderne doit-elle être considérée à partir de ce fait que le monde de nos ancêtres, tout le Moyen Âge, grâce aux influences exercées par les inclinations germaniques sur l'Europe, s'adonnait à la boisson : Moyen Âge, cela signifie l'empoisonnement de l'Europe par l'alcool. – Le déplaisir allemand quant à la vie est essentiellement consomption hivernale, sans oublier

l'atmosphère de cave et les émanations toxiques des poêles qui emplissent les habitations allemandes.

135

Provenance du péché. – Le péché, tel qu'on le ressent aujourd'hui partout où le christianisme règne ou a régné naguère : le péché est un sentiment juif et une invention juive, et eu égard à cet arrière-plan de toute la moralité chrétienne, le christianisme visait en fait à « judaïser » le monde entier. Jusqu'à quel degré il y est parvenu en Europe, c'est ce que l'on ressent de la manière la plus fine au degré d'étrangeté que l'Antiquité grecque – monde qui ignore le sentiment du péché – conserve pour notre sensibilité en dépit de toute la disposition à s'en rapprocher et se l'incorporer dont n'ont pas manqué des générations entières ainsi que beaucoup d'individus remarquables. « C'est à la seule condition que tu te repentes que Dieu te fait grâce » – voilà qui susciterait chez un Grec éclat de rire et scandale : il dirait « voilà bien un sentiment d'esclave ». On présuppose ici un être puissant, surpuissant, et cependant assoiffé de vengeance : sa puissance est si grande qu'on ne peut le léser en rien, sauf sur la question de l'honneur. Tout péché est une infraction au respect, un *crimen læsæ majestatis divinæ* – et rien de plus ! Faire acte de contrition, s'humilier, se rouler dans la poussière – telle est la première et l'ultime condition à laquelle se rattache sa grâce : restauration donc de son divin honneur ! Que par ailleurs le péché cause du dommage, qu'il enracine une calamité profonde et croissante qui, telle une maladie, saisit et étrangle les hommes l'un après l'autre – voilà qui laisse indifférent cet oriental céleste altéré d'honneur : le péché est un manquement à son égard, non à l'égard de l'humanité ! – celui à qui il a accordé sa grâce, il lui accorde aussi cette indifférence envers les conséquences naturelles du péché. Dieu et l'humanité sont pensés ici comme tellement séparés, tellement opposés qu'en fin de compte, on ne peut absolument pas pécher contre cette dernière, – toute action doit être considérée *uniquement sous le rapport de ses conséquences surnaturelles* : non pas de ses conséquences naturelles : ainsi le veut le sentiment juif, pour lequel tout ce qui est naturel est l'indigne en soi. Les *Grecs*, en revanche, étaient moins étrangers à cette pensée que le sacrilège aussi peut posséder de la dignité – même le vol, comme chez Prométhée, même le massacre du bétail, considéré comme expression d'une envie démente, comme chez Ajax : dans leur besoin d'ajouter et d'incorporer de la dignité au sacrilège, ils ont inventé la *tragédie*, – un art et un plaisir qui est demeuré étranger au juif,

au plus profond de son être, en dépit de tout son talent pour la poésie et de son inclination au sublime.

136

Le peuple élu. – Les juifs, qui se sont sentis le peuple élu parmi les peuples, et ce parce qu'ils sont le génie moral parmi les peuples (en raison de la capacité qu'ils ont eue de *mépriser* l'homme en soi *plus profondément* que n'importe quel autre peuple) – les juifs tirent de leur monarque et de leur saint divin une jouissance semblable à celui que la noblesse française tira de Louis XIV. Cette noblesse s'était laissé dérober toute sa puissance et sa souveraineté et était devenue méprisable : pour ne pas ressentir cet état de choses, pour pouvoir l'oublier, il fallait un éclat royal, une autorité royale et une plénitude de puissance *sans égale*, auxquels la noblesse seule put accéder. En s'élevant, conformément à ce privilège, à la hauteur de la cour et en considérant, de ce point de vue, tout en dessous de soi, tout comme méprisable, on pouvait dépasser toute irritabilité de sa conscience. Ainsi, on faisait intentionnellement culminer toujours plus haut, jusque dans les nuées, la tour de la puissance royale et l'on y posait les pierres ultimes de sa propre puissance.

137

Formulation imagée. – Un Jésus-Christ n'était possible que dans un paysage juif – je veux dire dans un paysage sur lequel pesait constamment la sombre et sublime nuée orageuse du courroux de Jéhovah. Il n'y eut que là que l'on ressentit la rare et brusque apparition d'un unique rayon de soleil perçant l'horrible nuit générale et persistante de la journée comme un miracle d'« amour », comme le rayon de la « grâce » la plus imméritée. Il n'y eut que là que le Christ put rêver son arc-en-ciel et son échelle céleste sur laquelle Dieu descendait vers les hommes ; partout ailleurs, le temps clair et le soleil ne passaient que trop pour la règle et la norme quotidienne.

138

L'erreur du Christ. – Le fondateur du christianisme pensait que les hommes ne souffrent de rien tant que de leurs péchés : – ce fut son erreur, l'erreur de celui qui se sentait sans péchés, qui manquait en cela d'expérience ! Ainsi, son âme s'emplit de cette merveilleuse et fantasmagorique miséricorde pour une détresse qui, même chez son peuple, l'inventeur du péché, était rarement une grande détresse ! – Mais les chrétiens se sont entendus à donner après coup raison à leur maître et à justifier son erreur en en faisant une « vérité ».

139

Couleur des passions. – Des natures telles que celle de l'apôtre Paul voient les passions d'un mauvais œil ; elles n'en connaissent que l'aspect sale, déformant et affligeant, – leur aspiration idéale vise donc à l'anéantissement des passions : dans le divin, ils voient la totale purification à leur égard. D'une manière toute différente de celle de Paul et des juifs, les Grecs ont orienté précisément leur aspiration idéale vers les passions et les ont aimées, élevées, dorées et divinisées ; de toute évidence, ils ne se sentaient pas seulement plus heureux, mais également plus purs et plus divins que d'ordinaire. – Et les chrétiens ? Voulurent-ils en cela devenir juifs ? Le sont-ils peut-être devenus ?

140

Trop juif. – Si Dieu voulait devenir objet d'amour, il aurait dû commencer par renoncer au rôle de juge et à la justice : – un juge, même un juge miséricordieux, n'est pas objet d'amour. Le fondateur du christianisme n'a pas fait preuve ici d'une sensibilité assez fine, – en tant que juif.

141

Trop oriental. – Comment ? Un Dieu qui aime les hommes à condition qu'ils croient en lui et darde des regards et des menaces terrifiants sur qui ne croit pas à cet amour ! Comment ? Un amour négocié comme sentiment d'un Dieu tout-puissant ! Un amour qui n'a même pas su l'emporter sur le sentiment d'honneur

et la soif de vengeance ! Que tout ceci est oriental ! « Si je t'aime, qu'est-ce que cela peut te faire ? » est déjà une critique suffisante de tout le christianisme.

142

Encens. – Bouddha dit : « N'adule pas ton bienfaiteur ! » Qu'on répète cette sentence dans une église chrétienne : – elle purifie instantanément l'air de tout ce qu'il contient de chrétien.

143

Utilité majeure du polythéisme. – Que l'individu s'érige son *propre* idéal et en dérive sa loi, ses joies et ses droits – voilà qui a été considéré jusqu'à présent comme la plus monstrueuse de toutes les aberrations humaines et comme l'idolâtrie en soi ; les rares qui l'osèrent ont en effet toujours eu besoin d'une apologie pour eux-mêmes, laquelle prenait habituellement la forme suivante : « pas moi ! pas moi ! mais *un dieu* à travers moi ! » L'art et la force merveilleuse de créer des dieux – le polythéisme – voilà ce en quoi cette pulsion pouvait se décharger, en quoi elle se purifiait, s'élevait à la perfection, s'ennoblissait : car à l'origine, c'était une pulsion vulgaire et insignifiante, apparentée à l'entêtement, à la désobéissance et à l'envie. Être *hostile* à cette pulsion d'idéal personnel : c'était autrefois la loi de toute moralité. Il n'y avait alors qu'une norme : « l'homme » – et tout peuple croyait *détenir* cette norme unique et ultime. Mais au-dessus de soi et en dehors de soi, dans un lointain surmonde, on pouvait voir une multiplicité de normes : un dieu n'était pas négation de l'autre dieu ou blasphème envers lui ! C'est ici que l'on commença à s'autoriser des individus, c'est ici que l'on commença à honorer le droit d'individus. L'invention de dieux, de héros et de surhommes de toutes sortes, ainsi que de quasi-hommes et de sous-hommes, de nains, de fées, de centaures, de satyres, de démons et de diables, fut l'inestimable exercice préparatoire à la justification de l'égoïsme et de la souveraineté de l'individu : la liberté que l'on accordait au dieu à l'égard des autres dieux, on finit par se l'accorder à soi-même à l'égard des lois, des mœurs et des voisins. Le monothéisme en revanche, cette conséquence rigide de la doctrine de l'homme normal unique – donc la croyance en un dieu normal, à côté duquel il n'y a que des faux dieux mensongers – fut peut-être le plus grand

danger pour l'humanité jusqu'à aujourd'hui : ce qui la menaçait là, c'est ce coup d'arrêt prématuré que la plupart des autres espèces animales, pour autant que nous puissions le voir, ont déjà atteint depuis longtemps ; en ce qu'elles croient toutes à un animal normal unique, idéal de leur espèce, et qu'elles ont définitivement traduit la moralité des mœurs dans leur chair et dans leur sang. Dans le polythéisme se préparaient la liberté d'esprit et la multiplicité d'esprit de l'homme : la force de se créer des yeux nouveaux et personnels, sans cesse renouvelés et toujours plus personnels : de sorte que pour l'homme seul, parmi tous les animaux, il n'y a ni horizons ni perspectives éternels.

144

Guerres de religion. – Le plus grand progrès des masses fut jusqu'à présent la guerre de religion : car elle prouve que la masse a commencé à traiter les concepts avec respect. Les guerres de religion apparaissent seulement lorsque la raison générale s'est affinée grâce aux querelles les plus fines des sectes : de sorte que même la plèbe se fait tatillonne et prend au sérieux les petits riens, voire considère comme possible que le « salut éternel de l'âme » tienne à des petites différences de concepts.

145

Danger des végétariens. – L'énorme prédominance de la consommation du riz pousse à l'usage de l'opium et des narcotiques, de la même manière que l'énorme prédominance de la consommation de pommes de terre pousse à l'eau de vie – ; mais elle pousse aussi, répercussion plus subtile, à des manières de penser et de sentir qui produisent un effet narcotique. Avec quoi s'accorde le fait que les défenseurs de ces manières de penser et de sentir, tels les lettrés indiens, vantent et voudraient justement imposer comme loi à la masse un régime purement végétarien : ils veulent susciter et accroître ainsi ce qu'*ils* sont en état de satisfaire.

146

Espoirs allemands. – N'oublions pas que les noms des peuples sont habituellement des désignations injurieuses. Les Tartares sont par exemple, d'après leur nom, « les chiens » : c'est ainsi qu'ils furent baptisés par les Chinois. Les « Allemands », cela veut dire à l'origine « les païens » : c'est ainsi que les Goths nommèrent, après leur conversion, la grande masse de leurs parents de même souche non baptisés, en se réglant sur leur traduction de la Septante, dans laquelle les païens sont désignés par le mot qui, en grec, signifie « les peuples » : voyez Ulfilas. – Il demeurerait toujours possible que les Allemands transforment après coup leur vieille désignation insultante en désignation honorifique, en devenant le premier peuple *non chrétien* d'Europe : Schopenhauer leur accordait comme un titre de gloire d'y être disposé au plus haut degré. L'œuvre de *Luther* serait ainsi parachevée, lui qui leur a appris à être non romains et à parler de manière non romaine : « *Me* voici ! *Je* ne puis autrement ! » – 147

Question et réponse. – Qu'est-ce que les peuplades sauvages commencent aujourd'hui par emprunter aux Européens ? L'eau de vie et le christianisme, les *narcotica* européens. – Et qu'est-ce qui les fait périr le plus vite ? – Les *narcotica* européens.

148

Où naissent les réformes. – À l'époque de la grande corruption ecclésiastique, c'est en Allemagne que l'Église était le moins corrompue : *c'est ici*, pour cette raison, que naquit la Réforme, signe que les commencements de corruption étaient déjà ressentis comme intolérables. Proportionnellement, en effet, aucun peuple ne fut jamais plus chrétien que les Allemands de l'époque de Luther : leur culture chrétienne était justement sur le point de faire éclore une floraison d'une centuple magnificence, – il n'y manquait plus qu'une nuit ; mais celle-ci apporta la tempête qui mit fin à tout.

149

Échec des réformes. – Il est tout à l'honneur de la culture supérieure des Grecs, même à des époques assez reculées, qu'à plusieurs reprises, les tentatives de fonder de nouvelles religions grecques aient échoué ; il est tout à leur honneur

qu'il ait dû déjà y avoir de bonne heure, en Grèce, une foule d'individus de genres divers dont les divers genres de détresse ne pouvaient être supprimés au moyen d'une unique recette de foi et d'espérance. Pythagore et Platon, peut-être aussi Empédocle, et déjà, bien auparavant, les enthousiastes orphiques, cherchèrent à fonder de nouvelles religions ; et les deux premiers cités possédaient une âme et des talents de fondateurs de religion si authentiques que l'on ne saurait suffisamment s'étonner de leur échec : ils ne parvinrent à instituer que des sectes. Chaque fois qu'échoue la réforme de tout un peuple et que seules les sectes lèvent la tête, on est en droit de conclure que le peuple est déjà en soi très différencié et qu'il commence à se libérer des instincts grossiers du troupeau et de la moralité des mœurs : un état de flottement significatif que l'on a coutume de calomnier en le qualifiant de décadence des mœurs et corruption : alors qu'il annonce la maturation de l'œuf et la prochaine rupture de la coquille. Que la réforme de Luther ait réussi dans le Nord, c'est un signe qui indique que le Nord était resté en arrière par rapport au sud de l'Europe et connaissait encore des besoins assez uniformes et monochromes ; et il n'y aurait pas eu de christianisation de l'Europe du tout si la culture du monde antique du Sud n'avait été progressivement barbarisée par une adjonction démesurée de sang barbare germanique et n'avait pas perdu sa prédominance culturelle. Plus un individu, ou la pensée d'un individu peut exercer un effet universel et inconditionné, plus la masse sur laquelle s'exerce cet effet doit être homogène et basse ; tandis que les tentatives opposées trahissent des besoins intérieurs opposés qui veulent également se satisfaire et s'imposer. Inversement, on peut toujours conclure à un véritable sommet de la culture lorsque des natures puissantes et tyranniques ne parviennent à produire qu'un effet infime et sectaire : ceci vaut également pour les arts particuliers et les domaines de la connaissance. Là où s'exerce une domination, il y a des masses ; là où il y a des masses, il y a un besoin d'esclavage. Là où il y a esclavage, il n'y a que peu d'individus, et ceux-ci ont contre eux les instincts du troupeau et la conscience.

150

Éléments pour la critique des saints. – Doit-on donc, pour posséder une vertu, vouloir la posséder précisément sous sa forme la plus brutale ? – comme les saints chrétiens l'ont voulu et en éprouvèrent le besoin ; eux qui ne supportaient la vie que grâce à la pensée qu'à la vue de leur vertu, chacun était saisi par le mépris de soi. Mais une vertu qui exerce un tel effet, je la qualifie de brutale.

151

De l'origine de la religion. – Le besoin métaphysique n'est pas l'origine des religions, comme le veut Schopenhauer, mais seulement une de ses *pousses tardives*. Sous l'empire de pensées religieuses, on s'est habitué à la représentation d'un « autre monde (derrière, dessous, dessus) » et l'on ressent face à l'anéantissement de l'illusion religieuse un vide et une privation qui suscitent le malaise, – et de ce sentiment sort alors de nouveau un « autre monde », mais ce n'est plus désormais qu'un monde métaphysique et non plus religieux. Mais ce qui, aux époques primitives, conduisait à admettre un « autre monde », ce *n*'était *pas* une pulsion et un besoin, mais une *erreur* dans l'interprétation de certains processus naturels, un embarras de l'intellect.

152

Le changement majeur. – L'éclairage et les couleurs de toutes choses ont changé ! Nous ne comprenons plus tout à fait de quelle manière les hommes de l'Antiquité ressentaient les choses les plus proches et les plus fréquentes, – par exemple le jour et la veille : du fait que les Anciens croyaient aux rêves, la vie éveillée possédait d'autres lumières. Et de même pour la vie entière, avec la réverbération de la mort et de sa signification : notre « mort » est une mort toute différente. Toutes les expériences vécues luisaient d'une lueur différente, car un dieu resplendissait à partir d'elles ; de même toutes les décisions et les perspectives touchant à l'avenir lointain : car on avait des oracles et des indications secrètes, et l'on croyait à la divination. On ressentait différemment la « vérité », car le fou pouvait autrefois passer pour son porte-voix, – ce qui nous fait, *nous*, tressaillir d'horreur ou éclater de rire. Toute injustice exerçait un effet différent sur le sentiment : car on craignait des représailles divines et pas seulement une peine et une flétrissure civiles. Qu'était-ce que la joie à une époque où l'on croyait aux diables et aux tentateurs ! Qu'était-ce que la passion, quand on voyait les démons guetter, tout proches ! Qu'était-ce que la philosophie quand le doute était ressenti comme un péché de l'espèce la plus dangereuse, et ce en tant que sacrilège envers l'amour éternel, méfiance envers tout ce qui était bon, élevé, pur et miséricordieux ! – Nous avons donné aux choses des couleurs nouvelles, nous ne cessons de les peindre, – mais à quoi pouvons-nous prétendre, en attendant, en face de la *splendeur chromatique* de ce

vieux maître ! – je veux dire l'humanité antique.

153

Homo pœta. – « Moi-même, qui ai de mes propres mains composé cette tragédie des tragédies, si tant est qu'elle soit achevée ; moi qui le premier ai lié le nœud de la morale à l'existence et l'ai noué si fermement que seul un dieu peut le dénouer, – voilà bien ce qu'exige Horace ! – moi-même, j'ai à présent, au quatrième acte, tué tous les dieux, – par moralité ! Qu'en sera-t-il maintenant du cinquième ! Où emprunter encore l'issue tragique ! – Dois-je commencer à songer à une issue comique ? »

154

Divers dangers de la vie. – Vous ne savez pas ce que vous vivez, vous courez à travers la vie comme saouls, vous roulez de temps en temps au bas d'un escalier. Mais, grâce à votre ébriété, vous ne vous rompez pas les membres lorsque cela arrive : vos muscles sont trop las et votre tête trop obscurcie pour trouver les pierres de cet escalier aussi dures que nous autres ! La vie est pour nous un danger plus grand : nous sommes en verre – malheur si nous nous *cognons* ! Et tout est perdu si nous *tombons* !

155

Ce qui nous manque. – Nous aimons la *grande* nature et l'avons découverte : cela vient du fait que dans notre tête, les grands hommes manquent. C'est l'inverse chez les Grecs : leur sentiment de la nature est autre que le nôtre.

156

Le plus influent. – Qu'un homme oppose de la résistance à toute son époque,

la laisse à la porte et lui demande de rendre des comptes, voilà qui *doit* avoir de l'influence ! Qu'il le veuille est indifférent ; qu'il le *puisse*, voilà ce qui importe.

157

Mentiri. – Prends garde ! – il réfléchit : il aura à l'instant un mensonge tout prêt. Voilà un degré de culture qu'ont connu des peuples entiers. Que l'on songe donc à ce que les Romains exprimaient par *mentiri* !

158

Qualité incommode. – Trouver toutes les choses profondes – c'est une qualité incommode : elle fait que l'on surmène constamment ses yeux et que l'on finit toujours par trouver plus que ce que l'on a souhaité.

159

Toute vertu a son heure. – À celui qui est intransigeant, sa probité fait souvent éprouver des remords : car l'intransigeance est la vertu d'une autre époque que la probité.

160

Dans nos rapports avec les vertus. – Envers une vertu aussi, on peut se montrer sans dignité et adulateur.

161

Aux amoureux de l'époque. – Le prêtre défroqué et le détenu en cavale se

composent constamment un visage : ce qu'ils veulent, c'est un visage sans passé. – Mais avez-vous déjà vu des hommes qui savent que l'avenir se reflète sur leur visage, et sont si courtois envers vous, les amoureux de l'« époque », qu'ils se composent un visage sans avenir ? – 162

Égoïsme. – L'égoïsme est la loi *perspectiviste* de la sensation en vertu de laquelle ce qui est le plus proche apparaît grand et lourd : tandis qu'avec la distance, toutes les choses perdent de leur grandeur et de leur poids.

163

Après une grande victoire. – Ce qu'il y a de meilleur dans une grande victoire, c'est qu'elle ôte au vainqueur la peur d'une défaite. « Pourquoi ne pas perdre une fois également ? – se dit-il : je suis désormais assez riche pour cela. »

164

Les chercheurs de repos. – Je reconnais les esprits qui cherchent le repos aux nombreux objets obscurs qu'ils disposent autour d'eux : qui veut dormir fait l'obscurité dans sa chambre ou rampe au fond d'une caverne. – Avertissement pour ceux qui ne savent pas ce qu'ils cherchent le plus, et aimeraient le savoir !

165

Du bonheur des renonçants. – Qui renonce radicalement et pour longtemps à quelque chose croira presque, en retrouvant cette chose par hasard, l'avoir découverte, – et quel n'est pas le bonheur de quiconque découvre ! Soyons plus sages que les serpents qui restent trop longtemps exposés au même soleil.

166

Toujours dans notre société. – Tout ce qui est de mon espèce, dans la nature

et dans l'histoire, me parle, me loue, me pousse à avancer, me console – : le reste, je ne l'entends pas ou l'oublie aussitôt. Nous ne sommes jamais que dans notre société.

167

Misanthropie et amour. – On ne dit en avoir assez des hommes que lorsque l'on ne peut plus les digérer et que pourtant, on en a encore l'estomac plein. La misanthropie est la conséquence d'un amour de l'homme et d'une « gloutonnerie anthropophage » d'une avidité excessive, – mais aussi qui t'a demandé d'avaler les hommes comme des huîtres, mon prince Hamlet ?

168

D'un malade. – « Il va mal ! » – Qu'est-ce qui ne va pas ? – « Il souffre du désir d'être loué et ne trouve pas de quoi l'alimenter » – Inconcevable ! Tout le monde le célèbre, et non seulement on le porte aux nues mais on ne parle que de lui ! « Oui, mais il est dur d'oreille en matière de louange. Si c'est un ami qui le loue, il lui semble que celui-ci se loue lui-même ; si c'est un ennemi qui le loue, il lui semble que celui-ci veut être loué pour cette attitude ; enfin, si c'est un de ceux qui restent qui le loue – et il n'en reste pas beaucoup, tant il est célèbre ! – il est offensé qu'on ne veuille l'avoir ni pour ami ni pour ennemi ; il a coutume de dire : Que m'importe quelqu'un qui est encore capable de jouer le juste envers moi ! »

169

Ennemis déclarés. – La bravoure devant l'ennemi est une chose à part : on peut rester malgré cela un lâche et un esprit confus et irrésolu. Tel était le jugement que Napoléon portait sur « l'homme le plus brave » qu'il connût, Murat : – d'où il résulte que des ennemis déclarés sont indispensables à bien des hommes au cas où ils doivent s'élever à *leur* vertu, leur virilité et leur gaieté d'esprit.

170

Avec la foule. – Jusqu'à présent, il marche aux côtés de la foule et fait son apologie : mais un jour, il sera son adversaire ! Car il la suit en croyant que sa paresse y trouve son compte : il n'a pas encore appris que la foule n'est pas assez paresseuse pour lui ! qu'elle pousse toujours en avant ! qu'elle ne permet à personne de s'arrêter ! – et il aime tant s'arrêter !

171

Gloire. – Lorsque la reconnaissance de beaucoup pour un seul se débarrasse de toute pudeur naît la gloire.

172

Le gâte-goût. – A : « Tu es un gâte-goût, – voilà ce que l'on dit partout. » – B : « Sans aucun doute ! Je gâte le goût de chacun pour son parti – et cela, aucun parti ne me le pardonne. »

173

Être profond et paraître profond. – Qui se sait profond s'efforce d'être clair ; qui aimerait passer pour profond aux yeux de la foule s'efforce d'être obscur. Car la foule tient pour profond tout ce dont elle ne peut voir le fond : elle est si peureuse et si réticente à entrer dans l'eau.

174

A l'écart. – Le parlementarisme, c'est-à-dire l'autorisation publique de pouvoir choisir entre cinq opinions politiques fondamentales enjôle la foule de ceux qui aimeraient bien *paraître* indépendants et individuels et se battre pour

leurs opinions. Mais finalement il est indifférent que l'on impose une unique opinion au troupeau ou qu'on lui en permette cinq. – Qui s'éloigne des cinq opinions publiques et marche à l'écart aura toujours la totalité du troupeau contre lui.

175

De l'éloquence. – Qui posséda jusqu'à aujourd'hui l'éloquence la plus convaincante ? Le roulement du tambour : et aussi longtemps que les rois le tiendront en leur pouvoir, ils demeureront toujours les meilleurs orateurs et fomenteurs de soulèvements populaires.

176

Pitié. – Les pauvres princes régnants ! Tous leurs droits, sont en train de se métamorphoser inopinément en prétentions, et toutes ces prétentions rendront bientôt le son de présomptions ! Et il suffit qu'ils disent « Nous » ou « mon peuple » pour que la méchante vieille Europe ricane. À dire vrai, un grand maître de cérémonies du monde moderne ferait peu de cérémonies avec eux ; peut-être décréterait-il : « les souverains rangent aux *parvenus** ».

177

Éléments pour l'« *instruction publique* ». – En Allemagne, il manque à l'homme supérieur un grand instrument d'éducation : le rire d'hommes supérieurs ; ceux-ci ne rient pas en Allemagne.

178

Éléments pour les Lumières morales. – Il faut ôter de l'esprit des Allemands leur Méphistophélès : et aussi leur Faust. Ce sont deux préjugés moraux contre la

valeur de la connaissance.

179

Pensées. – Les pensées sont les ombres de nos sensations – toujours plus sombres, plus vides, plus simples que celles-ci.

180

L'époque heureuse des esprits libres. – Les esprits libres prennent leurs libertés aussi à l'égard de la science – et pour le moment, on les leur accorde également, – tant que l'Église tient encore debout ! – En cela, ils connaissent à présent leur époque heureuse.

181

Suivre et précéder. – A : « De ces deux hommes, l'un suivra toujours, l'autre précédera toujours, où que les mène le destin. Et *cependant*, le premier est supérieur à l'autre par sa vertu et son esprit ! » – B : « Et cependant ? Et cependant ? Voilà qui est parler pour les autres ; non pour moi, non pour nous ! – *Fit secundum regulam*. »

182

Dans la solitude. – Quand on vit seul, on ne parle pas trop fort, on n'écrit pas trop fort non plus : car on craint la résonnance vide – la critique de la nymphe Écho. – Et toutes les voix sonnent différemment dans la solitude !

183

La musique du meilleur avenir. – Le premier des musiciens serait à mes yeux celui qui ne connaîtrait que la tristesse du plus profond bonheur, et nulle autre tristesse : il n'en exista pas de tel jusqu'à présent.

184

Justice. – Plutôt se laisser détrousser qu'être entouré d'épouvantails – voilà mon goût. Et en tout état de cause, c'est une affaire de goût – et pas plus !

185

Pauvre. – Aujourd'hui, il est pauvre : non pas parce qu'on lui a tout pris, mais au contraire parce qu'il s'est débarrassé de tout : – que lui importe ? Il est habitué à trouver. Ce sont les pauvres qui ne comprennent pas sa pauvreté volontaire.

186

Mauvaise conscience. – Tout ce qu'il fait à présent est honnête et conforme au bon ordre – et pourtant cela lui donne mauvaise conscience. Car il a pour tâche l'extraordinaire.

187

L'offense dans l'exposition. – Cet artiste m'offense par la manière dont il expose ses trouvailles, ses très bonnes trouvailles : de manière tellement prolixe et appuyée, en usant de ficelles persuasives tellement énormes, comme s'il parlait à la populace. Après avoir consacré quelque temps à son art, nous sommes toujours comme « en mauvaise compagnie ».

188

Travail. – Qu'ils sont proches aujourd'hui, le travail et l'ouvrier, même du plus oisif d'entre nous ! La politesse royale qu'expriment les paroles « nous sommes tous des ouvriers ! » aurait été, sous Louis XIV encore, cynisme et indécence.

189

Le penseur. – C'est un penseur : cela signifie qu'il est expert dans l'art de considérer les choses comme plus simples qu'elles ne sont.

190

Contre ceux qui louent. – A : « On n'est loué que par ses pareils ! » – B : « Oui ! Et celui qui te loue te dit : tu es mon pareil ! »

191

Contre certaine défense. – La manière la plus perfide de nuire à une cause est de la défendre intentionnellement avec de fausses raisons.

192

Ceux qui ont bon cœur. – Qu'est-ce qui distingue ces hommes qui ont bon cœur, dont le visage rayonne de bienveillance, des autres hommes ? Ils se sentent bien en présence d'une personne nouvelle et s'en entichent rapidement ; c'est pour cela qu'ils lui veulent du bien, leur premier jugement est « il me plaît ». En eux se succèdent : désir d'appropriation (ils n'ont guère de scrupule au sujet de la valeur de l'autre), prompte appropriation, joie de la possession et action au profit de la chose possédée.

193

Finesse de Kant. – Kant voulut prouver d'une façon blessante pour « tout le monde » que « tout le monde » avait raison : – telle fut la secrète finesse de cette âme. Il écrivit contre les savants en faveur du préjugé du peuple, mais pour les savants et non pour le peuple.

194

Le sincère. – Cet homme agit vraisemblablement toujours en obéissant à des raisons cachées : car il a toujours à la bouche des raisons communicables et va presque jusqu'à vous les mettre sous le nez.

195

De quoi rire ! – Regardez ! Regardez ! Il s'enfuit *loin* des hommes – : mais ceux-ci le poursuivent parce qu'il court *devant* eux, – tant ils sont troupeau !

196

Limite de notre ouïe. – On n'entend que les questions auxquelles on est en mesure de trouver une réponse.

197

Et donc attention ! – Il n'est rien que nous communiquions si volontiers à autrui que le sceau du secret – avec ce qu'il y a en dessous.

198

Dépit de l'orgueilleux. – L'orgueilleux éprouve du dépit même envers ceux qui le font progresser : il voit d'un mauvais œil les chevaux qui tirent sa voiture.

199

Libéralité. – La libéralité, chez les riches, n'est souvent qu'une espèce de timidité.

200

Rire. – Rire signifie : prendre plaisir au malheur d'autrui, mais avec bonne conscience.

201

Dans l'applaudissement. – Dans l'applaudissement, il y a toujours une espèce de vacarme : même dans l'applaudissement que nous nous décernons nous-mêmes.

202

Un prodigue. – Il n'a pas encore cette pauvreté du riche qui a déjà fait le décompte de la totalité de son trésor, – il prodigue son esprit avec la déraison de la prodigue nature.

203

Hic niger est. – Il n'a d'ordinaire pas de pensée, – mais exceptionnellement il lui vient de mauvaises pensées.

204

Les mendiants et la politesse. – « Ce n’est pas être impoli que frapper à la porte à coups de pierre lorsqu’il n’y a pas de cordon pour tirer la sonnette. » – voilà ce que pensent les mendiants et les nécessiteux de toute sorte ; mais personne ne leur donne raison.

205

Besoin. – Le besoin passe pour la cause de l’apparition : en vérité, il n’est souvent qu’un effet de la chose apparue.

206

Par temps de pluie. – Il pleut, et je pense aux pauvres gens qui s’agglutinent les uns aux autres avec tous leurs soucis et sans s’être exercés à les cacher, donc prêts et disposés, tous autant qu’ils sont, à faire du mal à autrui et à se procurer, même quand il fait mauvais temps, une pitoyable espèce de bien-être. C’est cela, rien que cela, la pauvreté des pauvres !

207

L’envieux. – C’est un envieux, – il ne faut pas lui souhaiter d’enfants ; il les envierait parce qu’il ne peut plus être enfant.

208

Grand homme ! – De ce que quelqu’un est « un grand homme », on n’est pas encore autorisé à conclure que c’est un homme ; peut-être n’est-ce qu’un gamin, ou un caméléon de tous les âges de la vie, ou un démon de petite vieille.

209

Une manière de s'enquérir des raisons. – Il y a une manière de nous demander quelles sont nos raisons qui non seulement nous fait oublier nos meilleures raisons, mais encore nous fait sentir l'éveil en nous d'une opposition obstinée et d'une répugnance envers les raisons en général : – une manière de demander très abêtissante et une belle astuce d'hommes tyranniques !

210

Mesure dans l'ardeur au travail. – On ne doit pas vouloir dépasser l'ardeur au travail de son père – cela rend malade.

211

Ennemis secrets. – Pouvoir conserver un ennemi secret – c'est un luxe pour lequel d'ordinaire la moralité des esprits les plus nobles eux-mêmes n'est pas assez riche.

212

Ne pas se laisser induire en erreur. – Son esprit a de mauvaises manières, il est emporté et bégaye toujours d'impatience : de sorte qu'on a peine à soupçonner quelle âme à la respiration longue et à la vaste poitrine il habite.

213

Le chemin du bonheur. – Un sage demanda à un fou quel était le chemin du bonheur. Celui-ci répondit à l'instant, comme quelqu'un à qui l'on demande le chemin de la ville la plus proche : « Admire-toi toi-même et vis dans la rue ! » « Halte, cria le sage, tu en exiges trop, il est bien suffisant de s'admirer soi-

même ! » Le fou répliqua : « Mais comment admirer constamment si l'on ne méprise pas constamment ? »

214

La foi rend bienheureux. – La vertu n'apporte le bonheur et une espèce de béatitude qu'à ceux qui croient de bonne foi à leur vertu : – mais non pas à ces âmes plus subtiles dont la vertu consiste en une profonde méfiance envers soi et envers toute vertu. Et donc ici aussi, en fin de compte c'est « la foi » qui rend « bienheureux » – et, *non pas* la vertu, bien entendu !

215

Idéal et matière. – Tu as devant les yeux un noble idéal : mais es-tu encore une pierre assez noble pour que l'on puisse façonner à partir de toi une telle image divine ? Et sinon – tout ton travail n'est-il pas une sculpture barbare ? Un blasphème contre ton idéal ?

216

Danger dans la voix. – Avec une voix très forte dans le gosier, on est presque hors d'état de penser des choses fines.

217

Cause et effet. – Avant l'effet, on croit à d'autres causes qu'après l'effet.

218

Mon antipathie. – Je n’aime pas les hommes qui, pour faire de l’effet, doivent exploser comme des bombes, et à proximité desquels on est toujours exposé au danger de perdre brusquement l’ouïe – voire plus encore.

219

But du châtiment. – Le châtiment a pour but d’améliorer *celui qui châtie,* – tel est l’ultime refuge des défenseurs du châtiment.

220

Sacrifice. – Les animaux sacrifiés ont un avis différent des spectateurs sur le sacrifice et l’immolation : mais on ne les a jamais laissés s’exprimer.

221

Ménagement. – Pères et fils se ménagent mutuellement bien plus que mères et filles.

222

Poètes et menteurs. – Le poète voit dans le menteur son frère de lait qu’il a privé de son lait ; aussi ce dernier est-il demeuré misérable et n’est-il même pas parvenu à la bonne conscience.

223

Vicariat des sens. – « On a aussi les yeux pour entendre – disait un vieux confesseur devenu sourd ; et au royaume des aveugles, celui qui a les plus

longues oreilles est roi. »

224

Critique des animaux. – Je crains que les animaux ne considèrent l'homme comme un de leurs semblables qui a perdu le bon sens animal de manière extrêmement dangereuse, comme l'animal délirant, comme l'animal rieur, comme l'animal pleurnichard, comme l'animal malheureux.

225

Les naturels. – « Le mal s'est toujours assuré le grand effet ! Et la nature est le mal ! Donc, soyons naturels ! » – voilà comment raisonnent secrètement les grands chercheurs d'effet de l'humanité, que l'on a bien trop souvent mis au nombre des grands hommes.

226

Les méfiants et le style. – Nous disons les choses les plus fortes avec simplicité, à supposer que nous soyons entourés d'hommes qui croient à notre force : – un tel entourage éduque à la « simplicité de style ». Les méfiants parlent avec emphase ; les méfiants rendent plein d'emphase.

227

Conclusion erronée, cible manquée. – Il ne sait pas se dominer : et cette femme en conclut qu'il sera facile de le dominer et lance ses filets sur lui ; – la malheureuse, qui sera bientôt devenue son esclave.

228

Contre les médiateurs. – Qui veut jouer les médiateurs entre deux penseurs résolus est marqué au sceau de la médiocrité : il n'a pas l'œil qui permet de voir l'exceptionnel ; voir du semblable et rendre identique est le signe d'une vue faible.

229

Obstination et fidélité. – Il se cramponne par obstination à une cause qu'il a percée à jour, – mais il nomme cela « fidélité ».

230

Manque de réserve. – L'ensemble de son être ne *convainc* pas – cela vient de ce qu'il n'a jamais tu une bonne action qu'il ait accomplie.

231

Les « *fondamentaux* ». – Les traînards de la connaissance pensent que la lenteur fait partie de la connaissance.

232

Rêver. – On ne rêve pas du tout ou alors de manière intéressante. – Il faut apprendre à être éveillé de la même manière : pas du tout, ou alors de manière intéressante.

233

Point de vue le plus dangereux. – Ce que je fais ou ne fais pas à présent est

aussi important *pour tout ce qui est à venir* que le plus grand événement passé : dans cette formidable perspective de l'effet, toutes les actions sont également grandes et petites.

234

Discours de consolation d'un musicien. – « Ta vie ne résonne pas aux oreilles des hommes : pour eux, tu vis une vie muette, et toute finesse mélodique, toute résolution délicate de suivre ou de précéder leur demeurent cachées. C'est vrai : tu ne descends pas une large avenue au son d'une fanfare militaire, – mais ceci ne donne pas à ces braves gens le droit de dire que ta manière de vivre manque de musique. Qui a des oreilles entende. »

235

Esprit et caractère. – Plus d'un atteint son apogée comme caractère, mais son esprit n'est vraiment pas à la mesure de cette hauteur – et inversement pour plus d'un.

236

Pour agiter la foule. – Celui qui veut agiter la foule ne doit-il pas être le comédien de lui-même ? Ne doit-il pas commencer par se traduire lui-même en grotesquement évident et *déclamer* aussi bien toute sa personne que sa cause sous cette forme caricaturale et simplifiée ?

237

Le poli. – « Il est si poli ! » – Oui, il a toujours sur lui un biscuit pour Cerbère et il est si peureux qu'il prend tout le monde pour Cerbère, toi et moi compris, – voilà sa « politesse ».

238

Sans envie. – Il est tout à fait dépourvu d'envie, mais il n'y a là aucun mérite : car il veut conquérir un pays que personne n'a encore possédé et dont c'est même à peine si quelqu'un l'a vu.

239

Le triste. – Il suffit d'un unique homme triste pour répandre une morosité permanente et un ciel chargé sur une famille entière ; et il faut un miracle pour que cet unique individu n'existe pas ! – Le bonheur est loin d'être une maladie aussi contagieuse, – d'où cela vient-il ?

240

Sur la mer. – Je ne me construirais pas de maison (et c'est même une condition de mon bonheur que de ne pas être propriétaire !). Mais si je le devais, je la construirais, tels certains Romains, jusque dans la mer, – j'aimerais partager quelques secrets avec ce beau monstre.

241

Œuvre et artiste. – Cet artiste est ambitieux et rien de plus : son œuvre n'est en fin de compte qu'un verre grossissant qu'il offre à tout homme regardant dans sa direction.

242

Suum cuique. – Si grande que soit l'avidité de ma connaissance : je ne peux rien tirer d'autre des choses que ce qui m'appartient déjà, – la propriété d'autrui demeure rivée aux choses. Comment est-il possible qu'un homme soit voleur ou

brigand ?

243

Origine de « *bon* » *et* « *mauvais* ». – Seul invente une amélioration celui qui sait ressentir : « Ceci n’est pas bon. »

244

Pensées et paroles. – On ne peut rendre entièrement en paroles mêmes ses pensées.

245

Louange dans le choix. – L’artiste choisit sa matière : c’est sa manière de louer.

246

Mathématiques. – Nous voulons introduire la subtilité et la rigueur des mathématiques dans toutes les sciences, pour autant que cela est possible, non pas parce que nous croyons que nous connaîtrons les choses de cette manière, mais au contraire pour *établir* par là notre humaine relation aux choses. Les mathématiques ne sont que le moyen de la connaissance universelle et ultime de l’homme.

247

Habitude. – Toute habitude rend notre main plus spirituelle et notre esprit

moins alerte.

248

Livres. – Qu'importe un livre qui ne sait même pas nous transporter au-delà de tous les livres ?

249

Le soupir de l'homme de connaissance. – « Oh terrible avidité que la mienne ! Nulle abnégation n'habite cette âme, – mais bien plutôt un moi qui convoite tout, qui à travers une foule d'individus voudrait voir comme de *ses propres* yeux, saisir comme de *ses propres* mains, – un moi qui va jusqu'à récupérer tout le passé, qui ne veut rien perdre de ce qui pourrait lui appartenir ! Oh cette terrible flamme de mon avidité ! oh, puissé-je renaître en une centaine d'êtres ! » – Qui ne connaît pas ce soupir par expérience ne connaît pas non plus la passion de l'homme de connaissance.

250

Culpabilité. – Quoique les juges de sorcières les plus pénétrants, et jusqu'aux sorcières elles-mêmes fussent convaincus du caractère coupable de la sorcellerie, il n'y avait cependant pas de culpabilité. Ainsi en va-t-il de toute culpabilité.

251

Incompris dans leur souffrance. – Les natures d'excellence souffrent autrement que leurs admirateurs ne se l'imaginent : ce dont elles souffrent le plus durement, ce sont les bouillonnements sans noblesse et mesquins de maints mauvais instants, bref, leur doute au sujet de leur propre excellence – mais non pas les sacrifices et les martyres que leur tâche exige d'eux. Tant que Prométhée

a pitié des hommes et qu'il se sacrifie pour eux, il est heureux et grand en soi ; mais quand il devient envieux à l'égard de Zeus et des hommages que lui offrent les mortels, – alors il souffre !

252

Plutôt débiteur. – « Plutôt demeurer débiteur que payer d'une monnaie qui ne porte pas notre effigie ! » – ainsi le veut notre souveraineté.

253

Toujours chez soi. – Un jour, nous atteignons notre *but* – et nous montrons alors avec fierté quels longs voyages nous avons effectués pour y parvenir. En vérité, nous ne nous rendions pas compte que nous voyagions. Mais nous sommes allés si loin parce que en chaque lieu, nous nous imaginions que nous étions *chez nous*.

254

Contre l'embarras. – Qui est toujours profondément occupé est au-delà de tout embarras.

255

Imitateurs. – A : « Comment ? Tu ne veux pas d'imitateurs ? » – B : « Je ne veux pas que l'on me copie en quoi que ce soit, je veux que chacun s'invente quelque chose pour lui-même : exactement comme je le fais *moi*. » – A : « Et donc – ? »

256

Épidermicité. – Tous les hommes de l'abîme trouvent leur félicité à se faire semblables aux poissons volants et à jouer à la limite de la crête des vagues ; ce qu'ils estiment le meilleur dans les choses, – c'est qu'elles aient une surface : leur épidermicité – *sit venia verbo*.

257

Par expérience. – Plus d'un ignore à quel point il est riche jusqu'à ce que l'expérience lui apprenne que les plus riches se font encore voleurs à son égard.

258

Les négateurs du hasard. – Nul vainqueur ne croit au hasard.

259

En provenance du paradis. – « Bien et mal sont les préjugés de Dieu » – dit le serpent.

260

Une fois un. – Un tout seul a toujours tort ; mais à deux commence la vérité. – Un seul ne peut se démontrer : mais deux, on ne peut déjà plus les réfuter.

261

Originalité. – Qu'est-ce que l'originalité ? Voir quelque chose qui ne porte pas encore de nom, que l'on ne peut pas encore dénommer, bien que tout le monde l'ait sous les yeux. Les hommes étant ce qu'ils sont habituellement, seul

le nom leur rend enfin une chose visible. – Les originaux ont aussi été la plupart du temps les inventeurs de noms.

262

Sub specie æterni. – A : « Tu t'éloignes toujours plus vite des vivants : ils ne tarderont pas à te rayer de leurs listes ! » – B : « C'est le seul moyen d'avoir part au privilège des morts. » – A : « À quel privilège ? » – B : « Ne plus mourir. »

263

Sans vanité. – Lorsque nous sommes amoureux, nous voulons que nos défauts restent cachés, – non par vanité, mais parce que l'être aimé ne doit pas souffrir. L'amoureux voudrait même paraître un dieu, – et pas non plus par vanité.

264

Ce que nous faisons. – Ce que nous faisons n'est jamais compris, mais toujours simplement loué et blâmé.

265

Ultime scepticisme. – Que sont donc en fin de compte les vérités de l'homme ? Ce sont les erreurs *irréfutables* de l'homme.

266

Là où la cruauté est nécessaire. – Qui a de la grandeur est cruel envers ses vertus et réflexions de second ordre.

267

Avec un grand but. – Avec un grand but, on est même supérieur à la justice, pas seulement à ses actes et à ses juges.

268

Qu'est-ce qui rend héroïque ? – S'avancer simultanément vers sa plus haute souffrance et sa plus haute espérance.

269

À quoi crois-tu ? – À ceci : que le poids de toutes choses doit être déterminé de nouveau.

270

Que dit ta conscience ? – « Tu dois devenir celui que tu es. »

271

Où résident tes plus grands dangers ? – Dans la pitié.

272

Qu'aimes-tu chez autrui ? – Mes espérances.

273

Qui qualifies-tu de mauvais ? – Celui qui veut toujours faire honte.

274

Qu'y a-t-il pour toi de plus humain ? – Épargner la honte à quelqu'un.

275

Quel est le sceau de l'acquisition de la liberté ? – Ne plus avoir honte de soi-même.

QUATRIÈME LIVRE

SANCTUS JANUARIUS

Toi qui de ta lance de flamme
Fracasses la glace de mon âme
Qui désormais, bouillonnante, à la mer
De sa suprême espérance se rue :
Plus claire toujours et toujours plus saine,
Libre dans la nécessité la plus comble d'amour : –
Elle célèbre ainsi tes prodiges,
Janvier le plus beau !

GÊNES, JANVIER 1882.

276

Pour la nouvelle année. – Je vis encore, je pense encore : je dois vivre encore, car je dois encore penser. *Sum, ergo cogito : cogito, ergo sum*. Aujourd'hui, chacun s'autorise à exprimer son vœu et sa pensée la plus chère : eh bien, je veux dire, moi aussi, ce que je me suis aujourd'hui souhaité à moi-même et quelle pensée m'est venue à l'esprit la première cette année, – quelle pensée doit être pour moi le fondement, la garantie et la douceur de toute vie à venir ! Je veux apprendre toujours plus à voir dans la nécessité des choses le beau : je serai ainsi l'un de ceux qui embellissent les choses. *Amor fati* : que ce soit dorénavant mon amour ! Je ne veux pas faire la guerre au laid. Je ne veux pas accuser, je ne

veux même pas accuser les accusateurs. Que *regarder ailleurs* soit mon unique négation ! Et somme toute, en grand : je veux même, en toutes circonstances, n'être plus qu'un homme qui dit oui !

277

Providence personnelle. – Il existe un certain sommet de la vie : lorsque nous l'avons atteint, nous sommes, en dépit de toute notre liberté et quand bien même nous avons refusé au beau chaos de l'existence toute raison et toute bonté prévenantes, exposés une fois encore au plus grand danger d'asservissement intellectuel, et devons subir notre épreuve la plus difficile. C'est seulement maintenant, en effet, que la pensée d'une providence personnelle se poste devant nous avec la force la plus insistante et qu'elle a pour elle le meilleur porte-parole, l'apparence, maintenant que nous touchons du doigt le fait que toutes, toutes les choses qui nous concernent *tournent* constamment *à notre avantage*. La vie de chaque jour et chaque heure semble ne rien vouloir de plus que constamment prouver ce principe ; quoi qu'il se produise, le beau ou le mauvais temps, la perte d'un ami, une maladie, une calomnie, le retard d'une lettre, une entorse à la cheville, un coup d'œil jeté dans un magasin, un contre-argument, un livre qu'on ouvre, un rêve, une tromperie : cela se révèle sur-le-champ, ou très peu de temps après, quelque chose qui « ne pouvait pas ne pas arriver », cela est plein de sens profond et d'utilité *pour nous* précisément ! Y a-t-il séduction plus dangereuse que de congédier la croyance aux dieux d'Épicure, ces inconnus insouciants, et de croire à n'importe quelle divinité soucieuse et mesquine qui connaît personnellement jusqu'au moindre cheveu de notre tête et n'éprouve aucun dégoût à rendre le plus misérable service ? Eh bien – je veux dire malgré tout cela ! nous laisserons les dieux en paix, et aussi les génies obligeants, et nous nous contenterons d'admettre que notre propre adresse pratique et

théorique à interpréter et organiser les événements a désormais atteint son apogée. Nous n'aurons pas non plus une trop haute opinion de cette dextérité de notre sagesse si parfois nous sommes excessivement surpris par la merveilleuse harmonie qui naît du jeu de notre instrument : une harmonie trop belle pour que nous osions nous l'attribuer à nous-mêmes. En fait, de temps à autre, quelqu'un joue *avec* nous – le cher hasard : il lui arrive de conduire notre main, et la providence la plus souverainement sage ne pourrait concevoir de plus belle musique que celle qu'exécute alors avec brio notre main insensée.

278

La pensée de la mort. – Vivre au milieu de ce dédale de ruelles, de besoins, de voix suscite en moi un bonheur mélancolique : que de jouissance, d'impatience, de désir, que de vie assoiffée et d'ivresse de vivre se révèle ici à chaque instant ! Et pourtant tous ces êtres bruyants, vivants, assoiffés de vie plongeront bientôt dans un tel silence ! Comme chacun est suivi par son ombre, le sombre compagnon qu'il emmène avec lui ! Il en est toujours comme à l'ultime moment avant le départ d'un navire d'émigrants : on a plus de choses à se dire que jamais, l'heure presse, l'océan et son mutisme désolé attend, impatient, derrière tout ce bruit – si avide, si sûr de tenir sa proie. Et tous, tous pensent que le temps écoulé jusqu'alors n'est rien ou peu de chose, que le proche avenir est tout : d'où cette hâte, ces cris, cet étourdissement de soi-même, cette duperie de soi-même ! Chacun veut être le premier dans cet avenir, – et pourtant c'est la mort et le silence de mort qui est l'unique certitude et le lot commun à tous dans cet avenir ! Qu'il est étrange que cette unique certitude et ce lot commun n'aient presque aucun pouvoir sur les hommes et qu'ils soient *à mille lieues* de se sentir comme une confrérie de la mort ! Cela me rend heureux de voir que les hommes ne veulent absolument pas penser la pensée de la mort ! J'aimerais contribuer en

quelque manière à leur rendre la pensée de la vie encore cent fois *plus digne d'être pensée*.

279

Amitié d'astres. – Nous étions amis et nous sommes devenus étrangers. Mais c'est bien ainsi et nous ne voulons pas nous dissimuler ni nous masquer ce fait comme si nous devions en avoir honte. Nous sommes deux navires dont chacun a son but et sa route ; nous pouvons bien nous croiser et célébrer une fête en commun, comme nous l'avons fait, – les braves navires reposaient alors si tranquillement, dans un seul et même port, sous un seul et même soleil, qu'ils pouvaient donner l'impression d'avoir déjà atteint leur but et d'avoir eu un seul et même but. Mais alors la force toute-puissante de notre tâche nous sépara de nouveau, nous poussant vers des mers différentes et des contrées aux soleils différents, et peut-être ne nous reverrons-nous plus jamais, – peut-être aussi nous arrivera-t-il de nous voir, mais sans plus nous reconnaître : les mers et les soleils différents nous ont changés ! Qu'il nous ait fallu devenir étrangers, c'est la loi *au-dessus* de nous : et c'est précisément pourquoi nous devons aussi nous considérer avec plus de vénération ! C'est précisément pourquoi la pensée de notre ancienne amitié doit devenir plus sacrée ! Il existe vraisemblablement une immense courbe et trajectoire sidérale invisible au sein de laquelle nos chemins et nos buts si différents peuvent *s'intégrer* comme de petits segments, – élevons-nous à cette pensée ! Mais notre vie est trop courte et notre acuité visuelle bien trop réduite pour que nous puissions être plus que des amis au sens de cette sublime possibilité. – Et nous voulons ainsi *croire* à notre amitié d'astres, même si nous devions être mutuellement ennemis sur la terre.

280

Architecture des hommes de connaissance. – Il faudra prendre conscience un jour, et vraisemblablement ce jour est-il proche, de ce qui manque avant tout à nos grandes villes : des lieux calmes et vastes, de vastes dimensions où méditer, des lieux possédant de longs portiques très spacieux pour le mauvais temps ou l'excès de soleil, où ne pénètre pas le vacarme des voitures et des bonimenteurs et où une bienséance plus raffinée interdise même au prêtre de prier à voix haute : des édifices et des jardins qui expriment comme un tout la sublimité de la réflexion et du cheminement à l'écart. Le temps n'est plus où l'Église détenait le monopole de la méditation, où il fallait toujours que la *vita contemplativa* soit d'abord *vita religiosa* : et tout ce que l'Église a bâti exprime cette pensée. Je ne saurais comment nous pourrions nous satisfaire de ses édifices, même si on les dépouillait de leur destination ecclésiastique ; ces édifices parlent une langue bien trop pathétique et partiale, en tant que demeures de Dieu et sièges fastueux d'un commerce supramondain pour que nous, sans-dieux, puissions y penser nos pensées. Nous voulons *nous* être traduits en pierre et en plante, nous voulons nous promener en *nous-mêmes* lorsque nous parcourons ces portiques (galeries) et ces jardins.

281

Savoir trouver la fin. – Les maîtres de premier plan se reconnaissent à ce qu'en grand comme en petit, ils savent trouver la fin de manière parfaite, que ce soit la fin d'une mélodie ou d'une pensée, le cinquième acte d'une tragédie ou d'une affaire d'État. Les premiers de second plan s'agitent à l'approche de la fin, et ne descendent pas vers la mer avec cette harmonie fière et calme qu'a, par

exemple, la montagne à Portofino – là où le golfe de Gênes achève de chanter sa mélodie.

282

L'allure. – Il y a des manières de l'esprit par lesquelles même les grands esprits trahissent leur ascendance plébéienne ou semi-plébéienne : – c'est notamment l'allure et le pas de leurs pensées qui jouent les traîtres ; ils ne savent pas *marcher*. C'est ainsi que même Napoléon ne savait pas, pour son plus grand dépit, marcher d'une allure princière et « légitime » dans les circonstances où l'on doit justement savoir le faire, comme dans les grandes processions de couronnement et occasions similaires : même là, il n'était jamais que le commandant d'une colonne – fier et impétueux à la fois, et parfaitement conscient de l'être. – On a de quoi rire en voyant les écrivains qui font bruisser autour d'eux les plis de la période : ils veulent ainsi cacher leurs *pieds*.

283

Hommes préparatoires. – Je salue tous les signes indiquant le commencement d'un âge plus viril, plus guerrier qui avant tout remettra à l'honneur la bravoure ! Car il doit ouvrir la voie à un âge encore supérieur et rassembler la force dont celui-ci aura un jour besoin, – l'âge qui portera l'héroïsme au sein de la connaissance et *mènera des guerres* pour les pensées et leurs conséquences. Pour cela, il faut à présent bien des hommes préparatoires vaillants qui ne peuvent cependant pas surgir du néant – et pas davantage du sable et de la vase de la civilisation d'aujourd'hui et de la formation dispensée par nos grandes villes actuelles : des hommes qui sachent être silencieux, solitaires, résolus, satisfaits et persévérants dans l'activité invisible : des hommes qui en vertu d'un penchant intérieur recherchent en toutes choses ce qu'il faut *surmonter* en elles : des hommes qui possèdent en propre gaieté d'esprit, patience, simplicité et mépris pour toutes les grandes vanités, tout autant que générosité dans la victoire et indulgence envers les petites vanités de tous les vaincus : des hommes qui portent un jugement perspicace et libre sur tous les vainqueurs et sur la part de hasard inhérente à toute victoire et toute gloire : des hommes qui aient des fêtes propres, des jours de travail propres, des périodes de deuil propres, rompus au commandement et commandant avec assurance, prêts pareillement à obéir, là où il le faut, pareillement fiers dans l'un et l'autre cas, pareillement au service de leur propre cause : des hommes qui prennent plus de risques s'exposent davantage au danger, des hommes plus féconds, des hommes plus heureux ! Car, croyez-moi ! – le secret pour retirer de l'existence la plus grande fécondité et la plus grande jouissance, c'est : *vivre dangereusement* ! Bâtissez vos villes sur le Vésuve ! Lancez vos navires sur des mers inexplorées ! Vivez en guerre avec vos pareils et avec vous-mêmes ! Soyez brigands et conquérants, tant que vous ne pouvez pas être maîtres et possesseurs, hommes de connaissance ! Le temps ne sera bientôt plus où vous pouviez vous contenter de vivre, tels des cerfs farouches, cachés au fond des bois ! La connaissance finira par tendre la main vers ce qui lui revient de droit : – elle voudra devenir *maître* et *possesseur*, et vous avec elle !

284

La foi en soi-même. – Peu d'hommes possèdent de manière générale la foi en eux-mêmes : – et dans ce petit nombre, les uns la reçoivent en partage, comme un aveuglement utile ou une éclipse partielle de leur esprit – (que découvriraient-ils s'ils pouvaient se voir *jusqu'au fond* !), les autres doivent d'abord travailler à l'acquérir : tout ce qu'ils font de bien, de remarquable, de grand est avant tout un argument contre le sceptique qu'ils hébergent : il s'agit de convaincre ou de persuader *celui-ci*, et il faut presque du génie pour cela. Ce sont les grands difficiles envers soi-même.

285

Excelsior ! – « Jamais plus tu ne prieras, jamais plus tu n'adoreras, jamais plus tu ne te reposeras dans une confiance illimitée – tu t'interdis de faire halte devant une sagesse ultime, un bien ultime, une puissance ultime et d'ôter le harnais à tes pensées – tu n'as nul gardien et ami permanent pour tes sept solitudes – tu vis sans avoir vue sur une montagne qui porte la neige à sa cime et le brasier dans son cœur – il n'y a plus pour toi de rétributeur, plus de correcteur ultime – il n'y a plus de raison dans ce qui arrive, plus d'amour dans ce qui t'arrivera – nul asile où il n'y aurait qu'à trouver et plus à chercher ne s'offre plus à ton cœur, tu te défends contre toute paix ultime, tu veux l'éternel retour de la guerre et de la paix : homme du renoncement, veux-tu en tout cela renoncer ? Qui t'en donnera la force ? Nul n'eut encore cette force ! » – Il est un lac qui un jour s'interdit de s'écouler et jeta une digue là où il s écoulait jusqu'alors : depuis, le niveau de ce lac ne cesse de monter. Peut-être est-ce précisément ce renoncement qui nous donnera à nous aussi la force grâce à laquelle on peut

supporter le renoncement lui-même ; peut-être à partir de ce moment l'homme ne cessera-t-il de s'élever là où il ne se *déversera* plus dans un Dieu.

286

Digression. – Voici des espérances ; mais qu'en verrez-vous et qu'en entendrez-vous si vous n'avez pas dans vos propres âmes vécu l'expérience de la splendeur, de la ferveur et des aurores ? Je ne peux que rappeler le souvenir – je ne peux davantage ! Déplacer des pierres, changer des animaux en hommes – est-cela que vous attendez de moi ? Ah, si vous êtes encore pierres et animaux, alors cherchez d'abord votre Orphée !

287

Plaisir pris à la cécité. – « Mes pensées, dit le voyageur à son ombre, doivent m'indiquer où je suis : mais elles ne doivent pas me révéler *où je vais*. J'aime l'incertitude sur l'avenir et ne veux pas périr pour avoir été impatient et avoir voulu goûter d'avance aux choses promises. »

288

Etats d'âme élevés. – Il me semble que la plupart des hommes ne croient pas du tout aux états d'âme élevés, si ce n'est pour des instants, tout au plus des quarts d'heure – excepté cette poignée d'individus qui connaissent d'expérience une durée supérieure du sentiment élevé. Mais être l'homme d'un seul sentiment élevé, l'incarnation d'un unique grand état d'âme – cela n'a été jusqu'à présent qu'un rêve et une possibilité enchanteresse : l'histoire ne nous en offre encore aucun exemple certain. Malgré tout, elle pourrait un jour enfanter de tels hommes – le jour où auront été créées et établies une multitude de conditions favorables préalables que même le plus heureux hasard ne saurait réunir aujourd'hui. Peut-être l'état habituel de ces âmes à venir serait-il précisément ce qui jusqu'alors n'a pénétré de temps à autre dans nos âmes que comme l'exception qui faisait éprouver un frisson : un mouvement continuel entre l'élevé et le profond et le sentiment de l'élevé et du profond, comme une constante ascension de degrés en degrés et en même temps comme un repos sur les nuées.

289

Aux navires ! – Si l'on considère quel effet la justification philosophique globale de sa manière de vivre et de penser exerce sur chaque individu – à savoir celui d'un soleil qui réchauffe, bénit, féconde, rayonne spécialement pour lui, combien elle rend indépendant de la louange et du blâme, apte à se satisfaire de soi, riche, généreux en bonheur et en bienveillance, comme elle transforme sans cesse le mal en bien, fait éclore et mûrir toutes les forces et empêche de pousser la mauvaise herbe, petite ou grande, de l'affliction et de la contrariété : on finit

par s’écrier transporté de désir : oh, si seulement l’on pouvait créer une foule de nouveaux soleils de ce genre ! Le méchant aussi, le malheureux aussi, l’homme d’exception aussi doivent avoir leur philosophie, leur bon droit, leur soleil éclatant ! Ce n’est pas la pitié envers eux qui est nécessaire ! – nous devons désapprendre cette trouvaille de l’arrogance, si longuement que l’humanité l’ait apprise et s’y soit exercée jusqu’à présent – ce ne sont pas des confesseurs, des êtres qui exorcisent les âmes et remettent les péchés qu’il nous faut instituer pour eux ! Mais une nouvelle *justice* ! Et un nouveau mot d’ordre ! Et de nouveaux philosophes ! La terre morale aussi est ronde ! La terre morale aussi a ses antipodes ! Les antipodes aussi ont droit à l’existence ! Il reste encore un autre monde à découvrir – et plus d’un ! Aux navires, philosophes !

290

Une chose est nécessaire. – « Donner du style » à son caractère – un art grand et rare ! L’exerce celui qui embrasse du regard tout ce que sa nature offre de forces et de faiblesses, et intègre ensuite tout ceci à un plan artistique jusqu’à ce que chaque élément apparaisse comme art et comme raison, et que même la faiblesse enchante l’œil. On a ajouté ici une grande quantité de seconde nature, retranché là un pan de nature originelle ; – dans les deux cas au moyen d’un long entraînement et d’un travail quotidien. Ici, le laid que l’on ne peut retrancher est caché, là il est réinterprété sous la forme du sublime. Une grande part d’indéterminé rétif à la mise en forme a été réservée et utilisée pour les perspectives distantes : – elle doit suggérer le lointain et l’incommensurable. Lorsque enfin l’œuvre est achevée, il devient manifeste que c’était la contrainte imposée par un goût identique qui commandait et donnait forme dans l’ensemble comme dans le détail : que ce goût soit bon ou mauvais a moins d’importance qu’on ne le pense, – c’est bien assez qu’il s’agisse d’un seul et même goût ! Ce

seront les natures fortes, tyranniques qui savoureront leur joie la plus subtile dans une telle contrainte, dans une telle sujétion et un tel accomplissement dictés par leur loi propre ; la passion de leur puissant vouloir s'allège à la vision de toute nature stylisée, de toute nature vaincue et mise à leur service ; même lorsqu'ils doivent construire des palais et agencer des jardins, il leur répugne de lâcher la bride à la nature. – En sens inverse, ce sont les caractères faibles, incapables de se dominer, qui haïssent la sujétion du style : ils sentent que si cette maudite contrainte leur était imposée, ils deviendraient nécessairement *vulgaires* sous sa domination : – ils deviennent esclaves dès qu'ils servent, ils détestent servir. De tels esprits – ce peuvent être des esprits de premier plan – tendent toujours à façonner et interpréter eux-mêmes et leur entourage comme *libre* nature – sauvage, arbitraire, fantastique, désordonnée, surprenante : et en cela ils font bien parce que c'est la seule manière qu'ils aient de se faire du bien à eux-mêmes ! Car une chose est nécessaire : que l'homme parvienne à être content de lui-même – fût-ce au moyen de telle ou telle poétisation et de tel ou tel art. Celui qui est mécontent de lui-même est toujours prêt à s'en venger : nous autres deviendrons ses victimes, ne serait-ce que pour avoir à toujours supporter la laideur de son aspect. Car la vision du laid rend mauvais et sombre.

291

Gênes. – J'ai contemplé un long moment cette ville, ses villas et ses jardins d'agrément, et le vaste cercle de ses hauteurs et de ses pentes habitées ; je dois dire finalement : je vois des *visages* appartenant aux générations passées, – cette région est émaillée de copies d'hommes intrépides et maîtres d'eux-mêmes. Ils ont *vécu* et ont voulu continuer de vivre – c'est ce qu'ils me disent au moyen de leurs maisons, bâties et ornées pour des siècles, et non pour l'heure fugitive : ils furent bons envers la vie, si méchants qu'ils aient pu être bien des fois envers

eux-mêmes. Je vois toujours le bâtisseur fixer le regard sur tout ce qui, proche ou lointain, a été bâti autour de lui, et, ville, mer ou chaîne de montagnes de la même manière, exercer sa force et conquérir par ce regard : il veut intégrer tout cela à *son* plan et finir par se l'*approprier* en en faisant un élément de ce plan. Toute cette région regorge de ce somptueux égoïsme insatiable qui prend plaisir à la possession et au butin ; et de même que ces hommes ne connurent au loin aucune frontière et que, dans leur soif de nouveau, ils placèrent un nouveau monde à côté de l'ancien, de même, dans leur patrie également, chacun s'insurgea sans cesse contre chacun et inventa une manière d'exprimer sa supériorité et de placer entre lui-même et son voisin son infinité personnelle. Chacun se conquit une nouvelle fois sa patrie pour lui-même en la subjuguant au moyen de ses pensées architecturales et en la transformant en quelque sorte en panorama délicieux pour sa maison. Ce qui frappe dans le Nord, quand on considère la manière dont les villes ont été bâties, c'est la loi et le plaisir commun pris à la légalité et à l'obéissance : on y devine cette soumission intérieure de soi, cette intégration à un ordre qui ont dû dominer l'âme de tous les bâtisseurs. Mais ici on trouve à chaque coin de rue un homme à part qui connaît la mer, l'aventure et l'Orient, un homme rebelle à la loi et au voisin où il voit une chose ennuyeuse, et mesure tout ce qui est déjà fondé, ancien, d'un regard jaloux : il voudrait, par une extraordinaire astuce de l'imagination, fonder tout cela une fois encore, à tout le moins en pensées, y porter la main, y introduire son sens – ne serait-ce que pour l'instant d'un après-midi ensoleillé où son âme insatiable et mélancolique se sent pour une fois rassasiée, et où seul peut se montrer à son œil du personnel et plus rien d'étranger.

292

Aux prédicateurs de morale. – Je ne veux pas faire de morale, mais à ceux qui

en font, je donne ce conseil : si vous voulez finir par vider de leur honneur et de leur valeur les meilleures choses et les meilleurs états, alors continuez à les débiter comme vous l'avez fait jusqu'à présent ! Placez-les au sommet de votre morale et parlez du matin au soir du bonheur de la vertu, du repos de l'âme, de la justice et de la rétribution immanente : à la manière dont vous vous y prenez, toutes ces bonnes choses finiront par acquérir une popularité et avoir pour elles la clameur de la rue : mais alors aussi tout l'or dont elles sont revêtues sera usé et pire encore : tout *ce qu'elles contiennent* d'or se sera changé en plomb. En vérité, vous vous y connaissez en cet art, l'alchimie à l'envers, la dévalorisation de ce qui a le plus de valeur ! Faites donc l'essai d'une autre recette, si vous ne voulez pas, comme jusqu'à présent, obtenir le contraire de ce que vous cherchez : *niez* ces bonnes choses, retirez leur l'applaudissement de la plèbe et la facilité de circulation, retransformez-les en pudeurs cachées d'âmes solitaires, dites que *la morale est quelque chose de défendu* ! Peut-être gagnerez-vous ainsi à ces choses l'espèce d'hommes qui seule importe, je veux dire les *héroïques*. Mais il faut alors qu'elles contiennent quelque chose qui inspire la terreur et non, comme jusqu'à présent, le dégoût. N'aimerait-on pas dire aujourd'hui de la morale ce que disait maître Eckhart : « Je demande à Dieu qu'il me tienne quitte de Dieu ! »

293

Notre air. – Nous le savons bien : celui qui ne jette un coup d'œil en direction de la science que comme en passant, à la manière des femmes et hélas aussi de bien des artistes : pour celui-ci, la rigueur qu'exige son service, cette sévérité implacable en petit comme en grand, cette célérité à peser, juger, condamner ont quelque chose qui donne le vertige et qui fait peur. Ce qui l'épouvante particulièrement, c'est qu'on y exige le plus difficile, qu'on y fasse le meilleur

sans que cela entraîne louange ni distinction, que l'on n'entende bien plutôt, comme entre soldats, que reproches et rappels à l'ordre cinglants, – car ici la réussite est considérée comme la règle, l'échec comme l'exception ; mais la règle, ici comme partout, a les lèvres closes. Il en va de cette « rigueur de la science » comme des formes et de la politesse dans le meilleur monde : – elle épouvante le profane. Mais celui qui y est habitué ne veut vivre nulle part ailleurs que dans cet air clair, transparent, vigoureux, saturé d'électricité, dans cet air *viril*. Aucun autre lieu ne lui paraît suffisamment pur et aéré : il soupçonne que son meilleur art n'y serait utile à personne et ne lui procurerait aucune joie, que la moitié de sa vie lui glisserait entre les doigts en raison de malentendus, qu'il faudrait continuellement de beaucoup de prudence, de beaucoup de secret et de retenue, – rien que de grandes et inutiles dépenses de force ! Alors que dans *cet* élément rigoureux et clair, il dispose de sa force en totalité : ici, il peut voler ! Pourquoi devrait-il redescendre dans ces eaux troublées où l'on doit nager et patauger et où l'on ternit la couleur de ses ailes ! – Non ! Il nous est trop difficile d'y vivre : qu'y pouvons-nous, si nous sommes nés pour l'air, l'air pur, nous qui rivalisons avec le rayon de lumière, et préférerions, comme lui, enfourcher une particule d'éther non pour nous éloigner du soleil, mais pour *aller vers lui* ! Mais nous ne le pouvons pas : – faisons donc ce que nous pouvons seuls : apporter la lumière à la terre, être « la lumière de la terre » ! Et pour ce, nous avons nos ailes, notre célérité et notre rigueur, et c'est en cela que nous sommes virils et même terrifiants, tel le feu. Qu'ils nous craignent donc, ceux qui ne savent pas se réchauffer et s'éclairer auprès de nous !

294

Contre les calomniateurs de la nature. – Ils me sont désagréables, les

hommes chez qui tout penchant naturel se transforme aussitôt en maladie, en quelque chose qui dénature et déshonore, – ce sont *eux* qui nous ont incité à croire que les penchants et pulsions de l'homme sont mauvais ; ils sont la cause de notre grande injustice envers notre nature, envers toute nature ! Il y a bon nombre d'hommes qui *ont le droit* de s'abandonner à leurs pulsions avec grâce et insouciance : mais ils ne le font pas, par peur de cette imaginaire « essence mauvaise » de la nature ! *De là* vient le fait que l'on trouve si peu de noblesse parmi les hommes : le signe distinctif de celle-ci sera toujours de ne pas avoir peur de soi-même, de ne rien attendre de déshonorant de soi, de voler sans hésitation dans la direction où nous sommes poussés – nous, oiseaux qui sommes nés libres ! Quel que soit le lieu où nous parviendrons, nous y trouverons toujours autour de nous liberté et lumière du soleil.

295

Brèves habitudes. – J'aime les brèves habitudes et les considère comme le moyen inestimable d'apprendre à connaître *beaucoup* de choses et d'états jusqu'au fond de leurs aspects doux et amers ; ma nature est intégralement prédisposée aux habitudes brèves, même dans les besoins de sa santé corporelle et en général, *pour autant que je* puisse le voir : du bas jusque tout en haut. Je crois toujours que c'est *telle chose* qui m'apportera désormais une satisfaction durable – la brève habitude aussi possède cette croyance de la passion, la croyance à l'éternité – et que je suis enviable de l'avoir trouvée et connue : et elle me nourrit désormais le midi et le soir et répand autour d'elle et en moi un profond sentiment de contentement de sorte que, sans avoir à comparer ou à mépriser ou à haïr, je n'aspire à rien d'autre. Et un beau jour, elle a fait son temps : la bonne chose se sépare de moi, non comme quelque chose qui inspire désormais le dégoût – mais paisiblement et rassasiée de moi comme je le suis

d’elle, et comme si nous devions être reconnaissants l’un envers l’autre et nous tendions la main pour nous dire adieu. Et déjà le nouveau attend à la porte, de même que ma croyance – incorrigible folle et sage ! – au fait que ce nouveau sera le bon, le bon définitif. C’est ainsi qu’il en va pour moi des mets, des pensées, des hommes, des villes, des poèmes, des musiques, des doctrines, des ordres du jour, des modes de vie. – Je hais en revanche les habitudes *durables* et j’ai l’impression qu’un tyran s’approche de moi et que l’air nécessaire à ma vie *s’épaissit* là où les événements prennent une configuration telle qu’ils semblent devoir engendrer nécessairement des habitudes durables ; par exemple par l’intermédiaire d’une fonction, de la fréquentation permanente des mêmes personnes, d’une habitation fixe, d’une espèce unique de santé. Oui, j’éprouve, du plus profond de mon âme, de la reconnaissance envers toute ma misère et mon état de malade, et tout ce qui en moi est toujours imparfait, – car tout cela m’offre cent portes dérobées par lesquelles je peux échapper aux habitudes durables. – La chose sans conteste la plus insupportable, la chose vraiment terrifiante serait pour moi une vie entièrement vierge d’habitudes, une vie qui exige continuellement l’improvisation : – ce serait mon exil et ma Sibérie.

296

La réputation de fermeté. – La réputation de fermeté fut autrefois une chose extrêmement utile ; et là où la société continue toujours d’être dominée par l’instinct du troupeau, il est aujourd’hui encore approprié au plus haut point pour tout individu de faire passer son caractère et son occupation pour immuables, – même si dans le fond ils ne le sont pas. « On peut compter sur lui, il ne varie pas » : – telle est, dans toutes les situations dangereuses de la société la louange qui a le plus d’importance. La société sent avec satisfaction qu’elle détient dans la vertu de tel homme, dans l’ambition de tel autre, dans la méditation et la

passion d'un troisième un *instrument* fiable et disponible à tout moment, – elle décerne ses plus grands honneurs à cette *nature instrumentale*, à cette fidélité constante envers soi-même, à cette immutabilité des opinions, des aspirations et même des non-vertus. Une telle appréciation, qui prospère et a prospéré partout en même temps que la moralité des mœurs, éduque des « caractères » et jette le *discrédit* sur tout changement, toute réorientation, toute métamorphose de soi. Si grand que puisse être par ailleurs l'avantage de ce mode de pensée, il demeure qu'il constitue l'espèce de jugement universel la plus nuisible possible à la *connaissance* : car ce qui est ici condamné et voit sa réputation discréditée, – c'est précisément la disposition de l'homme de connaissance à se prononcer à tout moment avec intrépidité *contre* l'opinion qu'il a soutenue jusqu'alors et à se montrer méfiant de manière générale envers tout ce qui en nous veut se fixer *avec fermeté*. La disposition d'esprit de l'homme de connaissance, en tant qu'elle est en contradiction avec la « réputation de fermeté », est tenue pour *déshonorante*, tandis que la pétrification des opinions s'attire tous les honneurs : – c'est sous l'anathème de cette autorité qu'il nous faut vivre aujourd'hui encore ! Qu'il est difficile de vivre lorsque l'on sent que l'on a contre soi et partout autour de soi le jugement de nombreux millénaires ! Il est vraisemblable que pendant de nombreux millénaires, la connaissance a été affectée de mauvaise conscience, et que l'histoire des plus grands esprits a dû contenir bien du mépris de soi et de la misère secrète.

297

Savoir contredire. – Chacun sait aujourd'hui que savoir supporter la contradiction est un signe élevé de culture. Certains savent même que l'homme supérieur souhaite et suscite la contradiction à son égard afin d'obtenir un indice de sa propre injustice, inconnue de lui jusqu'alors. Mais le fait de *savoir*

contredire, l’accession à la *bonne* conscience dans l’hostilité envers l’habituel, le transmis par la tradition, le consacré, – c’est plus que les deux choses précédentes et c’est ce qu’il y a de vraiment grand, nouveau, étonnant dans notre culture, le pas de géant de l’esprit libéré : qui sait cela ? –

298

Soupir. – J’ai saisi cette idée au vol et je me suis jeté sur les premiers mots mal venus pour la fixer, afin qu’elle ne m’échappe pas une fois encore. Et voici à présent que ces mots arides me l’ont tuée, et qu’elle pend et se balance en eux – et je ne comprends plus guère, en la considérant, comment j’ai pu être si heureux en attrapant cet oiseau.

299

Ce que l’on doit apprendre des artistes. – De quels moyens disposons-nous pour nous rendre les choses belles, attirantes, désirables lorsqu’elles ne le sont pas ? – et je suis d’avis qu’elles ne le sont jamais en soi ! Nous avons ici quelque

chose à apprendre des médecins lorsque par exemple ils diluent l'amer ou additionnent vin et sucre dans leur mélangeur ; mais plus encore des artistes, eux qui travaillent continuellement en réalité à effectuer de telles inventions et de tels tours de passe-passe. S'éloigner des choses jusqu'à ce que beaucoup de leurs éléments échappent à la vue et que l'on doive ajouter beaucoup *pour continuer à les voir* – ou bien voir les choses de biais et comme en raccourci – ou bien les disposer de telle manière qu'elles soient partiellement masquées et ne permettent que des aperçus en perspective – ou bien les contempler à travers un verre teinté ou à la lumière du crépuscule – ou les doter d'une surface et d'une peau qui n'offrent pas de transparence parfaite : c'est tout cela que nous devons apprendre des artistes, en étant pour le reste plus sages qu'eux. Car chez eux, cette force subtile qui leur est propre s'arrête d'ordinaire là où s'arrête l'art et où commence la vie ; mais *nous*, nous voulons être les poètes de notre vie, et d'abord dans les choses les plus modestes et les plus quotidiennes.

300

Préludes à la science. – Croyez-vous donc que les sciences seraient apparues et se seraient développées si elles n'avaient pas été précédées par les magiciens, alchimistes, astrologues et sorcières, eux qui, par leurs promesses et leurs espérances illusoires, ont dû commencer par créer la soif, la faim et le goût pour les puissances *cachées et défendues* ? Et même qu'il ne fallait pas promettre infiniment plus que l'on ne peut tenir pour que quelque chose en général s'accomplisse au royaume de la connaissance ? – Peut-être l'ensemble de la *religion* apparaîtra-t-elle, un jour lointain, comme un exercice et un prélude, de la même manière que se présentent à nous, ici, des préludes et des exercices préparatoires à la science qui *ne* furent absolument *pas* pratiqués ni ressentis comme tels : il se pourrait bien qu'elle ait été l'étrange moyen de permettre un

jour à des individus de jouir du total contentement de soi propre à un dieu, et de toute la force d'autorédemption qu'il recèle : Oui ! – est-on en droit de demander – l'homme aurait-il jamais appris sans cette école et cette préhistoire religieuses à ressentir faim et soif envers *lui-même* et a se rassasier et se combler à partir de *lui-même* ? Prométhée devait-il commencer par *se figurer* qu'il avait *volé* la lumière et expier cette action, – pour découvrir finalement qu'il avait créé la lumière *en désirant la lumière*, et que non seulement l'homme, mais encore le *dieu* avait été l'œuvre de *ses* mains et l'argile modelé par ses mains ? rien que des images de l'artiste en images ? – de même que l'illusion, le vol, le Caucase, le vautour et toute la tragique *prometheia* de tous les hommes de connaissance ?

301

Illusion des contemplatifs. – Les hommes élevés se distinguent de ceux de rang subalterne en ce qu'ils voient et entendent indiciblement plus et qu'ils voient et entendent en pensant – et c'est justement cela qui distingue l'homme de l'animal et les animaux supérieurs des inférieurs. Le monde devient toujours plus plein pour celui qui croît jusqu'à atteindre la cime de l'humanité ; les hameçons de l'intérêt se lancent vers lui en nombre toujours croissant ; la foule de ses attirances s'accroît constamment et également la foule de ses genres de plaisir et de déplaisir, – l'homme supérieur devient sans cesse à la fois plus heureux et plus malheureux. Mais avec cela une *illusion* demeure son fidèle compagnon : il pense être en position de *spectateur* et d'*auditeur* face au grand spectacle visuel et sonore qu'est la vie : il qualifie sa nature de *contemplative* et laisse échapper en cela le fait qu'il est aussi par lui-même le véritable poète et prolongateur poétique de la vie, – que certes, il se distingue fortement de l'*acteur* de ce drame, le soi-disant homme d'action, mais plus encore d'un simple observateur et invité d'honneur installé *face* à la scène. Il possède

certainement en propre, en tant que poète, la *vis contemplativa* et le regard rétrospectif sur son œuvre, mais en même temps et au premier chef, la vis *creativa* qui *manque* à l'homme d'action, en dépit de l'apparence et de la croyance commune. C'est nous, les hommes qui sentent en pensant, qui ne cessons de *construire* réellement quelque chose qui n'existe pas encore : tout le monde éternellement en croissance des appréciations, des couleurs, des poids, des perspectives, des gradations, des acquiescements et des négations. Ce poème que nous avons composé est constamment assimilé à force d'étude et d'exercice, traduit en chair et en réalité, et même en quotidienneté par ceux qu'on appelle les hommes pratiques (nos acteurs, ainsi que nous l'avons dit). Tout ce qui possède de la *valeur* dans le monde aujourd'hui ne la possède pas en soi, en vertu de sa nature, – la nature est toujours dénuée de valeur : – au contraire, une valeur lui a un jour été donnée et offerte, et *c'est nous* qui avons donné et offert ! C'est nous seuls qui avons d'abord créé le monde *qui intéresse l'homme en quelque manière* ! – Mais c'est justement le fait de le savoir qui nous manque, et s'il nous arrive de le saisir pour un instant, nous l'avons de nouveau oublié l'instant suivant : nous méconnaissons notre meilleure force et nous nous estimons, nous, les contemplatifs, un degré trop bas, – nous ne sommes *ni aussi fiers ni aussi heureux* que nous pourrions l'être.

302

Danger du plus heureux. – Avoir des sens subtils et un goût subtil ; être habitué comme à l'aliment approprié et le plus proche à ce que l'esprit a de recherché et de meilleur ; jouir d'une âme forte, audacieuse, téméraire ; traverser la vie l'œil calme et le pas ferme, être toujours prêt à l'extrême comme à une fête et plein de l'aspiration à des mondes et des mers, des hommes et des dieux encore à découvrir ; prêter l'oreille à toute musique pleine de gaieté d'esprit

comme si des hommes intrépides, des soldats, des navigateurs s'accordaient en l'écoutant une courte halte et un plaisir, et se laissaient, dans la plus profonde jouissance de l'instant, vaincre par les larmes et toute la pourpre mélancolie de l'homme heureux : qui ne souhaiterait que tout cela soit précisément *son* bien, *son* état ! C'était le *bonheur d'Homère* ! L'état de celui qui inventa les dieux des Grecs, – non, s'inventa *ses propres* dieux ! Mais qu'on ne se le cache pas : avec dans l'âme ce bonheur d'Homère, on est aussi la créature la plus susceptible de souffrance sous le soleil ! Et ce n'est qu'à ce prix que l'on acquiert le plus précieux coquillage que les vagues de l'existence aient jusqu'à présent rejeté sur le rivage ! En le possédant, on devient toujours plus subtil dans la douleur et, pour finir, trop subtil : il ne fallut à la fin à Homère qu'une petite déconvenue et un petit dépit pour lui faire perdre goût à la vie. Il n'avait pas réussi à résoudre une absurde petite énigme que de jeunes pêcheurs lui avaient soumise ! Oui, les petites énigmes sont le danger des plus heureux ! –

303

Deux hommes heureux. – Cet homme, en dépit de sa jeunesse, est vraiment passé maître dans l'*improvisation de la vie* et suscite même l'étonnement de l'observateur le plus fin : il semble en effet ne jamais commettre d'erreur bien qu'il joue constamment le jeu le plus risqué. Il fait songer à ces musiciens virtuoses de l'improvisation auxquels l'auditeur voudrait attribuer aussi une *infaillibilité* divine de la main en dépit du fait qu'ils font une fausse note ici ou là, comme tout mortel fait des fausses notes. Mais ils sont entraînés et inventifs, et toujours prêts en un instant à intégrer immédiatement à l'organisation thématique la note la plus fortuite à laquelle les pousse une pression du doigt, un caprice, et à insuffler au hasard une belle signification et une âme. – Voici un tout autre homme : il rate au fond tout ce qu'il veut et projette. Ce à quoi il a, en

telle occasion, attaché son cœur l'a déjà conduit à plusieurs reprises au bord de l'abîme et à l'extrême limite du naufrage ; et s'il en a réchappé une fois de plus, ce ne fut certes pas sans dommages. Croyez-vous qu'il en soit malheureux ? Il y a longtemps qu'il a décidé pour lui-même de ne pas accorder trop d'importance à ses propres vœux et projets. « Si je ne réussis pas telle chose, se dit-il, peut-être réussirai-je telle autre ; et au fond, je ne sais pas si je ne dois pas plus de reconnaissance à mon échec qu'à n'importe quelle réussite. Suis-je donc fait pour être têtu et porter des cornes de taureau ? Ce qui fait *pour moi* la valeur et le fruit de la vie tient à autre chose ; ma fierté et ma misère également tiennent à autre chose. Je connais mieux la vie pour avoir été si souvent sur le point de la perdre : et c'est justement pourquoi je *possède* plus, en fait de vie, que vous tous ! »

304

En faisant, nous ne faisons pas. – Au fond, j'ai en horreur toutes les morales qui disent : « Ne fais pas telle chose ! Renonce ! Dépasse-toi ! » – je suis en revanche bien disposé envers les morales qui m'incitent à faire quelque chose, à le refaire et ce du matin au soir, et à en rêver la nuit, et à ne penser à rien d'autre qu'à : le faire *bien*, aussi bien que *moi* seul, justement, je le peux ! Qui vit de la sorte voit tomber continuellement, l'une après l'autre, les choses qui n'appartiennent pas à une telle vie : c'est sans haine ni répugnance qu'il voit aujourd'hui telle chose, demain telle autre prendre congé de lui, telles les feuilles jaunies que chaque petit coup de vent un peu vigoureux ravit à l'arbre : ou bien il ne voit pas du tout qu'elles prennent congé, tant son œil fixe fermement son but et regarde de manière générale en avant, non pas de côté, en arrière, en bas. « Notre faire doit déterminer ce que nous ne faisons pas : en faisant, nous ne faisons pas » – voilà ce qui me plaît, tel est *mon placitum*. Mais je ne veux pas

tendre les yeux ouverts à mon appauvrissement, je n'ai nul goût pour toutes ces vertus négatives, – vertus qui ont pour essence la négation et le renoncement à soi eux-mêmes.

305

Maîtrise de soi. – Les professeurs de morale qui prescrivent avant tout et par-dessus tout à l'homme de parvenir à se maîtriser l'exposent à une maladie étrange : à savoir une excitabilité permanente à toutes les émotions et inclinations naturelles et pour ainsi dire une démangeaison. Quelle que soit la chose qui puisse désormais l'ébranler, le tirer, l'attirer, le stimuler, de l'intérieur ou de l'extérieur – il semble toujours à cet excitable que sa maîtrise de soi soit à l'instant mise en péril : il n'a plus le droit de se confier à aucun instinct, à aucun libre coup d'aile, mais se fige en permanence en une attitude défensive, armé contre lui-même, l'œil acéré et méfiant, éternel gardien de son château, en lequel il s'est lui-même transformé. Oui, il peut être *grand* en cela ! Mais qu'il est devenu insupportable désormais aux autres, qu'il est devenu lourd pour lui-même, appauvri et coupé de toutes les plus belles contingences de l'âme ! Voire même de toute *instruction* ultérieure ! Car on doit pouvoir se perdre soi-même pour quelque temps si l'on veut apprendre quelque chose de ce que l'on n'est pas soi-même.

306

Stoïciens et épicuriens. – L'épicurien recherche la situation, les personnes et même les événements qui correspondent à sa disposition intellectuelle extrêmement excitable, il renonce au reste – c'est-à-dire à la plupart des choses –, parce que ce serait pour lui une nourriture trop forte et trop lourde. Le stoïcien au contraire s'entraîne à avaler pierres et vermine, éclats de verre et scorpions et à ne pas éprouver de dégoût ; son estomac doit finir par devenir indifférent à tout ce que le hasard de l'existence déverse en lui : – il fait songer à cette secte arabe des Aïssaouas que l'on trouve à Alger ; et pareil à ces insensibles, il apprécie d'avoir un public d'invités qui assistent au spectacle de son insensibilité, public dont se passe volontiers l'épicurien : – car celui-ci a son « jardin » ! Pour des hommes avec qui le destin improvise, pour ceux qui vivent à des époques violentes et dépendent d'hommes brusques et changeants, le stoïcisme peut être fortement conseillé. Mais qui *prévoit* d'une certaine manière que le destin lui permet de filer *un long fil* fait bien de s'organiser de manière épicurienne ; tous les hommes qui se consacrent au travail intellectuel l'ont fait jusqu'à présent ! Ce serait en effet pour eux la perte des pertes que d'être dépossédés de leur fine excitabilité et de se voir offrir en échange la dure peau stoïcienne aux piquants de hérisson.

307

En faveur de la critique. – Quelque chose que tu as aimé autrefois comme une vérité ou une vraisemblance t'apparaît aujourd'hui comme une erreur : tu le repousses loin de toi et t'imagines que ta raison a remporté en cela une victoire. Mais peut-être cette erreur te fut-elle alors, quand tu étais encore un autre – tu es

toujours un autre – aussi nécessaire que tes « vérités » d'à présent, comme une sorte de peau qui te dissimulait et te cachait bien des choses que tu n'avais pas encore le droit de voir. C'est ta nouvelle vie qui a tué pour toi cette opinion, non pas ta raison : *tu n'en as plus besoin*, et désormais elle s'effondre sur elle-même, et la déraison s'en échappe en rampant comme de la vermine pour apparaître au grand jour. Lorsque nous critiquons, cela n'est en rien arbitraire ni impersonnel, – c'est, très souvent tout au moins, une preuve qu'existent en nous des forces vivantes qui font pression et sont en train de percer une écorce. Nous nions et devons nier parce que quelque chose en nous *veut* vivre et s'affirmer, quelque chose que nous ne connaissons peut-être pas encore, ne voyons pas encore ! – Cela dit en faveur de la critique.

308

L'histoire de tous les jours. – Qu'est-ce qui chez toi fait l'histoire de tous les jours ? Considère les habitudes qui sont les tiennes et qui la constituent : sont-elles le produit d'innombrables petites lâchetés et paresses, ou de ton audace et de ton inventive raison ? Si différents que soient ces deux cas, il se pourrait que les hommes te décernent la même louange et que tu leur procures en réalité dans les deux cas la même utilité. Seulement, la louange, l'utilité et la respectabilité peuvent bien suffire à celui qui veut avoir bonne conscience, – mais non pas à toi, qui sondes les reins et possèdes une *science de la conscience* !

309

Du fond de la septième solitude. – Un jour, le voyageur claqua une porte derrière lui, resta sur place et sanglota. Puis il dit : « Ce penchant et cette aspiration au vrai, au réel, au non-apparent, au certain ! Comme je leur en veux ! Pourquoi est-ce justement *moi* que traque ce sombre rabatteur passionné ! Je voudrais me reposer, mais il ne me le permet pas. Que de choses m'incitent à faire halte ! J'ai partout des jardins d'Armide : et donc toujours de nouveaux déchirements et de nouvelles amertumes du cœur ! Il me faut continuer à soulever le pied, ce pied fatigué et blessé : et comme il le faut, il m'arrive souvent de lancer rétrospectivement un regard courroucé à la plus belle chose, qui n'a pas su me retenir, – *parce qu*'elle n'a pas su me retenir ! »

310

Volonté et vague. – Avec quelle avidité s'avance cette vague, comme s'il lui fallait atteindre quelque chose ! Avec quelle précipitation terrifiante elle s'insinue jusque dans les recoins les plus profonds des rochers crevassés ! Il semble qu'elle veuille y arriver avant quelqu'un ; il semble qu'y soit caché quelque chose de valeur, de grande valeur. – Et la voici qui revient, un peu plus lentement, toute blanche encore d'excitation, – est-elle déçue ? A-t-elle trouvé ce qu'elle cherchait ? Fait-elle semblant d'être déçue ? – Mais déjà s'approche une autre vague, plus avide et plus sauvage encore que la première, et son âme aussi semble emplie de secrets et du désir de déterrer des trésors. C'est ainsi que vivent les vagues, – et c'est ainsi que nous vivons, nous qui voulons ! – je n'en dis pas davantage. – Comment ? Vous vous méfiez de moi ? Vous vous irritez contre moi, beaux monstres ? Craignez-vous que je trahisse tout votre secret ?

Eh bien ! Irritez-vous contre moi désormais, dressez vos dangereux corps verts aussi haut que vous le pouvez, élevez un mur entre moi et le soleil – comme à présent ! En vérité, il ne reste déjà plus du monde que le vert crépuscule et de verts éclairs. Déchaînez-vous à votre guise, arrogantes, rugissez de plaisir et de méchanceté – ou plongez de nouveau, déversez vos émeraudes au fond du plus abyssal abîme, et recouvrez-les en lançant de votre blanche dentelle infinie d'écume et d'embruns – je souscris à tout, car tout vous va si bien, et je vous suis si reconnaissant pour tout : comment pourrais-je *vous* trahir ! Car – prêtez bien l'oreille ! – je vous connais, vous et votre secret, je connais votre espèce ! Vous et moi, nous sommes d'une seule et même espèce ! – Vous et moi, nous avons un seul et même secret !

311

Lumière réfractée. – On n'est pas toujours audacieux, et lorsque l'on est fatigué, il arrive à l'un d'entre nous de se lamenter ainsi. « Il est si dur de faire mal aux hommes – oh, pourquoi faut-il que ce soit nécessaire ! À quoi nous sert de vivre cachés si nous ne voulons pas garder pour nous ce qui suscite le scandale ? Ne serait-il pas plus recommandable de vivre dans la mêlée et de réparer dans les individus ce dont il nous faut, par devoir et par nécessité, nous rendre coupables envers tous ? Être fou avec le fou, vaniteux avec le vaniteux, exalté avec l'exalté ? Ne serait-ce pas juste, tant est insolent, dans l'ensemble, le degré d'écart ? Si j'apprends les méchancetés qu'autrui a dites sur mon compte, – mon premier sentiment n'est-il pas la satisfaction ? C'est justice ! – ai-je l'impression de leur déclarer – je suis si peu en accord avec vous et j'ai tant de vérité de mon côté : amusez-vous donc à mes dépens aussi souvent que vous le pouvez ! Voici mes défauts et mes erreurs, voici mon illusion, mon mauvais goût, mon désarroi, mes larmes, ma vanité, ma tanière secrète de hibou, mes

contradictions ! Voilà de quoi vous faire rire ! Riez donc et réjouissez-vous ! Je n'ai pas d'aigreur envers la loi et la nature des choses qui veulent que les défauts et les erreurs amusent ! – Il y eut jadis, certes, des époques "plus belles" où l'on pouvait, avec toute pensée un peu nouvelle, se sentir assez *indispensable* pour arpenter la rue en sa compagnie et lancer à tout homme : "Vois ! Le royaume des cieux est proche !" – Je ne me manquerais pas si j'étais absent. Nous sommes tous superflus ! » – Mais comme je l'ai dit, nous ne pensons pas de cette manière lorsque nous sommes audacieux ; nous ne pensons pas *à cela*.

312

Mon chien. – J'ai donné un nom à ma douleur et l'appelle « chien », – elle est tout aussi fidèle, aussi indiscrète et effrontée, aussi distrayante, aussi sage que n'importe quel autre chien – et je peux l'apostropher et passer sur elle mes accès de mauvaise humeur : comme d'autres le font avec leur chien, leur domestique et leur femme.

313

Pas de tableau de martyre. – Je veux faire comme Raphaël et ne plus peindre de tableau de martyre. Il y a assez de choses sublimes pour que l'on n'ait pas à chercher la sublimité là où elle vit en compagnie de la cruauté comme en compagnie d'une sœur ; et mon ambition, en outre, ne trouverait pas à se satisfaire si je voulais me transformer en tortionnaire sublime.

314

Nouveaux animaux de compagnie. – Je veux avoir auprès de moi mon lion et mon aigle afin de toujours avoir des signes et des présages m'indiquant la grandeur ou la petitesse de ma force. Me faut-il aujourd'hui baisser les yeux sur eux en ayant peur ? Et l'heure reviendra-t-elle où ils lèveront les yeux vers moi et auront peur ? –

315

De la dernière heure. – Les tempêtes sont mon danger : aurai-je ma tempête, dont je mourrai, comme Oliver Cromwell mourut de sa tempête ? Ou

m’éteindrai-je comme une chandelle que le vent n’a pas encore soufflée, mais qui s’est fatiguée et rassasiée d’elle-même, – une lumière qui s’est consumée jusqu’à son terme ? Ou enfin : me soufflerai-je moi-même pour ne pas me consumer jusqu’au bout ? –

316

Hommes prophétiques. – Vous ne sentez pas que les hommes prophétiques sont des hommes qui souffrent beaucoup : vous pensez seulement qu’ils ont reçu un beau « don », et aimeriez bien le posséder vous-mêmes, – mais je m’exprimerai de manière imagée. Combien les animaux peuvent souffrir de l’électricité dont sont chargés l’air et les nuages ! Nous voyons que certaines espèces animales possèdent un pouvoir prophétique relativement au temps, par exemple les singes (qu’il est encore possible de bien observer en Europe, et pas seulement dans les ménageries, par exemple à Gibraltar). Mais nous ne pensons pas que leurs douleurs – soient leurs prophètes ! Quand sous l’influence d’un nuage qui s’approche, mais qui longtemps encore ne sera pas visible, une intense électricité positive se transforme soudain en électricité négative et que se prépare une modification du temps, ces animaux se comportent comme si un ennemi s’approchait et se disposent à se défendre ou à prendre la fuite ; la plupart du temps, ils rentrent dans leur tanière, – ils ne comprennent pas le mauvais temps comme temps, mais comme ennemi, ennemi dont ils *sentent* déjà la main !

317

Coup d'œil rétrospectif. – Il est rare que nous prenions conscience, en tant que tel, du *pathos* propre à chaque époque de la vie tant que nous y séjournons encore, nous pensons au contraire qu'il constitue le seul état possible et rationnel pour nous désormais, et qu'il est intégralement *ethos*, et non *pathos* – pour parler et distinguer avec les Grecs. Quelques notes de musique m'ont remis en mémoire aujourd'hui un hiver, une maison et une vie extrêmement recluse et en même temps le sentiment dans lequel je vivais alors : – je pensais pouvoir continuer éternellement à vivre de la sorte. Mais je comprends aujourd'hui que ce n'était en tout et pour tout que *pathos* et passion, une chose comparable à cette musique douloureusement courageuse et consolante, – un genre de chose qu'on ne peut avoir pour des années ou pour l'éternité : on deviendrait trop « supraterrestre » pour cette planète.

318

Sagesse dans la douleur. – Dans la douleur, il y autant de sagesse que dans le plaisir : elle fait partie, comme celui-ci, des forces de conservation de l'espèce de premier ordre. Si ce n'était pas le cas, elle aurait péri depuis longtemps ; qu'elle fasse mal ne constitue pas un argument contre elle, c'est son essence. J'entends dans la douleur le commandement lancé par le capitaine du navire : « Amenez les voiles ! » L'intrépide navigateur « homme » doit être exercé à disposer les voiles de mille manières, sans quoi son sort ne serait que trop vite réglé, et l'océan ne serait que trop prompt à l'engloutir. Nous devons aussi savoir vivre avec une énergie restreinte : dès que la douleur lance son signal d'alarme, il est temps de la restreindre, – quelque grand danger, une tempête s'annonce, et nous

faisons bien de nous « gonfler » le moins possible. – Il est vrai qu'il y a des hommes qui à l'approche d'une grande douleur entendent le commandement exactement inverse, et n'ont jamais le regard plus fier, guerrier et heureux que lorsque la tempête se lève ; oui, la douleur même leur offre leurs instants suprêmes ! Ce sont les hommes héroïques, les grands *pourvoyeurs de douleur* de l'humanité : ces hommes rares ou exceptionnels qui ont justement besoin de la même apologie que la douleur en général, – et en vérité ! on ne doit pas la leur refuser ! Ce sont des forces de conservation et de promotion de l'espèce de premier ordre : et ne serait-ce qu'en ce qu'ils s'opposent au confort et ne cachent pas leur dégoût pour cette espèce de bonheur.

319

En interprètes de nos expériences vécues. – Il y a une espèce de probité qui est demeurée étrangère à tous les fondateurs de religion et à leurs pareils : – ils n'ont jamais fait de leurs expériences vécues un cas de conscience de la connaissance. « Qu'ai-je vraiment vécu ? Que se passait-il alors en moi et autour de moi ? Ma raison était-elle assez claire ? Ma volonté était-elle dirigée contre toutes les tromperies des sens et assez vaillante dans sa défense contre l'imaginaire ? » – voilà ce que nul d'entre eux n'a demandé, ce qu'aujourd'hui encore aucun des chers hommes de religion ne demande : ils sont bien plutôt assoiffés de choses contraires à la raison, et ne veulent pas se donner trop de mal pour satisfaire cette soif, – et c'est ainsi qu'ils vivent des « miracles » et des « renaissances » et entendent la voix des angelots ! Mais nous, nous autres, assoiffés de raison, voulons regarder nos expériences vécues dans les yeux, avec autant de rigueur qu'une expérimentation scientifique, heure par heure, jour après jour ! Nous voulons être nous-mêmes nos expériences et nos cobayes.

320

Au moment des retrouvailles. – A : Est-ce que je te comprends encore complètement ? Tu cherches ? Où, au sein du monde réel d'aujourd'hui, se trouvent ton coin et ton étoile *à toi* ? Où peux-tu t'étendre au soleil de manière que tu jouisses, toi aussi, d'une surabondance de bien-être et que ton existence se justifie ? Puisse chacun faire cela pour lui-même – sembles-tu me dire – et s'ôter de l'esprit le discours à prétentions universelles, le souci de l'autre et de la société ! – B : J'en veux davantage, je ne suis pas de ceux qui cherchent. Je veux créer pour moi-même mon propre soleil.

321

Nouvelle prudence. – Ne pensons plus autant punir, blâmer et corriger ! Nous transformerons rarement un simple individu ; et si nous devions y parvenir, peut-être réussirions-nous à notre insu quelque chose d'autre : *nous* aurons été transformés par lui ! Cherchons plutôt à faire en sorte que notre propre influence *sur tout ce qui arrivera* compense son influence et prévale sur elle ! Ne menons pas un combat direct ! – ce à quoi revient tout blâme, toute punition, toute volonté de corriger. Au contraire, élevons-nous nous-mêmes d'autant plus haut ! Donnons à notre modèle des couleurs toujours plus éclatantes ! Assombrissons autrui par notre lumière ! Non ! Nous ne voulons pas, à cause de lui, devenir nous-mêmes plus *sombres*, comme tous les punisseurs et les mécontents ! Cheminons plutôt à l'écart ! Regardons ailleurs !

322

Image. – Les penseurs chez qui tous les astres suivent des trajectoires cycliques ne sont pas les plus profonds ; qui voit en lui-même comme en un immense espace cosmique et porte en lui des voies lactées sait également combien toutes les voies lactées sont irrégulières ; elles conduisent jusque dans le chaos et le labyrinthe de l'existence.

323

Bonheur dans le destin. – Le destin nous accorde la plus haute distinction quand il nous fait combattre pour un temps aux côtés de notre adversaire. Nous sommes par là *prédestinés* à une grande victoire.

324

In media vita. – Non ! La vie ne m'a pas déçu ! Année après année, je la trouve au contraire plus vraie, plus désirable et plus mystérieuse, – depuis ce jour où la grande libératrice est descendue sur moi, cette pensée que la vie pourrait être une expérimentation de l'homme de connaissance – et non un devoir, non une fatalité, non une tromperie ! – Et la connaissance elle-même : elle peut bien être pour d'autres quelque chose d'autre, par exemple un lit offrant le repos, ou le chemin menant à un lit offrant le repos, ou un divertissement, ou une oisiveté, – pour moi, elle est un monde de dangers et de victoires dans lequel les sentiments héroïques aussi ont leurs lieux où danser et s'ébattre. « *La vie, moyen de la connaissance* » – avec ce principe au cœur, on peut non seulement vaillamment, mais même *gaiement vivre et gaiement rire* ! Et qui s'entendrait à bien rire et vivre en général, s'il ne s'entendait tout d'abord à la guerre et à la victoire ?

325

Ce qui appartient à la grandeur. – Qui atteindra quelque chose de grand s'il ne sent pas en lui la force et la volonté *d'infliger* de grandes douleurs ? Savoir souffrir est la moindre des choses : de faibles femmes et même des esclaves y excellent souvent. Mais ne pas périr de détresse et d'incertitude intérieures lorsque l'on inflige une grande souffrance et que l'on entend le cri de cette souffrance – voilà ce qui est grand, voilà ce qui appartient à la grandeur.

326

Les médecins de l'âme et la douleur. – Tous les prédicateurs de morale, de même que tous les théologiens, ont en commun une indélicatesse : ils cherchent tous à persuader les hommes qu'ils se trouveraient dans un état désespéré et qu'une thérapie sévère, ultime et radicale serait nécessaire. Et comme les hommes dans leur ensemble ont prêté l'oreille avec trop de zèle à ces doctrines durant des siècles entiers, une part de cette superstition relative à leur état désespéré a réellement fini par passer en eux : de sorte qu'ils ne sont que trop disposés aujourd'hui à soupirer, à ne plus trouver aucun intérêt à la vie et à se présenter mutuellement des mines affligées comme si elle était vraiment des plus difficiles *à supporter*. En vérité, ils ont une confiance effrénée dans leur vie, ils en sont amoureux et regorgent d'indicibles ruses et subtilités pour briser le désagréable et ôter leur épine à la douleur et au malheur. J'ai l'impression que l'on parle toujours de la douleur et du malheur *avec outrance* comme si c'était une affaire de bonnes manières que d'outrer sur ce point : on tait intentionnellement, en revanche, le fait qu'il existe une foule de moyens pour soulager la souffrance, comme les stupéfiants, ou la hâte fébrile des pensées, ou une situation calme, ou de bons et mauvais souvenirs, intentions, espoirs, et bien des espèces de fierté et de compassion qui font presque l'effet d'anesthésiants : tandis que dans le cas des degrés de douleur les plus aigus, les pertes de conscience se produisent déjà d'elles-mêmes. Nous nous entendons parfaitement à verser des douceurs sur nos amertumes, notamment sur les amertumes de l'âme ; nous trouvons des ressources dans notre vaillance et notre sublimité, de même que dans les nobles délires de la soumission et de la résignation. Une perte est une perte pendant une heure à peine : avec elle, d'une manière ou d'une autre, un cadeau nous est aussi tombé du ciel – une nouvelle force par exemple : et ne serait-ce qu'une nouvelle occasion d'accéder à la force ! Que d'inventions n'ont pas été imaginées par les prédicateurs de morale au sujet de la « misère » intérieure du méchant ! Que de *mensonges* n'ont-ils pas *racontés* au sujet du malheur de l'homme passionné ! – oui, mentir est bien le mot juste ici : ils étaient parfaitement conscients du bonheur surabondant de cette espèce d'hommes, mais ils sont restés muets comme la tombe à son sujet parce qu'il constituait une réfutation de leur théorie, suivant laquelle tout bonheur n'apparaît qu'avec l'anéantissement des passions et le silence de la volonté ! Et enfin pour ce qui est de la prescription de tous ces médecins de l'âme, et de leur célébration d'une thérapie sévère et radicale : il est permis de poser la question suivante :

cette vie qui est la nôtre est-elle vraiment assez douloureuse et importune pour qu'il y ait avantage à l'échanger contre une manière de vivre et une pétrification stoïciennes ? Nous n'allons *pas assez mal* pour devoir aller mal de manière stoïcienne !

327

Prendre au sérieux. – L'intellect est chez la plupart une machine pesante, morne et grinçante que l'on a du mal à mettre en marche : ils parlent de « *prendre* la chose *au sérieux* » quand ils veulent travailler avec cette machine et penser pour de bon – oh, qu'il doit leur être incommode de penser pour de bon ! L'aimable bête homme perd à chaque fois, semble-t-il, sa bonne humeur lorsqu'elle pense pour de bon : elle devient « sérieuse » ! Et « là où l'on trouve rire et gaieté, la pensée ne vaut rien » : – tel est le préjugé de cette bête sérieuse envers tout « gai savoir ». – Fort bien ! Montrons que c'est un préjugé !

328

Faire du tort à la bêtise. – À coup sûr, la croyance au caractère condamnable de l'égoïsme, que l'on a prêchée avec tant d'acharnement et de conviction, a dans l'ensemble fait du tort à l'égoïsme (*au profit*, comme je le répéterai cent fois, *des instincts du troupeau* !), notamment en lui ôtant la bonne conscience et en prescrivant de chercher en lui la source véritable de tout malheur. « Ton égoïsme est le malheur de ta vie » – voilà ce que l'on entendit prêcher durant des millénaires : cela a fait du tort, comme on l'a dit, à l'égoïsme et lui a ôté beaucoup d'esprit, beaucoup de gaieté d'esprit, beaucoup d'inventivité, beaucoup de beauté, cela a abêti, enlaidi et empoisonné l'égoïsme ! – L'antiquité philosophique professa en revanche l'existence d'une autre source essentielle du malheur : à partir de Socrate, les penseurs ne se lassèrent jamais de prêcher : « Votre manque de pensée et votre bêtise, votre manière de vivoter en suivant la règle, votre soumission à l'opinion du voisin voilà la raison pour laquelle vous parvenez si rarement au bonheur, – nous, penseurs, sommes, en tant que penseurs, les plus heureux. » Ne tranchons pas la question de savoir si cette prédication dirigée contre la bêtise avait pour elle de meilleures raisons que la prédication dirigée contre l'égoïsme : mais à coup sûr, elle sut ôter la bonne conscience à la bêtise : – ces philosophes *ont fait du tort* à la bêtise.

329

Loisir et oisiveté. – Il y a une sauvagerie à l'indienne, propre au sang indien, dans la manière dont les Américains courent après l'or : et leur course effrénée au travail – le vice propre au Nouveau Monde – commence déjà, par contagion, à rendre la vieille Europe sauvage et à répandre sur elle une absence d'esprit absolument stupéfiante. On a déjà honte, aujourd'hui, du repos ; la méditation prolongée provoque presque des remords. On pense la montre en main, comme on déjeune, le regard rivé au bulletin de la Bourse, – on vit comme un homme

qui constamment « pourrait rater » quelque chose. « Faire n'importe quoi plutôt que rien » – ce principe aussi est une corde qui permet de faire passer de vie à trépas toute éducation et tout goût supérieur. Et de même que cette course des gens qui travaillent fait visiblement périr toutes les formes, de même, le sens de la forme lui-même, l'oreille et l'œil sensibles à la mélodie des mouvements, périssent également. La preuve en est la *netteté pesante* que l'on exige aujourd'hui partout, dans toutes les situations où l'homme veut se montrer probe envers l'homme, dans les rapports avec ses amis, les femmes, les parents, les enfants, les professeurs, les élèves, les dirigeants et les princes, – on n'a plus de temps ni de force pour les cérémonies, pour les détours dans l'obligeance, pour l'*esprit** dans la conversation et pour tout *otium* en général. Car vivre à la chasse au profit contraint continuellement à dépenser son esprit jusqu'à épuisement à force de constamment dissimuler, donner le change et prendre de vitesse : la véritable vertu est aujourd'hui de faire quelque chose en moins de temps qu'autrui. Et ainsi il n'y a que bien peu d'heures où l'on se permet la probité : mais on est alors fatigué et l'on aimerait non pas simplement se « laisser aller », mais *se vautrer* de tout son long, et de tout son large et de tout son poids. C'est en conformité avec ce penchant que l'on écrit aujourd'hui ses *lettres* ; lettres dont le style et l'esprit seront toujours le véritable « signe des temps ». Si l'on prend encore plaisir à la société et aux arts, c'est un plaisir comme s'en organisent des esclaves épuisés à force de travail. Oh, qu'ils sont peu exigeants en matière de « joie », nos hommes cultivés et incultes ! Oh, que de suspicion croissante envers toute joie ! Le *travail* ne cesse d'accaparer davantage toute la bonne conscience : le penchant à la joie s'appelle déjà « besoin de se divertir » et commence à avoir honte de lui-même. « On doit faire attention à sa santé » – dit-on lorsqu'on est surpris en flagrant délit de partie de campagne. Oui, on pourrait bientôt en arriver au point où l'on ne céderait plus à un penchant pour la *vita contemplativa* (c'est-à-dire pour la promenade avec des pensées et des amis) sans mépris pour soi-même et mauvaise conscience. – Eh bien ! jadis, c'était l'inverse : c'est sur le travail que pesait la mauvaise conscience. Un homme bien né *cachait* son travail, lorsque la nécessité le contraignait à travailler. L'esclave travaillait écrasé par le sentiment de faire quelque chose de méprisable : – le « faire » lui-même était quelque chose de méprisable. « La noblesse et l'honneur n'habitent que l'*otium* et le *bellum* » : voilà ce que faisait entendre la voix du préjugé antique !

330

Approbation. – Le penseur n’a pas besoin d’approbation ni d’applaudissement, pourvu qu’il soit assuré de son propre applaudissement : mais de celui-ci, il ne peut se passer. Y a-t-il des hommes qui pourraient se passer de celui-ci également et de toute espèce d’approbation en général ? J’en doute : et même pour ce qui est des plus sages, Tacite, qui n’est pas suspect de calomnier les sages, déclare *quando etiam sapientibus gloriae cupido novissima exuitur* – ce par quoi il veut dire : jamais.

331

Plutôt sourd qu’assourdi. – Autrefois, on voulait faire parler de soi : désormais, cela ne suffit plus, car le marché est devenu trop vaste, – il faut faire *crier*. Cela a pour conséquence que même les bons gosiers s’époumonent, et que les meilleures marchandises sont proposées par des voix enrouées ; sans vocifération de marché et voix enrouée, il n’y a plus de génie. – Voilà certes une mauvaise époque pour le penseur : il doit apprendre à trouver son silence entre deux bruits et à faire le sourd jusqu’à ce qu’il le soit. Tant qu’il ne l’a pas encore appris, il court à coup sûr le danger de périr d’impatience et de maux de tête.

332

Le mauvais quart d'heure. – Sans doute tout philosophe a-t-il eu son mauvais quart d'heure, où il pensa : est-ce que je compte si l'on ne croit pas aussi à mes mauvais arguments ! – Et un petit oiseau malveillant passa alors devant lui en gazouillant : « Est-ce que tu comptes ? Est-ce que tu comptes ? »

333

Ce que signifie connaître. – Non ridere, non lugere, neque detestari, sed intelligere ! dit Spinoza, de cette manière si simple et sublime qui est la sienne. Pour autant : qu'est-ce en dernière instance que cet *intelligere* sinon la forme sous laquelle ces trois processus justement nous deviennent soudain perceptibles ? Un résultat produit par les trois pulsions différentes et en opposition mutuelle que sont la volonté de se moquer, de déplorer et de maudire ? Avant qu'un connaître soit possible, il faut que chacune de ces pulsions ait d'abord exprimé son point de vue partial sur la chose ou sur l'événement ; ensuite est apparue la lutte de ces partialités, et à partir de celle-ci, parfois, un moyen terme, un apaisement, un assentiment concédé à l'ensemble des trois parties, une espèce de justice et de contrat : car, grâce à la justice et au contrat, toutes ces pulsions peuvent s'affirmer dans l'existence et s'imposer mutuellement leur point de vue. Nous, qui ne prenons conscience que des scènes ultimes de réconciliation et de la liquidation finale de ce long processus, nous pensons pour cette raison qu'*intelligere* est quelque chose qui réconcilie, quelque chose de juste, de bon, quelque chose d'essentiellement opposé aux pulsions ; alors que c'est seulement un *certain rapport mutuel des pulsions*. Durant des périodes extrêmement longues, on a considéré la pensée consciente

comme la pensée en général : ce n'est qu'aujourd'hui que nous voyons poindre la vérité, à savoir que la plus grande partie de notre activité intellectuelle se déroule sans que nous en soyons conscients, sans que nous la percevions ; mais je suis d'avis que ces pulsions, qui sont ici en lutte mutuelle, sauront parfaitement à cette occasion se rendre perceptibles et se faire mal *les unes aux autres* – : cet épuisement violent et soudain qui frappe tous les penseurs pourrait bien trouver là son origine (c'est l'épuisement du champ de bataille). Oui, il y a peut-être dans notre intériorité en lutte bien de l'*héroïsme* caché, mais certes rien de divin, d'éternellement-au-reposen-soi-même, comme le pensait Spinoza. La pensée *consciente*, et notamment celle du philosophe, est l'espèce de pensée la moins vigoureuse, et pour ce aussi, relativement, la plus douce et la plus paisible : et voilà pourquoi c'est précisément le philosophe qui peut le plus facilement être induit en erreur sur la nature du connaître.

334

On doit apprendre à aimer. – Voici ce qui nous arrive dans la musique : on doit commencer par *apprendre à entendre* une séquence et une mélodie, la dégager par l'ouïe, la distinguer, l'isoler et la délimiter en tant que vie à part ; il faut alors effort et bonne volonté pour la *supporter*, malgré son étrangeté, il faut faire preuve de patience envers son aspect et son expression, de charité envers ce qu'elle a d'étrange : vient enfin un moment où nous sommes *habitués* à elle, où nous l'attendons, où nous pressentons qu'elle nous manquerait si elle n'était pas là ; et désormais, elle ne cesse d'exercer sur nous sa contrainte et son enchantement et ne s'arrête pas avant que nous soyons devenus ses amants humbles et ravis qui n'attendent plus rien de meilleur du monde qu'elle et encore elle. – Mais ceci ne nous arrive pas seulement avec la musique : c'est exactement de cette manière que nous avons *appris à aimer* toutes les choses

que nous aimons à présent. Nous finissons toujours par être récompensés pour notre bonne volonté, notre patience, équité, mansuétude envers l'étrangeté en ceci que l'étrangeté retire lentement son voile et se présente sous la forme d'une nouvelle et indicible beauté : – c'est son *remerciement* pour notre hospitalité. Qui s'aime soi-même l'aura appris aussi en suivant cette voie : Il n'y a pas d'autre voie. L'amour aussi doit s'apprendre.

335

Vive la physique ! – Combien donc y a-t-il d'hommes qui sachent observer ! Et parmi les rares qui le sachent, – combien y en a-t-il qui s'observent eux-mêmes ? « Chacun est à soi-même le plus éloigné » – voilà ce que savent tous ceux qui sondent les reins, et ce qui cause leur malaise ; et la sentence « connais-toi toi-même ! » proférée par un dieu et adressée à des hommes, est presque une méchanceté. Mais *que* la situation soit si désespérée pour ce qui est de l'observation de soi, rien n'en témoigne davantage que la manière dont *presque chacun* discourt sur l'essence d'une action morale, cette manière précipitée, empressée, convaincue, bavarde, avec son regard, son sourire, son ardeur obligeante ! On semble vouloir te dire : « Mais, mon cher, voilà justement ma spécialité ! Tu t'adresses avec ta question à celui qui *a le droit* de répondre : il se trouve que je ne suis en rien aussi expert qu'en ceci. Donc : si l'homme juge "*voici qui est juste*", s'il en conclut "*c'est pourquoi il faut nécessairement que cela se produise !*" et qu'il *fait* désormais ce qu'il a reconnu pour juste et caractérisé comme nécessaire, – alors l'essence de son acte est *morale* ! » Mais, mon ami, tu me parles là de trois actions au lieu d'une seule : ton jugement « voici qui est juste », par exemple, est aussi une action, – n'y aurait-il pas déjà une manière morale et une manière immorale de porter des jugements ? Pourquoi tiens-tu ceci et ceci précisément pour juste ? – « Parce que ma

conscience me le dit ; la conscience ne parle jamais de manière immorale, c'est même elle seule qui détermine ce qui doit être moral ! » – Mais pourquoi *écoutes*-tu le langage que te tient ta conscience ? Et dans quelle mesure as-tu le droit de considérer un tel jugement comme vrai et infaillible ? Pour cette *croyance* – n'y a-t-il plus de conscience ? N'as-tu pas la moindre idée d'une conscience en matière intellectuelle ? D'une conscience derrière ta « conscience » ? Ton jugement « voici qui est juste » a une préhistoire dans tes pulsions, inclinations, aversions, expériences et non-expériences ; « *comment* est-il apparu ? » dois-tu demander, et encore, ensuite : « *qu'est-ce* véritablement qui me pousse à y prêter l'oreille ? » Tu peux prêter l'oreille à son ordre comme un brave soldat qui entend l'ordre de son officier. Ou comme une femme qui aime celui qui ordonne. Ou comme un flatteur et un lâche qui a peur de celui qui lance un ordre. Ou comme un imbécile qui s'exécute parce qu'il n'a rien à objecter. Bref, tu peux écouter ta conscience de cent manières. Mais *que* tu entendes tel ou tel jugement comme langage de la conscience, donc *que* tu ressentes quelque chose comme juste, cela peut avoir sa cause dans le fait que tu n'as jamais réfléchi sur toi-même et que tu as admis aveuglément ce qu'on t'a désigné comme *juste* depuis l'enfance : ou dans le fait que tu as obtenu jusqu'à présent pain et honneur grâce à ce que tu appelles ton devoir, – cela passe à tes yeux pour « juste » parce que cela te semble *ta* « condition d'existence » (mais que tu aies droit à l'existence te semble irréfutable !). La *fermeté* de ton jugement moral pourrait encore être une preuve précisément de misère personnelle, d'impersonnalité, ta « force morale » pourrait avoir sa source dans ton entêtement – ou dans ton incapacité à entrevoir de nouveaux idéaux ! Et, d'un mot : si tu avais pensé de manière plus fine, mieux observé et plus appris, tu ne nommerais plus à tout bout de champ devoir et conscience ce « devoir » et cette « conscience » qui sont les tiens ; la compréhension de *la manière dont sont toujours apparus les jugements moraux en général* te ferait passer le goût de ces mots emphatiques, – tout comme t'est déjà passé le goût d'autres paroles emphatiques, par exemple « péché », « salut de l'âme », « rédemption ». – Et à présent ne me parle pas de l'impératif catégorique, mon ami ! – ce mot me chatouille l'oreille, et je ne peux m'empêcher de rire malgré ta présence si sérieuse : cela me fait penser au vieux Kant, qui à titre de châtiment pour *avoir fait main basse sur* « la chose en soi » – chose également fort risible ! –, tomba aux mains de l'« impératif catégorique » et, cet impératif au cœur, retourna par erreur à « Dieu », « l'âme », « la liberté » et « l'immortalité », tel un renard qui retourne par erreur dans sa cage : et c'étaient sa force et sa perspicacité qui avaient *brisé* cette cage ! – Comment ? Tu admires l'impératif catégorique en toi ? Cette « fermeté » de ton soi-disant jugement moral ? Ce « caractère

inconditionné » du sentiment que « tous doivent ici juger comme moi » ? Admire bien plutôt ton *égoïsme* en cela ! Et l'aveuglement, la mesquinerie et le manque d'exigence de ton égoïsme ! C'est de l'égoïsme en effet que de ressentir *son* jugement comme loi universelle ; et un égoïsme aveugle, mesquin et dénué d'exigence parce qu'il révèle que tu ne t'es pas encore découvert toi-même, que tu ne t'es pas encore créé un idéal propre et rien qu'à toi : et ce dernier ne saurait jamais être celui de quelqu'un d'autre, encore moins de tous, de tous ! – Celui qui continue de juger en disant « voici comment chacun devrait agir dans ce cas » n'a pas encore fait cinq pas dans la connaissance de soi : sans quoi il saurait qu'il n'y a pas et ne peut pas y avoir d'actions identiques, – que toute action qui a été effectuée a été effectuée d'une manière totalement singulière et qui ne se répétera jamais, et qu'il en ira exactement de même de toute action à venir, – que toutes les prescriptions de l'agir ne concernent que le grossier aspect extérieur (y compris même les prescriptions les plus intimes et les plus subtiles de toutes les morales qui ont existé jusqu'à présent), – que l'on peut bien atteindre grâce à elles une apparence d'identité, *mais rien qu'une apparence, justement*, – que *toute* action est et demeure, qu'on la considère par avance ou rétrospectivement, une chose impénétrable, – que nos opinions sur le « bon », le « noble », le « grand » ne peuvent être *démontrées* par nos actions parce que toute action est inconnaissable, – qu'à coup sûr nos opinions, évaluations et tables des biens font partie des ressorts les plus puissants dans l'engrenage de nos actions, mais que pour chaque cas particulier la loi de leur mécanisme est indémontrable. Tenons-nous-en par conséquent à épurer nos opinions et nos évaluations et à *créer de nouvelles tables de biens qui nous soient propres* : – mais nous ne voulons plus nous creuser la cervelle au sujet de la « valeur morale de nos actions » ! Oui, mes amis ! L'heure du dégoût pour tout ce bavardage moral des uns au sujet des autres a sonné ! Prononcer des verdicts moraux doit répugner à notre goût ! Laissons ce bavardage et ce mauvais goût à ceux qui n'ont rien de mieux à faire que traîner le passé un petit peu plus loin à travers le temps et qui eux-mêmes ne sont jamais le présent, – donc le grand nombre, la plupart des gens ! Mais nous, *nous voulons devenir ceux que nous sommes*, – les nouveaux, ceux qui n'adviennent qu'une seule fois, les incomparables, ceux qui se donnent à eux-mêmes leur loi, ceux qui se créent eux-mêmes ! Et il nous faut pour cela devenir ceux qui excellent à apprendre et découvrir tout ce qu'il y a de loi et de nécessité dans le monde : nous devons être *physiciens* pour pouvoir être, en ce sens, *créateurs*, – alors que jusqu'à présent toutes les évaluations et tous les idéaux étaient construits sur l'*ignorance* de la physique ou en *contradiction* avec elle. Et donc : Vive la physique ! Et vive plus encore ce qui nous y *contraint*, – notre probité !

336

Avarice de la nature. – Pourquoi la nature a-t-elle été si parcimonieuse envers l'homme qu'elle ne l'ait pas fait resplendir, celui-ci davantage, celui-là moins, chacun suivant son abondance de lumière intérieure ? Pourquoi les grands hommes ne possèdent-ils pas dans leur ascension et leur déclin une visibilité aussi belle que le soleil ? Comme toute vie parmi les hommes serait moins ambiguë !

337

L'humanité à venir. – Si je considère cette époque avec les yeux d'une époque lointaine, je ne sais rien trouver de plus remarquable dans l'homme d'aujourd'hui que sa vertu et sa maladie caractéristique, que l'on appelle « le sens historique ». C'est une ébauche de quelque chose d'entièrement neuf et inconnu dans l'histoire : qu'on accorde à ce germe quelques siècles et plus, et il pourrait bien finir par donner le jour à une plante merveilleuse exhalant un parfum tout aussi merveilleux, grâce auquel notre vieille terre serait plus agréable à habiter que jusqu'à présent. Nous, hommes du présent, commençons tout juste à forger la chaîne d'un sentiment à venir très puissant, maillon après maillon, – nous savons à peine ce que nous faisons. Nous avons presque l'impression qu'il ne s'agit pas d'un sentiment nouveau, mais du dépérissement de tous les sentiments anciens : – le sens historique est encore quelque chose de si pauvre et de si froid, et il en saisit beaucoup comme un coup de gel, et les rend encore plus pauvres et plus froids. Il semble à d'autres le signe de l'âge qui s'approche à pas de loup, et notre planète leur paraît un malade mélancolique qui pour oublier son présent écrit l'histoire de sa jeunesse. En effet : c'est là l'une

des colorations de ce sentiment nouveau : qui sait ressentir l'histoire des hommes dans son ensemble comme *sa propre histoire* éprouve, en une universalisation formidable, toute l'affliction du malade qui pense à la santé, du vieillard qui pense au rêve de sa jeunesse, de l'amoureux à qui l'on ravit la femme qu'il aime, du martyr qui voit périr son idéal, du héros au soir de la bataille qui demeure indécise et lui a pourtant valu des blessures et la perte de son ami – ; mais supporter, savoir supporter cette formidable somme d'affliction de tous genres et demeurer cependant le héros qui, lorsque se lève un second jour de bataille, salue l'aurore et son bonheur en homme qui a face à lui et derrière lui un horizon de millénaires, en héritier de toute l'aristocratie de tout l'esprit passé, et en héritier à qui incombent des obligations, en homme le plus noble de tous les nobles anciens et en même temps premier-né d'une noblesse nouvelle, telle que n'en vit et n'en rêva encore aucune époque : prendre tout cela sur son âme, le plus ancien, le plus nouveau, les pertes, les espoirs, les conquêtes, les victoires de l'humanité : détenir enfin tout cela au sein d'une seule âme et le condenser en un seul sentiment : – voilà qui devrait produire un bonheur que l'homme n'a pas encore connu jusqu'à présent, – un bonheur de dieu, débordant de puissance et d'amour, débordant de larmes et débordant de rire, un bonheur qui, tel le soleil le soir, prodigue et répand continuellement dans la mer les dons de son inépuisable richesse, et qui, comme lui, ne se sent jamais plus riche que lorsque même le plus pauvre des pêcheurs a encore, pour ramer, une rame en or ! Ce sentiment divin s'appellerait alors – humanité !

338

La volonté de souffrir et les compatissants. – Vous est-il salutaire pour vous-mêmes d'être avant tout des hommes compatissants ? Et est-il salutaire pour ceux qui souffrent que vous le soyez ? Mais laissons un moment la première

question sans réponse. – Ce dont nous souffrons de la manière la plus profonde et la plus personnelle est incompréhensible et inaccessible pour presque tous les autres : en cela nous sommes cachés au prochain, même s'il partage avec nous un seul et même plat. Mais partout où l'on *remarque* que nous souffrons, notre souffrance est interprétée de manière plate ; il appartient à l'essence de l'affection compatissante de *dépouiller* la souffrance étrangère de ce qu'elle a de spécifiquement personnel : – nos « bienfaiteurs » sont, bien plus que nos ennemis, ceux qui rabaissent notre valeur et notre volonté. Dans la plupart des bienfaits qu'on témoigne aux malheureux, il y a quelque chose de révoltant qui tient à la légèreté intellectuelle avec laquelle le compatissant joue à la destinée : il ignore tout de l'enchaînement et de l'engrenage intérieurs qui s'appelle malheur pour *moi* ou pour *toi* ! Toute l'économie de mon âme et l'équilibre qu'elle atteint au moyen du « malheur », le surgissement de nouvelles sources et de nouveaux besoins, la cicatrisation des blessures anciennes, le rejet de pans entiers de passé – tout ce qui peut être lié au malheur, le brave compatissant ne s'en soucie pas : il veut *aider* et ne songe pas qu'il y a une nécessité personnelle du malheur, que la terreur, les privations, les appauvrissements, les minuits, les aventures, les entreprises audacieuses, les échecs me sont et te sont aussi nécessaires que leur contraire, que même, pour m'exprimer de manière mystique, le chemin qui mène à notre propre ciel passe toujours par la volupté de notre propre enfer. Non, de cela il ignore tout : la « religion de la pitié » (ou « le cœur ») ordonne d'aider, et l'on croit avoir le mieux aidé quand on a été le plus prompt à aider ! Si vous autres, partisans de cette religion, nourrissez réellement à votre égard la même disposition d'esprit qu'à l'égard de vos semblables, si vous ne voulez pas laisser votre propre souffrance peser sur vous une heure durant et vous empressez de prévenir longtemps à l'avance tout malheur possible, si vous ressentez votre souffrance et votre déplaisir en général comme mauvais, haïssables, méritant d'être anéantis, comme souillure sur l'existence : alors vous avez dans le cœur, outre votre religion de la pitié, une autre religion encore, et celle-ci pourrait bien être la mère de la première : – la *religion du confort*. Ah, que vous en savez peu au sujet du *bonheur* de l'homme, vous, les confortables et les gentils ! car bonheur et malheur sont deux frères jumeaux qui grandissent ensemble ou, comme chez vous, – *restent petits* ensemble ! Mais revenons-en désormais à la première question. – Comment est-il seulement possible de rester sur *son* chemin ! Continuellement, une clameur nous incite à nous dérouter ; il est rare que notre œil ne voie quelque chose qui exige que nous abandonnions pour un temps notre propre cause pour accourir. Je le sais : il y a cent manières convenables et glorieuses de me faire perdre *mon chemin*, et des manières extrêmement « morales » en vérité ! Oui, les prédicateurs de la morale

de la pitié vont aujourd'hui jusqu'à soutenir l'opinion que c'est justement cela et rien que cela qui est moral : – perdre *son* chemin de cette manière et se précipiter à la rescousse du prochain. Je le sais tout autant : il me suffit de me livrer au spectacle d'une misère réelle, et je *suis* perdu à mon tour ! Et si un ami qui souffre me disait : « Vois, je vais bientôt mourir ; promets-moi donc de mourir avec moi » – je le lui promettrais, de même que le spectacle de ce petit peuple montagnard qui lutte pour sa liberté me pousserait à lui offrir mon bras et ma vie : – pour prendre de mauvais exemples que j'ai de bonnes raisons de choisir. Oui, il y a une secrète séduction jusque dans tout cet éveil de la pitié et cet appel à l'aide : notre « chemin propre » est justement une chose trop dure et trop exigeante, et trop éloignée de l'amour et de la reconnaissance d'autrui, – nous ne sommes vraiment pas mécontents de lui échapper, à lui et à notre conscience la plus personnelle, et nous prenons la fuite pour nous réfugier dans la conscience d'autrui, et dans l'agréable temple de la « religion de la pitié ». Dès qu'une guerre quelconque éclate aujourd'hui, il se révèle toujours aussi avec elle, chez les hommes les plus nobles d'un peuple, un plaisir qui est à vrai dire tenu caché : ils se précipitent avec ravissement pour affronter le nouveau danger de *mort* parce qu'ils croient avoir enfin trouvé dans le sacrifice de soi au service de la patrie cette permission longtemps cherchée – la permission de *se dérober à leur but* : – la guerre est pour eux un détour pour parvenir au suicide, mais un détour que l'on emprunte avec bonne conscience. Et tout en passant ici sous silence certaines choses : je ne veux pas toutefois passer sous silence ma morale, qui me dit : Vis caché afin de *pouvoir* vivre pour toi ! Vis *en ignorant* ce que ton siècle considère comme le plus important ! Place au moins la peau de trois siècles entre toi et aujourd'hui ! Et la clameur d'aujourd'hui, le vacarme des guerres et des révolutions doit être pour toi un murmure ! Tu voudras aussi aider : mais seulement ceux dont tu *comprends* parfaitement la misère parce qu'ils partagent avec toi une seule et unique souffrance et un seul et unique espoir – tes *amis* : et seulement à la manière dont tu t'aides toi-même : – je veux les rendre plus courageux, plus résistants, plus simples, plus gais ! Je veux leur enseigner ce que si peu comprennent à présent et, moins que tous, ces prédicateurs de pitié : – *la co-réjouissance* !

339

Vita femina. – Voir les suprêmes beautés d'une œuvre – pour cela, tout le savoir et toute la bonne volonté ne suffisent pas ; il faut les hasards heureux les plus rares pour que se dissipe pour nous le voile de nuages qui enveloppe ces sommets et que le soleil brille sur elles de tous ses feux. Il ne suffit pas que nous nous trouvions juste au bon endroit pour voir ce spectacle : il faut que notre âme même ait dissipé le voile qui enveloppait ses sommets et qu'elle ait besoin d'une expression et d'une image extérieures, comme pour trouver un appui et rester maîtresse d'elle-même. Mais il est si rare que tout cela soit réuni à la fois que je serais tenté de croire que les suprêmes sommets de tout ce qui est bon, que ce soit œuvre, action, homme, nature, ont été jusqu'à présent pour la plupart, et même pour les meilleurs, quelque chose de caché et de voilé : – mais ce qui se dévoile à nous, *se dévoile à nous une seule fois* ! – Les Grecs pouvaient bien prier : « Deux et trois fois tout ce qui est beau ! » Ah, ils avaient là une bonne raison d'invoquer les dieux, car la réalité non divine ne nous donne pas du tout le beau, ou bien une seule fois ! Je veux dire que le monde regorge de belles choses, mais qu'il est malgré tout pauvre, très pauvre, en beaux instants et en dévoilements de ces choses. Mais peut-être est-ce là la magie la plus forte de la vie : elle se drape dans un voile brodé d'or de belles possibilités, riche en promesses, rétif, pudique, moqueur, compatissant, séducteur. Oui, la vie est femme !

340

Socrate mourant. – J'admire la vaillance et la sagesse de Socrate en tout ce qu'il fit, dit – et ne dit pas. Cet esprit malin et cet ensorceleur d'Athènes,

moqueur et amoureux, qui faisait trembler et sangloter les jeunes gens les plus arrogants, ne fut pas seulement le bavard le plus sage qui ait existé : il fut grand également dans le silence. Je voudrais qu'il ait également gardé le silence au dernier instant de sa vie, – peut-être appartiendrait-il alors à un ordre d'esprits encore supérieur. Fut-ce la mort, ou le poison, ou la piété, ou la méchanceté – quelque chose lui délia la langue à cet instant, et il dit : « Oh, Criton, je dois un coq à Asclépios. » Cette « dernière parole » risible et terrifiante signifie pour celui qui a des oreilles : « Oh, Criton, *la vie est une maladie* ! » Est-ce possible ! Un homme tel que lui, qui a vécu gaiement et, aux yeux de tous, comme un soldat, – était pessimiste ! Il s'était contenté de faire bonne figure à la vie et avait, toute sa vie, caché son jugement ultime, son sentiment le plus intime ! Socrate, Socrate a *souffert de la vie* ! Et il en a encore tiré vengeance – par cette parole voilée, horrible, pieuse et blasphématoire ! Fallait-il que même un Socrate se venge ? Manquait-il un grain de générosité à sa vertu surabondante ? – Ah, mes amis ! Il nous faut dépasser jusqu'aux Grecs !

341

Le poids le plus lourd. – Et si un jour ou une nuit, un démon se glissait furtivement dans ta plus solitaire solitude et te disait : « Cette vie, telle que tu la vis et l'a vécue, il te faudra la vivre encore une fois et encore d'innombrables fois ; et elle ne comportera rien de nouveau, au contraire, chaque douleur et chaque plaisir et chaque pensée et soupir et tout ce qu'il y a dans ta vie d'indiciblement petit et grand doit pour toi revenir, et tout suivant la même succession et le même enchaînement – et également cette araignée et ce clair de lune entre les arbres, et également cet instant et moi-même. L'éternel sablier de l'existence est sans cesse renversé, et toi avec lui, poussière des poussières ! » – Ne te jetterais-tu pas par terre en grinçant des dents et en maudissant le démon

qui parla ainsi ? Ou bien as-tu vécu une fois un instant formidable où tu lui répondrais : « Tu es un dieu et jamais je n'entendis rien de plus divin ! » Si cette pensée s'emparait de toi, elle te métamorphoserait, toi, tel que tu es, et, peut-être, t'écraserait ; la question, posée à propos de tout et de chaque chose, « veux-tu ceci encore une fois et encore d'innombrables fois ? » ferait peser sur ton agir le poids le plus lourd ! Ou combien te faudrait-il aimer et toi-même et la vie pour ne plus *aspirer* à rien d'autre qu'à donner cette approbation et apposer ce sceau ultime et éternel ? –

342

Incipit tragœdia. – Lorsque Zarathoustra eut trente ans, il quitta son pays natal et le lac d'Urmi et gagna la montagne. Là, il jouit de son esprit et de sa solitude et ne s'en lassa pas dix années durant. Mais son cœur finit par se métamorphoser, – et un matin il se leva avec l'aube, avança face au soleil et lui parla ainsi : « Grand astre ! Que serait ton bonheur si tu n'avais ceux pour qui tu resplendis ! Dix années durant, tu es monté jusqu'à ma caverne : tu te serais lassé de ta lumière et de ce chemin sans moi, mon aigle et mon serpent ; mais nous t'attendions chaque matin, te déchargions de ta profusion et te bénissions pour cela. Vois ! Je suis repu de ma sagesse comme l'abeille qui a butiné trop de miel, j'ai besoin de mains qui se tendent, je voudrais prodiguer et partager jusqu'à ce que les sages parmi les hommes se réjouissent de nouveau de leur folie et les pauvres de leur richesse. Je dois pour cela descendre dans l'abîme : comme tu le fais au soir, lorsque tu disparais derrière la mer et portes encore la lumière au monde d'en bas, astre débordant de richesse ! – je dois, pareil à toi, *décliner*, comme disent les hommes vers qui je veux descendre. Bénis-moi donc, œil paisible, qui peut voir sans envie même un bonheur trop grand ! Bénis le calice qui veut déborder pour répandre l'or de son eau et porter partout le reflet

de ton ravissement ! Vois ! Ce calice veut se vider à nouveau, et Zarathoustra veut redevenir homme. » – Ainsi commença le déclin de Zarathoustra.

CINQUIÈME LIVRE

NOUS, SANS PEUR

Carcasse, tu trembles ? Tu tremblerais
bien davantage, si tu savais où je te mène.

TURENNE.

343

Ce que signifie notre gaieté d'esprit. – Le plus grand événement récent, – le fait que « Dieu est mort », que la croyance au dieu chrétien a perdu toute crédibilité – commence déjà à répandre sa première ombre sur l'Europe. Pour les rares du moins dont les yeux, le soupçon que dardent leur yeux, sont assez forts et subtils pour ce spectacle, il semble qu'un soleil ait décliné, qu'une ancienne et profonde confiance se soit renversée en doute : notre vieux monde doit leur

sembler chaque jour plus crépusculaire, plus méfiant, plus étranger, plus « ancien ». Mais pour l'essentiel, on est en droit de dire : l'événement lui-même est bien trop grand, trop éloigné, trop en marge du pouvoir de compréhension de beaucoup pour que l'on puisse même simplement affirmer que la nouvelle en est déjà arrivée ; et moins encore que beaucoup savent déjà *ce qui* s'est produit à cette occasion – et tout ce qui désormais, une fois cette croyance ensevelie, doit s'effondrer pour avoir été construit sur elle, avoir pris appui sur elle, s'être développé en elle : par exemple toute notre morale européenne. Cette longue profusion et succession de démolitions, de destructions, de déclins, de bouleversements qui nous attend : qui aujourd'hui la devinerait suffisamment pour se faire le professeur et l'annonciateur de cette formidable logique de terreur, le prophète d'un assombrissement et d'une éclipse de soleil qui n'a vraisemblablement pas encore connu son pareil sur terre ?… Même nous, devineurs d'énigmes nés, nous qui pour ainsi dire attendons sur les montagnes, placés entre aujourd'hui et demain et écartelés dans la contradiction entre aujourd'hui et demain, nous, premiers-nés et enfants précoces du siècle à venir, qui par excellence *devrions* dès à présent apercevoir les ombres qui envelopperont nécessairement l'Europe sous peu : comment se fait-il pourtant que même nous envisagions cet obscurcissement sans être vraiment concernés, surtout sans préoccupation ni peur pour *nous-mêmes* ? Peut-être subissons-nous trop encore l'influence des *conséquences immédiates* de cet événement – et ces conséquences immédiates, ces conséquences pour *nous*, ne sont absolument pas, à l'inverse de ce que l'on pourrait peut-être attendre, tristes et assombrissantes, mais bien plutôt pareilles à une nouvelle espèce, difficile à décrire, de lumière, de bonheur, d'allégement, de réjouissance, d'encouragement, d'aurore… En effet, nous, philosophes et « esprits libres », nous sentons, à la nouvelle que le « vieux dieu » est « mort », comme baignés par les rayons d'une nouvelle aurore ; notre cœur en déborde de reconnaissance, d'étonnement, de pressentiment, d'attente, – l'horizon nous semble enfin redevenu libre, même s'il n'est pas limpide, nos navires peuvent de nouveau courir les mers, courir à la rencontre de tous les dangers, toutes les entreprises risquées de l'homme de connaissance sont de nouveau permises, la mer, *notre* mer, nous offre de nouveau son grand large, peut-être n'y eut-il jamais encore pareil « grand large ». –

344

En quoi nous aussi sommes encore pieux. – Dans la science, les convictions n'ont pas droit de cité, voilà ce que l'on dit à juste titre : c'est seulement lorsqu'elles s'abaissent au rang modeste d'une hypothèse, d'un point de vue expérimental provisoire, d'une fiction régulatrice, que l'on a le droit de leur accorder l'accès au royaume de la connaissance et de leur y reconnaître même une certaine valeur, – toujours avec cette restriction de demeurer soumises à la surveillance policière, à la police de la méfiance. – Mais si l'on y regarde de plus près, cela ne signifie-t-il pas : c'est seulement lorsque la conviction *cesse* d'être conviction qu'elle peut parvenir à accéder à la science ? La discipline de l'esprit scientifique ne commencerait-elle pas par le fait de ne plus s'autoriser de convictions ?… C'est vraisemblablement le cas : il reste seulement à se demander s'il ne faut pas, *pour que cette discipline puisse commencer*, qu'existe déjà une conviction, et une conviction si impérative et inconditionnée qu'elle sacrifie à son profit toutes les autres convictions ? On voit que la science aussi repose sur une croyance, qu'il n'y a absolument pas de science « sans présupposés ». Il ne faut pas seulement avoir déjà au préalable répondu oui à la question de savoir si la *vérité* est nécessaire, mais encore y avoir répondu oui à un degré tel que s'y exprime le principe, la croyance, la conviction qu'« il n'y a *rien* de *plus* nécessaire que la vérité, et que par rapport à elle, tout le reste n'a qu'une valeur de second ordre ». – Cette volonté inconditionnée de vérité : qu'est-elle ? Est-ce la volonté de *ne pas être trompé* ? Est-ce la volonté de *ne pas tromper* ? La volonté de vérité pourrait en effet s'interpréter aussi de cette dernière manière : à supposer que sous la généralisation « je ne veux pas tromper », on comprenne également le cas particulier « je ne veux pas *me* tromper ». Mais pourquoi ne pas tromper ? Mais pourquoi ne pas être trompé ? – Remarquons que les raisons propres au premier cas se situent dans un tout autre domaine que celles qui sont propres au second : on ne veut pas être trompé parce que l'on admet qu'il est nuisible, dangereux, néfaste d'être trompé, – en ce sens, la science serait une longue prudence, une précaution, une utilité, à laquelle on pourrait toutefois objecter à bon droit : comment, la volonté de ne pas être trompé est-elle réellement moins nuisible, moins dangereuse, moins néfaste ? Que savez-vous par avance du caractère de l'existence pour pouvoir décider si le plus grand avantage se trouve du côté de l'inconditionnellement méfiant ou de l'inconditionnellement confiant ? Mais au cas où les deux choses seraient nécessaires, beaucoup de confiance et beaucoup de méfiance : où la science

aurait-elle le droit d'emprunter sa croyance inconditionnée, la conviction sur laquelle elle repose, que la vérité est plus importante que toute autre chose, y compris que toute autre conviction ? Cette conviction n'aurait justement pas pu apparaître si vérité et non-vérité se montraient toutes deux constamment utiles : comme c'est le cas. Donc – la croyance à la science, qui existe incontestablement aujourd'hui, n'a pas pu trouver son origine dans un tel calcul d'utilité, mais bien plutôt *en dépit du fait* que l'inutilité et le danger de la « volonté de vérité », de la « vérité à tout prix », lui sont constamment démontrées. « À tout prix » : oh, nous ne le comprenons que trop, lorsque nous avons commencé par sacrifier et égorger sur cet autel les croyances l'une après l'autre ! – Par conséquent, la « volonté de vérité » *ne* signifie *pas* « je ne veux pas que l'on me trompe », mais au contraire – il n'y a pas d'autre choix – « je ne veux pas tromper, pas même moi-même » : – *et nous voilà de ce fait sur le terrain de la morale*. Qu'on prenne en effet la peine de se demander de manière radicale : « pourquoi ne veux-tu pas tromper ? », notamment s'il devait y avoir apparence – et il y a apparence ! – que la vie vise à l'apparence, je veux dire à l'erreur, la tromperie, la dissimulation, l'aveuglement, l'aveuglement de soi, et si d'autre part la grande forme de la vie s'était toujours montrée en effet du côté des πολυτροποι les plus dénués de scrupules. Il se pourrait qu'un tel projet soit, si on l'interprète avec charité, un donquichottisme, une petite folie d'exalté ; mais il pourrait encore être quelque chose de pire, à savoir un principe de destruction hostile à la vie… « Volonté de vérité » – cela pourrait être une secrète volonté de mort. – De sorte que la question : pourquoi la science ? renvoie au problème moral : *à quoi tend de manière générale la morale*, si la vie, la nature, l'histoire sont « immorales » ? Il n'y a pas de doute possible, le véridique, dans ce sens audacieux et ultime que présuppose la croyance à la science, *affirme en cela un autre monde* que celui de la vie, de la nature et de l'histoire ; et dans la mesure où il affirme cet « autre monde », comment ne doit-il pas par là même – nier son opposé, ce monde, *notre* monde ?… Mais on aura compris où je veux en venir, c'est-à-dire au fait que c'est toujours sur une *croyance métaphysique* que repose la croyance à la science, – que nous aussi, hommes de connaissance d'aujourd'hui, nous sans-dieu et antimétaphysiciens, nous continuons d'emprunter *notre* feu aussi à l'incendie qu'a allumé une croyance millénaire, cette croyance chrétienne, qui était aussi la croyance de Platon, que Dieu est la vérité, que la vérité est divine… Mais si cette croyance précisément ne cesse de perdre toujours plus sa crédibilité, si rien ne s'avère plus divin, sinon l'erreur, la cécité, le mensonge, – si Dieu lui-même s'avère être notre plus long mensonge ? –

345

La morale comme problème. – Le manque de personne se fait payer partout ; une personnalité affaiblie, amenuisée, éteinte, qui se nie elle-même et renonce à elle ne parvient plus à rien de bon, – et moins que tout à la philosophie. L'« abnégation » n'a aucune valeur ni au ciel ni sur la terre ; les grands problèmes exigent tous le *grand amour*, et seuls en sont capables les esprits forts, complets, sûrs, qui ont en eux-mêmes une assise ferme. La différence est absolument considérable selon qu'un penseur a un rapport personnel à ses problèmes, de sorte qu'il possède en eux son destin, sa misère et aussi son bonheur le meilleur, ou au contraire un rapport impersonnel : c'est-à-dire s'il ne sait les palper et les saisir qu'avec les antennes d'une pensée froide et curieuse. Dans ce dernier cas, il n'en sortira rien, on peut l'assurer : car les grands problèmes, à supposer même qu'ils se laissent attraper, ne se laissent pas *retenir* par les grenouilles et les gringalets, tel est leur goût de toute éternité, – un goût qu'ils partagent d'ailleurs avec toutes les vaillantes petites femmes. – Comment se fait-il, maintenant, que je n'aie encore rencontré nul homme, pas même dans les livres, qui se soit comporté en personne à l'égard de la morale, qui ait connu la morale comme problème et ce problème comme *sa* misère, *sa* torture, *sa* volupté, *sa* passion personnelles ? Manifestement, jusqu'à présent, la morale n'a pas été un problème du tout ; mais bien plutôt ce sur quoi précisément on pouvait, après toutes les méfiances, les conflits, les contradictions, tomber mutuellement d'accord, le lieu sacré de la paix, où les penseurs se reposaient aussi d'eux-mêmes, soufflaient, reprenaient vie. Je ne vois personne qui ait osé une *critique* des jugements de valeur moraux ; je ne parviens même pas à trouver de tentatives dues à la curiosité scientifique, à l'imagination corrompue et tentatrice des psychologues et des historiens qui anticipe facilement sur un problème et le saisit au vol sans bien savoir ce qu'elle a saisi là. C'est à peine si j'ai déniché quelques maigres ébauches visant à constituer une *histoire de l'émergence* de ces sentiments et appréciations de valeur (ce qui est autre chose que leur critique et encore autre chose que l'histoire des systèmes éthiques) : dans un cas unique, j'ai tout fait pour encourager une inclination et une aptitude à ce genre d'histoire – en vain, me semble-t-il aujourd'hui. Ces historiens de la morale (notamment anglais) ne comptent guère : d'ordinaire, ils continuent d'obéir eux-mêmes ingénument au commandement d'une certaine morale dont ils se font, à leur insu, les porte-enseigne et à laquelle ils font cortège ; par exemple en ressassant encore et toujours avec une telle confiance ce préjugé

populaire de l'Europe chrétienne qui veut que la caractéristique de l'action morale réside dans l'abnégation, la négation de soi, le sacrifice de soi, ou dans la compassion, dans la pitié. Leur faute habituelle de présupposition tient à ce qu'ils affirment quelque consensus des peuples, du moins des peuples apprivoisés sur certains principes de la morale et en concluent à leur obligation inconditionnée, y compris pour toi et moi ; ou à ce que, à l'inverse, une fois que leur est apparue cette vérité que les appréciations morales sont *nécessairement* différentes chez des peuples différents, ils en concluent à l'absence d'obligation de *toute* morale : deux conclusions aussi grossièrement puériles. La faute des plus subtils d'entre eux tient à ce qu'ils découvrent et critiquent les opinions peut-être insensées d'un peuple sur sa morale ou des hommes sur toute morale humaine, donc sur sa provenance, sa sanction religieuse, la superstition de la volonté libre et autres choses semblables, et s'imaginent par là avoir critiqué cette morale elle-même. Mais la valeur d'une prescription énonçant un « tu dois » est encore fondamentalement différente et indépendante de telles opinions à son sujet et de l'ivraie d'erreur qui l'a peut-être recouverte : tout aussi certainement que la valeur d'un médicament pour le malade demeure absolument indépendante du fait que le malade considère la médecine de manière scientifique ou à la façon d'une vieille femme. Une morale pourrait même s'être développée *à partir* d'une erreur : avec cette constatation, on n'aurait pas même commencé à effleurer le problème de sa valeur. Personne, par conséquent n'a encore examiné jusqu'à présent la *valeur* de cette médecine célèbre entre toutes que l'on appelle morale : ce pour quoi il est nécessaire avant tout de la – *mettre en question*. Eh bien ! Telle est justement notre tâche. –

346

Notre point d'interrogation. – Mais c'est là une chose que vous ne comprenez

pas ? On aura en effet du mal à nous comprendre. Nous recherchons des mots, nous recherchons peut-être aussi des oreilles. Qui sommes-nous donc ? Si nous voulions simplement nous qualifier, pour utiliser une expression ancienne, de sans-dieu ou d'incroyants, ou encore d'immoralistes, nous serions encore bien loin de nous croire définis par ces termes : nous sommes toutes ces trois choses à un stade trop évolué pour que l'on puisse saisir, pour que *vous* puissiez saisir, messieurs les curieux, ce que l'on éprouve à être tel. Non ! ce n'est plus l'amertume et la passion de l'homme libéré de ses chaînes qui doit encore transformer son incroyance en croyance, en but, en martyre même ! Nous nous sommes trempés à l'intelligence de ce fait – et cela nous a rendus froids et durs –, que le cours du monde n'est absolument pas divin, pas même, conformément à la mesure humaine, rationnel, miséricordieux ou juste ; nous le savons, le monde dans lequel nous vivons est non divin, immoral, « inhumain », – nous ne l'avons que trop longtemps interprété de manière fausse et mensongère, mais suivant le souhait et à la volonté de notre vénération, c'est-à-dire suivant un *besoin*. Car l'homme est un animal qui vénère ! Mais il est aussi un animal méfiant : et que le monde *n*'ait *pas* la valeur que nous avions cru, c'est à peu près la chose la plus assurée dont notre méfiance ait fini par s'emparer. Autant de méfiance, autant de philosophie. Nous nous gardons bien de dire qu'il a *moins* de valeur : il nous semble même risible aujourd'hui que l'homme ait la prétention de découvrir des valeurs qui devraient *surpasser* la valeur du monde réel, – nous sommes justement revenus de cela comme d'une aberration extravagante de la vanité et de la déraison humaines qui pendant longtemps n'a pas été reconnue pour telle. Elle a trouvé sa dernière expression dans le pessimisme moderne, et une plus ancienne et plus forte dans la doctrine de Bouddha ; mais le christianisme la contient également, sous une forme il est vrai plus problématique et plus ambiguë, mais qui n'en exerce pas moins de séduction. Toute l'attitude « homme contre monde », l'homme comme principe de « négation du monde », l'homme comme mesure de la valeur des choses, comme juge du monde, qui finit par placer l'existence elle-même sur les plateaux de sa balance et la juge trop légère – nous avons pris conscience de la formidable ineptie de cette attitude en tant que telle, et elle nous dégoûte, – il nous suffit pour rire, de trouver « homme *et* monde » placés côte à côte, séparés par la sublime présomption de ce petit mot, « et » ! Mais comment ? Ne nous sommes-nous pas justement contentés en cela, en tant que rieurs, de faire un pas de plus dans le mépris de l'homme ? Et donc également dans le pessimisme, dans le mépris de l'existence que *nous* pouvons connaître ? Ne sommes-nous pas en cela justement tombés dans le soupçon d'une contradiction, d'une contradiction entre le monde dans lequel nous étions jusqu'à présent chez nous

avec nos vénérations – grâce auxquelles, peut-être, nous *supportions* de vivre –, et un autre monde *que nous sommes nous-mêmes* : soupçon implacable, radical, extrême envers nous-mêmes, qui s'empare de plus en plus, de plus en plus durement de nous, Européens, et pourrait aisément placer les générations à venir face à ce terrible ou bien-ou bien : « Supprimez ou bien vos vénérations, ou bien – *vous-mêmes* ! » Cette dernière situation serait le nihilisme ; mais la première ne serait-elle pas également – le nihilisme ? – Voilà *notre* point d'interrogation.

347

Les croyants et leur besoin de croyance. – La quantité de *croyance* dont quelqu'un a besoin pour se développer, la quantité de « stable » auquel il ne veut pas qu'on touche parce qu'il y *prend appui*, – offre échelle de mesure de sa force (ou, pour m'exprimer plus clairement, de sa faiblesse). Il me semble qu'aujourd'hui encore, dans la vieille Europe, la plupart des gens ont besoin du christianisme : c'est pourquoi aussi on continue de lui accorder foi. Car l'homme est ainsi fait : on peut bien lui avoir réfuté à mille reprises un article de foi, – à supposer qu'il lui soit nécessaire, il continuera toujours à le tenir pour « vrai » – conformément à cette célèbre « épreuve de force » dont parle la Bible. Quelques-uns ont encore besoin de métaphysique ; mais aussi cette impétueuse *aspiration à la certitude* qui se décharge aujourd'hui chez la grande majorité sous une forme scientifique et positiviste, l'aspiration qui *veut* détenir quelque chose de manière stable (alors qu'on se montre, en raison de la chaleur de cette aspiration, plus souple et plus indolent pour ce qui est de la fondation de la certitude) : cela aussi est encore l'aspiration à un appui, un soutien, bref cet *instinct de faiblesse* qui, certes, ne crée pas les religions, les métaphysiques, les convictions de toutes sortes, mais – les conserve. Autour de tous ces systèmes positivistes se répand en effet la fumée d'un certain assombrissement pessimiste, quelque chose comme

de la fatigue, du fatalisme, de la déception, la peur d'une nouvelle déception – ou bien alors de l'étalage de rancœur, de la mauvaise humeur, de l'anarchisme d'exaspération et tout ce qui constitue des symptômes ou des mascarades du sentiment de faiblesse. Même la violence avec laquelle nos contemporains les plus sensés se perdent dans de misérables recoins et réduits, par exemple dans la patriotardise (je désigne ainsi ce que l'on nomme en français « *chauvinisme** », en Allemagne « allemand ») ou dans des professions de foi esthétiques de chapelles esthétiques à la manière du *naturalisme** parisien (qui n'extrait et n'expose que la partie de la nature qui suscite le dégoût et l'étonnement à la fois – on se plaît à qualifier aujourd'hui cette partie de *vérité vraie** –) ou dans le nihilisme sur le modèle de Saint-Pétersbourg (c'est-à-dire dans la *croyance à l'incroyance*, et ce jusqu'au martyre), témoigne toujours avant tout du *besoin* de croyance, d'appui, d'épine dorsale, d'assise… On désire toujours la croyance de la manière la plus vive, on en a toujours besoin de la manière la plus pressante là où l'on manque de volonté : car la volonté est, en tant qu'affect du commandement, le signe le plus décisif de la maîtrise de soi et de la force. C'est-à-dire que moins quelqu'un sait commander, plus il désire de manière pressante quelqu'un qui commande, qui commande avec autorité, un dieu, un prince, un état, un médecin, un confesseur, un dogme, une conscience de parti. D'où il faudrait peut-être conclure que les deux religions universelles, le bouddhisme et le christianisme ont pu trouver la raison de leur émergence, et surtout de leur brusque expansion, dans une formidable *maladie de la volonté*. Et tel fut bien le cas en vérité : ces deux religions rencontrèrent une aspiration à un « tu dois » poussée à l'absurde à force de maladie de la volonté, culminant dans le désespoir, ces deux religions furent des professeurs de fanatisme à des époques d'avachissement de la volonté et offrirent en cela à d'innombrables personnes un appui, une nouvelle possibilité de vouloir, une jouissance à vouloir. Le fanatisme est en effet l'unique « force de volonté » à laquelle puissent être amenés aussi les faibles et les incertains, en tant qu'il est une espèce d'hypnotisation de l'ensemble du système sensible-intellectuel au profit de l'alimentation surabondante (hypertrophie) d'une unique manière de voir et de sentir qui domine désormais – le chrétien l'appelle sa *foi*. Là où un homme parvient à la conviction fondamentale qu'on doit lui commander, il devient « croyant » ; à l'inverse, on pourrait penser un plaisir et une force de l'autodétermination, une *liberté* de la volonté par lesquelles un esprit congédie toute croyance, tout désir de certitude, entraîné qu'il est à se tenir sur des cordes et des possibilités légères et même à danser jusque sur le bord des abîmes. Un tel esprit serait l'*esprit libre par excellence**.

348

De la provenance des savants. – Le savant se développe en Europe à partir de toutes les sortes de classes et de conditions sociales, en plante qui n'a pas besoin d'un terrain spécifique : c'est pourquoi il appartient, essentiellement et malgré lui, aux vecteurs de la pensée démocratique. Mais cette provenance se trahit. Si l'on a un peu exercé son œil à reconnaître et à prendre sur le fait, à la lecture d'un livre savant, d'un traité scientifique, l'*idiosyncrasie* intellectuelle du savant – tout savant en possède une –, on apercevra presque toujours derrière elle la « préhistoire » du savant, sa famille, en particulier ses genres de profession et de métier. Là où s'exprime le sentiment « voilà qui est prouvé, j'en ai fini avec cela », c'est ordinairement l'ancêtre dans le sang et l'instinct du savant qui, à partir de sa perspective, approuve le « travail accompli », – la croyance à la preuve n'est qu'un symptôme de ce que l'on a considéré de tout temps, au sein d'une lignée de travailleurs acharnés, comme « du bon travail ». Un exemple : les fils de greffiers et de préposés aux écritures de toutes sortes, dont la tâche principale a toujours consisté à mettre en ordre une matière multiple, à la répartir dans des casiers, de manière générale à schématiser, montrent, au cas où ils deviennent savants, une propension à considérer un problème comme presque résolu lorsqu'ils l'ont schématisé. Il y a des philosophes qui ne sont au fond que des têtes schématiques – l'aspect formel du métier paternel est devenu pour eux un contenu. Le talent pour les classifications, les tables de catégories trahit quelque chose ; on n'est pas impunément le fils de ses parents. Le fils d'un avocat devra être aussi avocat en tant que chercheur : il voudra en premier lieu faire triompher sa cause, en second lieu, peut-être, avoir raison. Les enfants des pasteurs protestants et des maîtres d'école se reconnaissent à l'assurance naïve avec laquelle, en tant que savants, ils considèrent leur cause comme déjà démontrée pour peu qu'ils l'aient exposée avec enthousiasme et chaleur : c'est qu'ils sont fondamentalement habitués à ce qu'on les *croie*, – chez leurs pères, cela faisait partie du « métier » ! Un juif, à l'inverse est justement, conformément à la sphère d'activité et au passé de son peuple, aussi peu habitué que possible à cela – à ce qu'on le croie : examinez à cet égard les savants juifs, – tous ne jurent que par la logique, c'est-à-dire par le fait de *forcer* l'adhésion par des raisons ; ils savent qu'ils l'emporteront nécessairement grâce à elle, même là où existe à leur encontre une répugnance de race et de classe, là où l'on est réticent à les croire. Rien n'est en effet plus démocratique que la logique : elle ignore toute considération de personnes et considère les nez crochus comme

droits. (Soit dit en passant : la dette de l'Europe envers les juifs n'est pas mince pour ce qui est justement de la logicisation, de l'*accroissement d'hygiène* dans les habitudes intellectuelles ; ceci vaut en premier lieu pour les Allemands, race lamentablement *déraisonnable** à laquelle on doit toujours commencer, aujourd'hui encore, par « nettoyer la tête ». Partout où les juifs ont acquis de l'influence, ils ont enseigné à distinguer de manière plus fine, à raisonner de manière plus précise, à écrire de manière plus limpide et plus nette : ce fut toujours leur tâche que d'amener un peuple « *à la raison** ».)

349

Encore une fois la provenance des savants. – Vouloir se conserver soi-même est l'expression d'une situation de détresse, d'une restriction de la véritable pulsion fondamentale de vie, qui tend à l'*expansion de puissance* et assez souvent, dans cette volonté, elle remet en cause et sacrifie la conservation de soi. Que l'on considère comme symptomatique que certains philosophes, comme par exemple le phtisique Spinoza, aient vu, aient dû voir précisément dans la soi-disant pulsion de conservation de soi l'élément décisif : – c'étaient justement des hommes en situation de détresse. Que nos sciences de la nature modernes se soient à ce point enchevêtrées au dogme spinoziste (dernièrement encore, et ce de la façon la plus grossière dans le darwinisme, avec sa doctrine inconcevablement partiale de la « lutte pour l'existence » –), cela tient vraisemblablement à la provenance de la plupart des scientifiques : ils appartiennent à cet égard au « peuple », leurs ancêtres étaient de pauvres et de petites gens qui ne connaissaient que trop intimement la difficulté de gagner sa subsistance. Autour de tout le darwinisme anglais souffle une sorte d'air anglais vicié par la surpopulation, une sorte d'odeur de misère et d'étroitesse propre aux petites gens. Mais en tant que scientifique, on devrait sortir de son recoin

humain : dans la nature *règne* non pas la situation de détresse, mais au contraire la surabondance, la prodigalité, jusqu'à l'absurde même. La lutte pour l'existence n'est qu'une *exception*, une restriction temporaire de la volonté de vie ; la grande et la petite luttes tournent partout autour de la prépondérance, autour de la croissance et de l'extension, autour de la puissance, conformément à la volonté de puissance, qui est précisément la volonté de la vie.

350

À l'honneur des homines religiosi. – Le combat contre l'Église est sans aucun doute, entre autres, – car il signifie bien des choses – également le combat des natures plus vulgaires, plus satisfaites, plus confiantes, plus superficielles contre la domination des hommes plus difficiles, plus profonds, plus contemplatifs, c'est-à-dire plus méchants et plus ombrageux qui ont couvé d'un long soupçon la valeur de l'existence, et aussi leur propre valeur : – l'instinct vulgaire du peuple, sa jovialité sensuelle, son « bon cœur » se révoltèrent contre eux. Toute l'Église romaine repose sur un soupçon méridional envers la nature de l'homme, soupçon qui est toujours mal compris de la part du Nord : avec ce soupçon, le Sud européen recueilli l'héritage du profond Orient, de l'antique et mystérieuse Asie et de sa contemplation. Le protestantisme est déjà un soulèvement populaire au profit des honnêtes, des sincères, des superficiels (le Nord fut toujours plus débonnaire et plus plat que le Sud) ; mais c'est seulement la Révolution française qui a pleinement et solennellement déposé le sceptre entre les mains du « brave homme » (du mouton, de l'âne, de l'oie et de tout ce qui est incurablement plat, braillard, et mûr pour l'asile d'aliénés des « idées modernes »).

351

A l'honneur des natures sacerdotales. – Je pense que ce sont précisément les philosophes qui se sont toujours sentis le plus éloignés de ce que le peuple entend par sagesse (et qui n'est « peuple » aujourd'hui ? –), de cette tranquillité d'âme, cette piété et cette placidité de curé de campagne prudente, bovine, qui, étendue dans la prairie, observe le spectacle de la vie d'un air sérieux et en ruminant – vraisemblablement parce qu'ils ne sont pas assez « peuple » pour cela, pas assez curés de campagne. Et ils seront précisément aussi les derniers à croire que le peuple *puisse* comprendre quoi que ce soit à ce qui est le plus éloigné de lui, à la grande *passion* de l'homme de connaissance, qui vit et doit vivre continuellement dans les nuées orageuses des problèmes suprêmes et des plus lourdes responsabilités (donc absolument pas en spectateur, extérieur, indifférent, sûr, objectif…). Le peuple vénère une tout autre espèce d'hommes lorsqu'il se fait de son côté un idéal du « sage », et il a mille fois raison de rendre hommage à cette espèce d'hommes en lui décernant ses éloges et ses plus grands honneurs : c'est aux natures douces, gravement candides et chastes de prêtres, et à ce qui leur est apparenté, – que s'adresse l'éloge contenu dans cette vénération populaire de la sagesse. Et envers qui le peuple aurait-il lieu de se montrer plus reconnaissant qu'envers ces hommes qui font partie du peuple et en sont issus, tout en étant consacrés, élus, *sacrifiés* à son bien – eux-mêmes se croient sacrifiés à Dieu –, face à qui il peut impunément épancher son cœur, sur qui il peut se *débarrasser* de ses secrets, de ses soucis et pire encore (– car l'homme qui se « communique » se débarrasse de lui-même ; et qui s'est « confessé » oublie). C'est un besoin pressant qui commande ici : car on a aussi besoin de canalisations pour évacuer les ordures de l'âme, et d'eau pure pour les nettoyer, on a besoin des flots rapides de l'amour et de cœurs forts, humbles, purs, qui se tiennent prêts à assurer ce service d'entretien sanitaire strictement privé et se sacrifient pour cela – car c'*est* un sacrifice, un prêtre est et demeure une victime humaine qu'on sacrifie… Le peuple ressent ces hommes de « foi » sacrifiés, réduits au silence, sérieux, comme *sages*, c'est-à-dire devenus détenteurs d'un savoir, comme « sûrs » par rapport à leur propre incertitude : qui souhaiterait lui imposer silence et lui ôter cette vénération ? – Mais comme cela est juste, à l'inverse, pour les philosophes, le prêtre demeure toujours trop « peuple » et *non pas* homme de savoir, surtout parce qu'ils ne croient pas eux-mêmes aux « hommes de savoir » et flairent d'emblée le « peuple » dans cette croyance et cette superstition. C'est la *modestie* qui a inventé en Grèce le mot de

« philosophe » et abandonné aux comédiens de l'esprit la superbe arrogance qui fait que l'on se qualifie de sage, – la modestie de monstres de fierté et de despotisme comme Pythagore, comme Platon. –

352

En quoi il est difficile de se passer de morale. – L'homme nu constitue en général un spectacle scandaleux – je parle de nous, Européens (quant aux Européennes, je n'en parle même pas !). Supposons que les convives participant au plus joyeux des banquets se voient brusquement, par la malice d'un magicien, dévêtus et mis à nu, je crois qu'à tout le moins, cela dissiperait la bonne humeur et découragerait le plus solide des appétits, – il semble que nous, Européens, ne puissions absolument pas nous passer de cette mascarade que l'on appelle le vêtement. Mais le travestissement des « hommes moraux », leur déguisement sous des formules morales et des concepts exprimant la bienséance, toute la bienveillante dissimulation de nos actes sous les concepts de devoir, de vertu, de solidarité, d'honorabilité, d'abnégation, n'auraient-ils pas de tout aussi bonnes raisons ? Non pas que l'on doive, à mon sens, déguiser par là la méchanceté et la bassesse humaines, bref la bête sauvage mauvaise en nous ; ma pensée est tout au contraire que c'est justement en tant qu'*animaux apprivoisés* que nous offrons un spectacle scandaleux et que nous avons besoin du travestissement de la morale, – que l'« homme intérieur » en Europe est bien loin d'être assez mauvais pour pouvoir se « montrer » sous cet aspect (pour être *beau* sous cet aspect –). L'Européen se travestit *de morale* parce qu'il est devenu un animal malade, souffreteux, infirme qui a de bonnes raisons d'être « apprivoisé » parce qu'il est presque un avorton, quelque chose d'amputé, de faible, de gauche… Ce n'est pas le caractère terrible du prédateur qui éprouve la nécessité d'un travestissement moral, mais au contraire l'animal de troupeau avec sa profonde

médiocrité, la peur et l'ennui qu'il s'inspire lui-même. *La morale pare l'Européen* – avouons-le ! – pour le rendre plus noble, plus important, plus respectable, « divin ». –

353

De l'origine des religions. – L'invention spécifique des fondateurs de religion est d'abord : de fixer un genre déterminé de vie et d'organisation quotidienne des mœurs qui agit comme *disciplina voluntatis* et du même coup chasse l'ennui ; ensuite, de donner précisément à cette vie une *interprétation* grâce à laquelle elle paraît auréolée de la valeur suprême, au point de devenir un bien pour lequel on lutte et, en certaines circonstances, on sacrifie sa vie. En vérité, de ces deux inventions, c'est la seconde qui est la plus essentielle : la première, le genre de vie, existait déjà d'ordinaire, mais à côté d'autres genres de vie et sans avoir conscience de la valeur qu'il portait en lui. La signification, l'originalité du fondateur de religion se manifeste d'ordinaire en ce qu'il *voit*, en ce qu'il *choisit*, en ce qu'il *devine* le premier dans quel but il peut être utilisé, comment il peut être interprété. Jésus (ou Paul), par exemple, trouva face à lui la vie des petites gens de la province romaine, une vie modeste, vertueuse, accablée : il l'interpréta, il y injecta le sens et la valeur suprêmes – et par là le courage de mépriser tout autre genre de vie, le fanatisme tranquille de Herrenhut, la secrète confiance souterraine en soi-même qui s'accroît de plus en plus et finit par être prête à « vaincre le monde » (c'est-à-dire Rome et les classes supérieures de tout l'empire). Bouddha, pareillement, trouva face à lui, disséminée dans toutes les classes et les strates sociales de son peuple, cette espèce d'hommes qui sont par paresse bons et aimables (et avant tout inoffensifs), et mènent, par paresse également, une vie d'abstinence, presque dépourvue de besoins : il comprit qu'une telle espèce d'hommes devait inéluctablement, de toute sa *vis inertiæ*,

être entraînée au fond d'une croyance qui promet de *prévenir* le retour des peines terrestres (c'est-à-dire du travail, de l'agir en général), – ce « comprendre » fut son génie. L'infaillibilité psychologique dans la connaissance d'une certaine moyenne d'âmes qui ne se sont pas encore *reconnues* pour sœurs est un trait propre au fondateur de religion. C'est lui qui les rassemble ; en ce sens, la fondation d'une religion devient toujours une longue cérémonie de reconnaissance mutuelle. –

354

Du « *génie de l'espèce* ». – Le problème de la conscience (plus exactement : de la prise de conscience) ne nous apparaît que lorsque nous commençons à saisir dans quelle mesure nous pourrions nous passer d'elle : et c'est à ce commencement de compréhension que nous conduisent aujourd'hui la physiologie et la zoologie (qui ont donc eu besoin de deux siècles pour rallier le soupçon anticipateur de *Leibniz*). Nous pourrions en effet penser, sentir, vouloir, nous rappeler, nous pourrions de même « agir » à tous les sens du mot : et tout cela n'aurait pas besoin pour autant de « pénétrer dans la conscience » (comme on le dit de manière imagée). Tout la vie serait possible sans se voir en quelque sorte dans un miroir : et en effet, la partie de loin la plus importante de cette vie se déroule encore en nous sans cette réflexion –, y compris notre vie pensante, sentante, voulante, si offensant que cela puisse paraître aux oreilles d'un philosophe des temps passés. À *quoi bon* la conscience en général, si elle est pour l'essentiel *superflue* ? – Eh bien, si l'on veut bien prêter l'oreille à ma réponse à cette question et à sa conjecture peut-être extravagante, il me semble que la finesse et la force de la conscience sont toujours liées à la *capacité de communication* d'un homme (ou d'un animal), et que la capacité de communication est liée à son tour au *besoin de communication* : ce dernier

n’étant pas à entendre comme si l’individu même qui est justement passé maître dans l’art de communiquer et de faire comprendre ses besoins, était nécessairement du même coup le plus dépendant des autres en ce qui concerne ses besoins. Mais il me semble que ceci vaut si l’on considère des races et des chaînes de générations entières : là où le besoin, la nécessité ont longtemps contraint les hommes à communiquer, à se comprendre mutuellement avec rapidité et finesse, il finit par exister une surabondance de cette force et de cet art de la communication, une sorte de fortune qui s’est progressivement accumulée et attend maintenant un héritier qui la dépensera avec prodigalité (– ceux qu’on appelle les artistes sont ces héritiers, de même les orateurs, les prédicateurs, les écrivains, tous les hommes qui viennent toujours à la fin d’une longue chaîne, « nés tardivement » à chaque fois, au meilleur sens du mot, et, comme on l’a dit, *prodigues* par essence). À supposer que cette observation soit exacte, il m’est permis d’avancer jusqu’à la conjecture suivante : *la conscience en général ne s’est développée que sous la pression du besoin de communication*, – elle ne fut dès le début nécessaire, utile, que d’homme à homme (en particulier entre celui qui commande et celui qui obéit), et elle ne s’est également développée qu’en rapport avec le degré de cette utilité. La conscience n’est proprement qu’un réseau de relations d’homme à homme, – et c’est seulement en tant que telle qu’elle a dû se développer : l’homme érémitique et prédateur n’aurait pas eu besoin d’elle. Le fait que nos actions, nos pensées, nos sentiments, nos besoins, nos mouvements pénètrent dans notre conscience – au moins en partie –, c’est la conséquence d’un « il faut » ayant exercé sur l’homme une autorité terrible et prolongée : il *avait besoin*, étant l’animal le plus exposé au danger, d’aide, de protection, il avait besoin de son semblable, il fallait qu’il sache exprimer sa détresse, se faire comprendre – et pour tout cela, il avait d’abord besoin de « conscience », même, donc, pour « savoir » ce qui lui manque, pour « savoir » ce qu’il éprouve, pour « savoir » ce qu’il pense. Car pour le dire encore une fois : l’homme, comme toute créature vivante, pense continuellement, mais ne le sait pas ; la pensée qui devient *consciente* n’en est que la plus infime partie, disons : la partie la plus superficielle, la plus mauvaise : – car seule cette pensée consciente *advient sous forme de mots, c’est-à-dire de signes de communication*, ce qui révèle la provenance de la conscience elle-même. Pour le dire d’un mot, le développement de la langue et le développement de la conscience (*non pas* de la raison, mais seulement de la prise de conscience de la raison) vont main dans la main. Que l’on ajoute qu’il n’y a pas que le langage qui serve à jeter un pont d’homme à homme, mais aussi le regard, la pression, le geste ; la prise de conscience en nous-mêmes de nos impressions sensorielles, la force de pouvoir les fixer et en quelque sorte de les poser en dehors de nous s’est accrue à raison

de l'augmentation du besoin de les transmettre à *d'autres* au moyen de signes. L'homme qui invente des signes est du même coup l'homme dont la conscience de soi devient de plus en plus pénétrante ; c'est seulement en tant qu'animal social que l'homme a appris à prendre conscience de lui-même, – il le fait encore, il le fait toujours davantage. – Ma pensée est, comme on le voit : que la conscience n'appartient pas proprement à l'existence individuelle de l'homme, bien plutôt à ce qui en lui est nature communautaire et grégaire ; qu'elle ne s est également développée avec finesse, ce qui en est la conséquence, qu'en rapport à l'utilité communautaire et grégaire, et que par conséquent chacun de nous, en dépit de toute sa volonté de se *comprendre* lui-même de manière aussi individuelle que possible, de « se connaître soi-même », ne prendra jamais conscience précisément que du non-individuel en lui, de sa « moyenne », – que notre pensée même est continuellement, en quelque sorte, *mise en minorité* par le caractère de la conscience – par le « génie de l'espèce » qui commande en elle – et se voit retraduite dans les perspectives du troupeau. Toutes nos actions sont au fond incomparablement personnelles, singulières, d'une individualité illimitée, cela ne fait aucun doute ; mais dès que nous les traduisons en conscience, *elles semblent ne plus l'être…* Voilà le véritable phénoménalisme et perspectivisme, tel que *je* le comprends : la nature de la *conscience animale* implique que le monde dont nous pouvons avoir conscience n'est qu'un monde de surfaces et de signes, un monde généralisé, vulgarisé, – que tout ce qui devient conscient *devient* par là même plat, inconsistant, stupide à force de relativisation, générique, signe, repère pour le troupeau, qu'à toute prise de conscience est liée une grande et radicale corruption, falsification, superficialisation et généralisation. Enfin, la conscience en cours de croissance est un danger ; et qui vit parmi les Européens les plus conscients sait même que c'est une maladie. Ce n'est pas, ainsi qu'on le devine, l'opposition du sujet et de l'objet qui m'importe ici : j'abandonne cette distinction aux théoriciens de la connaissance qui se sont laissé prendre dans les nœuds coulants de la grammaire (de la métaphysique du peuple). C'est moins encore l'opposition de la « chose en soi » et du phénomène : car nous « connaissons » bien trop peu pour avoir simplement le droit de faire une telle *distinction*. Nous n'avons justement aucun organe pour le *connaître*, pour la « vérité » : nous « savons » (ou croyons, ou imaginons) exactement autant qu'il peut être *utile* dans l'intérêt du troupeau humain, de l'espèce : et même ce que nous qualifions ici d'« utilité » n'est finalement aussi qu'une croyance, qu'un produit de l'imagination et peut-être précisément la plus funeste des bêtises dont nous périrons un jour.

355

L'origine de notre concept de « *connaissance* ». – J'emprunte l'explication qui va suivre à la rue ; j'entendis une personne du peuple dire « il m'a reconnu » – ce qui m'a fait me demander : qu'entend au juste le peuple par connaissance ? que veut-il lorsqu'il veut de la « connaissance » ? Rien de plus que ceci : quelque chose d'étranger doit être ramené à quelque chose de *bien connu*. Et nous, philosophes – avons-nous véritablement entendu par connaissance quelque chose *de plus* ? Le connu, cela veut dire : ce à quoi nous sommes suffisamment habitués pour ne plus nous en étonner, notre quotidien, une règle quelconque dans laquelle nous sommes plongés, absolument tout ce en quoi nous nous sentons chez nous : – comment ? notre besoin de connaître n'est-il justement pas ce besoin de bien connu, la volonté de découvrir dans tout ce qui est étranger, inhabituel, problématique, quelque chose qui ne nous inquiète plus ? Ne serait-ce pas l'*instinct de peur* qui nous ordonne de connaître ? La jubilation de l'homme de connaissance ne serait-elle pas justement la jubilation du sentiment de sécurité retrouvée ?… Ce philosophe s'imagina le monde « connu » lorsqu'il l'eut ramené à l'« Idée » : ah, n'était-ce pas parce que l'« Idée » était pour lui si bien connue, si habituelle ? parce que l'« Idée » lui causait désormais si peu de peur ? – Oh, qu'ils sont faciles à satisfaire, les hommes de connaissance ! qu'on considère donc leurs principes et leurs solutions des énigmes du monde sous ce rapport ! S'ils retrouvent dans les choses, sous les choses, derrière les choses, quoi que ce soit qui ne nous est que trop bien connu, par exemple notre table de multiplication, ou notre logique, ou notre vouloir et notre désir, qu'ils sont soudain heureux ! Car « ce qui est bien connu est connu tout court » : en cela ils sont tous d'accord. Même les plus prudents d'entre eux pensent qu'à tout le moins, le bien connu est *plus facile à connaître* que l'étranger ; ce serait par exemple une exigence méthodologique de partir du « monde intérieur », des « faits de conscience » parce qu'ils seraient pour nous le monde *le mieux connu* ! Erreur des erreurs ! Le bien connu est l'habituel ; et l'habituel est ce qu'il y a de plus difficile à « connaître », c'est-à-dire à voir comme problème, c'est-à-dire à voir comme étranger, éloigné, « extérieur à nous »… La grande assurance des sciences naturelles, comparées à la psychologie et à la critique des éléments de conscience – sciences *non naturelles*, pourrait-on presque dire –, tient précisément à ce qu'elles prennent pour objet l'étranger : alors qu'il est presque contradictoire et insensé de *vouloir* prendre pour objet en général le non-étranger…

356

En quoi le cours des choses en Europe sera déplus en plus « *artistique* ». – À notre époque de transition où tant de choses cessent d'exercer une contrainte – le souci de pourvoir à son existence contraint aujourd'hui encore presque tous les Européens de sexe masculin à accepter un *rôle* déterminé, ce que l'on appelle leur métier ; quelques-uns conservent à cet égard la liberté, liberté tout apparente, de choisir eux-mêmes ce rôle, quant à la plupart, on le choisit pour eux. Le résultat est assez étrange : avec l'âge, presque tous les Européens se confondent avec leur rôle, ils sont eux-mêmes victimes du « réalisme de leur jeu », ils ont oublié eux-mêmes combien le hasard, l'humeur, l'arbitraire ont disposé d'eux lorsque se décida leur « métier » – et combien d'autres rôles ils auraient peut-être *pu* jouer : car il est trop tard désormais ! Si l'on considère les choses plus profondément, un caractère s'est réellement *constitué* à partir du rôle, une nature à partir de l'art. Il y eut des époques où l'on croyait avec une assurance inflexible, voire avec piété, être prédestiné à telle activité précise, à tel gagne-pain précis et où l'on ne voulait absolument pas reconnaître en cela le hasard, le rôle, l'arbitraire : classes, corporations, privilèges héréditaires de profession furent, avec l'aide de cette croyance, mis en état d'ériger ces monstres de tours sociales immenses qui distinguent le Moyen Âge et dont on doit faire en tout cas l'éloge sur un point : la capacité de durer (– et la durée est sur terre une valeur de premier ordre !). Mais il y a des époques inverses, les époques proprement démocratiques, où l'on ne cesse de désapprendre cette croyance et où passent au premier plan une certaine croyance impudente et un point de vue opposé, la croyance des Athéniens que l'on nota pour la première fois à l'époque de Périclès, la croyance des Américains d'aujourd'hui, qui veut de plus en plus devenir aussi une croyance européenne : des époques où l'individu est convaincu de pouvoir à peu près tout faire, d'être *à la hauteur* d'à peu près *tous les rôles*, où chacun s'essaie, improvise, essaie de nouveau, essaie en y prenant plaisir, où toute nature cesse et se fait art… Les Grecs, une fois engagés dans cette *croyance aux rôles* – croyance d'artiste, si l'on veut – subirent graduellement, comme on le sait, une étonnante métamorphose qui ne mérite pas d'être imitée à tous égards : *ils devinrent réellement comédiens* ; en tant que tels, ils fascinèrent, ils conquirent le monde entier, et pour finir, jusqu'à la « maîtresse du monde » (car c'est le *græculus histrio* qui a vaincu Rome, et *non*, comme les innocents ont coutume de le dire, la culture grecque…). Mais ce que je crains, ce que l'on touche déjà du doigt aujourd'hui, pourvu qu'on ait envie de le toucher, c'est que

nous, hommes modernes, soyons déjà pleinement engagés sur le même chemin ; et chaque fois que l'homme commence à découvrir dans quelle mesure il joue un rôle et jusqu'à quel point il *peut* être comédien, il *devient* comédien… On voit alors apparaître une nouvelle flore et faune humaines qui ne pouvaient se développer à des époques plus fermes, plus restreintes – ou restaient « en bas », au ban et frappé du soupçon d'infamie –, chaque fois apparaissent avec cette situation les époques les plus intéressantes et les plus folles de l'histoire, où les « comédiens », *toutes* les sortes de comédiens, sont les véritables maîtres. Par là même, une autre espèce d'hommes est de plus en plus profondément désavantagée, rendue finalement impossible, avant tout les grands « constructeurs » ; à présent, la force constructrice est paralysée ; le courage de faire des plans à long terme est découragé ; les génies organisateurs commencent à manquer : – qui ose encore, désormais, entreprendre des ouvrages pour l'accomplissement desquels il faut *compter* sur des millénaires ? On voit mourir précisément la croyance fondamentale sur la base de laquelle on peut compter, promettre, anticiper l'avenir par son projet, le sacrifier à son projet de sorte que l'homme n'ait de valeur, de sens que dans la mesure où il est *une pierre dans un grand édifice* : ce pour quoi il doit avant tout être *ferme*, être « pierre »… Et surtout pas – comédien ! Bref – ah, on le taira bien assez longtemps encore ! – ce que l'on ne construira plus à partir de maintenant, ne *pourra* plus construire, c'est – une société dans l'acception ancienne du terme ; tout manque pour construire cet édifice, et d'abord le matériau. *Tous autant que nous sommes, nous ne sommes plus un matériau propre à la construction d'une société* : voilà une vérité qu'il est temps de proclamer ! Il me semble indifférent que pendant ce temps, l'espèce d'hommes la plus myope, peut-être la plus respectable, en tout cas la plus tapageuse qui existe aujourd'hui, nos messieurs les socialistes, croient à peu près le contraire, l'espèrent et en rêvent, et surtout le crient et l'écrivent ; on lit même déjà sur toutes les tables et sur tous les murs leur parole d'avenir « société libre ». Société libre ? Oui ! Oui ! Mais savez-vous donc, messieurs, avec quoi on la bâtit ? Avec du fer en bois ! Avec le célèbre fer en bois ! Et pas même en bois…

357

Éléments pour le vieux problème : « *qu'est-ce qui est allemand ?* » – Que l'on compte pour soi les véritables conquêtes de la pensée philosophique que l'on doit à des cerveaux allemands : peut-on encore en faire gloire, en un sens admissible à la race tout entière ? Avons-nous le droit de dire : elles sont toutes autant qu'elles sont l'œuvre de l'« âme allemande », du moins le symptôme de celle-ci au sens où nous avons l'habitude de considérer par exemple l'idéomanie de Platon, son délire presque religieux des formes comme un événement et un témoignage à la fois de l'« âme grecque » ? Ou bien le contraire serait-il vrai ? seraient-elles justement aussi individuelles, aussi exceptions à l'esprit de la race que l'était par exemple le paganisme avec bonne conscience de Goethe ? Ou que l'est, parmi les Allemands, le machiavélisme avec bonne conscience de Bismarck, sa soi-disant « politique réaliste » ? Nos philosophes contrediraient-ils peut-être même le *besoin* de l'« âme allemande » ? Bref, les philosophes allemands furent-ils vraiment – des *Allemands* philosophant ? – Je rappelle trois cas. Tout d'abord l'incomparable pénétration de Leibniz qui lui fit voir avec raison, non seulement contre Descartes, mais contre tout ce qui avait philosophé jusqu'à lui, que la conscience n'est qu'un *accidens* de la représentation, *non pas* son attribut nécessaire et essentiel, que donc ce que nous appelons conscience ne constitue qu'un état de notre monde intellectuel et psychique (peut-être un état maladif) et *est loin de le constituer tout entier* : – y a-t-il dans cette pensée, dont la profondeur n'est pas encore épuisée aujourd'hui, quelque chose d'allemand ? Y a-t-il une raison de supposer qu'un Latin aurait eu du mal à parvenir à ce renversement de l'apparence ? – car c'est un renversement. Rappelons-nous en second lieu le formidable point d'interrogation que *Kant* plaça sur le concept de « causalité », – non pas qu'il ait mis en doute comme Hume le droit de celui-ci en général : il commença au contraire à délimiter prudemment le domaine à l'intérieur duquel ce concept a du sens en général (on n'en a pas encore fini aujourd'hui avec cette délimitation). Considérons en troisième lieu l'étonnant coup de patte par lequel *Hegel* coupa court à toutes les habitudes et mauvaises habitudes logiques lorsqu'il osa enseigner que les essentialités conceptuelles se développent *les unes à partir des autres* : principe par lequel les esprits se trouvèrent en Europe préformés au dernier grand mouvement scientifique, au darwinisme – car sans Hegel, pas de Darwin. Y a-t-il dans cette innovation hégélienne, qui introduisit pour la première fois dans la science le concept décisif d'« évolution », quelque chose d'allemand ? – Oui, sans aucun doute :

dans l'ensemble de ces trois cas, nous sentons qu'un peu de nous-mêmes est « découvert » et deviné, et nous en éprouvons à la fois de la reconnaissance et de l'étonnement, chacune de ces trois propositions est un morceau de méditation de la connaissance de soi, de l'expérience de soi, de la saisie de soi allemandes. « Notre monde intérieur est bien plus riche, plus étendu, plus caché », voici ce que nous éprouvons avec Leibniz ; en tant qu'Allemands, nous doutons avec Kant de la validité ultime des connaissances propres aux sciences de la nature et de manière générale de tout ce qui se *fait* connaître *causaliter* : le connaiss*able* nous semble déjà en tant que tel de valeur *plus mince*. Nous, Allemands, sommes des hégéliens, quand bien même il n'y aurait jamais eu de Hegel, en ce que (contrairement à tous les Latins) nous attribuons instinctivement au devenir, à l'évolution un sens plus profond et une valeur plus riche qu'à ce qui « est » – nous ne croyons guère au bienfondé du concept d'« être » – ; en ce que, de même, nous ne sommes pas portés à concéder à notre logique humaine qu'elle est la logique en soi, l'unique espèce de logique (nous préférerions largement nous convaincre qu'elle n'en est qu'un cas spécial, et peut-être un des plus étranges et des plus stupides –). Une quatrième question serait de savoir s'il fallait de toute nécessité que Schopenhauer aussi, avec son pessimisme, c'est-à-dire le problème de la *valeur de l'existence*, soit précisément un Allemand. Je ne le crois pas. L'événement *à la suite* duquel on devait s'attendre à ce problème avec une certitude telle qu'un astronome de l'âme aurait pu en calculer le jour et l'heure, le déclin de la croyance au Dieu chrétien, la victoire de l'athéisme scientifique, est un événement paneuropéen pour lequel toutes les races doivent se voir attribuer leur part de mérite et d'honneur. À l'inverse, ce qu'il faudrait précisément imputer aux Allemands – à ces Allemands dont Schopenhauer était le contemporain –, c'est d'avoir *retardé* de la manière la plus longue et la plus dangereuse cette victoire de l'athéisme ; Hegel notamment fut son retardateur *par excellence**, par la grandiose tentative qu'il effectua de nous convaincre de la divinité de l'existence en recourant encore, en dernière instance, à notre sixième sens, le « sens historique ». Schopenhauer fut, en tant que philosophe, le *premier* athée déclaré et inflexible que nous, Allemands, ayons eu : c'est cela qui constituait l'arrière-plan de son hostilité envers Hegel. La non-divinité de l'existence était pour lui quelque chose de donné, de tangible, d'indiscutable ; il perdait sa circonspection de philosophe et entrait en fureur lorsqu'il voyait ici quelqu'un hésiter et chercher à noyer le poisson. C'est là que se trouve toute son intégrité : l'athéisme inconditionné, probe, est justement le *présupposé* de sa problématique, en ce qu'il est une victoire finale, difficilement acquise, de la conscience européenne, en ce qu'il est l'acte le plus lourd de conséquences d'un dressage bimillénaire à la vérité qui finit par s'interdire le *mensonge* de la

croyance en Dieu… On voit *ce qui* a vraiment vaincu le Dieu chrétien : la morale chrétienne elle-même, le concept de véracité entendu en un sens toujours plus rigoureux, la subtilité de confesseurs de la conscience chrétienne, traduite et sublimée en conscience scientifique, en droiture intellectuelle à tout prix. Considérer la nature comme si elle était une preuve de la bonté et de la protection d'un dieu ; interpréter l'histoire en l'honneur d'une raison divine, comme témoignage permanent d'un ordre du monde éthique et d'intentions finales éthiques ; interpréter ses propres expériences vécues comme les hommes pieux les ont interprétées bien assez longtemps, comme si tout était providence, comme si tout était avertissement, comme si tout était conçu et envoyé pour l'amour du salut de l'âme : voilà qui est désormais *révolu*, voilà qui a la conscience *contre* soi, voilà ce que toutes les consciences affinées ressentent comme inconvenant, malhonnête, comme mensonge, féminisme, faiblesse, lâcheté, – c'est par cette rigueur, plus que par toute autre chose, que nous sommes précisément *bons* Européens et héritiers du dépassement de soi le plus long et le plus audacieux de l'Europe. C'est en ce que nous rejetons de la sorte loin de nous l'interprétation chrétienne et condamnons son « sens » comme faux-monnayage que vient à notre rencontre de manière terrible la question *schopenhauérienne : l'existence a-t-elle seulement un sens ?* – cette question qui aura besoin de quelques siècles pour être entendue complètement et dans toute sa profondeur. La réponse que Schopenhauer lui-même apporta à cette question fut – qu'on me pardonne de le dire – quelque chose de prématuré, de juvénile, un simple compromis, un blocage et un enlisement dans les perspectives morales mêmes de l'ascétisme chrétien qui, *comme objet de croyance, furent congédiées* avec la croyance en Dieu… Mais il a *posé* la question – en bon Européen, comme on l'a dit, et *non pas* en Allemand. – Ou bien les Allemands auraient-ils démontré, à tout le moins par la manière dont ils s'emparèrent de la question schopenhauérienne, leur adhésion intime et leur lien de parenté, leur préparation, leur *besoin* à l'égard de son problème ? Le fait qu'après Schopenhauer, on ait réfléchi et publié en Allemagne aussi (assez tardivement, du reste !) – à propos du problème qu'il avait posé ne suffit certainement pas à trancher en faveur de cette adhésion particulièrement étroite ; on pourrait même considérer la singulière *maladresse* de ce pessimisme postschopenhauérien comme un témoignage du contraire, – les Allemands ne se conduisirent visiblement pas en cela comme s'ils étaient dans leur élément. Je ne fais certes pas allusion par là à Eduard von Hartmann ; au contraire, je le soupçonne depuis longtemps, et ce soupçon n'est pas encore levé aujourd'hui, d'être *trop adroit* pour nous, je veux dire qu'en farceur patenté, il ne s'est peut-être pas contenté de se moquer depuis le début du pessimisme allemand, – qu'il pourrait bien pour finir « faire un

legs » testamentaire aux Allemands pour leur expliquer à quel point on a pu se payer leur tête à l'époque des fondations. Mais je pose la question suivante : doit-on peut-être faire gloire aux Allemands de cette vieille toupie de Bahnsen qui s'est délecté sa vie durant de tourner autour de sa misère réaliste-dialectique et de sa « poisse personnelle », – cela serait-il donc proprement allemand ? (Je recommande à cette occasion ses écrits pour l'usage que j'en ai fait moi-même, comme nourriture antipessimiste, notamment pour ses *elegantiæ psychologicæ* qui me semblent permettre de venir à bout de la pire constipation du corps et de l'âme.) Ou bien serait-on en droit de mettre au nombre des véritables Allemands des dilettantes et des vieilles filles du genre de ce doucereux apôtre de la virginité de Mainländer ? Il était probablement juif, en fin de compte (– tous les juifs deviennent doucereux quand ils moralisent). Ni Bahnsen, ni Mainländer, et encore moins Eduard von Hartmann n'offrent d'assurances quant à la question de savoir si le pessimisme de Schopenhauer, le regard terrifié qu'il porte sur un monde dédivinisé, devenu stupide, aveugle, fou et problématique, sa terreur *honnête…* a été non un simple cas exceptionnel parmi les Allemands, mais au contraire un événement *allemand* : alors que tout ce que l'on voit par ailleurs au premier plan, notre politique audacieuse, notre gaie patriotardise qui considère fort résolument toutes choses en fonction d'un principe peu philosophique (« *Deutschland, Deutschland über Alles* »), donc *sub specie speciei*, à savoir de la *species* allemande, témoigne du contraire de manière parfaitement claire. Non ! les Allemands d'aujourd'hui *ne* sont *pas* pessimistes ! Et Schopenhauer était pessimiste, pour le dire une fois encore, en tant que bon Européen et *non pas* en tant qu'Allemand. –

358

Le soulèvement paysan de l'esprit. – Nous, Européens, nous trouvons face à

un formidable champ de ruines où quelques éléments se dressent encore de toute leur hauteur, où beaucoup tiennent encore debout, pourris et inquiétants, mais où la plupart gisent déjà à terre, de manière fort pittoresque – où y eut-il jamais plus belles ruines ? –, recouverts de mauvaises herbes grandes et petites. C'est l'Église, cette cité du déclin : nous voyons la société religieuse du christianisme ébranlée jusque dans ses fondements les plus profonds, – la croyance en Dieu est renversée, la croyance à l'idéal ascétique chrétien finit de livrer son ultime combat. Une œuvre construite aussi longuement et avec des fondations aussi solides que le christianisme – ce fut le dernier édifice romain ! – ne pouvait certes pas être détruite d'un seul coup ; toutes les sortes de tremblements de terre ont dû la secouer, toutes les sortes d'esprits qui forent, qui creusent, qui rongent, qui inondent ont dû y contribuer. Mais ce qui est le plus étonnant : ceux qui se sont efforcés de maintenir, de conserver le christianisme ont été précisément ses meilleurs destructeurs, – les Allemands. Il semble que les Allemands ne comprennent pas l'essence d'une Église. Ne sont-ils pas assez pourvus d'esprit pour cela ? pas assez méfiants ? L'édifice de l'Église repose en tout cas sur une liberté et une libéralité *méridionales* de l'esprit, et également sur un soupçon méridional envers la nature, l'homme et l'esprit, – il s'appuie sur une tout autre connaissance de l'homme, expérience de l'homme, que n'en a eu le Nord. La réforme luthérienne fut dans toute son étendue l'exaspération de la simplicité à l'égard de quelque chose de « multiple », pour le dire prudemment, une grossière et naïve mécompréhension à laquelle il y a beaucoup à pardonner, – on ne comprit pas l'expression d'une Église *victorieuse* et l'on ne vit que la corruption, on comprit de travers le scepticisme noble, ce *luxe* de scepticisme et de tolérance que s'accorde toute puissance victorieuse et sûre d'elle-même… On ne remarque pas assez aujourd'hui à quel point, dans toutes les questions cardinales de puissance, Luther était sommaire, superficiel, imprudent de manière néfaste, étant avant tout homme du peuple, à qui manquait tout héritage d'une caste dominante, tout instinct pour la puissance : de sorte que son œuvre, sa volonté de restaurer cette œuvre romaine, devinrent, sans qu'il le veuille ni le sache, le début d'une œuvre de destruction. Il défit, il déchira, avec une fureur sincère, là où la vieille araignée avait le plus soigneusement et le plus longuement tissé. Il livra à chacun les livres saints, – qui ainsi finirent par tomber aux mains des philologues, c'est-à-dire de ceux qui anéantissent toute croyance fondée sur des livres. Il détruisit le concept d'« Église » en rejetant la croyance à l'inspiration des conciles : car le concept d'« Église » ne conserve sa force que sous la présupposition que l'esprit inspirateur qui a fondé l'Église continue à vivre en elle, continue à construire, poursuit l'édification de sa maison. Il rendit au prêtre les relations sexuelles avec la femme : mais les trois quarts de la vénération dont

est capable le peuple, et avant tout la femme du peuple, repose sur la croyance qu'un homme d'exception sur ce point sera également une exception sur d'autres points, – c'est précisément là que la croyance populaire à quelque chose de surhumain en l'homme, au miracle, au Dieu rédempteur en l'homme trouve son avocat le plus subtil et le plus captieux. Après avoir donné la femme au prêtre, Luther dut lui *retirer* la confession auriculaire, ce qui était psychologiquement juste : cela revint au fond à supprimer le prêtre chrétien, dont l'utilité la plus profonde a toujours été d'être une oreille sainte, un puits de silence, un tombeau pour les secrets. « Chacun son propre prêtre » – sous de telles formules et leur astuce paysanne se cachait chez Luther la haine abyssale pour l'« homme supérieur » et la domination de l'« homme supérieur » tel que l'Église l'avait conçu : – il fracassa un idéal qu'il ne savait pas atteindre, tout en semblant combattre et avoir en abomination la dégénérescence de cet idéal. De fait, il repoussa loin de lui, ce moine impossible, la *domination* des *homines religiosi* ; il suscita donc précisément à l'intérieur de l'organisation sociale de l'Église ce qu'il combattit avec tant d'intolérance eu égard à l'organisation civile – un « soulèvement paysan ». – Quant à tout ce qui par la suite s'est développé à partir de sa réforme, en bien et en mal, et dont on peut à peu près faire le compte aujourd'hui, – qui serait assez naïf pour simplement louer ou blâmer Luther de ces conséquences ? Il était innocent en tout, il ne savait pas ce qu'il faisait. L'aplatissement de l'esprit européen, notamment dans le Nord, sa *bon-cœurisation*, si on préfère l'entendre désigner par un terme moral, fit avec la réforme de Luther un énorme pas en avant, cela ne fait aucun doute ; de même que se développèrent grâce à elle la mobilité et l'inquiétude de l'esprit, sa soif d'indépendance, sa croyance en un droit à la liberté, sa « naturalité ». Si l'on veut à ce dernier égard lui accorder la valeur d'avoir préparé et favorisé ce que nous honorons aujourd'hui comme « science moderne », il faut certes ajouter qu'elle est aussi partiellement responsable de la dégénérescence du savant moderne, de son manque de respect, de pudeur et de profondeur, de toute la confiance et la bonhomie naïves dans les choses de la connaissance, bref de ce *plébéisme de l'esprit* qui est propre aux deux derniers siècles et dont même le pessimisme ne nous a nullement délivrés jusqu'à présent, – les « idées modernes » aussi font partie de ce « soulèvement paysan » du Nord contre l'esprit plus froid, plus ambigu, plus méfiant du Sud qui s'est construit dans l'Église chrétienne son plus grand monument. N'oublions pas pour finir ce qu'est une Église, et ce par opposition à tout « État » : une Église est d'abord une structure de domination qui assure aux hommes *hautement spirituels* le rang suprême et *croit* à la puissance de l'esprit au point de s'interdire tous les moyens plus grossiers de la violence, – ce qui suffit à faire de l'Église en toutes

circonstances une institution *plus noble* que l'État. –

359

La vengeance sur l'esprit et autres arrière-plans de la morale. – La morale – où croyez-vous donc qu'elle trouve ses avocats les plus dangereux et les plus insidieux ?… Voici un raté qui ne possède pas assez d'esprit pour pouvoir s'en amuser, mais assez d'éducation pour s'en rendre compte ; ennuyé, dégoûté, un homme qui se méprise ; privé en outre, hélas, pour avoir hérité d'un peu de fortune, de l'ultime consolation, la « bénédiction du travail », l'oubli de soi dans le « labeur quotidien » ; un tel homme, qui au fond a honte de son existence – peut-être héberge-t-il en outre quelques petits vices – et d'autre part ne peut s'empêcher de se gâter toujours davantage et de se rendre vaniteux et irritable au moyen de livres auxquels il n'a pas droit, ou d'une compagnie plus spirituelle qu'il ne peut en digérer : un tel homme empoisonné de part en part – car chez ce genre de ratés, l'esprit devient poison, l'éducation devient poison, la fortune devient poison, la solitude devient poison, – finit par tomber dans un état habituel de vengeance, de volonté de vengeance… *De quoi* croyez-vous donc qu'il ait besoin, inconditionnellement besoin, pour se créer en lui-même une apparence de supériorité par rapport aux hommes plus spirituels, pour se donner le plaisir de la *vengeance accomplie*, au moins en imagination ? Toujours de *la moralité*, on peut le parier, toujours des grands mots de la morale, toujours du boum-boum de la justice, de la sagesse, de la sainteté, de la vertu, toujours du stoïcisme de l'attitude (– comme le stoïcisme cache bien ce que l'on *n*'a *pas* !…), toujours du manteau du silence avisé, de l'affabilité, de la douceur, et de tous les manteaux d'idéalistes, quel qu'en soit le nom, sous lesquels circulent les incurables du mépris de soi-même et les incurables vaniteux. Qu'on ne se méprenne pas sur ce que je dis : ce sont de tels *ennemis* nés *de l'esprit* qui

donnent parfois ce rare fragment d'humanité qui est honoré par le peuple sous le nom de saint, de sage ; c'est de tels hommes que sont issus ces monstres de morale qui font du tapage, qui font l'histoire, – saint Augustin en fait partie. La peur de l'esprit, la vengeance sur l'esprit – oh, qu'il est fréquent que ces vices pulsionnellement vigoureux deviennent la racine de vertus ! Voire, *deviennent* vertus ! – Et, pour le demander entre nous, même cette prétention des philosophes à la *sagesse* qui est apparue çà et là sur terre, la plus démente et la plus immodeste de toutes les prétentions, – ne fut-elle pas toujours jusqu'à présent, en Inde comme en Grèce, *avant tout une cachette* ? Suscitée parfois, peut-être, du point de vue de l'éducation, qui sanctifie tant de mensonges : expression d'un égard délicat envers ceux qui sont en devenir, en croissance, envers les disciples qu'il faut souvent protéger contre eux-mêmes au moyen de la croyance en la personne (au moyen d'une erreur)… Mais dans les cas les plus fréquents, une cachette de philosophe, au fond de laquelle celui-ci se réfugie en raison de la fatigue, de l'âge, du refroidissement, de l'endurcissement, expression du sentiment de la fin prochaine, expression de la sagesse de cet instinct qu'ont les animaux face à la mort, – ils se retirent à l'écart, font silence, choisissent la solitude, rampent au fond de cavernes, deviennent *sages*… Comment ? La sagesse, une cachette de philosophe face à – l'esprit ? –

360

Deux sortes de causes que l'on prend l'une pour l'autre. – Voilà qui m'apparaît comme l'un de mes pas et progrès les plus essentiels : j'ai appris à distinguer la cause de l'agir de la cause de l'agir de telle ou telle manière, de l'agir-dans-cette-direction, de l'agir-en-visant-ce-but. La première espèce de cause est un *quantum* de force accumulée qui attend d'être utilisée de n'importe quelle manière, dans n'importe quel but ; la seconde espèce est en revanche

quelque chose de tout à fait insignifiant comparé à cette force, un petit hasard la plupart du temps, conformément auquel *ce quantum* se « déclenche » désormais d'une manière unique et déterminée : l'allumette par rapport au baril de poudre. Je mets au nombre de ces petits hasards et allumettes toutes les soi-disant « fins », comme aussi les bien plus soi-disant encore « vocations d'existence » : elles sont relativement gratuites, arbitraires, presque indifférentes par rapport au formidable *quantum* de force qui fait pression, comme on l'a dit, pour être consumé d'une manière quelconque. D'ordinaire, on considère cela de manière différente : on a l'habitude de voir justement dans le but (fins, vocations, etc.) la force *de propulsion*, suivant une erreur vieille comme le monde, – mais il n'est que la force *directrice*, on a pris là l'un pour l'autre le pilote et la vapeur. Encore n'est-il pas toujours le pilote, la force directrice… Le « but », la « fin » ne sont-ils pas assez souvent un simple prétexte à enjoliver, un simple aveuglement de soi suscité après coup par la vanité qui ne veut pas admettre que le navire *suit* le courant dans lequel il s'est retrouvé par hasard ? Qu'il « veut » aller par là parce qu'il – *doit* aller par là ? Qu'il a bien une direction, mais absolument pas de – pilote ? – Il nous faut encore une critique du concept de « fin ».

361

Du problème du comédien. – Le problème du comédien m'a préoccupé depuis bien longtemps ; j'étais dans l'incertitude (et je le suis parfois encore aujourd'hui) quant à la question de savoir si ce n'est pas seulement à partir de là que l'on se rendra maître du dangereux concept d'« artiste » – concept que l'on a traité jusqu'à présent avec une impardonnable bienveillance. La fausseté avec bonne conscience ; le plaisir pris à la dissimulation qui jaillit comme puissance, qui met à l'écart le soi-disant « caractère », le submerge, et parfois l'éteint ; l'aspiration intérieure à se glisser sous un rôle et un masque, sous une

apparence ; une surabondance de capacités d'adaptation de toutes sortes qui ne savent plus se contenter de servir à l'utilité la plus immédiate et la plus étroite : n'est-ce pas simplement tout cela, le comédien en soi ?… Un tel instinct se sera développé avec le plus de facilité dans les familles du bas peuple qui eurent à lutter pour leur vie en subissant les vicissitudes de l'oppression et de la contrainte, dans une profonde dépendance, qui durent se plier docilement aux circonstances, ne cesser de s'organiser de manière nouvelle en fonction des nouvelles situations, se présenter et se disposer sous un jour constamment différent, acquérant progressivement le capacité de tourner au gré de *tous* les vents comme une girouette, jusqu'à se transformer presque en girouette, en maîtres de cet art incorporé et incarné de l'éternel jeu de cache-cache que l'on appelle, chez les animaux, *mimicry* : jusqu'à ce qu'enfin, toute cette faculté accumulée de génération en génération devienne despotique, irrationnelle, irrépressible, qu'elle apprenne en tant qu'instinct à commander à d'autres instincts et produise le comédien, l'« artiste » (initialement l'histrion, le bonimenteur, le pitre, le bouffon, le clown, et aussi le domestique classique, le Gil Blas : car c'est dans de tels types que l'on trouve la préhistoire de l'artiste et même, assez souvent, du « génie »). Dans des conditions sociales plus élevées aussi, une pression semblable suscite une espèce d'homme semblable : si ce n'est qu'alors, la plupart du temps, l'instinct de comédien est justement encore bridé par un autre instinct, par exemple chez le « diplomate », – je serais d'ailleurs porté à croire qu'un bon diplomate pourrait toujours se permettre de faire également un bon acteur de théâtre, à supposer qu'il puisse justement « se le permettre ». Mais en ce qui concerne les *juifs*, ce peuple de l'art de l'adaptation *par excellence**, on pourrait voir en eux d'emblée, en suivant le fil de ce raisonnement, une sorte d'institution historique pour l'élevage de comédiens, une véritable pépinière de comédiens ; et le moment est sans doute bien choisi pour poser cette question : quel est de nos jours le bon comédien qui *ne* soit *pas* – juif ? Le juif en tant qu'homme de lettres né également, en tant que, de fait, il règne sur la presse européenne, exerce cette puissance qui est la sienne sur la base de sa capacité de comédien : car l'homme de lettres est essentiellement comédien, – il joue en effet l'« expert », l'« homme de métier ». – Enfin, les *femmes* : que l'on réfléchisse à toute l'histoire des femmes, – ne *faut*-il pas qu'elles soient avant tout et par-dessus tout des comédiennes ? Ecoutons les médecins qui ont hypnotisé des jeunes filles ; et enfin aimons-les, – laissons-nous « hypnotiser » par elles ! Qu'en sortira-t-il toujours ? Qu'elles « se donnent un rôle », même lorsqu'elles – se donnent… La femme est tellement artiste…

362

Notre croyance en une virilisation de l'Europe. – C'est à Napoléon (et absolument pas à la Révolution française, qui a visé à la « fraternité » entre les peuples et à un commerce sentimental universel et fleuri) que l'on doit la possibilité aujourd'hui d'une succession de quelques siècles guerriers qui n'ont pas leurs pareils dans l'histoire, bref, notre entrée dans l'*âge classique de la guerre*, de la guerre savante et en même temps populaire sur la plus grande échelle (de moyens, de dons, de discipline), que tous les millénaires à venir considéreront rétrospectivement avec envie et respect comme un pan de perfection : – car le mouvement national dont sort cette gloire de la guerre n'est que le choc en retour dirigé contre Napoléon et n'existerait pas sans Napoléon. C'est donc à lui que l'on pourra attribuer un jour le fait que l'*homme*, en Europe, a triomphé à nouveau du commerçant et du philistin ; peut-être même de « la femme », qui a été choyée par le christianisme et l'esprit exalté du dix-huitième siècle, et plus encore par les « idées modernes ». Napoléon, qui voyait dans les idées modernes et, sans détour, dans la civilisation une sorte d'ennemi personnel, a prouvé par cette hostilité qu'il était l'un des plus grands continuateurs de la Renaissance : il a ramené au jour tout un pan d'Antiquité de nature antique, peut-être le pan décisif, le pan de granit. Et qui sait si ce pan de nature antique ne finira pas aussi par triompher du mouvement national et se faire, au sens *affirmatif*, l'héritier et le continuateur de Napoléon : – lequel voulait l'Europe unie, comme on le sait, et ce comme *maîtresse de la terre*. –

363

Comment chaque sexe a son préjugé au sujet de l'amour. – En dépit de toutes

les concessions que je suis prêt à faire au préjugé monogamique, je ne pourrai toutefois jamais admettre que l'on parle de droits *égaux* en amour pour l'homme et la femme : ceux-ci n'existent pas. Le fait est que l'homme et la femme entendent chacun par amour quelque chose de différent, – et chez les deux sexes, il appartient aux conditions de l'amour qu'un sexe *ne* présuppose *pas* chez l'autre le même sentiment, le même concept d'« amour ». Ce que la femme entend par amour est suffisamment clair : un parfait abandon (pas seulement un don) d'âme et de corps, sans réserve, sans retenue, la honte et la peur étant bien plutôt ressenties à l'idée d'un amour négocié, lié à des conditions. Par cette absence de conditions, son amour est précisément une *croyance* : la femme n'en a pas d'autre. – L'homme, lorsqu'il aime une femme, veut précisément d'elle cet amour, il est par conséquent pour sa personne même aussi éloigné que possible de la présupposition de l'amour féminin ; mais à supposer qu'il doive exister également des hommes à qui n'est pas étrangère cette aspiration au don parfait, eh bien, ce ne sont justement pas – des hommes. Un homme qui aime comme une femme devient par là esclave ; mais une femme qui aime comme une femme devient par là une femme *plus parfaite*… La passion de la femme, dans son renoncement inconditionné à des droits propres, a justement pour présupposé le fait qu'un tel *pathos*, qu'une telle volonté de renoncement n'existe pas : car si tous deux renonçaient à eux-mêmes par amour, il en résulterait – eh bien, je ne sais quoi, peut-être du vide ? – La femme veut être prise, être comprise comme possession, elle veut s'identifier au concept de « possession », de « possédé » ; elle veut par conséquent quelqu'un qui *prenne*, qui ne se donne pas et ne s'abandonne pas lui-même, mais qui tout au contraire doive être rendu plus riche de « lui-même » – à travers un accroissement de force, de bonheur, de croyance, formes sous lesquelles la femme se donne elle-même. La femme s'abandonne, l'homme s'accroît – je pense que l'on ne surmontera jamais cette opposition de nature au moyen d'aucun contrat social, pas même au moyen de la volonté la mieux disposée à la justice : bien qu'il puisse être fort souhaitable de ne pas avoir continuellement sous les yeux ce que cet antagonisme a de dur, de terrible, d'énigmatique, d'immoral. Car l'amour, pensé dans sa totalité, sa grandeur, sa plénitude, est nature et en tant que nature, est de toute éternité quelque chose d'« immoral ». – Conformément à cela, la *fidélité* est comprise dans l'amour de la femme, elle découle de sa définition ; chez l'homme, elle *peut* facilement apparaître à la suite de son amour, comme une sorte de reconnaissance ou d'idiosyncrasie du goût et d'affinité élective, comme on dit, mais elle ne fait pas partie de l'*essence* de son amour, – et elle en fait si peu partie que l'on pourrait presque parler à bon droit d'une contradiction naturelle entre amour et fidélité chez l'homme : amour qui, précisément, est une volonté d'avoir et non pas un

renoncement et un abandon ; mais la volonté d'avoir finit à chaque fois avec l'avoir… De fait, c'est la soif de possession extrêmement subtile et suspicieuse de l'homme, laquelle s'avoue rarement et tardivement cet « avoir », qui fait durer son amour ; dans cette mesure, il est même possible que ce dernier continue de croître après l'abandon, – il admet difficilement qu'une femme n'ait plus rien à lui « abandonner ». –

364

L'ermite parle. – L'art de fréquenter les hommes repose essentiellement sur l'habileté (qui présuppose un long entraînement) à accepter, à absorber un repas dont la préparation n'inspire aucune confiance. À supposer que l'on se mette à table avec une faim de loup, tout se passe sans encombre (« la pire compagnie te fait *sentir* – », comme le dit Méphistophélès) ; mais cette faim de loup, on ne l'a pas quand on en a besoin ! Ah, que nos semblables sont difficiles à digérer ! Premier principe : comme à l'occasion d'un malheur, rassembler son courage, se servir avec vaillance, s'en étonner soi-même, mastiquer sa propre répugnance, avaler son dégoût. Second principe : « améliorer » son semblable, par exemple avec un peu de louange, de sorte qu'il commence à faire dégorger son bonheur sur lui-même ; ou bien se saisir d'un bout de ses bonnes ou « intéressantes » qualités et tirer dessus jusqu'à ce que l'on ait extirpé la vertu en totalité et que notre prochain puisse se draper dans ses plis. Troisième principe : autohypnotisation. Fixer l'objet de sa fréquentation comme une boule de cristal jusqu'à ce que l'on cesse d'éprouver à son sujet plaisir ou déplaisir, et que l'on s'assoupisse insensiblement, se raidisse, prenne une contenance : expédient thérapeutique emprunté au mariage et à l'amitié, abondamment testé, vanté comme indispensable, mais qui n'a pas encore reçu sa formulation scientifique. Son nom populaire est – patience. –

365

L'ermite parle encore une fois. – Nous aussi, nous fréquentons des « hommes », nous aussi, nous enfilons modestement le costume sous lequel on nous connaît, considère, recherche (pour lequel on nous prend), et vêtus de la sorte, nous nous rendons en société, c'est-à-dire parmi des déguisés qui ne veulent pas qu'on les appelle ainsi ; nous aussi, nous faisons comme tous les masques avisés et mettons poliment à la porte toute curiosité qui ne porte pas sur notre « costume ». Mais il existe encore d'autres manières et d'autres tours de passe-passe pour circuler parmi les hommes, « fréquenter » les hommes : par exemple sous forme de fantôme, – ce qui est fort recommandable si l'on veut se débarrasser d'eux rapidement et leur faire peur. Preuve : on tend la main vers nous et on ne parvient pas à nous saisir. Voilà qui épouvante. Ou bien : nous passons à travers une porte fermée. Ou bien : quand toutes les lumières sont éteintes. Ou : une fois que nous sommes déjà morts. Ce dernier moyen est le tour de passe-passe des hommes *posthumes par excellence**. (« Mais que croyez-vous donc », dit un jour l'un d'eux avec impatience, « aurions-nous envie de supporter cette étrangeté, ce froid, ce silence de tombeau, toute cette solitude souterraine, cachée, muette, ignorée, qui chez nous s'appelle vie et pourrait aussi bien s'appeler mort, si nous ne savions pas ce qui *adviendra* de nous, – si nous ne savions pas que c'est seulement après la mort que nous naîtrons à *notre* vie et deviendrons vivants, ah ! très vivants ! nous, les hommes posthumes. ») –

366

Face à un livre de savant. – Nous ne sommes pas de ceux qui n'arrivent à penser qu'au milieu de livres, sous l'impulsion de livres – nous avons pour

habitude de penser au grand air, en marchant, en sautant, en escaladant, en dansant, de préférence sur des montagnes solitaires ou tout au bord de la mer, là où même les chemins deviennent pensifs. Nos premières questions de valeur, qu'elles portent sur un livre, un homme et une musique, sont les suivantes : « Sait-il marcher ? plus encore, sait-il danser ? »… Nous lisons rarement, nous ne lisons pas plus mal pour autant – oh, que nous devinons vite comment quelqu'un est parvenu à ses pensées, assis face à l'encrier, le ventre comprimé, la tête courbée sur le papier : oh, que nous venons vite à bout de son livre également ! Les entrailles écrasées se trahissent, on peut le parier, comme se trahissent aussi l'air renfermé de la pièce, le plafond de la pièce, l'étroitesse de la pièce. – Tels étaient mes sentiments alors que je venais de refermer un honnête livre savant, reconnaissant, très reconnaissant, mais également soulagé… Le livre d'un savant comporte presque toujours quelque chose d'oppressant, d'oppressé : le « spécialiste » transparaît toujours quelque part, son zèle, son sérieux, sa rancune, sa surestimation du recoin où il est assis à filer, sa bosse, – tout spécialiste a sa bosse. Un livre de savant reflète toujours aussi une âme voûtée : tout métier rend voûté. On revoit les amis de sa jeunesse après qu'ils ont pris possession de leur science : ah, l'inverse aussi s'est toujours produit ! Ah, qu'ils sont toujours investis et possédés par elle désormais ! Rivés à leur coin, déformés jusqu'à en être méconnaissables, sans liberté, privés de leur équilibre, amaigris et anguleux de toutes parts, à l'exception d'un unique endroit prodigieusement rebondi, – on est bouleversé et l'on se tait lorsqu'on les retrouve ainsi. Tout métier, à supposer même qu'il ait un pavement en or, est également recouvert d'un toit en plomb qui pèse sur l'âme, et pèse jusqu'à ce qu'elle ait pris une forme étrange et voûtée. On ne peut rien y faire. Que l'on n'aille pas croire qu'il soit possible d'échapper à cette déformation au moyen de je ne sais quelles techniques d'éducation. Toute espèce de *maîtrise* se paie cher sur terre, où tout peut-être se paie trop cher ; le prix à payer pour être l'homme de sa spécialité est d'être également la victime de sa spécialité. Mais vous voulez que les choses soient différentes – « d'un coût plus modique », et surtout plus commodes – pas vrai, messieurs mes contemporains ? Eh bien allons-y ! Mais vous aurez d'emblée aussi quelque chose de différent, à savoir au lieu de l'artisan et du maître, l'homme de lettres habile, habile en retournements, qui certes n'a pas de bosse – excepté celle qu'il fait devant vous en tant que commis-épicier de l'esprit et « porteur » de la culture – l'homme de lettres qui n'*est* à proprement parler rien, mais « représente » presque tout, lui qui joue les connaisseurs et s'en fait le « suppléant », qui se charge également en toute modestie de *se faire* payer, honorer, célébrer à la place de celui-ci. – Non, amis savants ! Je vous bénis même pour votre bosse ! Et parce que, comme moi, vous

méprisez les hommes de lettres et les parasites de la culture ! Et parce que vous ne savez pas faire du commerce avec l'esprit ! Et que vous avez seulement des opinions qui ne s'expriment pas en valeur d'argent ! Et parce que vous ne représentez rien que vous ne *soyez* ! Parce que votre unique volonté est de devenir maître de votre art, par respect pour toute espèce de maîtrise et d'aptitude et avec l'aversion la plus impitoyable pour tout ce qui est apparent, à moitié vrai, clinquant, virtuose, démagogique, histrionique *in litteris et artibus* – pour tout ce qui ne peut pas justifier à vos yeux d'une *probité* inconditionnée sous le rapport de la discipline et de la formation ! (Même le génie n'aide pas à combler un tel manque, quelle que soit son habileté à donner l'illusion qu'il le comble : c'est ce que l'on comprend si l'on a l'occasion d'observer de près nos peintres et nos musiciens les plus doués, – eux qui tous, presque sans exception, par une inventivité pleine d'astuce en fait de manières, d'expédients, et même de principes, savent s'approprier artificiellement et après coup l'*apparence* de cette probité, de cette solidité de formation et de culture, sans se tromper eux-mêmes, certes, sans étouffer durablement leur propre mauvaise conscience. Car, le savez-vous donc ? tous les grands artistes modernes souffrent de mauvaise conscience…)

367

Quelle est la première distinction à faire avec les œuvres d'art. – Tout ce qui est pensé, créé en matière poétique, peint, composé, même construit et modelé, appartient soit à l'art de monologue, soit à l'art devant témoins. Dans ce dernier, il faut inclure également cet art apparemment de monologue qui comprend la croyance en Dieu, toute la lyrique de la prière : car pour un homme pieux, il n'existe plus de solitude, – cette invention, c'est nous seuls qui l'avons créée, nous les sans-dieu. Je ne connais pas, pour toute l'optique d'un artiste, de

distinction plus profonde que celle-ci : considère-t-il son œuvre en devenir (se considère-t-il « lui-même » –) du point de vue du témoin ou bien a-t-il « oublié le monde » ? ce qui est l'élément essentiel de tout art de monologue, – lequel repose *sur l'oubli*, est la musique de l'oubli.

368

Le cynique parle. – Mes objections à la musique de Wagner sont des objections physiologiques : à quoi bon continuer à les travestir sous des formules esthétiques ? Le « fait » est pour moi que je ne respire plus avec aisance lorsque cette musique exerce son effet sur moi ; qu'aussitôt mon *pied* s'irrite et se révolte contre elle – il a besoin de cadence, de danse, de marche, il exige d'abord de la musique les enchantements que comporte l'*agilité* de l'allure, de la marche, du saut, de la danse. – Mais mon estomac ne proteste-t-il pas également ? et mon cœur ? ma circulation sanguine ? mes entrailles ? Ne suis-je pas en train de m'enrouer imperceptiblement avec cette musique ? – Et je me demande donc : qu'est-ce que mon corps tout entier *attend* au juste de la musique ? Son *allègement*, me semble-t-il : comme si toutes les fonctions animales devaient être activées par des rythmes légers, audacieux, exubérants, sûrs d'eux ; comme si la vie d'airain, de plomb devait être dorée par des harmonies en or, bonnes et tendres. Ma mélancolie veut se reposer dans les cachettes et les abîmes de la *perfection* : c'est pour cela que j'ai besoin de musique. Que m'importe le drame ! Et les spasmes de ses extases morales où le « peuple » trouve sa satisfaction ? Et tout le charlatanisme gestuel du comédien !… On le devine, je suis d'une nature essentiellement antithéâtrale, – mais Wagner était au contraire essentiellement homme de théâtre et comédien, le mimomane le plus déchaîné qui ait jamais existé, même en tant que musicien !… Et au passage : si la théorie de Wagner fut que « le drame est le but, la musique n'en est jamais que le

moyen », – sa *praxis* fut au contraire, du début à la fin, « l'attitude est le but, le drame, comme la musique, n'*en* sont jamais que les moyens ». La musique comme moyen de souligner, de renforcer, d'intérioriser la gestuelle dramatique et l'expressivité extérieure du comédien ; et le drame wagnérien, une simple occasion de multiplier les attitudes dramatiques ! En absolument toute chose, il avait à côté d'autres instincts, les instincts qui, chez un grand acteur, commandent : et en tant que musicien également, comme on l'a dit. – C'est ce que j'expliquais un jour à un brave wagnérien, non sans quelque peine ; et j'avais de bonnes raisons d'ajouter : « Soyez donc un peu plus honnête envers vous-même : nous ne sommes pas au théâtre ! Au théâtre, on n'est honnête qu'en tant que masse ; comme individu, on ment, on se ment. On se laisse soi-même à la maison, quand on va au théâtre, on renonce au droit de dire et de choisir en propre, à son goût, même à son audace, telle qu'on l'a et l'exerce, quand on est entre ses quatre murs, envers Dieu et les hommes. Personne n'amène au théâtre les sens les plus subtils de son art, pas même l'artiste qui travaille pour le théâtre : on y est peuple, public, troupeau, femme, pharisien, bétail électoral, démocrate, prochain, semblable, même la conscience la plus personnelle y succombe à la magie niveleuse du "plus grand nombre", la bêtise y exerce son effet sous forme de concupiscence et de contagion, le "voisin" y règne, on y *devient* voisin… » (J'oubliais de raconter ce que mon wagnérien éclairé rétorqua aux objections physiologiques : « La vérité est donc que vous n'êtes simplement pas en assez bonne santé pour notre musique ? » –)

369

Notre côte à côte. – Ne devons-nous pas nous avouer, nous artistes, qu'il y a en nous une diversité inquiétante, que notre goût et d'autre part notre force créatrice se tiennent curieusement séparés l'un de l'autre, demeurent séparés l'un

de l’autre et ont chacun une croissance séparée, – je veux dire des degrés et des *tempi* tout à fait différents de vieux, jeune, mûr, ramolli, gâté ? De sorte que, par exemple, un musicien pourrait créer toute sa vie des choses qui soient *en contradiction* avec ce qu’apprécie, goûte, préfère son oreille corrompue d’auditeur, son cœur corrompue d’auditeur : – il n’aurait même pas besoin d’être conscient de cette contradiction ! On peut aisément, comme le montre une expérience d’une régularité presque pénible, développer son goût au-delà du goût de sa propre force, sans que cela paralyse en rien cette dernière ou l’empêche de produire ; mais un processus inverse peut également se produire, – et c’est précisément sur ceci que je voudrais attirer l’attention des artistes. Un créateur permanent, un homme-« mère », au sens fort du mot, un homme qui ne connaît et ne veut plus entendre parler de rien d’autre que des grossesses et des accouchements de son esprit, qui n’a même plus de temps pour se soucier de lui-même et de son œuvre, pour les comparer, qui n’a même plus envie d’exercer son goût, et l’oublie facilement, c’est-à-dire le laisse debout, ou par terre, ou le laisse tomber, – peut-être un tel homme finit-il par produire des œuvres *à la hauteur desquelles son jugement ne lui permet plus de parvenir depuis longtemps* : de sorte qu’il dit des sottises à propos d’elles et de lui, – en dit et en pense. Voilà qui me semble presque la situation normale des artistes féconds, – nul ne connaît plus mal un enfant que ses parents – et ceci vaut même, pour prendre un exemple considérable, par rapport à l’ensemble du monde poétique et artistique grec : il n’a jamais « su » ce qu’il a fait…

370

Qu’est-ce que le romantisme ? – On se souvient peut-être, du moins parmi mes amis, que j’ai commencé par me jeter sur ce monde moderne avec quelques lourdes erreurs et surestimations, en tout cas en homme qui a une espérance. Je

compris – qui sait à la suite de quelles expériences personnelles ? – le pessimisme philosophique du dix-neuvième siècle comme s'il était le symptôme d'une force de pensée plus élevée, d'une audace plus courageuse, d'une *plénitude* de vie plus victorieuse que celles qui ont caractérisé le dix-huitième siècle, l'époque de Hume, de Kant, de Condillac et des sensualistes : de sorte que la connaissance tragique m'apparut comme le *luxe* propre de notre culture, comme sa forme de prodigalité la plus somptueuse, la plus noble, la plus dangereuse, mais toutefois, en raison de sa richesse surabondante, comme un luxe qui lui était *permis*. De la même manière, je me fabriquai pour moi-même une interprétation de la musique allemande en voulant y voir l'expression d'une puissance dionysiaque de l'âme allemande : je crus entendre en elle le tremblement de terre par lequel une force originaire accumulée depuis des siècles finit par exploser – indifférente aux secousses qu'elle peut infliger ainsi à tout ce qu'on appelle d'ordinaire culture. On voit que je méconnus alors, aussi bien dans le pessimisme philosophique que dans la musique allemande, ce qui constitue leur caractère propre – leur *romantisme*. Qu'est-ce que le romantisme ? Tout art, toute philosophie peuvent être considérés comme un remède et un secours au service de la vie en croissance, en lutte : ils présupposent toujours de la souffrance et des êtres qui souffrent. Mais il y a deux sortes d'êtres qui souffrent, d'une part ceux qui souffrent de la *surabondance de la vie*, qui veulent un art dionysiaque et également une vision et une compréhension tragiques de la vie, – et ensuite ceux qui souffrent de l'*appauvrissement de la vie*, qui recherchent, au moyen de l'art et de la connaissance, le repos, le calme, la mer d'huile, la délivrance de soi, ou bien alors l'ivresse, la convulsion, l'engourdissement, la démence. C'est au double besoin de *ces derniers* que correspond tout romantisme dans les arts et dans les connaissances, c'est à eux que répondaient (et répondent) aussi bien Schopenhauer que Richard Wagner, pour nommer les romantiques les plus célèbres et les plus expressifs, sur lesquels je me suis alors *mépris – nullement* à leur détriment, du reste, comme on peut me le concéder en toute équité. Celui qui est le plus riche en plénitude de vie, le dieu et l'homme dionysiaques, peut s'accorder non seulement le spectacle du terrible et du problématique, mais jusqu'à l'action terrible et jusqu'à tout luxe de destruction, de dissolution, de négation ; chez lui, le mal, le non-sens, le laid apparaissent en quelque sorte permis en conséquence d'une surabondance de forces génératrices et fécondantes capable de transformer tout désert en pays fertile et luxuriant. À l'inverse, c'est l'être le plus souffrant, le plus pauvre en vie qui aurait le plus besoin de douceur, de paix, de bonté, dans la pensée et dans l'action, si possible d'un dieu qui soit vraiment un dieu pour malades, d'un « sauveur » ; et de même de la logique, de l'intelligibilité conceptuelle de

l'existence – car la logique rassure, donne confiance –, bref, d'une certaine étroitesse chaleureuse qui chasse la peur et d'un enfermement dans des horizons optimistes. C'est de cette manière que j'ai appris peu à peu à comprendre Épicure, le contraire d'un pessimiste dionysiaque, et de même le « chrétien », qui n'est en fait qu'une espèce d'épicurien et, pareil à lui, est essentiellement romantique, – et mon regard s'aiguisant devint de plus en plus apte à cette forme suprêmement difficile et insidieuse de *déduction régressive* qui donne lieu à la plupart des erreurs – la déduction qui remonte de l'œuvre à l'auteur, de l'action à l'agent, de l'idéal à celui pour qui il est *nécessaire*, de tout mode de pensée et de valorisation au *besoin* qui, derrière lui, commande. – À propos de toutes les valeurs esthétiques, je me sers désormais de cette distinction fondamentale : je demande, dans chaque cas particulier, « est-ce ici la faim ou la surabondance qui est devenue créatrice ? » À première vue, une autre distinction pourrait sembler plus recommandable – elle est d'une évidence largement supérieure – elle consisterait à examiner attentivement si c'est l'aspiration à l'immobilisation, à l'éternisation, à l'*être* qui est la cause de la création, ou si c'est au contraire l'aspiration à la destruction, au changement, au nouveau, à l'avenir, au *devenir*. Mais si on les considère plus profondément, ces deux espèces d'aspiration s'avèrent encore ambiguës et en réalité interprétables précisément suivant le schéma présenté au préalable et auquel a été, à bon droit, me semble-t-il, donné la préférence. L'aspiration à la *destruction*, au changement, au devenir peut être l'expression de la force surabondante, grosse d'avenir (mon *terminus* pour la désigner est, comme on le sait, le terme de « dionysiaque »), mais ce peut être aussi la haine du raté, de l'indigent, du déshérité qui détruit, *doit* détruire, parce que ce qui subsiste, voire tout subsister, tout être même, le révolte et l'irrite – que l'on considère nos anarchistes de près pour comprendre cet affect. La volonté d'*éterniser* exige de même une double interprétation. Elle peut d'une part provenir de la reconnaissance et de l'amour : un art ayant cette origine sera toujours un art d'apothéose, dithyrambique peut-être avec Rubens, railleur par béatitude avec Hafiz, clair et aimable avec Goethe, et répandant sur toutes choses un éclat homérique de lumière et de gloire. Mais elle peut aussi être la volonté tyrannique d'un être souffrant profondément, luttant, torturé, qui voudrait encore frapper ce qu'il a de plus personnel, de plus singulier, de plus intime, l'idiosyncrasie propre de sa souffrance, du sceau qui en ferait une loi ayant force d'obligation et une contrainte, et qui se venge en quelque sorte de toutes choses en leur imprimant, en leur incorporant de force, en leur gravant au fer rouge *son* image, l'image de *sa* torture. Cette dernière attitude constitue le *pessimisme romantique* sous sa forme la plus expressive, que ce soit comme philosophie de la volonté de Schopenhauer, que ce soit comme musique

wagnérienne : – le pessimisme romantique, le dernier *grand* événement de notre culture. (Qu'il *puisse* encore y avoir un tout autre pessimisme, un pessimisme classique – ce pressentiment et cette vision m'appartiennent, comme mon bien inaliénable, comme mon *proprium* et *ipsissimum* : à ceci près que le terme de « classique » répugne à mon oreille, il est bien trop usé, il est devenu bien trop rond et méconnaissable. J'appelle ce pessimisme de l'avenir – car il vient ! je le vois venir ! – le pessimisme *dionysiaque*.)

371

Nous, incompréhensibles. – Nous sommes-nous jamais plaints d'être mécompris, méconnus, pris pour d'autres, calomniés, mal entendus et pas entendus du tout ? Tel est précisément notre sort – oh pour longtemps encore ! disons, pour être modestes, jusqu'en 1901 –, c'est aussi ce qui nous honore ; nous ne nous tiendrions pas nous-mêmes en assez haute estime si nous espérions autre chose. On nous prend pour d'autres – c'est un fait que nous-mêmes croissons, changeons continuellement, rejetons nos vieilles écorces, muons à chaque printemps, ne cessons de devenir plus jeunes, plus à venir, plus hauts, plus forts, enfonçons toujours plus vigoureusement nos racines dans les profondeurs – dans le mal –, tout en embrassant simultanément le ciel toujours plus amoureusement, plus largement, et en aspirant toujours plus avidement en nous sa lumière, de toutes nos branches et de toutes nos feuilles. Nous croissons comme des arbres – cela est difficile à comprendre, comme toute vie ! – non pas en un seul endroit, mais partout, non pas dans une seule direction, mais tout autant vers le haut, vers l'extérieur, que vers l'intérieur et vers le bas, – notre force exerce sa pression en même temps dans le tronc, les branches et les racines, nous ne sommes absolument plus libres de faire quoi que ce soit de séparé, d'*être* encore quoi que ce soit de séparé… Tel est notre sort, comme on

l'a dit : nous croissons en *hauteur* ; et à supposer même que ce soit notre fatalité – car nous séjournons toujours plus près des éclairs ! – eh bien, nous ne la tenons pas pour autant en moindre estime, elle demeure ce que nous ne voulons pas partager, pas communiquer, la fatalité de la hauteur, *notre* fatalité…

372

Pourquoi nous ne sommes pas idéalistes. – Autrefois, les philosophes avaient peur des sens : avons-nous – peut-être trop désappris cette peur ? Aujourd'hui, nous sommes, tous autant que nous sommes, sensualistes, nous, hommes du présent et de l'avenir en philosophie, *non pas* pour ce qui est de la théorie, mais pour ce qui est de la *praxis*, de la pratique… Les premiers croyaient au contraire être attirés par leurs sens en dehors de *leur* monde, du froid royaume des « idées », vers une dangereuse île méridionale : où, c'est ce dont ils avaient peur, leurs vertus de philosophes fondraient comme neige au soleil. « De la cire dans les oreilles », ce fut presque autrefois une condition du philosopher ; un philosophe authentique n'entendait plus la vie, en tant que la vie est musique, il *niait* la musique de la vie, – c'est une vieille superstition de philosophe, celle qui veut que toute musique soit musique de sirènes. – Eh bien, aujourd'hui, nous serions enclins à porter le jugement exactement inverse (ce qui en soi pourrait demeurer tout aussi faux) : à savoir que les *idées* sont des séductrices pires que les sens, avec leur apparence froide et anémique, et pas seulement en dépit de cette apparence, – elles vécurent toujours du « sang » du philosophe, elles rongèrent toujours ses sens, et même, si l'on veut nous en croire, son « cœur ». Ces philosophes anciens étaient sans cœur : philosopher était toujours une espèce de vampirisme. Ne sentez-vous pas dans certaines figures, comme encore dans celle de Spinoza, quelque chose de profondément énigmatique et inquiétant ? Ne voyez-vous pas le drame qui se joue ici, cette *pâleur qui*

augmente sans cesse –, la désensualisation interprétée de manière toujours plus idéaliste ? Ne pressentez-vous pas, à l'arrière-plan, quelque suceur de sang longtemps caché qui commence par les sens et finit par n'épargner et ne laisser que les os et leurs cliquetis ? – je veux dire des catégories, des formules, des *mots* (car, qu'on me pardonne, ce qui *est resté* de Spinoza, *amor intellectualis dei*, est un cliquetis, rien de plus ! qu'est-ce qu'*amor*, qu'est-ce que *deus*, s'ils sont dépourvus de la moindre goutte de sang ?…) *In summa* : tout idéalisme philosophique fut jusqu'à présent quelque chose comme une maladie lorsqu'il ne fut pas, comme dans le cas de Platon, la précaution d'une santé opulente et dangereuse, la peur de sens *surpuissants*, la sagesse d'un sage socratique. – Peut-être est-ce seulement que nous ne sommes pas en assez bonne santé, nous modernes, pour *avoir besoin* de l'idéalisme de Platon ? Et nous n'avons pas peur des sens parce que – –

373

« *Science* » *comme préjugé.* – Il découle des lois de la hiérarchie qu'il n'est absolument pas permis aux savants, en ce qu'ils appartiennent à la classe intellectuelle moyenne, d'apercevoir les véritables *grands* problèmes et points d'interrogation : en outre, leur courage et également leur regard n'y atteignent pas, – surtout, leur besoin, qui fait d'eux des chercheurs, leur anticipation et leur souhait intérieur que les choses soient constituées *de telle et telle manière*, leur peur et leur espoir sont trop vite apaisés, satisfaits. Ce qui par exemple induit le pédant anglais Herbert Spencer à s'exalter à sa manière et le pousse à dessiner une espérance, une ligne d'horizon du désirable, cette réconciliation finale « de l'égoïsme et de l'altruisme » au sujet de laquelle il divague, cela nous donne presque la nausée : – une humanité avec une telle perspective spencérienne pour perspective ultime nous semblerait digne de mépris et d'anéantissement ! Mais

le simple *fait qu*'il doive ressentir comme son suprême espoir quelque chose qui apparaît et peut légitimement apparaître à d'autres comme une possibilité repoussante, est un point d'interrogation que Spencer n'aurait pas pu prévoir… Il en va également de même de la croyance au moyen de laquelle tant de scientifiques matérialistes trouvent aujourd'hui à se satisfaire, la croyance à un monde qui doit trouver son équivalent et sa mesure dans la pensée humaine, dans les concepts de valeur humains, à un « monde de la vérité » que l'on pourrait en fin de compte saisir grâce à notre petite raison humaine bien carrée – comment ? voulons-nous vraiment avilir de la sorte l'existence pour la rabaisser à un exercice d'esclave du calcul, de mathématicien reclus dans son cabinet de travail ? Il ne faut surtout pas vouloir la dépouiller de son caractère *polymorphe* : c'est le *bon* goût qui l'exige, messieurs, le goût du respect pour tout ce qui dépasse votre horizon ! Que seule soit légitime une interprétation du monde dans laquelle *vous* soyez légitimés, dans laquelle on peut chercher et poursuivre son travail scientifiquement au sens où *vous* l'entendez (– vous voulez dire, en réalité, *mécaniquement* ?), une interprétation qui n'admet que de compter, calculer, peser, voir et toucher et rien d'autre, c'est une balourdise et une naïveté, à supposer que ce ne soit pas une maladie de l'esprit, de l'idiotie. Ne serait-il pas assez vraisemblable au contraire que ce que l'on parvient à attraper en premier lieu soit précisément ce que l'existence a de plus superficiel et de plus extérieur – ce qu'elle a de plus apparent, sa peau et sa matérialisation ? peut-être même est-ce la seule chose que l'on puisse attraper ? Une interprétation « scientifique » du monde, telle que vous la comprenez, pourrait par conséquent demeurer l'une des plus *stupides*, c'est-à-dire les plus pauvres en signification, de toutes les interprétations du monde possibles : cela dit à l'oreille et à la conscience de messieurs les mécanistes, qui aiment aujourd'hui à se glisser parmi les philosophes et croient sans réserve que la mécanique est la doctrine des lois premières et ultimes qui fournissent la base sur laquelle il faudrait édifier toute existence. Mais un monde essentiellement mécanique serait un monde essentiellement *dénué de sens* ! À supposer que l'on apprécie la *valeur* d'une musique à partir de la quantité de choses qui en elle peuvent être comptées, calculées, réduites en formules – qu'une telle appréciation « scientifique » de la musique serait absurde ! Qu'en aurait-on saisi, compris, connu ! Rien, absolument rien de ce qui en elle est proprement « musique » !…

374

Notre nouvel « *infini* ». – Savoir jusqu'où s'étend le caractère perspectiviste de l'existence ou bien si elle a encore un autre caractère, si une existence sans interprétation, sans « sens » ne devient pas justement un « non-sens », si, d'autre part, toute existence n'est pas essentiellement une existence *interprétante* – voilà qui ne peut être tranché, comme il est juste, même par l'analyse et l'examen de soi les plus acharnés et les plus minutieusement consciencieux de l'intellect : puisqu'en menant cette analyse, l'intellect humain ne peut éviter de se voir lui-même sous ses formes perspectivistes et *seulement* en elles. Nous ne pouvons contourner notre angle du regard : c'est une curiosité désespérée que de vouloir savoir quelles autres espèces d'intellect et de perspective il *pourrait* y avoir : par exemple si d'autres êtres peuvent percevoir le temps de manière régressive ou bien de manière alternativement progressive et régressive (ce qui produirait une autre direction de vie et un autre concept de cause et d'effet). Mais je pense que du moins nous sommes loin, aujourd'hui, de la présomption ridicule consistant à décréter depuis notre angle que l'on ne *peut légitimement* avoir de perspective qu'à partir de cet angle-là. Le monde nous est bien plutôt devenu, une fois encore, « infini » : dans la mesure où nous ne pouvons pas écarter la possibilité qu'il *renferme en lui des interprétations infinies*. Le grand frisson nous saisit une nouvelle fois – mais qui aurait donc envie de recommencer d'emblée à diviniser *ce* monstre de monde inconnu à la manière ancienne ? Et d'adorer désormais cette chose inconnue comme « *l'être* inconnu » ? Ah, cette chose inconnue comprend trop de possibilités d'interprétation *non divines*, trop de diablerie, de sottise, de bouffonnerie d'interprétation, – notre propre interprétation humaine, trop humaine même, que nous connaissons…

375

Pourquoi nous paraissons épicuriens. – Nous sommes, nous modernes, prudents à l'égard des convictions dernières ; notre méfiance est aux aguets face aux enchantements et aux ruses de la conscience que comporte toute croyance forte, tout oui et tout non inconditionnés : comment cela s'explique-t-il ? Peut-être en ce que l'on peut y voir, pour une bonne part, la prudence de l'« enfant qui s'est brûlé », de l'idéaliste déçu, mais pour une part encore, une meilleure part, la curiosité exultante d'un homme qui est autrefois resté enfermé dans son coin, qui a atteint le désespoir à cause de son coin, et qui désormais se grise et s'exalte du contraire de ce coin, de l'illimité, de la « liberté en soi ». Ainsi se forme un penchant à la connaissance quasiment épicurien qui ne veut pas faire bon marché du caractère de point d'interrogation des choses ; et de même une aversion pour les grands mots et gestes de la morale, un goût qui refuse les antithèses lourdes et grossières et qui est conscient avec orgueil de son entraînement à la réserve. Car c'est *cela* qui constitue notre orgueil, cet art de serrer légèrement la bride à notre aspiration à la certitude qui se précipite de l'avant, cette maîtrise de soi du cavalier dans ses cavalcades les plus effrénées : car nous chevauchons constamment des bêtes déchaînées et fougueuses, et si nous hésitons, ce n'est certes pas le danger qui nous fait hésiter…

376

Nos époques de ralentissement. – Voici ce qu'éprouvent tous les artistes et hommes d'« œuvre », l'espèce maternelle d'hommes : ils croient toujours, à chaque section de leur vie – que vient sectionner à chaque fois une œuvre –, être déjà parvenus à leur but même, ils accepteraient toujours la mort avec patience, avec le sentiment : « nous sommes mûrs pour cela ». Cela n'est pas l'expression de la fatigue, – bien plutôt d'une certaine tiédeur et douceur automnales que l'œuvre, l'œuvre parvenue à maturité laisse à chaque fois à son auteur. Alors le

tempo de la vie se ralentit, se fait dense et s'écoule comme du miel – jusqu'aux longues pauses, jusqu'à la croyance à *la* longue pause…

377

Nous, sans patrie. – Il ne manque pas, parmi les Européens d'aujourd'hui, d'hommes qui ont le droit de se qualifier de sans-patrie en un sens qui distingue et honore, c'est à eux que je veux expressément recommander ma secrète sagesse et *gaya scienza* ! Car leur sort est dur, leur espérance incertaine, c'est un tour de force de leur inventer une consolation – mais à quoi bon ! Nous, enfants de l'avenir, comment *pourrions-nous* être chez nous dans cet aujourd'hui ! Nous répugnons à tous les idéaux au sein desquels, même dans cette époque de transition fragile et brisée, quelqu'un pourrait encore se sentir dans son pays ; mais quant à ses « réalités », nous ne croyons pas qu'elles aient de la durée. La glace qui les supporte aujourd'hui encore est déjà devenue très mince : le vent du dégel souffle, nous-mêmes, nous sans-patrie, sommes quelque chose qui brise la glace et les autres « réalités » trop minces… Nous ne « conservons » rien, nous ne voulons pas non plus retourner à quelque passé que ce soit, nous ne sommes absolument pas « libéraux », nous ne travaillons pas pour le « progrès », nous n'avons pas même besoin de nous boucher l'oreille pour nous défendre des sirènes du marché de l'avenir – ce qu'elles chantent, « égalité des droits », « société libre », « plus de maîtres et plus d'esclaves », cela ne nous séduit pas ! – nous ne considérons tout simplement pas comme souhaitable que le royaume de la justice et de l'harmonie soit fondé sur terre (parce que ce serait dans tous les cas le royaume de la médiocrisation et de la chinoiserie les plus profondes), nous nous réjouissons de voir tous ceux qui comme nous aiment le danger, la guerre, l'aventure, qui ne se laissent pas satisfaire, capturer, réconcilier et châtrer, nous nous mettons nous-mêmes au nombre des conquérants, nous

méditons sur la nécessité d'organisations nouvelles, d'un nouvel esclavage également – car une nouvelle espèce d'asservissement fait partie aussi de tout renforcement et de toute élévation du type « homme » – n'est-ce pas la vérité ? avec tout cela, il est nécessaire que nous ne nous sentions guère chez nous dans une époque qui aime à revendiquer l'honneur d'être appelée l'époque la plus humaine, la plus douce, la plus équitable que le soleil ait vue jusqu'à présent ? Quel dommage que ces belles paroles nous suggèrent des arrière-pensées d'autant plus laides ! Que nous n'y voyions que l'expression – et aussi la mascarade – du profond affaiblissement, de la fatigue, de l'âge de la force déclinante ! Que peut bien nous faire le genre de clinquant avec lequel un malade fait reluire sa faiblesse ! Il peut bien en faire étalage comme de sa *vertu* – il ne fait aucun doute que la faiblesse rend doux, ah, si doux, si équitable, si inoffensif, si « humain » ! – La « religion de la pitié », dont on voudrait nous convaincre – oh, nous connaissons bien ces petits bonshommes et ces petites bonnes femmes hystériques qui aujourd'hui ont précisément besoin de cette religion comme voile et comme fard ! Nous ne sommes pas des humanitaires ; nous n'oserions jamais nous permettre de parler de notre « amour de l'humanité » – nous ne sommes pas assez comédiens pour cela ! Ou pas assez saint-simoniens, pas assez français. Il faut déjà être affecté d'un excès *gaulois* d'excitabilité érotique et d'impatience amoureuse pour, dans sa rage d'accouplement, aborder honnêtement jusqu'à l'humanité… L'humanité ! Parmi toutes les vieilles femmes, y eut-il jamais vieille femme plus horrible ? (– il devrait alors s'agir de « la vérité » : une question pour philosophes). Non, nous n'aimons pas l'humanité ; mais d'autre part, nous sommes loin d'être assez « allemands », au sens que l'on donne communément aujourd'hui au mot « allemand », pour prendre le parti du nationalisme et de la haine raciale, pour pouvoir nous réjouir de la gale du cœur et de l'empoisonnement du sang nationaux à cause desquels aujourd'hui, en Europe, les peuples s'enferment dans leurs frontières et se retranchent les uns des autres comme pour se mettre mutuellement en quarantaine. Nous sommes trop impartiaux, trop malicieux, trop gâtés pour cela, trop bien instruits aussi, trop « formés par les voyages » : nous préférons de loin vivre sur les montagnes, à part, « inactuels », dans des siècles passés ou à venir, ne serait-ce que pour nous épargner la colère froide à laquelle nous nous saurions condamnés en tant que témoins d'une politique qui rend l'esprit allemand stérile en le rendant vaniteux, et est en outre une *petite* politique : – n'a-t-elle pas besoin, pour empêcher sa propre création de se décomposer immédiatement, de l'enraciner entre deux haines mortelles ? Ne *doit*-elle pas de toute nécessité vouloir l'éternisation du fractionnement de l'Europe en petits États ?… Nous, sans-patrie, sommes par la race et

l’ascendance trop multiples et trop mélangés, en tant qu’« hommes modernes », et par conséquent peu tentés de prendre part à cette auto-admiration raciale et cette impudeur mensongère dont on fait aujourd’hui étalage en Allemagne comme signe de la mentalité allemande, et qui, chez le peuple du « sens historique » sonne doublement faux et indécent. Nous sommes, d’une parole – et ce doit être notre parole d’honneur ! – de *bons Européens*, les héritiers de l’Europe, les héritiers riches, comblés, mais aussi surabondamment chargés d’obligations de millénaires d’esprit européen : comme tels issus également du christianisme et hostiles à lui précisément parce que nous *en* sommes issus, parce que nos ancêtres furent des chrétiens d’une intégrité chrétienne intransigeante qui ont sacrifié de bonne grâce à leur croyance leur bien et leur sang, leur état et leur patrie. Nous – faisons de même. Pour quoi donc ? Pour notre incroyance ? Pour toute espèce d’incroyance ? Non, vous le savez fort bien, mes amis ! Le *oui* caché en vous est plus fort que tous les non et les peut-être dont vous êtes malades avec votre époque ; et si vous devez prendre la mer, vous émigrants, ce qui vous y pousse, c’est également – une *croyance* !…

378

« *Et redevenons limpides* ». – Nous, les prodigues et les riches de l’esprit, qui nous tenons au bord des routes telles des fontaines ouvertes et qui ne voulons défendre à personne de puiser en nous : nous ne savons hélas pas nous défendre lorsque nous le voudrions, nous ne pouvons en rien empêcher que l’on ne nous rende *troubles*, sombres, – que l’époque dans laquelle nous vivons ne jette en nous ce qu’elle a de « plus actuel », ses oiseaux malpropres leur fiente, les enfants leurs babioles et les voyageurs épuisés qui se reposent près de nous, leur petite et leur grande misères. Mais nous ferons ce que nous avons toujours fait : nous mettrons ce que l’on jette en nous tout au fond de notre profondeur – car

nous sommes profonds, nous n'oublions pas – *et redevenons limpides…*

379

Digression du bouffon. – Ce n'est pas un misanthrope qui a écrit ce livre : la haine des hommes se paie trop cher aujourd'hui. Pour haïr comme on a haï l'homme autrefois, à la Timon, en totalité, sans restriction, de tout son cœur, de tout l'*amour* de la haine – pour cela, il faudrait renoncer au mépris : – et que de joie subtile, que de patience, que d'obligeance même ne devons-nous pas justement à notre mépris ! En outre, nous sommes en cela les « élus de Dieu » : le mépris subtil est notre goût et notre privilège, notre art, notre vertu peut-être, nous, les plus modernes parmi les modernes !… La haine au contraire met sur le même plan, met face à face, dans la haine, il y a de l'honneur, et enfin : dans la haine, il y a de la *peur*, une bonne grosse part de peur. Mais nous, sans peur, nous, hommes plus spirituels de cette époque, nous connaissons assez bien notre avantage pour vivre, précisément en tant que nous sommes les plus spirituels, sans peur eu égard à cette époque. Il n'y a guère de chance qu'on nous décapite, qu'on nous emprisonne, qu'on nous bannisse ; on n'interdira et ne brûlera même pas nos livres. L'époque aime l'esprit, elle nous aime et a besoin de nous, même si nous devions lui faire comprendre que nous sommes artistes en mépris ; que tout rapport avec les hommes nous cause un léger frisson ; qu'en dépit de toute notre douceur, notre patience, notre sociabilité, notre politesse, nous ne pouvons convaincre notre nez de s'abstenir du préjugé qu'il a à l'encontre de la proximité d'un homme ; que nous aimons d'autant plus la nature que les choses s'y passent moins humainement, et l'art quand il est la fuite de l'artiste devant l'homme ou la moquerie de l'artiste envers l'homme, ou la moquerie de l'artiste envers lui-même…

380

« *Le voyageur* » *parle.* – Pour considérer notre moralité européenne de loin, pour la mesurer à l'aune d'autres moralités, antérieures ou à venir, il faut faire ce que fait un voyageur qui veut connaître la hauteur des tours d'une ville : pour ce, il *quitte* la ville. Des « pensées sur les préjugés moraux », si l'on ne veut pas qu'elles soient des préjugés sur des préjugés, présupposent une localisation *à l'extérieur* de la morale, quelque par-delà bien et mal vers lequel il faut monter, grimper, voler, – et, dans la situation présente, en tout cas un par-delà *notre* bien et mal, une liberté à l'égard de toute « Europe », celle-ci étant entendue comme une somme de jugements de valeur qui commandent et qui sont passés en nous pour devenir chair et sang. Vouloir justement aller ainsi à l'extérieur et en haut, c'est peut-être une petite démence, un « tu dois » singulier et irrationnel – car nous aussi, hommes de connaissance, nous avons nos idiosyncrasies de la « volonté non libre » : la question est de savoir si l'on *peut* réellement arriver là-haut. Cela peut dépendre de multiples conditions, pour l'essentiel, il s'agit de savoir dans quelle mesure nous sommes légers ou lourds, le problème est celui de notre « pesanteur spécifique ». Il faut être *très léger* pour pousser sa volonté de connaissance jusqu'à un point si lointain et comme au-delà de son époque, pour se créer des yeux qui puissent embrasser des millénaires et ajouter à cela du ciel pur dans ces yeux ! Il faut s'être détaché de bien des choses qui justement nous oppressent, nous freinent, nous plaquent au sol, nous rendent lourds, nous, Européens d'aujourd'hui. L'homme d'un tel par-delà, qui veut apercevoir par lui-même les suprêmes mesures de valeur de son époque, a besoin avant tout pour cela de « dépasser » cette époque en lui-même – c'est l'épreuve de sa force – et par conséquent pas seulement son époque mais encore la répugnance et la contradiction qu'il a ressenties jusqu'alors *à l'encontre de* son époque, la souffrance qu'il a éprouvée à l'égard de cette époque, son inactualité, son *romantisme…*

381

Éléments pour la question de l'intelligibilité. – On ne veut pas seulement être compris, quand on écrit, mais encore, de manière tout aussi certaine, *ne pas* être compris. Ce n'est encore nullement une objection contre un livre, que le premier venu le trouve incompréhensible : cela entrait peut-être justement dans l'intention de son auteur, – il ne *voulait* pas être compris par le premier venu. Tout esprit et tout goût vraiment noble choisit aussi, lorsqu'il veut se communiquer, ses auditeurs ; en les choisissant, il trace simultanément ses limites à l'égard « des autres ». Toutes les lois affinées d'un style ont là leur origine : elles maintiennent en même temps au loin, elles créent de la distance, elles interdisent « l'accès », la compréhension, comme on l'a dit, – tandis qu'elles ouvrent les oreilles à ceux qui ont avec nous une parenté d'oreille. Et soit dit entre nous, et dans mon cas, – je ne veux pas que mon ignorance ni ma vivacité de tempérament m'empêchent d'être compréhensible *pour vous*, mes amis : ni ma vivacité, si fort qu'elle me contraigne à me saisir d'une chose avec rapidité, si je veux m'en saisir tout court. Car j'en use avec les problèmes profonds comme avec un bain froid – vite entré, vite ressorti. Que de la sorte on n'atteigne pas le fond, que l'on ne *descende* pas assez profondément, c'est la superstition de ceux qui ont peur de l'eau, des ennemis de l'eau froide ; ils parlent sans en avoir l'expérience. Oh ! le grand froid rend rapide ! – Et pour le demander en passant : une chose demeure-t-elle vraiment incomprise et inconnue du seul fait qu'on ne l'a effleurée qu'au vol, qu'on ne lui a lancé qu'un regard, qu'un éclair ? Faut-il absolument commencer par s'y asseoir de tout son poids ? l'avoir couvée comme un œuf ? *Diu noctuque incubando*, comme Newton le disait de lui-même ? À tout le moins y a-t-il des vérités particulièrement timides et chatouilleuses sur lesquelles on ne peut pas mettre la main autrement que soudainement, – qu'il faut *prendre par surprise* ou abandonner… Enfin, ma brièveté a encore une autre valeur : à l'intérieur du genre de questions qui m'occupent, je dois dire beaucoup brièvement pour être entendu plus brièvement encore. On doit en effet, en tant qu'immoraliste, se garder de corrompre l'innocence, je veux dire les ânes et les vieilles filles des deux sexes qui de la vie n'ont rien, sinon leur innocence ; plus encore, mes écrits doivent les enthousiasmer, les élever, les encourager à la vertu. Je ne connais rien sur terre qui soit plus comique que de voir de vieux ânes enthousiasmés et des vieilles filles qu'excitent les doux sentiments de la vertu : et « cela, je l'ai vu » – ainsi parlait Zarathoustra. Voilà pour ce qui est de la brièveté ; le cas est

plus grave pour ce qui est de mon ignorance, que je ne me dissimule pas à moi-même. Il y a des heures où j'en ai honte ; des heures aussi, il est vrai, où j'ai honte de cette honte. Peut-être sommes-nous tous aujourd'hui, nous philosophes, en mauvaise posture à l'égard du savoir : la science s'accroît, les plus savants d'entre nous sont tout près de découvrir qu'ils savent trop peu. Mais ce serait bien pire encore s'il en allait autrement, – si nous savions *trop* ; notre tâche est et demeure avant tout de ne pas nous prendre nous-mêmes pour ce que nous ne sommes pas. Nous *sommes* quelque chose d'autre que des savants : bien qu'il soit inévitable que nous soyons aussi, entre autres, savants. Nous avons d'autres besoins, une autre croissance, une autre digestion : nous avons besoin de plus, nous avons aussi besoin de moins. De combien un esprit a-t-il besoin pour se nourrir, il n'existe pas de formule pour cela ; mais si son goût est orienté vers l'indépendance, vers des arrivées et des départs rapides, vers le voyage, vers les aventures Peut-être, dont seuls les plus rapides sont capables, il préférera vivre libre avec de maigres repas plutôt que non libre et gavé. Ce n'est pas de la graisse, mais la plus grande souplesse et la plus grande force qu'un bon danseur veut tirer de sa nourriture, – et je ne connais rien que l'esprit d'un philosophe souhaite davantage qu'être un bon danseur. La danse est en effet son idéal, son art également, enfin aussi son unique piété, son « service divin »…

382

La grande santé. – Nous, nouveaux, sans-nom, difficiles à comprendre, nous, enfants précoces d'un avenir encore non assuré – nous avons besoin pour un nouveau but d'un nouveau moyen aussi, à savoir d'une nouvelle santé, plus forte, plus rusée, plus opiniâtre, plus téméraire que ne l'ont été toutes les santés jusqu'à présent. Celui dont l'âme a soif d'avoir vécu tout le spectre des valeurs et des choses jugées désirables jusqu'à présent, et navigué sur toutes les côtes de

cette « Méditerranée » idéale, celui qui veut, à partir des aventures de son expérience la plus personnelle, connaître les sentiments d'un conquérant et d'un découvreur d'idéal, et de même d'un artiste, d'un saint, d'un législateur, d'un sage, d'un savant, d'un homme pieux, d'un devin, d'un homme vivant divinement à l'écart dans le style antique : celui-là a avant tout besoin d'une chose pour ce faire, de *la grande santé* – une santé que l'on ne se contente pas d'avoir, mais que l'on conquiert encore et doit conquérir continuellement, parce qu'on la sacrifie et doit la sacrifier sans cesse !… Et maintenant, après avoir été longtemps en chemin de la sorte, nous, Argonautes de l'idéal, plus courageux peut-être que ne le voudrait la sagesse, après avoir subi assez souvent naufrages et catastrophes, mais comme on l'a dit, en meilleure santé qu'on ne voudrait nous le permettre, dangereusement en bonne santé, toujours de nouveau en bonne santé, – il nous semble, comme en récompense pour tout cela, avoir devant nous une terre encore inconnue, dont nul n'a encore aperçu les limites, un par-delà toutes les terres et tous les recoins de l'idéal qui ont existé jusqu'alors, un monde si démesurément riche en choses belles, étrangères, problématiques, terribles et divines que notre curiosité et notre soif de possession sont transportées hors d'elles-mêmes – ah, de sorte qu'il n'y a plus rien désormais qui puisse nous rassasier ! Comment pourrions-nous, après de telles échappées et avec une telle voracité de conscience et de savoir, nous satisfaire de l'*homme d'aujourd'hui* ? C'est bien dommage : mais il est inévitable que nous ayons peine à conserver notre sérieux en considérant ses buts et ses espérances les plus dignes, et que, peut-être, nous ne les considérions même plus. Un autre idéal court devant nous, un idéal singulier, tentateur, riche en dangers, dont nous ne voudrions convaincre personne, parce qu'à personne nous n'accordons si facilement le *droit à cet idéal* : l'idéal d'un esprit qui naïvement, c'est-à-dire involontairement et en vertu d'une plénitude et d'une puissance débordantes, joue avec tout ce qui fut jusqu'à présent qualifié de saint, bon, intangible, divin ; pour qui le terme suprême dans lequel le peuple place à bon droit sa mesure des valeurs, serait déjà synonyme de danger, déchéance, avilissement, ou du moins de délassement, cécité, oubli temporaire de soi ; l'idéal d'un bien-être et d'une bienveillance humains-surhumains qui apparaîtra assez souvent *inhumain*, par exemple lorsqu'il prendra place aux côtés de tout ce qui fut jusqu'à présent le sérieux terrestre, aux côtés de toute forme de solennité dans le geste, la parole, le ton, le regard, la morale, la tâche comme s'il en était la parodie involontaire en chair et en os – et avec lequel, malgré tout, débute peut-être pour la première fois *le grand sérieux*, est posé pour la première fois le véritable point d'interrogation, s'infléchit le destin de l'âme, avance l'aiguille de l'horloge, *commence* la tragédie…

Épilogue. – Mais tandis qu'en conclusion je peins très très lentement ce sombre point d'interrogation et me dispose encore à rappeler à mes lecteurs les vertus du bien-lire – oh, quelles vertus oubliées et inconnues ! –, voici que se fait entendre autour de moi le rire le plus malicieux, le plus enjoué, le plus farfadesque : les esprits de mon livre eux-mêmes s'en prennent soudain à moi, me tirent les oreilles me rappellent à l'ordre. « Nous n'en pouvons plus – me crient-ils – ; assez, assez de cette musique noir corbeau. Le clair matin ne s'étend-il pas tout autour de nous ? Ainsi qu'un vallon et un pré vert et tendre, royaume de la danse ? Y eut-il jamais meilleure heure pour être gai ? Qui nous chantera un chant, un chant du matin, assez ensoleillé, assez léger, assez ailé pour *ne pas* effaroucher les grillons, – pour inviter bien plutôt les grillons à chanter et danser avec nous ? Et mieux vaut encore une simple cornemuse rustique plutôt que ces sons mystérieux, ces cris d'oiseau de mauvais augure, ces voix de sépulcre et ces sifflements de marmotte dont vous nous avez régalés jusqu'à présent dans votre désert, monsieur l'ermite et le musicien de l'avenir ! Non ! Assez de ces sonorités ! Entonnons plutôt des airs plus agréables, et plus joyeux ! » – Est-ce *cela* qui vous plaît, mes impatients amis ? Très bien ! Qui aurait le cœur de vous le refuser ? Ma cornemuse attend déjà, mon gosier aussi – il se peut qu'il soit un peu enroué, il faudra vous en contenter ! En compensation nous sommes à la montagne. Mais ce que l'on vous fera entendre est du moins nouveau ; et si vous ne le comprenez pas, si vous comprenez le *chanteur* de travers, qu'importe ! C'est cela, la « malédiction du chanteur ». Vous pourrez entendre sa musique et sa mélodie d'autant plus clairement, au son de son fifre d'autant mieux – danser. Le *voulez*-vous ?…

APPENDICE

CHANSONS DU PRINCE VOGELFREI

À Goethe

L’impérissable
N’est que ton symbole !
Dieu le captieux
Est tromperie de poète…

Roue du monde, roulant,
Effleure but après but :
Misère – l’appelle le rancunier,
Le bouffon l’appelle – jeu…

Jeu du monde, l’impérieux,
Mêle être et apparence : –
L’éternelle bouffonnerie
Nous mêle – en son sein !…

Vocation de poète

Comme j’étais, il y a peu, pour me reposer, Assis sous des arbres sombres,
J’entendis un tic-tac, un discret tic-tac, Doucement, comme battant la mesure.
Je m’irritai, fis la grimace, –
Mais cédant enfin,

Je finis par, tel un poète,
Moi-même parler en tic-tac.

Comme les syllabes, tandis que je faisais des vers, Sautaient, hop-la-hop, l'une sur l'autre, Je me mis soudain à rire, à rire
Un quart d'heure durant.
Toi, poète ? Toi, poète ?
As-tu l'esprit si dérangé ?
– « Oui, monsieur, vous êtes poète »
Dit l'oiseau pic haussant l'épaule.

De qui suis-je en attente dans ce buisson ?
Qui donc suis-je en train d'épier tel un brigand ?
Est-ce une sentence ? Une image ? D'un bond, Ma rime saute sur son dos.
Ce qui rampe, ce qui sautille,
Le poète, pareillement, en fait son vers.
– « Oui, monsieur, vous êtes poète »
Dit l'oiseau pic haussant l'épaule.

Les rimes, c'est mon avis, sont comme des flèches ?
Quel sursaut, quel frémissement, quel bond, Lorsque la flèche frappe les parties nobles De ce petit corps de lézard !
Ah, vous en mourez, pauvres diables, Ou titubez comme enivrés !
– « Oui, monsieur, vous êtes poète »
Dit l'oiseau pic haussant l'épaule.

Petites sentences tordues, précipitées, Petits mots saouls, comme on se presse !
Jusqu'à ce que tous, vers après vers, Vous pendiez à la chaîne du tic-tac.
Et il y a une engeance cruelle
Qui s'en – amuse ? Les poètes – sont-ils mauvais ?
– « Oui, monsieur, vous êtes poète »
Dit l'oiseau pic haussant l'épaule.

Te moques-tu, oiseau ? Veux-tu rire ?
Si ma tête déjà va mal,
Serait-ce pire pour mon cœur ?
Crains, crains ma colère ! –
Mais le poète – tresse des rimes
Tant bien que mal, même en colère.

– « Oui, monsieur, vous êtes poète »
Dit l’oiseau pic haussant l’épaule.

Dans le Sud

Et me voici, suspendu à la branche courbe, À bercer ma lassitude.
Un oiseau me fit son hôte,
C’est dans un nid d’oiseau que je repose.
Où suis-je donc ? Ah, loin ! Ah ! bien loin !

La blanche mer s’étend, assoupie, Et pourpre, une voile flotte à sa surface.
Rochers, figuiers, tour et port,
Idylles tout autour, bêlements des moutons, – Innocence du Sud, accueille-moi !

Pas après pas, seulement – ce n’est pas vivre, Une jambe après l’autre toujours, cela rend allemand et lourd.
J’ai demandé au vent de m’élever dans les airs, J’ai appris à planer avec les oiseaux, – Vers le Sud j’ai volé, au-dessus de la mer.

Raison ! Triste affaire !
Voilà qui nous mène au but bien trop vite !
J’ai appris en volant ce qui me trompait, – Déjà je sens le courage, et le sang et la sève Pour une vie nouvelle, pour un nouveau jeu…

Penser seul, c’est ce que je dis sage, Mais chanter seul – serait stupide !
Entendez donc un chant à votre louange Et faites cercle en silence autour de moi, Méchants petits oiseaux !

Si jeunes, si faux, si agités,
Ne me semblez-vous pas faits tout entiers pour aimer Et pour tout divertissement de beauté ?
Dans le Nord – j’hésite à le confesser – J’ai aimé une petite femme, vieille à en trembler : « La vérité » était le nom de cette vieille femme…

La pieuse Beppa

Tant que j’aurai un petit corps gracieux, Cela vaudra la peine d’être pieuse.
On sait que Dieu aime les petites femmes, Et les gracieuses par-dessus tout.

Au pauvre petit moine, à coup sûr, Il pardonnera bien volontiers,
De rechercher, comme tant de petits moines, Si volontiers ma compagnie.

Ce n'est pas un père de l'Église aux cheveux gris !
Non, jeune encore et souvent rouge, Souvent, malgré le mal aux cheveux le plus gris, Plein de jalousie et de détresse.
Je n'aime pas les barbons,
Il n'aime pas les vieilles :
Avec quelle merveilleuse sagesse
Dieu a pourvu à tout ceci !

L'Église sait ce que c'est que vivre, Elle éprouve le cœur et le regard.
Toujours, elle est disposée à me pardonner, – Oui, qui me refuserait le pardon ?
On marmotte de sa petite bouche,
On s'agenouille et l'on s'en va,
Et d'un nouveau péché
On efface l'ancien.

Loué soit Dieu sur la terre,
Qui aime les jeunes filles gracieuses Et semblables peines de cœur
À lui-même se pardonne volontiers.
Tant que j'aurai un petit corps gracieux, Cela vaudra la peine d'être pieuse : Quand je serai une petite vieille tremblotante, Le diable pourra bien m'épouser !

La barque mystérieuse

La nuit dernière, comme tout dormait, Et que le vent, d'un soupir incertain à peine Parcourait les ruelles,
L'oreiller ne m'apportait pas le repos, Ni le pavot, ni ce qui fait encore dormir Profondément, – une bonne conscience.

Je renonçai enfin au sommeil
Et courus à la plage.
C'était un doux clair de lune, – je trouvai Un homme et une barque sur le sable chaud, Sommeillant tous deux, berger et mouton : – Sommeillant, la barque quitta la terre.

Ce fut une heure, peut-être même deux, Ou fut-ce une année ? – d'un seul coup

Sens et pensée plongèrent
Dans un indistinct éternel
Et un abîme sans limites
S'ouvrit : – c'était passé !

– Vint le matin : sur de noires profondeurs Se tient une barque, et repose et repose…
Que s'est-il passé ? criait-on, crièrent Bientôt cent voix : qu'y a-t-il ? du sang ? – Il ne s'est rien passé ! Nous dormions, dormions Tous – ah, si bien ! si bien !

Déclaration d'amour (à l'occasion de laquelle le poète tomba toutefois dans un trou –)

Oh merveille ! Vole-t-il encore ?
Il s'élève, et ses ailes sont en repos ?
Qu'est-ce donc qui le soulève, le porte ?
Que sont pour lui désormais but et chemin et rêne ?

Telles l'étoile et l'éternité Il vit à présent dans des hauteurs que fuit la vie, Plein de pitié même pour l'envie – : Et vole dans les nues, qui seulement le voit planer !

Oh, oiseau albatros !
Je suis poussé vers les hauteurs d'une pulsion éternelle.
J'ai pensé à toi : et j'ai répandu Des larmes et des larmes, – oui, je t'aime !

Chant d'un chevrier théocritéen

Me voici couché, malade des entrailles, – Les punaises me dévorent.
Et là-bas, lumière et bruit encore !
Je les entends danser…

Elle voulait vers cette heure
Se glisser jusqu'à moi.
J'attends tel un chien, –
Nul signe ne vient.

La croix, telle qu'elle la promit ?

Comment pourrait-elle mentir ?
– Ou court-elle après chacun,
Comme mes chèvres ?

Où a-t-elle pris sa robe de soie ? – Ah, mon orgueilleuse ?
Plus d'un bouc encore
Habite donc ce bois ?

– Qu'elle rend brouillon et venimeux, L'attente amoureuse !
Ainsi pousse, dans la chaleur étouffante de la nuit, Au jardin, le champignon vénéneux.

L'amour me ronge
Comme sept maux, –
Pour rien, je n'ai plus d'appétit.
Adieu, oignons !

Déjà la lune descend dans la mer, Fatiguées sont toutes les étoiles, Grisâtre, le jour se lève, – Que j'aimerais mourir.

« *Ces âmes incertaines* »

Ces âmes incertaines Je leur en veux à mort.
Tout leur honneur est une torture, Toute leur louange est dégoût de soi et honte.

Parce que je ne traverse pas cette époque Attaché à *leur* laisse,
De leur regard me salue
L'envie désespérée à la douceur venimeuse.

Qu'elles me maudissent de tout cœur Et me tournent le dos !
Ces yeux qui cherchent désemparés Éternellement se tromperont sur mon compte.

Bouffon au désespoir

Ah ! Ce que j'ai écrit sur la table et le mur D'un cœur de bouffon et d'une main de bouffon, Voilà qui devrait pour moi embellir table et mur ?…

Mais vous dites : « Les mains de bouffon barbouillent, – Et l'on doit nettoyer

table et mur, Jusqu'à effacer l'ultime trace ! »

Permettez ! Je donnerai un coup de main –, J'ai appris à manier éponge et balai,
En critique, en esprit des eaux.

Mais quand le travail sera fini,
J'aurais plaisir à vous voir, vous les plus que sages, De votre sagesse table et mur souill…

Rimus remedium

(Ou : comment les poètes malades se consolent)

De ta bouche,
Sorcière baveuse de temps,
Dégoutte lentement heure après heure.
En vain tout mon dégoût s'écrie : « Maudit, maudit, le gosier
De l'éternité ! »

Le monde – est de bronze : Un taureau en fureur, – n'entend pas les cris.
De ses poignards agiles la douleur écrit Dans mes os :
« Le monde n'a pas de cœur, Et ce serait stupidité que de s'en prendre à lui ! »

Verse tous les pavots, Verse fièvre ! du poison dans mon cerveau !
Depuis trop longtemps déjà tu mets à l'épreuve ma main et mon front.
Que demandes-tu ? Quoi ? « Pour quel – salaire ? »
– Ah ! Maudite garce Et maudit sarcasme !

Non ! Reviens !
Il fait froid dehors, j'entends la pluie – Je devrais te traiter avec plus de tendresse ? – Prends ! Voici de l'or : comme cette pièce brille ! – T'appeler « bonheur » ?
Fièvre, te bénir ?

La porte s'ouvre d'un coup !
La pluie bondit sur mon lit !
Le vent souffle la chandelle, – malheur sur malheur ! – – Qui à présent, n'aurait pas cent *rimes*, Je le parie, je le parie, Y laisserait sa vie !

« *Mon bonheur !* »

Les pigeons de Saint-Marc, je les revois : Silencieuse est la place, le matin s'y repose.
Dans la douce fraîcheur, paresseusement, je lance mes chants Tels des vols de pigeons vers l'azur – Et les rappelle,
Pour accrocher une rime encore à leurs plumes – Mon bonheur ! Mon bonheur !

Silencieux toit du ciel, clair azur, soyeux, Comme tu planes, protecteur, sur l'édifice chamarré, Que je – que dis-je – j'aime, je crains, j'*envie*…
En vérité, je boirais son âme tout entière !
La lui rendrais-je jamais ? – Non, plus un mot, pâture prodigieuse de l'œil !
– Mon bonheur ! Mon bonheur !

Tour sévère, avec quel élan de lionne Tu t'es élevée ici, victorieuse, sans peine !
Tu fais résonner toute la place de ton harmonie profonde – : Française, serais-tu son *accent aigu** ?
Si comme toi je demeurais ici, Je saurais sous quelle contrainte douce comme soie…
– Mon bonheur ! Mon bonheur !

Pars, musique, pars ! Laisse d'abord les ombres s'obscurcir Et grandir jusqu'à la nuit brune et tiède !
Il est encore trop tôt pour résonner, les ornements d'or Ne scintillent pas encore d'une splendeur de rose, Il reste encore beaucoup de jour, Beaucoup de jour pour faire des vers, des pas furtifs, pour chuchoter en solitaire – Mon bonheur ! Mon bonheur !

Vers des mers nouvelles

Là-bas – je veux aller ; et je me fie Désormais à moi et à mon poignet.
La mer est là qui s'offre, vers l'azur Se lance mon bateau génois.

Tout resplendit pour moi nouveau et renouvelé, Midi dort sur l'espace et le temps – : Seul *ton* œil – formidable
Me regarde, infinité !

Sils-Maria

J'étais assis ici à attendre, à attendre, – sans rien attendre, Par-delà bien et mal,

jouissant tantôt de la lumière, Tantôt de l'ombre, tout jeu seulement, Tout lac, tout midi, tout temps sans but.

Et soudain, amie ! Un devint Deux – – Et Zarathoustra passa devant moi…

Au mistral

(Chanson à danser)

Vent mistral, chasseur de nuages, Tueur de chagrin, nettoyeur du ciel, Mugissant, que je t'aime !

Ne sommes-nous pas tous deux d'un unique sein Les prémices, à un unique sort

Prédestinés éternellement ?

Là sur les sentiers de roche lisses Je cours, dansant, à ta rencontre, Dansant, comme tu siffles et chantes : Toi qui sans vaisseau ni rame,
De la liberté le frère le plus libre, Bondis sur les mers sauvages.

À peine éveillé, j'ai entendu ton appel, Me suis précipité aux degrés de roc, Jusqu'au mur jaune, sur la mer
Salut ! Déjà, tels les rapides
Torrents clair diamant,
Tu dévalais les monts, victorieux.

Sur les plaines du ciel
J'ai vu galoper tes coursiers,
J'ai vu le char qui t'emporte,
J'ai vu ta main s'élancer,
Quand sur le dos des coursiers
Tel l'éclair elle frappe de son fouet, –

Je t'ai vu bondir de ton char,
Pour te précipiter plus vite vers le bas, Je t'ai vu, comme ramassé en flèche, Fondre droit à l'abîme, – Tel un rayon doré qui perce
Les roses de la première aurore.

Danse à présent sur mille dos,
Dos des vagues, ruse des vagues – Salut, qui crée de *nouvelles* danses !
Dansons donc de mille manières,

Libre – soit appelé *notre* art, Gai – *notre* savoir !

De toute fleur cueillons
Un bouton pour notre gloire
Et deux feuilles encore pour notre couronne !
Dansons tels les troubadours
Entre saints et putains,
Entre Dieu et monde, notre danse !

Qui ne sait danser avec les vents, Qui doit s'envelopper de bandelettes, Grincheux, vieillard infirme,
Qui est pareil aux hypocrites,
Rustres d'honneurs, oies de vertu, Hors de notre paradis !

Faisons tourbillonner la poussière des routes Au nez de tous les malades,
Effarouchons cette engeance de malades !
Vidons toute la côte
Du souffle des poitrines décharnées, Des yeux sans courage !

Chassons ceux qui troublent le ciel, Noircissent le monde, attirent les nuages, Rendons limpide le royaume des cieux !
Mugissons… oh esprit de tous
Les esprits libres, avec toi, à deux, Mon bonheur bouillonne telle la tempête. –

– Et pour qu'éternelle soit la mémoire D'un bonheur tel, recueille son legs, Emporte la *couronne* dans les hauteurs !
Lance-la plus haut, plus loin, plus loin encore, Vole jusqu'en haut de l'échelle des cieux, Accroche-la – aux étoiles !

AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA

PREMIÈRE PARTIE

PROLOGUE DE ZARATHOUSTRA

1

Quand Zarathoustra eut trente ans, il quitta sa patrie et le lac de sa patrie et s'en fut dans la montagne. Il vécut là, se nourrissant de sa sagesse et de sa solitude, et dix ans passèrent sans qu'il en fût las. Mais il advint que son cœur changea, et un matin, s'étant levé avec l'aurore, il se présenta devant le soleil et lui parla ainsi : « Ô grand astre ! que serait ton bonheur, si tu n'avais ceux que tu éclaires ?

Voici dix ans que tu montes jusqu'à ma caverne ; tu te serais dégoûté de ta lumière et de ce trajet, si nous n'étions là, moi, mon aigle et mon serpent.

Mais nous t'attendions chaque matin, pour te prendre ton superflu, et t'en rendre grâces.

Vois : je suis saturé de ma sagesse, comme l'abeille qui a butiné trop de miel ; j'ai besoin de mains quémandeuses.

Je voudrais donner, prodiguer ma sagesse, jusqu'au jour où les sages d'entre les hommes se sentiront heureux de leur folie, les pauvres heureux de leur richesse.

Il me faudra pour cela descendre dans les profondeurs, comme tu le fais

chaque soir, quand tu plonges au-dessous de la mer pour aller porter ta lumière au monde souterrain, astre débordant de richesse.

Il me faudra comme toi *décliner*, ainsi que disent les hommes vers lesquels je veux descendre.

Bénis-moi donc, œil paisible qui peux voir sans envie même l'excès du bonheur !

Bénis la coupe qui va déborder, et que son or ruisselant aille porter partout le reflet de ta félicité.

Vois : cette coupe aspire à se vider de nouveau, et Zarathoustra aspire à redevenir homme. »

Ainsi commença le déclin de Zarathoustra.

2

Zarathoustra descendit seul la montagne sans rencontrer personne en chemin. Mais comme il entrait sous bois, il vit soudain se dresser devant lui un vieillard qui avait quitté son ermitage pour chercher des racines en forêt. Et le vieillard parla à Zarathoustra en ces termes : « Ce voyageur ne m'est pas inconnu ; il est passé par ici, voici bien des années. Il s'appelait Zarathoustra ; mais il a changé.

Dans ce temps-là, tu portais tes cendres à la montagne ; est-ce ton feu que tu portes maintenant au val ? Ne crains-tu point le châtiment des incendiaires ?

Oui, je reconnais Zarathoustra. Son regard est limpide et sa lèvre est pure de tout dégoût. Ne s'avance-t-il pas là sur un pas de danse ?

Zarathoustra a changé. Zarathoustra est redevenu enfant, Zarathoustra s'est réveillé. Que viens-tu chercher chez les dormeurs ?

Tu vivais dans ta solitude comme au sein d'une mer, et cette mer te portait. Malheur à toi, tu veux donc atterrir ? Malheur, tu veux donc de nouveau traîner toi-même le poids de ton corps ? »

Zarathoustra répondit : « J’aime les hommes. »

– « Pourquoi donc, dit le saint, me suis-je retiré en forêt et dans ce désert ? N’était-ce point que j’aimais trop les hommes ?

À présent, j’aime Dieu ; je n’aime pas les hommes. L’homme est une créature trop imparfaite à mon goût. Aimer les hommes me tuerait. »

Zarathoustra répondit : « Qui te parle d’aimer ! J’apporte aux hommes un présent. »

– « Ne leur donne rien, dit le saint. Prends-leur plutôt une part de leur fardeau, que tu les aideras à porter ; rien ne leur fera autant de plaisir ; et puisses-tu, toi aussi, t’en trouver bien !

Et si tu veux leur faire un présent, que ce soit une aumône et attends d’abord qu’ils t’en prient. »

– « Non, répliqua Zarathoustra, je ne fais pas l’aumône, je ne suis pas assez pauvre pour cela. »

Le saint se prit à rire de Zarathoustra et lui dit :

« Alors, tâche qu’ils acceptent tes trésors. Ils se méfient des solitaires et ne croient guère que nous venions leur faire des présents. »

Le son de nos pas le long des rues éveille un écho trop solitaire. C’est ainsi que la nuit, dans leurs lits, lorsqu’ils entendent passer un homme, longtemps avant le lever du soleil, ils se demandent : « Où va-t-il, ce voleur ? »

Ne va pas chez les hommes, reste sur les monts. Va-t’en plutôt chez les bêtes. Pourquoi ne veux-tu pas être comme moi – ours parmi les ours, oiseau parmi les oiseaux ?

– « Et que fait le saint en forêt ? » demanda Zarathoustra.

Le saint répondit : « Je fais des chansons et je les chante, et tout en composant mes chansons, je ris, je pleure et je grommelle, c’est ma façon de louer Dieu.

Chantant, pleurant, riant et grommelant, je loue ce Dieu qui est mon Dieu. Mais quel est donc ce présent que tu nous apportes ? »

Quand Zarathoustra eut entendu ces paroles, il prit congé du saint en disant : « Je ne manquerais pas de présents à vous faire ! Mais laisse-moi partir bien vite, de peur que je ne vous dérobe quelque chose ! » – Et c’est ainsi qu’ils prirent congé l’un de l’autre, le vieillard et l’homme fait, riant comme deux gamins.

Mais une fois que Zarathoustra fut seul, il se dit en son cœur : « Serait-ce possible ! Ce vieux saint dans sa forêt n’a pas encore entendu dire que *Dieu est mort* ! »

3

Quand Zarathoustra parvint à la ville voisine qui est située à la lisière des bois, il y trouva une grande foule assemblée sur la place. Car un danseur de corde était annoncé. Et Zarathoustra s'adressa au peuple en ces termes : « *Je vous enseigne le Surhumain*. L'homme n'existe que pour être dépassé. Qu'avez-vous fait pour le dépasser ?

Jusqu'à présent tous les êtres ont créé quelque chose qui les dépasse, et vous voudriez être le reflux de cette grande marée et retourner à la bête plutôt que de dépasser l'homme ?

Le singe, qu'est-il pour l'homme ? Dérision ou honte douloureuse. Tel sera l'homme pour le Surhumain : dérision ou honte douloureuse.

Vous avez fait le chemin qui va du ver à l'homme, et vous avez encore beaucoup du ver en vous. Jadis vous avez été singes, et même à présent l'homme est plus singe qu'aucun singe.

Même le plus sage d'entre vous n'est encore qu'un être hybride et disparate, mi-plante, mi-fantôme. Vous ai-je dit de devenir fantômes ou plantes ?

Voici, je vous enseigne le Surhumain.

Le Surhumain est le sens de la terre. Que votre vouloir dise : Puisse le Surhumain devenir le sens de la terre !

Je vous en conjure, ô mes frères, *demeurez fidèles à la terre* et ne croyez pas ceux qui vous parlent d'espérances supraterrestres. Sciemment ou non, ce sont des empoisonneurs.

Ce sont des contempteurs de la vie, des moribonds, des intoxiqués dont la terre est lasse : qu'ils périssent donc !

Blasphémer Dieu était jadis le pire des blasphèmes, mais Dieu est mort et morts avec lui ces blasphémateurs. Désormais le crime le plus affreux, c'est de blasphémer la terre et d'accorder plus de prix aux entrailles de l'insondable qu'au sens de la terre.

Jadis l'âme jetait sur le corps un regard de mépris ; et rien n'était estimé plus haut que ce mépris. Elle le voulait maigre, hideux, famélique. Elle pensait ainsi échapper à ce corps et à la terre.

Cette âme elle-même, oh ! qu'elle était encore maigre, hideuse et famélique ! Et cette âme trouvait sa volupté à être cruelle !

Mais vous, mes frères, dites-moi : votre corps, que révèle-t-il de votre âme ? Votre âme n'est-elle pas misère, fange et pitoyable suffisance ?

En vérité, l'homme est un torrent bourbeux. Il faut être la mer à tout le moins

pour absorber en soi un torrent bourbeux sans en être sali.

Voici, je vous enseigne le Surhumain. Il est cette mer, votre grand mépris ira se perdre en lui.

Quel peut être le plus grand événement de votre vie ? C'est l'heure du grand mépris. L'heure où vous prendrez en dégoût votre bonheur lui-même, et votre raison et votre vertu.

L'heure où vous vous direz : « Qu'importe mon bonheur ! Il n'est que misère, fange et pitoyable suffisance. Or mon bonheur devrait être une justification de l'existence. »

L'heure où vous vous direz : « Qu'importe ma raison ! A-t-elle faim de savoir, comme le lion a faim de pâture ? Elle n'est que misère, fange et pitoyable suffisance. »

L'heure où vous vous direz : « Qu'importe ma vertu ? Elle ne m'a pas encore rendu fou. Que je suis las de mon bien et de mon mal ! Tout cela n'est que misère, fange et pitoyable suffisance. »

L'heure où vous vous direz : « Qu'importe ma justice ! Il ne me semble pas que je sois encore tout feu tout flamme. Or le juste est tout feu, tout flamme. »

L'heure où vous vous direz : « Qu'importe ma pitié ! La pitié n'est-elle pas la croix où l'on cloue celui qui aime les hommes ? Or ma pitié ne m'a pas crucifié. »

Vous êtes-vous déjà dit ces choses ? Avez-vous déjà poussé ce cri ? Hélas ! que ne vous ai-je entendu crier ainsi !

Ce n'est pas votre péché, c'est votre plate satisfaction qui crie au ciel ; c'est votre parcimonie, même dans le péché, qui crie au ciel.

Où est l'éclair qui vous léchera de sa flamme ? Où est la folie contre laquelle il faudra vous faire inoculer ?

Voici, je vous enseigne le Surhumain. Il est cet éclair, il est cette folie. »

Quand Zarathoustra eut parlé ainsi, un homme s'écria du milieu de la foule : « Assez parlé de ce saltimbanque ! Montrez-le-nous à présent ! » Et tout le peuple se moquait de Zarathoustra. Mais le saltimbanque, qui avait pris ce discours pour lui, se mit aussitôt à l'ouvrage.

4

Zarathoustra, cependant, regardait la foule avec stupéfaction. Et il parla ainsi :

« L'homme est une corde tendue entre la bête et le Surhumain – une corde au-dessus d'un abîme.

Danger de franchir l'abîme – danger de suivre cette route – danger de regarder en arrière – danger d'être saisi d'effroi et de s'arrêter court !

La grandeur de l'Homme, c'est qu'il est un pont et non un terme ; ce qu'on peut aimer chez l'Homme, c'est qu'il est *transition* et *perdition*.

J'aime ceux qui ne savent vivre qu'à condition de périr, car en périssant ils se dépassent.

J'aime ceux qu'emplit un grand mépris, car ils portent en eux le respect suprême, ils sont les flèches du désir tendu vers l'autre rive.

J'aime ceux qui n'ont pas besoin de chercher par-delà les étoiles une raison de périr et de se sacrifier, mais qui s'immolent à la terre, afin que la terre soit un jour l'empire du Surhumain.

J'aime celui qui ne vit que pour savoir, et qui veut savoir afin de permettre un jour que le Surhumain vive. C'est ainsi qu'à sa façon il veut sa propre perte.

J'aime celui qui œuvre et invente afin de bâtir un jour au Surhumain sa demeure et d'aménager pour sa venue la terre, l'animal et la plante ; c'est ainsi qu'à sa façon il veut sa propre perte.

J'aime celui qui aime sa vertu ; car la vertu est volonté de périr et flèche de l'infini désir.

J'aime celui qui ne met pas en réserve la moindre goutte de son esprit, mais qui est la quintessence de sa propre vertu ; c'est à l'état d'esprit quintessencié qu'il franchira le pont.

J'aime celui qui fait de sa vertu son penchant et sa fatalité ; c'est ainsi que pour l'amour de sa vertu il veut à la fois vivre encore et ne plus vivre.

J'aime celui qui ne veut point avoir trop de vertus. Une vertu, c'est plus de vertu que deux, c'est un nœud plus fort où s'accroche le destin.

J'aime celui dont l'âme en sa prodigalité refuse toute gratitude, et ne rend jamais rien ; car il donne sans cesse et ne réserve rien pour soi.

J'aime celui qui est saisi de honte quand les dés tombent en sa faveur et qui se demande alors : « Suis-je un tricheur ? » Car sa volonté est de périr.

J'aime celui qui répand devant ses actions une jonchée de paroles dorées et qui tient toujours plus qu'il n'a promis ; car sa volonté est de périr.

J'aime celui qui par avance justifie les hommes futurs et délivre ceux du

passé ; car sa volonté est de périr par ceux d'aujourd'hui.

J'aime celui qui châtie son Dieu parce qu'il aime son Dieu ; car il périra de la colère de son Dieu.

J'aime celui dont l'âme est profonde jusque dans ses blessures et qui peut mourir de quelque incident futile ; car c'est volontiers qu'il franchit le pont.

J'aime celui dont l'âme est débordante au point qu'il perd conscience de soi-même et porte toutes choses en lui ; ainsi c'est la totalité des choses qui cause sa perte.

J'aime celui qui est libre de cœur et d'esprit ; sa tête sert tout au plus d'entrailles à son cœur, et c'est son cœur qui le pousse à périr.

J'aime tous ceux qui sont semblables à ces lourdes gouttes qui tombent une à une du nuage noir suspendu au-dessus des hommes ; ils annoncent que l'éclair est proche, ils périssent d'en être les annonciateurs.

Voici, je suis l'annonciateur de la foudre, je suis une lourde goutte tombée de la nue ; mais cette foudre, c'est le *Surhumain*. »

5

Après que Zarathoustra eut prononcé ces paroles, il considéra de nouveau la foule en silence. « Les voilà, se dit-il en son cœur, les voilà qui rient ; ils ne me comprennent point, je ne suis pas la bouche qui convient à ces oreilles.

Faut-il d'abord que je leur crève le tympan pour qu'ils apprennent à entendre avec leurs yeux ? Faut-il battre des cymbales et hurler comme les prédicateurs de carême ? Ou ne croient-ils qu'aux propos des bafouilleurs ?

Il est une chose dont ils sont fiers. Comment appellent-ils cette chose dont ils sont fiers ? Ils l'appellent la culture, c'est ce qui les distingue des chevriers.

C'est pourquoi ils n'aiment point qu'on les traite par le mépris. C'est à leur orgueil que je vais m'adresser.

Je leur parlerai de ce qu'il y a de plus méprisable au monde, je veux dire du *Dernier Homme*. »

Et Zarathoustra parla au peuple en ces termes :

« Il est temps que l'homme se fixe un but. Il est temps que l'homme plante le germe de son espérance suprême.

Son sol est encore assez riche pour cela. Mais ce sol, un jour, devenu pauvre et débile, ne pourra plus donner naissance à un grand arbre.

Hélas ! le temps approche où l'Homme ne lancera plus par-delà l'humanité la flèche de son désir, où la corde de son arc aura désappris de vibrer.

Je vous le dis, il faut avoir encore du chaos en soi pour enfanter une étoile dansante. Je vous le dis, vous avez encore du chaos en vous.

Hélas ! Le temps vient où l'homme deviendra incapable d'enfanter une étoile dansante. Hélas ! ce qui vient, c'est l'époque de l'homme méprisable entre tous, qui ne saura même plus se mépriser lui-même.

Voici, je vais vous montrer le *Dernier Homme* :

« Qu'est-ce qu'aimer ? Qu'est-ce que créer ? Qu'est-ce que désirer ? Qu'est-ce qu'une étoile ? » Ainsi parlera le Dernier Homme, en clignant de l'œil.

La terre alors sera devenue exiguë, on y verra sautiller le Dernier Homme qui rapetisse toute chose. Son engeance est aussi indestructible que celle du puceron ; le Dernier Homme est celui qui vivra le plus longtemps.

« Nous avons inventé le bonheur », diront les Derniers Hommes, en clignant de l'œil.

Ils auront abandonné les contrées où la vie est dure ; car on a besoin de chaleur. On aimera encore son prochain et l'on se frottera contre lui, car il faut de la chaleur.

La maladie, la méfiance leur paraîtront autant de péchés ; on n'a qu'à prendre garde où l'on marche ! Insensé qui trébuche encore sur les pierres ou sur les hommes !

Un peu de poison de temps à autre ; cela donne des rêves agréables. Et beaucoup de poison pour finir, afin d'avoir une mort agréable.

On travaillera encore, car le travail distrait. Mais on aura soin que cette distraction ne devienne jamais fatigante.

On ne deviendra plus ni riche ni pauvre ; c'est trop pénible. Qui donc voudra encore gouverner ? Qui donc voudra obéir ? L'un et l'autre sont trop pénibles.

Pas de berger et un seul troupeau ! Tous voudront la même chose, tous seront égaux ; quiconque sera d'un sentiment différent entrera volontairement à l'asile des fous.

« Jadis, tout le monde était fou », diront les plus malins, en clignant de l'œil.

On sera malin, on saura tout ce qui s'est passé jadis ; ainsi l'on aura de quoi se

gausser sans fin. On se chamaillera encore, mais on se réconciliera bien vite, de peur de se gâter la digestion.

On aura son petit plaisir pour le jour et son petit plaisir pour la nuit ; mais on révérera la santé.

« Nous avons inventé le bonheur », diront les Derniers Hommes, en clignant de l'œil. »

Ici prit fin le premier discours de Zarathoustra qu'on appelle aussi le Prologue ; car à ce moment les cris et l'hilarité de la foule l'interrompirent. « Donne-nous ce Dernier Homme, ô Zarathoustra, criaient-ils ; fais de nous ces Derniers Hommes ! Et garde pour toi ton Surhumain ! » Et tout le peuple exultait et faisait entendre des claquements de langue. Mais Zarathoustra en fut affligé et se dit en son cœur : « Ils ne me comprennent point, je ne suis pas la bouche qui convient à ces oreilles.

J'ai trop longtemps vécu en montagne, j'ai trop écouté les ruisseaux et les arbres ; je leur parle à présent comme on parle aux chevriers.

Mon âme n'est point ébranlée, elle est claire comme la montagne au matin. Mais eux me croient froid, ils me prennent pour un sinistre farceur.

Et maintenant ils me regardent en ricanant ; non contents de ricaner, ils me haïssent par surcroît. Il y a de la glace dans ces rires. »

6

Mais il advint alors une chose qui rendit toutes les bouches muettes et fixes tous les regards. Dans l'entre-temps, le saltimbanque avait commencé son ouvrage ; il était sorti d'une petite porte et marchait sur la corde tendue entre deux tours au-dessus de la place et de la foule ; mais comme il avait fait juste la moitié du chemin, la petite porte s'ouvrit de nouveau et un gars bariolé qui avait l'air d'un paillasse en sortit d'un bond et courut à grands pas vers le premier.

« Avance donc, boiteux, criait-il de son horrible voix ; avance, traînard, sournois, face de carême ! Et prends garde que je ne te chatouille de mon talon ! Que fais-tu là entre ces deux tours ? C'est dans la tour qu'est ta place, on devrait t'enfermer, tu barres la route à un meilleur que toi. » – Et à chaque mot il approchait davantage ; mais comme il n'était plus qu'à un pas derrière le premier, il arriva cette chose épouvantable qui rendit toutes les bouches muettes et fixes tous les regards : le nouveau venu poussa un cri diabolique et sauta par-dessus celui qui lui barrait la route. Or celui-ci, voyant la victoire de son rival, perdit la tête et lâcha la corde ; il jeta aussitôt son balancier et tomba plus vite encore dans le vide, en un tourbillon de bras et de jambes. La place et la foule ressemblaient à la mer quand la tempête s'élève ; tous s'enfuirent en tous sens, pêle-mêle, surtout à l'endroit où le corps allait s'abattre.

Mais Zarathoustra ne bougea pas, et le corps tomba tout près de lui, meurtri et brisé, mais vivant encore. Au bout d'un instant le blessé reprit conscience et vit Zarathoustra s'agenouiller à ses côtés : « Que fais-tu là ? dit-il enfin, je le savais depuis longtemps, que le Diable me ferait un croc-en-jambe. À présent il va m'entraîner en enfer ; vas-tu l'en empêcher ? »

– « Sur mon honneur, ami, répondit Zarathoustra, tout ce dont tu parles n'existe pas ; il n'y a ni Diable ni enfer. Ton âme va mourir plus vite encore que ton corps ; n'aie donc plus de crainte. »

L'homme leva un regard méfiant. « Si tu dis vrai, dit-il, je ne perdrai rien en perdant la vie. Je ne suis guère plus qu'un animal qu'on a dressé à danser, à force de coups et de maigre pitance. »

– « Non pas, dit Zarathoustra. Tu as fait du danger ton métier, il n'y a rien là de méprisable. À présent tu vas mourir de ton métier, aussi vais-je t'enterrer de mes mains. »

À ces paroles, le mourant ne répondit plus ; mais il agita la main comme s'il cherchait la main de Zarathoustra pour le remercier.

Cependant le soir tombait et la place publique s'enveloppait de ténèbres ; alors la foule se dispersa, car la curiosité même et la frayeur se lassent. Mais Zarathoustra demeurait assis par terre auprès du mort, plongé dans ses pensées ; et il en oubliait le temps. Enfin la nuit vint et un vent froid souffla sur le solitaire. Alors Zarathoustra se leva et se dit en son cœur : « En vérité, Zarathoustra a fait une belle pêche aujourd'hui ! Non pas un homme, mais un cadavre !

La vie humaine est sinistre et toujours dénuée de sens ; un paillasse suffit à lui devenir fatal.

J'enseignerai aux hommes quel est le sens de leur existence, je veux dire le Surhumain, l'éclair qui doit jaillir de la lourde nuée humaine.

Mais je suis encore bien loin d'eux, et mes pensées ont un sens qui ne parle pas à leurs sens. Les hommes ne voient encore en moi qu'un moyen terme entre un fou et un cadavre.

Obscure est la nuit, obscures sont les voies de Zarathoustra. Viens, compagnon rigide et glacé ! je t'emporterai là-bas où je t'enterrerai de mes mains. »

8

Ayant ainsi parlé en son cœur, Zarathoustra chargea sur son dos le cadavre et se mit en chemin. Et il avait à peine fait cent pas qu'un homme se glissa près de lui et lui chuchota quelques mots à l'oreille ; or celui qui parlait, c'était le paillasse de la tour. « Éloigne-toi de cette ville, dit-il, ô Zarathoustra, il y a ici trop de gens qui te haïssent. Les bons et les justes te haïssent et disent que tu es leur ennemi et que tu les méprises ; les fidèles de la vraie foi te haïssent et disent

que tu es un danger pour la foule. Tu as eu la chance qu'on ait ri de toi ; et en vérité tu as parlé comme un bouffon. Tu as eu la chance de t'associer à ce chien mort ; en t'abaissant ainsi tu t'es sauvé pour aujourd'hui. Mais éloigne-toi de cette ville – sinon demain je pourrai sauter par-dessus ton dos, moi vivant par-dessus un mort. » Ayant ainsi parlé l'homme disparut ; mais Zarathoustra poursuivit son chemin au long des ruelles obscures.

À la porte de la ville il rencontra les fossoyeurs ; levant leur torche à la hauteur de son visage, ils reconnurent Zarathoustra et se gaussèrent fort de lui. « Voilà Zarathoustra qui emporte ce chien crevé ! À la bonne heure ! Zarathoustra s'est fait fossoyeur ! Car nous ne salirons pas nos mains pour un pareil gibier. Zarathoustra veut donc voler sa pâture au Diable ? Enfin, soit ; bon courage et bon appétit ! Pourvu que le Diable ne soit pas un voleur plus fort que Zarathoustra ! Il est capable de les enlever tous les deux, de les dévorer tous les deux ! » Et ils se mirent à rire en se parlant à l'oreille.

Zarathoustra poursuivit sa route sans répliquer un mot. Après avoir marché deux heures, et dépassé forêts et marécages il se lassa d'entendre le hurlement affamé des loups, et lui-même eut faim. Il s'arrêta donc devant une maison isolée où brûlait une lumière.

« La faim m'assaille comme un brigand, dit Zarathoustra. Ma faim m'assaille au milieu des forêts et des marécages, en pleine nuit.

Ma faim a de singuliers caprices. Souvent elle ne me vient qu'après le repas, et aujourd'hui elle ne m'est pas venue de tout le jour. Où donc se cachait-elle ? »

Parlant ainsi, Zarathoustra frappa à la porte de la maison. Un vieillard parut, portant une lumière, et demanda : « Qui vient chez moi troubler mon mauvais sommeil ? »

– « Un vivant et un mort, dit Zarathoustra. Donnez-moi à manger et à boire, j'ai oublié d'y penser pendant la journée. Qui nourrit l'affamé rassasie son âme ; ainsi parle la sagesse. »

Le vieillard s'éloigna, mais revint aussitôt et offrit à Zarathoustra du pain et du vin. « C'est une mauvaise contrée pour les affamés, dit-il. C'est pourquoi j'y habite. Hommes et bêtes viennent à mon ermitage. Mais dis donc à ton compagnon de manger et de boire aussi, il est plus fatigué que toi. »

Zarathoustra répondit : « Mon compagnon est mort, je l'en persuaderai difficilement. »

– « Peu m'importe, dit le vieux d'un ton bourru, quand on frappe à ma porte, il faut accepter ce que j'offre. Mangez et portez-vous bien ! »

Là-dessus Zarathoustra marcha deux heures encore, se fiant à la route et à la lueur des étoiles ; car il avait l'habitude de marcher la nuit, et c'était son goût de regarder en plein visage tous les dormeurs. Mais quand parut l'aube,

Zarathoustra se trouva dans une profonde forêt où l'on ne voyait plus aucun chemin. Alors il déposa le mort dans un arbre creux, à son chevet – car il voulait le mettre à l'abri des loups – et se coucha lui-même sur le sol, dans la mousse. Et bientôt il s'endormit, le corps las, mais l'âme inflexible.

9

Zarathoustra dormit longtemps, et non seulement l'aurore mais aussi la matinée passèrent sur son visage. Mais enfin il ouvrit les yeux ; surpris Zarathoustra regarda la forêt et le silence, surpris il regarda en lui-même. Puis il se leva vite, comme un navigateur qui aperçoit soudain la terre, et poussa un cri de joie : car il apercevait une vérité nouvelle. Et il parla ainsi à son cœur : « Une clarté m'est apparue : j'ai besoin de compagnons, et de compagnons vivants, non pas de compagnons morts et de cadavres que j'emporte avec moi où je veux.

C'est de compagnons vivants que j'ai besoin, de compagnons qui me suivront parce qu'ils voudront me suivre, et me suivre où je veux.

Une clarté m'est apparue : ce n'est pas à la foule que doit parler Zarathoustra, mais à des compagnons. Zarathoustra ne sera ni le berger d'un troupeau ni le chien du berger.

Je suis venu détourner du troupeau beaucoup de brebis. Il faut que la foule et le troupeau soient irrités contre moi ; Zarathoustra veut que les bergers voient en lui un brigand.

J'ai dit : les bergers ; mais eux se nomment les fidèles de la vraie foi. J'ai dit : les bergers ; mais eux se nomment les croyants de la vraie foi.

Voyez-les, ces bons et ces justes ! Quel est celui qu'ils haïssent le plus ? C'est celui qui brise leurs tables de valeurs, le brise-tout, le brigand ; or celui-là, c'est le créateur.

Voyez-les, ces fidèles de toutes les fois ! Quel est celui qu'ils haïssent le

plus ? Celui qui brise leurs tables de valeurs, le brise-tout, le brigand : mais celui-là, c'est le créateur.

Le créateur se cherche des compagnons et non des cadavres ; il ne veut ni troupeaux ni fidèles. Il cherche des créateurs pour s'associer à lui, de ceux qui gravent sur des tables nouvelles des valeurs nouvelles.

Le créateur se cherche des compagnons pour l'aider dans sa moisson, car les moissons chez lui sont mûres. Mais il lui manque cent faucilles, aussi arrache-t-il les épis à poignées, et il s'en irrite.

Le créateur se cherche des compagnons, de ceux qui savent aiguiser leurs faucilles. On les appellera destructeurs et détracteurs du Bien et du Mal. Mais ce sont des moissonneurs, qui moissonnent d'abord et se reposent ensuite.

Zarathoustra cherche des hommes qui veuillent créer avec lui, moissonner avec lui, prendre leur repos avec lui. Qu'a-t-il à faire de troupeaux, de bergers et de cadavres !

Et toi, mon premier compagnon, repose en paix ! je t'ai enseveli avec soin dans ton arbre creux, je t'ai bien caché à l'abri des loups.

Mais je te quitte, les temps sont mûrs. Du crépuscule à l'aurore il m'est survenu une vérité nouvelle.

Je ne serai ni berger ni fossoyeur. Je ne parlerai même plus au peuple ; c'est pour la dernière fois que j'ai parlé à un mort.

C'est aux créateurs, aux moissonneurs, à ceux qui se reposent une fois la tâche faite, que je veux m'associer ; je leur montrerai l'arc-en-ciel et tous les échelons qui mènent au Surhumain.

C'est aux solitaires que je dirai mon chant ; à ceux qui se sont retirés seuls ou à deux dans la solitude ; et quiconque a encore des oreilles pour entendre de l'inouï, j'accablerai son cœur de tout le poids de mon bonheur.

Je tends à mon but, je suis ma route ; je bondirai par-dessus hésitants et retardataires. Ainsi mon avance hâtera leur perte. »

Zarathoustra avait ainsi parlé en son cœur quand le soleil atteignit son zénith ; il leva les yeux, fouillant les hauteurs du ciel, car il entendait au-dessus de lui l'appel strident d'un oiseau. Et voici, un aigle décrivait de larges cercles dans l'air, et un serpent se suspendait à lui, non comme une proie, mais en ami ; car il s'enroulait autour du cou de l'oiseau.

« Voici mes animaux ! dit Zarathoustra, le cœur plein de joie.

L'animal le plus fier sous le soleil et l'animal le plus sage sous le soleil. Ils sont partis en reconnaissance.

Ils veulent reconnaître si Zarathoustra est encore en vie. Et de fait, suis-je encore en vie ?

J'ai trouvé qu'il est plus dangereux de vivre chez les Hommes que chez les bêtes. Zarathoustra suit des voies périlleuses. Que mes animaux me guident ! »

Ayant dit ces mots, Zarathoustra se souvint des paroles du saint en forêt ; il soupira et se dit en son cœur :

« Que ne suis-je plus sage ! Que ne suis-je pure sagesse, comme mon serpent !

Mais je demande là l'impossible, je prierai donc que mon Orgueil aille toujours de pair avec ma Sagesse.

Et si ma sagesse un jour m'abandonne – hélas, elle aime à s'envoler ! – puisse alors mon orgueil suivre au vol ma folie ! »

Ainsi commença le déclin de Zarathoustra.

LES DISCOURS DE ZARATHOUSTRA

DES TROIS MÉTAMORPHOSES

Je vais vous dire les trois métamorphoses de l'esprit : comment l'esprit se change en chameau, le chameau en lion, et le lion en enfant, pour finir.

Il y a bien des choses qui semblent pesantes à l'esprit, à l'esprit robuste et patient, et tout imbu de respect ; sa force réclame de lourds fardeaux, les plus lourds qui soient au monde.

« Qu'y a-t-il de lourd à porter ? » dit l'esprit devenu bête de somme, et il s'agenouille, tel le chameau qui demande à être bien chargé.

« Quelle est la tâche la plus lourde, ô héros, demande l'esprit devenu bête de somme, que je l'assume, afin de jouir de ma force.

Serait-ce de s'humilier pour meurtrir son orgueil ? De faire éclater sa folie pour bafouer sa sagesse ?

Serait-ce d'abandonner une cause triomphante ? De gravir de hautes montagnes afin de tenter le Tentateur ?

Serait-ce de se nourrir des glands et de l'herbe de la connaissance, et de faire jeûner son âme pour l'amour de la vérité ?

Serait-ce, étant malade, de congédier les consolateurs et de lier amitié avec des sourds qui n'entendent jamais ce que l'on désire ?

Ou de descendre dans une eau bourbeuse, si c'est l'eau de la vérité, et de ne point écarter de soi les grenouilles froides et les crapauds cuisants ?

Ou encore d'aimer ceux qui nous méprisent et de tendre la main au fantôme qui cherche à nous effrayer ? »

Mais l'esprit docile prend sur lui tous ces lourds fardeaux ; pareil au chameau chargé qui se hâte de gagner le désert, il se hâte lui aussi de gagner son désert.

Et là, dans cette solitude extrême, se produit la deuxième métamorphose : l'esprit devient lion. Il entend conquérir sa liberté et être le roi de son propre désert.

Il se cherche un dernier maître ; il sera l'ennemi de ce dernier maître et de son dernier Dieu ; il veut se mesurer avec le grand dragon, et le vaincre.

Quel est ce grand dragon que l'esprit refuse désormais d'appeler son seigneur et son Dieu ? Le nom du grand dragon, c'est « Tu dois ». Mais l'âme du lion dit : « Je veux ! »

« Tu dois » lui barre la route, tout brillant d'or, couvert d'écailles, et sur chacune de ces écailles brillent en lettres d'or ces mots : « Tu dois ».

Des valeurs millénaires brillent sur ces écailles, et ainsi parle le plus puissant de tous les dragons : « Toutes les valeurs des choses étincellent sur mon corps.

Toutes les valeurs ont été créées dans le passé, et la somme de toutes les valeurs créées, c'est moi. » En vérité, il ne devra plus y avoir de « je veux »… Ainsi parle le dragon.

Mes frères, à quoi sert d'avoir ce lion dans l'esprit ? Pourquoi ne suffit-il point de l'animal patient, résigné et respectueux ?

Créer des valeurs nouvelles, le lion lui-même n'y est pas encore apte ; mais s'affranchir afin de devenir apte à créer des valeurs nouvelles, voilà ce que peut la force du lion.

Pour conquérir sa propre liberté et le droit sacré de dire non, même au devoir, pour cela, mes frères, il faut être lion.

Conquérir le droit à des valeurs nouvelles, c'est pour un esprit patient et laborieux l'entreprise la plus redoutable. Et certes il y voit un acte de brigandage et de proie.

Ce qu'il aimait naguère comme son bien le plus sacré, c'est le « Tu dois ». Il lui faut à présent découvrir l'illusion et l'arbitraire au fond même de ce qu'il y a de plus sacré au monde, et conquérir ainsi de haute lutte le droit de s'affranchir de cet attachement ; pour exercer une pareille violence, il faut être lion.

Mais dites-moi, mes frères, que peut encore l'enfant, dont le lion lui-même eût été incapable ? Pourquoi le lion ravisseur doit-il encore devenir enfant ?

C'est que l'enfant est innocence et oubli, commencement nouveau, jeu, roue qui se meut d'elle-même, premier mobile, affirmation sainte.

En vérité, mes frères, pour jouer le jeu des créateurs il faut être une affirmation sainte ; c'est *son* propre vouloir que veut à présent l'esprit ; qui a perdu le monde, il conquiert *son* propre monde.

je vous ai dit les trois métamorphoses de l'esprit : comment l'esprit s'est changé en chameau, le chameau en lion, et le lion en enfant, pour finir.

Ainsi parlait Zarathoustra, et il séjournait alors dans la ville qu'on appelle « Vache bariolée ».

DES CHAIRES DE LA VERTU

On vantait à Zarathoustra un sage qui excellait à parler du sommeil et de la vertu, ajoutant qu'il était comblé d'honneurs et d'argent et que tous les jeunes gens se pressaient aux pieds de sa chaire. Zarathoustra alla le trouver et prit place avec tous les disciples au pied de la chaire. Et le sage parla ainsi : « Honorez, respectez le sommeil ! C'est le premier principe. Évitez tous ceux qui dorment mal et restent éveillés la nuit.

Le voleur lui-même est pris de honte en présence du sommeil, son pas léger passe furtif dans la nuit. Mais le veilleur de nuit est sans pudeur, c'est sans pudeur qu'il porte son cor.

Ce n'est pas une petite affaire que de savoir dormir ; il faut avoir veillé tout un jour pour y réussir.

Dix fois par jour tu remporteras une victoire sur toi-même ; voilà qui donne une bonne fatigue, voilà l'opium de l'âme.

Dix fois tu te réconcilieras avec toi-même ; car se faire violence est amer, et l'on dort mal sur sa rancœur.

Tâche de découvrir dix vérités chaque jour, de peur que tu ne passes la nuit à chercher la vérité et que ton âme ne reste affamée.

Dix fois le jour tâche de rire et de t'égayer, sinon tu seras harcelé la nuit par ton estomac, ce père de la mélancolie.

C'est une vérité peu connue, qu'il faut avoir toutes les vertus pour bien dormir. Porterai-je un faux témoignage ? Commettrai-je adultère ?

Convoiterai-je la servante de mon prochain ? Tout cela s'accorderait niai avec un bon sommeil.

Et même si l'on possède toutes les vertus, il faut encore y ajouter cette virtuosité, de savoir envoyer coucher à temps les vertus elles-mêmes.

Prends garde qu'elles ne se chamaillent entre elles, les bonnes petites. Et sur ton dos, malheureux !

Paix avec Dieu et avec ton prochain, voilà ce qu'exige un bon sommeil. Et paix au diable de ton prochain. Sinon il viendra te hanter la nuit.

Respect de l'autorité, obéissance à l'autorité, même cagneuse. Voilà ce qu'exige un bon sommeil. Est-ce ma faute si le pouvoir aime à marcher sur des

jambes cagneuses ?

Celui qui mène paître ses brebis sur le plus vert pâturage sera toujours à mes yeux le meilleur des bergers ; voilà qui favorise un bon sommeil.

Je ne me souhaite ni grands honneurs ni grandes richesses ; ils échauffent la bile. Mais on dort mal, faute d'une bonne renommée et d'un petit magot.

J'aime mieux recevoir une société restreinte qu'une méchante société ; mais il faut qu'elle sache arriver et se retirer à propos. C'est favorable à un bon sommeil.

J'aime fort aussi les pauvres en esprit ; ils aident à bien dormir. Bienheureux les pauvres en esprit, surtout quand on leur donne toujours raison.

Ainsi s'écoule la journée de l'homme vertueux. La nuit venue, je me garde bien d'appeler le sommeil. Il n'aime point qu'on l'appelle, ce seigneur de toutes les vertus.

Mais je repasse tout ce que j'ai fait et pensé au cours de la journée. Et ruminant avec une patience de vache, je me demande : Quelles ont été tes dix victoires sur toi-même ?

Et tes dix réconciliations, et tes dix vérités, et les dix éclats de rire qui t'ont ragaillardi le cœur ?

Rêvant ainsi et bercé par mes quarante pensées, je me sens soudain envahi par le sommeil que je n'ai pas appelé, lui, le seigneur de toutes les vertus.

Le sommeil frappe mes yeux, qui s'appesantissent. Le sommeil touche mes lèvres, qui restent béantes.

En vérité il vient à pas feutrés, le plus charmant des voleurs, il vient me voler mes pensées ; et j'en reste stupide, autant que cette chaire elle-même.

Mais je ne lui résisterai pas longtemps ; et déjà me voilà couché. »

Quand Zarathoustra eut entendu ce sage parler ainsi, il rit en son cœur, car une lumière s'était levée en lui. Et il se dit en son cœur : « M'est avis que ce sage est un fou, avec ses quarante pensées ; mais je crois qu'il s'entend à bien dormir.

Bienheureux ceux qui habitent près de ce sage ! Pareil sommeil est contagieux, même à travers un mur épais.

Un charme émane de sa chaire elle-même. Ce n'est pas en vain que les jeunes gens viennent s'asseoir aux pieds de ce prédicateur de vertu.

Sa sagesse consiste à veiller afin de bien dormir. Et en vérité, si la vie n'avait point de sens et que je dusse faire choix de quelque absurdité, c'est ce genre d'absurdité que je préférerais, moi aussi.

J'aperçois à présent ce qu'on cherchait avant tout jadis, lorsqu'on se mettait en quête de professeurs de vertu : on cherchait à s'assurer un bon sommeil et des vertus soporifiques.

Pour tous ces illustres sages en chaire, la sagesse était un sommeil sans rêves ; ils ne connaissaient pas à la vie de sens plus relevé.

Aujourd'hui encore il existe des gens qui ressemblent à ce prédicateur de vertu, et tous ne sont pas aussi honnêtes ; mais leur temps est révolu. Et ils ne resteront pas longtemps debout ; les voilà déjà couchés.

Heureux sont-ils d'avoir sommeil ; car bientôt ils s'endormiront. »

Ainsi parlait Zarathoustra.

DE CEUX DE L'OUTRE-MONDE

Zarathoustra lui aussi, comme tous les hallucinés de l'outre-monde, avait jadis lancé la flèche de son illusion par-delà l'humanité. Le monde m'apparut alors comme l'œuvre d'un Dieu souffrant et torturé.

Le monde me paraissait un songe, un poème inventé par un Dieu, une nuée irisée déployée devant les yeux d'un divin mécontent.

Bien et mal, joie et peine, moi et toi – autant de nuées irisées devant ses yeux créateurs. Le Créateur voulait détourner de soi le regard : c'est alors qu'il créa le monde.

Joie enivrante pour celui qui souffre, que de détourner les yeux de sa propre souffrance et de s'oublier. Le monde, jadis, me semblait joie enivrante et oubli de soi.

Ce monde éternellement imparfait, image d'une éternelle contradiction, et imparfaite image, m'apparaissait comme une joie enivrante pour son imparfait Créateur. Tel je m'imaginais le monde.

Aussi, pareil à tous les visionnaires de l'autre monde, ai-je lancé au-delà de l'homme la flèche de mon désir illusoire. Au-delà de l'homme, en vérité ?

Hélas ! mes frères, ce Dieu que je créais était ouvrage d'homme et folie humaine, comme tous les dieux.

Il était homme, pauvre fragment d'homme et de moi, fantôme né de ma cendre et de ma flamme, et certes il ne me venait point de l'au-delà.

Qu'arriva-t-il, mes frères ? Je sus me vaincre, bien que souffrant ; je portai mes cendres aux monts, j'inventai une flamme plus claire. Et voici, le fantôme *s'évanouit* devant moi.

Pour moi, guéri désormais, ce serait douleur et tourment que de croire encore à de tels fantômes, ce serait humiliation et douleur. Voilà ce que j'ai à dire à ces

gens de l'outre-monde.

Douleur et impuissance ont créé tous les outre-mondes, et ce bref délire de bonheur qu'éprouve seul celui qui souffre le plus.

La lassitude qui veut d'*un seul* bond, d'un bond mortel, atteindre son terme, cette pauvre lassitude ignorante qui ne veut même plus vouloir, c'est elle qui a créé tous les dieux et tous les outre-mondes.

Croyez-moi, mes frères : c'est le corps désespérant du corps qui a promené sur les ultimes murailles les doigts tâtonnants de l'esprit égaré.

Croyez-moi, mes frères : c'était le corps désespérant de la terre qui entendait parler les entrailles de l'être.

Il a voulu enfoncer du front les ultimes murailles, y passer la tête, et pas la tête seulement : il a voulu passer tout entier dans « l'autre monde ».

Mais il échappe aux prises de l'homme, cet autre monde, ce monde inhumain et déshumanisé, ce néant céleste ; et les entrailles de l'être ne parlent point à l'homme, à moins qu'elles ne lui parlent par la voix même de l'homme.

Tâche malaisée, en vérité, que de démontrer l'être et de le faire parler ! Dites-moi, mes frères, la chose la plus insolite, n'est-ce pas aussi la mieux démontrée ?

En fait, ce Moi plein de contradiction et de confusion est encore celui qui parle le plus droitement de son être, ce Moi qui crée, qui veut et qui juge, ce Moi, mesure et valeur des choses.

Loyal entre tous, ce Moi parle du corps et veut le corps, même quand il rêve et divague ou papillonne, les ailes brisées.

Ce Moi apprend à s'exprimer avec une loyauté croissante ; et mieux il l'apprend, plus il trouve de mots pour dire les louanges du corps et de la terre.

Ce Moi m'a enseigné un orgueil nouveau, que j'enseigne aux hommes : à ne plus enfouir la tête dans le sable des choses célestes, mais à porter bien haut cette tête terrestre qui donne son sens à la terre.

J'enseigne aux hommes un vouloir nouveau : vouloir consciemment la route que l'homme a parcourue en aveugle, la juger bonne et ne plus s'en écarter furtivement, comme font les malades et les moribonds.

Ce sont les malades et les moribonds qui ont méprisé le corps et la terre et inventé les réalités célestes et les gouttes de sang rédemptrices ; mais même ces poisons doux et lugubres, ils les ont empruntés au corps et à la terre.

Ils voulaient échapper à leur misère, et les étoiles leur semblaient trop lointaines. Alors ils se sont pris à soupirer : « Oh ! Que n'y a-t-il des chemins célestes qui nous introduiraient dans une autre existence et dans un autre bonheur ! » C'est alors qu'ils inventèrent leurs expédients et leurs sanglants breuvages.

Ingrats, qui se crurent alors libérés du corps et de la terre ! Mais à qui

devaient-ils le spasme et la volupté de leur extase ? À leur corps et à cette terre.

Zarathoustra est plein d'indulgence pour les malades. En vérité, il ne leur fait pas grief des façons qu'ils ont de se consoler ou de se montrer ingrats. Qu'ils guérissent donc et qu'ils se surmontent et se créent un corps supérieur !

Zarathoustra est sans colère contre le convalescent qui donne à son illusion un regard de tendresse et vient hanter à minuit la tombe de son dieu ; mais ses larmes elles-mêmes sont encore maladie, et maladie du corps.

Il y a toujours eu beaucoup de malades parmi les poètes et les chercheurs de Dieu ; ils poursuivent d'une haine furieuse le disciple de la connaissance, et cette cadette d'entre les vertus qui a nom probité.

Ils tournent toujours leurs regards en arrière, vers des âges de ténèbres ; alors sans doute la folie et la foi avaient un autre visage, la démence de la raison passait pour rapprocher l'homme de Dieu, et le doute passait pour péché.

Je ne les connais que trop, ces gens qui se croient semblables à Dieu ; ils veulent que l'on croie en eux, et que le doute soit imputé à péché. Et je sais bien à quoi ils croient eux-mêmes par-dessus tout.

En vérité ce n'est pas aux outre-mondes ni aux gouttes de sang rédemptrices ; c'est au corps qu'ils croient surtout, eux aussi, et leur Propre corps est pour eux la chose en soi.

Mais c'est pour eux une chose malade, et ils voudraient sortir de leur peau. C'est pourquoi ils écoutent les prédicateurs de mort et prêchent eux-mêmes les « outre-mondes ».

Écoutez plutôt, mes frères, la voix du corps sain. C'est une voix plus honnête et plus pure.

Il tient un langage plus honnête et plus pur, le corps sain, accompli, bâti à l'équerre ; et il parle du sens de la terre.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DES CONTEMPTEURS DU CORPS

J'ai un mot à dire à ceux qui méprisent le corps. Je ne leur demande pas de changer d'avis ni de doctrine, mais de se défaire de leur propre corps – ce qui les rendra muets.

« Je suis corps et âme » – ainsi parle l'enfant. Et pourquoi ne parlerait-on pas comme les enfants ?

Mais l'homme éveillé à la conscience et à la connaissance dit : « Je suis tout entier corps, et rien d'autre ; l'âme est un mot qui désigne une partie du corps. »

Le corps est une grande raison, une multitude unanime, un état de paix et de guerre, un troupeau et son berger.

Cette petite raison que tu appelles ton esprit, ô mon frère, n'est qu'un instrument de ton corps, et un bien petit instrument, un jouet de ta grande raison.

Tu dis « moi », et tu es fier de ce mot. Mais il y a quelque chose de plus grand, à quoi tu refuses de croire, c'est ton corps et sa grande raison ; il ne dit pas mot, mais il agit comme un Moi.

Ce que pressent l'intelligence, ce que connaît l'esprit n'a jamais sa fin en soi. Mais l'intelligence et l'esprit voudraient te convaincre qu'ils sont la fin de toute chose ; telle est leur fatuité.

Intelligence et esprit ne sont qu'instruments et jouets ; le Soi se situe au-delà. Le Soi s'informe aussi par les yeux de l'intelligence, il écoute aussi par les oreilles de l'esprit.

Le Soi est sans cesse à l'affût, aux aguets ; il compare, il soumet, il conquiert, il détruit. Il règne, il est aussi le maître du Moi.

Par-delà tes pensées et tes sentiments, mon frère, il y a un maître puissant, un sage inconnu, qui s'appelle le Soi. Il habite ton corps, il est ton corps.

Il y a plus de raison dans ton corps que dans l'essence même de ta sagesse. Et qui sait pourquoi ton corps a besoin de l'essence de ta sagesse ?

Ton Soi rit de ton Moi et de ses bonds prétentieux. « Que m'importent ces bonds et ces envols de la pensée ? se dit-il. Ils me détournent de mon but. Car je tiens le Moi en lisières et je lui souffle ses pensées. »

Le Soi dit au Moi : « Souffre à présent. » Et le Moi souffre et se demande comment faire pour ne plus souffrir – c'est à cela que *doit* servir la pensée.

Le Soi dit au Moi : « Jouis à présent. » Et le Moi ressent de la joie et se demande comment faire pour goûter souvent encore de la joie – c'est à cela que *doit* lui servir la pensée.

Je veux dire leur fait à ceux qui méprisent le corps. Leur mépris est la substance de leur respect. Qu'est-ce donc qui a créé estime et mépris, valeur et vouloir ?

Le Soi créateur a créé à son usage le respect et le mépris, il a créé à son usage la joie et la peine. Le corps créateur a formé l'esprit à son usage pour être la main de son vouloir.

Jusque dans votre folie et dans votre mépris, contempteurs du corps, vous servez votre Soi. Je vous le dis, c'est votre Soi qui veut mourir et se détourne de la vie.

Il ne peut plus faire ce qu'il aime par-dessus tout : créer ce qui le dépasse ;

c’est là l’objet de son désir suprême, de toute sa ferveur.

Mais à présent il est trop tard – aussi votre Soi veut-il mourir, ô contempteurs du corps.

Votre Soi veut périr, et pour cette raison vous êtes devenus les contempteurs du corps. Car vous n’êtes plus aptes à créer ce qui vous dépasse.

Et c’est pourquoi vous vous irritez contre la vie et la terre. Il y a une jalousie inconsciente dans le regard louche de votre mépris.

Je ne suivrai pas vos voies, contempteurs du corps. Vous n’êtes pas les ponts qui mènent au Surhumain.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DES PASSIONS DE JOIE ET DE DOULEUR

Si tu as une vertu qui soit tienne, ô mon frère, tu ne l’as en commun avec personne.

Sans doute, tu veux pouvoir l’appeler par son nom et la caresser ; tu veux pouvoir lui tirer l’oreille et jouer avec elle.

Et voici, tu lui donnes un nom qui est commun à toi et à la foule, tu es devenu peuple et troupeau dans tes relations avec ta vertu.

Tu ferais mieux de dire : « Ineffable et innommable est celle qui fait le tourment et le délice de mon âme, et dont mes entrailles ont faim, par surcroît. »

Que ta vertu soit trop haute pour porter un nom familier, et s’il te faut parler d’elle, n’aie pas honte de balbutier.

Parle donc et balbutie : « C’est *mon* bien que j’aime, c’est ainsi qu’il me plaît, c’est ainsi que j’entends, *moi*, le Bien.

Je ne veux point qu’il soit la loi d’un Dieu, je ne veux point qu’il soit d’institution ni de nécessité humaines ; je ne veux pas d’un indicateur qui m’oriente vers des régions transcendantes ou des paradis.

Celle que j’aime est une vertu terrestre, il n’y a guère en elle de malice, et moins encore de raison banale.

Mais c’est un oiseau qui a bâti son nid chez moi, aussi je l’aime et le caresse – il couve auprès de moi ses œufs d’or. »

Voilà ce qu’il te faut balbutier à la louange de ta vertu.

Tu avais naguère des passions que tu disais mauvaises. Mais à présent tu n’as plus que des vertus ; elles sont nées de tes passions.

Tu as imposé à ces passions tes fins suprêmes, elles sont alors devenues tes vertus et tes joies.

Et quand même tu serais de la race des violents ou des voluptueux, ou des fanatiques, ou des vindicatifs.

Tes passions ont fini par devenir des vertus, et tous tes diables des anges.

Tu avais naguère des chiens féroces dans ta cave, mais ils ont fini par se changer en oiseaux et en aimables chanteuses.

De tes poisons tu as extrait un baume ; ayant trait ta vache Affliction, tu bois maintenant le doux lait de ses mamelles.

Et aucun mal ne naît plus de toi désormais, si ce n'est le mal qui résulte du conflit entre tes vertus.

Mon frère, tu es heureux si tu n'as qu'*une seule* vertu et non plusieurs ; car tu franchiras plus aisément le pont.

C'est une distinction que d'avoir beaucoup de vertus, mais c'est un sort bien lourd ; et plus d'un s'en est allé mourir au désert, las de n'être que la bataille et le champ de bataille de ses propres vertus.

Mon frère, guerre et bataille seraient-elles un mal ? Mais c'est un mal nécessaire, il est nécessaire que tes vertus se jalousent et se tiennent en suspicion et se calomnient entre elles.

Vois comme tes vertus sont avides de tout posséder, chacune veut que ton âme tout entière lui serve à elle seule de héraut, elle requiert toute ta force dans la colère, la haine et l'amour.

Chacune de tes vertus est jalouse de l'autre, et c'est une chose terrible que la jalousie. Les vertus elles-mêmes peuvent périr de jalousie.

Celui que la flamme de la jalousie cerne de toute part finit, comme le scorpion, par tourner contre soi son dard venimeux.

Hélas ! mon frère, n'as-tu jamais vu une vertu se calomnier et se poignarder elle-même ?

L'homme est un être qui doit se dépasser, aussi faut-il aimer tes vertus – car c'est d'elles que tu périras.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DU PÂLE CRIMINEL

Vous ne voulez pas tuer, juges et sacrificateurs, avant que la bête ait courbé la

tête ? Voyez, le pâle criminel a courbé la tête, son regard exprime le grand Mépris.

« Mon Moi est ce qu'il faut surmonter, mon Moi m'inspire le profond mépris de l'homme » – voilà ce que dit ce regard.

Le moment où il s'est condamné lui-même a été son apogée ; ne le laissez pas redescendre de cette cime à sa bassesse.

Pour celui qui souffre de soi à ce point, il n'y a pas de rédemption possible, si ce n'est une mort rapide.

Quand vous tuez, ô juges, que ce soit par pitié et non par vindicte. Et en tuant, veillez vous-mêmes à justifier la vie.

Il ne suffit pas que vous vous réconciliez avec celui que vous allez faire mourir. Que votre tristesse soit amour du Surhumain ; vous justifierez ainsi votre propre survie.

C'est « ennemi » et non « malfaiteur » que vous devriez l'appeler, « malade » et non « gredin », « fou » et non « pécheur ».

Et toi, juge rouge, si tu avouais à voix haute tout ce dont tu t'es jamais rendu coupable en pensée, tout le monde s'écrierait : « Ôtez cet immondice, ce serpent venimeux ! »

Mais autre chose est la pensée, autre chose l'acte, autre chose l'image de l'acte. Il n'y a pas entre eux de lien de causalité.

C'est une image qui a fait pâlir cet homme blême. Il était à la hauteur de son acte au moment où il l'a perpétré, mais une fois accompli il n'en a pas supporté l'image.

Désormais il ne s'est plus vu que comme l'auteur d'*un seul* acte. C'est ce que j'appelle sa folie ; il a pris l'exception pour la norme.

Un trait de craie hypnotise la poule ; l'acte commis a hypnotisé sa pauvre raison ; c'est ce que j'appelle la folie *après* l'acte.

Écoutez, ô juges ! Il y a aussi une autre folie, c'est la folie *avant* l'acte. Ah ! Vous n'avez pas sondé à fond cette âme !

Ainsi parle le juge rouge : « Pourquoi cet homme a-t-il tué ? Pour voler. » Mais moi je vous dis : « Son âme avait soif de sang, non de rapine : elle avait soif du bonheur du couteau. »

Mais sa pauvre raison n'a pas compris cette folie et l'a persuadé d'autre chose. « Qu'importe le sang ? a-t-elle dit. Ne veux-tu pas en profiter tout au moins pour voler ? Ou pour te venger ? »

Et il a écouté sa pauvre raison dont les paroles pesaient comme un plomb sur son âme – alors il a volé après avoir tué. Il ne voulait pas avoir à être honteux de sa folie.

Et à présent le plomb de sa faute pèse de nouveau sur lui, et sa pauvre raison

lui semble si raide, si engourdie, si pesante !

Si seulement il pouvait branler la tête, il secouerait son fardeau. Mais qui pourrait ébranler cette tête ?

Qu'est-ce que cet homme ? Un amas de maladies qui rêvent de se jeter sur le monde pour y chercher leur proie.

Qu'est-ce que cet homme ? Un nœud de serpents féroces qui sont rarement en paix les uns avec les autres ; alors ils s'en vont chacun de son côté chercher pâture de par le monde.

Voyez ce pauvre corps. Ses souffrances, ses désirs, sa pauvre âme tenta de les interpréter comme une soif de meurtre, comme l'aspiration au bonheur du couteau.

Celui qui tombe malade aujourd'hui succombe au mal d'aujourd'hui, il veut faire souffrir les autres au moyen de ce qui le fait souffrir. Mais il y a eu d'autres temps et d'autres sortes de bien et de mal.

Autrefois le mal, c'était le doute, et la volonté d'être Soi. Le malade, c'était l'hérétique ou la sorcière ; et c'est comme hérétique ou comme sorcière qu'il souffrait et voulait souffrir.

Mais ce sont là des choses que vous refusez d'entendre : vous me dites que cela nuit à ceux que vous appelez les gens de bien. Mais qu'ai-je à faire de ceux que vous appelez les gens de bien !

Il y a chez vos gens de bien beaucoup de choses qui me répugnent, et non certes le mal qui est en eux. Je souhaiterais qu'ils eussent une folie dont ils dussent périr, comme ce pâle criminel.

En vérité, je voudrais que leur folie s'appelât vérité ou loyauté ou justice ; mais leur vertu leur sert à vivre longtemps dans une pitoyable suffisance.

Je suis un parapet au long du torrent ; me saisisse qui pourra. Mais je ne suis pas votre béquille.

Ainsi parlait Zarathoustra.

LIRE ET ÉCRIRE

De tout ce qu'on écrit, je n'aime que *cela* qu'on écrit avec son sang. Écris avec ton sang, et tu découvriras que le sang est esprit.

Il n'est guère possible de comprendre le sang d'autrui ; je hais tous ceux qui lisent en badauds.

Quand on connaît le lecteur, on ne fait plus rien pour le lecteur. Encore un siècle de lecteurs, et l'esprit lui-même sera une puanteur.

Que tout le monde ait le droit d'apprendre à lire, voilà qui à la longue vous dégoûte non seulement d'écrire mais de penser.

Jadis l'esprit était Dieu, puis il s'est fait homme, à présent il devient canaille.

Celui qui écrit avec son sang et en maximes ne veut pas être lu, mais appris par cœur.

En montagne le plus court chemin va de cime en cime ; mais il faut avoir les jambes longues. Il faut que les maximes soient des sommets, et que ceux à qui tu les destines soient sveltes et élancés.

Un air léger et pur, le danger proche et l'esprit plein de joyeuse malice, voilà qui s'accorde à merveille.

J'aime m'entourer de lutins malicieux, car je suis brave. Le courage chasse les fantômes, mais il se crée des lutins. Le courage aime à rire.

Je sens toute chose autrement que vous : ce nuage que j'aperçois au-dessous de moi, noir et lourd, et dont je me ris – c'est pour vous une nuée d'orage.

Vous levez les yeux, car vous aspirez à monter. Et moi j'abaisse mes regards, car je suis sur la cime.

Qui de vous sait encore rire, même après avoir atteint la cime ?

Celui qui gravit les plus hautes montagnes se rit des jeux tragiques de la scène comme de la gravité tragique de la vie.

Braves, insouciants, railleurs, impérieux, tels nous veut la sagesse ; elle est femme et ne saurait aimer qu'un guerrier.

Vous me dites : « La vie est lourde à porter. » Mais à quoi vous serviraient votre fierté matinale et votre résignation du soir ?

La vie est lourde à porter. Ne soyez donc pas si douillets ! Nous ne sommes tous que de bons petits ânes et ânesses de somme.

Qu'avons-nous de commun avec le bouton de rose qui fléchit sous le poids d'une goutte de rosée ?

Il est vrai que si nous aimons la vie, c'est que nous sommes accoutumés moins à vivre qu'à aimer.

Il y a toujours un peu de folie dans l'amour. Mais il y a toujours un peu de raison dans la folie.

Et quant à moi, qui aime la vie, il me semble que ceux qui s'entendent le mieux au bonheur, ce sont les papillons et les bulles de savon, et tous ceux qui leur ressemblent.

À voir voltiger ces petites âmes légères et folâtres, gracieuses et mobiles, Zarathoustra se sent pris d'une envie de pleurer et de chanter.

Je ne peux croire qu'à un Dieu qui saurait danser.

Et quand j’ai rencontré mon Diable, je l’ai trouvé grave, méticuleux, profond, solennel ; c’était l’esprit de Pesanteur. C’est lui qui fait tomber toutes choses.

Ce n’est pas la colère, c’est le rire qui tue. Allons, sus à l’esprit de Pesanteur !

J’ai appris à marcher : depuis lors je cours sans effort. J’ai appris à voler ; depuis lors je n’attends plus qu’on me pousse pour changer de place.

Voyez comme je me sens léger ; voyez, je vole ; voyez, je me survole ; voyez, un Dieu danse en moi.

Ainsi parlait Zarathoustra.

L’ARBRE EN MONTAGNE

Zarathoustra avait remarqué qu’un jeune homme l’évitait. Et un soir qu’il s’en allait seul par les montagnes qui dominent la ville appelée « la Vache bariolée », voici qu’il rencontra sur sa route ce jeune homme adossé à un arbre et qui jetait sur la vallée un regard las. Zarathoustra enlaça le tronc d’arbre auquel le jeune homme s’appuyait et lui dit : « Si je voulais ébranler cet arbre avec mes mains, je ne le pourrais pas.

Mais le vent, que nous ne voyons pas, le tourmente et le ploie à son gré. Les mains invisibles sont habiles entre toutes à nous ployer et à nous tourmenter à leur gré. »

Le jeune homme se leva stupéfait et s’écria : « C’est Zarathoustra que j’entends, et justement je pensais à lui. »

Zarathoustra répliqua : « Pourquoi as-tu peur ? Il en est des hommes comme de cet arbre.

Plus il aspire à monter vers les hauteurs et la clarté, plus ses racines aspirent à s’enfoncer dans la terre, dans les ténèbres, dans les profondeurs – dans le mal. »

« Oui, dans le mal, s’écria le jeune homme. Comment as-tu pu démasquer ainsi mon âme ? »

Zarathoustra sourit et dit : « Il est des âmes que l’on ne découvrira jamais, à moins de les avoir inventées. »

« Oui, dans le mal ! répéta le jeune homme.

Tu as dit vrai, Zarathoustra. Depuis que j’aspire à m’élever, je n’ai plus confiance en moi et personne n’a plus confiance en moi. D’où vient cela ?

Je change trop vite. Mon Moi d’aujourd’hui réfute mon Moi d’hier. Je saute souvent des marches en montant les degrés – et aucune marche ne me le

pardonne.

Parvenu au sommet, je me trouve toujours seul. Nul ne m'adresse la Parole, la solitude glaciale me fait grelotter. Qu'ai-je à chercher sur les hauteurs ?

Mon mépris croît avec mon désir ; plus je m'élève, plus je méprise celui qui s'élève. Que va-t-il chercher sur les hauteurs ?

Que j'ai honte de monter en trébuchant ! Combien je me raille de mon souffle haletant ! Que je hais celui qui a des ailes ! Que je suis las d'être monté si haut ! »

Ici le jeune homme se tut. Et Zarathoustra, considérant l'arbre auquel ils s'adossaient, lui parla ainsi :

« Cet arbre a crû solitaire dans la montagne ; il a dépassé dans sa croissance hommes et bêtes.

Et s'il voulait parler, personne ne le comprendrait plus, tant il a grandi.

Dès lors il attend, il attend sans cesse – mais quoi ? Il vit trop près de la demeure des nuées, sans doute attend-il la foudre prochaine. »

Quand Zarathoustra eut dit ces paroles, le jeune homme en proie à une violente agitation, s'écria : « Certes, Zarathoustra, tu as dit vrai. En cherchant les hauteurs, j'aspirais à ma perte, et tu es la foudre que j'attendais. Vois, que suis-je encore depuis que tu nous es apparu ? C'est l'*envie* que je te porte qui m'a détruit ! » Ainsi parla le jeune homme, pleurant amèrement. Mais Zarathoustra l'enlaçant de son bras l'emmena avec lui.

Et quand ils eurent fait un peu de chemin ensemble, Zarathoustra se mit à parler ainsi :

« J'en ai le cœur déchiré. Ton regard mieux que tes paroles me dit le péril où tu es.

Tu n'es pas encore libre, tu *cherches* encore la vérité. C'est cette recherche qui t'a fait passer des nuits blanches, et exaspéré ta conscience.

Tu cherches les libres hauteurs, ton âme aspire aux étoiles. Mais tes mauvais instincts aussi ont soif de liberté.

Tes chiens féroces veulent se libérer ; ils aboient de joie dans ta cave tandis que ton esprit travaille à ouvrir toutes les geôles.

Tu es encore, je le vois, un prisonnier qui rêve de liberté. Hélas ! l'âme de ces prisonniers devient ingénieuse, mais astucieuse aussi et mauvaise.

Même l'esprit affranchi a encore besoin de se purifier. Il garde sur soi l'ombre de sa prison et l'odeur de moisi ; il faut encore que son regard retrouve la limpidité.

Certes, je connais le danger que tu cours. Mais je t'en conjure, au nom de mon amour et de mon espérance, ne répudie pas ton amour ni ton espérance !

Tu te sens noble encore, et même ceux qui t'en veulent et te regardent de

travers sentent ta noblesse. L'homme noble, sache-le, est une pierre d'achoppement sur la route de tous les autres.

Même pour les bons, le noble est un obstacle, et, même quand ils lui donnent le nom de bon, c'est une façon de l'évincer.

L'homme noble veut créer du neuf et une neuve vertu. Le bon veut les vieilles choses, et conserver tout ce qui est vieux.

Cependant le danger, pour le noble, n'est pas de devenir bon, mais de devenir insolent, railleur et destructeur.

Hélas ! que j'en ai connu, de ces nobles cœurs, qui ont perdu leur plus haute espérance ! Dès lors ils ont dénigré toutes les hautes espérances.

Dès lors ils ont vécu une vie cynique, faite de joies brèves, sans voir plus loin que du jour au lendemain.

« L'esprit aussi est volupté », disaient-ils. Et du coup leur esprit eut les ailes brisées. À présent il rampe, souillé par tout ce qu'il ronge.

Naguère ils rêvaient de devenir des héros ; à présent, ce ne sont plus que des jouisseurs. Le héros leur est sujet de chagrin et de terreur.

Mais au nom de mon amour et de mon espérance, je t'en conjure : ne répudie pas le héros qui est en toi ! Vénère pieusement ta plus haute espérance ! »

Ainsi parlait Zarathoustra.

DES PRÉDICATEURS DE MORT

Il y a des prédicateurs de mort, et la terre est pleine de gens à qui l'on devrait prêcher de renoncer à vivre.

La terre est pleine de gens superflus, la vie est gâtée par ceux qui sont bien-trop-nombreux. Qu'on tâche donc, au nom de la « vie éternelle », de les persuader de quitter cette vie !

Les « jaunes », c'est ainsi qu'on appelle les prédicateurs de mort – ou les « noirs ». Mais je vous les montrerai sous bien d'autres couleurs encore.

Voici les plus redoutables, ceux qui portent le fauve en eux et qui n'ont d'autre choix qu'entre les plaisirs et la mortification. Et jusque dans leurs plaisirs il y a de la mortification.

Hommes redoutables, qui ne sont même pas encore au niveau de l'homme ! Qu'ils prêchent donc le renoncement à la vie, et qu'ils disparaissent eux-mêmes !

Voici les phtisiques de l'âme ; à peine nés ils commencent à mourir et ont soif des doctrines de lassitude et de renoncement.

Ils voudraient bien être morts, et nous devrions approuver leur désir. Gardons-nous d'éveiller ces morts ou de blesser ces cercueils vivants !

Il suffit qu'ils rencontrent un malade, un vieillard ou un cadavre ; et aussitôt de s'écrier : « La vie est réfutée. »

Mais c'est eux seuls qui sont réfutés, eux et leur regard qui ne voit qu'*une* des faces de l'existence.

Enveloppés dans une épaisse mélancolie et passionnément désireux des moindres hasards qui peuvent causer la mort, ils sont là qui attendent, les dents serrées.

Ou bien ils tendent la main vers des sucreries, tout en se moquant de leur propre enfantillage ; ils s'accrochent au fétu de leur existence et se moquent de la force qui les attache encore à ce fétu.

Leur sagesse dit : « Bien fous ceux qui tiennent à la vie, mais nous sommes de ces fous-là. Et c'est ce qu'il y a de plus fou dans la vie. »

« La vie n'est que souffrance », disent les autres ; et ils ne mentent point. Faites donc en sorte de disparaître vous-mêmes. Faites cesser une vie qui n'est que souffrance.

Et voici ce que devrait enseigner votre vertu : Détruis-toi toi-même. Échappe à toi-même.

« La volupté est péché, disent quelques-uns de ces prédicateurs de mort. Retirons-nous à l'écart et cessons d'engendrer. »

« Il est pénible d'enfanter, disent les autres, et à quoi bon enfanter ? On n'enfante jamais que des malheureux. » Ceux-là aussi sont des prédicateurs de mort.

« Il faut être compatissants, disent d'autres encore. Prenez tout ce que je possède. Prenez ce que je suis. Je serai d'autant moins lié à la vie. »

S'ils étaient foncièrement compatissants, ils rendraient la vie intolérable à leur prochain. Être méchant, ce serait pour eux la véritable façon d'être bon.

Mais ils veulent s'affranchir de la vie ; peu leur chaut d'y rattacher plus solidement les autres, au moyen de chaînes et de présents.

Et vous aussi dont la vie n'est qu'inquiétude et travail acharné, n'êtes-vous point las de la vie ? N'êtes-vous pas mûrs, et plus que mûrs, pour la prédication de mort ?

Vous tous qui aimez le travail acharné et tout ce qui est rapide, neuf, inconnu, c'est que vous avez de la peine à vous supporter vous-mêmes ; votre ardeur au travail est une façon de vous fuir, de vous oublier.

Si vous aviez plus de foi en la vie, vous vous abandonneriez moins à l'instant

présent. Vous n'avez pas assez de substance en vous pour savoir attendre, ni même pour vous permettre d'être paresseux.

De toutes parts résonne la voix de ceux qui prêchent la mort ; et la terre est pleine de ceux à qui il sied de prêcher la mort.

Ou la « vie éternelle » – c'est même chose à mes yeux – le tout est qu'ils s'en aillent vite.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DE LA GUERRE ET DES GUERRIERS

Nous ne nous soucions pas d'être épargnés par nos meilleurs ennemis, ni par ceux que nous aimons du fond du cœur. Donc, laissez-moi vous dire la vérité.

Guerriers, mes frères, je vous aime du fond du cœur. Je suis pareil à vous, je l'ai toujours été. Et je suis aussi votre meilleur ennemi. Laissez-moi donc vous dire la vérité.

Je connais la haine et l'envie qui vivent dans vos cœurs. Vous n'avez pas assez de grandeur d'âme pour ignorer la haine et l'envie. Ayez donc la grandeur de n'en pas avoir honte.

Et si vous ne pouvez être des saints de la Connaissance, soyez-en du moins les guerriers. Les guerriers de la Connaissance, ce sont les compagnons et les précurseurs de cette sainteté.

Je vois beaucoup de soldats : je voudrais voir beaucoup de guerriers. Ce qu'ils portent s'appelle un « uniforme ». Que du moins ne soit pas « uniforme » ce qu'ils cachent là-dessous.

Je veux que vous soyez de ceux dont le regard est toujours en quête d'un adversaire – de *votre* adversaire. Et chez quelques-uns d'entre vous existe la haine au premier regard.

Cherchez-vous un ennemi, faites votre guerre, battez-vous pour vos pensées. Et si votre pensée succombe, que votre probité chante victoire néanmoins.

Aimez la paix comme le moyen de nouvelles guerres, et la paix brève mieux que la longue.

Je ne vous conseille pas le travail, mais la lutte. Je ne vous conseille pas la paix, mais la victoire. Que votre travail soit lutte, que votre paix soit victoire !

On ne peut garder le silence et rester en paix que si l'on a un arc et des flèches ; autrement le temps passe en bavardages et en querelles. Que votre paix

soit victoire !

Vous dites que c’est la bonne cause qui sanctifie la guerre même ? Mais moi, je vous le dis, c’est la bonne guerre qui sanctifie toute cause.

La guerre et le courage ont accompli plus de grandes choses que l’amour du prochain. Ce n’est pas votre pitié, c’est votre bravoure qui jusqu’à ce jour a secouru les misérables.

« Qu’est-ce qui est bon ? » demandez-vous. Être brave est bon. Laissez les petites filles dire : « Ce qui est bon, c’est ce qui est à la fois joli et touchant. »

On vous accuse d’être sans cœur ; mais votre cœur est vrai, et j’aime la pudeur de votre cordialité. Vous avez honte de votre surabondance, comme d’autres ont la pudeur de leur indigence.

Vous êtes laids ? Soit, mes frères. Enveloppez-vous de sublime ; c’est le manteau de la laideur.

Et quand votre âme grandit, elle devient présomptueuse, et dans votre sublimité il y a de la méchanceté ; je vous connais.

La méchanceté est le terrain où se rencontrent le présomptueux et le débile. Mais ils ne se comprennent pas. Je vous connais.

Ce qu’il vous faut, ce sont des ennemis haïssables, non des ennemis méprisables. Il faut que vous puissiez être fiers de votre adversaire. Alors les succès de votre adversaire seront aussi vos succès.

Ce qui est noble chez l’esclave, c’est la révolte. Pour vous, que votre noblesse soit d’obéir. Même quand vous donnez des ordres, que ce soit par obéissance.

Pour un vrai guerrier, « tu dois » sonne mieux que « je veux ». Même ce que vous aimez le mieux, faites en sorte qu’on vous l’ordonne.

Que votre amour de la vie soit l’amour de votre suprême espérance et que votre suprême espérance soit la pensée suprême de la vie.

Mais votre pensée la plus haute, laissez-moi vous la prescrire ; la voici : l’homme est ce qui doit être dépassé.

Vivez donc votre vie d’obéissance et de guerre. Qu’importe de vivre longtemps ! Quel guerrier veut être épargné ?

Je ne vous épargne point, je vous aime du fond du cœur, guerriers, mes frères.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DE LA NOUVELLE IDOLE

Dans certains lieux du monde il existe encore des peuples et des troupeaux, mais pas chez nous, mes frères ; chez nous il n'y a que des États.

L'État ? Qu'est-ce à dire ? Allons ! Ouvrez vos oreilles et je vais vous parler de la mort des peuples.

L'État, c'est le plus froid des monstres froids. Il est froid même quand il ment ; et voici le mensonge qui s'échappe de sa bouche : « Moi, l'État, je suis le peuple. »

Mensonge ! C'étaient des créateurs, ceux qui ont formé les peuples et déployé au-dessus de leurs têtes une foi et un amour ; ils ont ainsi servi la vie.

Mais des destructeurs ont tendu des pièges à la multitude, c'est ce qu'ils appellent l'État ; ils ont suspendu au-dessus de leurs têtes un glaive et cent appétits.

Si tant est qu'il y ait encore un peuple, il ne comprend rien à l'État et le hait comme le mauvais œil, comme un péché contre la morale et le droit.

Je vous donne ce signe : tout peuple parle une langue particulière en matière de bien et de mal, et son voisin ne la comprend pas. Il invente pour soi un langage en matière de mœurs et de droit.

Mais l'État sait mentir dans toutes les langues du bien et du mal ; et dans tout ce qu'il dit, il ment ; et tout ce qu'il a, il l'a volé.

Tout est faux en lui ; il mord avec de fausses dents, ce hargneux. Ses entrailles même sont fausses.

La confusion de toutes les langues du bien et du mal, voilà le signe que je vous donne ; telle est la marque de l'État. En vérité, c'est un symptôme de la volonté de mourir. En vérité, c'est une invite aux prédicateurs de mort.

Il naît beaucoup trop d'hommes. L'État a été inventé pour ceux qui sont superflus.

Voyez-le, comme il les attire, ces superflus ! Comme il les avale et les mâche et les remâche !

« Rien n'est plus grand que moi sur la terre ; je suis le doigt souverain de Dieu » – ainsi rugit le monstre. Et ceux qui s'agenouillent devant lui, ce ne sont pas seulement ceux qui ont la vue basse et les oreilles longues.

Hélas ! en vous aussi, grandes âmes, il chuchote ses sinistres mensonges. Hélas ! il devine des cœurs riches qui aiment à se prodiguer.

Et vous aussi il vous devine, vainqueurs du Dieu d'autrefois. Vous vous êtes lassés de la lutte, et à présent votre lassitude s'est mise au service de la nouvelle idole.

Elle voudrait s'entourer de héros et d'hommes d'honneur, cette nouvelle idole. Il aime se chauffer au soleil des bonnes consciences, ce monstre froid.

Elle *vous* donnera tout, à condition que vous l'adoriez, cette nouvelle idole ;

elle achètera à ce prix l'éclat de votre vertu et le regard de vos yeux fiers.

Elle veut se servir de vous comme d'un appât pour la multitude. Certes, c'est une machine infernale qu'elle a inventée là, un coursier de la mort tout cliquetant sous son harnachement d'honneurs divins.

Certes, on a inventé là à l'usage de la multitude une forme de mort qui se glorifie d'être vie ; en vérité c'était le meilleur service à rendre aux prédicateurs de mort.

L'État, c'est le lieu où tous sont intoxiqués, bons et méchants ; où tous se perdent, bons et méchants ; où le lent suicide de tous s'appelle « la vie ».

Voyez-moi ces superflus ! Ils s'emparent des œuvres des inventeurs et des trésors des sages ; cette rapine, c'est ce qu'ils appellent leur « culture », et chez eux tout se change en maladie et en revers.

Voyez-moi ces superflus ! Ils sont toujours malades, ils vomissent leur bile ; c'est ce qu'ils appellent des journaux. Ils s'entre-dévorent et n'arrivent point à se digérer.

Voyez-moi ces superflus ! Ils acquièrent des richesses et n'en deviennent que plus pauvres. Ils veulent le pouvoir, et d'abord le levier du pouvoir, beaucoup d'argent – ces impuissants !

Voyez-les grimper, ces singes agiles. Ils grimpent les uns sur les autres et se font crouler mutuellement dans la fange et dans l'abîme.

Tous veulent accéder au trône ; c'est leur folie ; comme si le bonheur était sur le trône. Souvent c'est la boue qui est sur le trône, et souvent c'est le trône qui est planté dans la boue.

Tous sont fous, je vous le dis, autant de singes grimpeurs et de fiévreux. Leur idole sent mauvais, ce monstre froid ; eux aussi sentent mauvais, ces idolâtres.

Voulez-vous étouffer dans l'exhalaison de leurs gueules et de leurs appétits, ô mes frères ? Brisez les vitres plutôt, et sautez dehors !

Fuyez cet odieux relent ! Évitez de tomber dans l'idolâtrie de ces superflus !

Fuyez cet odieux relent ! Éloignez-vous des fumées de ces sacrifices humains !

Pour ceux qui s'exilent volontairement, seuls ou à deux, il reste encore des lieux où souffle l'haleine des mers silencieuses.

Une vie libre reste possible aux grandes âmes. En vérité, quand on possède peu on est d'autant moins possédé. Louée soit une modeste pauvreté !

Où finit l'État commence l'homme qui n'est pas superflu ; où finit l'État commence le chant de la nécessité, la mélodie unique, irremplaçable.

Où *finit* l'État – regardez là-bas, mes frères – n'apercevez-vous pas l'arc-en-ciel et les ponts qui mènent au Surhumain ?

Ainsi parlait Zarathoustra.

LES MOUCHES DE LA PLACE PUBLIQUE

Fuis, mon ami, réfugie-toi dans ta solitude ! Je te vois abasourdi par le vacarme des grands hommes et harcelé par les aiguillons des petits.

Les rochers et les bois sauront se taire, gravement, en ta compagnie.

Sois de nouveau semblable à cet arbre que tu aimes, avec sa large ramure, silencieux, aux écoutes, suspendu au-dessus de la mer.

Où cesse la solitude commence la place publique ; et où commence la place publique commence aussi le vacarme des grands comédiens et le bourdonnement des mouches venimeuses.

Dans le monde, les meilleures choses ne sont guère appréciées s'il ne se trouve quelqu'un pour les mettre en scène ; ces metteurs en scène, voilà ceux que la foule appelle les grands hommes.

La foule n'a guère le sens de ce qui est grand, je veux dire de ce qui est créateur. Mais elle est sensible aux metteurs en scène et aux acteurs des grandes causes.

Le monde tourne autour des inventeurs de valeurs nouvelles ; il tourne d'un mouvement invisible. Mais autour des comédiens, c'est la foule qui gravite, et la gloire ; et l'on dit qu'ainsi va le monde.

Le comédien a de l'esprit, mais un esprit dénué de conscience. Il croit toujours à ce qui lui permet d'amener les autres à croire – à croire en *lui*.

Demain il aura une croyance nouvelle, et après-demain une plus nouvelle encore. Il a des perceptions rapides, comme la foule, et des intuitions changeantes.

Renverser, c'est ce qu'il appelle démontrer. Affoler, c'est ce qu'il appelle convaincre. Et le sang est à ses yeux la meilleure des raisons.

Une vérité qui n'est faite que pour des oreilles délicates, il l'appelle mensonge et néant. Au fond, il ne croit qu'aux dieux qui mènent grand bruit dans le monde.

La place est encombrée de bouffons solennels et la foule se glorifie de ses grands hommes ; elle salue en eux les maîtres de l'heure.

Mais l'heure les presse ; aussi te pressent-ils à leur tour. Et toi aussi ils exigent que tu leur répondes par oui ou par non. Malheur à toi si tu veux t'établir entre le pour et le contre !

N'envie pas ces intransigeants, ces impatients, adorateur de la vérité ! Jamais

encore la vérité ne s’est abandonnée aux bras des intransigeants.

À cause de ces impulsifs retourne dans ta retraite : ce n’est que sur la place publique que l’on vous assaille ainsi pour tirer de vous un oui ou un non.

La vie des puits profonds se déroule avec lenteur ; il leur faut attendre longtemps avant de connaître ce qui est tombé dans leurs profondeurs.

Tout ce qui est grand fuit la place publique et la renommée ; c’est loin de la place publique et de la renommée qu’ont toujours vécu les inventeurs de valeurs nouvelles.

Fuis, mon ami, réfugie-toi dans ta solitude ! Je te vois harcelé par les mouches venimeuses. Réfugie-toi où souffle un vent rude et fort !

Réfugie-toi dans ta solitude ! Tu as vécu trop près des petits et des minables. Fuis leur vengeance invisible ! Ils n’ont à ton égard qu’un sentiment, la rancune.

Ne lève plus la main sur eux. Ils sont innombrables ; ton destin n’est pas de devenir chasse-mouches.

Ils sont innombrables, ces petits, ces minables ; et l’on a déjà vu de fiers édifices réduits en ruine par l’action des gouttes de pluie et des herbes folles.

Tu n’es pas de pierre, mais déjà tu es miné par ces gouttelettes. Tu finiras par te briser, par t’effriter sous toutes ces gouttes.

Je te vois harassé par les mouches venimeuses, saignant de cent égratignures, et ton orgueil dédaigne même de se mettre en colère.

Ils veulent de ton sang, en toute innocence ; leurs âmes exsangues réclament du sang, et ils te piquent en toute innocence.

Mais toi, cœur profond, tu souffres trop profondément de blessures même légères ; et avant qu’elles soient refermées, la même vermine revient ramper sur ta main.

Tu me parais trop fier pour tuer ces gloutons. Mais prends garde que tu ne te trouves condamné à supporter toute leur venimeuse injustice.

Ils viennent bourdonner autour de toi ; même quand ils te louent, leur louange est importunité pure. Ce qu’ils veulent, c’est être le plus près possible de ta peau et de ton sang.

Ils te flattent comme on flatte un dieu ou un diable ; ils gémissent à tes pieds comme aux pieds d’un dieu ou d’un diable. Qu’importe ? Flatteurs et geignards, c’est tout ce qu’ils sont, et rien d’autre.

D’autres fois, ils font l’aimable avec toi, mais telle a toujours été la malice des lâches. Or les lâches sont malins.

Leur âme chétive réfléchit beaucoup à ton sujet ; ils te trouvent inquiétant. Ce dont on s’inquiète tant finit toujours par devenir inquiétant.

Ils te punissent de toutes tes vertus. Ils ne te pardonnent de tout cœur que tes bévues.

Indulgent et équitable comme tu es, tu te dis : « Ils sont innocents de leur propre mesquinerie. » Mais leur âme chétive pense : « L'existence de tout ce qui est grand est un péché. »

Même quand tu leur es indulgent, ils pensent que tu les méprises ; et tes bienfaits, ils te les rendent en méfaits cachés.

Ton orgueil sans phrases leur déplaît toujours ; ils jubilent chaque fois que tu te laisses aller à être assez modeste pour te montrer vaniteux.

Ce que nous discernons chez les autres, c'est aussi ce que nous attisons en eux. Donc, garde-toi de ces petits.

Ils se sentent petits devant toi, et leur bassesse est comme un charbon qui rougeoie et couve contre toi une invisible vengeance.

N'as-tu pas remarqué que souvent à ton approche ils se taisent brusquement et leur force semble les abandonner comme la fumée abandonne un feu qui s'éteint ?

Certes, mon ami, tu es la mauvaise conscience de ton prochain ; car aucun n'est à ta hauteur. Donc ils te haïssent et voudraient bien te sucer le sang.

Tes prochains seront toujours des mouches venimeuses ; ta grandeur ne fait que les rendre plus venimeux et plus importuns.

Fuis, mon ami ; réfugie-toi dans ta solitude, où souffle un vent rude et fort. Ton destin n'est pas de servir de chasse-mouches.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DE LA CHASTETÉ

J'aime la forêt. On vit mal dans les villes, on y rencontre trop d'humains en rut.

Ne vaut-il pas mieux tomber aux mains d'un meurtrier que dans les rêves d'une femme en folie ?

Et regardez-moi donc ces hommes : leur regard le dit, ils ne connaissent rien de meilleur au monde que de coucher avec une femme.

Ils ont un dépôt de fange au fond de leur âme ; et malheur à eux, si leur fange, pour comble, a de l'esprit !

Si du moins vous étiez purement et simplement animaux ! Mais l'animal a pour lui l'innocence.

Vous conseillerai-je de tuer vos sens ? Je vous conseille l'innocence des sens.

Vous conseillerai-je la chasteté ? La chasteté est vertu chez les uns, mais chez beaucoup d'autres presque un vice.

Il se peut bien qu'ils soient continents ; mais leur chienne Sensualité demeure aux aguets et trahit sa convoitise dans tout ce qu'ils font.

Jusque sur les cimes de leur vertu et dans les zones froides de l'esprit, la bête monstrueuse les poursuit et les inquiète.

Et avec quelle gentillesse elle sait mendier un morceau d'esprit, cette chienne Sensualité, quand on lui refuse un morceau de chair.

Vous aimez les tragédies et tout ce qui brise le cœur ? Donc je me méfie de votre chienne.

Vous avez des yeux trop cruels et un air de sensualité lubrique quand vous regardez ceux qui souffrent. Ne serait-ce point que votre sensualité s'est déguisée et porte le nom de pitié ?

Et je vous proposerai aussi cette parabole : il en est beaucoup qui voulant chasser le diable qu'ils portaient en eux se sont eux-mêmes changés en pourceaux.

Si la chasteté vous pèse, il faut vous la déconseiller, de peur que la chasteté ne devienne pour vous la route de l'enfer, je veux dire fange et lubricité de l'âme.

Vous parle-je là de choses immondes ? Ce n'est pas le pire à mon gré.

Ce n'est pas quand la vérité est immonde, c'est quand elle est une eau sans profondeur que le héros de la connaissance répugne à s'y enfoncer.

En vérité, il y a des hommes foncièrement chastes ; ils ont plus de douceur de cœur, ils rient plus volontiers et plus souvent que vous.

Ils rient même de la chasteté ; ils demandent : « Qu'est-ce que la chasteté ? N'est-ce point une folie ? Mais cette folie est venue à nous, plutôt que nous ne sommes allés vers elle.

Nous avons offert à cette étrangère l'hospitalité de notre cœur ; elle est venue habiter chez nous ; qu'elle y reste tant qu'il lui plaira. »

Ainsi parlait Zarathoustra.

DE L'AMI

« J'ai toujours auprès de moi une présence importune », pense le solitaire. « Toujours une fois un, cela finit par faire deux, à la longue.

Je et Moi sont engagés dans un dialogue trop véhément. Comment serait-il

supportable, s'il n'y avait l'ami ? »

Pour le solitaire, l'ami est toujours un tiers ; le tiers est le flotteur qui empêche le dialogue des deux de sombrer aux abîmes.

Hélas ! il y a toujours trop d'abîmes pour tous les solitaires. C'est pourquoi ils ont une telle soif de l'ami et de son altitude.

Notre foi en autrui trahit ce que nous voudrions pouvoir croire de nous-mêmes. Le désir que nous avons d'un ami nous trahit.

Et souvent l'amour ne sert qu'à surmonter l'envie. Et souvent l'on n'attaque et l'on ne se fait un ennemi que pour cacher que l'on est vulnérable.

« Sois à tout le moins mon ennemi ! » – ainsi parle le véritable respect qui n'ose solliciter l'amitié.

Si l'on veut avoir un ami, il faut vouloir aussi se battre pour cet ami ; et pour se battre, il faut *pouvoir* être ennemi.

Il faut honorer dans son ami l'ennemi même. Peux-tu venir tout près de ton ami sans passer dans son camp ?

Il faut avoir en son ami son meilleur ennemi. C'est en lui résistant que tu seras le plus près de son cœur.

Tu ne veux porter aucun voile pour ton ami ? Tu penses faire honneur à ton ami en te montrant à lui tel que tu es ? Mais pour t'en remercier, il t'envoie au diable.

Celui qui ne dissimule rien de soi excite notre indignation ; voilà pourquoi il vous faut tant craindre la nudité. Si vous étiez des dieux, bien sûr, c'est de vos vêtements que vous auriez honte.

Tu ne saurais assez te parer pour ton ami ; car tu dois être pour la flèche du désir élancé vers le Surhumain.

As-tu déjà vu dormir ton ami, afin de le connaître tel qu'il est ? Quel est donc le visage coutumier de ton ami ? C'est ton propre visage, vu dans un miroir grossier et imparfait.

As-tu déjà vu dormir ton ami ? N'as-tu pas eu peur en le voyant tel qu'il est ? Ô mon ami, l'Homme est ce qui doit être dépassé.

Il faut que l'ami soit passé maître dans l'art de deviner et de se taire ; garde-toi de vouloir tout voir. Que ton rêve te révèle ce que fait ton ami qui veille.

Que ta pitié soit divinatrice ; sache d'abord si ton ami souhaite ta pitié. Peut-être aime-t-il en toi l'œil impassible et le regard de l'éternité.

Que ta pitié pour ton ami se dissimule sous une écorce rude ; casse-toi une dent sur cette pitié ; elle aura alors finesse et douceur.

Es-tu pour ton ami air pur et solitude, et pain et remède salutaire ? Plus d'un qui ne peut briser ses propres chaînes a su pourtant en libérer son ami.

Es-tu esclave ? Tu ne pourras être ami. Es-tu tyran ? Tu ne pourras avoir

d’amis.

Trop longtemps il y a eu chez la femme un esclave et un tyran cachés. C’est pourquoi la femme n’est point encore capable d’amitié : elle ne connaît que l’amour.

Il y a de l’injustice dans l’amour de la femme, et de l’aveuglement à l’égard de tout ce qu’elle n’aime pas. Et même dans l’amour éclairé de la femme il reste toujours, à côté de la lumière, la surprise, l’éclair et la nuit.

La femme n’est pas encore capable d’amitié ; des chattes, voilà ce que sont les femmes, ou des oiseaux ; ou, tout au plus, des vaches.

La femme n’est pas encore capable d’amitié. Mais dites-moi, hommes, qui d’entre vous est donc capable d’amitié ?

Hélas, quelle pauvreté est la vôtre ! Et combien grande la parcimonie de vos âmes ! Ce que vous donnez à votre ami, je suis prêt à l’offrir à mon ennemi, et je ne me sentirai pas appauvri d’autant.

La camaraderie existe : puisse l’amitié naître !

Ainsi parlait Zarathoustra.

DES MILLE ET UNE FINS

Zarathoustra vit beaucoup de pays et beaucoup de peuples ; il découvrit ainsi le bien et le mal de nombreux peuples. Nulle part au monde Zarathoustra ne trouva puissance supérieure à celle du bien et du mal.

Aucun peuple ne pourrait vivre s’il ne commençait par se fixer des valeurs, et s’il tient à durer il ne peut adopter les évaluations du voisin.

Bien des choses qui passent pour bonnes chez un peuple ne sont pour un autre que honte et dérision ; voilà ce que j’ai découvert. J’ai vu souvent appeler mauvaises des choses qu’ailleurs on drapait de la pourpre des honneurs.

Jamais deux voisins ne se comprennent ; chacun s’étonne de la folie et de la méchanceté du voisin.

Une table de valeurs est inscrite au-dessus de chaque peuple ; c’est la table de ses victoires sur lui-même ; c’est la voix de son vouloir de puissance.

On appelle louable tout ce qui semble difficile ; ce qui est indispensable et difficile à la fois, on l’appelle le bien ; et la suprême ressource dans l’extrême péril, ce qu’il y a de plus rare et de plus difficile, on l’appelle le sacré.

Ce qui assure à un peuple domination, victoire et splendeur, ce qui excite la

terreur et l'envie du voisin, passe pour noble, pour primordial, c'est la norme et le sens de toute chose.

En vérité, mon frère, dès que tu connaîtras quels sont les dangers, le sol, le climat et les voisins de ton peuple, tu pourras deviner la loi qui régit ses victoires sur lui-même, et tu sauras pourquoi il a choisi telle ou telle échelle pour monter vers la réalisation de ses espérances.

« En toutes choses il faut être le premier et surpasser tous les autres ; ton âme jalouse n'aimera rien que ton ami » – voilà ce qui jadis faisait palpiter l'âme grecque ; c'était pour elle le chemin de la grandeur.

« Dire la vérité et savoir manier l'arc et les flèches » – voilà ce qui paraissait précieux et difficile au peuple à qui je dois mon nom, si cher et si lourd à porter.

« Honorer père et mère, leur être soumis jusqu'aux racines de l'être » – un autre peuple a fixé au-dessus de sa tête cette table de ses victoires sur lui-même, qui l'ont fait puissant et éternel.

« Être loyal, et par loyauté vouer son honneur et son sang à une cause même mauvaise et hasardeuse » – un autre peuple a su se vaincre grâce à ce précepte, et s'étant ainsi dominé, il s'en est trouvé fécondé, il s'est alourdi et gonflé de vastes espérances.

En vérité, les hommes se sont donné à eux-mêmes leur règle du bien et du mal. En vérité, ils ne l'ont ni empruntée ni trouvée, elle ne leur est point venue comme une voix du ciel.

C'est l'homme qui a donné aux choses leur valeur, afin de se mettre en sécurité ; c'est lui qui leur a donné un sens – un sens humain. C'est pourquoi il est appelé « homme », c'est-à-dire l'« évalueur ».

Évaluer, c'est créer – écoutez, ô créateurs ! Ce sont vos évaluations qui transforment les choses évaluées en trésors et en joyaux.

Évaluer, c'est créer des valeurs ; sans cette évaluation l'existence serait une noix creuse. Écoutez, ô créateurs !

Les valeurs changent, quand les créateurs changent. Si l'on veut créer, il faut commencer par détruire.

Les créateurs de valeurs furent d'abord des peuples, plus tard seulement des individus. En vérité, l'individu est le dernier-né de la Création.

Jadis les peuples ont gravé au-dessus de leurs têtes des tables du bien. L'amour qui veut dominer et l'amour qui veut obéir ont ensemble conçu ces tables.

Le goût du troupeau est plus ancien que le goût de l'individu. Et tant que la bonne conscience est celle du troupeau, c'est la mauvaise conscience qui parle quand nous disons : Moi.

En vérité, le Moi rusé, le Moi sans cœur qui cherche dans l'avantage de la

majorité son propre avantage n'est pas venu à l'origine du troupeau : il en marque le déclin.

Ce furent toujours des âmes amoureuses et fécondes qui créèrent bien et mal. Les noms des vertus étincellent de tous les feux de l'amour et des feux de la colère.

Zarathoustra vit beaucoup de pays et de peuples, nulle part au monde il ne trouva puissance plus grande que celle des œuvres d'amour ; or leur nom, c'est « bien » et « mal ».

En vérité, prodigieuse est la puissance qui réside dans un tel éloge et dans un tel blâme. Dites-moi, ô mes frères, qui en pourrait triompher. Dites-moi qui domptera ce monstre. Dites-moi qui enchaînera cette bête aux mille nuques.

Il y a eu jusqu'à ce jour mille fins différentes, car il y a eu des milliers de peuples. Ce qui manque, c'est la chaîne passée à ces mille nuques, ce qui manque, c'est une fin *unique*. L'humanité n'a pas encore de fin.

Mais dites-moi, mes frères, si l'humanité souffre de manquer de fin, ne serait-ce pas qu'il n'y a pas encore d'humanité ?

Ainsi parlait Zarathoustra.

DE L'AMOUR DU PROCHAIN

Vous vous empressez autour du prochain, et votre empressement s'exprime en belles paroles. Mais je vous le dis : votre amour du prochain n'est que votre mauvais amour de vous-mêmes.

C'est pour vous fuir que vous vous empressez autour du prochain, et vous voudriez en faire une vertu ; mais j'ai percé à jour votre désintéressement.

Le Toi est plus ancien que le Moi ; le Toi passe pour saint, le Moi pas encore ; c'est pourquoi l'homme s'empresse autour du prochain.

Vous conseillé-je l'amour du prochain ? Je vous conseillerais plutôt de fuir le prochain et de n'aimer que le lointain.

Au-dessus de l'amour du prochain, il y a l'amour du lointain et du futur ; au-dessus de l'amour de l'humanité je place l'amour des choses et des fantômes.

Ce fantôme qui te précède, mon frère, il est plus beau que toi ; pourquoi ne lui donnes-tu pas ta chair et tes os ? Mais tu en as peur, et tu cherches refuge auprès du prochain.

Vous ne supportez pas votre propre compagnie, et vous ne vous aimez pas

assez ; vous cherchez alors à séduire le prochain par votre amour et à vous dorer de son erreur.

Je voudrais que tous les prochains et leur séquelle vous devinssent intolérables ; vous seriez bien forcés alors de tirer de vous-mêmes l'ami au cœur débordant.

Quand vous voulez dire du bien de vous, vous convoquez un témoin ; et une fois que vous l'avez persuadé de penser du bien de vous, vous pensez vous-mêmes du bien de vous.

Est menteur non seulement celui qui parle contre sa conscience, mais aussi celui qui parle contre son inconscience. Or c'est ainsi que vous parlez de vous-mêmes dans le commerce journalier, et que vous trompez le prochain et vous-mêmes.

Ainsi parle le fou : « Le commerce des hommes gâte le caractère, surtout quand on n'a pas de caractère. »

L'un recherche le prochain parce qu'il se cherche, l'autre parce qu'il aspire à se perdre. Votre mauvais amour de vous-mêmes vous fait de votre solitude une prison.

Ce sont les plus lointains qui paient pour votre amour du prochain ; et dès que vous êtes cinq réunis, il faut qu'il y ait quelque part un sixième qui meure.

Je n'aime pas vos fêtes non plus ; j'y ai trouvé trop de comédiens, et les spectateurs eux-mêmes s'y conduisent souvent en comédiens.

Je ne vous enseigne pas le prochain, mais l'ami. Que l'ami soit pour vous la fête de la terre et le pressentiment du Surhumain.

Je vous enseigne l'ami au cœur débordant. Mais il faut savoir être éponge quand on veut être aimé par des cœurs débordants.

Je vous enseigne l'ami qui porte le monde en lui, comme une coupe débordante de bénédictions, l'ami créateur qui vous offre à tout instant un monde accompli.

Et de même qu'il voit le monde se dérouler à ses yeux, il le voit s'enrouler de nouveau en spires dans lesquelles le bien est produit par le mal et les fins naissent du hasard.

Que l'avenir, que les choses les plus lointaines soient pour toi les causes de ton labeur d'aujourd'hui ; en ton ami tu aimeras le Surhumain qui est la raison de ton être.

Mes frères, je ne vous conseille pas l'amour du prochain, je vous conseille l'amour du lointain.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DES VOIES DIT CRÉATEUR

Veux-tu, mon frère, t'en aller dans la solitude ? Veux-tu chercher le chemin qui mène à toi-même ? Hésite encore un peu et écoute.

« Quiconque cherche s'égare aisément. Toute solitude est un péché. » Ainsi parle la foule, le troupeau ; et tu as longtemps appartenu au troupeau.

Longtemps encore la voix du troupeau parlera au fond de toi. Et quand tu diras : « Ma conscience n'a plus rien de *commun* avec la vôtre », ce sera pour toi plainte et douleur.

Car c'est encore cette conscience *commune* qui a produit cette douleur ; et la dernière lueur de cette conscience jette encore un reflet sur la tristesse.

Mais tu veux suivre ce chemin de la tristesse, le chemin qui mène à toi-même ? Alors montre-moi si tu en as le droit et la force.

Es-tu force neuve et droit nouveau ? Premier mobile ? Roue qui tourne d'elle-même ? Peux-tu contraindre les étoiles elles-mêmes à graviter à ton entour ?

Hélas ! on voit tant de convoitises tendues vers les sommets ! Tant de contorsions d'ambitieux ! Montre-moi que tu n'es ni un jouisseur ni un ambitieux.

Hélas ! il y a tant de grandes pensées qui n'agissent qu'à la manière d'un soufflet : en se gonflant, elles augmentent le vide.

Tu te dis libre ? Ce que je veux connaître c'est ta pensée souveraine ; je ne tiens pas à apprendre quel est le joug que tu as secoué.

Es-tu de ceux qui *ont le droit* de se soustraire au joug ? Plus d'un a perdu la dernière parcelle de sa valeur le jour où il a secoué sa servitude.

Libre de quoi ? Peu importe à Zarathoustra. Mais que ton regard me dise clairement *pour quelle fin* tu es libre.

Sauras-tu te prescrire à toi-même ton bien et ton mal et suspendre au-dessus de ta tête ton amour érigé en loi ? Sauras-tu être ton propre juge et le vengeur de ta propre loi ?

Terrible, ce tête-à-tête avec le juge et le vengeur de notre propre loi ! Tel un astre se trouve précipité dans l'espace vide et dans l'haleine glacée de la solitude.

Aujourd'hui encore tu souffres de la multitude, ô solitaire ; aujourd'hui encore tu disposes de ton courage entier, et de tes espérances.

Mais vienne le jour où tu te lasseras de ta solitude, où ton orgueil fléchira, où ton courage grincera des dents. Tu t'écrieras alors : « Je suis seul ! »

Un jour ta grandeur échappera à ta vue et ta bassesse te saisira à la gorge, ta pensée la plus sublime t'épouvantera, tel un fantôme, Tu t'écrieras un jour :

« Tout est faux ! »

Il y a des sentiments qui cherchent à tuer le solitaire ; s'ils y échouent, alors, qu'il les tue ! Mais y a-t-il en toi l'étoffe d'un meurtrier ?

Mon frère, connais-tu déjà ce mot : mépris ? Et ce comble de ta justice : être juste envers ceux qui te méprisent ?

Tu as contraint beaucoup de gens à changer d'opinion à ton sujet ; ils t'en veulent terriblement. Tu t'es approché d'eux, mais tu as passé ton chemin ; ils ne te le pardonneront jamais.

Tu les dépasses ; mais plus tu t'élèves, plus tu deviens petit aux yeux des envieux. Celui qu'on hait le plus, c'est celui qui a des ailes.

« Comment pourriez-vous être justes envers moi ? devrais-tu leur dire. J'ai élu pour mon lot votre injustice. »

Ils jettent sur le solitaire l'injustice et l'ordure ; mais, mon frère, si tu veux être une étoile, tu ne les en éclaireras pas moins.

Garde-toi des bons et des justes. Ils aiment à mettre en croix ceux qui sont les inventeurs de leur propre vertu – ils haïssent le solitaire.

Garde-toi de la sainte simplicité. Tout ce qui n'est pas simple lui paraît impie ; elle aussi aime à jouer avec le feu – le feu des bûchers.

Et garde-toi aussi de tes accès de tendresse pour les hommes. Le solitaire n'est que trop porté à tendre la main au premier venu.

Il y a bien des gens à qui tu ne devras pas tendre la main, mais la patte ; et tâche que ta patte ait des griffes !

Mais tu seras toujours à toi-même ton pire ennemi ; partout à l'affût, c'est toi qui te guettes toi-même au fond des cavernes et des forêts.

Solitaire, tu suis le chemin qui mène à toi-même. Et sur ce chemin, tu te rencontreras toi-même, et tes sept démons.

Tu te sentiras hérétique et sorcier et devin et fou et mécréant et impie et malfaiteur à tes propres yeux.

Il te faudra te consumer à ta propre flamme ; comment naîtras-tu de nouveau, si tu ne t'étais d'abord consumé ?

Solitaire, tu suis le sentier des créateurs. De tes sept démons tu cherches à faire naître un Dieu.

Solitaire, tu suis le sentier de l'amoureux ; c'est toi que tu aimes et c'est pourquoi tu te méprises comme seuls savent mépriser les amoureux.

C'est par mépris que l'amoureux veut créer. Connaît-il l'amour, celui qui ne s'est pas senti contraint de mépriser ce qu'il aimait ?

Rentre dans ta solitude, ô mon frère, avec ton amour et ton vouloir créateur ; et plus tard seulement la justice t'y suivra, d'un pied boiteux.

Rentre dans ta solitude, mon frère, mes larmes t'y suivent. J'aime l'homme

qui veut créer ce qui le dépasse, et qui en périt.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DES FEMMELETTES JEUNES ET VIEILLES

« Pourquoi te glisses-tu furtivement au crépuscule, Zarathoustra ? Et que caches-tu avec tant de soin sous ton manteau ?

Est-ce un trésor qu'on t'a donné ? Ou un enfant qui t'est né ? Ou marcherais-tu à présent sur les sentiers des larrons, toi, l'ami des méchants ? »

– « En vérité, mon frère, dit Zarathoustra, c'est un trésor qui m'a été donné, une petite vérité que je porte.

Mais elle est espiègle comme un jeune enfant ; et si je ne lui fermais la bouche elle crierait trop fort.

Comme je me promenais seul, à l'heure où le soleil décline, j'ai rencontré une petite vieille qui parla ainsi à mon âme :

« Zarathoustra s'est souvent adressé à nous, les femmes, mais il n'a jamais parlé des femmes. »

Et je lui répondis : « Ce n'est qu'aux hommes qu'on doit parler des femmes. »

– « Tu peux me parler des femmes à moi aussi, me dit-elle, je suis assez vieille pour tout oublier aussitôt. »

Accédant au désir de la petite vieille je lui dis donc : « Tout est énigme chez la femme, mais cette énigme a un mot ; ce mot, c'est maternité.

Pour la femme l'homme est un moyen ; la fin, c'est toujours l'enfant. Mais qu'est-ce que la femme pour l'homme ?

L'homme digne de ce nom n'aime que deux choses : le danger et le jeu. C'est pourquoi il désire la femme, le plus dangereux des jouets.

L'homme doit être élevé pour la guerre, la femme pour le délassement du guerrier : hors de cela tout est folie.

Le guerrier n'aime pas les fruits douceâtres. C'est pourquoi il aime la femme ; il y a de l'amertume dans la femme même la plus douce.

La femme, mieux que l'homme, comprend les enfants ; mais l'homme est enfant, plus que la femme.

Tout homme digne de ce nom recèle en lui un enfant, qui veut jouer. Allons, femmes, tâchez de découvrir l'enfant caché dans l'homme.

Que la femme soit un jouet pur et délicat, pareil au diamant, étincelant des

vertus d’un monde qui n’est pas encore.

Faites passer dans votre amour le reflet d’une lointaine étoile. Que votre espérance soit : « Puissé-je enfanter le Surhumain ! »

Que votre amour soit brave ! Fortes de votre amour, attaquez-vous à celui dont vous avez peur.

Placez votre honneur dans votre amour. La femme, par ailleurs, n’entend pas grand-chose à l’honneur. Mais votre honneur, c’est d’aimer plus que vous n’êtes aimées et de ne jamais demeurer en reste.

Que l’homme craigne la femme qui aime ; elle ne reculera devant aucun sacrifice, et tout le reste lui paraîtra sans valeur.

Que l’homme craigne la femme qui hait : car l’homme, au fond du cœur, est méchant, mais la femme est mauvaise.

Quel est l’homme que la femme hait par-dessus tout ? Le fer un jour dit à l’aimant : « C’est toi que je hais par-dessus tout ; tu m’attires, mais tu n’es pas assez fort pour me retenir. »

Le bonheur de l’homme, c’est de dire : « Je veux. » Le bonheur de la femme, c’est de pouvoir dire : « Il veut. »

« Voici, le monde vient de toucher à la perfection », telle est la pensée de toute femme dans l’instant où elle se soumet par amour.

Et la femme a besoin d’obéir et de donner une profondeur à sa surface. L’âme de la femme est superficielle, c’est une surface mobile et agitée au-dessus d’un haut fond.

Mais l’âme de l’homme est profonde, son flot mugit dans des cavernes souterraines ; la femme pressent cette force, elle ne la comprend pas. »

Alors la petite vieille me répondit : « Zarathoustra m’a dit là des choses fort agréables, surtout pour celles qui sont assez jeunes pour cela.

Chose étrange, Zarathoustra connaît peu les femmes et pourtant il les juge bien. Serait-ce parce qu’en matière de femmes il n’y a rien d’impossible ?

Accepte à présent en retour une petite vérité. Je suis bien assez vieille pour te la dire.

Enveloppe-la bien et clos-lui la bouche de peur qu’elle ne crie trop fort, cette petite vérité. »

« Donne-moi, ô femme, cette petite vérité », dis-je. Et la petite vieille me dit :

« Tu vas chez les femmes ? N’oublie pas la cravache. »

Ainsi parlait Zarathoustra.

LA MORSURE DE LA VIPÈRE

LA MORSURE DE LA VIPÈRE

Zarathoustra s'était un jour endormi sous un figuier, car il faisait chaud, et de son bras, il abritait son visage. Vint une vipère qui le mordit au cou, et Zarathoustra cria de douleur. Quand il eut ôté le bras de son visage, il regarda le serpent ; alors la bête reconnut les yeux de Zarathoustra, se tordit gauchement et voulut s'éloigner. « Non pas ! dit Zarathoustra, je ne t'ai pas encore remerciée. Tu m'as éveillé à temps. J'ai encore un long chemin à faire. » – « Le chemin qui te reste n'est plus bien long, dit tristement la vipère ; mon venin est mortel. » Zarathoustra sourit : « Depuis quand un dragon doit-il mourir du venin d'un serpent ? demanda-t-il. Mais reprends ton poison. Tu n'es pas assez riche pour m'en faire don. » Alors la vipère s'enroula de nouveau autour de son cou et lui suça sa blessure.

Un jour que Zarathoustra racontait cette histoire à ses disciples, ils demandèrent : « Et quelle est, ô Zarathoustra, la morale de cette histoire ? » Zarathoustra leur répondit : « Les bons et les justes m'appellent le destructeur de la morale : mon histoire est immorale.

Mais si vous avez un ennemi, gardez-vous de lui rendre le bien pour le mal ; vous l'humilieriez. Démontrez-lui plutôt qu'il vous a fait du bien.

Mettez-vous en colère contre lui, cela vaudra mieux que de l'humilier. Et si l'on vous maudit, il ne me plaît guère que vous veuillez bénir. Répondez plutôt par une autre malédiction.

Et si l'on vous a fait un tort grave, répondez bien vite par cinq autres petits. Il est horrible à voir, l'homme qui ne porte jamais d'autre poids que celui de l'injustice subie.

Le saviez-vous ? Une injustice partagée est la moitié d'un droit. Et qui prend sur soi de commettre l'injustice, doit avoir la force de supporter l'injustice !

Se venger un peu, c'est plus humain que de ne pas se venger du tout. Et quand le châtiment ne constitue pas un droit et un honneur, même pour le délinquant, je n'aime pas non plus vos châtiments.

Il est plus noble de se mettre dans son tort que de revendiquer son droit, surtout quand on est dans son droit. Mais il faut être assez riche pour cela.

Je n'aime pas votre froide justice ; dans les yeux de vos juges, je vois luire le regard du bourreau et l'éclair de son glaive glacé.

Dites-moi où l'on trouve cette justice qui est amour clairvoyant !

Inventez donc, je vous prie, un amour prêt à assumer non seulement toutes les peines, mais aussi toutes les fautes.

Inventez donc la justice qui acquitterait tous les hommes, sauf celui qui juge.

Voulez-vous écouter un mot encore ? Chez celui qui veut être rigoureusement

juste, le mensonge même est signe de mansuétude.

Mais comment voudrais-je être rigoureusement juste ? Comment rendrais-je à chacun *son* dû ? Qu'il me suffise de donner à chacun *mon* dû.

Enfin, mes frères, gardez-vous de faire tort aux solitaires. Comment un solitaire pourrait-il oublier ? Comment pourrait-il vous le revaloir ?

Le Solitaire ressemble à un puits profond. Il est aisé d'y jeter une pierre ; mais une fois tombée au fond, dites, qui l'en retirera ?

Gardez-vous d'offenser le Solitaire. Mais si vous l'avez offensé, alors, tuez-le par surcroît ! »

Ainsi parlait Zarathoustra.

DE L'ENFANT ET DU MARIAGE

J'ai une question, mais pour toi seul, mon frère. Je la jette comme une sonde dans ton âme pour en connaître la profondeur.

Tu es jeune, et tu te souhaites femme et enfant. Mais je te le demande, es-tu l'homme *qui a le droit* de désirer un enfant ?

Es-tu le vainqueur, maître de toi, dompteur de tes sens, seigneur de tes vertus ? Je te le demande.

Ou bien est-ce l'animal et le besoin animal qui parlent dans ce désir ? Ou la solitude ? Ou le mécontentement de soi ?

C'est ta victoire et ta liberté qui devraient désirer l'enfant. Tu dresseras alors des monuments vivants de ta victoire et de ta délivrance.

Il te faudra construire quelque chose qui te dépasse. Mais je te demande d'être d'abord bien construit toi-même, et bien d'équerre, de corps et d'âme.

Il ne s'agit pas seulement de propager ta race, mais de la porter plus haut. C'est à cela que doit t'aider le jardin du mariage.

Il te faudra créer un corps supérieur, un premier mobile, une roue qui tourne d'elle-même – il te faudra créer un créateur.

Mariage : j'appelle ainsi la volonté de créer à deux l'être unique qui devra dépasser ceux qui l'ont mis au monde. Respect mutuel, voilà ce qui constitue à mon sens le mariage, respect de ceux qu'anime une telle volonté.

Tel doit être le sens et la vérité de ton mariage. Mais ce que la multitude, la foule des superflus, appelle le mariage, hélas ! quel nom lui donnerai-je ?

Hélas ! cette misère de l'âme à deux ! Hélas ! cette ordure de l'âme à deux !

Hélas ! ce pitoyable bien-être à deux !

Voilà ce qu'ils appellent le mariage. Et ils prétendent que leurs mariages sont inscrits au ciel !

Eh bien, je n'en veux pas, de ce ciel des superflus ! Non, je ne les aime point, ces bêtes empêtrées dans les célestes rets.

Et foin du Dieu qui arrive en boitant pour bénir ce qu'il n'a pas uni !

Ne riez pas de tels mariages. Quel enfant n'aurait pas lieu de pleurer sur ses parents ?

Cet homme me paraissait respectable et assez mûr pour saisir le sens de la terre – mais sitôt que j'eus vu sa femme, la terre me parut une maison de fous.

En vérité, je voudrais que la terre entrât en convulsions quand un saint s'accouple avec une oie.

Tel est parti comme un héros en quête de vérités ; il n'a capturé qu'un petit mensonge paré. C'est ce qu'il appelle son mariage.

Tel autre semblait réservé dans son commerce et difficile en ses goûts. Mais il a d'un seul coup gâté à jamais sa compagnie. C'est ce qu'il appelle son mariage.

Un troisième cherchait une servante douée des vertus d'un ange. Mais tout d'un coup c'est lui qui est devenu la servante d'une femme, et il serait temps maintenant qu'il devînt un ange par surcroît.

Je n'ai trouvé qu'acheteurs prudents, et tous ont des yeux pleins de ruse. Mais le plus rusé, quand il se marie, achète chat en poche.

Beaucoup de brèves folies – c'est ce que vous appelez l'amour. Et à ces folies le mariage met fin – par une longue bêtise.

Votre amour pour la femme, et l'amour de la femme pour l'homme : ah ! si c'était la pitié pour des dieux souffrants et voilés ! Mais le plus souvent ce sont seulement deux bêtes qui se reconnaissent.

Et même votre amour le meilleur n'est jamais que métaphore extatique et ardeur douloureuse. C'est une torche qui doit éclairer votre route vers les sommets.

Un jour vous aimerez au-delà de vous-mêmes. *Apprenez* donc d'abord à aimer ainsi. C'est pour cela qu'il vous a fallu boire le calice amer de votre amour.

Il y a de l'amertume dans le calice de l'amour, même le meilleur ; il nous inspire ainsi le désir du Surhumain ; il te donne soif, ô créateur !

Soif du créateur, flèche du désir lancé vers le Surhumain ; dis-moi, mon frère, est-ce là ce que tu cherches dans le mariage ?

Une telle volonté, un tel mariage me sont à jamais sacrés.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DE LA LIBRE MORT

Beaucoup meurent trop tard, et quelques-uns meurent trop tôt. Le précepte : « Meurs à temps » nous est encore étranger.

Meurs à temps ; tel est le conseil de Zarathoustra.

Mais celui qui n'a jamais vécu à temps, comment pourrait-il mourir à temps ? Mieux vaudrait qu'il ne fût point né. C'est le conseil que je donne aux superflus.

Mais les superflus eux-mêmes attachent bien trop d'importance à leur mort, et la noix la plus creuse exige encore qu'on la casse.

Tous prennent la mort au sérieux, mais la mort n'est pas encore une fête. Les hommes n'ont pas encore appris à célébrer les plus belles des fêtes.

Je vous montrerai une mort qui est le sceau de l'accomplissement, une mort qui pour les vivants est aiguillon et promesse.

L'homme qui a su accomplir son destin meurt en vainqueur, d'une mort qui est sienne, entouré de ceux qui sont espérance et promesse.

C'est ainsi qu'on devrait apprendre à mourir ; et jamais on ne devrait célébrer de fête sans qu'un tel mourant y parût pour donner sa consécration aux serments des vivants.

Mourir ainsi, rien n'est plus grand, et, en second lieu, mourir en pleine lutte, en prodiguant une grande âme.

Odieuse au combattant comme au vainqueur est votre mort grimaçante qui s'avance en rampant, tel un voleur, et partout se présente en souveraine.

Je vous vanterai ma mort, la mort libre, qui viendra parce que je le voudrai.

Mais quand le voudrai-je ? Quiconque a un dessein et un héritier choisit de mourir au moment le plus favorable à ce dessein et à cet héritier.

Et c'est par respect pour son dessein et pour son héritier qu'il renonce un jour à orner de guirlandes flétries le sanctuaire de la vie.

Je vous le dis, je ne veux pas ressembler aux cordiers qui étirent leur fil en longueur tout en allant eux-mêmes à reculons.

Tel devient trop vieux pour ses vérités et pour ses victoires ; une bouche édentée n'a plus droit à toutes les vérités.

Et quiconque convoite la gloire doit savoir prendre congé des honneurs alors qu'il en est temps encore, et pratiquer l'art difficile de partir à temps.

C'est lorsqu'on est le plus savoureux qu'il faut cesser de se laisser manger ; ceux qui veulent être aimés longtemps le savent bien.

Sans doute, il y a des pommes acides dont le destin est d'attendre jusqu'au dernier jour de l'automne, pour devenir du même coup mûres, dorées et ridées.

Chez les uns c'est le cœur qui vieillit le premier ; chez les autres, c'est

l’esprit. Et quelques-uns sont vieux dès leur jeunesse ; mais la jeunesse qui vient tard est celle qui tient le plus longtemps.

Il en est qui manquent leur vie ; un ver venimeux leur ronge le cœur. Qu’ils tâchent au moins de réussir d’autant mieux leur mort.

D’autres ne deviennent jamais doux et pourrissent dès l’été. Seule la lâcheté les retient à leur branche.

Il y a beaucoup trop d’hommes qui vivent et qui trop longtemps pendent aux branches. Vienne l’ouragan qui jettera bas tous les fruits pourris ou véreux !

Viennent les prédicateurs de la mort *prompte* ! Voilà les vrais ouragans que je voudrais voir secouer l’arbre de la vie. Mais je n’entends prêcher que mort lente et patience envers l’existence terrestre.

Ah ! Vous prêchez la patience à l’égard de l’existence terrestre ? C’est cette existence terrestre qui a trop de patience envers vous, blasphémateurs !

En vérité, il est mort trop tôt, cet Hébreu que vénèrent les prédicateurs de la mort lente ; et pour beaucoup d’hommes c’est une fatalité qu’il soit mort trop tôt.

Il ne connaissait encore que les larmes et la mélancolie des Hébreux, et la haine des bons et des justes – l’Hébreu Jésus. Et voici, le désir de la mort le saisit subitement.

Que n’est-il resté au désert, loin des bons et des justes ! Peut-être aurait-il appris à vivre et à aimer la terre – et à rire par surcroît.

Croyez-moi, mes frères, il est mort trop tôt ; il aurait lui-même rétracté sa doctrine s’il avait atteint mon âge. Il était assez noble pour se rétracter.

Mais il n’était point encore mûr. L’amour chez le jeune homme est sans maturité, et c’est faute de maturité qu’il hait les hommes et la terre. Son âme et les ailes de son esprit sont encore liées et pesantes.

Mais il y a de l’enfant chez l’homme, plus que chez le jeune homme, et moins de mélancolie ; il s’entend mieux à mourir et à vivre.

Libre de mourir et libre en sa mort, négateur sacré quand il n’est plus temps d’affirmer, c’est ainsi qu’il sait et mourir et vivre.

Que votre mort ne soit point un blasphème contre les hommes et contre la terre, mes amis ; c’est la grâce que j’implore du miel de votre âme.

Qu’au moment de mourir votre esprit et votre vertu brillent encore, comme la rougeur du couchant embrase la terre ; sinon vous n’aurez pas su mourir.

C’est ainsi que moi-même je voudrais mourir, de telle sorte, ô mes amis, que vous aimiez mieux la terre à cause de moi ; je retournerai en terre pour y chercher le repos en celle qui m’a enfanté.

En vérité, Zarathoustra avait une cible vers laquelle il a lancé sa balle ; maintenant, mes amis, c’est vous qui héritez de ma cible, c’est à vous que je vais lancer ma balle d’or.

Plus que toute autre chose, amis, j’aime à vous voir lancer la balle d’or. Et c’est pourquoi je m’attarde encore un peu sur la terre. Pardon-nez-le-moi !

Ainsi parlait Zarathoustra.

DE LA VERTU QUI DONNE

1

Quand Zarathoustra eut quitté la ville que son cœur aimait et dont le nom est « la Vache bariolée », beaucoup de ceux qui se disaient ses disciples le suivirent et lui firent escorte. Ils arrivèrent ainsi à un carrefour. Alors Zarathoustra leur dit qu’il entendait poursuivre seul sa route, car il était ami des marches solitaires. Mais ses disciples lui offrirent un bâton dont la poignée était un serpent d’or s’enroulant autour du soleil. Le bâton plut à Zarathoustra qui s’y appuya ; puis il parla ainsi à ses disciples : « Me direz-vous comment l’or s’est acquis la suprême valeur ? C’est parce qu’il est rare, inutile, et brillant d’un doux éclat ; il fait largesse à tous.

C’est parce qu’il est l’image de la vertu suprême qu’il s’est acquis la valeur suprême. Le regard de celui qui donne luit comme l’or. Une lueur dorée suffit à réconcilier la lune et le soleil.

Rare est la vertu suprême, inutile, et brillante d’un doux éclat ; la vertu suprême, c’est la vertu qui donne.

Certes, je vous devine bien, mes disciples ; vous vous êtes efforcés comme moi de pratiquer la vertu qui donne. Qu’aviez-vous de commun avec les chats ou les loups ?

Vous avez soif de vous offrir vous-mêmes en victimes et en présents ; c’est

pourquoi vous avez soif d'amasser toutes les richesses possibles dans vos âmes.

Votre âme est insatiable de trésors et de joyaux, parce que votre vertu a la volonté insatiable de donner.

Vous contraignez toutes choses à venir à vous et en vous, afin de refluer ensuite en fontaine jaillissante, en dons de votre amour.

En vérité, un amour aussi généreux fait main basse sur tous les trésors ; mais, je vous le dis, cet égoïsme-là est sain et sacré.

Il existe un autre égoïsme, un égoïsme indigent, famélique, qui ne cherche qu'à dérober, l'égoïsme des malades, l'égoïsme malade.

C'est avec des yeux de larron qu'il regarde tout ce qui brille ; c'est avec une avidité famélique qu'il toise celui qui a de quoi manger en abondance ; et il rôde sans cesse autour de la table des donateurs.

Ce qu'exprime cette avidité, c'est la maladie et une invisible dégénérescence ; l'avidité de cet égoïsme rapace révèle un corps malade.

Dites-moi, mes frères, qu'y a-t-il pour nous de mauvais et de pire ? N'est-ce pas la dégénérescence ? Et nous pressentons une *dégénérescence* dès que manque la vertu généreuse.

Notre chemin est un chemin qui monte, de l'espèce vers une espèce supérieure. Mais ce qui nous fait frémir, c'est l'esprit dégénéré qui dit : « Tout pour moi. »

Notre esprit s'élance vers les hauteurs ; il sert ainsi de symbole à notre corps, et il est l'image d'une ascension. Les noms des vertus sont autant de symboles de cette ascension.

Le corps s'avance, au long de l'histoire, évoluant et luttant sans cesse. Et l'esprit ? Qu'est-il pour le corps ? À quoi lui sert-il ? Il est le héraut de ses luttes et de ses victoires, il en est le compagnon et l'écho.

Les divers noms du bien et du mal sont autant de paraboles ; ils n'expriment rien, ils suggèrent. Fou qui espère d'eux le savoir !

Respectez, mes frères, l'heure, quelle qu'elle soit, où votre esprit veut parler en métaphores : c'est alors que naît votre vertu.

Votre corps en cet instant s'élève au-dessus de lui-même et ressuscite. Sa joie enchante l'esprit qui devient créateur ; il évalue, il aime et prodigue ses dons à toute chose.

L'heure où votre cœur s'épanche, large et abondant comme un fleuve, bienfait et péril pour les riverains, c'est l'heure où naît votre vertu.

L'heure où vous vous sentez au-dessus de la louange comme du blâme ; où votre vouloir entend commander à toute chose, comme un vouloir amoureux, c'est à cette heure-là que naît votre vertu.

L'heure où vous méprisez confort et couche molle, où vous ne pouvez reposer

assez loin des douillets, c'est l'heure où naît votre vertu.

L'heure où vous n'avez plus qu'un vouloir *unique*, où ce tournant de toute nécessité devient pour vous la nécessité même, c'est à cette heure-là que naît votre vertu.

En vérité, elle exprime un bien et un mal nouveaux. En vérité, elle est un nouveau et profond murmure d'eau jaillissante, et la voix d'une source nouvelle.

Elle est une force, une vertu nouvelles ; elle est une pensée dominatrice, qu'enveloppe une âme avisée ; un soleil d'or, et, enroulé autour de lui, le serpent de la connaissance. »

2

Ici Zarathoustra garda un moment le silence et regarda ses disciples avec tendresse. Puis il poursuivit – et sa voix était altérée : « Restez fidèles à la terre, mes frères, de toute la force de votre vertu ! Que votre amour généreux, que votre intelligence soient au service du sens de la terre. Je vous en prie et vous en conjure.

Ne les laissez pas s'envoler loin de la terre et battre des ailes contre les murailles de l'éternité ! Hélas ! il y a toujours eu tant de vertu égarée au vol !

Ramenez, comme moi, ramenez à la terre la vertu égarée, ramenez-la au corps et à la vie, afin qu'elle donne à la terre son véritable sens, un sens humain.

L'esprit comme la vertu s'est cent fois égaré et mépris jusqu'à ce jour. Hélas ! toutes ces folies et ces méprises habitent encore notre corps ; elles se sont faites corps et volonté.

L'esprit comme la vertu se sont égarés en cent manières jusqu'à ce jour. L'homme lui-même n'est qu'une ébauche. Hélas ! que d'ignorance et d'erreur se sont incarnées en nous !

Ce n'est pas seulement la raison des siècles, c'est aussi leur folie qui éclate en

nous. Qu'il est dangereux de porter un héritage !

Nous luttons encore pied à pied contre le géant Hasard ; sur toute l'humanité a régné jusqu'à ce jour l'insanité, le non-sens.

Que votre esprit et votre vertu servent le sens de la terre, mes frères ; posez à nouveau la valeur de toute chose. C'est pour cela qu'il vous faut combattre. C'est pour cela qu'il vous faut créer.

Le corps se purifie par le savoir ; par des tentatives conscientes il s'élève ; pour le serviteur de la connaissance tous les instincts sont sanctifiés ; et parvenue sur la cime l'âme est pleine de joie.

Médecin, guéris-toi toi-même ; tu guériras ton malade par surcroît. Ta meilleure cure sera de lui montrer un homme qui s'est guéri lui-même.

Il est encore mille sentiers que nul n'a foulés, mille ressources de santé, des centaines d'îlots secrets de la vie. On n'a encore épuisé ni découvert l'homme lui-même, ni la terre de l'homme.

Veillez et prêtez l'oreille, ô solitaires ! Du fond de l'avenir viennent à nous des brises au mystérieux battement d'ailes ; et quiconque a l'oreille fine perçoit la bonne nouvelle.

Solitaires d'aujourd'hui, qui vivez à l'écart, un jour vous formerez un peuple ; vous qui vous êtes élus vous-mêmes, vous donnerez naissance à un peuple élu ; et de ce peuple naîtra le Surhumain.

En vérité, la terre deviendra, quelque jour, un séjour salutaire. Déjà un parfum nouveau l'enveloppe, une odeur salubre – et une nouvelle espérance. »

3

Après avoir ainsi parlé, Zarathoustra garda le silence comme un homme qui n'a pas encore dit son dernier mot ; longtemps il soupesa son bâton dans sa main d'un air perplexe. Enfin il parla ainsi et sa voix était altérée : « Je m'en vais seul

à présent, mes disciples. Vous aussi, allez-vous-en loin d'ici et partez seuls. Telle est ma volonté.

En vérité, c'est moi qui vous le conseille : éloignez-vous de moi et défendez-vous contre Zarathoustra. Et mieux encore, ayez honte de lui. Peut-être vous a-t-il trompés.

Le chercheur du vrai doit pouvoir non seulement aimer ses ennemis mais aussi haïr ses amis.

C'est mal récompenser un maître que de rester toujours son disciple. Et pourquoi ne voulez-vous pas effeuiller les fleurs de ma couronne ?

Vous avez pour moi de la vénération ; mais qu'arrivera-t-il si un jour votre vénération s'effondre ? Gardez-vous d'être écrasés par la chute d'une statue.

Vous dites que vous croyez en Zarathoustra ? Mais qu'importe Zarathoustra ? Vous croyez en moi ? Mais qu'importent tous les croyants !

Vous ne vous étiez pas encore cherchés quand vous m'avez trouvé. Ainsi font tous les croyants, c'est pourquoi toute croyance importe si peu.

Maintenant je vous ordonne de me perdre et de vous trouver ; et quand vous m'aurez tous renié, alors seulement je reviendrai parmi vous.

En vérité, c'est avec d'autres yeux que je chercherai alors mes amis perdus, c'est d'un autre amour que je vous aimerai.

Et une fois encore, vous redeviendrez mes amis et les fils d'une *unique* espérance ; alors, pour la troisième fois, je reviendrai parmi vous afin de célébrer avec vous le grand Midi.

Et le grand Midi, c'est l'heure où l'homme, parvenu au milieu de la voie qui va de l'animal au Surhumain, célébrera comme sa plus haute espérance le chemin déclinant du soir ; car c'est le chemin d'un nouveau matin.

Au moment de périr, il s'estimera bienheureux de passer dans une autre sphère ; et pour lui le soleil de la connaissance atteindra son zénith.

Tous les dieux sont morts, ce que nous voulons à présent, c'est que le Surhumain vive ; tel sera un jour, lors du grand Midi, notre vouloir suprême. »

Ainsi parlait Zarathoustra.

DEUXIÈME PARTIE

Quand vous m'aurez tous renié, alors seulement, je reviendrai parmi vous. En vérité, c'est avec d'autres yeux, mes frères, que je chercherai alors mes amis perdus ; c'est d'un autre amour que je vous aimerai.

Ainsi parlait Zarathoustra,
Ire partie.
« De la vertu qui donne ».

L’ENFANT AU MIROIR

Là-dessus Zarathoustra retourna à sa montagne et à la solitude de sa caverne et se déroba aux hommes ; attendant tel le semeur qui a répandu son grain. Mais son âme s’emplissait d’impatience et du désir de ceux qu’il aimait, car il avait encore beaucoup à leur donner. Ce qu’il y a, en effet, de plus difficile au monde, c’est, par amour, de refermer sa main ouverte et de garder la pudeur tout en se prodiguant.

Ainsi le solitaire vit s’écouler les mois et les ans ; mais sa sagesse grandissait et le faisait souffrir par sa surabondance.

Un jour cependant, il s’éveilla avant l’aurore, médita longuement sur sa couche et se dit enfin en son cœur :

« Pourquoi ai-je éprouvé en rêve une terreur telle que je me suis éveillé ? N’ai-je pas vu s’approcher de moi un enfant tenant un miroir ? « Ô Zarathoustra, m’a dit l’enfant, regarde-toi dans ce miroir. »

Et ayant jeté les yeux sur ce miroir, je poussai un cri, et mon cœur frémit, car ce n’était pas moi que je voyais, mais la face grimaçante et le rictus d’un diable.

En vérité, je comprends trop bien le signe et l’avertissement que me donne ce rêve : ma *doctrine* est en danger, l’ivraie veut passer pour froment.

Mes ennemis sont devenus puissants et ont défiguré ma doctrine, si bien que mes amis se sentent honteux des dons que je leur ai faits.

J’ai perdu mes amis ; voici l’heure d’aller quérir mes amis perdus. »

À ces mots Zarathoustra se leva d’un bond, non pas comme un homme angoissé et qui cherche à reprendre haleine, mais bien plutôt comme un voyant et un aède saisi par l’esprit. Son aigle et son serpent le contemplaient stupéfaits ; car son visage portait comme un reflet d’aurore la lueur de son bonheur futur.

Que m’est-il donc advenu, chers animaux ? dit Zarathoustra. Ne suis-je pas transformé ? La félicité ne m’a-t-elle pas assailli en tempête ? Mon bonheur est fou et dira des choses folles ; il est trop jeune encore, supportez-le patiemment.

Je suis blessé par mon bonheur ; que tous les souffrants me servent de

médecins.

Je peux à présent redescendre vers mes amis et même vers mes ennemis. Zarathoustra va de nouveau pouvoir parler et donner et prodiguer son amour à ceux qu'il aime.

Mon amour impatient déborde en torrents qui dévalent de toutes les pentes vers le levant et le couchant. Du haut des monts silencieux et des nuées orageuses de ma douleur, mon âme s'élance en mugissant vers les vallées.

Trop longtemps je me suis consumé de désir, les yeux perdus dans le lointain.

Trop longtemps j'ai appartenu à la solitude ; j'ai oublié l'art de me taire.

Je ne suis plus qu'une bouche, qu'un mugissement de torrent descendant des hautes roches, je vais précipiter mes discours dans les vallées.

Et quand bien même mon torrent d'amour se heurterait à quelque obstacle infranchissable, quel torrent ne finirait par trouver le chemin de la mer ?

Certes, je porte en moi un lac solitaire et qui se suffit à lui-même ; mais le torrent de mon amour l'entraînera vers la plaine, jusqu'à la mer.

Je suis des routes nouvelles, une parole nouvelle m'a été donnée. Pareil à tous les créateurs, je suis las des langages anciens. Mon esprit refuse de courir plus longtemps sur des sandales usées.

Pour moi tous les langages sont trop lents ; c'est dans ton char que je saute, tempête ! Et je te fouaillerai encore de toute ma malice.

Je m'élancerai comme un cri, comme une clameur de joie par-delà les mers lointaines, jusqu'aux îles Fortunées où séjournent mes amis.

Et mes ennemis parmi eux ! Combien je les aime tous, à présent, pour la seule raison que je puis leur parler ! Mes ennemis eux-mêmes sont partie intégrante de ma félicité.

Et pour monter mon coursier le plus fougueux, mon javelot est toujours ce qui m'y aide le mieux ; c'est le meilleur étrier à mon pied.

Ce javelot que je lance contre mes ennemis ! Combien je sais gré à mes ennemis de pouvoir le lancer de nouveau !

Mon nuage était gonflé à crever ; parmi les rires des éclairs je lancerai aux vallées des rafales de grêle.

Alors ma poitrine se gonflera puissamment, elle soufflera sa tempête sur les monts ; et elle en sera soulagée.

En vérité, mon bonheur et ma liberté fonceront sur vous comme la tempête, et mes ennemis croiront que c'est le *Malin* qui fait rage au-dessus de leurs têtes. Et vous aussi, mes amis, vous aurez peur de ma sauvage Sagesse, et qui sait ? peut-être prendrez-vous aussi la fuite, comme mes ennemis.

Ah ! que ne pourrais-je alors vous rappeler à moi au son de mes pipeaux ! Et ma lionne Sagesse, que ne peut-elle apprendre à rugir tendrement ! Que de

choses nous avons déjà apprises ensemble, elle et moi !

Ma Sagesse sauvage a été fécondée dans les solitudes des montagnes ; sur les pierres arides elle a mis bas son petit, son lionceau dernier-né.

Et voici que dans sa folie elle court à travers le désert inexorable et cherche partout de molles pelouses, ma vieille Sagesse sauvage.

C'est sur le doux gazon de vos cœurs, mes amis, c'est au creux de votre tendresse qu'elle voudrait déposer ce qu'elle a de plus cher.

Ainsi parlait Zarathoustra.

AUX ÎLES FORTUNÉES

Les figues tombent des arbres. Elles sont douces et sucrées, et en tombant, leur pelure rouge éclate. Je suis l'aquilon qui abat les figues mûres.

Ainsi mes préceptes tombent à vos pieds, mes amis, pareils à des figues mûres ; buvez-en le suc et la pulpe fraîche. L'automne nous environne, et le ciel pur de l'après-midi.

Voyez autour de nous quelle abondance ! C'est du sein de la profusion qu'il est beau de jeter un regard sur les mers lointaines.

Jadis on invoquait Dieu en laissant errer ses regards sur les mers lointaines ; mais moi je vous ai appris à invoquer le Surhumain.

Dieu n'est qu'une conjecture, mais je ne veux pas que vos conjectures dépassent la mesure de votre vouloir créateur.

Pourriez-vous *créer* un dieu ? Ne me parlez donc plus des dieux ! Mais le Surhumain, vous pouvez le créer.

Non pas en vous peut-être, mes frères, mais vous pouvez devenir les pères et les ancêtres du Surhumain ; c'est ce que vous pouvez créer de mieux.

Dieu est une conjecture, mais je veux que vos conjectures se tiennent dans les limites du pensable.

Pouvez-vous *penser* Dieu ? Mais il faut que votre volonté de trouver le Vrai transforme toute chose en réalité pensable à l'homme, visible à l'homme, sensible à l'homme. Il vous faut pousser la pensée jusqu'à la limite de vos propres sens.

Et ce que vous appeliez le monde, il vous faudra commencer par le créer à nouveau. Il faut que vous y incarniez votre raison, votre image, votre vouloir, votre amour. Et c'est là, en vérité, que vous trouverez votre félicité, disciples de

la Connaissance.

Et comment apporteriez-vous la vie sans cette espérance, disciples de la Connaissance ? Vous ne sauriez avoir été placés par la naissance dans un monde inconcevable ni dans un monde irrationnel.

Et pour vous ouvrir tout mon cœur, mes amis, je vous dirai : S'il y avait des dieux, comment supporterais-je de n'être pas Dieu ? *Donc*, il n'y a pas de dieux.

Voilà la conclusion que j'ai tirée, mais à son tour elle me tire à sa suite.

Dieu n'est que conjecture ; mais qui pourrait épuiser tous les tourments de cette conjecture sans en mourir ? Faudra-t-il prendre au créateur sa foi, à l'aigle son vol plané dans les hauteurs qui sont siennes ?

Dieu est une pensée qui tord tout ce qui est droit et fait tournoyer tout ce qui est ferme. Hé quoi ? Le temps s'évanouirait, et les choses éphémères ne seraient que mensonge ?

Cette pensée donne le vertige et le tournis au squelette humain et la nausée à l'estomac ; en vérité, une pareille conjecture est de celles qui font tourner la tête.

J'appelle malignes et inhumaines toutes ces théories d'un Être unique et absolu et immuable et satisfait et impérissable.

L'impérissable – n'est que symbole. Et les poètes ne mentent que trop.

Mais les meilleurs symboles sont ceux qui parlent du temps et du devenir ; ils doivent être louange et justification de tout l'éphémère.

Créer – voilà ce qui nous affranchit de la douleur, ce qui allège la vie.

Mais pour que naisse le créateur, il faut beaucoup de douleur et de nombreuses métamorphoses.

Oui, votre vie sera riche en amères agonies, ô créateurs ! Et c'est ainsi que vous vous ferez les défenseurs, les avocats de tout l'éphémère.

Si le créateur doit être lui-même l'enfant qu'il s'agit de mettre au monde, il faut qu'il accepte d'être aussi la mère en gésine et les douleurs de l'enfantement.

En vérité, ma route m'a fait passer à travers des centaines d'âmes, des centaines de berceaux et de douloureux enfantements. J'ai passé par bien des départs, je connais le déchirement des heures dernières.

Mais tel est mon vouloir créateur, mon destin. Ou, pour vous parler franc, tel est le destin que m'impose mon vouloir.

Tout l'être sensible souffre en moi de se sentir prisonnier, mais toujours mon vouloir intervient pour m'affranchir et me donner la joie.

Vouloir est délivrance ; telle est la vraie conception du vouloir et de la liberté ; voilà l'enseignement de Zarathoustra.

Ne plus vouloir, ne plus juger, ne plus créer ! Oh ! puisse cette grande lassitude me demeurer toujours étrangère !

Dans la recherche de la connaissance, je n'éprouve jamais que le plaisir de ma

volonté, occupée à engendrer, à grandir ; et si ma connaissance conserve en moi son innocence, c'est parce qu'elle garde toujours la volonté d'être féconde.

C'est cette volonté qui m'a écarté de Dieu et des dieux ; que nous resterait-il à créer, s'il existait des dieux ?

Mais toujours me ramène vers les hommes mon fervent vouloir créateur ; tel le ciseau attiré par la pierre.

Hélas ! ô humains, c'est dans la pierre que dort l'image que je cherche, celle qui est pour moi l'image entre toutes les images. Hélas ! pourquoi faut-il qu'elle dorme dans la plus dure, la plus laide des gangues ?

À présent le ciseau s'acharne cruellement contre sa prison. La pierre vole en éclats ; mais que m'importe ?

J'achèverai ma statue, car une Ombre m'est apparue, tout ce qu'il y a de silencieux et de léger au monde m'est un jour apparu.

La beauté du Surhumain m'est apparue comme une Ombre. Ah ! mes frères, que m'importent désormais – les dieux ?

Ainsi parlait Zarathoustra.

DES MISÉRICORDIEUX

Amis, des paroles railleuses sont venues jusqu'à votre ami : « Voyez donc Zarathoustra ! Ne passe-t-il pas parmi nous comme parmi des bêtes ? »

Mais il vaudrait mieux dire : « Celui qui cherche la connaissance est réellement, parmi les hommes, un homme parmi les bêtes. »

Et l'homme lui-même, pour celui qui possède la connaissance, n'est autre que la bête aux joues rouges.

Mais pourquoi a-t-il les joues rouges ? Ne serait-ce point parce qu'il a trop souvent éprouvé de la honte ?

Ô mes amis ! Ainsi parle le disciple de la connaissance : Honte, honte, honte – c'est toute l'histoire de l'humanité.

Et c'est pourquoi l'homme au cœur noble s'impose de ne jamais humilier personne ; il s'impose une juste honte en présence de tout ce qui souffre.

En vérité, je ne les aime point, ces compassionnés qui se complaisent dans leur miséricorde ; ils manquent par trop de pudeur.

Si je ne peux m'empêcher d'être miséricordieux, je n'aime cependant pas qu'on me nomme ainsi ; et si je le suis, j'aime l'être à distance.

Plutôt me voiler la face et m’enfuir avant d’avoir été reconnu ! C’est ainsi que je vous recommande d’agir, amis.

Puisse mon destin n’amener jamais sur ma route que des cœurs comme les vôtres, étrangers à la douleur, de ceux avec qui *j’aie le droit* de mettre en commun mon espérance, ma nourriture et mon miel.

En vérité, j’ai bien fait ceci ou cela en faveur des souffrants, mais il m’a toujours semblé qu’il valait mieux encore travailler à augmenter ma joie.

Depuis que l’homme est homme, il a trop peu connu la joie ; voilà, mes frères, le seul péché originel.

Et si nous apprenons à mieux goûter la joie, nous oublierons d’autant mieux de faire du mal aux autres et d’inventer des douleurs.

C’est pourquoi je me lave la main qui a porté secours au malheureux, c’est pourquoi je m’essuie encore l’âme.

Car j’ai eu honte de sa honte même en voyant souffrir le souffrant ; et en lui venant en aide j’ai durement atteint sa fierté.

De grandes obligations produisent non la gratitude mais le ressentiment ; et le menu bienfait que l’on ne peut oublier se transforme en un ver rongeur.

« N’acceptez qu’avec hauteur. Acceptez un bienfait comme on dispense une faveur. » C’est le conseil que je donne à ceux qui n’ont rien à donner.

Mais moi je suis de ceux qui donnent ; j’aime donner, en ami qui comble ses amis. Quant aux étrangers et aux pauvres, qu’ils cueillent eux-mêmes les fruits de mon arbre ; ils en seront moins humiliés.

Mais il faudrait abolir complètement les mendiants. En vérité, on s’irrite de leur donner et l’on s’irrite de ne rien leur donner.

De même aussi les pécheurs et les mauvaises consciences. Croyez-moi, mes amis, les remords enseignent à mordre.

Mais le pire, ce sont les pensées mesquines. En vérité, plutôt faire le mal que de penser bassement.

Sans doute, vous dites : « Le plaisir que nous causent ces menues méchancetés nous épargne maint grand méfait. » Mais dans ce domaine, il ne faut rien épargner.

La mauvaise action est comme un abcès, elle irrite et démange et crève – elle parle avec franchise.

« Voilà, je suis une maladie » – ainsi parle la mauvaise action, c’est sa franchise.

Mais la pensée mesquine est pareille à la moisissure ; elle se tapit, s’accroupit et se cache, jusqu’à ce que le corps entier soit rongé et flétri par une multitude de petits champignons.

Cependant voici une parole que je glisse à l’oreille de quiconque est possédé

du démon : « Mieux vaut, somme toute, laisser grandir ton démon. Pour toi aussi il existe un chemin de la grandeur. »

Hélas ! mes frères, il y a trop à dire sur notre compte à tous ; et il arrive que nous soyons au clair sur plus d'un de nos semblables sans que nous puissions, de longtemps, le percer à jour ni le dépasser.

Il est difficile de vivre avec les hommes, parce qu'il est difficile de se taire.

Et ce n'est pas envers celui que nous détestons que nous sommes les plus injustes, mais envers celui qui nous est parfaitement indifférent.

Si ton ami est malade, offre asile à sa souffrance, mais sois pour lui une couche dure, un lit de camp ; c'est ainsi que tu lui seras le plus utile.

Et si ton ami te fait du mal, dis-lui : « Je te pardonne le mal que tu m'as fait ; mais le mal que tu t'es fait à *toi-même*, comment pourrais-je te le pardonner ? »

Ainsi parle tout grand amour ; il surmonte jusqu'au pardon, jusqu'à la Pitié.

Il faut tenir son cœur en bride ; car si on lui lâchait les rênes, il aurait tôt fait de vous faire perdre la tête.

Hélas ! Où commet-on de plus grandes folies que chez les miséricordieux ? Et y a-t-il au monde plus grande cause de souffrance que les folies des miséricordieux ?

Malheur à tous ceux qui aiment, s'ils n'ont pas une âme d'où ils puissent dominer leur pitié même.

Le diable un jour me parla ainsi : « Dieu lui aussi a son enfer ; c'est son amour pour les hommes. »

Et récemment je lui ai entendu dire cette parole : « Dieu est mort ; il est mort de sa miséricorde envers les hommes. »

Je vous mets donc en garde contre la miséricorde ; c'est *d'elle* qu'un nuage noir vient encore menacer l'homme. En vérité, je m'entends aux signes annonciateurs de l'orage.

Mais souvenez-vous aussi de cette parole : Tout grand amour surmonte sa propre pitié ; car il veut – créer ce qu'il aime.

« Je me sacrifie à mon amour, *et mon prochain comme moi-même* », ainsi parlent tous les créateurs.

Mais les créateurs sont durs.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DES PRÊTRES

Et un jour Zarathoustra, appelant d'un signe ses disciples, leur dit ces paroles : « Voyez ces prêtres ; bien qu'ils soient mes ennemis, passez près d'eux en silence et l'épée au fourreau.

Parmi eux aussi il y a des héros ; beaucoup d'entre eux ont trop souffert ; aussi ont-ils voulu faire souffrir les autres.

Ce sont des ennemis pleins d'astuce ; rien de plus vindicatif que leur humilité. Et si l'on s'en prend à eux, on risque de se souiller.

Mais mon sang est apparenté au leur ; et je désire que mon sang soit honoré même en eux. »

Et quand ils eurent passé, Zarathoustra fut saisi de douleur ; et après avoir un instant lutté contre son chagrin, il se mit à parler ainsi : « J'ai pitié de ces prêtres. Ils me répugnent aussi, il est vrai que c'est pour moi la moindre des choses depuis que je vis parmi les hommes.

Mais j'ai compassion et j'ai toujours eu compassion d'eux ; ils sont à mes yeux des prisonniers et des réprouvés. Celui qu'ils appellent leur Sauveur les a liés de chaînes.

Chaînes des valeurs fausses et des mots mensongers ! Hélas ! qui viendra les sauver de leur Sauveur ?

Ballottés sur la mer, ils crurent un jour atterrir sur une île ; mais voici, ce n'était qu'un monstre endormi.

Valeurs fausses et paroles mensongères, ce sont les pires monstres pour les humains ; la fatalité y demeure longtemps endormie ou aux aguets.

Puis un jour elle sursaute et s'éveille et dévore et engloutit tous ceux qui sur elle avaient bâti leurs tentes.

Oh ! regardez-moi les tentes que ces prêtres ont montées, ces cavernes embaumées qu'ils appellent des églises.

Ce faux jour, cet air renfermé ! L'âme y est entravée dans son essor vers les hauteurs.

Au contraire, leur credo ordonne : « Montez l'escalier à genoux, pécheurs ! »

En vérité, j'aime encore mieux l'insolence que les yeux révulsés de leur pudeur et de leur dévotion.

Qui a construit ces cavernes et ces escaliers de pénitence ? N'étaient-ce point des hommes qui voulaient se cacher et qui avaient honte d'eux-mêmes à la face du ciel pur ?

J'attendrai le jour où le ciel pur brillera de nouveau à travers les voûtes crevées et sur l'herbe et les rouges coquelicots des murs crevassés, pour rendre mon affection aux sanctuaires de ce Dieu.

Ils ont appelé Dieu ce qui les contrecarrait et les faisait souffrir ; et en vérité il y avait de l'héroïsme dans leur dévotion.

Et ils n’ont su aimer leur Dieu qu’en crucifiant l’homme.

Ils ont voulu vivre en cadavres, ils ont drapé de noir leur cadavre ; jusque dans leurs discours je sens l’odieux relent des chambres mortuaires.

Et vivre dans leur voisinage, c’est vivre au voisinage de noirs étangs au fond desquels le crapaud module sa douce et mélancolique chanson.

Il faudrait me chanter de meilleures chansons pour me faire croire à leur Sauveur ; il faudrait que ses disciples eussent l’air un peu plus sauvés.

Je voudrais les voir nus ; car seule la beauté devrait prêcher la pénitence. Mais qui donc se laissera convaincre par cette tristesse emmitouflée ?

En vérité, leurs Sauveurs eux-mêmes ne sont pas fils de la liberté ni descendus du septième ciel de la liberté. En vérité, ils n’ont jamais foulé de leurs pieds les tapis de la connaissance.

L’esprit de ces Sauveurs était tout plein de lacunes, mais dans chacune de ces lacunes ils avaient placé leur illusion, leur bouche-trou qu’ils appelaient Dieu.

Leur esprit s’était noyé dans leur pitié, et quand ils se gonflaient et s’enflaient de pitié, toujours quelque grosse folie flottait à la surface.

Ils poussaient leur troupeau sur la passerelle, à cor et à cri ; comme s’il n’y avait qu’*une seule* passerelle qui menât à l’avenir. En vérité, ces bergers eux-mêmes n’étaient que des moutons.

Ces bergers avaient de petits esprits et de vastes âmes ; mais, mes frères, qu’elles sont exiguës les âmes, même les plus spacieuses !

Ils ont jalonné leur chemin de traces sanglantes, et leur folie proclamait que la vérité se démontre par le sang versé.

Mais le sang est le pire témoin de la vérité ; le sang empoisonne la doctrine la plus pure et en fait une folie, une haine au fond des cœurs.

Et passer au travers du feu pour sa foi, qu’est-ce que cela prouve ? Sans doute il vaut mieux que notre propre loi naisse de notre propre brasier.

Cœur lourd et tête froide ; où ces deux choses se rencontrent naît l’ouragan, le « Sauveur ».

En vérité il y a eu des hommes plus grands et mieux nés que ceux que le peuple appelle des Sauveurs, ces ouragans dévastateurs.

Mais il vous faudra être délivrés de ceux qui sont plus grands encore que tous les Sauveurs, si vous voulez trouver le chemin de la liberté.

Jamais encore il n’a existé de Surhumain. Je les ai vus nus tous les deux, le plus grand des hommes et le plus petit.

Ils se ressemblent encore trop. En vérité, le plus grand lui-même m’a paru – par trop humain. »

Ainsi parlait Zarathoustra.

DES VERTUEUX

C’est à grand renfort de tonnerres et de célestes pyrotechnies qu’il faut parler aux sens engourdis et endormis.

Mais la beauté parle à voix basse ; elle ne pénètre que dans les âmes les plus éveillées.

Mon bouclier aujourd’hui a frémi doucement et m’a souri ; c’était le rire sacré, le frémissement sacré de la beauté.

C’est de vous, hommes vertueux, que riait aujourd’hui ma beauté. Et j’entendis sa voix me dire : « Ils veulent par surcroît être payés ! »

Vous voulez par surcroît être payés, hommes vertueux ! Vous voulez une récompense pour votre vertu, et le ciel en échange de la terre, et l’éternité en échange du jour présent !

Et maintenant vous me reprochez d’enseigner qu’il n’y a pas de céleste distributeur de récompenses et de rétributions ? Et en vérité je n’enseigne même pas que la vertu soit à elle-même sa propre récompense.

Hélas ! c’est là mon deuil ; jusque dans le tréfonds des choses on a enfoncé le mensonge de la récompense et du châtiment, et jusqu’au fond de vos âmes aussi, Ô vertueux.

Mais ma parole, pareille à la hure du sanglier, retournera le sol de vos âmes ; je serai pour vous un soc de charrue.

Il faudra ramener au jour tous les mystères de vos âmes ; c’est quand vous aurez été labourés jusqu’au fond et émiettés à la face du soleil, que votre mensonge pourra être démêlé de votre vérité.

Car votre vérité, la voici : vous êtes *trop propres* pour la fange de ces mots : vengeance, châtiment, récompense, rétribution.

Vous aimez votre vertu comme la mère aime son enfant ; mais a-t-on jamais entendu dire qu’une mère voulût être payée pour sa tendresse ?

C’est votre Soi le plus cher que votre vertu. Vous aspirez au cycle des métamorphoses ; tout cycle tourne et s’enroule sur soi pour revenir finalement à soi.

Et tout ce qu’accomplit votre vertu est semblable à une étoile déjà éteinte dont la lumière est encore en outre et en migration. Jusqu’à quand voyagera-t-elle encore ?

De même la lumière de votre vertu se propage encore après que l’acte est accompli. L’œuvre aura beau être oubliée et morte, son rayon lumineux continuera à vivre et à parcourir l’espace.

Que votre vertu soit votre Soi lui-même et non un corps étranger, un

épiderme, une draperie ! Que ce soit la vérité profonde de vos âmes, ô vertueux !

Mais il en est d'autres, il est vrai, pour qui la vertu consiste à se tordre sous les coups de cravache, et vous n'avez que trop prêté l'oreille à leurs hurlements.

Et il en est d'autres qui appellent vertu la paresse de leurs vices ; et sitôt que leur haine ou leur envie se préparent au sommeil, leur « justice », se ranime et frotte ses yeux ensommeillés.

Et il en est d'autres qui sont entraînés vers l'abîme ; c'est leur démon qui les y entraîne. Mais plus ils s'enfoncent, plus leurs yeux brillent, plus ardemment ils aspirent à leur Dieu.

Hélas ! le cri de ceux-là aussi est parvenu à vos oreilles, ô vertueux ! « Tout ce que je *ne* suis *pas*, *voilà* ce que j'appelle Dieu et vertu. »

Et il en est d'autres qui s'avancent pesamment, grinçant comme des charrettes qui descendent un chargement de pierres ; ils ont toujours à la bouche les mots de dignité et de vertu ; ce qu'ils appellent vertu, c'est le sabot qui leur sert de frein.

Et il en est d'autres qui sont pareils à de simples horloges bien remontées ; ils font entendre leur tic-tac et demandent qu'on appelle vertu ce tic-tac.

En vérité, ceux-là me plaisent ; où que je trouve de ces horloges, je les remonte à grand renfort de railleries, et je compte bien qu'elles ronronneront par surcroît.

Et d'autres sont fiers de leur parcelle de justice et commettent en son nom tous les abus, si bien que le monde est submergé sous leur injustice.

Hélas ! que le mot de vertu sonne mal dans leur bouche ! Et quand ils disent : « Je suis juste », on croit toujours entendre : « Je suis vengé. »

Ils voudraient que leur vertu crevât les yeux à leurs ennemis ; ils ne s'élèvent que pour abaisser autrui.

Et il en est d'autres qui croupissent dans leur marécage et qui du milieu des roseaux se font entendre, disant : « La vertu consiste à croupir paisiblement dans le marécage.

Nous ne mordons personne, nous évitons ceux qui veulent mordre, et en toute chose nous partageons l'avis qu'on nous donne. »

Et il en est d'autres qui aiment les gestes et qui pensent : « La vertu n'est qu'un geste. »

Leurs genoux sont toujours fléchis, leurs mains jointes à la louange de la vertu, mais leur cœur ne la connaît point.

Et il en est d'autres qui pensent que pour être vertueux il suffit de dire : « La vertu est nécessaire. » Mais au fond ils ne croient qu'à la nécessité de la police.

Et d'aucuns, impuissants qu'ils sont à discerner la grandeur de l'homme, déclarent que la vertu se réduit à en apercevoir de tout près les bassesses ; leur

malveillance, voilà ce qu'ils appellent leur vertu.

Et d'aucuns désirent être édifiés et redressés ; c'est ce qu'ils appellent la vertu. Et d'autres demandent à être bouleversés ; c'est ce qu'ils appellent leur vertu.

Ainsi presque tous pensent avoir part à la vertu, ou à tout le moins se croient connaisseurs en matière de bien et de mal.

Mais Zarathoustra n'est point venu pour dire à tous ces menteurs et à ces fous : « Que *savez-vous* de la vertu ? Que *pourriez*-vous savoir de la vertu ? »

Il est venu pour que vous, mes amis, vous vous dégoûtiez des vieilles formules que vous avez apprises des menteurs et des fous.

Pour que vous vous lassiez des mots de « récompense » et de « rétribution », de « châtiment » et de « juste vengeance » ; pour que vous vous lassiez de dire : « Une action est bonne quand elle est désintéressée. »

Ah ! mes amis, quand vous *vous* mettrez tout entiers dans votre acte, comme la mère se met toute dans son enfant, je dirai que c'est là *votre* mot de vertu.

À la vérité, je vous ai ravi des mots par centaines, et les hochets favoris de votre vertu ; et voici que vous me boudez, comme des enfants boudeurs.

Ils jouaient au bord de la mer, et voici que la vague est venue et a emporté leur jouet ; et maintenant ils pleurent.

Mais la même vague leur apportera de nouveaux jouets et répandra à leurs pieds de nouveaux coquillages bariolés.

Ils se consoleront, et tout comme eux vous aurez vous aussi, mes amis, des consolations et de nouveaux coquillages bariolés.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DE LA CANAILLE

La vie est une source de joie ; mais où vient boire la canaille, toutes les sources sont empoisonnées.

J'aime tout ce qui est pur, mais je n'aime point voir les gueules grimaçantes ni la soif des impurs.

Ils ont jeté leurs regards au fond du puits ; à présent le puits reflète leur répugnant sourire.

Leur lubricité a empoisonné l'eau sainte, et en appelant joie leurs rêves immondes, ils ont empoisonné les mots par surcroît.

La flamme se cabre dès qu'ils exposent au feu leurs cœurs humides, l'esprit lui-même grésille et fume dès que la canaille s'approche du feu.

Le fruit devient douceâtre et blet dans leur main, leur regard suffit à dessécher l'arbre fruitier.

Et plus d'un qui s'est dégoûté de la vie en a été dégoûté par la canaille ; il n'a pas voulu partager avec la canaille la source, la flamme et le fruit.

Et plus d'un s'en est allé au désert mourir de soif avec les fauves plutôt que de prendre place avec les chameliers crasseux autour de la citerne.

Et plus d'un qui s'avançait en exterminateur, pareil à l'orage de grêle qui dévaste les champs, ne voulait que poser son pied dans la gueule de la canaille et lui clore le bec.

Et ce qui m'a été le plus dur à avaler, ce n'est pas de savoir que la vie elle-même requiert inimitié, mort et tortures.

Mais un jour je me suis posé cette question qui faillit m'étouffer : La vie a-t-elle *besoin* de la canaille ?

Faut-il qu'il y ait des puits empoisonnés, et des feux puants, et des rêves souillés, et des vers dans le pain de vie ?

Ce n'est pas ma haine, c'est mon dégoût qui dévore ma vie. Hélas ! que de fois j'ai été dégoûté de l'esprit en voyant la canaille elle-même avoir de l'esprit !

Et j'ai tourné le dos aux dominateurs quand j'ai vu ce qu'on appelle aujourd'hui dominer, c'est-à-dire trafiquer et marchander au sujet du pouvoir – trafiquer avec la canaille !

J'ai vécu chez les peuples de langue étrangère, et je me suis bouché les oreilles afin d'ignorer toujours le langage de leur négoce et leurs marchandages autour du pouvoir.

J'ai traversé avec répugnance, en me bouchant le nez, tout ce qui est d'hier et d'aujourd'hui ; en vérité tout ce qui est d'hier ou d'aujourd'hui empeste la canaille écrivante.

Longtemps j'ai vécu en infirme, aveugle, sourd et muet, plutôt que de vivre avec la canaille des puissants, des écrivassiers et des débauchés.

Péniblement, avec prudence, mon esprit a gravi bien des escaliers ; la moindre aumône de joie le réconfortait ; il se traînait comme un aveugle, appuyé sur son bâton.

Mais que m'est-il donc arrivé ? Comment me suis-je guéri de ce dégoût ? Comment mon regard est-il redevenu jeune ? Comment ai-je atteint d'un coup d'aile la hauteur où nulle canaille n'encombre plus les abords du puits ?

Est-ce mon dégoût qui m'a donné des ailes et le don de découvrir des sources ? En vérité, j'ai dû voler jusqu'au plus haut des monts pour retrouver la source de joie.

Oh ! je l'ai retrouvée, mes frères ! Ici, au plus haut des monts, jaillit pour moi la source de joie. Et il y a une vie à laquelle la canaille n'a jamais trempé ses lèvres.

Tu jaillis presque avec trop de violence, source de joie. Et souvent tu vides la coupe en voulant la remplir.

Il faudra que j'apprenne à t'approcher avec plus de prudence ; mon cœur s'élance encore trop fougueusement à ta rencontre.

Mon cœur où flambe l'été, mon bref été ardent, mélancolique, ivre de joie ; combien ce cœur d'été aspire à ta fraîcheur !

Dissipée la tristesse hésitante de mon printemps ! Envolée la malice de mes flocons de neige en juin ! Je ne suis plus qu'été et plein midi d'été.

Été sur les cimes, sources fraîches, silence bienheureux : ô mes amis, venez, et le silence se gonflera d'une félicité plus grande encore.

Car c'est ici *notre* cime et notre patrie ; nous sommes trop haut ici, la pente est trop abrupte pour les impurs et pour leur soif.

Plongez vos regards purs au fond de ma fontaine de joie, amis. Comment en serait-elle troublée ? Elle vous sourira de toute *sa* pureté.

Sur l'arbre de l'avenir nous bâtirons notre nid. Les aigles nous apporteront la pâture, ô solitaires !

En vérité, les impurs n'auront aucune part à cette pâture. Ils croiraient manger du feu et se brûler la gueule.

En vérité, nous n'offrons pas ici d'asile aux impurs. À leurs corps comme à leurs esprits notre bonheur ferait l'effet d'une caverne de glace.

Car nous vivons bien haut au-dessus d'eux, comme les grands vents, au voisinage des aigles, des neiges et du soleil ; ainsi vivent les grands vents.

Et pareil au vent, je soufflerai sur eux et mon esprit coupera le souffle au leur ; c'est là mon avenir.

En vérité, Zarathoustra souffle comme un grand vent qui balaie tous les bas-fonds. Et voici le conseil qu'il donne à ses ennemis et autres tousseurs et cracheurs : « Gardez-vous de cracher *contre* le vent ! »

Ainsi parlait Zarathoustra.

DES TARENTULES

Voici l'antre de la tarentule. Veux-tu la voir elle-même ? Voici sa toile.

Touche-la. Elle frémira.

La voici qui s'empresse. Sois la bienvenue, tarentule ! Tu portes sur ton dos ton triangle noir et ta marque, et je sais aussi ce qu'il y a dans ton cœur.

La vengeance habite en ton cœur ; ta morsure produit une croûte noirâtre ; le venin de ta vengeance fait tournoyer les âmes.

Je vous parlerai donc en parabole, vous qui donnez le vertige aux âmes, prédicateurs d'*égalité*. Vous n'êtes que des tarentules, la rancune cachée vous habite.

Mais je finirai bien par découvrir vos cachettes ; aussi je vous ris au nez, de mon rire des hautes cimes.

Aussi je déchire votre toile, pour que la fureur vous fasse sortir.de vos cavernes de mensonge, et fasse jaillir aussitôt vos paroles de « justice ».

Car *délivrer l'homme de toute pensée de vengeance*, c'est pour moi le pont qui mène aux plus hauts espoirs, et l'arc-en-ciel qui succède aux longs orages.

Mais tout autre est la volonté des tarentules. « Ce que nous appelons la justice, c'est de remplir le monde des tempêtes de notre vengeance » – voilà ce qu'elles se disent l'une à l'autre.

« Nous entendons nous venger et injurier tous ceux qui ne nous sont point semblables » – voilà ce que se jurent les tarentules dans leur cœur.

« Et « volonté d'égalité » – voilà désormais le nom qu'on donnera à la vertu ; nous poursuivrons de nos cris tous ceux qui détiennent la puissance. »

C'est ainsi, prédicateurs d'égalité, que la folie tyrannique de l'impuissance réclame à grands cris « l'égalité » ; vos plus secrets désirs de tyrans se déguisent ainsi sous des noms vertueux.

Vanité acrimonieuse, jalousie contenue, peut-être vanité et jalousie ancestrales, voilà ce qui jaillit de vous comme une flamme et comme une folie de vengeance.

Ce que le père a refoulé en lui, le fils l'exprime en paroles, et souvent le fils m'a trahi le secret du père.

Ils ressemblent à des enthousiastes, mais ce n'est pas le cœur qui brûle en eux, c'est la vengeance. Et quand ils se montrent subtils et froids, ce n'est pas l'esprit, c'est l'envie qui les rend subtils et froids.

Leur jalousie les conduit aussi sur les sentiers des penseurs ; la marque de leur jalousie, c'est qu'ils vont toujours trop loin, et leur lassitude finit par aller s'endormir dans la neige.

Toutes leurs plaintes rendent un son de vengeance, chacun de leurs éloges trahit l'intention de nuire ; et le bonheur, pour eux, c'est de s'ériger en juges.

Je vous donne donc ce conseil, mes amis, méfiez-vous de tous ceux chez qui l'instinct de punir est puissant.

C’est une triste engeance, une mauvaise race ; leurs faces trahissent le bourreau et le limier.

Méfiez-vous de ceux qui parlent beaucoup de leur propre justice. En vérité, ce n’est pas seulement de miel que manquent ces âmes-là.

Et ils se nomment eux-mêmes les bons et les justes, n’oubliez pas que pour être des pharisiens il ne leur manque que – la puissance.

Mes amis, je ne veux pas être mêlé ni confondu avec d’autres.

Il en est qui prêchent ma doctrine de vie, et qui sont en même temps des prédicateurs d’égalité et des tarentules.

Araignées venimeuses, qui disent les louanges, de la vie, bien qu’elles restent tapies dans leurs repaires, à l’écart de la vie ; c’est leur façon de faire le mal.

Elles cherchent à nuire ainsi à ceux qui détiennent actuellement le pouvoir, car c’est chez ceux-là que la prédication de la mort est encore le mieux en place.

S’il en était autrement, les tarentules changeraient de doctrine ; c’est elles qui ont jadis excellé à calomnier la vie et à brûler les hérétiques.

Je n’entends pas qu’on me mêle, qu’on me confonde avec ces prédicateurs d’égalité. Car la justice me dit, à moi, que les hommes ne sont pas égaux.

Et il ne faut pas qu’ils le deviennent ! Que serait mon amour du Surhumain, si je tenais un autre langage ?

C’est par des milliers de ponts et passerelles que les hommes monteront à la conquête de l’avenir ; il faut qu’il y ait entre eux de plus en plus de guerre et d’inégalité ; voilà ce que m’inspire mon grand amour.

C’est pour des nécessités de lutte qu’ils inventeront des images et des fantômes, et ces images et ces fantômes leur serviront à se livrer les uns aux autres les batailles suprêmes.

Bon et mauvais, riche et pauvre, noble et croquant, et tous les autres noms de valeurs sont autant d’armes et d’emblèmes cliquetants qui doivent aider la vie à se surpasser sans cesse.

La vie elle-même, pour monter plus haut, se construit des arches et des degrés, d’où elle pourra saisir les horizons lointains et les beautés qui charment le cœur, – *c’est pour cela* qu’il lui faut l’altitude.

Et parce qu’il lui faut l’altitude, il lui faut aussi des degrés, et la résistance qu’opposent les degrés à ceux qui les gravissent. La vie veut s’élever, et en s’élevant se surmonter.

Et voyez donc, mes amis : à côté de l’antre de la tarentule se dressent les ruines d’un ancien sanctuaire. Regardez-les avec des yeux illuminés.

En vérité, celui qui jadis amoncela ces pierres pour y exprimer l’élan de son âme connaissait aussi bien que le plus grand des sages le secret de la vie.

Ce qu’il nous enseigne ici par la plus frappante des paraboles, c’est que toute

beauté comporte lutte et inégalité, guerre et puissance et tyrannie.

Voyez la divine beauté de ces voûtes et de ces arceaux qui luttent et se brisent les uns contre les autres ; voyez-vous dans leur divin effort faire assaut de lumière et d'ombre.

Dans la même certitude infaillible, dans la même beauté, soyons, ennemis aussi, mes amis. Elançons-nous divinement les uns *contre* les autres.

Malheur ! Voilà que moi aussi la tarentule m'a mordu, cette vieille ennemie. Avec une admirable et divine certitude elle m'a mordu au doigt.

« Il faut un châtiment, il faut une justice, pense-t-elle ; il ne faut pas qu'on chante impunément ici les louanges de la haine. »

Oui, elle s'est vengée. Et malheur ! par vengeance elle va m'inoculer son vertige.

Mais de peur que son vertige ne me saisisse, moi aussi, amis, attachez-moi à cette colonne. J'aime encore mieux être changé en stylite qu'en tourbillon de rancune.

En vérité, Zarathoustra n'est ni un tourbillon ni une trombe, et s'il est vrai qu'il soit danseur, du moins ne danse-t-il pas la tarentelle.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DES SAGES ILLUSTRES

Vous tous, sages illustres, vous n'avez jamais été que les serviteurs du peuple et de la superstition populaire, et non les serviteurs de la vérité. Et c'est bien pourquoi l'on vous a honorés.

C'est pourquoi l'on a toléré votre incroyance, parce qu'elle semblait une plaisanterie ; un chemin détourné qui vous ramenait au peuple. Ainsi le maître laisse s'ébaudir ses esclaves et s'égaie même de leur pétulance.

Mais cela que le peuple hait, d'une haine de chien à loup, c'est le libre esprit, l'ennemi des chaînes, le mécréant qui hante les forêts.

Le traquer jusque dans son repaire, c'est ce que le peuple, de tout temps, a appelé avoir le « sens de la justice » ; et il lance par surcroît sur le solitaire ses limiers les plus féroces.

« Car la vérité existe, puisque le peuple existe » – c'est une clameur que l'on a de tout temps entendue.

Vous cherchez à fonder en raison la piété traditionnelle de votre peuple et

c’est là ce que vous appelez « la volonté de trouver le vrai », Ô sages illustres !

Et votre cœur ne cesse de se dire : « Je suis venu du peuple, c’est du peuple aussi que m’est venue la voix divine. »

Opiniâtres et prudents comme des ânes, vous avez toujours pris la défense du peuple.

Et plus d’un puissant qui voulait être en bons termes avec le peuple attelait devant ses chevaux un petit âne, un sage illustre.

Et maintenant, ô sages illustres, je voudrais vous voir rejeter enfin pour de bon votre peau de lion.

Votre pelage de carnassier, tout tacheté, et votre crinière de chercheur, d’explorateur, de conquérant.

Hélas ! pour faire croire à votre « véracité », il faudrait d’abord que vous eussiez brisé tous vos respects traditionnels.

Véridique : j’appelle ainsi celui qui s’en va dans des déserts sans Dieu, après avoir brisé son cœur plein de vénération.

Dans le sable fauve, brûlé du soleil, mourant de soif, il louche parfois vers les îles aux sources nombreuses où les vivants se reposent sous des arbres au feuillage sombre.

Mais sa soif ne le convainc point de devenir semblable à ces satisfaits ; dans toutes les oasis il sait qu’il y a des idoles.

Affamé, violent, solitaire, impie, tel doit être le vouloir léonin.

Affranchi d’un bonheur servile, délivré des dieux et des cultes, sans peur et terrible, grand et solitaire, tel doit être le vouloir du véridique.

C’est au désert qu’ont toujours vécu les véridiques, les libres esprits, seigneurs du désert ; mais dans les villes habitent les sages bien nourris et célèbres – les bêtes de trait.

Car c’est eux qui tirent toujours, comme les ânes, la carriole du *peuple*.

Non que je leur en veuille ; mais ils restent à mes yeux des domestiques et des bêtes de trait, même sous leurs harnais couverts de dorures.

Et souvent ce sont de bons serviteurs, dignes de louange. Car ainsi parle la vertu : « S’il te faut servir, cherche à qui tes services seront les plus utiles.

L’esprit et la vertu de ton maître s’accroîtront du fait que tu seras son serviteur ; et tu grandiras toi-même en même temps que son esprit et sa vertu. »

En vérité, sages illustres, serviteurs du peuple, vous avez grandi vous-mêmes à mesure que grandissaient l’esprit et la vertu du peuple, et le peuple a grandi grâce à vous. Je le dis à votre honneur.

Mais vous êtes restés peuple jusque dans vos vertus, peuple aux yeux mornes, peuple étranger à *l’esprit*.

L’esprit, c’est la vie qui tranche dans sa proche chair ; son tourment augmente

son savoir – saviez-vous cela ?

Et le bonheur de l'esprit, c'est d'avoir reçu l'onction sainte et l'effusion de larmes qui font de lui la victime désignée pour le sacrifice – saviez-vous cela ?

Et la cécité de l'aveugle, ses hésitations, ses tâtonnements témoignent encore de la puissance du soleil qu'il a regardé en face – saviez-vous cela ?

C'est en accumulant des montagnes que le disciple de la connaissance doit apprendre à *bâtir*. C'est peu de chose pour l'esprit que de transporter des montagnes – saviez-vous cela ?

Vous connaissez les étincelles que jette l'esprit, mais vous ne voyez pas qu'il est une enclume, vous ignorez la cruauté de son marteau.

En vérité, vous ne connaissez pas l'orgueil de l'esprit, mais vous supporteriez moins encore la modestie de l'esprit, si elle voulait parler.

Et jamais encore vous n'avez réussi à plonger votre esprit dans une fosse emplie de neige ; vous n'êtes pas assez chauds pour cela. Vous ignorez donc aussi la joie extasiée que donne à l'esprit le froid de la glace.

Vous traitez toujours l'esprit de façon trop familière, et vous avez fait de la sagesse un hôpital et un asile pour mauvais poètes.

Vous n'êtes pas des aigles ; vous n'avez jamais savouré les terreurs de l'esprit. Et à moins d'être oiseau, il ne faut pas bâtir son nid au-dessus des abîmes.

Je vous trouve tièdes ; or toute connaissance profonde est glacée. Froides comme glace sont les sources les plus secrètes de l'esprit ; elles rafraîchissent et délassent les mains brûlantes, les brûlants fils de l'action.

Je vous vois là, respectables et rigides, l'échine raide, ô sages illustres ! Vous n'êtes en butte ni aux bouffées du vent ni à celles d'une forte volonté. N'avez-vous jamais vu courir sur la mer une voile arrondie et gonflée, frémissante sous l'impétuosité du vent ?

Pareille à la voile, frémissante sous l'impétuosité de l'esprit, voyez-la courir sur la mer, ma sagesse, ma sauvage sagesse.

Mais vous, serviteurs du peuple, sages illustres, comment *pourriez-vous* jamais me suivre !

Ainsi parlait Zarathoustra.

NOCTURNE

Il est nuit ; voici que parle plus haut la voix des fontaines jaillissantes. Et mon âme aussi est fontaine jaillissante.

Il est nuit ; voici que s'éveillent tous les chants des amoureux. Et mon âme aussi est un chant d'amoureux.

Une soif est en moi, inassouvie, insatiable, qui cherche à élever la voix.

Un désir d'amour est en moi, un désir qui parle lui-même le langage de l'amour.

Je suis lumière : hélas ! que ne suis-je ténèbres ! Mais ma solitude, c'est d'être ceint de lumière.

Ah ! Que ne suis-je ombre et ténèbres ! Comme je me désaltérerais aux seins de la lumière !

Et comme je vous bénirais, même vous, petites étoiles scintillantes, vers luisants du ciel ! Et la lumière que vous me donneriez me remplirait de félicité.

Mais je vis enfermé dans ma propre lumière, résorbant les flammes qui jaillissent de moi.

J'ignore le bonheur de recevoir ; et souvent j'ai rêvé qu'il y a plus de bonheur encore à voler qu'à recevoir.

Ma pauvreté, c'est que ma main ne se repose jamais de donner ; ce que j'envie, ce sont les regards avides et les nuits tout illuminées de désir.

Ô sort maudit de tous ceux qui donnent ! Ô assombrissement de mon soleil ! Ô désir de désirer ! Ô faim dévorante au cœur de la satiété !

Ils prennent ce que je leur donne, mais ai-je pu toucher leur âme ? Il y a un abîme entre donner et recevoir ; et l'abîme le plus étroit est le dernier à se combler.

Une faim naît de ma beauté ; je voudrais faire souffrir ceux que j'éclaire, dépouiller ceux que je comble ; telle est ma faim de malfaisance.

Retirant ma main dès qu'ils me tendent la leur, pareil à la cascade qui hésite avant la chute et hésite encore dans la chute, je suis affamé de malfaisance.

Telle est la vengeance qu'imagine ma richesse excessive, telle est la perfidie qui jaillit de ma solitude.

Le bonheur de donner meurt au moment où je donne, ma vertu se lasse de sa propre profusion.

À donner sans cesse, on court le risque de perdre toute pudeur ; à force de donner, le cœur et la main finissent par devenir calleux.

Mes yeux ne se mouillent plus à voir la honte du quémandeur ; ma main endurcie ne sent plus trembler les mains que je comble.

Que sont devenus les pleurs de mes yeux et le velouté de mon cœur ? Ô solitude de ceux qui donnent ! Ô mutisme de tout ce qui luit !

Des soleils innombrables gravitent dans l'espace désert ; leur lumière parle à

tous les corps ténébreux ; pour moi elle est muette.

Oh ! telle est l'inimitié de la lumière envers tout ce qui brille ; inexorable, elle poursuit sa route.

Injustes au fond du cœur envers tout ce qui brille, indifférents aux autres soleils, tels gravitent les soleils.

Pareils à l'ouragan, les soleils parcourent leur orbite : c'est leur route. Ils n'obéissent qu'à leur vouloir inexorable : c'est leur froideur.

Vous seules, créatures sombres et ténébreuses, tirez de la lumière des astres votre chaleur. Vous seules buvez le lait et le réconfort aux mamelles de la lumière.

Hélas ! tout est glace autour de moi, ma main se brûle au contact de la glace. Hélas ! j'ai soif d'éprouver votre soif !

Il est nuit : hélas pourquoi suis-je lumière ! Et soif de ténèbres ! Et solitude !

Il est nuit : voici que de moi jaillit comme une fontaine mon désir d'élever la voix.

Il est nuit : voici que s'élève plus haut la voix des fontaines jaillissantes. Et mon âme aussi est fontaine jaillissante.

Il est nuit : voici que s'éveillent tous les chants d'amoureux. Et mon âme aussi est un chant d'amoureux.

Ainsi parlait Zarathoustra.

CHANSON À DANSER

Un soir, Zarathoustra traversait la forêt avec ses disciples ; et comme il cherchait une source, voici qu'il arriva dans une verte prairie close d'arbres et de buissons. Des jeunes filles y dansaient entre elles. Dès qu'elles eurent reconnu Zarathoustra, elles cessèrent leurs danses ; mais Zarathoustra s'approcha d'elles d'un air amical et leur dit ces paroles : « Ne cessez point vos danses, charmantes fillettes. Ce n'est pas un trouble-fête au regard mauvais qui vient vers vous, ce n'est pas l'ennemi des jeunes filles.

Je suis l'avocat de Dieu auprès du diable. Le diable, c'est l'esprit de Pesanteur. Comment, ô légères créatures, serais-je l'ennemi de vos danses divines ou de vos pieds de jeunes filles aux gracieuses chevilles ?

Certes, je suis une forêt d'arbres sombres et de ténèbres ; mais ceux qui n'ont pas peur de mon ombre découvriront des roseraies sous mes cyprès.

Et ils y trouveront aussi le petit dieu que les jeunes filles préfèrent ; il repose auprès de la fontaine, immobile et les yeux clos.

En vérité, il s'est endormi en plein jour, le fainéant ; il a dû attraper trop de papillons.

Ne m'en veuillez pas, jolies danseuses, si je corrige un peu ce petit dieu. Il va sans doute crier et pleurer ; mais même quand il pleure, il prête à rire.

Et c'est les larmes aux yeux qu'il va vous demander de lui accorder une danse ; et j'accompagnerai moi-même cette danse d'une chanson.

D'un air de danse, d'un chant qui raille l'esprit de Pesanteur, mon très haut et très puissant diable, dont les hommes disent qu'il est le « maître du monde » ».

Et voici la chanson que chanta Zarathoustra tandis que Cupidon dansait avec les fillettes :

« Naguère j'ai plongé mon regard dans tes yeux, ô Vie, et j'ai cru sombrer dans un abîme sans fond.

Mais tu m'as repêché, accroché à ton hameçon d'or ; tu t'es mise à rire, l'air moqueur, quand je t'ai déclarée insondable.

« C'est ce que disent tous les poissons, as-tu dit ; ce qu'ils n'arrivent pas à sonder, ils le déclarent insondable.

Mais je ne suis, quant à moi, que changeante et farouche, femme en toute chose, et point vertueuse.

Bien que vous autres, hommes, vous me disiez profonde, ou fidèle, ou éternelle, ou mystérieuse.

Mais vous nous faites toujours présent de vos propres vertus, ô vertueux ! »

Et elle riait, l'incroyable ; mais je ne la crois jamais, ni elle ni son rire, quand elle dit du mal d'elle-même.

Et un jour où je m'entretenais en tête à tête avec ma sagesse sauvage, elle me dit : « Tu veux, tu désires, tu aimes, et c'est pourquoi tu *fais louange* de la vie. »

Je fus sur le point de faire une réponse irritée et de dire ses vérités à ma sagesse en colère ; et il n'y a pas de réponse plus dure que de dire à la sagesse « ses vérités ».

Telles sont nos relations, à tous trois. Je n'aime au fond du cœur que la vie, et en vérité je ne l'aime jamais tant que lorsque je la hais.

Mais si j'ai de la complaisance envers ma sagesse (et parfois trop), c'est qu'elle me rappelle beaucoup la vie.

Elle a mêmes yeux, même rire, même hameçon doré ; est-ce ma faute, à moi, si elles se ressemblent tant ?

Et le jour où la vie m'a demandé : « La sagesse ? Qui est-ce donc ? », j'ai répondu vivement : « Ah ! oui, la sagesse !

On a soif d'elle et l'on ne s'en rassasie pas, on cherche à voir sous son voile, à

la capter dans des rets.

Est-elle belle ? Comment le savoir ? Mais les plus vieilles carpes mordent encore à ses appâts.

Elle est changeante et capricieuse ; je l'ai souvent vue se mordre les lèvres et se peigner à rebrousse-poil.

Il se peut qu'elle soit méchante, perfide, et femme en toute chose ; mais jamais elle n'est plus séduisante que lorsqu'elle dit du mal d'elle-même. »

Quand j'eus ainsi répondu à la vie, elle eut un méchant sourire et ferma les yeux. « De qui parles-tu donc ? dit-elle. De moi, sans doute ?

Et même, en admettant que tu aies raison, sont-ce des choses à me dire en face ? Mais maintenant parle-moi aussi de ta sagesse. »

Hélas ! tu rouvris alors les yeux, Vie bien-aimée. Et de nouveau il me sembla choir au fond de l'insondable. »

Ainsi chantait Zarathoustra. Mais la danse finie et les jeunes filles parties, il se sentit triste.

« Le soleil est depuis longtemps couché, dit-il enfin ; la prairie est humide, la forêt exhale sa fraîcheur.

Une présence inconnue m'environne et me regarde d'un air pensif. Comment ? tu vis encore, Zarathoustra ?

Pour quelle raison ? Pour quelle fin ? Par quel moyen ? Pour aller où ? Pour rester où ? De quelle manière ? N'est-ce pas folie que de vivre encore ?

Hélas ! mes amis, c'est le soir qui m'interroge ainsi. Pardonnez-moi ma tristesse.

Le soir tombe. Pardonnez-moi, si le soir tombe. »

Ainsi parlait Zarathoustra.

CHANT SÉPULCRAL

« Là-bas c'est l'île des Tombeaux, l'île muette ; là-bas sont aussi les sépulcres de ma jeunesse. J'y veux aller porter une vivante couronne de verdure immortelle. »

Ayant ainsi résolu dans mon cœur, je passai la mer.

O images et visions de ma jeunesse ! Regards de l'amour, instants divins ! Que vous vous êtes tôt évanouis ! Je pense à vous aujourd'hui comme à des morts bien-aimés.

Vous exhalez vers moi un doux parfum, morts bien-aimés, un parfum qui fond le cœur et fait couler les larmes. En vérité, il émeut et attendrit le cœur du navigateur solitaire.

C'est encore moi le plus riche et le plus digne d'envie, moi, de tous le plus solitaire. Car je vous ai *possédés*, et vous me possédez encore. Quel autre fut plus que moi comble des pommes rouges tombées de l'arbre ?

Je suis demeuré le patrimoine et le terreau de votre amour, fleuri à votre mémoire d'une parure bariolée de vertus sauvages, ô mes aimés !

Hélas ! nous étions faits pour vivre ensemble, étranges et douces merveilles ; vous étiez venus vers moi, au-devant de mon désir, non comme des oiseaux effarouchés, mais confiants en l'ami confiant.

Certes, vous étiez faits comme moi pour l'affection fidèle, pour des éternités de tendresse ; *faut-il* à présent que je vous donne un nom qui rappelle que vous fûtes infidèles, lueurs divines, instants divins ? Je n'ai pas encore appris à vous donner d'autres noms.

En vérité, vous êtes morts trop tôt, ô fugitifs. Non que vous m'ayez fui ni que je vous aie fuis. Nous sommes innocents les uns et les autres de notre mutuelle infidélité.

C'est pour *me* frapper à mort qu'on vous a égorgés, chantres de mes espérances. Oui, c'est contre vous, bien-aimés, que la malignité a toujours décoché ses flèches afin de m'atteindre au cœur.

Et elle ne m'a pas manqué ! N'étiez-vous pas mon bien le plus cher ? Vous étiez à moi, j'étais à vous. *C'est pourquoi* il vous a fallu mourir jeunes et prématurément.

On a tiré des flèches sur ce que j'avais de plus vulnérable, sur vous dont l'épiderme était tendre comme un duvet, comme un sourire qui s'efface au premier regard.

Mais, je le déclare à mes ennemis, qu'est-ce qu'un meurtre auprès de ce que vous m'avez fait ?

Ce que vous m'avez fait est pire que tous les meurtres, vous m'avez pris ce que rien ne saurait me rendre – voilà ce que j'ai à vous dire, mes ennemis.

Car vous avez assassiné les visions et les gracieux prodiges de ma jeunesse. Vous m'avez pris mes compagnons de jeu, mes esprits bienheureux. Je dépose ici à leur mémoire une couronne, à votre adresse une malédiction.

Maudits soyez-vous, mes ennemis ! Vous avez abrégé ma part d'éternité ! Vous l'avez brisée comme un son qui expire dans la nuit glacée. Je ne l'ai vue briller qu'un instant comme la lueur d'un œil – le temps d'un clin d'œil.

Jadis, en des heures favorables, ma pureté disait : « Tous les êtres pour moi seront divins. »

Alors vous m’avez assailli de fantômes immondes. Hélas ! où s’est-elle enfuie, cette heure favorable ?

« Tous les jours me seront sacrés » – ainsi parlait naguère ma jeune sagesse, et certes c’est bien là le langage d’une riante sagesse.

Mais alors, mes ennemis, vous m’avez dérobé mes nuits, vous les avez vendues au tourment et à l’insomnie ; où s’est enfuie, hélas ! cette riante sagesse ?

Je réclamais jadis qu’on me donnât des oiseaux d’heureux présage ; alors vous avez mis sur mon chemin un monstrueux hibou, un oiseau de mauvais augure. Hélas ! où s’est envolé alors mon tendre désir ?

J’avais jadis fait vœu de renoncer à tout dégoût ; alors vous avez changé mes prochains et mes proches en ulcères purulents. Hélas ! qu’est-il advenu de mon plus noble serment ?

Jadis, je suivais en aveugle des sentiers radieux ; alors vous avez jeté des immondices sur le chemin de l’aveugle ; et maintenant le voici dégoûté de son ancien sentier.

Et le jour où j’ai accompli ma prouesse la plus difficile et fêté ma plus haute victoire sur moi-même, vous avez poussé ceux qui m’aimaient à crier que jamais je ne leur avais fait tant de mal.

En vérité, c’est toujours ainsi que vous avez agi ; vous avez enfiellé mon miel le plus doux et le zèle de mes meilleures abeilles.

Vous avez recommandé à ma charité les mendiants les plus insolents ; vous avez adressé à ma compassion les incurables les plus impudents. Ainsi vous avez blessé mes vertus dans leur foi.

Et quand j’offrais en sacrifice mon bien le plus sacré, votre « piété » se hâtait d’y ajouter ses offrandes les plus grasses, et la fumée de vos graisses étouffait mon trésor sacré.

Et le jour où je voulais danser comme jamais encore je n’avais dansé, et par-delà tous les cieux, vous avez circonvenu mon chanteur préféré.

Et il a entonné une mélodie effroyable et lugubre ; hélas ! il me l’a cornée aux oreilles, comme un cor enroué.

Chanteur meurtrier, instrument de la méchanceté des autres, innocent entre tous ! Déjà je me préparais pour la plus belle des danses, lorsque tes accents sont venus tuer mes transports.

Je ne peux exprimer que par la danse les paraboles des vérités suprêmes, et maintenant ma parabole la plus sublime m’est restée inexprimée dans les membres.

Inexprimée, non libérée, ma suprême espérance est restée prisonnière. Et j’ai vu s’évanouir toutes les visions qui avaient consolé ma jeunesse.

Comment l'ai-je pu supporter ? Comment ai-je pu me résigner à de telles blessures, en triompher ? Comment mon âme a-t-elle pu ressusciter du fond de ces tombeaux ?

Certes, je porte en moi une force invulnérable, incoercible, capable de faire éclater les rochers ; c'est *mon vouloir*. Il s'avance en silence, immuable au long des années.

Pour parcourir sa route, il se fait porter sur mes pieds, mon vieux vouloir ; sa résolution est dure jusqu'au fond, invulnérable.

Moi, je ne suis invulnérable qu'au talon. Tu as donc survécu, toujours semblable à toi-même, patient vouloir, esprit patient ! Toujours tu as réussi à émerger de nouveau des tombeaux.

Tout ce qui dans ma jeunesse n'a pu éclore survit en toi ; sous les traits de la jeunesse et de la vie tu viens plein d'espérance t'asseoir sur les décombres jaunâtres de ces tombes.

Oui, je salue en toi le destructeur de tous les tombeaux. Salut, ô mon vouloir ! Car où sont les tombes, là seulement sont les résurrections.

Ainsi chantait Zarathoustra.

DE LA VICTOIRE SUR SOI

La volonté de trouver le vrai : tel est le nom que vous donnez, ô sages insignes, à la force qui vous meut et vous met en rut.

La volonté de rendre concevable tout ce qui est : c'est le nom que *je* donne à votre volonté.

Vous voulez d'abord *rendre* concevable tout ce qui est ; car vous doutez à juste titre que ce soit concevable a priori.

Mais il faut que tout se soumette et se ploie à votre gré. C'est ce qu'exige votre vouloir ; que tout s'assouplisse et se soumette à l'esprit, que tout se réduise à en être le miroir et le reflet.

C'est là tout ce que vous voulez, sages insignes, et c'est un désir de puissance, même quand vous avez à la bouche les mots de bien et de mal et de jugements de valeur. Vous voulez d'abord créer un monde tel que vous puissiez l'adorer à genoux ; c'est votre dernier espoir, votre suprême ivresse.

Les simples, cependant, la foule, sont pareils au fleuve sur lequel la barque s'en va à la dérive, et dans la barque trônent, solennels et emmitouflés, les

jugements de valeur.

Votre vouloir et vos valeurs, vous les avez fondés sur le flot du devenir. Ces croyances de la foule au sujet du bien et du mal trahissent un très ancien vouloir de puissance.

C'est vous, sages insignes, qui avez installé ces voyageurs dans la barque après les avoir décorés de parures et de noms ronflants – c'est vous, et votre vouloir dominateur.

Maintenant le fleuve entraîne votre barque : il lui *faut* l'entraîner. Qu'importe si elle fait écumer le flot qu'elle fend et qui se rebelle contre l'étrave ?

Ce n'est pas le courant qui vous menace, ni la mort de votre notion du bien et du mal, sages insignes ; c'est votre vouloir lui-même, votre vouloir de puissance, le vouloir vivre inépuisable et créateur.

Mais afin que vous compreniez ce que j'ai à vous dire au sujet du bien et du mal, je vais ajouter encore un mot au sujet de la vie et de la nature des vivants.

Les vivants, je les ai suivis à la trace, sur les grands et les petits chemins, afin de connaître leur nature.

Alors que leur bouche était close, j'ai capté leur regard dans mes cent miroirs, afin que ce regard me parlât, et ce regard m'a parlé.

Or partout où j'ai trouvé de la vie, j'ai entendu parler d'obéissance. Tout ce qui vit obéit.

Et voici le deuxième point : on commande à celui qui ne sait pas s'obéir. Tel est l'usage parmi les vivants.

Ce que j'ai appris en troisième lieu, c'est que commander est plus difficile qu'obéir. Non seulement parce que celui qui commande assume la charge de tous ceux qui lui obéissent, et que cette charge risque de l'écraser, mais parce que j'ai reconnu que commander comporte une chance et un risque, et chaque fois qu'il commande, le vivant risque sa vie au jeu.

Et même quand c'est à lui-même qu'il commande, il n'échappe pas à l'expiation. Il devient fatalement juge, vengeur et victime de sa propre loi.

Comment est-ce possible ? me demandai-je. Qu'est-ce qui persuade le vivant d'obéir et de commander, et d'obéir même en commandant ?

Ecoutez à présent mes paroles, sages insignes. Examinez si j'ai bien fouillé la vie jusqu'à l'âme et jusque dans les derniers replis de son cœur. Où j'ai trouvé de la vie, j'ai trouvé la volonté de dominer, et jusque dans la volonté du serviteur, j'ai trouvé la volonté d'être le maître.

Si le faible sert le fort, c'est qu'il y est incliné par sa volonté, qui veut à son tour se rendre maîtresse de plus faibles qu'elle ; c'est le seul plaisir auquel elle ne puisse renoncer.

Et de même que l'inférieur se soumet au supérieur afin d'avoir à son tour le

plaisir de régenter le plus infime, de même le plus grand de tous se dévoue à son tour et risque au jeu sa vie elle-même.

Quand le plus grand de tous entre en lice à son tour, il prend sur lui risque et péril, c'est une partie de dés avec la mort.

Et sacrifices, et services rendus, et regards amoureux, ce sont encore des manifestations du vouloir de puissance. Par des chemins détournés, le plus faible s'insinue dans la place forte et gagne jusqu'au cœur du puissant ; et là il lui dérobe sa puissance.

Et voilà le secret que la vie m'a confié : « Vois, m'a-t-elle dit, *je suis ce qui est contraint de se surmonter soi-même à l'infini*.

Que vous appeliez ce besoin instinct génésique ou instinct de finalité ou tendance ascensionnelle vers ce qui est plus haut, plus lointain, plus complexe, tout cela revient au même, c'est *un seul* et *même* secret.

Je périrais plutôt que de renoncer à cette *unique* aspiration ; et en vérité, quand on voit mourir les êtres et tomber les feuilles, c'est que la vie se sacrifie – pour l'amour de la puissance.

Pourquoi faut-il que je sois lutte, et devenir, et finalité, et contradiction ? Hélas ! quiconque devine ma volonté devine aussi combien sont *tortueux* les chemins qu'il lui *faut* prendre.

J'ai beau créer, et aimer ce que je crée, il me faut aussitôt devenir l'ennemie de ma créature et l'adversaire de mon amour ; ainsi le veut mon vouloir.

Et toi aussi, chercheur du vrai, tu n'es qu'un des sentiers, une des pistes de mon vouloir ; en vérité, ma volonté de puissance marche elle aussi dans les empreintes de ton vouloir de trouver le vrai.

Certes, il n'a pas atteint la vérité, celui qui a mis en circulation cette formule, le « *vouloir vivre* » ; ce vouloir-là n'existe pas.

Car ce qui n'existe pas ne peut pas vouloir exister ; et comment ce qui existe pourrait-il encore vouloir exister ?

Il n'y a de volonté que dans la vie ; mais cette volonté n'est pas vouloir vivre ; en vérité, elle est volonté de dominer.

Il y a pour le vivant bien des choses qu'il estime plus haut que la vie elle-même, mais dans cette estime même, ce qui parle, c'est la volonté de dominer. »

Voilà ce que la vie m'a enseigné naguère ; c'est ce qui m'a permis, sages insignes, de résoudre par surcroît l'énigme de vos cœurs.

En vérité, je vous le dis, bien et mal, notions immuables, n'ont pas d'existence. Tout travaille à se surpasser sans cesse.

Vos jugements de valeur et vos théories du bien et du mal sont des moyens d'exercer la puissance. Évacuateurs, c'est là l'amour secret dont vos cœurs brillent, frémissent et débordent.

Mais il y a une force plus grande qui tire de vos valeurs sa croissance, et un nouveau dépassement qui brise l'œuf et la coquille.

Et quiconque a la vocation d'innover en matière de bien et de mal commencera nécessairement par détruire et par briser des valeurs.

Ainsi la pire méchanceté est partie intégrante de la bonté suprême, je veux dire de celle qui crée.

Parlons de ces choses, sages insignes, quelque peine que cela vous fasse. Le silence est pire. Les vérités que l'on tait s'enveniment.

Et qu'importe si tout ce qui est fragile vient à se briser contre vos vérités ? Il y a tant de demeures à construire encore !

Ainsi parlait Zarathoustra.

DES SUBLIMES

Calme est le fond de la mer que je porte en moi ; qui pourrait soupçonner qu'elle recèle des monstres riants ?

Immuable est ma profondeur ; mais elle scintille d'énigmes et de rires flottants.

J'ai vu aujourd'hui un homme sublime, solennel, un pénitent de l'esprit. Oh ! que mon âme a ri de le voir si laid !

Bombant le torse, pareil à ceux qui gonflent d'air leur poitrine, tel se présentait cet homme sublime, n'ouvrant pas la bouche.

Orné de laides vérités, son butin de chasse, et couvert de vêtements déchirés, il avait sur lui beaucoup d'épines – mais je ne vis pas une seule rose.

Il n'a encore appris ni le rire ni la beauté. C'est d'un air sombre qu'il est revenu des forêts de la Connaissance, ce chasseur.

Il revient de lutter contre des bêtes fauves, mais sa gravité même trahit encore un fauve, et mal dompté.

Il ressemble encore au tigre prêt à bondir ; mais je n'aime point ces âmes tendues, tous ces refoulés me répugnent.

Et vous me dites, amis, que des goûts et des couleurs il ne faut point débattre ? Mais toute vie n'est qu'une querelle au sujet des goûts et des couleurs.

Le goût : c'est à la fois le poids, la balance et le peseur ; et malheur à tout vivant qui voudrait vivre sans querelle au sujet des poids, de la balance et de la pesée. S'il se lassait de sa sublimité, cet homme sublime, il commencerait alors à

embellir, je pourrais le goûter et lui trouver de la saveur.

Ce n'est que lorsqu'il se détournera de lui-même qu'il pourra, d'un bond, sauter hors de son ombre – et en vérité, s'élancer d'un bond dans *son* soleil.

Il n'a que trop longtemps séjourné à l'ombre, ce pénitent de l'esprit ; ses joues ont pâli, et dans son attente il a failli mourir d'inanition.

Il y a encore du mépris dans son regard et un pli de dégoût au coin de sa lèvre. Il est au repos à présent, mais il ne s'est pas encore allongé au soleil.

Il devrait faire comme le taureau, et son bonheur devrait sentir la terre et non le mépris de la terre. Je voudrais le voir pareil au taureau blanc qui souffle et mugit devant la charrue, et son meuglement devrait être la louange des choses terrestres.

Son visage est encore sombre ; l'ombre de sa main se joue sur son visage ; la pensée, dans ses yeux, est encore mêlée d'ombre.

Son action même jette une ombre sur lui ; la main jette une ombre sur celui qui agit. Il ne domine pas encore son acte.

J'aime sa nuque de taureau, mais je voudrais lui voir aussi le regard de l'ange. Il faut encore qu'il se défasse de son vouloir héroïque, je veux qu'il se sente porté sur la hauteur et pas seulement sublime ; l'éther même devrait le porter, l'éther allégé de tout vouloir.

Il a dompté des fauves, déchiffré des énigmes ; il faudrait encore qu'il devînt le rédempteur de ses monstres et de ses énigmes, qu'il en fît des enfants du ciel.

Sa Connaissance n'a pas encore appris à sourire, sans rien jalouser ; sa passion débordante ne s'est pas encore apaisée dans la beauté.

En vérité, ce n'est pas dans la satiété que son désir devrait s'abîmer en silence, c'est dans la beauté. La grâce fait partie de la magnanimité des magnanimes.

Un bras négligemment rejeté en arrière par-dessus la tête, voilà comment devrait reposer le héros, dominant jusqu'à son repos.

Mais c'est précisément au héros qu'il est le plus difficile d'atteindre au *Beau*. Le Beau se dérobe à tout vouloir violent.

Une nuance de plus ou de moins, ici c'est beaucoup, ici c'est l'essentiel.

Garder les muscles détendus et la volonté dételée, rien ne vous est plus difficile, à vous hommes sublimes !

Quand la puissance se fait clémente et condescend au visible, j'appelle beauté cette condescendance.

Il n'est personne de qui j'exige autant la beauté que de toi, ô puissant, et la bonté devra être ton triomphe dernier.

Je te sais capable de tout le mal possible ; c'est pourquoi j'exige de toi le bien.

En vérité, j'ai souvent ri des débiles qui se croient bons parce qu'ils ont les

mains gourdes.

Tu devrais rivaliser en vertu avec la colonne ; plus elle s'élève, plus elle s'embellit et s'affine, tout en devenant au-dedans plus résistante et plus dure.

Certes, homme sublime, un jour tu seras beau et tu tendras un miroir à ta propre beauté.

Alors ton âme frémira de désirs divins, et dans ta vanité même il y aura de l'adoration.

Car c'est ici le secret de l'âme : quand le héros l'a quittée, alors seulement elle voit s'approcher d'elle en rêve – le sur-héros.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DU PAYS DE LA CULTURE

Mon essor m'avait emporté trop loin dans l'avenir ; un frisson d'horreur me saisit.

Et ayant jeté les yeux autour de moi, voici, je vis que je n'avais plus d'autre compagnon que le temps.

Je revins alors en arrière, vers mon pays, volant à tire-d'aile, me hâtant de plus en plus ; c'est ainsi que j'arrivai chez vous, hommes d'aujourd'hui, au pays de la culture.

Pour la première fois, je vous accordais un regard et un préjugé favorable ; en vérité, c'est la nostalgie au cœur qui m'amenait vers vous.

Mais que m'est-il advenu ? J'avais beau avoir peur, je pouvais m'empêcher de rire. Jamais mes yeux n'avaient vu pareil bariolage.

Je riais sans pouvoir m'arrêter, tandis que les jambes me manquaient et le cœur aussi. « C'est ici, en vérité, la patrie de tous les pots de couleur », pensai-je.

Le visage et les membres enluminés de cinquante couleurs différentes, tels vous m'apparaissiez, à ma stupeur, hommes d'à présent.

Et entourée de cinquante miroirs qui flattaient vos chatoiements en les reflétant.

En vérité, vous ne sauriez porter de meilleurs masques que vos propres visages, hommes d'à présent. Qui donc pourrait-vous – *reconnaître* ?

Tout gribouillés des hiéroglyphes du passé, ces signes eux-mêmes barbouillés de signes nouveaux, vous avez bien réussi à vous mettre à l'abri de tous les

augures.

Et fût-on celui qui sonde les cœurs et les reins, à qui feriez-vous croire que vous avez des reins ? Vous paraissez pétris de couleurs et de bouts de papier collés ensemble.

À travers vos voiles, nous voyons transparaître le bariolage de tous les temps et de tous les peuples ; toutes les coutumes et toutes les croyances s'expriment en tohu-bohu par vos gestes.

Si l'on vous dépouillait de vos voiles, de vos draperies, de vos couleurs, de votre mimique, il vous resterait à peine de quoi épouvanter les oiseaux.

En vérité, je suis moi-même cet oiseau épouvanté qui vous a vus nus et sans fard, et je me suis enfui en voyant votre squelette me faire des signes d'amitié.

Plutôt encore être tâcheron aux enfers auprès des Ombres du passé ! Les Ombres des enfers sont plus grasses et plus pleines que vous.

Ce qui est amer à mes entrailles, c'est que je ne vous supporte ni nus ni vêtus, hommes d'à présent.

Toutes les menaces de l'avenir, et tout ce qui a jamais pu épouvanter des oiseaux égarés est encore plus rassurant et plus familier que votre « réalité ».

Car votre prétention est de dire : « Nous sommes entièrement attachés au réel, purs de toute croyance et de toute superstition. » Et de vous rengorger – bien que vous n'ayez guère de gorge !

Comment *pourriez*-vous croire, en effet, sous vos bigarrures, vous qui n'êtes que les enluminures de tout ce qu'on a jamais cru ?

Vous êtes la réfutation ambulante de la foi, la dislocation de toutes les pensées ; *indignes de croire*, telle est l'épithète que *je* vous donne, ô réalistes.

Tous les rêves et tout le verbiage des siècles argumentent l'un contre l'autre dans vos esprits, et les rêves et le verbiage des siècles étaient encore plus près du réel que toute votre lucidité.

Vous êtes stériles, *c'est pourquoi* vous manquez de foi.

Mais tous ceux qui sont nés créateurs ont toujours eu des rêves prophétiques et su lire des présages dans les étoiles ; ils ont eu foi dans la foi.

Vous êtes des portes entrebâillées, au seuil desquelles le fossoyeur est en attente. Et voici *votre* réalité : « Tout mérite de périr. »

Hélas ! vous voilà devant moi, stériles, avec vos côtes décharnées ! Et plus d'un d'entre vous a même eu un soupçon de cette vérité.

Et il s'est dit : « Un dieu a dû, tandis que je dormais, me dérober quelque chose. En vérité, juste de quoi se fabriquer une petite femme.

C'est étrange comme je me sens dépourvu de côtes. » Ainsi s'est exprimé déjà tel ou tel de ces hommes d'à présent.

Certes, vous me faites rire, hommes d'aujourd'hui. Et surtout quand vous êtes

là à vous ébahir de vous-mêmes.

Et malheur à moi si je ne pouvais rire de votre ébahissement, et s'il me fallait avaler la liqueur nauséabonde de vos coupes !

Mais vous ne me pèserez sans doute guère, à moi qui ai tant de choses lourdes à porter. Et que m'importe que scarabées et moucherons viennent s'ajouter à mon fardeau !

En vérité, il n'en pèsera pas plus lourd. Et ce n'est pas de vous, hommes d'à présent, que me viendra la grande lassitude.

Hélas ! où pourrais-je encore monter dans ma nostalgie ? Du haut de tous les sommets je cherche du regard le pays de mes pères et de mes mères.

Mais je n'ai trouvé de patrie nulle part, je ne suis jamais qu'un passant dans toutes les villes, et en partance sur tous les seuils.

Ils me sont étrangers, ils me sont une dérision, ces hommes d'à présent vers qui mon cœur, naguère, m'appelait, et je suis banni de toutes les patries, des pays des pères et des mères.

Je n'aimerai donc plus que *le pays de mes enfants*, l'île inconnue au cœur des mers lointaines ; c'est sur elle que je mettrai le cap, sans me lasser.

Je réparerai dans la personne de mes enfants le fait d'avoir été l'enfant de mes pères ; et je dédommagerai tout l'avenir – de *ce* présent.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DE L'IMMACULÉE CONNAISSANCE

Hier, quand la lune s'est levée, j'ai cru qu'elle allait mettre au monde un soleil, tant elle s'étalait large et mûre à l'horizon.

Mais cette grossesse était mensongère, et je croirais plutôt à l'homme dans la lune qu'à la femme.

Sans doute il n'est guère homme non plus, ce noctambule peureux. En vérité, c'est sa mauvaise conscience qu'il promène sur les toits.

Car c'est un moine qui vit dans la lune, un moine libidineux et jaloux qui convoite la terre et toutes les joies des amants.

Non, je ne l'aime pas, ce chat en maraude sur les toits. J'ai horreur de tous ceux qui rôdent autour des fenêtres mi-closes.

Il se promène de son pas fourré et silencieux sur des tapis d'étoiles, mais je n'aime pas, chez l'homme, ces pas feutrés que n'accompagne aucun cliquetis

d'éperons.

Le pas de l'honnête homme parle ; mais le chat se faufile sans bruit sur le sol. Or la lune approche à pas feutrés, comme un chat, et sans franchise.

Cette parabole, je vous la dédie, hypocrites sentimentaux, à vous, les « purs chercheurs de la connaissance » ! Moi, je vous appelle – libidineux !

Vous aussi vous aimez la terre et les choses terrestres ; je vous ai bien devinés. Mais votre amour se mêle de honte et de mauvaise conscience, vous ressemblez à la lune.

On a persuadé à votre esprit qu'il fallait mépriser la terre, mais on n'a pas converti vos entrailles : or c'est *elles* ce qu'il y a de plus puissant en vous.

Et maintenant votre esprit a honte de faire ce que commandent vos entrailles, et pour se dérober à sa honte il prend des chemins détournés et mensongers.

Et voici ce que se dit votre esprit menteur :

« L'idéal, à mon avis, ce serait de regarder la vie sans aucun désir, et non en tirant la langue comme un chien.

Ce serait d'être heureux dans la contemplation pure, étranger aux prises et à l'avidité de l'égoïsme, d'être froid et gris comme la cendre, des pieds à la tête, mais avec des yeux enivrés et lunaires.

Ce que je préférerais, se suggère à lui-même l'esprit abusé, ce serait d'aimer la terre d'un amour lunaire et de n'effleurer sa beauté que du regard.

Et ce que j'appellerais *l'immaculée* connaissance de toute chose, ce serait de ne rien demander aux choses, sinon de pouvoir leur présenter un miroir à cent facettes. »

Ô sentimentaux hypocrites ! ô libidineux ! Il vous manque l'innocence du désir, et c'est pourquoi vous en venez à calomnier le désir.

En vérité, ce n'est pas en créateurs, en procréateurs, en amis du devenir que vous aimez la terre.

Où y a-t-il de l'innocence ? Là où il y a volonté d'engendrer. Et celui qui veut créer ce qui le dépasse est à mes yeux celui dont le vouloir est le plus pur.

Où y a-t-il de la beauté ? Là où tout mon vouloir *m'oblige à vouloir* ; où je veux aimer et périr afin qu'une certaine image ne demeure pas uniquement une image.

Aimer et périr ; depuis des éternités les deux mots vont ensemble. Volonté d'amour : c'est là être volontaire même pour la mort. Voilà ce que j'ai à vous dire, pleutres que vous êtes !

Et pour comble, voici que vos louches regards de castrats prétendent être de la « contemplation » ! Et ce qui s'abandonne aux attouchements des yeux lâches, c'est là ce qui devrait être baptisé « beau » ? Ô profanateurs des mots nobles !

Mais votre châtiment, esprits immaculés, purs chercheurs de la connaissance,

c’est que vous n’enfanterez jamais, si amples, si mûrs que vous vous étaliez sur l’horizon.

En vérité, vous avez toujours de grands mots à la bouche ; vous voulez nous faire croire que vous avez le cœur débordant, ô menteurs ?

Je me contente, *quant à moi*, de mots humbles, méprisés, tordus ; je ramasse volontiers ce qui tombe de votre table pendant vos repas.

Je peux tout de même vous dire la vérité, hypocrites. Avec mes arêtes, mes coquilles et mes piquants, je peux, hypocrites, vous piquer le nez.

L’air est toujours empesté autour de vous et de vos repas, car vos pensées impures, vos mensonges et vos cachotteries contaminent l’atmosphère.

Osez donc un peu croire à vous-mêmes et à ce que vous avez dans le ventre ! Quand on ne croit pas en soi-même, on ment.

Vous vous couvrez à vos propres yeux du masque d’un Dieu, les « purs », et chez vous, le ver le plus affreux se dissimule sous le masque d’un Dieu.

En vérité, vous êtes capables de faire illusion, ô « contemplatifs » ! Zarathoustra lui aussi a été dupe autrefois de vos pelages divins ; il ne devinait pas de quel horrible nœud de vipères ils étaient habités.

J’ai cru autrefois voir une âme divine se jouer dans vos jeux, chercheurs de la connaissance « pure ». Jadis je ne connaissais pas d’art supérieur à vos artifices !

La distance me cachait l’ordure et la puanteur du serpent, et cette ruse du lézard qui se faufilait là en quête de plaisir.

Mais je vous ai *approchés*, et la lumière s’est faite, comme elle se fait pour vous à présent ; alors c’en fut fait des amours lunaires !

Voyez cet air penaud et blême que prend la lune devant l’aurore !

Car voici déjà l’astre rayonnant qui paraît – *son* amour se porte sur la terre ! L’amour du soleil est toujours innocence et désir créateur !

Regardez-le qui accourt impatient d’au-delà des mers. Ne sentez-vous pas la soif et l’haleine brûlante de son amour ?

Il veut boire la mer et en aspirer jusqu’à lui toute la profondeur, et le désir de la mer érige vers lui ses mille seins.

Elle *veut* être baisée et aspirée par la soif du soleil ; elle *veut* devenir brise et hauteur et sentier de lumière, et lumière elle-même.

En vérité, c’est d’un amour solaire que j’aime la vie et toutes les mers profondes.

Et voici en quoi consiste pour *moi* la Connaissance : à aspirer toute profondeur – jusqu’à ma propre hauteur.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DES ÉRUDITS

Tandis que je dormais, un mouton vint brouter la couronne de lierre sur ma tête ; et tout en broutant, il disait : « Zarathoustra n'est plus un érudit. »

Ayant ainsi parlé il s'en alla tout bouffi d'orgueil. Un enfant me l'a raconté.

J'aime bien venir m'allonger ici où les enfants jouent, le long du mur lézardé, parmi les chardons et les coquelicots rouges.

Pour les enfants et aussi pour les chardons et les coquelicots rouges, je suis encore un érudit. Ils sont innocents jusque dans leur méchanceté.

Mais pour les moutons, je ne le suis plus, c'est mon lot, et je le bénis !

Car à la vérité j'ai quitté de moi-même la demeure des érudits, et en claquant la porte.

Mon âme a trop longtemps jeûné à leur table ; je ne suis pas fait comme eux pour grignoter la Connaissance comme on casse des noix.

J'aime la liberté et le vent qui court sur la glèbe fraîche ; j'aime encore mieux faire ma couche sur des peaux de bœufs que sur leurs honneurs et leurs dignités.

Je suis trop ardent, trop brûlé par mes propres pensées, souvent j'en perds le souffle. Il me faut alors aller au grand air, loin de toutes les chambres poussiéreuses.

Mais eux sont assis au frais sous l'ombre fraîche ; ils ne veulent jamais être que spectateurs et se gardent d'aller s'asseoir sur les degrés brûlés par le soleil.

Pareils à ceux qui s'arrêtent dans la rue, et bouche bée regardent les passants, ils sont là qui attendent et regardent, bouche bée, les pensées que d'autres ont inventées.

Dès qu'on les secoue, ils laissent échapper, malgré eux, un nuage de poussière, comme font les sacs de farine ; mais comment reconnaître dans cette poussière le grain et la félicité dorée des champs estivaux ?

Lorsqu'ils se croient sages, je suis horripilé par leurs sentences mesquines, leurs petites vérités ; leur sagesse a souvent une odeur de marécage ; et, en vérité, j'y ai discerné plus d'une fois le coassement de la grenouille.

Ils sont habiles, ils ont des doigts experts ; que peut ma simplicité contre leur complexité ? Leurs doigts s'entendent à toutes les façons d'enfiler, de nouer et de tisser les fils ; ils tricotent les bas de l'esprit.

Ce sont de bons mouvements d'horlogerie, pourvu qu'on ait soin de les remonter. Alors ils indiquent l'heure sans se tromper, tout en faisant entendre un modeste ronron.

Ils travaillent à la manière des moulins et des pilons ; confiez-leur votre grain, ils sauront bien le moudre menu et le réduire en blanche poussière.

Ils se surveillent mutuellement et n'ont pas trop confiance les uns dans les autres. Inventifs en petites astuces, ils guettent ceux dont la science est boiteuse ; ils sont comme des araignées à l'affût.

Je les ai toujours vus préparer avec soin le poison, et enfiler pour cela des gants de verre.

Ils savent aussi jouer avec des dés pipés ; et je les ai vus jouer avec une telle ardeur qu'ils ruisselaient de sueur.

Je n'ai rien de commun avec eux ; leurs vertus me répugnent encore plus que leurs faussetés et leurs dés pipés.

Et quand je vivais parmi eux, je demeurais à l'étage au-dessus d'eux ; c'est pour cela qu'ils m'en veulent.

Ils veulent ignorer qu'il y a quelqu'un qui marche au-dessus de leurs têtes ; aussi ont-ils accumulé du bois, de la terre et des immondices entre leurs têtes et moi.

De la sorte ils ont étouffé le bruit de mes pas ; et jusqu'à présent personne ne m'a aussi mal entendu que les érudits.

Ils ont placé entre eux et moi toutes les fautes et toutes les faiblesses humaines – c'est ce qu'ils appellent, dans leurs demeures, un « faux plancher ».

Mais, malgré tout, mes pensées se meuvent *au-dessus* de leurs têtes, et même si je me faisais porter par mes propres défauts, je me trouverais encore au-dessus de leurs têtes.

Car les hommes *ne* sont *pas* égaux. Et ce que je veux, *ceux-là* n'ont pas le droit de le vouloir.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DES POÈTES

« Depuis que je connais mieux le corps, disait Zarathoustra à l'un de ses disciples, l'esprit n'est plus pour moi qu'une métaphore ; et d'une façon générale, l'« éternel » n'est aussi qu'image. »

– « Je te l'ai déjà entendu dire, répondit le disciple, et tu ajoutais alors : « Mais les poètes mentent trop. » Pourquoi disais-tu donc que les poètes mentent trop ? »

« Pourquoi ? dit Zarathoustra. Tu le demandes ? Je ne suis pas de ceux à qui l'on demande leurs raisons.

Mon expérience date-t-elle d'hier ? Il y a longtemps que j'ai éprouvé les fondements de mes opinions.

Me faudrait-il tramer à ma suite une mémoire pleine comme une outre, afin d'avoir toujours toutes mes raisons sous la main ?

C'est déjà trop que j'aie à garder toutes mes opinions ; et plus d'un de mes oiseaux s'envole.

Et de temps à autre je trouve aussi dans mon colombier un oiseau réfugié qui m'est inconnu et qui tressaille quand je pose la main sur lui.

Qu'est-ce donc que Zarathoustra t'a dit autrefois ? Que les poètes mentent trop ? Pourtant Zarathoustra est poète lui-même.

Crois-tu maintenant qu'il ait dit ici la vérité ? Pourquoi le crois-tu ? »

Le disciple répondit : « Je crois en Zarathoustra. » Mais Zarathoustra secoua la tête en souriant.

« Je ne connais pas la foi qui sauve, dit-il, surtout si c'est la foi en moi.

Mais à supposer que quelqu'un dise sérieusement que les poètes mentent trop, il aurait raison : nous mentons trop.

Nous savons trop peu et nous sommes incapables d'apprendre ; aussi sommes-nous bien forcés de mentir.

Et lequel d'entre nous, poètes, n'aurait jamais falsifié son vin ? On a préparé dans nos caves plus d'une mixture vénéneuse, on y a perpétré des choses innommables.

Et comme notre science est courte, nous chérissons les pauvres en esprit, surtout quand ce sont de petites jeunes femmes.

Et nous sommes curieux même de ce que les vieilles femmes se racontent le soir. C'est ce que nous appelons l'éternel féminin en nous.

Et comme s'il y avait un accès secret et particulier au savoir, un chemin qui *s'effondre* sur ceux qui apprennent, nous croyons au peuple et à ce que nous appelons la « sagesse » populaire.

Or tous les poètes croient qu'il suffit d'aller se coucher sur l'herbe au versant d'un coteau solitaire et de prêter l'oreille, pour saisir quelque chose de ce qui se passe entre ciel et terre.

Et dès qu'il leur vient des émotions tendres, les poètes pensent que la nature est amoureuse d'eux, et qu'elle s'approche d'eux en tapinois pour leur chuchoter des secrets à l'oreille et des flatteries caressantes ; c'est de cela qu'ils se vantent et se glorifient devant tous les mortels.

Hélas ! il y a tant de choses entre ciel et terre, que les poètes sont seuls à avoir rêvées !

Et plus encore *au-dessus* du ciel ; car les dieux sont tous des tours poétiques, des ruses de poètes.

En vérité, nous rêvons toujours du royaume des nuées ; nous y installons nos baudruches bigarrées que nous appelons Dieux et Surhumains.

Ils sont de substance assez légère pour occuper de pareils sièges, tous ces Dieux et ces Surhumains !

Oh ! que je suis las de toute cette insuffisance qui veut faire l'importante à tout prix ! Oh ! que je suis las de tous les poètes ! »

Entendant Zarathoustra s'exprimer ainsi, son disciple s'en indigna, mais garda le silence. Et Zarathoustra demeura lui aussi silencieux, et son regard semblait s'être tourné vers le dedans, comme s'il y apercevait des perspectives lointaines. Enfin il soupira et reprit haleine.

« Je suis d'aujourd'hui et de naguère, dit-il. Mais j'ai quelque chose en moi qui est de demain et d'après-demain et de plus tard.

Je suis las des poètes, tant anciens que modernes ; tous sont superficiels ; ce sont des mers sans profondeur.

Leur pensée n'a pas plongé assez avant, aussi leur sentiment n'est-il pas descendu jusqu'aux abîmes.

Un peu de volupté et un peu d'ennui, c'est encore ce qu'il y a de mieux dans leurs méditations.

La mélopée de leurs lyres n'a pas plus de réalité que le passage furtif de fantômes chuchotants ; qu'ont-ils entendu jusqu'à présent à la ferveur musicale ?

Et puis, je ne les trouve pas assez propres ; ils troublent tous leur eau pour la faire paraître profonde.

Ils aiment à se faire passer pour médiateurs, mais à mes yeux ils restent des entremetteurs, des tripoteurs et de malpropres faiseurs de compromis.

Hélas ! il est vrai que j'ai un jour jeté mon filet dans leur mer, espérant y prendre de beaux poissons ; mais je n'en ai retiré que la tête de quelque dieu ancien.

Ainsi la mer m'a offert une pierre pour ma faim. Et eux-mêmes sont peut-être nés de la mer.

Certes, on trouve des perles en eux ; ils n'en sont que plus semblables à des huîtres à la dure coquille. Et au lieu d'âme j'ai souvent trouvé en eux un flocon d'écume salée.

Ils ont aussi pris à la mer sa vanité ; la mer n'est-elle pas le plus vaniteux de tous les paons ?

Fût-ce pour le buffle le plus laid, elle fait la roue, elle ne se lasse jamais de jouer avec l'argent et la soie de son éventail de dentelles.

Le buffle la contemple d'un air buté, l'âme proche du sable, plus encore du fourré, plus encore du marécage.

Que lui importe la beauté de la mer et ses grâces de paon ? Cette parabole, je

la dédie aux poètes.

En vérité, leur esprit est le paon entre tous les paons, une véritable mer de vanité. L'esprit du poète a besoin de spectateurs, fussent-ils des buffles.

Mais je me suis dégoûté de ce genre d'esprit, et je prévois qu'il se dégoûtera aussi de lui-même.

J'ai déjà vu les poètes se transformer, je les ai vus tourner vers eux-mêmes leur propre regard.

J'ai vu venir les pénitents de l'esprit : c'est parmi les poètes qu'ils étaient nés. »

Ainsi parlait Zarathoustra.

DE GRANDS ÉVÉNEMENTS

Il est une île en mer, non loin des îles Fortunées de Zarathoustra, sur laquelle fume perpétuellement une montagne incandescente, et le peuple, surtout les vieilles bonnes femmes parmi le peuple, disent que l'île est posée comme un bloc de rocher devant la porte de l'Enfer, mais que l'étroit sentier qui mène à cette porte d'Enfer traverse le mont de feu.

Or à l'époque où Zarathoustra séjournait aux îles Fortunées, il advint qu'un vaisseau jeta l'ancre sur l'île où se trouve le mont de feu, et l'équipage descendit à terre pour chasser le lapin. Mais vers midi, comme le capitaine et ses gens se trouvaient de nouveau réunis, ils virent tout à coup un homme traverser l'air en venant vers eux, et une voix prononça distinctement ces mots : « Il est temps, il est grand temps ! » Et quand la vision fut tout près d'eux – mais elle s'éloigna très vite, pareille à une ombre, dans la direction du volcan – ils reconnurent avec la plus grande consternation que c'était Zarathoustra en personne ; car tous l'avaient déjà rencontré, excepté le capitaine ; et ils l'aimaient comme le peuple sait aimer, en mêlant par parties égales l'amour et la crainte.

« Voyez donc, dit le vieux timonier, voilà Zarathoustra qui s'en va en Enfer ! »

Vers le même temps où ces matelots abordaient dans l'île fumante, le bruit avait couru que Zarathoustra avait disparu ; et quand on interrogea ses amis, ils racontèrent qu'il était parti de nuit en bateau sans dire où il voulait aller.

Il y eut donc de l'inquiétude ; mais au bout de trois jours le récit des matelots vint aggraver cette inquiétude, et tout le monde, dans le peuple, disait que le

diable avait emporté Zarathoustra. Ses disciples, il est vrai, ne firent que rire de ces racontars, et l'un d'eux alla jusqu'à dire : « Je croirais plutôt encore que c'est Zarathoustra qui a emporté le diable. »

Mais au fond de l'âme ils étaient tous inquiets et soucieux ; aussi leur joie fut grande quand au cinquième jour Zarathoustra reparut parmi eux.

Et voici quel fut l'entretien de Zarathoustra avec le chien de feu.

« La terre, dit-il, a une peau, et cette peau a des maladies. L'une de ces maladies, par exemple, s'appelle : « homme ».

Et une autre de ces maladies s'appelle « chien de feu » ; les hommes ont raconté ou laissé dire beaucoup de mensonges sur *son* compte.

C'est pour scruter ce mystère que j'ai passé la mer ; et j'ai vu la vérité toute nue, ma foi, pieds nus jusqu'au cou.

En ce qui concerne le chien de feu, je suis au clair à présent, et de même au sujet de tous ces autres démons de la subversion et de la lie, dont les vieilles bonnes femmes ne sont pas seules à avoir peur.

« Sors de ton antre, chien de feu, me suis-je écrié, et avoue quelle est la profondeur de ton abîme. D'où tires-tu ce que tu éructes avec fureur ?

Tu bois abondamment de l'eau de la mer ; c'est de là que te vient le sel de ta faconde. En vérité, pour un chien des profondeurs, tu te nourris d'une eau bien superficielle.

Je te tiens tout au plus pour le ventriloque de la terre, et chaque fois que j'ai entendu parler des démons de la subversion et de la lie, je les ai trouvés pareils à toi, salés, menteurs et plats.

Vous vous entendez à hurler et à jeter de la poudre aux yeux. Vous êtes les plus grands vantards qui soient et vous connaissez à fond l'art de mettre la fange en ébullition.

Où que vous soyez, il y a toujours de la fange, et beaucoup de matières spongieuses, caverneuses, comprimées, qui cherchent à se libérer.

« Liberté », c'est le mot que vous aimez hurler entre tous ; mais j'ai cessé de croire aux « grands événements » qui s'accompagnent de hurlements et de fumée.

Et crois-moi, je t'en prie, cher vacarme d'enfer, les plus grands événements, ce ne sont pas nos heures les plus bruyantes, mais les heures du plus grand silence.

Ce n'est pas autour des inventeurs de vacarmes nouveaux, c'est autour des inventeurs de valeurs nouvelles qui gravite le monde ; il gravite *en silence*.

Et tu peux bien l'avouer : une fois dissipés ton vacarme et ta fumée, on s'aperçoit toujours qu'il n'est pas arrivé grand-chose. Qu'importe qu'une ville ait été momifiée, ou qu'une statue gise renversée dans la fange ?

Et quant aux démolisseurs de statues, voici ce que je te dirai d'eux : il n'y a pas pire folie que de jeter du sel dans la mer, et des statues dans la fange.

La statue gît dans la fange de votre mépris ; mais sa loi veut justement qu'elle renaisse de votre mépris plus vivante et plus belle.

Elle se relèvera plus divine, plus séduisante d'avoir souffert ; et en vérité elle vous rendra grâces de l'avoir jetée par terre, briseurs de statues !

Mais voici le conseil que je donne aux Rois, aux Églises et à tout ce qui est affaibli par l'âge et pauvre en vertu : faites-vous renverser, afin que vous reveniez à la vie et que la vertu – vous revienne. »

Voilà ce que je dis au chien de feu ; alors il m'interrompit en grommelant et demanda : « L'Église ? Qu'est-ce que cela ? »

– « L'Église, répondis-je, c'est une manière d'État, et la plus mensongère de toutes. Mais tais-toi donc, chien hypocrite. Tu connais mieux que personne ton espèce.

L'État est comme toi un chien hypocrite ; comme toi il prodigue les hurlements et la fumée, afin de faire croire, comme toi, que sa voix sort des entrailles même des choses.

Car il veut à tout prix être l'animal le plus important sur terre, cet État ; et il parvient à le faire croire. »

Quand j'eus ainsi parlé, le chien de feu se démena comme fou de jalousie. « Quoi ? s'écria-t-il, l'animal le plus important sur terre ? Et il réussit à le faire croire ? » Et il sortit de sa gueule tant de vapeur et de si horribles cris que je crus qu'il allait étouffer de colère et de dépit.

Enfin il se calma et cessa de haleter ; mais dès qu'il se fut apaisé, je lui dis en souriant :

« Tu te fâches, chien de feu ; c'est donc que j'ai raison contre toi.

Et pour que je garde sur toi cet avantage, laisse-moi te parler d'un autre chien de feu dont le langage vient vraiment du cœur de la terre.

Son haleine est dorée ; c'est une pluie d'or ; elle vient de son cœur. Que lui importent ta cendre et ta fumée et ta bave cuisante ?

Le rire voltige autour de lui comme une nuée diaprée ; il dédaigne tes gargouillements, tes crachats et le grondement de tes entrailles.

Mais son or et son rire lui viennent du cœur même de la terre ; car sache-le, *le cœur de la terre est d'or*. »

Quand le chien de feu entendit ces paroles, il ne supporta plus de m'écouter davantage. Tout honteux, il mit la queue entre ses jambes et dit d'un air penaud : « Ouâ, ouâ ! » puis alla se blottir dans son antre. »

Tel fut le récit de Zarathoustra. Mais à peine si ses disciples l'écoutèrent, si grande était leur impatience de lui parler des matelots, des lapins et de l'homme

volant.

« Que dois-je penser de cette histoire ? dit Zarathoustra. Suis-je donc un fantôme ?

Sans doute était-ce mon Ombre. Vous avez déjà entendu parler du Voyageur et de son Ombre ?

Une chose est certaine. Il faut que je songe à la tenir de plus court. Elle finira par me gâter ma réputation. »

Et Zarathoustra de hocher la tête, tout en s'étonnant. « Que faut-il penser de tout cela ? répéta-t-il.

Pourquoi ce fantôme criait-il : « Il est temps, il est grand temps. »

De quoi peut-il être grand temps ? »

Ainsi parlait Zarathoustra.

LE PROPHÈTE

« … Et je vis une grande tristesse se répandre sur tous les hommes. Les meilleurs se lassèrent de leurs travaux.

Une doctrine se répandit, traînant une croyance à sa suite : « Tout est vain, tout est égal, tout est révolu. »

Et de toutes les collines l'écho répétait : « Tout est vain, tout est égal, tout est révolu. »

Nous avons récolté : mais pourquoi tous nos fruits ont-ils pourri et jauni ? Quelle est cette influence tombée la nuit dernière d'une mauvaise lune ?

Notre labeur fut inutile, notre vin s'est tourné en poison, le mauvais œil a brûlé et rôti nos champs et nos cœurs.

Nous sommes tous desséchés ; et si le feu tombe sur nous, nous nous en irons en poussière ; nous avons lassé le feu même.

Toutes nos sources sont taries, la mer elle-même a reculé. Le sol se dérobe, mais la mer refuse de nous engloutir.

« Hélas ! où il y a-t-il encore une mer où se noyer ? Telle est notre lamentation au long des plats marécages.

En vérité, nous sommes déjà trop las pour mourir ; nous continuons à veiller et à vivre – dans des chambres sépulcrales. » »

Zarathoustra entendit un prophète qui parlait ainsi ; et cette lamentation lui alla au cœur et altéra son humeur. Il s'en allait triste et las, et il devint semblable

à ceux dont le Prophète avait parlé.

« En vérité, dit-il à ses disciples, nous allons maintenant entrer dans un long crépuscule. Hélas ! Comment arriverais-je à sauver jusqu'au matin ma lumière ?

Pourvu qu'elle ne s'éteigne pas dans la tristesse ambiante ! Elle est destinée à éclairer des mondes plus lointains, et des nuits plus lointaines encore. »

Zarathoustra tournait et retournait ces soucis en son cœur, et trois jours durant il ne mangea ni ne but, ne prit aucun repos et en perdit la parole. Enfin il tomba dans un sommeil profond. Mais ses disciples le veillèrent pendant les longues nuits et attendirent avec inquiétude qu'il s'éveillât et leur parlât de nouveau et se guérît de sa mélancolie.

Or voici le discours que Zarathoustra prononça à son réveil ; il semblait à ses disciples que sa voix leur parvenait d'une lointaine distance. « Écoutez quel fut mon rêve, amis, et aidez-moi à en deviner le sens.

Ce rêve est encore une énigme pour moi ; il retient en lui son sens caché au lieu de le laisser librement prendre l'essor au-dessus de lui à tire-d'aile.

J'avais renoncé la vie, voilà ce que j'ai rêvé. J'étais devenu veilleur de nuit, veilleur de tombes en montagne, dans le Château de la Mort.

Je veillais là-haut ses cercueils ; les sombres souterrains étaient pleins de pareils trophées. Du fond de ces cercueils de verre la vie vaincue fixait sur moi son regard.

Je respirais l'odeur d'éternités poudreuses, mon âme gisait lourde et empoussiérée. Et qui aurait pu en un lieu pareil aérer son âme ?

La clarté de Minuit m'environnait sans cesse, la Solitude était accroupie auprès d'elle, et, troisième compagnon, le silence râlant de la Mort, la plus méchante des amies.

Je portais des clefs, rouillées entre toutes les clefs ; je savais m'en seiyir pour ouvrir une porte, grinçante entre toutes les portes.

Quand s'ébranlaient les vantaux de la porte, un croassement lugubre et sinistre se répercutait au long des galeries – oiseau criant avec répugnance, car il n'aimait point qu'on l'éveillât.

Mais plus effroyable encore et plus pesant était le silence qui se reformait sitôt que ce cri s'était tu et que je me retrouvais seul dans cet affreux silence.

Ainsi je sentais le temps passer et traîner, si toutefois le temps existait encore ; qu'en pouvais-je savoir ? Mais il survint enfin une chose qui m'éveilla.

Par trois fois des coups résonnèrent à la porte avec un bruit de tonnerre, les voûtes retentirent et hurlèrent par trois fois, et j'allais vers la porte. « Alpa ! criai-je, qui donc porte ses cendres à la moi>tagne ? Alpa ! Alpa ! Qui donc porte ses cendres à la montagne ? »

Et je fis tourner la clef et poussai la porte, à grand effort. Mais elle ne s'ouvrit

même pas d'une largeur de doigt.

Alors un vent mugissant, sifflant, strident, coupant, entrouvrit soudain les vantaux et lança sur moi un cercueil noir.

Et parmi les mugissements, les sifflements et les cris aigus, le cercueil éclata et vomit d'innombrables rires.

Et je vis des milliers de visages d'enfants, d'anges, de hiboux, de fous et de papillons aussi grands que des enfants, qui riaient, raillaient et m'injuriaient.

Affreusement effrayé, je tombai à terre. Et je criai de terreur comme jamais je n'ai crié.

Mais mon propre cri me réveilla, et je revins à moi. »

C'est ainsi que Zarathoustra raconta son rêve, après quoi il se tut, car il ne savait comment interpréter ce songe. Mais le disciple qu'il aimait entre tous se leva vivement, saisit la main de Zarathoustra et dit : « Ta vie elle-même nous donne le sens de ce rêve, ô Zarathoustra. N'es-tu pas ce vent âpre qui siffle et enfonce les portes des Châteaux de la Mort ?

N'es-tu pas ce cercueil plein des méchancetés bariolées et des moues angéliques de la vie ?

En vérité, c'est pareil au rire d'une multitude d'enfants que Zarathoustra pénètre dans toutes les chambres mortuaires, se riant des veilleurs de nuit, des veilleurs de tombes et de tous ceux qui font cliqueter de sinistres clefs.

Tu les mettras en fuite, tu les terrasseras tous par ton rire ; leur pâmoison, puis leur réveil, témoigneront du pouvoir que tu as sur eux.

Et même quand surviendront le long crépuscule et la mortelle lassitude, tu ne t'effaceras pas à notre ciel, intercesseur de la vie !

Tu nous as fait voir des étoiles nouvelles et de nouvelles splendeurs nocturnes. En vérité, tu as déployé au-dessus de nos têtes le rire lui-même ainsi qu'un pavillon bariolé.

Désormais un rire enfantin jaillira toujours des cercueils ; désormais vent fort secouera toute lassitude mortelle ; tu nous en es toi-même le garant et le prophète.

En vérité, *tu as rêvé tes ennemis eux-mêmes* – et ce fut le pire de tes rêves.

Mais de même que tu t'es réveillé d'eux en revenant à toi, ils se réveilleront d'eux-mêmes – et viendront à toi ! »

Ainsi parla le disciple, et tous les autres se pressant autour de Zarathoustra lui prirent les mains et voulurent le persuader de quitter sa couche et sa tristesse et de revenir vers eux. Mais Zarathoustra demeurait assis rigide sur sa couche et son regard semblait absent. Il regardait ses disciples comme celui qui revient d'une longue absence et scrutait leurs visages ; et il n'arrivait point à les reconnaître. Mais quand ils le soulevèrent et le mirent sur ses pieds, voici que

soudain son regard changea ; il comprit tout ce qui était advenu, se lissa la barbe et dit d'une voix forte : « Allons, tout cela est du passé maintenant ; mais faites en sorte, mes disciples, que nous ayons un bon repas, et au plus tôt. Voilà comment j'entends faire pénitence pour mes mauvais rêves.

Mais le Prophète viendra boire et manger à mes côtés ; et je suis bien sûr que je saurai lui indiquer une mer où il pourra se noyer. »

Ainsi parlait Zarathoustra. Mais là-dessus il dévisagea longuement le disciple qui avait interprété son rêve ; et il hochait la tête, ce faisant.

DE LA RÉDEMPTION

Un jour que Zarathoustra passait le grand pont, infirmes et mendiants l'entourèrent, et un bossu lui parla ainsi :

« Vois, Zarathoustra : le peuple même s'instruit à t'écouter et commence à croire à tes paroles, mais pour qu'il y croie tout à fait, une chose est encore nécessaire : que tu nous convertisses, nous les infirmes. En voici un joli choix sous tes yeux, et certes c'est une occasion qu'on peut saisir par plus d'un cheveu. Tu peux guérir des aveugles et faire marcher les paralytiques ; et celui qui porte sur le dos plus que son compte, tu pourrais lui en prendre un peu. Voilà, ce me semble, la vraie manière de faire croire les infirmes en Zarathoustra. »

Mais Zarathoustra répondit à ce discoureur : « Prendre au bossu sa bosse, c'est lui prendre son esprit, à ce que dit le peuple. Et quand on rend la vue à un aveugle, il voit trop de mal sur terre, et il maudit celui qui l'a guéri. Mais celui qui fait marcher un paralytique lui fait plus de mal encore ; car à peine peut-il marcher qu'il se sauve, emportant tous ses vices avec lui. Voilà l'opinion du peuple au sujet des infirmes. Et pourquoi Zarathoustra ne se laisserait-il pas instruire par le peuple, puisque le peuple se laisse instruire par Zarathoustra ?

Mais depuis que je vis chez les hommes, c'est bien le dernier de mes soucis qu'il manque un œil à celui-ci, une oreille à celui-là et la jambe à un tiers, et que d'autres aient perdu la langue ou le nez ou la tête.

Je vois et j'ai vu des horreurs pires, les unes dont je préférerais ne pas parler, et d'autres que je n'arrive même pas à passer sous silence ; j'ai vu des hommes auxquels tout manque, à cela près qu'ils ont trop d'un seul membre, des hommes qui ne sont qu'un grand œil ou qu'une grande gueule ou qu'une large panse ou quelque autre difformité ; je les appelle des infirmes à rebours.

Et quand j’ai quitté ma solitude et que j’ai pour la première fois franchi ce pont, je n’en pouvais croire mes yeux, je regardais de-ci de-là, et je finis par dire : « Mais c’est une oreille ! Une oreille aussi grande qu’un homme ! » Mais en y regardant de plus près, voici que sous l’oreille s’agitait autre chose de pitoyablement menu, misérable et débile. Et en vérité, l’oreille énorme était posée sur une tige mince et courte, et cette tige était un homme ! À l’aide d’une lunette, on pouvait même distinguer un petit visage jaloux et une petite âme boursouflée qui pendaient au bout de la tige. Pourtant le peuple m’assura que cette oreille était non seulement un homme, mais un grand homme, un génie. Toutefois je n’ai jamais cru ce que le peuple dit des grands hommes, et je persistai à croire que c’était un infirme à rebours, avec trop peu de tout, et trop d’une seule chose. »

Quand Zarathoustra eut ainsi parlé au bossu et à ceux dont il était l’organe et le porte-parole, il se tourna avec humeur vers ses disciples et leur dit : « En vérité, mes amis, quand je passe parmi les hommes, je ne vois que débris et tronçons d’hommes.

Le plus affreux à mes yeux, c’est que je trouve l’homme fracassé et épars comme sur un champ de carnage ou d’abattage.

Et mon regard a beau se reporter du présent au passé, partout il ne retrouve que débris, tronçons, hasards horribles – et nulle part des hommes.

Le présent et le passé de cette terre – hélas ! mes amis – c’est pour *moi* le plus intolérable ; et je ne pourrais vivre si je n’étais aussi le voyant de ce qui viendra.

Le voyant, le voulant, le créateur, l’avenir et le pont qui mène à cet avenir – hélas ! l’infirme aussi qui se tient à l’entrée du pont – Zarathoustra est tout cela.

Et vous aussi, vous vous demandez souvent : « Zarathoustra, qu’est-il pour nous ? Comment le désignerons-nous ? » Et comme moi vous ne vous répondez qu’en vous posant des questions nouvelles.

Est-il promesse – ou accomplissement ? Usurpateur – ou héritier ? Automne – ou soc de charrue ? Médecin – ou convalescent ?

Est-il poète – ou véridique ? Libérateur – ou dompteur ? Bon – ou méchant ?

Je passe parmi les hommes comme parmi des fragments d’avenir – de cet avenir dont j’ai la vision.

Et tout mon rêve et tout mon effort, c’est de réunir et d’assembler en un tout ce qui n’est que débris, énigmes et horribles hasards.

Et comment supporterais-je d’être homme, si l’homme n’était aussi poète et déchiffreur d’énigmes et rédempteur du hasard ?

Délivrer les hommes passés, et qu’au lieu de dire : « Cela fut », on dise : « C’est ce que j’ai voulu », – voilà ce que j’appellerais la rédemption.

Le vouloir, tel est le nom du rédempteur, du messager de joie ; c’est là ce que

je vous ai enseigné, mes amis. Mais apprenez ceci encore : le vouloir lui-même est captif.

Vouloir est délivrance ; mais comment s'appelle ce qui met aux fers le libérateur lui-même ?

« C'est passé, c'est un fait » – parole qui remplit de contrition et de douleur le vouloir en sa solitude. Impuissant contre tout ce qui est révolu, il regarde avec hostilité tout le passé.

Le vouloir ne peut rien sur ce qui est derrière lui. Ne pouvoir détruire le temps ni l'avidité dévorante du temps, telle est la détresse la plus solitaire du vouloir.

Vouloir est délivrance ; qu'est-ce que le vouloir invente pour s'affranchir de sa détresse et se rire de sa prison ?

Hélas ! tout prisonnier devient fol ! Follement aussi le vouloir captif se libère.

Que le temps ne puisse revenir en arrière, c'est là son grief. « Ça, le fait accompli » – ainsi nomme-t-on le roc qu'il ne peut déplacer.

Alors il roule des blocs de dépit et de colère et se venge de tout ce qui ne ressent pas comme lui dépit et colère.

C'est ainsi que le vouloir libérateur se fait malfaiteur, et sur tout ce qui est apte à la souffrance il se venge de ne pouvoir revenir en arrière.

Car c'est là la *vengeance* même ; le ressentiment du vouloir contre le temps et son « Cela fut ».

En vérité, il y a une grande folie dans notre vouloir, et pour tous les humains c'est une malédiction que cette folie ait appris à devenir esprit.

L'esprit de vengeance, telle est, ô mes amis, la forme supérieure de la réflexion chez l'homme jusqu'à ce jour ; et où il y avait souffrance, on exigea que cette souffrance fût châtiment.

Châtiment – tel est le nom que se donne la vengeance, mot menteur qui lui sert à feindre une bonne conscience.

Et comme chez le voulant lui-même il y a douleur, parce qu'il ne peut revenir sur le passé, il a fallu que le vouloir lui-même et la vie entière apparussent comme un châtiment.

Et dès lors nuées sur nuées s'amoncelèrent sur l'esprit, jusqu'au jour où la folie finit par prêcher : « Tout passe, c'est donc que tout a mérité de passer.

Et c'est la justice même que cette loi du temps qui l'oblige à dévorer ses propres enfants », – ainsi prêcha la folie.

« Toutes choses sont réglées selon un ordre moral de légalité et de châtiment. Comment nous délivrer du flux incessant des choses et du châtiment qu'est l'existence ? » – ainsi prêchait la folie.

« Peut-il y avoir rédemption, s'il existe un droit éternel ? Hélas ! nul ne pourra jamais rouler le roc du « fait accompli » ; toutes les peines, de toute nécessité,

sont éternelles. » Ainsi prêchait la folie.

« Aucune action ne peut être effacée. Comment le châtiment pourrait-il l'abolir ? Voilà bien le caractère éternel de ce châtiment qu'est l'existence ; l'existence ne peut être qu'une suite éternelle d'actes et de fautes.

À moins que le vouloir ne finisse par se libérer et que le vouloir ne devienne non-vouloir » ; mais vous connaissez, mes frères, cette ritournelle de la déraison.

Je vous ai détournés de cette ritournelle en vous enseignant : le vouloir est créateur.

Tout ce qui fut n'est que fragment, énigme et horrible hasard, jusqu'au jour où le vouloir créateur déclare : « Mais moi, je l'ai voulu ainsi. »

Jusqu'au jour où le vouloir créateur déclare : « Mais je le veux ainsi. Et je le voudrai ainsi. »

Mais a-t-il jamais dit ces paroles ? Et quand sera-ce ? Le vouloir a-t-il déjà déposé le harnais de sa propre folie ?

Le vouloir est-il déjà devenu le rédempteur de soi-même, le messager de joie ? A-t-il désappris l'esprit de vengeance et toute espèce de grincement de dents ?

Et qui donc lui a enseigné à se réconcilier avec le temps et à faire ce qui est plus haut que toute réconciliation ?

Ce que doit vouloir le vouloir qui est vouloir de puissance dépasse toute réconciliation – mais comment en arrive-t-il là ? Qui lui a enseigné à vouloir même le retour de tout ce qui fut ? »

– Mais arrivé à ce point de son discours, il advint que Zarathoustra se tut brusquement et parut en proie à l'épouvante.

Il posa sur ses disciples un regard effaré, qui perçait comme de flèches leurs pensées et arrière-pensées. Mais au bout d'un court instant il se reprit à sourire et ajouta d'un ton rasséréné : « S'il est difficile de vivre avec les hommes, c'est qu'il est difficile de se taire. Surtout quand on est bavard. »

Ainsi parlait Zarathoustra. Mais le bossu avait écouté ces propos, en se voilant la face ; toutefois quand il entendit rire Zarathoustra, il leva la tête d'un air curieux et dit lentement : « Mais pourquoi Zarathoustra nous parle-t-il autrement qu'à ses disciples ? »

Zarathoustra répondit : « Qu'y a-t-il là d'étrange ? Aux bossus il est bien permis de parler bossu. »

« C'est bon, dit le bossu ; et à ses élèves il est permis de trahir les secrets de l'école.

Mais pourquoi Zarathoustra parle-t-il autrement à ses disciples qu'à lui-même ? »

DE LA PRUDENCE AVEC LES HOMMES

Ce n'est pas l'altitude, c'est la pente qui m'effraie.

La pente d'où le regard se précipite vers *les profondeurs*, tandis que la main cherche à se raccrocher aux *hauteurs*. Et le cœur est pris de vertige en ce double vouloir.

Hélas ! amis, avez-vous bien deviné le double vouloir de mon cœur ?

Car, pour *moi*, le versant et le péril, c'est que mon regard se précipite vers les hauteurs, tandis que ma main cherche à se retenir et à s'appuyer – aux profondeurs.

Mon vouloir se cramponne à l'homme, je me lie de chaînes à l'homme, parce que je me sens entraîné vers le Surhumain ; c'est vers lui que tend mon autre vouloir.

Et si je vis en aveugle chez les hommes, comme si je ne les connaissais point, c'est *afin que* ma main ne perde pas toute confiance en un appui ferme.

Hommes, je ne vous connais pas, cette obscurité et cette consolation m'enveloppent souvent.

Je demeure assis sous le porche, offert à tous les fripons, et demandant : « Qui veut me duper ? »

Ma première prudence avec les hommes, c'est de me laisser duper et de ne pas me méfier des trompeurs.

Hélas ! si je me méfiais de l'homme, l'homme pourrait-il encore me servir d'ancre pour retenir mon ballon ? Trop aisément je me laisserais enlever bien haut, bien loin.

La première prudence qui règle mon destin, c'est d'être nécessairement sans prudence.

Et si l'on ne veut pas mourir de soif chez les hommes, il faut apprendre à boire à toutes les coupes ; et si l'on veut rester pur chez les hommes, il faut savoir se laver même avec de l'eau sale.

Et voici l'exhortation que je me suis adressée à moi-même : « Allons ! Courage, vieux cœur ! Un malheur t'est survenu ; tires-en profit comme d'un bonheur. »

Mais voici ma seconde prudence humaine : je ménage les *vaniteux* plus que les orgueilleux.

La vanité blessée, n'est-elle pas la mère de toutes les tragédies ? Mais où il y a orgueil blessé, il naît quelque chose de meilleur encore que l'orgueil.

Pour que la vie soit bonne à voir, il faut qu'elle joue bien son jeu ; mais il faut

de bons acteurs.

J’ai trouvé chez tous les vaniteux de bons acteurs ; ils jouent leur rôle et veulent qu’on ait plaisir à leur jeu, ils mettent tout leur esprit dans ce vouloir.

Ils se mettent en scène, ils s’inventent eux-mêmes ; devant eux j’aime assister au spectacle de la vie ; c’est une cure de la mélancolie.

Aussi je ménage les vaniteux, parce qu’ils sont les médecins de ma tristesse et m’attachent à l’homme comme à un spectacle.

Et par surcroît, qui peut mesurer chez le vaniteux toute la profondeur Je sa modestie ? Je l’aime et je le plains à cause de sa modestie.

Il a besoin de vous pour apprendre à croire en soi, il se repaît de vos regards, il vient manger sa louange dans vos mains.

Il croit jusqu’à vos mensonges, quand vous lui mentez bien ; car au fond de lui son cœur soupire : « Que suis-je ? »

Et si la vraie vertu est celle qui s’ignore, eh bien ! le vaniteux ignore totalement sa propre modestie.

Mais voici ma troisième prudence humaine : je ne permets pas à votre pleutrerie de me gâter le spectacle des *méchants*.

Je contemple avec ravissement les merveilles que fait éclore un soleil torride : tigres, palmiers et serpents à sonnettes.

Mais chez les hommes aussi il y a de beaux produits d’un soleil torride, et des merveilles admirables chez les méchants.

Sans doute, de même que vos sages insignes ne me paraissent pas si sages, j’ai trouvé aussi la méchanceté humaine inférieure à sa renommée.

Et souvent je me suis demandé en hochant la tête : « Pourquoi faire tinter ainsi vos sonnettes, serpents à sonnettes ? »

En vérité, il y a pour le mal aussi des perspectives d’avenir. Et l’on n’a pas encore découvert la zone la plus torride de l’humanité.

Que de choses passent dès maintenant pour la pire des méchancetés, et n’ont guère que douze pieds de large et trois mois de durée ! Mais il naîtra un jour de plus énormes dragons.

Car afin que le Surhumain ait aussi son dragon, son sur-dragon digne de lui, il faudra que beaucoup de soleil torride flambe sur la moiteur des forêts vierges.

Il faudra d’abord que vos chats sauvages se changent en tigres, et vos crapauds venimeux en crocodiles ; car à bon chasseur bon gibier.

Et en vérité, bons et justes, il y a chez vous bien des choses qui prêtent à rire, et d’abord votre effroi de ce qu’on a jusqu’à présent appelé le diable.

Votre âme est si étrangère à toute grandeur que le Surhumain vous *effraierait* par sa bonté.

Et vous, sages et savants, vous fuiriez le brûlant soleil de la sagesse dans

lequel le Surhumain baigne voluptueusement sa nudité.

Vous, les hommes les plus hauts que mon regard ait contemplés, mon doute à votre endroit, mon sourire sous cape c'est que, je le devine, vous appelleriez mon Surhumain – diable !

Hélas ! je me suis lassé de ces hommes supérieurs, de ces meilleurs. Du haut de leur « hauteur » j'ai aspiré à monter plus haut, à sortir, à m'éloigner pour aller rejoindre le Surhumain.

Un frisson d'effroi m'a saisi en les voyant nus, ces meilleurs ; et des ailes me sont poussées pour m'envoler vers les lointains futurs.

Vers des futurs lointains, vers des midis plus méridionaux que ne les rêva jamais aucun sculpteur, lieux où les dieux auraient honte de tout vêtement.

Mais vous, je veux *vous* voir costumés, vous mes proches, mes congénères ; je veux vous voir parés, gonflés de vanité et de dignité dans votre rôle de « bons et justes ».

Et moi-même, j'irai m'asseoir parmi vous, travesti – afin que nous soyons sûrs de nous *méconnaître*, vous et moi – voilà ma dernière prudence avec les hommes.

Ainsi parlait Zarathoustra.

L'HEURE DU SUPRÊME SILENCE

Que m'est-il arrivé, amis ? Vous me voyez troublé, entraîné malgré moi, docile malgré moi, prêt à m'éloigner – hélas ! à m'éloigner *de vous*.

Oui, une fois encore, il faut que Zarathoustra rentre dans sa solitude ; mais c'est à contrecœur cette fois que l'ours retourne à sa caverne.

Que m'est-il advenu ? Qui me donne cet ordre ? Hélas ! c'est ma souveraine irritée qui l'exige ; elle a parlé ; vous ai-je jamais dit son nom ?

Hier, vers le soir, *l'heure du suprême silence* m'a parlé ; tel est le nom de ma redoutable souveraine.

Et voici ce qui s'est passé – car il me faut tout vous dire, de peur que votre cœur ne s'endurcisse contre celui qui vous quitte à l'improviste.

Connaissez-vous l'effroi de celui qui s'endort ?

Il frémit jusqu'au bout des orteils, car il sent le sol se dérober sous lui, et le rêve commence.

Je vous le dis en parabole : hier, à l'heure du suprême silence, le sol a manqué

sous mes pas ; mon rêve commençait.

L'aiguille avançait, l'horloge de ma vie sembla suspendre son attement jamais je n'entendis silence pareil alentour, et mon cœur fut saisi d'épouvante.

Car j'entendis comme un chuchotement qui me parlait sans voix, disant : « *Tu le sais, Zarathoustra*. »

Et ce chuchotement m'arracha un cri de terreur, et le sang reflua de mon visage, mais je gardai le silence.

Et quelque chose en moi chuchota de nouveau sans voix : « Tu le sais, Zarathoustra, mais tu ne le dis pas. »

Et je répondis enfin comme par bravade : « Oui, je le sais, mais je ne veux pas le dire. »

Et de nouveau j'entendis ce chuchotement inarticulé : « *Tu* ne *veux* pas, Zarathoustra ? Est-ce bien vrai ? Ne te drape pas dans ton défi. »

Et je me mis à pleurer et à trembler comme un enfant, et je dis : « Hélas ! je voudrais bien, mais comment faire ? De grâce, épargne-moi ! C'est au-dessus de mes forces. »

Et j'entendis de nouveau ce chuchotement inarticulé : « Qu'importe ta personne, Zarathoustra ? Dis la parole que tu portes en toi, puis brise-toi. »

Et je répondis : « Hélas ! Est-elle bien *à moi*, cette parole ? Qui suis-*je* ? J'attends un plus digne, je ne suis même pas digne d'être brisé par lui. »

Et de nouveau cette voix inarticulée se fit entendre : « Qu'importe ce qui t'attend ? Je ne te trouve pas encore assez humble. Rien de coriace comme le cuir de l'humilité. »

Et je répondis : « Que n'a-t-il pas déjà enduré, ce cuir de mon humilité ? J'habite au pied de ma propre cime. À quelle altitude s'élèvent mes cimes ? Nul ne me l'a encore dit. Mais je connais bien mes dépressions. »

Et de nouveau la voix inarticulée se fit entendre : « Ô Zarathoustra, quand on est fait pour transporter des montagnes, on peut transporter aussi des vallées et des bas-fonds. »

Et je répliquai : « Jamais encore ma parole n'a transporté de montagnes, et ce que j'ai dit n'a point atteint les hommes. J'ai eu beau aller vers les hommes, je n'ai pas encore réussi à les rejoindre. »

Et derechef cette voix inarticulée me dit : « Qu'*en* sais-tu ? La rosée tombe sur l'herbe dans le plus profond silence des nuits. »

Et je répondis : « Ils se sont ri de moi quand j'ai trouvé et suivi ma propre voie ; et en vérité, mes jambes flageolaient sous moi.

Aussi m'ont-ils dit : « Tu avais oublié le chemin, voici qu'à présent tu as oublié aussi de marcher. » »

Et de nouveau cette voix inarticulée me dit : « Que t'importent leurs

railleries ? Tu as désappris d'obéir ; à présent il te faut commander.

Ne sais-tu pas de qui le monde a besoin ? De l'homme qui commande de grandes choses.

Accomplir de grandes choses est difficile ; mais le plus difficile, c'est de commander de grandes choses.

Ta faute la plus impardonnable, c'est que tu as le pouvoir, et que tu refuses de régner. »

Et je répondis : « Il me manque, pour commander, la voix du lion. »

Et de nouveau ce fut comme un chuchotement qui me parvint : « Les paroles les plus silencieuses sont celles qui apportent la tempête. Les pensées portées sur des pattes de colombe mènent le monde.

Ô Zarathoustra, présente-toi comme l'Ombre de celui qui doit venir ; alors tu commanderas, et tu t'avanceras en maître. »

Et je répondis : « J'ai honte. »

Alors de nouveau j'entendis ce murmure sans voix : « Il te faudra d'abord redevenir enfant et perdre cette honte.

Tu portes encore en toi l'orgueil de la jeunesse, tu n'es devenu jeune que sur le tard ; mais pour redevenir enfant, il te faudra encore triompher de ta jeunesse. »

Et je réfléchis longuement, tout tremblant. Enfin je répétai ce que j'avais dit d'abord : « Je ne veux pas. »

Ce fut alors autour de moi comme un éclat de rire. Hélas ! ce rire me déchirait les entrailles et me perçait le cœur.

Et pour la dernière fois la voix me dit : « Ô Zarathoustra, tes fruits sont mûrs, mais toi, tu n'es pas mûr pour tes fruits.

Rentre donc dans ta solitude, afin de t'y mortifier. »

Et il y eut de nouveau comme un éclat de rire et un frôlement de fuite ; puis tout redevint silencieux, d'un silence redoublé. Mais je gisais sur le sol, et la sueur ruisselait de mes membres.

À présent vous savez tout, et pourquoi il me faut retourner à ma solitude. Je ne vous ai rien caché, ô mes amis.

Mais vous avez même appris de moi *quel* est malgré tout l'homme de tous le plus secret – et qui veut l'être.

Ah ! mes amis, il est encore une chose que je voudrais vous dire, une chose encore que je voudrais vous donner.

Pourquoi ne vous la donné-je pas ? Serais-je avare ?

Mais quand Zarathoustra eut dit ces paroles, il fut soudain en proie à la violence de sa douleur ; à l'idée qu'il allait bientôt quitter ses amis il se mit à sangloter tout haut et nul ne parvenait à le consoler. Mais à la nuit, il s'éloigna

seul, et laissa là ses amis.

TROISIÈME PARTIE

Vous levez les yeux vers les hauteurs, parce que vous aspirez à monter.
Mais moi j'abaisse mes regards, parce que je suis sur la cime.
Qui d'entre vous est capable de rire alors qu'il a atteint la cime ?
Celui qui gravit les plus hautes cimes se rit des jeux tragiques de la scène
comme de la gravité tragique de la vie.

Ainsi parlait Zarathoustra,
Ire partie.
« Lire et écrire. »

LE VOYAGEUR

Il était minuit quand Zarathoustra se mit en route pour franchir la crête de l'île afin d'arriver dès le point du jour sur l'autre rive ; car c'est là qu'il voulait s'embarquer. On y trouvait, en effet, une bonne rade où des navires étrangers aimaient à jeter l'ancre ; ils prenaient à leur bord ceux qui voulaient quitter les îles Fortunées et passer la mer. Chemin faisant, tout en gravissant la montagne, Zarathoustra songeait aux nombreuses courses solitaires qu'il avait faites dès sa jeunesse, à tous les monts, les crêtes et les cimes qu'il avait déjà escaladés.

« Je suis un voyageur, un grimpeur de montagnes, se disait-il en son cœur, je n'aime point les plaines et il semble que je ne puisse longtemps me fixer.

Et quels que doivent être encore mes destins et mes aventures, ils impliqueront un voyage ou une ascension de montagne ; on ne répète jamais que sa propre expérience.

Le temps n'est plus où je pouvais encore être en butte au hasard ; quel lot *pourrait* m'échoir encore qui ne soit déjà mien ?

Ce qui revient à moi, ce qui retrouve en moi sa patrie, c'est mon propre Moi, et la part de ce Moi qui avait longtemps séjourné en terre étrangère, dispersée parmi les hasards et les choses.

Et je sais encore ceci : j'ai à présent devant moi ma cime suprême et ce qui m'a été le plus longtemps épargné.

Hélas ! Il me reste à monter la route la plus âpre. Hélas ! j'ai commencé mon ascension la plus solitaire.

Mais quand on est de mon espèce, on ne peut échapper à une heure semblable, celle qui nous dit : À présent tu vas enfin te mettre en route vers la grandeur. La cime et l'abîme se confondent à présent en une même résolution.

Tu es en marche vers ta grandeur ; ton suprême refuge, c'est maintenant ce qui fut jusqu'à ce jour ton suprême péril.

Tu suis le chemin de ta grandeur ; ton meilleur courage sera que derrière toi il n'y a plus de route.

Tu suis le chemin de ta grandeur. Et que nul ne s'y traîne à ta suite ! Derrière toi tes pas ont effacé leur piste, au-dessus de cette route est écrit le mot : « Impossible ».

Et si toutes les échelles te manquent désormais, tu apprendras à monter sur ta propre tête ; comment voudrais-tu faire autrement ?

Sur ta propre tête, foulant aux pieds ton propre cœur. Il faut à présent que tout ce qu'il y a de tendresse en toi s'endurcisse à l'extrême.

Quand on s'est toujours beaucoup ménagé, on finit par tomber malade à force de ménagements. Loué soit ce qui endurcit ! Je ne louerai pas, quant à moi, le pays où beurre et miel – coulent.

Apprendre à *détacher* de soi son regard, c'est *indispensable* à qui veut beaucoup embrasser du regard ; c'est la dureté nécessaire à tout grimpeur de montagnes.

Mais celui qui quête la Connaissance avec des yeux trop avides, que peut-il voir des choses au-delà de leurs premiers plans ?

Pour toi, Zarathoustra, tu as voulu voir le fond et l'arrière-fond de toute chose ; il faut donc que tu t'élèves plus haut que toi-même – plus avant, plus haut, jusqu'à voir *au-dessous* de toi même tes propres étoiles. »

Oui, dominer du regard moi-même et mes propres étoiles, voilà ce que j'appellerai ma *cime*, voilà ce qui m'est encore réservé, voilà ma cime *dernière*.

Ainsi Zarathoustra se parlait à lui-même tout en gravissant la montagne, en consolant son cœur par des maximes dures ; car il avait le cœur plus endolori que jamais. Et parvenu sur la crête, il vit s'étaler sous ses yeux la seconde mer ; et il demeura longtemps en silence. Mais la nuit sur cette hauteur était froide et claire d'étoiles.

« Je reconnais mon sort, dit-il enfin avec tristesse. Soit ! Je suis prêt. Je suis entré dans mon ultime solitude.

Hélas ! mer triste et noire au-dessous de moi ! Hélas ! noir et sombre chagrin ! Hélas ! Destin et mer ! C'est vers vous qu'il me faut *descendre* !

J'ai devant moi ma cime la plus haute et mon pèlerinage le plus long ; c'est pourquoi il me faut d'abord descendre plus bas que je ne descendis jamais : – plus bas dans la douleur que je ne descendis jamais. Jusque dans son eau la plus noire. Ainsi en a décidé mon sort. Soit ! Je suis prêt.

D'où viennent les plus hauts monts ? me demandais-je naguère. J'appris alors qu'ils ont surgi de la mer.

Le témoignage en est écrit dans leurs roches, et sur les parois de leurs sommets. C'est des profondeurs suprêmes que les hauteurs suprêmes s'élancent vers leur altitude. »

Ainsi parlait Zarathoustra sur la cime du mont, où il faisait froid. Mais

lorsque, arrivé près de la mer, il finit par se trouver seul parmi les récifs, il se sentit las de la route et plus tourmenté de nostalgie qu'auparavant.

« Tout dort encore, dit-il ; la mer elle-même est endormie ; elle tourne vers moi des yeux ivres de sommeil et comme absents.

Mais son haleine est chaude, je la sens. Et je sens aussi qu'elle rêve. Elle s'agite en rêvant sur de durs coussins.

Écoutez ! Écoutez ! Comme elle gémit, en proie à de mauvais souvenirs ! Ou peut-être à de mauvais présages.

Hélas ! tu m'affliges, monstre obscur, et je m'en veux à moi-même à cause de toi.

Hélas ! que ma main n'est-elle assez forte ! En vérité, je voudrais te délivrer de tes mauvais rêves. »

Et tout en parlant ainsi, Zarathoustra riait de lui-même, d'un rire mélancolique et amer. « Comment, Zarathoustra ! disait-il, tu veux consoler la mer elle-même par ta chanson ?

Ô Zarathoustra, fol au cœur tendre, toujours ivre de confiance ! Mais tu fus toujours ainsi, toujours tu t'es approché familièrement des choses terribles.

Tu as voulu caresser tous les monstres. Une chaude haleine, un peu de souple fourrure autour des griffes – et aussitôt tu étais prêt à aimer le monstre et à l'attirer à toi par des caresses.

L'*amour*, c'est le danger des plus solitaires, l'amour de tous les vivants, *pourvu qu'ils vivent*. Il y a certes de quoi rire à voir à quel point je suis fou et modeste en amour. »

Ainsi parlait Zarathoustra, riant de nouveau ; mais alors il pensa aux amis qu'il avait quittés ; et comme s'il les avait offensés par ses pensées, il s en voulut de ses pensées. Et bientôt il arriva que le rieur pleurait ; de colère et de nostalgie, Zarathoustra pleurait amèrement.

DE LA VISION ET DE L'ÉNIGME

1

Lorsqu'on apprit parmi les matelots que Zarathoustra était à bord – car en même temps que lui un autre homme y était monté, venant des îles Fortunées – tous furent dans la curiosité et dans l'attente. Mais Zarathoustra garda deux jours le silence, froid et sourd dans sa tristesse, ne répondant ni aux regards ni aux questions. Au soir du deuxième jour cependant il rouvrit ses oreilles, tout en gardant encore le silence ; car il ne manquait pas de choses étranges et dangereuses à entendre sur ce navire qui venait de loin et s'en allait plus loin encore. Or Zarathoustra était l'ami de tous ceux qui font de lointains voyages et n'aiment pas à vivre sans péril. Et voici qu'enfin, à force de prêter l'oreille, il sentit sa langue se délier aussi, et la glace de son cœur fondit – et il se mit à parler en ces termes : « À vous, chercheurs hardis, explorateurs, et à tous ceux qui jamais s'embarquèrent sous des voiles astucieuses pour franchir les mers redoutables, – à vous, ivres d'énigmes, amis du clair-obscur, dont l'âme cède à l'appel de flûte de tous les dédales de l'abîme,

– car vous vous refusez à suivre d'une main peureuse un fil conducteur, et ce que vous pouvez *deviner*, vous détestez d'avoir à le *déduire* – c'est à vous seuls que je raconterai l'énigme que j'ai *vue* – la vision du solitaire entre les solitaires.

Je m'avançai dernièrement, assombri, à travers un crépuscule livide – sombre et dur, les lèvres serrées. Pour moi plus d'un soleil s'était couché.

Un sentier qui grimpait obstinément dans les éboulis, un méchant sentier solitaire, déserté par l'herbe et les buissons, un sentier de montagne crissait sous le défi de mon pied.

Progressant, muet, parmi le crissement moqueur des cailloux, foulant la pierre qui le faisait glisser, mon pied grimpait peu à peu.

Il grimpait – en dépit de l'esprit qui l'entraînait vers le précipice, l'esprit de pesanteur, mon diable et ennemi fieffé.

Il grimpait, bien que le démon me chevauchât, mi-gnome, mi-taupe ; rigide et me paralysant, instillant dans mon cerveau du plomb par l'oreille, des pensées pareilles à du plomb fondu.

« Ô Zarathoustra, chuchotait-il railleur en détachant les syllabes, roc de sagesse ! Tu t'es projeté bien haut, mais toute pierre lancée – *doit* retomber.

Ô Zarathoustra, roc de sagesse, pierre lancée d'une fronde, fracasseur d'étoiles ! C'est toi-même que tu as projeté bien haut, mais toute pierre lancée finit par – retomber.

Réduit à toi-même et à te lapider toi-même, ô Zarathoustra, tu as lancé bien

loin ta pierre, – mais c’est sur *toi* qu’elle retombera. »

Alors le nain se tut ; et cela dura longtemps. Mais son silence me pesait, et dans un pareil tête-à-tête, en vérité, on est plus seul que quand on est *seul* Je montais, montais, rêvant, pensant – mais tout me pesait. J’étais comme un malade lassé de son dur martyre et qu’un rêve pire tire de son sommeil.

Mais j’ai en moi cette chose que j’appelle mon courage ; jusqu’à présent il a réussi à mettre à mal tous mes découragements. Ce courage m’enjoignit enfin de faire halte et de dire : « Gnome ! À nous deux : toi ou moi ! »

En effet il n’y a meilleur meurtrier que le courage – le courage qui *attaque*, car qui dit attaque dit fanfare.

Or l’homme est la bête la plus courageuse. C’est pour cette raison qu’il a vaincu toutes les bêtes. Au son de la fanfare il a surmonté par surcroît toute douleur ; et la douleur humaine est la pire des douleurs.

Le courage détruit aussi le vertige qui hante le bord des abîmes ; et y aurait-un un lieu où l’homme ne se trouvât pas au bord des abîmes ? Ne suffit-il pas de regarder pour apercevoir des abîmes ?

Le courage est le plus habile des tueurs ; le courage tue jusqu’à la pitié. Or la pitié, c’est le plus profond abîme ; quand l’homme plonge son regard dans la vie, c’est dans la pitié qu’il le plonge.

Mais le courage est le plus habile des tueurs – le courage qui attaque. Il tuera même la mort, en disant : « Était-ce *cela*, la vie ? Soit ! Recommençons. »

Mais une telle maxime, c’est une fanfare. Que celui qui a des oreilles entende ! »

2

« Arrête, gnome, dis-je. À nous deux : moi ou toi ! Mais je suis le plus fort des deux. Tu ne connais pas ma pensée d’abîme – *celle-là*, tu ne la Apporterais

pas ! »

Il arriva alors que je me sentis allégé, car le nain, curieux comme il l'était, sauta à bas de mes épaules. Et il s'accroupit sur une pierre en face de moi. Mais à l'endroit où nous étions arrêtés se trouvait justement line poterne.

« Regarde cette poterne, gnome, lui dis-je encore. Elle a deux issues. Deux chemins se rejoignent ici ; nul ne les a suivis jusqu'au bout.

Cette longue route qui s'allonge derrière nous dure une éternité. Et cette longue route qui s'étire devant nous, c'est une autre éternité.

Ces chemins se contrecarrent ; ils se heurtent du front, et c'est ici, sous cette poterne, qu'ils se rencontrent. Le nom de la poterne est inscrit au fronton : « *Instant* ».

Mais si quelqu'un suivait l'une de ces routes, sans arrêt et jusqu'au bout, crois-tu, gnome, que ces routes s'opposeraient toujours ? » – « Tout ce qui est droit est menteur, murmura le nain d'un ton méprisant. Toute vérité est courbe, le temps lui-même est un cercle. »

« Esprit de Pesanteur, dis-je avec colère, ne prends pas tout ainsi à la légère, ou je te laisse accroupi où tu es, pied-bot – et je t'ai pourtant porté *haut* !

Regarde, lui dis-je, cet instant. À partir de cette poterne de l'instant une longue route, une route éternelle s'étend *en arrière* de nous ; il y a une éternité derrière nous.

Tout ce qui de toutes choses *est apte* à courir n'a-t-il pas dû, nécessairement, parcourir une fois cette route ? Tout ce qui *peut* arriver, entre toutes les choses, ne doit-il pas déjà être arrivé, s'être accompli, être passé ?

Et si tout ce qui est a déjà été, que penses-tu de cet instant, nain ? Cette poterne ne doit-elle pas aussi avoir déjà été ?

Et toutes choses ne sont-elles pas si solidement enchevêtrées que cet instant présent entraîne à sa suite *toutes* les choses futures ? Et lui-même aussi *par conséquent* ?

Car ce qui de toutes choses est *apte* à courir *devra* parcourir une fois encore cette longue route qui s'éloigne *devant nous* !

Et cette lente araignée qui rampe au clair de lune, et ce clair de lune et toi et moi sous cette poterne, parlant à voix basse de choses éternelles – ne faut-il pas, de toute nécessité, que les uns et les autres nous ayons déjà existé ?

Ne nous faudra-t-il pas revenir et parcourir cette autre route qui s'éloigne devant nous, cette route longue et redoutable – ne faut-il pas que tous nous revenions ? »

Ainsi parlai-je, et de plus en plus bas, car j'avais peur de mes propres pensées et arrière-pensées. Alors soudain j'entendis tout près de moi *hurler* un chien.

Avais-je jamais entendu un chien hurler de la sorte ? Ma pensée remonta

rapidement le cours du temps. Oui, étant enfant, dans ma plus lointaine enfance : – j'entendis un chien hurler ainsi. Et je le vis aussi, le poil hérissé, la tête levée, tremblant, à l'heure silencieuse de minuit où les chiens eux-mêmes croient aux fantômes : – de sorte que je fus ému de pitié. La pleine lune montait justement dans un silence de mort au-dessus de la maison, puis elle s'arrêta pareille à un disque incandescent au-dessus du toit plat, comme si elle s'installait sur le bien d'autrui.

C'est ce qui effraya le chien : les chiens croient aux voleurs et aux fantômes. Et quand j'entendis de nouveau ce hurlement, je fus comme jadis ému de pitié.

Où était passé le gnome ? Et la poterne ? Et l'araignée ? Et cette voix chuchotante ? Avais-je rêvé ? Était-ce un réveil ? Je me retrouvai parmi les rochers sauvages, seul soudain, isolé sous le clair de lune le plus désolé qui fût.

Mais un homme gisait là. Et le chien bondissant, hérissé, gémissant, me vit venir alors, et de nouveau il hurla, il *cria* – ai-je jamais entendu chien crier à l'aide de la sorte ?

Et je vis, en vérité, ce dont rien auparavant ne m'avait jamais donné l'idée. Je vis un jeune pâtre qui se tordait, râlant et convulsé, le visage décomposé, car un lourd serpent noir pendait hors de sa bouche.

Ai-je jamais vu tant de dégoût et d'horreur blême peints sur *un même* visage ? Sans doute s'était-il endormi. Et le serpent s'était insinué dans sa gorge et s'y était fixé par ses crocs.

Ma main se mit à tirer le serpent, elle tira – mais en vain. Elle n'arrivait pas à extirper du gosier ce serpent. Alors une voix cria par ma bouche : « Mords-le ! Mords-le ! »

« La tête ! Tranche-lui la tête ! » criait la voix. Épouvante, haine, dégoût, pitié, tout ce que je portais de meilleur et de pire en moi jaillissait de moi en *un seul* cri.

Braves qui m'entourez, chercheurs, aventuriers et vous tous qui jamais vous êtes embarqués sous des voiles astucieuses, sur des mers inexplorée ! Vous amateurs d'énigmes !

Dites-moi le mot de l'énigme que je vis alors, interprétez donc un peu la vision du très solitaire !

Car c'était à la fois vision et prévision. Qu'ai-je vu alors en image ? Et *quel* est celui qui doit venir un jour ?

Qui est ce pâtre, quel est ce serpent qui s'est glissé dans sa gorge ? Quel est l'homme dans le gosier duquel se glissera tout ce qu'il y a de plus lourd et de plus noir au monde ?

– Cependant le pâtre mordit, comme mon cri le lui avait conseillé ; il mordit à belles dents. Il cracha loin de lui la tête du serpent – et se dressa d'un bond.

Ce n'était plus un pâtre, ce n'était plus un homme – transformé, transfiguré, *il riait*. Jamais homme n'a ri comme lui sur cette terre.

Ô mes frères, j'entendis un rire qui n'était pas un rire humain, et désormais une soif me dévore, un désir que rien n'assouvira.

Le désir que j'ai de ce rire me décore ; oh ! comment tolérer encore de vivre ! Et comment tolérer à présent de mourir !

Ainsi parlait Zarathoustra.

DE LA BÉATITUDE INVOLONTAIRE

Le cœur plein de ces énigmes et de ces peines, Zarathoustra passa la mer. Mais quand il fut arrivé à quatre jours de voyage des îles Fortunées et de ses amis, il avait surmonté sa douleur – victorieux et de pied ferme il dominait de nouveau sa destinée. Et Zarathoustra parla alors à sa conscience pleine de joie : « Me voici seul de nouveau, et je veux l'être. Seul avec le ciel pur et la mer libre ; et de nouveau l'après-midi se déploie alentour.

C'est l'après-midi que jadis j'ai pour la première fois rencontré mes amis ; l'après-midi aussi pour la deuxième fois, à l'heure où toute lumière se fait plus douce.

Car tout ce qu'il y a encore de bonheur errant entre ciel et terre se cherche un refuge en quelque âme lumineuse ; c'est à force de *bonheur* que la lumière à présent se fait plus douce.

Après-midi de ma vie ! jadis *mon* bonheur aussi est descendu au val pour y chercher asile ; et il y a trouvé ces âmes ouvertes et hospitalières.

Après-midi de ma vie ! Que n'ai-je donné en échange de cette *unique* chose : cette vivante plantation de mes pensées et cette aube matinale de ma suprême espérance !

Le créateur, jadis, s'est cherché des compagnons qui fussent fils de *sa propre* espérance ; et voici, il est apparu qu'il ne pouvait les trouver à moins de les créer d'abord lui-même.

Me voici donc à mi-chemin de mon œuvre, allant vers mes enfants et revenant d'auprès d'eux ; il faut que pour l'amour de ses enfants Zarathoustra se parachève soi-même.

Car on n'aime du fond du cœur que son fils et son œuvre. Un grand amour de soi est un présage de maternité ; du moins, c'est ce que j'ai observé.

Mes enfants verdoient encore en leur premier printemps, plantés côte à côte, ondulant aux mêmes vents, arbres de mon verger et de mon terreau le meilleur.

Et en vérité, où croissent des arbres pareils, rangés côte à côte, c'est là que *sont* les îles Fortunées.

Mais un jour je les transplanterai et les repiquerai, chacun pour soi, afin qu'ils apprenneni solitude, ténacité et prudence.

Noueux, tordus, durs mais flexibles, tels je veux les voir dressés au bord de la mer, phares vivants de vie invincible.

Là-bas où les ouragans s'abattent dans la mer, où la montagne aspire l'eau par sa trompe, c'est là que chacun à son tour ira passer les veilles de la nuit, afin qu'il y soit lui aussi éprouvé et sondé à fond.

Il faut qu'il soit éprouvé et connu à fond, pour voir s'il est de ma race et de ma lignée, maître d'un long vouloir, taciturne même en paroles, et complaisant au point qu'il ne sait donner sans *prendre* : afin que je fasse un jour de lui mon compagnon, associé aux travaux et aux loisirs de Zarathoustra, qu'il soit l'un de ceux qui gravent sur mes propres tables mon propre vouloir : donner à toute chose une plus pleine perfection.

Et c'est pour l'amour de celui-là et de ses pareils qu'il me faut me parachever moi-même ; c'est pourquoi je me dérobe à mon bonheur et m'offre à toutes les infortunes pour *ma* suprême épreuve et connaissance.

Et en vérité il était temps de m'en aller ; et l'ombre du voyageur et l'instant le plus long et l'heure du suprême silence, tous m'ont dit : Il est grand temps.

Le vent, par le trou de la serrure, m'a soufflé : Viens ! Sournoise, la porte s'est ouverte devant moi et m'a dit : Va !

Mais je demeurais enchaîné à l'amour de mes enfants, mon désir me tenait dans ces rets, mon désir d'amour, le besoin de m'offrir en proie à mes enfants et de me perdre pour l'amour d'eux.

Désirer – cela seul signifie que je me suis perdu. *Je vous ai, ô mes enfants* ! Dans cette possession, tout doit être certitude, rien ne doit être désir.

Mais le soleil de mon amour flambait brûlant au-dessus de mon âme. Zarathoustra se sentait cuire dans son propre jus. Des ombres et des doutes passèrent à tire-d'aile au-dessus de moi.

Déjà j'aspirais au gel et aux frimas. « Oh ! soupirais-je, puissent le gel et les frimas gercer ma peau et me faire claquer des dents ! » Alors des brouillards glacés s'élevèrent sous mes pas.

Mon passé brisa son sépulcre, plus d'une douleur enterrée vive s'éveilla ; elle avait dormi seulement, cachée sous les linceuls.

Ainsi tout me disait en signes : Il est temps ! Mais moi, je n'entendais pas. Jusqu'à ce qu'enfin mon abîme tressaillît et ma pensée me mordît.

Pensée d'abîme, ô ma pensée, quand trouverai-je la force de t'entendre fouir sans trembler ?

Le cœur me bat jusqu'à la gorge quand je t'entends fouir. Ton silence même m'étouffe, taciturne pensée d'abîme.

Jamais je n'ai osé te faire *monter* de l'abîme, il me suffisait de te porter en moi. Jamais encore je n'ai été assez fort pour la suprême audace et le suprême défi du lion.

Ton poids m'a toujours semblé assez redoutable en soi, mais un jour je trouverai, pour te faire monter de l'abîme, la force et la voix du lion.

Alors seulement, m'étant ainsi vaincu moi-même, j'exigerai de moi plus encore, et je mettrai le sceau à mon accomplissement par une *victoire*.

En attendant je vogue encore sur des mers incertaines, le hasard me flatte de sa langue doucereuse ; j'ai beau porter mes regards en avant, en arrière, je n'aperçois de terme nulle part.

L'heure de ma dernière bataille n'est point encore venue – est-ce elle peut-être qui vient de sonner ? En vérité, quelle beauté perfide dans cette mer et cette vie qui me regardent à l'entour !

Après-midi de ma vie ! Ô bonheur d'avant soir ! Ô port en pleine mer ! Ô paix dans l'incertain ! Combien je me méfie de vous tous !

En vérité, je me méfie de votre beauté perfide, tel l'amoureux qui se méfie d'un sourire trop velouté.

Ainsi qu'il repousse loin de lui la bien-aimée, même la plus chère, tendre encore dans sa dureté, ce jaloux, ainsi je repousse loin de moi cette heure de félicité.

Éloigne-toi, heure bienheureuse ! Tu m'as apporté une félicité que je n'ai pas voulue. Je suis prêt à un comble de douleur – tu es venue à contretemps.

Éloigne-toi, heure bienheureuse ! Va plutôt chercher asile là-bas – chez mes enfants. Hâte-toi de répandre sur eux avant le soir la bénédiction de *mon* bonheur.

Voici déjà que le soir approche. Le soleil décline. Mon bonheur s'enfuit ! »

Ainsi parlait Zarathoustra. Et toute la nuit il attendit son malheur, mais il attendit en vain. La nuit resta claire et tranquille, et ce fut le bonheur qui vint rôder autour de lui, de plus en plus proche. Mais vers le matin Zarathoustra se mit à rire en son cœur, disant d'un air railleur : « Le bonheur me court après ? C'est parce que moi, je ne cours pas après les femmes. Or le bonheur – la Fortune – est femme. »

AVANT L’AURORE

Ô ciel au-dessus de moi, ciel pur, ciel profond ! Abîme de lumière ! En te contemplant je frissonne de désirs divins.

Me jeter dans ton altitude – voilà *pour moi* la profondeur ! Me cacher au cœur de ta pureté – voilà *mon* innocence !

Le dieu nous est voilé par sa propre beauté ; ainsi tu nous dérobes tes étoiles. Tu gardes le silence – ainsi tu me montres ta sagesse.

Muet au-dessus de la mer mugissante – tel tu m’es apparu aujourd’hui ; ton amour et ta pudeur se révèlent à mon âme mugissante.

Si tu es venu à moi, resplendissant mais voilé par ta propre beauté, si tu me parles en paroles muettes, par l’évidence même de ta sagesse : Oh ! comment ne devinerais-je pas les pudiques secrets de ton âme ! Avant que parût le soleil, tu es venu vers moi, solitaire entre les solitaires.

Nous fûmes amis dès l’origine. Tristesse, terreur et profondeur nous sont communes. Le soleil aussi nous est commun.

Nous ne nous disons rien, nous en savons trop – nous nous regardons sans rien dire, un sourire suffit à nous dire ce que nous savons.

N’es-tu pas la clarté de ma flamme ? Ton âme n’est-elle pas sœur de ma pensée ?

Ensemble nous nous sommes instruits. Ensemble nous avons appris à nous élever au-dessus de nous-mêmes jusqu’à nous et à sourire d’un sourire sans nuage, à faire briller ce sourire sans nuage, bien haut, du fond d’un recul infini, quand au-dessous de nous fument, comme la vapeur qui suit la pluie, la contrainte, la finalité et la faute.

Et dans mes pérégrinations solitaires, *de qui* mon âme avait-elle faim au long des nuits et des sentiers hasardeux ? Et quand je gravissais des montagnes, *qui* donc ai-je jamais cherché sur les montagnes, sinon toi ?

Et tous ces pèlerinages, et toutes ces ascensions de montagne, qu’était-ce donc qu’un pis-aller et une façon de tromper mon impuissance : ce que je voulais, c’était *m’envoler*, m’envoler *en toi*.

Et contre qui ai-je ressenti plus de haine que contre les nuages vagabonds et contre tout ce qui souille ta pureté ? Et j’ai haï cette haine même, qui ternissait ta pureté.

Je leur en veux, à ces nuages vagabonds, à ces chats en maraude qui rampent là-haut ! ils nous prennent, à toi et à moi, ce qui nous est commun : l’affirmation immense, illimitée, qui dit à tout oui et amen.

Ces indiscrets qui mêlent et mélangent tout ! Nous leur en voulons, à ces

nuages vagabonds, à ces cœurs partagés qui ne savent ni bénir ni maudire de tout leur cœur.

Je préférerais vivre sans horizon, dans un tonneau, ou au fond d'un gouffre privé de ciel, plutôt que de te voir souillé par ces nuages errants, ciel lumineux.

Et souvent l'envie m'a pris de les coudre sur place grâce aux fils d'or zigzagants de l'éclair, afin de pouvoir, comme le tonnerre, jouer de la timbale sur leurs ventres de chaudrons : – un timbalier furieux, parce qu'ils me dérobent ton oui et ton amen, ô ciel au-dessus de ma tête, ciel pur, ciel lumineux, abîme de clarté, et parce qu'ils te dérobent aussi *mon* oui et mon amen !

Car je préférerais encore le vacarme et le tonnerre et les malédictions de l'orage à cette douceur féline, prudente et hésitante. Et parmi les hommes aussi, je hais entre tous ceux qui marchent sur la pointe des pieds, qui ne savent dire ni oui ni non, qui sont autant de nuages errants, hésitants et tatillons.

Et « quand on ne sait pas bénir, il faut *apprendre* à maudire » – cette maxime lumineuse m'est tombée du haut d'un ciel lumineux, c'est une étoile qui brille à mon ciel, même au cœur des nuits les plus noires.

Mais moi, je ne suis que bénédiction et affirmation, tant que tu m'environnes, ciel pur, ciel lumineux, abîme de clarté. Jusqu'au fond de tous les abîmes je porte alors mon dire-oui qui bénit.

J'ai appris à bénir et à affirmer, il m'a fallu pour cela lutter longtemps et devenir un lutteur, afin d'avoir un jour les mains libres pour bénir.

Mais ma façon de bénir, c'est de me déployer au-dessus de toutes choses comme le ciel qui leur est propre, comme leur coupole arrondie, leur cloche d'azur et leur éternelle sécurité ; et bienheureux celui qui bénit ainsi !

Car toutes choses ont été baptisées à la fontaine d'éternité, par-delà bien et mal ; et bien et mal ne sont qu'ombres passagères, humides fléaux, nuages errants.

En vérité, ce que j'enseigne est bénédiction et non blasphème, quand je dis : « Au-dessus de toute chose s'étend le ciel de la Contingence, le ciel de l'innocence, le ciel du Hasard, le ciel du Caprice. »

« Par hasard » – c'est la plus vieille noblesse du monde, je l'ai restituée à toutes choses, je les ai libérées de la servitude de la finalité.

Comme une cloche d'azur, j'ai posé sur toutes choses cette liberté, cette sérénité céleste, le jour où j'ai enseigné qu'au-dessus d'elles et par elles il n'y a pas de « vouloir éternel » qui agisse.

J'ai mis à la place de ce vouloir ce caprice et cette folie, du jour où j'ai enseigné : « en toutes choses, *une seule* est impossible – la rationalité ! »

Sans doute, *un peu* de raison, un grain de sagesse, dispersé d'étoile en étoile, c'est le levain mêlé à toutes choses ; c'est pour qu'elles soient plus folles qu'un

peu de sagesse a été incorporée aux choses.

Il peut y avoir un peu de sagesse, c'est vrai ; mais voici la certitude divine que j'ai trouvée en toutes choses ; c'est sur les jambes du hasard qu'elles préfèrent – *danser* !

Ô ciel au-dessus de ma tête, ciel pur, ciel haut ! La pureté, à mes yeux, c'est qu'il n'y a plus désormais d'éternelle araignée de la raison, d'éternelles toiles d'araignée de la raison.

C'est que tu m'apparais comme un parquet de danse pour les hasards divins, comme une divine table de jeu pour les dés divins et les divins joueurs de dés. Mais tu rougis ? Ai-je dit l'indicible ? Ai-je blasphémé en voulant te bénir ?

Ou bien est-ce la pudeur du tête-à-tête qui t'a fait rougir ? M'ordonnes-tu de me taire et de m'éloigner parce qu'à présent *le jour* vient ?

Le monde est profond, et plus profond que le jour l'imagina jamais. Toute chose n'a pas le droit de s'exprimer au jour. Mais voici le jour : séparons-nous.

O ciel au-dessus de ma tête, ô ciel pudique, ô ciel ardent ! Ô mon bonheur d'avant l'aurore ! Voici le jour : séparons-nous.

Ainsi parlait Zarathoustra.

DE LA VERTU AMOINDRISSANTE

1

Quand Zarathoustra eut regagné la terre ferme, au lieu de se diriger droit vers sa montagne et sa caverne, il suivit toutes sortes de routes, posa toutes sortes de questions, s'informant de choses et d'autres, de telle sorte qu'il disait plaisamment de lui-même : « Voici un fleuve qui par de nombreux méandres

remonte vers sa source. » Car il voulait savoir ce qu'il était advenu *de l'homme* sur ces entrefaites, s'il était devenu plus grand ou plus petit. Et voyant une rangée de maisons neuves il en fut surpris et dit : « Que signifient ces maisons ? En vérité, ce n'est pas une grande âme qui les a bâties pour lui servir de symboles.

Est-ce un enfant idiot qui les a tirées de sa boîte à jouets ? Pourvu qu'un autre enfant les range bien vite dans la sienne !

Et ces chambres et ces appartements ! Comment des *hommes* peuvent-ils y entrer et en sortir ? Ils ne semblent faits que pour des poupées vêtues de soie ou pour des chattes friandes qui aiment aussi à se faire lécher. »

Et Zarathoustra s'arrêta pour réfléchir. Enfin il dit avec tristesse : « *Toutes choses* sont devenues plus petites.

Je vois partout des portes plus basses ; ceux de *mon* espèce peuvent encore y passer, mais en se courbant.

Oh ! quand me retrouverai-je dans ma patrie où je n'*aurai* plus à me courber, où je n'aurai plus à me courber *devant les petits* ! » Et Zarathoustra soupirait en regardant au loin.

Mais ce même jour il prononça son discours sur la vertu amoindrissante.

2

Je passe parmi ce peuple, les yeux bien ouverts ; ils ne me pardonnent pas de ne point leur envier leurs vertus.

Ils me montrent les dents, parce que je leur dis : il *faut* aux petites gens de petites vertus, et parce que j'ai peine à admettre qu'il faut qu'il y ait de petites gens.

Je ressemble aussi au coq placé dans une basse-cour étrangère, et que mordent même les poules ; mais je n'en veux pas à ces poules.

J’use envers eux de courtoisie, comme on en use avec les petits ennuis ; montrer ses piquants à de menus ennuis, c’est à mon avis une sagesse de hérisson.

Ils parlent tous de moi, le soir, autour du feu ; ils parlent de moi, mais aucun ne pense à moi.

C’est une nouvelle forme de silence que j’ai appris à connaître : le bruit qu’ils mènent à mon sujet recouvre comme d’un manteau mes pensées.

Ils criaillent entre eux : « Que nous veut ce nuage sombre ? Prenons garde qu’il ne nous apporte quelque épidémie. »

Et récemment une femme attira violemment à elle son enfant qui voulait venir vers moi. « Éloignez les enfants ! criait-elle. Ces yeux-là consument l’âme des enfants. »

Ils toussent dès que je me mets à parler. Ils pensent que la toux protège contre les courants d’air ; ils ne devinent rien du mugissement de ma joie.

« Nous n’avons pas encore le temps de penser à Zarathoustra » : c’est leur défaite. Mais quel est donc ce temps où « l’on n’a pas le temps » de penser à Zarathoustra ?

Et même quand ils me vantent, comment pourrais-je me reposer sur *leurs* éloges ? Leur louange est pour moi comme une ceinture à pointes d’acier, j’en sens la démangeaison même après l’avoir ôtée.

Et voici encore ce que j’ai appris d’eux : celui qui donne des louanges fait semblant de rendre un bienfait, mais en réalité il désire recevoir encore.

Demandez à mon pied s’il aime la mélodie de leurs louanges et de leurs flatteries ! En vérité il n’aime ni danser ni se reposer sur ce rythme ou à ce tic-tac.

Ils voudraient à force de louanges me convertir à leur petite vertu ; ils voudraient persuader mon pied de suivre le tic-tac d’un petit bonheur.

Je passe parmi ce peuple, les yeux bien ouverts : ils sont tous devenus plus *petits* et deviennent de plus en plus petits : *c’est la conséquence de leur doctrine du bonheur et de la vertu*.

Jusque dans leur vertu ils sont modestes, car ils aiment leurs aises ; or la vertu modeste est seule compatible avec les aises.

Sans doute, ils apprennent à marcher et à avancer à leur façon ; j’appelle cela *boitiller*. C’est pourquoi ils sont une entrave à tous ceux qui se hâtent.

Et plus d’un parmi eux avance tout en regardant en arrière, la nuque raide ; ce sont ceux que j’aime à heurter dans ma course.

Il ne faut pas que les pieds et les yeux mentent ou se démentent les uns les autres. Mais il y a beaucoup de mensonges chez les petites gens.

Quelques-uns d’entre eux ont un vouloir, mais la plupart sont voulus.

Quelques-uns sont sincères, mais la plupart sont de mauvais comédiens.

Il y a parmi eux des comédiens sans le savoir et des comédiens sans le vouloir ; les hommes vrais sont toujours rares, surtout les vrais comédiens.

Ils ne sont guère virils ; c'est pourquoi leurs femmes se virilisent. Car seul celui qui est assez viril peut *libérer la féminité* dans la femme.

Et voici la pire hypocrisie que j'aie jamais rencontrée parmi eux : que même ceux qui commandent feignent les vertus de ceux qui obéissent.

« Je sers, tu sers, nous servons » – c'est la litanie que déroule ici l'hypocrisie des maîtres eux-mêmes – et c'est un malheur quand le premier des maîtres n'est *que* le premier des serviteurs.

Hélas ! mon regard curieux s'est égaré jusque dans leurs hypocrisies, et j'ai bien deviné tout leur bonheur de mouches qui bourdonnent autour des vitres ensoleillées.

Où je vois de la bonté, je vois aussi de la faiblesse. Où je vois justice et pitié, je vois juste autant de faiblesse.

Ronds, équitables et bienveillants entre eux – c'est leur façon d'être ; ronds, équitables et bienveillants comme les grains de sable le sont envers les autres grains de sable.

Embrasser modestement un humble bonheur – voilà ce qu'ils appellent se résigner ; et ce faisant ils louchent déjà du côté de quelque autre humble bonheur.

Ce qu'ils veulent, au fond, c'est une chose bien simple : c'est que personne ne leur fasse de mal. Aussi tâchent-ils de circonvenir les autres en leur faisant du bien.

Et cela, c'est de la *lâcheté* – bien que cela porte le nom de « vertu ».

Et s'il arrive qu'ils parlent avec rudesse, ces humbles, je ne saisis qu'une chose, qu'ils sont enroués, car le moindre courant d'air les enroue.

Ils sont prudents, leur vertu a des doigts prudents. Mais ils manquent de poings, leurs doigts ne savent pas se blottir à l'abri de leur poing.

La vertu, pour eux, c'est ce qui rend modeste et docile : ils font ainsi du loup un chien, et de l'homme la meilleure bête domestique de l'homme.

« Nous avons installé notre stalle au *milieu* » – voilà ce que me dit leur moue satisfaite – « à égale distance du gladiateur mourant et du porc vautré dans sa jouissance ».

Mais cela, c'est de la *médiocrité*, même si on l'appelle juste milieu.

3

Je passe parmi ce peuple, laissant tomber au passage mainte sentence ; mais ils ne savent ni recevoir ni retenir.

Ils s'étonnent de ne pas me voir tonner contre les plaisirs et les vices ; et en vérité je ne suis pas venu non plus pour les mettre en garde contre les coupeurs de bourses.

Ils s'étonnent que je ne me montre pas disposé à aiguiser et à affiner encore leur matoiserie ; comme s'il n'y avait pas parmi eux assez de malins dont la voix grince à mes oreilles comme le crayon sur l'ardoise.

Et quand je m'écrie : « Maudissez tous les démons de lâcheté que vous portez en vous, ces démons toujours prêts à gémir, à joindre les mains et à adorer ! » – ils s'écrient : « Zarathoustra est un impie ! »

Ce sont surtout leurs prêcheurs de résignation qui disent ces choses, et c'est à ceux-là justement que j'aime corner aux oreilles : « Oui, c'est moi, Zarathoustra l'impie ! »

Ces prêcheurs de résignation ! Dans tous les coins où nichent la mesquinerie, la maladie, la gale, ils se faufilent comme des poux, et le dégoût seul m'empêche de les écraser entre deux doigts.

Voici donc la prédication que je dédie à *leurs* oreilles ; moi, Zarathoustra l'impie, voici ce que j'ai à leur dire : « Qui est plus impie que moi, que je me mette à son école ? »

Je suis Zarathoustra l'impie ; où trouverait-on mon pareil ? Mes pareils, ce sont ceux qui fixent eux-mêmes leur propre vouloir et fuient toute résignation.

Je suis Zarathoustra l'impie. Je mets tous les hasards à mijoter dans *ma propre* marmite. Et quand ils sont bien cuits, je déclare qu'ils sont excellents, car ils sont plats de *ma* cuisine.

Et en vérité, plus d'un hasard m'abordait avec arrogance, mais mon *vouloir* lui a répondu avec plus d'arrogance encore, et bientôt je l'ai vu s effondrer suppliant à mes genoux – – me suppliant de lui accorder asile et affection, et m'assaillant de paroles flatteuses : « Regarde, ô Zarathoustra, c'est un ami qui vient te voir en ami. »

Mais à quoi bon dire ces choses si personne n'a *mes* oreilles pour entendre ! Je le crierai donc à tous les vents :

« Vous rapetissez à vue d'œil, vous les humbles ! Vous vous désagrégez, amateurs de vos aises ! Je finirai par vous voir périr,

– périr à force de petites vertus, à force de petits méfaits, à force de petite

résignation !

Trop ménager et trop céder, c'est de cela qu'est fait le sol où vous vivez ; mais pour qu'un arbre *croisse*, il faut que de ses dures racines il enserre le roc dur.

Vos lacunes même s'incorporent au tissu de tout l'avenir humain ; votre néant même est une toile d'araignée, une araignée qui se nourrit du sang de l'avenir.

Et ce que vous acceptez ressemble à un vol, vertueux mesquins ; mais les coquins eux-mêmes connaissent cette maxime de l'*honneur* : « Il ne faut dérober [par ruse] que ce que l'on ne peut ravir [de force]. »

« Tout s'arrange » – voilà encore une maxime de résignation. Mais je vous le dis, âmes douillettes : « *Tout s'extorque* ; et l'on vous extorquera de plus en plus. »

Ah ! que ne renoncez-vous à vos *demi*-volontés ! Que n'êtes-vous capables de vouloir, tant votre indolence que vos actes !

Ah ! que ne comprenez-vous ma parole : « Faites tout ce que vous voudrez, mais soyez d'abord *capables de vouloir* !

Aimez votre prochain comme vous-mêmes, si cela vous plaît ; mais sachez d'abord vous *aimer vous-mêmes*,

– vous aimer du grand amour, vous aimer du grand mépris ! » Ainsi parle Zarathoustra l'impie.

Mais à quoi bon parler quand personne n'a d'oreilles pour m'entendre. Il est encore trop tôt pour moi.

Je suis parmi ce peuple *mon propre* précurseur, le chant du coq qui annonce ma venue dans les ruelles obscures.

Mais *leur* heure sonnera. Et la mienne aussi. D'heure en heure ils deviennent plus mesquins, plus misérables, plus inféconds – pauvre végétation, misérable terroir.

Et bientôt je les verrai pareils à l'herbe sèche de la steppe, et véritablement las d'eux-mêmes, aspirant au *feu* plutôt qu'à l'eau.

Instant de la foudre, instant béni ! Ô mystère d'avant midi ! Un jour je ferai d'eux l'incendie qui se propage, et des précurseurs aux langues de feu.

Ils annonceront un jour en langues de flamme : « Il vient, il approche, *le grand Midi* ! »

Ainsi parlait Zarathoustra.

SUR LE MONT DES OLIVIERS

L’hiver, mauvais convive, s’est installé chez moi ; sous son étreinte amicale, mes mains sont devenues bleues.

Je le vénère, cet hôte malin, mais je préfère le laisser seul dans la chambre. J’aime à lui échapper, et on peut lui échapper, à condition de *bien* courir.

Les pieds au chaud, la pensée au chaud, je m’élance vers le lieu où le vent fait trêve – vers le coin ensoleillé de mon oliveraie.

Et là je me ris de mon hôte sévère, tout en lui sachant gré de ce qu’il reste à la maison à attraper les mouches et à faire taire beaucoup de menus bruits.

Car il ne souffre pas d’entendre chanter un moucheron, ni surtout deux ; il fait le vide jusque dans les rues, tellement que le clair de lune y a peur, la nuit.

C’est un hôte dur – mais je le vénère, car je n’adore pas, comme font les douillets, le dieu du feu, avec son gros ventre.

J’aime encore mieux claquer un peu des dents que d’adorer des idoles – c’est ainsi que je suis fait. Et je déteste par-dessus tout ces idoles fuégiennes qui ne savent que brûler, fumer et vous entêter.

Mes amis, je les aime mieux l’hiver que l’été ; je me raille mieux de mes ennemis, et plus gaillardement, depuis que j’ai l’hiver dans ma maison.

Gaillardement en vérité, même quand je suis réduit à aller me *blottir* en rampant dans mon lit ; mon bonheur pelotonné sur lui-même rit encore et plaisante, il n’est pas jusqu’à mon rêve menteur qui ne rie lui aussi.

En rampant ? Moi ? Jamais je n’ai rampé devant les puissants. Et si jamais j’ai menti, ce fut par amour. Aussi je reste joyeux jusque dans mon lit hivernal.

Un lit modeste me réchauffe mieux qu’un lit fastueux, car je suis jaloux de ma pauvreté. Et c’est en hiver qu’elle m’est le plus fidèle.

Je commence ma journée par quelque malice, je nargue l’hiver à l’aide d’un bain froid ; et mon hôte sévère de grommeler !

J’aime aussi le chatouiller à l’aide d’une petite bougie, jusqu’à l’heure où il daigne enfin me laisser voir le ciel, émergeant de l’aube cendrée.

Je suis particulièrement méchant le matin de bonne heure, quand on entend le seau tinter à la fontaine et les chevaux pousser de chauds hennissements dans les rues grises.

C’est alors que j’attends impatiemment de revoir le ciel limpide, le ciel d’hiver à la barbe chenue, vieillard à la tête blanche, –

– le ciel d’hiver, ce ciel taciturne qui souvent tait jusqu’à son soleil.

Est-ce de lui que j’ai appris ce long silence lumineux ? Ou l’a-t-il appris de moi ? Ou l’avons-nous inventé, chacun pour soi ?

Toutes les bonnes choses ont des origines multiples, toutes les bonnes choses à l’humeur allègre s’élancent d’un bond joyeux dans l’existence ; comment ne le feraient-elles qu’une seule fois ?

Le long silence, c’est aussi l’une de ces bonnes choses à l’humeur allègre, et l’art de faire briller un œil rond dans une face claire, pareille au ciel d’hiver : – l’art de taire, comme il le fait, son soleil et son inflexible vouloir solaire, en vérité, c’est un art et une allégresse hivernale que j’ai bien appris.

Ma méchanceté favorite, mon tour préféré, c’est d’avoir enseigné à mon silence à ne pas se trahir par le silence.

Par un cliquetis de paroles et de dés, je trompe mes graves gardiens ; il me faut dérober mon vouloir et mon dessein à ces inquisiteurs sévères.

C’est pour que nul ne sonde jusqu’au fond mon vouloir ultime que j’ai inventé ce long silence lumineux.

J’ai rencontré tant de malins qui voilaient leur face et troublaient leur eau afin que nul ne les perçât à jour, ne les sondât à fond.

Pourtant c’est à eux que s’adressaient les soupçonneux les plus retors, les déchiffreurs d’énigmes ; c’est à eux que l’on prenait leurs poissons les mieux cachés.

Mais les clairs, les braves, les limpides, voilà à mon avis ceux qui savent le mieux se taire ; car leur fond est si *profond* que l’eau même la plus limpide ne saurait le – trahir.

Ciel d’hiver à barbe neigeuse, ciel taciturne, tête blanche à l’œil rond, là-haut au-dessus de moi ! Ô céleste symbole de mon âme et de sa gaieté mutine !

Ne *faut*-il pas, en effet, que je me cache, comme celui qui a avalé de l’or, de peur qu’on ne veuille m’éventrer l’âme ?

Ne *faut*-il pas que je prenne des échasses, pour leur *dissimuler* mes longues jambes – à tous ces jaloux, ces mélancoliques qui m’entourent ?

Ces âmes enfumées, tièdes de la touffeur des chambres, usées, verdies, aigries – comment leur jalousie *pourrait*-elle tolérer mon bonheur ?

Je ne leur montrerai donc que la glace et l’hiver sur mes cimes – et *non* toutes les zones ensoleillées qu’enferme encore ma montagne.

Ils n’entendront siffler que mes tempêtes hivernales ; et *non*, ils ne m’entendront pas courir à la surface des mers chaudes, tels les vents du sud, ardents, lourds et brûlants.

Ils s’apitoieront sur les risques et les hasards que je cours – mais *ma* devise, c’est : « Laissez venir à moi le hasard ; il est innocent comme un petit enfant. »

Comment *pourraient*-ils supporter mon bonheur si je n’entourais ce bonheur d’accidents et de détresse hivernale, de bonnets en peau d’ours et des voiles d’un ciel neigeux !

– si je n’avais moi-même pitié de leur *pitié* : la pitié de ces jaloux, de ces mélancoliques !

– si je ne m’appliquais à soupirer et à grelotter en leur présence, et à me

laisser docilement emmailloter dans leur pitié !

Telle est la sagesse mutine et la bienveillance de mon âme, qu'elle *ne cache* ni son hiver ni ses tempêtes glacées ; elle ne cache même pas ses engelures.

La solitude, pour les uns, c'est le refuge du malade ; pour d'autres, elle est un refuge *à l'abri* des malades.

Ils auront beau m'entendre grelotter et gémir de froid, tous ces pauvres diables aux yeux torves qui m'entourent, ces gémissements, ces grelottements sont pour moi le moyen de fuir leurs chambres chauffées.

Ils auront beau me plaindre et pousser des soupirs en pensant à mes engelures, et se lamenter en disant : « Il finira par se *congeler* dans les glaces de la connaissance. »

Dans le même temps, je parcours en tous sens, les pieds au chaud, les sentiers de mon oliveraie ; dans le coin ensoleillé de ce mont aux oliviers je chante et me ris de toute pitié.

Ainsi chantait Zarathoustra.

DE PASSER SON CHEMIN

Traversant ainsi sans hâte des peuples et des cités sans nombre, Zarathoustra regagnait par des chemins détournés sa montagne et sa caverne. Et voici qu'il arriva à l'improviste aux portes de la *Grand-Ville*. Alors un fou écumant s'élança sur lui les mains tendues et lui barra la route. Or c'était ce même fou que le peuple appelait « le singe de Zarathoustra », car il avait dérobé à Zarathoustra quelque chose du ton et du rythme de son discours, et il aimait aussi à puiser dans le trésor de sa sagesse. Mais le fou parla à Zarathoustra en ces termes : « Ô Zarathoustra, voici la Grand-Ville ; tu n'as rien à chercher ici, tu as tout à y perdre.

Pourquoi voudrais-tu barboter dans cette fange ? Aie pitié de tes pieds. Crache plutôt contre la porte de la ville, et passe ton chemin.

Ici c'est l'enfer pour les pensées des solitaires ; ici les grandes pensées sont ébouillantées vives et réduites en bouillie.

Ici pourrissent tous les grands sentiments ; ici l'on n'autorise que le cliquetis de menus sentiments entièrement décharnés.

Ne sens-tu pas d'ici l'odeur des abattoirs et des gargotes de l'esprit ? Cette ville n'exhale-t-elle pas un fumet d'esprit massacré ?

Ne vois-tu pas les âmes pendre comme des chiffes molles et sales ? Et de ces chiffes ils font encore des journaux !

N'entends-tu pas que l'esprit n'est plus ici que jeu verbal ? Il vomit une répugnante lavasse de mots. Et de ce vomissement ils font encore des journaux !

Ils se traquent mutuellement sans savoir où ils vont. Ils s'excitent les uns contre les autres sans savoir pourquoi. Ils font tinter leur fer-blanc, sonner leur or.

Ils ont froid et tâchent de se réchauffer avec de l'eau-de-vie. Ils ont chaud et cherchent le contact frais des esprits glacés ; tous sont malades, tous sont contaminés par l'opinion publique.

C'est ici la patrie de toutes les voluptés et de tous les vices, mais même ici il y a des hommes vertueux ; il y a même ici beaucoup de vertu officieuse et officielle.

Beaucoup de vertu officieuse, munie de doigts agiles pour écrire, d'un pouvoir infini de patience et d'attente, comblée de décorations sans valeur et de filles empaillées à la croupe plate, de beaucoup piété aussi et de servilité dévote, toute une cuisine flatteuse servie à la gloire du Dieu des armées.

C'est « d'en haut » que descendent les étoiles et les crachats conférés par le maître ; c'est « en haut » que s'adressent les vœux de toutes les poitrines vierges encore de toute étoile.

La lune a un halo qui lui forme une cour ; la cour est peuplée d'imbéciles ; mais tout ce qui vient de la cour est adoré par le peuple des quémandeurs, par la vertu quémandeuse et officieuse.

« Je sers, tu sers, nous servons » – c'est la litanie que la vertu officieuse adresse au Prince, dans l'espoir que l'étoile bien méritée se fixera enfin sur quelque chétif thorax.

Mais la lune gravite aussi autour des choses terrestres ; de même le Prince gravite de son côté autour de tout ce qu'il y a de plus terrestre au monde, je veux dire autour de l'or des boutiquiers.

Le Dieu des armées n'est pas le Dieu des lingots ; le Prince propose – le boutiquier dispose.

Au nom de tout ce qui est clair et fort et bon en toi, ô Zarathoustra, crache sur cette ville de boutiquiers et passe ton chemin.

Ici le sang coule putride, tiède et spumeux dans toutes les veines ; crache sur la Grand-Ville, sur cette grande sentine où fermentent toutes les lies.

Crache sur cette ville des âmes déprimées et des poitrines étroites, des yeux perçants, des doigts poisseux –

– sur cette ville des importuns, des impudents, des écrivassiers et des braillards, des ambitieux surchauffés :

– où fermente en une même purulence tout ce qui est carié, décrié, lascif, trouble, blet, purulent, clandestin : –

– crache sur cette Grand-Ville et rebrousse chemin ! »

Ici Zarathoustra interrompit le fou écumant et lui mit la main sur la bouche :

« Te tairas-tu enfin ! s'écria Zarathoustra, voilà longtemps que tes discours et tes façons m'écœurent !

Pourquoi t'es-tu attardé au bord du marécage jusqu'à devenir toi-même grenouille ou crapaud ?

N'as-tu pas dans tes propres veines le sang putride et spumeux des marécages, pour avoir si bien appris à coasser et à blasphémer ?

Pourquoi n'es-tu pas allé en forêt ? Pourquoi n'es-tu pas allé labourer la terre ? Et la mer n'est-elle pas couverte d'îles verdoyantes ?

Ton mépris, je le méprise ; et puisque tu m'as averti, que ne t'es-tu plutôt averti toi-même ?

Mon mépris, et le petit oiseau qui me sert de présage, c'est du fond de mon amour et non du marécage qu'ils prennent l'essor.

On t'appelle mon singe, fou écumant ; mais moi je t'appelle mon porc grognon ; tes grognements me gâtent jusqu'à l'éloge que j'ai fait de la folie.

Qu'est-ce qui t'a d'abord fait grogner ? C'est qu'on ne t'ait pas *flatté* suffisamment ; aussi es-tu allé te fixer dans cette ordure, afin d'avoir des raisons de beaucoup grogner, – – afin d'avoir des raisons de te *venger* par ces grognements. La vengeance, fou écumant, c'est ce qui te fait écumer. Va, je t'ai bien deviné !

Mais tes propos de fou *me* portent préjudice, même quand tu as raison. Et même si Zarathoustra avait cent fois raison en paroles, toi, usant de mes propres paroles, toujours – tu *réussirais* à avoir tort. »

Ainsi parlait Zarathoustra ; et regardant la Grand-Ville il soupira et demeura longtemps silencieux. Enfin il parla ainsi :

Moi aussi, cette Grand-Ville me répugne, et non ce fou seulement. Il n'y a plus rien chez l'un ni chez l'autre qu'on puisse encore améliorer ni empirer.

Malheur à cette Grand-Ville ! Je voudrais voir déjà la colonne de feu qui la consumera.

Car de telles colonnes de feu précèdent le grand Midi. Mais cela viendra en son temps, conformément au destin.

Quant à toi, fou, voici le précepte que je te donne en guise d'adieu : « Où il n'y a plus rien à aimer – *passe ton chemin*. »

Ainsi parlait Zarathoustra – et il s'éloigna, laissant derrière lui le fou et la Grand-Ville.

DES RENÉGATS

1

Faut-il, hélas ! que tout ce qui récemment encore couvrait de verdure et de fleurs la prairie soit déjà flétri et décoloré ? Et combien de miel d'espérance avais-je butiné là pour en emplir mes ruches ?

Ces jeunes cœurs, les voici déjà devenus vieux ? Pas même vieux, mais las, vulgaires, indolents – c'est ce qu'ils appellent être redevenus pieux.

Hier encore je les voyais dès l'aube se mettre en route d'un pas vaillant, mais les pieds de leur Connaissance se sont lassés et les voilà qui dénigrent par surcroît leur vaillance matinale.

En vérité, plus d'un d'entre eux mouvait ses jambes à la façon d'un danseur, à l'appel du rire qui est enclos dans ma sagesse ; mais il s'est ravisé. Je viens de le voir, courbé, ramper aux pieds de la Croix.

Naguère ils ceignaient de leur vol la lumière et la liberté, comme font les phalènes et les jeunes poètes. Ils ont vieilli, ils se sont refroidis, et déjà les voilà amis des ténèbres, marmonneurs et casaniers.

Le cœur leur a-t-il manqué parce que la solitude m'a englouti, comme une baleine ? Ont-ils longtemps et ardemment tendu vers moi l'oreille *en vain*, vers mes fanfares, vers mes clameurs de héraut ?

Hélas ! ils n'ont jamais été nombreux, ceux dont le cœur était longtemps plein de courage, et d'exubérance ; et chez ceux-là l'esprit même reste patient. Mais le reste est *lâche*.

Le reste, c'est toujours la majorité, la banalité, le surplus, les superflus – tous ceux-là sont lâches.

Quiconque est de ma race rencontrera sur son chemin ce que rencontrent ceux de ma race ; et il aura pour premiers compagnons des cadavres et des

saltimbanques.

Mais les compagnons qui lui viendront en second lieu s'appelleront ses *fidèles* : essaim turbulent, beaucoup d'amour, beaucoup de folie, beaucoup de vénération encore imberbe.

Il n'attachera pas son cœur à ces fidèles, s'il est de ma race ; il ne croira pas à ces renouveaux, à ces prairies émaillées de fleurs, s'il connaît la race furtive et lâche des hommes.

S'ils *pouvaient* faire autrement, ils *voudraient* aussi faire autrement. Ceux qui ne sont ni chair ni poisson gâtent tout ce qui est intact. Les feuilles se fanent ? Qu'y a-t-il là à déplorer ?

Laisse-les aller, laisse-les tomber, ô Zarathoustra, sans te lamenter. Fais plutôt souffler sur eux des vents bruissants.

Souffle sur ces feuilles, ô Zarathoustra, et que tout ce qui est *flétri* s'envole au plus tôt loin de toi !

2

« Nous sommes redevenus pieux » – voilà ce qu'avouent ces renégats ; et quelques-uns sont trop lâches même pour l'avouer.

Ceux-là, je le lis dans leurs yeux, je le leur dis en face, en pleine rougeur de leurs joues : Vous êtes de ceux qui ont recommence à *prier* !

Mais c'est une honte de prier ! Non pour tous, mais pour *toi* et moi, et pour quiconque porte sa conscience jusque dans son cerveau. Pour toi c'est une honte de prier !

Tu le sais bien : le lâche démon qui est en toi, celui qui aime à joindre les mains et à se croiser les bras et qui tient à ses aises : – ce lâche démon te souffle : « Il *y a* pourtant un Dieu ! »

Mais *de ce fait*, tu es de ceux qui craignent la lumière, que la lumière empêche

de dormir ; il te faudra dorénavant plonger la tête tous les jours plus avant dans la nuit et dans le brouillard.

Et, certes, tu as bien choisi ton heure ; car les oiseaux de nuit viennent de reprendre l'essor. C'est l'heure de tous ceux qui redoutent la lumière, l'heure vespérale où le travail chôme – mais eux ne « chôment » point.

Je l'entends et je le sens : c'est pour eux l'heure de la chasse où ils se mettent en quête, non pas l'heure d'une chasse effrénée, mais d'une chasse bien sage, un peu paralytique et renifleuse, qui se fait à pas furtifs, tout en marmonnant des prières – Une chasse aux poltrons sentimentaux. Toutes les souricières à prendre les cœurs sont en place ! Et dès que je déplace un rideau, il en sort précipitamment quelque petit papillon de nuit.

Était-il blotti là avec un autre petit papillon de nuit ? Car je flaire partout de petites communautés clandestines ; et il suffit qu'il existe des chambres hautes pour qu'on y trouve de nouvelles confréries, avec leur relent de confréries pieuses.

Ils passent ensemble de longues soirées, répétant : « Redevenons pareils aux petits enfants, apprenons à dire de nouveau : « Mon bon Dieu. » » Et ils se laissent gâter le goût et l'estomac par leurs pieux confiseurs.

Ou bien ils passent des soirées entières à observer une araignée porte-croix, une araignée rusée à l'affût et qui prêche aux araignées elles-mêmes la prudence, déclarant : « il fait bon filer sous la croix ».

Ou bien ils vont s'asseoir des journées entières au bord des marécages, la canne à pêche en main – et de se croire *profonds* ! Mais pêcher où il n'y a pas de poisson, c'est, je le déclare, se montrer moins encore que superficiel !

Ou bien ils vont chez quelque poète apprendre à toucher de la harpe sur un mode pieux et gai à la fois, – chez un de ces poètes qui comptent sur leur harpe pour leur ouvrir l'accès du cœur des jeunes femmes, s'étant lassés des vieilles et de leurs éloges.

Ou bien ils vont apprendre le grand frisson auprès d'un docte demi-fou qui attend dans des pièces obscures que les Esprits se montrent – et lui ôtent l'esprit !

Ou bien ils vont écouter un vieux joueur ambulant de pipeau ou de cornemuse à qui les bises aigres ont enseigné des sons lugubres ; et il leur fait une musique accordée au vent qui souffle et leur prêche d'une voix lugubre une doctrine lugubre.

Et quelques-uns sont même devenus veilleurs de nuit ; ils ont appris à souffler dans leur corne, à patrouiller la nuit et à réveiller de vieilles choses depuis longtemps endormies.

Hier soir près du mur du jardin j'ai entendu cinq phrases au sujet de ces

vieilles choses ; elles ont été dites par quelques-uns de ces vieux et tristes veilleurs de nuit momifiés.

« Pour un Père, il ne s'occupe pas assez de ses enfants : les pères humains font mieux. »

« Il est trop vieux. Il a complètement cessé de s'occuper de ses enfants », répondait l'autre veilleur de nuit.

« Mais *a*-t-il vraiment des enfants ? Personne ne saurait le démontrer, à moins qu'il n'en donne lui-même la preuve. Il y a longtemps que je voudrais le voir en faire la preuve irréfutable. »

« La preuve ? Comme s'*il* avait jamais donné une preuve quelconque ! Il lui est difficile de prouver ; il aime beaucoup à *être cru*. »

« Oui, oui, c'est la foi qui le sauve, la foi qu'on a en lui. Les vieillards sont ainsi faits ! Nous sommes tout pareils ! »

– Ainsi devisaient les deux vieux veilleurs de nuit, qui craignent tant la lumière, et là-dessus ils soufflaient mélancoliquement dans leurs cornes ; cela s'est passé hier à la nuit, au long du mur du jardin.

Mais mon cœur dans ma poitrine se tordait de rire, à croire qu'il allait éclater, et ne sachant où se mettre il pesait sur le diaphragme.

En vérité, je finirai par mourir de rire, de voir des ânes en état débriété et d'entendre des veilleurs de nuit douter de Dieu de la sorte.

Le temps n'est-il pas *depuis longtemps* passé pour cette façon de douter ? Qui donc se permettrait de réveiller ces vieilles choses endormies qui craignent la lumière ?

Les dieux anciens sont depuis longtemps morts ; et en vérité ils sont morts d'une bonne mort joyeuse, comme il sied à des dieux.

Ils n'ont pas passé par un « crépuscule » – c'est un mensonge. Bien plutôt sont-ils un beau jour morts – *de rire* !

Le jour où un dieu proféra la parole impie entre toutes : « Il n'y a qu'*un seul* Dieu ! Tu n'auras d'autre Dieu que moi ! »

Ce vieux barbon de Dieu, ce vieux bourru, ce vieux jaloux se laissa aller à parler ainsi.

Et tous les dieux se mirent à rire et à vaciller sur leurs sièges et s'écrièrent : « Ce qui est divin, n'est-ce pas justement qu'il y ait des dieux, et non un Dieu ? »

Que celui qui a des oreilles pour ouir entende.

C'est ainsi que parlait Zarathoustra dans la ville qu'il aimait et qu'on appelle « la Vache bariolée ». De là il avait encore deux jours de marche pour aller retrouver sa caverne et ses animaux, mais son âme exultait sans cesse à l'idée d'un proche retour.

LE RETOUR AU PAYS

Ô solitude, solitude ma *patrie* ! J'ai trop longtemps vécu à l'étranger, en étranger, pour ne pas te revenir avec larmes.

Menace-moi du doigt, comme font les mères ; souris-moi comme font les mères, dis-moi seulement : « Et quel était-il donc, celui qui s'est un jour arraché à moi comme un ouragan ? – – et qui en me quittant s'est écrié : « J'ai vécu trop longtemps en compagnie de ma solitude, j'en ai désappris de me taire. » – C'est donc *là* ce que tu as appris maintenant ?

Ô Zarathoustra, je sais tout, et que tu t'es senti *plus abandonné*, toi l'*unique*, dans la multitude, que tu ne le fus jamais auprès de moi.

Une chose est l'abandon, autre chose est la solitude ; *voilà* ce que tu as appris maintenant, et que chez les hommes tu te sentiras toujours un étranger, un barbare : – étranger et barbare même quand ils t'aimeront ; car ce qu'ils veulent avant tout, c'est qu'on les *ménage* !

Mais ici tu es chez toi, à ton foyer, dans ta maison ; ici tu peux tout dire et t'épancher à loisir ; rien n'a honte ici de sentiments enfouis, endurcis.

Toutes choses ici approchent caressantes à ton appel et viennent te flatter, car elles ont envie de te grimper sur le dos. Toutes les images te sont bonnes pour te porter à la conquête de toutes les vérités.

Ici tu peux parler franc, parler net à toutes choses, et en vérité c'est une flatterie à leurs oreilles qu'on leur parle franc.

Mais autre chose est l'abandon. Te souvient-il, Zarathoustra, de ce jour où ton oiseau criait au-dessus de ta tête, et où tu étais là en forêt, irrésolu, ne sachant où aller, face à face avec un cadavre ?

Tu disais alors : « Que mes animaux me conduisent ! J'ai constaté qu'il est plus dangereux de vivre chez les hommes que chez les bêtes. » – Cela, c'était l'abandon.

Et te souvient-il, Zarathoustra ? De ce temps où tu vivais dans ton île, fontaine de vin parmi des seaux vides ; donnant, te vidant sans cesse, versant, te déversant parmi ceux qui avaient soif : – jusqu'au jour où tu finis par te trouver seul ayant soif au milieu de gens ivres, et où tu te mis à gémir dans la nuit : « N'y a-t-il pas plus de bonheur à recevoir qu'à donner ? Et encore plus de bonheur à voler qu'à recevoir ? » *Cela*, c'était l'abandon.

Et te souvient-il, Zarathoustra, de l'Heure du suprême silence, qui vint te tirer hors de toi-même en te chuchotant d'une voix méchante : « Dis ce que tu as à dire, puis brise-toi ! »

– Cette heure qui te dégoûta de toute ton attente et de ton silence, et qui

découragea ton humble courage – *cela* c'était l'abandon. »

O solitude, solitude ma patrie ! Qu'elle est divine et tendre, ta voix qui me parle !

Nous ne nous posons pas de questions, nous n'échangeons pas des lamentations, nous passons ouvertement côte à côte par des portes ouvertes.

Car tout est ouvert et clair chez toi, et les heures elles-mêmes courent ici d'un pas plus léger. Dans les ténèbres, en effet, le temps nous Pèse plus que dans la lumière.

Ici toutes les paroles de l'être et leurs arcanes les plus secrets s'ouvrent à moi ; ici tout être souhaite se faire verbe, tout devenir réclame que je lui apprenne à parler.

Là-bas au contraire, tout discours est vain. Là-bas, la meilleure sagesse consiste à oublier, à passer son chemin – *voilà* ce que j'ai appris désormais.

Pour tout comprendre de l'homme il faudrait s'attaquer à tout ce qui est en lui ; mais j'ai pour cela les mains trop nettes.

Jusqu'à leur haleine que je n'aime point respirer. Hélas ! pourquoi ai-je vécu si longtemps dans leur vacarme, dans leur haleine viciée ?

Ô silence bienheureux qui m'entoure ! Ô purs arômes autour de moi ! Ô silence qui tire du fond de ma poitrine un souffle pur ! Oh ! comme il prête l'oreille, ce bienheureux silence !

Là-bas, au contraire, tout parle et rien n'est écouté. On aura beau annoncer sa sagesse à son de cloches, les marchands sur la place en couvriront le son du tintement de leurs gros sous.

Chez eux tous parlent et aucun ne sait comprendre. Tout tombe à l'eau mais rien ne s'enfonce dans des puits profonds.

Chez eux tout parle et rien n'aboutit ni ne vient à maturité. Tous caquettent, mais on n'en trouverait pas un pour rester au nid et couver des œufs.

Chez eux tout parle, tout s'effrite en paroles. Et ce qui hier encore semblait trop coriace pour le temps et la dent du temps pend aujourd'hui usé et rongé entre les mâchoires des hommes d'à présent.

Chez eux tout parle, tout se trahit. Et ce qu'on appelait autrefois le mystère et le secret des âmes profondes appartient aujourd'hui aux crieurs publics et autres braillards.

Ô singulière nature de l'homme ! Vacarme des ruelles obscures ! Maintenant que je vous ai laissés derrière moi, mon pire danger est passé.

Ménager les hommes, avoir pitié d'eux – tel fut toujours pour moi le pire danger ; car tout ce qui est humain demande à être ménagé et toléré.

Plein de vérités rentrées, avec ma main de dupe et mon cœur de dupe, riche en menus mensonges de pitié, tel j'ai toujours vécu parmi les hommes.

Je portais chez eux un travestissement, toujours prêt à *me* faire tort pour *les* mieux tolérer, et me répétant volontiers : « Fou que tu es, tu ne connais pas les hommes ! »

On désapprend ce que sont les hommes en vivant parmi les hommes ; chez tous il y a trop de premier plan bien en vue ; à quoi servent alors des yeux perçants, épris de lointains ?

Et quand ils me méconnaissaient, j'étais assez sot pour les ménager d'autant plus, et plus que moi-même, habitué que j'étais à me montrer dur à moi-même et à me venger sur moi, par surcroît, de ces ménagements.

Je vivais ainsi parmi eux, criblé de piqûres de mouches venimeuses, creusé comme la pierre par d'innombrables gouttelettes de méchanceté et je me persuadais encore que toute petitesse est innocente de sa propre petitesse.

Ceux qui se disent les bons m'ont paru être les mouches venimeuses entre toutes ; ils piquent en toute innocence, ils mentent en toute innocence. Comment *pourraient-ils* se montrer justes envers moi ?

À ceux qui vivent parmi les bons, la pitié enseigne à mentir. La pitié alourdit l'atmosphère de toutes les âmes libres. Or la bêtise des bons est sans fond.

Me cacher, celer ma richesse, voilà ce que j'ai appris là-bas ; car je les ai trouvés tous pauvres d'esprit par surcroît.

En quoi ma pitié leur mentait, c'est qu'en chacun d'eux j'avais discerné,

– en chacun d'eux j'avais vu et flairé quelle dose d'esprit lui était *assez*, et quelle dose d'esprit lui était *de trop*.

Leurs sages compassés, je les trouvais sages, et non compassés ; j'apprenais ainsi à avaler les mots. Leurs fossoyeurs, je les appelais des chercheurs, des explorateurs ; j'apprenais ainsi à équivoquer sur les mots.

Les fossoyeurs contractent des maladies dans leurs fouilles. Sous les vieux décombres dorment des exhalaisons malsaines. Il ne faut pas remuer les marécages. Il faut vivre en montagne.

Mes narines se délectent à respirer de nouveau la liberté montagnarde. Mon nez est enfin délivré de tous les relents des choses humaines.

Picotée par d'âpres bises pareilles à des vins mousseux, mon âme *éternue* – elle éternue et se dit joyeusement à elle-même « À ta santé ! »

Ainsi parlait Zarathoustra.

DES TROIS MAUX

1

En rêve, dans l'ultime rêve de l'aube, je me trouvais aujourd'hui debout sur un promontoire, au-delà du monde, et tenant une balance, je *pesais* le monde.

Oh ! pourquoi faut-il que l'aurore m'ait trop tôt surpris ! Elle m'a éveillé par son ardent reflet, la jalouse ! Elle est toujours jalouse de l'ardeur de mon rêve matinal.

Mesurable pour quiconque a le temps, pondérable pour un bon peseur, accessible aux ailes vigoureuses, déchiffrable aux divins déchiffreurs d'énigmes : tel m'est apparu le monde en rêve.

Mon rêve, hardi navigateur, qui tient du navire et de l'ouragan, muet comme un papillon, impatient comme un faucon de race – comme il a su patienter et prendre son temps pour peser le monde ce matin !

Etait-ce que ma sagesse lui soufflait des paroles, ma sagesse diurne, rieuse et éveillée, qui se rit de tous les « mondes infinis » ? Car, dit-elle, où il y a de l'énergie le *nombre* est maître, c'est lui qui a le plus de force.

De quel regard assuré mon rêve dominait ce monde fini ! D'un regard où il n'y avait ni désir du nouveau, ni regret du passé, ni crainte, ni prière.

Telle une pomme rebondie qui se serait offerte à ma main, une pomme d'or bien mûre à la pelure douce, fraîche et veloutée – tel le monde s'offrait à moi.

Tel un arbre qui m'aurait fait signe, un arbre aux larges ramures, au vouloir puissant, recourbé pour offrir un dossier ou un escabeau au voyageur – tel le monde se dressait sur mon promontoire.

Comme si des mains gracieuses m'avaient tendu une cassette ouverte, pour le ravissement de mes regards timides et respectueux – tel m'apparut le monde ce matin-là.

Ni assez énigmatique pour effaroucher la tendresse humaine, ni assez catégorique pour endormir la sagesse humaine – une bonne chose, une chose humaine : tel me semblait le monde ce matin, ce monde dont on dit tant de mal.

Que de grâces j'ai à rendre à mon rêve d'avant l'aurore, qui, dès l'aube ce matin, m'a permis de peser le monde ! Il est venu à moi comme une bonne chose, une chose humaine, ce rêve consolateur.

Et pour l'égaler aujourd'hui et pour apprendre peu à peu à le connaître et à l'imiter dans ce qu'il a de meilleur, je vais peser sur ma balance les trois pires maux, je vais les peser en toute bonté humaine.

Le maître qui enseigna à bénir enseigna aussi à maudire. Quelles sont les trois choses les plus maudites en ce monde ? Je vais les poser sur mes balances.

La volupté – la passion de dominer – l'égoïsme – voilà les trois choses que l'on a le plus maudites, le plus cruellement vilipendées et calomniées – je vais les peser toutes trois en toute bonté humaine.

Courage ! Voici mon promontoire, et voilà la mer qui vient se rouler à mes pieds, hirsute, caressante, vieux monstre fidèle aux cent têtes, vieux chien que j'aime.

Courage ! Je vais ériger mes balances au-dessus de la mer onduleuse, et je vais choisir un témoin qui nous surveillera. Ce sera toi, arbre solitaire aux puissants arômes, aux larges frondaisons – arbre solitaire que j'aime.

Quel est le pont qui mène de jadis à maintenant ? Quelle est la force qui contraint ce qui est haut à s'abaisser ? Et comment peut-on faire monter encore ce qu'il y a de plus élevé ?

Voici que la balance en équilibre s'immobilise. J'y ai déposé trois lourds problèmes ; l'autre plateau porte trois lourdes réponses.

2

Volupté : aiguillon, écharde dans la chair de tous les détracteurs du corps, sous leurs cilices ; flétrie comme « monde » par tous les tenants de l'Outre-monde, car elle raille et dupe tous les maîtres de trouble et d'erreur.

Volupté : pour les infâmes un feu lent où ils sont consumés, pour tous les bois vermoulus, pour tous les haillons puants le four et la fournaise tout préparés.

Volupté : pour les cœurs libres, innocente et libre, paradis terrestre, effusion reconnaissante de l'avenir envers le présent.

Volupté : poison douceâtre, mais pour l'homme flétri seulement ; pour les vouloirs léonins le cordial suprême, le vin des vins respectueusement ménagé.

Volupté : le grand bonheur qui sert de symbole à tout bonheur supérieur, à tout espoir suprême. À tant de choses, en effet, le mariage est promis, et mieux

que le mariage, – – À tant de choses plus étrangères l'une à l'autre que l'homme et la femme – et qui donc a jamais compris *à quel point* l'homme et la femme sont *étrangers* l'un à l'autre ?

Volupté : mais il me faut tenir en bride mes pensées et même mes Paroles de peur qu'en mes jardins ne fassent irruption les pourceaux et les exaltés.

Passion de dominer : verges cuisantes réservées aux cœurs durs entre tous ; cruel martyre réservé au plus cruel ; sombre flamme des bûchers où grésille la chair vive.

Passion de dominer : frein cruel imposé aux peuples les plus orgueilleux ; insulte à toute vertu incertaine ; cavalier qui chevauche toutes les montures et tous les orgueils.

Passion de dominer : tremblement de terre qui brise et fracasse tout ce qui est creux ou vermoulu : avalanche destructrice qui roule en grondant et châtie les sépulcres blanchis ; éclair interrogateur posé auprès des réponses prématurées.

Passion de dominer : sous son regard, l'homme rampe et plie l'échine et devient plus humble et plus servile et plus vil que le serpent ou le porc – jusqu'à l'heure où s'éveille en lui le cri de son grand mépris.

Passion de dominer : maîtresse redoutable du grand mépris, qui prêche ouvertement aux villes et aux royaumes : « Disparaissez ! » jusqu'à ce qu'une voix s'éveille en eux, qui s'écrie : « *Disparaissons !* »

Passion de dominer : toi qui viens aussi trouver, avec tous tes charmes, les purs et les solitaires, toi qui montes à des hauteurs présomptueuses, ardente comme l'amour qui vient peindre sur les horizons terrestres des perspectives séduisantes et des félicités empourprées.

Passion de dominer : mais comment appeler *passion* cette grandeur qui condescend à la puissance ? En vérité, il n'y a rien de morbide, rien de maniaque dans de pareils désirs, dans de pareilles condescendances.

Que la grandeur solitaire ne veuille pas rester éternellement solitaire à se repaître d'elle-même, que la montagne s'incline vers la vallée et que les vents des hauteurs descendent vers les dépressions : – Oh ! qui pourrait dire le vrai nom, le nom de vertu qui convient à une aspiration pareille ? « La vertu qui donne », tel est le nom que Zarathoustra a donné un jour à ce sentiment indicible.

Et il arriva alors aussi – et en vérité ce fut pour la première fois – qu'il célébra *l'égoïsme*, l'égoïsme intact et sain qui a sa source dans une âme puissante : – – dans l'âme puissante à laquelle appartient un corps accompli, victorieux, plaisant aux yeux, dont toutes choses souhaitent devenir le miroir : – – un corps souple et séduisant, un danseur qui a pour symbole et pour somme l'âme qui se complaît en elle-même. Le plaisir spontané que de tels corps et de telles âmes prennent à

eux-mêmes se décerne à soi-même le nom de « vertu ».

Cet amour de soi se protège au moyen des formules du Bien et du Mal comme on s'entoure d'un bosquet sacré ; les noms qu'il donne à son bonheur écartent de lui comme un charme tout ce qui est méprisable.

Il bannit loin de soi toute lâcheté. Il dit : « Le mal, c'est ça qui est lâche. » Méprisable, il *estime* les cœurs soucieux, gémissants, piteux, et ceux qui ramassent jusqu'au plus humble profit.

Il méprise la sagesse geignarde – car, en vérité, il y a aussi une sagesse qui fleurit dans l'ombre, une sagesse de l'ombre nocturne qui ne cesse de gémir : « Tout est vain ! »

Il n'estime guère la méfiance craintive, ni ceux qui exigent des serments au lieu de regards et de poignées de mains, ni la sagesse trop circonspecte qui est celle des âmes lâches.

Il estime moins encore la servilité empressée, les chiens rampants qui tout de suite se couchent humblement sur le dos ; car il existe aussi une sagesse humble et servile, docile et empressée.

Ce qu'il hait par-dessus tout, ce qui lui répugne même, c'est l'homme qui ne se défend jamais, celui qui avale le venin des mauvaises paroles et des mauvais regards, l'homme passif et patient qui endure tout, qui s'accommode de tout ; car ce sont là façons serviles.

Que la servilité s'adresse aux dieux et à leurs divines bourrades, ou aux hommes et à leurs stupides opinions humaines, cet égoïsme bienheureux crache avec mépris sur toute servilité, *quelle qu'elle soit*.

Il appelle mauvais tout ce qui est courbé, servile, avare, les yeux clignotants et soumis, les cœurs contrits, et cette façon hypocrite et complaisante de prodiguer les baisers de grosses lèvres molles.

Et toutes les ratiocinations des esclaves, des vieillards, des épuisés, il n'y voit que sénilité ; notamment ces folles absurdités, superstitieuses et tarabiscotées, que débitent les prêtres.

Mais tous ces sages séniles, tous ces prêtres, tous ces êtres las de la vie, toutes ces âmes de femmes et d'esclaves, oh ! comme ils ont toujours contrecarré le jeu de l'égoïsme !

Et ce serait *là* la vertu, et l'on appellerait vertu tout ce qui contrecarre le jeu de l'égoïsme ! Et le « désintéressement » – voilà ce que tous ces lâches dégoûtés du monde, toutes ces araignées porte-croix, se souhaiteraient à eux-mêmes !

Mais pour eux tous viendra le jour, la métamorphose, le glaive de justice, le *grand Midi* où tant de choses seront révélées.

Et celui qui proclame que le Moi est saint et sacré, et que bienheureux est l'égoïsme, celui qui est le prophète du grand Midi, dit aussi parce qu'il le sait :

« Voici, il vient, il est proche, le grand Midi ! »

Ainsi parlait Zarathoustra.

DE L’ESPRIT DE PESANTEUR

1

Mon parler – c’est celui du peuple ; langage trop fort et trop franc pour les délicats. Et ma parole semble plus insolite encore aux écrivassiers et griffonneurs de toute espèce.

Ma main – c’est celle d’un fou. Malheur à toutes les tables, à tous les murs, à tout ce qui offre encore un champ libre à de folles arabesques, à des gribouillages de fou.

Mon pied – c’est un pied de cheval. Il trotte et galope en dépit des obstacles, à tort et à travers, et ses courses rapides me donnent un plaisir du diable.

Mon estomac – n’est-ce point un estomac d’aigle ? Ce qu’il préfère, c’est la chair des agneaux. C’est en tout cas un estomac d’oiseau.

Nourri d’une chère innocente, rassasié de peu, toujours prêt à l’envol, impatient de m’envoler, de prendre l’essor, voilà comme je suis. Comment ne tiendrais-je pas de l’oiseau ?

Et c’est surtout parce que je hais l’esprit de Pesanteur que je tiens de l’oiseau ; en vérité, j’en suis l’ennemi mortel, fieffé, juré. Où donc ma haine ne s’est-elle pas déjà envolée, égarée ?

J’en pourrais chanter un chant – et je *veux* le chanter, bien que, tout seul dans la salle vide, je ne puisse chanter que pour mes propres oreilles.

D’autres chanteurs ont besoin d’une salle pleine pour se sentir le gosier

harmonieux, la main éloquente, le cœur alerte, le regard expressif – je ne *leur* ressemble pas.

2

Celui qui un jour apprendra aux hommes à voler déplacera toutes les bornes-frontières ; il fera sauter toutes les bornes-frontières, il donnera à la terre un nom nouveau, il l'appellera « la Légère ».

L'autruche dépasse à la course le cheval le plus rapide, mais elle enfonce lourdement sa tête dans la terre lourde ; tel l'homme qui n'a pas encore appris à voler.

La terre et la vie lui pèsent, c'est là ce que *veut* l'esprit de Pesanteur. Mais celui qui veut devenir léger comme l'oiseau doit s'aimer soi-même ; c'est là ce que j'enseigne ; – non pas de l'amour des malades et des fiévreux – chez ceux-là l'amour-propre même est empuanti.

Il faut apprendre à s'aimer soi-même, c'est ma doctrine, d'un amour entier et sain, afin de demeurer fixé en soi au lieu de vagabonder en tous sens.

Ce vagabondage s'intitule « amour du prochain » : pas de mot qui ait servi à couvrir plus de mensonges et d'hypocrisie, surtout chez ceux qui se rendaient intolérables à tout le monde.

Et en vérité, *apprendre* à s'aimer, ce n'est pas une maxime applicable dès aujourd'hui ou dès demain. C'est, au contraire, de tous les arts le plus subtil, le plus retors, l'art suprême, et celui qui requiert le plus de patience.

Ce que nous possédons nous est toujours caché ; et de tous les trésors c'est le sien propre que chacun déterrera en dernier lieu. Ainsi l'a voulu l'esprit de Pesanteur.

C'est presque dès le berceau qu'on nous dote de paroles pesantes, de valeurs pesantes appelées « bien » et « mal », car tel est le nom de ce patrimoine. Au

prix de ces valeurs-là, on nous pardonne de vivre.

Et si on laisse venir à soi les petits enfants, c'est pour leur défendre à temps de s'aimer eux-mêmes ; telle est l'œuvre de l'esprit de Pesanteur.

Quant à nous, nous tramons consciencieusement ce dont on nous a chargés, sur nos rudes épaules, par-delà de rudes montagnes. Et quand nous ruisselons de sueur, on nous dit : « Oui, la vie est lourde à porter ! »

Mais c'est l'homme seulement qui a peine à se porter lui-même. Parce Çiu'il traîne sur ses épaules trop de choses étrangères. Pareil au chameau il s'agenouille pour se faire bien charger.

Surtout l'homme vigoureux, endurant, pénétré de respect ; il charge sur ses épaules trop de lourdes paroles, de lourdes valeurs qui lui sont *étrangères* – et la vie lui semble alors un désert.

Et en vérité nos *propres* biens sont souvent déjà lourds à porter. Et l'homme, au-dedans de lui, n'est que trop semblable à l'huître – répugnante, visqueuse et difficile à saisir, – de telle sorte qu'il lui faut une belle coquille ornée de beaux dessins pour parler en sa faveur. Mais cet art même doit être appris, je veux dire l'art de *se faire* une coquille, de beaux dehors, et un sage aveuglement !

Et par surcroît ce qui bien souvent donne le change, c'est que cette coquille est fréquemment humble et triste et n'a que trop l'air d'une coquille. Nul ne devine la profusion de bonté et de force qu'elle dissimule ; les morceaux les plus exquis ne trouvent pas d'amateurs.

Les femmes savent cela, du moins les plus exquises : un soupçon de graisse de plus ou de moins, oh ! que de fatalité s'attache à si peu de chose !

L'homme est difficile à découvrir, surtout quand il s'agit de se découvrir lui-même. Souvent l'esprit ment au sujet de l'âme. Voilà l'œuvre de l'esprit de Pesanteur.

Mais celui qui a su se découvrir lui-même proclame : « Voici *mon* bien, voici *mon* mal. » Du coup il a fermé la bouche à cette taupe, à ce nain qui dit : « Un seul bien *pour tous*, un seul mal *pour tous*. »

En vérité, je n'aime pas non plus ceux qui déclarent que toutes choses sont bonnes et ce monde le meilleur des mondes. Je dis qu'ils ont la satisfaction facile.

La satisfaction facile, qui s'accommode *de toute chose*, n'est pas le meilleur des goûts. Honneur aux langues et aux estomacs récalcitrants et difficiles qui savent dire « moi » et « oui » et « non ».

Mais tout mâcher, tout digérer – c'est bon pour les porcs, en vérité ! Braire à tout propos I-A, c'est ce qu'apprennent les ânes et ceux qui en ont l'esprit !

Un jaune profond, un rouge ardent – voilà *mon* goût, qui mêle du sang à toutes les teintes. Mais celui qui passe sa maison au lait de chaux me trahit une

âme blanchie à la chaux.

Les uns sont épris de momies, les autres de fantômes, tous pareillement ennemis de la chair et du sang : oh ! combien ils me répugnent tous ! Car j'aime le sang.

Et je refuse d'habiter ou de séjourner en des lieux où chacun crache et bave tout son soûl ; tel est *mon* goût. Je préférerais de beaucoup vivre parmi les voleurs et les parjures. Nul ne porte son or en bouche.

Mais ceux qui me dégoûtent le plus, ce sont les lécheurs de crachats, et la bête humaine la plus répugnante que je connaisse, je l'ai baptisée le parasite, celui qui ne veut pas aimer, mais vivre de l'amour qu'on a pour lui.

Malheureux, à mon sens, tous ceux qui n'ont d'autre alternative que de devenir des bêtes féroces ou de féroces dompteurs : chez eux, je ne bâtirais nulles tentes.

Malheureux aussi ceux dont le destin est d'*attendre* ; ils me répugnent, tous ces gabelous, boutiquiers, rois et autres factionnaires ou laissés-pour-compte.

En vérité, moi aussi j'ai appris à attendre, mais à n'attendre que *moi-même*. Et surtout j'ai appris à me tenir d'aplomb, à marcher, à courir, à sauter, à grimper, à danser.

Car telle est ma doctrine : si l'on veut apprendre à voler un jour, il *faut* commencer à apprendre à se tenir d'aplomb, à marcher, à courir, à sauter, à grimper, à danser. Pour apprendre à voler, il ne suffit pas d'un seul coup d'aile.

J'ai appris à escalader mainte fenêtre par l'échelle de corde ; j'ai grimpé à des mâts élevés avec mes jarrets agiles ; perché sur les mâts élevés de la Connaissance, j'ai goûté un très appréciable bonheur.

Les flammes errantes qui s'allument au haut des mâts ne sont qu'une petite lueur, mais quel grand réconfort pour tous les navigateurs égarés ou naufragés !

J'ai pris bien des routes et bien des moyens pour arriver à ma vérité, j'ai usé de plus *d'une* échelle pour parvenir à la hauteur d'où mon regard parcourt mes lointains espaces.

C'est toujours à contrecœur que j'ai demandé mon chemin, j'y ai toujours répugné. Je préfère interroger les chemins eux-mêmes, et les essayer.

Essayer et interroger – c'est ma façon d'avancer, et en vérité il faut aussi *apprendre* à répondre à de pareilles questions. C'est là mon goût.

Ce goût n'est ni bon ni mauvais, c'est mon goût ; je n'en ai pas honte et n'en fais pas mystère.

Voilà – c'est là *mon* chemin ; – et vous, où est le vôtre ? C'est ce que je réponds à ceux qui me demandent « le chemin ». *Le* chemin, en effet – cela n'existe pas !

Ainsi parlait Zarathoustra.

DES TABLES ANCIENNES ET NOUVELLES

1

Me voici entouré de tables brisées et d'autres à demi gravées seulement. Je suis là, dans l'attente. Quand mon heure viendra-t-elle ?

– l'heure de redescendre et de périr, car *une fois* encore je redescendrai chez les hommes.

Voilà ce que j'attends ; car il faut que se montrent d'abord les signes annonciateurs de *mon* heure : le lion rieur environné d'un vol de colombes.

En attendant, je m'entretiens avec moi-même, comme étant de loisir. Personne ne me raconte plus rien de nouveau, je vais donc me raconter à moi-même.

2

Quand je suis venu chez les hommes, je les ai trouvés bien assis sur une antique présomption. Ils croyaient tous savoir depuis longtemps ce qui pour l'homme est bien ou mal.

Toute discussion au sujet de la vertu leur paraissait usée et périmée ; et si l'on voulait bien dormir, avant d'aller au lit on parlait un peu du « bien » et du « mal ».

J'ai secoué cette somnolence, lorsque j'ai enseigné : *Nul ne sait encore* ce que sont bien et mal, nul, si ce n'est le créateur.

Mais le créateur, c'est celui qui crée une fin pour les hommes et qui fixe à la terre son sens et son avenir. C'est lui seul qui *fait* qu'une chose est bonne ou mauvaise.

Et je leur ai prescrit de renverser toutes leurs anciennes chaires et tous les sièges qu'avait occupés cette antique présomption, et je leur ai ordonné de rire de tous leurs grands maîtres de vertu, leurs saints, leurs poètes et leurs rédempteurs.

Je leur ai prescrit de rire de leurs sages austères et de tous les noirs épouvantails qui sont jamais venus percher leur menace sur l'arbre de la vie.

Je suis venu m'asseoir au bord de leur grande avenue funéraire, avec les charognes et les vautours, et je riais de leur passé à la splendeur vermoulue et croulante.

Pareil aux prédicateurs de carême et aux fous, j'ai jeté l'anathème sur tous leurs biens grands et petits. Et je riais : Faut-il que ce qu'ils ont de meilleur soit si petit ! Faut-il que ce qu'ils ont de pire soit si petit !

Ma sagesse embrasée de désir s'exhalait dans ces cris et ces rires, un désir né sur les monts, une sagesse sauvage en vérité, mon grand désir aux ailes bruissantes.

Et souvent ce désir m'emportait bien loin, bien haut, et m'enlevait en plein rire ; et je prenais l'essor, vibrant comme une flèche, dans une extase enivrée de soleil : – vers de lointains avenirs que nul rêve n'a jamais vus, vers des midis plus embrasés que jamais sculpteur n'en a rêvés, vers les pays où les dieux dans leur danse auraient honte du moindre vêtement : – – et voilà que je parle en paraboles, et que je balbutie comme font les poètes, et en vérité j'ai honte d'avoir encore à parler en poète ! – Rêve où tout le devenir me semblait danse divine et caprice divin, où le monde affranchi et impétueux revenait se réfugier en lui-même : – – et l'on aurait dit des dieux innombrables qui se fuient et se cherchent, et trouvent leur plaisir à se contredire, puis à s'entendre et à

s’appartenir de nouveau : – Rêve où le temps même me paraissait une ironie divine à l’égard de l’instant, où la nécessité était la liberté même, qui se plaisait à jouer avec l’aiguillon de la liberté : – Rêve où je retrouvais aussi mon vieux démon, mon ennemi juré, l’esprit de Pesanteur et tout ce qui a été créé par lui : contrainte, loi, nécessité, effet et fin et volonté, et bien et mal : – Ne *faut*-il pas, en effet, qu’il y ait des choses *au-delà* desquelles on danse et que l’on franchit en dansant ? Pour l’amour même des êtres légers, plus légers qu’un souffle, ne faut-il pas qu’il y ait aussi des taupes et des nains pesants ?

3

C’est là aussi que je ramassai sur la route ce mot « Surhumain », cette pensée, que l’homme est une chose qui doit être dépassée.

C’est-à-dire que l’homme est un pont et non un terme, et qu’il doit bénir les heures de midi et du soir, qui sont le chemin d’aurores nouvelles.

C’est là que je trouvai le verbe zarathoustrien du grand Midi et tout ce que j’ai fait luire au-dessus de la tête des hommes, comme la pourpre de couchants nouveaux.

En vérité, je leur ai fait voir aussi des étoiles nouvelles, et des nuits nouvelles, et par-delà les nuages, les jours et les nuits, j’ai déployé mon rire comme un dais aux mille couleurs.

Je leur ai enseigné à faire tout ce que *moi* je veux et je désire ; à fondre et à réunir en *un tout* ce qui chez l’homme est fragment, énigme et horrible hasard.

Poète, déchiffreur d’énigmes et rédempteur du hasard, je leur ai enseigné à travailler à l’avenir et à délivrer par leur activité créatrice tout ce qui *fut*.

Affranchir le passé dans l’homme et transmuer tout « ce fut », jusqu’à ce que le vouloir déclare : « Mais je l’ai voulu ! Et c’est ce que je voudrai désormais ! »

Voilà ce que j’ai appelé pour eux la rédemption, voilà ce que je leur ai

enseigné à appeler la rédemption.

Maintenant j'attends *ma propre* rédemption, afin de pouvoir redescendre une dernière fois vers eux.

Car *une seule fois* encore je retournerai chez les Hommes, c'est *au milieu* d'eux que je sombrerai ; je veux en mourant leur faire mon présent le plus fastueux.

Je veux imiter en cela le soleil à son couchant, l'astre à la richesse débordante qui déverse dans la mer l'or de sa richesse inépuisable, – en sorte que le plus pauvre d'entre les pêcheurs rame alors avec une rame *d'or*. Je l'ai vu de mes yeux, une fois, et n'ai pu retenir mes pleurs.

C'est pareil au soleil que Zarathoustra périra ; à présent il est encore dans l'attente, de vieilles tables brisées autour de lui, et d'autres aussi, des tables neuves, à demi couvertes de signes.

4

Regardez : voici une table nouvelle. Mais où sont mes frères qui m'aideront à la porter aux vallées et à la graver dans des cœurs de chair ?

Voici ce que mon grand amour exigera des hommes lointains : *Ne ménage pas ton prochain*. L'homme est ce qui doit être dépassé.

Il y a des chemins et des moyens en foule pour se surpasser. À toi d'y songer. Mais seul un bouffon pense : « L'homme, on n'a qu'à *sauter par-dessus*. »

Triomphe de toi-même jusqu'en la personne de ton prochain ; et n'accepte pas qu'on t'accorde un droit que tu es en mesure d'enlever de force.

Ce que tu fais, personne ne pourra te le rendre. Voici, il n'y a pas de rétribution.

Celui qui ne sait pas se commander à soi-même n'a qu'à obéir. Et plus d'un est *capable* de se commander, mais il s'en faut qu'il sache s'obéir !

5

Telle est la nature des âmes nobles : elles ne veulent avoir rien pour rien, et la vie moins que toute autre chose.

L'homme vulgaire veut vivre sans rien donner en retour, mais nous à qui la vie s'est donnée, nous songeons sans cesse à *ce que* nous pourrions lui offrir *en retour*.

Et en vérité, voici une noble parole : « Les promesses que la vie *nous* a faites, c'est *nous* qui voulons – pour la vie les tenir ! »

Il ne faut pas rechercher le plaisir si l'on n'a pas de plaisir à offrir en retour. Et il ne faut pas, en règle générale, *vouloir* le plaisir !

Le plaisir et l'innocence sont tout ce qu'il y a de pudique au monde, et il faut se garder de les rechercher. Il faut les *avoir*. Mieux vaut encore *rechercher* la faute et la douleur !

6

O mes frères, tout premier-né est destiné à être sacrifié. Et nous sommes des premiers-nés.

Nous saignons tous sur des autels secrets, nous brûlons et nous nous consumons tous en l'honneur de vieilles idoles.

Ce que nous avons de meilleur est jeune encore ; cela excite les palais des vieillards. Nous avons la chair tendre, notre pelage est une toison d'agneau – comment n'exciterions-nous pas la convoitise des vieux prêtres d'idoles ?

C'est *en nous* que nous le portons encore, ce vieux prêtre des faux dieux qui rôtit pour s'en régaler le meilleur de notre chair. Hélas ! mes frères, comment les premiers-nés ne seraient-ils point sacrifiés ?

Mais telle est notre nature ; et j’aime ceux qui ne veulent point se préserver. J’aime de toute ma tendresse ceux qui périssent ; car ils franchissent le pont.

7

Véridiques : peu de gens *savent* l’être. Et ceux qui le savent sont encore loin de le vouloir. Moins que tous les autres, les bons.

Oh ! ces bons ! *Les bons ne disent jamais la vérité*. Être bon de cette manière, c’est une maladie de l’esprit.

Ils sont toujours prêts à céder, ces bons, à se rendre ; leur cœur approuve, ils obéissent de toute leur âme ; mais celui qui écoute tout le monde *ne s’entend plus lui-même* !

Il faut réunir tout ce que les bons appellent le mal pour produire une seule vérité ; ô mes frères, êtes-vous assez méchants pour produire *une telle* vérité ?

Audace téméraire, longue méfiance, refus cruel, dégoût, fer qui tranche dans le vif – qu’il est rare de trouver tout *cela* réuni ! Mais c’est de cette semence que naît la vérité.

C’est au voisinage de la mauvaise conscience que toute *science* a pris naissance et s’est développée jusqu’à ce jour. Brisez, disciples de la Connaissance, oh ! brisez les tables anciennes !

8

Tant que l’eau peut porter, tant que des passerelles et des parapets franchissent la rivière, en vérité on n’ajoute pas foi à qui prétend que « tout s’écoule ».

Les imbéciles eux-mêmes le contestent. « Quoi ? disent ces imbéciles, tout s’écoulerait ? Poutres et garde-fous tiennent cependant ferme *au-dessus* de la rivière. »

Tout ce qui est *au-dessus* de la rivière est solide, toutes les valeurs des choses, les ponts, les notions, le « bien » et le « mal », tout cela *tient*.

Vient le rude hiver, le dompteur du fleuve, et les plus malins apprennent à se méfier ; et en vérité il n’est pas que les imbéciles maintenant pour dire : « Ne serait-il pas vrai que tout est – *figé* ? »

« Au fond, tout est figé » ; voilà une vraie croyance d’hiver, une bonne chose pour les temps de stérilité, un réconfort pour les hibernants et les sédentaires.

« Au fond, tout est figé » ; mais c’est *là-contre* que prêche le vent du dégel !

Le dégel, taureau qui n’a rien du bœuf de labour, taureau furieux et destructeur, qui brise la glace à coups de cornes. Or la glace, à son tour, – *brise les ponts*.

Ô mes frères, n’est-il pas vrai qu’*à présent* tout *s’écoule* ? Tous les garde-fous, tous les ponts ne sont-ils pas tombés à l’eau ? Qui pourrait encore *se raccrocher* au « bien » et au « mal » ?

« Ô malheur ! Ô bonheur ! Voici le vent du dégel ! » Allez prêcher cette vérité dans toutes les rues, ô mes frères !

9

Il y a une vieille chimère dont le nom est bien et mal. C'est autour des devins et des astrologues qu'a tourné jusqu'à présent la roue de cette folie.

Autrefois on *croyait* effectivement aux devins et aux astrologues, et *c'est pourquoi* l'on croyait que tout est fatal : « C'est ta loi, c'est donc ton devoir. »

Plus tard on s'est moqué de tous les devins et astrologues, et *c'est pourquoi* l'on a cru que « tout est liberté : tu peux, puisque tu veux ! »

Ô mes frères, tout ce que l'on a cru au sujet des astres et de l'avenir n'a jamais été qu'illusion, et non savoir ; *c'est pourquoi* tout ce que l'on a cru au sujet de bien et mal n'a jamais été qu'illusion, et non savoir.

10

« Tu ne déroberas point ! Tu ne tueras point ! » Ces paroles passaient jadis pour sacrées ; devant elles on pliait le genou, on courbait la tête et l'on ôtait ses sandales.

Mais je vous le demande, où y a-t-il jamais eu pires brigands, pires meurtriers que ces paroles sacrées ?

Toute vie n'implique-t-elle pas le vol et le meurtre ? Et si des paroles pareilles ont été déclarées sacrées, n'est-ce pas la *vérité* qui s'est trouvée soudain – assassinée ?

Où n'était-ce pas prêcher la mort que de déclarer sacré tout ce qui contredit et déconseille la vie ? Ô mes frères, brisez, je vous en conjure, brisez les tables anciennes !

11

Ce qui me fait pitié dans le passé, c'est que je le vois livré sans défense au bon plaisir, à l'esprit et à la folie de toutes les générations à venir, qui interpréteront tout ce qui a été comme un pont menant jusqu'à elles !

Un grand despote pourrait survenir, un démon plein d'astuce qui bon gré mal gré dompterait le passé, et le forcerait à lui servir de pont, de présage, de héraut, de chant du coq.

Mais je connais un autre danger et un autre motif de pitié : la mémoire de l'homme du commun remonte jusqu'à son grand-père, mais au-delà de ce grand-père le temps cesse.

Tout le passé est donc livré sans défense, car il pourrait se faire un jour que la populace l'emportât et noyât le temps dans ses basses eaux.

C'est pourquoi, ô mes frères, il nous faut une *nouvelle noblesse*, ennemie de toute populace et de tout despotisme, et qui grave à nouveau sur des tables nouvelles le mot « noble ».

Car il faut beaucoup de nobles, et d'essence diverse, *pour composer une noblesse*. En d'autres termes, ainsi que je l'ai dit en parabole : « Ce qui précisément est divinité, c'est qu'il y ait des dieux, mais non point de Dieu. »

12

Ô mes frères, je consacre et j'édifie en vous une noblesse nouvelle. Vous serez, je le veux, les pères, les éducateurs et les semeurs de l'avenir.

En vérité, ce ne sera pas une noblesse que vous puissiez acquérir comme les boutiquiers avec de l'or mercantile ; car ce qui a un prix n'a guère de valeur.

Vous mettrez dorénavant votre honneur non dans vos origines mais dans le

terme qui est devant vous. Que votre vouloir, votre décision d'aller au-delà de vous-mêmes constituent votre honneur nouveau.

En vérité, votre honneur ne sera pas d'avoir servi un prince – qu'importent les princes ? – ni d'avoir servi de rempart à ce qui est, afin de le rendre plus solide.

Ce ne sera pas parce que votre lignée aura pris dans les cours des façons courtoises, et que vous aurez appris, bariolés comme des flamants, à vous tenir debout pendant des heures dans des étangs sans profondeur : – car c'est un mérite chez les courtisans que d'être *capables* de rester longtemps debout, et tous les courtisans pensent qu'après la mort la béatitude comportera la *permission* de s'asseoir !

Ce n'est pas qu'un esprit, appelé Saint-Esprit, ait conduit vos aïeux en des terres promises que *moi* je ne promets point : au pays où a crû le pire de tous les arbres, l'arbre de la Croix, il n'est rien de bon à promettre !

Et en vérité, où que le « Saint-Esprit » ait conduit ses paladins, on voyait marcher *au premier rang* de ces armées des chèvres, des oies, ou des écervelés.

Ô mes frères que votre noblesse regarde non en arrière mais *loin devant vous* ! Vous serez proscrits de tous les pays de vos pères et arrière-grands-pères.

C'est *le pays de vos enfants* qu'il vous faut aimer, et cet amour sera votre noblesse nouvelle – pays encore à découvrir, sur la mer la plus lointaine.

C'est lui que j'ordonne à vos voiles de chercher sans trêve.

Il vous faudra *racheter* dans la personne de vos enfants le fait que vous êtes les fils de vos pères ; c'est ainsi que vous délivrerez tout le passé. Telle est la table nouvelle que je dresse au-dessus de vos têtes.

13

« À quoi bon vivre ? Tout est vain ! Vivre, c'est battre de la paille. Vivre, c'est se consumer sans se réchauffer. »

Ce verbiage usé passe encore pour « sagesse » ; plus il est vieux et plus il sent le renfermé, plus il est honoré. La moisissure elle aussi est un titre de noblesse.

Bon pour des enfants de parler ainsi ! Ils *craignent* le feu parce qu'ils s'y sont brûlés ! Il y a beaucoup d'enfantillage dans les vieux livres de la sagesse.

Et celui qui éternellement « bat de la paille », de quel droit se moque-t-il de tous ceux qui manient le fléau ? Il faudrait bâillonner de pareil fous !

– ceux qui se mettent à table sans rien apporter, pas même un bon appétit, et qui blasphèment ensuite : « Tout est vain » !

Mais bien manger et bien boire, ô mes frères, c'est un art qui n'a rien de vain. Brisez, je vous en conjure, brisez les tables de ces éternels mécontents !

14

« Tout est pur aux purs » – c'est un dicton populaire, mais moi je vous dis : « Tout est porc aux porcs. »

C'est pourquoi les esprits exaltés et chagrins, ceux qui ont le cœur toujours pantois, prêchent : « Le monde n'est qu'un monstre fangeux. »

Car ce sont tous des esprits souillés, surtout ceux qui n'ont trêve ni cesse qu'ils n'aient vu le monde *par-derrière* – les ultramondains !

À ceux-là je dirai en face, bien que ce ne soit pas plaisant à entendre : Le monde ressemble à l'homme en ceci, qu'il a un postérieur – *stupéfiante* vérité !

Il y a beaucoup de fange de par le monde – *stupéfiante* vérité ! Mais le monde n'est pas pour autant un monstre fangeux !

C'est par une sage dispensation que beaucoup de choses en ce monde sentent mauvais ; le dégoût même donne des ailes et des forces pour pressentir partout des sources !

Le meilleur de tous porte encore en lui de quoi inspirer le dégoût, et le meilleur de tous est ce qu'il faut dépasser.

Ô mes frères, c’est la sagesse même qu’il y ait tant de fange en ce monde !

15

J’ai entendu de pieux visionnaires de l’au-delà enseigner à leur conscience les maximes que voici, sans y mettre intention de mensonge ou de malice, bien qu’il n’y ait rien au monde de plus faux ni de plus pernicieux : « Laisse le monde aller comme il va. N’y touche pas même du bout du doigt.

Laisse faire en paix ceux qui veulent étrangler, poignarder, égorger et écorcher les autres ; ne lève pas le petit doigt pour les en empêcher. Cela leur apprendra à renoncer au monde.

Et quant à ta propre raison, prends-la à la gorge, étrangle-la toi-même, car c’est une raison d’ici-bas. Cela t’apprendra à renoncer au monde d’ici-bas. »

Brisez, je vous en conjure, ô mes frères, brisez les tables anciennes de ces dévots. Brouillez les maximes de ces calomniateurs de la vie.

16

« Qui apprend beaucoup désapprend tout désir violent » – voilà ce qu'on se chuchote aujourd'hui dans l'obscurité des ruelles.

« La sagesse fatigue – rien ne vaut un effort – tu ne convoiteras point » – j'ai trouvé cette table nouvelle exposée jusque sur la place publique.

Brisez, je vous en conjure, ô mes frères, brisez aussi cette *table nouvelle* ! Ceux qui l'ont érigée sont des gens qui ont assez de la vie, des prédicateurs de mort, ou même des argousins. Car c'est une prédication de servitude.

Ils n'ont pas su apprendre, ils n'ont pas bien appris, ils ont appris trop tôt et trop vite et se sont gâté l'estomac ; ne sachant pas *manger*, ils se sont gâté l'estomac – leur esprit n'est qu'un *estomac* malade, *c'est lui qui leur conseille* de mourir. Car en vérité, mes frères, l'esprit n'*est* en effet qu'un estomac !

La vie est une source de joie ; mais pour l'homme qui laisse parler en lui un estomac malade, père de toute affliction, toutes les sources semblent empoisonnées.

Connaître est une *joie* pour les vouloirs léonins. Mais quand on est las, on n'est plus que « voulu », on est le jouet de toutes les vagues.

Et c'est ainsi que font tous les débiles, ils se perdent en chemin. Et pour finir leur lassitude demande encore : « Pourquoi nous sommes-nous jamais mis en chemin ? Tout est vain. »

Ceux-là aiment qu'on leur prêche : « Rien ne vaut la peine. Il ne faut rien vouloir. » Mais c'est une prédication de servitude.

Ô mes frères, Zarathoustra survient comme un coup de vent frais pour tous ceux qui sont las de la route ; il fera éternuer bien des nez !

Ma libre haleine souffle même à travers les murailles et pénètre jusqu'à l'intérieur des prisons et des esprits prisonniers !

Vouloir délivre, car vouloir, c'est créer ; telle est ma doctrine. Et c'est *pour* apprendre à créer qu'il faut vous faire instruire !

Et c'est de moi que vous *apprendrez* d'abord à apprendre, à apprendre bien ! Que celui qui a des oreilles entende !

17

Voici la barque – elle conduit peut-être en plein néant. Mais qui veut s'embarquer vers un tel « Peut-être » ?

Nul de vous ne monte volontiers dans l'esquif de la mort. Et vous vous prétendez *las de ce monde* !

Las de ce monde ! Et vous ne vous êtes même pas arrachés à la terre ! je vous ai toujours trouvés avides de terre, amoureux de votre propre lassitude terrestre.

Ce n'est pas en vain que vous faites la moue ; vous avez gardé sur la lèvre un petit reste de désir terrestre. Et dans vos yeux, n'est-il pas resté un petit nuage de plaisir terrestre non encore oublié ?

Il y a sur terre beaucoup d'excellentes inventions, les unes utiles, les autres agréables ; c'est à cause d'elles qu'on aime la terre.

Et il y a des inventions si ingénieuses qu'elles sont semblables au sein des femmes : utiles et agréables à la fois.

Mais vous qui êtes las de ce monde et trop paresseux pour la terre, on devrait vous battre de verges. À coups de verges on vous apprendrait à vous servir de vos jambes.

Car à moins que vous ne soyez des malades, de ces êtres usés dont la terre se lasse, vous n'êtes que des loirs pleins d'astuce ou des chats friands et voluptueux, blottis dans les coins. Et si vous ne voulez pas vous remettre à *courir* allègrement, alors – allez au diable !

Il ne faut pas se faire le médecin des incurables, c'est ce qu'enseigne Zarathoustra ; par conséquent, allez au diable !

Mais il faut plus de *courage* pour conclure que pour ajouter une strophe, un poème ; tous les médecins le savent, et tous les poètes.

18

O mes frères, certaines tables ont été créées par la lassitude, d'autres Par la paresse, cette pourriture ; bien qu'elles s'expriment de même, il ne faut pas les entendre de même.

Regardez cet homme mourant de soif. Il n'est plus qu'à un empan du but, mais il s'est couché dépité dans la poussière, ce brave !

Il bâille de fatigue, il bâille au chemin, à la terre, à son but et à lui-même ; il ne fera pas un pas de plus, ce brave.

Et le soleil le brûle, et les chiens viennent lécher sa sueur ; mais il gît là obstinément et préfère se laisser mourir : –

– mourir à un empan du but ! En vérité, il vous faudra le tirer par les cheveux pour l'élever jusqu'à son ciel, ce héros !

Mieux vaut encore le laisser là où il s'est couché, et que le sommeil vienne le réconforter, avec un bruissement de pluie rafraîchissante.

Laissez-le gisant jusqu'à ce qu'il s'éveille de lui-même, et de lui-même renie toute lassitude et tout ce qui, par lui, enseignait la lassitude.

Ayez soin seulement, mes frères, d'écarter de lui les chiens sournois et rampants et toute cette vermine grouillante,

cette vermine grouillante des gens « cultivés » qui se régale de la sueur des héros.

19

Je trace autour de moi des cercles et des enclos sacrés ; de plus en plus rares se font ceux qui gravissent avec moi des monts de plus en plus hauts. Je construis un massif composé de cimes de plus en plus saintes.

Mais où que vous montiez avec moi, mes frères, veillez à ne pas emmener de *parasite* avec vous !

Le parasite, c'est une vermine rampante, insinuante, qui veut s'engraisser aux

dépens de vos membres malades et meurtris.

Et c'est *cela* son art, deviner quelles sont parmi les âmes qui ont entrepris l'ascension celles qui sont lasses ; c'est dans votre tristesse et votre rancœur, dans votre pudeur délicate qu'il bâtit son nid répugnant.

Au point précis où le fort est faible, où le noble est trop conciliant, c'est là qu'il bâtit son nid répugnant ; le parasite se loge dans les moindres meurtrissures des grands.

Quelle est parmi les êtres vivants l'espèce supérieure et l'espèce inférieure ? Le parasite est l'espèce inférieure, mais l'être supérieur est celui qui nourrit le plus de parasites.

L'âme qui est munie de l'échelle la plus longue et qui peut descendre le plus bas, comment ne serait-elle pas aussi habitée par le plus grand nombre de parasites ?

L'âme la plus spacieuse, celle qui porte en elle-même le plus d'espace où courir, s'égarer et vagabonder, l'âme qui porte en elle le plus de nécessité, et prend plaisir à se précipiter dans le hasard, l'âme gorgée d'être et qui plonge dans le devenir, l'âme qui possède tout et cependant se lance *volontairement* dans le vouloir et le désir, l'âme qui se fuit elle-même afin de se retrouver dans le cercle le plus vaste, l'âme la plus sage et qui a le plus de plaisir à écouter la folie, l'âme qui s'aime le mieux et en qui toutes choses mêlent leurs courants et leurs contre-courants, leur flux et leur reflux,

oh ! comment cette *âme supérieure* n'aurait-elle pas les parasites les plus pernicieux ?

20

Ô mes frères, suis-je donc cruel ? Mais je vous le dis : Ce qui tombe, il faut encore le pousser.

Tout ce qui est d'aujourd'hui *tombe* et succombe ; qui voudrait le retenir ? Mais moi, je *veux* encore le pousser.

Connaissez-vous le plaisir de faire rouler des pierres dans des précipices abrupts ? Ces gens d'aujourd'hui, voyez-les rouler dans mes précipices.

Je suis le prologue qui annonce l'entrée de meilleurs acteurs, ô mes frères. Je suis un exemple. *Suivez* mon exemple.

Et ceux à qui vous n'apprendrez pas à voler, apprenez-leur – *à tomber plus vite*.

21

J'aime les braves ; mais il ne suffit pas de frapper à tort et à travers ; il faut encore savoir sur qui l'on frappe.

Et souvent il y a plus de courage à se contenir et à passer, *afin de* se réserver pour un plus digne adversaire.

N'ayez que des ennemis haïssables, et non des ennemis méprisables ; il faut que vous puissiez être fiers de vos ennemis ; je vous ai déjà enseigné cela.

Il faut vous réserver à un plus digne adversaire, mes amis ; il vous faudra donc passer sur bien des offenses,

passer sur beaucoup de canailles qui vous rebattront les oreilles des mots de peuple et de nation.

Gardez votre regard de se mêler à leurs contestations. C'est un fourré de droits et de torts. À les considérer on s'irrite.

Y jeter les yeux – se jeter dans la mêlée – c'est *tout un* ; allez-vous-en dans les bois et laissez dormir votre épée.

Suivez les chemins qui sont *vôtres*. Et laissez peuples et nations suivre les leurs – de sombres chemins, en vérité, sur lesquels ne brille plus *une seule* espérance.

Laissez régner les boutiquiers là où rien ne brille plus que l'or des boutiquiers. Les temps des rois sont passés ; ce qui de nos jours porte le nom de peuple ne mérite pas de rois.

Voyez ces peuples, comme ils imitent les boutiquiers ; ils fouillent jusqu'aux ordures pour en retirer le plus sordide profit.

Ils sont à l'affût les uns des autres, ils s'évertuent à se voler les uns les autres – c'est ce qu'ils appellent des « relations de bon voisinage ». Ô temps heureux et lointains où un peuple se disait : « Je veux, moi, régner par-dessus les peuples ! »

Car, mes frères, ce qu'il y a de meilleur doit régner, ce qu'il y a de meilleur *veut* régner. Et lorsqu'on enseigne autre chose – c'est que ce meilleur *manque*.

22

Ceux-là, si le pain leur était donné gratuitement, malheur ! que réclameraient-ils encore *ceux-là* ? Leur entretien, voilà de quoi ils s'entretiennent ; il faudra leur faire la vie dure !

Ce sont des bêtes de proie ; dans leur « travail » il y a du rapt, dans leur « mérite » il y a de la duperie ! C'est pourquoi il faudra leur faire la vie dure !

Il faut qu'ils deviennent des bêtes de proie plus perfectionnées, plus subtiles, plus rusées, *plus humaines* en un mot. Car l'homme est le premier des carnassiers.

L'homme a déjà pris aux animaux toutes leurs vertus ; c'est parce que l'homme est de tous les animaux celui à qui la vie a été la plus dure.

Seuls les oiseaux lui sont supérieurs. Et si l'homme apprenait encore 3 voler, malheur ! *jusqu'où* ne monterait pas sa rapacité !

23

L’homme et la femme, voici comment je les veux : lui propre à la guerre, elle à la maternité, mais tous deux propres à la danse, tant par la tête que par les jambes.

Et que l’on estime perdue toute journée où l’on n’aura pas au moins *une fois* dansé ; et que l’on estime fausse toute vérité qui ne s’est pas *une fois* accompagnée de rires !

24

Les mariages que vous concluez, prenez garde que ce ne soient de fausses *conclusions*. Vous vous êtes liés trop vite ; il en *résulte* une prompte rupture.

Et mieux vaut encore rompre ouvertement que de ployer, de mentir. Une femme m’a dit une fois : « Sans doute, j’ai rompu la foi conjugale, mais mon mariage m’avait rompue auparavant. »

J’ai toujours trouvé dans les époux mal assortis les plus venimeux, les plus rancuniers des êtres. Ils font payer au monde entier le fait qu’ils ne sont plus libres d’aller chacun de son côté.

Je veux donc qu’on se dise en toute loyauté : Nous nous aimons ; *voyons* si nous continuerons à nous aimer, plutôt que de fonder une promesse sur une méprise.

Accordez-nous un délai, un petit mariage qui nous dira si nous sommes aptes au grand. C’est une chose grave que de se trouver toujours en tête à tête.

Voilà ce que je conseille aux âmes droites ; et que serait mon amour du Surhumain et de tout ce qui doit venir, si je vous donnais d’autres conseils ou d’autres paroles ?

L’important n’est pas seulement de propager votre espèce ; il faut aussi la porter *plus haut*. Puisse, ô mes frères, le jardin du mariage vous aider dans cet effort !

25

Celui qui est pleinement instruit des antiques origines finira par s’enquérir aussi des sources de l’avenir et des nouvelles origines.

Ô mes frères, encore un peu de temps et l’on verra naître *des peuples nouveaux*, et des sources nouvelles s’élanceront bruissantes vers des profondeurs nouvelles.

Le tremblement de terre engloutit beaucoup de sources, cause beaucoup de morts ; mais il tire aussi à la lumière des énergies intimes, des mystères cachés.

Le tremblement de terre révèle des sources nouvelles. Le séisme qui ébranle les peuples anciens met au jour des sources nouvelles.

Et quand un homme clame : « Regardez, voici *une* fontaine qui désaltérera beaucoup d’altérés, *un* cœur qui battra pour beaucoup de cœurs nostalgiques, un vouloir qui se trouvera beaucoup d’instruments », on voit autour de lui s’assembler un *peuple*, c’est-à-dire une multitude qui tente une expérience.

Qui peut commander, qui doit obéir – *c’est une épreuve qui le dira* ! Hélas ! au prix de combien de longues recherches, de délibérations, d’échecs, d’apprentissages et de recommencements !

La société humaine est une épreuve, voilà ma doctrine ; c’est une longue recherche : mais ce que l’on cherche, c’est celui qui commandera !

– une épreuve, ô mes frères, et *non* un contrat. Brisez, je vous en conjure, cette formule des cœurs amollis et des vouloirs partagés !

26

Ô mes frères, en qui réside le pire danger pour tout l'avenir humain ? N'est-ce pas chez les bons et les justes,

chez ceux qui disent et sentent en leur cœur : « Nous savons dès maintenant ce qui est bon et juste, et nous le possédons aussi ; malheur à ceux qui cherchent encore ! »

Et quel que soit le mal que puissent faire les méchants, le mal fait par les bons est le pire des maux.

Et quel que soit le mal que puissent faire des détracteurs de la vie, le mal fait par les bons est le pire des maux.

Ô mes frères, l'homme qui a sondé jusqu'au fond les cœurs des bons et des justes est celui qui a dit : « Ce sont des pharisiens. » Mais il n'a pas été compris.

Les bons et les justes eux-mêmes ne pouvaient le comprendre ; leur intelligence est captive de leur bonne conscience. La bêtise des bons est d'une insondable sagesse.

Mais à la vérité les bons sont *nécessairement* des pharisiens – ils n'ont pas le choix !

Les bons crucifient *nécessairement* celui qui invente à son propre usage sa propre vertu. Voilà ce qu'est la vérité.

Mais le second qui explora ce pays – le pays, le cœur et le terroir des bons et des justes, – c'est celui qui a dit : « Quel est celui qu'ils haïssent le plus ? »

Celui qu'ils haïssent le plus, c'est le *créateur*, celui qui brise les tables et les valeurs anciennes ; ce destructeur, ils l'appellent un criminel.

Les bons, en effet, sont *incapables* de créer ; ils sont toujours le commencement de la fin.

Ils crucifient celui qui vient graver des valeurs nouvelles sur des tables nouvelles, ils sacrifient à *eux-mêmes* l'avenir, ils mettent en croix tout avenir humain.

Les bons ont toujours été le commencement de la fin.

27

Ô mes frères, avez-vous compris cette autre parole, ce que j'ai dit naguère au sujet du « Dernier Homme » ?

En qui réside le pire danger pour tout l'avenir humain ? N'est-ce point chez les bons et les justes ?

Brisez, je vous en conjure, brisez les bons et les justes !

Ô mes frères, avez-vous compris cette parole ?

28

Vous me fuyez ? Vous avez peur ? Vous tremblez à cette parole ?

Ô mes frères, le jour où je vous ai dit de briser les bons et les tables des bons, c'est ce jour-là que j'ai lancé l'humanité en pleine mer.

C'est alors seulement qu'elle a connu la grande terreur, la grande circonspection, la grande maladie, la grande nausée, le grand mal de mer.

Les bons vous ont indiqué de faux rivages et de fausses sécurités ; vous êtes nés, vous avez été enveloppés dans les mensonges des bons. Tout a été falsifié et distordu par les bons.

Mais celui qui découvrit ce pays qui s'appelle « l'homme » a découvert aussi le pays de « l'avenir humain ». Je veux que vous soyez désormais des navigateurs hardis et patients !

Redressez-vous à temps, ô mes frères, apprenez à marcher droit. La mer est en furie, plus d'un tente de se raccrocher à vous.

La mer est en furie, tout est à la mer. Allons, courage, vieux loups de mer !

Il s'agit bien du pays de nos pères ! C'est *là-bas* sur le *pays de nos enfants* que nous avons mis le cap ! C'est vers lui que s'élance notre impétueux désir,

notre désir immense, plus orageux que la mer.

29

« Pourquoi si dur ? dit un jour la houille au diamant. Ne sommes-nous pas proches parents ? »

Pourquoi si mous ? Ô mes frères, voilà ce que je vous demande. N'êtes-vous pas – mes frères ?

Pourquoi si mous, si amollis, si indolents ? Pourquoi y a-t-il tant de reniement, de renoncement dans vos cœurs ? Si peu de fatalité dans vos regards ?

Et si vous ne voulez pas être fatalité et destin inexorable, comment pourriez-vous être un jour avec moi – vainqueurs ?

Et si votre dureté refuse d'étinceler, de couper, de trancher, comment pourriez-vous être un jour avec moi – créateurs ?

Car les créateurs sont durs, et il faut que vous sentiez la félicité d'imprimer votre main sur les millénaires comme sur une cire,

la félicité de graver votre empreinte dans le vouloir des millénaires comme dans un métal pareil à l'airain – plus dur que l'ai-rain, plus noble que l'airain. Le métal le plus noble est aussi le plus dur.

Voilà la table nouvelle que je dresse à présent au-dessus de vos têtes, ô mes frères : *devenez durs*.

Ô mon vouloir, tournant de toute nécessité, nécessité toute *mienne*, préserve-moi des victoires mesquines !

Ô vocation de mon âme, toi que j'appelle mon Destin, toi qui es en moi, au-dessus de moi, préserve-moi, réserve-inoi pour une grande destinée !

Et ta grandeur suprême, mon vouloir, réserve-le pour ta prouesse suprême, – te montrer inexorable dans la victoire. Hélas ! qui n'a succombé à sa victoire ?

Hélas ! quels yeux ne se sont obscurcis dans cette trouble ivresse ! Hélas ! quel pied n'a trébuché et désappris de rester ferme, dans la victoire ?

Fais que je sois un jour prêt et mûr pour le grand Midi ; prêt et mûr comme l'airain en fusion, comme la nuée qui porte l'éclair, comme le pis gonflé de lait, – prêt à moi-même et à mon vouloir le plus secret

– arc qui aspire à la flèche, flèche qui aspire à l'étoile,

– étoile prête et mûre en son midi, ardente et percée d'une flèche, pâmée sous les flèches destructrices du soleil,

– soleil elle-même et vouloir solaire inexorable, prêt à tout détruire dans sa victoire.

Ô vouloir, tournant de toute nécessité, ô nécessité toute *mienne*, réserve-moi pour une grande et *unique* victoire !

Ainsi parlait Zarathoustra.

LE CONVALESCENT

Un matin, peu après son retour à sa caverne, Zarathoustra sauta du lit comme un fou, criant d'une voix épouvantable et gesticulant comme s'il y avait sur sa couche un autre homme qui ne voulait pas se lever ; à ses éclats de voix ses animaux accoururent effrayés, et de tous les creux et de toutes les cachettes avoisinantes s'échappa un fourmillement de bestioles volant, voltigeant, rampant ou sautant, chacune à sa guise, selon qu'elles avaient patte ou aile. Mais Zarathoustra prononça ces paroles : « Debout, pensée d'abîme, surgis du fond de moi-même ! Je suis ton chant du coq, ton frisson matinal, monstre endormi ! Debout, debout ! Ma voix finira bien par t'éveiller.

Ôte les tampons de tes oreilles, écoute ! Car je veux t'entendre. Debout, debout ! Il y a ici assez de tonnerre pour que les tombeaux mêmes entendent.

Frotte tes yeux pour en chasser le sommeil et tout vestige de stupidité et d'aveuglement.

Que tes yeux m'écoutent aussi ! Ma voix guérit les aveugles-nés.

Et une fois éveillée, j'entends que tu demeures éveillée pour toujours. Ce n'est pas *mon* habitude de tirer de leur sommeil des aïeules pour leur ordonner ensuite – de se rendormir !

Tu bouges ? Tu t'étires ? Tu soupires ? Debout, debout ! Ce n'est pas un grognement, c'est une parole que je veux. C'est Zarathoustra qui t'appelle, Zarathoustra le sans-Dieu.

Moi Zarathoustra, l'avocat de la vie, l'avocat de la douleur, l'avocat du Cycle éternel – c'est moi qui t'appelle, ma pensée d'abîme.

Ô bonheur ! tu approches, j'entends ta voix. Mon abîme a *parlé*, j'ai amené au jour mon ultime profondeur.

Ô bonheur ! Approche ! Donne-moi ta main – ha ! lâche-moi ! Haha ! – Dégoût, dégoût, dégoût ! Malheur à moi ! »

Mais à peine Zarathoustra avait-il dit ces paroles qu'il s'effondra comme mort et resta longtemps pareil à un mort. Et quand il revint à lui il était pâle et tremblant, et il demeura couché sans rien vouloir manger ni boire de longtemps. Il resta sept jours dans cet état, mais ses animaux ne le quittaient ni nuit ni jour, si ce n'est que l'aigle s'envolait parfois en quête de nourriture. Et ce qu'il trouvait à enlever, il le déposait sur la couche de Zarathoustra ; de telle sorte que Zarathoustra finit par se trouver couché sur un lit de baies jaunes et rouges, de raisins, de pommes de rose, d'herbes odoriférantes et de pommes de pin. Mais à ses pieds étaient étalés deux agneaux que l'aigle avait à grand-peine arrachés à leurs bergers.

Enfin, au bout de sept jours, Zarathoustra se redressa sur sa couche, prit en main une pomme de rose, la flaira et en aima le parfum. Et ses animaux crurent le moment venu de lui parler.

« Ô Zarathoustra, dirent-ils, voilà sept jours que tu gis là, les yeux appesantis ; ne veux-tu pas enfin te remettre sur tes pieds ?

Sors de ta caverne. Le monde t'attend, pareil à un jardin. Le vent joue avec de lourds arômes qui veulent monter vers toi. Et tous les ruisseaux aspirent à te suivre à la course.

Tout languit après toi, depuis sept jours que tu t'es tenu à l'écart. Sors de ta caverne. Toutes choses veulent te servir de médecins.

Est-ce une nouvelle certitude qui t'est venue, aigre et lourde ? Tu gisais pareil à la pâte qui lève et ton âme se gonflait et débordait de toute part. »

– « Ô mes animaux, répondit Zarathoustra, continuez ce babil et laissez-moi l'écouter. Votre babil m'est un tel réconfort ! Dès que j'entends ce babil, le monde me semble un jardin.

Quelles douces choses que les sons et les mots ! Les sons et les mots ne sont-ils pas les arcs-en-ciel et les ponts illusoires qui relient ce qui est éternellement séparé ?

À chaque âme appartient un monde à part ; à chaque âme, chacune des autres âmes est un outre-monde.

C'est entre celles qui sont le plus proches que l'illusion fait chatoyer ses plus beaux mirages ; car l'abîme le plus étroit est le plus difficile à franchir.

Comment y aurait-il pour moi un hors-moi ? Il n'y a pas de monde extérieur. Mais nous l'oublions dès que vibrent les sons ; qu'il est doux de l'oublier !

Les noms et les sons n'ont-ils pas été donnés aux hommes afin qu'ils prennent plaisir aux choses ? C'est une douce folie que le langage ; l'homme en parlant s'évade et danse par-delà toutes choses.

Qu'ils sont doux, tout discours et tout mensonge assonant ! Notre amour danse avec les sons sur des arcs-en-ciel diaprés. »

– « Ô Zarathoustra, répliquèrent les animaux, pour ceux qui pensent comme nous, les choses dansent d'elles-mêmes ; elles approchent, se tendent la main, rient et s'enfuient, et puis reviennent.

Tout passe et tout revient, éternellement tourne la roue de l'être. Tout meurt, tout refleurit ; éternellement se déroule le cycle de l'être.

Tout se brise, tout se rajuste ; éternellement s'édifie la même demeure de l'être. Tout se disjoint, tout se retrouve ; le cycle de l'existence demeure éternellement fidèle à lui-même.

L'existence commence à chaque instant ; autour de chaque « ici » gravite la sphère de « là-bas ». Le centre est partout. La route de l'éternité revient sur elle-même. »

– « Espiègles que vous êtes, radoteurs, répondit Zarathoustra en souriant de nouveau, que vous savez bien ce qui s'est accompli dans ces sept jours, et comment ce monstre s'est glissé dans ma gorge pour m'étouffer ! Mais je lui ai tranché la tête d'un coup de dents et l'ai recrachée loin de moi.

Et vous, vous en avez déjà fait une ritournelle ? Mais à présent me voilà gisant, las encore de l'effort que j'ai fait pour mordre et cracher ainsi, malade encore de ma délivrance.

Et vous avez été témoins de tout cela ! Ô mes animaux, seriez-vous cruels ? Avez-vous choisi de vous offrir en spectacle ma douleur immense, comme le font les hommes ? Car l'homme est de tous les animaux le plus cruel.

Rien au monde ne lui a jamais donné autant de plaisir que les tragédies, les courses de taureaux et les mises en croix ; et du jour où il eut inventé l'enfer, il eut son paradis sur terre.

Dès qu'un grand homme pousse un cri, un petit homme arrive aussitôt, et il tire la langue, de convoitise. C'est ce qu'il appelle sa « pitié ».

L'homme mesquin, surtout s'il est poète, avec quelle ardeur il vitupère la vie ! Ecoutez-le, mais sentez aussi le plaisir qu'il y a dans toute accusation.

De tels accusateurs, la vie en triomphe en un clin d'œil. « Tu m'aimes ? dit-elle avec insolence. Attends un peu, que j'aie le temps de m'occuper de toi ! »

L'homme est envers lui-même l'animal le plus cruel qui soit ; et chez tous ceux qui se désignent comme des « pécheurs » et des « porte-croix » et des « pénitents », n'oubliez pas de discerner la volupté mêlée aux lamentations et aux invectives !

Et moi-même ? Est-ce une accusation que je porte là contre l'homme ? Ah ! mes animaux, je ne sais qu'une chose au monde : c'est que l'homme a besoin de ce qu'il a de pire en lui s'il veut parvenir à ce qu'il a de meilleur ; c'est que le pire est le meilleur de sa *force*, et la pierre la plus dure qui s'offre au bâtisseur suprême, c'est qu'il faut que l'homme devienne à la fois meilleur *et* pire.

Ce n’est pas à *cette* croix que je suis attaché, de savoir que l’homme est méchant ; mais voici ce que j’ai proclamé comme personne encore ne l’avait proclamé : « Hélas ! faut-il que ce qu’il y a de pire dans l’homme soit encore si piètre ! Hélas ! faut-il que ce qu’il a de meilleur soit encore si piètre ! »

Le dégoût que j’ai de l’homme – *voilà* la bête qui m’étouffait après s’être glissée dans ma gorge ; et cette parole du Prophète : « Tout se vaut, rien ne vaut la peine, le savoir nous étouffe. »

Un long crépuscule se traînait péniblement devant moi, une tristesse lasse à mourir, ivre de mort, et qui parlait en bâillant.

« Il reviendra toujours, celui dont tu es las, l’homme mesquin » – ainsi disait ma tristesse, tout en bâillant, tramant les pieds sans pouvoir s’endormir.

Je vis la terre des hommes devenir caverneuse, sa poitrine s’affaissa, tout ce qui vit m’apparut comme une pourriture humaine, faite d’ossements et d’un passé vermoulu.

Mes soupirs s’attardaient sur tous les sépulcres des hommes et ne pouvaient plus les quitter. Mes gémissements et mes interrogations ne cessaient de coasser, de m’étouffer et de me ronger et de se lamenter jour et nuit : « Hélas ! l’homme reviendra éternellement ! l’homme mesquin reviendra éternellement ! »

Je les ai vus tous deux nus, naguère, le plus grand des hommes et le plus petit, trop semblables entre eux, le plus grand par trop humain encore, le plus grand trop petit encore ! Voilà ce qui m’a dégoûté des hommes, et du retour éternel du plus petit d’entre eux. Voilà ce qui m’a dégoûté de toute existence.

Ah ! dégoût, dégoût, dégoût ! » – Ainsi parlait Zarathoustra soupirant et frissonnant ; car il lui souvenait de sa maladie. Mais ses animaux alors interrompirent : « Cesse de parler ainsi, convalescent, lui répondirent ses animaux. Sors plutôt, va voir le monde qui t’attend, pareil à un jardin.

Sors ! va voir les roses, les abeilles, les vols de colombes ! Mais surtout les oiseaux chanteurs, afin qu’ils t’apprennent à *chanter* !

Car chanter convient au convalescent ; à l’homme en santé il sied de parler. Même l’homme bien portant souhaite des chants, mais il en veut d’autres que le convalescent. »

– « Ô plaisantins, faiseurs de ritournelles, taisez-vous donc, répondit Zarathoustra, souriant de ce que ses animaux lui disaient. Que vous connaissez bien le réconfort que j’ai inventé à mon usage au cours de ces sept jours !

Il faut me remettre à chanter : *voilà* le réconfort et *voilà* le remède que j’ai inventé à mon usage ; allez-vous en faire tout de suite une autre rengaine ? »

– « Pas un mot de plus ! lui répondirent de nouveau ses animaux, construis-toi plutôt une lyre, ô convalescent, une nouvelle lyre.

Car voici, ô Zarathoustra, il faut à tes chants nouveaux des lyres nouvelles.

Chante, bouillonne et épanche-toi, ô Zarathoustra, guéris ton âme par ces chants nouveaux, afin de pouvoir supporter ton grand destin, celui qui ne fut encore le destin d'aucun homme.

Car tes animaux savent bien, ô Zarathoustra, qui tu es et qui tu dois devenir : *tu es le prophète du Retour éternel*. C'est là *ta* destinée !

Il faut que tu sois le premier à enseigner cette doctrine – comment ce grand destin ne serait-il pas aussi ton pire danger, ta pire maladie ?

Vois-tu, nous connaissons ce que tu vas enseigner : que toutes choses reviennent éternellement et nous avec elles, et que nous avons déjà existé un nombre infini de fois, et toutes choses avec nous.

Tu enseigneras qu'il y a une grande Année du devenir, une Année démesurée qui doit comme le sablier se retourner toujours à nouveau, afin que tout recommence à couler et s'écoule de nouveau, en sorte que toutes ces années soient identiques entre elles dans ce qu'elles ont de plus grand et de plus infime, en sorte que nous-mêmes au cours de ces grands Années nous demeurions semblables à nous-mêmes dans ce que nous avons de plus grand et de plus infime.

Et si tu voulais mourir à présent, ô Zarathoustra, voici, nous savons aussi ce que tu te dirais ; mais tes animaux te prient de ne pas mourir encore.

Tu parlerais sans trembler, la poitrine dilatée de béatitude, car un grand poids et un lourd accablement te seraient ôtés, ô modèle de toute patience !

À présent je vais mourir et disparaître, dirais-tu, et dans un instant je ne serais plus que néant. Les âmes sont mortelles comme les corps.

Mais ce réseau de causes dans lesquelles je suis engagé reviendra, il me créera à nouveau. Je fais moi-même partie des causes de l'éternel Retour.

Je reviendrai avec ce soleil, avec cette terre, avec cet aigle, avec ce serpent – *non pas* dans une vie nouvelle, dans une vie meilleure, ni dans une vie semblable : je reviendrai éternellement pour cette même et identique vie, avec toutes ses grandeurs et toutes ses misères, pour enseigner de nouveau le Retour éternel de toute chose, pour annoncer de nouveau le grand Midi de la terre et des humains, pour annoncer de nouveau aux hommes le Surhumain.

Je me suis acquitté de mon message, mon message me brise, tel est mon lot éternel, je meurs en le proclamant.

L'heure est venue maintenant, où celui qui va mourir se donne à lui-même sa propre bénédiction. Ainsi – *finira* le déclin de Zarathoustra. »

Quand les animaux eurent ainsi parlé, ils se turent et attendirent que Zarathoustra leur répondit ; mais Zarathoustra n'entendait plus leur silence. Il gisait les yeux clos, comme endormi, bien qu'il ne dormît point, car il

s’entretenait avec son âme. Et l’aigle et le serpent, le voyant ainsi taciturne, respectèrent le grand silence qui l’entourait et se retirèrent sans bruit.

DE LA GRANDE NOSTALGIE

Ô mon âme, je t’ai appris à dire « aujourd’hui » comme on dit « jadis » ou « naguère », et à danser ta ronde au-delà de tout ce qui s’est appelé « ici », « là-bas » ou « plus loin ».

Ô mon âme, j’ai nettoyé tous tes recoins, j’ai balayé loin de toi la poussière, les araignées et le faux jour.

Ô mon âme, je t’ai lavée de ta pudeur mièvre et de ta vertu casanière et je t’ai persuadée de t’offrir nue aux yeux du soleil.

J’ai fait souffler sur ta mer houleuse l’ouragan qu’on appelle « esprit » ; j’ai dissipé tous les nuages, j’ai étranglé jusqu’à cet étrangleur Ru’on appelle « péché ».

Ô mon âme, je t’ai donné le droit de dire non comme la tempête, de dire oui comme le ciel pur ; paisible comme la lumière, tu traverses les orages négateurs.

Ô mon âme, je t’ai rendu la liberté à l’égard des choses créées ou incréées, et qui donc connaît comme toi la volupté des choses futures ?

Ô mon âme, je t’ai enseigné le mépris qui ne ronge pas comme une moisissure, le grand mépris aimant qui n’aime rien tant que ce qu’il méprise le plus.

Ô mon âme, je t’ai enseigné l’art de convaincre jusqu’aux raisons elles-mêmes – ainsi le soleil persuade la mer de monter jusqu’à lui.

Ô mon âme, je t’ai affranchie de toute obéissance, je t’ai dispensée de fléchir le genou et de dire : « Mon maître » ; c’est à toi que j’ai donné les noms de « tournant de la nécessité » et de « destinée ».

Ô mon âme, je t’ai donné des noms nouveaux et des jouets bariolés ; je t’ai appelée « destinée » et « globe qui englobe tous les autres », « nombril du temps » et « cloche d’azur ».

Ô mon âme, j’ai fait boire à ton sol toute la sagesse, tous les vins nouveaux et tous les vins forts, les plus anciens crus de la sagesse.

Ô mon âme, j’ai versé sur toi tous les soleils et toutes les nuits, tous les silences et tous les désirs ; et je t’ai vue croître comme un cep de vigne.

Ô mon âme, te voilà maintenant lourde et débordante de richesse, cep chargé de mamelles gonflées, de grains dorés et serrés,

serrée et oppressée par ton bonheur, débordante et dans l'attente et honteuse de cette attente elle-même.

Ô mon âme, on chercherait vainement une âme plus aimante, plus compréhensive et plus vaste. Où trouverait-on ainsi serrés l'un contre l'autre le passé et l'avenir ?

Ô mon âme, je t'ai tout donné, et toutes mes mains se sont vidées pour toi – et maintenant, maintenant tu me dis en souriant d'un air mélancolique : « Lequel de nous deux doit-il rendre grâces à l'autre ?

Le donateur n'a-t-il pas à remercier celui qui accepte ses dons ? Donner, n'est-ce pas un besoin ? Accepter, n'est-ce pas – avoir pitié ? »

Ô mon âme, je comprends le sourire de ta mélancolie : c'est ta richesse surabondante qui tend à présent des mains avides.

C'est ta plénitude qui laisse errer son regard sur les mers mugissantes, en quête et dans l'attente ; dans le ciel souriant de tes yeux, je vois briller le désir qui naît de l'excessive profusion.

Et en vérité, ô mon âme, qui pourrait voir ton sourire sans fondre en larmes. Les anges eux-mêmes pleurent devant l'excès de bonté qui parle dans ton regard.

C'est ta bonté, ton excessive bonté qui refuse de gémir et de pleurer ; et pourtant ton sourire, ô mon âme, appelle les larmes, et tes lèvres tremblantes aspirent au sanglot.

« Tout sanglot n'est-il pas une plainte ? Et toute plainte une accusation ? » Voilà ce que tu t'es dit, et c'est pourquoi, ô mon âme, tu préfères sourire plutôt que de laisser s'épancher ta douleur, plutôt que d'épancher en un flot de pleurs toute la douleur née de ta plénitude excessive, douleur du cep qui désire le vigneron et la serpe du vigneron.

Mais si tu ne veux pas pleurer, épancher en larmes ta mélancolie empourprée, il te faudra chanter, ô mon âme ! Vois, je souris en te prédisant ceci.

Tu chanteras un chant tonitruant auquel toutes les mers finiront par prêter l'oreille, faisant silence pour écouter ton désir,

jusqu'à ce qu'approche, venant d'au-delà des mers calmes et languides, la nef, la merveille dorée autour de laquelle bondissent dans un sillage d'or toutes les choses merveilleuses, bonnes ou mauvaises ; et beaucoup d'animaux grands et petits, et tous ceux dont les pattes légères aux formes étranges leur permettent de marcher sur les sentiers d'hyacinthe, tous accourront vers la merveille dorée, la nef qui vient volontairement et son maître ; or celui-ci, c'est le vigneron qui t'attend, armé de sa serpe de diamant, c'est ton grand libérateur, ô mon âme, l'innommé à qui les hymnes futurs donneront enfin un nom. Et en vérité ton haleine exhale déjà le parfum des futurs.

Te voilà déjà brûlante et rêveuse, déjà tu bois avidement à toutes les sources

profondes, à toutes les sources jaseuses du réconfort, déjà ta tristesse repose englobée dans la béatitude des hymnes futurs.

Ô mon âme, à présent je t'ai tout donné, jusqu'à mon dernier bien, et j'ai vidé pour toi toutes mes mains, je *t'ai ordonné de chanter*, voilà mon dernier don.

Je t'ai ordonné de chanter – dis-moi à présent, dis-moi lequel de nous doit rendre grâces à l'autre. Mais chante plutôt, chante, ô mon âme. Et laisse-moi rendre grâces.

Ainsi parlait Zarathoustra.

LA SECONDE CHANSON À DANSER

1

« J'ai plongé récemment mon regard au fond de tes yeux, ô Vie ; j'ai vu scintiller l'or au fond de tes yeux ténébreux – et mon cœur ravi a cessé de battre.

J'ai vu scintiller une barque d'or sur des eaux ténébreuses, une barque d'or mouvante qui plongeait, s'emplissait, puis reparaissait toujours.

Tu as abaissé ton regard sur mes pieds de danseur enragé, un regard mobile, rieur, interrogateur, caressant.

Deux fois seulement tes menottes ont agité les castagnettes, déjà mon pied s élançait, en proie à la fureur de la danse.

Mes talons se cabraient, mes orteils s'efforçaient de te comprendre – car le danseur porte ses oreilles dans ses orteils.

Je m'élançai vers toi, mais tu te dérobas à mon élan, et les mèches de tes cheveux flottants, dans ta fuite, semblaient des langues dardées vers moi.

J'ai fait un bond pour m'écarter de toi et de tes serpents : déjà tu t'étais arrêtée

et à demi détournée, le regard noyé de désir.

Ton regard oblique m'enseigne les voies obliques ; sur ces voies obliques mon pied apprend toutes sortes de ruses.

Je te crains, proche – je t'aime, lointaine – en fuyant tu m'attires – quand tu me cherches, tu me glaces – je souffre, mais que ne souffrirais-je volontiers pour toi ?

Toi dont la froideur enflamme, dont la haine conquiert, toi dont la fuite enchaîne, dont l'ironie émeut,

qui ne te haïrait, grande lieuse, enlaceuse, tentatrice, chercheuse, inventrice ? Qui ne t'aimerait, pécheresse innocente, impatiente, rapide comme le vent, avec tes yeux d'enfant ?

Où m'entraînes-tu à présent, prodige, mutine ? Et voilà qu'à présent tu me fuis, délicieuse rebelle, ingrate !

Je te suis en dansant, je suis ta moindre trace : Où es-tu ? Tends-moi la main ! Ou rien qu'un doigt !

Il y a ici des cavernes et des fourrés, nous allons nous égarer. – Halte ! Arrête ! Ne vois-tu pas tourbillonner hiboux et chauves-souris ?

Hibou toi-même, chauve-souris ! Tu veux te moquer de moi ? Où sommes-nous ? Ce sont les chiens sans doute qui t'ont appris à hurler et à aboyer ainsi ?

Tu me regardes gracieusement en ricanant de toutes tes petites dents blanches, tes yeux méchants se dardent vers moi du fond de ta crinière bouclée.

C'est une danse par monts et par vaux ; je suis le chasseur, – veux-tu être mon chien ou le chamois pourchassé ?

Maintenant reste à mes côtés ! Et vite, méchante sauteuse, monte à présent, et saute ! – Malheur ! Voilà qu'en sautant, je suis tombé !

Regarde-moi, ô capricieuse, regarde-moi gisant, implorant grâce ! J'aimerai bien suivre avec toi – de plus aimables sentiers !

les sentiers de l'amour, sous de paisibles buissons de fleurs. Ou le long de ce lac où nagent et dansent les cyprins dorés.

Tu te sens lasse ? Il y a là-bas des moutons et des couchants rouges ; n'est-il pas doux de dormir au son des flûtes pastorales ?

Tu te sens lasse, très lasse ? Je vais te porter, laisse pendre tes bras ! Et tu as soif ? J'aurais bien quelque chose à te donner à boire, mais tes lèvres n'en voudront pas !

– Oh ! maudit serpent agile et souple, sorcière qui m'échappe toujours ! Où es-tu passée ? Mais je sens brûler sur mon visage, reçues de ta main, deux marques, deux taches rouges !

J'en ai assez d'être toujours ton stupide berger. Sorcière, si j'ai jusqu'à présent chanté pour toi, je vais maintenant te faire – crier !

Tu danseras et tu crieras au rythme de mon fouet. Je n’ai pas oublié le fouet ? – Non ! »

2

Et la Vie me répondit en bouchant ses charmantes oreilles :

« Ô Zarathoustra, ne fais pas ce bruit horrible en faisant claquer ton fouet ! Tu le sais bien, le bruit tue les pensées. Et voilà qu’il me vient justement de si tendres pensées !

Nous sommes deux francs chenapans, deux propres-à-rien, ni en bien ni en mal. C’est par-delà le bien et le mal que nous avons découvert notre île, notre verte prairie – nous deux seuls ! C’est déjà une raison de bien nous entendre.

Et s’il est vrai que nous ne nous aimons pas de tout cœur, – faut-il se détester, parce qu’on ne s’aime pas de tout cœur ?

Que j’ai un faible pour toi, et souvent trop de faiblesse, tu le sais ; et la raison, c’est que je suis jalouse de ta sagesse. Ah ! cette vieille folle de sagesse !

Si jamais ta sagesse t’abandonnait, ah ! ma tendresse ne tarderait guère non plus à t’abandonner ! »

Là-dessus la vie jeta derrière elle et autour d’elle un regard pensif et dit tout bas : « Ô Zarathoustra, tu ne m’es pas assez fidèle !

Tu es loin de m’aimer autant que tu le dis ; je le sais, tu songes à me quitter bientôt.

Il y a un vieux bourdon si lourd, si lourd, dont le grondement monte la nuit jusqu’à ta caverne ;

quand elle sonne minuit, cette cloche, c’est à cela que tu penses entre le premier et le douzième coup ;

tu y penses, ô Zarathoustra, je le sais, tu penses que tu me quitteras bientôt. »

« Oui, répondis-je hésitant, mais tu sais aussi » – et je lui dis quelques mots à

l’oreille, parmi ses folles mèches jaunes emmêlées – « Tu *sais* cela, ô Zarathoustra ? Ce que personne ne sait… ? »

Et nous nous regardions, puis nous reportions nos regards sur la verte prairie où courait la fraîcheur du soir, pleurant tous deux. Mais en cet instant la Vie m’était plus chère que ma sagesse ne me le fut jamais.

Ainsi parlait Zarathoustra.

3

Un !

Humain, écoute !

Deux !

Que dit Minuit de sa voix grave ?

Trois !

« J’étais plongé dans le sommeil ;

Quatre !

J’émergeai d’un rêve profond : –

Cinq !

L’univers est profond, profond,

Six !

Plus que le Jour ne l’imagine.

Sept !

Profonde, certes, est sa douleur –

Huit !

Mais plus profonde encor sa joie.

Neuf !

La douleur dit : « Passe et péris ! »

Dix !

Mais la joie veut l’éternité !

Onze !

– veut la profonde éternité ! »

Douze !

LES SEPT SCEAUX
(OU : LE CHANT DU OUI ET DE L’AMEN)

1

Si je suis prophète, et plein de cet esprit prophétique qui erre sur la haute crête d'entre deux mers,

allant et venant, telle une lourde nuée, entre le passé et l'avenir, ennemi des bas-fonds étouffants et de tous les êtres exténués qui ne savent plus ni mourir ni vivre, nuée toujours prête à lâcher du fond de son cœur sombre l'éclair, la foudre libératrice, la foudre qui dit oui, dont le rire dit oui, l'éclair prophétique, – heureux toutefois quiconque porte de telles foudres en son sein, car il faut, en vérité, qu'il demeure longtemps suspendu comme une lourde nuée d'orage au flanc de la montagne, celui qui est destiné à allumer le flambeau de l'avenir – Oh ! comment ne brûlerais-je pas du désir de l'éternité, du désir de l'anneau des anneaux, l'anneau nuptial du Retour !

Jamais encore je n'ai rencontré la femme de qui j'eusse voulu des enfants, si ce n'est cette femme que j'aime, car je t'aime, ô Éternité !

Car je t'aime, ô Éternité !

2

Si jamais ma colère a violé des tombes, déplacé des bornes-frontières et fait rouler, fracassées dans de profonds abîmes, des tables anciennes, si jamais mon sarcasme a dispersé au vent des paroles vermoulues, si j'ai été le balai qui chasse les araignées porte-croix et le vent qui aère les anciens sépulcres emplis d'air confiné, si jamais j'ai trôné en triomphe sur les tombeaux des dieux morts, bénissant ce monde, aimant ce monde, auprès des monuments des anciens détracteurs de ce monde, – car j'aime jusqu'aux églises et aux sépulcres des dieux, dès que le ciel plonge son pur regard à travers leurs voûtes brisées ; pareil

à l’herbe et au rouge coquelicot, j’aime le séjour des églises en ruine – Oh ! comment ne brûlerais-je pas du désir de l’éternité, du désir de l’anneau des anneaux, l’anneau nuptial du Retour ?

Jamais encore je n’ai rencontré la femme de qui j’eusse voulu des enfants, si ce n’est cette femme que j’aime ; car je t’aime ô Éternité !

Car je t’aime, ô Éternité !

3

Si jamais j’ai senti le souffle de l’esprit créateur et de cette nécessité céleste qui oblige les hasards eux-mêmes à danser des rondes astrales, si jamais j’ai ri comme rit l’éclair créateur que suit grondeur mais docile le long tonnerre de l’action,

si jamais j’ai joué aux dés avec les dieux, à la table divine de la terre, en sorte que la terre tremblait, se fendait et éructait des torrents de feu, – car la terre est la table des dieux et elle tremble quand retentissent des paroles novatrices et créatrices et que les dieux lancent les dés ; – Oh ! comment ne brûlerais-je pas du désir de l’éternité, du désir de l’anneau des anneaux, l’anneau nuptial du Retour !

Jamais encore je n’ai rencontré la femme de qui j’eusse voulu des enfants, si ce n’est cette femme que j’aime ; car je t’aime, ô Éternité !

Car je t’aime, ô Éternité !

4

Si jamais j’ai bu à longs traits au cratère écumeux où se marient tous les arômes et où sont malaxées toutes choses,

si jamais ma main a mêlé les choses les plus lointaines aux plus proches, le feu à l’esprit, et le plaisir à la douleur, et le pire mal au bien suprême, si je suis moi-même un grain de ce sel qui dissout et permet à toutes choses de se bien mêler à l’intérieur du cratère,

– car il y a un solvant qui intègre le bien au mal et le pire lui-même mérite de servir de condiment et de faire déborder le vase, –

Oh ! comment ne brûlerais-je pas du désir de l’éternité, du désir de l’anneau des anneaux, l’anneau nuptial du Retour !

Jamais encore je n’ai rencontré la femme de qui j’eusse voulu des enfants, si ce n’est cette femme que j’aime ; car je t’aime, ô Éternité !

Car je t’aime, ô Éternité !

5

Si j’aime la mer et tout ce qui lui ressemble, si je l’aime surtout quand elle me contredit avec fureur,

si je porte en moi ce goût de la recherche qui pousse les voiles vers des terres inconnues, s’il y a dans mon plaisir quelque chose du plaisir de l’explorateur, si jamais mon allégresse s’est écriée « La terre a disparu – ma dernière chaîne vient de tomber !

– l’infini m’entoure de son mugissement, le temps et l’espace m’environnent de leur immense chatoiement – allons, courage, vieux cœur ! » – Oh ! comment ne brûlerais-je pas du désir de l’éternité, du désir de l’anneau des anneaux,

l’anneau nuptial du Retour !

Jamais encore je n’ai rencontré la femme de qui j’eusse voulu des enfants, si ce n’est cette femme que j’aime ; car je t’aime, ô Éternité !

Car je t’aime, ô Éternité !

6

Si ma vertu est une vertu de danseur et si je me suis souvent élancé à pieds joints au cœur d’une extase d’or et d’émeraude,

si ma malice est une malice rieuse qui hante les vallons pleins de roses et les haies de lis,

– car le rire enferme en lui toute la méchanceté du monde, mais sanctifiée et libérée par sa propre félicité : –

et si l’alpha et l’oméga de ma sagesse, c’est que tout ce qui pèse doit s’alléger, tout corps devenir danseur, tout esprit oiseau – et c’est bien là en effet l’alpha et l’oméga de ma sagesse – Oh ! comment ne brûlerais-je pas du désir de l’éternité, du désir de l’anneau des anneaux, l’anneau nuptial du Retour !

Jamais encore je n’ai rencontré la femme de qui j’eusse voulu des enfants, si ce n’est cette femme que j’aime ; car je t’aime, ô Éternité !

Car je t’aime, ô Éternité !

7

Si jamais j’ai déployé au-dessus de ma tête des cieux paisibles, et si porté sur mes propres ailes j’ai pris mon vol vers mes propres cieux, si j’ai nagé en me jouant dans des infinis de lumière et si ma liberté a conquis une sagesse d’oiseau,

– mais la sagesse d’oiseau, c’est celle qui dit : « Voici, il n’y a ni haut ni bas ! Élance-toi en tous sens, en avant, en arrière, créature légère ! Chante, et ne parle pas !

Toutes les paroles ne sont-elles pas faites pour ceux qui sont lourds ? Les paroles ne mentent-elles pas toutes à ceux qui sont légers ? Chante ! Ne parle plus ! » – Oh ! comment ne brûlerais-je pas du désir de l’éternité, du désir de l’anneau des anneaux, l’anneau nuptial du Retour !

Jamais encore je n’ai rencontré la femme de qui j’eusse voulu des enfants, si ce n’est cette femme que j’aime ; car je t’aime, ô Éternité !

Car je t’aime, ô Éternité !

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

Hélas ! où se commet-il sur terre plus de folies que chez les miséricordieux ? Et qu'est-ce qui a fait plus de mal sur terre que la folie des miséricordieux ? Malheur aux âmes aimantes qui n'ont pas en elles une cime d'où elles dominent leur pitié ! Le diable un jour m'a dit : « Dieu lui aussi a son enfer ; c'est son amour pour les hommes. » Et récemment je lui ai entendu dire cette parole : « Dieu est mort ; il a péri de sa miséricorde envers les hommes. »

Ainsi parlait Zarathoustra
IIe partie.
« Des miséricordieux ».

L’OFFRANDE DE MIEL

Et de nouveau les mois et les ans passèrent sur l’âme de Zarathoustra sans qu’il y prît garde, mais ses cheveux blanchissaient. Un jour qu’assis sur une pierre à l’entrée de sa caverne, il regardait au loin sans rien dire, – or on voyait la mer de là-haut et l’on dominait un enchevêtrement d’abîmes – ses animaux rôdaient soucieux autour de lui, puis finirent par se placer en face de lui.

« Ô Zarathoustra, dirent-ils, est-ce ton bonheur que tu cherches à l’horizon ? »

– « Qu’importe le bonheur ! répondit-il, il y a longtemps que je ne suis plus à l’affût du bonheur, je suis à l’affût de mon œuvre. »

– « Ô Zarathoustra, reprirent-ils, tu dis cela comme si tu étais rassasié de bonheur. Tu baignes, n’est-ce pas, dans un lac de bonheur azuré ? »

– « Fripons que vous êtes, répondit Zarathoustra en souriant, que vous savez bien choisir votre parabole ! Mais vous savez aussi que mon bonheur est pesant, et non semblable à l’onde liquide ; il me pèse et m’obsède et s’attache à moi comme de la poix fondue. »

Alors les animaux se remirent à tourner autour de lui, pensifs, puis derechef s’arrêtèrent en face de lui. « Ô Zarathoustra, dirent-ils, est-ce donc là, *pourquoi* ton teint devient de plus en plus noirâtre et jaune, alors que tes cheveux qui blanchissent deviennent pareils au chanvre ? Prends garde de tomber dans cette poix dont tu parles ! » – « Que dites-vous là, mes animaux ? dit Zarathoustra en riant. En vérité, j’ai blasphémé en faisant allusion à la poix. Il ne m’est rien arrivé que ce qui advient à tous les fruits qui mûrissent. C’est le *miel* qui coule dans mes veines qui m’épaissit le sang et rend mon âme plus taciturne. » – « Sans doute, ô Zarathoustra, répondirent les animaux en se blottissant contre lui ; mais ne veux-tu pas monter aujourd’hui sur quelque haute montagne ? L’air est pur et la vue plus belle que jamais. » – « Oui, mes animaux, répondit-il, votre conseil est excellent et tout à fait selon mon cœur ; je gravirai dès aujourd’hui quelque haute cime. Mais ayez soin que je trouve là-haut du miel, tout un rayon doré de miel jaune et blanc, savoureux et glacé. Car sachez que je veux faire là-

haut l’offrande du miel. »

Mais quand Zarathoustra eut atteint la hauteur, il renvoya les animaux qui l’avaient accompagné et se retrouva seul ; alors il rit de tout son cœur, jeta les yeux autour de lui et parla ainsi :

« Si j’ai parlé de miel, et de l’offrande du miel, c’était une ruse oratoire et en vérité une utile folie. Ici, sur cette hauteur, je puis parler plus librement que devant les cavernes des anachorètes et leurs animaux familiers.

Il s’agit bien d’offrande ! Si je gaspille ce qu’on me donne, moi le prodigue aux mille mains, appellerai-je cela une offrande ?

Et si j’ai réclamé du miel, c’était pour en faire un appât ; je souhaitais ce doux et visqueux breuvage dont sont friands les ours les plus renfrognés et d’étranges oiseaux d’humeur morose et méchante :

– l’appât le plus apprécié des chasseurs et des pêcheurs. Car s’il est vrai que le monde est une forêt noire peuplée de bêtes sauvages, le paradis de tous les chasseurs farouches, il me paraît ressembler encore plus à une mer riche et sans fond,

– une mer pleine de poissons et de crabes bariolés qui tenteraient les dieux eux-mêmes de se faire pêcheurs et lanceurs de filets, tant cette mer est riche en monstres merveilleux, grands et petits !

Le monde humain surtout, la mer humaine : où je lance ma ligne dorée en disant : « Ouvre-toi, abîme humain ! »

Ouvre-toi, jette à mes pieds tes poissons et tes crabes scintillants. J’ai pris le meilleur de mes appâts pour pêcher aujourd’hui les plus étranges poissons-hommes.

L’appât que je lance à tous les vents, c’est mon bonheur ; je le lance au près et au loin, au levant, au midi et au couchant, dans l’espoir que de nombreux poissons-hommes viendront mordre et frétiller au bout de mon bonheur.

Puis quand ils auront mordu à mes hameçons aigus et bien dissimulés, je les tirerai jusqu’à *ma propre* hauteur, ces goujons des profondeurs aux teintes bariolées, péchés par le plus malin de tous les pêcheurs d’hommes.

Car c’est bien là ce que je suis au fond et par nature : tirant, attirant, soulevant, élevant – haleur, éleveur et éducateur – et ce n’est pas en vain que je me suis dit naguère : « Deviens qui tu es. »

Aux hommes désormais de *monter* jusqu’à moi. Car j’attends encore les signes qui m’avertiront que l’heure est venue de mon déclin ; je ne redescendrai pas de moi-même chez les hommes ; ainsi le veut mon destin.

C’est pourquoi je demeure en attente sur ces hautes cimes, rusé et railleur, sans impatience ni patience, comme un homme qui aurait désappris la patience, car il n’a plus rien à supporter.

Mon destin, en effet, me laisse du répit ; sans doute m’a-t-il oublié. Ou bien il est allé s’asseoir à l’ombre sur une grosse pierre et s’occupe à attraper des mouches.

Et en vérité je lui sais gré, à mon destin éternel, de ce qu’il ne me harcèle ni ne me presse, mais me laisse le temps de faire des farces et de jouer des tours, si bien qu’aujourd’hui c’est pour pêcher des poissons que j’ai gravi cette haute montagne.

A-t-on jamais pris des poissons au sommet des montagnes ? Et quand même ce que je cherche et ce que je fais ici serait folie, n’est-ce pas mieux que de s’aigrir dans l’attente, et de jaunir et de verdir –

– de devenir un furieux raidi dans son attente, un orage sacré hurlant du haut des montagnes, un impatient qui crie aux vallées : « Écoutez-moi ou je vous fouaillerai avec les verges de Dieu. »

Non que j’en veuille à de pareils enragés – ils sont tout juste bons à me faire rire. Il faut bien qu’ils soient impatients, ces gros tambours bruyants qui veulent à tout prix se faire entendre, maintenant ou jamais.

Mais moi et mon destin, nous ne nous adressons pas au présent – nous ne nous adressons pas non plus à « jamais » – nous avons toute la patience et tout le temps qu’il faut, et au-delà, pour attendre le moment de parler. Car il viendra nécessairement et ne passera pas sans s’arrêter.

Qui est celui-là qui viendra nécessairement et ne passera pas sans s’arrêter ? C’est notre grand Hazar, le grand et lointain empire de l’homme, le millénium de Zarathoustra.

À quelle distance est ce « lointain » ? Que m’importe ! Mais il ne m’en semble pas moins certain – c’est sur cette base solide que je me tiens d’aplomb, sur mes deux pieds,

– sur une base éternelle, sur la dure roche originelle, sur ce massif antédiluvien, plus haut et plus dur que tout autre, où se rencontrent tous les vents comme sur une ligne de partage, chacun demandant : où sont-ils, d’où soufflent-ils et dans quelle direction ?

Ris donc, ris, ma claire et saine malice. Du haut des cimes lance le scintillement de ton rire moqueur. Et que ton scintillement attire à moi les plus beaux des poissons-hommes.

Et tout ce qui m’appartient *à moi* dans toutes les mers, l’en-moi-et-pour-moi de toutes choses – *cela*, pêche-le-moi, *cela*, amène-le-moi ici ; voilà ce que j’attends, moi le plus malin de tous les pêcheurs.

Élance-toi, ma ligne ! Enfonce-toi, pénètre, appât de mon bonheur ! Distille ta rosée la plus suave, miel de mon cœur ! Mords, mon hameçon, mords au ventre tous les noirs chagrins !

Élance-toi, élance-toi, ô mon regard ! Oh ! que de mers autour de moi, que d'avenirs humains qui commencent à poindre ! Et au-dessus de moi, oh ! cette paix aux teintes de rose ! Ce silence sans nuages ! »

LE CRI DE DÉTRESSE

Le lendemain Zarathoustra alla de nouveau s'asseoir sur sa pierre tandis que ses animaux erraient de par le monde, en quête de provende nouvelle et aussi de miel nouveau ; car Zarathoustra avait employé et prodigué jusqu'à la dernière goutte du miel ancien. Mais comme il méditait, son bâton à la main, et l'ombre de son corps se dessinant sur le sol, sans penser à soi ni à son ombre, – il prit peur soudain et tressaillit, car à côté de son ombre il en discernait une seconde. Et comme il se levait, jetant autour de lui un rapide regard circulaire, voici, le Prophète se tenait à ses côtés, le même qu'il avait naguère nourri et abreuvé à sa table, le Prophète de la grande lassitude, celui qui enseignait : « Tout se vaut, rien ne vaut la peine, le monde n'a pas de sens, le savoir nous étouffe. » Mais depuis lors il avait changé et Zarathoustra le dévisageant avec insistance sentit son cœur se serrer, tant il vit passer sur ces traits de mauvais présages et d'éclairs grisâtres et cendreux.

Le Prophète, comprenant ce qui se passait dans l'âme de Zarathoustra, se passa la main sur le visage comme pour en effacer les traits ; et Zarathoustra fit de même. Et s'étant ainsi ressaisis et raffermis en silence, ils se tendirent la main, en signe qu'ils voulaient renouer connaissance.

– « Sois le bienvenu, dit Zarathoustra, Prophète de la grande lassitude. Je n'ai pas oublié que tu as été mon convive et mon hôte naguère. Mange et bois avec moi aujourd'hui encore, et pardonne si c'est un vieil homme jovial qui prend place à tes côtés. » – « Un vieil homme jovial ? répondit le Prophète en hochant la tête. Mais qui que tu sois ou prétendes être, ô Zarathoustra, tu ne joueras plus longtemps ce rôle sur cette hauteur ; bientôt ta barque ne sera plus en port sûr. » – « Suis-je donc en port sûr ? » demanda Zarathoustra en riant. – « Les vagues ne cessent de monter autour de ta montagne, répondit le Prophète, les vagues de la grande détresse et de la grande affliction ; bientôt elles soulèveront ta barque et elles t'emporteront. » – Zarathoustra garda le silence d'un air surpris. – « N'entends-tu rien encore ? poursuivit le Prophète. N'entends-tu pas ce murmure et ce grondement qui montent de l'abîme ? » – Zarathoustra de nouveau garda le silence en prêtant l'oreille ; alors il entendit un long, long cri

que les abîmes se lançaient et se renvoyaient de l'un à l'autre, car aucun ne voulait le garder pour soi, tant il était discordant.

« Méchant Prophète, dit enfin Zarathoustra ; c'est un cri de détresse et un cri humain ; il monte sans doute de quelque noir océan. Mais que m'importe la détresse humaine ? Le dernier péché qui m'est réservé, tu sais quel nom il porte ? »

– « La *pitié*, répondit le Prophète d'un ton pathétique en levant les deux mains. Ô Zarathoustra, je suis venu t'induire à commettre ton dernier péché. »

Et à peine eut-il prononcé ces mots que le cri retentit derechef, plus prolongé, plus angoissé qu'auparavant, et déjà beaucoup plus proche. « Entends-tu, entends-tu, ô Zarathoustra, s'écria le Prophète. C'est à toi qu'il s'adresse ; il te dit : Viens, viens, *viens*, il est temps, il est grand temps ! »

Là-dessus Zarathoustra garda le silence, troublé et bouleversé en lui-même. Enfin il demanda comme doutant de soi : « Et qui est-ce qui m'appelle là-bas ? »

– « Tu le sais bien, répondit le Prophète. Pourquoi feindre ? C'est *l'Homme supérieur* qui clame vers toi. »

– « L'Homme supérieur ? s'écria Zarathoustra saisi de terreur. Que veut-il *celui-là*, que me veut-il ? L'Homme supérieur ? Qu'a-t-il à chercher ici ? » – et tout son corps se couvrit de sueur.

Mais le Prophète, sans répondre à la question angoissée de Zarathoustra, tendait l'oreille vers ce qui montait des profondeurs. Cependant, comme il y eut un silence prolongé, il détourna les yeux et vit Zarathoustra debout et tremblant devant lui.

« Ô Zarathoustra, déclara-t-il d'une voix attristée, tu n'as pas l'air d'un homme à qui son bonheur fait tourner la tête ; il va te falloir danser, de peur que tu ne tombes tout d'un coup.

Mais même si tu voulais danser et faire tous tes entrechats devant moi, personne n'affirmerait à te voir que tu es le seul homme au monde à connaître la joie.

C'est en vain que l'on chercherait cet homme-là sur cette cime ; on y trouverait bien des cavernes et des repaires et des cachettes pour ceux qui veulent se cacher, mais on n'y trouverait pas des mines de bonheur, des trésors et des filons vierges, pleins de l'or du bonheur.

Le bonheur ! Comment trouver le bonheur chez ces enterrés vivants, chez ces solitaires ! Faudra-t-il que j'aille encore quérir le bonheur aux îles Fortunées ou au loin sur des mers oubliées ?

D'ailleurs tout se vaut, rien ne vaut la peine, inutile de chercher, il n'y a plus d'îles Fortunées. »

Ainsi gémissait le Prophète ; mais à son dernier gémissement Zarathoustra

recouvra sa lucidité et son assurance, comme celui qui d'un profond abîme remonte à la lumière. « Non, non, non, et trois fois non ! s'écria-t-il d'une voix forte en se lissant la barbe. *Cela*, je le sais mieux que toi. Il y a encore des îles Fortunées ! *Là-dessus*, ce n'est pas à toi de parler, vieux geignard !

Là-dessus, cesse ce clapotis, nuage de pluie d'avant midi ! Ne vois-tu pas que je suis inondé de ta tristesse et trempé comme un barbet ?

Je vais me secouer à présent et me *sauver* loin de toi pour me sécher ; n'en sois point surpris. Tu me trouves discourtois ? Mais c'est *moi* qui tiens cour ici.

Quant à ton Homme supérieur, en bien, je vais me mettre au plus tôt à sa recherche dans ces forêts. C'est *de là* qu'est venu son cri. Peut-être est-il menacé par quelque bête féroce.

Il est sur *mes* terres, où je ne veux pas qu'il lui arrive malheur ! Et en vérité il ne manque pas de bêtes féroces dans mes environs. »

Parlant ainsi, Zarathoustra se détourna et voulut s'éloigner. Alors le Prophète lui dit : « Ô Zarathoustra, tu es un fripon.

Je vois bien que tu veux te débarrasser de moi. Tu préfères même t'enfoncer dans les forêts et y poursuivre les bêtes féroces.

Mais à quoi cela te servira-t-il ? Tu me retrouveras ce soir ; je serai là dans ta caverne, patient et pesant comme une souche – et je t'attendrai. »

« Soit ! lui jeta Zarathoustra tout en s'éloignant ; et tout ce qui est à moi dans ma caverne est aussi à toi, ô mon hôte.

Mais si tu y trouves encore du miel, lèche ce qu'il en reste, ours bourru que tu es, et tâche d'adoucir ton humeur. Car il importe que ce soir nous soyons tous deux de bonne humeur,

de bonne humeur et heureux que ce jour s'achève. Et toi-même tu danseras au son de mes chansons, comme mon ours savant.

Tu n'y crois pas ? Tu secoues la tête ? Allons, courage, vieil ours ! Car moi aussi, – je suis prophète ! »

Ainsi parlait Zarathoustra.

DIALOGUE AVEC LES ROIS

1

Zarathoustra n’avait pas encore fait une heure de chemin dans ses montagnes et ses forêts, qu’il aperçut soudain un étrange cortège. Sur la route qu’il allait prendre pour descendre s’avançaient deux Rois parés de couronnes et de ceintures de pourpre, bariolés comme des flamants ; ils poussaient devant eux un âne bâté. « Que viennent faire ces Rois dans mon domaine ? » se dit Zarathoustra surpris en son cœur ; et vite il se cacha derrière un buisson. Mais comme les Rois approchaient, il dit à demi-voix, comme se parlant à lui-même : « Voilà qui est étrange, bien étrange ! Comment cela peut-il s’agencer ? Je vois deux Rois – et un seul âne ! »

Alors les deux Rois firent halte en souriant et regardèrent du côté d’où venait la voix, puis se regardèrent l’un l’autre bien en face : « Voilà des choses que l’on pense aussi chez nous, dit le Roi de droite, mais on ne les dit pas. »

Mais le Roi de gauche haussa les épaules et répondit : « C’est sans doute un chevrier, ou un solitaire qui a vécu trop longtemps dans la seule société des rochers et des arbres. L’absence de société corrompt aussi les bonnes mœurs. »

– « Les bonnes mœurs ? répliqua l’autre Roi avec humeur et amertume. À quoi avons-nous cherché à nous soustraire ? N’est-ce pas aux bonnes mœurs justement ? À la « bonne société » ?

Mieux vaut, certes, vivre avec des ermites et des chevriers qu’avec cette plèbe dorée, fausse et outrageusement fardée, qui s’intitule la « bonne société »,

– bien qu’elle porte le nom de « noblesse ». Mais tout y est faux et pourri, le sang d’abord, à cause de vieilles maladies pernicieuses et de guérisseurs plus pernicieux encore.

Ce qu’il y a de meilleur, ce que je préfère, de nos jours, c’est un paysan robuste, grossier, matois, entêté, résistant ; il n’y a rien de plus noble de nos jours.

Le paysan est ce que nous avons de meilleur aujourd’hui, et la race paysanne devrait dominer. Mais c’est la populace qui domine – je ne m’y laisserai plus tromper. Or qui dit populace dit métissage.

Métissage populacier : tout y est mélangé à tout, saints et gredins, hobereaux et juifs, et toutes les bêtes de l’arche de Noé.

Bonnes mœurs ! Tout est faux et pourri chez nous. On ne vénère plus rien. C’est *là* ce que nous avons fui. Ce sont des chiens doucereux et importuns ; ils s’occupent à dorer des palmes.

Le dégoût qui m’étrangle, c’est que même nous, les Rois, nous soyons, attifés

et déguisés que nous sommes, dans la splendeur vétuste et fanée de nos pères, pareils à des médailles que l'on offre aux plus bêtes et aux plus rusés et à tout ce qui trafique aujourd'hui du pouvoir.

Nous ne sommes pas les premiers – et nous sommes forcés d'en *faire semblant*, c'est une supercherie qui a fini par nous inspirer satiété et dégoût.

Nous avons voulu fuir la canaille, tous ces braillards, ces mouches à viande qui tiennent la plume, ce relent de boutiquiers, ces ambitions frétillantes, cette haleine empuantie – fi donc ! vivre parmi la canaille !

Être les premiers parmi la canaille – fi donc ! Ah ! dégoût, dégoût, dégoût ! À quoi sommes-nous encore bons, nous autres Rois ? »

– « Voilà ton ancien mal qui te reprend, dit ici le Roi de gauche ; c'est le dégoût qui te reprend, mon pauvre frère. Mais tu le sais, quelqu'un nous écoute. »

Zarathoustra qui pendant ces discours avait été tout yeux tout oreilles sortit alors de sa cachette, s'avança vers les Rois et dit :

« Celui qui vous écoute, et qui vous écoute avec plaisir, ô Rois, s'appelle Zarathoustra.

Je suis Zarathoustra, celui qui a jadis proclamé : « À quoi bon les Rois ? » Excusez-moi, mais j'ai été heureux de vous entendre dire : « À quoi sommes-nous encore bons, nous les Rois » ?

Mais vous êtes ici dans *mon* domaine et sous ma loi. Que pouvez-vous bien venir chercher dans mon royaume ? Mais peut-être avez-vous *trouvé*, chemin faisant, celui que *je* cherche, l'Homme supérieur ? »

Quand les Rois entendirent ces paroles, ils se frappèrent la poitrine et s'écrièrent d'*une seule* voix : « Nous sommes démasqués !

Le glaive de ta parole ouvre une brèche dans les plus épaisses ténèbres de nos cœurs. Tu as découvert notre détresse, car voici, c'est pour découvrir l'Homme supérieur que nous nous sommes mis en route –

– l'homme qui nous est supérieur, bien que nous soyons Rois. Nous lui amenons cet âne. Car l'Homme supérieur doit être aussi le maître suprême sur terre.

Le malheur le plus cruel qui puisse frapper l'humanité, c'est que les puissants de la terre ne soient pas les premiers en valeur. Tout est alors faussé, tordu, défiguré.

Et s'il arrive que les plus vils de tous aient le pouvoir, ceux qui sont plus bestiaux qu'humains, la populace gagne en prix de jour en jour et finalement la vertu populacière proclame : « Voici, moi seule je suis la Vertu ! » »

– « Qu'ai-je entendu ? dit Zarathoustra. Que de sagesse chez des Rois ! J'en suis enchanté, en vérité, et j'ai déjà envie d'en faire un couplet,

même si ce couplet ne plaît pas à toutes les oreilles. Il y a longtemps que j'ai oublié l'art de ménager les longues oreilles. Allons ! Courage !

(Mais il arriva qu'ici l'âne prit aussi la parole, et prononça distinctement et avec humeur ces mots : I-A !)

Un jour – et l'on me dit que c'était en l'An Un –

La Sibylle disait, ivre sans avoir bu :

« Malheur, tout à présent va de mal en pis !

« Déchéance ! Déchéance ! Jamais le monde ne chût si bas.

« Rome finit en putain pour mourir au bordeau,

Son César déchu en bête, et Dieu lui-même – devenu Juif ! » »

2

Les Rois goûtèrent fort ce couplet. Mais le Roi de droite dit : « Que nous avons bien fait, ô Zarathoustra, de nous mettre en quête de toi !

Car tes ennemis nous montraient ton image dans leur miroir ; tu y faisais une grimace si diabolique et si sardonique, que nous avions peur de toi.

Mais malgré tout, tes maximes nous chatouillaient agréablement l'oreille et le cœur. Aussi avons-nous fini par nous dire : « Qu'importe sa figure !

Nous voulons *entendre* celui qui enseigne : « Vous aimerez la paix comme le moyen de guerres nouvelles, et la paix brève plutôt que la longue ! »

Personne n'a jamais tenu de propos aussi belliqueux. « Qu'est-ce qui est bon ? C'est d'être brave. La bonne guerre sanctifie toutes les causes. »

Ô Zarathoustra, en écoutant ces paroles le sang de nos pères s'est ému en nous ; c'est ainsi que le printemps parle aux vieilles futailles.

Quand les glaives s'entrecroisaient, pareils à des serpents mouchetés de rouge, alors nos pères trouvaient la vie bonne ; le soleil de la paix leur paraissait tiède et mou, la longue paix leur faisait honte.

Comme ils soupiraient, nos pères, quand ils voyaient sécher dans l'inaction les glaives étincelants pendus au mur ! Comme ils avaient soif de guerres ! Car l'épée a soif de sang et étincelle de désir. »

Tandis que les Rois bavardaient ainsi, parlant avec animation de la félicité de leurs pères, il vint à Zarathoustra une légère envie de se moquer de leur enthousiasme – car c'étaient visiblement des Rois très pacifiques qu'il avait devant lui, avec leurs vieux visages affinés. Mais il se contint. « Allons ! dit-il, voici le chemin ; c'est là-haut que se trouve la caverne de Zarathoustra ; et nous allons terminer cette journée par une longue soirée. Mais à présent un appel de détresse m'oblige à m'éloigner de vous en toute hâte.

C'est un honneur pour ma caverne que des Rois daignent s'y asseoir pour m'attendre – mais sans doute vous faudra-t-il attendre longtemps.

Toutefois, qu'importe ? Où est-on mieux dressé à attendre, de nos jours, que dans les cours ? Et toute la vertu des Rois, la seule qui leur ait été laissée, n'est-ce pas aujourd'hui de *savoir attendre* ? »

Ainsi parlait Zarathoustra.

LA SANGSUE

Et Zarathoustra s'éloigna pensif, s'enfonçant de plus en plus dans les forêts et longeant des espaces marécageux ; mais comme il arrive quand on réfléchit à des choses difficiles, il buta par mégarde sur un homme. Et voici que soudain un cri de douleur et deux jurons et vingt injures lui giclèrent à la face – de telle sorte que dans son effroi il leva son bâton et frappa celui qu'il avait déjà heurté. Mais aussitôt il se ressaisit et se mit à rire en son cœur de la folie qu'il venait de faire.

« Pardonne-moi, dit-il à celui qu'il venait de heurter et qui s'était relevé furieux pour s'asseoir aussitôt, pardonne-moi et écoute avant toute chose une parabole.

Comme un voyageur qui rêve à des choses lointaines heurte par mégarde, dans une rue solitaire, un chien endormi par terre au soleil,

comme tous deux sursautent et s'invectivent, pareils à des ennemis mortels, tous deux en proie à une peur mortelle, – ainsi en est-il advenu de nous.

Et pourtant, et pourtant – comme il s'en est fallu de peu qu'ils s'embrassent, ce chien et ce solitaire ! Ne sont-ils pas – tous deux – solitaires ? »

« Qui que tu sois, dit l'offensé toujours furieux, ta parabole me blesse à l'égal

de ton coup de pied.

Regarde un peu si je suis un chien. » Et se remettant sur ses pieds, il tira un bras nu hors du marécage. Car il était auparavant couché de tout son long sur le sol, caché et méconnaissable, comme ceux qui guettent le gibier d'eau.

« Mais que fais-tu donc ? s'écria Zarathoustra épouvanté, car il voyait sur le bras nu le sang ruisseler en abondance. Que t'est-il arrivé ? Malheureux, est-ce une bête cruelle qui t'a mordu ? »

L'homme ensanglanté riait malgré sa colère. « Que t'importe ? dit-il en faisant mine de s'éloigner. Je suis chez moi ici, dans mon domaine. On a beau me poser des questions, il n'y a guère de chance que je réponde à un rustre. »

« – Tu te trompes, fit Zarathoustra avec compassion en le retenant. Tu te trompes, tu n'es pas chez toi ici, mais dans mon domaine, et je n'entends pas qu'il y arrive malheur à qui que ce soit.

Appelle-moi comme tu voudras, je suis tel que je dois être. Le nom que je me donne, c'est Zarathoustra.

Courage ! ce chemin mène à la caverne de Zarathoustra. Ce n'est pas loin. Ne veux-tu pas venir chez moi panser tes plaies ?

Tu n'as pas eu de chance dans cette vie, malheureux : d'abord une bête t'a mordu, puis un homme t'a foulé aux pieds. »

Mais quand celui qu'il avait heurté entendit le nom de Zarathoustra, il devint tout autre. « Que m'arrive-t-il donc ? s'écria-t-il. Qu'y a-t-il au monde qui m'importe hormis ce seul homme, Zarathoustra, et ce seul animal qui vive de sang humain, la sangsue ?

C'est à cause de cette sangsue que j'étais là couché dans le marécage comme un pêcheur, et déjà mon bras étendu portait dix morsures et voici qu'une sangsue plus belle, Zarathoustra en personne, vient goûter à mon sang.

Ô bonheur ! ô miracle ! Béni soit le jour qui m'a conduit dans ce marécage ! Bénie soit la meilleure ventouse, la plus vivante qui vive aujourd'hui ! Béni soit Zarathoustra, la grande sangsue de la conscience ! »

Ainsi parlait l'homme piétiné. Et Zarathoustra prenait plaisir à ses paroles et à ses façons délicates et respectueuses. « Qui es-tu ? demanda-t-il en lui tendant la main. Il reste bien des points à élucider et à éclaircir entre nous, mais déjà il me semble que le jour se lève, clair et pur. »

« Je suis le *Scrupuleux de l'Esprit*, répondit son interlocuteur, et en ce qui concerne les choses de l'esprit il n'en est guère qui se montre plus sévère, plus rigoureux ou plus dur que moi, si ce n'est celui qui fut en cela mon maître, j'ai nommé Zarathoustra.

Plutôt ne rien savoir que de savoir beaucoup à moitié. Plutôt être un fou à ma guise qu'un sage au goût d'autrui. Moi, je vais au fond des choses.

Qu’importe que ce fond soit grand ou petit, qu’il s’appelle le marécage ou le ciel ? Un fond grand comme la main me suffit, pourvu qu’il soit un fond et une base véritables.

Un fond grand comme la main suffit pour qu’on s’y tienne. En matière de conscience scientifique, rien n’est petit ni grand.

– Tu es peut-être le spécialiste de la sangsue ? demanda Zarathoustra. Et tu étudies sans doute à fond la sangsue, esprit scrupuleux ?

– Ô Zarathoustra, répliqua le blessé, ce serait un sujet immense. Comment pourrais-je avoir de telles prétentions ?

Mais le domaine où je suis connaisseur et passé maître, c’est le *cerveau* de la sangsue. C’est là *mon* univers.

Et c’est vraiment un univers. Mais pardonne si je laisse parler ici mon orgueil, car dans ce domaine je n’ai pas d’égal. C’est pourquoi je peux dire que c’est mon domaine.

Depuis combien de temps ne me suis-je pas attaché à cet *unique* sujet, le cerveau de la sangsue, craignant toujours que la vérité glissante ne m’échappe sur ce point précis. C’est là *mon* domaine.

C’est pour cela que j’ai tout jeté pardessus bord, c’est pour cela que tout le reste m’est devenu indifférent ; et ma noire ignorance commence à la frontière même de mon savoir.

Ma conscience spirituelle exige que je sache une seule chose et rien d’autre. J’ai horreur de tous les esprits à demi faits, de tous les esprits nébuleux, flottants, exaltés.

Où cesse ma probité, je suis aveugle et je veux l’être. Mais où je veux savoir, je veux aussi être probe, c’est-à-dire dur, sévère, rigoureux, cruel, impitoyable.

Ce que tu as dit un jour toi-même, ô Zarathoustra, que « l’esprit, c’est la vie tranchant dans sa propre chair », c’est cette parole qui m’a conduit vers ta doctrine, c’est elle qui m’a séduit. Et en vérité, c’est au prix de mon sang que j’augmente mon propre savoir !

– « Comme le prouve l’évidence », dit Zarathoustra. Car le sang coulait toujours du bras nu du Scrupuleux. Dix sangsues s’y étaient fixées.

– « Ô singulier compagnon ! que de choses m’enseigne cette évidence. Je veux dire ta personne ! Et je ne devrais peut-être pas tout confier à tes oreilles austères.

Allons ! Séparons-nous ici. Mais j’aimerais te revoir. Ce chemin là-haut monte à ma caverne. J’aurais plaisir à t’y accueillir ce soir.

J’aimerais réparer envers ton corps le mal que je t’ai fait en te foulant aux pieds. C’est à quoi je songe. Mais à présent un cri de détresse m’appelle en toute hâte loin de toi. »

Ainsi parlait Zarathoustra.

L’ENCHANTEUR

1

Mais comme Zarathoustra contournait un rocher, il vit non loin de lui sur le même chemin un homme qui agitait ses membres comme un dément et qui finit par se coucher à plat ventre sur le sol. « Halte ! se dit alors Zarathoustra en son cœur, celui-là doit être l’Homme supérieur, c’est lui qui a poussé ce cri de détresse, je vais voir ce que je puis faire pour lui. » Mais étant accouru à l’endroit où l’homme gisait à terre, il vit un vieil homme tremblant aux yeux fixes, et tous ses efforts pour le remettre sur pied furent vains. Le malheureux ne semblait même pas s’apercevoir qu’il y eût quelqu’un auprès de lui ; au contraire, il continuait à regarder de côté et d’autre avec des gestes pitoyables, comme s’il était abandonné et isolé du monde entier. Enfin, après force tremblements, sursauts et recroquevillements sur lui-même, il se mit à se lamenter en ces termes :

Qui me réchauffera, qui m’aimera encore ?
Tendez-moi de brûlantes mains !
Donnez-moi des brasiers pour réchauffer mon cœur !
Me voilà gisant, frissonnant,
Pareil au moribond, dont on chauffe les pieds,
tout grelottant, hélas ! de fièvres inconnues,
tremblant sous les flèches aiguës et glacées des frimas,
traqué par toi, Pensée

indicible, voilée, atroce,
chasseur embusqué derrière les nuées ;
abattu, foudroyé par toi,
œil moqueur, qui me fixes du fond des ténèbres,
tel je suis là gisant,
convulsé, tordu, torturé
par tous les éternels supplices,
frappé
par toi, chasseur cruel,
par toi – Dieu inconnu !

Frappe, pénètre en moi !
Redouble !
Perce, brise ce cœur !
Quelle est cette torture
aux flèches émoussées ?
Pourquoi me regarder encore,
éternel affamé de la souffrance humaine,
pourquoi me foudroyer de tes yeux divins et cruels ?
Tu ne veux pas ma mort,
seulement mon martyre !
À quoi bon – *me* martyriser,
ô Dieu cruel, Dieu inconnu ?
Ha ! Te voilà qui viens en tapinois
au cœur de cette nuit profonde.
Que me veux-tu ? Parle !
Tu me presses, tu me foules,
hélas ! de bien trop près déjà !
Va-t'en, va-t'en !
Tu m'entends respirer ?
Tu écoutes battre mon cœur ?
Ô jaloux !
jaloux de quoi ?
Va-t'en, va-t'en ! À quoi bon cette échelle ?

Tu veux *pénétrer*
dans mon cœur,
entrer dans nos pensées,
dans mes plus secrètes pensées ?

Voleur éhonté – inconnu !
Que veux-tu dérober ?
Dis, que veux-tu surprendre ?
Que veux-tu m'extorquer à force de tortures ?
Tortionnaire !
Oh ! – Dieu bourreau !
Ou veux-tu me voir, comme un chien,
me rouler à tes pieds,
et soumis, hors de moi, ravi,
t'adorer – remuant la queue ?

C'est en vain ! Blesse-moi encore,
cruel aiguillon ! Non,
je ne suis pas ton chien – ton gibier seulement,
chasseur cruel,
ta plus orgueilleuse capture,
brigand d'au-delà des nuées.
Parle enfin,
que veux-tu de *moi*, voleur de grand chemin,
voilé d'éclairs, parle, Inconnu !
Que *veux*-tu, [inconnu] – Dieu ?

Quoi ? Ma rançon ?
Pourquoi vouloir une rançon ?
Mais demande beaucoup, mon orgueil t'en avise !
et parle en peu de mots – mon autre orgueil te le conseille.

Haha !
C'est *moi* que tu veux ? Moi ?
Moi ? Tout entier ?
Haha !

Et tu me martyrises, fou que tu es.
Tu martyrises mon orgueil !
Donne-moi plutôt de l'*amour*. Qui me réchauffera ?
Qui m'aimera encore ?
Donne-moi de brûlantes mains !
Donne-moi des brasiers pour réchauffer mon cœur !
Donne-moi, à moi solitaire,

que la glace sept fois redoublée sur mon cœur
a fait si désireux, hélas !
désireux – même d'ennemis –
donne-moi, – plutôt donne-toi,
cruel ennemi,
donne-toi – à moi !

Disparu !
Envolé, lui aussi,
mon dernier, mon seul compagnon,
mon grand ennemi,
mon inconnu,
mon divin bourreau !

Non ! Reviens
avec tous tes supplices,
reviens vers le dernier de tous les solitaires !
Oh ! reviens !
Tous les ruisseaux de mes pleurs
courent vers toi.
L'ultime flamme de mon cœur
s'anime pour *toi*.
Oh ! reviens,
toi, mon Dieu inconnu ! Toi ma douleur ! Toi mon dernier – bonheur !

2

Mais ici Zarathoustra n'y put tenir plus longtemps, il saisit son bâton et frappa

de toutes ses forces le pleureur. « Arrête ! lui cria-t-il avec un rire de colère, arrête, comédien, faux-monnayeur, fieffé menteur ! Je te reconnais bien !

Va, je t'échaufferai bien les jambes, moi, méchant Enchanteur, je m'y entends à faire suer ceux qui te ressemblent ! »

– « Arrête ! dit le vieil homme en sautant sur ses pieds. Cesse de me frapper, ô Zarathoustra, je faisais cela par jeu.

Cela fait partie de mon art. Je voulais te mettre à l'épreuve en te donnant cette preuve de mon art. Et en vérité tu m'as bien démasqué.

Mais toi aussi, tu m'as donné une preuve appréciable de ce que tu sais faire. Tu es *dur*, sage Zarathoustra, tu frappes fort avec tes « vérités », de moi ton gourdin extirpe – *cette* vérité. »

– « Ne me flatte pas, répliqua Zarathoustra encore irrité et assombri, comédien que tu es. Tu es faux : pourquoi parles-tu – de vérité ?

Paon des paons, mer de vanité, *quelle* comédie m'as-tu jouée là, sinistre enchanteur ! *Qui* voulais-tu m'obliger à reconnaître en toi en t'écoutant gémir et te lamenter de la sorte ? »

– « Je jouais le rôle du *Pénitent de l'esprit*, dit le vieil homme, c'est toi qui as naguère inventé ce mot – le poète, le magicien qui finit par tourner contre soi-même son esprit, l'homme qui s'étant transformé intérieurement se congèle au contact de sa mauvaise science, de sa mauvaise conscience.

Et, avoue-le, il t'a fallu du temps, ô Zarathoustra, pour découvrir mon artifice et mon mensonge. Tu *croyais* vraiment à ma détresse quand tu nte soutenais la tête à deux mains.

Je t'ai entendu te lamenter : « On l'a trop peu aimé, trop peu aimé. » L'idée de t'avoir si bien abusé faisait exulter ma malice au-dedans de moi. »

– « Tu as pu tromper de plus malins que moi, dit Zarathoustra durement. Je ne me méfie pas des imposteurs, c'est pour moi une *nécessité* que d'ignorer la prudence ; mon destin le veut ainsi.

Mais toi, tu *dois* mentir de toute nécessité ; je te connais assez pour le savoir. Tout ce que tu dis est à double, triple, quadruple et quintuple sens. Même ce que tu viens de m'avouer ne me semble ni assez vrai, ni assez faux, à mon gré.

Méchant faux-monnayeur, comment pourrais-tu faire autrement ? Tu farderais jusqu'à ta maladie si tu te montrais nu à ton médecin.

C'est ainsi que tu viens de farder sous mes yeux ton mensonge en me disant : « Je l'ai fait *seulement* par jeu. » Tu y avais mis du *sérieux* aussi, tu es dans une certaine mesure le Pénitent de l'esprit.

Je te devine : tu es pour tout le monde un enchanteur, mais aucun de tes mensonges, aucune de tes ruses n'agit plus sur toi – tu es désenchanté à tes propres yeux.

Tu as récolté le dégoût comme ta *seule* vérité. Il n'y a plus un mot de vrai en toi, mais ta lèvre est vraie – je veux dire le dégoût qui colle à ta lèvre. »

– « Mais qui es-tu donc ? s'écria alors le vieil Enchanteur d'une voix hautaine. Qui a le droit de me parler ainsi, à *moi* le plus grand de tous les vivants ? » Et il lança sur Zarathoustra un regard vert. Mais tout aussitôt il changea d'expression et dit tristement :

« Ô Zarathoustra, je suis las de tout cela – j'ai le dégoût de mes artifices, je ne suis pas *grand*, à quoi bon feindre ? Mais tu le sais, je cherche la grandeur.

J'ai voulu agir en grand homme, et j'ai séduit beaucoup de gens ; mais c'était un mensonge au-dessus de mes forces, j'en suis brisé.

Ô Zarathoustra, tout est mensonge en moi, mais je suis bien réellement brisé – cette brisure est ma *pure vérité* ! »

– « Cela te fait honneur, dit Zarathoustra d'un air sombre, abaissant et détournant le regard. Chercher la grandeur, cela te fait honneur, mais aussi cela te trahit. Tu n'es pas grand.

Vieil Enchanteur sinistre, *voilà* ce que tu as de meilleur et de plus honnête en toi, ce que je respecte en toi, c'est que tu t'es lassé de toi-même et que tu as déclaré : « Je ne suis pas grand. »

En cela je t'honore, en cela tu es bien réellement le Pénitent de l'esprit, ne fût-ce que le temps d'un souffle ou d'un clin d'œil, dans cet instant-là tu as été – vrai.

Mais, dis-moi, que cherches-tu ici dans ces forêts et ces rochers qui *m'appartiennent* ? Et à quelle épreuve voulais-tu me soumettre en te mettant en travers de mon chemin ?

En quoi voulais-tu *me* tenter ? »

Ainsi parlait Zarathoustra, les yeux étincelants. Le vieil Enchanteur garda d'abord le silence, puis il dit : « T'ai-je tenté ? j'ai seulement tenté de te trouver.

Ô Zarathoustra, je cherche un homme vrai, droit, pur, simple, sans équivoque, un homme de toute probité, un vase de sagesse, un saint de la Connaissance, un grand homme.

Ne le sais-tu pas, ô Zarathoustra, *je cherche Zarathoustra*. »

Et ici il y eut un long silence entre eux. Et Zarathoustra s'absorbait profondément en lui-même, les yeux clos. Puis revenant à son interlocuteur, il prit l'Enchanteur par la main et dit avec infiniment de courtoisie et de ruse :

« Allons ! Le chemin qui monte là-haut mène à la caverne de Zarathoustra. Tu pourras y aller chercher celui que tu désires trouver.

Et prends conseil de mes animaux, de mon aigle et de mon serpent ; ils t'aideront dans ta recherche. Mais ma caverne est grande.

Quant à moi, il est vrai, je n'ai jamais vu de grand homme. Les yeux les plus

subtils sont encore trop grossiers pour voir la grandeur. Nous vivons sous le règne de la populace.

J'ai déjà rencontré plus d'un homme occupé à se hausser et à se gonfler, et le peuple criait : Voyez quel grand homme ! Mais à quoi servent tous les soufflets de forge ? Il n'en sort jamais que du vent.

La grenouille, à force de se gonfler, finit par crever ; et le vent s'en échappe. Piquer au ventre un enflé, voilà ce que j'appelle un bon tour. Ecoutez cela, mes enfants !

Le présent appartient à la populace ; *sait*-on encore ce qui est grand, ce qui est petit ? Qui est-ce qui a réussi dans sa quête de la grandeur ? Un fou seulement. Les fous y réussissent.

Tu es en quête de grands hommes, singulier fou ? Qui donc t'a *enseigné* cette quête ? Est-ce le moment ? Entre toutes tes tentatives, pourquoi venir me tenter, méchant ? »

Ainsi parlait Zarathoustra, le cœur rasséréné, et il poursuivit en souriant sa marche.

HORS SERVICE

Mais peu de temps après que Zarathoustra se fut débarrassé de l'Enchanteur, il vit de nouveau un homme assis au bord de la route, un homme noir et long, au visage pâle et décharné ; et il en fut tristement impressionné. « Hélas ! se dit-il en son cœur, ce qui est assis là, c'est de la tristesse masquée, c'est une figure de prêtre, à ce qu'il me semble ; que veulent-ils, *ceux-là*, dans mon domaine ?

Quoi ! Je viens à peine d'échapper à cet Enchanteur – et il faut qu'un autre nécromant se mette en travers de ma route, –

quelqu'un de ces thaumaturges qui pratiquent l'imposition des mains, quelque sombre faiseur de miracles par la grâce de Dieu, quelque onctueux détracteur de la vie, que le diable emporte !

Mais le diable n'est jamais où il devrait être, il arrive toujours trop tard, maudit nain, sacré pied-bot ! »

Ainsi jurait Zarathoustra plein d'impatience en son cœur, décidé à passer rapidement devant l'homme en détournant le regard, mais voici qu'il en arriva tout autrement. En effet, l'homme assis l'avait aperçu au même instant ; et comme s'il avait trouvé à l'improviste quelque bonheur imprévu, il se leva d'un

bond et s’avança vers Zarathoustra.

« Qui que tu sois, ô voyageur, dit-il, viens en aide à un homme égaré qui cherche son chemin, à un vieillard à qui il risque d’arriver malheur.

Ce monde-ci m’est étranger et lointain, et j’ai entendu hurler des bêtes sauvages ; et celui qui aurait pu me protéger n’est plus.

J’étais en quête du dernier des hommes pieux, un saint ermite qui seul dans sa forêt n’avait pas encore entendu dire ce que tout le monde sait de nos jours. »

– « Qu’est-ce que tout le monde sait de nos jours ? demanda Zarathoustra. Est-ce peut-être que le vieux Dieu auquel tout le monde croyait autrefois n’existe plus ? »

– « Tu l’as dit, répondit tristement le vieillard. Et j’ai servi ce vieux Dieu jusqu’à sa dernière heure.

Mais maintenant je suis hors service, sans maître, bien que je ne sois pas libre ; je n’ai plus une heure qui me soit plaisante, si ce n’est dans mes souvenirs.

Je suis monté sur cette montagne pour y célébrer de nouveau une de ces fêtes qui conviennent à un vieux Pape et Père de l’Église – car sache-le, je suis le dernier Pape – la fête des pieux souvenirs et des rites divins.

Mais il se trouve qu’il est mort lui aussi, cet homme pieux entre tous, ce saint de la forêt qui louait son Dieu sans cesse, par ses chants et ses

J’ai trouve sa cabane, mais lui, je ne l’ai plus trouvé ; j’y ai vu deux loups qui l’appelaient en hurlant à la mort – car toutes les bêtes l’aimaient. Alors j’ai pris la fuite.

Étais-je donc venu en vain dans ces forêts et ces montagnes ? J’ai alors résolu en mon cœur d’en chercher un autre, le plus pieux parmi ceux qui ne croient pas en Dieu – j’ai résolu de chercher Zarathoustra ! »

Ainsi parla le vieillard, fixant d’un regard perçant son vis-à-vis ; mais Zarathoustra saisit la main du vieux Pape et la considéra longuement, plein d’admiration.

« Vois donc, saint Père, dit-il enfin, quelle belle main effilée ; la main d’un homme qui n’a jamais fait que bénir. Mais à présent c’est moi qu’elle tient solidement, moi que tu cherches, Zarathoustra.

Je suis Zarathoustra le sans-Dieu, qui dit : « Qui est plus impie que moi, que j’aille me mettre à son école ? »

Ainsi parlait Zarathoustra, et son regard perçait à jour les pensées et arrière-pensées du vieux Pape. Celui-ci reprit enfin :

« L’homme qui l’a le mieux aimé, le mieux possédé, est aussi celui qui l’a le mieux perdu.

Vois : je suis sans doute, de nous deux, le plus privé de Dieu. Mais qui oserait y trouver plaisir ? »

– « Tu l’as servi jusqu’à la fin ? demanda Zarathoustra d’un air rêveur, après un long silence. Tu sais comment il est mort ? Est-ce vrai, ce que l’on dit, que c’est la pitié qui l’a étouffé ?

Qu’ayant vu *l’homme* pendu à la Croix il n’a plus pu supporter que l’amour des hommes fût devenu pour lui un enfer et causât sa mort pour finir ? »

Mais le vieux Pape, sans répondre, détournait le regard d’un air farouche et son visage n’écrit que douleur et tristesse.

« Ne t’occupe plus de lui, reprit Zarathoustra après une longue réflexion, regardant toujours le vieillard dans le blanc des yeux.

Ne t’occupe plus de lui, il a disparu. Et bien que ce soit tout à ton honneur de ne vouloir dire que du bien de ce disparu, tu sais tout aussi bien que moi *quel* il était, et qu’il suivait de singulières voies. »

– « Pour le dire entre trois yeux, dit le vieux Pape un peu déridé (car il était borgne), sur le compte de Dieu j’en sais plus long que Zarathoustra en personne, et c’est justice.

Mon dévouement l’a servi pendant de longues années, mon vouloir se pliait en toute chose à son vouloir. Mais un bon serviteur sait tout, et bien des choses que son maître se dissimule à soi-même.

C’était un Dieu secret, plein de mystère. En vérité il n’a su se procurer un Fils que par des voies clandestines. À l’entrée de son credo se tient l’adultère.

Le célébrer comme un Dieu d’amour, c’est déprécier l’amour. Ce Dieu n’a-t-il pas aussi voulu être juge ? Mais l’amoureux est étranger à toute pensée de récompense ou de rétribution.

Il était dur et vindicatif dans sa jeunesse, ce Dieu venu d’Orient, et il édifia un enfer pour distraire ses favoris.

Mais il finit par devenir vieux et mou et flasque et compatissant, plus semblable à un grand-père qu’à un père, semblable surtout à une vieille grand-mère toute branlante.

Il se tenait là tout flétri au coin de son feu, se plaignant de ses mauvaises jambes, fatigué de vivre, fatigué de vouloir, et un jour il finit par périr étouffé par son excessive pitié. »

– « Et toi, vieux Pape, dit Zarathoustra en l’interrompant un instant, tu as vu tout cela de tes yeux ? C’est peut-être bien ainsi que cela s’est passé – ainsi, et aussi autrement, car les dieux, quand ils meurent, meurent de diverses morts.

Peu importe ! D’une manière ou de l’autre, d’une manière et de l’autre, il n’est plus. Il offusquait mes yeux et mes oreilles, c’est ce que j’ai à dire de pire contre lui.

J’aime tout ce qui a le regard limpide et la parole nette. Mais lui – tu le sais bien, vieux prêtre – il avait en lui quelque chose de tes manières à toi, des

manières de prêtre – il était ambigu.

Et il avait l'esprit confus. Combien de fois il s'est irrité contre nous, fumant de colère parce que nous le comprenions de travers ? Que ne s'exprimait-il plus nettement ?

Et si la faute était à nos oreilles, pourquoi nous avait-il donné de mauvaises oreilles ? S'il y avait de la fange dans nos oreilles, qui donc l'y avait mise ?

Il a échoué dans trop de ses créations, ce potier novice. Mais se venger sur ses poteries et sur ses créatures de ce qu'elles n'étaient pas réussies, – c'était un péché *contre le bon goût*.

En matière de piété aussi il existe un bon goût ; c'est ce bon goût qui a fini par dire : « Assez d'un *pareil* Dieu ! Plutôt n'avoir pas de Dieu, plutôt se tailler à soi-même sa destinée, plutôt être fou, plutôt être nous-mêmes dieux. » »

– « Qu'ai-je entendu ? dit ici le vieux Pape en dressant l'oreille. Ô Zarathoustra, tu es plus pieux que tu ne le penses, avec une pareille incroyance. C'est quelque Dieu présent en toi qui t'inspire ton impiété.

N'est-ce pas ta pitié même qui t'empêche de croire encore en Dieu ? Et ton excessive probité qui t'entraîne au-delà du bien et du mal ?

Vois donc tout ce qui t'a été réservé. Tu as des yeux, des mains et des lèvres faits pour bénir, de toute éternité. On ne bénit pas de la main seulement.

Auprès de toi, bien que tu prétendes être le pire des impies, je flaire un secret parfum d'encens et de longues bénédictions ; tu m'en vois heureux et peiné.

Permets-moi d'être ton hôte, ô Zarathoustra, pour une seule nuit. Nulle part au monde, je ne me sentirai mieux que chez toi. »

– « Amen, ainsi soit-il ! dit Zarathoustra très surpris. Ce chemin qui monte, là-haut, mène à la caverne de Zarathoustra.

En vérité, j'aimerais t'y conduire moi-même, saint Père car j'aime tous les hommes pieux. Mais à présent un cri de détresse m'appelle en hâte loin de toi.

Je ne veux pas qu'il arrive malheur à personne sur mes terres ; ma caverne est un havre sûr. Et je voudrais replacer tous les affligés sur un sol ferme, et les aider à se remettre d'aplomb sur leurs jambes.

Mais qui pourrait te soulager de la tristesse qui *te* pèse aux épaules ? Je suis trop faible. Certes, nous pourrions attendre longtemps avant que quelqu'un réussisse à ressusciter ton Dieu.

Car ce vieux Dieu a cessé de vivre ; il est mort et bien mort. »

Ainsi parlait Zarathoustra.

LE PLUS HIDEUX DES HOMMES

LE PLUS HIDEUX DES HOMMES

Et de nouveau Zarathoustra s’en alla par monts et par forêts, et ses yeux avaient beau chercher partout, ils ne trouvaient nulle part celui qu’ils cherchaient, le misérable qui avait poussé ce grand cri de détresse. Mais chemin faisant il était plein d’allégresse et de reconnaissance en son cœur. « Que de bonnes choses m’a données cette journée, se disait-il, pour me dédommager d’avoir si mal commencé ! Que de singulières rencontres !

Je ruminerai longtemps leurs propos, comme on remâche le bon grain, jusqu’à ce que mes dents les aient broyés et moulus en fine farine et qu’ils me coulent comme du lait dans l’âme. »

Mais comme le chemin contournait de nouveau un rocher, soudain le paysage changea et Zarathoustra entra dans le domaine de la Mort. Des aiguilles rocheuses, rouges et noires, surgirent ; pas un brin d’herbe, pas un arbre, pas un cri d’oiseau. Car c’était une vallée que toutes les bêtes évitaient, même les bêtes de proie ; seule une espèce de gros et affreux serpents verts venaient y crever dans leur vieillesse. Aussi les pâtres appelaient-ils ce vallon « la Mort aux Serpents ».

Zarathoustra cependant se plongea dans de sombres souvenirs ; car il lui semblait avoir été déjà une fois dans ce val. Et son âme était accablée, de telle sorte qu’il ralentit de plus en plus le pas, puis s’arrêta. Mais alors, levant les yeux, il vit assis au bord du chemin quelque chose qui ressemblait à un homme mais n’avait presque pas forme humaine, un être innommable. Et tout à coup Zarathoustra fut étreint par la grande honte d’avoir vu pareille chose ; rougissant jusqu’à la racine de ses cheveux blancs, il détourna les yeux et fit un pas pour s’éloigner de ce mauvais passage. Mais alors la morne solitude prit une voix ; du sol montait un gargouillement et un râle, comme l’eau qui la nuit gargouille et râle dans les tuyaux obstrués ; finalement ce fut une voix humaine et une parole humaine qui s’exprimait ainsi :

« Zarathoustra, Zarathoustra, devine mon énigme. Parle, parle ! *Qu’est la vengeance contre le Témoin* ?

Recule, je t’en prie, la glace est glissante. Prends garde que ton orgueil ne s’y casse la jambe.

Tu te crois sage, orgueilleux Zarathoustra ? Devine donc cette énigme, toi qui brises les noix les plus dures. Devine l’énigme que je suis. Dis-moi, qui suis-je, *moi* ? »

Mais quand Zarathoustra eut entendu ces paroles, que croyez-vous qui se passa dans son âme ? *La pitié l’assaillit* et il tomba comme une masse, tel un chêne qui a longtemps tenu tête à de nombreux bûcherons et qui tombe d’une

chute lourde, soudaine, à la terreur de ceux-là même qui voulaient l'abattre. Mais déjà il se relevait et ses traits se durcirent.

« Je te reconnais, dit-il d'une voix d'airain, *tu es le meurtrier de Dieu*. Laisse-moi passer.

Tu n'as pu *supporter* qu'il te vît, *toi*, qu'il t'eût constamment sous les yeux et te perçât à jour, ô le plus hideux des hommes. Tu t'es vengé de ce témoin ! »

Ayant ainsi parlé, Zarathoustra voulut poursuivre sa route, mais l'être innommable le saisit par un pan de son manteau et se remit à gargouiller en cherchant ses mots. « Reste ! dit-il enfin.

Reste ! Ne t'éloigne pas ! J'ai deviné quelle est la hache qui t'a abattu. Mais à la bonne heure, ô Zarathoustra, tu t'es redressé.

Tu as deviné, je le sais, ce que doit éprouver celui qui l'a tué, le meurtrier de Dieu. Reste ! Prends place à côté de moi, tu n'y perdras rien.

Vers qui voudrais-je aller, sinon vers toi ? Assieds-toi. Mais ne me regarde pas. Respecte aussi – ma laideur.

Ils me persécutent ; tu es à présent mon dernier refuge. *Non*, pas de leur haine, *non plus* que de leurs sbires – oh ! je me rirais d'une pareille poursuite, j'en serais fier et content !

Le succès n'est-il pas toujours du côté de ceux qui ont été persécutés ? Et dans la poursuite on apprend à *suivre*, puisqu'on marche à la suite de ce qu'on poursuit. Mais ce que je fuis, c'est leur *pitié*.

C'est contre leur pitié que je viens te demander asile. Ô Zarathoustra, protège-moi, toi mon dernier refuge, toi qui seul m'as deviné !

Car tu as deviné ce que doit éprouver celui qui *l'*a tué. Reste ! Et si tu veux t'en aller, ô impatient, ne prends pas le chemin que j'ai suivi. *C'est là* un mauvais chemin.

Je t'irrite depuis trop longtemps par mon bafouillage ? Et parce que je me permets déjà de te donner des conseils ? Mais sache que c'est moi, le plus Hideux des Hommes, qui ai aussi les pieds les plus grands et les plus lourds. Où *moi* j'ai passé, le chemin devient mauvais ; je ruine et gâte tous les chemins.

Tu allais me dépasser sans rien dire, en rougissant, je l'ai bien vu – à cela j'ai reconnu que tu es Zarathoustra.

Tout autre m'aurait jeté son aumône, sa pitié en regards et en paroles. Mais pour l'accepter je ne suis pas assez mendiant, tu l'as deviné.

Je suis trop *riche*, riche en choses grandes et terribles, hideuses, inexprimables. Ta honte, ô Zarathoustra, me fait *honneur*.

Je me suis dépêtré à grand-peine de la cohue des compatissants – afin de découvrir le seul homme qui de nos jours enseigne « Avoir pitié est importun » ; afin de te découvrir, ô Zarathoustra !

Qu'elle vienne d'un Dieu ou des hommes, la pitié offusque la pudeur. Et le refus de tout secours peut être plus noble que la vertu trop officieuse.

Or, *ce qu'*on appelle vertu aujourd'hui chez les petites gens, c'est la pitié – on ne respecte pas un grand malheur, une grande laideur, un grand échec.

Je les domine tous du regard, comme le chien domine les dos grouillants des troupeaux de moutons. Ce sont de petites gens grisâtres, laineux, débonnaires.

Tel un héron qui, la tête renversée, domine dédaigneusement du regard les plats étangs, mon regard se porte au-delà de ce fourmillement de petites vagues grises, de petits vouloirs gris, de petites âmes grises.

Trop longtemps on leur a donné raison, à ces humbles ; c'est ainsi qu'on a fini par leur donner aussi le pouvoir. À présent ils enseignent : « N'est bien que ce que les humbles trouvent bien. »

Et « vérité » se nomme, à notre époque, ce qu'a dit ce prédicateur issu du milieu d'eux, cet étrange saint, ce porte-parole des humbles, qui disait de lui-même : « Je – suis la Vérité. »

C'est ce présomptueux qui depuis longtemps gonfle d'orgueil les petites gens, lui dont l'erreur pourtant n'était pas mince, quand il disait : « Je – suis la Vérité. »

Fit-on jamais réponse plus courtoise à un présomptueux ? Cependant, toi, ô Zarathoustra, tu l'as dépassé sans t'arrêter en disant : « Non, non, non, et trois fois non ! »

Tu as signalé son erreur, tu as été le premier à signaler le danger de la pitié – non pour tout le monde ni pour personne, mais pour toi et ceux qui sont de ta race.

Tu ressens la honte d'être le témoin d'une grande douleur. Et en vérité, quand tu dis : « La pitié nous couvre de son lourd nuage ; prenez garde, ô hommes ! »

– quand tu enseignes « tous les créateurs sont durs, tout grand amour triomphe de sa propre pitié » : – ô Zarathoustra, je pense que tu t'entends bien aux signes des temps !

Mais toi-même, prends garde à *ta propre* pitié. Car une foule de gens se sont mis en route pour venir te trouver, tous les souffrants, les douteurs, les désespérés, ceux qui sont en péril de se noyer ou de mourir congelés.

Contre moi aussi je te mets en garde. Tu as deviné le meilleur et le pire de cette énigme que je suis. Tu as deviné qui je suis et ce que je fais. Je connais la hache qui peut t'abattre.

Mais Lui – *il a bien fallu* qu'il mourût. De ses yeux qui voyaient *tout*, il voyait le fond et l'arrière-fond de l'homme, toute sa honte et sa hideur cachées.

Sa pitié était sans pudeur ; il s'insinuait dans les replis les plus immondes, ce curieux, cet indiscret, ce maniaque de la pitié ; il a bien fallu qu'il mourût.

Il *me* regardait sans cesse ; j'ai voulu me venger de ce témoin – ou cesser de vivre.

Le Dieu qui voyait tout, *et même l'homme*, il a fallu qu'il mourût. L'homme ne *souffre* pas de laisser vivre un pareil témoin. »

Ainsi parla le plus Hideux des Hommes. Mais Zarathoustra se leva et se prépara à poursuivre sa route ; car il se sentait glacé jusqu'aux moelles.

« Être innommable, dit-il, tu me mets en garde contre ce chemin que tu suis. Pour t'en remercier, je te ferai l'éloge du mien. Regarde, là-haut se trouve la caverne de Zarathoustra.

Ma caverne est grande et profonde, elle a de nombreux recoins ; le plus caché trouve encore à s'y cacher. Et tout à côté l'on trouve cent cachettes, cent retraites pour animaux rampants, sautants et volants.

Proscrit volontaire, tu ne veux plus vivre parmi les hommes et la compassion humaine ? Soit, fais comme moi ! Ainsi tu t'instruiras à mon exemple. C'est en agissant qu'on s'instruit.

Et consulte d'abord et avant toute chose mes animaux – l'animal le plus fier et l'animal le plus rusé. Ils doivent pouvoir nous donner à tous deux de bons conseils. »

Ainsi parlait Zarathoustra, et il poursuivit sa route, plus pensif, plus lent qu'auparavant. Car il se posait beaucoup de questions auxquelles il ne savait que répondre.

« Que l'homme est misérable ! pensait-il en son cœur. Qu'il est laid, râlant, plein de secrète ignominie !

On me dit que l'homme s'aime soi-même. Hélas ! que cet amour de soi doit être grand ! Que de mépris il lui faut vaincre !

Celui-là aussi s'aimait autant qu'il se méprisait – je vois en lui l'homme du grand amour et du grand mépris.

Jamais encore je n'ai trouvé chez personne pareil mépris de soi. *Cela* aussi, c'est grand. Était-ce *lui* peut-être, cet Homme supérieur dont j'ai Perçu l'appel ?

J'aime ceux qu'emplit le grand mépris. Mais l'homme est ce qui doit être dépassé. »

LE MENDIANT VOLONTAIRE

Quand Zarathoustra eut quitté le plus Hideux des Hommes, il se sentit glacé par le froid et la solitude ; car beaucoup de pensées solitaires et glacées lui

passaient par l'esprit, et ses membres eux-mêmes en étaient refroidis. Mais comme il continuait à avancer par monts et par vaux, tantôt longeant de verts pâturages, tantôt traversant des ravins sauvages et pierreux où jadis quelque ruisseau turbulent avait dû faire son lit, il se sentit tout à coup réchauffé et réconforté en son cœur.

« Que m'est-il donc arrivé ? se demanda-t-il. D'où vient ce souffle chaud et vivant qui me ranime ? Ce doit être de tout près de moi.

Déjà je me sens moins seul ; des compagnons, des frères inconnus rôdent autour de moi, leur chaude haleine émeut mon âme. »

Mais comme il promenait ses regards à l'entour, cherchant d'où lui venait ce réconfort dans sa solitude, voici qu'il aperçut des vaches assemblées sur une hauteur ; leur approche et leur odeur lui avaient réchauffé le cœur. Cependant elles semblaient écouter avec attention quelqu'un qui leur parlait, et ne prenaient pas garde au survenant. Et quand Zarathoustra fut tout près d'elles, il entendit distinctement une voix qui parlait du milieu du groupe de vaches, et toutes tournaient ostensiblement la tête vers l'orateur.

Alors Zarathoustra grimpa sur la hauteur et écarta les vaches, car il craignait qu'il ne fût arrivé malheur à quelqu'un que la pitié des vaches ne pouvait guère secourir. Mais en cela il se trompait. Car voici, il vit un homme assis à terre et qui semblait exhorter les vaches à n'avoir point peur de lui – un homme pacifique, pareil à celui qui prêchait sur la montagne et dont les yeux prêchaient la bonté. « Que viens-tu chercher ici ? » dit Zarathoustra, stupéfait.

– « Ce que je viens chercher ? répondit-il. Ce que tu cherches aussi, trouble-fête, le bonheur sur la terre.

C'est pourquoi je tâche de me faire instruire par ces vaches. Sais-tu bien que je leur ai parlé la moitié de la matinée, et justement elles allaient me répondre. Pourquoi viens-tu nous déranger ?

Si nous ne nous convertissons et ne devenons semblables aux vaches, nous n'entrerons pas au royaume des cieux. Il y a une chose que nous devrions apprendre d'elles : à ruminer.

Et en vérité, que servirait-il à un homme de gagner le monde, s'il n'apprenait cette *unique* chose, à ruminer ? Il n'arriverait pas à se libérer de sa tristesse

– de sa grande tristesse dont le nom aujourd'hui est dégoût. Qui donc n'a pas aujourd'hui du *dégoût* plein le cœur, plein la bouche et plein les yeux ? Même toi ! Même toi ! Mais regarde un peu ces vaches. »

Ainsi parla ce prédicateur en montagne, puis il regarda Zarathoustra. Car il avait jusqu'alors tenu ses regards tendrement attachés aux vaches. Mais aussitôt il changea de visage. « Qui est cet homme à qui je parle ? s'écria-t-il, effrayé, en se redressant d'un bond.

C’est l’homme qui ignore le dégoût, c’est Zarathoustra en personne, celui qui a triomphé du grand dégoût. Ce sont bien les yeux, ce sont les lèvres, c’est le cœur de Zarathoustra. »

Et tout en parlant il baisait les mains de celui à qui il parlait et il se comportait comme s’il lui était tombé du ciel à l’improviste un joyau sans prix. Mais les vaches, voyant tout cela, s’en émerveillaient.

« Ne parle pas de moi, homme étrange et délicieux, disait Zarathoustra en se défendant contre sa tendresse, parle-moi d’abord de toi ! N’es-tu pas le Mendiant volontaire qui a naguère renoncé à une grande richesse –

– celui qui avait honte de sa richesse et des riches, et qui se réfugia parmi les plus pauvres pour leur faire don de son abondance et de son cœur ? Mais ils ne voulurent pas de lui. »

– « Mais ils n’ont pas voulu de moi, dit le Mendiant volontaire, tu le sais. J’ai donc fini par aller chez les bêtes, et chez ces vaches.

– « Et tu as vu alors, dit Zarathoustra en l’interrompant, combien il est plus difficile de bien donner que de bien recevoir, et qu’il y a un *art* de bien offrir qui est la suprême et la plus subtile virtuosité de la bonté. »

– « Surtout de nos jours, répliqua le Mendiant volontaire, de nos jours où tout ce qui est bas est en état de révolte, farouche et plein d’orgueil à sa façon – à sa façon populacière.

Car l’heure est venue, tu le sais, l’heure de la grande insurrection de la populace et des esclaves, l’heure de cette grande, maligne, longue et lente insurrection qui ne fait que grandir sans cesse.

À présent le moindre bienfait, la moindre largesse révoltent les humbles, et ceux qui sont trop riches n’ont qu’à se bien tenir.

Ceux qui ressemblent à des bouteilles ventrues à goulot étroit qui ne donnent leur contenu que goutte à goutte, on aime de nos jours à leur briser le col.

Luxure avide, jalousie bilieuse, sombre rancune, orgueil plébéien – voilà tout ce qui m’a sauté aux yeux. Il n’est plus vrai de dire : Bienheureux les pauvres ! – Mais le royaume des cieux existe – parmi les vaches. »

– « Et pourquoi pas parmi les riches ? » demanda Zarathoustra pour l’éprouver, tout en écartant les vaches qui reniflaient familièrement sur le visage du débonnaire.

– « Pourquoi me tentes-tu ? répondit l’autre. Tu le sais mieux que moi. Qu’est-ce qui m’a poussé à m’en aller vers les pauvres, ô Zarathoustra ? N’était-ce pas le dégoût que j’ai des riches ?

– de ces forçats de la richesse qui cherchent leur profit jusque dans les balayures, avec des yeux froids, des pensées cupides,

– de cette racaille dont la puanteur monte vers le ciel, populace frelatée et

dorée dont les pères étaient des larrons, des détrousseurs de cadavres ou des chiffonniers, gent complaisante aux femmes, lubrique et oublieuse – car en fait ils ne diffèrent guère des putains.

Populace en haut de l'échelle, populace en bas ! Qu'est-ce encore aujourd'hui que « pauvres » ou « riches ! » J'ai désappris de faire cette différence, – et je me suis enfui plus loin, toujours plus loin, jusqu'à ce que je me sois trouvé parmi ces vaches. »

Ainsi parla le pacifique, soufflant lui-même et suant à ses propres paroles ; si bien que les vaches de nouveau s'étonnèrent. Mais Zarathoustra le regardait sans cesser de sourire, tandis qu'il tenait des propos si durs et il secouait la tête sans rien dire :

– « Tu te fais violence, prédicateur en montagne, en usant de mots si durs. Tes lèvres ni tes yeux ne sont faits pour tant de dureté.

Ni, à ce qu'il me semble, ton estomac non plus ; toute cette colère, cette haine, cette fureur *lui* sont contraires. Ton estomac réclame des aliments plus doux. Tu n'as rien d'un boucher.

Tu me parais bien plutôt homme à vivre de plantes et de racines, peut-être broies-tu des graines pour ta nourriture, mais assurément tu répugnes aux joies de la chair, et tu aimes le miel. »

– « Tu m'as bien deviné, répondit le Mendiant volontaire, le cœur allégé. J'aime le miel, je broie des grains, car je recherche ce qui a bon goût et ce qui donne une haleine pure, et ce qui prend beaucoup de temps, ce qui occupe des jours entiers les mâchoires des doux flâneurs, des doux fainéants.

Ces vaches, il est vrai, en savent plus long encore, elles ont inventé de ruminer et de se vautrer au soleil. Et elles s'abstiennent aussi de toutes pensées pénibles qui gonflent le cœur. »

– « C'est bon, dit Zarathoustra. Mais tu devrais voir mes animaux *à moi*, mon aigle et mon serpent ! ils n'ont pas leurs pareils sur terre à l'heure actuelle.

Vois, ce chemin là-haut mène à ma caverne, sois-en l'hôte ce soir. Et tu t'entretiendras avec mes animaux du bonheur animal, jusqu'à mon retour. Car à présent un cri de détresse m'appelle en hâte loin de toi. Tu trouveras aussi chez moi du miel nouveau, du miel doré en rayon, frais comme glace – manges-en.

Mais maintenant, prends vite congé de tes vaches, homme étrange et délicieux, si dur que cela te soit. Car tu as en elles tes meilleures amies et tes meilleurs maîtres. »

– « À l'exception d'un seul que j'aime mieux encore, reprit le Mendiant volontaire. Tu es bon, meilleur même qu'une vache, ô Zarathoustra. »

– « Va-t'en, va-t'en vite, affreux flatteur, cria Zarathoustra, irrité, pourquoi veux-tu me corrompre avec le miel de tes louanges et de ta flatterie ? »

« Va-t’en, va-t’en loin de moi », cria-t-il encore une fois, menaçant du bâton le tendre Mendiant ; mais celui-ci s’en fut en toute hâte.

L’OMBRE

Mais à peine le Mendiant volontaire se fut-il éloigné et Zarathoustra se fut-il retrouvé seul qu’il entendit derrière lui une autre voix qui criait : « Halte, Zarathoustra, attends-moi ! C’est moi, ô Zarathoustra, moi, ton Ombre. » Mais Zarathoustra ne s’arrêta point, car un soudain dépit le gagna, à cause de cette foule importune qui encombrait sa montagne. « Qu’est devenue ma solitude ? se disait-il.

C’en est trop pour moi, à la fin. Cette montagne est grouillante, mon royaume n’est plus de *ce* monde-ci, il me faudra d’autres montagnes.

C’est mon Ombre qui m’appelle ? Qu’importe mon Ombre ? Qu’elle me coure après, moi je la fuis. »

Ainsi parlait Zarathoustra en son cœur tout en courant. Mais celui qui était derrière lui le poursuivait et bientôt ils furent trois à se courir après, le Mendiant volontaire, puis Zarathoustra, et en troisième et dernier lieu son Ombre. Ils n’avaient pas longtemps couru que Zarathoustra se repentit de sa folie et secoua *d’un seul* coup tout dépit et toute répugnance.

« Hé quoi ! se dit-il. N’est-ce pas chez nous, vieux ermites, vieux saints, qu’arrivent toujours les choses les plus risibles ?

En vérité, ma folie a prospéré en montagne. Voilà maintenant que j’entends six vieilles jambes de fous cliqueter à la queue leu leu.

Mais Zarathoustra a-t-il le droit d’avoir peur d’une Ombre ? Aussi bien je finis par croire qu’elle a les jambes plus longues que moi. »

Ainsi parlait Zarathoustra, riant de tous ses yeux et de ses entrailles même. Il s’arrêta et fit vivement demi-tour et faillit renverser son Ombre et son Double, tant elle le serrait de près et tant elle était débile. En effet, quand il la toisa, il eut peur comme à l’apparition soudaine d’un fantôme, tant elle paraissait mince, noirâtre, creuse et exténuée.

« Qu’es-tu ? demanda Zarathoustra avec véhémence. Que fais-tu là ? Et pourquoi dis-tu que tu es mon Ombre ? Tu n’es guère à mon goût. »

– « Pardonne-moi d’être ce que je suis, répondit l’autre, mais je suis ton Ombre en effet, et si je te déplais, eh bien, ô Zarathoustra, je t’en approuve et je te fais compliment de ton bon goût.

Je suis un voyageur, depuis longtemps déjà attaché à tes talons, toujours en route, mais sans but et sans foyer ; et peu s'en faut que je ne sois l'éternel Juif errant, sauf que je ne suis pas éternel, et que je ne suis pas juif non plus.

Hé quoi ? Me faudra-t-il errer perpétuellement, bousculé par tous les vents, instable, pourchassé ? Ô Terre, tu es trop ronde à mon gré !

Je me suis reposé sur toutes les surfaces planes, je me suis endormi comme une poussière lasse sur les miroirs et les vitres, tout me ronge, rien ne m'enrichit, je me fais mince – peu s'en faut que je ne ressemble à une ombre.

Mais, ô Zarathoustra, c'est toi que j'ai le plus longtemps suivi et poursuivi ; encore que je me sois caché de toi, j'ai toujours été ton Ombre la plus dévouée ; où que tu te sois fixé, je me suis posé ; je t'ai accompagné dans les régions les plus lointaines et les plus glaciales, comme un fantôme qui se plaît à courir sur la neige, sur les toits blanchis par l'hiver.

Avec toi, j'ai pénétré dans tout ce qu'il y a de plus interdit au monde, de pire et de plus lointain ; et s'il y a quelque vertu en moi, c'est de n'avoir reculé devant aucun interdit.

Avec toi, j'ai brisé tout ce que mon cœur avait adoré, j'ai renversé toutes les bornes-frontières et toutes les statues, j'ai cédé aux désirs les plus dangereux, – en vérité j'ai passé une fois au moins en courant pardessus tous les crimes.

Avec toi j'ai perdu la foi dans les mots, les valeurs consacrées et les grands noms. Quand le diable change de peau, ne change-t-il pas de nom du même coup ? Car le nom est une sorte d'épiderme. Et le diable lui-même n'est peut-être – qu'un épiderme.

« Rien n'est vrai, tout est permis », me disais-je un jour pour me réconforter. Je me plongeai tout entier, tête et cœur, dans les eaux les plus glaciales. Ah ! que de fois en suis-je sorti nu et rouge comme une écrevisse.

Hélas ! Qu'ai-je fait de tout ce qui était bon en moi, de ma pudeur et de ma foi dans les bons ? Hélas ! où s'en est allée cette candeur mensongère que j'ai possédée jadis, la candeur des bons et de leurs nobles mensonges ?

Trop souvent, en vérité, j'ai serré de près la vérité ; alors elle m'a heurté de front. Parfois j'ai cru mentir – et c'est alors que je me suis trouvé en face – de la vérité.

Trop de choses me sont devenues claires ; rien ne m'importe plus. Il n'y a plus rien que j'aime au monde ; comment pourrais-je encore m'aimer moi-même ?

« Mener la vie qui me fait envie, ou ne pas vivre du tout » – voilà ce que je veux, ce que veut aussi le plus grand des saints. Mais hélas ! ai-je encore, *moi*, envie de quoi que ce soit ?

Ai-je *moi* – encore un but ? Un port où tendre *ma* voile ?

Un vent favorable ? Hélas ! seul celui qui sait *où* il va sait aussi quel est le vent favorable qui l'y mènera.

Que me reste-t-il ? Un cœur las plein d'impiété ; un vouloir instable ; des ailes qui battent follement ; une échine brisée.

Cette poursuite de *ma* patrie, ô Zarathoustra, le sais-tu bien, c'est là le mal qui *me* poursuit ; il me dévore* !

« Où est *ma* patrie ? » Je m'en informe et je la cherche et l'ai cherchée sans la trouver. Ô éternel partout, ô éternel nulle part, ô éternel – en vain ! »

Ainsi parla l'Ombre, et le visage de Zarathoustra s'allongeait en l'écoutant. « Oui, tu es mon Ombre, dit-il enfin avec tristesse.

Le danger que tu cours n'est pas négligeable, libre esprit, voyageur ! Ta journée a été mauvaise, aie soin que la soirée ne soit pas pire.

Les inquiets comme toi finissent par trouver du charme même à une prison. As-tu jamais vu dormir des criminels qu'on vient d'arrêter ? Ils dorment paisiblement, ils jouissent de leur récente sécurité.

Prends garde que pour finir quelque étroite croyance ne s'empare de toi, quelque dure et rigide illusion. Car désormais tu seras séduit et tenté par tout ce qui est étroit et rigide.

Tu as perdu ton but : hélas ! comment pourras-tu en prendre ton parti ? Comment te consoleras-tu de cette perte ? Du même coup tu as aussi perdu ta route.

Pauvre errant, pauvre égaré, papillon fatigué ! veux-tu goûter ce soir un répit et un foyer ? Alors monte jusqu'à ma caverne.

Voilà le chemin de ma caverne. Et maintenant je vais te quitter en toute hâte. Déjà je sens comme une ombre qui pèse sur moi.

Je vais courir seul jusqu'à ce que je me retrouve en pleine clarté. Pour cela il me faudra longtemps encore mouvoir gaillardement mes jambes. Mais chez moi, ce soir – on dansera. »

Ainsi parlait Zarathoustra.

MIDI

Et Zarathoustra se mit à courir sans plus rencontrer personne ; bientôt il se retrouva seul et se ressaisit, heureux de pouvoir se nourrir et se repaître de sa solitude et penser à de bonnes choses pendant des heures. Mais vers midi,

comme le soleil était au zénith au-dessus de lui, il arriva près d'un vieil arbre tordu et noueux qu'enlaçait et qu'enveloppait de toute part l'étreinte d'une vigne amoureuse ; des grappes dorées s'offraient au voyageur à foison. Alors il sentit l'envie d'étancher une soif légère et de cueillir une grappe ; mais comme il tendait déjà la main, il eut encore plus envie d'autre chose : de s'allonger sous l'arbre et de dormir un peu en plein midi.

Ainsi fit-il. Et à peine se fut-il étendu sur le sol dans le silence et le mystère de l'herbe fleurie, qu'il oublia sa soif et s'endormit. Car il y a un proverbe de Zarathoustra qui dit : « De deux choses, l'une est plus nécessaire que l'autre. » Cependant il gardait les yeux ouverts, car il ne se rassasiait pas de voir et de célébrer l'arbre et la vigne amoureuse. Et tout en s'endormant Zarathoustra se disait en son cœur :

« Silence ! Silence ! N'est-il pas vrai que le monde vient de toucher à sa perfection ? Qu'est-ce donc qui m'arrive ?

Comme une brise délicieuse danse, invisible, sur la mer aplanie, légère, légère comme la plume – ainsi le sommeil danse sur mon esprit.

Il ne clôt pas mes yeux, il laisse mon âme éveillée. Il est léger, en vérité, léger comme la plume.

Il me circonvient, je ne sais comment. De sa main caressante il effleure ma fibre la plus intime. Il s'empare de moi. Il oblige mon âme elle-même à s'allonger aussi.

Qu'elle me semble longue et lasse, cette âme étrange ! Est-ce déjà le soir du septième jour qui la surprend en plein midi ? A-t-elle trop longtemps erré avec délice parmi les choses bonnes et mûres ?

La voilà étendue de tout son long – plus longue encore. La voilà muette, mon âme étrange. Elle a savouré trop de bonnes choses, cette tristesse dorée lui pèse, sa bouche se contracte.

Telle une barque qui accoste dans la baie la plus calme qui soit au monde, elle s'adosse maintenant à la terre, lasse des longs voyages et des mers incertaines. La terre n'est-elle pas plus sûre ?

Telle cette barque qui recherche l'appui, la caresse de la terre : il suffit alors qu'une araignée tisse son fil entre la terre et elle ; point n'est besoin d'un câble plus fort.

Pareil à cette barque lasse dans la plus paisible des baies, je repose au contact de la terre, fidèle, confiant, dans l'attente, lié à elle par les fils les plus ténus.

Ô bonheur ! Ô bonheur ! Tu voudrais sans doute chanter, ô mon âme ? Tu gis dans l'herbe. Mais voici l'heure secrète et solennelle où nul pâtre ne souffle plus son chalumeau.

Prends garde ! Midi brûlant dort sur les pâturages. Ne chante pas ! Silence !

Le monde touche à sa perfection !

Ne chante pas, oiseau des prés, ô mon âme ! Ne chuchote même pas ! Regarde – silence ! l'antique midi est endormi, il remue les lèvres ; ne vient-il pas de boire une goutte de bonheur ?

Une vieille goutte brune d'un bonheur doré, d'un vin doré ? Un souffle passe sur lui, son bonheur rit. Ainsi rit un dieu. Silence !

« Il est heureux qu'il en faille si peu pour être heureux ! » Ainsi pensais-je naguère, me croyant sage. Mais c'était un blasphème ; je m'en aperçois à présent. Les fous, dans leur sagesse, parlent mieux.

La moindre chose, la moins bruyante et la plus légère, le frôlement d'un lézard, un souffle, un glissement, un clin d'œil – c'est de ce *peu* que se compose l'essence du bonheur le plus exquis. Silence !

– Que m'est-il arrivé ? Écoutez ! Le temps s'est-il envolé ? Serait-ce que je tombe, que je suis tombé – écoutez ! – dans le puits de l'éternité ?

Que m'arrive-t-il ? Silence ! Une flèche m'a blessé – hélas ! – au cœeur ! Au cœur ? Oh ! brise-toi, cœur, après un tel bonheur, après une telle blessure !

Comment ! Le monde ne vient-il pas de toucher à sa perfection ? N'est-il pas trop rond et mûr ? Oh ! ce cercle d'or, d'une rondeur parfaite, où va-t-il s'envoler, que je lui coure après. Il a fui !

Silence ! » (Ici Zarathoustra s'étira et sentit qu'il dormait.) « Debout se dit-il à lui-même, debout, dormeur, dormeur en plein midi ! Allons, courage, mes vieilles jambes ! Il est temps, il est plus que temps. Il vous reste encore à faire un bon bout de chemin.

Et maintenant vous avez assez dormi. Combien de temps ? Une demi-étemité à tout le moins. Allons, courage, vieux cœur ! Après un tel somme, combien de temps te faudra-t-il pour avoir de nouveau sommeil ? »

(Mais aussitôt il se rendormit, et son âme se défendait et lui résistait, et elle se recoucha) – « Laisse-moi donc ! Silence ! Le monde ne vient-il pas de toucher à sa perfection ? Oh ! la belle balle d'or toute ronde ! »

– « Lève-toi, dit Zarathoustra, petite voleuse, fainéante ! Quoi ? toujours t'étirer, bâiller, soupirer, te laisser choir dans des puits profonds ?

Qui donc es-tu, mon âme ? (et ici il tressaillit effrayé, car un rayon de soleil tomba droit du ciel sur son visage).

Ô ciel au-dessus de ma tête, dit-il en soupirant et en se redressant sur son néant, tu me regardes ? Tu écoutes cette âme étrange ?

Quand boiras-tu cette goutte de rosée tombée sur toutes les choses terrestres ? Quand boiras-tu cette âme étrange ?

Quand donc, ô puits de l'éternité, abîme lumineux et frémissant de midi, quand reprendras-tu à toi mon âme ? »

Ainsi parlait Zarathoustra, et il se releva de sa couche sous l'arbre, comme s'il sortait d'une étrange ivresse, et voici, le soleil était encore au zénith droit au-dessus de sa tête. De quoi l'on pourrait conclure que Zarathoustra n'avait pas dormi longtemps ce jour-là.

LA SALUTATION

Il était tard dans l'après-midi quand Zarathoustra, après beaucoup de courses et de recherches vaines, parvint à sa caverne. Mais quand il en fut à vingt pas à peine, il arriva ce qu'il attendait le moins : il entendit de nouveau le grand *cri de détresse*. Et chose étrange, ce cri sortait cette fois de sa caverne. Or c'était un étrange cri, prolongé et multiple, et Zarathoustra distinguait nettement qu'il était produit par plusieurs voix, bien que, de loin, il fît l'effet de sortir d'une seule bouche.

Alors Zarathoustra s'élança vers sa caverne. Quel spectacle l'attendait, après ce concert ! Car il voyait assis là côte à côte tous ceux qu'il avait laissés en chemin pendant la journée : le Roi de droite et le Roi de gauche, le vieil Enchanteur, le Pape, le Mendiant volontaire, l'Ombre, l'Esprit de scrupule, le Prophète de mauvais augure et l'Âne ; mais l'Homme Hideux avait mis une couronne et s'était ceint de deux écharpes de pourpre, car il aimait, comme tous ceux qui sont laids, à se travestir et à faire le beau. Mais au milieu de cette triste société se tenait l'aigle de Zarathoustra, hérissé et inquiet, car on lui posait une foule de questions auxquelles sa fierté lui interdisait de répondre, et le rusé serpent pendait enlacé à son cou.

Zarathoustra fut grandement surpris, mais ensuite il examina chacun de ses hôtes avec une bienveillante curiosité, et ayant lu dans leurs âmes il s'étonna derechef. Cependant tous s'étaient levés de leurs sièges et attendaient avec respect que Zarathoustra prît la parole. Et Zarathoustra leur parla en ces termes :

« Hommes désespérés, Hommes singuliers, c'est donc *votre* cri de détresse que j'ai entendu ! Et je sais à présent où se trouve celui que j'ai cherché en vain tout le jour, *l'Homme supérieur*.

Le voilà donc dans ma caverne, l'Homme supérieur ! Mais pourquoi m'en étonner ? Ne l'ai-je pas moi-même attiré ici par l'offrande du miel et les malins appeaux de mon bonheur ?

Mais vous me paraissez mal faits pour vous accorder, vous ne cessez de vous irriter les uns contre les autres, vous tous qui êtes là côte à côte, poussant des

appels de détresse. Vous auriez besoin qu'un autre se joignît à vous, – un autre qui vous apprendrait à rire de nouveau, un bon bouffon bien jovial, un danseur, un coup de vent, un feu follet, quelque vieux fou : – que vous en semble ?

Pardonnez-moi, ô désespérés, de me servir de mots si humbles, indignes en vérité de tels hôtes. Mais vous ne devinez pas ce *qui* me met le cœur en joie.

C'est vous-mêmes, c'est de vous voir là, excusez-moi. En effet, on reprend courage, quand on voit un désespéré, et pour rendre courage à un désespéré, tout le monde se croit assez fort.

Vous m'avez aussi donné cette force, c'est un don précieux, mes nobles invités, un bon présent à faire à son hôte. Allons, ne soyez point irrités si je vous offre à mon tour de ce que je possède.

C'est ici mon domaine et mon royaume, mais ce soir et cette nuit tout ce qui est mieux sera vôtre. Mes animaux vous serviront, ma caverne sera votre lieu de repos.

Je ne veux pas de désespérés chez moi, à mon foyer : dans mon domaine j'entends protéger chacun contre ses propres fauves. Et la première chose que je vous offre, c'est la sécurité.

Mais la deuxième, c'est mon petit doigt. Et quand vous *le* tiendrez, saisissez la main tout entière, et, ma foi ! le cœur avec. Vous êtes ici les bienvenus, les très bien venus, ô mes hôtes ! »

Ainsi parlait Zarathoustra, riant d'un air de tendresse et de malice à la fois. Après cette allocution de bienvenue ses hôtes s'inclinèrent de nouveau, gardant un silence respectueux. Mais le Roi de droite répondit en leur nom :

« À la façon dont tu nous as tendu la main et souhaité la bienvenue, nous avons reconnu que tu es Zarathoustra. Tu t'es humilié devant nous ; un peu plus, tu aurais blessé notre déférence.

Mais quel autre que toi pourrait s'humilier avec tant d'orgueil ? Cela même nous redresse, réconforte nos yeux et nos cœurs.

Rien que pour voir cela, nous serions prêts à gravir des monts plus hauts encore. Nous sommes venus avec des regards avides, désireux de voir ce qui rassérène les yeux attristés.

Et voici que déjà nous avons oublié notre appel de détresse. Déjà nos esprits et nos cœurs sont ouverts et ravis. Peu s'en faut que notre courage ne devienne un joyeux défi.

Il n'y a rien de plus tonique sur terre qu'une haute et forte volonté ; c'est la plus belle plante qui soit. Tout le paysage est égayé par ce seul arbre.

C'est au pin que je comparerai celui qui croît comme toi, ô Zarathoustra : haut, silencieux, dur, solitaire, fait du meilleur bois et du plus flexible, magnifique,

– étalant au sommet ses fortes branches vertes afin d'étendre *sa propre* domination, posant des questions vigoureuses aux vents, aux tempêtes et à tout ce qui est familier des hauteurs, y donnant des réponses plus vigoureuses encore, commandant en maître, en vainqueur. Oh ! qui ne gravirait de hautes montagnes pour y voir de pareilles plantes !

Ton arbre, ô Zarathoustra, rend le courage aux mélancoliques eux-mêmes, aux vaincus de la vie ; son aspect rassure les inquiets et guérit leur courage.

Et en vérité, beaucoup de regards, de nos jours, sont fixés sur ta montagne et sur l'arbre qu'elle porte ; une aspiration puissante s'est levée, et beaucoup d'hommes ont appris à dire : Qui est Zarathoustra ?

Et tous ceux à qui jamais tu instillas dans l'oreille le miel de ton chant, les hommes secrets, ceux qui s'en vont à l'écart, seuls ou à deux, ont dit soudain en leur cœur :

« Zarathoustra est-il encore en vie ? Il ne vaut pas la peine de vivre, tout est égal, tout est vain, si nous ne pouvons vivre avec Zarathoustra.

Pourquoi ne vient-il pas, après s'être si longtemps annoncé ? » Et plus d'un se demande : « A-t-il été englouti par la solitude ? Parviendrons-nous à le retrouver ? »

Or il apparaît à présent que la solitude a mûri, et qu'elle se fend comme un sépulcre qui ne peut plus retenir ses morts. On ne voit partout que ressuscités.

Les flots montent peu à peu autour de ta montagne, ô Zarathoustra. Et si haute que soit ta cime, ils parviendront sans doute à te rejoindre, ta barque ne demeurera plus longtemps à sec.

Et nous qui désespérions, nous sommes venus à ta caverne, et déjà nous avons cessé de désespérer ; ce n'est là que le signe et le présage qui annoncent que d'autres, meilleurs que nous, sont déjà en route pour venir te trouver.

Car ce qui s'est mis en quête de toi, c'est le dernier reste de ce qu'il y a de divin dans l'homme, ce sont tous les hommes qu'animent la grande nostalgie, le grand dégoût, la grande satiété,

– tous ceux qui ne veulent plus vivre à moins de retrouver *l'espérance*, à moins qu'ils n'apprennent de toi, ô Zarathoustra, la *grande* espérance ! »

Ayant ainsi parlé, le Roi de droite saisit la main de Zarathoustra pour la baiser ; mais Zarathoustra arrêta ce geste d'adoration et recula effrayé, taciturne, comme s'il s'enfonçait soudain dans des lointains infinis. Au bout d'un petit instant cependant il se retrouva auprès de ses hôtes, fixa sur eux un regard lucide et critique et dit :

« Hommes supérieurs, mes hôtes, je vous le dirai tout net, en bon allemand. Ce n'est pas *vous* que j'attendais dans ces montagnes. »

(– « Tout net, en bon allemand ? Que Dieu ait pitié de nous ! dit le Roi de

gauche à part soi. On s'aperçoit qu'il ne connaît pas ces bons Allemands, ce sage d'Orient !

Mais il veut dire : grossièrement, à l'allemande : soit ! De nos jours, ce n'est pas le pire goût. »)

– « Vous avez beau être probablement tous des Hommes supérieurs poursuivit Zarathoustra, vous n'êtes, à mon sens, ni assez grands ni assez forts.

À mon sens, je veux dire relativement à l'exigence inflexible que je tais mais que je ne tairai pas toujours. Et bien que vous soyez des miens, je ne vous considère pas comme mon bras droit.

Car ceux qui, comme vous, s'avancent sur des jambes malades et débiles, qu'ils le sachent ou non, désirent être *ménagés*.

Or je ne ménage ni mes bras ni mes jambes, *je ne ménage point mes guerriers*. Comment seriez-vous propres à faire *ma* guerre ?

Vous me gâteriez mes victoires. Et le son bruyant de mes tambours suffirait trop souvent à vous faire tomber à la renverse.

Je ne vous trouve pas non plus assez beaux ni assez bien nés. Il me faut pour ma doctrine des miroirs purs et parfaitement polis. Mon image elle-même se déforme à votre surface.

Trop de fardeaux, trop de souvenirs pèsent à vos épaules. Trop de lutins malévoles nichent dans vos replis. Il y a en vous trop d'instincts plébéiens qui se dissimulent.

Et vous avez beau être grands et de haute extraction, vous portez en vous trop de difformités et de malfaçons. Aucun forgeron au monde ne réussirait à vous redresser et à vous reforger droits.

Vous n'êtes que des ponts ; puissiez-vous servir de ponts à d'autres plus grands que vous. Vous êtes des degrés : ne vous irritez pas contre ceux qui vous franchissent afin d'atteindre à *leur propre* altitude.

Votre semence pourra quelque jour donner naissance à celui qui sera mon fils légitime, mon héritier accompli, mais c'est encore loin. Vous n'êtes pas, quant à vous, ceux qui peuvent revendiquer mon héritage et mon nom.

Ce n'est pas vous que j'attends dans ces montagnes, ce n'est pas avec vous que je redescendrai une dernière fois chez les hommes. Vous n'êtes pour moi qu'un présage de ceux qui, plus grands que vous, sont en route vers moi ;

– *non pas* les hommes de la grande nostalgie, du grand dégoût, de la grande satiété, ni ceux que vous appelez les vestiges de Dieu chez les hommes,

– Non ! non ! trois fois non ! Ce sont d'*autres* hommes que j'attends ici dans ces montagnes et je ne bougerai d'ici qu'en leur compagnie ;

– d'autres plus grands, plus forts, plus triomphants, plus allègres, des hommes bâtis à l'équerre, de corps et d'âme, – les *lions rieurs* qui viendront.

Ô mes singuliers hôtes, avez-vous jamais entendu parler de mes enfants ? Ne vous a-t-on pas dit qu'ils sont en route pour venir me trouver ?

Parlez-moi de mes jardins, de mes îles Fortunées, de ma race belle et nouvelle – pourquoi ne m'en parlez-vous pas ?

L'offrande que je réclame de votre amour, c'est que vous me parliez de mes enfants. C'est pour eux que je suis riche. C'est pour eux que je me suis appauvri.

Que n'ai-je donné, que ne donnerais-je pour posséder cet unique bien, *ces* enfants, *cette* vivante pépinière, *ces* arbres vivants de mon vouloir et de ma haute espérance ! »

Ainsi parlait Zarathoustra, et soudain il interrompit son discours, car la nostalgie le saisit et l'émotion de son cœur lui ferma les yeux et les lèvres. Et tous ses hôtes se turent aussi et demeurèrent immobiles et consternés, à l'exception du vieux Prophète qui ne cessait de gesticuler par gestes et par contorsions.

LA CÈNE

À ce moment le Prophète interrompit les salutations qu'échangeaient Zarathoustra et ses hôtes, il se poussa en avant comme quelqu'un qui n'a pas de temps à perdre, saisit la main de Zarathoustra et s'écria : « Mais Zarathoustra, tu l'as dit toi-même, de deux choses l'une est plus nécessaire que l'autre : eh bien, il y a une chose qui m'est à présent plus nécessaire que tout au monde.

À propos : ne m'as-tu pas invité à un *repas* ? Et regarde, tous ceux-ci qui ont fait un long chemin. Tu ne vas pourtant pas nous rassasier de discours ?

Et vous avez tous beaucoup trop parlé du danger de mourir congelés, noyés, étouffés ou de tout autre mal ; aucun de vous n'a pensé au mal dont je souffre, *quant à moi*, et qui est la faim. »

Ainsi parla le Prophète, mais quand les animaux de Zarathoustra entendirent ces paroles, ils s'enfuirent épouvantés. Car ils voyaient bien tout ce qu'ils avaient apporté pendant la journée ne suffirait pas à remplir l'estomac de *ce seul* Prophète.

– « Sans parler de la soif, continua le Prophète. Et bien que j'entende un clapotis d'eau qui ressemble aux discours de la sagesse, abondant et infatigable, comme eux ce que je veux, c'est – du *vin* !

Tout le monde n'est pas comme Zarathoustra buveur d'eau de naissance.

L’eau ne vaut rien aux gens fatigués et usés ; *pour nous*, il nous faut du vin. Le vin seul opère des guérisons soudaines et donne une santé toujours alerte. »

C’est alors, comme le Prophète réclamait du vin, que le Roi de gauche, le taciturne, prit la parole à son tour : « Quant au vin, dit-il, *nous autres* y avons pensé, mon frère le Roi de droite et moi ; nous en avons en abondance, la charge d’un âne. Nous ne manquerons donc de rien, que de pain. »

– « Du pain ? dit Zarathoustra en riant, c’est justement de quoi manquent les ermites. Toutefois l’homme ne vit pas de pain seulement, mais aussi de la chair succulente des agneaux comme ces deux-ci.

Il faut *les* abattre au plus tôt et les apprêter de façon savoureuse avec de la sauge ; c’est ainsi que je les aime. Et il ne manque pas non plus de racines ni de fruits, de quoi plaire même à des gourmands et à des gourmets ; sans parler de noix et d’autres menus casse-tête.

Nous allons donc faire bientôt un bon repas. Mais ceux qui veulent manger avec moi devront mettre la main à la pâte, tous sans excepter les Rois. Chez Zarathoustra il n’est pas défendu même aux Rois d’être cuisiniers. »

La proposition plut à tous, sauf que le Mendiant volontaire protesta contre la viande, le vin et les épices.

« Écoutez un peu ce glouton de Zarathoustra ! s’écria-t-il plaisamment. Est-ce pour faire de pareils festins qu’on va dans les cavernes et en haute montagne ?

Je comprends à présent ce qu’il nous a enseigné naguère : Louée soit une modeste pauvreté ! – et pourquoi il veut supprimer les mendiants. »

– « Ne te fâche pas, lui répondit Zarathoustra, fais comme moi. Tiens-t’en à tes habitudes, mon cher. Broie tes grains, bois ton eau, fais l’éloge de ta cuisine, pourvu qu’elle te mette en joie.

Je ne veux faire la loi qu’aux miens, je ne suis pas une loi pour tous. Mais ceux qui sont de mon espèce doivent avoir les os solides et le pied léger.

Il faut qu’ils soient toujours dispos pour la guerre et pour les festins – ni mélancoliques ni songe-creux, prêts à l’effort le plus pénible comme à une fête, intacts et sains.

Tout ce qu’il y a de meilleur nous appartient, à moi et aux miens ; et si on ne nous le donne pas, nous le prenons : la meilleure chère, le ciel le plus pur, les pensées les plus fortes, les plus belles femmes. »

Ainsi parlait Zarathoustra – mais le Roi de droite répliqua : « C’est étrange ! A-t-on jamais entendu choses aussi raisonnables sortir de la bouche d’un sage ?

Et en vérité ce qu’il y a de plus étrange chez un sage, c’est qu’il soit raisonnable et ne soit pas un âne. »

Ainsi parlait le Roi de droite surpris. Mais l’âne ponctua ce discours d’un I-A mécontent. Ce n’était toutefois que le début de ce long repas que les chroniques

appellent la Cène. Et à ce repas il ne fut question que de l'*Homme supérieur*.

DE L'HOMME SUPÉRIEUR

1

La première fois que je suis allé chez les hommes, j'ai commis la sottise que commettent tous les solitaires, la grande sottise d'aller m'installer sur la place publique.

M'adressant à tous, je ne m'adressais à personne. Mais le soir j'eus pour compagnons des saltimbanques et des cadavres ; et peu s'en fallut que je ne fusse moi-même un cadavre.

Mais au matin suivant je vis briller une certitude nouvelle ; j'appris à dire : « Que m'importent la place publique et la populace et le tapage forain et les longues oreilles de la populace !

Hommes supérieurs, apprenez de moi cette vérité : sur la place personne ne croit aux Hommes supérieurs. Et si vous voulez parler sur la place publique, faites-le ; mais la populace dira en clignant de l'œil : « Nous sommes tous égaux. »

Hommes supérieurs – ainsi parle la populace en clignant de l'œil – il n'y a pas d'Hommes supérieurs, nous sommes tous égaux. L'Homme n'est jamais qu'un homme – devant Dieu nous sommes tous égaux. »

Devant Dieu ! Mais ce Dieu est mort. Mais nous refusons d'être égaux devant la populace. Hommes supérieurs, tenez-vous loin de la place publique.

2

Devant Dieu ! Mais ce Dieu est mort ! Hommes supérieurs, ce Dieu était votre pire danger.

C'est depuis qu'il gît au sépulcre que vous êtes ressuscités. C'est maintenant enfin que va luire le grand Midi, que l'Homme supérieur va être – le maître.

Comprenez-vous cette parole, ô mes frères ? Vous êtes épouvantés, votre cœur a le vertige ? Vous voyez s'ouvrir un abîme ? Entendez-vous l'aboiement du chien d'enfer ?

Allons, courage ! Hommes supérieurs. C'est à présent que la montagne de l'avenir humain va accoucher. Dieu est mort. Mais *nous*, nous voulons à présent que le Surhumain vive.

3

Les plus soucieux demandent aujourd'hui : Comment faire pour conserver l'homme ? Mais Zarathoustra est le premier et le seul à demander : Comment faire pour *surmonter* l'homme ?

C'est le Surhumain qui me tient au cœur. *Lui* est mon premier, mon unique souci, lui et *non* l'homme, ni le prochain, ni le plus pauvre, ni le plus souffrant, ni le meilleur.

Ô mes frères, ce que je puis aimer chez l'homme, c'est qu'il est à la fois transition et perdition. Vous aussi vous avez en vous bien des choses qui m'inspirent tendresse et espoir.

Vous fûtes méprisants, Hommes supérieurs ; cela me donne espoir. Les plus méprisants sont aussi les plus respectueux.

Vous avez désespéré : c'est très respectable. Car vous n'avez pas appris à

vous résigner, vous avez ignoré les prudences mesquines.

Aujourd'hui les petites gens sont les maîtres, tous prêchent la résignation, l'accommodation, et la prudence et le labeur, et les ménagements, et tout le long *et cœtera* des menues vertus.

Les hommes efféminés, les fils d'esclaves et surtout la populace métissée, *tout cela* veut à présent prendre en main le destin humain – ô dégoût, dégoût, dégoût !

Voilà ce qui cherche et s'enquiert sans se lasser : Comment conserver l'homme le plus longtemps, le mieux possible, avec le plus d'agrément ? Us sont ainsi les maîtres de l'heure.

Il faudra mater ces maîtres de l'heure, ces petites gens, ô mes frères. Us sont pour le Surhumain le pire des dangers.

Surmontez, je vous en prie, Hommes supérieurs, ces petites vertus, ces petites astuces, ces scrupules gros comme un grain de sable, ce fourmillement de fourmis, cette misérable satisfaction de soi, ce « bonheur du plus grand nombre ».

Et désespérez plutôt que de vous rendre. Car en vérité je vous aime parce que vous ne savez pas vivre au temps où nous sommes, Hommes supérieurs. C'est pourquoi vous êtes ceux qui vivez, *vous* – le mieux.

4

Avez-vous du courage, ô mes frères ? Êtes-vous hardis ? *Non pas* un courage devant témoins, mais un courage de solitaire ou d'aigle qui n'a plus même Dieu pour témoin ?

Les âmes froides, les mulets, les aveugles, les ivrognes n'ont pas ce que j'appelle du courage. Celui qui a du courage, c'est celui qui connaît la peur, mais qui *dompte* la peur, qui voit l'abîme, mais qui en est *fier*.

Quiconque voit l'abîme, mais d'un œil d'aigle, quiconque *étreint* l'abîme, mais dans des serres d'aigle, celui-là a du courage.

5

« L'homme est méchant » – c'est ce que m'ont dit pour me consoler les sages les plus éminents. Hélas ! que n'est-ce vrai de nos jours ! Car chez l'homme le mal est encore la meilleure énergie.

« Il faut que l'homme devienne à la fois meilleur et pire » – c'est ma doctrine. Le pire mal est indispensable au plus grand bien du Surhumain.

Bon pour ce prédicateur des humbles d'avoir souffert et porté sa part du péché des hommes ! Pour moi le grand péché fait ma joie, c'est mon meilleur *réconfort*.

Mais ceci n'est pas destiné aux longues oreilles. Toutes les paroles ne sont pas à leur place dans toutes les bouches. Il s'agit ici de choses délicates et lointaines, rien que puissent saisir les sabots des moutons.

6

Hommes supérieurs, pensez-vous que je sois là pour réparer ce que vous avez mal fait ?

Ou pour préparer une couche plus moelleuse à vos douleurs ? Ou pour vous indiquer des sentiers plus aisés, à vous les inquiets, les errants, les égarés en haute montagne ?

Non, non, trois fois non ! Un nombre croissant d'entre vous périra, car il faut que la vie vous devienne de plus en plus dure et pénible. C'est ainsi seulement –

– c'est ainsi seulement que l'homme grandit, atteint les hauteurs où la foudre le frappe et le brise : quand il est monté assez haut pour rencontrer l'éclair.

Ma pensée, mon désir s'attachent au petit nombre, aux choses lointaines et de longue portée. Que m'importe votre petite détresse multiple et brève ?

Vous ne souffrez pas encore assez à mon gré. Car vous souffrez de vous-mêmes, ce n'est pas encore de l'*homme* que vous souffrez. Si vous parliez autrement, vous mentiriez. Aucun de vous ne souffre de ce dont *moi* je souffre.

7

Il ne me suffit pas qu'on ait rendu la foudre inoffensive. Je ne cherche point à la dévier, je veux lui apprendre à travailler pour *moi*.

Depuis longtemps ma sagesse s'amasse comme un nuage, de plus en plus sombre et silencieuse. C'est ainsi que fait toute sagesse qui doit un jour enfanter la *foudre*.

Je ne veux pas être une *lumière* pour ces hommes d'aujourd'hui, ni qu'ils me prennent pour une lumière. *Ceux-là* – je veux les aveugler ! Eclair de ma sagesse, crève-leur les yeux !

8

Gardez-vous de vouloir ce qui est au-dessus de vos forces. Il y a une fausseté pernicieuse chez ceux qui veulent ce qui est au-dessus de leurs forces.

Surtout s'ils veulent de grandes choses. Car ils éveillent la méfiance envers les grandes choses, ces rusés faux-monnayeurs, ces comédiens subtils, jusqu'au jour où ils se travestissent même à leurs propres yeux, avec leurs regards louches, leur bois vermoulu passé au vernis, drapé de grands mots, leurs vertus de parade, leurs œuvres frelatées, leur clinquant.

Soyez sur vos gardes, Hommes supérieurs. Il n'est rien qui me semble aujourd'hui plus précieux ni plus rare que la probité.

L'heure présente n'est-elle pas l'heure de la populace ? Or la populace ignore ce qui est grand ou petit, droit ou honnête ; elle est retorse avec innocence, elle ment toujours.

9

Soyez prudents surtout, Hommes supérieurs, hommes vaillants, cœurs vaillants, cœurs sincères ! Et tenez vos raisons secrètes. Car l'heure présente est celle de la populace.

Ce que la populace a appris à croire sans raison, comment pourrait-on le détruire par des raisons ?

Et sur la place publique, c'est par gestes que l'on persuade les gens. Mais la populace se méfie des raisons.

Et si parfois la vérité triomphe, demandez-vous avec une juste méfiance : « Quelle est l'erreur robuste qui a combattu pour elle ? »

Gardez-vous aussi des savants ! Ils vous haïssent, car ils sont inféconds ! Ils

ont les yeux froids et secs, les oiseaux leur semblent tous déplumés.

D’aucuns se vantent de ne point mentir, mais il s’en faut que l’impuissance à mentir soit l’amour de la vérité. Méfiez-vous !

Il s’en faut que l’absence de fièvre soit la lucidité de la Connaissance. Je ne crois pas aux esprits refroidis. Quiconque ne sait mentir ignore ce qu’est la vérité.

10

Voulez-vous monter là-haut ? Servez-vous de vos propres jambes. Ne vous faites pas *porter* sur la hauteur, ne montez pas porté sur le dos ni sur la tête d’autrui.

Mais toi, tu es monté à cheval ? Et maintenant tu trottes allègrement vers ton but ? C’est bien, mon ami. Mais ton pied-bot t’accompagne, sur ton cheval.

Une fois arrivé à ton but, une fois descendu de cheval, c’est sur ta *cime*, Homme supérieur, – que tu trébucheras.

11

Ô créateurs, Hommes supérieurs, on ne porte jamais en soi que son propre enfant.

Ne vous laissez pas persuader, endoctriner. Qui donc est *votre* prochain ? Même en agissant « dans l'intérêt du prochain », vous ne créez rien pour lui.

Oubliez donc ce « pour », créateurs. C'est votre vertu qui exige que vous ne fassiez rien « pour », « à cause de », ni « parce que ». Il faut boucher vos oreilles à ces petits mots mensongers.

Agir « pour le prochain », c'est la vertu des petites gens, de ceux qui pensent : « Qui se ressemble s'assemble » et « Une main lave l'autre ». Ils n'ont pas droit à *votre* égoïsme ; ils n'en ont pas la force non plus.

Dans votre égoïsme, ô créateurs, entre la prudence et la prévoyance de la future mère. Ce que nul encore n'a vu de ses yeux, votre fruit, voilà ce que vous devez protéger et ménager et nourrir de tout votre amour.

Où est votre amour, je veux dire en votre enfant, là aussi est toute votre vertu. Votre œuvre, votre vouloir, voilà ce qui est *pour vous* le « prochain ». Ne vous laissez pas suggérer des valeurs fausses.

12

Ô créateurs, Hommes supérieurs, quiconque va enfanter est malade. Mais quiconque vient d'enfanter est impur.

Demandez aux femmes : on n'enfante pas par plaisir. C'est la douleur qui fait caqueter poules et poètes.

Ô créateurs, il y a en vous beaucoup d'impureté. C'est parce qu'il vous a fallu enfanter.

Un enfant qui naît, oh ! que d'impureté vient au monde avec lui ! Allez-vous-en à l'écart. Et que celui qui a enfanté lave son âme et la purifie.

13

Ne soyez point vertueux au-delà de vos forces. Et n’exigez de vous-mêmes rien qui passe la vraisemblance.

Suivez à la trace les vertus de vos pères. Comment pourriez-vous monter plus haut si le vouloir de vos pères ne s’élève aussi avec vous ?

Celui qui tient à être un précurseur, qu’il prenne garde à ne pas être un épigone. Ce n’est pas dans le domaine où vos pères ont péché que vous pourrez devenir des saints.

Celui dont les pères ont aimé les femmes, les vins forts et la chasse au sanglier, comment pourrait-il exiger de soi la chasteté ?

Ce serait folie ! En vérité, ce sera beaucoup à mes yeux s’il se contente d’être l’époux d’une, ou de deux ou trois femmes.

Et il aurait beau fonder des monastères, et graver sur leur porte ces mots : « le Chemin de la Sainteté », je dirais encore : « À quoi bon ? C’est une nouvelle folie.

Il a fondé pour lui-même une prison et un asile – grand bien lui fasse, mais je n’y crois pas. »

Ce qui grandit dans la solitude, c’est ce que chacun y apporte, y compris la brute interne. C’est pourquoi il faut déconseiller la solitude à beaucoup.

Y a-t-il jamais eu rien de plus immonde sur terre que les saints anachorètes ? Autour d’*eux* ce n’est pas seulement le diable qui se déchaînait, – mais le porc aussi.

14

Craintifs, honteux, empruntés, pareils au tigre qui a manqué son bond, tels je

vous ai souvent vus vous en aller à l'écart, Hommes supérieurs. Vous aviez manqué votre *coup*.

Mais qu'importe, ô joueurs de dés ? Vous ne savez pas encore jouer et plaisanter comme il se doit. Ne sommes-nous pas constamment assis à une grande table de jeu et de divertissement ?

Et si vous avez manqué quelque grand coup, est-ce vous-mêmes qui êtes manqués pour autant ? Et si vous êtes manqués, quant à vous, l'homme est-il manqué pour autant ? Et si c'est l'homme qui est manqué – eh bien ! courage, en avant !

15

Plus une chose est rare en son essence, plus rarement elle réussit. Hommes supérieurs, vous tous qui êtes ici, n'êtes-vous pas tous plus ou moins – des ratés ?

Prenez-en votre parti, il n'importe ! Que de possibilités restent ouvertes ! Apprenez à rire de vous-mêmes comme il faut savoir rire.

Est-ce merveille que vous soyez des ratés ou des demi-ratés, vous qui êtes à demi brisés ? Ce qui s'agite et se heurte en vous, n'est-ce pas *l'avenir* de l'homme ?

Ce que l'homme a de plus lointain, de plus profond, de plus haut – écume et bout dans votre pot.

Quelle merveille, que tant de pots se brisent ! Apprenez à rire de vous-mêmes comme il sied d'en savoir rire. Hommes supérieurs, que de possibilités restent ouvertes !

Et à la vérité, que de choses ont déjà réussi ! Que la terre est riche en menues perfections, en heureuses réussites !

Entourez-vous de menues choses bonnes et parfaites, Hommes supérieurs.

Leur maturité dorée guérit le cœur. Ce qui est parfait enseigne l’espérance.

16

Quel a été jusqu’à présent sur terre le plus grand des péchés ? N’est-ce pas d’avoir dit : Malheur à ceux qui rient !

N’avait-il donc trouvé aucun motif de rire sur cette terre, celui qui a dit cette parole ? C’est qu’il avait mal cherché. Un enfant même y trouve des motifs.

C’est qu’il manquait d’amour – autrement il nous eût aimés aussi, nous les rieurs. Mais il nous haïssait, il se gaussait de nous, il nous promettait les pleurs et les grincements de dents.

Faut-il nécessairement maudire tout ce que l’on n’aime pas ? C’est d’un bien mauvais goût, à mon avis. Mais c’est là ce que faisait cet intransigeant. Il était issu de la populace.

Et lui-même n’aimait pas assez – sans quoi il ne se fût point irrité de n’être pas assez aimé. Ce que *veut* tout grand amour, ce n’est pas qu’on l’aime, c’est beaucoup plus.

Ecartez-vous de tous ces intransigeants, c’est une pauvre race malade, une engeance plébéienne ; ils regardent méchamment cette vie, ils ont le mauvais œil pour cette terre.

Ecartez-vous de tous ces intransigeants. Ils ont le pied pesant, le cœur lourd. Comment la terre leur serait-elle légère ?

17

Les bonnes choses arrivent à leur terme par des voies détournées. Elles font le gros dos comme les chats, elles ronronnent intérieurement, sentant que leur bonheur approche. Toutes les bonnes choses rient.

L'allure de la marche trahit si l'on est sur sa voie ; regardez-moi marcher ! Mais quand on approche du but, on danse.

Et en vérité, je n'ai pas été changé en statue, je ne suis pas là figé, obtus, pétrifié, rigide comme une colonne ; j'aime à courir vite.

Et bien qu'il y ait sur terre des marécages et beaucoup d'épaisse tristesse, quand on a le pied léger, on traverse en courant la fange même, et l'on danse comme sur la glace polie.

Élevez vos cœurs, mes frères, levez-les plus haut encore. Et n'oubliez pas les jambes ! Levez aussi la jambe, bons danseurs, et mieux encore, tenez-vous un peu sur la tête !

18

Cette couronne du rieur, cette guirlande de roses, je l'ai moi-même posée sur ma tête ; j'ai moi-même proclamé que mon rire était saint. Je n'ai pas trouvé d'autre homme assez fort pour faire cela de nos jours.

Moi, Zarathoustra, le danseur, Zarathoustra le léger, qui bat des ailes, prêt à l'essor, complice de tous les oiseaux, alerte et dispos, dans son insouciance bienheureuse, moi, Zarathoustra le prophète, Zarathoustra le rieur prophétique, ni impatient ni intransigeant, ami des bonds et des écarts, j'ai moi-même posé sur ma tête cette couronne.

19

Élevez vos cœurs, mes frères, levez-les haut, plus haut encore ! Et surtout n’oubliez pas les jambes ! Levez la jambe aussi, bons danseurs, et, ce qui vaudra mieux, tenez-vous un peu sur la tête.

Il y a, même dans le bonheur, de lourdes brutes, il y a des pieds-bots de naissance. Ils font de bizarres efforts, tel un éléphant qui s’efforce de se tenir sur la tête.

Mais mieux vaut être fou de bonheur que fou de malheur, mieux vaut danser lourdement que de marcher en boitant. Apprenez donc ce que m’enseigne ma sagesse : la pire des choses a au moins deux bons côtés.

La pire des choses a deux bonnes jambes pour danser dessus ; apprenez donc vous-mêmes, Hommes supérieurs, à vous tenir sur vos jambes.

Oubliez les ampoules de la mélancolie et de la tristesse populacière ! Oh ! que je les trouve tristes, ces bouffons de la populace ! Car le présent appartient à la populace.

20

Imitez le vent qui s’élance hors des cavernes de la montagne. Il veut danser au son de son propre chalumeau, les mers frémissent et bondissent sous ses pas.

Loué soit l’esprit qui donne des ailes aux ânes, qui trait les lionnes, le bon génie indomptable qui vient comme l’ouragan souffler sur tout présent, sur toute populace, –

– l’ennemi des têtes de chardons et des coupeurs de cheveux en quatre, de toutes les feuilles mortes et de toutes les herbes flétries, loué soit cet ouragan farouche et libre et bon, qui danse au-dessus des marécages et des mélancolies,

comme sur autant de prairies !

On le nomme l'ennemi des phtisiques plébéiens et de tous les produits tristes et mal venus : loué soit cet esprit de tous les libres esprits, l'ouragan rieur qui souffle de la poussière dans les yeux de tous les pessimistes, de tous les purulents !

Votre pire défaut, Hommes supérieurs, c'est que vous ne savez pas danser comme il faut danser : jusqu'au-delà de vous-mêmes. Qu'importe que vous n'ayez pas réussi !

Que de possibilités restent ouvertes ! *Apprenez* donc à rire au-delà de vous-mêmes. Élevez vos cœurs, bons danseurs, levez-les bien haut, plus haut encore ! Et n'oubliez pas non plus le bon rire !

Cette couronne du rieur, cette guirlande de roses, c'est à vous que je la lance, frères ! J'ai proclamé que le rire est sacré : Hommes supérieurs, *apprenez* donc à rire !

LE CHANT DE LA MÉLANCOLIE

1

Zarathoustra avait prononcé ces discours près de l'entrée de sa caverne ; mais aux derniers mots il se déroba à ses hôtes et s'en alla au-dehors chercher un peu l'air libre.

« Ô purs arômes qui m'entourez, s'écria-t-il, ô bienheureux silence de ces parages ! Mais où sont mes animaux ? Venez, venez, mon aigle et mon serpent !

Dites-moi, mes animaux, ces Hommes supérieurs, tous tant qu'ils sont, serait-ce qu'ils ne *sentiraient* pas bon ? Ô purs arômes qui m'environnez ! Je sais, je sens enfin à quel point je vous aime, chers animaux. »

Et Zarathoustra répéta : « Je vous aime, chers animaux. » Mais l'aigle et le serpent, entendant ces paroles, se blottirent auprès de lui, levant la tête pour le regarder. Ils étaient ainsi réunis tous trois, sans rien dire, humant et savourant ensemble l'air salubre. Car l'air était meilleur au-dehors qu'auprès des Hommes supérieurs.

2

Mais à peine Zarathoustra eut-il quitté sa caverne que le vieil Enchanteur se leva, regarda autour de lui d'un air finaud et dit : – « Il est sorti !

Et déjà, Hommes supérieurs – il m'est bien permis à moi aussi de chatouiller votre vanité en vous donnant ce nom flatteur et louangeur – déjà je subis les atteintes de mon mauvais esprit d'imposture et de magie, de mon diable mélancolique,

– qui est l'adversaire irréductible de Zarathoustra – il faut l'en excuser. Il *veut* à présent vous montrer quelques tours de magie, c'est *son* heure. Je lutte en vain contre ce mauvais esprit.

Vous tous, quels que soient les noms honorables que vous vous donniez – que vous vous nommiez les « libres esprits », ou les « véridiques », ou les « pénitents de l'esprit » ou les « affranchis » ou les « compagnons du grand désir » –

– vous tous qui souffrez comme moi du *grand* dégoût, vous pour qui le Dieu ancien est mort et qui n'avez pas encore de nouveau Dieu couché dans son berceau et dans ses langes – vous tous, mon mauvais esprit, mon diable magicien vous aime.

Je vous connais, Hommes supérieurs, et je le connais aussi – je connais également ce monstre que j'aime malgré moi, Zarathoustra ; il xne semble souvent qu'il porte le beau masque d'un saint, il me semble reconnaître en lui le nouveau et singulier travesti dans lequel se complaît mon mauvais esprit, mon

diable mélancolique. Si j’aime Zarathoustra, il me semble souvent que c’est à cause de mon esprit mauvais.

Mais déjà le voilà qui m’assaille et me subjugue, cet esprit de mélancolie, ce diable du crépuscule du soir, et en vérité, Hommes supérieurs, ce dont il a envie –

– vous allez ouvrir de grands yeux – ce dont il a envie, c’est de se montrer *nu* à vos yeux – mâle ou femelle, je ne sais encore, mais il approche, il me subjugue – holà ! tenez tous vos sens en alerte !

Le bruit du jour s’éteint, le soir vient pour toute chose, même pour les meilleures ; écoutez et voyez, Hommes supérieurs, quelle sorte de démon mâle ou femelle est ce génie de la mélancolie vespérale. »

Ayant ainsi parlé le vieil Enchanteur regarda malicieusement autour de lui et tendit la main vers sa harpe.

3

Dans l’air où s’éteint la clarté,
quand déjà la rosée, baume consolateur,
tombe doucement sur la terre
sans qu’on la voie ni qu’on l’entende
– car la rosée consolatrice
est chaussée de sandales légères
comme tous les doux messagers de consolation –
te souvient-il, ô cœur brûlant, te souvient-il
de cette soif que tu avais naguère
de pleurs célestes et de gouttes de rosée,
lorsque tu haletais consumé, harassé,
sur des chemins d’herbe jaunie
où les rayons cruels du soleil vespéral

te poursuivaient entre les arbres noirs,
les rayons brûlants, aveuglants, d'un malveillant
soleil ?

Amant de la *vérité* ? Toi ? – ils te raillaient ainsi –
Non pas ! Rien que poète !
Un animal rusé, et rapace, et rampant,
obligé de mentir,
obligé de mentir, le sachant, le voulant,
et toujours avide de proie
sous ses masques bariolés,
masqué même à ses propres yeux,
une proie pour lui-même –
Ça, l'amant de la vérité ?
Non, rien que fou, rien que poète !
Fertile seulement en discours bigarrés,
hurlant des mots bariolés sous ses masques de fou,
escaladant des ponts de paroles menteuses
et des arcs-en-ciel diaprés,
entre de faux ciels
et de fausses terres,
errant, planant au hasard.
Rien que fou ! *Rien que* poète !

Ça – l'amant de la vérité ?
Ni taciturne ni rigide,
ni froid ni lisse, à l'image
de la statue d'un dieu,
ni dressé à l'entrée des temples
pour veiller sur le seuil d'un dieu.
Non ! Ennemi de ces statues du Vrai,
plus à l'aise dans les déserts que devant les temples,
et comme un chat capricieux,
sautant par toutes les fenêtres,
vlan ! au cœur de tous les hasards,
flairant toutes les forêts vierges,
en reniflant d'envie et de désir.
Et dans toutes les forêts vierges,
tu courais parmi les fauves au pelage bigarré ;

d’une santé insolente, on te voyait courir
haut en couleur, beau comme le péché,
et les babines frémissantes,
heureux de tout railler, infernal, sanguinaire,
ou fondant sur ta proie, ou rampant, à l’affût, –

ou comme l’aigle qui longtemps,
longtemps regarde fixement les abîmes
– dans *ses* abîmes –
Oh ! comme ses regards s’enfoncent, toujours plus bas,
tournoyant dans les profondeurs
de plus en plus profondes –
Puis
soudain, tout droit,
d’un brusque essor,
il fond sur les agneaux,
piquant droit, affamé,
avide de la chair des agneaux,
ennemi des âmes d’agnelles,
en rage contre qui porte un air moutonnier,
doux yeux d’agneau, toisons bouclées,
grise douceur laineuse des agneaux…

Tels,
pareils à l’aigle, à la panthère,
sont les désirs du poète,
sont *tes* nostalgies aux mille masques,
ô fou ! ô poète !

Quand tu vois l’homme,
qu’il soit dieu ou mouton, qu’importe,
mettre en pièces le dieu dans l’homme
et aussi le mouton dans l’homme,
et *rire* en le déchirant,
c’est là, *c’est bien là* ton plaisir,
ton bonheur de panthère ou d’aigle,
bonheur de poète et de fou !

Dans l’air où se meurt la clarté,

quand déjà le croissant de lune,
vert entre des rougeurs de pourpre,
glisse jalousement,
adversaire du jour,
fauchant à chaque pas, sournoisement,
les hamacs de roses,
jusqu'à les faire s'abîmer,
s'effondrer pâlis dans la nuit,

tel moi aussi je suis déchu
de ma folie de vérité,
de mon ardent désir du jour,
et las du jour, malade de clarté,
je suis tombé vers les bas-fonds, le soir, les ombres,
brûlé et assoiffé, n'aspirant plus
qu'à *une seule* vérité.
Te souvient-il, cœur embrasé, te souvient-il,
combien alors tu avais soif ?
Las ! Faut-il que je sois banni
de toute vérité :
et rien que fou,
rien que poète !

DE LA SCIENCE

Ainsi chantait le magicien ; et comme autant d'oiseaux, tous ceux qui étaient assemblés là se laissaient prendre à leur insu aux rets de sa volupté perfide et mélancolique. Seul le Scrupuleux de l'Esprit ne s'était point laissé capturer ; il arracha vivement la harpe aux mains de l'Enchanteur et s'écria : « De l'air ! Faites entrer de l'air pur ! Faites entrer Zarathoustra ! Tu alourdis et tu empoisonnes l'air de cette caverne, vieil Enchanteur perfide !

Perfide et subtil, tu nous suggères des désirs et des fourrés inconnus, Et malheur à nous quand tes pareils parlent de la vérité et s'en réclament !

Malheur aux libres esprits sans méfiance devant des enchanteurs de *pareille* espèce. C'en est fait de leur liberté. Tu les endoctrines et les fais rentrer au cachot.

Vieux démon de la mélancolie, ta plainte est une sorte d'appeau, tu ressembles à ceux qui en chantant les louanges de la chasteté nous inclinent secrètement à la licence. »

Ainsi parla le Scrupuleux. Mais le vieil Enchanteur, jetant les yeux autour de lui, jouissait de sa victoire et ravalait sans effort le dépit que lui causaient les dires du Scrupuleux : « Tais-toi, dit-il à mi-voix, aux bonnes chansons il faut un bon écho ; après de beaux chants il sied de garder longtemps le silence.

C'est ce que font tous ces Hommes supérieurs. Mais toi, tu n'as sans doute pas compris grand-chose à mon chant. Tu n'as guère le sens de la magie. »

– « Tu me flattes, répliqua le Scrupuleux, en me distinguant de ceux-ci. Soit ! Mais que vois-je, vous autres ? Vous voilà de nouveau avec des yeux pleins de regards lubriques !

Âmes libres, où est votre liberté ? Vous ressemblez presque, ce me semble, à ceux qui ont longtemps regardé danser nues des filles vicieuses, vos âmes dansent elles aussi.

Vous avez sans doute plus que moi, Hommes supérieurs, ce que l'Enchanteur appelle son mauvais esprit d'imposture et de magie ; nous sommes sans doute différents.

Et en vérité nous avions assez causé et médité ensemble avant que Zarathoustra revînt à sa caverne, pour que je n'ignore pas que nous *sommes* en effet différents.

Même ce que nous *cherchons* ici sur ces hauteurs est différent. Ce que je cherche, c'est plus de *certitude*, et c'est pour cela que je suis venu trouver Zarathoustra, car il est à tout prendre la tour la mieux fortifiée, le vouloir le plus fort –

– en ces temps où tout vacille, où toute terre tremble. Mais vous, à voir les yeux que vous faites, il me semble presque que vous êtes venus chercher *plus d'incertitude*,

– plus de frisson, plus de danger, plus de tremblement de terre. Il me semble presque, excusez ma présomption, Hommes supérieurs, –

– il me semble que vous devez avoir envie de la vie la plus mauvaise, la plus dangereuse, celle qui me fait *à moi* le plus peur, la vie des bêtes sauvages. Vous rêvez de cavernes, de forêts, de monts escarpés et de véritables dédales de précipices.

Et ceux qui vous plaisent, ce ne sont pas les guides qui vous tireront le mieux *hors* du danger, mais ceux qui vous entraîneront loin de tout sentier, les mauvais guides. Mais bien que vous ayez *réellement* de tels désirs en vous, il me paraît que c'est là chose *impossible*.

La peur est en effet un sentiment héréditaire et profond chez l'homme ; la

peur explique tout, le péché originel et la vertu originelle. C'est de la peur qu'est née ma vertu *à moi*, qui s'appelle le Savoir.

La peur des bêtes sauvages est celle qui a été le plus longtemps inculquée à l'homme, la peur de toutes les bêtes, y compris cette bête sauvage qu'il porte en lui et dont il a peur. C'est ce que Zarathoustra appelle « la brute interne ».

Cette longue et très ancienne peur, enfin affinée, spiritualisée, intellectualisée, c'est, à ce qu'il me semble, ce qu'on appelle : « Science ». »

Ainsi parla le Scrupuleux ; mais Zarathoustra, qui venait de rentrer dans la caverne et avait entendu ou deviné la dernière partie de ce discours, lança au Scrupuleux une poignée de roses et se mit à rire de ces « vérités ». « Quoi ? s'écria-t-il, qu'est-ce que je viens d'entendre ? En vérité, tu es fou, ou c'est moi qui le suis ; et ta *vérité*, je vais te la retourner en un clin d'œil et la mettre sens dessus dessous.

La peur, en effet, est l'exception chez nous. Mais le courage et l'esprit d'aventure, le goût de l'incertain et des prouesses inédites, le *courage* en un mot me semble résumer toute la préhistoire de l'homme.

Aux animaux les plus sauvages et les plus courageux il a envié et dérobé toutes leurs vertus ; c'est ainsi qu'il est devenu homme.

Ce courage, enfin affiné, spiritualisé, intellectualisé, ce courage d'homme aux ailes d'aigle et à la prudence de serpent, c'est *cela* qu'on appelle de nos jours, à ce qu'il me semble… »

– « *Zarathoustra* ! » s'écrièrent d'une seule voix tous ceux qui étaient assemblés là, tout en faisant de grands rires ; mais il semblait que la lourde nuée qui pesait sur eux se fût dissipée. L'Enchanteur lui-même riait et dit d'un air fin : « À la bonne heure ! Mon mauvais esprit s'en est allé !

Et ne vous ai-je pas mis moi-même en garde, en vous disant qu'il est un imposteur, un esprit d'imposture et de mensonge ?

Surtout quand il se montre nu. Mais que puis-je, *moi*, contre ses ruses ? Est-ce *moi* qui l'ai fait, qui ai créé le monde ?

Allons ! Retrouvons notre bonne humeur et notre gaieté. Et bien que Zarathoustra ait l'air courroucé, – voyez comme il m'en veut ! –

avant la nuit il aura appris de nouveau à m'aimer et à me louer, il ne peut vivre longtemps sans faire de pareilles folies.

Lui, il aime ses ennemis. De tous ceux que j'ai vus, aucun ne pratique cet art mieux que lui. Mais en revanche il se venge sur ses amis. »

Ainsi parla le vieil Enchanteur, et les Hommes supérieurs l'approuvèrent et Zarathoustra fit le tour de la société, serrant les mains de ses amis avec tendresse et malice, comme s'il avait quelque chose à réparer et à se faire pardonner. Mais comme il arrivait à la porte de la caverne, voici qu'il fut repris de l'envie de

respirer l’air pur du dehors et de retrouver ses animaux, et il était sur le point de se faufiler au-dehors.

CHEZ LES FILLES DU DÉSERT

1

Alors le voyageur qui se disait l’Ombre de Zarathoustra lui dit : « Ne t’en va pas ! Reste avec nous, sans quoi le poids de notre vieille tristesse nous accablerait de nouveau.

Déjà ce vieil Enchanteur nous a régalés de ce qu’il a de pire, et regarde donc, ce bon vieux Pape si dévot a des larmes plein les yeux et s’est de nouveau embarqué sur la mer de mélancolie.

Les Rois font encore bonne contenance ; de nous tous ce sont *eux* qui ont le mieux compris la leçon d’aujourd’hui ! Mais s’ils étaient seuls et sans témoins, je parie que recommencerait en eux aussi ce mauvais jeu –

– le mauvais jeu des nuées errantes, des humeurs mélancoliques, des ciels couverts, des soleils escamotés, des vents hurlants de l’automne,

– le mauvais jeu de nos hurlements, de nos cris de détresse. Reste avec nous, ô Zarathoustra ! Il y a ici beaucoup de misère cachée qui voudrait s’exprimer, beaucoup de soir, de nuages et d’air confiné !

Tu nous as nourris de la viande des forts et de préceptes énergiques. Ne permets pas qu’au dessert nous assaillent de nouveau les démons de lâcheté et de mollesse !

Toi seul sais rendre autour de toi l’atmosphère tonique et claire ! Où ai-je jamais trouvé sur terre un air plus salubre que celui qu’on respire dans ta caverne ?

J’ai pourtant vu des pays en grand nombre, mes narines ont appris à déguster l’air et à l’apprécier, mais c’est auprès de toi qu’elles savourent leur plus grand plaisir !

Si ce n’est – si ce n’est – pardonne à un vieux souvenir ! Pardonne à une vieille chanson à boire que j’ai composée chez les Filles du Désert :

– chez elles, en effet, on respirait ce même air pur, lumineux, oriental. C’est là que je me suis senti le plus loin de cette vieille Europe nuageuse, humide et mélancolique.

En ce temps-là, j’aimais les filles d’Orient et cet azur que ne ternissent jamais ni nuages ni pensées.

Vous ne sauriez croire avec quelle décence elles demeuraient assises dès qu’elles cessaient leurs danses – profondes, mais sans pensées, comme autant de petits secrets, de mystères enrubannés, de noix que l’on casse au dessert –

étranges et bariolées, en vérité, mais sans nuages : des énigmes qui se laissent deviner : c’est pour l’amour de ces filles que j’ai composé mon psaume d’après-dîner. »

Ainsi parla le Voyageur et l’Ombre, et avant que personne lui eût répondu il s’était déjà emparé de la harpe du vieil Enchanteur, et, les jambes croisées, jetait autour de lui un regard tranquille et sage – mais il aspirait l’air avec lenteur par les narines, d’un air d’inquisition, comme on déguste un air étranger dans des pays nouveaux. Puis poussant une sorte de rugissement il se mit à chanter :

2

Le Désert gagne : malheur à qui recèle des Déserts !

Ah ! solennel
vraiment solennel,
ce digne exorde ;

d’une solennité tout africaine !
Bien digne d’un lion
ou d’un singe hurleur, d’un moraliste
– mais rien qui vous convienne,
mes délicieuses amies
aux pieds desquelles
pour la première fois il est donné
à un Européen de prendre place
sous les palmiers. – Sela !

Miracle, en vérité !
Me voici donc assis
près du Désert, et déjà
si loin du Désert !
Nullement dévasté, quant à moi,
mais englouti
par cette oasis minuscule.
Comme elle ouvrait justement en bâillant
sa gueule exquise,
petite gueule parfumée entre toute les gueules,
j’y suis tombé,
roulant jusqu’au fond et plus loin,
pour me retrouver parmi vous,
mes délicieuses amies. – Sela !

Honneur, honneur à la Baleine
si elle sut choyer ainsi son hôte !
Vous saisissez
ma docte allusion ?
Honneur à son ventre
s’il était comme celui-ci,
un charmant ventre d’oasis,
mais j’en doute –
il faut vous avouer que j’arrive d’Europe,
et l’Europe est plus soupçonneuse
que toutes les vieilles épouses.
Que Dieu l’amende !
Amen !

Me voici donc
dans cette oasis minuscule,
telle une datte
brune, sucrée, gonflée d'or, et qui rêve
d'une ronde bouche de jeune fille,
et surtout de dents virginales,
glacées, neigeuses et tranchantes ;
c'est de quoi rêvent, en effet,
les cœurs de toutes les dattes brûlantes. – Sela !

Pareil à ces fruits du midi,
et trop pareil à eux,
me voilà donc gisant ici,
environné d'un vol d'insectes minuscules
qui viennent me flairer et se jouer autour de moi,
assailli de mille désirs et de caprices
plus menus encore, plus fous, plus coupables,
assiégé par vous,
chattes muettes et songeuses,
Doudou et Suleika, –
ensphinxé, si je veux enfermer en *un* mot
beaucoup d'impressions
(Dieu me pardonne
un tel péché contre la langue !)
– me voici donc, humant un air délicieux,
un air de paradis, en vérité,
un air léger, lumineux, strié d'or,
le meilleur air qui soit jamais
chu de la lune.
Fut-ce hasard ?
Fut-ce bravade ?
comme le content les poètes d'autrefois.
Mais moi, douteur, je le révoque
en doute, car j'arrive
d'Europe,
d'une Europe plus soupçonneuse
que toutes les vieilles épouses.
Que Dieu l'amende !
Amen !

Humant cet air exquis,
les narines gonflées en coupes,
sans avenir, sans souvenirs,
charmantes amies, me voici,
contemplant ce palmier
qui, telle une danseuse,
se plie, s'incline et se balance sur ses hanches
– à force de le regarder, on finirait par l'imiter –
pareil à la danseuse qui, je crois,
est restée trop longtemps, et plus qu'il n'est prudent,
perchée sur une seule jambe
jusqu'à en oublier, je crois,
son autre jambe.
Du moins est-ce en vain que je cherche
ce joyau jumeau,
disparu –
je veux dire son autre jambe –
dans le voisinage sacré
de son délicieux, de son ravissant jupon
de lames d'éventail, d'ailes et de paillettes.
Même, si vous voulez m'en croire,
belles amies,
je pense qu'elle l'a perdue.
Disparue,
pour toujours disparue,
son autre jambe !
Quel dommage ! cette autre jambe si jolie,
où peut-on bien l'avoir laissée, en quel triste abandon,
cette jambe esseulée ?
Peut-être en proie à la terreur
d'un féroce lion aux boucles d'or, voire déjà
rongée et grignotée,
quelle pitié, hélas ! grignotée ! – Sela !

Ne pleurez pas, ne pleurëz pas, je vous en prie,
tendres cœurs,
ne pleurez pas,
cœurs de dattes, seins de lait,
petits cœurs

de réglisse !
Ne pleure plus,
pâle Doudou ;
sois un homme, Suleïka, courage, courage !
– Ou peut-être, qui sait ?
un tonique, un cordial
serait ici en place,
un sage avis tout plein d'onction,
une exhortation solennelle ?

Ha ! redresse-toi, ma dignité !
À moi, vertu, dignité de l'Européen !
Souffle, souffle de nouveau,
soufflet de forge de la vertu !
Ha !
Rugir une fois encore,
rugir en moraliste,
comme un lion de la morale,
rugir devant les Filles du Désert…
Car le rugissement de la vertu,
délicieuses filles,
est plus puissant que toutes
les ardeurs de l'Européen, que la fringale de l'Européen.
Et je me retrouve soudain,
européen ;
je ne puis autrement, que Dieu me soit en aide !
Amen !
Le Désert gagne : malheur à qui porte en soi des Déserts !

LE RÉVEIL

1

À la fin du chant du Voyageur ou de l'Ombre, la caverne s'emplit d'un seul coup de bruit et de rires ; et comme tous les hôtes assemblés parlaient à la fois, et que l'âne lui-même, ainsi encouragé, ne demeurait pas muet, Zarathoustra ressentit quelque dépit et quelque ironie envers ses visiteurs, bien qu'il prît plaisir à leur gaieté. Car il y voyait un signe de guérison. Il sortit donc furtivement pour aller parler à ses animaux.

« Qu'est devenue leur détresse ? dit-il, et déjà il se sentait remis de son léger mouvement d'humeur. Chez moi ils sont désappris de pousser des cris de détresse, à ce qu'il me semble.

Bien que malheureusement ils n'aient pas désappris de crier. » Et Zarathoustra se boucha les oreilles, car le I-A de l'âne se mêlait bizarrement à la clameur joyeuse de ces Hommes supérieurs.

« Ils sont gais, reprit-il ; et qui sait ? peut-être aux dépens de leur hôte ; et si je leur ai appris à rire, ils n'ont pourtant pas appris à le faire de *mon* rire.

Mais qu'importe ! Ce sont de *vieilles* gens ; c'est leur façon de guérir ; c'est leur façon de rire, mes oreilles ont déjà supporté pire sans s'en irriter.

Ce jour est un jour de victoire. Le voici déjà qui cède, qui s'enfuit, *l'Esprit de Pesanteur*, mon vieil ennemi, mon ennemi juré. Comme il va bien finir, ce jour qui commença si mal, si pesamment !

Et c'est finir qu'il *veut*. Déjà le soir approche, il arrive à cheval d'au-delà de la mer, en bon cavalier ! Comme il se balance sur sa selle de pourpre, le soir bienheureux qui rentre au gîte !

Le ciel le regarde, lumineux, le monde gît là-bas dans les profondeurs. Ô mes singuliers hôtes, vous qui êtes venus à moi, certes, il vaut la peine de vivre auprès de moi. »

Ainsi parlait Zarathoustra. Et de nouveau les cris et les rires des Hommes supérieurs retentirent, sortant de la caverne. Et il se reprit à parler.

« Ils mordent, mon appât est efficace ; déjà leur ennemi, l'Esprit de Pesanteur, s'éloigne d'eux aussi. Déjà ils ont appris à rire d'eux-mêmes. Ai-je bien entendu ?

La nourriture que je destine aux forts, mes préceptes pleins de sève et de force agissent sur eux, et en vérité je ne les ai pas nourris de légumes creux mais de la viande qui convient aux guerriers, aux conquérants ; j'ai éveillé en eux des appétits nouveaux.

Des espoirs nouveaux s'éveillent dans leurs bras et dans leurs jambes, leur

cœur se dilate. Ils trouvent des paroles nouvelles, bientôt leur âme respirera l'audace.

Sans doute, n'est-ce pas la nourriture qui convient aux enfants, ni aux femmelettes langoureuses, vieilles ou jeunes. Il y a d'autres moyens de convaincre ces estomacs-là. Je ne suis ni leur médecin ni leur précepteur.

Le dégoût disparaît chez ces Hommes supérieurs ; tant mieux ; c'est mon triomphe. Dans mon domaine ils sont en sécurité, toute fausse honte s'efface, ils s'épanchent librement.

Ils épanchent leurs cœurs, ils ont de nouveau de bons moments, ils réapprennent à prendre du repos et à ruminer – ils deviennent *reconnaissants*.

C'est à mes yeux le meilleur des symptômes ; ils ont appris la reconnaissance. Bientôt ils imagineront des fêtes et dresseront des monuments à leurs joies d'antan.

Ce sont des *convalescents*. » Ainsi Zarathoustra se parlait joyeusement à lui-même ; les yeux perdus au loin ; mais ses animaux vinrent se blottir contre lui, respectant son bonheur et son silence.

2

Mais soudain les oreilles de Zarathoustra furent épouvantées, car la caverne jusqu'alors pleine de tumulte et de rires s'emplit tout à coup d'un silence de mort ; mais ses narines captaient une vapeur odoriférante et un encens qui semblait provenir de la combustion de pommes de pin.

« Qu'arrive-t-il ? Que font-ils ? » se demanda-t-il en se rapprochant en tapinois de l'entrée, de façon à voir sans être vu de ses hôtes. Mais miracle sur miracle ! que lui fallut-il alors voir de ses yeux !

« Ils sont tous redevenus *pieux* ; ils *prient*, ils sont fous ! » dit-il au comble de la surprise. Et en effet, tous ces Hommes supérieurs, les deux Rois, le Pape en

disponibilité, le méchant Enchanteur, le Mendiant volontaire, le Voyageur ou l'Ombre, le vieux Prophète, le Scrupuleux de l'Esprit, l'Homme Hideux, tous étaient agenouillés comme des enfants ou de vieilles dévotes, et adoraient l'âne. Et justement l'Homme Hideux commençait à gargouiller et à s'ébrouer comme si des choses ineffables cherchaient à jaillir de lui ; mais quand il parvint à articuler quelques paroles, voici, c'était une étrange et pieuse litanie à la louange de l'âne, adoré et encensé. Et voici cette litanie :

Amen ! Louange, honneur, sagesse, reconnaissance gloire et force à notre Dieu, d'éternité en éternité !

– Et l'âne de répondre I-A !

Il porte nos fardeaux, il a pris la forme d'un serviteur ; il est humble Je cœur et ne dit jamais non ; et qui aime bien son Dieu le châtie bien.

– Et l'âne de répondre I-A !

Il ne parle pas, sauf pour approuver toujours le monde qu'il a créé ; c'est sa façon de louer sa création. S'il ne parle pas, c'est par finesse. Aussi a-t-il rarement tort.

– Et l'âne de répondre I-A !

Il passe inaperçu dans le monde. Grise est la couleur favorite dont il revêt sa vertu. S'il a de l'esprit, il le cache ; mais tout le monde croit *à* ses longues oreilles.

– Et l'âne de répondre I-A !

Que de sagesse cachée dans ces longues oreilles et dans cette décision de dire toujours oui et jamais non ! N'a-t-il pas créé le monde à son image, bête au possible ?

– Et l'âne de répondre I-A !

Que tu suives des chemins droits ou tortueux, peu t'importe ce qui nous semble droit ou tortueux, à nous autres hommes. Ta candeur est de ne pas savoir ce qu'est la candeur.

– Et l'âne de répondre I-A !

Voici, tu ne repousses personne, ni mendiants ni rois. Tu laisses venir à toi les petits enfants et quand les méchants garnements te font des avances, tu réponds simplement : I-A !

– Et l'âne de répondre I-A !

Tu aimes les ânesses et les figues fraîches, tu ne dédaignes pas la bonne chère. Un chardon te ravigote quand tu as faim. Il y a là-dedans une sagesse divine.

– Et l'âne de répondre I-A !

LA FÊTE DE L'ÂNE

1

À ce passage de la litanie, Zarathoustra ne put plus se contenir, il se mit à crier lui aussi I-A ! plus fort que l'âne et fit irruption au milieu de ses hôtes affolés. « Mais que faites-vous là, fils d'hommes ? s'écria-t-il en relevant brusquement les dévots prosternés sur le sol. Malheur à vous si un autre que Zarathoustra vous voyait !

Avec votre nouvelle religion, tout le monde vous prendrait pour les pires des blasphémateurs ou les plus absurdes des vieilles bonnes femmes.

Et toi, vieux Pape, comment peut-tu t'accommoder d'adorer un âne et de le prendre pour ton Dieu ? »

– « Ô Zarathoustra, répondit le Pape, pardonne-moi, mais en fait de Dieu, j'en sais encore plus long que toi. Et il n'y a rien là que de légitime.

Plutôt adorer Dieu sous cette forme que de ne l'adorer sous aucune. Songe à cette maxime, mon noble ami, et tu devineras vite qu'elle implique de la sagesse.

Celui qui a dit : « Dieu est esprit » est celui qui a fait le plus grand pas, le plus grand bond vers l'incroyance ; il n'est pas aisé de réparer le mal que cette parole a fait sur terre.

Mon vieux cœur saute et bondit à l'idée qu'il existe encore sur terre quelque chose qu'on puisse adorer. Pardonne à ce vieux cœur de Pape, plein de dévotion. »

– « Et toi, dit Zarathoustra au Voyageur et à l'Ombre, tu te dis, tu te crois un libre esprit ? Et tu te livres ici à des pratiques idolâtres et à ces simagrées de prêtres ?

En vérité, tu te conduis plus mal ici qu'avec tes mauvaises filles à la peau bronzée, mauvais néophyte que tu es. »

– « C'est assez malheureux, répondit le Voyageur et l'Ombre, tu as raison.

Mais que puis-je y faire ? Le vieux Dieu est ressuscité, ô Zarathoustra, tu auras beau dire.

C'est le plus Hideux des Hommes qui en est cause, c'est lui qui l'a réveillé. Et il a beau dire qu'il l'a tué jadis, en matière de dieux la *mort* n'est jamais qu'un préjugé. »

– « Et toi, dit Zarathoustra, vieil Enchanteur sinistre, qu'as-tu fait ? Qui pourra encore te faire confiance, en ces temps de pensée affranchie, *si toi*, tu te mets à croire à ces âneries divines ?

Tu as fait une sottise ; comment as-tu pu, malin comme tu l'es, faire pareille sottise ? »

– « Ô Zarathoustra, répondit le rusé Enchanteur, tu as raison, c'était une sottise – et il m'en a assez coûté de la faire. »

– « Et toi surtout, dit Zarathoustra au Scrupuleux de l'Esprit, réfléchis un peu, en portant le doigt le long de ton nez. Ce qui se passe ici ne choque donc pas ta conscience ? Ton esprit n'est-il pas trop net pour ces prières et pour le fumet qu'exhale cette dévote confrérie ?

– « Il y a du vrai dans ce qui se passe là, répondit le Scrupuleux, un doigt posé le long du nez, il y a même dans ce spectacle quelque chose qui réconforte ma conscience.

Il se peut que je n'aie pas le droit de croire en Dieu ; mais une chose est certaine, c'est sous cette forme que je croirais le plus aisément en lui.

Dieu est éternel, s'il faut en croire les gens pieux ; quand on a tant de temps devant soi, on prend son temps. En avançant aussi lentement, aussi bêtement que possible : *de cette façon*, un Dieu pareil peut aller loin.

Et quand on a trop d'esprit, il est permis de raffoler de tant de sottise et de folie. Songe à toi-même, ô Zarathoustra !

Toi-même, en vérité, tu pourrais bien, à force de richesse et de sagesse, être changé en âne.

Le sage le plus accompli n'aime-t-il pas à suivre les chemins les plus tortueux ? C'est d'une évidence qui saute aux yeux, ô Zarathoustra, voire à *tes propres* yeux. »

– « Et toi, enfin, dit Zarathoustra en s'adressant au plus Hideux des Hommes, qui demeurait prosterné en terre, les bras tendus vers l'âne (à qui il offrait du vin à boire), parle, Innommable, qu'as-tu fait là ?

Tu me parais transformé, ton œil brille, ta laideur se drape dans le manteau du sublime : *qu'est-ce* donc que tu as fait ?

Est-ce vrai, ce que disent les autres, que c'est toi qui l'a ressuscité ? Et pourquoi ? N'avait-il pas été exécuté et liquidé à bon droit ?

Toi-même tu me parais ressuscité : qu'as-tu fait ? Pourquoi es-tu revenu en

arrière ? Pourquoi t’es-tu converti ? Parle, Innommable ! »

– « Ô Zarathoustra, répondit le plus Hideux des Hommes, tu n’es qu’un fripon.

Quant à savoir si *celui-là* est vivant ou ressuscité ou complètement mort, qui de nous deux le sait le mieux, je te le demande ?

Mais il y a une chose que je sais, et c’est toi qui me l’a enseignée jadis, ô Zarathoustra : quand on veut tuer radicalement, on *rit*.

Ce n’est pas la colère, c’est le rire qui tue. Voilà ce que tu disais autrefois. Ô Zarathoustra, homme retors, destructeur impassible, saint pernicieux – tu n’es qu’un fripon ! »

2

Mais il advint alors que Zarathoustra, surpris de tant de réponses malicieuses, recula d’un bond jusqu’à l’entrée de sa caverne et s’écria d’une voix forte :

« Ô fripons tous tant que vous êtes, ô farceurs ! Pourquoi vous déguiser et vous travestir à mes yeux ?

Comme vos cœurs à tous frétillaient de joie et de malice en vous sentant redevenus semblables aux petits enfants, je veux dire pieux, –

– parce que vous faisiez de nouveau ce que font les petits enfants, qui prient en joignant les mains et disent : « Mon bon Dieu ! »

Mais à présent vous allez déguerpir de *cette* chambre d’enfants, de ma propre caverne où s’étale aujourd’hui tant d’enfantillage. Allez mettre au frais, dehors, l’ardeur de votre pétulance enfantine et votre tapage sentimental.

Il est vrai que si vous ne redevenez semblables aux petits enfants vous n’entrerez point dans le royaume des cieux, – et Zarathoustra montrait du doigt le ciel –

mais quant à nous, nous ne voulons nullement aller au royaume des cieux,

nous sommes devenus Hommes ; ainsi, *ce que nous voulons, c'est le royaume de la Terre*. »

3

Et Zarathoustra reprit encore une fois la parole : « Ô mes nouveaux amis, dit-il, hommes singuliers, Hommes supérieurs, que vous me plaisez à présent,

– depuis que vous avez retrouvé la gaieté ! Vous en êtes tout épanouis, en vérité ; il me semble qu'à des fleurs comme vous il faut des *fêtes nouvelles*,

– une petite absurdité courageuse, une manière de culte et de Fête de l'Âne, et quelque vieux fou joyeux comme Zarathoustra, et un bon coup de vent pour balayer vos âmes.

N'oubliez pas cette nuit, ni cette Fête de l'Âne, Hommes supérieurs ! Vous l'avez inventée chez moi, j'y vois un heureux présage. Des inventions pareilles, ce sont des inventions de convalescents !

Et quand vous célébrerez de nouveau cette Fête de l'Âne, faites-le pour l'amour de vous, faites-le aussi pour l'amour de moi ! Et en mémoire *de moi* ! »

Ainsi parlait Zarathoustra.

LA CHANSON IVRE

1

Cependant ils étaient sortis l'un après l'autre dans la nuit fraîche et rêveuse ; mais Zarathoustra conduisait par la main le plus Hideux des Hommes pour lui montrer son univers nocturne, et la grande lune ronde, et les cascades d'argent auprès de sa caverne. Enfin ils firent halte, silencieux et côte à côte, tous vieilles gens, mais le cœur ragaillardi et courageux, surpris à part eux de se sentir si heureux sur terre ; cependant le mystère de la nuit étreignit de plus en plus leurs cœurs. Et de nouveau Zarathoustra pensa à part soi : « Oh ! comme je les aime à présent, ces Hommes supérieurs » – toutefois il ne le dit pas, par respect pour leur bonheur et leur silence.

Mais il arriva alors la chose la plus surprenante de toutes au cours de cette longue et surprenante journée : le plus Hideux des Hommes recommença pour la dernière fois à gargouiller et à s'ébrouer, et quand il fut arrivé à parler, une question jaillit, ronde et pure, de sa bouche, une bonne, une profonde et claire question qui émut le cœur de tous ceux qui l'entendirent.

« Vous tous, mes amis, dit le plus Hideux des Hommes, que vous en semble ? À cause de cette unique journée, je suis, *moi*, pour la première fois content d'avoir vécu cette longue vie.

Et ce n'est pas encore assez dire. Il vaut la peine d'avoir vécu sur cette terre ; une seule journée, une seule fête chez Zarathoustra m'a enseigné à aimer la vie.

« C'était donc *cela*, la vie ? dirai-je à la mort. Eh bien, recommençons ! »

Mes amis, que vous en semble ? Ne voulez-vous pas comme moi dire à la mort : « C'était donc *cela*, la vie ? Alors, soit, pour l'amour de Zarathoustra, recommençons ! » »

Ainsi parla le plus Hideux des Hommes, mais Minuit approchait. Et que croyez-vous qu'il arriva ? Dès que les Hommes supérieurs eurent entendu sa question, ils se sentirent transformés et guéris et se souvinrent de celui à qui ils devaient cette guérison. Et ils s'élancèrent vers Zarathoustra, le remerciant, l'adorant, le caressant, lui baisant les mains, chacun à sa façon, les uns riant, les autres pleurant. Mais le vieux Prophète dansait de joie. Et s'il est vrai, comme le pensent certains auteurs, qu'il fût alors plein de vin doux, il était certainement plus plein encore de la douceur de vivre et avait oublié toute lassitude. D'aucuns racontent même que l'âne aurait dansé lui aussi ce jour-là ; car ce n'est pas sans effet que le plus Hideux des Hommes lui avait fait boire du vin. Quoi qu'il en soit, si l'âne n'a pas dansé ce jour-là, on vit cette fois de plus singuliers prodiges que la danse d'un âne. Enfin, comme dit le dicton de Zarathoustra :

« Qu’importe ! »

2

Mais Zarathoustra, voyant ce qui arrivait au plus Hideux des Hommes, était pareil à un homme ivre ; son regard s’était éteint, sa langue balbutiait, ses jambes flageolaient. Et qui pourrait deviner les pensées qui effleuraient alors son âme ? Et son esprit, visiblement, le quitta et s’en alla planer au-dessus de lointaines contrées « comme sur une crête élevée entre deux mers », ainsi qu’il est écrit, « suspendu comme un lourd nuage entre le passé et l’avenir ». Et peu à peu, alors que les Hommes supérieurs le tenaient entre leurs bras, il revint à lui et repoussa des deux mains l’insistance de ses adorateurs soucieux. Il ne disait rien. Tout à coup cependant il tourna vivement la tête comme s’il entendait quelque son, posa le doigt sur ses lèvres et dit : « *Venez* ! »

Et aussitôt tout fut silence et mystère alentour ; mais un son de cloche montait lentement des profondeurs. Zarathoustra prêta l’oreille ainsi que les Hommes supérieurs, puis posa de nouveau le doigt sur ses lèvres et répéta : « *Venez, venez ! Minuit approche*. » Et sa voix était changée, mais il ne bougeait toujours pas de place. Alors le silence et le mystère redoublèrent et tous avaient l’oreille tendue, l’âne aussi et les animaux héraldiques de Zarathoustra, l’aigle et le serpent, et la caverne de Zarathoustra, et la grande lune fraîche, et la nuit elle-même. Mais Zarathoustra posa pour la troisième fois le doigt sur ses lèvres et dit :

« *Venez, venez, venez ! Partons à présent. C’est l’heure. Allons-nous-en par la nuit.* »

3

Hommes supérieurs, Minuit approche ; je vous dirai alors à l'oreille ce que cette vieille cloche me dit aussi à l'oreille – un secret terrible et réconfortant comme celui que me dit cette cloche de Minuit, dont l'expérience est plus longue que celle d'aucun homme, et qui a déjà compté les battements de cœur et les douleurs de vos pères. Hélas, hélas ! Comme elle soupire ! Comme elle rit en rêve, cette antique, cette profonde, profonde, ténèbre de Minuit !

Silence, silence ! On discerne à présent bien des voix qui ne peuvent s'élever pendant le jour. Mais à présent, dans l'air rafraîchi, quand vos cœurs font silence,

– à présent elles parlent, elles se font entendre, elles pénètrent dans les âmes nocturnes et lucides. Hélas, hélas ! Comme elle soupire, comme elle rit en rêve !

Ne l'entends-tu pas qui *te parle* en secret, terrible et cordiale, cette antique, cette profonde, profonde, ténèbre de Minuit ? *Humain, écoute* !

4

Malheur à moi ! Où le temps s'est-il englouti ? Dans quels puits profonds suis-je tombé ? Le monde dort.

Hélas, hélas ! Le chien hurle, la lune brille. Je préférerais mourir, mourir plutôt que de vous dire ce que pense en ce moment mon cœur de Minuit.

Déjà je suis mort. Tout est fini. Araignée, pourquoi viens-tu tisser ta toile autour de moi ? Veux-tu du sang ? Hélas, hélas ! la rosée tombe, l'heure approche,

– l'heure qui me fera grelotter et frissonner, me demandant et me redemandant sans cesse : « Qui en aura le courage ?

– qui sera le maître de la terre ? Qui osera dire : Voici dans quel sens vous devez couler, fleuves petits et grands ! »

– l'heure approche : homme, homme supérieur, prends garde. Ce discours est pour des oreilles subtiles, pour tes oreilles. *Que dit Minuit, de sa voix grave* ?

5

Je me sens emporté, mon âme danse. Ô ma tâche ! Ô ma tâche ! Qui sera le maître de la Terre ?

La lune est fraîche, le vent s'est tu. Hélas, hélas ! n'avez-vous pas volé assez haut ? Vous avez dansé, mais une jambe n'est pas encore une aile.

Bons danseurs, tout plaisir est mort, le vin s'est changé en lie, les coupes se sont affadies, un murmure sort des tombeaux.

Vous n'avez pas volé assez haut ; à présent un murmure sort des tombeaux : « Délivrez donc les morts ? Pourquoi la nuit est-elle si longue ? Ne sommes-nous point ivres de clair de lune ? »

Hommes supérieurs, délivrez donc les tombeaux, réveillez les cadavres. Hélas ! qu'est-ce que le ver ronge encore ? L'heure est proche, l'heure est proche.

La cloche gronde, le cœur grince encore, le ver ronge encore le bois, ronge encore le cœur. – Hélas ! hélas ! *Le monde est profond*.

6

Douce lyre, douce lyre ! J’aime ta note pareille à la note enivrée du crapaud. Du fond de quel passé, de quelle distance me parvient ta voix, venue de si loin, des étangs de l’amour !

Vieille cloche, douce lyre ! Toute douleur te frappe au cœur, douleur paternelle, douleur ancestrale, douleur des aïeux les plus reculés, ton verbe a mûri, –

– a mûri comme l’automne et l’après-midi dorés, comme mon cœur de solitaire. Tu parles à présent, le monde lui-même a mûri, le raisin se dore,

– et à présent il souhaite mourir, mourir de bonheur. Hommes supérieurs, ne sentez-vous pas ce parfum ? Un parfum qui monte vers nous, secrètement,

– un parfum, une odeur d’éternité, le bouquet qu’un vin d’or bruni, délicieux comme un parfum de rose, le parfum d’un très ancien bonheur,

– du bonheur enivré de mourir à minuit, du bonheur qui chante : Le monde est profond, *plus profond que le jour ne l’imagine*.

7

Arrière ! Arrière ! Je suis trop pur pour toi. Ne me touche pas ! Le monde ne vient-il pas pour moi de toucher à sa perfection ?

Ma peau est trop nette pour tes mains. Laisse-moi, jour stupide, balourd, obscur ! minuit n’est-il pas plus lumineux ?

Les plus purs seront les maîtres de la Terre, les plus ignorés, les plus forts, les âmes de Minuit, plus claires et plus profondes que le jour.

Ô jour, tu tâches encore de me saisir ? Tu cherches à tâtons mon bonheur. Tu me crois riche, solitaire, une mine de trésors, une chambre pleine d’or ?

Ô jour c’est moi que tu veux ? Me crois-tu profane ? Me crois-tu sacré ? Me crois-tu divin ? Mais jour et monde, vous êtes trop balourds !

Tâchez donc d’avoir des mains plus expertes, de vous emparer d’un bonheur plus profond, d’un malheur plus profond, de vous emparer d’un dieu – n’essayez pas de vous emparer de moi !

Mon malheur, mon bonheur sont profonds, jour étrange, mais je ne suis pourtant pas un dieu, ni l’enfer d’un dieu. *Profonde est sa douleur*.

8

La douleur de Dieu est plus profonde, ô monde étrange, empare-toi de la douleur de Dieu et non de moi. Que suis-je, en effet ? Une douce lyre enivrée,

– une lyre de minuit, l’appel flûté du crapaud. Nul ne me comprend, mais, *je dois* parler à des sourds, Hommes supérieurs ! Car vous ne me comprenez point !

Passée, passée, ô ma jeunesse ! Ô midi ! Ô après-midi ! Maintenant le soir est venu, la nuit, Minuit – le vent hurle comme un chien.

Le vent n’est-il point un chien ? Il gémit, il jappe, il hurle.

Comme elle soupire, comme elle rit, comme elle râle et halète, la nuit de Minuit.

Comme elle parle avec sagesse, cette poétesse enivrée ! Elle a sans doute noyé dans le vin son ivresse ? Elle est devenue extralucide ? Elle rumine ?

Antique et profonde ténèbre de Minuit, elle rumine son mal en rêve, et plus encore son plaisir. Car le plaisir, si déjà le mal est profond, *le plaisir est plus profond que la souffrance du cœur*.

9

Cep de vigne, pourquoi me donnes-tu des louanges ? Je t'ai taillé. Je suis cruel. Tu saignes. Que signifient les louanges que tu donnes à ma cruauté enivrée ?

« Tout ce qui touche à sa perfection, tout ce qui est mûr veut mourir, dis-tu. Bénie, bénie soit la serpe du vigneron ! » Mais tout ce qui est encore vert veut vivre, hélas ! pour mûrir, pour connaître la joie et le désir,

Le mal dit : « Passe ! Va-t'en, ô mal ! Mais tout ce qui souffre veut vivre pour mûrir, pour connaître la joie et le désir,

– le désir des choses lointaines, plus hautes, plus claires. » « Je veux des héritiers, dit tout ce qui souffre, je veux des enfants, ce n'est pas *moi* que je veux. »

Mais le plaisir ne veut pas d'enfants ni d'héritiers – le plaisir se veut lui-même, il veut l'éternité, il veut le Retour, il veut tout – éternellement-pareil-à-soi.

Le mal dit : « Brise-toi, saigne, ô cœur ! marche, pied ! Aile, vole ! En avant, monte, ô douleur ! » Allons, courage, mon vieux cœur : *La douleur dit* : « *Disparais* ! »

10

Hommes supérieurs, que vous en semble, suis-je un prophète ? un rêveur ? un homme ivre ? l'interprète des songes ? la cloche de Minuit ?

Une goutte de rosée ? une vapeur, un parfum d'éternité ? N'entendez-vous pas, ne sentez-vous pas que le monde, le mien, vient de toucher à sa perfection ? Minuit, c'est aussi Midi.

La douleur est plaisir aussi, la malédiction est bénédiction, la nuit est un soleil aussi. Allez-vous-en, ou apprenez qu'un sage, c'est aussi un fou.

Avez-vous jamais dit oui à un plaisir ? Ô mes amis, vous avez alors dit oui en même temps à *toute* douleur. Toutes choses sont enchaînées, enchevêtrées, amoureusement liées, –

– avez-vous jamais souhaité qu'*une* fois devînt deux fois, avez-vous jamais dit : « Tu me plais, bonheur ! Reviens, instant ! » Alors vous avez souhaité le Retour de *toutes choses* !

– Toutes revenant de nouveau, toutes éternelles, enchaînées, enchevêtrées, amoureusement liées ; *oh ! c'est ainsi que vous avez aimé* le monde !

Vous-mêmes éternels, vous l'aimez éternellement et en tout temps ; et même au mal vous dites : « Disparais, mais reviens ! » *Car tout plaisir veut – éternité* !

11

Tout plaisir veut l'éternité de toute chose, veut le miel, veut la lie, veut l'ivresse de Minuit, veut les tombes, veut la consolation des larmes funéraires, veut la splendeur dorée du couchant.

Que ne veut le plaisir ! Il est plus avide, plus tendre, plus affamé, plus terrible, plus secret que tous les maux ; il se veut *lui-même*, il mord dans *sa propre* chair, en lui agit la volonté du cycle éternel.

Il veut l'amour, il veut la haine, il est d'une richesse surabondante, il donne, il gaspille, il supplie qu'on accepte ses dons, il remercie ceux qui acceptent, il souhaite qu'on le haïsse.

Si riche est le plaisir qu'il a soif de douleur, d'enfer, de haine, d'opprobre, d'infirmité, de *monde* – ce monde que vous connaissez bien !

Hommes supérieurs, il a soif de vous, ce plaisir indomptable et bienheureux – soif de vos maux, créatures mal venues. Tout plaisir éternel a soif d'êtres mal

venus.

Car tout plaisir se veut lui-même – il veut donc aussi l'affliction. Ô bonheur, ô douleur ! Brise-toi, ô cœur ! Sachez-le, Hommes supérieurs, tout plaisir veut éternité.

Plaisir veut éternité de toute chose, *veut une profonde, profonde éternité*.

12

Et maintenant, avez-vous appris mon chant ? Avez-vous deviné ce qu'il veut dire ? Allons, courage ! Hommes supérieurs, chantez à présent mon refrain.

Chantez-moi le chant dont le titre est : « Encore une fois ! » et dont le sens est : « Pour toute l'éternité ! ». Chantez, Hommes supérieurs, le refrain de Zarathoustra :

Humain, écoute !
Que dit Minuit de sa voix grave ?
« *fêtais plongé dans le sommeil,*
j'émergeai d'un rêve profond.
Le plaisir est profond, profond,
Plus que le jour ne l'imagine.
Profonde est sa douleur –
Plaisir – Plus profond encore que souffrance du cœur :
La douleur dit : Disparais !
Mais tout plaisir veut éternité,
Veut une profonde, profonde éternité. »

LE SIGNE

Mais au lendemain de cette nuit, Zarathoustra sauta à bas de sa couche, ceignit ses reins et sortit de sa caverne, ardent et fort comme le soleil matinal qui se dégage des montagnes sombres.

« Grand astre, dit-il, comme il l'avait dit autrefois, profond œil du bonheur, que serait ton bonheur si tu n'avais ceux que tu éclaires !

Et s'ils restaient dans leurs chambres alors que déjà tu es éveillé, que tu viens pour prodiguer tes dons et les répandre ! Comme ta fière pudeur s'en irriterait !

Mais s'ils dorment encore, ces Hommes supérieurs, moi, je suis éveillé ; ce ne sont pas *là* mes vrais compagnons. Ce n'est pas eux que j'attends ici sur ma montagne.

Je veux aller vers mon œuvre, vers ma journée ; mais ils ne comprennent pas les signes avant-coureurs de mon aurore, mon pas ne les tire pas du sommeil.

Ils dorment encore dans ma caverne, leur rêve se nourrit encore de mes chants d'ivresse. Mais l'oreille qui *m*'entendra, l'oreille qui m'*obéira* ne leur a pas encore été donnée. »

Zarathoustra se disait ces choses en son cœur, comme le soleil montait. Mais il leva les yeux d'un air interrogateur, car il entendait au-dessus de lui le cri perçant de son aigle.

« Allons, dit-il, voilà qui me plaît et me convient ! – Mes animaux sont éveillés parce que je suis éveillé.

Mon aigle est éveillé et adore comme moi le soleil. De ses serres d'aigle, il cherche à s'emparer du jour nouveau. Oui, vous êtes miens, mes animaux ! Je vous aime. Mais je n'ai pas encore trouvé les hommes qui seraient miens. »

Ainsi parlait Zarathoustra, mais il arriva qu'il fut soudain environné comme d'un vol et d'un essaim d'oiseaux innombrables ; et le battement de toutes ces ailes et le fourmillement autour de sa tête étaient si intenses qu'il ferma les yeux. Et en vérité, il fut comme enveloppée d'une nuée, d'une nuée de flèches qui s'abattent sur un nouvel ennemi. Mais c'était une nuée de tendresse, qui s'abattait sur un nouvel ami.

« Que m'arrive-t-il ? » pensa Zarathoustra en son cœur, tout surpris, et lentement il alla s'asseoir sur une grosse pierre à l'entrée de sa caverne. Mais comme il étendait les mains autour de lui, au-dessus de lui et au-dessous de lui pour écarter les tendres oiseaux, voici qu'il lui advint une chose plus surprenante encore : sa main s'enfonça à l'improviste dans une toison épaisse et chaude, tandis qu'un rugissement résonnait devant lui – un long et doux rugissement de lion.

« *Le Signe est proche* ! » dit Zarathoustra bouleversé. Et quand il vit plus clair devant lui, il vit un fauve puissant couché à ses pieds, frottant sa tête contre ses genoux, si plein d'amour qu'il ne voulait plus le quitter, comme un chien qui

retrouve son ancien maître. Mais les colombes dans leur tendresse n'étaient pas moins démonstratives que le lion ; et chaque fois qu'une colombe effleurait le mufle du lion, il secouait la tête d'un air surpris, et riait.

À tout cela, Zarathoustra ne répondit qu'un mot : « *Mes enfants, mes enfants approchent !* » Après quoi il resta muet. Mais il avait le cœur allégé, et de ses yeux les pleurs tombaient goutte à goutte, inondant ses mains. Et sans plus donner attention à rien, il demeurait assis, immobile, sans même se défendre contre les animaux. Alors les colombes se mirent à voleter autour de lui, à se poser sur ses épaules et à becqueter ses cheveux blancs, infatigables dans leur tendresse et leur joie. Mais le puissant lion léchait les larmes qui tombaient sur les mains de Zarathoustra, rugissant et grondant timidement. Ainsi se comportaient ces animaux.

Tout cela dura un temps long ou court ; car à vrai dire, pour de telles choses, il *n*'y a *plus* de temps sur la terre. Mais sur ces entrefaites les Hommes supérieurs s'étaient éveillés dans la caverne de Zarathoustra et s'ordonnèrent en cortège pour lui offrir la salutation matinale. Car ils s'étaient aperçus au réveil qu'il n'était plus auprès d'eux. Mais comme ils arrivaient à l'entrée de la caverne, précédés du bruit de leurs pas, le lion eut un sursaut puissant, se détourna brusquement de Zarathoustra et s'élança vers la caverne avec un féroce rugissement. Et les Hommes supérieurs l'entendant rugir hurlèrent tous d'une seule voix, s'enfuirent et disparurent en un clin d'œil.

Mais Zarathoustra lui-même, étourdi et abasourdi, se leva de son siège, promena le regard autour de soi, demeura stupéfait, interrogea son cœur, reprit ses esprits, – et se trouva seul. « Qu'ai-je donc entendu ? dit-il enfin lentement. Que m'est-il arrivé tout à l'heure ? »

Et déjà le souvenir lui revenait, et il comprit d'*un seul* coup tout ce qui s'était passé du soir à l'aube. « Voici pourtant la pierre », dit-il en se lissant la barbe, « sur *laquelle* je me suis assis hier matin. Et c'est ici que le Prophète m'a abordé, et c'est ici que j'ai entendu pour la première fois le cri que je viens d'entendre de nouveau, le grand cri de détresse.

Hommes supérieurs, c'est de *votre* détresse que ce vieux Prophète me parlait hier matin.

Il voulait user de votre détresse pour me séduire et me persuader. Ô Zarathoustra, me disait-il, je viens t'induire en ton dernier péché.

« Mon dernier péché ? » s'écria Zarathoustra, riant avec colère de ses propres paroles. « *Quelle* perspective me reste-t-il encore si ce n'est celle de mon dernier péché ? »

Et de nouveau Zarathoustra s'absorba en lui-même et se rassit sur la grosse pierre pour réfléchir. Soudain il se leva d'un bond.

« *La pitié ! La pitié pour l'Homme supérieur* ! s'écria-t-il, et son visage semblait coulé dans l'airain. *Cela* – a eu son heure !

Que je pâtisse ou compatisse – qu'importe ?

Est-ce à mon *bonheur* que j'aspire ? J'aspire à mon *œuvre* !

Debout ! Le lion est venu, mes enfants approchent, Zarathoustra a mûri, mon heure est venue : –

Voici mon aube, *mon* jour se lève : *parais à présent, monte au ciel, ô grand Midi !* »

Ainsi parla Zarathoustra, et il quitta sa caverne, ardent et fort comme le soleil matinal qui se dégage des sombres montagnes.

PAR-DELÀ BIEN ET MAL

Prélude à une philosophie de l'avenir

PRÉFACE

À supposer que la vérité soit femme, eh bien ? n'est on pas en droit de nourrir le soupçon que tous les philosophes, pour être dogmatiques, ne comprenaient pas grand-chose aux femmes ? que l'abominable sérieux, les gauches assiduités avec lesquels ils eurent coutume jusqu'à présent de poursuivre la vérité furent des moyens malhabiles et inconvenants pour entreprendre une jeune personne ? Ce qui est sûr, c'est qu'elle ne s'est pas laissé séduire – et le dogmatisme sous toutes ses formes se tient aujourd'hui l'air pantois et découragé. Si du moins il tient encore debout ! Car il se trouve des individus sarcastiques pour affirmer qu'il s'est effondré, que tout dogmatisme gît à terre, pire encore, que tout dogmatisme est à l'agonie. Pour parler sérieusement, il y a de bonnes raisons d'espérer que toute entreprise dogmatique en philosophie, en dépit des allures solennelles de validité définitive et universelle qu'elle s'est données, n'ait peut-être été qu'une noble gaminerie et gaucherie de débutant ; et nous sommes peut-être tout proches de l'époque où l'on n'en finira plus de saisir *ce qui* au juste suffisait à fournir la première pierre de ces édifices de philosophes sublimes et inconditionnés que bâtirent les dogmatiques jusqu'à présent, – quelque superstition populaire vieille comme le monde (comme la superstition de l'âme, qui n'a pas encore cessé aujourd'hui, sous la forme de la superstition du sujet et de la superstition du moi, de faire des ravages), quelque jeu de mots peut-être, une séduction exercée par la grammaire ou une généralisation téméraire de faits très étroits, très personnels, très humains, trop humains. La philosophie des dogmatiques ne fut, il faut l'espérer, qu'une promesse lancée par-delà les millénaires : comme le fut, à une époque plus reculée encore, l'astrologie, au service de laquelle on dépensa peut-être plus de travail, d'argent, de perspicacité, de patience qu'on ne l'a jamais fait jusqu'à présent pour aucune science véritable : on lui doit, à elle et à ses prétentions « supra-terrestres », le grand style architectural en Asie et en Egypte. Il semble que toutes les grandes choses, pour s'imprimer dans le cœur de l'humanité avec des exigences éternelles,

doivent d'abord parcourir la terre sous forme de caricatures grimaçantes, formidables et terrifiantes : la philosophie dogmatique fut l'une de ces caricatures grimaçantes, par exemple la doctrine du Vedanta en Asie, le platonisme en Europe. Ne soyons pas ingrats envers elles, même s'il faut accorder à coup sûr que la pire, la plus durable et la plus dangereuse de toutes les erreurs jusqu'à présent a été l'erreur d'un dogmatique, à savoir l'invention par Platon de l'esprit pur et du bien en soi. Mais maintenant qu'elle est surmontée, que l'Europe respire, libérée de ce cauchemar, et peut à tout le moins jouir d'un sommeil plus sain, c'est nous, *nous dont la tâche est l'éveil-même*, qui sommes les héritiers de toute la force que le combat contre cette erreur a élevée avec vigueur. C'était bel et bien renverser la vérité et nier la *perspective*, la condition fondamentale de toute vie, que de parler de l'esprit et du bien comme l'a fait Platon ; on a même le droit, en tant que médecin, de demander : « quelle est la provenance de cette maladie qui a atteint la plus belle plante de l'Antiquité, Platon ? le méchant Socrate l'aurait-il vraiment corrompu ? Socrate aurait-il donc vraiment été le corrupteur de la jeunesse ? et aurait-il mérité sa ciguë ? » – Mais le combat contre Platon, ou pour le dire de manière plus intelligible et pour le « peuple », le combat contre l'oppression millénaire de l'Église chrétienne – car le christianisme est du platonisme pour le « peuple » – a créé en Europe une somptueuse tension de l'esprit, comme il n'en avait encore jamais existé sur terre : avec un arc aussi tendu, on peut à présent viser les buts les plus lointains. Il est vrai que l'esprit européen ressent cette tension comme détresse ; et deux tentatives de grand style ont déjà été effectuées pour détendre cet arc, une fois par le jésuitisme, la seconde fois par les Lumières démocratiques : – lesquelles pourraient bien, à l'aide de la liberté de la presse et de la lecture des journaux, parvenir à faire en sorte que l'esprit ne se ressente plus lui-même si facilement comme « détresse » ! (Les Allemands ont inventé la poudre – chapeau bas ! mais ils se sont rachetés – ils inventèrent la presse.) Mais nous, qui ne sommes ni jésuites ni démocrates, ni même assez Allemands, nous, *bons Européen* et libres, *très* libres esprits – nous la possédons encore, toute cette détresse de l'esprit et toute cette tension de son arc ! Et peut-être encore la flèche, la tâche, qui sait ? le *but*….

Sils-Maria, Haute-Engadine
Juin 1885.

PRÈMIERE SECTION

Des préjugés des philosophes

1

La volonté de vérité, qui nous incitera encore par séduction à nous lancer dans bien des entreprises risquées, cette fameuse véracité dont tous les philosophes jusqu'à présent ont parlé avec respect : que de questions cette volonté de vérité nous a déjà opposées ! Quelles questions singulières, méchantes, problématiques ! C'est déjà une longue histoire, – et il semble pourtant qu'elle vienne à peine de débuter ? Quoi d'étonnant que nous finissions même par devenir défiants, perdre patience, et tournions le dos impatientés ? Que *nous* aussi, de notre côté, apprenions de ce sphinx à questionner ? *Qui* est-ce au juste, qui nous pose ici des questions ? *Qu*'est-ce qui en nous, au juste, veut « la vérité » ? – De fait, nous nous sommes longuement arrêtés face à la question de la cause de cette volonté, – jusqu'à ce qu'enfin nous nous trouvions complètement immobilisés face à une question encore plus fondamentale. Nous

interrogeâmes la *valeur* de cette volonté. À supposer que nous voulions la vérité : *pourquoi pas plutôt* la nonvérité ? Et l'incertitude ? Même l'ignorance ? – Le problème de la valeur de la vérité est venu à notre rencontre, – ou bien est-ce nous qui sommes allés à la rencontre du problème ? Lequel de nous est ici Œdipe ? Lequel est sphinx ? Il semble que ce soit là un rendez-vous de questions et de points d'interrogation – Et le croira-t-on, nous avons en fin de compte le sentiment que le problème n'a jamais encore été posé jusqu'à présent, – que c'est nous qui, pour la première fois, le voyons, le fixons, le *risquons* ? Car il implique bien un risque, et peut-être n'en est-il pas de plus grand.

2

« Comment quelque chose *pourrait-il bien* naître de son contraire ? Par exemple la vérité, de l'erreur ? Ou la volonté de vérité, de la volonté de tromperie ? Ou l'action désintéressée, de l'utilité personnelle ? Ou la pure contemplation solaire du sage, de la convoitise ? Une telle naissance est impossible ; qui y songe, un fou, voire pire ; il faut nécessairement que les choses de plus haute valeur aient une autre origine, une origine *propre*, – on ne peut les faire dériver de ce monde périssable, séducteur, trompeur, mesquin, de ce chaos d'illusion et de désir ! C'est plutôt dans le sein de l'être, dans l'impérissable, dans le dieu caché, dans la "chose en soi" – *c'est là* que doit nécessairement se trouver leur fondement, et nulle part ailleurs ! » Cette manière de juger constitue le préjugé typique auquel on reconnaît les métaphysiciens de tous les temps ; ce genre d'évaluation figure à l'arrière-plan de toutes leurs procédures logiques ; c'est à partir de cette « croyance » qui est la leur, qu'ils se démènent pour obtenir leur « savoir quelque chose qui finira par être baptisé solennellement « la vérité ». La croyance fondamentale des métaphysiciens, c'est *la croyance aux oppositions de valeurs*. Même les plus prudents d'entre

eux n’ont pas eu l’idée de douter ici, dès le seuil, là où c’était pourtant le plus nécessaire : même lorsqu’ils s’étaient juré « *de omnibus dubitandum* ». On est en effet en droit d’avoir des doutes sur la question de savoir, en premier lieu s’il y a des oppositions en général, et en second lieu, si ces évaluations et oppositions de valeurs populaires sur lesquelles les métaphysiciens ont apposé leur sceau ne seraient pas de simples appréciations de surface, de simples perspectives provisoires, peut-être, de surcroît, obtenues à partir d’un angle particulier, peut-être de bas en haut, des perspectives de grenouille, en quelque sorte, pour emprunter une expression courante chez les peintres ? En dépit de toute la valeur qui peut revenir au vérace, au désintéressé : il se pourrait qu’il faille assigner à l’apparence, à la volonté de tromperie, à l’intérêt personnel et au désir une valeur plus élevée et plus fondamentale pour toute vie. Il se pourrait même encore que ce qui constitue la valeur de ces choses bonnes et vénérées tienne précisément à ce qu’elles sont apparentées, liées, entrelacées de manière insidieuse à ces choses mauvaises qui leur sont en apparence opposées, à ce qu’elles sont peut-être même d’essence identique. Peut-être ! – Mais qui est disposé à se soucier de tels dangereux peut-être ! On doit encore attendre pour cela l’arrivée d’une nouvelle espèce de philosophes, qui soient dotés d’un goût et d’un penchant autres, inverses de ceux qui ont existé jusqu’à aujourd’hui – des philosophes du dangereux peut-être à tous les sens du terme. – Et je le dis de la manière la plus sérieuse : je vois se lever de tels philosophes nouveaux.

3

Après avoir assez longtemps lu les philosophes entre les lignes et les avoir passés au crible, je me dis : on doit encore ranger la plus grande partie de la pensée consciente parmi les activités instinctives, et ce jusque dans le cas de la pensée philosophique ; on doit ici refaire son éducation, ainsi qu’on l’a fait en ce

qui concerne l'hérédité et l'« inné ». De même que l'acte de la naissance n'entre pas en considération dans l'ensemble du processus et du progrès de l'hérédité, la « conscience » ne *s'oppose* pas davantage de manière décisive à l'instinctif, – la plus grande part de la pensée consciente d'un philosophe est clandestinement guidée et poussée dans des voies déterminées par ses instincts. Derrière toute logique aussi et son apparente souveraineté de mouvement se trouvent des évaluations, pour parler plus clairement, des exigences physiologiques liées à la conservation d'une espèce déterminée de vie. Que par exemple le déterminé ait plus de valeur que l'indéterminé, l'apparence moins de valeur que la « vérité » : des évaluations de ce type pourraient, en dépit de leur importance régulatrice pour *nous*, n'être cependant que des évaluations de surface, une certaine espèce de *niaiserie**, qui est peut-être bien nécessaire à la conservation du genre d'êtres que nous sommes. À supposer, il est vrai, que ce ne soit certes pas l'homme qui soit la « mesure des choses »……

4

La fausseté d'un jugement ne suffit pas à constituer à nos yeux une objection contre un jugement ; c'est en cela peut-être que notre nouveau langage rend le son le plus étrange. La question est de savoir jusqu'à quel point il favorise la vie, conserve la vie, conserve l'espèce, et peut-être permet l'élevage de l'espèce ; et nous sommes fondamentalement portés à affirmer que les jugements les plus faux (dont font partie les jugements synthétiques *a priori*) sont pour nous les plus indispensables, que sans tenir pour valides les fictions logiques, sans un étalon de mesure de la réalité référé au monde purement inventé de l'inconditionné, de l'identique à soi, sans une falsification constante du monde par le biais du nombre, l'homme ne pourrait vivre, – que renoncer aux jugements faux serait renoncer à la vie, nier la vie. Reconnaître la nonvérité pour condition

de vie : c’est là à coup sûr une manière dangereuse de résister aux sentiments de valeur habituels ; et cela suffit pour qu’une philosophie qui s’y risque se place d’emblée par-delà bien et mal.

5

Ce qui incite à considérer tous les philosophes d’un œil mi-méfiant, mi-sarcastique, ce n’est pas le fait que l’on n’en finisse plus de découvrir leur prodigieuse innocence – la fréquence et la facilité avec lesquelles ils se méprennent et s’égarent, bref leur puérilité et leur ingénuité – c’est bien plutôt qu’ils ne font pas preuve d’assez de probité : bien qu’ils élèvent un brouhaha de clameurs vertueuses dès qu’on aborde, fût-ce simplement de loin, le problème de la véracité. Ils se présentent tous sans exception comme des gens qui auraient découvert et atteint leurs opinions propres en vertu du déploiement autonome d’une dialectique froide, pure, d’un détachement divin (à la différence des mystiques de tout rang, qui sont plus honnêtes qu’eux et plus lourdauds – ceux-ci parlent d’« inspiration ») : alors qu’ils défendent au fond, avec des raisons cherchées après coup, un principe posé d’avance, un caprice, une « illumination », la plupart du temps un vœu de leur cœur rendu abstrait et passé au tamis : – ce sont, tous autant qu’ils sont, des avocats qui récusent cette dénomination, et même, pour la plupart, des porte-parole retors de leurs préjugés, qu’ils baptisent « vérités – à *mille lieues* de ce courage de la conscience morale qui s’avoue ce point, ce point précis, à mille lieues de ce bon goût du courage qui donne à entendre également ce point, soit pour mettre en garde un ennemi ou un ami, soit par exubérance et pour se moquer de soi-même. La tartuferie aussi empesée que pudique avec laquelle le vieux Kant nous entraîne dans les tours et détours dialectiques qui conduisent », ou plus exactement séduisent et égarent jusqu’à son « impératif catégorique – ce

spectacle nous fait sourire – et nous sommes difficiles –, nous qui ne goûtons pas un mince amusement à scruter les subtiles perfidies des vieux moralistes et prédicateurs de morale. Ou bien encore cette supercherie qu'est la forme mathématique dont Spinoza a comme cuirassé de bronze et masqué sa philosophie – « l'amour de *sa* sagesse *à lui* », en fin de compte, si l'on interprète correctement et raisonnablement le mot –, pour ainsi inhiber d'emblée le courage de l'assaillant qui oserait porter le regard sur cette vierge invincible et cette Pallas Athénè : – que de timidité et de vulnérabilité personnelle trahit cette mascarade d'un malade érémitique !

6

Peu à peu s'est révélé à moi ce que fut toute grande philosophie jusqu'à présent : à savoir l'autoconfession de son auteur et des sortes de *mémoires** involontaires et inaperçues ; et encore le fait que les intentions morales (ou immorales), en toute philosophie, ont constitué le véritable germe vital à partir duquel, à chaque fois, la plante a poussé tout entière. En effet, pour expliquer comment au juste se sont constituées les affirmations métaphysiques les plus poussées d'un philosophe, il est bon (et prudent) de toujours commencer par se demander : à quelle morale veut-on (veut-*il* –) en venir ? Je ne crois pas, par conséquent, qu'un « instinct de connaissance » soit le père de la philosophie, mais tout au contraire qu'un autre instinct, ici comme pour le reste, s'est simplement servi de la connaissance (et de la méconnaissance) comme d'un instrument. Mais celui qui examinera les instincts fondamentaux de l'homme afin de se faire une idée du degré précis auquel ils peuvent être entrés en jeu ici en tant que génies *inspirateurs* (ou démons, ou farfadets –), trouvera qu'ils ont déjà, tous autant qu'ils sont, fait de la philosophie un jour, – et que chacun d'eux à titre individuel ne serait que trop heureux de *se* donner *lui-même* pour but

ultime de l'existence et pour *maître et seigneur* légitime de tous les autres instincts. Car tout instinct est tyrannique : et c'est *comme tel* qu'il cherche à philosopher. – Il est vrai que la situation peut être différente – « en mieux », si l'on veut – chez les savants qui sont vraiment des scientifiques, là, il peut réellement y avoir quelque chose comme un instinct de connaissance, comme un petit mécanisme d'horlogerie indépendant, qui, bien remonté, accomplit courageusement son petit travail *sans que* l'ensemble des autres instincts du savant n'y collabore de manière essentielle. C'est la raison pour laquelle les « intérêts » véritables du savant sont habituellement tout à fait ailleurs, par exemple dans sa famille, ou dans l'argent qu'il gagne ou dans la politique ; il est même pratiquement indifférent que l'on installe sa petite machine en tel ou tel domaine de la science, et que le jeune travailleur « qui promet » se fasse bon philologue, ou expert en champignons, ou chimiste : – le fait qu'il devienne telle ou telle chose ne le *caractérise* pas. À l'inverse, chez le philosophe, il n'y a absolument rien d'impersonnel ; et sa morale tout particulièrement indique, en portant un témoignage décidé et décisif, *qui il est* – c'est-à-dire suivant quelle hiérarchie les instincts les plus intimes de sa nature sont disposés les uns par rapport aux autres.

7

Que les philosophes peuvent être perfides ! Je ne connais rien de plus venimeux que la plaisanterie que se permit Épicure au sujet de Platon et des platoniciens : il les traita de *dionysiokolakes*. Littéralement, et à *première* vue, cela signifie « courtisans de Denys », et donc accessoires à tyran et lèche-bottes ; mais par surcroît, cela veut encore dire « ce sont de purs *comédiens*, il n'y a là pas la moindre authenticité » (car *dionysio-kolax* était un terme populaire pour désigner le comédien). Et c'est en cela précisément que consiste la perfidie

qu’Épicure décocha à Platon : il s’offusquait des grands airs et de la théâtralisation dans lesquels Platon et ses disciples étaient passés maîtres, – ce qui était loin d’être le cas d’Épicure !, lui, le vieux pédagogue de Samos qui se tenait dissimulé au fond de son jardinet d’Athènes, et écrivit trois cents livres, qui sait ?, peut-être par fureur et esprit de rivalité envers Platon ? – Il fallut cent ans à la Grèce pour découvrir qui avait été cet Épicure dieu des jardins. – L’a-t-elle découvert ? –

8

Dans toute philosophie, il y a un point où la « conviction » du philosophe entre en scène : ou, pour le dire dans le langage d’un antique mystère :

adventavit asinus
pulcher et fortissimus

9

Vous voulez *vivre* « conformément à la nature » ? Oh, nobles stoïciens, quelle tromperie verbale ! Représentez-vous un être comme l'est la nature, prodigue au-delà de toute mesure, indifférent au-delà de toute mesure, sans intentions ni égards, sans miséricorde ni justice, fertile, désolé et incertain tout à la fois, représentez-vous l'indifférence elle-même comme puissance – comment *pourriez*-vous vivre conformément à cette indifférence ? Vivre – n'est-ce pas précisément vouloir être autre que ne l'est cette nature ? Vivre, n'est-ce pas apprécier, accorder sa préférence, être injuste, être limité, vouloir être différent ? Et à supposer que votre impératif « vivre conformément à la nature » signifie au fond, en tout et pour tout, « vivre conformément à la vie » – comment pourriez-vous donc *ne pas* le faire ? À quoi bon poser en principe ce que vous êtes et devez nécessairement être ? – Il en va bien autrement en vérité : tout en prétendant, avec des transports d'enthousiasme, lire dans la nature le canon de votre loi, vous voulez quelque chose d'inverse, étonnants comédiens qui vous trompez vous-mêmes ! Votre orgueil veut prescrire et incorporer à la nature, même à la nature, votre morale, votre idéal, vous exigez qu'elle soit une nature « conforme au Portique » et vous aimeriez faire en sorte que nulle existence n'existe qu'à votre propre image – en formidable, éternelle glorification et universalisation du stoïcisme ! Avec tout votre amour de la vérité, vous vous forcez si longuement, si obstinément, avec une fixité si hypnotique, à voir la nature *de façon fausse*, c'est-à-dire de façon stoïcienne, que vous finissez par ne plus avoir la capacité de la voir autrement, – et quelque présomption abysmale finit par vous faire caresser l'espoir de fou furieux que *parce que* vous vous tyrannisez vous-mêmes – le stoïcisme, c'est la tyrannie de soi –, la nature aussi se laisse tyranniser : le stoïcien n'est-il donc pas un *fragment* de nature ?… Mais c'est une vieille, une éternelle histoire : ce qui s'est produit avec le stoïcisme continue à se produire aujourd'hui, sitôt qu'une philosophie commence à croire en elle-même. Elle crée toujours le monde à son image, elle ne peut faire autrement. La philosophie est cette pulsion tyrannique même, la plus spirituelle volonté de puissance, de « création du monde », de *causa prima*.

10

La ferveur et la finesse, je pourrais presque dire : l'astuce avec lesquelles on se lance aujourd'hui à l'assaut du problème « du monde réel et du monde apparent », partout en Europe, donne matière à penser et à tendre l'oreille ; et celui qui n'entend ici, en fond, qu'une « volonté de vérité » et rien de plus ne jouit certes pas des oreilles les plus fines. Dans de rares cas particuliers, il se peut qu'y collabore réellement une telle volonté de vérité, un courage extravagant et avide d'aventure, un amour-propre de métaphysicien luttant pour tenir une position perdue, qui finira toujours par préférer une poignée de « certitude » à tout un plein fourgon de belles possibilités ; il peut même y avoir des fanatiques de la conscience à l'esprit puritain qui aimeront encore mieux avoir pour lit de mort un néant certain plutôt qu'un quelque chose d'incertain. Mais c'est du nihilisme et le signe d'une âme au désespoir, lasse à mourir : malgré les allures courageuses que peut bien se donner une telle vertu. Mais il semble que les choses soient différentes chez les penseurs plus forts, plus gorgés de vie, qui ont encore soif de vivre : lorsqu'ils prennent parti *contre* l'apparence et prononcent déjà avec hauteur le terme « perspectiviste », lorsqu'ils déprécient la crédibilité de leur propre corps presque autant que la crédibilité de l'apparence sensible qui déclare « la Terre ne se meut pas », et laissent ainsi s'échapper, en semblant conserver leur bonne humeur, leur possession la plus certaine (car à quoi croit-on avec plus de certitude aujourd'hui qu'à son propre corps ?), qui sait si en fin de compte ils ne veulent pas reconquérir quelque chose que l'on a possédé autrefois de manière encore plus *certaine*, quelque possession fondamentale de la foi d'antan, peut-être « l'âme immortelle », peut-être « le dieu ancien », bref des idées qui permettaient de vivre mieux, c'est-à-dire avec plus de force et de gaieté d'esprit que les « idées modernes » ? Il y a là de la *défiance* envers ces idées modernes, de l'incrédulité envers tout ce que l'on a édifié hier et aujourd'hui ; il s'y mêle peut-être un soupçon de lassitude et de sarcasme qui ne peut plus tolérer le *bric-à-brac* de concepts aux origines les plus hétérogènes, forme sous laquelle ce qu'on appelle le positivisme se présente aujourd'hui sur le marché, un écœurement dont est saisi le goût plus difficile face au spectacle du barbouillage et du rapiéçage de tous ces philosophaillons de la réalité qui n'offrent rien de neuf et d'authentique sinon ce barbouillage. En cette matière, j'ai le sentiment qu'il faut aujourd'hui donner raison à ces antiréalistes et microscopistes de la connaissance à l'esprit sceptique : leur instinct, qui les pousse hors de la réalité *moderne*, est irréfutable – que nous

importent leurs tours et détours rétrogrades ! L'essentiel en eux *n'*est *pas* qu'ils veuillent aller « en arrière », mais qu'ils veuillent – *s'en aller ailleurs*. Un soupçon de force, d'envolée, de courage, d'artisticité *en plus* : et ils voudraient aller *vers le haut*, – et non en arrière.

11

Il me semble que l'on n'a de cesse, partout aujourd'hui, d'éviter de voir l'influence véritable qu'a exercée Kant sur la philosophie allemande, et en particulier de fermer prudemment les yeux sur la valeur qu'il s'attribuait à lui-même. Kant s'enorgueillissait avant tout et au premier chef de sa table des catégories, il déclarait, cette table à la main : « c'est la tâche la plus difficile qu'on ait jamais pu entreprendre au bénéfice de la métaphysique ». – Que l'on comprenne bien ce « ait pu » ! Il s'enorgueillissait d'avoir *découvert* dans l'homme une faculté nouvelle, la faculté des jugements synthétiques *a priori*. À supposer qu'en cela il se soit trompé lui-même : il n'en reste pas moins que le développement et la floraison accélérée de la philosophie allemande est étroitement liée à cet orgueil et à l'émulation de tous ses jeunes représentants qui s'efforcèrent de découvrir, si possible, un objet d'orgueil encore plus grand, et à tout le moins de « nouvelles facultés » ! – Mais réfléchissons : il est grand temps. Comment des jugements synthétiques *a priori* sont-ils *possibles* ? se demanda Kant, – et que répondit-il au juste ? *En vertu d'une faculté* : pas en trois mots, hélas, mais de manière si vétilleuse, si vénérable, et avec une telle débauche de profondeur et de contorsion allemandes que l'on ne prit pas garde à la distrayante *niaiserie allemande** d'une telle réponse. On était même transporté d'extase par cette nouvelle faculté, et la jubilation atteint son apogée lorsque Kant découvrit par surcroît une faculté morale en l'homme : – car à l'époque les Allemands étaient toujours moraux, et ne s'adonnaient pas encore à

la « *Real-politik* ». – Alors survint la lune de miel de la philosophie allemande ; tous les jeunes théologiens du séminaire de Tübingen se mirent aussitôt en chasse, – tous sur la piste de « facultés ». Et que ne parvint-on pas à trouver – à cette époque innocente, riche, encore ingénue de l'esprit allemand que le romantisme, cette méchante fée, berçait de sa musique et de son chant, en ces temps où l'on ne savait pas encore faire la distinction entre « trouver » et « inventer » ! Avant tout une faculté du « supra-sensible » : Schelling la baptisa l'intuition intellectuelle et alla ainsi au-devant des désirs les plus ardents de ses Allemands, dont les désirs étaient fondamentalement pieux. On ne peut vraiment pas faire de plus grand tort à tout ce mouvement exubérant et exalté, qui fut de la jeunesse, quoiqu'il se soit hardiment déguisé sous des concepts gris et séniles, que de le prendre au sérieux et de le traiter avec une sorte d'indignation morale ; bref, on grandit, – le rêve se dissipa. Il vint un temps où l'on se frotta les yeux : on continue de se les frotter aujourd'hui. On avait fait un rêve : le premier et principalement – le vieux Kant. « En vertu d'une faculté » – avait-il dit, ou du moins pensé. Mais cela est-il bien – une réponse ? Une explication ? Ou n'est-ce pas plutôt une simple répétition de la question ? Comment se fait-il que l'opium fasse dormir ? « En vertu d'une faculté », à savoir la *virtus dormitiva* – répond ce médecin de Molière,

quia est in eo virtus dormitiva,
cujus est natura sensus assoupire.

Mais ce genre de réponse relève de la comédie, et il est enfin temps de substituer à la question kantienne « comment des jugements synthétiques *a priori* sont-ils possibles ? » une autre question : « pourquoi est-il *nécessaire* de croire à de tels jugements ? » – c'est-à-dire de comprendre qu'afin de conserver des êtres de notre espèce, il faut *croire* vrais de tels jugements ; raison pour laquelle, naturellement, ils pourraient malgré tout être des jugements *faux* ! Ou, pour parler plus clairement, brutalement et radicalement : des jugements synthétiques *a priori* n'ont absolument pas à « être possibles » : nous n'avons aucun droit sur eux, dans notre bouche, ce sont de purs jugements faux. À ceci près que la croyance à leur vérité est assurément nécessaire, en tant que croyance de surface et apparence qui relèvent de l'optique perspectiviste de la vie. – Pour en revenir enfin à la formidable influence que « la philosophie allemande » – on comprendra, je l'espère, qu'elle a droit aux guillemets ? – a exercée dans toute l'Europe, il ne fait pas de doute qu'une certaine *virtus dormitiva* y a pris sa part : on était transporté, chez les nobles oisifs, les vertueux, les mystiques, les artistes, les trois quarts chrétiens et les obscurantistes politiques de toutes nations, de

détenir, grâce à la philosophie allemande, un antidote au sensualisme encore prodigieusement puissant, qui se répandait à flots, depuis le siècle précédent dans celui-ci, bref – de « *sensus assoupire* »……

12

Pour ce qui est de l'atomisme matérialiste : il fait partie des choses les mieux réfutées qui soient ; et peut-être n'y a-t-il, aujourd'hui en Europe, parmi les savants, plus personne d'assez peu savant pour lui prêter encore une portée sérieuse, sinon comme commodité pour l'usage quotidien et domestique (à savoir comme abréviation des moyens d'expression) – ce que l'on doit avant tout à ce Polonais, Boscovich, qui, avec le Polonais Copernic, fut jusqu'à présent le plus grand et le plus victorieux adversaire de l'apparence sensible. En effet, alors que Copernic nous a persuadés de croire, à l'encontre de tous les sens, que la terre *n'*est *pas* immobile, Boscovich a enseigné à abjurer la croyance au dernier bout de terre qui « demeurait immobile », la croyance à la « substance », à la « matière », à l'atome-résidu-de-terre et à l'a tome-caillot : ce fut le plus grand triomphe sur les sens que l'on ait remporté jusqu'à présent. – Mais il faut aller encore plus loin, et déclarer aussi la guerre, une guerre sans merci, à l'arme blanche, – au « besoin atomiste », qui n'en finit pas de survivre dangereusement dans des domaines où personne ne le soupçonne, pareil au « besoin métaphysique », plus célèbre : – on doit également commencer par porter le coup de grâce à cet autre atomisme, plus néfaste, celui que le christianisme a le mieux et le plus longuement enseigné, l'*atomisme de l'âme*. Qu'on me permette de désigner par ce terme la croyance qui tient l'âme pour quelque chose d'indestructible, d'éternel, d'indivisible, pour une monade, pour un *atomon* : *voilà* la croyance qu'il faut expulser de la science ! Il n'est absolument pas nécessaire, soit dit entre nous, de se débarrasser à cette occasion de « l'âme »

elle-même et de renoncer à l'une des hypothèses les plus vieilles et les plus vénérables : ainsi que cela arrive habituellement à la maladresse des naturalistes qui effleurent à peine l'âme qu'ils la laissent filer. Mais la voie est libre pour de nouvelles versions et des affinements de l'hypothèse de l'âme : et des concepts tels qu'« âme mortelle », « âme-multiplicité du sujet » et « âme-structure sociale des pulsions et des affects » veulent désormais avoir droit de cité dans la science. Le nouveau psychologue, en mettant un terme à la superstition qui a jusqu'à présent proliféré autour de l'idée d'âme avec une luxuriance quasi tropicale, s'est certes comme engagé lui-même dans un nouveau désert et une nouvelle méfiance – il est bien possible que les anciens psychologues aient connu une situation plus commode et plus amusante – : mais il sait en fin de compte que ce faisant, il se condamne également à *inventer* – et, qui sait ? peut-être à *découvrir*. –

13

Les physiologistes devraient réfléchir à deux fois quand ils posent la pulsion d'autoconservation comme pulsion cardinale d'un être organique. Avant tout, quelque chose de vivant veut *libérer* sa force – la vie elle-même est volonté de puissance – : l'autoconservation n'en est qu'une *conséquence* indirecte extrêmement fréquente, parmi d'autres. – Bref, ici comme partout, attention aux principes téléologiques *superflus* ! – comme celui que constitue la pulsion d'autoconservation (on la doit à l'inconséquence de Spinoza –). C'est en effet ce qu'ordonne la méthode, qui doit être essentiellement économie de principes.

14

L’idée commence peut-être à se faire jour dans cinq, six têtes que la physique aussi n’est qu’une interprétation et un réarrangement du monde (en fonction de nous ! ne vous déplaise ?) et *non pas* une explication du monde : mais dans la mesure où elle s’appuie sur la foi dans les sens, elle passe pour plus que cela et continuera nécessairement longtemps à passer pour plus, à savoir pour une explication. Elle a pour alliés les yeux et les doigts, elle a pour alliée l’évidence visuelle et tactile : sur une époque au goût fondamentalement plébéien, cela exerce une influence ensorcelante, persuasive, *convaincante*, – cela se conforme en effet instinctivement au canon de la vérité qui est celui de l’éternel sensualisme populaire. Qu’est-ce qui est clair, qu’est-ce qui « explique » ? Seulement ce qu’on peut voir et toucher, – c’est jusqu’à ce point que tout problème doit être amené. Inversement : c’est justement dans la résistance *opposée à* l’évidence sensible que résidait l’ensorcellement du mode de pensée platonicien, qui était un mode de pensée *noble*, – parmi des hommes qui jouissaient peut-être même de sens plus forts et plus exigeants que ceux de nos contemporains, mais qui savaient se procurer un plus grand triomphe dans le fait de rester maîtres de leurs sens : et ce au moyen de filets tissés de concepts hâves, froids, grisâtres qu’ils jetaient sur le tourbillon chamarré des sens – la plèbe des sens, comme le disait Platon –. Cette victoire sur le monde et cette interprétation du monde à la manière de Platon offrait un autre genre de jouissance que celui que proposent les physiciens d’aujourd’hui, y compris ceux des ouvriers de la physiologie qui sont darwiniens et antitéléologistes, avec leur principe de la « plus petite force possible » et de la plus grande imbécillité possible. « Là où l’homme n’a plus rien à voir et à saisir, il ne lui reste rien à chercher non plus » – c’est là sans conteste un autre impératif que celui de Platon, mais qui, pour une espèce rude et dure à la tâche de machinistes et de constructeurs de ponts futurs, qui n’auront à accomplir que du travail *grossier*, pourrait bien être précisément celui qui convient.

15

Pour pratiquer la physiologie avec bonne conscience, il faut défendre cette idée que les organes sensoriels *ne* sont *pas* des phénomènes au sens de la philosophie idéaliste : s'ils l'étaient, ils ne pourraient absolument pas être des causes ! Sensualisme, donc, à tout le moins comme hypothèse régulatrice, pour ne pas dire comme principe heuristique. – Comment ? Mais d'autres disent bien que le monde extérieur serait l'œuvre de nos organes ? Mais alors notre corps, comme partie de ce monde extérieur, serait l'œuvre de nos organes ! Mais alors nos organes eux-mêmes seraient – l'œuvre de nos organes ! Voici, me semble-t-il, une radicale *reductio ad absurdum* : à supposer que le concept de *causa sui* soit quelque chose de radicalement absurde. Par conséquent, le monde extérieur *n*'est *pas* l'œuvre de nos organes – ?

16

Il reste toujours d'inoffensifs observateurs de soi pour croire qu'il y a des « certitudes immédiates », par exemple « je pense », ou, conformément à la superstition de Schopenhauer, « je veux » : comme si, en quelque sorte, il était donné au connaître de saisir ici son objet pur et nu, comme « chose en soi », et sans qu'intervienne de falsification ni du côté du sujet, ni du côté de l'objet. Mais que « certitude immédiate », tout comme « connaissance absolue » et « chose en soi », enferme une *contradictio in adjecto*, c'est une chose que je répéterai cent fois : il faudrait tout de même en finir un jour avec la séduction des mots ! Le peuple peut bien croire que connaître, c'est savoir à fond, le philosophe doit se dire : « si je décompose le processus exprimé par la proposition « je pense », je trouve une série d'affirmations téméraires qu'il est

difficile, peut-être impossible de fonder, – par exemple que c'est *moi* qui pense, qu'il doit y avoir de manière générale un quelque chose qui pense, que penser est une activité et un effet exercé par un être que l'on pense comme cause, qu'il y a un « je », et enfin que ce que désigne penser est déjà fermement établi, – que je *sais* ce que c'est que penser. Car si je n'avais pas déjà tranché ces questions par moi-même, en fonction de quel critère devrais-je déterminer si ce qui se produit exactement ne serait pas du « vouloir » ou du « sentir » ? Bref, ce « je pense » présuppose que je *compare* mon état du moment à d'autres états que je connais en moi pour établir ainsi ce qu'il est : du fait de ce renvoi à un « savoir » autre, il n'offre en tout cas pas pour moi de « certitude » immédiate. – À la place de cette « certitude immédiate » à laquelle le peuple peut bien croire dans le cas présent, le philosophe trouve une série de questions de métaphysique, authentiques cas de conscience de l'intellect, qui sont les suivantes : « D'où est-ce que je tire le concept de penser ? Pourquoi est-ce que je crois à la cause et à l'effet ? Qu'est-ce qui me donne le droit de parler d'un je, plus encore d'un je cause, et finalement encore d'un je cause des pensées ? » Quiconque se fait fort, en invoquant une espèce d'*intuition* de la connaissance, de répondre immédiatement à ces questions métaphysiques, comme le fait celui qui dit : « je pense, et je sais que ceci à tout le moins est vrai, réel, certain » – celui-là trouverait aujourd'hui tout prêts, chez un philosophe, un sourire et deux points d'interrogation. « Monsieur, lui ferait peut-être comprendre le philosophe, il est improbable que vous ne vous trompiez pas : mais pourquoi vous faut-il la vérité à tout prix ? » –

17

Pour ce qui est de la superstition des logiciens : je ne me lasserai pas de souligner sans relâche un tout petit fait que ces superstitieux rechignent à admettre, – à savoir qu'une pensée vient quand « elle » veut, et non pas quand

« je » veux ; de sorte que c'est une *falsification* de l'état de fait que de dire : le sujet « je » est la condition du prédicat « pense ». Ça pense : mais que ce « ça » soit précisément le fameux vieux « je », c'est, pour parler avec modération, simplement une supposition, une affirmation, surtout pas une « certitude immédiate ». En fin de compte, il y a déjà trop dans ce « ça pense » : ce « ça » enferme déjà une *interprétation* du processus et ne fait pas partie du processus lui-même. On raisonne ici en fonction de l'habitude grammaticale : « penser est une action, toute action implique quelqu'un qui agit, par conséquent – ». C'est à peu près en fonction du même schéma que l'atomisme antique chercha, pour l'adjoindre à la « force » qui exerce des effets, ce caillot de matière qui en est le siège, à partir duquel elle exerce des effets, l'atome ; des têtes plus rigoureuses enseignèrent finalement à se passer de ce « résidu de terre », et peut-être un jour s'habituera-t-on encore, chez les logiciens aussi, à se passer de ce petit « ça » (forme sous laquelle s'est sublimé l'honnête et antique je).

18

Ce n'est certes pas le moindre attrait d'une théorie que d'être réfutable : c'est justement par là qu'elle attire les têtes les plus fines. Il semble que la théorie cent fois réfutée de la « volonté libre » ne doive de durer encore qu'à cet attrait – : il se présente toujours quelqu'un qui se sent assez fort pour la réfuter.

19

Les philosophes ont l'habitude de parler de la volonté comme si elle était la chose la mieux connue au monde ; Schopenhauer a même donné à entendre que la volonté est à proprement parler la seule chose que nous connaissions, que nous connaissions intégralement et complètement, sans perte ni ajout. Mais je ne cesse d'avoir le sentiment que Schopenhauer n'a fait dans ce cas aussi que ce que les philosophes ont l'habitude de faire : qu'il a repris et exagéré un *préjugé du peuple*. Le vouloir me semble avant tout quelque chose de *compliqué*, quelque chose qui n'a d'unité que verbale, – et c'est justement l'unité du mot qui abrite le préjugé du peuple qui a vaincu la prudence, perpétuellement bien mince, des philosophes. Soyons donc plus prudents, soyons « non philosophes » –, disons : dans tout vouloir, il y a d'abord une pluralité de sentiments, à savoir le sentiment de l'état dont on *part*, le sentiment de l'état vers lequel on *va*, le sentiment de ce « dont on part » et de ce « vers lequel on va » eux-mêmes, et encore un sentiment musculaire concomitant qui commence à entrer en jeu, par une sorte d'habitude, dès que nous « voulons », quand bien même nous n'agitons pas « bras et jambes ». De même qu'il faut reconnaître du sentir et plus précisément plusieurs genres de sentir comme ingrédient de la volonté, de même en second lieu il faut encore du penser : dans tout acte de volonté, il y a une pensée qui commande ; – et on ne doit certes pas croire que l'on puisse séparer cette pensée du « vouloir », comme si alors la volonté demeurait encore ! En troisième lieu, la volonté n'est pas seulement un complexe de sentir et de penser, mais encore et surtout un *affect* : et plus précisément cet affect qu'est celui du commandement. Ce que l'on appelle « liberté de la volonté » est essentiellement l'affect de supériorité à l'égard de celui qui doit obéir : « je suis libre, "il" doit obéir » – cette conscience habite toute volonté, et de la même manière cette attention tendue, ce regard droit qui fixe un point unique à l'exclusion de toute autre chose, cette évaluation inconditionnée « c'est désormais telle chose et rien d'autre qui est nécessaire », cette certitude intime qu'on sera obéi, et tout ce qui fait encore partie de l'état de celui qui ordonne. Un homme qui *veut* –, donne un ordre à un quelque chose en lui qui obéit, ou dont il croit qu'il obéit. Mais que l'on prête attention à présent à ce qu'il y a de plus singulier dans la volonté – dans cette chose si multiple pour laquelle le peuple n'a qu'un mot unique : dans la mesure où, dans le cas qui nous occupe, nous sommes simultanément ceux qui ordonnent et ceux qui obéissent, et qu'en tant que nous obéissons, nous connaissons les sentiments de contrainte, de pression, d'oppression, de

résistance, de mouvement qui d'ordinaire se déclenchent immédiatement à la suite de l'acte de volonté ; dans la mesure où nous avons l'habitude d'autre part de passer outre cette dualité et de nous abuser nous-mêmes à son sujet grâce au concept synthétique « je », toute une chaîne de conclusions erronées, et par conséquent de fausses évaluations au sujet de la volonté elle-même, s'est encore agrégée au vouloir, – de sorte que celui qui veut croit de bonne foi que vouloir *suffit* à l'action. Comme dans la plupart des cas, on n'a voulu que là où l'on était en droit d'*attendre* l'effet de l'ordre, donc l'obéissance, donc l'action, l'*apparence* d'une *nécessité de l'effet* s'est traduite dans le sentiment ; bref, celui qui veut croit avec un haut degré de certitude que volonté et action sont en quelque façon une seule et même chose –, il attribue encore le succès, l'exécution du vouloir à la volonté elle-même et jouit à cette occasion d'une augmentation du sentiment de puissance qui accompagne tout succès. « Liberté de la volonté » – voilà le mot dont on désigne cet état de plaisir multiple de celui qui veut, qui ordonne et simultanément se pose comme identique à celui qui exécute, – qui, en tant que tel, jouit de triompher des résistances, mais juge par-devers soi que c'est sa volonté elle-même qui a véritablement surmonté ces obstacles. Celui qui veut ajoute de la sorte les sentiments de plaisir des instruments d'exécution efficaces, de la domesticité des « sous-volontés » ou des sous-âmes – notre corps n'est en effet qu'une structure sociale composée de nombreuses âmes – à son sentiment de plaisir en tant qu'émetteur d'ordres. *L'effet, c'est moi** : il se produit ici ce qui se produit dans toute communauté bien construite et heureuse, la classe dirigeante s'identifie aux succès de la communauté. Dans tout vouloir, on a affaire purement et simplement à du commandement et de l'obéissance, sur le fond, comme on l'a dit, d'une structure sociale composée de nombreuses « âmes » : raison pour laquelle un philosophe devrait prendre le droit de ranger le vouloir en tant que tel dans la sphère de la morale : à savoir la morale comprise comme doctrine des rapports de domination dont découle le phénomène « vie ». –

20

Que les concepts philosophiques particuliers n'aient rien d'erratique, qu'ils ne se développent pas de manière séparée, mais qu'ils croissent en relation et de manière apparentée, qu'en dépit de toute la brusquerie et l'arbitraire avec lequel ils semblent intervenir dans l'histoire de la pensée, ils fassent tout autant partie d'un système que l'ensemble des membres de la faune d'un continent : c'est ce que finit encore par trahir la sûreté avec laquelle les philosophes les plus différents ne cessent de remplir un certain schéma fondamental de philosophies *possibles*. Sous l'emprise d'un charme invisible, ils reparcourent constamment la même orbite : si indépendants qu'ils continuent à se sentir les uns des autres avec leur volonté critique ou systématique : quelque chose en eux les guide, quelque chose les pousse dans un ordre déterminé, l'un après l'autre, cette systématicité et cette parenté innées de concepts, précisément. Leur pensée est en fait bien moins une découverte qu'une reconnaissance, un re-souvenir, un retour au foyer, dans une économie d'ensemble de l'âme lointaine et vieille comme le monde, à partir de laquelle ces concepts ont pris leur essor autrefois : – philosopher est dans cette mesure un atavisme de tout premier ordre. L'étrange air de famille de toutes les manières de philosopher, indiennes, grecques, allemandes s'explique assez facilement. Là où se trouve une parenté linguistique, il est absolument inévitable que du fait de la philosophie commune de la grammaire – je veux dire du fait de la domination et de l'aiguillage inconscients exercés par de mêmes fonctions grammaticales – tout soit préparé d'emblée pour une évolution et une succession semblables des systèmes philosophiques : de même que la voie semble barrée à certaines autres possibilités de commentaire du monde. Il est très probable que des philosophes du domaine linguistique ouralo-altaique (celui dans lequel le concept de sujet est le moins développé) porteront « sur le monde » un regard autre et se rencontreront sur des voies autres que des Indo-germains ou des musulmans : le charme exercé par des fonctions grammaticales déterminées est en dernière analyse le charme exercé par des jugements de valeurs *physiologiques* et des conditions de race. – Voilà pour récuser la superficialité de Locke au sujet de la provenance des idées.

21

La *causa sui* est la plus belle contradiction interne que l'on ait conçue jusqu'à présent, une sorte de viol et de dénaturation de la logique : mais l'orgueil sans frein de l'homme en est arrivé à s'empêtrer de manière profonde et effroyable précisément dans cette ineptie. L'aspiration à la « liberté de la volonté », en cette acception métaphysique superlative qui n'en finit hélas jamais de régner dans la tête des demi-instruits, l'aspiration à assumer soi-même la responsabilité pleine et ultime de ses actes et d'en décharger Dieu, le monde, ses ancêtres, le hasard, la société n'est en effet rien de moins que l'aspiration à être justement cette *causa sui* et, à force de se tirer par les cheveux avec une témérité qui n'a rien à envier à celle de Münchhausen, à s'arracher soi-même au marécage du néant pour se lancer dans l'existence. À supposer que quelqu'un débusque ainsi la naïveté campagnarde de ce fameux concept de « volonté libre », je lui demande alors de faire encore progresser ses « Lumières » d'un pas et de retrancher également de sa tête l'inversion de ce monstre conceptuel de « volonté libre » : je veux dire la « volonté non libre », qui résulte d'une application abusive de la cause et de l'effet. On ne doit pas *chosifier* à tort la « cause » et l'« effet » comme le font les chercheurs en sciences de la nature (et ceux qui, pareils à eux, pensent aujourd'hui de manière naturaliste –) en accord avec la balourdise mécaniste régnante qui fait exercer à la cause ses pressions et ses secousses jusqu'à ce qu'elle « produise son effet » ; on ne doit se servir de la « cause » et de l'« effet » que comme de purs *concepts*, c'est-à-dire de fictions conventionnelles destinées à désigner, à permettre un accord, *non pas* à expliquer. Dans l'« en soi », il n'y a absolument pas de « relations causales », de « nécessité », de « non-liberté psychologique », « l'effet » *ne* succède *pas* « à la cause », aucune « loi » ne le régit. C'est *nous* seuls qui avons inventé les causes, la succession, la réciprocité, la relativité, la contrainte, le nombre, la loi, la liberté, le fondement, le but ; et quand nous projetons ce monde de signes dans les choses pour l'y mêler sous forme d'« en soi », nous nous comportons une fois de plus comme nous nous sommes toujours comportés, à savoir de manière *mythologique*. La « volonté non libre » est mythologie : dans la vie réelle, on n'a affaire qu'à des volontés *fortes* et *faibles*. – S'agissant d'un penseur, le fait de ressentir d'emblée dans tout « lien causal » et toute « nécessité psychologique » une sorte de contrainte, de détresse, de nécessité d'obéissance, d'oppression, de non-liberté, est presque toujours, déjà, un symptôme de ce qui lui manque : cette manière précise de sentir est révélatrice – la personne se trahit. Et de manière

générale, si mes observations sont exactes, c'est à partir de deux points de vue absolument opposés, mais toujours de façon profondément *personnelle*, que l'on considère la « non-liberté de la volonté » comme problème : les uns ne veulent pour rien au monde laisser échapper leur « responsabilité », leur foi en *eux-mêmes*, leur droit à *leur* mérite (les races vaniteuses entrent dans ce groupe –) ; les autres veulent à l'inverse n'être responsables de rien, n'être justiciables de rien et, mus par un intime mépris d'eux-mêmes, aspirent à se *décharger* d'eux-mêmes sur n'importe quoi d'autre. Ces derniers ont coutume, lorsqu'ils écrivent des livres, de prendre aujourd'hui le parti des criminels ; leur déguisement le plus avenant est une espèce de pitié socialiste. Et de fait, le fatalisme des faibles de volonté s'embellit de manière étonnante lorsqu'il s'entend à se présenter sous la forme de « *la religion de la souffrance humaine** » : c'est *son* « bon goût ».

22

Qu'on me pardonne, à moi, vieux philologue qui ne résiste pas au malin plaisir de mettre le doigt sur les mauvaises techniques interprétatives : mais cette « conformité de la nature à des lois », dont vous, physiciens, parlez avec tant d'orgueil, comme si – – ne repose que sur votre commentaire et votre mauvaise « philologie », – elle n'est pas un état de fait, pas un « texte », mais bien plutôt un réarrangement et une distorsion de sens naïvement humanitaires avec lesquels vous vous montrez largement complaisants envers les instincts démocratiques de l'âme moderne ! « Partout, égalité devant la loi – en cela, il n'en va ni autrement ni mieux pour la nature que pour nous » : aimable arrière-pensée sous laquelle se déguise une fois encore l'hostilité plébéienne à l'égard de tout privilège et de toute souveraineté, ainsi qu'un second athéisme plus subtil. « *Ni Dieu, ni maître** » – c'est bien ce que vous voulez également : et donc « vive la loi naturelle » ! – n'est-ce pas ? Mais comme je l'ai dit, c'est de l'interprétation, non

du texte ; et il pourrait se présenter quelqu'un qui, avec l'intention et la technique interprétative opposées, sache lire dans la même nature et eu égard aux mêmes phénomènes précisément l'exécution tyrannique, impitoyable et inflexible de revendications de puissance, – un interprète qui vous mettrait sous les yeux l'universalité sans faille et le caractère inconditionné attachés à toute « volonté de puissance » de telle manière que presque chaque mot, jusqu'au mot de « tyrannie » finirait par sembler inapplicable ou bien par paraître une métaphore affaiblissante et adoucissante – car trop humaine ; et pourtant, il en viendrait finalement à affirmer de ce monde la même chose que vous, à savoir qu'il suit un cours « nécessaire » et « calculable », *non pas* toutefois parce que des lois le régissent, mais au contraire parce les lois *en sont* absolument *absentes*, et que toute puissance, à chaque instant, tire son ultime conséquence. À supposer que cela aussi ne soit que de l'interprétation – et vous mourrez d'envie de faire cette objection ? – eh bien, tant mieux. –

23

La psychologie dans son ensemble est jusqu'à présent demeurée tributaire de préjugés et de craintes de nature morale : elle ne s'est pas risquée dans les profondeurs. Concevoir celle-ci comme morphologie et *doctrine de l'évolution* de la volonté de puissance, comme je la conçois – voilà qui n'a encore été effleuré par les pensées de personne : s'il est permis, il est vrai, de reconnaître dans ce qui a été écrit jusqu'à présent un symptôme de ce qui a été tenu silencieux jusqu'à présent. La vigueur des préjugés moraux s'est introduite en profondeur dans le monde le plus spirituel, le plus froid et le plus dénué de présupposés en apparence – en y causant, cela se comprend aisément, dommages, inhibition, cécité, distorsion. Une physio-psychologie véritable doit lutter contre des résistances inconscientes qui habitent le cœur du chercheur, elle

a « le cœur » contre elle : une doctrine qui défend le conditionnement réciproque des « bonnes » et des « mauvaises » pulsions suffit, en tant qu'immoralité raffinée, à susciter détresse et dégoût dans une conscience morale encore forte et vaillante, – plus encore une doctrine selon laquelle on peut faire dériver toutes les bonnes pulsions des mauvaises. Mais à supposer que quelqu'un tienne les affects de haine, d'envie, de cupidité, de tyrannie pour des affects conditionnant la vie, pour quelque chose qui doit fondamentalement et de manière absolument essentielle être présent dans l'économie d'ensemble de la vie, qui par conséquent doit encore être intensifié si jamais l'on doit encore intensifier la vie, – il souffrira de cette orientation prise par son jugement comme d'un mal de mer. Et pourtant, cette hypothèse est loin d'être la plus pénible et la plus singulière dans ce formidable royaume, encore presque neuf, de connaissances dangereuses : – et il existe de fait cent bonnes raisons pour que chacun s'en tienne éloigné, pourvu qu'il le – *puisse* ! En revanche : votre navire vous a-t-il une fois porté dans ces eaux, eh bien ! parfait ! serrez désormais vaillamment les dents ! ouvrez bien l'œil ! la main ferme sur la barre ! – nous cinglons tout droit *au-delà* de la morale, peut-être broyons-nous, mettons-nous en pièces, ce faisant, notre restant de moralité propre, en nous risquant à accomplir notre course dans ces parages, – mais qu'importe ce qui adviendra de *nous* ! Jamais encore les voyageurs et les aventuriers téméraires n'ont vu s'ouvrir un monde d'aperçus plus profonds : et le psychologue qui « offre un sacrifice » de la sorte – ce *n*'est *pas* le *sacrifizio dell'intelletto*, bien au contraire ! – pourra du moins légitimement exiger en retour que la psychologie soit de nouveau reconnue pour maîtresse des sciences, que les autres sciences ont pour mission de servir et de préparer. Car désormais, la psychologie est de nouveau le chemin qui mène aux problèmes fondamentaux.

DEUXIÈME SECTION

L’esprit libre

24

O sancta simplicitas ! Dans quelle étrange simplification et falsification vit l’homme ! On n’en finit pas de s’émerveiller, pourvu qu’on se soit d’abord fait les yeux qui permettent de voir cette merveille ! Comme nous avons rendu tout ce qui nous entoure clair, libre, facile et simple ! comme nous avons su octroyer à nos sens un passeport pour tout ce qui est superficiel, à notre pensée un désir divin de bonds malicieux et d’erreurs de raisonnement ! – comme nous avons su d’emblée nous y prendre pour préserver notre ignorance, pour jouir d’une liberté, d’une absence de scrupules, d’un manque de prudence, d’une hardiesse, d’une gaieté d’esprit dans notre vie à peine concevables, pour jouir de la vie ! Et c’est uniquement sur ce fondement d’ignorance, désormais inébranlable et granitique, que la science a eu jusqu’à présent le droit de s’élever, la volonté de savoir sur le fondement d’une volonté bien plus vive, de la volonté de ne-pas-

savoir, d'incertitude, de non-vrai ! Non comme son contraire, mais – comme son affinement ! Le *langage* peut bien, ici comme ailleurs, rester prisonnier de sa balourdise et persister à parler d'oppositions là où il n'y a que des degrés et un subtil échelonnement complexe ; la tartuferie incarnée de la morale, qui fait désormais invinciblement partie de notre « chair et sang », peut même, également, faire dévier les mots dans notre bouche à nous, hommes de savoir : çà et là, nous le comprenons et nous rions de ce que la meilleure science soit justement celle qui veut nous maintenir le mieux dans ce monde *simplifié*, artificiel de bout en bout, recomposé à souhait, falsifié à souhait, de ce que, d'une volonté involontaire, elle aime l'erreur, parce qu'elle, la vivante, – aime la vie !

25

Après une entrée en matière aussi gaie, un mot sérieux aimerait qu'on ne lui fasse pas la sourde oreille : il s'adresse aux suprêmement sérieux. Soyez prudents, vous, philosophes et amis de la connaissance, et gardez-vous du martyre ! De la souffrance « par amour de la vérité » ! Et même de vous défendre vous-mêmes ! Cela corrompt l'innocence et la subtile neutralité de votre conscience, cela vous rend obstinés à l'égard des objections et des chiffons rouges, cela abêtit, animalise, entaureauise que de devoir finir, dans le combat contre le danger, le dénigrement, la suspicion, le bannissement, et de plus graves conséquences encore de l'hostilité, par se donner le rôle de défenseur de la vérité sur terre : – comme si « la vérité » était une personne assez inoffensive et balourde pour avoir besoin de défenseurs ! et particulièrement dans votre cas, chevaliers à la plus triste figure, messieurs les oisifs, araignées tisseuses de toile de l'esprit ! Vous ne savez que trop, en fin de compte, que le fait que vous l'emportiez, *vous* précisément, n'a probablement pas la moindre importance, et

également que jusqu'ici, aucun philosophe ne l'a encore emporté, et qu'il pourrait bien y avoir dans chaque petit point d'interrogation que vous placez derrière vos paroles de prédilection et vos doctrines favorites (et à l'occasion derrière vous-mêmes) une véracité plus méritoire que dans tous les grands gestes solennels et les atouts que vous abattez devant les accusateurs et les cours de justice ! Mettez-vous plutôt à l'écart ! Fuyez vous cacher ! Et ayez vos masques et votre finesse, de sorte qu'on vous confonde avec d'autres ! Ou qu'on vous craigne un peu ! Et n'oubliez pas le jardin, le jardin au grillage doré ! Et entourez-vous d'hommes qui soient comme un jardin, – ou comme de la musique sur les eaux, vers le soir, lorsque le jour se fait souvenir : – faites le choix de la *bonne* solitude, la solitude libre, malicieuse, légère, celle qui vous donne même le droit de demeurer bons en quelque manière ! Comme toute guerre que l'on ne peut mener avec une franche violence rend venimeux, artificieux, mauvais ! Comme une longue peur, une longue surveillance des ennemis, des ennemis possibles, rend *personnel* ! Ces bannis de la société, ces persécutés perpétuels, cruellement pourchassés, – ainsi que les ermites par contrainte, les Spinoza ou les Giordano Bruno – finissent toujours par devenir, fût-ce à travers la mascarade la plus spirituelle, et peut-être sans le savoir eux-mêmes, des assoiffés de vengeance et des confectionneurs de poison raffinés (que l'on exhume donc le fondement de l'éthique et de la théologie de Spinoza !) – pour ne pas mentionner la balourdise de l'indignation morale, qui, chez un philosophe, est le signe infaillible que l'humour philosophique l'a abandonné. Le martyre du philosophe, le « sacrifice de sa personne à la vérité » fait apparaître au grand jour ce qu'il portait en lui d'agitateur et de comédien ; et à supposer qu'on ne l'ait considéré jusqu'à présent qu'avec une curiosité artistique, on peut comprendre sans peine, eu égard à plus d'un philosophe, le souhait dangereux de le voir aussi dans sa dégénérescence (ayant dégénéré en « martyr », en braillard de tréteaux et de tribune). À ceci près qu'avec un tel souhait, il faut bien savoir ce qu'il vous sera donné de voir : – un simple drame satyrique, une simple farce de tomber de rideau, simplement la preuve continuelle de ce fait que la longue et véritable tragédie est *terminée* : à supposer que toute philosophie, à sa naissance, ait été une longue tragédie. –

26

Tout homme hors du commun aspire instinctivement à sa citadelle et sa retraite secrète où il soit *délivré* de la foule, du grand nombre, de la majorité, où il puisse oublier la règle « homme », lui qui en est l'exception : – mis à part cet unique cas où un instinct encore plus fort le pousse droit sur cette règle, en homme de connaissance au sens élevé et exceptionnel. Celui qui, dans ses relations avec les hommes, ne passe pas à l'occasion par toutes les couleurs de la détresse, vert et gris d'écœurement, de dégoût, de compassion, d'assombrissement, d'isolement, n'est certes pas un homme de goût supérieur ; mais à supposer qu'il ne se charge pas volontairement de ce fardeau et de ce déplaisir, qu'il s'y dérobe à tout jamais et demeure, comme je l'ai dit, calmement et orgueilleusement caché au fond de sa citadelle, eh bien, cela prouve une chose : il n'est pas fait pour, pas prédestiné à la connaissance. Car s'il l'était, il devrait se dire « le diable emporte mon bon goût ! mais la règle est plus intéressante que l'exception, – que moi, l'exception ! » – et il se dirigerait vers *le bas*, et surtout « au beau milieu ». L'étude de l'homme-*moyenne*, prolongée, sévère, et à cette fin beaucoup de déguisement, de dépassement de soi, de familiarité, de mauvaise fréquentation – toute fréquentation est une mauvaise fréquentation, excepté celle de ses pareils – : voilà qui constitue une pièce nécessaire de la biographie de tout philosophe, peut-être l'élément le plus déplaisant, le plus malodorant, le plus prodigue en déceptions. Mais s'il a de la chance, comme il convient à un enfant chéri de la connaissance, il rencontrera de véritables abréviateurs et allégeurs de sa tâche, – je veux dire ceux qu'on appelle les cyniques, des hommes, donc, qui reconnaissent aisément en eux la bête, le commun, la « règle » et en outre possèdent encore le degré de spiritualité et la démangeaison qui les poussent nécessairement à parler d'eux-mêmes et de leurs semblables *devant témoins* : – il arrive même qu'ils se vautrent dans des livres comme dans leur propre fumier. Le cynisme est l'unique forme sous laquelle les âmes communes effleurent ce qu'est la probité ; et en présence de tout cynisme, qu'il soit grossier ou subtil, l'homme supérieur doit tendre l'oreille et se féliciter à chaque fois que le pitre sans pudeur ou le satyre scientifique se mettent à parler juste devant lui. Il y a même des cas où à l'écœurement se mêle la fascination : à savoir là où, par un caprice de la nature, le génie se trouve lié à ce genre de bouc et de singe indélicat, comme chez l'abbé Galiani, l'homme le plus profond, le plus pénétrant et peut-être aussi le plus sale de son siècle – il était bien plus profond que Voltaire et par conséquent aussi largement plus apte à garder le

silence. Il arrive plus fréquemment, comme je l'ai laissé entendre, qu'une tête scientifique repose sur une carcasse de singe, un intellect d'une subtilité exceptionnelle sur une âme commune, – chose qui n'est pas rare notamment chez les médecins et physiologistes de la morale. Et là où un individu parle, sans aigreur, avec une parfaite innocence, de l'homme comme d'un ventre qui possède deux genres de besoin et d'une tête qui n'en possède qu'un ; partout où quelqu'un ne voit jamais, ne cherche et ne *veut* jamais voir que faim, désir sexuel et vanité, comme si c'étaient les véritables et seuls mobiles des actions humaines ; bref, là où l'on dit du mal de l'homme – sans même le dire *avec méchanceté* –, l'amoureux de la connaissance doit écouter avec finesse et application, il doit placer ses oreilles là où précisément l'on parle sans indignation. Car l'homme indigné, et quiconque se déchire et se dépèce lui-même (ou, à titre de substitut, le monde, ou Dieu, ou la société) de ses propres dents, peut bien occuper, d'un point de vue moral, un rang plus élevé que le satyre hilare et autosatisfait, mais dans tous les autres sens, il représente le cas le plus courant, le plus indifférent, le plus dénué de valeur instructive. Et nul ne *ment* autant que l'homme indigné. –

27

Il est difficile de se faire comprendre : particulièrement quand on pense et vit *gangasrotogati*, uniquement entouré d'hommes qui vivent et pensent autrement, à savoir *kurmagati* ou au mieux « à allure de grenouille », *mandeikagati* – je fais précisément tout ce qu'il faut pour me rendre moi-même difficile à comprendre ? – et l'on doit déjà se montrer reconnaissant de tout cœur envers la disposition à un peu de finesse d'interprétation. Mais pour ce qui est des « bons amis » qui ne veulent pas trop se compliquer la tâche, et croient que, étant justement des amis, ils ont le droit de ne pas trop se compliquer la tâche : on fera bien de leur

concéder d’emblée un espace où ils aient les coudées franches et où puisse s’ébattre l’incompréhension : – de la sorte, on aura encore matière à rire ; – ou bien de s’en débarrasser franchement, de ces bons amis, – et de rire encore !

28

Ce qui se traduit le plus mal d’une langue dans une autre, c’est le tempo de son style en ce qu’il se fonde sur le caractère de la race, pour le dire en termes physiologiques, sur le tempo moyen de son « métabolisme ». Il y a des traductions honnêtes dans leur dessein qui sont quasiment des falsifications, en ce qu’elles ravalent involontairement l’original à un niveau commun, du simple fait qu’on ne peut traduire simultanément son tempo courageux et gai, qui évite d’un bond tous les dangers des choses et des mots. L’Allemand est quasiment inapte au *presto* dans sa langue : et donc aussi, peut-on raisonnablement en conclure, à bien des *nuances** parmi les plus délicieuses et les plus audacieuses de la pensée libre, à l’esprit libre. De même que le bouffon et le satyre lui sont étrangers, tant de corps que de conscience, de même Aristophane et Pétrone sont pour lui intraduisibles. L’empesé, le pâteux, la solennité disgracieuse, sous toutes leurs formes, toutes les espèces de style assommantes, qui n’en finissent plus, se sont développées à profusion chez les Allemands, sous les espèces les plus variées – qu’on me pardonne le fait que même la prose de Goethe, par son mélange de rigide et de gracieux, n’y fait pas exception, elle qui reflète le « bon vieux temps » auquel elle appartient, et exprime le goût allemand de l’époque où il y avait encore un « goût allemand » : lequel était un goût rococo *in moribus et artibus*. Lessing constitue une exception, en vertu de sa nature de comédien qui comprenait beaucoup de choses et s’entendait à beaucoup de choses : lui qui ne fut pas pour rien traducteur de Bayle et aimait à se réfugier dans le voisinage de Diderot et de Voltaire, et plus encore des poètes comiques romains : – dans le

tempo aussi, Lessing aimait la liberté d'esprit, la fuite hors d'Allemagne. Mais comment la langue allemande parviendrait-elle, fût-ce dans la prose d'un Lessing, à imiter le tempo de Machiavel, qui dans son *Principe* nous fait respirer l'air sec, raffiné de Florence et ne peut s'empêcher de présenter l'affaire la plus sérieuse en un *allegrissimo* déchaîné : non sans un malicieux sentiment artistique, peut-être, de l'opposition à laquelle il se risque, – des pensées longues, difficiles, dures, dangereuses, et un tempo galopant, de la meilleure et plus espiègle humeur. Qui, enfin, pourrait se risquer à une traduction allemande de Pétrone, lequel, plus que tout grand musicien jusqu'à présent, a été le maître du *presto*, dans ses inventions, ses intuitions, ses mots : – qu'importent en fin de compte tous les marécages de monde malade, méchant, et même du « monde antique », lorsqu'on a comme lui les pieds chaussés de vent, le vol et le souffle, le sarcasme libérateur d'un vent qui assainit tout en faisant tout *courir* ! Et quant à Aristophane, cet esprit transfigurateur, complémentaire, pour l'amour duquel on *pardonne* à toute l'hellénité d'avoir existé, à supposer que l'on ait compris de manière vraiment profonde *ce qui* au juste en elle a besoin de pardon et de transfiguration : – je ne sache rien au monde qui m'ait laissé plus songeur au sujet de la nature dissimulée, de la nature de sphinx de *Platon* que ce *petit fait** conservé par bonheur : le fait que sous l'oreiller de son lit de mort, on ne retrouva nulle « Bible », ni quoi que ce soit d'égyptien, de pythagoricien, de platonicien, – mais Aristophane. Comment un Platon aurait-il donc supporté la vie – une vie grecque à laquelle il disait non, – sans un Aristophane ! –

29

Il n'appartient qu'au plus petit nombre d'être indépendant : – c'est un privilège des forts. Et qui s'y essaye, même nanti du droit le plus strict, mais sans y être *contraint de toute nécessité* prouve par là qu'il n'est probablement

pas seulement fort, mais encore téméraire jusqu'à l'exubérance. Il s'engage dans un labyrinthe, il multiplie par mille les dangers que la vie, en soi, apporte déjà avec elle ; dont le moindre n'est pas que nul ne puisse voir de ses yeux comment et où il s'égare, se retrouve seul et se fait mettre en pièces par quelque Minotaure hantant les cavernes de la conscience. À supposer qu'un tel individu périsse, cela adviendra si loin de la compréhension des hommes qu'ils ne pourront ni le ressentir ni compatir : – et il ne peut plus revenir en arrière ! il ne peut même plus rallier la pitié des hommes ! – –

30

Nos vues les plus hautes doivent de toute nécessité – et par obligation ! – passer pour des folies, en certaines circonstances des crimes lorsqu'elles parviennent de manière illicite aux oreilles de ceux qui ne sont pas prédisposés ni prédestinés à les entendre. L'exotérique et l'ésotérique, tels qu'on les distinguait jadis chez les philosophes, chez les Indiens comme chez les Grecs, les Perses et les musulmans, bref partout où l'on croyait à une hiérarchie et *non* à l'égalité et à des droits égaux, – ne se distinguent pas tant en ce que l'homme exotérique demeure à l'extérieur et voit, apprécie, mesure, juge de l'extérieur, et non de l'intérieur : le point vraiment essentiel est qu'il voit les choses d'en bas, – l'homme ésotérique au contraire *d'en haut* ! Il y a des sommets de l'âme depuis lesquels même la tragédie cesse d'exercer un effet tragique ; et, si l'on rassemblait tout le malheur du monde, qui pourrait se risquer à prononcer que *de toute nécessité* sa vue conduira par séduction et contraindra justement à la pitié, et donc au redoublement du malheur ?… Ce qui sert d'aliment ou de délassement à l'espèce supérieure d'homme sera inévitablement presque un poison pour une espèce très différente et plus modeste. Les vertus de l'homme commun seraient peut-être synonymes de vices et de faiblesses chez un

philosophe ; il se pourrait qu'un homme de nature élevée, à supposer qu'il dégénère et périsse, ne se trouve qu'à cette occasion en possession des qualités dont il serait besoin pour qu'on le vénère désormais comme un saint dans le monde inférieur où il aurait sombré. Il y a des livres qui possèdent pour l'âme et la santé une valeur inverse selon que c'est l'âme inférieure, la force vitale basse ou au contraire celle qui est supérieure et plus vigoureuse qui s'en sert : dans le premier cas, ce sont des livres dangereux, fracassants, dissolvants, dans l'autre, des appels lancés par des hérauts défiant les plus courageux d'atteindre à *leur* courage. Les livres de tout le monde sont toujours des livres qui sentent mauvais : l'odeur de petites gens les imprègne. Là où le peuple boit et mange, même là où il vénère, l'atmosphère empeste d'ordinaire. On ne doit pas entrer dans les églises si l'on veut respirer un air *pur*. – –

31

Durant ses années de jeunesse, on honore et on méprise encore sans cet art de la nuance qui constitue le plus grand bénéfice de la vie, et, ce n'est que justice, on doit expier durement d'être ainsi tombé sur les hommes et les choses à coups de oui et de non. Tout est fait en sorte que le pire de tous les goûts, le goût de l'inconditionné, soit cruellement dupé et abusé, jusqu'à ce que l'homme apprenne à mettre un peu d'art dans ses sentiments et à se risquer plutôt à faire l'essai de l'artificiel : comme le font les vrais artistes de la vie. Le comportement tout de colère et de respect, inhérent à la jeunesse, semble ne pas connaître de repos qu'il n'ait falsifié à loisir les hommes et les choses de manière à pouvoir se décharger sur eux : – la jeunesse est déjà en soi quelque chose de falsificateur et de trompeur. Plus tard, lorsque la jeune âme, martyrisée à force de cuisantes désillusions, finit par se retourner avec suspicion contre elle-même, toujours ardente et sauvage, jusque dans son soupçon et ses remords : comme elle bout

désormais de colère contre elle-même, comme elle brûle de se déchirer, comme elle se venge de s'être longuement aveuglée elle-même, comme s'il s'était agi d'une cécité volontaire ! Dans cette période de transition, on se punit soi-même en se défiant de son sentiment, on torture son enthousiasme à coups de doute, on va jusqu'à ressentir la simple bonne conscience comme un danger, comme si elle était une dissimulation de soi et une lassitude de la probité raffinée ; et surtout, on prend parti, fondamentalement parti *contre* « la jeunesse ». – Une décennie de plus : et l'on comprend que tout cela aussi était encore – de la jeunesse !

32

Durant toute la plus longue période de l'histoire humaine – on la nomme l'époque préhistorique – la valeur ou l'absence de valeur d'une action fut dérivée de ses conséquences : on prenait tout aussi peu en considération l'action en soi que sa provenance, mais, à peu près de la même manière qu'aujourd'hui encore, en Chine, une distinction ou une honte rejaillit de l'enfant sur ses parents, c'était la force rétroactive du succès ou de l'échec qui conduisait les hommes à penser qu'une action était bonne ou mauvaise. Appelons cette période la période *prémorale* de l'humanité : l'impératif « connais-toi toi-même » y était encore inconnu. Au cours des dix derniers millénaires, dans quelques vastes espaces à la surface de la terre, on en est venu pas à pas au point de ne plus décider de la valeur d'une action en fonction de ses conséquences mais en fonction de sa provenance : grand événement, si on le considère globalement, affinement considérable du regard et de l'étalon de mesure, qui est la répercussion inconsciente de la domination de valeurs aristocratiques et de la foi en la « provenance », signe distinctif d'une période que l'on est en droit de caractériser comme la période *morale* au sens strict : le premier essai de connaissance de soi est ainsi accompli Au lieu des conséquences, la provenance :

quel renversement de perspective ! Et à coup sûr un renversement qui ne fut atteint qu'au terme de longs combats et vacillements ! Certes : une nouvelle superstition funeste, une singulière étroitesse d'interprétation parvint du même coup à la domination : on interpréta la provenance d'une action au sens le plus strictement déterminé comme provenance émanant d'une *intention* ; on s'accorda à croire que la valeur d'une action résidait dans la valeur de l'intention. L'intention comme provenance et préhistoire intégrales d'une action : c'est sous l'empire de ce préjugé que l'on a, presque jusqu'à l'époque contemporaine, moralement loué, blâmé, jugé et aussi philosophé sur terre. – Mais n'en serions-nous pas arrivés à la nécessité de nous résoudre une fois encore à un retournement et un déplacement fondamental des valeurs, grâce à un nouveau retour sur soi et un nouvel approfondissement de l'homme, – ne serions-nous pas au seuil d'une nouvelle période qu'il faudrait, négativement, caractériser avant tout comme la période *extra-morale* : aujourd'hui où, du moins chez nous, immoralistes, s'éveille le soupçon que c'est précisément dans ce qu'une action comporte de *non intentionnel* que réside sa valeur décisive, et que tout son caractère intentionnel, tout ce qu'on peut voir, connaître, saisir « consciemment » en elle, fait encore partie de sa surface et de sa peau, – laquelle, comme toute peau, trahit, mais plus encore *cache* quelque chose ? Bref, nous croyons que l'intention n'est qu'un signe et qu'un symptôme qui a d'abord besoin d'une interprétation, en outre un signe qui veut dire bien trop de choses, et donc, considéré absolument à part, presque rien, – que la morale au sens qu'elle a eu jusqu'à présent, donc la morale des intentions, a été un préjugé, une affaire précipitée, une affaire provisoire peut-être, une chose un peu du même ordre que l'astrologie et l'alchimie, mais en tout cas quelque chose qu'il faut dépasser. Le dépassement de la morale, en un certain sens même l'autodépassement de la morale : il se pourrait bien que tel soit le nom de ce long travail secret qui demeura réservé aux consciences les plus fines et les plus probes, mais aussi les plus méchantes d'aujourd'hui, elles qui sont les pierres de touche vivantes de l'âme. –

33

Il n’y a pas moyen de faire autrement : il faut impitoyablement interroger et convoquer au tribunal les sentiments de dévouement, de sacrifice pour le prochain, toute la morale du renoncement à soi-même : de même que l’esthétique de la « contemplation désintéressée » sous laquelle la dévirilisation de l’art cherche aujourd’hui à se construire une bonne conscience suffisamment séduisante. Il y a bien trop d’enchantement et de douceur sucrée dans ces sentiments de « pour autrui », de « *non pas* pour moi », pour qu’il ne soit pas nécessaire de redoubler ici de méfiance et de demander : « ne s’agirait-il pas de – *séductions trompeuses* ? » – Qu’elles *plaisent* – à celui qui les possède, et à celui qui en savoure les fruits, également au pur spectateur, – cela ne constitue pas encore un argument *en* leur *faveur*, mais au contraire, incite précisément à la prudence. Prudence, donc !

34

Quel que soit le point de vue philosophique que l’on adopte aujourd’hui : de tout endroit, c’est encore le *caractère erroné* du monde dans lequel nous croyons vivre qui constitue ce que notre œil peut saisir de plus assuré et de plus ferme : – Nous trouvons quantité de raisons qui aimeraient nous inciter à faire des suppositions au sujet d’un principe de tromperie situé dans l’« essence des choses ». Mais celui qui rend notre pensée même, donc l’« esprit » responsable de la fausseté du monde – échappatoire honorable où s’engage tout *advocatus dei* conscient ou inconscient – : celui qui tient ce monde, avec l’espace, le temps, la forme, le mouvement, pour une *déduction* fausse : celui-là aurait à tout le moins une bonne raison d’apprendre enfin à se méfier de toute pensée : ne nous

aurait-elle pas, jusqu'à présent, joué le plus grand des tours ? et quelle garantie aurions-nous qu'elle ne continuera pas à faire ce qu'elle a toujours fait ? Pour le dire le plus sérieusement du monde : l'innocence des penseurs a quelque chose de touchant, qui force le respect, elle qui, aujourd'hui encore, leur permet de s'avancer face à la conscience en la priant de leur répondre *honnêtement* : par exemple à la question de savoir si elle est « réelle », pourquoi au juste elle envoie aussi résolument promener le monde extérieur, et à bien d'autres questions du même ordre. Croire à des « certitudes immédiates » est une naïveté *morale* qui nous fait honneur, à nous philosophes : mais – nous avons désormais le devoir de ne plus être des hommes « *seulement* moraux » ! La morale mise à part, cette croyance est une stupidité qui ne nous fait guère honneur. La méfiance perpétuellement sur le quivive peut bien, dans la vie sociale, passer pour un signe de « mauvais caractère » et par conséquent être mise au nombre des choses imprudentes : qu'est-ce qui devrait nous empêcher, ici, entre nous, par-delà le monde social avec son oui et son non, – d'être imprudents et de dire : le philosophe a finalement *droit* au « mauvais caractère », pour avoir toujours été jusqu'à présent l'être le mieux abusé de la terre, – il a aujourd'hui le *devoir* de se méfier, de lorgner de l'œil le plus méchant depuis tous les abîmes du soupçon. – Qu'on me pardonne de donner à cette plaisanterie un tour sombre et grimaçant : c'est que moi-même, précisément, j'ai depuis bien longtemps appris à considérer autrement, à apprécier autrement le fait de tromper et d'être trompé, et je tiens prêtes à tout le moins quelques bourrades pour la rage aveugle avec laquelle les philosophes se refusent à être trompés. Pourquoi *pas* ? Que la vérité vaille plus que l'apparence, ce n'est rien de plus qu'un préjugé moral ; c'est même la supposition la plus mal prouvée au monde. Qu'on se l'avoue donc : il n'y aurait absolument aucune vie si elle ne reposait sur des appréciations perspectivistes et des apparences ; et si l'on voulait, avec l'enthousiasme vertueux et la balourdise de bien des philosophes, abolir complètement le « monde apparent », eh bien, à supposer que *vous* en soyez capables, – dans ce cas du moins, il ne resterait rien non plus de votre « vérité » ! Après tout, qu'est-ce qui nous force de manière générale à admettre qu'il existe une opposition d'essence entre « vrai » et « faux » ? Ne suffit-il pas d'admettre des degrés d'apparence et comme des ombres et des tonalités générales plus claires et plus sombres de l'apparence, – différentes *valeurs**, pour parler le langage des peintres ? Pourquoi le monde *qui nous concerne* – ne pourrait-il pas être une fiction ? Et à celui qui demande : mais la fiction implique un auteur ? –, ne pourrait-on pas répondre tout net : *pourquoi* ? Ce « implique » ne ferait-il pas également partie de la fiction ? N'est-il donc pas permis d'être enfin un peu ironique à l'égard du sujet, ainsi qu'à l'égard du prédicat et de l'objet ? Le philosophe ne serait-il pas en droit de

s’élever au-dessus de la foi en la grammaire ? Les gouvernantes ont toute notre estime : mais ne serait-il pas grand temps pour la philosophie de renier la foi des gouvernantes ? –

35

Oh Voltaire ! Oh humanité ! Oh imbécillité ! Certes, ce n’est pas une petite affaire que la « vérité », la *recherche* du vrai ; et lorsque l’homme la traite de manière trop humaine – « *il ne cherche le vrai que pour faire le bien** » – je parie qu’il ne trouve rien !

36

À supposer que rien d’autre ne soit « donné » comme réel que notre monde de désirs et de passions, que nous ne puissions descendre ou monter vers aucune autre « réalité » que celle, précisément, de nos pulsions – car la pensée n’est qu’un rapport de ces pulsions les unes avec les autres – : n’est-il pas licite de faire la tentative et de poser la question suivantes : est-ce que ce donné ne *suffit*

pas à comprendre aussi, à partir de son semblable, le monde que l'on appelle mécanique (ou « matériel ») ? Je veux dire non pas en tant qu'illusion, qu'« apparence », que « représentation » (au sens de Berkeley et de Schopenhauer), mais au contraire en tant que possédant le même degré de réalité que notre affect lui-même, – comme étant une forme plus primitive du monde des affects, dans laquelle tout ce qui se ramifie et se développe par la suite dans le processus organique (et aussi, comme de juste, s'adoucit et s'affaiblit –), est encore enclos en une puissante unité, comme étant une espèce de vie pulsionnelle dans laquelle l'ensemble des fonctions organiques, avec leur autorégulation, leur assimilation, leur nutrition, leur excrétion, leur métabolisme, seraient encore synthétiquement liées les unes aux autres, – comme étant une *préforme* de la vie ? Il n'est en fin de compte pas seulement licite de faire cette tentative : cela est ordonné par la conscience de la *méthode*. Ne pas supposer plusieurs espèces de causalité tant que la tentative de se contenter d'une seule n'a pas été poussée jusqu'à sa limite ultime (– jusqu'à l'absurde, s'il m'est permis de le dire) : voilà une morale de la méthode à laquelle on n'a pas le droit de se soustraire aujourd'hui ; – elle découle « de sa définition », comme dirait un mathématicien. La question est en fin de compte de savoir si nous reconnaissons réellement la volonté comme *exerçant des effets*, si nous croyons à la causalité de la volonté : si c'est le cas – et au fond notre croyance *à ce point* est précisément notre croyance à la causalité elle-même –, alors nous *devons nécessairement* faire la tentative de poser par hypothèse la causalité de la volonté comme étant la seule. De la « volonté » ne peut naturellement exercer des effets que sur de la « volonté » – et non sur des « matières » (non sur des « nerfs » par exemple –) : bref, on doit risquer l'hypothèse visant à voir si, partout où l'on reconnaît des « effets », de la volonté n'exerce pas des effets sur de la volonté – et si tout processus mécanique, dans la mesure où une force y est active, n'est pas précisément force de volonté, effet de volonté. – À supposer enfin que l'on réussisse à expliquer l'ensemble de notre vie pulsionnelle comme le développement et la ramification d'une unique forme fondamentale de volonté – à savoir de la volonté de puissance, ainsi que c'est *ma* thèse – ; à supposer que l'on puisse ramener toutes les fonctions organiques à cette volonté de puissance et qu'on y trouve aussi la solution du problème de la génération et de la nutrition – c'est un seul et unique problème –, on se serait ainsi acquis le droit de déterminer de manière univoque *toute* force exerçant des effets comme : *volonté de puissance*. Le monde vu du dedans, le monde déterminé et désigné par son « caractère intelligible » – il serait précisément « volonté de puissance » et rien d'autre. –

37

« Comment ? Cela ne veut-il pas dire, pour parler avec le peuple : Dieu est réfuté, mais non le diable – ? » Au contraire ! Au contraire, mes amis ! Et qui diable, aussi, vous contraint à parler avec le peuple ! –

38

Tout comme cela s'est produit récemment encore, dans le plein jour de l'époque moderne, avec la Révolution française, cette bouffonnerie horrible et, jugée de près, superficielle, mais que les nobles spectateurs exaltés de toute l'Europe ont interprétée, de loin, si longuement et si passionnément, en y injectant leurs propres mouvements de révolte et enthousiasmes, *jusqu'à ce que le texte disparaisse sous l'interprétation* : il se pourrait qu'une fois encore une noble postérité se méprenne sur le passé dans son ensemble et ne parvienne peut-être que par ce biais à en rendre la vue supportable. – Ou plutôt : cela ne s'est-il pas déjà produit ? ne fûmes-nous pas nous-mêmes – cette « noble postérité » ? Et n'est-ce pas précisément maintenant, dans la mesure où nous le comprenons, que cela est – terminé ?

39

Nul ne tiendra aisément une doctrine pour vraie du simple fait qu'elle rend heureux, ou vertueux : à l'exception de ces chers « idéalistes » qui s'exaltent pour le Bien, le Vrai, le Beau et laissent barboter dans leur mare toutes sortes de vains désirs bariolés, balourds et bonasses. Bonheur et vertu ne sont pas des arguments. Mais on oublie volontiers, même chez des esprits plus posés, que rendre malheureux et rendre méchant sont tout aussi peu des contre-arguments. Quelque chose pourrait être vrai : tout en étant nocif et dangereux au suprême degré ; et il se pourrait même que l'existence ait cette propriété fondamentale de faire périr quiconque la connaîtrait complètement, – de sorte que la force d'un esprit se mesurerait à la quantité précise de « vérité » qu'il parviendrait à supporter, plus clairement au degré auquel il *aurait besoin* de la diluer, de la voiler, de l'adoucir, de l'émousser, de la falsifier. Mais il ne fait aucun doute que, pour découvrir certaines *parties* de la vérité, les méchants et les malheureux sont dans une situation plus favorable et possèdent une probabilité de réussite plus grande ; pour ne rien dire des méchants qui sont heureux, – espèce dont les moralistes ne disent mot. Peut-être la dureté et la ruse offrent-elles des conditions plus favorables à l'apparition de l'esprit fort, indépendant, et du philosophe, que cette gentillesse douce, fine, prête à la concession et cet art de prendre les choses avec légèreté que l'on apprécie chez un savant, et que l'on apprécie à juste titre. À supposer, précision de première importance, que l'on ne restreigne pas le concept de « philosophe » au philosophe qui écrit des livres – ou même qui met *sa* philosophie dans des livres ! – Stendhal fournit, pour tracer ce portrait du philosophe à l'esprit libre, un dernier trait que, par amour pour le goût allemand, je ne veux pas manquer de souligner : – car il va *à l'encontre* du goût allemand. « *Pour être bon philosophe*, dit ce dernier des grands psychologues, *il faut être sec, clair, sans illusion. Un banquier qui a fait fortune a une partie du caractère requis pour faire des découvertes en philosophie, c'est-à-dire pour voir clair dans ce qui est.** »

40

Tout ce qui est profond aime le masque ; les choses les plus profondes de toutes ont même en haine image et symbole. La *contradiction* seule ne serait-elle pas le véritable déguisement sous lequel s'avancerait la pudeur d'un dieu ? Question problématique : il serait étonnant que quelque mystique ne se soit pas risqué à ce genre de chose sur lui-même. Il y a des procédés d'un genre si délicat que l'on est bien inspiré de les ensevelir sous une grossièreté pour les rendre méconnaissables ; il y a des actes d'amour d'une générosité débordante à la suite desquels il n'y a rien de plus recommandable que de se saisir d'un gourdin et d'en rosser le témoin oculaire : on lui brouillera ainsi la mémoire. Plus d'un est passé maître dans l'art de brouiller et de brutaliser sa propre mémoire pour se venger du moins sur cet unique complice : – la pudeur est inventive. Ce ne sont pas les pires choses qui suscitent la pire des hontes : il n'y a pas que de la ruse perfide derrière un masque, – il y a tant de bonté dans la ruse. J'imaginerais volontiers qu'un homme ayant à abriter quelque chose de précieux et de fragile traverse la vie en roulant, mal dégrossi et rebondi, tel un vieux tonneau à vin verdâtre, cerclé de lourde ferraille : c'est ce que veut la finesse de sa pudeur. Qu'un homme ait de la profondeur dans sa pudeur, et ses destinées et ses délicates décisions le rencontreront également sur des chemins où bien peu parviennent jamais, et dont les hommes qui lui sont les plus proches et les plus intimes ne peuvent absolument soupçonner la présence : son danger mortel se dérobe à leurs yeux, de même que sa sécurité vitale reconquise. Un tel être caché, qui par instinct a besoin de la parole pour se taire et pour taire, inépuisable pour ce qui est d'esquiver la communication, *veut* et fait en sorte qu'un masque à son effigie vagabonde à sa place dans le cœur et la tête de ses amis ; et à supposer qu'il ne le veuille pas, ses yeux lui feront voir un jour que c'est malgré tout un de ses masques qui s'y trouve, – et que c'est tant mieux. Tout esprit profond a besoin d'un masque : plus encore, un masque pousse continuellement autour de tout esprit profond, du fait de l'interprétation constamment fausse, à savoir *plate* de toute parole, de tout pas, de tout signe de vie émanant de lui. –

41

On doit se mettre à l'épreuve pour se prouver que l'on est destiné à l'indépendance et au commandement ; et ce en temps voulu. On ne doit pas esquiver ces épreuves, bien qu'elles soient peut-être le jeu le plus dangereux que l'on puisse jouer, et en fin de compte des épreuves qui ne portent témoignage que pour les témoins que nous sommes et pour nul autre juge. Ne pas rester lié à une personne : et ce quand bien même elle serait la plus aimée, – toute personne est une prison, un réduit également. Ne pas rester lié à une patrie : et ce quand bien même elle serait en proie à la plus grande souffrance et aurait le plus besoin d'aide, – il est déjà moins difficile de détacher son cœur d'une patrie victorieuse ; ne pas rester lié à une pitié : quand bien même ce serait pour des hommes supérieurs dont un hasard nous a fait apercevoir le rare martyre et la détresse. Ne pas rester lié à une science : quand bien même elle séduirait par les découvertes les plus précieuses, qui semblent nous avoir été réservées, à *nous* précisément. Ne pas rester lié à sa propre rupture, à cette voluptueuse distance et étrangeté de l'oiseau qui s'enfuit toujours plus haut pour voir toujours plus au-dessous de lui : – le danger de la créature ailée. Ne pas rester lié à nos propres vertus et devenir, comme totalité, victime de quelqu'une de nos particularités, par exemple de notre « hospitalité » : ce qui est le danger des dangers pour les âmes riches de nature élevée, prodigues d'elles-mêmes, presque indifférentes envers elles-mêmes, et qui poussent la vertu de libéralité jusqu'au vice. On doit savoir *se préserver* : la plus forte mise à l'épreuve de l'indépendance.

42

Une nouvelle espèce de philosophes est en train de se lever : je me risque à les

baptiser d’un nom qui n’est pas sans danger. Tels que je les devine, tels qu’ils se laissent deviner – car il appartient à leur nature de *vouloir* rester des énigmes en quelque manière –, ces philosophes de l’avenir pourraient avoir le droit, peut-être aussi le tort, d’être qualifiés d’*hommes de tentative et de tentation*. Ce nom n’est lui-même, en fin de compte, qu’une tentative, et, si l’on veut, une tentation.

43

Sont-ils de nouveaux amis de la « vérité », ces philosophes qui arrivent ? C’est assez probable : car tous les philosophes ont jusqu’à présent aimé leurs vérités. Mais à coup sûr ce ne seront pas des dogmatiques. Cela blesse nécessairement leur orgueil, leur goût également, que leur vérité doive être encore une vérité pour tout un chacun : ce qui fut jusqu’à présent le souhait et le sens secrets de tous les efforts dogmatiques. « Mon jugement est *mon* jugement : autrui n’y a pas droit si facilement » – dit peut-être un tel philosophe de l’avenir. On doit se défaire du mauvais goût consistant à vouloir être d’accord avec beaucoup de monde. « Bien » n’est plus bien lorsque c’est le voisin qui l’a à la bouche. Et comment pourrait-il donc y avoir un « bien commun » ? ! Le mot se contredit lui-même : ce qui peut être commun n’a jamais que peu de valeur. Il faut en fin de compte qu’il en aille comme il en va et comme il en a toujours été : les grandes choses demeurent réservées à ceux qui sont grands, les abîmes à ceux qui sont profonds, les finesses et les frissons à ceux qui sont subtils, et, en un mot comme en cent, tout ce qui est rare à ceux qui sont rares. –

Ai-je encore besoin, après tout cela, de dire expressément qu'ils seront aussi des esprits libres, *très* libres, ces philosophes de l'avenir, – mais à coup sûr aussi, néanmoins, qu'ils ne seront pas simplement des esprits libres, mais quelque chose de plus, de supérieur, de plus grand et de fondamentalement autre, qui ne veut pas qu'on le prenne pour ce qu'il n'est pas ? Mais en disant cela, je sens presque autant envers eux qu'envers nous, qui sommes leurs hérauts et leurs précurseurs, nous esprits libres ! – l'*obligation* de chasser loin d'eux et de nous un vieux préjugé et un vieux malentendu stupide qui n'a que trop longtemps, tel un brouillard, rendu opaque le concept d'« esprit libre ». Dans tous les pays d'Europe, et aussi en Amérique, il y a aujourd'hui quelque chose qui abuse de ce nom, une espèce d'esprits très étroits, captifs, tenus en chaînes, qui veulent quasiment le contraire de ce qui habite nos intentions et nos instincts, – pour ne pas mentionner le fait qu'ils seront à plus forte raison, à l'égard de ces *nouveaux* philosophes qui se lèvent, des fenêtres closes et des portes cadenassées. Ils font partie, pour tout dire méchamment, des *niveleurs*, ces « libres esprits » mal nommés – en ce qu'ils sont des esclaves éloquents et polygraphes du goût démocratique et de ses « idées modernes » : tous autant qu'ils sont, des hommes sans solitude, sans solitude à eux, de bons petits lourdauds auxquels on ne doit contester ni courage ni mœurs respectables, si ce n'est qu'ils sont justement le contraire de libres, et risiblement superficiels, surtout par leur penchant fondamental à voir dans les formes de la société ancienne telle qu'elle a existé jusqu'à présent, en gros la cause unique de *toute* misère et de tout échec de l'homme : en quoi ils réussissent avec brio à mettre la vérité à l'envers. Ce à quoi ils aimeraient tendre de toutes leurs forces, c'est la généralisation du bonheur du troupeau dans sa verte prairie, avec pour tout le monde sécurité, absence de danger, bien-être, allègement de la vie ; les deux chansonnettes et doctrines qu'ils entonnent le plus généreusement s'appellent « égalité des droits » et « compassion pour tout ce qui souffre », – et ils tiennent la souffrance elle-même pour quelque chose qu'il faut *abolir*. Nous, qui incarnons l'inverse, et qui avons ouvert l'*œil* et la conscience *pour voir* où et comment jusqu'à présent la plante « homme » a poussé et s'est élevée le plus vigoureusement, nous sommes d'avis que cela s'est produit à tout coup dans les conditions inverses, qu'il a fallu pour cela que le danger de sa situation commence par croître jusqu'à prendre des proportions formidables, qu'à la faveur d'une longue pression et d'une longue contrainte, sa faculté d'invention et de dissimulation (son « esprit »

–) se développe jusqu'à la finesse et la témérité, que sa volonté de vie s'intensifie jusqu'à se faire volonté de puissance inconditionnée : – nous sommes d'avis que la dureté, la violence, l'esclavage, le danger dans la rue et dans le cœur, le repli dans la clandestinité, le stoïcisme, l'art de la tentative et de la tentation ainsi que l'astuce diabolique en tout genre, que tout ce qui est méchant, terrible, tyrannique, tout ce qui en l'homme relève de la bête de proie et du serpent sert tout autant à l'élévation de l'espèce « homme » que son contraire : – nous n'en disons même pas assez en ne disant que tout cela, et nous trouvons quoi qu'il en soit, en parlant et en gardant le silence ici, à l'extrémité *opposée* de toute idéologie moderne et de tout désir de troupeau : pour être leurs antipodes peut-être ? Quoi d'étonnant que nous, « esprits libres », ne soyons justement pas les esprits les plus communicatifs ? Que nous ne souhaitions pas trahir à tous égards *de quoi* un esprit peut se libérer et *vers quoi* il sera peut-être poussé ensuite ? Et pour ce qui est de la signification de la dangereuse formule « par-delà bien et mal », grâce à laquelle à tout le moins nous nous gardons d'être pris pour ce que nous ne sommes pas : nous *sommes* quelque chose d'autre que des « *libres penseurs** », « *liberi pensatori* », « *Freidenker* », et ainsi de suite, quels que soient tous les noms que ces braves porte-parole des « idées modernes » aiment à se donner. Naguère chez nous dans de nombreux pays de l'esprit, ou ayant du moins été leurs hôtes ; sans cesse réchappés des agréables recoins renfermés où semblaient nous confiner préjugé d'amour ou de haine, jeunesse, ascendance, le hasard des hommes et des livres, ou même les fatigues de l'errance ; pleins de méchanceté envers les appâts de dépendance que cachent les honneurs, ou l'argent, ou les fonctions, ou les enthousiasmes des sens ; reconnaissants même envers la misère et la maladie prodigue en retournements, parce qu'elle nous détache toujours de quelque règle et de son « préjugé », reconnaissants envers Dieu, le diable, le mouton et le ver qui nous habitent, curieux jusqu'au vice, chercheurs jusqu'à la cruauté, pourvus de doigts sans scrupules pour saisir l'insaisissable, de dents et d'estomacs pour digérer ce qu'il y a de plus indigeste, prêts à tout métier qui exige une perspicacité aiguë et des sens aiguisés, prêts à toute entreprise risquée en vertu d'un excédent de « volonté libre », pourvus d'âmes d'avant-scène et d'âmes de coulisse dont nul ne percera aisément les intentions ultimes, d'avant-scènes et de coulisses que nul pied ne pourrait parcourir jusqu'au bout, cachés sous des manteaux de lumière, conquérants bien que paraissant héritiers et dissipateurs, classificateurs et collectionneurs du matin au soir, avares de notre richesse et de nos tiroirs archicombles, apprenant et oubliant avec économie, inventifs en schémas, parfois remplis d'orgueil par nos tables des catégories, parfois pédants, parfois oiseaux de nuit au travail jusqu'en plein jour ; et même, si besoin est,

épouvantails – et aujourd'hui, besoin est : en ce que nous sommes les amis nés, jurés, jaloux de la *solitude*, de notre solitude propre, suprêmement profonde, qui nous est un suprême minuit, un suprême midi : – voilà l'espèce d'hommes que nous sommes, nous, esprits libres ! et peut-être êtes-*vous* aussi un peu cela, vous qui venez ? vous, philosophes *nouveaux* ?

TROISIÈME SECTION

La religiosité

45

L'âme humaine et ses limites, l'ampleur couverte jusqu'à présent par les expériences intérieures de l'homme, les hauteurs, les profondeurs et les distances de ces expériences, toute l'histoire de l'âme écoulée *jusqu'à présent* et les possibilités qu'elle n'a pas encore épuisées : voilà ce qui est pour un psychologue né et ami de la « grande chasse » le terrain de chasse prédestiné. Mais que de fois il lui faut se dire avec désespoir : « Un seul et unique homme ! Ah, rien qu'un seul ! et toute cette forêt, toute cette forêt vierge ! » Et il souhaite avoir avec lui quelques centaines d'assistants de chasse et de fins limiers bien entraînés qu'il pourrait lâcher dans l'histoire de l'âme humaine pour y rabattre *son* gibier. En vain : il ne cesse de faire l'épreuve, radicalement et amèrement, de la difficulté de trouver des assistants et des chiens pour les choses qui excitent précisément sa curiosité. L'inconvénient d'envoyer des savants sur des terrains de chasse nouveaux et dangereux où il faut du courage, de la sagacité et de la finesse à tous les sens du terme, tient à ce qu'ils ne sont justement plus utilisables là où commence la « grande chasse », mais aussi le grand danger : – c'est justement là qu'ils perdent leur ceil et leur flair de limiers. Pour deviner et établir par exemple quel genre d'histoire a connu jusqu'à présent le problème du *savoir et de la conscience* dans l'âme des *homines religiosi*, il faudrait peut-être être aussi profond, aussi blessé, aussi formidable que l'était la conscience en matière intellectuelle de Pascal : – et encore faudrait-il en outre ce ciel largement

déployé de spiritualité claire, méchante qui pourrait embrasser du haut en bas, ordonner, réduire en formules cette nuée d'expériences vécues dangereuses et douloureuses. – Mais qui me rendrait ce service ! Mais qui aurait le temps d'attendre de tels serviteurs ! – il est manifeste qu'ils poussent trop rarement, ils sont à toute époque si improbables ! Il faut en fin de compte tout faire *soi-même* pour avoir soi-même quelque savoir : c'est dire que l'on a *beaucoup* à faire ! – Mais une curiosité du genre de la mienne n'en demeure pas moins le plus agréable de tous les vices, – pardon ! je voulais dire : l'amour de la vérité est récompensé au ciel, et déjà sur cette terre. –

46

La foi qu'exigeait le premier christianisme et qu'il a obtenue un nombre de fois non négligeable, au beau milieu d'un monde sceptique à la liberté d'esprit méridionale, qui avait derrière lui, et portait en lui, un long combat séculaire entre les écoles philosophiques, à quoi il faut ajouter l'éducation à la tolérance que dispensait l'*imperium romanum*, – cette foi *n*'est *pas* la foi ingénue et hargneuse des sujets, avec laquelle quelqu'un comme Luther ou comme Cromwell par exemple, ou quelque autre barbare nordique de l'esprit, s'est agrippé à son Dieu et à son christianisme ; c'était bien plutôt encore la foi de Pascal, qui ressemble de manière terrifiante à un continuel suicide de la raison, – d'une raison coriace, à la vie tenace, qui tient du ver, que l'on ne peut tuer en une seule fois et d'un seul coup. La foi chrétienne est dès le départ sacrifice : sacrifice de toute liberté, de tout orgueil, de toute confiance en soi de l'esprit ; et en même temps asservissement et autodérision, automutilation. Il y a de la cruauté et du phénicisme religieux dans cette foi que l'on exige d'une conscience plus que mûre, multiple, au goût très difficile : elle présuppose que la sujétion de l'esprit *fait mal* à un point indescriptible, que tout le passé et l'habitude d'un tel esprit se défendent de cet *absurdissimum*, forme sous laquelle la « foi » se présente à lui. Les hommes modernes, sourds à toute la nomenclature chrétienne, ne sentent plus la nuance horriblement superlative attachée, pour un goût antique, au paradoxe de la formule de « Dieu mis en croix ». Jamais et nulle part encore, jusqu'à présent, il ne s'est trouvé d'audace aussi grande dans le retournement, de chose aussi terrible, riche en questions et problématique que cette formule : elle promettait un renversement de toutes les valeurs antiques. – C'est l'orient, l'orient *profond*, c'est l'esclave oriental qui se vengait de la sorte de Rome et de sa tolérance noble et frivole, du « catholicisme » romain de la

foi : – et ce ne fut jamais la foi, mais au contraire la liberté à l'égard de la foi, ce détachement semi-stoïcien et moqueur envers le sérieux de la foi qui a révolté les esclaves chez leurs maîtres, contre leurs maîtres. Les « Lumières » révoltent : car l'esclave veut de l'inconditionné, il ne comprend que le tyrannique, dans la morale également, il aime comme il hait, sans nuance, à fond, jusqu'à la douleur, jusqu'à la maladie, – son énorme souffrance *cachée* se révolte avec indignation contre le goût noble, qui semble *nier* la souffrance. Le scepticisme envers la souffrance, une simple attitude, au fond, que se donne la morale aristocratique, n'a pas non plus été pour rien dans l'apparition du dernier grand soulèvement d'esclaves, qui a commencé avec la Révolution française.

47

Partout où est apparue sur terre, jusqu'à présent, la névrose religieuse, nous la trouvons liée à la prescription de trois régimes dangereux : solitude, jeûne et abstinence sexuelle, – sans que l'on puisse pourtant décider avec certitude ce qui y est cause et ce qui y est effet, et si même on trouve seulement ici un rapport de cause à effet. Ce dernier doute se justifie du fait que, parmi ses symptômes les plus réguliers, chez les peuples sauvages comme chez les peuples domestiqués, se trouve précisément, aussi la plus brusque débauche de lascivité, qui se retourne tout aussi brusquement en spasme de pénitence et en négation du monde et de la volonté : ces deux choses interprétables peut-être comme épilepsie masquée ? Mais nulle part on ne doit davantage se défaire des interprétations : nul type jusqu'à présent n'a vu proliférer autour de lui tant d'absurdité et de superstition, nul ne semble avoir jusqu'à présent davantage intéressé les hommes, même les philosophes, – il serait grand temps d'acquérir un peu de froideur sur ce point précis, d'apprendre un peu la prudence, mieux encore : de détourner le regard, de *se détourner*. – À l'arrière-plan de la dernière philosophie apparue, celle de Schopenhauer, on trouve encore, presque avec le statut de problème en soi, cet horrible point d'interrogation de la crise et de l'éveil religieux. Comment la négation de la volonté est-elle *possible* ? Comment le saint est-il possible ? – voilà ce qui semble réellement avoir été la question qui fit de Schopenhauer un philosophe et par laquelle il commença à faire de la philosophie. Et ce fut donc par une conséquence authentiquement schopenhauérienne que son partisan le plus convaincu (peut-être aussi le dernier, pour ce qui est de l'Allemagne), à savoir Richard Wagner, acheva son œuvre personnelle précisément ici, en mettant en scène ce type terrible et éternel sous la

figure de Kundry, *type vécu**, portrait incarné ; au moment précis où les psychiatres de presque tous les pays d'Europe avaient l'occasion de l'étudier de près, partout où la névrose religieuse – ou, ainsi que je l'appelle, « la religiosité » – a connu sa dernière explosion épidémique et donné sa dernière représentation en prenant la forme de l'« armée du salut ». – Mais on se demande bien ce qui au juste, dans tout ce phénomène du saint a suscité un intérêt aussi effréné chez les hommes de tout genre et de tout temps, même chez les philosophes : c'est sans nul doute l'apparence de miracle qui lui est attachée, à savoir la *succession* immédiate *d'opposés*, d'états de l'âme sur lesquels on porte un jugement de valeur moral opposé : on crut tenir ici de manière palpable la transformation brutale d'un « homme mauvais » en « saint », en homme bon. La psychologie telle qu'elle existait jusqu'alors fit ici naufrage : n'aurait-ce pas été principalement parce qu'elle s'était placée sous la domination de la morale, parce qu'elle *croyait* elle-même aux oppositions de valeurs morales, et qu'elle vit, lut, *interpréta* en injectant ces oppositions dans le texte et dans l'état de fait ? – Comment ? Le « miracle », rien qu'une faute d'interprétation ? Un manque de philologie ? –

48

Il semble que les races latines possèdent leur catholicisme de manière bien plus intime que nous, hommes du nord, tout le christianisme de manière générale : et que par conséquent l'incroyance doive signifier dans les pays catholiques quelque chose de tout à fait autre que ce qu'elle signifie dans les pays protestants – à savoir une espèce de révolte contre l'esprit de la race, tandis que chez nous, elle est plutôt un retour à l'esprit (ou à l'absence d'esprit) de la race. Nous, hommes du nord, sommes issus sans le moindre doute de races de barbares, y compris pour ce qui touche à notre don pour la religion : nous sommes *mal* pourvus pour ce qui la concerne. On peut excepter les Celtes, qui ont même offert de ce fait le terrain le plus propice à l'introduction de l'infection chrétienne dans le nord : – c'est en France que l'idéal chrétien parvint, au degré où le permettait le blême soleil du nord, à s'épanouir. Quelle piété étrangère à notre goût encore chez les derniers sceptiques français, sitôt que leur ascendance contient un peu de sang celte ! Quel parfum catholique, non allemand, exhale pour nous la sociologie d'Auguste Comte avec sa logique romaine des instincts ! Quel jésuite, cet aimable et sage cicerone de Port-Royal, Sainte-Beuve, en dépit de toute son hostilité envers les jésuites ! Et Ernest Renan donc : qu'elle nous

paraît inaccessible, à nous hommes du nord, la langue d'un Renan où à chaque instant un rien de tension religieuse menace de faire perdre l'équilibre à son âme voluptueuse, au sens le plus subtil du mot, qui aime à se prélasser à son aise ! Répétons donc après lui ces belles phrases, – et quelle méchanceté, quelle arrogance s'éveillent aussitôt, en guise de réponse, dans notre âme probablement moins belle et plus dure, à savoir plus allemande ! – « *disons donc hardiment que la religion est un produit de l'homme normal, que l'homme est le plus dans le vrai quand il est le plus religieux et le plus assuré d'une destinée infinie… C'est quand il est bon qu'il veut que la vertu corresponde à un ordre éternel, c'est quand il contemple les choses d'une manière désintéressée qu'il trouve la mort révoltante et absurde. Comment ne pas supposer que c'est dans ces moments-là, que l'homme voit le mieux ?….** » Ces phrases sont pour mes oreilles et mes habitudes de tels *antipodes* que lorsque je suis tombé sur elles, mon premier mouvement de fureur écrivit à côté : « *la niaiserie religieuse par excellence !** » – avant que mon ultime mouvement de fureur ne préfère encore les prendre en affection, ces phrases avec leur vérité mise à l'envers ! Il est si courtois, c'est une telle marque de distinction que d'avoir ses propres antipodes !

49

Ce qui provoque la stupéfaction dans la religiosité des anciens Grecs, c'est la plénitude effrénée de reconnaissance dont elle déborde : – c'est une espèce d'hommes très noble qui se comporte *ainsi* face à la nature et à la vie ! – Plus tard, lorsque la plèbe devient prépondérante en Grèce, la *peur* déferle sur la religion aussi ; et le christianisme était en train de se préparer. –

50

La passion de Dieu : il en est des espèces rustaudes, ingénues et insistantes, comme celle de Luther, – le protestantisme est tout entier dépourvu de *delicatezza* méridionale. Il y a là de l'exultation orientale, comme chez un esclave gracié ou affranchi sans l'avoir mérité, par exemple chez Augustin, dont les attitudes et les désirs sont dénués de toute noblesse à un point offuscant. Il y a là également de la tendresse et de la concupiscence féminine, qui avec pudeur et ignorance aspire à une *unio mystica et physica* : comme chez madame de

Guyon. Dans bien des cas, elle se révèle, de manière assez étonnante, être le déguisement de la puberté d'une jeune fille ou d'un jeune homme ; çà et là, même, l'hystérie d'une vieille fille, et aussi son ultime ambition : – l'Église a plus d'une fois sanctifié la femme dans ce genre de cas.

51

Jusqu'à aujourd'hui, les hommes les plus puissants n'ont cessé de se prosterner avec vénération devant le saint, en tant qu'énigme de la soumission de soi et de la renonciation intentionnelle et ultime : pourquoi se prosternèrent-ils ? Ils pressentirent en lui – et en quelque sorte derrière le point d'interrogation de son apparence frêle et pitoyable – la force souveraine qui voulait s'éprouver par une telle soumission, la force de volonté dans laquelle ils reconnaissaient et savaient honorer leur propre force et plaisir de dominer : ils honoraient quelque chose d'eux-mêmes en honorant le saint. À quoi s'ajoutait ceci que la vision du saint leur inspirait un soupçon : on ne désire pas pour rien une si formidable négation et contre nature, se disaient et se demandaient-ils. Il y a peut-être une raison à cela, un très grand danger dont l'ascète pourrait être plus directement informé grâce à ses consolateurs et ses visiteurs secrets ? Bref, face à lui, les puissants du monde apprirent une peur nouvelle, ils pressentirent une puissance nouvelle, un ennemi étranger, encore insoumis : – ce fut la « volonté de puissance » qui les contraignit à faire halte face au saint. Ils devaient le questionner – –

52

Dans l'« Ancien Testament » juif, le livre de la justice divine, il y a des hommes, des choses et des discours d'un style si grand que les écrits grecs et indiens n'ont rien à leur opposer. On éprouve terreur et respect face à ces restes formidables de ce que fut l'homme jadis, et l'on sera saisi de tristes pensées au sujet de l'ancienne Asie et sa presqu'île avancée, l'Europe, qui aimerait rien de moins que signifier le « progrès de l'homme ». Certes : pour qui n'est lui-même qu'un animal domestique décharné et apprivoisé, et ne connaît que des besoins d'animal domestique (tels nos hommes cultivés d'aujourd'hui, en y incluant les chrétiens au christianisme « cultivé » –), il n'y a parmi ces ruines ni à

s'émerveiller, ni à se désoler – le goût qui fait apprécier l'Ancien Testament est une pierre de touche du « grand » et du « petit » – : peut-être trouvera-t-il encore, à tout prendre, le Nouveau Testament, le livre de la grâce, plus conforme à son cœur (il renferme en abondance l'authentique et doucereuse odeur de renfermé des grenouilles de bénitier et des petites âmes). Avoir collé ce Nouveau Testament, une espèce de rococo du goût à tous égards, à l'Ancien Testament pour en faire un seul et même livre, une « Bible », « le livre en soi » : voilà peut-être l'audace et le « péché contre l'esprit » les plus inouïs que l'Europe littéraire ait sur la conscience.

53

Pourquoi l'athéisme aujourd'hui ? – En Dieu, « le père » est radicalement réfuté ; de même « le juge », « le rétributeur ». Pareillement sa « volonté libre » : il n'entend pas, – et s'il entendait, il ne saurait de toute façon pas comment aider. Et voilà le pire : il semble incapable de s'exprimer clairement : a-t-il l'esprit confus ? – Telles sont les causes du déclin du théisme européen que j'ai dénichées à l'occasion de bon nombre de conversations, en interrogeant et en tendant l'oreille ; il me semble que l'instinct religieux, quant à lui, est en pleine croissance, – mais qu'il refuse justement avec une profonde méfiance de s'assouvir à la manière théiste.

54

Que fait donc fondamentalement toute la philosophie moderne ? Depuis Descartes – et ce plus par défi envers lui que pour prendre sa succession – on se livre, chez tous les philosophes, à un attentat sur le vieux concept d'âme, sous couvert d'une critique des concepts de sujet et de prédicat – c'est-à-dire : un attentat prenant pour cible la présupposition fondamentale de la doctrine chrétienne. La philosophie moderne, en tant que scepticisme gnoséologique, est, clandestinement ou ouvertement, *antichrétienne* : bien que nullement, ceci dit pour les oreilles affinées, antireligieuse. Autrefois, en effet, on croyait à « l'âme » tout comme on croyait à la grammaire et au sujet grammatical : on disait, « je » est condition, « pense » prédicat et conditionné – penser est une activité qui implique *nécessairement* un sujet comme cause. On essaya ensuite,

avec une opiniâtreté et une ruse qui suscitent l'admiration, de voir s'il n'était pas possible de se sortir de ce filet, – si d'aventure ce ne serait pas le contraire qui serait vrai : « pense » condition, « je » conditionné ; « je » par conséquent une simple synthèse *effectuée* par la pensée elle-même. *Kant* voulut au fond prouver que l'on ne pouvait pas prouver le sujet en partant du sujet, – l'objet non plus : il se peut qu'il ait parfois été effleuré par la possibilité que le sujet, donc « l'âme », n'ait qu'une *apparence d'existence*, pensée qui est déjà apparue une fois sur terre, dans la philosophie védantique, avec une formidable puissance.

55

Il y a une grande échelle de cruauté religieuse, avec de nombreux degrés ; mais il y en a trois qui sont particulièrement importants. Autrefois, on sacrifia des êtres humains à son Dieu, peut-être justement ceux que l'on aimait le plus, – en font partie les sacrifices des premiers-nés dans toutes les religions préhistoriques, et encore le sacrifice de l'empereur Tibère dans la grotte de Mithra, sur l'île de Capri, le plus horrible de tous les anachronismes romains. Ensuite, à l'époque morale de l'humanité, on sacrifia à son Dieu les instincts les plus forts que l'on possédât, sa « nature » ; c'est *cette* joie, celle que dispense cette fête-là, qui étincelle dans les yeux cruels de l'ascète, de la « contre-nature » transportée d'enthousiasme. Enfin : que restait-il encore à sacrifier ? Ne fallait-il pas finir par sacrifier aussi tout ce qui console, tout ce qui est saint, tout ce qui fait guérir, tout espoir, toute croyance à l'harmonie cachée, aux félicités et justices futures ? ne fallait-il pas sacrifier Dieu lui-même, et, par cruauté envers soi, adorer la pierre, la bêtise, la pesanteur, le destin, le néant ? Sacrifier Dieu au néant – ce mystère paradoxal de la cruauté ultime demeura réservé à la génération qui est en train de se lever : nous tous en savons déjà quelque chose. –

56

Qui comme moi, mu par quelque désir énigmatique, s'est longuement efforcé de penser le pessimisme en profondeur et de le délivrer de l'étroitesse et de l'ingénuité mi-chrétiennes mi-allemandes avec lesquelles il s'est présenté dernièrement à ce siècle, à savoir en prenant la forme de la philosophie

schopenhauérienne ; qui a réellement plongé une fois un regard asiatique et sur-asiatique à l'intérieur et jusqu'au fond de celui de tous les modes de pensée possibles qui nie le plus radicalement le monde – par-delà bien et mal, et non plus, tels Bouddha et Schopenhauer, sous le charme et l'illusion de la morale –, celui-là aura peut-être, sans le vouloir à proprement parler, ouvert les yeux sur l'idéal inverse : sur l'idéal de l'homme le plus exubérant, le plus débordant de vie, celui qui dit le plus grand oui au monde, qui ne s'est pas simplement résigné à ce qui fut et est, et n'a pas simplement appris à le supporter, mais tout au contraire veut l'avoir de nouveau, *tel que cela fut et est*, pour toute l'éternité, criant insatiablement *da capo*, non pas seulement à lui-même, mais à l'ensemble de la pièce et du spectacle, et pas seulement à un spectacle, mais au fond à qui, précisément, a besoin de ce spectacle – et le rend nécessaire : parce qu'il ne cesse d'avoir besoin de lui-même – et de se rendre lui-même nécessaire – – Comment ? Et cela ne serait pas un – *circulus vitiosus deus* ?

57

La distance et en quelque sorte l'espace qui entourent l'homme augmentent avec la force de son regard et de sa pénétration spirituels : son monde s'approfondit, sans cesse de nouvelles étoiles, sans cesse de nouvelles énigmes deviennent pour lui visibles. Peut-être tout ce sur quoi l'œil de l'esprit a exercé sa perspicacité et sa profondeur ne fut-il qu'une simple occasion de s'exercer, un objet de jeu, une occupation d'enfants et de grands enfants. Peut-être un jour les concepts les plus solennels, pour lesquels on a le plus combattu et souffert, les concepts de « Dieu » et de « péché », ne nous apparaîtront-ils guère plus importants que ne le sont pour le vieil homme un jouet d'enfant et une douleur d'enfant, – et peut-être alors « le vieil homme » aura-t-il de nouveau besoin d'un autre jouet et d'une autre douleur, – restant à jamais assez enfant, éternel enfant !

58

A-t-on bien remarqué à quel point l'oisiveté ou la demi-oisiveté extérieure est nécessaire à une vie proprement religieuse (et ce tout autant pour son travail microscopique favori d'examen de soi que pour cette douce placidité qui se nomme « prière » et est une disponibilité continuelle à la « venue de Dieu »), je

veux dire l'oisiveté à bonne conscience, immémoriale, qui fait partie du sang, à laquelle n'est pas totalement étranger le sentiment aristocratique que le travail *déshonore*, – à savoir qu'il rend l'âme et le corps communs ? Et aussi ce fait que, par conséquent, notre fureur de travail moderne, bruyante, qui accapare chacun de nos instants, fière d'elle-même, stupidement fière, éduque et prépare, plus que quoi que ce soit d'autre, précisément à l'« incroyance » ? Parmi ceux, par exemple, qui aujourd'hui en Allemagne, vivent à l'écart de la religion, je trouve des hommes dont la « libre pensée » est d'espèce et d'ascendance diverses, mais surtout une majorité d'individus chez qui la fureur de travail a, de génération en génération, dissout les instincts religieux : de sorte qu'ils ne savent absolument plus quelle est l'utilité des religions, et se contentent en quelque sorte d'enregistrer leur présence dans le monde avec une espèce de stupéfaction hébétée. Il ne se sentent déjà que bien trop absorbés, ces braves gens, que ce soit par leur affaires, par leurs plaisirs, pour ne rien dire de la « patrie », des journaux et des « devoirs de famille » : il semble qu'il ne leur reste vraiment pas de temps à consacrer à la religion, d'autant qu'ils n'arrivent pas à voir au juste s'il s'agit là d'une nouvelle affaire ou d'un nouveau plaisir, – car il n'est tout de même pas possible, se disent-ils, que l'on aille à l'église purement et simplement pour se saper le moral. Ils n'ont pas d'hostilité envers les coutumes religieuses ; si l'on exige dans certains cas, par exemple si c'est l'Etat qui le fait, qu'ils participent à de telles coutumes, ils font ce que l'on exige, comme on fait tant de choses –, avec un sérieux patient et modeste, et sans grande curiosité ni grand embarras. Ils vivent précisément bien trop à l'écart et à l'extérieur pour trouver en eux-mêmes, avec quelque nécessité, fût-ce un pour et un contre à propos de ce genre de choses. L'immense majorité des protestants allemands des classes moyennes fait aujourd'hui partie de ces indifférents, particulièrement dans les grands centres de commerce et d'échange où le travail ne connaît pas de répit ; de même pour l'immense majorité des savants qui travaillent sans répit et pour toute la panoplie des accessoires de l'Université (exception faite des théologiens, dont la présence et la possibilité en ce lieu ne cesse d'offrir au psychologue des énigmes toujours plus nombreuses et toujours plus subtiles à résoudre). Il est rare que l'on parvienne, chez les hommes pieux, ou même simplement les hommes qui vont à l'Église, à se faire une idée de la *quantité* de bonne volonté, on pourrait dire de volonté arbitraire, qu'il faut aujourd'hui à un savant allemand pour prendre au sérieux le problème de la religion ; sa profession tout entière (et, comme on l'a dit, la fureur de travail professionnelle dont sa conscience moderne lui fait une obligation) le porte à un amusement condescendant, presque bienvieillant à l'égard de la religion, parfois mêlé d'un léger mépris dirigé contre la « malpropreté » d'esprit qu'il présuppose partout où l'on professe encore son

appartenance à l'Église. Seule l'aide de l'histoire (et *non pas*, donc, son expérience personnelle) permet au savant d'atteindre un sérieux respectueux et une certaine considération effarouchée à l'égard des religions ; mais même s'il a haussé son sentiment jusqu'à avoir pour elles de la reconnaissance, sa personne ne s'est pas pour autant rapprochée d'un pas de ce qui subsiste en matière d'Eglise ou de piété ; au contraire, peut-être. L'indifférence pratique à l'égard des affaires religieuses, à laquelle l'ont poussé sa naissance et son éducation, se sublime habituellement chez lui sous forme de circonspection et de propreté effarouchée par le contact avec les hommes et les affaires de religion ; et il se peut que ce soit précisément la profondeur de sa tolérance et de son humanité qui lui commande de se dérober au subtil état de détresse que comporte toute tolérance elle-même. – Toute époque a sa propre espèce divine de naïveté, pour l'invention de laquelle elle pourrait susciter l'envie d'autres époques : – et que de naïveté, de naïveté vénérable, puérile et infiniment balourde n'y a-t-il pas dans cette foi du savant en sa supériorité, dans la bonne conscience de sa tolérance, dans l'assurance dénuée de soupçon et simpliste avec laquelle son instinct traite l'homme religieux comme un type de moindre valeur et inférieur, qu'il a dépassé, de très loin, *de très haut*, lui, le petit nabot plébéien et présomptueux, le besogneux et zélé ouvrier intellectuel et manuel des « idées », des « idées modernes » !

59

Qui a considéré le monde en profondeur devinera sans peine quelle sagesse contient le fait que les hommes soient superficiels. C'est leur instinct conservateur qui leur apprend à être inconstants, légers et faux. On trouve çà et là, chez les philosophes comme chez les artistes, une adoration passionnée et exagérée des « formes pures » : que nul n'en doute, qui a de la sorte *besoin* du culte de la surface a, un jour ou l'autre, fait l'expérience malheureuse d'attraper quelque chose *en dessous* de celle-ci. Peut-être y a-t-il même, pour ce qui est de ces enfants brûlés, de ces artistes-nés qui ne trouvent plus de plaisir à la vie que dans l'intention d'en *falsifier* l'image (comme par une vengeance prolongée à l'égard de la vie –) encore un ordre hiérarchique : on pourrait déduire leur degré de dégoût de la vie du point jusqu'auquel ils souhaitent voir son image falsifiée, atténuée, faite transcendance, déifiée, – on pourrait ranger également les *homines religiosi* parmi les artistes, comme représentant leur degré *suprême*. C'est la peur profonde et soupçonneuse d'un pessimisme incurable qui pousse

des millénaires entiers à se cramponner des deux mains à une interprétation religieuse de l'existence : la peur de cet instinct qui pressent que l'on pourrait s'emparer de la vérité *trop tôt*, avant que l'homme ne soit devenu assez fort, assez dur, assez artiste… La piété, la « vie en Dieu », considérée sous cet angle, apparaîtrait comme le plus subtil et l'ultime rejeton de la *peur* de la vérité, adoration et ivresse d'artiste face à la plus conséquente de toutes les falsifications, volonté de retournement de la vérité, de non-vérité à tout prix. Peut-être n'y a-t-il pas eu jusqu'à présent de moyen plus fort d'embellir l'homme lui-même que la piété, précisément : grâce à elle, l'homme peut se faire tellement art, surface, jeu de couleurs, douceur, que sa vue ne fait plus souffrir. –

60

Aimer l'homme *pour l'amour de Dieu* – voilà ce qui fut jusqu'à aujourd'hui le sentiment le plus noble et le plus lointain que l'on ait atteint parmi les hommes. Que l'amour de l'homme, sans quelque arrière-intention sanctifiante, soit une stupidité et un comportement bestial *de plus*, que le penchant pour cet amour de l'homme ne doive tirer sa mesure, sa finesse, son sel et sa poussière d'ambre que d'un penchant supérieur : – quel qu'ait été l'homme qui a le premier ressenti et « vécu » cela, si fort que sa langue ait pu balbutier lorsqu'elle tenta d'exprimer une chose aussi délicate, qu'il demeure à tout jamais pour nous saint et digne de vénération, comme l'homme qui jusqu'à présent s'est élevé le plus haut et s'est égaré de la manière la plus magnifique !

61

Le philosophe comme *nous* le comprenons, nous esprits libres –, comme l'homme à la plus vaste responsabilité, détenteur de la conscience soucieuse du développement de l'homme dans son ensemble : ce philosophe se servira de la religion pour son œuvre d'élevage et d'éducation de l'homme, de même qu'il se servira des conditions politiques et économiques de son époque. L'influence que l'on peut exercer à l'aide des religions en termes de sélection, d'élevage, c'est-à-dire toujours également de destruction et de création et d'imposition de forme, est multiple et diversifiée suivant l'espèce d'hommes qui se trouvent placés sous leur charme et leur protection. Pour les forts, les indépendants, préparés et

destinés au commandement, en qui s'incarne la raison et l'art d'une race dominante, la religion est un moyen de plus de surmonter les résistances, de pouvoir dominer : en ce qu'elle est un lien qui unit dirigeants et sujets, et révèle et livre aux premiers la conscience des seconds, leur fond caché le plus intime, qui aimerait bien se soustraire à l'obéissance ; et pour le cas où certains individus d'aussi noble provenance sont portés, du fait d'une haute spiritualité, à une vie plus retirée et plus contemplative et se réservent uniquement le genre le plus subtil de domination (sur des disciples triés ou les membres d'une confrérie), la religion peut même être utilisée comme moyen de se procurer le calme en se préservant du vacarme et des peines propres aux modes plus *grossiers* de gouvernement, ainsi que la pureté en se préservant de la souillure *nécessaire* de toute activité politique. C'est ainsi que l'entendaient par exemple les brahmanes : à l'aide d'une organisation religieuse, ils s'attribuèrent le pouvoir de donner ses rois au peuple tout en se tenant et en se sentant eux-mêmes à l'écart et à l'extérieur, en hommes appelés à des tâches supérieures et plus que royales. En attendant, la religion donne également à une partie des dominés l'instruction et l'occasion leur permettant de se préparer à dominer et commander un jour, à savoir à ces classes et ces milieux qui se lèvent lentement, et dans lesquels, du fait d'heureuses coutumes régissant le mariage, la force et le plaisir de la volonté, la volonté de domination de soi, ne cessent de croître : – à ceux-là, la religion offre suffisamment d'impulsions et de tentations les poussant à s'engager sur les chemins qui mènent à la spiritualité supérieure, à faire l'épreuve des sentiments du grand dépassement de soi, du silence et de la solitude : – l'ascétisme et le puritanisme sont des moyens presque indispensables d'éducation et d'ennoblissement lorsqu'une race veut triompher de sa provenance plébéienne et travaille à s'élever à la domination future. Aux hommes ordinaires enfin, à la plupart, qui n'existent que pour servir et pour l'utilité générale et n'*ont le droit* d'exister que dans cette mesure, la religion donne l'inestimable aptitude à se satisfaire de leur situation et de leur nature, une paix de l'âme multiple, un ennoblissement de l'obéissance, un bonheur et une peine de plus partagés avec leurs semblables et une sorte de transfiguratrion et d'embellissement, une sorte de justification de tout le quotidien, de toute l'humilité, de toute la pauvreté à demi animale de leur âme. La religion et l'importance religieuse de la vie répandent un éclat solaire sur ces hommes toujours tourmentés et leur rend même leur propre vue supportable, elle exerce l'effet qu'exerce habituellement une philosophie épicurienne sur des êtres souffrants de rang supérieur, un effet réconfortant, affinant, qui met à profit en quelque sorte la souffrance, et finit même par sanctifier et justifier. Peut-être n'y a-t-il rien de plus vénérable dans le christianisme et le bouddhisme que leur art

d’apprendre même aux plus humbles à s’insérer, grâce à la piété, dans une apparence d’ordre de choses supérieur et par là, à persister à se contenter de l’ordre réel au sein duquel ils mènent une vie passablement dure, – dureté qui est nécessaire, précisément ! –

62

Enfin, certes, pour prendre en compte également la contrepartie néfaste de ces religions et mettre au jour leur caractère inquiétant et dangereux : – le prix à payer est toujours lourd, terrible, lorsque des religions *ne* sont *pas* des moyens d’élevage et d’éducation entre les mains des philosophes, mais qu’au contraire elles régnent par elles-mêmes et de manière *souveraine*, lorsqu’elles veulent être elles-mêmes des fins ultimes et non des moyens parmi d’autres moyens. L’homme connaît, comme toute autre espèce animale, une surabondance de ratés, de malades, d’êtres en dégénérescence, d’infirmes, nécessairement en proie à la souffrance ; les cas de réussite sont toujours l’exception, chez l’homme aussi et même, eu égard au fait que l’homme est l’*animal qui n’est pas encore fixé de manière stable*, l’exception rarement vérifiée. Mais il y a pire encore : plus le type que représente un homme est élevé, et plus sa *réussite* est également improbable : le hasard, la loi d’absurdité régissant l’économie d’ensemble de l’humanité se montre sous son jour le plus terrifiant dans l’action destructrice qu’elle exerce sur les hommes supérieurs dont les conditions de vie sont subtiles, multiples et difficiles à calculer. Quelle est, à présent, l’attitude des deux plus grandes religions, que nous avons nommées, face à cette *surabondance* de cas d’échec ? Elles cherchent à conserver, à maintenir en vie tout ce qui peut être conservé, elles prennent même fondamentalement parti pour eux, en tant que religions pour ceux *qui souffrent*, elles donnent raison à tous ceux qui souffrent de la vie comme d’une maladie, et aimeraient faire en sorte que tout autre sentiment relatif à la vie passe pour faux et devienne impossible. Si haute que soit l’estime que l’on peut avoir pour cette sollicitude qui ménage et conserve, dans la mesure où elle s’applique et s’est appliquée, en plus de tous les autres, également au type supérieur d’homme, qui, jusqu’à aujourd’hui, a presque toujours aussi été le plus souffrant : si l’on dresse le bilan d’ensemble, les religions qui ont existé jusqu’à aujourd’hui, à savoir les religions *souveraines*, ont été parmi les causes principales qui ont maintenu le type « homme » à un degré très modeste, – elles ont conservé trop de *ce qui devait périr*. Ce qu’on leur doit est inestimable ; et y a-t-il quelqu’un d’assez riche en reconnaissance

pour ne pas se trouver pauvre face à tout ce que, par exemple, les « hommes d'Église » du christianisme ont fait jusqu'à présent pour l'Europe ! Et pourtant, en dispensant de la consolation à ceux qui souffrent, du courage aux opprimés et aux désespérés, une canne et un soutien à ceux qui ne pouvaient tenir debout tout seuls, et en attirant loin de la société, dans des cloîtres et des pénitenciers de l'âme ceux qui étaient détruits intérieurement et retournés à l'état sauvage : que ne leur fallut-il accomplir encore pour travailler avec bonne conscience, et donc radicalement, à conserver tous les malades et les souffrants, c'est-à-dire en fait, et pour dire la vérité, à *faire empirer la race européenne* ? Mettre toutes les évaluations à *l'envers – voilà* ce qu'il leur fallut faire ! Et briser les forts, contaminer les grands espoirs, faire du bonheur pris à la beauté un objet de soupçon, faire plier tout ce qui est souverain, viril, conquérant, tyrannique, tous les instincts propres au type d'homme le plus haut et le plus réussi, pour le changer en insécurité, détresse de la conscience, autodestruction, et même retourner tout l'amour pour le terrestre et pour la domination sur terre en haine de la terre et du terrestre – *Voilà* la tâche que l'Église s'est donnée et devait nécessairement se donner, jusqu'à ce que, suivant son appréciation, « démondanisation », « désensualisation » et « homme supérieur » fusionnent en un seul et même sentiment. À supposer que l'on puisse embrasser du regard, avec l'œil moqueur et détaché d'un dieu épicurien, la comédie singulièrement douloureuse et aussi grossière que subtile du christianisme européen, je crois que l'on n'en finirait plus de s'étonner et de rire : ne dirait-on pas que l'Europe a été dominée pendant dix-huit siècles par une volonté de transformer l'homme en *avorton sublime* ? Mais celui qui, avec des besoins inverses, non plus en épicurien, mais au contraire avec à la main quelque marteau divin, s'approcherait de cette dégénérescence et cet étiolement presque volontaires que constitue l'Européen chrétien (Pascal par exemple), ne devrait-il pas, à ce spectacle, s'écrier, de colère, de pitié, d'effroi : « Oh, balourds que vous êtes, balourds présomptueux et compatissants, qu'avez-vous donc fait ! Etait-ce là un travail pour vos mains ? Comme vous avez défiguré et gâché ma plus belle pierre ! Que vous êtes-*vous* permis ! » – Je voulais dire : le christianisme a été jusqu'à présent le genre le plus funeste de présomption. Des hommes ni assez élevés ni assez durs pour avoir le droit de donner forme à l'*homme* en artistes ; des hommes ni assez forts ni capables de voir assez loin pour *laisser* prévaloir, au prix d'une sublime soumission de soi-même, la loi primordiale des mille ratages et destructions ; des hommes pas assez nobles pour voir la hiérarchie et le clivage hiérarchique d'une diversité abysmale entre l'homme et l'homme : – ce sont de *tels* hommes qui, avec leur « égaux face à Dieu » ont régné jusqu'à présent sur le destin de l'Europe, jusqu'à ce qu'ils aient fini par élever une

espèce rapetissée, presque risible, un animal de troupeau, quelque chose de docile, maladif et médiocre, l’Européen d’aujourd’hui…

QUATRIÈME SECTION

Maximes et intermèdes

63

Qui est professeur dans l’âme ne prend nulle chose au sérieux qu’en rapport à ses élèves – lui inclus.

64

« La connaissance pour elle-même » – voilà l’ultime piège tendu par la morale : de la sorte, on s’y retrouve une fois de plus complètement empêtré.

65

L’attrait de la connaissance serait mince s’il ne fallait surmonter tant de pudeur sur le chemin qui y mène.

65 a

C’est envers son Dieu qu’on est le plus déloyal : lui n’*a* pas *le droit* de pécher !

66

L’inclination à s’abaisser, à se laisser voler, abuser, exploiter pourrait être la pudeur d’un dieu parmi les hommes.

67

L’amour d’un seul être est barbarie : car on l’exerce aux dépens de tous les autres. L’amour de Dieu aussi.

68

« Je l’ai fait » dit ma mémoire. Je ne puis l’avoir fait – dit mon orgueil, qui reste inflexible. La mémoire – finit par céder.

69

On a mal observé la vie si l’on n’a pas vu aussi la main qui, toute délicatesse, – tue.

70

Si l’on a du caractère, on a aussi son expérience vécue typique qui ne cesse de revenir.

71

71

Le sage comme astronome. – Tant que tu continues à sentir dans les étoiles un « au-dessus de toi », c’est qu’il te manque encore le regard de l’homme de connaissance.

72

Ce n’est pas la vigueur, mais la durée du sentiment élevé qui fait les hommes élevés.

73

Qui atteint son idéal le dépasse du même coup.

73 A.

Plus d’un paon dérobe sa roue aux regards de tous – et nomme cela son orgueil.

74

Un homme de génie est odieux s’il ne possède pas au moins deux choses de plus : reconnaissance et propreté.

75

Le degré et la nature de la sexualité d’un être humain s’étendent jusqu’au sommet ultime de son esprit.

76

En temps de paix, le belliqueux s’agresse lui-même.

77

Au moyen de ses principes, on veut tyranniser, ou justifier, ou honorer, ou outrager, ou cacher ses habitudes : – deux hommes aux principes identiques voudront probablement à travers eux quelque chose de fondamentalement différent.

78

Qui a pour soi du mépris s’accorde encore du prix comme auteur de ce mépris.

79

Une âme qui se sait aimée mais n’aime pas de son côté trahit sa lie : ce qui est déposé tout au fond d’elle-même fait surface.

80

Une chose qui s’élucide cesse de nous intéresser. – Que voulait dire ce dieu qui recommandait : « connais-toi toi-même » ! Cela signifiait-il par hasard : « cesse de t’intéresser à toi-même ! fais-toi objectif ! » – Et Socrate ? – Et le « scientifique » ? –

81

Il est effroyable de mourir de soif en mer. Vous faut-il saler à ce point votre vérité qu'elle – n'étanche même plus la soif ?

82

« Pitié pour tous » – serait dureté et tyrannie pour *toi*, cher voisin ! –

83

L'instinct. – Quand la maison est en flammes, on oublie jusqu'à son déjeuner. – Oui : mais on le prend après coup sur les cendres.

84

La femme apprend à haïr à proportion du degré où elle désapprend – de charmer.

85

Les mêmes affects obéissent toutefois à un tempo différent chez l'homme et la femme : c'est pourquoi homme et femme ne cessent de mal se comprendre.

86

À l'arrière-plan de toute vanité personnelle, les femmes conservent toujours pour leur part leur mépris impersonnel – pour « la femme ».

87

Cœur enchaîné, esprit libre. – Si l’on enchaîne fermement son cœur et qu’on le tient prisonnier, on peut accorder bien des libertés à son esprit : ce que j’ai déjà dit une fois. Mais on ne me croit pas, à moins qu’on ne le sache déjà…

88

On commence à se défier des personnes très intelligentes lorsqu’elles sont prises de court.

89

Des expériences terribles nous font nous demander si celui qui les vit n’est pas quelque chose de terrible.

90

Sous l’effet de ce qui rend les autres graves, sous l’effet de la haine et de l’amour, les hommes graves, mélancoliques deviennent plus légers et remontent pour un temps à leur surface.

91

Si froid, si glacial qu’on s’y brûle les doigts ! Toute main qui s’en saisit s’épouvante ! – Et c’est justement pourquoi plus d’un le tient pour incandescent.

92

Qui ne s’est une fois déjà sacrifié lui-même – à sa bonne réputation ? –

93

L’affabilité ne comporte nulle haine pour l’homme, mais de ce fait même bien trop de mépris pour l’homme.

94

Maturité de l’homme : cela veut dire avoir retrouvé le sérieux qu’enfant, on mettait dans ses jeux.

95

Avoir honte de son immoralité : c’est un degré sur l’escalier en haut duquel on a honte également de sa moralité.

96

On doit prendre congé de la vie comme Ulysse prit congé de Nausicaa, – en bénissant plutôt qu’épris.

97

Comment ? Un grand homme ? Je n’y vois jamais que le comédien de son idéal personnel.

98

Si l’on dresse sa conscience, elle nous embrasse tout en mordant.

99

Le déçu parle. – « J’ai prêté l’oreille à l’écho, et n’ai entendu que louange – »

100

Nous nous faisons passer à nos yeux pour plus simples que nous ne le sommes : nous nous reposons ainsi de nos semblables.

101

Aujourd’hui, un homme de connaissance pourrait bien se sentir Dieu fait animal.

102

Découvrir qu’il est aimé en retour devrait proprement désabuser l’amoureux au sujet de l’être aimé. « Comment ? Il est assez modeste pour t’aimer même toi ? Ou assez stupide ? Ou bien – ou bien – »

103

Le danger du bonheur. – « Désormais, tout me réussit à la perfection, à présent j’aime tout destin : – qui a envie d’être mon destin ? »

104

Ce n’est pas leur amour des hommes, mais l’impuissance de leur amour des hommes qui empêche les chrétiens d’aujourd’hui de nous – brûler.

105

La *pia fraus* heurte encore plus le goût de l'esprit libre, de celui qui a la « piété de la connaissance » (elle heurte encore plus *sa* « piété ») que l'*impia fraus*. De là sa profonde incompréhension à l'égard de l'Église, qui est le propre du type de l'« esprit libre », – son manque de liberté *à lui*.

106

Grâce à la musique, les passions jouissent d'elles-mêmes.

107

Une fois la décision prise, rester sourd même aux meilleurs contre-arguments ; signe du caractère fort. Donc une volonté d'être stupide, à l'occasion.

108

Il n'y a pas de phénomènes moraux du tout, mais seulement une interprétation morale de phénomènes…

109

Il est assez fréquent que le criminel ne fasse pas le poids face à son crime : qu'il le rapetisse et le dénigre.

110

Il est rare que les avocats d’un criminel soient assez artistes pour faire tourner la belle horreur de l’acte au profit de son auteur.

111

C’est quand notre orgueil vient d’être blessé qu’il est justement le plus difficile de blesser notre vanité.

112

Qui se sent prédestiné à voir et non à croire trouve tous les croyants trop bruyants et importuns : il s’en protège.

113

« Tu veux le prévenir en ta faveur ? Fais semblant d’être embarrassé face à lui – »

114

La formidable attente des femmes à l’égard de l’amour sexuel, et la pudeur qui habite cette attente, altèrent d’emblée toutes leurs perspectives.

115

Là où ne jouent ni amour ni haine, la femme est médiocre joueuse.

116

Les grandes époques sont celles où nous trouvons le courage de rebaptiser notre mal pour l’appeler ce que nous avons de meilleur.

117

La volonté de surmonter un affect n’est en dernière instance que la volonté d’un autre ou de plusieurs autres affects.

118

Il y a une innocence de l’admiration : en est doué celui qui ne s’est pas encore avisé qu’on pourrait lui aussi l’admirer un jour.

119

Le dégoût de la saleté peut être si poussé qu’il nous empêche de nous nettoyer, – de nous « justifier ».

120

La sensualité précipite souvent la croissance de l’amour, de sorte que la racine reste faible et s’arrache facilement.

121

Dieu a fait preuve de finesse en apprenant le grec lorsqu’il voulut se faire écrivain – et en ne l’apprenant pas mieux.

122

122

Se réjouir d’un éloge n’est chez plus d’un qu’une politesse du cœur – et l’exact opposé d’une vanité de l’esprit.

123

Même le concubinage a été corrompu : – par le mariage.

124

Qui continue d’exulter sur le bûcher ne triomphe pas de la douleur mais de ne pas sentir de douleur là où il en attendait. Discours imagé.

125

Quand nous devons revoir notre opinion sur quelqu’un, nous lui faisons vivement grief du désagrément qu’il nous cause ainsi.

126

Un peuple est le détour que fait la nature pour arriver à six ou sept grands hommes. – Oui : et pour les éviter ensuite.

127

La science heurte la pudeur de toutes les vraies femmes. Elle leur donne le sentiment que l’on veut regarder sous leur peau, – pire encore sous leur robe et leur toilette.

128

Plus la vérité que tu veux enseigner est abstraite, plus il te faut séduire les sens à son profit.

129

Le diable a sur Dieu les perspectives les plus vastes, c'est bien pour cela qu'il s'en tient si éloigné : – le diable, lui qui est le plus vieil ami de la connaissance.

130

Ce que quelqu'un *est* commence à se révéler lorsque son talent faiblit, – lorsqu'il cesse de montrer ce dont il est *capable*. Le talent aussi est une parure ; une parure aussi est une cachette.

131

Les sexes se font illusion l'un sur l'autre : la raison en est qu'ils n'honorent et n'aiment au fond qu'eux-mêmes (ou leur propre idéal, pour exprimer la chose de manière plus aimable –). Ainsi, l'homme veut que la femme soit paisible, – mais justement, la femme est *essentiellement* non paisible, tel le chat, si exercée qu'elle soit à se donner l'air paisible.

132

C'est pour ses vertus qu'on est le mieux puni.

133

Qui ne sait trouver le chemin menant à *son* idéal vit une vie plus frivole et plus impudente que l'homme sans idéal.

134

C'est des sens que vient toute crédibilité, toute bonne conscience, toute évidence de la vérité.

135

Le pharisaïsme n'est pas une dégénérescence de l'homme bon : en être abondamment pourvu est bien plutôt la condition de toute bonté.

136

L'un cherche un accoucheur pour ses pensées, l'autre, quelqu'un qu'il puisse aider : voilà comment naît un bon dialogue.

137

La fréquentation des savants et des artistes induit aisément des erreurs d'appréciation inverses : il n'est pas rare que l'on trouve derrière un savant remarquable un homme médiocre, et derrière un artiste médiocre, fort souvent – un homme très remarquable.

138

À l'état de veille aussi, nous faisons la même chose qu'en rêve : nous commençons par inventer et forger de toutes pièces l'homme que nous

fréquentons – ce que nous oublions aussitôt.

139

En vengeance et en amour, la femme est plus barbare que l’homme.

140

Conseil sous forme de devinette. – « Pour éviter que le lien ne lâche, – commence par le mordre à pleines dents. »

141

C’est à cause du bas-ventre qu’il est malaisé à l’homme de se prendre pour un dieu.

142

La parole la plus pudique qu’il m’ait été donné d’entendre : « *Dans le véritable amour c’est l’âme qui enveloppe le corps**. »

143

Notre vanité aimerait faire passer ce que nous faisons le mieux pour ce qui nous est le plus difficile. Élément pour l’origine de plus d’une morale.

144

Lorsqu’une femme fait preuve de penchants pour la science, sa sexualité présente d’ordinaire une anomalie. La stérilité dispose déjà à une certaine masculinité du goût ; l’homme est en effet, si l’on m’y autorise, « l’animal stérile ».

145

Une comparaison d’ensemble de l’homme et de la femme autorise à dire : la femme n’aurait pas le génie de la parure si elle n’avait l’instinct du *second* rôle.

146

Que celui qui lutte avec des monstres veille à ce que cela ne le transforme pas en monstre. Et si tu regardes longtemps au fond d’un abîme, l’abîme aussi regarde au fond de toi.

147

Tiré de vieilles nouvelles florentines, et aussi – de la vie : *buona feminina et mala femmina vuol bastone*. Sacchetti Nov. 86.

148

Séduire son prochain pour l’amener à une opinion favorable et croire ensuite avec conviction à cette opinion du prochain : qui égale les femmes à ce tour de passe-passe ? –

149

Ce qu’une époque ressent comme du mal est d’ordinaire une résonance inactuelle de ce que l’on a autrefois ressenti comme du bien, – l’atavisme d’un idéal plus ancien.

150

Autour du héros, tout devient tragédie, autour du demi-dieu, tout devient drame satirique ; et autour de Dieu, tout devient – quoi ? peut-être bien « monde » ? –

151

Posséder un talent ne suffit pas : il faut aussi que vous nous accordiez votre autorisation de l’avoir, – vous disiez ? mes amis ?

152

« Là où se dresse l’arbre de la connaissance se trouve toujours le paradis » : voilà ce que disent les plus vieux serpents et les plus jeunes.

153

Ce qui se fait par amour s’accomplit toujours par-delà bien et mal.

154

L’objection, l’écart, la gaie méfiance, le sarcasme sont signes de santé : tout inconditionné relève de la pathologie.

155

Le sens du tragique croît et décroît avec la sensualité.

156

La folie est chose rare chez les individus, – mais dans les groupes, les partis, les peuples, les époques, c’est la règle.

157

La pensée du suicide est un vigoureux réconfort : elle aide à bien traverser plus d’une mauvaise nuit.

158

À notre pulsion la plus forte, au tyran qui nous habite se soumet non seulement notre raison, mais même notre conscience.

159

On *doit* rendre le bien et le mal : mais pourquoi précisément à la personne qui nous a fait du bien ou du mal ?

160

On n’aime plus assez sa connaissance sitôt qu’on la communique.

161

Les poètes traitent leurs expériences de manière éhontée : ils les exploitent.

162

« Notre prochain n’est pas notre voisin mais son voisin » – voilà ce que pense tout peuple.

163

L’amour révèle les qualités élevées et cachées de l’amoureux, – ce qu’il a de rare, d’exceptionnel : en quoi il induit facilement en erreur sur ce qui en lui est la règle.

164

Jésus disait à ses Juifs : « la loi était faite pour des serviteurs, – aimez Dieu comme je l’aime, comme son fils ! Que nous importe la morale, à nous, fils de Dieu ! » –

165

Eu égard à tous les partis. – Un berger a constamment besoin aussi d’un mouton de tête, – ou bien il lui faut à l’occasion se faire lui-même mouton.

166

On peut bien mentir de la bouche ; mais la tête que l’on fait pendant ce temps

dit tout de même la vérité.

167

Chez les hommes durs, la cordialité relève de la pudeur – et a du prix.

168

Le christianisme fit boire du poison à Éros : – il n’en mourut pas, mais dégénéra, en vice.

169

Beaucoup parler de soi peut également être un moyen de se cacher.

170

Il y a dans l’éloge plus d’indiscrétion que dans le blâme.

171

La pitié chez un homme de connaissance produit un effet presque comique, comme des mains délicates sur un cyclope.

172

Par amour pour l’homme, il arrive que l’on embrasse le premier venu (parce que l’on ne peut pas embrasser tout le monde) : mais c’est justement ce qu’il ne

faut pas révéler au premier venu…

173

On n’a pas de haine tant que l’on méprise, mais uniquement quand on estime égal ou supérieur.

174

Vous aussi, utilitaristes, n’aimez tout ce qui est *utile* que comme *charrette* de vos inclinations, – vous aussi trouvez en réalité le grincement de ses roues intolérable ?

175

C’est finalement son désir qu’on aime, et non l’objet désiré.

176

La vanité d’autrui ne heurte notre goût que lorsqu’elle heurte notre vanité.

177

Nul, peut-être, n’a encore été assez vérace au sujet de ce qu’est la « véracité ».

178

On n’ajoute pas foi aux sottises des hommes intelligents : quelle atteinte aux

droits de l’homme !

179

Les conséquences de nos actes nous empoignent aux cheveux, en se moquant bien que nous nous soyons « améliorés » entre-temps.

180

Il y a une innocence dans le mensonge qui est le signe de la bonne foi avec laquelle on épouse une cause.

181

Il est inhumain de bénir là où quelqu’un est maudit.

182

La familiarité du supérieur exaspère parce qu’on n’est pas autorisé à la rendre. –

183

« Ce qui m’a ébranlé, ce n’est pas que tu m’aies menti, mais que je ne te croie plus. » –

184

Il y a une arrogance de la bonté qui a toutes les allures de la méchanceté.

185

« Il ne m’est pas sympathique. » – Pourquoi ? – « Je ne suis pas à sa hauteur. » – Un homme a-t-il jamais fait cette réponse ?

CINQUIÈME SECTION

Éléments pour l'histoire naturelle de la morale

186

Le sentiment moral est aujourd'hui en Europe aussi subtil, tardif, multiple, excitable, raffiné, que la « science de la morale » qui lui est liée est encore jeune, verte, balourde, dénuée de doigté : – opposition attirante qui parfois se fait jour et s'incarne dans la personne d'un moraliste. Eu égard à ce qu'elle désigne, la formule de « science de la morale » est déjà bien trop arrogante et heurte le *bon* goût : lequel a toujours coutume d'être un goût qui privilégie les formules plus modestes. On devrait s'avouer en toute rigueur *ce qui* est ici nécessaire, pour bien longtemps encore, *ce qui* provisoirement est seul légitime : à savoir rassembler les matériaux, saisir et organiser conceptuellement un formidable royaume de délicats sentiments de valeur et différences de valeur qui vivent, croissent, multiplient et périssent, – et peut-être tenter de mettre en évidence les

configurations récurrentes les plus fréquentes de cette cristallisation vivante, – pour préparer une *typologie* de la morale. C'est un fait : jusqu'à présent, personne n'a été aussi modeste. Les philosophes, tous autant qu'ils sont, ont exigé d'eux-mêmes, avec un sérieux empesé qui prête à rire, quelque chose de bien plus élevé, bien plus présomptueux, bien plus solennel, dès qu'ils traitèrent de la morale comme science : ils voulurent *fonder* la morale, – et tout philosophe jusqu'à présent a cru avoir fondé la morale ; mais la morale elle-même était tenue pour « donnée ». Qu'elle était loin de leur orgueil balourd, la tâche de description, jugée insignifiante et abandonnée à la poussière et à la pourriture, alors que les mains et les sens les plus subtils seraient tout juste assez subtils pour l'entreprendre ! C'est précisément parce que les philosophes de la morale n'avaient qu'une connaissance grossière des *facta* moraux, sous forme d'extraits arbitraires et de résumés fortuits, par exemple à travers la moralité de leur entourage, de leur classe, de leur église, de l'esprit de leur époque, de leur climat et de leur petit coin de terre, – précisément parce qu'ils étaient mal informés au sujet des peuples, des époques, des temps passés, et même peu curieux de les connaître, qu'ils ne discernèrent absolument pas les véritables problèmes de la morale : – eux qui ne se font jour qu'à la faveur de la comparaison de nombreuses morales. Si singulier que cela paraisse, le problème de la morale lui-même *est demeuré absent* de toute « science de la morale » élaborée jusqu'à présent : le soupçon qu'il y ait là quelque chose de problématique faisait défaut. Ce que les philosophes nommèrent « fonder la morale » et exigèrent d'eux-mêmes ne fut, tout bien considéré, qu'une forme savante de la disposition à *croire* à la morale dominante, un nouveau mode d'*expression* de celle-ci, donc un état de fait existant lui-même au sein d'une moralité déterminée, voire, en dernière analyse, une espèce de négation du fait que l'on *puisse légitimement* saisir cette morale comme problème : – et en tout cas le contraire d'un examen, d'une analyse, d'une mise en doute, d'une vivisection de cette croyance précise. Qu'on prête l'oreille, par exemple, à l'innocence presque vénérable avec laquellle Schopenhauer se fixe encore sa propre tâche, et qu'on en tire ses conclusions quant à la scientificité d'une « science » dont les maîtres ultimes parlent encore comme les enfants et les petites vieilles : – « le principe, dit-il (p. 136 des *Problèmes fondamentaux de la morale*), la proposition fondamentale sur le contenu de laquelle tous les penseurs de l'éthique sont *véritablement* d'accord ; *neminem laede, immo omnes, quantum potes, juva* – voilà *véritablement* la proposition que tous les théoriciens des mœurs travaillent de toutes leurs forces à fonder… le *véritable* fondement de l'éthique que l'on cherche depuis des millénaires comme la pierre philosophale ». – Il est bien possible en effet que la difficulté de fonder la proposition évoquée ne soit pas

mince – il est de notoriété publique que Schopenhauer non plus n'y est pas parvenu – et qui a une fois ressenti de manière radicale à quel point cette proposition est fausse à force de platitude et sentimentale dans un monde dont l'essence est volonté de puissance –, admettra volontiers qu'on lui rappelle que Schopenhauer, tout pessimiste qu'il était, jouait *véritablement* – de la flûte… Tous les jours, en sortant de table : qu'on lise ses biographes sur ce point. Et pour le demander en passant : un pessimiste, niant Dieu et le monde, qui *s'arrête* face à la morale, – qui dit oui à la morale et lui joue un air de flûte, à la morale du *laede neminem* : comment ? est-ce véritablement – un pessimiste ?

187

Même en laissant de côté la valeur d'affirmations telles que « il y a en nous un impératif catégorique », on peut toujours demander : que dit une telle affirmation au sujet de celui qui l'énonce ? Il y a des morales qui doivent justifier leur auteur face à autrui ; d'autres morales doivent l'apaiser et le rendre content de lui-même ; avec d'autres, il veut se mettre en croix lui-même et s'humilier ; avec d'autres, il veut exercer sa vengeance, avec d'autres se cacher, avec d'autres se transfigurer et s'élever, prendre de la hauteur et de la distance. Son auteur se sert de telle morale pour oublier, de telle autre pour se faire oublier ou faire oublier quelque chose en lui ; plus d'un moraliste aimerait exercer sur l'humanité sa puissance et son humeur créatrice ; plus d'un encore, dont Kant lui-même peut-être, donne à entendre au moyen de sa morale : « ce qui en moi est respectable, c'est que je sais obéir, – et il ne *doit* pas en aller différemment pour vous et pour moi ! » – bref, les morales ne sont aussi qu'un *langage figuré des affects*.

188

Toute morale est, à l'opposé du *laisser-aller**, une parcelle de tyrannie envers la « nature », envers la « raison » également : mais cela ne suffit pas à constituer une objection à son encontre puisqu'il faudrait préalablement décréter, de nouveau à partir de quelque morale, que toute espèce de tyrannie et de déraison est prohibée. Le caractère essentiel et inappréciable de toute morale est d'être une longue contrainte : pour comprendre le stoïcisme, ou Port-Royal, ou le puritanisme, on se rappellera la contrainte à la faveur de laquelle toute langue a conquis jusqu'à présent force et liberté, – la contrainte métrique, la tyrannie de la rime et du rythme. Que de misère se sont infligée les poètes et les orateurs de tout peuple ! – sans excepter quelques prosateurs d'aujourd'hui, dont l'oreille héberge une conscience inflexible – « pour une sottise », comme disent les lourdauds utilitaristes qui se croient malins en affirmant cela, – « par soumission servile à des lois arbitraires » comme disent les anarchistes qui s'imaginent par là être « libres », voire libres d'esprit. Mais le fait singulier est que tout ce que la terre porte et a porté de liberté, de finesse, de hardiesse, de danse et d'assurance magistrale, que ce soit dans la pensée elle-même, ou dans le gouvernement, ou dans l'art de parler et de persuader, dans les arts aussi bien que dans les moralités, ne s'est développé que grâce à la « tyrannie de ces lois arbitraires » ; et très sérieusement, il n'est pas du tout improbable que ce soit cela, cela précisément, la « nature » et le « naturel » – et *non pas* le *laisser-aller** évoqué précédemment ! Tout artiste sait à quel point son état « le plus naturel », la liberté avec laquelle, dans ses moments d'« inspiration », il organise, place, dispose, donne forme, est éloigné du sentiment du laisser-aller, – et avec quelle rigueur et quelle subtilité il obéit, là précisément, aux mille lois qui se jouent de toute formulation en concepts, en raison justement de leur sévérité et de leur fermeté (même le concept le plus ferme comporte, comparé à cela, quelque chose de flottant, de multiple, d'équivoque –). Ce qui est essentiel « au ciel comme sur terre » semble-t-il, c'est, pour le dire une fois encore, que l'on *obéisse* longuement et dans une seule et même direction : cela finit toujours et a toujours fini par produire à la longue quelque chose qui fait que la vie sur terre mérite d'être vécue, par exemple vertu, art, musique, danse, raison, spiritualité, – quelque chose de tranfigurant, de raffiné, de fou et de divin. La longue privation de liberté de l'esprit, la contrainte méfiante dans la communicabilité des pensées, la discipline que s'est infligée le penseur pour penser en s'en tenant aux canons édictés par une Église, ou une cour, ou en se conformant aux présupposés

aristotéliciens, la longue volonté spirituelle d'interpréter tout ce qui se produit selon un schéma chrétien et de redécouvrir et justifier encore le Dieu chrétien dans tout événement fortuit, – toute cette violence, cet arbitraire, cette dureté, cette horreur, cette contre-raison s'est avérée le moyen d'élever la vigueur, la curiosité impitoyable et la subtile mobilité de l'esprit européen : étant admis qu'à cette occasion également, une quantité irremplaçable de force et d'esprit dut se voir broyer, étouffer, corrompre (car ici comme partout, « la nature » se montre comme elle est, dans toute sa magnificence prodigue et *indifférente*, qui révolte, mais qui est noble). Que, des millénaires durant, les penseurs européens n'aient pensé que pour prouver quelque chose – aujourd'hui, à l'inverse, tout penseur qui « veut prouver quelque chose » éveille en nous des soupçons –, que pour eux, le résultat *devant* être produit par leur méditation la plus rigoureuse fût toujours établi d'avance, un peu comme autrefois dans l'astrologie asiatique ou de nos jours encore dans l'inoffensive interprétation des événements personnels les plus intimes « à la gloire de Dieu » et « pour le salut de l'âme », à la mode morale chrétienne : – cette tyrannie, cet arbitraire, cette rigoureuse et grandiose bêtise ont *éduqué* l'esprit ; l'esclavage est semble-t-il, au sens le plus grossier et le plus subtil, le moyen indispensable pour discipliner et élever l'esprit aussi. On peut considérer toute morale sous ce rapport : c'est la « nature » en elle qui apprend à haïr le *laisser-aller**, la trop grande liberté, et qui implante le besoin d'horizons restreints, de tâches aussi proches que possible, – qui enseigne le *rétrécissement des perspectives*, et donc, en un certain sens, la bêtise, en tant qu'elle est une condition de vie et de croissance. « Tu obéiras, à qui que ce soit, et pour longtemps : *sans quoi* tu périras et perdras l'ultime respect pour toi-même » – voilà ce qui me paraît être l'impératif moral de la nature, lequel n'est certes pas « catégorique » comme l'exigeait le vieux Kant (d'où le « sans quoi » –), et ne s'adresse pas non plus aux individus (que lui importent les individus !), mais bien à des peuples, à des races, à des époques, à des classes, mais surtout à l'animal « homme » tout entier, à l'homme.

189

Chez les races qui se tuent au travail, supporter l'oisiveté suscite un profond malaise : ce fut un chef-d'œuvre de l'instinct *anglais* que de sanctifier le dimanche et de le rendre assommant à un point tel que l'Anglais en arrive à convoiter de nouveau, à son insu, ses jours de semaine et de travail : – sorte de *jeûne* savamment inventé, savamment intercalé, comme on peut également en trouver en abondance dans le monde antique (bien que, comme de juste chez des peuples méridionaux, ils ne concernent pas précisément le travail –). Il faut qu'existent des jeûnes de nombreuses espèces ; et partout où dominent des pulsions et des habitudes puissantes, les législateurs doivent veiller à introduire des jours intercalaires au cours desquels une telle pulsion est enchaînée et apprend de nouveau à jeûner. Considérées à partir d'un plan supérieur, des générations et des époques entières, lorsqu'elles se montrent affectées de quelque fanatisme moral, paraissent de telles périodes intermédiaires de contrainte et de jeûne durant lesquelles une pulsion apprend à s'abaisser et à se soumettre, mais aussi à se *purifier* et à s'*aiguiser* ; des sectes philosophiques particulières (par exemple le stoïcisme, au beau milieu de la culture hellénistique tardive, à l'air surchargé d'effluves aphrodisiaques, et qui avait tourné à la luxure) autorisent aussi une interprétation de ce genre. – Voilà qui fournit également un indice pour expliquer ce paradoxe que c'est précisément durant la période chrétienne de l'Europe et uniquement, somme toute, sous la pression des évaluations chrétiennes que la pulsion sexuelle s'est sublimée en amour (*amour-passion**).

190

Il y a dans la morale de Platon quelque chose qui n'appartient pas en propre à Platon, mais qui au contraire ne se trouve dans sa philosophie, pourrait-on dire, que malgré Platon : à savoir le socratisme, pour lequel il était véritablement trop noble. « Nul ne veut se nuire à lui-même, donc tout mal survient de manière involontaire. Car l'homme mauvais se nuit à lui-même : il ne le ferait pas si d'aventure il savait que le mal est mal. Par conséquent, le mauvais n'est mauvais que par erreur ; si on lui ôte son erreur, on le rend nécessairement – bon. » – Cette manière de raisonner respire la *plèbe*, qui dans le fait de mal agir ne saisit que les conséquences déplaisantes et porte en réalité ce jugement : « il est *stupide* de mal agir » ; en identifiant sans autre forme de procès « bon » à « utile et agréable ». Face à tout utilitarisme de la morale, on est d'emblée en droit de supputer cette même origine et de se fier à son nez : on se fourvoiera rarement. – Platon a tout fait pour interpréter le principe de son maître en y introduisant quelque chose de subtil et de noble, et avant tout lui-même, lui, le plus audacieux de tous les interprètes, qui se saisit de Socrate tout entier en le traitant comme un simple thème en vogue et une chanson populaire qui court les rues, pour le faire varier à l'infini, et jusqu'à l'impossible : à savoir jusqu'à lui faire représenter tous ses propres masques et ses aspects multiples. Pour le dire sur le mode de la plaisanterie, et sur celui d'Homère en outre : qu'est-ce donc que le Socrate platonicien, sinon

προσθε Πλατων οπιθεν τε Πλατων μεσση τε Χιμαιρα
(Plato at the front, Plato at the back, Chimara in the middle.)

191

Le vieux problème théologique de la « foi » et du « savoir » – ou, plus clairement, de l'instinct et de la raison – la question de savoir, donc, si eu égard

à l'évaluation des choses, l'instinct mérite de recevoir une autorité supérieure à la rationalité, qui veut que l'on sache apprécier et agir en fonction de motifs fondés, en fonction d'un « pourquoi ? », c'est-à-dire en fonction de la convenance et de l'utilité, – c'est encore et toujours ce vieux problème moral, qui apparut pour la première fois dans la personne de Socrate et a déjà divisé les esprits bien avant le christianisme. Socrate quant à lui s'était sans doute d'abord rangé, avec le goût propre à son talent – celui d'un dialecticien hors pair – du côté de la raison et à vrai dire, qu'a-t-il fait d'autre, sa vie durant, que se moquer de la gauche incompétence de ses Athéniens nobles, qui étaient des hommes d'instinct, comme tous les nobles, et ne parvenaient jamais à fournir des indications suffisantes sur les raisons de leur manière d'agir ? Mais pour finir, en silence et en secret, il se moqua aussi de lui-même : il découvrit en lui, face à sa conscience particulièrement subtile et à la faveur d'un interrogatoire qu'il s'imposa à lui-même, la même difficulté et la même incompétence. À quoi bon, il cherchait à s'en persuader, se défaire pour autant des instincts ! On doit les aider, et la raison *aussi*, à faire valoir leur droit, – on doit suivre les instincts, mais persuader la raison de les assister en fournissant de bons motifs. Voilà ce qui fut la véritable *fausseté* de ce grand ironiste aux mille secrets ; il parvint à faire en sorte que sa conscience se satisfasse d'une espèce de duperie de soi : il avait en fin de compte percé à jour le caractère irrationnel des jugements moraux. – Platon, plus innocent en la matière, et dépourvu de l'astuce du plébéien, voulut se prouver, en y employant toute sa force – la plus grande force qu'un philosophe ait pu prodiguer jusqu'à présent ! – que la raison et l'instinct convergent d'eux-mêmes vers un but unique, vers le Bien, vers « Dieu » ; et depuis Platon, tous les théologiens et philosophes suivent la même voie, – ce qui revient à dire qu'en matière morale, c'est jusqu'à présent l'instinct, ou, comme les chrétiens l'appellent, « la foi », ou comme je l'appelle moi, « le troupeau », qui a gagné. Il faudrait faire une exception pour Descartes, le père du rationalisme (et par conséquent le grand-père de la Révolution), qui ne reconnaissait d'autorité qu'à la seule raison : mais la raison n'est qu'un instrument, et Descartes était superficiel.

192

Qui a suivi attentivement l'histoire d'une science particulière trouve dans son développement un fil conducteur permettant de comprendre les processus les plus anciens et les plus communs de tout « savoir et connaître » : dans un cas comme dans l'autre, ce sont les hypothèses précipitées, les affabulations, la stupide disposition à « croire », le manque de méfiance et de patience qui se développent les premiers, – c'est tardivement que nos sens apprennent, et ils ne l'apprennent jamais complètement, à être des organes de connaissance subtils, fidèles, prudents. Notre œil trouve bien plus commode, à une occasion donnée, de recréer une image déjà créée à plusieurs reprises auparavant plutôt que de fixer en lui ce qu'une impression comporte de divergent et de nouveau : cette dernière tâche requiert plus de force, plus de « moralité ». L'oreille trouve pénible et difficile d'entendre quelque chose de nouveau ; on est mauvais auditeur pour une musique nouvelle. En entendant une autre langue, nous tentons involontairement de transformer les sons perçus en mots qui nous soient plus familiers, plus « de chez nous » : c'est ainsi que par exemple l'Allemand réarrangea autrefois l'*arcubalista* qu'il entendait pour en faire le mot *Armbrust*. Le nouveau se heurte aussi à l'hostilité et à la réticence de nos sens ; et de manière générale, dès les « plus simples » des processus sensibles *régnent* les affects, tels la peur, l'amour, la haine, y compris les affects passifs de paresse. – Pas plus qu'un lecteur, aujourd'hui, ne lit intégralement les mots particuliers (encore moins les syllabes) d'une page – il en extrait plutôt au hasard quelque chose comme cinq mots sur vingt et « devine » le sens qu'ont probablement ces cinq mots –, nous ne voyons un arbre de manière précise et exhaustive, pour ce qui est de ses feuilles, ses branches, sa couleur, sa forme ; il nous est tellement plus facile de créer par l'imagination une approximation d'arbre. Même au beau milieu de nos expériences vécues les plus singulières, nous continuons à agir de même : nous inventons à coups d'affabulation la plus grande part de l'expérience vécue et l'on ne pourra guère nous contraindre à *ne pas* regarder une action, quelle qu'elle soit, en « inventeurs ». Tout cela revient à dire : nous sommes fondamentalement, depuis des temps immémoriaux – *habitués à mentir*. Ou bien, pour exprimer la chose sous une forme plus vertueuse et plus hypocrite, bref plus agréable : on est bien plus artiste qu'on ne le sait. – Au cours d'une conversation animée, je vois fréquemment le visage de la personne avec laquelle je parle en conformité avec la pensée qu'elle exprime ou dont je crois qu'elle a été suscitée en elle, et ce avec une telle netteté et une telle finesse de

caractérisation que ce degré de netteté dépasse largement la *force* de ma capacité visuelle : – il *faut* donc que ce soit moi qui ai ajouté de manière affabulée la subtilité de ce jeu des muscles et de cette expression du regard. Probablement cette personne faisait-elle un tout autre visage, ou aucun en particulier.

193

Quidquid luce fuit, tenebris agit : mais l'inverse également. Ce que nous vivons en rêve, à supposer que nous le vivions souvent, finit par faire tout autant partie de l'économie d'ensemble de notre âme que tout ce que nous vivons « réellement » ; nous sommes par là plus riches ou plus pauvres, avons un besoin de plus ou de moins, et les habitudes de nos rêves finissent par nous mener un peu à leur guise en plein jour et jusque dans les instants les plus sereins que connaît notre esprit à l'état de veille. À supposer qu'un homme ait souvent volé en rêve, et qu'il finisse, sitôt qu'il dort, par avoir conscience d'un pouvoir et d'un art de voler comme de son privilège ainsi que d'un bonheur enviable qui n'appartient qu'à lui : un tel homme, qui croira pouvoir effectuer, a partir de la plus légère impulsion, tout genre de courbe et d'angle, qui connaîtra le sentiment d'une certaine frivolité divine, un « vers le haut » sans tension ni contrainte, un « vers le bas » sans condescendance ni avilissement – sans *pesanteur* ! – comment se pourrait-il qu'un homme connaissant de telles expériences et habitudes oniriques ne finisse pas par trouver, durant la veille aussi, une autre coloration et une autre détermination au mot « bonheur » ! Comment pourrait-il ne pas – aspirer au bonheur *différemment* ? L'« élévation » telle que la décrivent les poètes, doit lui paraître, comparée à cet envol, trop terrestre, musculaire, violente, déjà trop « pesante ».

194

La diversité des hommes ne paraît pas seulement dans la diversité de leurs tables de biens, donc en ce qu'ils tiennent divers biens pour méritant d'être recherchés et également en ce qu'ils s'opposent sur le plus ou moins de valeur, sur la hiérarchie des biens qu'ils reconnaissent de manière unanime – elle paraît bien davantage encore dans ce qu'est vraiment pour eux *avoir* et *posséder* un bien. S'agissant d'une femme, par exemple, le plus modeste considérera déjà le fait de disposer de son corps et le plaisir sexuel comme un signe suffisant et satisfaisant de l'avoir, du posséder ; un autre, animé d'une soif de possession plus soupçonneuse et plus exigeante, verra le « point d'interrogation », l'aspect simplement illusoire d'un tel avoir et voudra des mises à l'épreuve plus subtiles, avant tout pour savoir si cette femme ne se donne pas seulement à lui, mais si elle renonce encore pour lui à ce qu'elle a ou aimerait avoir – : c'est seulement de la sorte qu'elle lui paraît « possédée ». Mais même à ce point, un troisième ne sera pas encore parvenu au terme de sa méfiance et de sa volonté d'avoir, il se demandera si cette femme, lorsqu'elle renonce à tout pour lui, ne le fait pas au profit d'une sorte de fantôme de lui-même : il voudra d'abord être parfaitement connu, de manière radicale, voire abysmale, pour pouvoir simplement être aimé, il se risquera à se laisser percer à jour. – Il ne sent la femme aimée en sa pleine possession que lorsqu'elle ne se fait plus illusion à son sujet, lorsqu'elle l'aime tout autant pour ce qu'il y a en lui de diable et pour son insatiabilité cachée que pour sa bonté, sa patience et son esprit. En voici un qui aimerait posséder un peuple : et à cette fin, tous les artifices supérieurs à la Cagliostro et à la Catilina lui semblent bons. Un autre, animé d'une soif de possession plus subtile, se dit « on n'a pas le droit de tromper là où l'on veut posséder » –, il s'irrite et s'impatiente à l'idée que c'est un masque de lui-même qui règne sur le cœur du peuple : « je dois donc *faire en sorte* qu'on me connaisse et, en premier lieu, me connaître moi-même ! ». Chez les secourables et les bienfaisants, c'est presque la règle que de trouver cet artifice balourd qui commence par réarranger à sa convenance celui qu'on doit aider : comme si par exemple il « méritait » cette aide, s'il aspirait précisément à *leur* aide, et devait se montrer ensuite profondément reconnaissant, dévoué, servile envers toute aide, – en imaginant tout cela, ils disposent de celui qui est dans le besoin : comme d'une propriété, eux qui sont en tout et pour tout bienfaisants et secourables par aspiration à la propriété. On les voit pleins de jalousie quand on leur barre la route ou qu'on les prend de vitesse pour fournir de l'aide. Les parents font involontairement de leur

enfant quelque chose de semblable à eux – ils appellent cela l'« éducation » –, nulle mère ne doute dans les tréfonds de son cœur de s'être acquis dans l'enfant qu'elle a mis au monde une propriété, nul père ne se dénie le droit de le soumettre à *ses* idées et à *ses* évaluations. Autrefois, il semblait même légitime aux pères de disposer de la vie et de la mort du nouveau-né selon leur bon plaisir (comme chez les anciens Germains). Et tout comme le père, le professeur, la classe, le prêtre, le prince continuent aujourd'hui, sans le moindre scrupule, de voir en tout nouvel être humain l'occasion d'une nouvelle possession. D'où il s'ensuit……

195

Les Juifs – un peuple « né pour l'esclavage », comme le dit Tacite et tout le monde antique, « le peuple élu entre les peuples », comme ils le disent et le croient eux-mêmes – les Juifs ont accompli ce prodige de retournement des valeurs qui, pour deux millénaires, a conféré à la vie sur terre un attrait nouveau et dangereux : – leurs prophètes ont fait fusionner jusqu'à les unifier « riche », « sans dieu », « méchant », « violent », « sensuel » et ont les premiers donné au mot « monde » une valeur infamante. C'est dans ce retournement des valeurs (auquel se rattache le fait d'utiliser le mot signifiant « pauvre » comme synonyme de « saint » et d'« ami ») que réside l'importance du peuple juif : avec lui commence le *soulèvement des esclaves en morale*.

196

On peut *déduire* la présence, à proximité du soleil, d'innombrables corps obscurs, – que nous ne verrons jamais. Soit dit entre nous, c'est là une image ; et un psychologue de la morale ne lit toute l'écriture stellaire que comme un langage imagé et figuré propre à taire bien des choses.

197

On commet un contresens radical au sujet de la bête de proie et de l'homme de proie (par exemple César Borgia), on commet un contresens sur la « nature » tant que l'on persiste à chercher un « caractère pathologique » au fond de tous ces monstres et plantes des tropiques jouissant d'une suprême santé, ou même un « enfer » qu'ils porteraient en eux : comme l'ont fait presque tous les moralistes jusqu'à présent. Il semble que les moralistes soient habités par une haine de la forêt vierge et des tropiques ? Et qu'il faille discréditer à tout prix l'« homme tropical » en en faisant soit une maladie et une dégénérescence de l'homme, soit un enfer personnel et un martyre de soi-même ? Pourquoi donc ? Au profit des « zones tempérées » ? Au profit des hommes tempérés ? des hommes « moraux » ? des médiocres ? – Cela pour le chapitre « morale comme pusillanimité ». –

198

Toutes ces morales qui s'adressent à la personne individuelle, se proposant pour but son « bonheur », selon la formule consacrée, – que sont-elles d'autre que des suggestions de comportement relatives au degré de *danger* caractérisant le rapport de l'individu à lui-même ; des recettes contre ses passions, ses bons et ses mauvais penchants, dans la mesure où ils possèdent la volonté de puissance et veulent jouer les maîtres, des conseils de prudence et des artifices, petits et grands, qui exhalent l'odeur de renfermé propre aux vieux remèdes de bonnes femmes et à la sagesse de petites vieilles ; toutes autant qu'elles sont, baroques et irrationnelles dans leur forme – parce qu'elles s'adressent à « tous », parce qu'elles généralisent là où l'on n'a pas le droit de généraliser –, toutes autant qu'elles sont, tenant un discours inconditionné, se prenant pour de l'inconditionné, toutes autant qu'elles sont, généreusement assaisonnées de sel, mais uniquement supportables, et parfois même séduisantes, lorsqu'elles apprennent à répandre un parfum surépicé et dangereux, surtout « celui de l'autre monde » : tout cela, mesuré à l'aune de l'intellect, ne vaut pas grand-chose et est encore à des lieues de la « science », pour ne rien dire de la « sagesse », c'est tout au contraire, pour le dire encore une fois et même trois fois, de la prudence, prudence, prudence, mêlée de stupidité, stupidité, stupidité, – qu'il s'agisse de cette indifférence et de cette froideur de statue envers les facéties impétueuses des affects que recommandaient et prescrivaient les stoïciens ; ou aussi bien de ce ne-plus-rire et ne-plus-pleurer de Spinoza, la destruction des affects par le biais de leur analyse et vivisection, qu'il préconise si naïvement ; ou de cet abaissement des affects à une demi-mesure inoffensive, niveau auquel on a le droit de les satisfaire, l'aristotélisme de la morale ; même de la morale comme jouissance des affects sous une forme intentionnellement raréfiée et spiritualisée au moyen du symbolisme de l'art, par exemple sous forme de musique, ou sous forme d'amour de Dieu et des hommes par amour de Dieu – car les passions ont de nouveau droit de cité dans la religion, à supposer que…… ; même, enfin, de cet abandon complaisant et malicieux aux affects, comme l'ont enseigné Hafiz et Goethe, qui consiste à lâcher les rênes avec audace, cette *licentia morum* spirituelle et corporelle dans le cas exceptionnel de vieux originaux ivrognes et pleins de sagesse chez qui cela « ne présente plus guère de danger ». Cela aussi, pour le chapitre « morale comme pusillanimité ».

199

Dans la mesure où de tout temps, depuis aussi longtemps qu'il y a des hommes, il y a eu aussi des troupeaux humains (des groupes familiaux, des communautés, des lignées, des peuples, des États, des Églises) et toujours une très grande quantité d'hommes qui obéissent, en comparaison du petit nombre d'hommes qui commandent, – eu égard, donc, au fait que c'est jusqu'à présent l'obéissance qui a été le mieux et le plus longuement exercée et élevée, on peut raisonnablement présupposer qu'en moyenne, le besoin en est désormais inné chez tout un chacun, sous les espèces d'une *sorte de conscience formelle* qui ordonne : « tu dois inconditionnellement faire telle ou telle chose, inconditionnellement ne pas faire telle ou telle chose », bref « tu dois ». Ce besoin cherche à s'assouvir et à remplir sa forme d'un contenu ; ce faisant, il saisit suivant sa vigueur, son impatience et sa tension, sans grand discernement, comme un appétit grossier, et accepte tout ce que lui hurle dans les oreilles la première source de commandement venue – parents, professeurs, lois, préjugés de classe, opinion publique –. La singulière limitation de l'évolution humaine, ses hésitations, ses longueurs, ses fréquents retours en arrière et sa tendance à tourner en rond tiennent à ce que l'instinct grégaire d'obéissance est ce qui se transmet le mieux en héritage, et ce aux dépens de l'art de commander. Si l'on se représente le progrès de cet instinct poussé à ses excès ultimes, les hommes qui savent commander et les indépendants finiront par disparaître totalement ; ou bien ils souffriront intérieurement de mauvaise conscience et auront besoin de commencer par se faire illusion à eux-mêmes pour pouvoir commander : de sorte qu'ils paraissent eux aussi ne faire qu'obéir. Tel est bien l'état de choses que connaît aujourd'hui l'Europe : c'est ce que j'appelle l'hypocrisie morale des hommes qui commandent. Ils ne savent pas se protéger de leur mauvaise conscience autrement qu'en jouant les exécutants de commandements plus anciens et plus élevés (ceux des ancêtres, de la constitution, du droit, des lois voire de Dieu) ou même en empruntant au mode de pensée du troupeau des maximes propres au troupeau, par exemple en se donnant pour « premiers serviteurs de leur peuple », ou « instruments du bien commun ». D'autre part, aujourd'hui en Europe, l'homme du troupeau se donne les allures de l'unique espèce d'homme permise et glorifie les qualités qui font de lui un être apprivoisé, accommodant et utile au troupeau comme étant les vertus proprement humaines : donc le souci de la communauté, la bienveillance, les égards, l'ardeur au travail, la modération, la modestie, l'indulgence, la pitié.

Mais dans tous les cas où l'on croit ne pas pouvoir se dispenser de chefs et de moutons de tête, on fait aujourd'hui tentative sur tentative, pour remplacer ceux qui commandent en additionnant des hommes de troupeau prudents : telle est l'origine, par exemple, de toutes les constitutions représentatives. À quel point malgré tout l'apparition d'un homme qui commande inconditionnellement soulage cet Européen animal de troupeau, à quel point elle le délivre d'une oppression tournant à l'intolérable, c'est ce dont a témoigné pour la dernière fois avec ampleur l'effet produit par l'apparition de Napoléon : – l'histoire de l'effet exercé par Napoléon est presque l'histoire du plus haut bonheur auquel se soit hissé tout ce siècle à travers ses hommes et ses moments les plus précieux.

200

L'homme issu d'une époque de désagrégation brassant les races, dont le corps est ce faisant dépositaire de l'héritage de provenances multiples, c'est-à-dire de pulsions et de critères de valeur opposés, et souvent bien plus qu'opposés, qui se combattent mutuellement et se tiennent rarement en paix, – cet homme des cultures tardives, aux lueurs réfractées, sera en moyenne un homme plutôt faible : son aspiration la plus fondamentale est que l'on mette un terme à la guerre qu'il *est* ; le bonheur lui apparaît, conformément à un traitement médical et un mode de pensée apaisants (par exemple épicuriens ou chrétiens) principalement comme le bonheur du repos, de l'absence de trouble, de la satiété, de l'unité finalement ralliée, comme « sabbat des sabbats », pour parler avec le saint rhéteur Augustin, qui était lui-même un homme de ce genre. – Mais si dans une telle nature, l'opposition et la guerre agissent comme une excitation et une stimulation de plus à vivre –, et si d'autre part, à ses pulsions puissantes et irréconciliables s'ajoutent également, par héritage et à force d'élevage, la virtuosité et la finesse véritables dans l'art de se faire la guerre à soi-même, donc

la maîtrise de soi, la duperie de soi : alors naissent ces hommes magiques, insaisissables et impénétrables, ces hommes en forme d'énigmes prédestinés à la victoire et à la séduction, dont la plus belle expression est constituée par Alcibiade et César (– auxquels j'aimerais adjoindre celui qui est le *premier* Européen conforme à mon goût, Frédéric II Hohenstaufen), et parmi les artistes, peut-être par Léonard de Vinci. Ils apparaissent aux époques précises où le type plus faible évoqué auparavant, avec son aspiration au repos, occupe le devant de la scène : les deux types vont ensemble et résultent des mêmes causes.

201

Tant que l'utilité qui régit les jugements de valeur moraux est seulement l'utilité du troupeau, tant que l'on a les yeux uniquement tournés vers la conservation de la communauté, et que l'on ne cherche précisément et exclusivement l'immmoral que dans ce qui semble dangereux à la survie de la communauté : durant tout ce temps, il ne peut pas encore y avoir de « morale de l'amour du prochain ». À supposer que l'on voit là aussi la pratique permanente d'un peu d'attention, de pitié, d'équité, de douceur, d'assistance réciproque, à supposer que dans cet état de la société aussi s'exercent déjà toutes les pulsions qui recevront plus tard la désignation honorifique de « vertus » et qui finissent presque par ne plus faire qu'un avec le concept de « moralité » : à cette époque, elles ne font encore nullement partie du royaume des évaluations morales – elles sont encore *extra-morales*. Une action dictée par la pitié, par exemple, n'est qualifiée, à la meilleure époque des Romains, ni de bonne ni de mauvaise, ni de morale, ni d'immorale ; et quand bien même on en fait l'éloge, cet éloge s'accompagne encore, en mettant les choses au mieux, d'une espèce de dédain irrité sitôt qu'on la confronte à une quelconque action servant à l'avancement du tout, de la *res publica*. En fin de compte, « l'amour du prochain » est toujours un

à-côté, en partie conventionnel, arbitraire et illusoire par rapport à la *peur du prochain*. Une fois que la structure de la société dans son ensemble paraît fermement assise et protégée des dangers extérieurs, c'est cette peur du prochain qui crée une fois encore de nouvelles perspectives d'évaluation morale. Certaines pulsions fortes et dangereuses, comme la soif d'initiative, la folle audace, la passion de la vengeance, l'astuce, la rapacité, le despotisme, qu'il fallait jusqu'alors non seulement honorer en raison de leur utilité pour la communauté – sous d'autres noms que ceux choisis ici, comme de juste –, mais encore cultiver et élever avec vigueur (car on avait constamment besoin d'elles afin que la communauté fasse peser un danger sur ses ennemis) font désormais éprouver leur caractère dangereux avec une intensité redoublée –, maintenant que les conduits d'évacuation font défaut – et peu à peu, elles se voient stigmatisées comme immorales et livrées en pâture à la calomnie. Les pulsions et inclinations contraires accèdent alors aux honneurs moraux ; l'instinct grégaire tire ses conclusions pas à pas. Quelle quantité, grande ou petite, de danger pour la communauté, de danger pour l'égalité comporte une opinion, un état et un affect, une volonté, un talent, voilà à présent la perspective morale : ici aussi, la peur est une nouvelle fois la mère de la morale. Lorsque les pulsions les plus hautes et les plus fortes, faisant irruption avec passion, propulsent l'individu bien au-delà et au-dessus de la moyenne et du bas niveau de la conscience du troupeau, elles anéantissent l'estime que la communauté se porte à elle-même, sa foi en elle-même, et lui brisent en quelque sorte les reins : il en résulte que ce sont précisément ces pulsions que l'on stigmatise et calomnie le mieux. On ressent déjà la spiritualité élevée et indépendante, la volonté d'être seul, la grande raison comme un danger ; tout ce qui élève l'individu au-dessus du troupeau et fait peur au prochain est à partir de ce moment qualifié de mal ; la mentalité équitable, modeste, qui rentre dans le rang, qui recherche la conformité, la *médiocrité* des désirs accède aux désignations morales et aux honneurs moraux. Enfin, dans des situations très pacifiques, l'occasion et la nécessité d'éduquer son sentiment à la sévérité et à la dureté viennent toujours davantage à manquer ; et désormais toute sévérité, même en matière de justice, commence à troubler les consciences ; une noblesse et une responsabilité envers soi-même élevées et dures sont presque blessantes et éveillent la méfiance, « l'agneau », plus encore « le mouton » gagnent en considération. Il y a dans l'histoire de la société un point d'amollissement et d'adoucissement maladifs où celle-ci va jusqu'à prendre elle-même parti pour celui qui lui porte atteinte, pour le *criminel*, et ce avec sérieux et honnêteté. Punir : voilà qui lui semble d'une certaine manière injuste, – il est certain que l'idée de « punition » et d'« obligation de punir » lui font mal, lui font peur. « Ne suffit-il pas de le

mettre *hors d'état de nuire* ? À quoi bon punir par surcroît ? Punir est en soi une chose effroyable ! » – par cette question, la morale du troupeau, la morale de la pusillanimité, tire son ultime conséquence. À supposer que l'on puisse abolir le danger en général, la raison d'avoir peur, on aurait aboli cette morale du même coup : elle ne serait plus nécessaire, elle ne *se tiendrait plus elle-même* pour nécessaire ! – Qui sonde la conscience de l'Européen d'aujourd'hui finira toujours par extraire des mille replis et cachettes de la morale le même impératif, l'impératif de la pusillanimité du troupeau : « nous voulons qu'un beau jour, il n'y ait *plus à avoir peur de rien* ! » Un beau jour – la volonté et le chemin *qui y mènent* s'appellent aujourd'hui, partout en Europe, le « progrès ».

202

Répétons d'emblée ce que nous avons déjà dit cent fois : car les oreilles sont aujourd'hui rétives à de telles vérités – à *nos* vérités. Nous savons assez combien il est blessant d'entendre quelqu'un mettre l'homme, sans ménagement et sans que ce soit une image, au nombre des animaux ; mais on nous comptera presque pour une *faute* d'employer constamment à propos de l'homme des « idées modernes » les expressions de « troupeau », d'« instinct grégaire » et autre du même genre. Qu'y faire ? Nous ne pouvons pas faire autrement : car c'est précisément en cela que réside la nouveauté de nos vues. Nous avons découvert que l'unanimité s'est faite, en Europe, ainsi que dans les pays où domine l'influence de l'Europe, sur tous les jugements moraux essentiels : on *sait*, de toute évidence, en Europe ce que Socrate pensait ne pas savoir, et ce que ce fameux vieux serpent promit jadis d'enseigner, – on « sait » aujourd'hui ce qu'est le bien et le mal. Il doit donc sembler dur et pénible à entendre que nous ne cessions d'y insister : ce qui ici croit savoir, ce qui ici se glorifie soi-même à travers son éloge et son blâme, se qualifie lui-même de bon, c'est l'instinct de

l'homme animal de troupeau : lequel a réussi à percer, à obtenir la prépondérance, à prédominer sur les autres instincts et y parvient de plus en plus, en conformité avec le rapprochement et l'assimilation physiologiques croissants dont il est le symptôme. *La morale est aujourd'hui en Europe la morale de l'animal de troupeau* : – et donc, selon la manière dont nous comprenons les choses, une simple et unique espèce de morale humaine, à côté de laquelle, avant laquelle, après laquelle bien d'autres morales, et surtout des morales *supérieures*, sont possibles ou doivent l'être. Mais cette morale se défend de toutes ses forces contre cette possibilité, contre ce « doivent » : elle répète obstinément et inexorablement : « je suis la morale même, et rien d'autre n'est la morale ! » – et avec l'aide d'une religion qui s'est montrée servile envers les désirs d'animal de troupeau les plus sublimes, et qui les a flattés, on est arrivé à trouver une expression toujours plus visible de cette morale jusque dans les institutions politiques et sociales : le mouvement *démocratique* constitue l'héritage du mouvement chrétien. Mais que son tempo demeure bien trop lent et somnolent pour les plus impatients, pour les malades et les maniaques de l'instinct évoqué, c'est ce qu'indiquent les hurlements toujours plus enragés de la meute anarchiste qui erre aujourd'hui par les rues de la culture européenne, montrant les crocs de plus en plus ouvertement : à l'opposé, en apparence, des démocrates pacifiques et besogneux et des idéologues révolutionnaires, plus encore de ces balourds de philosophaillons et de ces exaltés de la fraternité qui s'appellent « socialistes » et veulent la « société libre », mais en réalité tous unanimes dans leur hostilité radicale et instinctive envers toute forme de société autre que celle du troupeau *autonome* (jusqu'à récuser même les concepts de « maître » et de « serviteur » – *ni dieu ni maître**, dit une formule socialiste –) ; unanimes dans leur opposition acharnée à toute revendication particulière, à tout droit et privilège particuliers (c'est à-dire en dernière instance à *tout* droit : car lorsque tous sont égaux, nul n'a plus besoin de « droits » –) ; unanimes dans leur méfiance envers la justice pénale (comme si elle était une violence exercée sur de plus faibles, une injustice envers la conséquence *nécessaire* de toute société antérieure –) ; mais tout aussi unanimes dans la religion de la pitié, dans la sympathie s'exerçant envers tout ce qui sent, vit et souffre (en bas jusqu'à la bête, en haut jusqu'à « Dieu » : – l'aberration d'une « pitié envers Dieu » est le propre d'une époque démocratique –) ; unanimes, tous autant qu'ils sont, dans leurs cris impatients de pitié, dans la haine mortelle de la souffrance en général, dans l'incapacité presque féminine à savoir demeurer ici spectateur, à savoir *laisser* souffrir ; unanimes dans l'assombrissement et l'adoucissement involontaires sous le charme desquels l'Europe semble menacée par un nouveau bouddhisme ; unanimes dans la croyance à une morale de la pitié *commune*, comme si c'était la morale en soi, le

sommet, le sommet *atteint* par l'homme, l'unique espoir de l'avenir, le réconfort des hommes d'aujourd'hui, le grand rachat de toute culpabilité d'autrefois : – unanimes, tous autant qu'ils sont, à avoir foi dans la communauté considérée comme *rédemptrice*, dans le troupeau, donc, en « soi »……

203

Nous qui confessons une autre foi –, nous qui tenons le mouvement démocratique non seulement pour une forme de décadence de l'organisation politique, mais pour une forme de décadence, c'est-à-dire de rapetissement de l'homme, pour sa médiocrisation et l'abaissement de sa valeur : à quoi devrons-*nous* avoir recours, avec nos espérances ? – À *des philosophes nouveaux*, il n'y a pas d'autre choix ; à des esprits assez forts et originaires pour imprimer un mouvement conduisant à des évaluations opposées et pour renverser les « valeurs éternelles » ; à des précurseurs, à des hommes d'avenir qui nouent dans le présent la contrainte et le nœud qui contraindront la volonté de millénaires à suivre des voies *nouvelles*. Pour enseigner à l'homme que l'avenir de l'homme est sa *volonté*, dépend d'une volonté humaine, et pour préparer de grandes entreprises pleines de risque et des tentatives globales de discipline et d'élevage dans le but de mettre ainsi un terme à cette effroyable domination de l'absurdité et du hasard qui s'est appelée jusqu'à présent « histoire » – l'absurdité du « plus grand nombre » n'en est que la forme la plus récente – : il faudra pour cela, à un moment ou à un autre, une espèce nouvelle de philosophes et d'hommes qui commandent en comparaison desquels tout ce que la terre a connu d'esprits cachés, terribles et bienveillants paraîtra pâle et rabougri. C'est l'image de tels chefs que *nous* avons devant les yeux – m'est-il permis de le dire tout haut, ô esprits libres ? Les conditions qu'il faudrait en partie créer, en partie exploiter pour les faire apparaître ; les chemins et les épreuves probables permettant à une

âme d'atteindre une hauteur et une vigueur telles qu'elle se sente *contrainte* à ces tâches ; un renversement des valeurs sous la pression et le marteau nouveaux duquel une conscience se tremperait, un cœur se ferait bronze de manière à supporter le poids d'une telle responsabilité ; la nécessité, d'autre part, de tels chefs, le danger effroyable qu'ils demeurent absents, ou qu'ils ratent et dégénèrent – tels sont *nos* soucis et *nos* sombres pensées à nous, vous le savez, ô esprits libres ? telles sont les lourdes et lointaines pensées, et les orages qui passent dans le ciel de *notre* vie. Il y a peu de douleurs aussi vives que d'avoir une fois vu, deviné, senti intimement comment un homme extraordinaire s'est égaré hors de son chemin et a dégénéré : mais qui possède cet œil d'exception qui sait voir le danger global que l'« être humain » lui-même *dégénère*, qui, comme nous, a reconnu le hasard monstrueux qui a joué son jeu jusqu'à présent, pour ce qui est de l'avenir de l'homme – un jeu auquel nulle main n'a participé, et pas même le « doigt de Dieu » ! – qui devine la fatalité que cachent la stupide ingénuité des « idées modernes » et la confiance aveugle qu'ont leur fait, plus encore toute la morale chrétienne de l'Europe : celui-là est étreint par une angoisse qui ne se compare à nulle autre, – il saisit d'un seul regard tout ce que, au moyen d'une accumulation et d'une intensification favorables de forces et de tâches, l'on pourrait *faire de l'homme à force d'élevage*, il sait, de tout le savoir de sa conscience, combien l'homme est encore loin d'avoir épuisé les plus grandes possibilités, et combien de fois déjà le type homme s'est trouvé face à des décisions mystérieuses et des voies nouvelles : – il sait mieux encore, du souvenir le plus douloureux, sur quel genre de choses pitoyables, jusqu'à présent, un être de rang suprême en cours d'évolution s'est d'ordinaire fracassé, brisé, abîmé jusqu'à en devenir pitoyable. La *dégénérescence d'ensemble de l'homme*, sombrant jusqu'à « l'homme de l'avenir » tel qu'il apparaît aujourd'hui aux balourds socialistes et aux esprits plats, – leur idéal ! – cette dégénérescence et ce rapetissement de l'homme transformé en parfait animal de troupeau (ou, comme ils le disent, en homme de la « société libre »), cette bestialisation de l'homme transformé en animal nain aux droits égaux et aux prétentions égales est *possible*, cela ne fait aucun doute ! Qui a médité cette possibilité jusqu'à son terme connaît un dégoût de plus que le reste des hommes, – et peut-être aussi une *tâche* nouvelle !……

SIXIÈME SECTION

Nous, savants

204

Au risque qu'ici aussi, le fait de moraliser s'avère être ce qu'il a toujours été – à savoir une manière intrépide de *montrer ses plaies*, si l'on en croit Balzac –, j'aimerais me risquer à contester un glissement hiérarchique inconvenant et nocif entre science et philosophie qui menace de s'installer sans que l'on s'en rende compte, et avec la meilleure conscience. Je veux dire, on doit être autorisé à débattre de cette question supérieure touchant au rang du fait de son *expérience* – expérience, me semble-t-il, signifie toujours mauvaise expérience ? – : pour ne pas *critiquer* la science comme un aveugle parle des couleurs ou comme le font les femmes et les artistes (« ah, cette méchante science ! soupire leur instinct et leur pudeur, elle *découvre* toujours le pot aux roses ! » –). La déclaration d'indépendance du scientifique, son émancipation à l'égard de la philosophie est l'une des répercussions les plus subtiles du fait et du méfait démocratiques :

l'autoglorification et l'auto-exaltation outrecuidante du savant est partout aujourd'hui en plein épanouissement et au plus fort de son printemps, – ce qui ne revient certes pas à dire que dans ce cas l'éloge de soi exhale un parfum agréable. « À bas tous les maîtres ! » – voilà ce que veut ici aussi l'instinct plébéien ; et après s'être défendue avec le plus entier succès contre la théologie, dont elle ne fut que trop longtemps la « servante », la science aspire, avec une insolence et une déraison achevées, à prescrire ses lois à la philosophie et à jouer elle-même à son tour au « maître » – que dis-je ! au *philosophe*. Ma mémoire – une mémoire d'homme de science, avec votre permission ! – regorge de naïvetés arrogantes sur le compte de la philosophie et des philosophes que j'ai entendues chez de jeunes spécialistes des sciences de la nature et de vieux médecins (pour ne rien dire des plus cultivés et des plus prétentieux de tous les savants, les philologues et les enseignants, qui sont les deux choses par profession –). C'était tantôt le spécialiste confiné dans son recoin qui se défendait instinctivement contre toutes les tâches et les aptitudes synthétiques en général ; tantôt le bourreau de travail qu'avait effleuré un parfum d'*otium* et de luxe noble dans l'économie de l'âme du philosophe et qui s'en sentait lésé et rapetissé. Tantôt c'était cette cécité aux couleurs de l'homme soucieux d'utilité qui dans la philosophie ne voit rien, sinon une série de systèmes *réfutés* et une prodigalité somptuaire qui ne « bénéficie » à personne. Tantôt c'était la peur d'une mystique camouflée et d'une rectification des limites de la connaissance qui surgissait ; tantôt le mépris pour des philosophes particuliers qui s'était généralisé arbitrairement en mépris pour la philosophie. Enfin, le plus souvent, j'ai trouvé derrière le dédain hautain de jeunes savants pour la philosophie le contre-coup néfaste exercé par un philosophe lui-même, à l'obéissance duquel on s'était soustrait dans l'ensemble, sans pour autant s'être délivré du charme de ses évaluations méprisantes au sujet d'autres philosophes : – avec pour résultat une mauvaise humeur généralisée envers toute philosophie. (C'est de cette nature que me semble être, par exemple, le contre-coup exercé par Schopenhauer sur l'Allemagne contemporaine : – avec sa fureur inintelligente envers Hegel, il est parvenu à briser, pour la dernière génération d'Allemands au complet, tout lien avec la culture allemande, culture qui, tout bien considéré, a été un sommet et une subtilité divinatoire de *sens historique* : mais sur ce point précis, Schopenhauer a été, jusqu'à la génialité, pauvre, non réceptif, non allemand.) Somme toute, de manière générale, il se pourrait bien que ce soit l'humain, trop humain, bref l'indigence de la philosophie contemporaine elle-même qui ait le plus radicalement sapé le respect pour la philosophie et ouvert la porte à l'instinct plébéien. Que l'on s'avoue donc à quel point notre monde moderne est dépourvu de toute cette classe qui est celle des Héraclite, des Platon, des

Empédocle, et quels que soient encore les noms qu'ont portés ces ermites royaux et somptueux de l'esprit ; et combien il est légitime que face à ces représentants de la philosophie que la mode porte aujourd'hui aux nues à proportion de leur nullité, – en Allemagne, par exemple, les deux lions de Berlin, l'anarchiste Eugen Dühring et l'amalgamiste Eduard von Hartmann – un brave homme de science *puisse* se sentir de nature et d'ascendance meilleures. C'est en particulier la vue de ces philosophes du mic-mac qui s'appellent « philosophes de la réalité » ou « positivistes » qui est susceptible d'introduire une dangereuse méfiance dans l'âme d'un jeune savant ambitieux : ce sont eux-mêmes au mieux des savants et des spécialistes, cela crève les yeux ! – ils sont tous, autant qu'ils sont, des vaincus *ramenés* à l'allégeance envers la science, qui ont un jour voulu *plus* d'eux-mêmes sans avoir droit à ce « plus » et à sa responsabilité – et qui représentent aujourd'hui en parole et en acte, de manière respectable, rageuse, vindicative, l'*incroyance* envers les tâches de maîtres et la domination de la philosophie. Enfin : comment pourrait-il en être autrement ? La science s'épanouit aujourd'hui et porte la bonne conscience sur le visage, tandis que ce vers quoi toute la philosophie moderne a progressivement sombré, cette ruine de philosophie d'aujourd'hui, suscite à son égard de la méfiance et de la mauvaise humeur, quand ce n'est pas du sarcasme et de la pitié. La philosophie réduite à une « théorie de la connaissance », rien de plus, en fait qu'une timide épochistique et théorie de l'abstinence : une philosophie qui ne franchit jamais ce seuil et se *refuse* soigneusement le droit d'entrer – c'est une philosophie moribonde, une fin, une agonie, quelque chose qui fait pité. Comment une telle philosophie pourrait-elle – *dominer* !

205

Les dangers qui menacent le développement du philosophe sont aujourd'hui à

vrai dire si multiples que l'on pourrait douter que ce fruit puisse encore parvenir simplement à maturation. L'ampleur et l'élévation vertigineuse des sciences a pris des proportions formidables, et également, de ce fait, la probabilité que le philosophe se fatigue déjà en apprenant ou se laisse fixer et « spécialiser » quelque part : de sorte qu'il ne parvient plus à son sommet, c'est-à-dire à son regard surplombant englobant, *descendant*. Ou bien il y parvient trop tard, lorsque le meilleur de son temps et de sa force est déjà passé ; ou bien diminué, devenu grossier, dégénéré, de sorte que son regard, son jugement de valeur dans son ensemble ne signifie plus que peu de chose. C'est précisément la subtilité de sa conscience en matière intellectuelle qui le fait hésiter et le ralentit en chemin ; il craint la séduction qui égare jusqu'à mener au dilletante, au mille-pattes, à l'insecte au mille antennes, il ne sait que trop que celui qui a perdu le respect de soi-même ne commande plus, ne *guide* plus comme homme de connaissance non plus : à moins de vouloir se transformer en grand comédien, en Cagliostro philosophique et en ensorceleur d'esprits, bref en séducteur. C'est finalement une question de goût : quand bien même ce ne serait pas une question de conscience. À quoi s'ajoute, pour redoubler encore la difficulté du philosophe, qu'il exige de lui-même un jugement, un oui ou un non, non pas sur les sciences, mais sur la vie et la valeur de la vie, – qu'il n'en vient qu'avec difficulté à croire qu'il a le droit, ou même le devoir de porter ce jugement, et qu'il ne doit se frayer son chemin vers ce droit et cette croyance qu'à partir des expériences vécues les plus vastes – peut-être les plus troublantes et les plus destructrices –, et ce, souvent, en hésitant, en doutant, en gardant le silence. De fait, la foule a longtemps confondu et méconnu le philosophe, en le prenant soit pour le scientifique et le savant idéals, soit pour l'exalté plein d'élévation religieuse, désensualisé, « démondanisé », l'ivrogne de Dieu ; et si l'on entend aujourd'hui louer quelqu'un de vivre « sagement » ou « en philosophe », cela ne signifie presque rien de plus que « prudemment et à l'écart ». La sagesse : pour le peuple, cela semble être une espèce de fuite, un moyen et une astuce pour se tirer à bon compte d'un jeu dangereux ; mais le véritable philosophe – à ce qu'il *nous* semble, mes amis ? – vit de manière « non philosophique » et « non sage », et surtout *imprudente*, et il ressent le fardeau et le devoir de cent tentatives et tentations de vie : – il *se* risque constamment, il joue *le* jeu dangereux……

206

Rapporté à un génie, c'est-à-dire à un être qui *engendre* ou qui *met au monde*, ces deux termes pris dans leur acception la plus haute et la plus étendue –, le savant, l'homme de science moyen, a toujours quelque chose de la vieille fille ; car pareil à celle-ci, il ne s'entend nullement aux deux fonctions les plus précieuses de l'être humain. De fait, on leur accorde à tous deux, aux savants et aux vieilles filles, comme à titre de compensation, la respectabilité – on souligne dans ces cas la respectabilité – et la contrainte de cet aveu suscite en outre la même contrariété. Regardons de plus près : qu'est-ce que l'homme de science ? D'abord une espèce d'homme dénué de noblesse, avec les vertus d'une espèce d'homme dénué de noblesse, c'est-à-dire qui ne domine pas, qui ne fait pas autorité et qui ne se suffit pas non plus à lui-même : c'est un bourreau de travail, il prend sa place dans le rang sans rechigner, il fait preuve d'égalité et de mesure dans ses capacités et ses besoins, il a l'instinct pour repérer ses semblables et ce dont ses semblables ont besoin, par exemple ce petit bout d'indépendance et de verte prairie sans lequel il n'y a pas de tranquillité dans le travail, cette prétention à l'honneur et à la reconnaissance intellectuelle (qui présuppose d'abord et avant tout d'être reconnu tout court, la possibilité d'être reconnu –), cet éclat solaire de la bonne renommée, ce sceau continuellement apposé sur sa valeur et son utilité, grâce auquel la *méfiance* intime, que tous les hommes dépendants et les animaux de troupeau ont au fond du cœur, doit sans cesse être surmontée. Le savant a aussi, comme de juste, les maladies et les mauvaises manières d'une espèce dénuée de noblesse : il est abondamment pourvu en envie mesquine et possède un œil de lynx pour tout ce qu'il y a de bas dans des natures à la hauteur desquelles il ne peut s'élever. Il est confiant, mais seulement comme quelqu'un qui sait se laisser aller, mais non *couler à flots* ; et face à l'homme aux flots puissants, il demeure d'autant plus froid et fermé, – son œil est alors pareil à un lac égal et rétif que ne ride plus aucun ravissement, aucune sympathie. Le pire et le plus dangereux dont soit capable un savant lui vient de l'instinct de médiocrité de son espèce : de ce jésuitisme de la médiocrité qui travaille instinctivement à l'anéantissement de l'homme d'exception et cherche à briser ou – mieux encore ! – à détendre tout arc tendu. Car détendre, avec égard, d'une main pleine de ménagement bien sûr –, *détendre* avec une pitié confiante : voilà l'authentique art du jésuitisme, qui a toujours su s'insinuer en se présentant comme religion de pitié. –

207

Quelque reconnaissance que l'on puisse montrer envers l'esprit *objectif* – et y a-t-il quelqu'un qui n'ait été une fois déjà écœuré à en mourir de tout le subjectif et de sa maudite ipsissimosité ! – il faut toutefois finir aussi par apprendre à être un peu prudent envers sa reconnaissance, et mettre un terme à l'exagération avec laquelle on célèbre depuis peu la dépossession de soi et la dépersonnalisation de l'esprit comme s'ils étaient un but en soi, une rédemption et une transfiguration : comme cela a coutume de se produire notamment au sein de l'école pessimiste, qui a aussi de bonnes raisons de son côté de décerner à la « connaissance désintéressée » les plus grands honneurs. L'homme objectif, qui ne maudit plus et ne peste plus, tels les pessimistes, le savant *idéal*, en qui l'instinct scientifique, après des milliers d'échecs complets et de demi-échecs, parvient pour une fois à éclore et à s'épanouir, est à coup sûr l'un des instruments les plus précieux qui soient : mais c'est à un plus puissant de le manier. Il n'est qu'un instrument, disons-nous : il est un *miroir*, – il n'est pas un « but en soi ». L'homme objectif est effectivement un miroir : accoutumé à s'incliner devant tout ce qui veut être connu, sans autre plaisir que celui que procure le connaître, le « refléter », – il attend que vienne quelque chose, et s'étend alors avec délicatesse de peur que même de légères empreintes et le glissement d'êtres fantomatiques n'échappent à sa surface et sa peau. Ce qui lui reste encore de « personne », lui semble fortuit, souvent arbitraire, plus souvent encore gênant : tant il est devenu lui-même le passage et le reflet de figures et d'événements étrangers. Il ne fait retour à « lui-même » qu'avec effort, souvent en se trompant ; il se prend facilement pour ce qu'il n'est pas, il se méprend à propos de ses propres besoins et est, ici seulement, dénué de finesse et négligent. Peut-être sa santé le tourmente-t-elle, ou la petitesse et l'atmosphère renfermée qu'il éprouve auprès de sa femme et ses amis, ou le manque de compagnons et de société, – il se force même à réfléchir à son tourment : en vain ! Sa pensée vagabonde déjà, en route vers un cas *plus général*, et demain, il saura tout aussi peu qu'hier ce qu'on peut faire pour l'aider. Il n'a plus de sérieux de reste pour lui-même, ni non plus de temps : il est serein *non pas* pour être épargné par la détresse, mais pour ne pas savoir toucher du doigt ni manier *sa* détresse. Sa prévenance accoutumée envers toute chose et toute expérience vécue, l'hospitalité ensoleillée et sans prévention avec laquelle il accueille ce qui vient à sa rencontre, son genre de bienveillance sans égards, d'un détachement dangereux à propos du oui et du non : hélas, il ne manque pas de cas où il doit expier ces vertus qui sont les siennes ! – et en tant

qu’homme, il ne devient que trop aisément le *caput mortuum* de ces vertus. Si l’on attend de lui de l’amour et de la haine, je veux dire de l’amour et de la haine comme les comprennent Dieu, la femme et la bête – : il fera son possible et donnera ce qu’il pourra. Mais il ne faut pas s’étonner si le résultat est modeste, – sur ce point précis, il se montre inauthentique, fragile, problématique et vermoulu. Son amour est contraint, sa haine artificielle, et elle est plutôt un *tour de force**, une petite vanité et exagération. Il n’est vraiment authentique que pour autant qu’il peut être objectif : c’est uniquement dans son totalisme serein qu’il est encore « nature » et « naturel ». Son âme de miroir éternellement occupée à se polir elle-même ne sait plus acquiescer, ne sait plus nier ; il ne commande pas ; il ne détruit pas non plus. « *Je ne méprise presque rien** » – dit-il avec Leibniz : qu’on ne laisse pas passer et ne sous-estime pas le *presque** ! Il n’est pas non plus un modèle ; il ne précède personne, et ne suit personne non plus ; il se place de manière générale trop loin pour avoir des raisons de prendre parti entre le bien et le mal. Si on l’a si longtemps confondu avec le *philosophe*, avec l’éleveur césarien et le tyran de la culture : on lui a fait bien trop d’honneur et l’on a laissé passer ce qui est essentiel en lui, – il est un instrument, une manière d’esclave, bien qu’il s’agisse à coup sûr de l’espèce d’esclave la plus sublime, mais en soi rien, – *presque rien** ! L’homme objectif est un instrument, un instrument de mesure et un chef-d’œuvre de miroiterie, précieux, qui se brise et se brouille facilement, et que l’on doit ménager et respecter ; mais il n’est pas un but, un aboutissement et un apogée, ni un homme complémentaire dans lequel se justifie le *reste* de l’existence, ni une conclusion – et moins encore un commencement, un engendre-ment et une cause première, quelque chose de ferme, de puissant, qui prenne appui sur soi-même, qui veuille être maître et seigneur : bien plutôt un moule à formes, délicat, évidé, fin, malléable qui doit commencer par attendre quelque contenu et quelque substance pour « prendre forme » en se modelant sur lui, – ordinairement un homme sans contenu ni substance, un homme « désintéressé ». Et donc un néant aussi pour les femmes, *in parenthesi*. –

208

Lorsque aujourd'hui un philosophe donne à entendre qu'il n'est pas un sceptique, – j'espère qu'on l'aura compris en entendant la description de l'esprit objectif qui vient d'être donnée ? – tout le monde éprouve des réticences ; on le considère alors avec crainte, on aimerait lui demander tant de choses, lui demander… Et même, parmi les auditeurs pusillanimes, qui sont aujourd'hui légion, on le tiendra désormais pour dangereux. Il leur semble que l'on perçoit au loin, dans ce rejet du scepticisme, quelque méchant bruit menaçant, que l'on expérimente quelque part un explosif nouveau, une dynamite de l'esprit, peut-être une nihiline russe que l'on vient de découvrir, un pessimisme *bonae voluntatis* qui ne s'en tient pas à dire non, à vouloir non, mais au contraire – pensée terrifiante ! *fait* non. Contre ce genre de « bonne volonté » – une volonté de nier réellement, activement, la vie – il n'y a pas aujourd'hui, de l'aveu général, de meilleur somnifère et tranquillisant que le scepticisme, le doux, charmant, berçant pavot du scepticisme ; et aujourd'hui, les médecins de l'époque donnent à Hamlet lui-même des prescriptions contre l'« esprit » et son grondement dans le sous-sol. « N'a-t-on pas déjà les oreilles suffisamment remplies de bruits pénibles ? dit le sceptique, se posant en ami du calme et presque en espèce d'agent de police veillant à l'ordre public : ce non souterrain est intolérable ! Allez-vous enfin vous taire, taupes pessimistes ! » C'est que le sceptique, cette créature délicate, ne s'effraie que trop aisément ; sa conscience est dressée à sursauter et à ressentir une espèce de morsure au moindre non, voire déjà à un oui résolu et ferme. Oui ! et Non ! – voilà qui heurte sa morale ; à l'inverse, il aime régaler sa vertu de noble abstinence en disant par exemple avec Montaigne : « Que sais-je ? » Ou avec Socrate : « Je sais que je ne sais rien. » Ou : « Je ne m'y risque pas, il n'y a pas pour moi de porte ouverte. » Ou : « À supposer qu'elle soit grande ouverte, à quoi bon entrer sur-le-champ ! » Ou : « À quoi servent toutes ces hypothèses précipitées ? Ne pas faire d'hypothèses du tout pourrait bien faire partie du bon goût. Vous faut-il absolument redresser ce qui est courbe ? Absolument boucher tous les trous en y fourrant quelque étoupe ? N'a-t-on pas tout son temps pour cela ? Le temps n'a-t-il pas tout son temps ? Oh, engeance diabolique, ne savez-vous donc pas *attendre* ? L'incertain aussi a ses attraits, le sphinx aussi est une Circé, Circé aussi était une philosophe. » – C'est ainsi que se console un sceptique ; et il est vrai qu'il a besoin d'un peu de consolation. Le scepticisme est en effet l'expression la plus spirituelle d'une certaine constitution physiologique multiple que l'on appelle

dans la langue courante neurasthénie et disposition maladive ; elle apparaît chaque fois que se produit un croisement décisif et brusque de races ou de classes longtemps séparées. Dans la nouvelle génération qui hérite en quelque sorte dans son sang de mesures et de valeurs différentes, tout est inquiétude, dérangement, doute, tentative ; les meilleures forces exercent un effet d'entrave, les vertus elles-mêmes s'empêchent mutuellement de croître et de devenir fortes, le corps et l'âme manquent d'équilibre, de centre de gravité et d'assurance perpendiculaire. Mais chez de tels hybrides, ce qui devient malade et dégénère le plus profondément, c'est la *volonté* : ils ne connaissent plus du tout l'indépendance de décision, le sentiment de plaisir courageux que suscite le vouloir, – ils doutent de la « liberté de la volonté » jusque dans leurs rêves. Notre Europe d'aujourd'hui, théâtre d'une tentative absurdement soudaine de mélanger radicalement les classes et *par conséquent* les races, est donc sceptique dans toutes ses hauteurs et ses profondeurs, tantôt de ce scepticisme agile qui, impatient et concupiscent, saute de branche en branche, tantôt morne comme un nuage surchargé de points d'interrogation, – et souvent dégoûtée à en mourir de sa volonté ! Paralysie de la volonté : où ne trouve-t-on pas cet infirme installé aujourd'hui ? Et souvent sur son trente et un, par surcroît ! Quelle parure séductrice ! On possède pour cette maladie les plus beaux vêtements d'apparat et de mensonge ; et par exemple la plupart des choses qu'on expose dans les vitrines en les présentant comme « objectivité », « scientificité », « pur connaître dénué de volonté » ne sont que scepticisme et paralysie de la volonté endimanchés, – je réponds de ce diagnostic de la maladie européenne. – La maladie de la volonté touche l'Europe de manière inégale : elle se montre la plus accusée et la plus multiple là où la culture est déjà chez elle depuis le plus longtemps, elle se dissipe dans la mesure où le barbare, flottant dans le vêtement de la formation intellectuelle occidentale, réclame encore – ou de nouveau – son droit. C'est en conséquence dans la France d'aujourd'hui que la volonté est le plus sérieusement atteinte, ce qui est aussi facile à déduire qu'à toucher du doigt ; et la France, qui a toujours su avec une habileté de virtuose retourner en attraits et en séductions jusqu'aux tours les plus funestes de son esprit montre aujourd'hui avec éclat, en tant qu'école et vitrine de tous les ensorcellements du scepticisme, sa prédominance culturelle sur l'Europe. La force de vouloir, et bien de vouloir d'une volonté longue, est déjà un peu plus forte en Allemagne, et plus forte encore dans le nord de l'Allemagne que dans le Centre ; considérablement plus forte en Angleterre, en Espagne et en Corse, associée là au flegme, ici aux crânes opiniâtres, – pour ne rien dire de l'Italie, qui est trop jeune pour savoir déjà ce qu'elle voudrait, et doit d'abord prouver qu'elle peut vouloir –, mais c'est dans ce formidable empire intermédiaire où l'Europe reflue

en quelque sorte vers l'Asie, la Russie, qu'elle est le plus extraordinairement forte et le plus stupéfiante. La force de vouloir y est depuis longtemps capitalisée et emmagasinée, la volonté y attend – hésitant à prendre la forme de la volonté de négation ou d'acquiescement –, menaçante, de se libérer, pour emprunter aux physiciens d'aujourd'hui leur terme de prédilection. Il se pourrait bien qu'il faille plus que de simples guerres aux Indes et des situations confuses en Asie pour débarrasser l'Europe de son pire danger, qu'il faille plutôt des bouleversements internes, l'éclatement de l'empire en petites structures et avant tout l'introduction de l'absurdité parlementaire, en y incluant l'obligation faite à tout un chacun de lire son journal au petit déjeuner. Je ne dis pas cela parce que je le souhaite : c'est plutôt l'opposé qui me tiendrait à cœur, – je veux dire un accroissement tel du caractère menaçant de la Russie que l'Europe doive de toute nécessité se résoudre à devenir tout aussi menaçante, à savoir, à *acquérir une volonté une* au moyen d'une nouvelle caste dominant l'Europe, une volonté longue, terrible, propre qui sache se fixer des buts à des millénaires de distance : – pour mettre enfin un terme à la comédie qui traîne en longueur de sa fragmentation en petits États et de sa multiplication de volontés, tant dynastique que démocratique. Le temps de la petite politique est passé : le prochain siècle apporte déjà la lutte pour la domination de la terre, – la *contrainte* d'en venir à la grande politique.

209

Dans quelle mesure la nouvelle époque guerrière dans laquelle nous venons visiblement d'entrer, nous Européens, pourrait sans doute être également propice au développement d'une espèce de scepticisme différente et plus forte, c'est là un sujet sur lequel je ne voudrais m'exprimer pour l'heure qu'à travers un discours imagé que les amis de l'histoire allemande comprendront d'emblée. Ce

personnage sans scrupules, qui s'enflammait pour les beaux grenadiers à la stature imposante, et qui, comme roi de Prusse, donna naissance à un génie militaire et sceptique – et de la sorte, au fond, à ce type nouveau d'Allemand qui vient juste d'accéder au triomphe –, le personnage problématique et dément qui fut le père de Frédéric le Grand, eut lui-même, sur un unique point, le coup de patte et la griffe heureuse du génie : il sut de quoi l'Allemagne manquait à l'époque, et combien ce manque était cent fois plus angoissant et urgent à combler que, par exemple, le manque de formation intellectuelle et de formes dans la vie sociale, – son aversion à l'égard du jeune Frédéric venait de la peur suscitée par un profond instinct. *On manquait d'hommes* ; et il soupçonnait avec le dépit le plus amer son propre fils de n'être pas assez homme. En quoi il se trompait : mais qui, à sa place, ne se serait trompé ? Il voyait son fils tombé dans l'athéisme, dans l'*esprit**, dans la vie insouciante et adonnée à la jouissance des Français spirituels : – il voyait à l'arrière-plan la grande suceuse de sang, l'araignée scepticisme, il soupçonnait la détresse incurable d'un cœur qui n'est plus assez dur pour le mal ni pour le bien, d'une volonté brisée qui ne commande plus, ne *sait* plus commander. Mais pendant ce temps poussait en son fils cette espèce nouvelle de scepticisme, plus dangereuse et plus dure – qui sait *jusqu'à quel point* elle fut justement favorisée par la haine paternelle et par la mélancolie de glace d'une volonté forgée dans la solitude ? – Le scepticisme de la virilité téméraire, qui est si proche parent du génie pour la guerre et la conquête et pénétra pour la première fois en Allemagne dans la figure du grand Frédéric. Ce scepticisme méprise et néanmoins accapare ; il mine et s'approprie ; il ne croit pas, mais cela ne le conduit pas à s'égarer ; il donne à l'esprit une liberté dangereuse, mais tient son cœur en bride d'une main de fer ; c'est la forme *allemande* du scepticisme, laquelle, sous forme de frédéricisme prolongé et porté à son degré le plus spirituel, a pour longtemps assujetti l'Europe à l'esprit allemand et à sa méfiance critique et historique. Du fait du caractère viril, de la force et de l'opiniâtreté indomptables des grands philologues et critiques historiques allemands (qui, à les bien considérer, sont également autant d'artistes de la destruction et de la désagrégation) se fixa progressivement, et ce en dépit de tout le romantisme en musique et en philosophie, un concept *nouveau* de l'esprit allemand dans lequel le penchant au scepticisme viril se dégagea comme un trait saillant : en prenant pour forme, par exemple, l'intrépidité du regard, le courage et la dureté de la main qui dissèque, la volonté opiniâtre de se lancer dans de dangereuses explorations, dans les expéditions polaires les plus spirituelles, sous des cieux désolés et dangereux. Il y a sans doute de bonnes raisons pour que les humanitaires superficiels à sang chaud se signent justement à la vue de cet esprit : *cet esprit fataliste, ironique, méphistophélique**, comme

l'appelle Michelet, non sans un frisson. Mais si l'on veut éprouver à quel point cette peur face à l'« homme » présent au fond de cet esprit allemand qui réveilla l'Europe de son « sommeil dogmatique », constitue une distinction, on peut se remettre en mémoire le concept ancien que celui-ci dut surmonter, – et se rappeler qu'il n'y a pas si longtemps encore, une femme faite homme se permit, avec une présomption effrénée, d'oser recommander les Allemands à la sympathie de l'Europe en les présentant comme des balourds placides, ayant le cœur sur la main, faibles de volonté et poètes. Sachons enfin saisir avec toute la profondeur requise la stupéfaction de Napoléon lorsqu'il eut l'occasion de rencontrer Goethe : elle révèle ce que l'on avait entendu des siècles durant par « esprit allemand ». « *Voilà un homme* * *!* » – cela voulait dire : « C'est bel et bien un *homme* ! Et moi qui m'attendais à ne trouver qu'un Allemand ! » –

210

À supposer donc que dans le portrait des philosophes de l'avenir, quelque trait laisse deviner qu'ils pourraient bien, de toute nécessité, être des sceptiques au sens qui vient d'être suggéré, cela ne caractériserait encore qu'un quelque chose en eux – et *non pas* eux-mêmes. Ils auraient le droit, avec une égale légitimité, de se faire appeler des critiques ; et à coup sûr ils seront des hommes qui se livrent à des expérimentations. À travers le nom dont je me risque à les baptiser, j'ai déjà souligné expressément cet art de la tentative et le plaisir pris à ces tentatives : fût-ce en raison du fait que, critiques dans leur chair et dans leur âme, ils aiment se servir de l'expérimentation en un sens nouveau, peut-être plus étendu, peut-être plus dangereux ? Leur faut-il, dans leur passion de connaissance, pousser leurs tentatives téméraires et douloureuses plus loin que ne peut l'approuver le goût sentimental et amolli d'un siècle démocratique ? – Cela ne fait aucun doute : ces hommes qui arrivent ne pourront pas le moins du

monde se passer des qualités sérieuses et pour le moins inquiétantes qui distinguent le critique du sceptique, je veux dire la sûreté des critères de valeur, le recours conscient à une unité de méthode, le courage plein d'astuce, l'aptitude à rester isolé et à répondre de soi ; ils reconnaissent même en eux un *plaisir* à nier et à disséquer et une certaine cruauté avisée qui sait manier le scalpel avec sûreté et subtilité, même quand le cœur saigne. Ils seront *plus durs* (et peut-être pas toujours uniquement envers eux-mêmes) que ne le souhaiteraient les humanitaires, ils ne s'amouracheront pas de la « vérité » pour qu'elle leur « fasse plaisir » ou les « élève » et les « enthousiasme » : – ils ne seront au contraire guère portés à croire que la *vérité* soit de nature à apporter de tels divertissements. Ils souriront, ces esprits rigoureux, en entendant quelqu'un dire devant eux « cette pensée m'élève : comment se pourrait-il qu'elle ne soit pas vraie ? ». Ou : « Cette œuvre me ravit : comment se pourrait-il qu'elle ne soit pas belle ? » Ou : « Cet artiste me grandit : comment pourrait-il ne pas être grand ? » – Peut-être ne seront-ils pas simplement portés à sourire, mais éprouveront-ils encore un authentique écœurement pour tout ce qui est de la sorte exalté, idéaliste, féminin, hermaphrodite, et qui saurait les suivre jusque dans les réduits secrets de leur cœur aurait peine à y trouver l'intention de réconcilier les « sentiments chrétiens » avec le « goût antique » voire avec le « parlementarisme moderne » (esprit de réconciliation que l'on rencontrera, en notre siècle incertain et par conséquent très enclin à la réconciliation, jusque chez les philosophes). La discipline critique, et toute habitude conduisant à la propreté et à la rigueur dans les choses de l'esprit, ces philosophes de l'avenir ne se contenteront pas de les exiger d'eux-mêmes : ils pourraient les faire admirer comme leur genre à eux de joyaux, – et malgré tout, ils ne voudront pas pour autant qu'on les qualifie simplement de critiques. À leurs yeux, ce n'est pas infliger un mince outrage à la philosophie que de décréter, comme on le fait si volontiers aujourd'hui : « La philosophie est de la critique et une science critique – et absolument rien d'autre ! » Cette évaluation de la philosophie peut bien bénéficier des acclamations de tous les positivistes de France et d'Allemagne (– et peut-être même eût-elle flatté le cœur et le goût de *Kant* : qu'on se rappelle les titres de ses œuvres maîtresses –) : nos philosophes nouveaux n'en diront pas moins : les critiques sont des instruments du philosophe et pour cette raison précise, du fait qu'ils sont instruments, à mille lieux encore d'être eux-mêmes philosophes ! Même le grand Chinois de Königsberg ne fut qu'un grand critique. –

211

J’insiste pour que l’on cesse enfin de confondre les ouvriers de la philosophie et les hommes de science en général avec les philosophes, – pour que sur ce point précis, on donne avec rigueur « à chacun ce qui est à lui » et non pas trop aux uns et bien trop peu aux autres. Il est peut-être nécessaire à l’éducation du véritable philosophe qu’il ait lui-même parcouru une fois tous les degrés auxquels s’arrêtent, – *doivent nécessairement* s’arrêter ses serviteurs, les ouvriers scientifiques de la philosophie ; il lui faut peut-être avoir été lui-même critique, sceptique, dogmatique, historien et en outre poète, collectionneur, voyageur, devi-neur d’énigmes, moraliste, prophète, « esprit libre », et presque toute chose pour balayer le spectre des valeurs et des sentiments de valeur humains et pour *pouvoir* regarder avec toutes sortes d’yeux et de conscience, d’en haut en direction des horizons lointains, depuis les profondeurs en direction de toute hauteur, depuis son recoin en direction de toutes les étendues. Mais toutes ces choses ne sont que des conditions préparatoires à sa tâche : cette tâche elle-même veut quelque chose d’autre, – elle exige qu’il *crée des valeurs*. Ces ouvriers philosophiques répondant au noble modèle de Kant et de Hegel ont à établir et réduire en formules tous les grands faits relatifs aux évaluations – c’est-à-dire aux *fixations* de valeurs, aux créations de valeurs opérées autrefois, qui en sont venues à dominer et ont été appelées pour quelque temps « vérités » –, que ce soit dans le domaine du *logique*, ou du *politique* (du moral), ou de l’*artistique*. Il incombe à ces chercheurs de permettre d’embrasser du regard, d’embrasser par la pensée, de saisir, de manipuler tout ce qui s’est produit et a été apprécié jusqu’à présent, d’abréger tout ce qui est long, jusqu’au « temps » lui-même, et de *se rendre maîtres* de tout le passé : tâche formidable et prodigieuse au service de laquelle tout orgueil subtil, toute volonté opiniâtre pourra à coup sûr trouver de quoi se satisfaire. *Mais les philosophes véritables sont des hommes qui commandent et qui légifèrent* : ils disent « il en *sera* ainsi ! », ils déterminent en premier lieu le vers où ? et le pour quoi faire ? de l’homme et disposent à cette occasion du travail préparatoire de tous les ouvriers philosophiques, de tous ceux qui se sont rendus maîtres du passé, – ils tendent une main créatrice pour s’emparer de l’avenir et tout ce qui est et fut devient pour eux, ce faisant, moyen, instrument, marteau. Leur « connaître » est un *créer*, leur créer est un légiférer, leur volonté de vérité est – *volonté de puissance*. – Existe-t-il de tels philosophes aujourd’hui ? A-t-il déjà existé de tels philosophes ? Ne *faut*-il pas *nécessairement* qu’existent de tels philosophes ?

……

212

J’ai de plus en plus le sentiment que le philosophe, pour être *nécessairement* un homme du demain et de l’après-demain, s’est toujours trouvé et *devait* se trouver en contradiction avec son aujourd’hui : son ennemi fut à tout coup l’idéal de l’aujourd’hui. Jusqu’à présent, tous ces extraordinaires promoteurs de l’homme que l’on appelle des philosophes et qui se sentent eux-mêmes rarement amis de la sagesse, mais plutôt bouffons déplaisants et points d’interrogation dangereux –, ont trouvé leur tâche, leur dure tâche, non voulue, inéluctable, mais finalement la grandeur de leur tâche dans le fait d’être la mauvaise conscience de leur temps. En soumettant précisément les *vertus de leur temps* à la vivisection et en leur plaçant le scalpel sur la poitrine, ils trahirent ce qui était leur propre secret : découvrir une *nouvelle* grandeur de l’homme, un chemin nouveau, jamais foulé, menant à l’accroissement de sa grandeur. À chaque fois, ils dévoilèrent combien d’hypocrisie, de commodité paresseuse, de laisser-aller et d’avachissement, combien de mensonge se dissimulait sous le type que la moralité de leur temps vénérait le plus, combien de vertu avait *fait son temps* ; chaque fois, ils dirent : « Il nous faut aller par là, nous en aller tout là-bas, là où *vous* êtes aujourd’hui le moins chez vous. » Face à un monde d’« idées modernes » qui aimerait bannir chacun dans son recoin et sa « spécialité », un philosophe, si d’aventure il pouvait y avoir des philosophes aujourd’hui, serait contraint de placer la grandeur de l’homme, le concept de « grandeur » justement dans son ampleur et sa diversité, dans sa totalité unifiant la multiplicité : il déterminerait même la valeur et le rang à partir de la multiplicité et de la diversité des choses qu’un homme pourrait supporter et dont il pourrait se charger, du point *jusqu’auquel* il pourrait étendre sa responsabilité. Aujourd’hui

le goût de l'époque et la vertu de l'époque affaiblissent et amenuisent la volonté, rien n'est aussi rigoureusement actuel que la faiblesse de la volonté : dans l'idéal du philosophe, ce sont donc précisément la vigueur de la volonté, la dureté et l'aptitude aux décisions à long terme qui doivent être comprises dans le concept de « grandeur » ; de manière tout aussi légitime que la doctrine inverse et l'idéal d'une humanité niaise, renonçante, soumise, altruiste étaient conformes à une époque inverse, qui, à l'instar du seizième siècle, souffrait de son énergie de volonté accumulée et des flots et raz de marée d'égoïsme les plus déchaînés. À l'époque de Socrate, parmi des hommes dont l'instinct à tous était fatigué, parmi les vieux Athéniens conservateurs qui se laissaient aller – « au bonheur » selon leurs dires, au plaisir selon leurs actes – tout en conservant en permanence aux lèvres les vieilles paroles pleines de faste auxquelles leur vie ne leur donnait plus droit depuis longtemps, c'était peut-être l'*ironie* qui était requise pour accéder à la grandeur d'âme, cette méchante assurance socratique de vieux médecin et de vieux plébéien qui incisait impitoyablement sa propre chair, comme la chair et le cœur du « noble », en lançant un coup d'œil qui disait de manière suffisamment intelligible : « Ne jouez pas la comédie avec moi ! Sur ce point – nous sommes égaux ! » À l'inverse, aujourd'hui où, en Europe, seul l'animal de troupeau accède aux honneurs et décerne les honneurs, où l'« égalité des droits » pourrait fort aisément se renverser en égalité dans l'injustice : je veux dire en guerre de tous contre tout ce qui est rare, étranger, privilégié, contre l'homme supérieur, l'âme supérieure, le devoir supérieur, la responsabilité supérieure, la plénitude de puissance créatrice et la souveraineté – aujourd'hui, c'est le fait d'être noble, de vouloir être à part, de pouvoir être autre, de rester seul et de devoir vivre en ne dépendant que de soi-même qu'implique le concept de « grandeur » ; et le philosophe révélera un pan de son propre idéal en posant ceci : « Celui-là sera le plus grand, qui sait être le plus solitaire, le plus caché, le plus divergent, l'homme par-delà bien et mal, le maître et seigneur de ses vertus, le richissime en volonté ; voilà précisément ce qui doit s'appeler *grandeur* : pouvoir être aussi multiple que total, aussi vaste que plein. » Et pour le demander une fois encore : la grandeur est-elle aujourd'hui – *possible* ?

213

Ce qu'est un philosophe, cela s'apprend mal parce que cela ne peut pas s'enseigner : on doit le « savoir », d'expérience, – ou bien on doit avoir l'orgueil de *ne pas* le savoir. Mais le fait que tout un chacun parle aujourd'hui de choses dont il ne *peut* pas avoir l'expérience se vérifie au suprême degré et sous la pire forme quand il est question du philosophe et des états philosophiques : – rarissimes sont ceux qui le connaissent, qui sont en droit de le connaître, et toutes les opinions populaires à son sujet sont fausses. C'est ainsi par exemple que cette coexistence authentiquement philosophique d'une spiritualité audacieuse et exubérante dont l'allure obéit au *presto*, et d'une rigueur et nécessité dialectiques qui ne commettent pas le moindre faux pas, est inconnue de la plupart des penseurs et des savants, étant étrangère à leur expérience, et donc, au cas où quelqu'un en parlerait devant eux, objet d'incrédulité. Ils se représentent toute nécessité sous la forme d'une détresse, sous la forme d'un pénible il-faut-s'exécuter et on-y-est-contraint ; et ils tiennent la pensée elle-même pour quelque chose de lent, d'hésitant, presque pour une corvée, et assez souvent pour une chose « qui mérite bien la *sueur* des nobles » – mais pas le moins du monde pour quelque chose de léger, de divin et d'étroitement apparenté à la danse, à l'exubérance ! « Penser » et « prendre une chose au sérieux », la « prendre dans toute sa gravité » – voilà qui chez eux s'implique mutuellement : c'est la seule expérience qu'ils en aient –. Il se peut que les artistes aient déjà un flair plus subtil sur ce point : eux qui ne savent que trop que c'est justement lorsqu'ils ne font plus rien de manière « arbitraire » mais tout de manière nécessaire que leur sentiment de liberté, de subtilité, de puissance souveraine, le sentiment de fixer, de disposer, de donner forme en créateurs atteint son apogée, – bref, que nécessité et « liberté de la volonté » ne font alors plus qu'un en eux. Il y a en fin de compte une hiérarchie des états de l'âme à laquelle s'accorde la hiérarchie des problèmes ; et les problèmes suprêmes repoussent sans merci quiconque se risque à s'en approcher sans être prédestiné par la hauteur et la puissance de sa spiritualité à en trouver la solution. À quoi cela peut-il bien mener, que de souples esprits qui se mêlent de tout et de braves et raides mécaniciens et empiristes, avec leur ambition plébéienne, s'efforcent, comme cela se produit si souvent aujourd'hui, de pénétrer jusque dans leur intimité, au sein de cette « cour des cours » ! Jamais des pieds grossiers ne seront autorisés à fouler de tels tapis : la loi originaire des choses y a pourvu ; les portes demeurent closes pour ces importuns, quand bien même ils s'y cognent et s'y

fracassent la tête ! L’accès à tout monde élevé relève nécessairement de la naissance ; pour parler plus clairement : il faut avoir été *élevé* pour lui ; avoir droit à la philosophie – en prenant ce terme dans son acception élevée – on ne le doit qu’à son ascendance, ce sont les ancêtres, le « sang », qui décident également de ce point. Un grand nombre de générations doit avoir travaillé de manière préparatoire à l’apparition du philosophe ; chacune de ses vertus doit, à titre individuel, avoir été acquise, cultivée, transmise en héritage, incorporée, et pas uniquement l’allure et le cours audacieux, légers, délicats de ses pensées, mais avant tout la disposition aux grandes responsabilités, l’élévation des regards qui dominent et surplombent, le sentiment d’être à l’écart de la foule et de ses devoirs et vertus, la protection et la défense bienveillantes de ce qui n’est pas compris et se voit calomnié, qu’il s’agisse de Dieu, qu’il s’agisse du diable, le plaisir et la pratique de la grande justice, l’art de commander, l’ampleur de la volonté, l’œil lent qui admire rarement, se tourne rarement vers le haut, aime rarement…

SEPTIÈME SECTION

Nos vertus

214

Nos vertus ? – Il est probable que nous aussi, nous avons encore nos vertus, bien que ce ne soient plus, comme de juste, ces vertus ingénues et carrées qui nous font tenir nos grands-parents en honneur, mais aussi un peu à distance. Nous, Européens d'après-demain, nous, premiers-nés du vingtième siècle, – avec toute notre dangereuse curiosité, notre multiplicité et notre art du déguisement, notre cruauté mûrie et comme adoucie dans l'esprit et les sens, – on peut présumer que, si nous devons avoir des vertus, nous n'aurons que celles qui ont appris à s'accorder au mieux à nos penchants les plus secrets et les plus intimes, à nos désirs les plus ardents : très bien, partons donc à leur recherche dans nos labyrinthes ! – là où, comme on le sait, tant de choses s'égarent, tant de choses se perdent complètement. Et y a-t-il chose plus belle que de partir à la *recherche* de ses propres vertus ? N'est-ce pas déjà presque synonyme de : *croire* à sa vertu

propre ? Mais ce « croire à sa vertu » – n'est-ce pas au fond la même chose que ce que l'on appelait jadis sa « bonne conscience », cette vénérable et longue queue de rat conceptuelle que nos grands-parents s'accrochaient derrière la tête, et assez souvent aussi derrière l'intellect ? Bien que pour le reste nous ne nous croyions guère vieux jeu et respectables à la manière des grands-pères, nous n'en demeurons pas moins sur un point les dignes petits enfants de ces aïeux, nous les derniers Européens à bonne conscience : nous aussi, nous portons encore leur queue de rat. – Hélas ! Si vous saviez comme cela – changera vite, très vite désormais !……

215

De même que deux soleils déterminent parfois, au royaume des étoiles, la trajectoire d'une unique planète, de même que dans certains cas, des soleils de couleur différente illuminent une unique planète, tantôt d'une lumière rouge, tantôt d'une lumière verte, puis la frappent de nouveau simultanément et l'inondent de lueurs multicolores : de même, nous, hommes modernes, nous sommes, en vertu de la mécanique compliquée de notre « ciel étoilé » – déterminés par des morales *différentes* ; nos actions brillent alternativement de couleurs différentes, elles sont rarement univoques, – et il ne manque pas de cas où nous accomplissons des actions *multicolores*.

216

Aimer ses ennemis ? Je crois que c'est une leçon que l'on a bien apprise : c'est une chose qui se produit aujourd'hui de mille manières, petites et grandes ; parfois même se produit ce qui est plus élevé et plus sublime – nous apprenons à *mépriser* tout en aimant, et ce précisément quand nous aimons le plus : – mais tout cela de manière inconsciente, sans bruit, sans faste, avec cette pudeur et cette dissimulation de la bonté qui interdit à notre bouche la parole solennelle et la formule de vertu. La morale comme pose – heurte aujourd'hui notre goût. Cela aussi est un progrès : tout comme nos pères accomplirent un progrès lorsque la religion comme pose finit par heurter leur goût, en y incluant l'hostilité et l'aigreur voltairienne à l'égard de la religion (et tout ce qui faisait partie jadis de la pantomime d'esprit libre). C'est la musique de notre conscience, la danse de notre esprit, auxquelles ne sauraient s'accorder nulle litanie puritaine, nul prêchi-prêcha moral et nulle vertu de bien-pensant.

217

Prenons garde à ceux qui accordent une grande valeur au fait qu'on leur prête de la délicatesse et de la finesse morales en matière de discernement moral ! Ils ne nous pardonneront jamais de s'être une fois trompés devant nous (ou plus encore *sur* nous), – il est inévitable qu'ils se fassent d'instinct nos diffamateurs et nos détracteurs, même s'ils restent nos « amis ». – Heureux les oublieux : car ils viendront aussi « à bout » de leurs bêtises.

218

Les psychologues de France – mais y a-t-il encore aujourd'hui des psychologues ailleurs ? – n'en ont toujours pas fini de savourer à fond le plaisir aigre et multiforme qu'ils prennent à la *bêtise bourgeoise**, un peu comme si…… bref, ils trahissent quelque chose ce faisant. Flaubert, par exemple, le bon bourgeois de Rouen, finit par ne plus rien voir, entendre et goûter d'autre : ce fut sa manière de se torturer lui-même et son genre de cruauté raffinée. Je recommande à présent, pour introduire un peu de variété – car cela devient lassant –, un autre sujet de ravissement : à savoir la rouerie inconsciente dont font preuve tous les bons esprits épais et braves de la médiocrité à l'égard des esprits supérieurs et de leurs tâches, cette rouerie subtile, retorse, jésuitique, mille fois plus fine que l'entendement et le goût de cette classe de médiocres à ses meilleurs moments – et même que l'entendement de ses victimes – : preuve supplémentaire du fait que, de tous les genres d'intelligence découverts jusqu'à présent, c'est l'« instinct » qui est le plus intelligent. Bref, étudiez, vous autres psychologues, la philosophie de la « règle » aux prises avec l'« exception » : vous aurez là un spectacle digne des dieux et de la méchanceté divine ! Ou, plus clairement encore : pratiquez la vivisection sur l'« homme bon », sur l'« *homo bonae voluntatis* »…… sur *vous-mêmes* !

219

Le jugement moral et la condamnation morale sont la vengeance de prédilection des limités de l'esprit envers ceux qui le sont moins, également une espèce de dédommagement pour avoir été négligés par la nature, et finalement une occasion d'acquérir de l'esprit et de *se faire* subtils : – la méchanceté donne

de l’esprit. Au fond de leur cœur, ils éprouvent du réconfort à voir qu’il existe une norme face à laquelle même ceux qui regorgent de biens et de privilèges de l’esprit sont leurs égaux : – ils se battent pour l’« égalité de tous devant Dieu » et pour ce, ont presque déjà *besoin* de croire en Dieu. C’est parmi eux que se trouvent les adversaires les plus virulents de l’athéisme. Quiconque leur dirait « une haute spiritualité est sans commune mesure avec toute la bonté et la respectabilité d’un homme simplement moral » les mettrait en fureur : – je me garderai bien de le faire. Je préfère nettement les flatter en avançant ce principe qu’une haute spiritualité n’existe elle-même que comme rejeton ultime de qualités morales ; qu’elle est une synthèse de tous les états qu’on n’attribue aux hommes « simplement moraux » qu’une fois qu’ils ont été acquis un à un, au moyen d’une longue discipline et d’un long exercice, peut-être à travers des chaînes entières de générations ; que la haute spiritualité est très précisément la spiritualisation de la justice et de cette rigueur obligeante qui se sait chargée de maintenir l’*ordre hiérarchique* dans le monde, parmi les choses elles-mêmes – et non pas seulement parmi les hommes.

220

S’agissant de l’éloge, si populaire aujourd’hui, de l’« homme désintéressé », on doit prendre conscience, ce qui ne va peut-être pas sans quelque danger, de *ce qui* suscite l’intérêt du peuple, et de ce que sont, de manière générale, les choses dont se soucie fondamentalement et profondément l’homme du commun : y compris les hommes cultivés, même les savants, et, si l’on en croit les apparences, les philosophes aussi, à peu de chose près. Il en ressortira ce fait que la plupart des choses qui intéressent et attirent les goûts raffinés et assez difficiles, et toute nature supérieure, semblent totalement « dénuées d’intérêt » à l’homme moyen : – s’il note malgré tout un attachement à celles-ci, il le qualifie

de « *désintéressé** » et se demande avec stupéfaction comment il est bien possible d'agir de manière « désintéressée ». Il y a eu des philosophes qui ont su prêter en outre à cette stupéfaction populaire une expression pleine de séduction, transcendante et mystique (– peut-être parce qu'ils ne connaissaient pas d'expérience la nature supérieure ?) – au lieu de poser cette vérité nue et fort simple que l'action « désintéressée » est une action *très* intéressante et intéressée, à supposer…… « Et l'amour ? » – Comment ! Même une action dictée par l'amour doit être « non égoïste » ? Mais, balourds que vous êtes – ! « Et l'éloge de celui qui se sacrifie ? » – Mais quiconque a vraiment offert des sacrifices sait bien qu'il voulait et qu'il a reçu quelque chose en retour, – échangeant peut-être une part de lui-même contre une part de lui-même –, qu'il a peut-être abandonné ici pour recevoir plus là-bas, et de manière générale pour être plus et en tout cas se sentir « plus ». Mais c'est là un empire de questions et de réponses où n'aime pas séjourner un esprit au goût quelque peu difficile : tant la vérité a déjà besoin ici d'étouffer un bâillement quand elle doit répondre. En fin de compte, elle est femme : on ne doit pas lui faire violence.

221

Il m'arrive, disait un pédant moraliste et tatillon, d'honorer et de distinguer un homme dénué d'intérêt égoïste : non pas toutefois parce qu'il est dénué d'intérêt égoïste, mais parce qu'il me semble avoir le droit de servir les intérêts de quelqu'un d'autre à ses dépens. Le tout est toujours de savoir qui *il* est et qui est *ce dernier*. Chez un homme qui par exemple, serait destiné à commander et fait pour commander, la négation de soi et l'effacement modeste ne seraient pas une vertu mais le gaspillage d'une vertu : c'est ainsi que je vois les choses. Toute morale non égoïste qui se tient pour inconditionnée et s'adresse à tout un chacun ne pèche pas seulement contre le goût : elle est une incitation aux péchés

d’omission, une séduction *de plus* cachée sous le masque de la philanthropie – et pour être précis, une séduction trompeuse et une atteinte envers les hommes supérieurs, plus rares, privilégiés. Il faut contraindre les morales à s’incliner avant tout devant la *hiérarchie*, il faut leur enfoncer leur présomption en travers de la conscience, – jusqu’à ce qu’elles finissent de manière unanime par comprendre clairement qu’il est *immoral* de dire : « ce qui est bon pour l’un est juste pour l’autre ». – Et pour ce qui est de mon pédant moraliste et *bonhomme* : méritait-il vraiment que l’on se moque de lui lorsqu’il rappelait ainsi les morales à la moralité ? Mais il ne faut pas avoir trop raison si l’on veut avoir les rieurs de *son* côté ; le bon goût veut même qu’on ait un petit peu tort.

222

Là où l’on prêche la compassion aujourd’hui – et, si l’on écoute bien, on ne prêche plus aucune autre religion à présent – le psychologue devrait ouvrir les oreilles : à travers toute la vanité, à travers tout le vacarme propre à ces prédicateurs (comme à tous les prédicateurs), il percevra un son rauque, geignard, authentique, de *mépris de soi*. Ce dernier est un élément de l’assombrissement et de l’enlaidissement de l’Europe qui se développe désormais depuis un siècle (et dont une lettre songeuse de Galiani à Mme d’Épinay consigne déjà les premiers symptômes) : *à moins qu’il n’en soit la cause* ! L’homme des « idées modernes », ce singe orgueilleux, est furieusement mécontent de lui-même : c’est un point établi. Il souffre : et sa vanité veut qu’il ne fasse que « partager la souffrance », que « compatir »……

223

L’hybride européen – un plébéien à la laideur relativement supportable, tout bien considéré – a tout bonnement besoin d’un costume : il a besoin de l’histoire comme magasin de costumes. Il remarque certes à cette occasion qu’aucun ne lui va correctement, – il en change et en rechange. Que l’on considère le dix-neuvième siècle sous l’angle de ces brusques prédilections et des variations propres à ces mascarades de style ; et également des moments de désespoir suscités par le fait que « rien ne nous va » –. Inutile de paraître en costume romantique ou classique ou chrétien ou florentin ou baroque ou « national » *in moribus et artibus* : cela « n’habille pas » ! Mais l’« esprit », en particulier l’« esprit historique » sait trouver son avantage même à ce désespoir : sans cesse, on expérimente, on enfile, on enlève, on emballe, et surtout on *étudie* un nouveau pan de passé reculé et de pays étranger : – nous sommes la première époque experte sur le chapitre des « costumes », je veux dire des morales, des articles de foi, des goûts artistiques et des religions, préparée comme ne le fut nulle autre époque au carnaval de grand style, à l’hilarité et à l’exubérance du mardi gras de l’esprit, au sommet transcendantal de la suprême absurdité et de l’art aristopha-nesque de tourner le monde en ridicule. Peut-être est-ce précisément là que nous découvrons notre domaine d’*invention*, ce domaine où même nous, nous pouvons encore être originaux, par exemple comme paro-distes de l’histoire universelle et bouffons singeant Dieu, – peut-être est-ce que, même si rien d’autre, dans ce qui se fait aujourd’hui, n’a d’avenir, notre *rire*, lui, a encore de l’avenir !

224

Le *sens historique* (ou la capacité à deviner rapidement la hiérarchie d'évaluations selon laquelle ont vécu un peuple, une société, un homme, l'« instinct divinatoire » saisissant les relations entre ces évaluations, le rapport entre l'autorité des valeurs et l'autorité des forces en exercice) : ce sens historique que nous, Européens, revendiquons comme notre spécificité, nous a été donné à la suite de la *demi-barbarie* ensorcelante et démente dans laquelle le brassage démocratique des classes et des races a précipité l'Europe, – seul le dix-neuvième siècle connaît ce sens, son sixième sens. Le passé de toute forme et de tout mode de vie de cultures qui auparavant étaient strictement juxtaposées, rangées les unes au-dessus des autres, déferle en nous, « âmes modernes », du fait de ce mélange, nos instincts se précipitent désormais en tous sens pour rétrograder, nous sommes nous-mêmes une espèce de chaos – : finalement, comme on l'a dit, « l'esprit » sait y trouver son avantage. Notre demi-barbarie de corps et de désir nous livre des accès secrets à toute chose, comme nulle époque noble n'en posséda, et surtout l'accès au labyrinthe des cultures inachevées et à toute demi-barbarie ayant jamais existé sur terre ; et comme précisément la partie la plus considérable de la culture humaine a été jusqu'à présent de la demi-barbarie, le « sens historique » signifie à peu de choses près le sens et l'instinct de toute chose, le goût et la langue appréciant toute chose : ce qui indique d'emblée qu'il est un sens *non noble*. Nous apprécions de nouveau Homère, par exemple : peut-être est-ce là notre avantage le plus heureux que d'exceller à sentir Homère, que les hommes d'une culture noble (par exemple les Français du dix-septième siècle, comme Saint-Évremond, qui lui reproche son *esprit vaste**, et même encore leur ultime écho, Voltaire) ne savent et ne savaient pas s'approprier si aisément, – qu'ils se permettaient à peine d'apprécier. Le oui et le non tranchés de leur palais, leur dégoût prompt à se déclencher, leur réserve hésitante à l'égard de tout ce qui est étranger, leur appréhension face à l'absence de goût propre à la curiosité vivace, et surtout cette mauvaise volonté de toute culture noble et qui se suffit à elle-même, réticente à s'avouer une convoitise nouvelle, une insatisfaction à l'égard de ce que l'on possède en propre, une admiration pour ce qui est étranger : tout cela la porte et la dispose à considérer d'un œil défavorable jusqu'aux meilleures choses au monde quand elles ne sont pas sa propriété et ne *peuvent* pas devenir une proie pour elle, – et pour de tels hommes, il n'est pas de sens plus incompréhensible que le sens historique, précisément, et sa curiosité servile de plébéien. Il n'en va pas autrement pour Shakespeare, cette étonnante synthèse de goût espagnole-mauresque-saxonne qui eût fait mourir de rire ou bien de fureur un Athénien de la vieille école, du cercle d'Eschyle : mais nous – nous acceptons justement ce bariolage inculte, cet entremêlement des éléments les plus délicats, les plus grossiers et les plus

artificiels avec familiarité et cordialité, nous apprécions en lui le raffinement artistique qui nous est spécifiquement réservé, et nous ne nous sentons pas davantage incommodés par les relents repoussants et la proximité de la plèbe anglaise, où vivent l'art et le goût de Shakespeare, que par exemple dans la Chiaia, à Naples : où nous allons notre chemin, abandonnés à tous nos sens, enchantés et dociles, en dépit des cloaques des quartiers populaires qui se répandent dans l'air. Nous, hommes du « sens historique » : comme tels, nous avons nos vertus, cela n'est pas contestable, – nous sommes dénués de prétention, désintéressés, modestes, courageux, amplement capables de dépassement de soi, pleins de dévouement, très reconnaissants, très patients, très conciliants : – malgré tout cela, nous n'avons peut-être guère de « goût ». Reconnaissons-le en fin de compte : ce que nous avons le plus de mal à saisir, à sentir, à goûter et aimer durablement, nous, hommes du « sens historique », ce qui nous trouve au fond prévenus et presque hostiles, c'est justement la perfection et la pleine maturité de toute culture et de tout art, la véritable noblesse des œuvres et des hommes, leur instant de mer d'huile et d'autosuffisance alcyonienne, l'aspect doré et froid que montrent toutes les choses parvenues à leur accomplissement. Peut-être notre grande vertu, le sens historique, s'oppose-t-elle nécessairement au *bon* goût, à tout le moins au meilleur de tous les goûts, et c'est seulement à grand-peine, en hésitant, à force de contrainte, que nous parvenons à restituer en nous ces petits, brefs, et suprêmes coups de chance transfigurant la vie humaine qui resplen dissent soudain ici ou là : ces moments de prodige où une grande force s'est arrêtée volontairement face au démesuré et à l'illimité, – où l'on a joui d'une profusion de plaisir subtil à se dompter et se pétrifier brusquement, à se tenir solidement et s'immobiliser sur un sol encore vacillant. La *mesure* nous est étrangère, reconnaissons-le ; notre démangeaison, c'est justement la démangeaison de l'infini, de l'immense. Pareils au cavalier emporté par un coursier écumant, nous lâchons les rênes face à l'infini, nous, hommes modernes, nous, demi-barbares – et nous ne connaissons *notre* béatitude que là où nous sommes aussi le plus – *exposés au danger*.

225

Hédonisme, pessimisme, utilitarisme ou eudémonisme : tous ces modes de pensée qui mesurent la valeur des choses en fonction du *plaisir* et de la *peine*, c'est-à-dire en fonction d'états concomitants et d'éléments accessoires, sont des modes de pensée superficiels et des naïvetés que tout homme conscient de détenir des forces *formatrices* et une conscience d'artiste considérera de haut, non sans dérision, ni sans pitié. Pitié pour *vous* ! ce n'est certes pas la pitié telle que vous la comprenez : ce n'est pas la pitié pour la « misère » sociale, pour la société et ses malades et ses accidentés, affectés de vices et brisés dès l'origine, qui gisent tout autour de nous ; c'est encore moins la pitié pour les classes d'esclaves grondants, accablés, séditieux, qui aspirent à la domination – ils l'appellent « liberté » –. *Notre* pitié est une pitié supérieure et qui voit plus loin : – nous voyons comment *l'homme* se rapetisse, comment *vous* le rapetissez ! – et il y a des moments où nous considérons précisément *votre* pitié avec une angoisse indescriptible, où nous nous défendons contre cette pitié –, où nous trouvons votre sérieux plus dangereux que n'importe quelle légèreté. Vous voulez si possible – et il n'y a pas de « si possible » plus dément – *abolir la souffrance* ; et nous ? – il semble précisément que nous voulions, *nous*, qu'elle soit encore plus élevée et pire qu'elle ne le fut jamais ! Le bien-être, tel que vous le comprenez – ce n'est absolument pas un but, à nos yeux, c'est un *terme* ! Un état qui rend aussitôt l'homme risible et méprisable, – qui fait *souhaiter* sa perte ! La discipline de la souffrance, de la *grande* souffrance – ne savez-vous pas que c'est *cette* discipline seule qui a produit toutes les élévations de l'homme jusqu'à présent ? Cette tension de l'âme dans le malheur qui élève en elle la vigueur, son horreur à la vue de la grande destruction, son inventivité et son courage lorsqu'il s'agit de supporter le malheur, d'y garder patience, de l'interpréter, de l'utiliser, et tout ce qui lui a été donné de profondeur, de mystère, de masque, d'esprit, de ruse, de grandeur : – cela n'a-t-il pas été donné par la souffrance, par la discipline de la grande souffrance ? En l'homme s'unissent *créature* et *créateur* : en l'homme il y a de la matière, du fragment, de la profusion, de la glaise, de la boue, de l'absurdité, du chaos ; mais en l'homme, il y a aussi du créateur, du sculpteur, de la dureté de marteau, de la divinité spectatrice et du septième jour : – comprenez-vous cette opposition ? Et le fait que *votre* pitié s'applique à la « créature en l'homme », à ce qui doit être formé, brisé, forgé, déchiré, brûlé, porté au rouge, décanté, – à ce qui doit *souffrir* par nécessité et *doit* souffrir *par obligation* ? Et *notre* pitié – ne saisissez-vous pas à

qui s’applique notre pitié *inverse* lorsqu’elle se défend de votre pitié comme du pire de tous les ramollissements et de toutes les faiblesses ? – Pitié *contre* pitié, donc ! – Mais pour le dire une fois encore, il y a des problèmes plus élevés que ces problèmes de plaisir et de peine et de pitié ; et toute philosophie qui se réduit uniquement à cela est une naïveté. –

226

Nous, immoralistes ! – Ce monde qui *nous* concerne, au sein duquel il *nous* faut craindre et aimer, ce monde de commandement subtil, d’obéissance subtile, à peu de chose près invisible, inaudible, un monde du « à peu de chose près » à tous égards, retors, insidieux, acéré, tendre : oui, il est bien défendu contre les spectateurs lourdauds et la curiosité sans-gêne ! Nous sommes enserrés dans un filet étriqué et une camisole de devoirs et nous ne *pouvons* pas en sortir –, c’est justement cela qui fait de nous des « hommes de devoir », nous aussi ! Parfois, il est vrai, nous dansons dans nos « chaînes » et entre nos « épées » ; plus souvent, cela n’est pas moins vrai, nous grinçons des dents sous leur joug et perdons patience en considérant toute la dureté secrète de notre destin. Mais nous avons beau faire : les balourds et l’apparence témoignent contre nous en disant « ce sont des hommes qui *ignorent* le devoir » – nous avons toujours les balourds et l’apparence contre nous !

227

La probité, à supposer que ce soit notre vertu, celle dont nous ne pouvons pas nous défaire, nous, esprits libres – eh bien, nous nous y appliquerons avec toute notre méchanceté et tout notre amour, et nous « perfectionnerons » inlassablement dans *notre* vertu, la seule qui nous soit restée : puisse un jour sa splendeur recouvrir durablement cette culture vieillissante et son sérieux accablant et sombre comme une lumière de crépuscule, dorée, bleutée et moqueuse ! Et si pourtant, un jour, notre probité se lasse, soupire, s'étire, nous trouve trop durs et préfère un sort meilleur, plus léger, plus tendre, tel un vice agréable : demeurons *durs*, nous, les derniers stoïciens ! et envoyons à sa rescousse tout ce que nous possédons en nous de diabolique, – le dégoût que nous inspire le balourd et l'approximatif, notre « *nitimur in vetitum* », notre courage d'aventuriers, notre curiosité rusée au goût difficile, notre volonté de puissance et de victoire sur le monde la plus subtile, la plus masquée, la plus spirituelle, qui rôde et virevolte avec convoitise autour de tous les royaumes à venir – volons à la rescousse de notre « Dieu » avec tous nos « diables » ! Il est probable que cela aura pour effet qu'on ne nous comprenne pas et nous confonde avec d'autres : qu'importe ! On dira : « leur « probité » – c'est leur diabolisme, et rien de plus ! ». Et quand bien même on aurait raison ! Tous les dieux n'ont-ils pas jusqu'à présent été des diables devenus saints et rebaptisés de la sorte ? Et que savons-nous en fin de compte de nous-mêmes ? Savons-nous comment l'esprit qui nous mène veut qu'on l'*appelle* ? (c'est une affaire de nom). Et combien d'esprits abritons-nous ? Notre probité, nous esprits libres, – veillons à ce qu'elle ne devienne pas notre vanité, notre parure et notre habit d'apparat, notre limite, notre stupidité ! Toute vertu incline à la stupidité, toute stupidité à la vertu ; « stupide jusqu'à la sainteté » dit-on en Russie, – Veillons à ne pas finir par devenir saints et ennuyeux à force de probité ! La vie n'est-elle pas cent fois trop courte pour qu'on s'y – ennuie ? Encore faudrait-il croire à la vie éternelle pour…

228

Qu'on me pardonne cette découverte que toute philosophie morale a été jusqu'à présent ennuyeuse et se rangeait parmi les somnifères – et qu'à mes yeux, rien n'a été plus préjudiciable à « la vertu » que cet *ennui* distillé par ses défenseurs ; bien que je ne sous-estime pas par là leur utilité générale. Il est de toute importance qu'un nombre d'hommes aussi faible que possible médite sur la morale, – il est par conséquent de *la plus haute* importance que la morale ne devienne pas un beau jour intéressante ! Mais il n'y a pas de souci à se faire ! Il en va aujourd'hui comme il en est toujours allé : je ne vois personne en Europe qui comprenne (ou *donne à comprendre*) que méditer sur la morale puisse être une activité dangereuse, insidieuse, séductrice, – que cela puisse contenir une *fatalité* ! Que l'on considère par exemple les infatigables et inévitables utilitaristes anglais, leur manière balourde et respectable d'aller et venir (une image homérique l'exprime de manière plus claire) en mettant leur pas dans les pas de Bentham, tout comme lui-même mettait déjà ses pas dans ceux du respectable Helvétius (non, il n'était pas bien dangereux, cet Helvétius !). Pas une pensée neuve, pas une pensée ancienne qui reçoive un tour et une inflexion plus subtils, pas même une véritable histoire de la pensée antérieure : au total une littérature *impossible*, à supposer que l'on ne s'entende pas à la vinaigrer d'un peu de méchanceté. Ce vieux vice anglais qui a pour nom le *cant* et n'est que *tartuferie morale*, cachée cette fois sous la forme nouvelle de la scientificité, s'est en effet faufilé aussi chez ces moralistes (qu'il faut impérativement lire avec des arrière-pensées, si tant est qu'il *faille* les lire –) ; on ne manque pas non plus de s'y défendre secrètement contre les remords, dont souffre comme de juste une race d'anciens puritains chaque fois qu'elle s'occupe scientiquement de la morale. (Un moraliste n'est-il pas le contraire d'un puritain ? En tant que penseur qui considère la morale comme problématique, comme suscitant des points d'interrogation, bref comme problème ? Moraliser, ne serait-ce pas – immoral ?) En fin de compte, ils veulent tous que la moralité *anglaise* s'impose : dans la mesure où c'est justement cela qui sert au mieux l'humanité, ou l'« utilité générale », ou « le bonheur du plus grand nombre », non ! le bonheur *de l'Angleterre* ; ils aimeraient se prouver de toutes leurs forces que l'aspiration au bonheur *anglais*, je veux dire au *comfort* et à la *fashion* (et, visée suprême, à un siège au parlement) est du même coup aussi le bon chemin pour accéder à la vertu, voire que toute la vertu que le monde a connue jusqu'à présent a justement consisté en une telle aspiration. Pas un de ces lourds animaux grégaires à la

conscience inquiète (qui entreprennent de défendre la cause de l'égoïsme en la faisant passer pour la cause du bien-être général –) ne veut savoir ou supputer quoi que ce soit de ce fait que le « bien-être général » n'est pas un idéal, pas un but, pas un concept compréhensible de quelque manière que ce soit, mais un simple émétique, – que ce qui est juste pour l'un *peut* n'être absolument pas juste pour l'autre, qu'exiger une seule et unique morale pour tous revient ni plus ni moins à porter atteinte aux hommes supérieurs, bref qu'il y a une *hiérarchie* entre homme et homme, par conséquent aussi entre morale et morale. C'est une espèce d'hommes modeste et fondamentalement médiocre que ces Anglais utilitaristes, et, ainsi qu'on l'a dit : comme ils sont ennuyeux, on ne peut se faire une opinion assez haute de leur utilité. Il faudrait encore les *encourager* : ainsi qu'on s'est essayé à y contribuer dans les rimes suivantes.

Salut à vous, braves bêtes de trait,
« Plus ça traîne en longueur, mieux ça vaut », à tout coup,
La tête et le genou toujours plus raides,
Sans enthousiasme, sans raillerie
Médiocres sans rémission,
Sans génie et sans esprit !*

229

Les époques tardives qui peuvent s'enorgueillir de leur humanité conservent tant de peur, de *superstition* dans la peur de la « bête sauvage et cruelle » – c'est précisément le fait de l'avoir soumise qui constitue le motif d'orgueil de ces époques plus humaines –, que même des vérités qui crèvent les yeux demeurent inexprimées pendant des siècles, comme en vertu d'une convention, parce qu'elles ont l'air de contribuer à ressusciter cette bête sauvage que l'on a fini par

abattre. Je prends peut-être un risque en laissant s'échapper une de ces vérités : que d'autres la rattrapent et l'abreuvent de « lait de la pensée pieuse jusqu'à ce qu'elle retourne dans son coin, apaisée et oubliée » –. On doit réviser ses opinions au sujet de la cruauté et ouvrir les yeux ; on doit apprendre à perdre enfin patience, pour mettre un terme à l'étalage vertueux et impudent d'erreurs arrogantes et épaisses comme celles dont les philosophes antiques et modernes nous ont par exemple régalés à propos de la tragédie. Presque tout ce que nous appelons « culture supérieure » repose sur la spiritualisation et l'approfondissement de la *cruauté* – voilà ma thèse ; cette « bête sauvage » n'a pas le moins du monde été abattue, elle vit, elle s'épanouit, elle s'est simplement – divinisée. Ce qui constitue la volupté douloureuse de la tragédie, c'est la cruauté ; ce qui produit un effet plaisant dans ce qu'on appelle la pitié tragique, et même, en fin de compte dans tout sublime, jusqu'aux frissons suprêmes et suprêmement délicats de la métaphysique, ne tire sa douceur que de l'adjonction de cet ingrédient, la cruauté. Ce que savoure le Romain au cirque, le chrétien dans les ravissements de la croix, l'Espagnol au spectacle des bûchers ou des corridas, le Japonais d'aujourd'hui, qui court assister à la tragédie, l'ouvrier des faubourgs de Paris, habité par la nostalgie de révolutions sanguinaires, la wagnérienne qui, toute volonté suspendue, se « laisse submerger » par *Tristan et Isolde*, – ce qu'eux tous savourent et aspirent à boire jusqu'à la dernière goutte avec une ardeur mystérieuse, ce sont les philtres épicés de la grande Circé « cruauté ». C'est sur ce point, à coup sûr, qu'il faut évincer la psychologie balourde d'autrefois, qui n'avait rien d'autre à enseigner au sujet de la cruauté sinon qu'elle résulterait du spectacle de la souffrance *d'autrui* : la souffrance que l'on éprouve soi-même, le fait de se faire souffrir soi-même procurent aussi une jouissance abondante, surabondante, – et là où l'homme se laisse persuader de se livrer à la négation de soi au sens *religieux* ou à la mutilation de soi, comme chez les Phéniciens et les ascètes, ou de manière générale à la désensualisation, à la désincarnation, à la mortification, au spasme de pénitence puritain, à la vivisection de la conscience et au *sacrifizio dell'intelletto* pascalien, c'est sa cruauté qui l'appâte et l'y pousse secrètement, ce frisson dangereux de la cruauté exercée *sur soi-même*. Que l'on songe enfin que même l'homme de connaissance, en forçant son esprit à connaître *contre* le penchant de cet esprit, et assez souvent aussi contre les vœux de son cœur – à savoir, à dire Non là où il voudrait acquiescer, aimer, adorer –, exerce sa fonction en artiste et en transfigurateur de la cruauté ; faire preuve de profondeur et de radica-lité revient déjà, à tout coup, à faire violence, à vouloir faire mal à la volonté fondamentale de l'esprit, qui veut sans relâche gagner l'apparence et les surfaces, – tout vouloir-connaître renferme déjà une goutte de cruauté.

230

Peut-être ne comprendra-t-on pas d'emblée ce que j'ai dit ici en évoquant une « volonté fondamentale de l'esprit » : qu'on me permette une explication. – Ce quelque chose qui commande, et que le peuple appelle « l'esprit », veut être maître et seigneur en lui et autour de lui, et sentir qu'il est le maître : il a la volonté de ramener la mutliplicité à la simplicité, une volonté qui garrotte, qui dompte, une volonté tyrannique et véritablement dominatrice. Ses besoins et ses facultés sont en cela les mêmes que ceux que les physiologistes attribuent à tout ce qui vit, croît et multiplie. La faculté qu'a l'esprit de s'approprier ce qui est étranger se révèle dans un penchant vigoureux à rendre le nouveau semblable à l'ancien, à simplifier le multiple, à ignorer ou évincer l'absolument contradictoire : de même qu'arbitrairement, il souligne avec plus d'insistance, met en relief, falsifie à sa convenance certains traits et lignes de ce qui est étranger, de tout segment de « monde extérieur ». En cela, son intention vise l'incorporation d'« expériences » nouvelles, l'insertion de choses nouvelles dans des agencements anciens, – la croissance, donc ; plus précisément encore, le *sentiment* de croissance, le sentiment de force accrue. Une pulsion en apparence opposée sert cette même volonté, la brusque irruption d'une résolution d'ignorer, de s'isoler arbitrairement, de fermer ses fenêtres, un non intime opposé à telle ou telle chose, un refus de se laisser approcher, une espèce d'état de défense à l'égard de tout ce qui peut être connu, une satisfaction d'être dans l'obscurité, de voir son horizon se rétracter, un oui et un acquiescement à l'ignorance : toutes choses nécessaires en proportion du degré de sa faculté d'appropriation, de sa « faculté de digestion », pour le dire de manière imagée – car c'est bien à un estomac que l'esprit ressemble encore le plus. C'est à cela que se rapporte de même la volonté de l'esprit de se laisser à l'occasion tromper, avec peut-être un pressentiment espiègle du fait que les choses *ne* sont *pas* exactement ainsi, que l'on se contente de faire comme si elles l'étaient, un plaisir pris à toute incertitude et ambiguïté, une jouissance égoïste que font exulter l'étroitesse et la clandestinité arbitraires de son recoin, le trop proche, le premier plan, l'agrandissement, le rapetissement, le déplacement, l'embellissement, une jouissance égoïste prise à l'arbitraire de toutes ces expressions de puissance. C'est à cela que se rapporte enfin cette disposition de l'esprit, pour le moins préoccupante, à tromper d'autres esprits et à se dissimuler à leurs regards, cette pression et ce penchant continuels d'une force créatrice, formatrice, habile à se métamorphoser : l'esprit y jouit de la multiplicité de ses masques et de sa

rouerie, il y jouit également de son sentiment de sécurité, – ce sont justement ses artifices de Protée qui le défendent et le cachent le mieux ! – C'est à *cette* volonté d'apparence, de simplification, de masque, de manteau, bref de surface – car toute surface est un manteau – que *s'oppose* ce penchant sublime de l'homme de connaissance qui aborde et *veut* aborder les choses de manière profonde, multiple, radicale : penchant qui est une espèce de cruauté de la conscience et du goût intellectuels que tout penseur courageux reconnaîtra en lui, à supposer qu'il ait assez longtemps, comme il convient, durci et aiguisé le regard qu'il porte sur lui-même, et qu'il soit habitué à une discipline sévère et aussi à des paroles sévères. Il dira « il y a quelque chose de cruel dans le penchant de mon esprit » : – aux vertueux et aux aimables de chercher à l'en dissuader ! Il serait de fait plus courtois de dire, de souffler, de mentionner de manière élogieuse à notre sujet, – à nous, libres, *très* libres esprits –, à la place de la cruauté, quelque chose comme une « débauche de probité » : – et peut-être est-ce réellement *là* ce que l'on dira un jour pour faire notre – éloge ? En attendant – car nous avons le temps avant d'en être là – nous serons quant à nous aussi peu enclins que possible à nous parer du clinquant et des fanfreluches morales que constituent ce genre de mots : tout le travail que nous avons mené jusqu'à présent nous fait trouver écœurants ce goût-là et son luxe enjoué. Ce sont là de belles paroles scintillantes, tintantes, solennelles : probité, amour de la vérité, amour de la sagesse, sacrifice à la connaissance, héroïsme de l'homme vérace, – elles contiennent quelque chose qui dilate votre orgueil. Mais nous, ermites et marmottes, cela fait longtemps que nous nous sommes persuadés, dans le grand secret qui est celui d'une conscience d'ermite, que tout ce vénérable faste verbal aussi fait partie du costume d'apparat, de la pompe et de la poussière dorée de mensonge propres à l'inconsciente vanité humaine, et qu'il faut restituer et reconnaître sous cette couleur et cette retouche picturale flatteuses aussi le terrible texte fondamental de l'*homo natura*. C'est-à-dire retraduire l'homme en nature ; vaincre les nombreuses interprétations et distorsions de sens dictées par la vanité et l'exaltation que l'on a jusqu'à présent griffonnées et peintes sur cet éternel texte fondamental de l'*homo natura* ; faire en sorte qu'à l'avenir l'homme regarde l'homme en face, comme aujourd'hui déjà, endurci par la discipline de la science, il regarde l'*autre* nature en face, avec des yeux d'Œdipe qui ignorent l'épouvante et des oreilles d'Ulysse qui se bouchent, sourd aux accents charmeurs de tous les vieux oiseleurs métaphysiques qui ne lui ont que trop longtemps joué cet air de flûte : « tu es plus ! tu es plus élevé ! tu as une autre provenance ! » – Il se peut bien que ce soit là une tâche singulière et insensée, mais c'est bien une *tâche* – qui le nierait ? Pourquoi nous l'avons choisie, cette tâche insensée ? Ou pour poser la

question autrement : « Pourquoi la connaissance, au total ? » – Chacun nous le demandera. Et pour nous, pressés de la sorte, nous qui nous sommes déjà posé la même question des centaines de fois, nous n'avons pas trouvé et ne trouvons pas de meilleure réponse…

231

Apprendre nous métamorphose, cela fait ce que fait toute alimentation, laquelle ne se borne pas à « conserver » – : comme le physiologiste le sait bien. Mais au fond de nous, tout « en dessous », il y a assurément quelque chose qui se refuse à apprendre, un granit de *fatum* spirituel, de résolution et de réponse prédéterminées à des questions sélectionnées de manière prédéterminée. À l'occasion de tout problème cardinal s'exprime un immuable « voilà comment je suis » ; sur l'homme et la femme, par exemple, un penseur ne peut pas réviser ce qu'il a appris, mais seulement pousser son apprentissage à son terme, – seulement découvrir finalement ce qui en lui est « fermement établi » à ce sujet. On résout de bonne heure des problèmes en leur trouvant certaines solutions qui suscitent *en nous* précisément une croyance solide ; peut-être les nomme-t-on désormais ses « convictions ». Plus tard – on ne voit en elles que des traces menant à la connaissance de soi, des panneaux indicateurs menant au problème que nous *sommes*, – plus précisément à la grande stupidité que nous sommes, à notre *fatum* spirituel, à ce tout « en dessous » *qui se refuse à apprendre*. – Du fait des gentillesses dont je viens de me rendre abondamment coupable à mon propre égard, peut-être m'accordera-t-on déjà plus volontiers d'exprimer quelques vérités sur la « femme en soi » : étant admis que l'on sait d'emblée, désormais, que ce ne sont à coup sûr que – *mes* vérités. –

232

La femme veut se rendre indépendante : et pour ce, elle commence à éclairer les hommes au sujet de la « femme en soi » – *voilà* qui fait partie des pires progrès de l'*enlaidissement* général de l'Europe. Que ne dévoileront pas, en effet, ces tentatives balourdes de scientificité et de mise à nu de soi-même auxquelles s'essaye la femme ? Elle a tant de raisons d'être pudique ; il y a tant de pédantisme, de superficialité, de maîtresse d'école, de présomption mesquine, de dévergondage et d'immodestie mesquines qui se cachent chez la femme – il n'y a qu'à étudier la manière dont elle se comporte avec les enfants ! –, toutes choses qui jusqu'à présent, au fond, ont été aussi bien réprimées et domptées que possible par la *peur* de l'homme. Malheur si l'« éternellement ennuyeux féminin » – et la femme n'en manque pas ! – devait se hasarder à sortir ! si elle commence à désapprendre radicalement et principiellement sa sagesse et son art, ceux de la grâce, du jeu, du secret de dissiper les soucis, d'alléger et de prendre les choses avec légèreté, sa subtile adresse à susciter d'agréables désirs ! Aujourd'hui déjà s'élèvent des voix féminines qui, par saint Aristophane !, suscitent l'épouvante, on fait peser la menace d'une explicitation médicale sur ce que la femme *veut* en tout et pour tout de l'homme. N'est-il pas du plus mauvais goût que la femme se mette en devoir de se faire scientifique de cette manière ? Jusqu'à présent, fort heureusement, faire la lumière était une affaire masculine, un don masculin – nous y étions « entre nous » ; et l'on est finalement en droit, face à tout ce que les femmes écrivent sur « la femme », d'entretenir une solide méfiance et de se demander si la femme *veut* – et *peut* vouloir véritablement faire la lumière sur son compte… Si une femme ne cherche pas ainsi à se procurer une nouvelle *parure* – je suis d'avis que se parer est un trait propre de l'éternel féminin, n'est-ce pas ? – eh bien, c'est qu'elle veut susciter la peur à son égard : – peut-être, ce faisant, veut-elle la domination. Mais elle ne *veut* pas la vérité : la vérité indiffère la femme ! Il n'y a rien qui soit d'emblée plus étranger, contraire et violemment opposé à la femme que la vérité, – son grand art, c'est le mensonge, sa suprême affaire, c'est l'apparence et la beauté. Reconnaissons-le, nous, les hommes : ce sont précisément *cet* art et *cet* instinct que nous honorons et aimons chez la femme : nous qui avons la vie dure et qui, pour trouver un peu d'allégement, aimons la compagnie d'êtres sous les mains, les regards et les délicates folies de qui notre sérieux, notre gravité et notre profondeur nous paraissent presque une folie. Pour finir, je pose cette question : y eut-il jamais une femme pour accorder de la profondeur à une tête féminine, de

la justice à un cœur féminin ? Et n’est-il pas vrai qu’au total, c’est la femme qui a jusqu’à présent le plus méprisé « la femme » – et absolument pas nous ? – Nous, hommes, nous souhaitons que la femme ne continue pas à se compromettre en faisant la lumière : de même, ce fut par sollicitude masculine et égard pour la femme que l’Église décréta : *mulier taceat in ecclesia* ! Ce fut pour le bien de la femme que Napoléon fit comprendre à la trop diserte Mme de Staël : *mulier taceat in politicis* ! – et c’est à mon avis un ami des femmes authentique que celui qui lance aujourd’hui à ces dames : *mulier taceat de muliere* !

233

Lorsqu’une femme invoque Mme Roland ou Mme de Staèl ou M. George Sand comme si cela prouvait quelque chose *en faveur* de la « femme en soi » – cela trahit la corruption des instincts – sans compter le fait que cela trahit du mauvais goût. Parmi les hommes, celles que l’on vient de nommer sont les trois femmes *comiques* en soi – rien de plus ! – et justement les meilleurs *contre-arguments*, involontaires, à l’encontre de l’émancipation et de l’autorité de la femme.

234

La stupidité en cuisine ; la femme, cuisinière ; l'irréflexion terrifiante avec laquelle on s'occupe de l'alimentation de la famille et du maître de maison ! La femme ne comprend pas ce que *signifie* la nourriture : et elle veut être cuisinière ! Si la femme était une créature pensante, elle aurait dû à coup sûr découvrir, elle qui est cuisinière depuis des millénaires, les plus grands faits de la physiologie, et s'approprier l'art médical ! Ce sont les mauvaises cuisinières – c'est le complet manque de raison en cuisine qui a retardé le plus longtemps le développement de l'homme, qui lui a été le plus lourdement préjudiciable : il n'en va guère mieux aujourd'hui encore. Cela dit à l'adresse des demoiselles dont on soigne l'éducation.

235

Il y a des tournures et des traits d'esprit, il y a des sentences, une simple poignée de mots, où se cristallise soudain toute une culture, toute une société. Cette parole incidente de Mme de Lambert à son fils est du nombre : « *mon ami, ne vous permettez jamais que des folies qui vous feront grand plaisir** » : – la parole la plus maternelle et la plus intelligente, au passage, que l'on ait jamais adressée à un fils.

236

Ce que Dante et Goethe ont cru au sujet de la femme – le premier en chantant « *ella guardava suso, ed io in lei* », le second en le traduisant sous la forme « l'éternel féminin nous tire *vers le haut* » – : il ne fait pas de doute pour moi que toute femme de quelque noblesse se défendra de le croire, car c'est justement *ce qu*'elle pense de l'éternel masculin…

237

Sept petites maximes sur la femme

Comme s'envole le plus ferme ennui, si un homme rampe à nos pieds !

*

Age, hélas, et science, apportent aussi quelque force à la faible vertu.

*

Robe noire et discrétion sont pour toute femme – la plus judicieuse des toilettes.

*

Qui je remercie de ma bonne fortune ? Dieu ! – et ma couturière.

*

Jeune : grotte fleurie. Vieille : il en sort un dragon.

*

Nom noble, jambe bien faite, homme par surcroît : oh que n’est-il à moi !

*

Discours bref, sens étendu – pour l’ânesse, route verglacée !

237

Les hommes ont jusqu’à présent traité les femmes comme des oiseaux qui descendus de quelque hauteur se seraient égarés jusqu’à eux : comme quelque chose de plus raffiné, de plus vulnérable, de plus sauvage, de plus singulier, de plus doux, de plus sensible, – mais comme quelque chose qu’il faut mettre en cage pour l’empêcher de s’enfuir.

238

Se méprendre sur le problème fondamental « de l'homme et de la femme », nier ici l'antagonisme le plus abysmal et la nécessité d'une tension pénétrée d'éternelle hostilité, rêver ici, peut-être, de droits égaux, d'éducation égale, de titres égaux et d'obligations égales : voilà un signe *typique* de platitude intellectuelle, et un penseur qui sur ce sujet dangereux s'est montré plat – plat dans son instinct ! – peut bien être tenu de manière générale pour suspect, pire encore, on peut considérer qu'il s'est trahi, qu'il s'est découvert : il est probable qu'il sera trop « juste » pour toutes les questions fondamentales de la vie, y compris de la vie future et ne pourra atteindre à *la moindre* profondeur. Un homme au contraire qui possède de la profondeur, dans son esprit comme dans ses désirs, et aussi cette profondeur de la bienveillance qui est capable de rigueur et de dureté, et que l'on confond aisément avec celles-ci, ne pourra jamais considérer la femme que de manière *orientale* : il lui faut concevoir la femme comme une possession, comme un bien que l'on met sous clé, comme quelque chose qui est prédestiné à servir et trouve là son accomplissement, – il doit se régler ici sur la formidable raison de l'Asie, sur la supériorité d'instinct de l'Asie : ainsi que l'ont fait autrefois les Grecs, les meilleurs héritiers et disciples de l'Asie, eux qui, on le sait, depuis Homère jusqu'à l'époque de Périclès, à mesure qu'*augmentaient* leur culture et l'ampleur de leur force, se sont faits proportionnellement aussi *plus sévères* envers la femme, plus orientaux, en un mot. *Combien* cela était nécessaire, *combien* c'était logique, *combien* c'était même humainement souhaitable : voilà un point que l'on fera bien de méditer à part soi !

239

À aucune époque le sexe faible n'a été traité par les hommes avec autant d'égards qu'à notre époque – cela est un trait spécifique du penchant et du goût

fondamental de la démocratie au même titre que l'irrespect pour l'âge – : quoi d'étonnant que l'on abuse immédiatement de ces égards ? On veut davantage, on apprend à exiger, on finit par trouver ce tribut des égards presque offensant, on préférerait rivaliser, voire franchement se battre pour ses droits : en un mot, la femme perd de sa pudeur. Ajoutons immédiatement qu'elle perd aussi de son goût. Elle désapprend la *peur* de l'homme : mais la femme qui « désapprend la peur » abandonne ses instincts les plus féminins. Il est assez légitime, et également assez facile à comprendre que la femme se hasarde à sortir lorsque l'on ne veut plus et n'élève plus avec vigueur ce qui dans l'homme inspire la peur, disons-le plus précisément, ce qui dans l'homme est *homme* ; ce qui est plus difficile à comprendre, c'est que ce faisant – la femme dégénère. C'est ce qui se produit aujourd'hui : ne nous berçons pas d'illusions à ce sujet ! Là où l'esprit industriel a vaincu l'esprit militaire et aristocratique, la femme aspire désormais à l'autonomie financière et juridique d'un commis : « la femme-commis » est en faction à la porte de la société moderne qui est en train de s'édifier. Alors qu'elle s'empare de la sorte de nouveaux droits, aspire à devenir « le maître » et inscrit le « progrès » de la femme sur ses drapeaux et banderoles, c'est l'inverse qui s'accomplit avec une netteté terrifiante : *la femme rétrograde*. Depuis la Révolution française, l'influence de la femme s'est *amenuisée* en Europe dans l'exacte mesure où se sont accrus ses droits et ses titres ; et en tant qu'elle est revendiquée et promue par les femmes elles-mêmes (et pas seulement par de plats esprits masculins), l'« émancipation de la femme » apparaît comme un curieux symptôme de l'affaiblissement et de l'usure croissants des instincts les plus souverainement féminins. Il y a de la *stupidité* dans ce mouvement, une stupidité presque masculine dont une femme accomplie – qui est toujours une femme intelligente – devrait avoir profondément honte. Perdre le flair qui détecte le terrain sur lequel on est le plus assuré de vaincre ; négliger de s'exercer à manier les armes que l'on possède en propre ; se laisser aller face à l'homme, peut-être même « au point de publier », là où l'on s'imposait de la discipline et une humilité fine et rusée ; travailler avec un aplomb vertueux à saper la croyance masculine à un idéal fondamentalement différent *dissimulé* dans la femme, à quelque éternel et nécessairement féminin ; dissuader l'homme, avec une insistance intarissable, de considérer que la femme doit être traitée avec attention, choyée, protégée, ménagée, tel un animal domestique fort délicat, curieusement sauvage et souvent plaisant ; faire la chasse, avec gaucherie et indignation, à tout ce que le statut de la femme dans l'ordre social a comporté jusqu'à présent et comporte encore d'esclave et de serf (comme si l'esclavage constituait un contre-argument, et non pas plutôt une condition de toute culture supérieure, de toute élévation de la culture) : – que signifie donc

tout cela, si ce n'est un effritement des instincts féminins, une déféminisation ? Il est vrai qu'il y a parmi les ânes savants de sexe mâle bon nombre d'amis des dames imbéciles et de corrupteurs de la femme qui lui conseillent de se déféminiser de la sorte et d'imiter toutes les stupidités qui affectent l'« homme » en Europe, la « masculinité » européenne, – qui aimeraient ravaler la femme jusqu'à la « culture générale », voire jusqu'à la lecture des journaux et l'activité politique. Çà et là, on veut même transformer ces dames en esprits libres et femmes de lettres : comme si une femme dénuée de piété n'était pas, pour un homme profond et sans-dieu quelque chose d'absolument odieux ou ridicule – ; presque partout, on leur détraque les nerfs avec le genre de musique le plus maladif et le plus dangereux (notre musique allemande contemporaine) et on les rend tous les jours plus hystériques et plus inaptes à leur tâche première et ultime, mettre au monde des enfants vigoureux. De manière générale, on veut les « cultiver » davantage et, ainsi qu'on le dit, rendre *fort* le « sexe faible » au moyen de la culture : comme si l'histoire n'enseignait pas avec toute l'insistance possible que « cultiver » l'être humain et provoquer son affaiblissement – à savoir l'affaiblissement, la fragmentation, l'étiolement de la *force de volonté* – sont deux choses qui vont toujours ensemble, et que les femmes qui ont été les plus puissantes et les plus influentes au monde (il y a peu encore la mère de Napoléon) durent justement leur puissance et leur prépondérance sur les hommes à leur force de volonté – et non à leurs maîtres d'école ! –. Ce qui chez la femme inspire le respect et assez souvent la peur, c'est sa *nature*, qui est plus « naturelle » que celle de l'homme, son authentique souplesse de bête de proie rusée, sa griffe de tigresse sous son gant, sa naïveté dans l'égoïsme, son inéducabilité et sa sauvagerie intime, l'aspect insaisissable, ample, vagabondant de ses désirs et de ses vertus…… Mais en dépit de la peur, ce qui éveille la pitié pour ce beau félin dangereux, « la femme », c'est le fait qu'elle apparaisse plus exposée à la souffrance, plus vulnérable, plus sujette au besoin d'amour et plus inéluctablement vouée à la déception que tout autre animal. Peur et pitié : c'est avec ces sentiments que l'homme a considéré la femme jusqu'à présent, toujours un pied dans la tragédie, qui déchire en ravissant –. Comment ? Et tout cela serait désormais terminé ? Le *charme* de la femme est en passe d'être *rompu* ? L'insipidification de la femme est en train de se lever lentement ? Ô Europe ! Europe ! On connaît l'animal à cornes auquel tu as toujours trouvé le plus d'attrait, et dont le danger ne cesse de te menacer ! La vieille fable qui te concerne pourrait se faire « histoire » une fois encore, – une fois encore une formidable stupidité pourrait s'emparer de toi et t'emporter ! Et sans nul dieu caché en dessous, non ! rien qu'une « idée », une « idée moderne » !……

HUITIÈME SECTION

Peuples et patries

240

J’ai entendu, de nouveau pour la première fois – l’ouverture des *Maîtres chanteurs* de Richard Wagner : c’est un art somptueux, surchargé, lourd et tardif, qui a l’orgueil de présupposer que vivent encore deux siècles de musique pour être compris : – il est tout à l’honneur des Allemands qu’un tel orgueil ne se soit pas trompé dans ses calculs ! Que de sucs et de forces, que de saisons et de climats n’y trouve-t-on pas mêlés ! Cet art nous donne tantôt un sentiment d’archaïsme, tantôt d’étrangeté, d’âpreté et de trop grande jeunesse, il est tout autant arbitraire que pompeusement traditionnel, il n’est pas rare qu’il soit fripon, plus souvent encore cru et grossier, – il a du feu et du courage, et simultanément la peau brunie et flasque des fruits mûris trop tard. Il se répand à flots amples et abondants : et soudain, un instant d’hésitation inexplicable, comme une béance qui s’entrouvre entre cause et effet, une oppression qui nous

fait rêver, presque un cauchemar –, mais déjà se répand et s'étend de nouveau l'ancien flot de bien-être, de bien-être suprêmement varié, de bonheur ancien et nouveau, où le bonheur que l'artiste éprouve à l'égard de lui-même et dont il ne veut pas faire mystère occupe *une place de choix*, le sentiment ébahi et heureux, qu'il éprouve lui aussi, d'avoir tiré parti de manière magistrale des moyens qu'il a mis en œuvre ici, de moyens artistiques nouveaux, récemment acquis, jamais expérimentés, ainsi qu'il semble nous le révéler. Tout bien considéré, nulle beauté, nul sud, nulle trace de cette clarté méridionale et raffinée du ciel, nul soupçon de grâce, nulle danse, à peine une volonté de logique ; une certaine balourdise même, que l'on souligne par surcroît, comme si l'artiste voulait nous dire : « elle entre dans mon intention » ; un accoutrement pesant, quelque chose d'arbitraire et barbare, et de solennel, un scintillement de décorations précieuses et de dentelles, savantes et vénérables ; quelque chose d'allemand, au meilleur et au pire sens du mot, quelque chose de multiple, d'informe et d'inépuisable à la manière allemande ; une certaine puissance massive et un certain trop-plein allemands de l'âme, qui ne craint pas de se cacher sous les raffinements de la décadence, – qui ne se sent peut-être parfaitement à l'aise que là ; un véritable, un authentique emblème de l'âme allemande, qui est tout à la fois jeune et surannée, surabondamment mûrie et encore surabondamment pourvue d'avenir. Ce genre de musique exprime à la perfection mon sentiment au sujet des Allemands : ils sont d'avant-hier et d'après-demain, – *ils n'ont pas encore d'aujourd'hui*.

241

Nous, « bons Européens » : nous aussi avons des heures où nous nous accordons une patriotardise hardie, un plongeon et une rechute dans nos vieilles amours et étroitesses – je viens d'en donner une preuve –, des heures d'ébullition

nationale, de suffocation patriotique et de toutes sortes d'autres débordements antiques de sentiments. Il se peut que des esprits plus lourds que nous ne viennent à bout de ce qui, chez nous, se limite à quelques heures et atteint son terme au bout de quelques heures, qu'après des durées plus longues, la moitié d'une année pour les uns, la moitié d'une vie humaine pour les autres, en fonction de la vitesse et de la force avec lesquelles ils digèrent et suivant lesquelles fonctionne leur « métabolisme ». Je pourrais parfaitement concevoir des races apathiques et hésitantes qui, même dans notre preste Europe, auraient besoin de demi-siècles pour surmonter de tels accès ataviques de patriotardise et d'attachement au terroir et revenir à la raison, je veux dire au « bon européanisme ». Et tandis que je rêvasse à cette possibilité, je me trouve soudain témoin d'une conversation entre deux vieux « patriotes », – ils étaient manifestement durs d'oreille et n'en parlaient donc que plus fort. « *Cet homme* a pour la philosophie la considération et les lumières d'un paysan ou d'un étudiant affilié à une corporation – disait l'un – : il est encore innocent. Mais qu'importe de nos jours ! C'est l'époque des masses : elles se prosternent devant tout ce qui est massif. Et *in politicis* aussi. Un homme d'État qui leur amoncelle de quoi élever une nouvelle tour de Babel, quelque monstre cousu d'empire et de puissance, ils le qualifient de « grand » : – qu'importe le fait que nous, qui sommes plus prudents et plus réservés, n'abjurions pas pour l'heure la vieille croyance qui veut que seule la grandeur de la pensée confère de la grandeur à une action et à une cause. À supposer qu'un homme d'État ait mis son peuple dans une situation telle qu'il doive désormais pratiquer une « grande politique » pour laquelle, par nature, il a peu de dispositions et à laquelle il est mal préparé : de sorte qu'il lui faille sacrifier ses vertus anciennes et plus sûres au profit d'une nouvelle et douteuse médiocrité, – à supposer qu'un homme d'État ait condamné son peuple à « s'adonner à la politique » en tout et pour tout alors qu'il avait jusqu'à présent mieux à faire et à penser et ne s'est pas défait, au fond de son âme, d'un dégoût prudent à l'égard de l'agitation, du vide et des chamailleries assourdissantes des peuples qui s'adonnent véritablement à la politique : – à supposer que cet homme d'État aiguillonne les passions et les convoitises assoupies de son peuple, qu'il transforme la timidité et le plaisir de se tenir à l'écart qui étaient les siens jusqu'alors en souillures, son ouverture à l'étranger et sa secrète infinité en motifs de culpabilité, qu'il dévalorise ses penchants les plus intimes, retourne sa conscience, rende son esprit étriqué, son goût « national », – comment ! un homme d'État qui ferait tout cela, que son peuple devrait expier jusqu'au bout de son avenir, à supposer qu'il y ait pour lui de l'avenir, un tel homme d'État serait *grand* ? » « Sans aucun doute ! lui répliqua l'autre vieux patriote avec véhémence : sans cela, il n'aurait pas *pu* le faire ! Peut-être était-il

insensé de vouloir ce genre de chose ? Mais peut-être tout ce qui est grand commença-t-il par être simplement insensé ! » – « Abus de langage ! rétorqua son interlocuteur en criant : – fort ! fort ! fort et insensé ! Mais *non pas* grand ! » – Les vieillards s'étaient visiblement échauffés en se lançant ainsi leurs « vérités » à la tête ; mais moi, tout à mon bonheur et à mon par-delà, je songeais que ce fort aurait tôt fait de trouver son maître en la personne d'un plus fort ; et aussi qu'il y a une contrepartie au fait qu'un peuple devienne plat, a savoir le fait qu'un autre devienne plus profond. –

242

Que l'on appelle « civilisation » ou « humanisation » ou « progrès » le trait par lequel on cherche aujourd'hui à distinguer les Européens ; qu'on l'appelle simplement, sans éloge et sans blâme, d'une formule politique, le mouvement *démocratique* de l'Europe : derrière toutes ces caractéristiques morales et politiques de surface, auxquelles renvoient de telles formules, s'accomplit un formidable processus *physiologique* qui ne cesse de s'amplifier, – le processus qui rend les Européens semblables, leur autonomie croissante à l'égard des conditions dans lesquelles apparaissent des races liées à un climat et à un état, leur indépendance de plus en plus accentuée à l'égard de tout *milieu* déterminé* qui aimerait s'imprimer au fil des siècles dans l'âme et dans le corps sous forme d'exigences identiques, – donc la lente apparition d'une espèce d'hommes essentiellement supranationale et nomade qui, pour parler en termes physiologiques, possède pour trait distinctif typique un art et une faculté d'adaptation maximalisés. Ce processus propre à l'*Européen en devenir* peut voir son tempo ralenti par de grandes rechutes, mais peut-être gagnera-t-il et croîtra-t-il de ce fait justement en véhémence et en profondeur – le déchaînement et la poussée de « sentiment national » qui continuent de faire rage aujourd'hui

entrent dans ce cadre, tout comme l'anarchisme qui commence à se lever – : ce processus entraînera vraisemblablement des résultats que ses promoteurs et apologistes naïfs, les apôtres des « idées modernes », pourraient bien ne pas escompter le moins du monde. Ces mêmes conditions nouvelles à la faveur desquelles se développera, en moyenne, une égalisation et une médiocrisation de l'homme – un homme animal de troupeau, utile, dur à la tâche, utilisable et compétent dans des domaines variés –, sont au plus haut degré propices à faire apparaître des hommes d'exception possédant cette qualité d'être suprêmement dangereux et suprêmement attirants. Alors en effet que cette capacité d'adaptation, qui fait l'épreuve de conditions variant continuellement et commence un nouveau travail à chaque génération, presque à chaque décennie, ne rend absolument pas possible la *puissance* du type ; alors que ces Européens à venir donneront probablement l'impression générale d'ouvriers variés, volubiles, pauvres en volonté et offrant les plus larges possibilités d'utilisation, qui *ont besoin* du maître, de celui qui commande comme de leur pain quotidien ; alors que, par conséquent, la démocratisation de l'Europe aboutira à la production d'un type préparé à l'*esclavage* au sens le plus subtil du terme : dans des cas particuliers et exceptionnels, l'homme *fort* deviendra nécessairement plus fort et plus riche qu'il ne l'a peut-être jamais été jusqu'à présent, – du fait de son éducation dénuée de préjugés, du fait de sa formidable diversité de pratique, d'art et de masque. Je voulais dire : la démocratisation de l'Europe est du même coup une organisation travaillant involontairement à l'élevage de *tyrans*, – à tous les sens du terme, y compris le plus spirituel.

243

J'entends dire avec plaisir que notre soleil est en train de se rapprocher à vive allure de la constellation d'*Hercule* : et j'espère que sur cette terre, l'homme se

comporte de la même manière que le soleil. Et nous les premiers, nous, bons Européens ! –

244

Il fut un temps où l'on avait coutume de distinguer les Allemands en les qualifiant de « profonds » : maintenant que le type de la germanité nouvelle qui s'est imposé avec le succès le plus entier aspire à de tout autres honneurs et regrette le manque de « mordant » dans tout ce qui a de la profondeur, il est presque d'actualité et patriotique de concevoir un doute et de se demander si l'on ne s'est pas trompé en décernant autrefois cet éloge : bref, si la profondeur allemande n'est pas en fin de compte quelque chose d'autre et de pire – et quelque chose dont, grâce à Dieu, on est sur le point de se débarrasser avec succès. Tentons donc de réviser notre savoir au sujet de l'âme allemande : on n'a besoin de rien d'autre à cet effet que de pratiquer un peu de vivisection sur l'âme allemande. – L'âme allemande est avant tout multiple, d'origine diverse, c'est plutôt un agrégat et une superposition qu'une véritable construction : cela tient à sa provenance. Un Allemand qui s'enhardirait à affirmer « deux âmes, hélas !, habitent ma poitrine » se méprendrait lourdement, plus exactement il resterait en dessous de la vérité, de bon nombre d'âmes. Peuple du mélange et de l'entremêlement de races le plus formidable, peut-être même avec une prépondérance de l'élément pré-aryen, « peuple du milieu » à tous les sens du terme, les Allemands sont plus insaisissables, plus vastes, plus contradictoires, plus inconnus, plus incalculables, plus surprenants, plus terrifiants même, que ne le sont les autres peuples pour eux-mêmes : – ils échappent à la *définition* et font déjà par là le désespoir des Français. Il est caractéristique des Allemands que chez eux, la question « qu'est-ce qui est allemand ? » ne soit jamais réglée. Kotzebue connaissait certes assez bien ses Allemands : « c'est bien nous

connaître » lui lancèrent-ils en jubilant, – mais *Sand* aussi croyait les connaître. Jean-Paul savait ce qu'il faisait lorsqu'il désavoua avec fureur les flatteries et les exagérations mensongères, mais patriotiques, de Fichte, – mais il est probable que Goethe avait un autre sentiment que Jean-Paul sur les Allemands bien qu'il lui ait donné raison à propos de Fichte. Quel a été véritablement le sentiment de Goethe sur les Allemands ? Mais il ne s'est jamais exprimé clairement sur nombre de choses qui l'entouraient et il excella sa vie durant à garder le silence avec finesse : – probablement avait-il de bonnes raisons de le faire. Il est certain que ce ne furent pas « les guerres pour la liberté » qui lui firent lever les yeux plein d'une joie nouvelle, et pas davantage la Révolution française, – l'événement qui le poussa à *repenser* son Faust, et tout le problème « homme », fut l'apparition de Napoléon. Goethe a des mots dans lesquels il déprécie, comme pourrait le faire un étranger, avec une dureté impatientée, ce dont les Allemands se font un motif d'orgueil : il définit même le fameux *Gemüth* allemand comme « indulgence pour les faiblesses d'autrui et pour les siennes ». A-t-il tort sur ce point ? – il est caractéristique des Allemands qu'on ait rarement tout à fait tort à leur sujet. L'âme allemande a en elle des passages et des passerelles reliant ses passages, il y a en elle des cavernes, des cachettes, des oubliettes ; son désordre possède pour une bonne part l'attrait du mystérieux ; l'Allemand excelle aux tours et détours menant au chaos. Et de même que toute chose aime son symbole, l'Allemand aime les nuages et tout ce qui est obscur, en devenir, crépusculaire, humide et couvert : il ressent comme « profond » l'incertain, le non-formé, ce qui se déplace, ce qui est en croissance, sous toutes ses formes. L'Allemand lui-même n'est pas, il *devient*, il « se développe ». Le « développement » est pour cette raison la trouvaille, la réussite spécifiquement allemande dans le vaste royaume des formules philosophiques : – un concept dominant qui, en liaison avec la bière allemande et la musique allemande travaille à germaniser toute l'Europe. Les étrangers éprouvent stupéfaction et attirance face aux énigmes que leur oppose la nature fondamentalement contradictoire de l'âme allemande (Hegel l'a mise en système, et Richard Wagner, dernièrement, en musique). « Bon cœur et perfidie » – une telle juxtaposition, absurde pour tout autre peuple, ne se justifie hélas que trop souvent en Allemagne : qu'on vive donc quelque temps parmi les Souabes ! La lourdeur du savant allemand, son insipidité en société s'accordent de manière effroyablement réussie à un art intérieur de danseur de corde et à une audace facile qui ont déjà appris à tous les dieux ce qu'est la peur. Si l'on veut une démonstration *ad oculos* de ce qu'est l'« âme allemande », qu'on regarde simplement à l'intérieur du goût allemand, des arts et des mœurs allemands : quelle indifférence paysanne à l'égard du « goût » ! Comme s'y côtoient lé plus

noble et le plus commun ! Que cette économie d'ensemble de l'âme est désordonnée et riche ! L'Allemand *traîne* son âme à la remorque ; il traîne tout ce qu'il vit. Il digère mal ce qui lui arrive, il n'en vient jamais « à bout » ; la profondeur allemande n'est souvent qu'une lourde « digestion » traînante. Et de même que tous les malades chroniques, tous les dyspeptiques ont un penchant au confort, l'Allemand aime la « franchise » et l'« honnêteté » : qu'il est *confortable* d'être franc et honnête ! – Peut-être est-ce aujourd'hui le déguisement le plus dangereux et le plus réussi où excelle l'Allemand que ce côté confiant, conciliant, ce côté cartes-sur-table de la *probité* allemande : c'est son authentique art de Méphistophélès, il peut « encore aller loin » grâce à cela ! L'Allemand se laisse aller, tout en regardant de ses yeux bleux allemands, loyaux et vides – et les peuples étrangers le prennent immédiatement pour sa robe de chambre ! – Je voulais dire ceci : quoi qu'il en soit de la « profondeur allemande », – tout à fait entre nous, nous nous autorisons peut-être à nous en moquer ? – nous serons bien inspirés de continuer à l'avenir à tenir son apparence et son renom en honneur, et de ne pas brader notre ancienne réputation de peuple de la profondeur au profit du « mordant » prussien, de l'esprit fin et du sable de Berlin. Il est prudent pour un peuple de se faire passer, de se *laisser* prendre pour profond, gauche, bonasse, probe, sans prudence : cela pourrait même – être profond ! Et enfin : on doit faire honneur à son nom, – on ne s'appelle pas pour rien *das* « *tiusche* » *Volk, das Täusche-Volk* – le peuple « teuton », le peuple trompeur….

245

Le « bon vieux » temps n'est plus, en Mozart il a fait entendre son chant du cygne : – quel bonheur *pour nous* que son rococo nous parle encore, que sa « bonne société », son exaltation tendre, le plaisir en fantin qu'il prend à la

chinoiserie et au contourné, sa politesse du cœur, son aspiration à ce qui est gracieux, amoureux, dansant, heureux jusqu'aux larmes, sa foi dans le Sud puissent encore trouver un écho auprès de quelque *vestige* demeuré en nous ! Hélas, un jour ou l'autre, même cela aura disparu ! – mais qui douterait que l'aptitude à comprendre et goûter Beethoven n'ait disparu encore plus tôt ! – lui qui ne fut que l'ultime résonance d'une transition de style et d'une rupture de style, et *non pas*, comme Mozart l'ultime résonance d'un grand goût européen séculaire. Beethoven est l'intermède entre une vieille âme mûre qui n'en finit pas de se désagréger et une âme à venir encore verte qui n'en finit pas d'*arriver* ; sa musique est teintée de ce demi-jour de disparition éternelle et d'éternelle espérance extravagante, – la même lumière qui baigna l'Europe lorsqu'elle rêva avec Rousseau, dansa autour de l'arbre de la liberté de la Révolution, et finalement tomba presque en adoration devant Napoléon. Mais que *ce* sentiment pâlit vite à présent, qu'il est déjà difficile aujourd'hui de *connaître* ce sentiment, – qu'elle semble étrangère à notre oreille, la langue de ces Rousseau, Schiller, Shelley, Byron chez qui, tous *ensemble*, le même destin européen a trouvé le chemin des mots comme il sut se faire chant chez Beethoven ! – Ce qui est advenu de la musique allemande par la suite relève du romantisme, c'est-à-dire, du point de vue historique, d'un mouvement encore plus bref, encore plus fugace, encore plus superficiel que ne le fut ce grand entracte, ce passage qui mena l'Europe de Rousseau à Napoléon et à la montée de la démocratie. Weber : mais qu'est-ce *pour nous* aujourd'hui que *Freischütz* et *Obéron* ! Ou le *Hans Heiling* et le *Vampire* de Marschner ! Ou même encore le *Tannhaüser* de Wagner ! C'est une musique qui a perdu sa résonance, quand bien même elle n'est pas encore oubliée. Toute cette musique du romantisme, en outre, n'était pas assez noble, pas assez musique pour s'imposer ailleurs qu'au théâtre et face à la foule ; elle était d'emblée une musique de second ordre, qui, pour les vrais musiciens, n'entrait guère en ligne de compte. Il en alla autrement de Félix Mendelssohn, ce maître alcyonien qui, du fait de son âme plus légère, plus pure, plus ravie, fut vite honoré et tout aussi vite oublié : en bel *incident* de la musique allemande qu'il était. Mais pour ce qui est de Robert Schumann, qui prenait les choses au sérieux et fut d'emblée, lui aussi, pris au sérieux – il est le dernier à avoir fondé une école – : ne considérons-nous pas entre nous aujourd'hui comme un bonheur, un soulagement, une délivrance que ce romantisme schumannien précisément soit surmonté ? Schumann, fuyant se réfugier dans la « Suisse saxonne » de son âme, mi-Werther, mi-Jean-Paul, certes pas beethovenien ! certes pas byronien ! – la musique qu'il composa pour *Manfred* est une bévue et un malentendu touchant à l'injustice –, Schumann avec son goût, qui était au fond un goût *mesquin*, (à savoir un penchant dangereux, doublement dangereux

chez les Allemands, au lyrisme calme et à l'ivrognerie du sentiment), se mettant toujours à l'écart, se retirant et s'effaçant timidement, un délicat au cœur noble qui se grisait d'un bonheur et d'une peine purement anonymes, une espèce de jeune fille et de *noli me tangere* dès le départ : ce Schumann ne fut déjà qu'un événement *allemand* en musique, et non plus européen comme l'était Beethoven, et comme l'avait été Mozart bien plus largement encore, – avec lui, la musique allemande tomba sous la menace de son pire danger, celui de cesser d'être *la voix de l'âme européenne* pour s'abaisser au niveau d'une simple patriotardise. –

246

– Quel martyre que les livres écrits en allemand pour qui possède la *troisième* oreille ! Quelle irritation il éprouve à proximité des lents remous de ce marécage de sons sans résonance, de rythmes sans danse que l'on appelle un « livre » chez les Allemands ! Et que dire de l'Allemand qui *lit* des livres ! Qu'il lit paresseusement, avec réticence, mal ! Combien y a-t-il d'Allemands qui sachent et s'imposent de savoir que toute phrase réussie comporte de l'*art*, – de l'art qui veut qu'on le devine, si tant est que l'on veuille comprendre la phrase ! Une méprise sur son tempo, par exemple : et c'est sur la phrase elle-même que l'on se méprend ! S'interdire le doute quant aux syllabes décisives pour le rythme, ressentir comme une intention et un attrait la rupture d'une symétrie trop rigoureuse, prêter une oreille fine et patiente à tout *staccato*, à tout *rubato*, deviner le sens déposé dans la succession des voyelles et des diphtongues, et toute la délicatesse et la richesse avec lesquelles elles se colorient et changent de couleur du fait de leur enchaînement : qui parmi les Allemands qui lisent des livres fait preuve d'assez de bonne volonté pour reconnaître ce genre de devoirs et d'exigences et pour prêter l'oreille à tout cet art et cette intention dans la langue ? En fin de compte, on manque justement d'« oreille pour cela » : et les

contrastes stylistiques les plus appuyés passent inaperçus, et le talent artistique le plus raffiné est *gaspillé* comme si l'on avait affaire à des sourds. – Telles furent mes pensées lorsque je remarquai avec quelle balourdise et quel manque de discernement on confondait deux maîtres de l'art de la prose, l'un chez qui les mots tombent goutte à goutte, avec hésitation et froideur, comme de la voûte d'une grotte humide – il compte sur leur sonorité et leur résonance sourdes – et un autre qui manie sa langue comme une épée flexible et ressent, de la main jusqu'à la pointe des pieds le bonheur dangereux de sa lame frémissante et suraiguisée qui veut mordre, siffler, trancher. –

247

À quel point le style allemand est indifférent à la sonorité et aux oreilles, c'est ce que montre précisément le fait que nos bons musiciens écrivent mal. L'Allemand ne lit pas à haute voix, ne lit pas pour l'oreille, mais seulement avec les yeux : ses oreilles sont à cette occasion rangées au fond d'un tiroir. L'homme de l'Antiquité, lorsqu'il lisait – ce qui était assez rare – se faisait la lecture à lui-même, et ce à voix haute ; on s'étonnait lorsque quelqu'un lisait à voix basse et l'on s'en demandait en secret les raisons. À voix haute : cela veut dire avec toutes les amplifications, les inflexions, tous les renversements d'intonation et les variations de tempo qui faisaient la joie de ce monde du *public* antique. À cette époque, les lois du style écrit étaient les mêmes que celles du style oratoire ; et ces lois dépendaient pour une part de la stupéfiante formation, des besoins raffinés de l'oreille et du larynx, pour une autre part de la vigueur, de l'endurance et de la puissance des poumons antiques. Une période, au sens où l'entendaient les Anciens, est d'abord un tout physiologique, en ceci qu'elle se concentre au sein d'une unique respiration. De périodes comme on en trouve chez Démosthène, chez Cicéron, qui s'amplifient à deux reprises et retombent à

deux reprises, le tout à l'intérieur d'une unique respiration : ce sont là des jouissances pour des hommes *de l'Antiquité*, qui du fait de leur éducation propre savaient apprécier la vertu qu'elles contiennent, la rareté et la difficulté de déclamation d'une telle période : – *nous* n'avons véritablement pas droit à la *grande* période, nous modernes, nous qui manquons de souffle à tous les sens du terme ! Ces Anciens étaient tous eux-mêmes des dilettantes en matière oratoire, par conséquent des connaisseurs, par conséquent des critiques, – ils poussaient ainsi leurs orateurs à aller au bout de leurs possibilités ; de la même manière qu'au siècle dernier, où tous les Italiens et toutes les Italiennes étaient experts dans l'art du chant, la virtuosité lyrique (et donc aussi l'art de la mélodie –) parvint chez eux à son apogée. Mais en Allemagne, il n'y a eu à proprement parler (jusqu'à l'époque la plus récente, où une espèce d'éloquence de tribune agite ses jeunes ailes non sans timidité et maladresse) qu'une seule espèce de technique oratoire publique et *approchant* de l'art : celle qui vient de la chaire. Le prédicateur seul savait en Allemagne ce que pèse une syllabe, un mot, de quelle manière une phrase frappe, bondit, s'abat, court, aboutit, lui seul avait de la conscience dans les oreilles, assez souvent de la mauvaise conscience : car les raisons ne manquent pas pour expliquer ce fait qu'un Allemand parvient rarement, et presque toujours trop tard, à l'habileté en matière oratoire. Le chef-d'œuvre de la prose allemande est donc, comme de juste, le chef-d'œuvre de son plus grand prédicateur : la *Bible* a été jusqu'à présent le meilleur livre allemand. Comparé à la Bible de Luther, presque tout le reste n'est que « littérature » – une chose qui, en Allemagne, n'a pas réussi à pousser, et de ce fait n'a pas poussé et ne pousse pas dans les cœurs allemands : comme l'a fait la Bible.

248

Il y a deux espèces de génie : une qui avant tout engendre et veut engendrer,

et une autre qui aime se laisser féconder et met au monde. Et de même, il y a parmi les peuples de génie ceux qui ont reçu en partage le problème féminin de la grossesse et la tâche secrète de donner forme, de faire mûrir, de parachever – les Grecs par exemple étaient un peuple de cette espèce, de même les Français – ; et d'autres qui doivent être féconds et devenir cause de nouvelles organisations de la vie, – tels les Juifs, les Romains, et, je le demande en toute modestie, les Allemands ? – Des peuples tourmentés et ravis par des fièvres inconnues, irrésistiblement poussés à sortir d'eux-mêmes, amoureux et avides de races étrangères (de celles qui se « laissent féconder » –) et donc tyranniques comme tout ce qui se sait plein de forces propres à engendrer et par conséquent bénéficiaire de « la grâce de Dieu ». Ces deux espèces de génie se recherchent, comme l'homme et la femme ; mais elles se méprennent aussi l'une sur l'autre, – comme l'homme et la femme.

249

Tout peuple a sa propre tartuferie, et appelle cela ses vertus. – Le meilleur de soi-même, on ne le connaît pas, – ne peut pas le connaître.

250

250

Ce que l’Europe doit aux Juifs ? – Bien des choses, en bien et en mal, et surtout une, qui participe à la fois du meilleur et du pire : le grand style en morale, le caractère terrible et majestueux d’exigences infinies, de significations infinies, tout le romantisme et la sublimité des aspects problématiques de la morale – et donc la part qui est justement la plus attirante, la plus insidieuse et la plus recherchée de ces jeux de couleurs et de ces séductions au profit de la vie aux ultimes lueurs desquels s’embrase aujourd’hui – en se consumant peut-être – le ciel de notre culture européenne, son ciel de crépuscule. Nous, artistes parmi les spectateurs et les philosophes, nous en concevons pour les Juifs – de la reconnaissance.

251

Il ne faut pas s’étonner si, lorsqu’un peuple souffre, *veut* souffrir de fièvre nerveuse nationale et d’ambition politique –, toutes sortes de nuages et de dérangements couvrent son esprit, bref, de petits accès d’abêtissement : par exemple, chez les Allemands d’aujourd’hui, tantôt la bêtise antifrançaise, tantôt la bêtise antijuive, tantôt l’antipolonaise, tantôt la christiano-romantique, tantôt la wagnérienne, tantôt la teutonne, tantôt la prussienne (que l’on considère donc ces pauvres historiens, les Sybel et les Treitzschke et leurs têtes comprimées par d’épais bandages –), et quel que soit le nom que l’on peut encore donner à ces petits embrumements de l’esprit allemand et de la conscience allemande. Qu’on me pardonne si moi non plus, à l’occasion d’un séjour bref et risqué dans cette région très infectée, je n’ai pas été tout à fait épargné par la maladie et si j’ai commencé, comme tout le monde, à concevoir des pensées sur des choses qui ne

me regardent pas : premier signe de l'infection politique. Par exemple sur les Juifs : qu'on prête l'oreille. – Je n'ai pas encore rencontré un seul Allemand qui ait été bien disposé envers les Juifs ; et quand bien même tous les esprits prudents et politiques rejettent inconditionnellement le véritable antisémitisme, cette prudence et cet esprit politique ne visent pas ce genre de sentiment lui-même, mais seulement sa dangereuse démesure, en particulier l'expression repoussante et honteuse de ce sentiment sous sa forme démesurée, – il ne faut pas se bercer d'illusions à ce sujet. Que l'Allemagne ait largement *assez* de Juifs, que l'estomac allemand, le sang allemand aient grand-peine (et ils auront grand-peine encore longtemps) à venir à bout de cette quantité de « juif » – comme l'italien, le Français, l'Anglais en sont venus à bout, du fait d'une digestion plus vigoureuse – : ce sont l'expression et le langage clairs d'un instinct général que l'on est forcé d'écouter, selon lequel on est forcé d'agir. « Ne plus laisser entrer de Juifs nouveaux ! Et en particulier, verrouiller les portes à l'est (en Autriche également) ! » : voilà ce que commande l'instinct d'un peuple dont l'espèce est encore faible et indéterminée, de sorte qu'elle pourrait être aisément effacée, aisément éteinte par une race plus forte. Or les Juifs sont sans nul doute la race la plus forte, la plus opiniâtre et la plus pure qui vive aujourd'hui en Europe ; ils sont passés maîtres dans l'art de triompher jusque dans les pires conditions (mieux, même, que dans des conditions favorables), du fait de vertus auxquelles on aimerait aujourd'hui accrocher l'étiquette de vices, – grâce, avant tout, à une foi résolue qui n'a pas à avoir honte face aux « idées modernes » ; s'ils changent, ce n'est jamais qu'à la manière dont l'Empire russe fait ses conquêtes, – en empire qui a tout son temps et qui ne date pas d'hier : – à savoir suivant le principe « aussi lentement que possible ! » Un penseur qui se fait une affaire de conscience de l'avenir de l'Europe, tiendra compte, dans tous les projets qu'il fait par-devers soi à propos de cet avenir, des Juifs comme des Russes, en ce qu'ils sont pour l'heure les facteurs les plus sûrs et les plus probables du grand jeu et du grand combat des forces. Ce qu'on appelle aujourd'hui en Europe une « nation » et qui, à proprement parler, est plutôt une *res facta* que *nata*, (et ressemble parfois à s'y méprendre à une *res ficta et picta* –), est en tout cas une chose en devenir, quelque chose de jeune, que l'on peut modifier aisément, pas encore une race, et bien moins encore un *aere perennius* comme l'est l'espèce juive : ces « nations » devraient se garder soigneusement de toute rivalité et hostilité emportées ! Il est incontestable que les Juifs, s'ils le voulaient – ou, si on les y forçait, comme les antisémites semblent le vouloir –, *pourraient* dès aujourd'hui détenir la prépondérance, voire littéralement la domination en Europe ; et tout aussi incontestable qu'ils *n*'y travaillent *pas* et *ne* font *pas* de plans pour cela. Pour l'instant, ils veulent et souhaitent bien plutôt, même avec

une certaine insistance, être absorbés et assimilés dans l'Europe, par l'Europe, ils ont soif d'être enfin fixés, admis, respectés quelque part, et de mettre un terme à leur vie de nomades, au « Juif errant » – ; et l'on devrait être extrêmement attentif à cette tendance et cette inclination (qui exprime peut-être déjà une inflexion des instincts juifs) et se montrer accueillant à son égard : et à cette fin, il serait peut-être utile et juste d'expulser de ce pays les gueulards antisémites. Accueillant de manière prudente, sélective ; à peu près comme le fait la noblesse anglaise. Il va de soi que les types relativement forts, d'ores et déjà fermement trempés de la germanité nouvelle pourraient sans la moindre inquiétude se lier à eux, par exemple l'officier noble de la Marche ; il serait intéressant à plus d'un titre de voir si à l'art héréditaire de commander et d'obéir – pour ces deux choses, le pays que je viens de nommer est aujourd'hui le pays classique – ne pourrait pas s'adjoindre, s'ajouter par élevage le génie de l'argent et de la patience (et avant tout un peu d'esprit et de spiritualité, ce dont manque cruellement le lieu mentionné). Mais il convient d'interrompre ici ma gaie teutomanie et mon discours édifiant : car je touche déjà à mon *affaire sérieuse*, au « problème européen » tel que je le comprends, à l'élevage d'une caste nouvelle dirigeant l'Europe. –

252

Ce n'est pas une race philosophique – que ces Anglais : Bacon signifie une *attaque* contre l'esprit philosophique en général, Hobbes, Hume et Locke un abaissement et une diminution de valeur du concept de « philosophe » pour plus d'un siècle. C'est *contre* Hume que Kant s'est insurgé et élevé ; c'est de Locke que Schelling *pouvait* dire : « *je méprise Locke** » ; Hegel et Schopenhauer (avec Goethe) s'accordèrent dans la lutte contre la balourde compréhension mécaniste du monde à la manière anglaise, Hegel et Schopenhauer, ces deux

frères ennemis de génie en philosophie, qui aspirèrent à gagner, chacun de son côté, les pôles opposés de l'esprit allemand, et en cela se firent tort l'un à l'autre comme deux frères seuls se font tort. – Ce dont manque et a toujours manqué l'Angleterre, ce demi-comédien et rhéteur, cet esprit confus et inepte de Carlyle le savait bien, lui qui chercha à cacher sous des grimaces passionnées ce qu'il savait de lui-même : à savoir ce qui *manquait* à Carlyle – la véritable *puissance* de l'esprit, la véritable *profondeur* du regard spirituel, bref la philosophie. – Il est caractéristique d'une telle race non philosophique qu'elle s'agrippe fermement au christianisme : elle *a besoin* de sa discipline pour se « moraliser » et s'humaniser. L'Anglais, plus sombre, plus sensuel, doué d'une volonté plus forte, et plus brutal que l'Allemand – est par là aussi, étant le plus commun des deux, plus pieux que l'Allemand : il a justement encore *plus besoin* du christianisme. Pour des narines raffinées, même ce christianisme anglais exhale encore un relent authentiquement anglais de *spleen* et d'excès alcooliques contre lesquels on l'utilise comme remède, non sans raisons, – le poison le plus subtil contre le plus grossier, donc : chez les peuples balourds, en effet, un empoisonnement plus subtil est déjà un progrès, une étape vers la spiritualisation. Ce sont encore la gestuelle chrétienne, la prière et les psaumes que l'on entonne, qui offrent le déguisement le plus supportable à la balourdise anglaise et à son sérieux de paysan, ou plus exactement : qui l'interprètent et en donnent une version renouvelée ; et pour ce bétail d'ivrognes débauchés qui apprend à grogner de la morale, autrefois sous l'empire du méthodisme, et récemment de nouveau en prenant la forme de l'« armée du salut », un spasme de pénitence peut bien constituer, en termes relatifs, le suprême accomplissement d'« humanité » auquel on puisse se voir hisser : on peut raisonnablement l'accorder. Mais ce qui continue d'offenser chez l'Anglais le plus humain, c'est son manque de musique, pour parler de manière imagée (et sans image –) : les mouvements de son âme ne comportent ni cadence ni danse, et pas même le désir de cadence et de danse, de « musique ». Qu'on l'écoute parler ; qu'on regarde *se déplacer* les plus belles des Anglaises – dans nul pays à la surface de la terre, on ne trouve de plus belles colombes et de plus beaux cygnes, – et enfin : qu'on les écoute chanter ! Mais c'est trop exiger……

253

Il y a des vérités que les esprits médiocres sont les mieux placés pour reconnaître, parce que ce sont celles qui leur sont le plus proportionnées, il y a des vérités qui ne possèdent d'attraits et de force de séduction que pour des esprits médiocres : – nous nous heurtons à ce principe peut-être déplaisant précisément aujourd'hui, où l'esprit d'Anglais respectables mais médiocres – je citerai Darwin, John Stuart Mill et Herbert Spencer – commence à prédominer dans la zone moyenne du goût européen. De fait, qui douterait de l'utilité de la domination provisoire de *tels* esprits ? Ce serait une erreur que de tenir les esprits élevés, qui volent à l'écart, pour particulièrement habiles à établir, rassembler et réduire en formules un grand nombre de petits faits communs : – en tant qu'exceptions, ils se trouvent au contraire d'emblée dans une situation défavorable à l'égard des « règles ». Enfin, ils ont à faire plus que simplement connaître – à savoir *être* quelque chose de nouveau, *signifier* quelque chose de nouveau, *représenter* des valeurs nouvelles ! Le clivage entre savoir et pouvoir est peut-être plus large, plus mystérieux aussi, qu'on ne le pense : il n'est pas impossible que celui qui peut, avec grand style, le créateur, doive être un ignorant, – et qu'à l'inverse, pour des découvertes scientifiques du genre de celles de Darwin, une certaine étroitesse, aridité et une diligence laborieuse, bref quelque chose d'anglais, ne constituent pas une mauvaise disposition. – Enfin, il ne faut pas oublier, pour ce qui est des Anglais, qu'ils ont déjà causé une fois, par leur caractère profondément moyen, une dépression globale de l'esprit européen : ce que l'on appelle « les idées modernes », ou « les idées du dix-huitième siècle », ou encore « les idées françaises » – donc ce contre quoi l'esprit *allemand* s'est élevé avec un profond dégoût –, était d'origine anglaise, cela ne fait aucun doute. Les Français n'ont fait que singer et mettre en scène ces idées, ils en ont été les meilleurs soldats aussi, de même, hélas, que leurs premières et leurs plus radicales *victimes* ; car cette maudite anglomanie des « idées modernes » a fini par rendre l'*âme française** si mince et si émaciée qu'aujourd'hui, on se rappelle presque avec incrédulité son seizième et son dix-septième siècles, sa force profonde et passionnée, sa noblesse inventive. Il faut toutefois s'agripper à ce principe d'équité historique sans lâcher prise et le défendre contre le moment présent et l'apparence : la *noblesse** européenne – de sentiment, de goût, de mœurs, bref à tous les sens élevés du terme – est l'œuvre et l'invention de la *France*, ce qu'il y a de commun en Europe, le plébéisme des idées modernes – celle de l'*Angleterre*. –

254

La France est aujourd'hui encore le siège de la culture la plus spirituelle et la plus raffinée d'Europe et la haute école du goût : mais il faut savoir trouver cette « France du goût ». Ceux qui en font partie sont bien cachés : – il se peut que ceux en qui elle s'incarne et vit soient en petit nombre, et peut-être en outre ne tiennent-ils pas très solidement debout, étant pour une part des fatalistes, des assombris, des malades, pour une part des délicats et des affectés, de ceux qui ont pour *ambition* de se cacher. Ils ont tous quelque chose en commun : ils se bouchent les oreilles face à la stupidité déchaînée et aux déclamations tonitruantes du *bourgeois** démocrate. Et de fait, c'est une France tournée à la stupidité et à la grossièreté qui se pavane aujourd'hui sur le devant de la scène, – elle a récemment célébré, à l'occasion des obsèques de Victor Hugo, une véritable orgie de mauvais goût et simultanément d'auto-admiration. Ils ont encore autre chose en commun : une disposition à se défendre de la germanisation spirituelle – et une incapacité, disposition meilleure encore, à y parvenir ! Peut-être Schopenhauer est-il dès aujourd'hui plus chez lui et mieux acclimaté dans cette France de l'esprit, qui est aussi une France du pessimisme qu'il ne l'a jamais été en Allemagne ; pour ne rien dire de Heinrich Heine, qui s'est depuis longtemps déjà fait chair et sang chez les poètes lyriques les plus subtils et les plus exigeants de Paris, ou de Hegel, qui exerce aujourd'hui par l'intermédiaire de Taine – c'est-à-dire du *premier* des historiens vivants – une influence presque tyrannique. Et quant à Richard Wagner : plus la musique française apprendra à se façonner conformément aux véritables besoins de l'*âme moderne**, plus elle « wagnérisera », on peut le prédire, – elle le fait déjà bien assez ! Il y a toutefois trois choses que les Français peuvent aujourd'hui encore désigner avec orgueil comme leur héritage et leur bien propre, et comme témoignage persistant d'une vieille supériorité culturelle sur l'Europe malgré toute la germanisation et la plébéisation du goût, volontaires ou involontaires : d'abord l'aptitude aux passions artistiques, à s'adonner à la « forme », pour laquelle on a inventé, entre mille autres, l'expression l'*art pour l'art** : – la France n'en a pas manqué depuis trois siècles et elle a constamment rendu possible, en vertu de la vénération du « petit nombre », une sorte de musique de chambre en littérature que l'on cherche vainement dans le reste de l'Europe –. La deuxième chose sur laquelle les Français peuvent fonder une supériorité sur l'Europe est leur vieille culture *moraliste* diversifiée qui fait qu'en moyenne, même chez les petits *romanciers** de journaux et chez les occasionnels

*boulevardiers de Paris**, on trouve une excitabilité et une curiosité psychologiques dont en Allemagne par exemple, on n'a pas idée (pour ne pas parler d'avoir la chose elle-même !). Il manque pour cela aux Allemands quelques siècles d'activité moraliste que la France, ainsi qu'on l'a dit, ne s'est pas épargnés ; qui qualifie pour cette raison les Allemands de « naïfs » maquille une déficience en éloge. (À titre d'opposé de l'inexpérience et de l'innocence allemandes *in voluptate psychologica*, auxquelles est étroitement apparenté l'ennui que suscite la fréquentation des Allemands, – et à titre d'expression la plus aboutie d'une curiosité et d'un talent d'invention authentiquement français dans ce royaume de frissons délicats, on peut faire valoir Henri Beyle, cet homme remarquable, ce pionnier considérablement en avance, qui traversa *son* Europe, plusieurs siècles d'âme européenne, sur un tempo napoléonien, en débusquant et découvrant cette âme : – il a fallu deux générations pour le *rattraper* en quelque manière, pour deviner après coup quelques-unes des énigmes qui le tourmentèrent et le ravirent, ce singulier épicurien et cet homme-point d'interrogation qui fut le dernier grand psychologue de la France –). Il y a encore un troisième titre de supériorité : la nature française renferme une synthèse relativement réussie du Nord et du Sud qui lui fait saisir bien des choses et lui commande d'en faire d'autres qu'un Anglais ne saisira jamais ; son tempérament qui périodiquement penche vers le Sud et s'en détourne, où bouillonne de temps à autre le sang provençal et ligure, le protège de l'effroyable grisaille du Nord, de l'univers conceptuel fantomatique et du sang anémié qui ignorent le soleil, – notre maladie *allemande* du goût dont on combat actuellement l'excès en se prescrivant avec une ferme résolution le sang et le fer, c'est-à-dire : la « grande politique » (en vertu d'une technique médicale dangereuse qui m'apprend à attendre et attendre sans fin, mais pas encore pour le moment à garder espoir –). Même aujourd'hui, la France sait encore comprendre d'avance et accueillir ces hommes fort rares et rarement assouvis qui sont trop amples pour se satisfaire de quelque patriotardise que ce soit et savent aimer le Sud dans le Nord, le Nord dans le Sud, – pour ces méditerranéens-nés, les « bons Européens ». – C'est pour eux que *Bizet* a composé sa musique, lui, le dernier génie qui ait vu une beauté et une séduction nouvelles, – qui ait découvert un fragment *de Sud en musique*.

255

Envers la musique allemande, la prudence me semble requise à plus d'un égard. À supposer qu'un homme aime le Sud comme je l'aime, comme une grande école de guérison, au sens le plus spirituel et le plus sensuel, comme une plénitude et une transfiguration solaires irrépressibles qui se répandent sur une existence souveraine, ayant foi en elle-même : eh bien, un tel homme apprendra à se tenir quelque peu sur ses gardes face à la musique allemande, parce qu'en détériorant et en faisant régresser son goût, elle détériore et fait régresser sa santé. Un tel homme du Sud, non par l'ascendance mais par la *foi*, si jamais il rêve à l'avenir de la musique, rêvera nécessairement aussi à une rédemption de la musique du Nord et aura nécessairement dans l'oreille le prélude à une musique plus profonde, plus puissante, peut-être plus méchante et plus mystérieuse, à une musique supra-allemande, qui ne s'éteigne pas, ne jaunisse pas, ne se fane pas au spectacle de la mer bleue, voluptueuse, et de la clarté du ciel méditerranéen, comme c'est le cas aujourd'hui pour toute musique allemande, à une musique supra-européenne qui l'emporte même sur les couchers de soleil fauves du désert, dont l'âme soit apparentée au palmier et qui sache être chez elle parmi les grandes bêtes de proie superbes et solitaires, et vagabonder parmi elles… Je pourrais concevoir une musique dont l'ensorcellement suprêmement rare consisterait à ne plus rien savoir du bien et du mal, sur laquelle peut-être passeraient çà et là quelque nostalgie de navigateur, quelques ombres dorées et tendres faiblesses : un art qui, de très loin, verrait fuir vers lui les colorations d'un monde *moral* en train de décliner, devenu presque incompréhensible, et qui serait assez hospitalier et assez profond pour recueillir ces fugitifs attardés. –

256

Du fait du clivage maladif que la démence nationaliste a instauré et continue à instaurer entre les peuples de l'Europe, du fait également des politiques à la vue basse et à la main leste qui, grâce à elle, occupent aujourd'hui le haut du pavé et ne soupçonnent pas le moins du monde à quel point la politique de désunion qu'ils pratiquent ne peut être, de toute nécessité, qu'une politique d'entracte, – du fait de toutes ces choses et de bien d'autres, aujourd'hui tout à fait inexprimables, on néglige ou réinterprète de manière arbitraire et mensongère les signes les moins équivoques à travers lesquels s'exprime le fait que l'*Europe veut devenir une*. Pour ce qui est de tous les hommes plus profonds et plus amples de ce siècle, la véritable orientation générale du travail mystérieux de leur âme consista à préparer la voie à cette *synthèse* nouvelle et à faire advenir par anticipation, à titre expérimental, l'Européen de l'avenir : c'est seulement dans leurs aspects superficiels, ou à leurs heures de plus grande faiblesse, par exemple avec l'âge, qu'ils appartinrent aux « patries », – ils ne firent que se reposer d'eux-mêmes en devenant « patriotes ». Je songe à des hommes comme Napoléon, Goethe, Beethoven, Stendhal, Heinrich Heine, Schopenhauer : que l'on ne m'en veuille pas de ranger également parmi eux Richard Wagner ; on ne doit pas se laisser égarer par les contresens qu'il a commis sur lui-même, – des génies de son espèce ont rarement le droit de se comprendre eux-mêmes. Et encore moins se laisser égarer, à coup sûr, par le vacarme indélicat que l'on produit en se barricadant et en se défendant contre Richard Wagner aujourd'hui en France : – il n'en reste pas moins que le *romantisme français tardif* des années quarante et Richard Wagner sont liés de la manière la plus étroite et la plus intime. Ils sont apparentés, fondamentalement apparentés dans tout ce que leurs besoins ont de plus élevé et de plus profond : c'est l'âme de l'Europe, de l'Europe une, qui fait pression et aspire à s'échapper et à s'élever à travers leur art multiple et impétueux – pour aller où ? vers une lumière nouvelle ? vers un soleil nouveau ? Mais qui pourrait exprimer avec exactitude ce que tous ces maîtres de nouveaux modes de langage ne surent pas exprimer clairement ? Il est certain que le même déchaînement et la même poussée les tourmenta, qu'ils *cherchèrent* de la même manière, ces derniers grands chercheurs ! Sous l'empire de la littérature tous autant qu'ils sont, jusque dans les yeux et les oreilles – les premiers artistes à la culture littéraire universelle – eux-mêmes aussi, la plupart du temps écrivains, poètes, médiateurs entre les arts et entre les sens et sachant les croiser (comme musicien, Wagner fait partie des peintres, comme poète, des musiciens, et comme artiste en général des comédiens) ; tous autant qu'ils sont fanatiques de l'*expression* « à tout prix » – j'insiste particulièrement sur Delacroix, celui qui est le plus étroitement apparenté à Wagner –, tous autant qu'ils sont grands découvreurs au royaume du sublime, et aussi du laid et du

hideux, plus grands découvreurs encore en matière d'effets, d'exposition, d'art des vitrines, tous autant qu'ils sont, talents dépassant de loin leur génie –, virtuoses de la tête aux pieds, détenteurs d'accès secrets à tout ce qui attire, contraint, renverse, ennemis jurés de la logique et des lignes droites, avides d'étranger, d'exotique, de formidable, de tordu, d'auto-contradictoire ; en tant qu'hommes, tous Tantale de la volonté, plébéiens parvenus qui se savaient incapables, dans leur vie et leur création, d'un tempo noble, d'un *lento*, – que l'on songe par exemple à Balzac travailleurs effrénés, presque autodestructeurs à force de travail ; antino-mistes et rebelles quant aux mœurs, ambitieux et insatiables ignorant l'équilibre et la jouissance ; tous autant qu'ils sont finissant par se briser et s'effondrer sur la croix chrétienne (ce qui n'est que justice : car lequel d'entre eux eût été assez profond et assez originaire pour accéder à une philosophie de l'*Antéchrist* ? –), au total, une espèce d'hommes supérieurs, à l'audace téméraire, à la violence somptueuse, qui vole dans les nues et s'y élève à force d'arrachement, qui dut la première apprendre à son siècle – et il s'agit du siècle de la *foule* ! – le concept d'« homme supérieur »…… Puissent les amis allemands de Richard Wagner méditer en se demandant s'il y a dans l'art wagnérien quelque chose d'absolument allemand, ou si ce qui le distingue n'est pas justement de provenir de sources et d'impulsions *supra-allemandes* : il ne faut pas sous-estimer à ce sujet l'apport indispensable à la formation de son type que constitua précisément Paris, où la profondeur de ses instincts le poussa impérieusement à l'époque décisive, ni le fait que toute sa manière d'entrer en scène, de se faire apôtre de lui-même, n'ont pu parvenir à leur accomplissement qu'au contact du modèle que lui fournit le socialisme français. Peut-être une comparaison plus fine incitera-t-elle à porter à l'honneur de la nature allemande de Richard Wagner qu'en toute chose il se soit montré plus fort, plus téméraire, plus dur, plus élevé que ne le pouvait un Français du dix-neuvième siècle, – du fait que nous, Allemands, demeurons plus proches de la barbarie que les Français – ; peut-être ce que Wagner a créé de plus singulier est-il à jamais, et pas uniquement aujourd'hui, inaccessible, inéprouvable, inimitable pour toute la race latine si tardive : la figure de *Siegfried*, de cet homme *très libre* qui, de fait, est sans doute largement trop libre, trop dur, trop joyeux, trop sain, trop *anticatholique* pour le goût de vieux peuples de culture trop mûrs. Il se pourrait même qu'il ait constitué un péché contre le romantisme, ce Siegfried antiromantique : eh bien, Wagner s'est abondamment racheté de ce péché dans sa sombre vieillesse, en commençant sinon à prendre du moins à prêcher – anticipant sur un goût qui depuis s'est fait politique – *le chemin de Rome* avec la véhémence religieuse qui lui est propre. – Afin qu'on ne se méprenne pas sur ce que je viens de dire par ces mots, je vais recourir aux services de quelques rimes

pleines de vigueur qui révéleront même aux oreilles sans grande finesse ce que je veux – ce en quoi je *m'oppose* au « dernier Wagner » et à la musique de son *Parsifal*.

– Est-ce encore allemand ? –
S'échappe-t-il d'un cœur allemand, ce piaillement accablant ?
Est-ce le fait d'un corps allemand cette mortification de soi ?
Est-ce allemand, ces simagrées de prêtre aux mains déployées,
Ce parfum d'encens agaçant les sens ?
Allemand aussi, ces coups d'arrêt, ces chutes, ces vertiges,
Ce balancement incertain en forme de ding-dong ?
Ces regards en coin de nonnes, ce tintement d'Ave,
Toute cette surenchère exaltée d'adoration céleste qui joue le ravissement ?
– Est-ce encore allemand ? –
Songez-y ! Vous n'avez pas encore franchi la porte : –
Car c'est *Rome* que vous entendez, – *la foi de Rome, sans paroles !*

NEUVIÈME SECTION

Qu’est-ce qui est noble ?

257

Toute élévation du type « homme » fut jusqu’à présent l’œuvre d’une société aristocratique – et il ne cessera d’en être ainsi : en ce qu’elle est une société qui croit à une vaste échelle hiérarchique ainsi qu’à une différence de valeur entre l’homme et l’homme, et qui a besoin de l’esclavage en quelque sens. Sans le *pathos de la distance* que suscite la différence incarnée des positions, le regard avec lequel la caste dominante considère constamment d’en haut les soumis et les instruments ainsi que l’exercice tout aussi constant de l’obéissance et du commandement, de l’activité consistant à maintenir en bas et à distance, cet autre *pathos* plus mystérieux ne pourrait absolument pas naître, cette aspiration à un incessant accroissement de distance au sein de l’âme elle-même, l’élaboration d’états toujours plus élevés, plus rares, plus lointains, plus étendus, plus amples, bref justement l’élévation du type « homme », le continuel « dépassement de soi

de l’homme », pour prendre une formule morale en un sens supra-moral. Certes : on ne peut se bercer d’illusions humanitaires quant à l’histoire de l’émergence d’une société aristocratique (donc au présupposé de toute élévation du type « homme » –) : la vérité est dure. Avouons-nous sans ménagement comment a *commencé* toute culture supérieure sur terre jusqu’à présent ! Des hommes à la nature encore naturelle, des barbares à toutes les acceptions terribles du terme, des hommes de proie, encore en possession de forces de volonté et de désirs de puissance inentamés, se sont jetés sur des races plus faibles, plus policées, plus pacifiques, qui peut-être s’occupaient de commerce ou d’élevage du bétail, ou sur des vieilles cultures confites dont l’ultime force vitale se répandait en étincelants feux d’artifice d’esprit et de corruption. La caste noble, au début, fut toujours la caste des barbares : sa prépondérance ne tenait pas en premier lieu à la force physique, mais au contraire à celle de l’âme, – ils étaient *les plus intégralement* hommes (ce qui signifie aussi, à tous les degrés, « les plus intégralement bêtes » –).

258

La corruption, comme expression du fait qu’au sein des instincts, l’anarchie menace, et que la structure fondamentale d’affects qui s’appelle « vie » est ébranlée : la corruption est quelque chose de fondamentalement différent selon la configuration vitale où elle se fait jour. Lorsque, par exemple, une aristocratie comme celle de la France au début de la Révolution se dépouille de ses privilèges avec un dégoût sublime et se sacrifie elle-même à une débauche de son sentiment moral, on a affaire à de la corruption : – ce ne fut en réalité que le dernier acte de cette corruption séculaire qui l’avait poussée pas à pas à abandonner ses prérogatives de domination et à s’abaisser au rang de *fonction* de la monarchie (et à finir même par en devenir l’ornement et le costume

d’apparat). Mais l’élément essentiel d’une bonne et d’une saine aristocratie est qu’elle *ne* se ressent *pas* comme fonction (que ce soit de la monarchie ou de la communauté), mais comme son *sens* et sa justification suprême, – qu’elle accepte pour cela le sacrifice d’innombrables êtres humains qui doivent être abaissés et réduits, *à son profit*, au rang d’hommes incomplets, d’esclaves, d’instruments. Sa pensée fondamentale doit justement être que la société *n*’a *pas* le droit d’exister pour la société, mais seulement comme soubassement et charpente permettant à une espèce d’êtres choisis de s’élever à sa tâche supérieure et de manière générale à un *être* supérieur : à l’instar de ces plantes grimpantes de Java avides de soleil – on les nomme Sipo Matador –, qui étreignent un chêne de leurs vrilles, si longuement et si souvent, qu’elles finissent, bien au-dessus de lui, mais en s’appuyant sur lui, par pouvoir déployer leur couronne en pleine lumière et faire admirer leur bonheur. –

259

S’abstenir mutuellement de se blesser, de se faire violence, de s’exploiter, mettre sa volonté et celle d’autrui sur un pied d’égalité : cela peut produire, en un certain sens, grossier, de bonnes manières entre individus, si les conditions sont réunies pour cela (à savoir s’ils possèdent effectivement une quantité de force et des critères de valeur semblables et s’ils font partie d’un seul et même corps). Mais sitôt que l’on voudrait étendre ce principe, et même, si possible, en faire le *principe fondamental de la société*, il se montrerait immédiatement pour ce qu’il est : volonté de nier la vie, principe de désagrégation et de décadence. Il faut ici penser radicalement jusqu’au fond des choses et se défendre de toute faiblesse sentimentale : la vie même est *essentiellement* appropriation, atteinte, conquête de ce qui est étranger et plus faible, oppression, dureté, imposition de ses formes propres, incorporation et à tout le moins, dans les cas les plus

tempérés, exploitation, – mais pourquoi toujours employer ces mots, empreints depuis des temps immémoriaux d'une intention de calomnier ? Tout corps à l'intérieur duquel, comme nous l'avons admis précédemment, les individus se traitent en égaux – ce qui se produit dans toute aristocratie saine –, doit lui-même aussi, s'il est un corps vivant et non pas moribond, faire à tous les autres corps ce dont les individus qui le composent s'abstiennent mutuellement : il devra être la volonté de puissance incarnée, il voudra croître, s'emparer de ce qui l'entoure, l'attirer à lui, gagner en prépondérance, – non pas du fait de quelque moralité ou immoralité que ce soit, mais au contraire parce qu'il *vit*, et parce que la vie *est* justement volonté de puissance. Mais il n'y a pas de point sur lequel la conscience commune aux Européens soit plus rebelle à l'instruction que sur celui-ci : on s'exalte partout aujourd'hui, en allant jusqu'à s'envelopper de déguisements scientifiques, à propos d'états à venir de la société où « le caractère d'exploitation » doit se trouver aboli : – ce qui rend le même son à mon oreille que si l'on promettait d'inventer une vie qui s'abstienne de toutes les fonctions organiques. L'« exploitation » n'appartient pas en propre à une société pervertie ou imparfaite et primitive : elle appartient en propre à l'*essence* du vivant, en tant que fonction organique fondamentale, elle est une conséquence de la volonté de puissance authentique, qui est justement la volonté de vie. – À supposer que cela soit une innovation sur le plan théorique, – sur le plan de la réalité, c'est le *fait originaire* de toute histoire : poussons donc l'honnêteté envers nous-mêmes jusqu'à ce point ! –

260

En faisant route à travers les nombreuses morales, les plus subtiles comme les plus grossières, qui ont régné jusqu'à présent ou continuent de régner sur terre, j'ai trouvé certains traits qui revenaient ensemble avec régularité et se liaient les

uns aux autres : jusqu'à ce que finissent par se révéler à moi deux types fondamentaux et qu'une différence fondamentale s'en dégage. Il y a une *morale de maîtres* et une *morale d'esclaves* ; – j'ajoute immédiatement que dans toutes les cultures supérieures et plus mélangées se font jour aussi des tentatives de médiation des deux morales, plus fréquemment encore leur compénétration et leur mécompréhension mutuelle, voire parfois leur sévère juxtaposition – jusque dans un même homme, au sein d'une seule et unique âme. Les différenciations de valeur morales sont nées soit au sein d'une espèce dominante qui prenait conscience avec délectation de sa différence par rapport à celle des dominés, – soit parmi les dominés, les esclaves et les dépendants de tout ordre. Dans le premier cas, quand ce sont les dominants qui déterminent le concept de « bon », ce sont les états d'âme élevés, orgueilleux qui sont ressentis comme marque de distinction qui détermine la hiérarchie. Le noble sépare de lui-même les individus chez qui s'exprime le contraire de ces états élevés et orgueilleux : il les méprise. Remarquons immédiatement que dans cette première espèce de morale, l'opposition de « bon » et « mauvais » possède un sens équivalent à « noble » et « méprisable » : – l'opposition de « bon » et « méchant » possède une autre provenance. Est méprisé celui qui est lâche, le peureux, le mesquin, celui qu'anime la pensée de l'utilité étriquée ; et aussi le méfiant au regard servile, celui qui s'humilie, l'espèce d'hommes pareille aux chiens, qui se laisse maltraiter, le flatteur qui mendie, et surtout le menteur : c'est une croyance fondamentale de tous les aristocrates que le commun du peuple est menteur. « Nous, les véraces » – voilà comment se désignaient les hommes de noblesse de la Grèce antique. Il est flagrant que partout, les désignations de valeur morales se sont d'abord appliquées à des *hommes*, et seulement de manière dérivée et tardive à des *actions* : c'est pourquoi les historiens de la morale commettent une méprise grossière quand ils prennent pour point de départ des questions telles que « pourquoi fait-on l'éloge de l'action dictée par la pitié ? ». L'espèce d'hommes noble *se* ressent comme celle qui détermine la valeur, elle n'a nul besoin d'approbation, elle juge de la manière suivante « ce qui est nuisible pour moi est nuisible en soi », elle sait que c'est elle qui, la première, confère de l'honneur aux choses, elle est *créatrice de valeurs*. Elle honore tout ce qu'elle sait lui appartenir : une telle morale est autoglorification. Elle place au premier plan le sentiment de plénitude, de puissance qui veut déborder, le bonheur de la haute tension, la conscience d'une richesse qui aimerait offrir et donner : – l'homme noble aussi aide celui qui est dans le malheur, mais non pas ou presque pas par pitié, plutôt au contraire du fait d'un penchant suscité par la profusion de puissance. L'homme noble honore en lui-même le puissant, celui, également, qui fait preuve de puissance à l'égard de lui-même, qui s'entend à parler et à garder

le silence, qui prend plaisir à exercer rigueur et dureté envers lui-même et a du respect pour tout ce qui est rigoureux et dur. « C'est un cœur dur que Wotan a placé dans ma poitrine » lit-on dans une vieille saga Scandinave : voilà la juste expression poétique trouvée par l'âme d'un Viking orgueilleux. Une telle espèce d'homme est justement fière de *ne pas* être faite pour la pitié : c'est pourquoi le héros de cette saga ajoute en manière d'avertissement : « qui n'a pas dès sa jeunesse le cœur dur ne l'aura jamais ». Les hommes nobles et courageux qui pensent de la sorte sont aussi éloignés qu'on peut l'être de la morale qui voit précisément dans la pitié ou dans l'action accomplie pour autrui, ou dans le *désintéressement** le signe de ce qui est moral ; la foi en soi-même, l'orgueil à l'égard de soi-même, une hostilité foncière et de l'ironie envers le « renoncement à soi » sont un élément tout aussi caractéristique de la morale noble qu'un léger dédain et que la circonspection à l'égard des sentiments compatissants et du « cœur enflammé ». – Ce sont les puissants qui *excellent* à honorer, c'est là leur art, leur champ d'invention. La profonde vénération pour l'âge et la tradition – tout le droit repose sur cette double vénération –, la croyance et le préjugé favorables aux ancêtres et défavorables envers ceux qui sont à venir sont typiques de la morale des puissants ; et lorsque à l'inverse les hommes des « idées modernes » croient presque instinctivement au « progrès » et à l'« avenir », et manquent toujours plus de respect pour l'âge, cela suffit bien assez à trahir la provenance non noble de ces « idées ». Mais ce qu'une morale de dominants a de plus étranger et embarrassant pour le goût d'aujourd'hui, c'est la rigueur de son principe fondamental, qui veut que l'on n'ait de devoirs qu'envers ses égaux ; qu'envers les êtres de rang subalterne, envers tout ce qui est étranger on ait le droit d'agir à son gré ou « selon son cœur », et en tout cas « par-delà bien et mal » – c'est là que la pitié et les autres sentiments du même ordre peuvent trouver leur place. La capacité et le devoir de longue reconnaissance et de longue vengeance – l'un et l'autre uniquement au sein du cercle de ses égaux –, la subtilité dans la rétorsion, le raffinement de l'idée d'amitié, une certaine nécessité d'avoir des ennemis (comme conduits d'évacuation, en quelque sorte, pour les affects d'envie, de passion de l'affrontement, d'arrogance, – pour pouvoir, au fond, être *ami* comme il convient) : autant de caractères typiques de la morale noble, qui, ainsi qu'on l'a indiqué, n'est pas la morale des « idées modernes », et que, par conséquent, il est aujourd'hui difficile de ressentir, et également difficile d'exhumer et de découvrir. – Les choses sont différentes pour le second type de morale, la *morale d'esclaves*. À supposer que ceux qui sont victimes de la violence, les opprimés, les souffrants, les non-libres, incertains et fatigués d'eux-mêmes moralisent : quel trait homogène présenteront leurs évaluations morales ? Il est probable que

s’y exprimera un soupçon pessimiste à l’égard de la situation de l’homme tout entière, peut-être une condamnation de l’homme ainsi que de sa condition. L’esclave voit d’un mauvais œil les vertus des puissants : il est plein de scepticisme et de méfiance, plein de *raffinement* dans la méfiance à l’égard de tout le « bien » qu’on y honore –, il aimerait se persuader que le bonheur même qui s’y trouve n’est pas authentique. Inversement, les qualités qui servent à alléger l’existence de ceux qui souffrent sont mises en relief et inondées de lumière : ce sont ici la pitié, la main obligeante et charitable, le cœur enflammé, la patience, l’ardeur au travail, l’humilité, l’amabilité qui sont portés aux honneurs –, car ce sont les qualités les plus utiles et presque les seuls moyens de supporter l’oppression de l’existence. La morale d’esclaves est essentiellement morale de l’utilité. Voilà le foyer d’où est issue cette fameuse opposition entre « bien » et « *mal* » : – dans le mal, on place affectivement la puissance et le fait d’être dangereux, un certain caractère terrible, une certaine finesse et une certaine force qui interdisent tout mépris. Suivant la morale d’esclaves, donc, le « méchant » inspire la peur ; suivant la morale de maîtres, c’est justement le « bon » qui inspire et veut inspirer la peur, alors que l’homme « mauvais » est ressenti comme le méprisable. L’opposition atteint son apogée lorsque, par une conséquence logique de la morale d’esclaves, un soupçon de dédain – qui peut bien être léger et bienveillant – finit par s’attacher aussi au « bon » de cette morale, parce qu’au sein de ce mode de pensée d’esclaves, le bon doit en tout cas être l’homme *qui ne présente pas de danger* : il est brave, facile à tromper, un rien stupide peut-être, *un bonhomme**. Partout où la morale d’esclaves devient prépondérante, la langue montre une tendance à rapprocher les mots « bon » et « stupide ». – Une ultime différence fondamentale : l’aspiration à la *liberté*, l’instinct du bonheur et les raffinements du sentiment de liberté, cela appartient aussi nécessairement en propre à la morale et la moralité d’esclaves que l’art et l’exaltation dans la vénération, dans le dévouement, constituent le symptôme régulier d’un mode de pensée et d’évaluation aristocratique. – C’est ce qui permet de comprendre pourquoi l’amour *comme passion* – c’est notre spécialité européenne – doit inéluctablement être d’ascendance noble : on sait que l’invention en est due aux chevaliers-poètes provençaux, ces hommes splendides et inventifs du « *gai saber* » auxquels l’Europe doit tant de choses, et presque jusqu’à elle-même. –

261

Au nombre des choses qui sont peut-être les plus difficiles à saisir pour un homme noble figure la vanité : il sera tenté de la nier là encore où une autre espèce d'homme pensera la tenir des deux mains. Le problème est pour lui d'imaginer des êtres qui cherchent à susciter à leur sujet une bonne opinion qu'ils n'ont pas eux-mêmes – et donc ne « méritent » pas non plus –, et qui finissent néanmoins par *croire* à cette bonne opinion. Cela lui parait pour moitié un tel manque de goût et de respect envers soi-même, et pour moitié d'une irrationalité si baroque qu'il préfère penser que la vanité est une exception et la tenir pour douteuse dans la plupart des cas où l'on en parle. Il dira par exemple : « je peux me tromper sur ma valeur et d'autre part exiger néanmoins que ma valeur, sous la forme exacte où je la fixe, soit reconnue également par autrui, – mais cela n'est pas de la vanité (plutôt de la présomption, ou, plus fréquemment, ce que l'on appelle de l'"humilité" ou de la "modestie") ». Ou encore : « bien des raisons peuvent me porter à me réjouir de la bonne opinion d'autres hommes, peut-être parce que je les tiens en honneur, les aime et me réjouis de chacune de leurs joies, peut-être aussi parce que leur bonne opinion confirme et renforce ma propre bonne opinion, peut-être parce que la bonne opinion d'autrui, même dans les cas où je ne la partage pas, m'est néanmoins utile ou promet de l'être, – mais rien de tout cela n'est de la vanité ». L'homme noble doit d'abord se contraindre, notamment à l'aide de l'histoire, pour voir clairement que, depuis la nuit des temps, dans toutes les strates populaires qui d'une manière ou d'une autre étaient dépendantes, l'homme commun n'*était* que ce qu'il *passait pour être* : – nullement habitué à fixer lui-même des valeurs, il ne s'accordait pas non plus d'autre valeur que celle que lui accordaient ses maîtres (c'est en propre le *droit des maîtres* que de créer des valeurs). On peut bien considérer comme la conséquence d'un formidable atavisme le fait que l'homme habituel, aujourd'hui encore, commence par *attendre* une opinion à son sujet, puis s'y soumet d'instinct : mais non pas simplement une « bonne » opinion, tout aussi bien une opinion mauvaise et injuste (que l'on songe par exemple à la majeure partie des appréciations et des dépréciations de soi que les croyantes admettent de la part de leur confesseur, et que le chrétien croyant en général admet de la part de son Église). De fait, en accord avec le lent avènement de l'ordre de choses démocratique (et avec sa cause, le mélange de sang entre maîtres et esclaves), l'aspiration, à l'origine noble et rare, à s'assigner par soi-même sa valeur et à « avoir une bonne opinion » de soi se verra de plus en plus encouragée et ne

cessera de s'étendre : mais elle a constamment pour adversaire un penchant plus ancien, plus étendu et incorporé de manière plus fondamentale, – et dans le phénomène de la « vanité », ce penchant plus ancien l'emporte sur le plus récent. Le vaniteux se réjouit de *toute* bonne opinion qu'il entend à son sujet (de manière parfaitement indépendante de toute considération relative à son utilité, et abstraction faite également de sa vérité et de sa fausseté), de même qu'il souffre de toute mauvaise opinion : car il se soumet à l'une et l'autre, il se *sent* soumis, en vertu de cet instinct suprêmement ancien de soumission qui se fait jour en lui. – C'est « l'esclave » habitant le sang du vaniteux, un résidu de l'astuce d'esclave – et que d'esclave il subsiste par exemple, aujourd'hui encore, dans la femme ! –, qui cherche à *amener par séduction* à de bonnes opinions de soi ; de même, c'est l'esclave qui ensuite se prosterne d'emblée devant ces opinions, comme s'il ne les avait pas suscitées. – Et pour le dire une fois de plus : la vanité est un atavisme.

262

Une *espèce* apparaît, un type se stabilise et se renforce à la faveur du long combat qu'il mène contre des conditions *défavorables* pour l'essentiel identiques. Inversement, on sait par l'expérience des éleveurs que les espèces qui reçoivent une nourriture surabondante et de manière générale un supplément de protection et de soin, tendent de la manière la plus accusée à une variation de type immédiate et présentent en abondance des prodiges et des monstruosités (également des vices monstrueux). Que l'on considère à présent une communauté aristocratique, une *polis* de la Grèce antique ou Venise par exemple, comme une institution, volontaire ou involontaire, ayant pour but l'*élevage* : s'y trouvent côte à côte et comptant sur eux-mêmes des hommes qui veulent faire triompher leur espèce, la plupart du temps parce qu'il lui *faut*

triompher ou courir le risque terrible de se voir exterminer. Cet avantage, cette surabondance, cette protection qui favorisent la variation font ici défaut ; l'espèce a besoin d'elle-même comme espèce, comme d'une chose qui, grâce précisément à sa dureté, son uniformité, sa simplicité de forme peut triompher et se faire perdurer dans le long combat constant contre ses voisins ou contre les opprimés qui se soulèvent ou menacent de se soulever. L'expérience la plus diversifiée lui enseigne à quelles qualités elle doit pour l'essentiel de continuer à exister, en dépit de tous les dieux et tous les hommes, de l'avoir toujours emporté : ce sont ces qualités qu'elle nomme ses vertus, ces vertus seules qu'elle élève avec vigueur. Elle le fait avec dureté, elle veut même la dureté ; toute morale aristocratique est intolérante, dans l'éducation de la jeunesse, dans la manière dont elle dispose des femmes, dans ses coutumes relatives au mariage, dans les rapports entre les vieillards et les jeunes, dans ses lois pénales (qui ne prennent en considération que ceux qui dévient de l'espèce) : – elle range même l'intolérance au nombre des vertus, sous le nom de « justice ». Un type caractérisé par des traits peu nombreux, mais très accentués, une espèce d'hommes belliqueux, sachant se taire de manière avisée, étroitement unis et réservés (et comme tels doués du sens le plus raffiné des enchantements et des *nuances** de la vie sociale) se fixe de la sorte par-delà le changement des générations ; c'est le combat constant contre des conditions *défavorables* toujours identiques, comme on l'a dit, qui est la cause du fait qu'un type devient fixe et dur. Mais un beau jour finalement naît une situation heureuse, la formidable tension se relâche ; peut-être n'y a-t-il plus d'ennemis parmi les voisins, et les moyens permettant de vivre, et même de jouir de la vie, existent en surabondance. Le lien, la contrainte de la discipline ancienne se déchire d'un seul coup : celle-ci ne se ressent plus comme une nécessité, comme conditionnant l'existence, – si elle voulait persister, elle ne le pourrait que comme une forme de *luxe*, de *goût* archaïsant. La variation, soit comme déviation par rapport à l'espèce (produisant quelque chose de plus élevé, de plus subtil, de plus rare), soit comme dégénérescence et monstruosité entre brusquement en scène avec toute la richesse et la splendeur possibles, l'individu se risque à être individu et à se détacher. Ces tournants de l'histoire montrent le côtoiement, et souvent l'enchevêtrement et l'imbrication d'un développement et d'une aspiration à prendre de la hauteur somptueux, multiples, dignes d'une forêt vierge, d'une espèce de tempo *tropical* dans la rivalité pour la croissance, et d'autre part une formidable destruction et tendance à prendre le chemin de la destruction, du fait des égoïsmes se combattant sauvagement, comme explosant, qui luttent mutuellement « pour le soleil et la lumière » et auxquels la morale ayant régné jusqu'alors ne peut plus imposer de limites, de frein, de

ménagement. C’est cette morale elle-même qui a accumulé dans des proportions formidables la force qui a tendu l’arc de manière si menaçante : – désormais elle a « fait son temps », ne sera bientôt plus de mise. Voilà atteint le point où la vie plus ample, plus multiple, plus vaste *vit en laissant loin derrière elle* la morale ancienne ; voilà l’« individu », contraint de se donner sa loi propre, ses arts et ses ruses propres pour l’autoconservation, l’auto-élévation, l’autorédemption. Rien que des pourquoi-faire nouveaux, rien que des par-quels-moyens nouveaux, plus de formules communes, mécompréhension et mépris liés l’un à l’autre, la décadence, la corruption et les suprêmes désirs formant un nœud horrible, le génie de la race débordant de toutes les cornes d’abondance de bien et de mal, une coïncidence funeste de printemps et d’automne, pleine des charmes et des voiles nouveaux propres à la corruption toute fraîche, encore loin d’être épuisée, encore loin d’être fatiguée. Et c’est le retour du danger, le père de la morale, le grand danger, transposé cette fois dans l’individu, dans le prochain et l’ami, dans la rue, dans son propre enfant, dans son propre cœur, dans tout ce que le souhait et la volonté ont de plus propre et de plus secret : que devront prêcher désormais les philosophes de la morale qui feront leur apparition à cette époque ? Ils découvrent, ces observateurs à l’œil d’aigle et ces oisifs, que l’on approche rapidement de la fin, que tout se corrompt et corrompt autour d’eux, que rien ne subsiste jusqu’au surlendemain, excepté une espèce d’hommes, les *médiocres* incurables. Seuls les médiocres ont une perspective de perpétuation et de propagation, – ce sont les hommes de l’avenir, les seuls qui survivront ; « soyez comme eux ! faites-vous médiocres ! » voilà désormais la seule et unique morale qui ait encore du sens, qui trouve encore des oreilles. – Mais elle est difficile à prêcher, cette morale de la médiocrité ! – elle n’a jamais le droit d’avouer ce qu’elle est ni ce qu’elle veut ! elle doit parler de mesure, de dignité, de devoir et d’amour du prochain, – elle aura fort à faire pour *cacher son ironie* ! –

Il y a un *instinct du rang* qui est déjà, plus que tout, le signe d'un rang *élevé* ; il y a un *plaisir* pris aux nuances du respect qui laisse deviner une ascendance et des habitudes nobles. La subtilité, la bonté et l'élévation d'une âme se trouvent dangereusement mises à l'épreuve lorsque passe à sa portée quelque chose qui est de premier ordre, mais que les terreurs inspirées par l'autorité ne protègent pas encore des intrusions et des grossièretés insistantes : quelque chose qui va son chemin, que rien ne signale, non découvert, tentateur, volontairement caché et déguisé peut-être, telle une pierre de touche vivante. Celui dont la tâche et la pratique impliquent de chercher à découvrir les âmes se servira précisément de cet art, sous des formes diverses, pour établir la valeur ultime d'une âme, la hiérarchie immuable, innée dont elle relève : il la mettra à l'épreuve pour tester son *instinct de respect*. *Différence engendre haine** : le caractère commun de bien des natures jaillit brusquement comme une eau sale lorsque l'on fait passer devant elles quelque vase sacré, quelque objet précieux sorti de son écrin, quelque livre marqué des signes du grand destin ; et il existe d'autre part une manière involontaire de garder le silence, une hésitation de l'œil, une immobilisation de l'attitude où s'exprime le fait qu'une âme *ressent* la proximité de ce qu'il y a de plus vénérable. La manière dont se maintient jusqu'à présent, dans l'ensemble, le respect pour la *Bible* en Europe est peut-être le plus beau cas de discipline et de raffinement des mœurs que l'Europe doive au christianisme : ces livres de profondeur et d'importance ultimes ont besoin qu'on leur prête de l'extérieur, à titre de protection, une autorité tyrannique leur permettant de *durer* les millénaires nécessaires pour les épuiser et parvenir à les pénétrer. C'est un résultat non négligeable que d'avoir fini par inculquer à force d'élevage à la grande masse (aux êtres plats et aux intestins épris de vitesse de toute sorte) le sentiment qu'il n'est pas permis de toucher à tout ; qu'il y a des expériences sacrées face auxquelles on doit se déchausser et sur lesquelles on ne doit pas porter de mains malpropres, – c'est presque le plus grand pas qu'elle puisse faire pour s'élever à l'humanité. Inversement, il n'y a peut-être rien qui suscite davantage le dégoût chez les soi-disant hommes cultivés, ceux qui croient aux « idées modernes », que leur manque de pudeur, que l'impudence sans gêne d'œil et de main avec laquelle ils touchent, lèchent et tripotent toute chose ; et il est bien possible qu'il y ait aujourd'hui encore plus de noblesse de goût *relative* et de tact dans le respect au sein du peuple, du bas peuple, à savoir parmi les paysans, que dans ce demi-monde de l'esprit adonné à la lecture des journaux, les hommes cultivés.

264

On ne peut effacer de l'âme d'un homme ce que ses ancêtres ont fait le plus volontiers et le plus constamment : qu'ils aient été par exemple des épargnants appliqués et des accessoires de bureau et de coffre-fort, modestes et bourgeois dans leurs désirs, modestes aussi dans leurs vertus ; ou qu'ils aient vécu dans l'habitude de commander du matin au soir, appréciant les distractions âpres et peut-être aussi en outre les devoirs et les responsabilités plus âpres encore ; ou qu'ils aient fini par sacrifier un jour ou l'autre tous leurs privilèges de naissance et de fortune afin de vivre pleinement pour leur foi – leur « Dieu » –, en hommes à la conscience inflexible et délicate qui rougit de tout compromis. Il est absolument impossible qu'un homme *n*'ait *pas* dans le corps les qualités et les préférences de ses parents et de ses aïeux : quoique les apparences puissent donner le sentiment contraire. C'est là le problème de la race. À supposer que l'on connaisse quelque chose des parents, il est permis d'en inférer quelque chose pour l'enfant : une fâcheuse incapacité à la retenue, une envie tapie dans son coin, une manie balourde d'avoir raison – les trois traits qui, réunis, ont de tout temps constitué le véritable type du plébéien – ce genre de chose doit passer chez l'enfant de manière aussi certaine qu'un sang vicié ; et à l'aide de la meilleure éducation et formation, on ne parviendra tout au plus qu'à *faire illusion* sur cette hérédité. – Et que veulent-elles d'autre aujourd'hui, l'éducation et la formation ! À notre époque très populaire, je veux dire plébéienne, l'« éducation » et la « formation » *doivent* être essentiellement l'art de faire illusion, – de donner l'illusion de dépasser sa provenance, la plèbe dont on a hérité dans son corps et dans son âme. Un éducateur qui aujourd'hui prêcherait avant tout la véracité et crierait constamment à ses élèves « soyez vrais ! soyez naturels ! montrez-vous tels que vous êtes ! » – même un tel âne de vertu et d'ingénuité apprendrait au bout de quelque temps à se saisir de la *furca* d'Horace, pour *naturam expellere* : avec quel succès ? « La plèbe » *usque recurret*. –

265

Au risque de choquer les oreilles innocentes, je poserai : l'égoïsme appartient à l'essence de l'âme noble, je veux dire cette croyance immuable à la nécessité que, par nature, les autres êtres soient soumis à un être tel que « nous sommes » et se sacrifient pour lui. L'âme noble accepte ce fait de son égoïsme sans se poser de question, sans y sentir non plus de dureté, de contrainte, d'arbitraire, bien plutôt comme quelque chose qui peut se fonder sur la loi originaire des choses : – si elle cherchait à lui donner un nom, elle dirait « c'est la justice même ». Elle s'avoue, dans des conditions qui la font d'abord hésiter, qu'il y a des êtres qui possèdent un droit égal au sien ; sitôt qu'elle a les idées claires sur cette question de rang, elle évolue parmi ces égaux et ces êtres au droit égal avec la même assurance dans la pudeur et le respect délicat que dans son rapport à elle-même, – conformément à un mécanisme céleste inné où excellent toutes les étoiles. C'est une parcelle *de plus* de son égoïsme que ce raffinement et cette autolimitation dans ses relations avec ses égaux – toute étoile est une égoïste de ce genre – : c'est *elle-même* qu'elle honore en eux et dans les droits qu'elle leur concède, elle ne doute pas que l'échange d'honneurs et de droits, comme *essence* de toute relation, ne soit partie intégrante de l'état naturel des choses. L'âme noble donne comme elle prend, animée par un instinct passionné et excitable de paiement en retour qui réside au fond d'elle-même. Le concept de « grâce » n'a, *inter pares*, ni sens ni parfum agréable ; il se peut qu'existe une manière sublime de laisser en quelque sorte répandre sur soi des dons dispensés d'en haut et de les aspirer avidement comme des gouttes : mais pour cet art et cette attitude, l'âme noble est dénuée de disposition. Son égoïsme l'en empêche : elle ne regarde pas volontiers, de manière générale, vers « le haut », – mais soit *devant* elle, à l'horizontale et avec lenteur, soit vers le bas : – *elle se sait tout en haut*. –

266

« On ne peut avoir une estime véritable que pour celui qui ne se *cherche* pas lui-même ». – Goethe au conseiller Schlosser.

267

Les Chinois ont un adage que les mères apprennent déjà à leurs enfants : *siao-sin* « fais-toi le cœur *petit* ! ». Voilà le véritable penchant fondamental des civilisations tardives : il ne fait pour moi aucun doute que chez nous aussi, Européens d'aujourd'hui, un Grec antique reconnaîtrait avant tout ce rapetissement de soi, – cela suffirait à ce que nous « heurtions son goût ». –

268

Qu'est-ce, en fin de compte, qu'être commun ? – Les mots sont des signes sonores désignant des concepts ; mais les concepts sont des signes imagés plus

ou moins déterminés désignant des sensations fréquemment récurrentes et associées, désignant des groupes de sensations. Il ne suffit pas encore d'utiliser les mêmes mots pour se comprendre mutuellement : il faut aussi utiliser les mêmes mots pour désigner le même genre d'expériences vécues intérieures, il faut enfin avoir son expérience *en commun*. C'est pourquoi les hommes appartenant à un même peuple se comprennent mieux entre eux que des hommes appartenant à des peuples différents, même s'ils se servent de la même langue ; ou plutôt, lorsque des hommes ont longtemps vécu ensemble dans des conditions semblables (de climat, de sol, de danger, de besoins, de travail), il en *naît* quelque chose qui « se comprend », un peuple. Dans toutes les âmes, un nombre égal d'expériences fréquemment récurrentes a pris le dessus sur celles qui reviennent plus rarement : sur la base de celles-là, on se comprend, vite et toujours plus vite – l'histoire de la langue est l'histoire d'un processus d'abréviation – ; sur la base de cette compréhension rapide, on se lie, plus étroitement et toujours plus étroitement. Plus le danger est grand, plus est grand le besoin de se mettre d'accord vite et facilement sur ce qui est nécessaire ; ne pas se comprendre de travers dans le danger, voilà ce dont les hommes ne peuvent absolument pas faire l'économie dans leurs relations. On en fait encore la contre-épreuve dans toute amitié ou relation amoureuse : nulle de ces choses ne dure sitôt que l'on découvre que l'un des deux met dans les mêmes mots des sentiments, des intentions, des intuitions, des désirs et des peurs différents de l'autre. (La peur de l'« éternel malentendu » : voilà le génie bienveillant qui retient si souvent des personnes de sexe différent de s'unir précipitamment, comme le leur conseillent leurs sens et leur cœur – et *non pas* quelque « génie de l'espèce » à la Schopenhauer – !) Quels groupes de sensations sont les plus prompts, au sein d'une âme, à s'éveiller, à prendre la parole, à donner des ordres, voilà ce qui décide de l'ensemble de la hiérarchie de ses valeurs, ce qui détermine finalement sa table des biens. Les évaluations d'un homme révèlent quelque chose de la *structure* de son âme, et ce en quoi elle voit ses conditions de vie, sa nécessité propre. À supposer maintenant que la nécessité n'ait, depuis toujours, rapproché que des hommes capables d'indiquer au moyen de signes semblables des besoins semblables, des expériences vécues semblables, il en résultera dans l'ensemble que la *communicabilité* aisée de la nécessité, c'est-à-dire en dernière analyse le fait de ne vivre que des expériences moyennes et *communes*, a dû être, de toutes les puissances qui ont jusqu'à présent exercé leur contrôle sur l'homme, la plus puissante. Les hommes plus semblables, plus habituels ont eu et ont toujours l'avantage, les plus exceptionnels, les plus subtils, les plus singuliers, les plus difficiles à comprendre, risquent fort de rester seuls, ils succombent, du fait de leur isolement, aux accidents et se propagent

rarement. On doit faire appel à des forces antagonistes formidables pour enrayer ce *progressus in simile* naturel, trop naturel, l'évolution continue de l'homme vers le semblable, l'habituel, le moyen, le grégaire – vers le *commun* ! –

269

Plus un psychologue – un psychologue et devineur d'âmes-né, inéluctable – se tourne vers les cas et les hommes plus exceptionnels, plus grandit le danger qu'il suffoque de pitié : il a *besoin* dè dureté et de gaieté d'esprit, plus qu'un autre homme. La corruption, la destruction des hommes supérieurs, des âmes les plus à part, est en effet la règle : c'est une chose terrible d'avoir toujours une telle règle sous les yeux. Le martyre multiple du psychologue qui a découvert cette destruction, qui découvre une fois puis ne cesse *presque* plus de découvrir à travers l'histoire entière tout cet « irrémédiable » intérieur de l'homme supérieur, cet éternel « trop tard » à tous les sens du terme, – pourrait bien, un jour, le pousser à se retourner avec aigreur contre son propre sort et à tenter de se détruire lui-même, – à se « corrompre » lui-même. Chez presque tout psychologue, on percevra une prédilection et un plaisir révélateurs pris à la fréquentation d'hommes prosaïques et sagement ordonnés : ce qui révèle qu'une cure lui est toujours nécessaire, qu'il a besoin d'une espèce de fuite et d'oubli, loin de ce que ses vues pénétrantes et ses coups de bistouri, son « métier », font peser sur sa conscience. La peur de sa mémoire le caractérise en propre. Il est facilement porté à se taire face aux jugements d'autrui : il écoute, le visage impassible, vénérer, admirer, aimer, transfigurer là où lui a *vu*, – ou bien encore il cache son silence en approuvant expressément quelque opinion superficielle. Peut-être le paradoxe de sa situation atteint-il de tels sommets dans l'horrible que, là précisément où lui a appris la grande pitié mêlée au grand mépris, la foule, les hommes cultivés, les exaltés apprennent la grande vénération, – la

vénération des « grands hommes » et des animaux-prodiges pour l'amour desquels on bénit et honore la patrie, la terre, la dignité de l'homme, soi-même, ceux qu'ont donne en modèle à la jeunesse et vers qui l'éducation doit les faire tendre… Et qui sait s'il n'en a justement pas toujours été ainsi jusqu'à présent dans toutes les grandes situations : la foule adorait un dieu, – et le « dieu » n'était qu'un malheureux animal de sacrifice ! Le succès fut toujours le plus grand des menteurs, – et l'« œuvre » elle-même est un succès ; le grand homme d'État, le conquérant, le découvreur sont déguisés par leurs créations jusqu'à en être méconnaissables ; l'« œuvre », celle de l'artiste, du philosophe, invente d'abord celui qui l'a créée, qui doit l'avoir créée ; les « grands hommes », tels qu'on les vénère, sont de méchants petits poèmes composés après coup ; c'est le faux-monnayage qui *règne* dans le monde des valeurs historiques. Ces grands poètes, par exemple, les Byron, Musset, Poe, Leopardi, Kleist, Gogol, – tels qu'ils existent à présent et peut-être doivent exister : des hommes de l'instant, enthousiastes, sensuels, puérils, versatiles et brusques dans la méfiance et la confiance ; dont l'âme dissimule d'ordinaire quelque fracture ; se vengeant souvent par leurs œuvres d'une souillure intérieure, cherchant souvent par leur essor à oublier face à une mémoire bien trop fidèle, égarés dans la boue, presque amoureux d'elle, jusqu'à se faire pareils à ces feux follets qui hantent les marécages et à *se faire passer* pour des étoiles – le peuple les nomme volontiers alors idéalistes –, luttant souvent contre un long dégoût, contre un spectre récurrent d'incroyance qui rend froid et les contraint à aspirer avidement à la *gloria* et à se repaître de la « foi en soi-même » dans les mains de flatteurs enivrés : – quel *martyre* que ces grands artistes et de manière générale tous les hommes supérieurs pour qui les a une fois devinés ! On comprend sans peine que la femme – qui possède un don de double vue dans le monde de la souffrance et hélas aussi est animée par un désir d'aider et de sauver qui dépasse largement ses forces – soit si prompte à leur faire éprouver précisément *à eux* ces déchaînements sans limites, suprêmement dévoués, de *pitié* que ne comprend pas la foule, surtout la foule qui vénère, et qu'elle surcharge d'interprétations curieuses et autosatisfaites. Cette pitié se berce régulièrement d'illusions au sujet de sa force ; la femme aimerait croire que l'amour est capable de *tout*, – c'est sa *croyance* propre. Ah, qui connaît le cœur devine à quel point même le meilleur, le plus profond amour est pauvre, stupide, démuni, présomptueux, gauche, à quel point il détruit plus facilement qu'il ne sauve ! – Il se pourrait bien que sous la fable et le déguisement sacrés de la vie de Jésus se cache l'un des cas les plus douloureux du martyre suscité par la *connaissance de l'amour* : le martyre du cœur le plus innocent et le plus avide, que ne rassasiait jamais aucun amour humain, qui *exigeait* d'aimer, d'être aimé et rien d'autre, avec dureté, jusqu'à la

folie, avec de terribles explosions à l'égard de ceux qui lui refusaient l'amour ; l'histoire d'un malheureux inassouvi et irrassasié d'amour qui dut inventer l'enfer pour y expédier ceux qui ne *voulaient* pas l'aimer, – et qui finit, une fois instruit au sujet de l'amour humain, par devoir inventer un Dieu qui soit tout amour, tout *faculté* d'amour, – qui prenne en pitié l'amour humain, lui qui est si misérable, si ignorant ! Qui éprouve cela, qui *connaît* l'amour de cette manière –, *recherche* la mort. – Mais pourquoi songer à des choses si douloureuses ? À supposer qu'on n'y soit pas contraint. –

270

L'arrogance et le dégoût spirituels de tout homme qui a profondément souffert – la profondeur que peut *atteindre* la souffrance des hommes, voilà qui détermine presque la hiérarchie –, la certitude frissonnante, qui le pénètre tout entier et lui prête sa couleur, d'*en savoir plus* du fait de sa souffrance que les plus avisés et les plus sages n'en peuvent savoir, d'avoir été familier, et même d'y avoir été « chez lui », de bien des mondes lointains et effroyables dont « *vous* ignorez tout ! »…… cette arrogance spirituelle et muette de l'homme qui souffre, cet orgueil d'élu de la connaissance, d'« initié », de quasi-sacrifié a besoin de toutes les formes de déguisement pour se protéger du contact des mains importunes et compatissantes et aussi, de manière générale, de tout ce qui n'est pas son égal en douleur. La souffrance profonde rend noble ; elle met à part. L'une des formes les plus subtiles de déguisement est l'épicurisme et un certain courage du goût désormais affiché, qui traite la souffrance avec légèreté et se défend de tout ce qui est triste et profond. Il y a des « hommes pleins de gaieté d'esprit » qui se servent de leur gaieté d'esprit parce qu'elle leur permet de ne pas être compris : – ils *veulent* ne pas être compris. Il y a des « hommes de science » qui se servent de la science parce qu'elle donne une apparence de

gaieté, et parce que la scientificité conduit à conclure que l'homme est superficiel : – ils *veulent* conduire par séduction à une conclusion erronée. Il y a des esprits libres et insolents qui aimeraient cacher et nier qu'ils sont des cœurs brisés, orgueilleux et incurables ; et parfois la bouffonnerie elle-même est le masque d'un savoir infortuné bien trop certain. – D'où il s'ensuit que c'est une caractéristique propre de l'humanité raffinée que d'avoir du respect « pour le masque » et de ne pas exercer sa psychologie et sa curiosité là où il ne le faut pas.

271

Ce qui sépare le plus profondément deux hommes, c'est un sens et un degré différents de propreté. Qu'importe toute la gentillesse et l'utilité réciproque, qu'importe toute bonne volonté mutuelle : on finit toujours par en revenir au même point – ils ne « peuvent pas se sentir » ! Le suprême instinct de propreté place celui qui en est doué dans l'isolement le plus singulier et le plus dangereux, comme un saint : car c'est justement cela, la sainteté – la spiritualisation suprême de cet instinct. Être dans le secret quant à l'indescriptible plénitude de bonheur que procure le bain, éprouver le désir ardent et la soif qui poussent constamment l'âme de la nuit vers le matin, du sombre et de l'« humeur sombre » vers le dégagé, le resplendissant, le profond, le subtil – : de même qu'un tel penchant *distingue* – c'est un penchant noble –, il met également *à part*. – La pitié du saint est la pitié face à la *saleté* de l'humain, trop humain. Et il y a des degrés et des hauteurs où il ressent dans la pitié elle-même de la souillure, de la saleté……

272

Signe de noblesse : ne jamais penser à ravaler nos devoirs au rang de devoirs pour tout le monde ; ne pas vouloir abandonner, ne pas vouloir partager sa responsabilité propre ; mettre ses privilèges et leur exercice au nombre de ses *devoirs*.

273

Un homme qui s'efforce d'atteindre à quelque chose de grand considère toute personne qu'il rencontre sur sa route soit comme moyen, ou comme ralentissement et entrave – soit comme occasion de repos temporaire. La *bienveillance* de nature élevée qui le caractérise n'est possible que lorsqu'il est à son apogée et domine. L'impatience et sa conscience d'être jusque-là perpétuellement condamné à la comédie – car même la guerre est une comédie et cache, comme tout moyen cache le but –, lui gâche toute fréquentation : cette espèce d'homme connaît la solitude et ce qu'elle comporte de suprêmement venimeux.

274

Le problème de qui attend. – Il faut des coups de chance et bien de l'incalculable pour qu'un homme supérieur en qui sommeille la solution d'un problème entre encore en action – « en éruption », pourrait-on dire – au moment propice. En moyenne, cela *ne* se produit *pas*, et dans tous les coins de la terre se tiennent des hommes qui attendent, qui savent à peine à quel point ils attendent, mais moins encore qu'ils attendent en vain. Parfois encore, le cri qui les éveille, ce hasard qui donne l'« autorisation » d'entrer en action, vient trop tard, – au moment où le meilleur de la jeunesse et de la force d'agir a déjà été consommé à rester assis ; et combien d'hommes ont trouvé avec effroi, en « bondissant sur leurs jambes », leurs membres engourdis et leur esprit déjà trop pesant ! « Il est trop tard » – se dirent-ils, ayant perdu foi en eux-mêmes et désormais à jamais inutiles. – Le « Raphaël sans mains, le mot étant pris au sens le plus large, ne serait-il pas, au royaume du génie, non l'exception, mais bien la règle ? – Peut-être n'est-ce pas le génie qui est si rare : mais bien les cinq cents *mains* dont il a besoin pour – tyranniser le καιρός », « le moment propice », pour empoigner le hasard aux cheveux !

275

Qui ne *veut* pas voir ce qu'il y a d'élevé dans un homme fixe avec d'autant plus d'acuité ce qu'il a de bas et de superficiel – et ce faisant se trahit.

276

Pour toute espèce de blessure et de perte, l’âme inférieure et plus grossière est mieux pourvue que la plus noble : les dangers que court celle-ci sont nécessairement plus grands, la probabilité qu’il lui arrive malheur et qu’elle périsse est même, en raison de la multiplicité de ses conditions de vie, formidable. – Chez le lézard, le doigt perdu repousse : pas chez l’homme. –

277

– Triste chose ! Toujours la même vieille histoire ! Quand on a achevé de construire sa maison, on remarque que ce faisant, on a appris à son insu quelque chose que l’on aurait absolument *dû* savoir avant de – commencer à la bâtir. L’éternel et contrariant « trop tard ! » – La mélancolie de tout ce qui est *achevé* !…

278

– Qui es-tu, voyageur ? Je te vois aller ton chemin, sans sarcasme sans amour, l'œil indevinable ; trempé et triste comme une sonde revenue inassouvie de toute profondeur pour retrouver la lumière – que cherchait-elle en dessous ? –, la poitrine sans soupir, la lèvre cachant son dégoût, la main ne saisissant plus désormais qu'avec lenteur : qui es-tu ? que fis-tu ? Repose-toi donc ici : cet endroit est hospitalier pour tout le monde, – récupère ! Et qui que tu sois : qu'est-ce qui te ferait plaisir à présent ? Qu'est-ce qui t'aidera à récupérer ? Nomme-le : ce que j'ai, je te l'offre ! – « À récupérer ? À récupérer ? Oh, curieux, que dis-tu là ! Mais je t'en prie, donne-moi – – » Quoi ? Quoi ? dis-moi quoi ! – « Un masque de plus ! Un second masque ! »…

279

Les hommes à la tristesse profonde se trahissent lorsqu'ils sont heureux : ils se saisissent du bonheur de manière telle qu'ils semblent vouloir le broyer et l'étouffer, avec jalousie, – hélas, ils ne savent que trop qu'il leur échappera !

280

« Hélas ! Hélas ! Comment ? Ne – recule-t-il pas ? » – Oui ! Mais c’est mal le comprendre que s’en lamenter. Il recule comme tout homme qui veut faire un grand bond. – –

281

– « Me croira-t-on ? mais j’exige que l’on me croie : j’ai toujours médiocrement réfléchi sur moi-même, uniquement dans de très rares cas, uniquement quand j’y étais contraint, sans jamais prendre plaisir “au sujet”, toujours prêt à m’écarter de “moi-même”, sans jamais croire au résultat, en vertu d’une méfiance irrépressible envers la *possibilité* d’une connaissance de soi qui m’a conduit à ressentir même le concept de “connaissance immédiate”, que s’autorisent les théoriciens, comme une *contradictio in adjecto* : – voilà presque, au total, ce que je sais de plus certain sur moi-même. Il doit y avoir en moi une espèce d’aversion envers l’idée de *croire* quelque chose d’arrêté à mon sujet. – Y aurait-il là une énigme ? Probablement ; mais fort heureusement, ce n’est pas à moi de m’y user les dents. – Peut-être cela révèle-t-il la *species* à laquelle j’appartiens ? Mais pas pour moi : ce qui me convient assez bien. – »

282

282

« Mais que t’est-il arrivé ? » – « Je ne sais pas, dit-il, hésitant ; peut-être les Harpies sont-elles passées au-dessus de ma table. » – Il arrive de temps à autre aujourd’hui qu’un homme doux, mesuré, réservé, entre soudain en fureur, fracasse les assiettes, renverse la table, vocifère, fulmine, injurie tout le monde – et finisse par se retirer à l’écart, honteux, ivre de rage contre lui-même, – pour aller où ? pour faire quoi ? Pour mourir de faim tout seul dans son coin ? Pour se laisser suffoquer à ce souvenir ? – Qui a les désirs d’une âme élevée et difficile, et ne trouve que rarement sa table dressée, son repas servi, celui-là sera guetté de tout temps par un grand danger : mais aujourd’hui, ce dernier est prodigieux. Jeté dans un siècle bruyant et plébéien avec lequel il ne souhaite pas partager son repas, il a de fortes chances de mourir de faim et de soif, ou bien, pour le cas où il finirait malgré tout par « se servir » – d’une brusque nausée. – Probablement nous sommes-nous déjà tous installés à des tables où nous n’avions pas notre place ; et les plus spirituels d’entre nous, qui sont les plus difficiles à nourrir, connaissent cette dangereuse dyspepsie que suscite la découverte soudaine, accompagnée de désillusion, de notre plat et de nos voisins de table, – la *nausée qui vous prend au dessert*.

283

C’est témoigner d’une maîtrise de soi subtile et noble en même temps, à supposer que de manière générale on veuille décerner des éloges, de ne jamais décerner d’éloges que là où l’on se trouve en *désaccord* : – dans le cas contraire, à coup sûr, on se louerait soi-même, ce qui heurte le bon goût – une maîtrise de soi qui certes occasionne et provoque obligeamment une constante

mécompréhension à notre sujet. Pour pouvoir se permettre ce véritable luxe de goût et de moralité, il ne faut pas vivre au milieu des balourds de l'esprit, bien plutôt au milieu d'hommes chez qui les mécompréhensions et les méprises divertissent encore par leur subtilité, – faute de quoi on aura à le payer cher ! « Il fait mon éloge : *donc*, il me donne raison » – voilà une ânerie en forme de déduction qui nous gâche à moitié la vie, à nous, ermites, car elle nous vaut le voisinage et l'amitié des ânes.

284

Vivre dans une impassibilité formidable et orgueilleuse ; toujours par-delà –. Avoir et ne pas avoir, à sa guise, ses affects, son pour et son contre, daigner s'y laisser aller, pour quelques heures ; les *monter*, comme des chevaux, souvent comme des ânes : – on doit en effet savoir utiliser leur stupidité tout autant que leur fougue. Conserver ses trois cents avant-scènes ; et aussi ses lunettes noires : car il y a des cas où nul n'a le droit de nous regarder dans les yeux, encore moins dans les « raisons ». Et choisir pour compagnie ce vice fripon et plein de gaieté d'esprit, la politesse. Et rester maître de ses quatre vertus, de son courage, de sa pénétration, de sa sympathie, de sa solitude. Car chez nous, la solitude est une vertu, en tant qu'inclination et penchant sublime à la propreté, qui devine l'inévitable malpropreté nécessairement attachée à tout contact entre êtres humains – « en société » –. Toute communauté rend, d'une manière ou d'une autre, en un lieu ou un autre, à un moment ou un autre – « commun ».

285

Les plus grands événements et les plus grandes pensées – mais les plus grandes pensées sont les plus grands événements – sont ce qu'on comprend le plus tard : les générations qui leur sont contemporaines ne vivent pas ces événements, – elles vivent en passant à côté. Il en va ici comme au royaume des étoiles. La lumière des étoiles les plus éloignées est celle qui parvient le plus tard aux hommes ; et avant qu'elle ne soit arrivée, l'homme *nie* qu'il y ait là – des étoiles. « De combien de siècles un esprit a-t-il besoin pour se faire comprendre ? » – voilà également un critère de mesure, avec cela également, on crée une hiérarchie et une étiquette qui sont nécessaires : pour l'esprit et l'étoile. –

286

« Ici la perspective est dégagée, l'esprit élevé. » – Mais il y a une espèce inverse d'hommes qui habite les sommets et jouit également d'une perspective dégagée – mais regarde *en bas*.

287

– Qu’est-ce qui est noble ? Que signifie aujourd’hui encore pour nous le mot « noble » ? À quoi se trahit, à quoi se reconnaît, sous ce ciel chargé et couvert de la domination naissante de la plèbe qui rend toute chose opaque et plombée, l’homme noble ? – Ce ne sont pas les actions qui en constituent une preuve, – les actions sont toujours ambiguës, toujours insondables – ; ce ne sont pas non plus les « œuvres ». On trouve aujourd’hui chez les artistes et les savants bien assez de ces hommes qui révèlent à travers leurs œuvres qu’ils sont mus par un profond désir *d’accéder* à ce qui est noble : mais c’est justement ce besoin d’accéder au noble qui diffère du tout au tout des besoins de l’âme noble elle-même, et qui constitue même la marque éloquente et dangereuse de son absence. Ce ne sont pas les œuvres, c’est la *foi* qui décide ici, qui établit ici la hiérarchie, pour reprendre une vieille formule religieuse en un sens nouveau et plus profond : quelque certitude fondamentale que l’âme noble possède à son sujet, quelque chose qui ne se cherche pas, ne se trouve pas et peut-être ne se perd pas non plus. – *L’âme noble a du respect pour elle-même*. –

288

Il y a des hommes qui ont inévitablement de l’esprit, qu’ils tergiversent à leur guise, et se mettent les mains sur les yeux de peur de se trahir (– comme si les mains ne trahissaient pas aussi ! –) : il finit toujours par apparaître qu’ils ont quelque chose qu’ils cachent, à savoir de l’esprit. L’un des moyens les plus subtils pour, à tout le moins, donner le change aussi longtemps que possible et se faire passer avec succès pour plus stupide que l’on est – chose souvent aussi souhaitable, dans la vie courante, qu’un parapluie –, s’appelle *enthousiasme* : en

y ajoutant ce qui va avec, par exemple la vertu. Car comme le dit Galiani, qui savait de quoi il parlait – : *vertu est enthousiasme**.

289

Les écrits d'un ermite font toujours entendre aussi un peu de l'écho du désert, un peu du chuchotement et du coup d'œil inquiet propre à la solitude ; ses paroles les plus fortes, son cri même, font encore résonner une manière nouvelle et plus dangereuse de se taire, de taire quelque chose. Celui qui est demeuré assis année après année, jour et nuit, seul avec son âme, à partager une discorde et un entretien en tête à tête, celui qui, au fond de sa caverne – ce peut être un labyrinthe, mais aussi une mine d'or – s'est transformé en ours des cavernes ou en chercheur de trésor, ou en gardien de trésor et en dragon : ses concepts eux-mêmes finissent par prendre une coloration crépusculaire propre, un parfum de profondeur tout autant que de moisissure, quelque chose d'incommunicable et de réticent qui enveloppe d'un souffle froid quiconque passe à proximité. L'ermite ne croit pas qu'un philosophe – à supposer que tout philosophe ait d'abord été ermite – ait jamais exprimé ses opinions véritables et ultimes dans des livres : n'écrit-on pas des livres précisément pour cacher ce que l'on porte en soi – il doutera même qu'un philosophe *puisse* avoir de manière générale des opinions « ultimes et véritables », qu'il n'y ait pas, qu'il n'y ait pas de toute nécessité en lui, derrière toute caverne, une autre caverne plus profonde – un monde plus vaste, plus étranger, plus riche, par-delà une surface, un arrière-fond d'abîme derrière tout fond, derrière toute « fondation ». Toute philosophie est une philosophie de surface – c'est là un jugement d'ermite : « il y a de l'arbitraire dans le fait qu'il se soit arrêté ici, ait regardé en arrière, et alentour, qu'il n'ait pas creusé plus profondément ici et ait remisé sa bêche, – il y a aussi de la méfiance là-dedans ». Toute philosophie *cache* aussi une philosophie ; toute

opinion est aussi une cachette, toute parole est aussi un masque.

290

Tout penseur profond craint davantage d'être compris que d'être mal compris. Sa vanité souffre peut-être de cette dernière situation ; mais la première fait souffrir son cœur, sa compassion, qui toujours disent : « Ah, pourquoi voulez-*vous* vous aussi un sort aussi dur que moi ? »

291

L'homme, animal multiple, mensonger, artificiel et impénétrable, moins inquiétant pour les autres animaux par sa force que par sa ruse et son astuce, a inventé la bonne conscience pour jouir de son âme comme d'une chose *simple* ; et la morale tout entière est une longue falsification hardie grâce à laquelle il devient possible de manière générale de jouir du spectacle de l'âme. De ce point de vue, le concept d'« art » recouvre peut-être bien plus de choses qu'on ne le croit communément.

292

Un philosophe : c’est un homme qui vit, voit, entend, soupçonne, espère, rêve constamment des choses extraordinaires ; que ses propres pensées frappent comme de l’extérieur, comme d’en haut et d’en bas, elles qui sont *son* genre d’événements et d’éclairs *à lui* ; qui est peut-être lui-même un orage, gros d’éclairs nouveaux ; un homme funeste, qu’entourent perpétuellement des coups de tonnerre, des grondements, des gouffres qui se creusent et des choses lugubres. Un philosophe : ah, un être qui souvent s’enfuit loin de lui-même, a souvent peur de lui-même, – mais qui est trop curieux pour ne pas finir toujours par « revenir à lui »……

293

Un homme qui dit : « Voilà une chose à mon goût, je la prends pour moi et la protégerai et défendrai contre tous » ; un homme qui est capable de mener à bien une affaire, d’exécuter une décision, de rester fidèle à une pensée, de conserver une femme, de châtier et de terrasser un audacieux ; un homme qui possède sa colère et son épée et à qui les faibles, les souffrants, les affligés et aussi les animaux aiment à revenir en partage et appartiennent par nature, bref, un homme qui par nature est un *maître*, – lorsqu’un tel homme éprouve de la pitié, eh bien, *cette* pitié a de la valeur ! Mais qu’importe la pitié de ceux qui souffrent ! Ou encore de ceux qui prêchent la pitié ! Presque partout en Europe, aujourd’hui, il y existe une sensibilité et une irritabilité maladives à la douleur, ainsi qu’une absence de retenue repoussante dans la plainte, un ramollissement qui aimerait, au moyen de la religion et d’un bric-à-brac philosophique, se maquiller en quelque chose de plus élevé, – il existe un culte de la souffrance en bonne et due

forme. L'*absence de virilité* de ce que l'on baptise « pitié » dans ces milieux d'exaltés est toujours, me semble-t-il, la première chose qui saute aux yeux. – Il faut exorciser vigoureusement et radicalement cette espèce toute récente de mauvais goût ; et je souhaiterais en fin de compte que, pour s'en protéger, on suspende à son cœur et à son cou l'amulette bénéfique du « *gai saber* », – du « gai savoir », pour le dire sous une forme accessible aux Allemands.

294

Le vice olympien. – Nonobstant ce philosophe qui, en authentique Anglais, chercha à donner mauvaise réputation au rire auprès de tous les esprits pensants – « le rire est une infirmité maligne de la nature humaine que tout esprit pensant s'efforcera de surmonter » (Hobbes) –, je m'autoriserais à aller jusqu'à hiérarchiser les philosophes en fonction du rang de leur rire – jusqu'à ceux, tout en haut, qui sont capables du rire *d'or*. Et à supposer que les dieux aussi philosophent, supposition à laquelle m'ont déjà poussé maintes conclusions –, il ne me paraît pas douteux qu'ils savent également rire d'une manière surhumaine et nouvelle – et ce aux dépens de toutes les choses sérieuses ! Les dieux sont sarcastiques : il semble qu'ils ne puissent se retenir de rire même à l'occasion des cérémonies sacrées.

295

Le génie du cœur comme le possède ce grand caché, le dieu tentateur et l'ensorceleur-né des consciences, dont la voix sait descendre dans les enfers de toute âme, qui ne dit un mot, ne lance un regard qui ne contienne un souci et un recoin de séduction, dont l'art consommé inclut ce trait d'exceller à paraître – non pas ce qu'il est, mais ce qui, pour ceux qui le suivent, est une contrainte *de plus* incitant à s'attacher toujours plus étroitement à lui, à le suivre de manière toujours plus intime et plus radicale : – le génie du cœur, qui sait imposer silence à tout ce qui parle fort et qui est autosatisfait, et lui apprendre à tendre l'oreille, qui polit les âmes rugueuses et leur fait goûter une aspiration nouvelle, – rester immobiles comme un miroir, pour que se reflète en elles le ciel profond – ; le génie du cœur, qui apprend à la main balourde, et trop prompte, à hésiter et à saisir avec plus de grâce ; qui devine le trésor caché et oublié, la goutte de bienveillance et de douce spiritualité recouverte par la glace trouble et épaisse, et qui est une baguette divinatoire pour toute pépite d'or restée longtemps enfouie au fond de son cachot de boue et de sable amassés ; le génie du cœur, que chacun quitte plus riche d'avoir été à son contact, non pas touché par la grâce et stupéfait, non pas comme transporté et accablé par un bien étranger, mais plus riche de lui-même, plus nouveau pour lui-même qu'auparavant, éclos, caressé et ausculté par un vent de dégel, plus incertain peut-être, plus délicat, plus cassant, plus cassé, mais empli d'espérances qui n'ont pas encore de nom, empli d'une volonté et d'un flux nouveaux, empli d'une contrariété et d'un reflux nouveaux…… mais que suis-je en train de faire, mes amis ? De qui suis-je en train de vous parler ? Me suis-je oublié au point de ne même pas vous avoir livré son nom ? à moins que vous n'ayez déjà deviné de vous-mêmes qui est ce dieu et cet esprit problématique qui veut qu'on le *loue* de cette manière. Car ainsi qu'il en va de quiconque, dès sa prime enfance, a été en chemin et en pays étranger, moi aussi, j'ai croisé sur ma route bien des esprits singuliers et non dénués de danger, mais principalement celui dont je viens de parler, et celui-là sans cesse, à savoir rien de moins que le dieu *Dyonisos*, ce grand ambigu et dieu tentateur, à qui j'ai naguère, comme vous le savez, en grand secret et respect, offert mes prémices – moi qui ai été le dernier, me semble-t-il, à lui offrir un *sacrifice* : car je n'ai trouvé nul homme qui ait compris ce que je fis alors. Entre-temps, j'ai encore appris bien des choses, bien trop de choses sur la philosophie de ce dieu, et ce, comme je l'ai dit, de bouche à oreille, – moi, le dernier disciple et initié du dieu Dionysos : et on m'accordera bien de commencer enfin à vous

faire goûter un peu, à vous, mes amis, autant qu'il m'est permis, à cette philosophie ? À voix basse, comme de juste : car il s'agit là d'une foule de choses secrètes, nouvelles, étranges, singulières, inquiétantes. Le fait que Dionysos est philosophe, et que donc les dieux aussi philosophent, me semble déjà une nouveauté qui n'est pas sans danger et qui pourrait bien éveiller de la méfiance chez les philosophes, – chez vous, mes amis, elle suscite déjà moins de réserves, à moins qu'elle n'arrive trop tard et n'ait laissé passer le moment opportun : car on m'a révélé qu'aujourd'hui, vous n'êtes guère enclins à croire en Dieu et aux dieux. Peut-être aussi me faut-il pousser la franchise de mon récit parfois plus loin que ne l'apprécient les habitudes rigoureuses de vos oreilles ? Assurément, dans ce genre de dialogues, le dieu que j'ai mentionné allait toujours plus loin, beaucoup plus loin, et était toujours en avance sur moi de bien des pas… Et certes, s'il m'était permis de lui décerner, conformément à la coutume des hommes, de belles épithètes solennelles resplendissant de faste et de vertu, il me faudrait célébrer bien haut son courage de chercheur et de découvreur, l'intrépidité de sa probité, de sa véracité et de son amour de la sagesse ? Mais un tel dieu n'a que faire de tout ce fatras et de tout ce faste vénérables. « Garde cela pour toi, dirait-il, et tes semblables et pour quiconque en a encore besoin ! Je – n'ai nulle raison de couvrir ma nudité ! » – On l'aura deviné : cette espèce de divinité et de philosophe manque peut-être de pudeur ? – C'est ainsi qu'il déclara un jour : « Il m'arrive d'aimer l'homme – faisant par là allusion à Ariane, qui était présente – : je tiens l'homme pour un animal agréable, courageux, inventif, qui n'a pas son pareil sur terre, il sait même retrouver son chemin dans tous les labyrinthes. Je lui veux du bien : je réfléchis souvent à la manière dont je pourrais le faire progresser encore et le rendre plus fort, plus méchant et plus profond qu'il ne l'est. » – « Plus fort, plus méchant et plus profond ? » demandai-je effrayé. « Oui, répéta-t-il, plus fort, plus méchant et plus profond ; plus beau aussi » – et sur ce, le dieu tentateur se mit à sourire de son sourire alcyonien, comme s'il venait de dire une charmante gentillesse. Ce qui montre du même coup la chose suivante : ce n'est peut-être pas seulement de pudeur que manque cette divinité – ; et de manière générale, il y a de bonnes raisons de supposer qu'à certains égards, les dieux dans leur ensemble pourraient se mettre à notre école à nous, hommes. Nous autres, hommes, sommes – plus humains…

296

Hélas, quelles drôles de choses vous êtes, mes pensées écrites et peintes ! Il y a peu, vous étiez encore si multicolores, jeunes et malignes, pleines de piquants et d'épices secrètes que vous me faisiez éternuer et rire – et maintenant ? Déjà vous vous êtes dépouillées de votre nouveauté, et quelques-unes d'entre vous sont, j'en ai peur, sur le point de se transformer en vérités : elles ont déjà l'air si immortelles, si désespérément comme il faut, si ennuyeuses ! Et en fut-il jamais autrement ? Quel genre de choses écrivons-nous et dépeignons-nous donc, nous mandarins aux pinceaux chinois, nous éterniseurs de choses qui *peuvent* s'écrire, quelles sont les seules choses que nous soyons capables de dépeindre ? Hélas, jamais rien d'autre que ce qui est sur le point de se faner et commence à perdre son parfum ! Hélas, jamais rien d'autre que des orages qui se retirent, épuisés, et des sentiments jaunis et tardifs ! Hélas, jamais rien d'autre que des oiseaux las de voler qui se sont égarés, et que la main – *notre* main – peut désormais saisir au vol ! Nous éternisons ce qui n'en a plus pour longtemps à vivre et à voler, rien que des choses fatiguées et plus que mûres ! Et c'est seulement pour votre *après-midi*, mes pensées écrites et peintes, que j'ai des coloris, bien des coloris peut-être, bien des tendresses multicolores et cinquante jaunes, bruns, verts et rouges : – mais à les voir, nul ne devinera ce qu'était votre aspect à votre matin, vous, les étincelles et prodiges soudains de ma solitude, vous, mes vieilles, mes chères, – – mes *mauvaises* pensées !

DEPUIS LES CIMES

Chant en épilogue

Oh midi de la vie ! Heure solennelle !
Oh jardin d'été !
Bonheur inquiet à rester là et guetter et attendre : – J'espère les amis, préparé jour et nuit,
Où demeurez-vous, amis ? Venez ! C'est l'heure ! C'est l'heure !

N'était-ce pas pour vous que le gris du glacier Se pare aujourd'hui de roses ?
Le ruisseau est à votre recherche, impatients se pressent et se heurtent Vent et nuage au plus haut, aujourd'hui, de l'azur, Pour vous guetter depuis leur vertigineux observatoire d'oiseau.

Tout au sommet pour vous ma table était dressée : – Qui des étoiles habite
Si près, et qui des plus grises profondeurs de l'abîme ?
Mon royaume – quel royaume couvrit plus vaste étendue ?
Et mon miel – qui y a goûté ?……

– Vous *voilà*, amis ! – Hélas, mais ce n'est pas *moi* Que vous vouliez trouver ?
Vous hésitez, pleins de surprise – hélas, que ne préférez-vous la rancœur !
Ce n'est plus – moi ? Changés, la main, le pas, le visage ?
Et *ce que* je suis, pour vous, amis – ne le suis-je pas ?

Je suis devenu un autre ? Et étranger à moi-même ?
M'étant fui moi-même ?
Un lutteur qui trop souvent a triomphé de lui-même ?

Trop souvent à sa propre force a tenu tête,
Par sa propre victoire blessé et entravé ?

J'ai cherché là où souffle le vent le plus cinglant ?
J'ai appris à habiter
Où nul n'habite, dans des solitudes d'ours polaire, Désappris homme et Dieu, malédiction et prière ?
Devins fantôme, qui hante les glaciers ?

– Mes vieux amis ! Voyez ! Voilà que blêmes vous regardez, Pleins d'amour et d'horreur !
Non, partez ! Pas de colère ! Ici – ne peut être *votre* demeure : Ici au royaume le plus reculé de la glace et des rochers – Ici il faut être chasseur et pareil au chamois.

Un chasseur *méchant*, je suis devenu ! – Voyez avec quelle raideur Mon arc est tendu !
Seul le plus fort a pu le tirer ainsi – – :
Mais malheur à présent ! La flèche est dangereuse Comme *nulle* flèche, – loin d'ici ! Pour votre salut !…….

Vous vous détournez ? – Oh, cœur, tu as assez enduré, Ferme est resté ton espoir :
Tiens tes portes ouvertes pour des amis *nouveaux* !
Quitte ceux d'antan ! Quitte le souvenir !
Fus-tu jeune un jour, alors aujourd'hui – tu l'es mieux encore !

Ce qui nous lia naguère, le lien d'un même espoir, – Qui lit les signes
Encore, que l'amour y écrivit jadis, et qui s'estompent ?
Il me semble un parchemin, que la main
Craint de saisir, – pareil à lui, bruni, brûlé.

Des amis ce ne sont plus – comment nommer cela ? – Rien que fantômes d'amis !
La nuit encore cela toque à mon cœur et ma fenêtre, Cela me considère et dit : « Mais nous le fûmes bien ? » – – Oh, parole fanée, naguère suave comme les roses !

Oh aspiration de jeunesse, qui se méprit !
Ceux auxquels j'aspirais avec ardeur, Ceux que j'imaginais à moi

apparentés, comme moi métamorphosés Vieillir les a bannis :
Qui change seul me reste apparenté.

Oh midi de la vie ! Seconde jeunesse !
Oh jardin d'été !
Bonheur inquiet à rester là et guetter et attendre !
J'espère les amis, préparé jour et nuit,
Les amis *nouveaux* ! Venez ! C'est l'heure ! C'est l'heure

*

C'est la fin de *ce* chant, – de la mélancolie le doux cri S'est éteint sur mes lèvres :
Ce fut le fait d'un magicien, l'ami présent quand il le faut, L'ami de midi – non ! ne demandez pas qui il est – C'était le midi, et alors un se fit deux……

Nous célébrons désormais, sûrs d'une victoire ensemble, La fête des fêtes :
L'ami *Zarathoustra* vint, l'hôte des hôtes !
À présent, le monde rit, le rideau d'effroi s'est déchiré, Voici venues les noces du jour et des ténèbres……

POUR UNE GÉNÉALOGIE DE LA MORALE

Pamphlet

Pour compléter et éclaircir le dernier écrit : Par-delà bien et mal

AVANT-PROPOS

1

Nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, nous les hommes de la connaissance, et nous sommes nous-mêmes inconnus à nous-mêmes. À cela il y a une bonne raison : nous ne nous sommes jamais cherchés, – pourquoi faudrait-il qu'un jour nous nous *trouvions* ? C'est à juste titre qu'on a dit : « là où est votre trésor, là aussi est votre cœur » ; notre trésor *à nous* est là où se tiennent les ruches de notre connaissance. Nous sommes sans cesse à sa poursuite, nous animaux ailés et butineurs nés de l'esprit, notre cœur ne se soucie véritablement que d'une chose – « rapporter » quelque chose. En ce qui concerne la vie, par ailleurs, ce qu'on appelle les « expériences vécues », – qui a pour celles-ci déjà assez de sérieux ? Ou assez de temps ? Dans de telles affaires, je le crains, nous n'avons jamais été vraiment « à notre affaire » : nous n'y prêtons justement pas le cœur – ni même l'oreille ! Pareils plutôt à un homme divinement ravi et plongé en lui-même, à qui la cloche vient de faire résonner à toute force aux oreilles les douze coups de midi, et qui s'éveille en sursaut et se demande : « quelle heure a donc sonné ? », nous nous frottons parfois nous aussi les oreilles *après coup* et nous nous demandons, ébahis et gênés, « qu'avons-nous donc vécu en réalité ? Bien plus : qui *sommes*-nous en réalité ? ». Et nous recomptons, après coup, je le répète, chacun des douze coups vibrants de notre expérience, de notre vie, de notre *être* – sans compter juste, hélas !… Nous demeurons nécessairement étrangers à nous-mêmes, nous ne nous comprenons pas, nous ne *pouvons* pas éviter le quiproquo sur nous-mêmes, pour nous vaut de toute éternité cette phrase : « chacun est pour soi-même le plus lointain », – nous ne

sommes pas pour nous des « hommes de la connaissance »…

2

– Mes réflexions sur la *provenance* de nos préjugés moraux – car c'est de cela qu'il s'agit dans ce pamphlet – ont reçu leur première expression, parcimonieuse et provisoire, dans le recueil d'aphorismes qui s'intitule *Humain, trop humain. Un livre pour esprits libres*, et dont la rédaction débuta à Sorrente au cours d'un hiver qui me permit, comme le fait un voyageur, de faire halte pour contempler le vaste et dangereux pays qu'avait jusque-là traversé mon esprit. Cela se passait pendant l'hiver 1876-1877 ; mais les réflexions elles-mêmes sont plus anciennes. C'étaient pour l'essentiel déjà les mêmes réflexions que je reprends dans les présents traités : – espérons que ce long intervalle leur a été bénéfique, qu'elles sont devenues plus mûres, plus lumineuses, plus vigoureuses, plus parfaites ! Mais le *fait* qu'aujourd'hui encore je m'y tiens, qu'elles se sont tenues entre-temps toujours plus solidement entre elles, et même qu'elles s'enchevêtrent et s'interpénétrent, cela fortifie en moi la joyeuse assurance que depuis le début elles pourraient être nées en moi, non pas isolément, arbitrairement, sporadiquement, mais d'une racine commune, d'une *volonté foncière* de la connaissance, s'imposant en profondeur, parlant d'une manière de plus en plus déterminée, exigeant des choses de plus en plus déterminées. Car c'est cela seul qui sied à un philosophe. Nous n'avons pas le droit d'être en quelque matière *isolés*, nous n'avons pas le droit de nous tromper et d'atteindre la volonté d'une manière isolée. Bien plus, c'est avec la nécessité par laquelle un arbre porte ses fruits que poussent en nous nos pensées, nos valeurs, nos « oui » et nos « non », nos « si » et nos « que » – tous apparentés et reliés entre eux, et témoins *d'une* volonté, *d'une* santé, *d'une* terre, *d'un* soleil. – Sont-ils à *votre* goût, nos fruits ? Mais qu'importe cela aux arbres ! Que *nous* importe, à nous philosophes !…

3

Par un scrupule qui m'est propre et que je répugne à avouer – il concerne en effet la *morale*, tout ce qui a été jusqu'à présent sur terre célébré sous ce nom, – scrupule apparu dans ma vie si tôt, si inopinément, si irrésistiblement, tellement en contradiction avec mon entourage, mon âge, mes modèles, mes origines, que

j'aurais presque le droit de l'appeler mon « *a priori* », ma curiosité autant que ma suspicion devait parfois s'arrêter à la question de savoir *quelle est* véritablement *l'origine* de notre bien et de notre mal. Et en effet dès l'âge de treize ans le problème de l'origine du mal me poursuivait : à l'âge où « le cœur se partage entre les jeux d'enfance et Dieu », j'y ai consacré mon premier jeu d'enfance littéraire, mon premier exercice d'écriture philosophique – et pour ce qui touche ma « solution » d'alors au problème, j'ai conféré, cela va de soi, à Dieu l'honneur d'être le *père* du Mal. Mon « *a priori* » le voulait-il justement *ainsi* ? Ce nouvel « *a priori* » non moral, du moins immoraliste, ainsi que l'« impératif catégorique » si antikantien, si énigmatique, qui, hélas, en découlait et auquel depuis lors je n'ai jamais cessé de prêter l'oreille et plus que l'oreille ?… Heureusement j'ai appris en son temps à faire la distinction entre le préjugé théologique et le préjugé moral, et j'ai cessé de chercher l'origine du mal *au-delà* du monde. Un tant soit peu d'instruction historique et philologique, à quoi s'ajoute un sens électif inné pour les questions psychologiques en général, ont rapidement transformé mon problème en cet autre : dans quelles conditions l'homme s'est-il inventé ces jugements de valeur de bien et de mal ? *Et quelle valeur ces jugements ont-ils eux-mêmes* ? Ont-ils inhibé ou favorisé jusqu'à présent le développement de l'homme ? Sont-ils un signe de détresse, d'appauvrissement, de dégénérescence de la vie ? Ou au contraire sont-ce la plénitude, la force, la volonté de la vie, son courage, son assurance, son avenir, qui se montrent en eux ? – J'ai trouvé en moi-même et osé maintes réponses à cela, j'ai distingué les époques, les peuples, les degrés de hiérarchie des individus, j'ai spécifié mon problème, les réponses sont devenues de nouvelles questions, des recherches, des conjectures, des vraisemblances : jusqu'à avoir enfin mon propre pays, mon propre sol, tout un monde inouï, croissant et florissant, mes jardins secrets pour ainsi dire, dont personne ne devait rien savoir… Oh ! comme nous sommes *heureux*, nous les hommes de la connaissance, pour peu que nous sachions au moins nous taire assez longtemps !…

4

Ce qui m'a d'abord incité à faire part de quelques-unes de mes hypothèses sur l'origine de la morale a été un opuscule clair, propret et sagace, voire d'une sagacité de blanc-bec, dans lequel se présenta à moi pour la première fois distinctement une espèce contraire et perverse d'hypothèses généalogiques,

l'espèce proprement *anglaise*, opuscule qui m'a attiré – avec la force d'attraction que possède tout ce qui est à l'opposé, tout ce qui est aux antipodes. Cet opuscule s'intitulait *L'Origine des sentiments moraux*, son auteur était le Dr Paul Rée, l'année de parution 1877. Rien n'a peut-être jamais autant suscité mon refus, proposition par proposition, conclusion après conclusion, que ce livre, toutefois sans mécontentement ni impatience. Dans le livre précédemment mentionné auquel je travaillais alors, je me référais à propos et hors de propos aux thèses de ce livre, non point en les réfutant – je n'ai que faire de réfutations ! – mais comme il convient à un esprit positif, en substituant le plus vraisemblable à l'invraisemblable, et parfois une erreur à une autre. Je mettais alors pour la première fois au jour, comme je viens de le dire, ces hypothèses sur l'origine, hypothèses auxquelles sont consacrés ces traités, avec gaucherie, ce que je ne voudrais nullement me dissimuler, sans liberté encore, dépourvu encore d'une langue personnelle pour ces choses personnelles, et avec bien des rechutes et des flottements. Pour le détail on se reportera à ce que je dis à la page 51 de *Humain, trop humain* sur la double préhistoire de bien et mal (en partant de la sphère des nobles et de celle des esclaves) ; de même, page 119 et suivantes sur la valeur et l'origine de la morale ascétique ; de même, pages 78 à 82, volume II, page 35, à propos de la « moralité des mœurs », cette espèce beaucoup plus ancienne et plus originelle qui diffère du tout au tout du mode altruiste d'évaluation (dans laquelle le Dr Rée, à l'instar de tous les généalogistes anglais de la morale, voit le mode d'évaluation morale *en soi*) ; de même page 74. *Le Voyageur*, page 29, *Aurore*, page 99, sur l'origine de la justice comme compromis entre individus de puissance à peu près égale (l'équilibre comme condition de tous les contrats, et par conséquent de tout droit) ; de même sur l'origine du châtiment, *Le Voyageur*, pages 25-34, auquel la dissuasion par la terreur n'est ni essentielle ni originelle (comme le prétend le Dr Rée : – elle lui est bien plutôt surajoutée, dans des conditions déterminées et toujours comme un à-côté et un supplément).

5

Au fond, ce qui me tenait à cœur à l'époque était justement quelque chose de bien plus important qu'un corps d'hypothèses personnelles ou étrangères sur l'origine de la morale (ou plus exactement : ces dernières avec une seule fin pour laquelle elles ne sont qu'un moyen parmi d'autres). Il s'agissait pour moi de la *valeur* de la morale, – et à ce sujet j'avais presque exclusivement à m'expliquer avec mon grand maître Schopenhauer auquel ce livre, avec sa passion et sa

contradiction secrètes, s'adresse comme à un contemporain (– car ce livre était lui aussi un « pamphlet »). Il s'agissait en particulier de la valeur du « non-égoïste », des instincts de pitié, de déni de soi, de sacrifice de soi, instincts que Schopenhauer avait si longtemps auréolés, divinisés et projetés dans l'au-delà, jusqu'à demeurer finalement à ses yeux comme « valeurs en soi », sur lesquelles il se fondait pour *dire non* à la vie ainsi qu'à lui-même. Mais c'est justement contre *ces* instincts-*là* que parlait en moi une méfiance toujours plus radicale, un scepticisme sapant toujours plus profond ! C'est justement là que je voyais le *grand* danger pour l'humanité, ce qui la charme et l'égare de la façon la plus sublime – vers quoi ? Vers le néant ? – c'est là justement que je voyais le commencement de la fin, l'enlisement, la lassitude nostalgique, la volonté se tournant *contre* la vie, la maladie finale s'annonçant dans la délicatesse et la mélancolie : je comprenais la morale de la pitié, qui se répand de plus en plus, qui saisissait et rendait malade jusqu'aux philosophes, comme le symptôme le plus inquiétant de notre culture européenne devenue inquiétante, comme son détour vers un nouveau bouddhisme ? Vers un bouddhisme européen ? Vers le – *nihilisme* ?… Cette prédilection moderne des philosophes, cette surestimation de la pitié est en effet une nouveauté : c'est justement sur la *non-valeur* de la pitié que les philosophes s'étaient jusqu'ici accordés. Il me suffit de nommer Platon, Spinoza, La Rochefoucauld et Kant, quatre esprits aussi différents les uns des autres que possible, mais unanimes sur un point : le mépris de la pitié. –

6

Ce problème de la *valeur* de la pitié et de la morale de la pitié (– je suis un adversaire du dommageable amollissement moderne des sentiments –) paraît d'abord n'être qu'un point particulier, un point d'interrogation à lui seul ; mais celui qui s'y attarde, qui *apprend* à questionner, passera par où je suis passé : – une perspective immense et nouvelle s'ouvre devant lui, une possibilité le saisit tel un vertige, toutes sortes de soupçons, de craintes surgissent, la foi en la morale, en toute morale, vacille, – et finalement se fait jour une nouvelle exigence. Exprimons-la, cette *nouvelle exigence* : nous avons besoin d'une *critique* des valeurs morales, c'est *la valeur de ces valeurs qu'il faut commencer par mettre en question* – et pour cela il faut une connaissance des conditions et des circonstances qui les ont produites, dans lesquelles elles se sont modifiées (la morale comme conséquence, comme symptôme, comme masque, comme tartuferie, comme maladie, comme malentendu ; mais aussi la morale comme

cause, comme remède, comme stimulant, comme entrave, comme poison), une connaissance telle qu'il n'en a jamais existé et telle qu'on n'en a même jamais désiré de pareille jusqu'ici. On prenait la *valeur* de ces « valeurs » pour donnée, pour réelle, au-delà de toute question ; jusqu'ici on a placé la valeur « du bon » plus haut que celle « du méchant », sans l'ombre d'un doute ni d'une hésitation, plus haut au sens de promotion, d'utilité, de croissance pour l'homme *en général* (y compris l'avenir de l'homme). Eh quoi ? Et si le contraire était vrai ? Eh quoi ? Si dans le « bon » se nichaient aussi un symptôme de recul ainsi qu'un danger, un égarement, un poison, un narcotique grâce auquel le présent vivrait *aux dépens de l'avenir* ? Peut-être d'une manière plus confortable, moins dangereuse, mais dans un style plus mesquin, plus vil ?… De sorte que ce serait bien la faute de la morale si le type humain ne pouvait jamais atteindre à *la plus haute magnificence et splendeur* qui lui est possible ? De sorte que la morale serait justement le danger des dangers ?…

7

J'ajouterai seulement que depuis que cette perspective s'est ouverte à moi, je n'ai pas manqué de raisons pour chercher autour de moi des compagnons érudits, audacieux et travailleurs (je le fais aujourd'hui encore). Il s'agit de parcourir l'immense et lointaine terre inconnue de la morale – celle qui a véritablement existé, et qui a véritablement été vécue – avec beaucoup de questions nouvelles et pour ainsi dire des yeux neufs : et cela ne revient-il pas quasiment à *découvrir* cette terre ? Si j'ai alors pensé entre autres au susdit Dr Rée, c'est que je n'ai nullement douté qu'il ne serait poussé par la nature de ses questions à une méthode plus juste pour trouver les réponses. Me suis-je en cela trompé ? Je souhaitais en tout cas donner à un regard aussi aigu et impartial une meilleure orientation, celle qui conduit à la véritable *histoire de la morale* et à le mettre en garde à temps contre un tel corps d'hypothèses anglaises perdues *dans l'azur*. Il va de soi que la couleur cent fois plus importante que le bleu du ciel doit, pour un généalogiste de la morale, être tout autre : *le gris*, à savoir les pièces authentiques, les données vérifiables, ce qui a vraiment eu lieu, bref tout le long texte hiéroglyphique, difficile à déchiffrer, du passé moral de l'humanité ! – *Voilà* ce qu'ignorait le Dr Rée. En revanche, il avait lu Darwin – : et ainsi dans ses hypothèses la bête darwinienne et le modeste tendron moral tout moderne « qui ne mord plus » se tendent gentiment la main d'une manière qui est au moins distrayante, le second arborant sur son visage l'expression d'une

certaine indolence gentille et délicate à laquelle se mêle même un grain de pessimisme, de lassitude : comme si cela ne valait vraiment pas la peine de prendre tant au sérieux toutes ces affaires – les problèmes de la morale –. Or il me semble tout au contraire qu'il n'y a pas d'affaire qui ne *gagne* davantage à être prise au sérieux, on y gagnera par exemple d'obtenir peut-être un jour la permission de prendre la morale *avec belle humeur*. Car la belle humeur, ou pour le dire dans mon langage, *le gai savoir*, est un gain : le gain que procure un certain sérieux durable, courageux, zélé, et souterrain, qui n'est certes le fait de n'importe qui. Mais le jour où nous voulons dire de tout cœur : « En avant ! Notre ancienne morale relève elle aussi *de la comédie* ! », nous avons découvert pour le drame dionysien du « destin de l'âme » une nouvelle péripétie et une nouvelle éventualité – ; et il saura s'en servir, on peut le parier, lui qui fut de tout temps le grand auteur comique de notre existence !…

8

– Que si cet écrit est incompréhensible et inaudible pour certains, la faute, ce me semble, ne m'en incombe pas nécessairement. Il est suffisamment clair, à supposer, et je le suppose, que l'on ait d'abord lu mes écrits précédents et que l'on n'y ait pas ménagé sa peine : de fait ils ne sont pas faciles d'accès. Pour ce qui concerne par exemple mon *Zarathoustra*, je ne laisse personne passer pour un bon juge qui n'ait été une fois ou l'autre profondément blessé et une fois ou l'autre profondément ravi par chacun de ses mots. C'est en effet à cette seule condition qu'il peut jouir du privilège de participer, en toute révérence, à l'élément alcyonien qui a donné naissance à cette œuvre, à sa luminosité solaire, à son lointain, son ampleur et sa certitude. En d'autres cas, la forme aphoristique fait difficulté. Celle-ci tient à ce qu'aujourd'hui on ne prend *pas* cette forme *assez au sérieux*. Un aphorisme, frappé et fondu avec probité, n'est pas encore « déchiffré » sitôt lu ; au contraire, c'est alors seulement que doit commencer son *interprétation*, qui nécessite un art de l'interprétation. Dans le troisième traité de ce livre, j'ai présenté un échantillon de ce que j'appelle en l'espèce « une interprétation » : ce traité est précédé d'un aphorisme, il en est le commentaire. Il est vrai que, pour pratiquer de la sorte la lecture comme un *art*, une chose est nécessaire que de nos jours on a parfaitement oubliée – c'est pourquoi il faudra du temps avant que mes écrits soient « lisibles » –, une chose pour laquelle il faut être presque bovin et, en tout cas, *rien moins qu*'« homme moderne » : *la rumination*.

Sils-Maria, Haute-Engadine,
juillet 1887.

PREMIER TRAITÉ

« *Bon et méchant* », « *Bon et mauvais* »

1

Ces psychologues anglais auxquels jusqu'ici on doit au demeurant les seules tentatives pour aboutir à une genèse de la morale nous offrent en leur personne une énigme de taille ; et, par là même, il nous faut l'avouer, ils ont, en tant qu'énigmes incarnées, un avantage essentiel sur leurs livres : *ils sont eux-mêmes intéressants !* Ces psychologues anglais, que veulent-ils en réalité ? On les voit toujours, volontairement ou involontairement, au même ouvrage, qui consiste à mettre en avant la *partie honteuse** de notre monde intérieur et à chercher ce qui est l'élément moteur, directeur et décisif pour l'évolution, là même où la fierté intellectuelle de l'homme *souhaiterait* le moins le trouver (par exemple dans la *vis inertiæ* de l'habitude, ou dans l'oubli, dans un enchevêtrement et une mécanique aveugles et contingents des idées, ou dans quelque chose de purement passif, d'automatique, de réflexe, de moléculaire et de foncièrement

stupide). Qu'est-ce donc qui pousse toujours ces psychologues dans *cette* direction ? Est-ce un instinct secret, hargneux, vulgaire, peut-être un instinct, inavouable à soi-même, de rabaissement de l'homme ? Ou bien encore une suspicion pessimiste, la méfiance des idéalistes déçus, moroses, devenus venimeux et verts de fiel ? Ou une petite hostilité et une *rancune** souterraines à l'égard du christianisme (et de Platon), qui n'a peut-être même pas franchi le seuil de la conscience ? Ou un goût lubrique de l'insolite, du paradoxe douloureux, de ce que l'existence a de douteux et d'insensé ? Ou enfin un peu de tout cela, un peu de vulgarité, un peu de morosité, un peu d'antichristianisme, une petite démangeaison, un petit besoin d'épices ?… Mais on me dit qu'il s'agit simplement de vieilles grenouilles froides et ennuyeuses qui courent et sautent autour de l'homme et s'insinuent jusqu'en lui, comme si elles se trouvaient là dans leur véritable élément, à savoir un *bourbier*. J'ai répugnance à l'entendre, mieux encore, je n'y crois pas ; et si l'on est en droit d'espérer, à défaut d'assurances, j'espère de tout cœur qu'il en va autrement pour eux, que ces chercheurs et microscopistes de l'âme sont au fond des animaux courageux, généreux et fiers, qui savent tenir en lisière leur cœur comme leur douleur, qui ont appris à sacrifier toutes les petites envies à la vérité, à *chaque* vérité, même si c'est une vérité toute simple, âpre, laide, fâcheuse, non chrétienne, non morale… Car de telles vérités existent.

2

Tous mes respects, donc, aux bons génies qui veillent sans doute sur ces historiens de la morale ! Mais hélas ! il est sûr que l'*esprit historique* lui-même leur fait défaut, qu'ils ont été abandonnés précisément par tous les bons génies de l'histoire ! Tous pensent, suivant l'antique usage des philosophes, d'une manière *essentiellement* anhistorique ; point de doute à cela. La sottise de leur

généalogie de la morale se fait jour d'emblée, quand il s'agit d'établir la provenance de la notion et du jugement de « bon ». « À l'origine, décrètent-ils, on a approuvé et déclaré bonnes les actions non égoïstes du point de vue de ceux qui en étaient les bénéficiaires, auxquels donc ces actions étaient *utiles* ; plus tard, on a *oublié* cette origine de l'approbation et simplement ressenti comme bonnes les actions non égoïstes parce que, du fait de *l'habitude*, elles étaient toujours approuvées comme bonnes, comme s'il s'agissait d'une chose bonne en soi. » On le voit tout de suite, cette première inférence contient déjà tous les traits typiques de l'idiosyncrasie des psychologues anglais : nous avons « l'utilité », « l'oubli », « l'habitude » et, pour finir, « l'erreur », tout cela étayant une évaluation, dont l'homme supérieur a été fier jusqu'à présent comme d'une espèce de privilège humain. Il s'agit bien d'humilier cette fierté, de dévaluer cette évaluation : y est-on parvenu ?… Or il est pour moi évident en premier lieu que cette théorie cherche et place le véritable foyer du concept « bon » au mauvais endroit : le jugement de « bon » ne provient *nullement* de ceux qui bénéficient de cette « bonté » ! Ce sont plutôt les « bons » eux-mêmes, c'est-à-dire les nobles, les puissants, les supérieurs en position et en pensée qui ont éprouvé et posé leur façon de faire et eux-mêmes comme bons, c'est-à-dire excellents, par contraste avec tout ce qui est bas, bas d'esprit, vulgaire et populacier. À partir de ce *sentiment de la distance*, ils ont fini par s'arroger le droit de créer des valeurs et de forger des noms de valeurs : qu'avaient-ils à faire de l'utilité ? Le point de vue de l'utilité est aussi étrange et inapproprié que possible, rapporté justement à une source si bouillonnante de jugements de valeur suprêmes qui classent et distinguent les ordres hiérarchiques : ici le sentiment est parvenu aux antipodes de la basse température que présuppose toute intelligence comptable, tout calcul d'utilité – et ce, non pour une seule fois, pour une heure d'exception, mais pour longtemps. Le sentiment de la noblesse et de la distance, je le répète, le sentiment premier et global, durable et prédominant, d'un habitus supérieur et impérieux face à un habitus inférieur, à un « contrebas », – *voilà* l'origine de l'antithèse de « bon » et de « mauvais ». (Le droit seigneurial de donner des noms s'étend si loin qu'on devrait s'autoriser à considérer l'origine même du langage comme une manifestation de la puissance des seigneurs ; ils disent : « c'*est* ainsi et pas autrement », ils scellent toute chose et tout événement par un son et en prennent ainsi possession, en quelque sorte.) Cette origine implique que le mot « bon » ne s'associe *absolument pas* d'emblée et nécessairement à des actions « non égoïstes », ainsi que le croit la superstition de ces généalogistes de la morale. Au contraire, c'est seulement lorsqu'il y a *déclin* des jugements de valeur aristocratiques que toute cette antithèse de l'« égoïste » et du « non-égoïste » s'impose de plus en plus à la

conscience de l'homme, – c'est, pour me servir de mon langage, *l'instinct de troupeau* qui finit par s'imposer (et par se mettre à *parler*). Et là encore, il faut beaucoup de temps pour que cet instinct soit maître au point que l'évaluation morale reste accrochée et fixée à cette antithèse (comme c'est par exemple le cas dans l'Europe contemporaine : aujourd'hui règne le préjugé qui tient pour équivalentes des notions comme « moral », « non égoïste », « *désintéressé** », avec toute la violence d'une « idée fixe » et d'une maladie mentale).

3

Deuxièmement : abstraction faite du caractère historiquement intenable de cette hypothèse sur la provenance du jugement de valeur « bon », celle-ci est affectée d'une absurdité psychologique foncière. L'utilité de l'action non égoïste serait l'origine de l'éloge qu'on en fait, et cette origine aurait été *oubliée* ? et comment cet oubli est-il *possible* ? Serait-ce que l'utilité de telles actions aurait un jour pris fin ? Tout au contraire : cette utilité a toujours été l'expérience quotidienne et donc quelque chose qu'on n'a jamais cessé de mettre en relief ; donc, loin de s'effacer de la conscience, au lieu de risquer l'oubli, elle aurait dû s'imprimer dans la conscience avec une netteté sans cesse croissante. Combien plus raisonnable est cette théorie opposée (elle n'en est pas plus vraie pour autant), qui est représentée par Herbert Spencer notamment, lequel assimile par nature la notion de « bon » à celle d'« utile », d'« approprié », de telle sorte que l'humanité dans les jugements de « bon » et de « mauvais » aurait totalisé et approuvé justement ces expériences *inoubliées* et *inoubliables* concernant ce qui est utile-approprié, ce qui est nuisible-inapproprié. En vertu de cette théorie, est bon ce qui a prouvé depuis toujours son utilité, et peut dès lors prétendre valoir comme « pourvu de la plus haute valeur », de « valeur en soi ». Je l'ai dit, ce mode d'explication est faux lui aussi, mais au moins l'explication est en elle-

même raisonnable et psychologiquement tenable.

4

– L'indication de la méthode *appropriée* m'a été fournie par la question : que peuvent bien signifier les expressions forgées par les différentes langues pour désigner le « bon » au sens étymologique ; j'ai alors trouvé qu'elles remontent toutes à la *même transformation de notion* : que partout « distingué », « noble » au sens social, est la notion fondamentale à partir de laquelle se développe, nécessairement, « bon » au sens de « distingué quant à l'âme », « noble » au sens de « doué d'une âme supérieure », « privilégié quant à l'âme » : développement parallèle à cet autre qui fait que, finalement, « vulgaire », « populacier », « vil » donnent la notion de « mauvais ». L'exemple le plus éloquent de ce qui précède est le mot allemand « *schlecht* » [mauvais] lui-même, lequel est identique à « *schlicht* » [simple] – voire « *schlechtweg* » [tout bonnement], « *schlechterdings* » [purement et simplement] – et qui a désigné à l'origine l'homme simple, l'homme du vulgaire, sans y attacher encore de nuance péjorative, simplement opposé à l'homme distingué. Vers l'époque de la guerre de Trente Ans, assez tardivement donc, ce sens passe à celui d'aujourd'hui. Cela me paraît être une idée *essentielle* eu égard à la généalogie de la morale ; si elle a été découverte si tardivement, c'est à cause de l'influence inhibitrice que le préjugé démocratique exerce dans le monde moderne sur toutes les questions d'origine. Et ce, jusque dans le domaine apparemment le plus objectif des sciences de la nature et de la physiologie, comme on ne fait ici que le suggérer. Mais le désordre que ce préjugé peut susciter notamment pour la morale et l'histoire, lorsqu'il est déchaîné jusqu'à la haine, voilà ce que montre le cas fameux de Buckle ; l'esprit *plébéien* moderne qui nous vient des Anglais fit à nouveau éclosion sur son sol natal, violent comme un volcan de boue, avec cette

loquacité outrancière, criarde, vulgaire, qui a toujours caractérisé les volcans.

5

S'agissant de *notre* problème, qu'on peut appeler pour de bonnes raisons un problème *discret*, et qui ne s'adresse électivement qu'à un petit nombre d'oreilles, il n'est pas d'un mince intérêt de constater que, bien souvent encore, dans ces mots et racines qui désignent « bon », transparaît la nuance principale en vertu de laquelle les nobles se sentaient appartenir à une humanité d'un rang supérieur. Sans doute se dénomment-ils, dans les cas les plus courants, simplement d'après leur supériorité de puissance (comme « les puissants », « les maîtres », « ceux qui commandent »), ou d'après le signe le plus visible de cette supériorité, par exemple comme « les riches », « les possédants » (tel est le sens de *arya*, et de ses équivalents en perse et en slave). Mais aussi d'après un *trait de caractère typique*, et c'est le cas qui nous occupe. Ils s'intitulent par exemple « les véridiques » : en premier lieu l'aristocratie grecque, dont le truchement est le poète mégarique Théognis. Le mot *esthlos* forgé pour cette acception signifie étymologiquement celui qui *est*, qui a une réalité, qui est effectivement, qui est vrai ; puis, par une flexion subjective, celui qui est vrai en tant qu'il est véridique : à cette phase de la transformation du concept, le terme devient le mot d'ordre et la devise de l'aristocratie et passe entièrement au sens de « noble », pour se démarquer de l'homme vulgaire, *menteur*, tel que Théognis l'entend et le dépeint, – jusqu'à ce qu'enfin le mot, après le déclin de l'aristocratie, demeure pour désigner la *noblesse** de l'âme et atteigne pour ainsi dire sa suave maturité. Le terme *kakos* comme celui de *deilos* (le plébéien par opposition à l'*agathos*) souligne la couardise : cela indique peut-être dans quelle direction il convient de rechercher l'origine étymologique d'*agathos*, aux multiples interprétations possibles. Le terme latin *malus* (que je rattache à *melas*) pourrait caractériser

l’homme vulgaire comme l’homme de couleur, avant tout celui aux cheveux noirs, avant tout (« *hic niger est* »), l’occupant préaryen du sol italique qui se distinguait le plus nettement par la couleur de la race blonde devenue dominante, c’est-à-dire de la race des conquérants aryens ; du moins le gaélique m’a-t-il fourni le cas exactement correspondant – *fin* (par exemple dans le nom *Fin-Gal*), terme qui désigne l’aristocratie, finalement l’homme bon, noble, pur, originellement la tête blonde, par opposition aux aborigènes foncés, aux cheveux noirs. Les Celtes, soit dit en passant, étaient une race entièrement blonde ; on a tort de rattacher, comme le fait encore Virchow, ces zones de population essentiellement aux cheveux foncés, qu’on observe sur les cartes ethnographiques très détaillées d’Allemagne, à un quelconque métissage d’origine celte : c’est au contraire la population *préaryenne* de l’Allemagne qui perce dans ces régions. (La même chose vaut pour presque toute l’Europe ; pour l’essentiel la race assujettie y a finalement repris le dessus pour ce qui est de la couleur, de l’étroitesse du crâne, peut-être même pour ce qui est des instincts intellectuels et sociaux : qui nous garantit que la démocratie moderne, l’anarchisme plus moderne encore, et notamment cette propension à la « *Commune** », à la forme sociale la plus primitive, partagée désormais par tous les socialistes d’Europe, ne doit pas signifier au fond une monstrueuse *résurgence* – et que *la race* des conquérants et *des maîtres*, celle des Aryens, n’a pas également le dessous du point de vue physiologique ?…) Je crois pouvoir interpréter le latin *bonus* comme « le guerrier », si j’ai raison de ramener *bonus* à un *duonus* plus ancien (comparer *bellum* = *duellum* = *duen-lum*, qui me paraît conserver ce *duonus*). Et de ramener de même *bonus* à l’homme de la discorde, de la séparation (*duo*), à l’homme de guerre : on voit ce qui dans la Rome antique faisait la « bonté » d’un homme. Quant à notre « Gut » [bon] allemand lui-même, ne signifierait-il pas « le divin », l’homme de « race divine » ? Et n’est-il pas identique au nom qui sert à désigner le peuple (à l’origine la noblesse) des Goths ? Les raisons de cette conjecture n’ont pas leur place ici. –

6

La règle qui veut que la notion de prééminence politique cède la place à la notion de prééminence de l'âme est encore pleinement appliquée (bien qu'il y ait matière à exceptions), quand la caste supérieure est en même temps la caste des *prêtres* et qu'elle privilégie par conséquent pour se désigner dans son ensemble un prédicat qui rappelle sa fonction sacerdotale. C'est alors que « pur » et « impur », par exemple, s'opposent pour la première fois en tant que distinctions sociales ; de même que là aussi se développent plus tard un « bon » et un « mauvais » en un sens qui n'est plus social. Au demeurant, qu'on se garde de prendre d'emblée ces notions de « pur » et d'« impur » en un sens trop appuyé, trop ample, ou même symbolique : toutes les notions de l'humanité ancienne commencent au contraire par être comprises d'une manière grossière, lourde, superficielle, bornée, véritablement et tout particulièrement *non symbolique*, à un degré à peine imaginable pour nous. Dès le départ, le « pur » est simplement un individu qui se lave, qui s'interdit certains aliments entraînant des maladies de peau, qui ne couche pas avec les femmes malpropres du bas peuple, qui répugne au sang, rien de plus ou presque ! Par ailleurs, toutes les manières d'une aristocratie essentiellement sacerdotale expliquent bien pourquoi c'est ici justement que les antithèses de valeurs ont pu très tôt s'intérioriser et s'exacerber dangereusement ; et de fait, elles ont finalement ouvert des abîmes entre les individus, par-dessus lesquels même un Achille de la liberté de pensée ne saurait sauter sans effroi. Ces aristocraties sacerdotales, et les habitudes qui y régnent, détournées de l'action et oscillant entre la rumination et l'explosion des affects, recèlent d'emblée quelque chose de *malsain*, et cela donne cette morbidité intestinale et cette neurasthénie qui affligent presque inévitablement les prêtres de tous les temps ; quant à ce qu'ils ont eux-mêmes imaginé en guise de remède contre la morbidité qui leur est propre, – ne faut-il pas reconnaître qu'il s'est avéré en définitive cent fois plus dangereux dans ses effets secondaires que la maladie dont il devait les sauver ? L'humanité même est encore malade des séquelles de ces niaiseries thérapeutiques inventées par les prêtres ! Songeons par exemple à certaines formes de régime (s'abstenir de viande), au jeûne, à l'abstinence sexuelle, à la fuite « dans le désert » (isolement à la Weir Mitchell, certes sans le gavage ni la suralimentation qui s'ensuivent, isolement qui constitue l'antidote le plus efficace contre toute hystérie de l'idéal ascétique) : ajoutez toute la métaphysique des prêtres, hostile aux sens, qui rend paresseux et raffiné, leur autohypnose à la manière du fakir et du brahmane – brahmane

utilisé comme boule de cristal et idée fixe – et pour finir sa saturation générale, ô combien compréhensible, et son traitement radical, le *néant* (ou bien Dieu : le désir d'une *unio mystica* avec Dieu est le désir du bouddhiste d'entrer dans le néant, le nirvāna, rien de plus !). Chez les prêtres, *tout* devient plus dangereux, non seulement les remèdes et la science thérapeutique, mais encore l'arrogance, la vengeance, la perspicacité, la débauche, l'amour, l'ambition, la vertu, la maladie ; – on serait même tenté d'ajouter non sans raison que c'est seulement sur le terrain de cette forme d'existence humaine *essentiellement dangereuse*, l'existence sacerdotale, que l'homme a pu devenir *un animal intéressant*, qu'alors seulement l'âme humaine a, en un sens plus élevé, acquis de la *profondeur* et est devenue *méchante* ; et telles sont bien les deux formes fondamentales de la supériorité de l'homme sur les autres bêtes jusqu'à présent !…

7

On aura déjà deviné avec quelle facilité le mode sacerdotal d'évaluation peut se détacher de celui de l'aristocratie des chevaliers, jusqu'à tourner à son contraire ; l'occasion en est en particulier donnée chaque fois que la caste des prêtres et celle des guerriers s'opposent jalousement sans vouloir s'entendre entre elles sur le prix. Les valeurs aristocratiques des chevaliers ont pour condition une puissante vitalité, une santé florissante, abondante, voire débordante, avec ce qui en permet la conservation, la guerre, l'aventure, la chasse, la danse, les tournois, bref tout ce qui demande une action vigoureuse, libre et allègre. Le mode noble d'évaluation des prêtres comporte – nous l'avons vu – d'autres conditions : et tant pis pour lui s'il s'agit de la guerre ! Les prêtres sont, comme chacun sait, les *ennemis les plus méchants* – et pourquoi ? Parce que ce sont les ennemis les plus impuissants. L'impuissance chez eux pousse la

haine jusqu'au monstrueux et au sinistre, au plus cérébral et au plus venimeux. Dans l'histoire, les grands parangons de la haine, et les plus intelligents, ont toujours été des prêtres : face à l'esprit de la vengeance du prêtre nul esprit ne tient. L'histoire humaine serait une chose par trop stupide sans l'esprit que les impuissants y ont mis : prenons tout de suite l'exemple le plus flagrant. Tout ce qui s'est fait sur terre contre « les nobles », « les grands », « les seigneurs », « les puissants » est pure vétille en comparaison de ce que *les Juifs* leur ont fait : les Juifs, ce peuple de prêtres qui finalement n'a su avoir raison de ses ennemis et de ses dominateurs que par un renversement radical de leurs valeurs, donc un acte de *vengeance suprêmement cérébrale*. Il n'en pouvait aller ainsi que pour un peuple de prêtres, ce peuple à la rancune sacerdotale la plus rentrée. Ce sont les Juifs qui, contre l'équation aristocratique des valeurs (bon = noble = puissant = beau = heureux = aimé de Dieu), ont osé le retournement avec une logique terrifiante et l'ont maintenu avec la hargne de la haine abyssale (la haine de l'impuissance), à savoir : « seuls les misérables sont les bons, seuls les pauvres, les impuissants, les humbles sont les bons, les souffrants, les déshérités, les malades, les disgracieux sont également les seuls pieux, les seuls dévots, à eux seuls la béatitude, – alors que vous, les nobles et les grands, vous êtes de toute éternité les mauvais, les cruels, les lubriques, les insatiables, les mécréants, vous resterez éternellement les réprouvés, les maudits et les damnés ! »… On sait *qui* a hérité de ce renversement juif des valeurs… Touchant l'initiative monstrueuse et démesurément fatale que les Juifs ont eue avec cette déclaration de guerre radicale entre toutes, je rappelle cette thèse à laquelle je suis parvenu en une autre occasion (*Par-delà bien et mal*, p. 118 [§ 195]), – à savoir que c'est avec les Juifs que commence *l'insurrection des esclaves dans la morale* : insurrection qui a derrière elle une histoire bimillénaire et que nous avons maintenant cessé d'apercevoir pour cela seul qu'elle a – triomphé…

Mais vous ne comprenez pas ? Vous n'avez point d'yeux pour quelque chose qui a demandé deux millénaires pour triompher ?… Rien d'étonnant à cela : les choses *qui durent* sont toutes difficiles à voir, à cerner. Or l'événement, *le voici* : du tronc de cet arbre de la vengeance et de la haine, de la haine juive, de la haine la plus profonde et la plus sublime, celle qui crée des idéaux et qui retourne les valeurs, qui n'a jamais eu son pareil sur terre, a jailli quelque chose de tout aussi incomparable, un *amour nouveau*, la plus profonde et la plus sublime de toutes les sortes d'amour : et de quel autre tronc aurait-il pu jaillir ?… Mais qu'on n'aille pas croire qu'il aurait poussé comme la véritable négation de cette soif de vengeance, comme l'antithèse de la haine juive ! Non, c'est le contraire qui est vrai ! Cet amour est sorti de cette haine, comme sa couronne, couronne triomphante qui se déployait de plus en plus largement dans la clarté et la plénitude solaire la plus pure, qui poursuivait les buts de cette haine – la victoire, la rapine et la séduction – au royaume de la lumière et de l'élévation, en quelque sorte, avec cet acharnement que les racines de cette haine mettaient à pénétrer toujours plus profondément et toujours plus avidement dans tout ce qui a de la profondeur et de la méchanceté. Ce Jésus de Nazareth, évangile incarné de l'amour, ce « sauveur » qui apporte la béatitude et la victoire aux pauvres, aux malades et aux pécheurs – n'était-il pas justement la corruption sous sa forme la plus inquiétante et la plus irrésistible, la corruption et le biais précisément vers ces *valeurs juives* et ces renouvellements de l'idéal ? Israël n'a-t-il pas, par le biais de ce « Sauveur », de cet opposant, de ce liquidateur apparent d'Israël, atteint le but ultime de sa rancune sublime ? N'est-il pas conforme à la magie noire et secrète d'une politique véritablement *grande* de la vengeance, vengeance perspicace, souterraine, à l'action lente et calculée, qu'Israël lui-même ait dû renier comme son ennemi mortel le véritable instrument de sa vengeance devant le monde entier et l'ait cloué à la croix, afin que le « monde entier », c'est-à-dire tous les adversaires d'Israël, mordissent innocemment à cet appât-là ? Et saurait-on, d'un autre côté, par les moyens les plus raffinés de l'esprit, seulement imaginer un appât plus *dangereux* ? Quelque chose qui égalerait la force séductrice, enivrante, abrutissante, corruptrice de ce symbole de la « sainte croix », ce paradoxe effroyable d'un « Dieu en croix », ce mystère d'une insondable, ultime et extrême cruauté de l'autocrucifixion de Dieu pour le *salut des hommes* ?… Ce qui est sûr, c'est que *sub hoc signo* Israël n'a cessé jusqu'ici de triompher avec sa vengeance et son renversement de toutes les valeurs sur tous les autres idéaux, sur tous les idéaux *plus nobles*. –

9

– « Mais que parlez-vous encore d'idéaux *plus nobles* ! Soumettons-nous aux faits : le peuple a vaincu, ou "les esclaves", "la populace", "le troupeau", comme il vous plaira de l'appeler, et si on le doit aux Juifs, alors soit ! Jamais un peuple n'aura eu mission plus universelle. "Les maîtres" sont défaits ; la morale de l'homme vulgaire a triomphé. On peut considérer cette victoire en même temps comme un empoisonnement du sang (elle a mélangé les races), je n'y contredis point ; mais indéniablement cette intoxication a *réussi*. Le "salut" du genre humain (à savoir celui qui débarrasse des "maîtres") est en très bonne voie ; tout s'enjuive, s'enchristianise ou s'encanaille à vue d'œil (qu'importent les termes !). La progression de cet empoisonnement qui parcourt le corps entier de l'humanité paraît irrésistible, son tempo et sa marche peuvent même désormais être de plus en plus lents, subtils, inaudibles, réfléchis – on a tout le temps… Dans ce but, l'Église a-t-elle encore une tâche *nécessaire*, voire un droit à l'existence ? Pourrait-on s'en dispenser ? *Quaeritur*. Il semble qu'elle entrave ou qu'elle retient ce progrès au lieu de l'accélérer ? Eh bien, cela pourrait justement être son utilité… Sans doute est-elle à la fin quelque chose de grossier et de rustaud, qui répugne à une intelligence plus délicate, à un goût vraiment moderne. Ne devrait-elle pas à tout le moins se raffiner quelque peu ?… Elle éloigne aujourd'hui plus qu'elle ne séduit… Qui de nous donc serait libre penseur s'il n'y avait l'Église ? L'Église nous répugne et *non pas* son poison… L'Église mise à part, nous aimons nous aussi le poison… » – Tel est l'épilogue fait à mon discours par un « libre penseur », un animal honnête, comme il l'a largement montré, et qui plus est, un démocrate ; jusqu'ici, il m'avait écouté et ne supporta plus d'entendre mon silence. C'est qu'arrivé à ce point il y a pour moi bien des choses à passer sous silence.

10

– L’insurrection des esclaves dans la morale commence lorsque le *ressentiment** lui-même devient créateur et engendre des valeurs : le ressentiment d’êtres tels que la véritable réaction, celle de l’acte, leur est interdite, qui ne s’en sortent indemnes que par une vengeance imaginaire. Alors que toute morale noble procède d’un dire-oui triomphant à soi-même, la morale des esclaves dit non d’emblée à un « extérieur », à un « autrement », à un « non-soi » ; et c’est *ce* non-*là* qui est son acte créateur. Ce retournement du regard évaluateur, cette *nécessité* pour lui de se diriger vers l’extérieur au lieu de revenir sur soi appartient en propre au ressentiment : pour naître, la morale des esclaves a toujours besoin d’un monde extérieur, d’un contre-monde, elle a besoin, en termes physiologiques, de stimuli extérieurs pour agir ; son action est fondamentalement réaction. C’est l’inverse qui se passe dans le mode d’évaluation noble : il agit et croît spontanément, il ne cherche son antithèse que pour se dire un oui à lui-même, encore plus reconnaissant, encore plus jubilatoire. Sa notion négative du « vil », du « vulgaire », du « mauvais », n’est qu’un pâle repoussoir, venant après coup, de sa notion positive de départ, tout imprégnée de vie et de passion : « nous les nobles, nous les bons, nous les beaux, nous les heureux ! ». Si le mode d’évaluation noble se fourvoie et fait tort à la réalité, cela advient relativement à la sphère qui ne lui est *pas* suffisamment connue, et même contre la connaissance réelle de laquelle il se défend avec raideur : il lui arrive de méconnaître la sphère qu’il méprise, celle de l’homme vulgaire, du bas peuple ; par ailleurs, qu’on songe que l’affect du mépris, du regard dédaigneux, du regard supérieur, s’il est vrai qu’il *fausse* l’image du méprisé, reste en tout cas loin derrière la falsification qu’opère la haine rentrée, la vengeance de l’impuissant lorsqu’elle s’en prend à son adversaire – naturellement en effigie. En fait le mépris est mêlé de trop de négligence, de légèreté, d’indifférence et d’impatience, voire d’un excès de jubilation personnelle, pour pouvoir métamorphoser son objet en caricature monstrueuse. Il ne faut pourtant pas négliger les *nuances** presque bienveillantes que, par exemple, la noblesse grecque met dans tous les termes par lesquels elle écarte d’elle le bas peuple ; ni comment une sorte de regret, d’égard, d’indulgence s’y mêle pour les atténuer, au point que presque tous les mots qui concernent l’homme du vulgaire sont finalement restés comme synonymes de « malheureux », « navrant » (voir *deilos*, *deilaios*, *ponèros*, *mochthèros*, les deux derniers désignant l’homme vulgaire comme esclave et bête de somme) – tandis que « mauvais », « vil », « malheureux » n’ont jamais cessé de résonner

univoquement à l'oreille grecque dans une tonalité où prédomine « malheureux » : et cela représente le legs de l'ancien mode d'évaluation aristocratique plus noble qui ne se renie pas non plus dans son mépris (je rappelle aux philologues en quel sens on utilise *oizuros*, *anolbos*, *tlèmon*, *dustuchein*, *sumphora*). Les « bien-nés » *s'éprouvaient* justement comme les « heureux » ; ils n'avaient pas besoin d'abord de se figurer artificiellement leur bonheur par référence à leurs ennemis, voire de s'en persuader au besoin par un *mensonge* (comme ont coutume de le faire tous les hommes du *ressentiment**) ; et ils ignoraient également, en tant qu'hommes faits, pleins de force, donc *nécessairement* actifs, la séparation entre action et bonheur ; pour eux, l'activité était nécessairement partie intégrante du bonheur (c'est de là que provient *eu prattein*) – tout cela étant très opposé au « bonheur » selon l'échelle des impuissants, des soumis, purulents de sentiments empoisonnés et hostiles, chez lesquels le bonheur apparaît essentiellement comme narcose, hébétude, calme, paix, « sabbat », détente de l'esprit et décontraction du corps, bref comme *passivité*. Tandis que l'individu noble vit face à lui-même avec confiance et franchise (*gennaios*, « de noble extraction », souligne la *nuance* « sincère » et sans doute aussi « naïf »), l'homme du ressentiment, lui, n'est ni sincère, ni naïf, ni droit et honnête avec lui-même ; son âme *louche* ; son esprit aime les recoins, les esquives et les portes dérobées, il se plaît à tout ce qui est caché comme à *son* monde, *sa* sécurité, *son* réconfort ; il est à son affaire quand il faut se taire, ne pas oublier, attendre, se faire momentanément tout petit, se rabaisser. Une telle race d'hommes du ressentiment finira nécessairement par devenir *plus intelligente* que n'importe quelle race noble, et elle honorera l'intelligence dans une tout autre proportion : comme une condition d'existence de première importance, tandis que, chez les hommes nobles, l'intelligence comporte plutôt une délicate saveur de luxe et de raffinement ; elle est justement loin d'être aussi essentielle pour eux que la parfaite sûreté fonctionnelle des instincts régulateurs *inconscients* ou même qu'un certain manque d'intelligence, par exemple le courage qui fonce, que ce soit au-devant du danger, sur l'ennemi, ou cette soudaineté exaltée de la colère, de l'amour, du respect, de la gratitude et de la vengeance, à laquelle les âmes nobles se sont de tout temps reconnues. Car le ressentiment de l'homme noble lui-même, lorsqu'il se manifeste en lui, s'accomplit et s'épuise dans une réaction immédiate, et c'est pourquoi il n'*empoisonne* pas : du reste, il n'apparaît aucunement dans d'innombrables situations où les faibles et les impuissants n'y échappent pas. Ne pas pouvoir prendre longtemps au sérieux ses ennemis, ses accidents, ses *forfaits*, c'est le signe des natures fortes et entières, chez lesquelles il y a un excès de force plastique, réparatrice et reconstituante, qui force également à l'oubli (un bon

exemple dans le monde moderne en est fourni par Mirabeau, qui n'avait aucune mémoire des insultes et des vilenies dont il était l'objet et qui ne pardonnait pas, simplement parce qu'il… oubliait). Un tel homme secoue tout d'un coup toute la vermine qui, chez d'autres, s'incrusterait ; là seul est possible, à supposer que ce le soit sur terre, le véritable « *amour* de ses ennemis ». Quel respect pour ses ennemis ne trouve-t-on pas chez l'homme noble ! – et un tel respect annonce déjà l'amour… Car il exige son ennemi comme ce qui le distingue, il ne supporte aucun autre ennemi que celui chez qui il n'y a rien à mépriser et *beaucoup* à honorer ! Qu'on s'imagine au contraire « l'ennemi » tel que le conçoit l'homme du ressentiment – et voici justement son fait, son invention : il a conçu « le méchant ennemi », « *le méchant* », comme notion fondamentale, à partir de laquelle il invente pour finir, et sous forme d'image inversée, de négatif, un « bon », à savoir – lui-même !…

11

Tout à l'inverse donc de ce qui se passe chez le noble, qui conçoit la notion fondamentale de « bon » d'emblée et spontanément, c'est-à-dire à partir de soi et, de là, se crée une représentation du « mauvais » ! Ce « mauvais » d'origine noble et ce « méchant » tiré du chaudron de la haine inassouvie – le premier est une création après coup, un à-côté, une couleur complémentaire, tandis que le second est l'original, le commencement, l'*acte* véritable dans la conception d'une morale d'esclave –, quel contraste entre les deux termes « mauvais » et « méchant » opposés en apparence à la même notion de « bon » ! Or ce n'est *pas* la même notion de « bon » : qu'on se demande plutôt *qui* est vraiment « méchant » selon la morale du *ressentiment**. Réponse en toute rigueur : justement le « bon » de l'autre morale, *justement* le noble, le puissant, le dominateur, ici simplement travesti, réinterprété et déformé par le regard

venimeux du *ressentiment**. Il est une chose que nous ne saurions nier : celui qui ne connaîtrait ces « bons » qu'en tant qu'ennemis ne connaîtrait que des *ennemis méchants*, et ces individus qui sont si strictement tenus en lisière par les mœurs, la vénération, la coutume, la reconnaissance, et plus encore par la surveillance mutuelle, par la jalousie *inter pares*, qui d'autre part se révèlent si inventifs dans leurs rapports entre eux pour ce qui est des égards, de la maîtrise de soi, de la délicatesse, de la fidélité, de la fierté et de l'amitié, là où commence l'étranger, le *monde* étranger, les voilà qui ne valent guère mieux que des fauves déchaînés, une fois tournés vers le dehors. Les voilà libres de toute contrainte sociale, l'état sauvage les préserve de la tension que procure un long enfermement, une longue pacification dans la paix de la communauté, ils *retournent* à l'innocence de la conscience du fauve, tels des monstres exultants, qui s'en reviennent peut-être d'une succession atroce de meurtres, de feu, de sang, d'outrages et de tortures, avec une exubérance et une égalité d'âme, qui eussent convenu pour de simples frasques d'étudiants, convaincus qu'ils ont redonné pour longtemps aux poètes matière à chanter et à célébrer. Au fond de toutes ces races nobles, on ne peut méconnaître le fauve, la superbe *bête blonde* en quête de la volupté du butin et de la victoire ; à ce fond caché, il faut de temps à autre un exutoire, la bête doit ressortir, doit retourner à l'état sauvage : noblesse romaine, arabe, germanique, japonaise, héros homériques, Vikings scandinaves, ils partagent tous le même besoin. Ce sont les races nobles qui ont laissé la notion de « barbare » dans toutes les traces de leur passage ; même dans les sommets de leur civilisation se manifeste encore une conscience de cette barbarie, voire une fierté (par exemple, lorsque Périclès dit à ses Athéniens, dans sa célèbre Oraison funèbre : « Notre audace s'est frayé un chemin sur toutes les terres et les mers, s'érigeant partout des monuments impérissables dans le meilleur comme dans le pire »). Cette « audace » des races nobles, folle, absurde, soudaine, lorsqu'elle se manifeste, l'imprévisible, l'invraisemblable même de leurs entreprises – Périclès souligne et exalte la *rathumia* des Athéniens –, leur indifférence et leur mépris pour la sécurité, le corps, la vie, le bien-être, leur épouvantable belle humeur et la profondeur de leur plaisir dans toutes les destructions, dans toutes les voluptés de la victoire et de la cruauté, tout cela, pour leurs victimes, se résumait dans l'image du « barbare », de « l'ennemi méchant », par exemple le « Goth » ou le « Vandale ». La profonde méfiance glacée que l'Allemand suscite dès qu'il accède au pouvoir, comme il le fait encore maintenant est encore à présent une retombée de cette inextinguible frayeur avec laquelle l'Europe a assisté pendant des siècles aux ravages de la bête blonde germanique (bien qu'entre les anciens Germains et nous autres Allemands il subsiste à peine une parenté d'idées et encore moins de sang). J'ai un jour fait remarquer l'embarras d'Hésiode quand il

conçut la suite des âges de la civilisation et chercha à l'exprimer par l'or, l'argent et l'airain : il n'a su se sortir de la contradiction que lui offrait le monde homérique, si magnifique mais en même temps si effroyable et si violent, qu'en faisant deux âges à partir d'un seul, qu'il mit à la suite. D'abord l'âge des héros et des demi-dieux de Troie et de Thèbes, tel que ce monde était demeuré dans la mémoire des lignées nobles qui y avaient leurs propres aïeux ; puis l'âge d'airain, tel que ce même monde apparaissait aux descendants des humiliés, spoliés, maltraités, arrachés à leur terre et vendus : âge d'airain, donc dur, froid, cruel, dépourvu de sentiment et de conscience, broyant et ensanglantant tout sur son passage. À supposer que fût vrai, ce qui en tout cas passe pour une « vérité » de nos jours : que ce soit précisément le *sens de toute civilisation* de dresser le fauve humain pour en faire un animal apprivoisé et policé, un *animal domestique*, il faudrait indéniablement considérer tous les instincts de réaction et de *ressentiment** avec lesquels les lignées nobles ont été endommagées et violentées en même temps que leurs idéaux *comme les véritables instruments de la civilisation* ; ce qui au demeurant ne signifie pas encore que leurs *porteurs* soient eux-mêmes les représentants de la civilisation. Bien plus, le contraire est non seulement vraisemblable – que dis-je ! il est aujourd'hui *patent* ! Les porteurs de ces instincts oppressifs et avides de représailles, les descendants de toute la population esclave d'Europe et, d'ailleurs, toute la population préaryenne en particulier – ils représentent la *régression* de l'humanité ! Ces « instruments de la civilisation » sont la honte de l'homme, et ils font plutôt naître un soupçon et un argument contre la « civilisation » elle-même ! On peut avoir parfaitement raison de continuer de redouter la bête blonde qui est au fond de toutes les races nobles et d'être sur ses gardes : mais qui ne préférerait cent fois craindre, s'il peut en même temps admirer, plutôt que *ne pas* craindre et ne pouvoir se détacher du spectacle répugnant de tout ce qui est raté, amoindri, rabougri, empoisonné ? Et n'est-ce pas *notre* funeste sort ? Qu'est-ce qui fait aujourd'hui *notre* dégoût de « l'homme » ? Car nous *souffrons* de l'homme, c'est indubitable. *Non pas* de la peur ; mais plutôt de ce que nous n'avons plus rien à craindre dans l'homme ; que la vermine « homme » est au premier plan et grouille ; que l'« homme apprivoisé », incurablement débile et navrant a déjà appris à se prendre pour le but, le sommet et le sens de l'histoire, pour l'« homme supérieur » ; et même qu'il a un certain droit à se prendre pour tel, pour autant qu'il se sent à distance de la pléthore des ratés, des malades, des épuisés, des viveurs au bout du rouleau, qui commencent à empuantir l'Europe d'aujourd'hui, et donc qu'il se trouve du moins relativement réussi, du moins encore viable, du moins encore capable de dire oui à la vie…

12

Je ne puis ici réprimer un soupir et un dernier espoir. Qu'est-ce donc qui m'insupporte tant ? Dont je ne puis seul venir à bout, qui m'étouffe et m'accable ? Miasmes ! Puanteur ! Promiscuité de l'insane ; relent des entrailles d'une âme insane !… Que ne supporte-t-on déjà comme misère, privation, mauvais temps, fange, fardeau, isolement ? Dans le fond, on s'accommode de tout le reste, né comme on l'est pour une existence souterraine et de combat ; toujours, l'on revient à la lumière, revivre l'heure glorieuse de sa victoire ; et nous voilà, tels que nous sommes nés, irréductibles, tendus, prêts à la nouveauté, à la pire difficulté, au plus grand lointain, tel l'arc que toute misère ne laisse pas de tendre plus fort. Mais accordez-moi quelquefois un regard, à supposer qu'il y ait au ciel des bienfaitrices qui me l'accordent par-delà bien et mal – *un* seul regard sur un accomplissement, un achèvement, un bonheur, une puissance, un triomphe, qui puissent encore inspirer quelque crainte ! Sur un homme qui justifie l'Homme, un cas heureux qui accomplisse et sauve l'homme, au nom duquel on puisse maintenir la *foi en l'homme* !… Car c'est ainsi : le rapetissement et l'égalisation de l'homme européen recèlent *notre* plus grand danger, car cette vision épuise… Nous ne voyons rien aujourd'hui qui aspire à plus de grandeur, nous pressentons que la pente est descendante, toujours descendante, vers toujours plus d'étroitesse, de mièvrerie, de malice, de confort, de médiocrité, d'indifférence, de chinoiserie, de sentiment chrétien – l'homme sans aucun doute devient toujours « meilleur »… Telle est bien la fatalité de l'Europe – cessant de craindre l'homme, nous avons aussi perdu notre amour pour lui notre vénération pour lui, l'espoir en lui et même la volonté qu'il advienne. La vision de l'homme n'est plus que fatigue – qu'est aujourd'hui le nihilisme, sinon *cela* ?… Nous sommes fatigués *de l'homme*…

15

– Mais reprenons : le problème de l'*autre* origine du « bon », de l'homme bon, tel que l'homme du *ressentiment** l'a concocté, exige d'être réglé. Les agneaux gardent rancune aux grands rapaces, rien de surprenant : mais ce n'est point là une raison pour en vouloir aux grands rapaces d'attraper les petits agneaux. Mais si ces agneaux se disent entre eux : « Ces rapaces sont méchants ; et celui qui est aussi peu rapace que possible, qui en est plutôt le contraire, un agneau, celui-là ne serait-il pas bon ? », alors il n'y a rien à redire à cette construction d'un idéal, même si les rapaces doivent voir cela d'un œil un peu moqueur et se dire peut-être : « *nous*, nous ne leur gardons nullement rancune, à ces bons agneaux, et même nous les aimons : rien n'est plus goûteux qu'un tendre agneau ». Exiger de la force qu'elle ne se manifeste *pas* comme force, qu'elle ne soit *pas* volonté de domination, volonté de terrasser, volonté de maîtrise, soif d'ennemis, de résistances et de triomphes, c'est tout aussi absurde que d'exiger de la faiblesse qu'elle se manifeste comme force. Un quantum de force est tout autant un quantum de pulsion, de volonté, d'action, – bien mieux, il est tout entier cette pulsion, ce vouloir, cette action mêmes, et seule la séduction du langage (et les erreurs fondamentales de la raison qui se sont sédimentées en lui), qui comprend et mécomprend toute action comme étant conditionnée par un agent, par un « sujet », fait apparaître les choses différemment. Car, tout comme le peuple sépare la foudre de son éclat, et prend ce dernier pour *l'action*, pour l'effet d'un sujet qui s'appelle la foudre, de même la morale du peuple sépare la puissance des manifestations de la puissance, comme s'il y avait derrière le puissant un substrat indifférent qui *serait libre* de manifester la puissance ou de ne pas le faire. Mais un tel substrat n'existe pas ; il n'existe aucun « être » derrière l'agir, le faire, le devenir ; l'« agent » est un ajout de l'imagination à l'agir, car l'agir est tout. Au fond, le peuple dédouble l'agir lorsqu'il fait briller l'éclair : c'est un faire-agir. Il pose le même événement d'abord comme la cause puis derechef comme l'effet de celle-ci. Les physiciens ne font pas mieux lorsqu'ils disent : « la force meut, la force cause » et autres choses semblables ; toute notre science, en dépit de sa froideur, de son absence d'af-fect, reste encore soumise à la séduction du langage et ne s'est point débarrassée des fausses monnaies qu'on lui a inventées, des « sujets » (l'atome est par exemple une semblable fausse monnaie, de même que la « chose en soi » kantienne) : quoi d'étonnant si les affects de vengeance et de haine, rentrés et couvant sous la braise, exploitent cette croyance à leurs fins, et ne maintiennent aucune croyance avec plus de ferveur que celle d'après laquelle *le fort est libre*

d’être faible, et le rapace d’être agneau – n’y gagne-t-elle pas le droit d’*imputer* au rapace sa nature de rapace ? Quand les opprimés, les humiliés, les maltraités, se disent du fond de la ruse vengeresse de leur impuissance : « Soyons différents des méchants, soyons bons ! Or est bon qui ne maltraite pas, qui ne blesse personne, qui n’attaque pas, qui ne se venge pas, et qui remet à Dieu la vengeance, qui se tient comme nous en retrait, qui s’écarte du méchant et demande peu à la vie, tout comme nous, les patients, les humbles, les justes », – à l’entendre froidement et sans prévention, cela ne veut pas dire autre chose que : « Nous les faibles, oui, faibles nous sommes ; il est bon que nous ne fassions rien de *ce pour quoi nous ne sommes pas assez forts* » ; mais ce rude état de fait, cette intelligence rudimentaire, que les insectes eux-mêmes possèdent (lesquels font le mort pour ne pas « en faire trop » dans les cas de danger grave), par ce faux-monnayage et cette mauvaise foi de l’impuissance, s’est drapée de la pompe d’une vertu de renoncement, de patience silencieuse, comme si la faiblesse même du faible, c’est-à-dire son *essence*, ses actes, toute sa réalité, singulière, inévitable, indéfectible, était un exploit délibéré, quelque chose de voulu, de choisi, une *action*, un *mérite*. Cette sorte d’homme a *besoin* de la foi dans un « sujet » doué d’une liberté de choix et d’indifférence par un instinct de conservation, d’affirmation de soi, où chaque mensonge aime à se sanctifier. Le sujet (ou, pour faire plus populaire, l’*âme*) a peut-être été jusqu’ici le meilleur acte de foi, parce qu’il permettait au commun des mortels, aux faibles et opprimés de toutes sortes ce sublime mensonge à soi-même qui consiste à interpréter la faiblesse elle-même comme liberté et les avatars de cette faiblesse comme *mérites*.

14

– Veut-on un moment sonder l’abîme et le tréfonds, pour savoir comment sur

la terre *se fabriquent les idéaux* ? Qui en aura le courage ?… Eh bien ! je vous laisse explorer cette ténébreuse officine. Encore un instant, Monsieur le fureteur et le casse-cou : votre œil doit d'abord s'habituer à cette trompeuse lueur… Bon ! Arrêtez là ! Dites ! que se passe-t-il là-dessous ? Dites ce que vous voyez, homme de la plus dangereuse curiosité ; c'est *moi*, à présent, qui écoute.

– « Je ne vois rien, mais je n'en entends que mieux. C'est un marmonnement, une chuchoterie pusillanime, sournoise, tout bas, qui sourd de tous les coins et recoins. Il me semble que l'on ment ; une suavité doucereuse poisse toutes les syllabes. Il faut transmuer la faiblesse en *mérite*, point de doute, il en est comme vous l'avez dit… »

– Continuez !

– « … et l'impuissance qui ne riposte pas, est transmuée en "bonté" ; la bassesse craintive, en "humilité" ; la sujétion envers ceux que l'on hait en "obéissance" (c'est-à-dire envers celui dont on prétend qu'il enjoint cette sujétion, "Dieu", disent-ils). Ce que le faible a d'inoffensif, voire la poltronnerie dont il déborde, sa façon de rester sur le seuil, son irrépressible besoin d'attendre, se parent ici d'une appellation noble, la "patience", on dit aussi *la* vertu en soi ; ne pas pouvoir se venger devient ne pas vouloir se venger, peut-être même pardonner ("car ils ne savent pas ce qu'ils font, et nous seuls savons ce qu'*ils* font !"). On parle aussi de l'"amour envers ses ennemis", et l'on transpire à grosses gouttes. »

– Continuez !

– « Ce sont des misérables, point de doute, ces marmonneurs et ces faux-monnayeurs des recoins, chaudement tapis les uns contre les autres, mais ils me disent que leur misère est une élection et une distinction divines et que l'on fouette le chien que l'on aime le mieux ; que peut-être cette misère est une préparation, une mise à l'épreuve, un dressage, voire peut-être davantage encore, quelque chose qui serait un jour réglé et payé avec des intérêts astronomiques en or, que dis-je ? en bonheur. C'est ce qu'ils appellent "la béatitude". »

– Continuez !

– « Maintenant ils me donnent à entendre qu'ils sont non seulement meilleurs que les puissants, que les seigneurs de la terre dont ils sont bien obligés de lécher les crachats (*non pas*, absolument pas par crainte ! mais parce que Dieu ordonne de respecter toute autorité), qu'ils sont non seulement meilleurs, mais encore "qu'ils ont la meilleure part", et en tout cas l'auront un jour. Mais assez ! Suffit ! je ne le supporte plus. Air vicié ! Miasmes ! Cette officine qui *fabrique des idéaux*, il me semble qu'elle pue le mensonge. »

– Non ! Encore un instant ! Vous n'avez encore rien dit du chef-d'œuvre de ces alchimistes, qui transmuent tout le noir en blanc, en lait et en innocence : –

n’avez-vous pas remarqué quel est le comble de leur raffinement, leur prestidigitation la plus audacieuse, la plus subtile, la plus spirituelle, la plus mensongère ? Prenez garde ! Ces bêtes de sous-sol pleines de vengeance et de haine, que font-elles donc de la vengeance et de la haine ? Avez-vous jamais entendu ces paroles ? Songeriez-vous, à n’entendre que leurs paroles, que vous vous trouvez parmi les hommes du *ressentiment** ?…

– « Je comprends, j’ouvre encore une fois les oreilles (hélas ! hélas ! et le nez, lui, je le *bouche*). Je commence seulement à entendre ce qu’ils ont déjà dit tant de fois : “Nous les bons, *nous sommes les justes*.” Ce qu’ils exigent, ils ne le nomment pas représailles, mais “triomphe de la *justice*” ; ce qu’ils haïssent, ce n’est pas leur ennemi, oh non ! ils haïssent l’“*injustice*”, l’“impiété” ; leur foi et leur espoir, ce n’est pas l’espérance de la vengeance, l’ivresse de la douceur de la vengeance (“plus douce que le miel”, disait déjà Homère), mais c’est la victoire de Dieu, du Dieu *juste* sur les impies ; ce qu’il leur reste à aimer sur terre, ce n’est pas leurs frères dans la haine, mais leurs “frères dans l’amour”, comme ils disent, tous les bons et les justes de la terre. »

– Et comment nomment-ils ce qui leur sert de consolation contre toutes les souffrances de la vie, leur fantasmagorie d’une béatitude future garantie ?

– « Comment ? Est-ce que j’entends bien ? Ils nomment cela “le Jugement dernier”, l’avènement de *leur* règne, le “royaume de Dieu”, mais *en attendant* ils vivent “dans la foi”, “dans l’amour”, et “dans l’espérance”. »

– Assez ! Assez !

15

Dans la foi en quoi ? L’amour pour quoi ? Et l’espérance de quoi ? Ces faibles, *eux* aussi veulent être un jour les forts, point de doute, un jour doit venir aussi *leur* « règne », « le royaume de Dieu », comme ils l’appellent tout de go,

car enfin : on est humble en toutes choses ! Rien que pour vivre *cela*, il faut vivre longtemps, par-delà la mort, et même, il faut la vie éternelle, pour qu'on puisse éternellement se maintenir dans le « royaume de Dieu » en restant indemne de cette vie terrestre vécue « dans la foi, l'amour, l'espérance ». Indemne de quoi ? Indemne grâce à quoi ?… Dante s'est grossièrement mépris, me semble-t-il quand, avec une ingénuité terrifiante, il a mis cette inscription au-dessus de la porte de son enfer : « Moi aussi, l'amour éternel m'a créé » : au-dessus de la porte du paradis chrétien et de sa « béatitude éternelle » pourrait à plus juste titre figurer l'inscription : « Moi aussi, la *haine* éternelle m'a créé », à supposer qu'une vérité puisse figurer au-dessus de la porte qui ouvre sur le mensonge ! Car *qu'est-ce donc* que la béatitude de ce paradis ?… Sans doute, pourrions-nous le deviner ; mais il vaut mieux que nous l'atteste expressément une autorité incontestée en cette matière, Thomas d'Aquin, le grand et saint maître. « *Beati in regno coelesti* », dit-il avec la douceur de l'agneau, « *videbunt poenas damnatorum, ut beatitudo illis magis complaceat* ». Ou bien, si l'on veut l'entendre sur un ton plus vigoureux, par exemple de la bouche d'un Père de l'Église triomphante qui déconseillait à ses ouailles les cruelles voluptés des spectacles publics. Et pourquoi donc ? « La foi nous offre certes bien davantage – dit-il dans le *De Spectaculis*, chapitre 29 sq. –, quelque chose de *bien plus vigoureux* ; grâce au Salut, de tout autres joies nous sont données ; au lieu des athlètes, nous avons nos martyrs ; et s'il nous faut du sang, eh bien ! nous avons le sang du Christ… Sans parler de ce qui nous attend au jour de sa parousie, de son triomphe ! » – et il poursuit, ce visionnaire en extase : « *At enim supersunt alia spectacula, ille ultimus et perpetuus judicii dies, ille nationibus insperatus, ille derisus, cum tanta sæculi vetustas et tot ejus nativitates uno igne haurientur. Quae tunc spectaculi latitudo !* Quid admirer ! Quid rideam ! Ubi gaudeam ! Ubi exultem, *spectans tot et tantos reges, qui in coelum recepti nuntiabantur, cum ipso Jove et ipsis suis testibus in imis tenebris congemescentes ! Item præsides* » (les gouverneurs de la province) « *persecutores dominici nominis saevioribus quam ipsi flammis saevierunt insultantibus contra Christianos liquescentes ! Quos præterea sapientes illos philosophos coram discipulis suis una conflagrantibus erubescentes, quibus nihil ad deum pertinere suadebant, quibus animas aut nullas aut non in pristina corpora redituras affirmabant ! Etiam poetas non ad Rhadamanti nec ad Minois, sed ad inopinati Christi tribunal palpitantes ! Tunc magis tragoedi audiendi, magis scilicet vocales* » (encore plus tonitruants, encore plus braillards) « *in sua propria calamitate ; tunc histriones cognoscendi, solutiores multo per ignem ; tunc spectandus auriga in flammea rota totus rubens, tunc xystici contemplandi non in gymnasiis sed in igni jaculati, nisi quod ne tunc quidem illos velim vivos, ut qui malim ad eos potius*

conspectum insatiabilem *conferre, qui in dominum desævierunt, Hic est ille, dicam, fabri aut quæstuariæ filius* » (comme le montre ce qui suit, et en particulier la désignation bien connue de la mère de Jésus tirée du Talmud, Tertullien vise dès lors les Juifs), « *sabbati destructor, Samarites et dæmonium habens. Hic est, quem a Juda redimistis, hic est ille arundine et colaphis diverberatus, sputamentis dedecoratus, felle et aceto potatus. Hic est, quem clam discentes subripuerunt, ut resurrexisse dicatur vel hortulanus detraxit, ne lactucce suæ frequentia commeantium læderentur. Ut talia spectes*, ut talibus exultes, *quis tibi prætor aut consul aut quæstor aut sacerdos de sua liberalitate praestabit ? Et tamen hæc jam habemus quodammodo* per fidem *spiritu imaginante repræsentata ? Ceterum qualia illa sunt, quæ nec oculus vidit nec auris audivit nec in cor hominis ascenderunt ?* » (I, Cor. 2, 9.) « *Credo circo et utraque cavea* » (de premier ou de quatrième ordre, ou, selon d'autres, scène comique et tragique) « *et omni stadio gratiora*. » – Per fidem : voilà ce qui est écrit.

16

Venons-en à la conclusion. Les deux valeurs *opposées* « bon et mauvais » et « bien et mal » se sont livré sur terre un combat terrible, millénaire ; et si certain qu'il soit que la seconde valeur l'emporte depuis longtemps, il ne manque cependant pas, aujourd'hui encore, de situations où le combat se poursuit, douteux. On pourrait même dire qu'entre-temps il n'a cessé d'être porté plus haut, et par là même toujours plus profondément, plus spirituellement : de telle sorte qu'aujourd'hui il n'y a peut-être aucun signe plus distinctif de la « *nature supérieure* », de la nature plus spirituelle que d'être divisé dans ce sens-là et de constituer encore véritablement un champ de bataille pour ces antithèses. Le symbole de ce combat rapporté dans une écriture qui jusqu'ici a régi toute

l'histoire humaine s'appelle ; « Rome contre la Judée, la Judée contre Rome ». Il n'y a eu jusqu'ici aucun événement plus grand que *ce* combat-*là*, *cette* question, *cette* opposition mortelle. Rome ressentait dans le Juif quelque chose comme la contre-nature en personne, en quelque sorte son antipode monstrueux ; à Rome, le Juif passait pour « *convaincu* de haine contre tout le genre humain » : à bon droit, tant qu'on a un droit de lier le salut et l'avenir du genre humain à la domination absolue des valeurs aristocratiques, des valeurs romaines. Quel a été en revanche le sentiment des Juifs à l'égard de Rome ? On le devine à de multiples signes ; mais qu'il suffise de se remettre à l'esprit l'Apocalypse de Jean, l'explosion la plus dévastatrice de tous les écrits que la vengeance a sur la conscience. (Qu'on ne sous-estime d'ailleurs pas la profonde logique de l'instinct chrétien, quand il a justement attribué à ce livre de la haine le nom du disciple de l'amour, de celui à qui il a donné en propre cet évangile de l'amour exalté : ceci renferme une parcelle de vérité, quelle qu'ait pu être la falsification littéraire nécessaire à cette fin.) Les Romains étaient bien les forts et les nobles, tels qu'il n'y en a jamais eu jusqu'ici sur terre, et tels même qu'on n'en peut imaginer de plus forts et de plus nobles ; chacun de leurs vestiges, chacune de leurs inscriptions nous ravit, pourvu que l'on devine *ce qui* écrit ici. À l'inverse, les Juifs étaient ce peuple sacerdotal du ressentiment *par excellence**, habité par une génialité morale et traditionnelle sans égale : qu'on les compare seulement avec les peuples doués d'aptitudes apparentées, par exemple les Chinois ou les Allemands, pour démêler ce qui est de premier ordre et ce qui est de cinquième ordre. Lequel des deux l'a *emporté* pour l'instant, de Rome ou de la Judée ? Mais cela ne fait aucun doute : que l'on songe donc devant qui à Rome même on s'incline comme devant l'essence de toutes les valeurs suprêmes, et pas seulement à Rome, mais presque sur toute la moitié de la terre, partout où l'homme a été domestiqué ou est en passe de le devenir, devant *trois Juifs*, comme on sait, et *une Juive* (devant Jésus de Nazareth, devant Pierre le pêcheur, devant Paul le fabricant de tapis, et la mère de celui qu'on a appelé au début Jésus, répondant au nom de Marie). Voici qui est tout à fait remarquable : Rome est sans aucun doute battue. Au demeurant, il y eut à la Renaissance un renouveau, brillant et extraordinaire, de l'idéal classique et du mode noble d'évaluation de toutes choses : Rome elle-même remuait comme un mort apparent revenu à la vie, sous la pression de la Rome nouvelle, judaïsée, construite sur elle, qui offrait l'aspect d'une synagogue œcuménique et qui s'intitulait « Église » : mais tout aussitôt la Judée triompha derechef grâce à ce mouvement de ressentiment fondamentalement populacier (allemand et anglais) qu'on appelle la Réforme, en y ajoutant ce qui devait en résulter, la restauration de l'Église, ainsi que la restauration de l'antique paix tombale de la Rome

classique. Avec la Révolution française, la Judée l'emporta encore une fois sur l'idéal classique dans un sens encore plus tranchant et plus profond qu'alors : la seule noblesse politique qui subsistât en Europe, celle des dix-septième et dix-huitième siècles *français*, s'effondra sous les instincts de ressentiment populaire ; jamais sur terre on n'entendit plus intense jubilation et plus fracassant enthousiasme ! Certes, au milieu de tout cela, arriva l'événement le plus extraordinaire, le plus inattendu : l'idéal antique lui-même *s'incarna* avec une splendeur inouïe devant les regards et la conscience de l'humanité, et une fois encore, plus fortement, plus simplement, d'une manière plus saisissante que jamais, face à l'antique mot d'ordre menteur du ressentiment touchant le *privilège du plus grand nombre*, face à la volonté d'abaissement, de ravalement, de nivellement, de déchéance et de déclin de l'homme, retentit le mot d'ordre contraire, effroyable et exaltant du *privilège du petit nombre* ! Napoléon apparut tel un dernier signe vers l'*autre* voie, cet homme si singulier et tard venu, s'il en fut, et en lui le problème incarné de l'*idéal noble en soi*. Qu'on songe de quel problème il s'agit là : Napoléon, cette synthèse de l'*inhumain* et du *surhumain*…

17

– En était-ce fini ? Cette antithèse d'idéaux, grande entre toutes, était-elle de la sorte classée à jamais ? Ou seulement ajournée, ajournée *sine die* ?… Et si, un jour quelconque, le vieil incendie devait se rallumer dans un embrasement plus terrible, couvant depuis plus longtemps encore ? Mieux : *n'est-ce pas là* justement ce qu'il faut souhaiter de toutes ses forces et même vouloir ? et même encourager ?… Quiconque à cet endroit, tels mes lecteurs, se met à réfléchir, à méditer, n'en aura pas de sitôt fini, cela m'est une raison suffisante pour en finir moi-même, à condition que soit suffisamment et depuis longtemps clair ce que je veux, ce que je *veux* précisément avec le dangereux mot d'ordre qui marque mon

dernier livre : « *Par-delà bien et mal*… » Cela ne veut dire *rien moins que* « Par-delà bon et mauvais ». –

Remarque. – Je saisis l'occasion que me donne ce traité pour exprimer publiquement et formellement un souhait que je n'ai jusqu'à présent énoncé que dans des entretiens occasionnels avec des savants, à savoir qu'une quelconque faculté de philosophie puisse s'honorer de promouvoir les études d'*histoire de la morale* par une série de concours académiques : peut-être ce livre servira-t-il à donner justement une puissante impulsion dans cette direction. Eu égard à une éventualité de cette nature, j'aimerais proposer la question suivante : elle mérite aussi bien l'attention des philologues et des historiens que celle des véritables savants philosophes de métier.

– « *Quelles indications fournit la science du langage, en particulier l'étymologie, pour l'histoire de l'évolution des notions morales ?* »

– D'autre part, il est certes tout aussi nécessaire de s'assurer la collaboration des physiologistes et des médecins pour résoudre ces problèmes (touchant la *valeur* des évaluations en vigueur jusqu'ici) : en cette occurrence on laissera aux philosophes de métier le soin d'être aussi des porte-parole et des intermédiaires, lors même que dans l'ensemble ils ont réussi à transformer la relation, à l'origine si difficile, si méfiante entre la philosophie, la physiologie et la médecine, en un échange des plus amicaux et des plus fructueux. En fait, toutes les tables des valeurs, tous les « tu dois » que recense l'histoire ou la recherche ethnologique, nécessitent d'abord un éclairage et une interprétation *physiologiques* plus encore que psychologiques ; tout cela est en attente d'une critique de la part de la science médicale. La question : que *vaut* telle ou telle table des valeurs, telle ou telle « morale » ? doit être soumise aux perspectives les plus diverses ; on ne saurait notamment disséquer assez subtilement le « *en vue de quoi* cela vaut-il ? » Quelque chose qui, par exemple, aurait évidemment de la valeur eu égard à la pérennité maximale d'une race (ou à l'accroissement de ses facultés d'adaptation à un climat déterminé ou à la conservation du plus grand nombre) n'aurait absolument pas la même valeur s'il s'agissait par exemple de former un type plus vigoureux. Le bien de la masse et celui des élites sont des points de vue d'évaluation antithétiques : nous abandonnerons à la naïveté des biologistes anglais l'idée de tenir *d'emblée* le premier point de vue pour le point de vue supérieur… Toutes les sciences doivent désormais préparer la tâche à venir du philosophe : tâche en ce sens que le philosophe doit résoudre le *problème de la valeur*, déterminer la *hiérarchie des valeurs*. –

DEUXIÈME TRAITÉ

« *La faute* », « *la mauvaise conscience* » *et ce qui s'y apparente*

1

Dresser un animal qui *puisse promettre* : n'est-ce pas précisément la tâche paradoxale que la nature s'est assignée à l'égard de l'homme ? N'est-ce pas le véritable problème *de* l'homme ?… Que ce problème soit résolu à un degré élevé doit apparaître d'autant plus étonnant à qui sait pleinement apprécier la force antagoniste, celle de l'*oubli*. L'oubli n'est pas simplement une *vis inertiæ*, comme le croient les esprits superficiels, mais plutôt une faculté de rétention active, positive au sens le plus rigoureux à laquelle il faut attribuer le fait que tout ce qui nous vivons, éprouvons, ce que nous absorbons, accède aussi peu à la conscience dans l'état de digestion (on pourrait l'appeler « absorption spirituelle ») que tout le processus infiniment complexe, selon lequel se déroule notre alimentation physique, ce qu'on appelle l'« assimilation ». Fermer de temps à autre les portes et les fenêtres de la conscience ; rester indemne du bruit

et du conflit auxquels se livre, dans leur jeu réciproque, le monde souterrain des organes à notre service ; faire un peu silence, ménager une *tabula rasa* de la conscience, de façon à redonner de la place au nouveau, surtout aux fonctions et fonctionnaires les plus nobles, au gouvernement, à la prévoyance, à la prédiction (car notre organisme est organisé d'une manière oligarchique, voilà l'utilité de ce que j'ai appelé l'oubli actif, qui, pour ainsi dire, garde l'entrée, maintient l'ordre psychique, la paix, l'étiquette : ce qui permet incontinent d'apercevoir dans quelle mesure, sans oubli, il ne saurait y avoir de bonheur, de belle humeur, d'espérance, de fierté, de *présent*. L'homme chez qui cet appareil de rétention est endommagé et se bloque est comparable à un dyspeptique (et ce n'est pas qu'une comparaison) – il n'en a jamais « fini »… C'est précisément cet animal oublieux par nécessité, chez qui l'oubli représente une force, une forme de santé *vigoureuse*, qui s'est aménagé du coup une faculté contraire, une mémoire qui permet dans certains cas de suspendre l'oubli, les cas où il faut promettre : il ne s'agit donc pas simplement d'une incapacité passive à se défaire de l'impression une fois incrustée, ni simplement d'une indigestion causée par une parole engagée, avec laquelle on n'en aurait jamais fini, mais de la *volonté* active de ne pas s'en débarrasser, qui reconduit indéfiniment ce qui a été déjà voulu, une véritable *mémoire de la volonté* ; de telle sorte qu'entre le « je le veux », « je le ferai » originels et la véritable décharge de la volonté, son *acte*, on peut très bien interpoler un monde de choses, de circonstances et même de voûtions nouvelles et étrangères, sans pour autant faire sauter un maillon de cette longue chaîne du vouloir. Mais alors que de présuppositions ! Pour disposer ainsi par avance de l'avenir, combien de choses l'homme ne doit-il pas d'abord avoir apprises, savoir discriminer les événements nécessaires des événements fortuits, savoir penser en termes de causes, voir et anticiper le lointain comme présent, savoir déterminer ce qui est fin, ce qui en est le moyen, bref compter et prévoir, pour cela, ne faut-il pas d'abord que l'homme soit lui-même devenu *prévisible*, *régulier*, *nécessaire*, y compris pour l'idée qu'il se fait de lui-même, afin que, comme celui qui promet, il puisse ainsi se porter garant de lui-même *comme avenir* ?

2

Voilà justement la longue histoire de l'origine de la *responsabilité*. La tâche de dresser un animal qui ose promettre inclut, on l'a déjà compris, à titre de condition et de préparation, le travail préliminaire qui consiste à *faire* un homme qui soit pour commencer jusqu'à un certain point nécessaire, uniforme, conforme à ses semblables, régulier, et par suite prévisible. L'énorme travail de ce que j'ai appelé la « moralité des mœurs » (cf. *Aurore*, § 9, § 14, § 16), le véritable travail de l'homme sur lui-même durant la plus longue période du genre humain, tout son travail *préhistorique* trouve là son sens, sa grande justification, quelles que soient la dureté, la tyrannie, la stupidité et l'idiotie qu'il contient : c'est au moyen de la moralité des mœurs et de la camisole de force sociale que l'homme a été réellement *fait* prévisible. Transportons-nous au contraire à la fin de cet énorme processus, là où l'arbre donne enfin ses fruits, où la société et sa moralité des mœurs fait advenir *ce dont* elle n'était que le moyen, nous trouvons alors le fruit le plus mûr de l'arbre, l'*individu souverain*, l'individu qui ne ressemble qu'à lui-même, à nouveau détaché de la moralité des mœurs, l'individu autonome supramoral (car « autonome » et « moral » s'excluent), bref, l'homme du vouloir indépendant, personnel et persévérant, qui *ose promettre*, et chez celui-là une conscience qui palpite dans toutes ses fibres, fière de *ce qui* a été enfin obtenu et qui a pris corps en lui, une véritable conscience de la liberté et de la puissance, un sentiment d'accomplissement parfait de l'homme. Cet homme affranchi, qui *ose* réellement promettre, ce maître de la volonté *libre*, ce souverain, comment ne saurait-il pas quelle est en cela sa supériorité sur tout ce qui n'ose promettre, ni se porter garant de lui-même, quelle confiance, quelle crainte, quel respect il inspire – ces trois choses, il les « *mérite* » – et comment, avec cette maîtrise de lui-même lui est également confiée la maîtrise des circonstances, de la nature et de toutes les créatures inconsistantes et de volonté plus courte ? L'homme « libre », détenteur d'une volonté indéfectible et persévérante, trouve dans ce fonds son *étalon de mesure* : considérant autrui à partir de lui-même il honore ou méprise ; et tout aussi nécessairement, il honore ses égaux, les forts et les hommes sur qui on peut compter (ceux qui ont le *droit* de promettre), c'est-à-dire tout homme qui promet en souverain, difficilement, rarement, posément, qui est avare de sa confiance, qui, quand il fait confiance, *distingue*, qui donne sa parole comme une chose à laquelle se fier, car il se sait assez fort pour la tenir en dépit des accidents, voire « en dépit du destin » : de même, il réservera forcément des coups de pied aux

petits cabots qui promettent sans en avoir le droit et la férule au menteur qui manque à sa parole au moment même où il la donne. La fière connaissance de l'extraordinaire privilège de la *responsabilité*, la conscience de cette rare liberté, de cette puissance sur soi-même et sur la destinée s'est enracinée jusqu'en son tréfonds et s'est faite instinct, instinct dominant : comment l'appellera-t-il, cet instinct dominant, à supposer qu'il lui faille un mot pour le désigner ? Mais il n'y a aucun doute : cet homme souverain l'appelle sa *conscience*…

3

Sa conscience ?… On devine d'emblée que la notion de « conscience », que nous rencontrons ici sous sa figure la plus haute, presque la plus intrigante, a déjà derrière elle une longue histoire et une série de métamorphoses. Oser se porter garant de soi-même et donc *oser* aussi *se dire oui* à soi-même avec fierté, c'est, répétons-le, un fruit en sa maturité, et même un fruit *tardif* : combien de temps ce fruit a-t-il dû attendre, vert et âcre, sur l'arbre ! Et pendant plus de temps encore on n'a rien pu apercevoir de ce fruit, personne n'aurait osé rien en promettre, quand même tout dans l'arbre le préparait ou croissait précisément pour lui ! « Comment fait-on une mémoire à l'animal humain ? Comment imprime-t-on à cet entendement momentané, en partie obtus, en partie filandreux, à cet oubli incarné, quelque chose qui puisse rester présent ? »… Ce problème très ancien n'a pas été résolu, comme on peut le penser, par des réponses et des moyens délicats ; peut-être même n'y a-t-il rien de plus effroyable et de plus inquiétant dans toute la préhistoire de l'humanité que sa *mnémotechnique*. « On marque du fer rouge ce qui doit rester en mémoire ; seul ce qui ne cesse de *faire mal* reste dans la mémoire » – voilà un principe fondamental de la psychologie la plus antique (hélas ! aussi la plus pérenne) qu'on puisse trouver sur terre. On irait presque jusqu'à dire que partout où il y a

encore sur terre du solennel, du sérieux, du secret, des couleurs sombres dans la vie des hommes et des peuples, quelque chose *agit encore* de l'effroi dans lequel autrefois, sur toute la terre on a promis, gagé et loué : le passé, si long, si profond, si rude, nous retombe dessus et sourd en nous, lorsque nous devenons « sérieux ». Cela ne s'est jamais passé sans effusion de sang, sans martyres et sans sacrifices chaque fois que l'homme a cru nécessaire de se faire une mémoire ; les sacrifices et les gages les plus terrifiants (parmi lesquels le sacrifice des premiers-nés), les mutilations les plus répugnantes (par exemple les castrations), les formes rituelles les plus cruelles de tous les cultes religieux (et toutes les religions sont foncièrement des systèmes de cruauté), tout cela tire son origine de cet instinct qui a découvert dans la douleur le plus puissant adjuvant de la mnémonique. En un certain sens, toute l'ascèse est du même ordre : il s'agit de rendre quelques idées indélébiles, omniprésentes, inoubliables, « fixes », afin d'hypnotiser tout le système nerveux et intellectuel par ces « idées fixes » – et les procédures et modes de vie ascétiques sont autant de moyens de soustraire ces idées à la concurrence de toutes les autres idées, de les rendre « inoubliables ». Plus l'humanité a eu « mauvaise mémoire », plus effrayant est chaque fois l'aspect de ses coutumes ; la dureté des châtiments fournit en particulier une mesure de la peine qu'elle a eue à l'emporter sur l'oubli et à conserver *présentes* certaines exigences primitives de la vie sociale chez ces esclaves de l'affect et du désir de l'instant. Nous autres Allemands ne nous considérons certes pas comme un peuple cruel et dur de cœur, et encore moins comme un peuple particulièrement versatile, vivant au jour le jour ; mais que l'on examine un peu l'ordre des châtiments et l'on découvrira la peine qu'il en coûte sur terre pour dresser un « peuple de penseurs » (entendez *le* peuple de l'Europe chez qui l'on peut trouver aujourd'hui encore le maximum de foi, de sérieux, d'absence de goût, le maximum d'objectivité, et qui, grâce à ces qualités, peut prétendre à dresser toute espèce de mandarins en Europe). Ces Allemands se sont fait une mémoire par des moyens effroyables, pour devenir maîtres de leurs instincts fonciers de plébéiens et de leur brutale lourdeur : songeons aux châtiments allemands anciens, par exemple la lapidation (déjà la légende fait tomber la meule sur la tête du coupable), le supplice de la roue (la découverte et la spécialité les plus caractéristiques du génie allemand dans le domaine du châtiment !), le supplice du pal, la dislocation et le piétinement par les chevaux (l'« écartèlement »), l'immersion du criminel dans l'huile ou dans le vin (aux quatorzième et quinzième siècles encore), la lacération très appréciée (« faire des lanières »), l'écorchement de la poitrine ; ou bien encore on enduisait le malfaiteur de miel et on l'abandonnait aux mouches sous un soleil brûlant. Au moyen de semblables images et procédés, on finit par garder en mémoire cinq ou

six « je ne veux pas », qui sont objets de la *promesse* faite en vue de profiter des avantages de la société, et effectivement ! au moyen de cette espèce de mémoire on venait enfin « à la raison » ! Ah ! la raison, le sérieux, la maîtrise des affects, toute cette sombre affaire qui s'appelle réfléchir, tous ces privilèges et ces fastes de l'homme : quel n'en a pas été le prix ! Combien de sang et d'horreur n'y a-t-il pas au fond de toutes les « bonnes choses » !…

4

Or comment cette autre « sombre affaire », la conscience de la faute, toute la « mauvaise conscience » est-elle donc venue au monde ? Et là nous revenons à nos généalogistes de la morale. Répétons-le – ou bien serait-ce que je n'en ai encore rien dit ? – ils ne sont bons à rien. Une petite expérience, rien que « moderne », longue de cinq empans ; aucune connaissance, aucune volonté de connaître le passé ; encore moins d'instinct historique, de « seconde vue », en l'espèce indispensable ; et cependant, ils s'occupent d'histoire de la morale : bien entendu, cela ne peut se terminer qu'avec des résultats qui ont une relation plus que vague avec la vérité. A-t-il jamais tant soit peu effleuré jusqu'ici l'esprit de ces généalogistes de la morale que, par exemple, la notion morale fondamentale de « faute » a tiré son origine de la notion très matérielle de « dette » ? Ou encore que le châtiment comme *représailles* s'est développé entièrement à l'écart de toute présupposition touchant la liberté ou la non-liberté de la volonté ? Et cela à tel point qu'il y a toujours d'abord besoin d'un *haut* degré d'humanisation pour que l'animal « homme » commence à établir ces distinctions beaucoup plus rudimentaires, comme « intentionnel », « négligent », « fortuit », « responsable », ainsi que leurs contraires, et à les faire valoir lors de la détermination du châtiment. Cette idée maintenant si facile et apparemment si naturelle, si inévitable, qui a sans doute servi d'explication pour la manière dont

s’est produit le sentiment de justice sur terre, « le criminel mérite châtiment, *parce qu’*il aurait pu agir autrement », est en fait une forme extrêmement tardive, voire raffinée, du jugement et de la logique humains ; qui les reporte dans les commencements se méprend grossièrement sur la psychologie de l’humanité primitive. Durant la plus longue période de l’histoire humaine, le châtiment ne se pratiquait *absolument pas parce qu’*on rendait le malfaiteur responsable de son forfait, donc *absolument pas* en présupposant qu’on ne doit punir que le coupable : mais, au contraire, comme aujourd’hui encore les parents châtient leurs enfants par colère provoquée par un dommage subi, colère qui se décharge sur l’auteur du dommage, cette colère étant maintenue dans certaines limites et modifiée par l’idée que tout dommage trouve son *équivalent* quelque part et peut être effectivement payé quand bien même ce serait par une *souffrance* infligée à son auteur. D’où vient la puissance qu’a acquise cette idée extrêmement ancienne, profondément enracinée, voire désormais inextirpable, l’idée d’une équivalence du dommage et de la souffrance ? Je l’ai déjà révélé : de la relation contractuelle entre le *créancier* et le *débiteur*, qui existe depuis qu’il y a des « sujets de droits », et qui à son tour renvoie aux formes premières de l’achat, de la vente, du troc et du commerce.

5

L’évocation de ces relations contractuelles éveille au demeurant maintes suspicions et résistances à l’égard de l’humanité primitive qui les a créées ou permises, comme il faut s’y attendre d’emblée après les remarques qui précèdent. C’est bien ainsi que l’on *promet* ; c’est précisément ici qu’il s’agit de *faire* une mémoire à celui qui promet ; c’est précisément ici, il est permis de le soupçonner, que l’on trouvera une mine de choses rudes, cruelles, douloureuses. Le débiteur, pour inspirer confiance en sa promesse de remboursement, pour

donner un gage du sérieux et de la sainteté de sa promesse, pour inculquer à sa conscience le devoir, l'obligation de rembourser, gage par contrat avec son créancier, pour le cas où il ne rembourserait pas, une chose qu'il « possède » encore par ailleurs, sur laquelle il a encore puissance, par exemple son corps, sa femme, ou sa liberté ou encore sa vie (ou bien, dans certaines conditions religieuses, sa béatitude même, le salut de son âme, jusques et y compris son repos dans la tombe : ainsi en Egypte, où le cadavre du débiteur, même dans la tombe, n'était pas à l'abri du créancier, – et chez les Égyptiens, au demeurant, ce repos justement était toute une affaire). Or le créancier pouvait en fait infliger au corps du débiteur toutes sortes d'outrages et de tortures, par exemple en découper ce qui paraissait approprié au montant de la dette : et il y eut à cet égard très tôt et en tous lieux des estimations exactes entrant parfois d'une façon horrible dans le détail le plus minutieux, se rapportant suivant la *règle* aux membres et à chaque partie du corps. Je tiens déjà pour un progrès, pour la preuve d'une conception plus libre, en plus grand, *plus romaine* le fait que les lois des Douze Tables de Rome décrétaient indifférent que les créanciers dans un tel cas prélèvent plus ou moins « *si plus minusve secuerunt, ne fraude esto* ». Représentons-nous bien la logique de toutes ces formes de compensation : elle n'est que trop déroutante. L'équivalence est obtenue par le fait qu'au lieu d'un avantage survenant directement en compensation du dommage (donc au lieu d'une compensation en argent, en terre, en propriété de quelque espèce que ce soit), on accorde au créancier une espèce de *sentiment de bien-être* en contrepartie et comme compensation, le sentiment que procure la capacité d'assouvir sa puissance sur un être impuissant, la volupté « *de faire le mal pour le plaisir de le faire** », le plaisir de faire violence : plaisir d'autant plus prisé que le créancier est plus bas et plus humble dans l'ordre social, et qu'il peut lui apparaître plus facilement comme un morceau de choix, voire l'avant-goût d'un rang plus élevé. Au moyen du « châtiment » infligé au débiteur, le créancier participe à un *droit des seigneurs* : le voilà qui parvient enfin au sentiment exaltant de pouvoir mépriser et maltraiter un être comme son « inférieur », ou du moins, dans le cas où la véritable force punitive, l'exécution du châtiment passe à « l'autorité », de le *voir* méprisé et maltraité. La compensation consiste donc dans la charge et le droit d'exercer la cruauté. –

6

C’est dans *cette* sphère, celle du droit d’obligation, que le monde des notions morales comme « faute », « conscience », « devoir », « sainteté du devoir » trouve son foyer de naissance ; son commencement, comme celui de tout ce qui est grand sur terre, a longtemps et abondamment été arrosé de sang. Et ne pourrait-on ajouter qu’au fond ce monde ne s’est jamais entièrement défait d’un certain relent de sang et de torture (pas même chez le vieux Kant : l’impératif catégorique sent sa cruauté…) ? C’est encore ici que cette intrication des idées de « faute et de peine », devenue peut-être inextricable, a été produite. Encore une fois : comment la souffrance peut-elle être la compensation de la « dette » ? Pour autant que *faire* souffrir faisait un bien extrême, pour autant que la victime du dommage obtenait de son côté un plaisir extraordinaire en contrepartie du préjudice, augmenté du déplaisir qu’il a causé : *faire* souffrir, véritable *fête*, chose qui, comme on l’a dit, avait d’autant plus de prix qu’elle était contraire au rang et à la position sociale du créancier. Cela à titre de conjecture, car il est difficile d’aller au fond de choses aussi souterraines, sans compter que c’est pénible ; quiconque introduit ici avec lourdeur la notion de « vengeance » se sera dissimulé et obscurci la compréhension, au lieu de se la faciliter (la vengeance justement repose le même problème : « comment faire souffrir peut-il constituer une satisfaction ? »). Il répugne, me semble-t-il, à la délicatesse et plus encore à la tartuferie des doux animaux domestiques (entendez : les hommes modernes, entendez : nous) de se représenter dans toute sa force l’extrême degré de *cruauté* qu’atteint la grande joie festive de l’humanité primitive, et qui entre comme ingrédient dans presque toutes ses joies ; de se représenter par ailleurs la naïveté et l’innocence de son besoin de cruauté, le caractère fondamental de cette « méchanceté désintéressée » (ou, pour parler comme Spinoza, la *sympathia malevolens*) qui passe pour une propriété *normale* de l’homme, c’est-à-dire pour quelque chose à quoi la conscience *acquiesce* de tout cœur ! Pour un regard plus pénétrant, il y aurait peut-être encore beaucoup de choses à percevoir de cette antique et extrême joie festive de l’homme ; dans *Par-delà bien et mal*, page 117 sq. [§ 188 sq] (et précédemment dans *Aurore*, p. 17 ; p. 68 ; p. 102), j’ai indiqué d’un doigt prudent la spiritualisation et la « divinisation » toujours croissante de la cruauté qui traverse toute l’histoire de la civilisation supérieure (et qui même, en un sens très important, la constitue). En tout cas, il n’y a pas longtemps, on ne pouvait s’imaginer de noces princières et de fêtes populaires qui se respectent sans exécution, torture ou quelque autodafé, ni même aucune maison distinguée

sans un être sur lequel exercer sans scrupule sa méchanceté et ses taquineries cruelles (qu'on se rappelle par exemple Don Quichotte à la cour de la duchesse : nous lisons aujourd'hui tout l'ouvrage avec un goût amer sur la langue, presque une torture, et nous serions en cela très incompréhensibles et étranges pour son auteur ainsi que pour ses contemporains, qui le lisaient en toute bonne conscience comme le plus gai des livres, presque à en mourir de rire). Voir souffrir fait du bien, faire souffrir, plus encore – voilà un rude principe, mais c'est un principe ancien, puissant, humain, trop humain, auquel peut-être souscriraient au demeurant même les singes : car on rapporte que, dans l'invention de cruautés bizarres, ils annoncent déjà largement l'homme et en sont pour ainsi dire le « prélude ». Point de fête sans cruauté, tel est l'enseignement de la plus ancienne et de la plus longue histoire de l'homme ; et même le châtiment contient tant de *festivité* !

7

Par cette pensée, soit dit en passant, je n'ai nullement l'intention d'apporter de l'eau au moulin, discordant et grinçant, de nos pessimistes dégoûtés de la vie ; il s'agit au contraire d'attester expressément que, lorsque l'humanité n'avait pas honte de sa cruauté, la vie sur terre était plus gaie qu'à notre époque de pessimistes. L'assombrissement du ciel au-dessus de l'homme l'a toujours emporté à proportion que croissait la honte de l'homme *devant l'homme*. Le regard pessimiste lassé, la méfiance face à l'énigme de la vie, le « non » glacial du dégoût de la vie – ce ne sont pas là les indices des époques les *plus méchantes* du genre humain ; au contraire, tout cela ne vient au jour, comme ces plantes marécageuses, qu'avec le marécage qui est leur terrain ; j'entends par là la fragilisation et la moralisation maladives, au moyen desquelles l'animal « homme » finit par apprendre à avoir honte de tous ses instincts. Sur son

chemin vers l'« ange » (pour ne pas employer en l'occurrence un mot plus dur), l'homme s'est constitué cet estomac gâté et cette langue chargée, qui non seulement lui ont rendu répugnantes la joie et l'innocence de l'animal, mais encore lui ont rendu la vie même insipide : de sorte que, parfois, il se bouche le nez devant lui-même et dresse avec le pape Innocent III le catalogue désapprobateur de toutes ses disgrâces (« conception impure, nutrition dégoûtante dans le sein maternel, mauvaise étoffe dont procède l'homme, pestilence abjecte, sécrétion de salive, d'urine et de crotte »). Aujourd'hui, où la souffrance doit passer en toute première ligne parmi les arguments *contre* l'existence, comme son pire point d'interrogation, il est bon de se rappeler les époques où on jugeait en sens contraire, parce qu'on ne voulait pas se passer de *faire souffrir* et qu'on y voyait un charme de premier ordre, un véritable appât de séduction *en faveur* de la vie. Il se pourrait qu'autrefois – cela dit pour le réconfort des âmes délicates – la douleur ne fît pas aussi mal qu'aujourd'hui ; c'est du moins ce que pourra conclure un médecin ayant traité des Nègres (ici considérés comme représentants de l'humanité préhistorique) pour de graves infections internes qui mettraient au désespoir le mieux organisé des Européens ; ce qui n'est pas *du tout* le cas chez les Nègres. (La courbe de la capacité de souffrance humaine semble en effet s'infléchir extraordinairement et presque subitement, dès qu'on est sorti des dix mille ou dix millions qui constituent la civilisation supérieure ; et pour ma part je ne doute pas qu'en comparaison d'une *seule* nuit de douleur d'une femmelette hystérique de notre civilisation, les souffrances de tous les animaux réunis que l'on a soumis jusqu'ici à la question avec le scalpel aux fins d'enquête scientifique n'entrent pas en ligne de compte.) Peut-être est-il même permis d'admettre l'éventualité que ce plaisir de la cruauté n'avait pas nécessairement à disparaître : considérant que la souffrance fait davantage mal aujourd'hui, il lui suffirait d'un peu de sublimation et de subtilisation, il devrait expressément être traduit en termes imaginatifs et spirituels, et s'orner de noms incontestables tels qu'ils ne puissent pas faire naître le moindre soupçon dans la conscience la plus délicate et la plus hypocrite (la « pitié tragique » est un nom de ce genre ; ou encore « *les nostalgies de la croix** »). Ce qui excite en fait contre la souffrance, ce n'est pas la souffrance en soi, mais ce qu'elle a d'absurde : or ni pour le chrétien, qui a prêté à la souffrance toute une secrète machinerie du salut, ni pour l'individu naïf des époques plus anciennes, qui s'entendait à interpréter toute souffrance en rapport avec des spectateurs ou avec ceux qui font souffrir, il n'y avait pas de telle souffrance *absurde*. Pour que la souffrance cachée, clandestine, sans témoin, pût être bannie du monde et niée de bonne foi, on était alors presque obligé d'inventer des dieux et des êtres intermédiaires de tous ordres qui rôdent dans les

recoins, qui voient dans l'obscurité et qui ne laissent pas échapper aisément un spectacle intéressant et douloureux. À l'aide de telles inventions, en effet, la vie s'entendait alors au tour de passe-passe auquel elle s'est toujours entendue, se justifier elle-même, justifier son « mal » ; aujourd'hui, elle aurait peut-être besoin d'autres inventions de secours (par exemple, la vie comme énigme, la vie comme problème de la connaissance). « Tout mal est justifié qu'un dieu se plaît à contempler » : ainsi s'exprimait l'antique logique du sentiment ; et en réalité est-elle seulement antique ? Les dieux conçus comme amateurs de spectacles *cruels* : jusqu'où cette image très ancienne n'est-elle pas présente dans notre humanisation européenne ! il n'est que de consulter sur ce point Calvin et Luther. Il est en tout cas certain que les *Grecs* ne pouvaient pas ajouter de plus agréable adjuvant au bonheur de leurs dieux que les joies de la cruauté. Quel œil croyez-vous que, selon Homère, les dieux laissaient tomber sur les destinées des hommes ? Quel fut le sens en définitive de la guerre de Troie et de semblables horreurs tragiques ? On ne saurait aucunement en douter : elles étaient conçues comme des *festivités* pour les Dieux, et, dans la mesure où le poète y est autrement « divin » que les autres hommes, sans doute aussi comme des festivités pour les poètes… C'est de la même manière que plus tard les philosophes grecs de la morale se sont figuré que le regard de Dieu se posait encore sur l'effort moral, sur l'héroïsme et la torture de soi de l'homme vertueux : l'« Hercule du devoir » était sur une estrade et le savait ; la vertu sans témoin était tout à fait impensable pour ce peuple acteur. L'invention philosophique si téméraire, si funeste qui a été imposée alors pour la première fois à l'Europe, l'invention de la « liberté du vouloir », de la spontanéité absolue de l'homme dans le bien et dans le mal, ne devait-elle pas être faite surtout pour se créer le droit de s'imaginer que l'intérêt porté par les dieux à l'homme et à la vertu humaine était *à jamais inépuisable* ? Sur cette estrade qu'est la terre ne devait jamais manquer rien de vraiment nouveau, ni tensions, ni drames, ni catastrophes véritablement inouïs : un monde conçu d'une façon parfaitement déterministe aurait été pour les dieux facile à percer, et donc rapidement lassant – raison suffisante pour que ces *amis des dieux*, les philosophes, n'aillent pas prêter à leurs dieux un pareil monde déterministe ! Toute l'humanité antique abonde en attentions délicates pour « le spectateur », monde essentiellement public, essentiellement offert au regard, incapable de s'imaginer le bonheur sans spectacles et sans fêtes. – Et, je l'ai déjà dit, le grand *châtiment* est une telle fête !…

8

Le sentiment de la faute, de l'obligation personnelle, pour reprendre le cours de notre étude, a, comme nous l'avons vu, trouvé son origine dans la relation personnelle la plus ancienne et la plus originelle qui soit, dans la relation entre l'acheteur et le vendeur, entre le créancier et le débiteur : ici, pour la première fois, une personne s'affronta à une personne, ici pour la première fois, une personne se *mesura* à une personne. On ne connaît point de degré de civilisation si rudimentaire qu'elle ne recèle quelque trace de cette relation. Établir des prix, estimer des valeurs, concevoir des équivalents, troquer – voilà qui a occupé les toutes premières pensées de l'homme à un point tel que dans un certain sens, il s'agit là de *la* pensée : c'est là que l'on a formé l'espèce la plus ancienne de perspicacité, on peut sans doute trouver que c'est là aussi l'ébauche de l'orgueil humain, son sentiment de prééminence vis-à-vis des autres animaux. Peut-être notre mot « homme » (*manas*) exprime-t-il encore quelque chose de *ce* sentiment de soi : l'homme se désignait comme l'être qui mesure les valeurs, qui évalue et mesure, comme l'« animal évaluateur en soi ». L'achat et la vente, avec leurs accessoires psychologiques, sont plus anciens que les commencements de quelques formes et liens d'organisation sociale que ce soit : c'est plutôt de la forme la plus rudimentaire du droit de la personne que le sentiment naissant de l'échange, du contrat, de la dette, du droit, de l'obligation, de la compensation, s'est *transposé* dans les ensembles sociaux les plus grossiers et les plus primitifs (dans leur rapport à des ensembles sociaux comparables), en même temps que l'habitude de comparer une puissance à une autre, de les mesurer ou de les compter. L'œil s'était désormais fait à cette perspective : avec cette logique lourdaude, propre à la pensée de l'humanité ancienne, laborieuse, mais qui poursuit inexorablement ensuite dans la même direction, on aboutissait immédiatement à cette vaste généralité : « toute chose a son prix ; on peut s'acquitter *de tout* » – ce qui est le canon moral de la *justice* le plus ancien et le plus ingénu, le commencement de toute « bienveillance », de toute « équité », de toute « bonne volonté », de toute « objectivité » sur terre. À ce premier degré, la justice est la bonne volonté, entre puissances à peu près équivalentes, de s'arranger, de « s'entendre » à nouveau grâce à une compensation – et, s'agissant des moins puissants, de les y *contraindre* entre eux.

9

Pour en rester à l'aune des origines (lesquelles origines au demeurant sont en acte ou en puissance à toute époque) : ainsi la communauté se tient également à l'égard de ses propres membres dans la relation fondamentale et essentielle du créancier à l'égard de ses débiteurs. On demeure dans une communauté, on jouit des avantages d'une communauté (et quels avantages ! il nous arrive de les sous-estimer), on est protégé, épargné, dans la paix et la confiance, insouciant de certains dommages et animosités auxquels est exposé l'homme du *dehors*, l'« instable » – un Allemand comprendra ce que signifie originellement « *Elend* » [misère], « *êlend* » [étranger] –, à quel point justement on s'est créé des obligations et des gages, justement eu égard à ces dommages et ces animosités de la communauté. Qu'adviendra-t-il *dans l'autre cas* ? La communauté, le créancier trompé, se feront payer aussi bien qu'ils le pourront, on peut y compter. Il ne s'agit guère en l'occurrence du dommage immédiat que le débiteur a causé : abstraction faite de ce dommage, le criminel est avant tout un « infracteur », celui qui enfreint les contrats et les promesses *vis-à-vis de l'ensemble*, compte tenu des avantages et des agréments de la vie commune dont il a profité jusqu'à présent. Le criminel est un débiteur qui, non seulement ne rembourse pas les avantages et les avances qu'on lui a prodigués, mais qui va jusqu'à s'en prendre à son créancier : de ce fait, non seulement il perd dès ce moment, comme il se doit, la jouissance de tous ces biens et avantages, – mais on lui rappelle dorénavant *ce que ces biens impliquent*. La colère du créancier lésé de la communauté le renvoie à l'état sauvage et hors la loi dont il était jusqu'alors garanti : la communauté le rejette, – et dès lors toutes sortes d'animosités peuvent se décharger contre lui. À ce moment de l'évolution des mœurs, le « châtiment » est simplement l'image, la pantomime du comportement normal à l'égard de l'ennemi détesté, rendu inoffensif, terrassé, qui non seulement s'est exclu de tout droit et de toute protection, mais encore de toute miséricorde ; c'est donc le droit de la guerre et le triomphe du *vae victis* ! dans toute son impitoyable cruauté : – ce qui manifeste que c'est la guerre elle-même (y compris le sacrifice guerrier) qui a fourni toutes les *formes* sous lesquelles le châtiment apparaît dans l'histoire.

10

Au fur et à mesure qu'une communauté s'accroît, elle accorde moins d'importance aux fautes de l'individu, parce que celles-ci ne peuvent plus lui apparaître subversives et dangereuses pour le maintien de l'ensemble dans la même mesure qu'auparavant : le malfaiteur n'est plus « privé de paix » et proscrit, la colère générale ne peut plus dorénavant se déchaîner contre lui avec autant d'acharnement, – au contraire le malfaiteur est maintenant scrupuleusement défendu par l'ensemble social et sous sa protection contre cette colère, en particulier contre celle de sa victime immédiate. Composer avec la colère de celui qui est directement touché par le méfait, s'efforcer de circonscrire le phénomène et de prévenir une participation et une agitation plus larges, voire générales, essayer de trouver des équivalents et arrêter toute l'affaire (la *compositio*), surtout avoir la volonté de plus en plus déterminée de considérer toute faute comme pouvant être *soldée* en un sens quelconque, et donc de *dissocier* le criminel de son acte, au moins dans une certaine mesure – tels sont les traits qui marquent toujours plus nettement l'évolution ultérieure du droit pénal. À mesure que croissent la puissance et la conscience de soi d'une communauté, le droit pénal s'adoucit toujours également ; tout affaiblissement et toute menace plus grave contre elle en font resurgir les formes les plus rudes. Le « créancier » est toujours devenu plus humain à mesure qu'il s'enrichissait ; ce qui *mesure* sa richesse, c'est finalement l'importance des entraves qu'il peut endurer sans en souffrir. On peut imaginer un *sentiment de puissance* de la société tel qu'elle pourrait s'offrir le luxe le plus exquis qui soit pour elle, – laisser *impuni* celui qui la lèse. « Que m'importent au fond mes parasites, pourrait-elle dire alors, puissent-ils vivre et prospérer, j'ai bien assez de force ! »… La justice, qui a commencé par poser : « tout peut se régler, tout doit se régler », finit par fermer les yeux et par laisser courir l'individu insolvable, – elle finit comme toutes les bonnes choses sur cette terre : *elle s'abolit*. Cette auto-abolition de la justice : on sait de quel beau nom elle se désigne – *la grâce* ; elle demeure, ce qui va de soi, le privilège du plus puissant, mieux : son au-delà du droit.

11

– Un mot ici pour récuser des tentatives récentes visant à chercher l'origine de la justice sur un tout autre terrain, celui du *ressentiment**. Pour le glisser d'avance à l'oreille des psychologues, à supposer qu'ils aient envie d'étudier de près le *ressentiment** en tant que tel : cette plante s'épanouit à présent dans toute sa splendeur parmi les anarchistes et les antisémites, d'ailleurs comme elle a toujours fleuri, dans les recoins, à l'instar de la violette, à la senteur près. Et comme le même produit toujours nécessairement le même, on ne sera pas surpris de voir que justement de tels cercles produisent à nouveau des tentatives comme il y en a eu déjà assez souvent – voir *supra*, page 30 [§ 14] – pour sanctifier la *vengeance* sous le nom de *justice* – comme si au fond la justice n'était qu'une continuation du sentiment de l'injure subie – et pour mettre en honneur après coup et dans leur ensemble les affects *réactifs* avec la vengeance. C'est encore cela qui me choquerait le moins : à considérer le problème biologique dans son ensemble (relativement auquel la valeur de ces affects a été jusqu'ici sous-estimée), tout cela me paraîtrait plutôt un *mérite*. Seulement j'attirerai l'attention sur ceci : c'est l'esprit même du *ressentiment** qui fait naître cette nuance nouvelle de l'équité scientifique (au profit de la haine, de l'envie, de la jalousie, de la défiance, de la rancune, de la vengeance). Car cette « équité scientifique » s'interrompt aussitôt pour laisser place à des accents d'hostilité et de partis pris mortels, dès qu'il s'agit d'un autre groupe d'affects, qui, ce me semble, ont une valeur biologique encore plus grande que ces valeurs réactives, et par conséquent seraient les premiers à mériter d'être *scientifiquement* jaugés et estimés, à savoir les affects proprement *actifs*, tels que l'appétit de domination, de possession, *etc.* (E. Dühring, *La Valeur de la vie*, *Cours de philosophie* ; même *passim*). Voilà pour cette tendance générale : mais pour ce qui touche la proposition expresse de Dühring suivant laquelle il faut chercher le foyer de la justice sur le terrain du sentiment réactif, il faut, par amour de la vérité, lui opposer cette riposte brutale sous la forme de cette proposition : le *dernier* terrain conquis par l'esprit de justice est celui du sentiment réactif ! S'il arrive effectivement que l'homme juste demeure juste même à l'égard de ses offenseurs (et pas seulement froid, mesuré, distant et indifférent : être juste est toujours une conduite positive), si l'objectivité élevée et claire, aussi profonde que bienveillante, de l'œil juste qui *juge* ne se trouble pas de l'assaut de l'offense personnelle, de la raillerie, de la suspicion, eh bien, c'est un échantillon de perfection et de maîtrise suprême sur terre, – voire quelque chose à quoi on ne peut raisonnablement s'attendre et à

quoi en tout cas on ne doit pas trop aisément accorder *créance*. Certes, il est courant que même chez les personnes les plus probes, une dose infime de perfidie, de méchanceté, d'insinuation suffit à leur faire voir rouge et à leur faire *perdre* de vue l'équité. L'homme actif, qui agresse et transgresse est toujours cent fois plus près de la justice que l'homme réactif ; car il n'a nullement besoin d'évaluer son objet faussement et par préjugé, comme le fait et est contraint de le faire l'homme réactif. C'est pourquoi en réalité l'homme agressif a de tout temps eu à son avantage le regard *plus dégagé, meilleure conscience*, parce qu'il est le plus fort, le plus courageux, le plus noble : inversement, on devine déjà qui a sur la conscience l'invention de la « mauvaise conscience » – l'homme du *ressentiment** ! Qu'on parcoure donc enfin l'histoire : dans quelle sphère a jusqu'à présent élu domicile toute la pratique du droit ainsi que le véritable besoin de droit sur terre ? Est-ce dans la sphère de l'homme réactif ? Absolument pas : bien plutôt dans la sphère de l'homme actif, fort, spontané, agressif. Considéré historiquement, le droit représente sur terre – n'en déplaise à l'agitateur susnommé (qui lui-même fait une fois cette confession personnelle : « la doctrine de la vengeance a parcouru tous mes travaux et tous mes efforts comme le fil rouge de la justice ») – le combat précisément *contre* les sentiments réactifs, la guerre contre ces derniers menée par les puissances actives et agressives – qui employèrent partiellement leur force à mettre des freins et des normes au débordement du sentiment réactif et à imposer un compromis. Partout où la justice est exercée, où la justice est maintenue, on voit une force plus puissante face à de plus faibles qui lui sont soumises (qu'il s'agisse de groupes ou d'individus) chercher des moyens de mettre fin à la fureur insensée du *ressentiment** qui les tient, soit en arrachant l'objet du *ressentiment** des mains de la vengeance, soit en substituant à la vengeance qui les anime le combat contre les ennemis de la paix et de l'ordre, soit en inventant, en proposant et parfois en imposant des compromis, soit en érigeant en norme certains équivalents aux préjudices, équivalents auxquels le *ressentiment** désormais sera renvoyé une fois pour toutes. Mais ce que l'autorité suprême fait et impose de plus décisif contre la prédominance des sentiments contraires et réactifs – elle le fait dès qu'elle en trouve la ressource –, c'est l'institution de la *loi*, la mise au clair impérieuse de tout ce qui à ses yeux doit être tenu pour permis, juste, interdit, injuste : en traitant, après l'institution de la loi, les transgressions et les actes arbitraires d'individus ou de groupes entiers comme des outrages à la loi, des rébellions contre l'autorité suprême, celle-ci détourne le sentiment de ses sujets du dommage immédiat causé par un tel outrage et atteint ainsi à la longue l'inverse de ce que veut toute vengeance, qui n'a en vue que la victime et ne fait valoir que le point de vue de celle-ci – : dès lors, le regard est exercé à une

évaluation de plus en plus *impersonnelle* de l'acte, y compris le regard de la victime elle-même (quoique en dernier, comme on l'a remarqué plus haut). – Conformément à cela ce n'est qu'à partir de l'institution de la loi qu'il y a du « juste » et de l'« injuste » (et *non pas*, comme le veut Dühring, à partir de l'acte préjudiciable). Parler *en soi* de juste et d'injuste est dépourvu de sens, *en soi* un préjudice, une violence, une extorsion, une destruction ne peuvent naturellement être rien d'« injuste », pour autant que la vie *par essence*, à savoir la vie dans ses fonctions fondamentales procède par le préjudice, la violence, l'extorsion et la destruction, et qu'elle ne saurait être pensée sans ce caractère. Il faut même se faire cet aveu encore plus regrettable : c'est que, du point de vue biologique le plus élevé, les états de droit ne peuvent jamais être que des *états d'exception*, en tant que restrictions partielles de la volonté vitale effective, qui ne vise que la puissance, et en tant qu'ils se soumettent, à titre de moyens particuliers, à sa fin générale : moyens de créer de *plus grandes* unités de puissance. Si nous concevons un ordre juridique souverain et général non pas comme moyen de la lutte des complexes de puissance, mais comme moyen *contre* toute lutte en général, un peu comme le cliché communiste de Dühring selon lequel chaque volonté devrait reconnaître chaque volonté comme son égale : nous aurions un principe *hostile à la vie*, une force de destruction et de dissolution de l'humanité, un attentat contre l'avenir de l'homme, un symptôme de lassitude, une esquive vers le néant. –

12

Un mot encore sur l'origine et le but du châtiment – deux problèmes qui sont distincts ou qui devraient l'être : alors que malheureusement on a coutume de les confondre. Comment procèdent donc dans ce cas les anciens généalogistes de la morale ? Naïvement, comme ils l'ont toujours fait : ils épinglent un quelconque

« but » du châtiment, par exemple la vengeance ou la dissuasion, ils mettent ensuite en toute innocence ce but au principe, comme *causa fiendi* du châtiment – et puis voilà. Mais il faut à tout prix se garder de parler de « but du droit » à propos de sa genèse : tout au contraire, il n'y a pas de proposition plus importante pour l'histoire en général que celle-ci, qu'on a acquise à si grand-peine et qu'on *devrait tenir* vraiment pour acquise : le principe d'une chose et son utilité dernière, son utilisation effective et sa place dans un système de fins diffèrent du tout au tout ; une chose disponible, en quelque façon aboutie, est toujours réinterprétée dans le sens de nouvelles intentions par une puissance qui lui est supérieure, sans cesse récupérée, tournée et réorientée vers un nouvel usage ; tout ce qui arrive dans le monde organique est un *assujettissement*, une *domination* et, inversement, tout assujettissement, toute domination est une réinterprétation, un réajustement, qui font nécessairement que le « sens » et la « fin » antérieurs sont obscurcis ou complètement effacés. Si bien qu'on ait saisi l'*utilité* d'un organe physiologique quelconque (ou encore d'une institution juridique, d'une coutume sociale, d'un usage politique, d'une forme esthétique ou d'un culte religieux), on n'a encore rien compris pour autant à sa genèse : bien que cela paraisse désagréable et pénible aux oreilles anciennes, – puisque de toute antiquité on a cru saisir dans la fin assignable, dans l'utilité d'une chose, d'une forme, d'une organisation, jusqu'au principe de sa genèse : l'œil est fait pour voir, la main pour prendre. Ainsi le châtiment aurait-il été inventé pour châtier. Or toutes les fins et toutes les utilités ne sont que des *indices* d'une volonté de puissance devenue maîtresse de quelque chose de moins puissant et qui lui a spontanément imposé le sens d'une fonction ; et toute l'histoire d'une « chose », d'un organe, d'un usage peut ainsi constituer une chaîne incessante de signes, de réinterprétations et de réajustements, dont les causes n'ont pas nécessairement de rapport entre elles, et plutôt parfois se suivent et se succèdent d'une façon toute contingente. Le « développement » d'une chose, d'un usage, d'un organe, n'est dès lors rien moins que son progrès vers un but, et encore moins un progrès logique et bref obtenu avec le minimum d'énergie et de coût ; mais il est la succession de procès de domination qui s'y jouent, plus ou moins profonds, plus ou moins interdépendants, sans oublier les résistances qu'ils opposent toujours, les tentatives de transformation aux fins de défense et de réaction, ainsi que le résultat des réactions réussies. Fluente est la forme, et plus encore le « sens »… Et il n'en va pas autrement à l'intérieur de chaque organisme individuel : à chaque croissance essentielle du tout, le « sens » des organes individuels se déplace, – et parfois leur destruction partielle, la réduction de leur nombre (par exemple lors de la destruction de leurs maillons intermédiaires) peut être un signe de force croissante et de perfection. Je dirais

volontiers : la *mise hors d'usage* partielle, le dépérissement, la dégénérescence, la perte du sens et de la finalité, bref la mort ressortissent aux conditions du progrès réel, lequel prend toujours la forme d'une volonté en chemin vers une *puissance supérieure* et s'impose toujours aux dépens de nombreuses puissances inférieures. La grandeur d'un « progrès » se *mesure* même d'après le sacrifice qu'il a fallu lui consentir. Et même l'humanité sacrifiée en masse à la prospérité d'une seule espèce d'homme *plus forte – voilà* qui serait un progrès… – Je souligne ce point de vue capital de la méthode historique d'autant plus qu'il s'oppose foncièrement à l'instinct et au goût dominants de cette époque qui préféreraient encore s'accommoder du hasard absolu, voire de l'absurdité mécanique de tout le devenir, plutôt que de la théorie d'une *volonté de puissance* se manifestant dans tout devenir. L'idiosyncrasie démocratique hostile à tout ce qui domine et veut dominer, le *misarchisme* moderne (à chose détestable, mot détestable) s'est progressivement à ce point mué et déguisé en quelque chose de spirituel, superspirituel, au point qu'aujourd'hui il s'impose, il *peut* déjà *oser* s'imposer pas à pas dans les sciences les plus rigoureuses, apparemment les plus objectives ; ce misarchisme me paraît même s'être rendu maître de toute la physiologie et de toute la théorie de la vie, à leur préjudice cela s'entend, en escamotant une de leurs notions fondamentales : celle d'*activité* réelle. Au lieu de quoi, sous la pression de cette même idiosyncrasie, on met en avant l'« adaptation », à savoir une activité de deuxième ordre, une simple réactivité, et on est allé jusqu'à définir la vie même comme adaptation intérieure de plus en plus adéquate aux circonstances extérieures (Herbert Spencer). Mais on méconnaît alors l'essence de la vie, la *volonté de puissance* ; alors on néglige la prééminence de principe que possèdent les forces spontanées, agressives, envahissantes qui réinterprètent, réorientent et forment, dont l'« adaptation » ne fait que suivre les effets, alors on dénie dans l'organisme même le rôle dominateur des instances suprêmes, dans lesquelles la volonté vitale apparaît active et formatrice. On se souvient du reproche de Huxley à Spencer – son « nihilisme administratif » : mais il s'agit de *bien plus* encore que d'« administrer »…

13

On doit donc, pour en revenir à notre objet, à savoir le *châtiment*, distinguer en lui deux choses : d'une part ce qui est relativement *durable*, l'usage, l'acte, le « drame », une suite bien déterminée de procédures, et d'autre part ce qui est *fluent*, le sens, la finalité, l'attente, qui se rattachent à l'exécution de ces procédures. On suppose ainsi d'emblée, par analogie, selon le point de vue principal de la méthode historique qu'on vient de développer, que la procédure elle-même sera quelque chose de plus ancien, d'antérieur à l'utilisation qui en est faite dans le châtiment, et que cette dernière a été seulement *projetée*, introduite par interprétation dans la procédure (depuis longtemps présente, mais usitée en un autre sens), bref, qu'il n'en va *pas du tout*, comme l'ont admis jusqu'à présent nos généalogistes naïfs de la morale et du droit, qui tous croyaient la procédure *inventée* en vue du châtiment, de la même manière que jadis on croyait la main faite pour prendre. Maintenant, pour ce qui est de cet autre élément du châtiment, l'élément fluent, son « sens », la notion de « châtiment », dans un état très tardif de la civilisation (par exemple dans l'Europe actuelle), ne représente en fait plus du tout un seul sens, mais toute une synthèse de « sens » au pluriel : toute l'histoire du châtiment jusqu'ici, l'histoire de son exploitation aux fins les plus diverses, se cristallise pour finir dans une espèce d'unité, difficile à décomposer, difficile à analyser et, ce qu'il faut souligner, tout à fait *indéjinissable*. (Il est aujourd'hui impossible de dire à coup sûr *pourquoi* en réalité on châtie : toutes les notions dans lesquelles se résume sémiotiquement un processus tout entier se dérobent à la définition ; n'est définissable que ce qui n'a pas d'histoire.) À un stade antérieur, en revanche, cette synthèse de « sens » apparaît encore plus décomposable, encore plus modifiable ; on perçoit encore à quel point dans chaque cas singulier les éléments de la synthèse changent de valeur et se réassemblent en conséquence de sorte que tantôt tel élément, tantôt tel autre apparaît et domine aux dépens des autres, et même que, le cas échéant, un seul élément semble (par exemple afin de dissuader) éliminer tous les éléments restants. Pour montrer au moins à quel point le « sens » du châtiment est incertain, *a posteriori*, accidentel, et à quel point une seule et même procédure peut être utilisée, interprétée, ajustée, adaptée à des intentions foncièrement différentes, posons ici le schéma qui s'est imposé à moi à partir d'éléments relativement modestes et fortuits. Le châtiment, moyen de rendre inoffensif, de prévenir d'autres préjudices. Le châtiment, comme règlement du préjudice auprès de sa victime, sous une forme quelconque (y

compris sous forme de compensation affective). Le châtiment, identification de la perturbation d'un équilibre, afin d'en prévenir la propagation. Le châtiment, qui inspire la crainte à l'égard de ceux qui déterminent et exécutent le châtiment. Le châtiment, sorte de compensation pour les avantages dont a joui jusque-là le criminel (par exemple lorsqu'il est utilisé comme esclave dans les mines). Le châtiment, comme mise à l'écart d'un élément dégénérescent (parfois de toute une branche, comme dans le droit chinois : et donc moyen de conserver la pureté de la race ou de maintenir un type social). Le châtiment, fête dans laquelle on exerce la violence et la raillerie contre un ennemi enfin terrassé. Le châtiment, inculcation de la mémoire, soit pour celui qui le subit – ce qu'on appelle « amender », soit pour les témoins de l'exécution. Le châtiment, paiement d'honoraires stipulés par la puissance qui protège le malfaiteur des débordements de la vengeance. Le châtiment, comme compromis avec la vengeance dans son état naturel, pour autant que celui-ci est maintenu par des races puissantes et revendiqué comme un privilège. Le châtiment, déclaration de guerre et loi de la guerre contre un ennemi de la paix, du droit, de l'ordre, de l'autorité, ennemi que l'on combat comme dangereux pour la communauté, comme violant ses présupposés, comme rebelle, traître, fauteur de troubles, à l'aide des moyens que fournit justement la guerre. –

14

Cette liste n'est assurément pas complète ; le châtiment est de toute évidence surchargé d'utilités de toutes sortes. Raison de plus pour en soustraire une utilité *prétendue*, que pourtant la conscience populaire tient pour la plus essentielle, – la foi dans le châtiment, qui aujourd'hui vacille pour diverses raisons, ne laisse pas de trouver dans cette utilité son soutien le plus puissant. Le châtiment doit avoir pour valeur d'éveiller dans le coupable *le sentiment de la faute*, on cherche

en lui le véritable instrument de la réaction psychique qu'on appelle « mauvaise conscience », « remords ». Mais par là on se méprend sur la réalité et sur la psychologie, déjà pour l'actualité : et combien à plus forte raison pour la longue histoire de l'humanité, sa préhistoire ! Le véritable remords est précisément quelque chose d'extrêmement rare chez les criminels et les condamnés, les prisons, les pénitenciers ne sont *pas du tout* les lieux de prédilection où prospère cette espèce de ver rongeur : là-dessus s'accordent tous les observateurs consciencieux, qui dans beaucoup de cas ne profèrent un tel jugement que de mauvais gré et à l'encontre de leur for intérieur. Globalement le châtiment durcit et refroidit ; il concentre ; il aiguise le sentiment d'exclusion ; il accroît la force de résistance. S'il advient qu'il brise l'énergie et suscite une prostration et un abaissement de soi pitoyables, ce résultat est encore moins réjouissant que l'effet moyen du châtiment, lequel se caractérise par un sérieux sec et sombre. Mais si l'on se projette dans les millénaires qui *précèdent* l'histoire de l'humanité, l'on peut conclure sans hésiter que c'est justement le châtiment qui a le plus puissamment *bloqué* le développement du sentiment de culpabilité – tout au moins en ce qui concerne les victimes sur lesquelles s'est déchaînée l'autorité punitive. Car il ne faut pas sous-estimer à quel point le criminel est justement empêché, par la vue des procédures du jugement et de son exécution, d'éprouver son forfait et la nature de son acte comme méprisables *en soi* : car il voit justement la même sorte d'action s'accomplir au service de la justice et ensuite être approuvée et accomplie en toute bonne conscience : ainsi l'espionnage, la ruse, la corruption, les pièges, tout l'art astucieux et achevé des policiers et des accusateurs, puis le fait même, qui ne s'excuse pas par l'affect, de dépouiller, de faire violence, d'injurier, de capturer, de torturer, d'assassiner, tel que cela s'exprime dans les diverses espèces de châtiment, – autant d'actions qui ne sont aucunement rejetées et condamnées par ceux qui les jugent *en tant que telles*, mais seulement sous certains rapports et dans certaines applications. La « mauvaise conscience », cette plante entre toutes inquiétante et intéressante de notre monde végétal terrestre, n'a *nullement* poussé sur ce terrain, – en fait *rien* dans la conscience de ceux-là mêmes qui jugent et punissent n'a révélé pendant toute cette époque que l'on ait affaire à un « coupable ». Au contraire, on avait affaire à un malfaiteur, à un fragment irresponsable de fatalité. Lequel malfaiteur, puisque ensuite le châtiment le frappait comme un autre fragment de fatalité, n'en éprouvait nulle autre « souffrance intérieure » que l'irruption soudaine de l'imprévisible, d'un événement naturel terrible, d'un rocher broyant tout dans sa chute, contre lequel on ne peut plus lutter.

15

Cela se présenta insidieusement un jour à la conscience de Spinoza (au grand dépit de ses interprètes, qui régulièrement *font tout ce qu'ils peuvent* pour se méprendre sur ce passage, par exemple Kuno Fischer), lorsqu'un bel après-midi, agitant on ne sait quel souvenir, il se demanda ce qui lui était vraiment resté du fameux *morsus conscientiae* – lui qui avait relégué bien et mal parmi les imaginations humaines et défendu avec acharnement l'honneur de son dieu « libre » contre les blasphémateurs qui tendaient à affirmer que Dieu fait tout *sub ratione boni* (« ce qui reviendrait à soumettre Dieu au destin et serait assurément la plus grande des sottises »). Pour Spinoza, le monde était retourné à l'innocence où il se trouvait avant l'invention de la mauvaise conscience : qu'était-il alors advenu du *morsus conscientiae* ? « Le contraire du *gaudium*, se dit-il enfin, – une tristesse accompagnée de la représentation d'une chose passée qui est advenue contre toute attente » (Éth. III, propos. XVIII, scol. I-II). C'est *tout comme Spinoza* que, pendant des siècles, les fauteurs de troubles frappés d'une peine ont réagi à l'égard de leur « délit » : « quelque chose, inopinément, a mal tourné », et *non pas* : « Je n'aurais pas dû faire cela » –, ils se soumettaient au châtiment comme on se soumet à une maladie, à un malheur ou à la mort, avec ce vaillant fatalisme sans révolte grâce auquel aujourd'hui encore les Russes par exemple ont l'avantage sur nous autres Occidentaux dans la conduite de la vie. S'il y avait alors une critique du forfait, c'était l'intelligence qui l'exerçait : indiscutablement, il nous faut chercher le véritable *effet* du châtiment surtout dans un affinement de l'intelligence, dans un allongement de la mémoire, dans une volonté d'agir désormais avec plus de prudence, de méfiance, de mystère, et dans l'idée que l'on manquait décidément de force pour toutes sortes de choses, et enfin dans une sorte d'amélioration de l'appréciation de soi. Ce qui peut être atteint dans l'ensemble par le châtiment, chez l'homme et l'animal, c'est l'accroissement de la peur, raffinement de l'intelligence, la maîtrise des désirs : en cela le châtiment *domestique* l'homme, mais il ne le rend pas « meilleur », – on serait même davantage fondé à dire le contraire. (« On n'apprend qu'à ses dépens », dit le peuple : pour autant qu'il rend intelligent, le châtiment rend aussi mauvais. Heureusement il rend aussi assez souvent stupide.)

16

Arrivé à ce point, il faut bien que j'amène ma propre hypothèse sur l'origine de la mauvaise conscience à une première et provisoire expression : il n'est pas aisé de la faire entendre, il faut la méditer, la veiller, la couver longtemps. Je tiens la mauvaise conscience pour cette maladie grave à laquelle l'homme a dû succomber à la suite de la transformation la plus profonde qu'il ait jamais vécue, – cette transformation qui s'est opérée lorsqu'il se retrouva définitivement captif sous le joug de la société et de la paix. Tout comme pour les animaux marins qui se virent contraints, soit de devenir terrestres, soit de disparaître, ces êtres demi-animaux qui s'étaient adaptés avec succès au monde sauvage, à la guerre, à l'aventure, – d'un coup, tous leurs instincts furent dévalorisés et « suspendus ». Il leur fallait désormais se tenir sur leurs pieds et « se porter eux-mêmes », alors que jusqu'ici l'eau les portait : une pesanteur terrible les accablait. Ils se sentaient gauches dans les mouvements les plus simples, ils n'avaient plus leurs anciens repères dans ce nouveau monde inconnu, à savoir les pulsions régulatrices qui les guidaient en toute sécurité et inconscience ; ils en étaient réduits à penser, à inférer, à calculer, à combiner les causes et les effets, ces malheureux, réduits à leur « conscience », leur organe le plus misérable, le plus trompeur ! Je crois qu'il n'y eut jamais sur terre un tel sentiment de détresse, un malaise si pesant, – et cependant les vieux instincts n'avaient pas tout d'un coup cessé de poser leurs exigences ! Mais il était dorénavant difficile et rarement possible de les suivre : pour l'essentiel, il leur fallait chercher des satisfactions nouvelles et en quelque sorte souterraines. Tous les instincts qui ne se déchargent pas vers l'extérieur *se tournent vers l'intérieur* – c'est là ce que j'appelle l'*intériorisation* de l'homme : c'est alors seulement que pousse en l'homme ce qu'on appellera plus tard son « âme ». Tout le monde intérieur, aussi mince à l'origine que s'il était tendu entre deux membranes, s'est élargi et gonflé, a acquis de la profondeur, de la largeur et de la hauteur à mesure que la décharge vers l'extérieur des pulsions de l'homme a été *inhibée*. Ces bastions effrayants, au moyen desquels l'organisation étatique se protégeait contre les antiques instincts de liberté – les châtiments sont les premiers de ces bastions –, ont fait que tous ces instincts de l'homme sauvage, libre et nomade se sont retournés *contre l'homme lui-même*. L'hostilité, la cruauté, le plaisir de traquer, d'attaquer, de contrecarrer, de détruire – tout cela se retournant contre les détenteurs de ces instincts : *voilà* l'origine de la « mauvaise conscience ». L'homme qui, à défaut d'ennemis et de résistances extérieurs, engoncé dans

l'étroitesse oppressante et la régularité de la coutume, se déchirait impatiemment, se traquait lui-même, se rongeait, se fouaillait, se maltraitait, cet animal qui ne laisse pas de se blesser aux barreaux de sa cage, que l'on veut « domestiquer », ce nécessiteux que dévore la nostalgie du désert, contraint de faire de soi une aventure, un lieu de supplice, une jungle inquiétante et dangereuse – ce fou, ce prisonnier nostalgique et désespéré devint l'inventeur de la « mauvaise conscience ». Mais avec elle fut introduite la maladie la plus grave et la plus redoutable, dont l'homme ne s'est pas encore remis à ce jour, celle de l'homme qui souffre *de l'homme*, qui souffre de *lui-même* : conséquence d'une séparation violente d'avec le passé animal, conséquence d'un saut et quasiment d'une chute dans des situations et des conditions d'existence nouvelles, d'une déclaration de guerre contre ces antiques instincts, contre ce qui constituait jusqu'alors sa force, son plaisir et sa furie. Ajoutons aussitôt que, par ailleurs, l'apparition sur terre d'un animal dont l'âme est tournée contre elle-même et prend parti contre elle même, représentait une chose si profonde, nouvelle, inouïe, énigmatique, contradictoire *et chargée d'avenir*, que l'aspect de la terre s'en trouva essentiellement changé. En vérité, il faudrait des spectateurs divins pour apprécier dignement la scène qui commença alors et dont le terme est encore entièrement imprévisible, une scène si subtile, si merveilleuse, si paradoxale, qu'elle ne pouvait pas se jouer dans une absurde indifférence sur quelque astre ridicule ! Et, depuis, l'homme compte vraiment parmi les coups de dés les plus inattendus et les plus excitants que joue le « grand enfant » d'Héraclite, qu'il s'appelle Zeus ou le hasard, – il éveille à son endroit un intérêt, une tension, une espérance, presque une certitude, comme si quelque chose s'annonçait, se préparait avec lui, comme si l'homme n'était pas un but, mais seulement un chemin, une péripétie, un passage, une grande promesse…

Cette hypothèse sur l'origine de la mauvaise conscience implique premièrement que cette transformation n'était ni progressive ni volontaire et ne se présentait pas comme une adaptation organique à de nouvelles conditions, mais comme une rupture, un saut, une contrainte, une inéluctable fatalité contre laquelle il n'y avait ni combat, ni même de *ressentiment** possibles. Mais deuxièmement que la soumission d'une population jusqu'alors sans entraves et sans organisation à une forme rigide, procédant d'un premier acte de violence, ne pouvait être menée à son terme qu'à travers de nombreux autres actes violents, – et donc que l'« État » le plus ancien a commencé et s'est perpétué comme une effroyable tyrannie, comme une machinerie écrasante et impitoyable, jusqu'à ce que ce matériau brut entre peuple et mi-bête ait été non seulement pétri et soumis, mais *mis en forme*. J'ai utilisé le mot d'« État » : le sens que je lui donne va de soi – une quelconque horde de fauves blonds, une race de conquérants et de maîtres qui, organisée pour la guerre et douée de la force d'organiser, pose ses formidables griffes sur une population qui est peut-être très supérieure en nombre, mais encore informe et errante. Car c'est bien ainsi que l'« État » commence sur terre : j'estime qu'on s'est défait de l'idée exaltée qui l'a fait commencer par un « contrat ». Celui qui peut commander, qui est « maître » par nature, qui s'avance dans son œuvre et son attitude avec violence – qu'a-t-il à faire de contrats ! Des êtres comme ceux-là, on ne les prévoit pas, ils arrivent comme le destin, sans motif ni raison, sans égard, sans prétexte, ils s'imposent comme l'éclair s'impose, trop effrayants, trop soudains, trop convaincants, trop « autres » pour mériter seulement la haine. Leur œuvre est une création et une imposition instinctives de formes, ils sont les artistes les plus involontaires, les plus inconscients qui soient : – là où ils apparaissent se dresse bientôt quelque chose de nouveau, une structure de domination bien *vivante*, dans laquelle les parties et les fonctions sont délimitées et rendues interdépendantes, dans laquelle rien ne trouve place qui n'ait d'abord reçu un « sens » eu égard au tout. Ces organisateurs-nés ignorent ce qu'est la faute, la responsabilité, les égards ; chez eux domine ce formidable égoïsme d'artiste semblable à l'airain, et qui se sait d'avance éternellement justifié dans son « œuvre » comme la mère par son enfant. Ce n'est certes pas chez *eux*, on le comprend d'emblée, qu'a poussé la « mauvaise conscience », – mais elle n'aurait pas poussé *sans eux*, cette plante hideuse, elle manquerait, si, sous l'effet de leurs coups de marteau, de leur violence d'artiste, une énorme quantité de liberté n'avait été supprimée ou à tout le moins occultée et pour ainsi dire rendue *latente*. Cet *instinct de liberté* violemment rendu latent – nous l'avons déjà compris –, cet instinct de liberté refoulé, rentré, renfermé au-dedans, et qui ne se décharge et ne se déchaîne finalement que sur soi-même : c'est cela et cela

seul, la *mauvaise conscience* à son commencement.

18

Que l'on se garde de dédaigner tout ce phénomène simplement parce qu'il serait d'emblée hideux et douloureux. Au fond c'est bien la même force active œuvrant d'une façon plus grandiose et édifiant des États chez ces artistes et organisateurs de la violence qui, cette fois, intérieurement, en réduction, en plus mesquin, dans un retour en arrière, dans le « labyrinthe du cœur », pour parler avec Goethe, se crée la mauvaise conscience et échafaudé des idéaux négatifs, il s'agit bien de cet *instinct de liberté* (pour le dire dans mon langage : la volonté de puissance) : n'était que la matière à laquelle s'attaque la nature structurante et violente de cette force est ici précisément l'homme lui-même, tout son antique soi animal – et *non pas*, comme dans le premier phénomène plus ample et plus patent, l'*autre* homme, les *autres* hommes. Cette secrète violence contre soi, cette cruauté d'artiste, cette volupté de se donner à soi-même une forme comme à une matière pesante, résistante, souffrante, de s'imprimer la marque d'une volonté, d'une critique, d'une opposition, d'un mépris, d'un refus, ce travail inquiétant et aussi effrayant que voluptueux d'une âme qui accepte de se diviser contre elle-même, qui se fait souffrir par volupté de se faire souffrir, toute cette « mauvaise conscience » foncièrement *active* a finalement – on l'aura deviné – amené au jour, comme le véritable giron qui enfante des événements marquants de l'idéal et de l'imagination, également une plénitude de beauté et d'affirmations nouvelles et étranges, peut-être même *la* beauté… Qu'est-ce donc qui serait « beau », si la contradiction n'avait d'abord pris conscience d'elle-même, si la laideur ne s'était d'abord dit à elle-même : « je suis laide » ?… Il est au moins sûr que cette indication rendra moins énigmatique la question de savoir dans quelle mesure on peut percevoir un idéal, une beauté dans des notions

contradictoires telles que *l'abnégation de soi, le déni de soi, le sacrifice de soi* ; et ce qu'on sait dorénavant, je n'en doute pas, c'est en effet de quelle nature est dès le départ la *volupté* qu'éprouve l'homme de l'abnégation, du déni, du sacrifice de soi : cette volupté relève de la cruauté. – Voilà quelques indications provisoires sur l'origine du « non-égoïste » comme valeur *morale* et sur la délimitation du terrain où est née cette valeur : c'est la mauvaise conscience, la volonté de se maltraiter qui conditionne la *valeur* du non-égoïste. –

19

C'est une maladie, la mauvaise conscience, cela n'est pas douteux, mais une maladie au sens où la grossesse en est une. Si nous cherchons dans quelles conditions cette maladie est parvenue à son acmé la plus terrible et la plus sublime, – nous verrons ce qui effectivement a fait ainsi son entrée dans le monde. Mais c'est une tâche de longue haleine, et pour commencer il nous faut revenir une fois encore à un point de vue antérieur. La relation de droit privé du débiteur à son créancier, dont on a déjà longuement parlé, a été une fois de plus introduite à titre d'interprétation, et cela d'une manière historiquement tout à fait singulière et problématique, dans une nouvelle relation où elle devient, pour nous autres hommes modernes, sans doute le comble de l'inexplicable : à savoir la relation des *contemporains* à leurs *ancêtres*. À l'intérieur de la communauté originaire de l'espèce – nous parlons des temps primitifs – la génération des vivants reconnaît chaque fois à l'égard de la précédente, et surtout de la plus ancienne qui fonde l'espèce, une obligation juridique (et non de simples devoirs d'affection : on peut parfaitement, et à bon droit, tenir ceux-ci pour négligeables au vu de la plus grande partie de l'histoire humaine). Alors règne la conviction que l'espèce ne saurait *subsister* que grâce aux sacrifices et aux exploits des ancêtres, – et qu'il faut *payer en retour* ceux-ci par des sacrifices et des exploits :

on reconnaît ainsi une *dette* qui, de plus, augmente continuellement du fait que ces aïeux, continuant à exister sous forme d'esprits puissants, ne cessent d'accorder à l'espèce de nouveaux avantages et avances de crédit grâce à la force dont ils disposent. Et cela pour rien ? Mais rien n'est « pour rien » dans ces temps grossiers et « sans états d'âme ». Que peut-on bien leur rendre ? Des sacrifices (au commencement, en nourriture, dans l'acception la plus élémentaire), des fêtes, des sanctuaires, des distinctions honorifiques, et avant tout de l'obéissance – car toutes les coutumes, en tant qu'elles sont les œuvres des ancêtres, en sont aussi les dispositions et les commandements – : leur donne-t-on jamais assez ? Ce soupçon demeure et s'aggrave : de temps en temps, il oblige à un gros remboursement global, à une sorte de paiement énorme au « créancier » (par exemple le sacrifice du premier-né de sinistre mémoire, le sang, le sang humain dans tous les cas). La *peur* de l'aïeul et de sa puissance, la conscience des dettes à son égard, croissent nécessairement, selon cette logique, à mesure que croît la puissance du groupe lui-même, à mesure que le groupe se trouve toujours plus victorieux, indépendant, honoré et craint. Qu'on n'aille pas imaginer le contraire ! Chaque pas vers le dépérissement du groupe, tous les hasards malheureux, tous les indices de dégénérescence, de dissolution menaçante ne cessent au contraire de *diminuer* la peur qu'inspire l'esprit du fondateur et de donner une opinion de plus en plus piètre de son intelligence, de sa prévoyance, et de sa puissance effective. Que l'on s'imagine cette logique grossière parvenue à son terme : les aïeux des groupes *les plus puissants* seront devenus immenses grâce à l'imagination de la peur croissante, ils auront été rejetés dans les ténèbres mystérieuses et inimaginables des dieux : pour finir l'aïeul est nécessairement transfiguré en un *Dieu*. C'est peut-être là l'origine des dieux, origine liée donc à la *peur* !… Celui qui croirait nécessaire d'ajouter : « et à la piété ? » pourrait difficilement persister si l'on considère cette même longue période de l'histoire humaine, son époque originaire. Cette opinion vaut d'autant plus, il est vrai, pour l'époque *intermédiaire*, où se constituent les groupes aristocratiques : – lesquels de fait ont rendu, avec intérêt, à leurs ascendants, à leurs aïeux (héros, dieux) toutes les qualités qui entre-temps se sont manifestées chez eux : les qualités *aristocratiques*. Nous reviendrons ultérieurement sur l'adoubement et l'anoblissement des dieux (qui certes n'est pas du tout leur « sanctification ») : pour l'instant, contentons-nous de mener provisoirement à son terme le cours entier du développement de la conscience de la faute.

20

La conscience d'être en faute contre la divinité, l'histoire nous l'enseigne, n'a nullement pris fin avec le déclin de la forme d'organisation de la « communauté » reposant sur les liens de sang ; de la même façon qu'elle a hérité des notions de « bon et mauvais » de la noblesse de race (y compris son penchant psychologique foncier à établir des hiérarchies), l'humanité a également reçu en partage, avec l'héritage des divinités de la race et de la tribu, celui de la pression de dettes encore impayées et du désir de les liquider. (La transition est assurée par ces vastes populations d'esclaves et de serfs qui se sont conformées aux cultes des dieux de leurs maîtres, soit par la contrainte, soit par soumission et *mimicry* : à partir d'elles cet héritage se répand ensuite de toutes parts.) Le sentiment de culpabilité à l'égard de la divinité n'a cessé de croître pendant plusieurs millénaires, et cela toujours dans l'exacte mesure où la notion de Dieu et le sentiment du divin ont grandi sur terre et ont été transportés aux cieux. (Toute l'histoire des combats, des victoires, des réconciliations, des mélanges ethniques, tout ce qui précède la hiérarchie définitive de tous les éléments du peuple dans toute grande synthèse de races se reflète dans l'imbroglio des généalogies de leurs dieux, dans les sagas de leurs combats, de leurs victoires et de leurs réconciliations ; le développement des empires universels coïncide toujours avec celui des divinités universelles, le despotisme et son assujettissement de la noblesse indépendante fraie toujours aussi la voie à un quelconque monothéisme.) L'avènement du Dieu chrétien, comme le plus grand des dieux jusqu'ici atteints, a fait également naître pour cette raison le plus grand degré de sentiment de culpabilité sur terre. Si l'on admet que nous venons tout juste d'entrer dans le mouvement *inverse*, on pourrait déduire, selon toute vraisemblance, du déclin inexorable de la foi dans le Dieu chrétien, qu'il y a désormais aussi un déclin sensible de la conscience humaine de la faute ; et l'on ne saurait écarter l'idée que la victoire complète et définitive de l'athéisme pourrait affranchir l'humanité de tout le sentiment d'être en dette envers son origine, envers sa *causa prima*. L'athéisme va de pair avec une sorte de *seconde innocence*. –

21

Voilà en préliminaire et dans les grandes lignes pour le rapport des notions de « faute », de « devoir » avec des présupposés religieux : c'est à dessein que j'ai laissé de côté jusqu'ici la moralisation effective de ces notions (leur relégation dans la conscience, plus précisément l'intrication de la *mauvaise* conscience avec la notion de Dieu), et qu'à la fin du paragraphe précédent, j'ai fait comme si cette moralisation n'existait pas du tout, et en conséquence, comme si c'en était désormais nécessairement fini de ces notions maintenant qu'a disparu ce qu'elles présupposent, la foi en notre « créancier », Dieu. La réalité des choses s'en écarte d'une manière terrible. Avec la moralisation des notions de dette et de devoir, avec leur relégation dans la *mauvaise* conscience apparaît en réalité la tentative pour *inverser* la direction de l'évolution précédemment décrite ou tout au moins pour en arrêter le progrès : *il faut* désormais que la perspective d'une liquidation définitive se ferme une fois pour toutes d'une manière pessimiste, désormais *il faut* que le regard percute inexorablement le mur d'airain de l'impossible, qu'il soit répercuté, désormais *il faut* que les notions de « dette » et de « devoir » rebondissent en arrière – contre *qui* ? On n'en saurait douter : d'abord contre le « débiteur », chez lequel dorénavant la mauvaise conscience s'installe, s'incruste, s'étend, et pousse ses polypes dans toutes les directions, jusqu'à ce qu'enfin avec l'insolvabilité de la dette soit en même temps conçue l'insolvabilité de la pénitence, la pensée qu'elle est inextinguible (la pensée du « châtiment *éternel* ») ; et, pour finir, même contre le « créancier », que l'on songe en l'occurrence à la *causa prima* de l'homme, au commencement de l'espèce humaine, à son ancêtre, désormais frappé d'une malédiction (« Adam », « péché originel », « servitude de la volonté ») ou bien à la nature, du sein de laquelle l'homme est issu et sur laquelle on projette désormais le mauvais principe (« diabolisation de la nature ») ou encore à l'existence elle-même, qui reste ainsi *sans valeur en soi* (rejet nihiliste, aspiration au néant ou aspiration à son « contraire », à un être-autre, bouddhisme et assimilés) – jusqu'à ce que nous nous trouvions d'un seul coup devant l'expédient paradoxal et affreux, qui a offert à l'humanité martyre un soulagement temporaire, ce coup de génie du *christianisme* : Dieu lui-même se sacrifiant pour la dette de l'homme, Dieu se payant sur lui-même, Dieu comme le seul qui puisse racheter à l'homme ce que l'homme même ne peut plus racheter – le créancier se sacrifiant pour son débiteur, *par amour* (le croira-t-on ? –), par amour pour son débiteur !…

22

On aura déjà deviné *ce qui* s'est passé effectivement et ce qu'il y avait *là-dessous* : cette volonté de se torturer, cette cruauté rentrée de l'animal homme, rendu intérieur, chassé au-dedans de lui-même, de ce prisonnier de l'« Etat » aux fins de domestication, qui a inventé la mauvaise conscience pour se faire mal une fois barré l'exutoire *naturel* de cette volonté de faire mal, – cet homme de la mauvaise conscience s'est emparé de la prémisse religieuse pour pousser son martyre jusqu'aux extrêmes les plus effroyables de la dureté et de la rigueur. Être en faute vis-à-vis de *Dieu*, cette pensée devient pour lui appareil de torture. Il voit en « Dieu » les derniers antidotes qu'il puisse trouver à ses instincts animaux réels et inéluctables, il interprète ces instincts animaux eux-mêmes comme des fautes envers Dieu (hostilité, rejet, rébellion contre le « Seigneur », contre le « père », contre l'ancêtre et le commencement de l'univers), il est tiraillé dans l'antagonisme de « Dieu » et du « diable », il projette hors de lui-même tout « non » qu'il se dit à lui-même, à la nature, au caractère naturel et effectif de son être, pour en faire un « oui », pour en faire un existant vivant, réel, pour en faire un Dieu, la sainteté de Dieu, le jugement divin, les hautes œuvres de Dieu, l'au-delà, l'éternité, le martyre sans fin, l'enfer, l'incommensurabilité du châtiment et de la faute. Il s'agit là d'une espèce de délire du vouloir dans la cruauté mentale, qui est absolument sans égal : la *volonté* de l'homme de se trouver coupable ou méprisable jusqu'à l'inexpiable, sa *volonté* de se juger châtié sans que le jugement puisse jamais équivaloir à la faute, sa *volonté* d'infecter et d'empoisonner l'ultime soubassement des choses au moyen du problème du châtiment et de la faute pour se couper à lui-même l'issue de ce labyrinthe des « idées fixes », sa *volonté* d'ériger un idéal – celui du « bon Dieu » –, afin d'acquérir devant Sa face la certitude tangible de son indignité absolue. Oh, quelle bête insensée et affligeante que l'homme ! Que ne va-t-elle pas chercher, quelle contre-nature, quels paroxysmes d'absurdité, quelle *bestialité de l'idée* font irruption dès qu'elle est tant soit peu empêchée de se faire *bête de l'action* !… Tout cela est intéressant jusqu'à l'excès, mais également affligeant d'une manière noire, sinistre, énervante, au point que l'on doit s'interdire violemment de sonder trop longuement ces abîmes. Ici règne la *maladie*, n'en doutons pas, la plus effroyable maladie qui ait jusqu'ici fait rage en l'homme : – et celui qui pourrait encore entendre (mais aujourd'hui les oreilles n'en sont plus capables !) comment, dans cette nuit de torture et d'absurdité, a retenti le cri de l'*amour*, le cri du désir le plus extatique, du salut

par l'*amour*, celui-là se détourne, saisi d'une insurmontable épouvante… Il y a dans l'homme tant de choses affreuses !… Depuis trop longtemps la terre est un asile de fous !…

23

En voilà définitivement assez sur l'origine du « bon Dieu ». – Qu'*en soi* la conception des dieux ne doive pas conduire nécessairement à cette dégradation de l'imagination que nous ne pouvions nous dispenser de décrire un instant, qu'il y ait des manières plus *nobles* de se servir de l'affabulation des dieux que cette autocrucifixion et cette autodégradation de l'homme, dans lesquelles l'Europe des derniers millénaires est passée maître, voilà ce que, par bonheur, conduit encore à penser la vision des *dieux grecs*, ces reflets d'hommes plus nobles et plus maîtres de soi dans lesquels l'*animal* qui est en l'homme se sentait divinisé et *n'allait pas* se déchirer lui-même, se déchaîner contre lui-même ! Ces Grecs se sont très longtemps servis de leurs dieux justement pour se garder de la « mauvaise conscience », pour préserver la jouissance de leur liberté d'âme : donc dans un sens opposé à l'usage que le christianisme a fait de son Dieu. En cela ils sont allés *très loin*, ces superbes grands enfants au cœur de lion ; et c'est une autorité aussi considérable que celle du Zeus d'Homère qui leur donne ici et là à entendre qu'ils se rendent les choses trop faciles. « Étonnant ! dit-il une fois – il s'agit du cas d'Égisthe, un *très* mauvais cas –

« C'est étonnant de voir comment les mortels se plaignent des dieux !

« *C'est de nous seuls que viendrait le mal*, prétendent-ils ; mais c'est eux aussi

« Qui par leur déraison, se créent leur misère, malgré le destin. »

Cependant on l'entend et on le voit également, ce spectateur et juge olympien est loin de leur en tenir rigueur et de les juger en mauvaise part : « quels

insensés ! » Telle est son opinion sur les méfaits des mortels, – et « folie », « déraison », un peu de « dérangement de la cervelle », c'est tout ce que se sont *accordé* les Grecs de l'époque la plus forte et la plus courageuse pour rendre raison de bien des choses mauvaises et fatales ; – folie, et *non* péché ! Comprenez-vous cela ?… Or même ce dérangement de la cervelle constituait un problème – « oui, comment ce dérangement est-il même possible ? D'où peut-il provenir en vérité dans des têtes telles que les *nôtres*, à nous autres hommes de noble extraction, hommes du bonheur, de l'accomplissement, de la meilleure société, des valeurs nobles, de la vertu ? » –. Voilà la question que des siècles durant le Grec noble se posait devant toutes les abominations et les blasphèmes à ses yeux incompréhensibles dont un de ses pairs s'était souillé. « C'est un *dieu* forcément qui l'a égaré », se disait-il enfin, en hochant la tête… Cette échappatoire est *typique* des Grecs… En ce temps-là, c'est ainsi que les dieux servaient à justifier l'homme jusqu'à un certain point, y compris dans le pire, ils servaient de cause du mal – en ce temps-là, ce n'est pas le châtiment qu'ils prenaient sur eux, mais, ce qui est *plus noble*, la faute…

24

– Je conclus avec trois points d'interrogation, on le voit bien. « S'agit-il ici d'ériger réellement un idéal ou d'en détruire un ? » me demandera-t-on peut-être… Mais vous êtes-vous jamais assez demandé à quel prix il a fallu payer sur terre l'édification de *chaque* idéal ? Combien de réalité il a toujours fallu calomnier et méconnaître, combien de mensonge il a fallu sanctifier, combien de conscience il a fallu perturber, combien de « dieux » chaque fois sacrifier ? Pour pouvoir ériger un sanctuaire, *il faut démolir un sanctuaire* : telle est la loi – qu'on vienne me montrer un cas où elle est en défaut !… Nous autres hommes modernes sommes les héritiers de la vivisection de la conscience et de la cruauté

envers les animaux que nous nous sommes infligées à nous-mêmes durant des millénaires : telle est notre pratique la plus consommée, voire notre virtuosité, en tout cas notre *raffinement**, notre gâterie. L'homme a trop longtemps considéré ses penchants naturels d'un « regard mauvais », de sorte qu'ils ont fini par s'amalgamer en lui à la mauvaise conscience. On pourrait *en soi* concevoir – mais qui en a la force ? – une tentative dans l'autre sens, qui consisterait à amalgamer à la mauvaise conscience des penchants *non naturels*, toutes ces aspirations à l'au-delà, à ce qui contredit les sens, à ce qui contredit l'instinct, la nature, l'animalité, bref, tous les idéaux qui jusqu'ici sont tous des idéaux hostiles à la vie, des idéaux calomniateurs du monde. Vers qui se tourner aujourd'hui avec de *telles* espérances et avec de *telles* exigences ?… Ce sont précisément les hommes *bons* qu'on aurait alors contre soi ; sans compter, cela va de soi, les douillets, les accommodants, les vaniteux, les exaltés, les fatigués… Quelle offense plus grave et qui sépare plus radicalement d'autrui que de marquer quelque chose de la rigueur et de la hauteur avec lesquelles on se traite soi-même ? Et à l'inverse, quelle prévenance et quelle affection le monde ne nous témoigne-t-il pas dès lors que nous faisons comme tout le monde et que nous nous « laissons aller » comme tout le monde !… Il faudrait à cette fin une *autre* espèce d'esprits que ceux qu'on peut attendre à notre époque : des esprits fortifiés par les guerres et les victoires, pour qui la conquête, l'aventure, le risque et même la souffrance sont devenus des besoins ; il faudrait aussi l'habitude de l'air vif des sommets, des marches hivernales, de la glace et des cimes au propre et au figuré, il y faudrait une espèce de méchanceté sublime, une ultime superbe de la connaissance, ressortissant à la grande santé, bref, rien de moins précisément que cette *grande santé* !… Mais est-ce là aujourd'hui chose encore possible ?… Mais un jour, à une époque plus forte que ce présent pourri et désespéré de soi, il viendra bien, l'homme *rédempteur* du grand amour et du grand mépris, l'esprit créateur que sa force irrépressible ne cesse de déloger de tous les refuges et de tous les au-delà, dont la solitude est mal comprise par le peuple, parce qu'elle semble une fuite *devant* la réalité – : tandis qu'elle n'est que son immersion, son enfouissement, son enfoncement *dans* la réalité, de sorte qu'une fois sorti, lorsqu'il revient à la lumière, il apporte le *salut* à cette réalité, le salut de la malédiction que l'idéal antérieur lui avait jetée. Cet homme de l'avenir qui nous sauvera de l'idéal antérieur autant que *de ce qui devait sortir de lui*, du grand dégoût, de la volonté de néant, du nihilisme, lui, cette cloche de midi et de la grande décision, qui rend sa liberté au vouloir, qui restitue à la terre son but et à l'homme son espérance, cet antichrétien et antinihiliste, ce vainqueur de Dieu et du néant – *il viendra bien un jour*…

25

– Mais que dis-je là ? Assez ! Assez ! Ici il convient seul de me taire : sinon je mettrais la main sur ce qui appartient à quelqu’un de plus jeune, de « plus futur », de plus fort que moi, – sur ce qui n’appartient qu’à *Zarathoustra*, *Zarathoustra le sans Dieu*…

TROISIÈME TRAITÉ

Que signifient les idéaux ascétiques ?

Insouciants, railleurs, violents – tels nous veut la sagesse :
c'est une femme, elle ne saurait jamais aimer qu'un guerrier.
Ainsi parlait Zarathoustra.

1

Que signifient les idéaux ascétiques ? – Pour les artistes rien, ou encore bien trop ; pour les philosophes et les érudits, quelque chose qui tient du flair et de l'instinct des préalables les plus propices à la haute intellectualité ; pour la femme, dans le meilleur des cas, une aimable séduction *de plus*, un peu de *morbidezza* sur de belles chairs, l'air séraphique d'un bel animal bien dodu ; pour les détraqués physiologiques et les humeurs chagrines (la *majorité* des mortels), une tentative de se croire « trop bon » pour ce monde, une

sanctification de la crapule, leur grand moyen de combattre la longue souffrance et l'ennui ; pour les prêtres, la véritable foi de prêtre, le meilleur instrument de leur puissance, voire la permission venue de « très haut » d'accéder à la puissance ; chez les saints enfin, un prétexte à l'hibernation, leur *novissima gloriæ cupido*, leur repos dans le néant (« Dieu »), leur forme de démence. Mais *si* l'idéal ascétique a tant signifié pour l'homme, cela exprime la réalité fondamentale de la volonté humaine, son *horror vacui* ; *elle a besoin d'un but*, – et elle préfère encore vouloir le *rien* que ne *pas* vouloir. – Me comprend-on ?… M'a-t-on compris ?… « *Absolument pas, Monsieur !* » – Reprenons donc dès le début.

2

Que signifient les idéaux ascétiques ? – Ou bien, pour prendre un cas singulier, sur lequel on m'a assez souvent demandé mon avis, que signifie par exemple le fait qu'un artiste comme Richard Wagner rend hommage sur ses vieux jours à la chasteté ? Il est vrai qu'en un certain sens il l'a toujours fait ; mais ce n'est que tout à la fin qu'il y a mis un sens ascétique. Que signifie ce changement de « sens », ce retournement de sens radical ? – car c'en était un, Wagner a d'un seul coup viré à son contraire. Que signifie le fait pour un artiste de virer à son contraire ?… Ici nous vient aussitôt, pourvu que nous acceptions de nous attarder un peu sur cette question, le souvenir de l'époque la meilleure, la plus forte, la plus gaie, *la plus courageuse* sans doute, qu'il y ait eue dans la vie de Wagner : c'était le moment où la pensée des noces de Luther l'occupait intimement et profondément. Qui sait de quel hasard il a en fait dépendu qu'au lieu de cette musique des noces nous possédions aujourd'hui les *Maîtres Chanteurs* ? Et dans quelle mesure ces derniers résonnent encore de la première ? Mais il est hors de doute que dans ces *Noces de Luther* il se serait

encore agi d’un éloge de la chasteté. Au demeurant aussi d’un éloge de la sensualité : – et voilà justement qui m’aurait paru naturel et qui eût été « wagnérien ». Car il n’y a pas nécessairement contradiction entre chasteté et sensualité ; tout bon mariage, toute véritable relation amoureuse dépasse cette contradiction. Wagner, me semble-t-il, aurait été bien avisé de rendre à nouveau sensible à ses contemporains allemands cet *agréable* état de fait, au moyen d’une valeureuse et audacieuse comédie sur Luther, car il y a et il y eut toujours parmi les Allemands de nombreux calomniateurs de la sensualité ; et le mérite de Luther n’éclate jamais plus qu’en ce qu’il a justement eu le courage de sa *sensualité* (on appelait cela alors en toute délicatesse la « liberté évangélique »…). Mais même dans le cas où il y a véritablement contradiction entre chasteté et sensualité, cette contradiction n’a pas besoin, heureusement, d’être tragique. Cela pourrait valoir au moins pour tous les mortels mieux réussis et d’humeur plus joyeuse, qui sont bien loin de compter tout de go leur équilibre fragile entre « la bête et l’ange » au nombre des raisons rédhibitoires contre l’existence, – les plus subtils et les plus lumineux tel Goethe, tel Hâfiz, y ont même vu un attrait *supplémentaire* de la vie. De telles « oppositions » justement séduisent en faveur de l’existence… D’un autre côté, on ne comprend que trop bien, lorsque les porcs détraqués sont amenés à adorer la chasteté – et de tels porcs, il en existe ! –, ils ne verront et n’adoreront en elle que leur contraire, le contraire des porcs détraqués – oh ! avec quel zèle et avec quels grognements tragiques ! on peut l’imaginer – cette opposition pénible et superflue, que Richard Wagner à la fin de sa vie a incontestablement encore voulu mettre en musique et porter à la scène. Pourquoi *donc* ? pourrait-on bien entendu demander. Car que lui importaient, que nous importent les porcs ? –

3

On ne saurait pour autant éviter cette autre question : que lui importait en réalité cet échantillon masculin (hélas si peu masculin) d'« innocence du village », ce pauvre diable, cet ingénu de Parsifal, qu'il amène finalement au catholicisme par des moyens si captieux – eh quoi ? ce Parsifal était-il seulement pris au *sérieux* ? On pourrait être tenté de conjecturer le contraire, voire de le désirer, – à savoir que le *Parsifal* de Wagner soit pris dans la belle humeur, pour ainsi dire comme épilogue et drame satyrique au moyen duquel Wagner, auteur tragique, aurait voulu prendre congé de nous, de lui-même, et surtout *de la tragédie*, d'une manière convenable et digne de lui, c'est-à-dire dans une surenchère de suprême et pétulante parodie du tragique même, congé de tout l'effrayant sérieux terrestre et de toutes les lamentations terrestres d'autrefois, de *la forme la plus grossière*, finalement dépassée, que présente la contre-nature de l'idéal ascétique. Cela aurait été tout à fait digne d'un grand auteur tragique : celui-ci, comme tout artiste, ne parvient à l'acmé de sa grandeur que lorsqu'il sait voir son art et lui-même *de haut*, – quand il sait *rire* de lui-même. Le *Parsifal* de Wagner est-il le triomphe de sa suprême liberté d'artiste, arrachée de haute lutte, le triomphe de sa transcendance d'artiste ? On pourrait, je le répète, le souhaiter : car que serait Parsifal *pris au sérieux* ? A-t-on vraiment besoin de voir en lui (comme on me l'a reproché) « la créature d'une haine acharnée de la connaissance, de l'esprit et de la sensualité » ? Une malédiction contre les sens et l'esprit d'un même souffle de haine ? Une apostasie et un retour vers des idéaux chrétiens-morbides et obscurantistes ? Et finalement même une façon de se nier, de se biffer, pour un artiste qui jusqu'alors tendait toutes les forces de sa volonté vers le contraire, c'est-à-dire vers la *suprême spiritualisation et la suprême sensualisation* de son art ? Et non seulement de son art, mais encore de sa vie ? Qu'on se rappelle avec quel enthousiasme Wagner en son temps a marché sur les traces du philosophe Feuerbach : la parole de Feuerbach sur la « saine sensualité » – cela sonnait dans les années trente et quarante aux oreilles de Wagner et à celles de beaucoup d'Allemands (ils s'intitulaient les « *Jeunes* Allemands ») comme la formule du salut. A-t-il finalement *changé de doctrine* là-dessus ? Il semble au moins qu'il ait eu à la fin la volonté de *changer d'enseignement*… Et pas seulement du haut de la scène avec les trompettes de *Parsifal* : dans la masse des écrits fuligineux, aussi serviles qu'embarrassés, de ses dernières années, il y a d'innombrables passages où se font jour une volonté et un désir secrets, une volonté pusillanime, incertaine et inavouable de prêcher explicitement le revirement, la conversion, le reniement, le christianisme, le Moyen Âge et de déclarer à ses disciples : « tout cela n'est rien ! Cherchez le salut ailleurs ! » Il n'est pas jusqu'au « sang du Sauveur » qui ne soit une fois invoqué…

4

Qu'on m'autorise à donner mon opinion dans un cas comme celui-là, cas *typique* – qui comporte bien des aspects pénibles : on a parfaitement raison de dissocier un artiste de son œuvre dans la mesure où on ne le prend pas au sérieux autant que son œuvre. Il n'est en fin de compte que le préalable de son œuvre, le sein maternel, le terreau, et parfois l'engrais et le fumier sur lequel elle pousse et qui la fait croître, – et, du coup, dans la plupart des cas, quelque chose qu'on doit oublier quand on veut jouir de l'œuvre elle-même. L'intelligence de l'*origine* d'une œuvre importe aux physiologistes et vivisecteurs de l'esprit : au grand jamais aux esthètes, aux artistes ! L'auteur et le compositeur de *Parsifal* n'a pas plus échappé à une plongée profonde, radicale et même effrayante dans des contrastes moyenâgeux de l'âme, à une prise de distance hostile vis-à-vis de toute élévation, de toute rigueur et de toute discipline de l'esprit, à une sorte de *perversité* intellectuelle (si l'on veut bien me passer cette expression), qu'une femme enceinte n'échappe aux dégoûts et aux bizarreries de la grossesse : chose que, je le répète, il faut *oublier* pour se réjouir de l'enfant. On doit se garder de la confusion dans laquelle un artiste ne tombe que trop aisément, par *contiguity* psychologique, pour parler comme les Anglais : croire qu'il *est* lui-même ce qu'il peut représenter, méditer, exprimer. Le fait est que, *si* justement c'était le cas, il ne pourrait absolument pas représenter, méditer, exprimer cela ; un Homère n'aurait pas pu créer un Achille, un Goethe créer un Faust, si Homère avait été un Achille et Goethe un Faust. Un artiste parfait et rien qu'artiste est séparé de toute éternité du « réel », de la réalité effective ; d'un autre côté, on comprend à quel point il peut parfois devenir las jusqu'au désespoir de cette éternelle « irréalité » et de cette fausseté de son existence intérieure, – et on comprend bien qu'il fasse alors la tentative de passer dans ce qui lui est justement le plus interdit, dans la réalité effective, la tentative d'*être* réel. Avec quel succès ? On le devinera… Telle est *la velléité typique* de l'artiste : cette même velléité à laquelle aussi succomba Wagner devenu vieux, et qu'il a dû expier si cher et d'une façon si fatale (elle lui fit perdre les meilleurs de ses amis). Mais, finalement, cette velléité mise à part, qui ne souhaiterait, et pour l'amour de Wagner lui-même, qu'il ait pris congé de nous et de son art *autrement*, non point avec un *Parsifal*, mais d'une manière plus triomphante, plus assurée, plus wagnérienne, – d'une manière moins égarante, moins équivoque eu égard à sa volonté d'ensemble, moins schopenhauérienne, moins nihiliste ?…

5

Que signifient donc les idéaux ascétiques ? Dans le cas de l'artiste, nous commençons à le comprendre : *rien du tout* !… Ou bien tant de choses diverses que cela revient à rien du tout !… Éliminons d'abord les artistes : ils sont trop peu indépendants dans le monde et *face* au monde, pour que leurs évaluations et les vicissitudes qu'elles subissent méritent *en soi* l'intérêt ! Ils ont été en tout temps les valets de chambre d'une morale, d'une philosophie ou d'une religion ; sans compter qu'ils ont été hélas ! assez souvent les courtisans trop complaisants de leurs partisans et de leurs mécènes et des flagorneurs au nez très sûr des puissances établies ou montantes. Il leur faut toujours au moins un rempart, un point d'appui, une autorité déjà établie : les artistes n'ont pas de répondant propre, une telle indépendance contredit leurs plus profonds instincts. C'est ainsi par exemple que Richard Wagner, quand « le temps fut venu », prit le philosophe Schopenhauer comme avant-garde, comme rempart : – qui oserait seulement tenir pour pensable qu'il aurait eu le *courage* de son idéal ascétique sans le point d'appui que lui offrait la philosophie de Schopenhauer, sans son autorité, devenue *prépondérante* dans l'Europe des années soixante-dix ? (sans même faire intervenir la question de savoir si, dans cette Allemagne *nouvelle*, un artiste aurait pu seulement être possible sans avoir sucé le lait de la dévotion, de la dévotion à l'Empire). – Dès lors nous sommes parvenus à cette question plus sérieuse : que signifie le fait qu'un véritable *philosophe* fasse allégeance à l'idéal ascétique, un esprit répondant vraiment de lui-même tel que Schopenhauer, un homme et un chevalier au regard d'airain, qui a le courage d'être lui-même, qui sait ce qu'est l'indépendance, et ne s'en remet ni aux chefs de file ni aux signes du ciel ? – Évoquons dès à présent la position de Schopenhauer envers l'*art*, étonnante et même fascinante pour plus d'un : car c'est manifestement celle-ci qui a *d'abord* fait que Richard Wagner est passé à Schopenhauer (convaincu, comme on sait, par un poète, Herwegh), et cela à tel point que s'est creusée une contradiction théorique absolue entre sa foi esthétique du début et celle de la fin, – la première exprimée par exemple dans *Opéra et drame*, la dernière dans les écrits qu'il a publiés après 1870. Et en particulier, chose étrange entre toutes, Wagner a brutalement modifié dès ce moment son jugement sur la valeur et sur le statut de la *musique* : que lui importait d'avoir fait d'elle jusqu'alors un moyen, un médium, une « femme » qui, pour prospérer, a absolument besoin d'une finalité, d'un homme – à savoir du drame ! Il comprit d'un seul coup qu'avec l'innovation théorique de Schopenhauer on pouvait faire *davantage, in*

majorem musicæ gloriam, – c'est-à-dire avec la *souveraineté* de la musique, telle que l'entendait Schopenhauer : la musique distinguée de tous les autres arts, art indépendant en soi, n'offrant *pas du tout*, comme eux, des copies de la phénoménalité, mais plutôt, parlant la langue même *de la* volonté, voix immédiatement venue de l'« abîme », dont elle est la révélation la plus propre, la plus originaire, la moins dérivée. Avec cette extraordinaire revalorisation de la musique, telle qu'elle semblait procéder de la philosophie schopenhauérienne, c'est d'un seul coup *le musicien* qui prenait lui-même une valeur inouïe : il devenait désormais un oracle, un prêtre, et plus qu'un prêtre, un porte-parole de l'« en-soi » des choses, un téléphone de l'au-delà, – il ne parlait plus seulement en musique dès lors, ce ventriloque de Dieu, – il parlait en métaphysique : quoi d'étonnant s'il a fini un jour par parler en *idéaux ascétiques* ?…

6

Schopenhauer a exploité la conception kantienne du problème esthétique, bien qu'il ne l'ait assurément pas considéré dans l'optique kantienne. Kant pensait faire honneur à l'art en privilégiant et en mettant en avant parmi les prédicats du beau ceux qui sont à l'honneur de la connaissance : l'impersonnalité et l'universalité. Ne traitons pas ici la question de savoir si ce n'était pas au fond une erreur ; la seule chose que je veux souligner est que Kant, à l'instar de tous les philosophes, au lieu d'envisager le problème artistique à partir des expériences de l'artiste (du créateur), n'a réfléchi sur l'art et le beau qu'à partir du « spectateur » et qu'il a ainsi subrepticement amalgamé le « spectateur » lui-même à la notion de « beau ». Plût au ciel que ce « spectateur » eût été suffisamment reconnu des philosophes du beau ! – comme une grande réalité et une expérience *personnelles*, comme une abondance de réalités vécues de désirs, de surprises, de ravissements dans le domaine du beau, tous intenses et propres à

chacun ! Mais c'est le contraire, je le crains, qui fut toujours le cas : et c'est ainsi que dès le début nous recevons d'eux des définitions dans lesquelles, comme pour cette fameuse définition du beau par Kant, le manque d'expérience personnelle subtile prend la forme d'un énorme ver d'erreur foncière logé dans le fruit. « Est beau, a dit Kant, ce qui plaît *sans intérêt*. » Sans intérêt ! Que l'on compare à cette définition cette autre qu'a donnée un véritable « spectateur » et artiste – Stendhal, qui appelle quelque part le beau *une promesse de bonheur**. Ce mot en tout cas *rejette* et efface exactement la seule chose que Kant souligne dans l'état esthétique : *le désintéressement**. Lequel des deux a raison, de Kant ou de Stendhal ? – S'il est vrai que nos esthéticiens ne se lassent pas de jeter dans la balance en faveur de Kant le fait qu'envoûté par la beauté l'on peut regarder « sans intérêt » *même* des statues féminines dévêtues, il est bien permis d'en rire un peu à leurs dépens : – les expériences des *artistes*, sur ce point délicat, sont « plus intéressantes » et Pygmalion n'était en tout cas *pas* forcément un « homme dépourvu de sens esthétique ». N'en pensons que davantage de bien de l'innocence de nos esthéticiens qui se reflète dans de tels arguments, mettons par exemple à l'honneur de Kant ce qu'il peut enseigner sur les propriétés du toucher avec une naïveté de pasteur de campagne ! – Et nous voilà revenus à Schopenhauer, qui était tout autrement proche des arts que Kant et qui cependant n'est pas parvenu à échapper au charme de la définition kantienne : comment cela s'est-il fait ? Les circonstances en sont assez étonnantes : il interprétait la formule « sans intérêt » d'une façon toute personnelle à partir d'une expérience qui a dû être chez lui monnaie courante. Il y a peu de chose que Schopenhauer aborde avec autant d'assurance que l'effet de la contemplation esthétique : il lui attribue la faculté d'agir justement contre « l'intérêt » *sexuel*, pouvoir semblable à ceux de la lupuline et du camphre, il ne s'est jamais lassé de glorifier *cette* libération-*là* de la « volonté » comme le grand avantage et la grande utilité de l'état esthétique. On pourrait même être tenté de demander si sa conception fondamentale de la « volonté et de la représentation », la pensée que seule la « représentation » peut sauver de la « volonté » n'est pas née d'une généralisation de cette expérience sexuelle. (Pour toutes les questions sur la philosophie de Schopenhauer, soit dit en passant, il ne faut jamais oublier qu'elle est la conception d'un jeune homme de vingt-six ans ; de sorte qu'elle participe non seulement de l'expérience spécifique de Schopenhauer, mais encore de celle de cette époque de la vie.) Écoutons par exemple un des passages les plus explicites parmi tant d'autres qu'il a écrit en l'honneur de l'état esthétique (*Le Monde comme volonté et comme représentation*, I, p. 231), écoutons bien le ton, la souffrance, le bonheur, la gratitude qui s'exprimaient dans ces paroles : « C'est l'ataraxie qu'Épicure tenait pour le souverain bien et la condition des

Dieux ; nous sommes alors, pour cet instant, délivrés de l'odieuse compulsion de la volonté, nous fêtons le sabbat du travail pénitentiaire du vouloir, la roue d'Ixion s'arrête… » Quelle véhémence du langage ! Quelles images du tourment et de la grande lassitude ! Quelle opposition temporelle presque pathologique entre « cet instant » et le reste, « la roue d'Ixion », « le travail pénitentiaire du vouloir », et « l'odieuse compulsion de la volonté » ! – Mais, à supposer que Schopenhauer ait cent fois raison pour lui-même, qu'aurait-on gagné pour l'intelligence de l'essence du beau ? Schopenhauer a décrit un effet particulier du beau, l'effet de calmant du vouloir, – est-ce pour autant un effet régulier ? Stendhal, je le répète, nature non moins sensuelle, mais plus heureuse que Schopenhauer, souligne un autre effet du beau : « le beau *promet* le bonheur », pour lui c'est justement *l'excitation du vouloir* (« de l'intérêt ») par le beau qui lui paraît l'état de fait. Et ne pourrait-on finalement objecter à Schopenhauer lui-même que c'est tout à fait à tort qu'il se croit kantien, qu'il a compris la définition kantienne du beau d'une façon qui n'est rigoureusement pas kantienne, – qu'à lui aussi le beau plaît par un « intérêt », et même par l'intérêt le plus puissant, le plus personnel : celui de l'homme torturé qui échappe à sa torture ?… Et pour en revenir à notre question première : « que *signifie* le fait qu'un philosophe rend hommage à l'idéal ascétique ? », nous avons ici au moins une première indication : il veut *échapper à une torture*. –

7

Gardons-nous de prendre d'emblée un air sinistre au mot de « torture » : quoi qu'il en soit, justement dans ce cas il y a beaucoup à redire, beaucoup à en rabattre, – il y a même de quoi rire. Songeons en particulier que Schopenhauer, qui, en fait, a traité la sexualité en ennemie personnelle (y compris son instrument, la femme, cet « *instrumentum diaboli* »), avait *besoin* d'ennemis

pour garder sa bonne humeur ; qu'il adorait les paroles mauvaises, fielleuses et vénéneuses ; qu'il rageait pour le plaisir de rager, par passion ; qu'il serait tombé malade, tombé *pessimiste* (car il ne l'était pas, si fort qu'il le souhaitât) sans ses ennemis, sans Hegel, sans la femme, sans la sensualité et sans toute la volonté d'exister, de persévérer dans l'existence. Sans cela Schopenhauer n'aurait *pas* persévéré, on peut le parier, il aurait décampé : mais ses ennemis le retenaient, ses ennemis le séduisaient sans cesse en faveur de l'existence sa rage était, tout comme chez les cyniques de l'Antiquité, son baume, sa récréation, son dédommagement, son remède contre le dégoût, son *bonheur*. Voilà pour l'aspect le plus personnel du cas Schopenhauer ; il y a par ailleurs chez lui encore quelque chose de typique, – et c'est là enfin que nous revenons à notre problème. Il est incontestable que tant qu'il y a des philosophes sur terre et partout où il y a eu des philosophes (de l'Inde jusqu'à l'Angleterre, pour prendre les pôles opposés du don pour la philosophie), il y a une irritation et une rancune propres aux philosophes contre la sensualité – Schopenhauer n'en est que l'explosion la plus loquace et, si l'on sait bien l'entendre, la plus irrésistible et la plus exaltante ; il y a de même un préjugé favorable et une tendresse propres aux philosophes envers l'idéal ascétique dans son ensemble, sur ce point et à l'encontre il ne faut pas se leurrer. Ces deux traits caractérisent, je le répète, ce type ; lorsqu'ils font défaut à un philosophe, c'est toujours – on peut en être certain – qu'il n'est qu'un « prétendu » philosophe. Qu'est-ce que cela *signifie* ? Car il faut d'abord interpréter cet état de fait : le voilà, imbécile *en soi* pour l'éternité, comme toute « chose en soi ». Tout animal, y compris la *bête philosophe**, aspire instinctivement à un optimum de conditions favorables, dans lesquelles il peut déployer toute sa force et atteindre le maximum de son sentiment de puissance ; tout animal, instinctivement et avec une finesse de flair qui « dépasse toute intelligence », repousse également avec horreur les gêneurs et les obstacles de toute espèce qui se mettent ou pourraient se mettre en travers de son chemin vers l'optimum (je ne parle *pas* de son chemin vers le « bonheur », mais de son chemin vers la puissance, vers l'action, vers l'action la plus puissante, qui, dans la plupart des cas, est en fait son chemin vers le malheur). C'est ainsi que le philosophe repousse avec horreur le *mariage* et tout ce qui pourrait l'y inciter, – le mariage comme obstacle funeste sur son chemin vers l'optimum. Quel grand philosophe jusqu'ici a été marié ? Héraclite, Platon, Descartes, Spinoza, Leibniz, Kant, Schopenhauer – eux ne l'étaient pas ; bien plus, on ne saurait même pas se les *figurer* mariés. Un philosophe marié relève *de la comédie*, telle est ma thèse : et l'exception qu'est Socrate, le méchant Socrate s'est marié, semble-t-il, par ironie, rien que pour démontrer *cette* thèse-là. Tout philosophe parlerait comme le fit un jour Bouddha quand on lui annonça

la naissance d'un fils : « Râhula m'est né, une chaîne m'est forgée » (Râhula signifie ici « petit démon ») ; tout « esprit libre » devrait connaître une heure pensive, comme en a connu un jour le même Bouddha, si l'on admet qu'il a eu précédemment une heure sans pensée – « étroite, pensa-t-il, est la vie domestique, lieu d'impureté ; la liberté est dans l'abandon de la maison » : « et sur cette pensée, il quitta la maison ». L'idéal ascétique indique tant de passerelles vers l'*indépendance* qu'un philosophe ne saurait entendre sans jubilation et ovation intérieures l'histoire de tous ces hommes résolus qui, un beau jour, ont dit non à toute servitude pour s'en aller dans quelque *désert* : même si ce n'étaient que de grands ânes et tout le contraire de grands esprits. Cela dit, que signifie l'idéal ascétique chez un philosophe ? Voici ma réponse – on l'aura deviné depuis longtemps : ce que voyant, le philosophe sourit aux conditions optimales d'une spiritualité plus haute et plus audacieuse, – en cela il ne nie *pas* « l'existence », il affirme au contraire par là *son* existence et *rien* que son existence, et cela éventuellement au point que l'effleure le désir sacrilège : *pereat mundus, fiat philosophia, fiat philosophus*, fiam !…

8

On le voit, ces philosophes ne sont pas des témoins et des juges intègres de la *valeur* de l'idéal ascétique ! Ils pensent à *eux* – que leur importe « le saint » ! Cela les fait penser à ce qui *pour eux* est précisément le plus indispensable : être débarrassé de la contrainte, des tracas, du bruit, des affaires, des devoirs et des soucis ; tête claire ; danse, élan et envol des pensées ; air sain, limpide, clair, pur, sec, comme l'air des cimes, qui donne davantage d'esprit et d'envol à toute existence animale ; silence dans tous les souterrains ; tous les chiens bien attachés à la chaîne ; aucun aboi d'inimitié et de rancune malpropre ; point de vers rongeurs nés de l'orgueil blessé ; les entrailles modestes et soumises,

réglées comme des moulins, mais lointaines ; le cœur étranger, par-delà les choses futures, posthumes, – dans l'idéal ascétique, ils pensent, somme toute, à l'ascétisme joyeux d'un animal divinisé volant de ses propres ailes, et qui plane sur la vie plus qu'il ne s'y pose. On sait que les trois grands mots d'ordre de l'idéal ascétique sont : pauvreté, humilité, chasteté ; et maintenant, regardons de près la vie de tous les grands esprits féconds et inventifs, – nous les retrouverons toujours toutes les trois jusqu'à un certain point. *Nullement*, cela va de soi, comme s'il s'agissait en quelque sorte de leurs « vertus », – qu'est-ce que cette sorte d'homme a à faire des vertus ! –, mais comme les conditions les plus propres et les plus naturelles de l'existence la *meilleure*, de la fécondité *la plus belle* pour eux. Il est bien possible en cela que leur spiritualité prédominante ait dû d'abord brider une fierté sans bornes et ombrageuse ou une sensualité espiègle, ou qu'elle avait bien assez de peine à contenir sa volonté de « désert », contre quelque penchant au luxe et au raffinement, et aussi contre une libéralité prodigue du cœur et de la main. Mais elle le fit précisément comme l'instinct *dominant* qui imposa ses exigences à tous les autres instincts – elle continue de le faire ; et si cela n'était pas, elle ne serait pas dominante. La « vertu » n'a donc rien à faire là-dedans. Le *désert* dont je viens de parler où se retirent et s'isolent les esprits de nature forte et indépendante – oh ! comme il diffère de ce qu'imaginent les gens cultivés ! – ce désert, ces civilisés le sont parfois eux-mêmes. Et les histrions de l'esprit, c'est certain, n'y pourraient pas tenir, – c'est loin d'être assez romantique et syrien, ça ne fait pas assez décor de théâtre ! Ce n'est pas d'ailleurs que les chameaux y fassent défaut : mais la ressemblance s'arrête là. Une obscurité délibérée peut-être ; une manière de s'éviter soi-même ; une crainte du bruit, des honneurs, des journaux, des influences ; un petit emploi, un quotidien, un quelque chose qui protège plus qu'il n'expose ; parfois la fréquentation d'inoffensifs animaux et volatiles dont le spectacle est reposant ; pour société la montagne, mais point morte, qui ait *des yeux* (c'est-à-dire des lacs) ; parfois même une chambre dans une auberge bondée, ouverte au tout-venant, où l'on est sûr d'être pris pour un autre et où l'on peut parler impunément avec n'importe qui, – voilà le « désert » : oh ! est-il assez solitaire, croyez-m'en ! Quand Héraclite se retirait dans les portiques et les péristyles de l'immense temple d'Artémis, ce « désert » était plus digne, j'en conviens : pourquoi n'avons nous *pas* de tels temples ? (– peut-être ne nous manquent-ils *pas* : cela me rappelle mon plus beau cabinet de travail, place Saint-Marc, surtout au printemps et le matin entre dix et douze). Mais ce qu'évitait Héraclite c'est encore ce que *nous* fuyons aujourd'hui : le bruit et le bavardage démocratique des Éphésiens, leur politique, leurs nouvelles de l'« Empire » (la Perse, on me comprend), leur camelote d'« aujourd'hui », – car, nous autres

philosophes, s'il y a *une* chose qui doit nous laisser tranquilles, c'est surtout « Aujourd'hui ». Nous vénérons le silence, la froideur, la distinction, la distance, le passé, en général tout ce dont l'aspect n'oblige pas l'âme à se défendre et à se fermer, – quelque chose avec quoi on peut parler sans parler *fort*. Qu'on écoute bien le timbre qu'a un esprit quand il parle : chaque esprit a son timbre, aime son timbre. Voici par exemple quelqu'un qui doit être un agitateur, entendons par là une tête creuse, qui sonne creux : quoi qu'on puisse y faire entrer, tout ressort, sourd et épais, chargé de l'écho du grand vide. Cet autre, quand il parle, n'a guère qu'un ton rauque : est-ce donc qu'il se *croit* lui-même rauque ? C'est possible – qu'on interroge les physiologistes –, mais qui pense dans les *mots* le fait comme quelqu'un qui parle et non comme quelqu'un qui pense (il révèle qu'au fond il ne pense pas des choses ni en termes de choses, mais seulement eu égard à des choses et qu'en fait il ne pense que *lui-même* et ses auditeurs). Cet autre encore parle d'une façon pressante, il nous serre de trop près, nous sentons son haleine – involontairement nous fermons la bouche, bien qu'il s'adresse à nous par le truchement d'un livre : le timbre de son style nous explique pourquoi, – c'est qu'il n'a pas le temps, c'est qu'il n'a guère foi en lui-même, c'est qu'il s'exprime aujourd'hui ou jamais. Or un esprit sûr de lui parle bas ; il cherche le secret, il se fait attendre. On reconnaît un philosophe à ce qu'il évite trois choses voyantes et tapageuses, la gloire, les princes et les femmes : ce qui ne veut pas dire qu'ils ne puissent venir à lui. Il craint la lumière trop vive : ce pourquoi il craint son temps et le « jour » qu'il donne. En cela il ressemble à l'ombre : plus il voit le soleil descendre, plus il grandit. Quant à son « humilité », de la même manière qu'il se fait à l'obscurité, il se fait aussi à une certaine condition d'obscure indépendance : mieux encore, il redoute l'irruption des éclairs, il recule devant l'exposition dangereuse de l'arbre trop isolé et sans défense, contre lequel la tempête déchaîne son humeur et l'humeur déchaîne sa tempête. Son instinct « maternel », l'amour secret qu'il porte à ce qui mûrit en lui, lui suggère des situations où on le dispense de songer à *lui-même* ; de même que l'instinct de la *mère* dans la femme a pérennisé la situation dépendante de la femme. Ils demandent finalement assez peu, ces philosophes, leur devise est : « qui possède est possédé » –, et *non*, comme je ne me lasse pas de le répéter, par l'effet d'une vertu, d'une volonté méritoire de frugalité et de simplicité, mais parce que c'est *cela* que leur maître suprême exige d'eux avec une impitoyable sagacité : qui, comme tel, n'a d'yeux que pour une seule chose, pour laquelle seule il accumule et réserve tout, temps, force, amour, intérêt. Cette espèce d'homme n'aime pas être dérangée par des inimitiés, ni non plus par des amitiés : elle oublie ou méprise facilement. Jouer au martyr lui semble de mauvais goût ; « *souffrir* pour la vérité » – elle laisse cela aux ambitieux, aux

histrions de l'esprit et à qui a assez de temps de reste (– car eux, les philosophes ont quelque chose à *faire* pour la vérité). Ils font un usage parcimonieux des grands mots ; on prétend que même le mot « vérité » leur répugne : il fait prétentieux… Pour ce qui est de la « chasteté » des philosophes, cette sorte d'esprits trouvent leur fécondité visiblement ailleurs que dans la progéniture ; ailleurs sans doute la perpétuation de leur nom, leur petite immortalité (dans l'Inde ancienne on s'exprimait entre philosophes moins modestement encore : « pourquoi une descendance à celui dont l'âme est le monde ? »). Il n'y a pas trace de chasteté fondée sur un scrupule ascétique ou une haine ascétique des sens, pas plus que ce n'est de la chasteté lorsqu'un athlète ou un jockey s'abstient des femmes : c'est ce que veut son instinct dominant, du moins aux moments où la grossesse touche à son comble. Tout artiste connaît bien les effets néfastes de l'activité sexuelle dans les états de grande tension et de préparation ; pour les plus puissants et les plus instinctifs d'entre eux, il y faut encore l'expérience, l'amère expérience – mais c'est justement leur instinct « maternel » qui dispose brutalement de toutes les autres réserves et suppléments de force, de *vigueur* de la vie animale pour l'avantage de l'œuvre en gestation : la force supérieure *consume* l'inférieure. – Qu'on se représente d'ailleurs le cas de Schopenhauer évoqué plus haut en suivant cette interprétation : la vue du beau agissait manifestement chez lui comme un attrait qui déclenche la *force prédominante* de sa nature (la force de la réflexion et de l'intuition profonde) ; jusqu'au moment où celle-ci explosait et d'un seul coup se rendait maîtresse de la conscience. Voilà qui ne doit absolument pas exclure la possibilité que cette douceur et cette plénitude particulières, propres à l'état esthétique, pourraient tirer leur origine de l'ingrédient de la « sensualité » (comme procède de la même source l'« idéalisme » propre aux jeunes filles nubiles) – si bien qu'ainsi la sensualité ne cesse pas, comme le croyait Schopenhauer, à l'apparition de l'état esthétique, mais ne fait que se transfigurer sans plus apparaître à la conscience comme un attrait sexuel. (Je reviendrai une autre fois sur ce point, en rapport avec les problèmes encore plus délicats de la *physiologie de l'esthétique* jusqu'ici si peu traités et explorés.)

9

Un certain ascétisme, nous l'avons vu, une abstinence rigoureuse et sereine du vouloir le meilleur fait partie des conditions favorables à la spiritualité la plus haute, en même temps que de ses suites les plus naturelles : d'emblée on n'aura pas à s'étonner si l'idéal ascétique n'a jamais été traité justement par les philosophes sans quelque prévention. Un bilan historique sérieux révèle même que le lien entre l'idéal ascétique et la philosophie est encore bien plus étroit et plus rigoureux. On pourrait dire que c'est seulement à la *lisière* de cet idéal que la philosophie comme telle a appris à faire ses premiers petits pas sur terre –, hélas, bien maladroitement encore, hélas, avec des mines si contrites, hélas, si prête à se renverser et à tomber à plat ventre, cette petite lourdaude timide, ce tendron aux jambes arquées ! Il en a d'abord été de la philosophie comme de toutes les bonnes choses, – elles ont longtemps manqué de confiance en soi, n'ont cessé de regarder alentour si personne ne leur viendrait en aide, davantage encore, elles ont craint tous ceux qui les observaient. Qu'on fasse le compte l'une après l'autre des pulsions et des vertus singulières du philosophe – sa pulsion au doute, à la négation, sa pulsion expectative (« éphectique »), analytique, sa pulsion exploratrice, curieuse, aventurière, sa pulsion à comparer, à rapprocher, sa volonté de neutralité et d'objectivité, sa volonté d'être toujours « *sine ira et studio* » : a-t-on bien compris qu'elles allaient toutes toujours à l'encontre des exigences premières de la morale et de la conscience ? (Pour ne rien dire de la *raison* que Luther aimait encore à appeler « dame Ruse, cette rusée putain »). Qu'un philosophe, au cas où il *aurait eu* conscience de son état, aurait dû se sentir véritablement comme le vivant « *nitimur in vetitum* » – et *se gardait* en conséquence de « se sentir », de prendre conscience de son état ?… Il n'en va pas autrement, comme on l'a vu, de toutes les bonnes choses dont nous sommes fiers aujourd'hui ; même à l'aune des Grecs anciens, tout notre être moderne, pour autant qu'il n'est point faiblesse, mais puissance et conscience de cette puissance, s'entend comme autant d'*hubris* et d'impiété : car ce sont justement les choses opposées de celles que nous honorons aujourd'hui qui ont pendant si longtemps eu la conscience de leur côté et Dieu pour protecteur. Est *hubris* toute notre attitude envers la nature, notre viol de la nature à l'aide des machines et de l'invention insouciante de techniciens et d'ingénieurs, est *hubris* toute notre attitude envers Dieu, c'est-à-dire envers une prétendue araignée des fins et de la moralité cachées derrière l'immense toile de la causalité –, nous pourrions dire, tel Charles le Téméraire en guerre contre Louis XI : « *je combats*

l'universelle araignée » – ; *hubris* est notre attitude envers *nous-mêmes*, – car nous faisons des expériences sur nous-mêmes comme nous n'oserions jamais en faire sur des animaux, et nous ouvrons l'âme à vif, avec plaisir et curiosité : que nous importe encore le « salut » de l'âme ! Par après, nous nous « soignons » nous-mêmes : la maladie est instructive, nous n'en doutons pas, plus instructive encore que la santé, – les *fauteurs de maladie* nous semblent aujourd'hui plus nécessaires encore que n'importe quel guérisseur et « sauveur ». Nous nous violons nous-mêmes à présent, point de doute, nous autres casse-noisettes de l'âme, étranges questionneurs, comme si la vie n'était rien d'autre qu'une noix à casser ; par là même, il nous faut nécessairement et chaque jour devenir toujours plus étranges, *plus dignes* d'interroger et peut-être par là plus dignes – de vivre ?… Toutes les bonnes choses ont été jadis choses mauvaises ; chaque péché originel est devenu une vertu originelle. Le mariage, par exemple, a longtemps paru une atteinte au développement de la communauté ; on a jadis expié le fait d'être assez immodeste pour s'arroger une femme (c'est de cela que relève par exemple le *jus primae noctis*, aujourd'hui encore au Cambodge privilège des prêtres, gardiens des « bonnes vieilles mœurs »). Les sentiments de douceur, de bienveillance, d'indulgence, de pitié – finalement si prisés qu'ils sont presque « les valeurs par excellence ») – ont longtemps été en butte au mépris de soi : on avait honte de la douceur, comme aujourd'hui on rougit de la dureté (cf. *Par-delà bien et mal*, p. 232 [§ 260]). La soumission au *droit* : – oh ! avec quels scrupules de conscience les races nobles partout sur terre ont renoncé pour leur part à la vendetta et donné pouvoir sur elles au droit ! Le « droit » a longtemps été un *vetitum*, un sacrilège, une nouveauté, il survenait avec violence, *comme* violence, à laquelle on ne se pliait qu'avec honte. Il n'y a jamais eu jusqu'ici de progrès, même infime, sur terre sans martyre de l'esprit et du corps : toute l'idée selon laquelle « non seulement la marche en avant, que dis-je ! la marche, le mouvement, le changement ont eu besoin d'innombrables martyrs », nous semble tout à fait étrangère, aujourd'hui plus que jamais, je l'ai révélé dans *Aurore* (p. 17 sq.). « Rien n'est plus chèrement acquis, lit-on à la page 19, que le grain de raison humaine et de sentiment de liberté qui fait dorénavant notre fierté. Mais cette fierté est ce qui désormais nous rend quasiment impossible d'être du même sentiment que ces immenses périodes de « moralité de mœurs », qui précèdent « l'histoire du monde », laquelle, à titre d'histoire principale réelle et décisive, a établi le caractère de l'humanité : quand avaient partout valeur de vertu la souffrance, la cruauté, la dissimulation, la vengeance et le déni de raison, alors que passaient pour danger le bien-être, l'appétit de savoir, la paix, la pitié, et qu'être pris en pitié, travailler étaient insultants, la folie tenue pour divine, le *changement* pour immoral et en soi gros

de corruption ! » –

10

Dans le même livre (p. 39), on explique dans quel genre d'évaluations et sous la *pression* de quelles évaluations devait vivre la plus ancienne espèce d'hommes contemplatifs, – méprisée dans l'exacte mesure où elle n'était pas crainte ! La contemplation est d'abord apparue sur terre déguisée, sous un aspect ambigu, avec un cœur mauvais et souvent une tête effrayée : aucun doute là-dessus. Ce qu'il y a d'inactif, de larvé, de non belliqueux dans les instincts des hommes contemplatifs fit longtemps planer sur eux une profonde méfiance : contre cela pas d'autre moyen que d'inspirer résolument la *crainte*. Et c'est à cela par exemple que les anciens brahmanes s'entendaient ! Les plus anciens philosophes savaient donner à leur existence un sens, une tenue, un arrière-plan, au vu desquels on apprenait à les *craindre* : ou plus précisément, par un besoin encore plus originaire, à savoir celui de se craindre et de se respecter eux-mêmes. C'est qu'ils trouvaient en eux tous les jugements de valeur tournés *contre* eux-mêmes, il leur fallait terrasser toute espèce de soupçon et de résistance à l'égard du philosophe en soi. Et en hommes de ces époques effrayantes, ils y employaient des moyens effrayants : la cruauté envers soi, la macération inventive – tel était le grand moyen de ces solitaires et de ces novateurs de la pensée assoiffés de puissance qui avaient besoin de violenter déjà en eux-mêmes les dieux et la tradition avant de pouvoir *croire* eux-mêmes à leur nouveauté. Je rappelle la fameuse histoire du roi Viçvamitra qui parvint, après des millénaires de macérations, à un tel sentiment de puissance et de confiance, qu'il entreprit d'édifier un *nouveau ciel* : symbole inquiétant de l'histoire de la philosophie la plus ancienne et la plus récente sur terre, – tous ceux qui ont un jour édifié un « nouveau ciel » n'en ont trouvé le ressort que

dans leur *propre enfer*… Condensons tout cet état de fait en formules brèves : l'esprit philosophique a toujours dû commencer en se déguisant et en se travestissant sous les traits des types, *antérieurement fixés*, de l'homme contemplatif, ceux du prêtre, du magicien, du devin, de l'homme religieux en général pour *être* simplement *possible* de quelque manière : *l'idéal ascétique* a longtemps servi au philosophe de mode de présentation, de présupposé pour exister, – il lui fallait le *représenter* pour pouvoir être philosophe, il devait y *croire* pour pouvoir le représenter. La posture singulièrement réservée du philosophe, refusant le monde, hostile à la vie, se défiant des sens, désensualisée, qui s'est maintenue jusqu'à l'époque la plus récente, presque au point de passer pour *l'attitude par excellence du philosophe*, – est avant tout une conséquence de l'état de nécessité inhérente aux conditions dans lesquelles la philosophie est née et s'est perpétuée : dans la mesure précisément où, pendant très longtemps, la philosophie n'aurait pas été *du tout possible* sur terre, sans cocon ni habillage ascétiques, sans l'illusion ascétique. Pour le rendre plus clairement et plus concrètement : le *prêtre ascétique* a pris, jusqu'à l'époque la plus récente, la forme de la chenille, répugnante et sinistre, sous laquelle seule la philosophie avait le droit de vivre, sous laquelle elle rampait… Les choses ont-elles véritablement *changé* ? Cet animal aux ailes colorées, dangereux, cet « esprit » que ladite chenille cachait en elle, a-t-il donc enfin été défroqué et rendu à la lumière, par l'effet d'un monde plus ensoleillé, plus chaud, plus lumineux ? Existe-t-il aujourd'hui assez de fierté, d'audace, de courage, d'assurance, de volonté de l'esprit, de volonté responsable, de *liberté du vouloir*, pour que véritablement désormais « le philosophe » soit… *possible* sur terre ?…

11

Maintenant que nous avons vu se profiler le *prêtre ascétique*, revenons à notre

problème : que signifie l'idéal ascétique ? Et prenons sérieusement ce problème à bras-le-corps –, c'est maintenant que les choses deviennent « sérieuses ». Nous sommes dorénavant face au véritable *représentant du sérieux*. « Que signifie donc le sérieux ? » – Dès maintenant cette question plus radicale nous vient peut-être aux lèvres : question pour physiologistes, cela va de soi, mais que nous allons pour l'instant éluder. Le prêtre ascétique trouve dans cet idéal non seulement sa foi, mais encore sa volonté, sa puissance et son intérêt. Son *droit* à l'existence vit et meurt avec cet idéal : quoi d'étonnant si nous tombons en l'occurrence sur un adversaire terrible, à supposer que nous soyons les adversaires de cet idéal ? Et un adversaire qui défend sa vie contre les négateurs de cet idéal ?… D'autre part il n'est pas d'emblée vraisemblable qu'une telle position intéressée sur notre problème puisse lui être d'un quelconque usage ; le prêtre ascétique jouera même déjà difficilement le rôle du défenseur le plus approprié de son idéal, tout comme une femme échoue généralement lorsqu'elle veut défendre la « femme en soi » – et moins encore l'observateur et le juge absolument objectifs de la controverse soulevée ici. Il nous faut donc plutôt lui venir en aide – la chose est claire à présent –, pour bien se défendre contre nous, loin d'avoir à craindre qu'il nous réfute trop aisément… L'idée qui est ici mise enjeu est l'*évaluation* de notre vie par les prêtres ascétiques : cette vie (avec ce qui en relève, la « nature », le « monde », toute la sphère de ce qui devient et de ce qui passe) est mise par eux en relation avec une existence d'un tout autre ordre, relation d'opposition et d'exclusion, *à moins que* cette vie ne se retourne contre elle-même, ne *se nie elle-même* : dans ce cas, celui d'une vie ascétique, la vie est un passage vers cette autre existence. L'ascète traite la vie comme une fausse route qu'on doit finalement prendre à rebours pour remonter jusqu'à son point de départ ; ou bien comme une erreur que l'on réfuterait, que l'on *devrait* réfuter par l'action : car l'ascète *exige* qu'on le suive, partout il impose *son* évaluation de l'existence. Qu'est-ce à dire ? Un mode aussi monstrueux d'évaluation n'est pas inscrit dans l'histoire de l'homme à titre d'exception et de curiosité : il est un des faits les plus massifs et les plus durables qui soient. Déchiffrée depuis un astre lointain, l'écriture majuscule de notre existence terrestre conduirait peut-être à la conclusion que la terre est véritablement l'*astre ascétique*, le coin des créatures mécontentes, prétentieuses et répugnantes, qui ne sauraient se défaire d'un profond dégoût de soi, de la terre et de toute vie, et qui se font à elles-mêmes tout le mal possible par plaisir de faire du mal : – vraisemblablement c'est là leur seul plaisir. Considérons donc la manière régulière, systématique, avec laquelle le prêtre ascétique se manifeste à presque toutes les époques ; il n'appartient à aucune race particulière, il croît partout ; il surgit de toutes les conditions sociales. Non pas qu'il ait de quelque manière

cultivé et propagé son mode d'évaluation par héritage, c'est tout le contraire, – c'est un instinct profond qui lui interdit, plus ou moins, la reproduction. Ce doit être une nécessité de premier ordre, qui ne cesse de faire croître et prospérer cette espèce *hostile à la vie* – ce doit être en vertu d'un *intérêt de la vie elle-même* qui fait qu'un tel type de contradiction en soi ne s'éteint pas. Car une vie ascétique est une contradiction en soi : c'est un ressentiment sans égal qui règne ici, celui d'un instinct et d'une volonté de pouvoir, qui veut régner en maître, non pas sur un aspect de la vie, mais sur la vie elle-même, sur ces conditions les plus profondes, les plus fortes, les plus fondamentales ; on s'évertue ici à utiliser la force pour tarir les sources de la force, un regard bilieux et haineux se tourne contre l'épanouissement physiologique, en particulier contre ce qui en est l'expression, la beauté, la joie ; tandis que ce qui est dénaturé, taré, tout ce qui est douleur, raté, tout ce qui est laid, privation volontaire, dépossession, mortification, sacrifice, suscite une satisfaction et sera *recherché*. Tout cela est paradoxal à l'extrême : nous sommes en présence d'une ambiguïté, qui se *veut* telle, qui *jouit* d'elle-même dans cette souffrance et devient même d'autant plus sûre d'elle-même et triomphante que sa propre condition, l'aptitude physiologique à vivre, *décline*. « Le triomphe à l'instant même d'agoniser » : c'est sous ce signe superlatif qu'a toujours combattu l'idéal ascétique ; c'est dans cette séduction énigmatique, dans cette image de ravissement et de torture qu'il a connu sa lumière la plus vive, son salut, sa victoire finale. *Crux, nux, lux* – pour lui, c'est tout un.

12

Supposer qu'une telle volonté incarnée de contradiction et de contre-nature soit amenée à *philosopher* : sur quoi décharge-t-elle son caprice le plus intime ? Sur ce qu'on ressent le plus certainement comme vrai, comme réel : il cherchera

l'*erreur* précisément là où le véritable instinct vital place le plus inconditionnellement la vérité. Par exemple, comme le faisaient les ascètes de la philosophie des Vedânta, il réduira l'existence corporelle à l'illusion, et avec elle la douleur, la multiplicité, et toute l'opposition conceptuelle du « sujet » et de l'« objet », erreur que tout cela ! Refuser de croire à son propre moi, dénier sa propre « réalité » – quel triomphe ! – Non plus seulement sur les sens, sur l'apparence, mais un triomphe d'une espèce beaucoup rare, violence et cruauté faites à la *raison* : volupté telle qu'elle atteint à ce comble que le mépris ascétique de soi, l'autodénigrement de la raison décrète : « *il y a bien* un royaume de la raison et de l'être, mais justement la raison en est *exclue* ! »… (Soit dit en passant : dans le concept kantien du « caractère intelligible des choses » subsiste quelque chose de cette dualité voluptueuse d'ascète qui se plaît à jouer la raison contre la raison : le « caractère intelligible » désigne en effet chez Kant une espèce de nature des choses, dont l'intellect comprend seulement que pour lui elle est *purement et simplement incompréhensible*.) – Quant à nous, hommes de la connaissance, ne soyons justement pas ingrats envers ces renversements résolus des perspectives et des évaluations habituelles par lesquelles l'esprit s'est trop longtemps déchaîné contre lui-même d'une façon apparemment blasphématoire et inutile : voir ainsi autrement, *vouloir* voir autrement, n'est-ce pas une formidable discipline et une préparation de l'intellect à l'avènement de son « objectivité », – celle-ci n'étant pas comprise comme « intuition désintéressée » (chose inconcevable et absurde), mais comme la faculté de *tenir en son pouvoir* le pour et le contre, d'en jouer tour à tour : de sorte que l'on sait rendre utile à la connaissance la *diversité* des perspectives et des interprétations que suscite l'affect. Gardons-nous mieux dorénavant, Messieurs les philosophes, de la vieille et dangereuse fabulation conceptuelle, qui posait un « sujet de la connaissance, pur, sans volonté, impassible, intemporel », gardons-nous du piège des notions contradictoires comme « raison pure », « intellectualité absolue », « connaissance en soi » : – on exige ici de penser un regard qui est absolument inconcevable, un regard qui ne doit avoir aucune direction, chez qui les forces actives et interprétatives doivent être neutralisées, être absentes, ces forces grâce auxquelles la vision devient vision de quelque chose ; c'est donc toujours quelque chose qui va contre le sens et l'intelligence qu'on exige ici du regard. Il *n'y* a de vision *qu*'en perspective, de « connaissance » *que* perspectiviste ; et *plus* nous laissons parler les affects sur une chose, *plus* nous savons faire varier les regards chaque fois différents sur la même chose, plus notre « concept » de cette chose, notre « objectivité » seront complets. Mais éliminer toute volonté, suspendre les affects sans exception, à supposer que nous le puissions : comment ne serait-ce pas la *castration* de

l’intellect ?…

13

Mais reprenons. Une telle contradiction en soi, telle qu’elle semble se manifester chez l’ascète : « la vie *contre* la vie », cela va déjà de soi, est pur et simple non-sens, en termes physiologiques et non plus psychologiques. Cette contradiction ne peut être qu’*apparente* ; elle ne peut être qu’une sorte d’expression provisoire, une interprétation, une formule, un aménagement, l’incompréhension psychologique de quelque chose, dont la véritable nature n’a longtemps pas pu être comprise, n’a pas pu être désignée *comme telle*, – un simple mot, glissé dans une lacune ancienne de la connaissance humaine. À quoi j’opposerai brièvement les faits suivants : *l’idéal ascétique procède de l’instinct de protection et de sauvegarde d’une vie décadente*, qui cherche à se préserver par tous les moyens et lutte pour son existence ; c’est l’indice d’une inhibition partielle et d’une fatigue physiologiques contre lesquelles les instincts les plus profonds de la vie demeurés intacts ne cessent de lutter par des moyens et des inventions nouveaux. L’idéal ascétique est un moyen de ce genre : il va donc tout à l’opposé de ce que croient les zélateurs de cet idéal, – la vie lutte en lui et par lui, avec et *contre* la mort, l’idéal ascétique est une astuce pour la *conservation* de la vie. Que celui-ci ait pu à ce point, comme l’enseigne l’histoire, régner sur l’homme et s’en rendre maître, et particulièrement là où la civilisation et la domestication s’imposèrent, traduit un fait d’importance : la *morbidité* inhérente au type d’homme connu, tout au moins de l’homme domestiqué, la lutte physiologique de l’homme avec la mort (ou plutôt : avec le dégoût de la vie, la fatigue, le désir d’en « finir »). Le prêtre ascétique est le désir incarné d’un être-autre, d’un être-ailleurs, et ce sous sa forme extrême, il en est proprement la flamme et la passion : mais c’est justement la *force* de son désir

qui l'attache ici ; et c'est ainsi qu'il devient l'instrument qui doit œuvrer à créer des conditions plus favorables pour une existence d'ici-bas et humaine, – et c'est par cette *force* qu'il attache à l'existence tout le troupeau des tarés, des aigris, des laissés-pour-compte, des disgraciés, de tous les malheureux par nature, en les précédant d'instinct en bon pasteur. On m'aura compris : ce prêtre ascétique, cet ennemi apparent de la vie, ce *négateur*, – il appartient précisément aux très grandes puissances *conservatrices* et *affirmatrices* de la vie… À quoi tient-elle, cette morbidité ? Car l'homme est plus malade, plus incertain, plus changeant, plus précaire que tout autre animal, sans aucun doute, – c'est lui, entre tous, l'animal malade : mais pourquoi cela ? Certes, c'est lui également qui a plus osé, innové, bravé, défié le destin que tous les animaux réunis : lui, le grand expérimentateur sur sa propre personne, l'insatisfait, l'inassouvi, qui lutte contre l'animal, la nature et les dieux pour le pouvoir suprême – lui qui reste encore invaincu, toujours à venir, lui que sa force agissante ne laisse jamais en repos, au point que l'avenir fouaille impitoyablement, comme un éperon, la chair de tout présent : – comment un animal aussi brave et riche ne serait-il pas aussi le plus menacé, le plus longtemps et profondément malade de tous les animaux malades ?… L'homme est las, bien souvent, et les épidémies de cette lassitude sont légion (voyez vers 1348, à l'époque de la danse macabre) : mais même ce dégoût, cette langueur, ce dépit de soi – tout cela prend chez lui une telle proportion qu'il est aussitôt de nouveau enchaîné. Le « non » qu'il dit à la vie fait naître comme par un enchantement une abondance de « oui » plus délicats ; lors même qu'il se *blesse*, ce maître de la destruction, de l'autodestruction, c'est après coup la blessure même qui le contraint *à vivre*…

14

Plus la morbidité chez l'homme est normale – et on ne saurait douter qu'elle

soit normale –, plus on devrait honorer les rares cas de puissance psychique et physique, les *cas de réussite* de l'homme, et plus on devrait plus rigoureusement protéger les hommes réussis des miasmes, de l'atmosphère des malades. Le fait-on ? Or les malades sont un danger extrême pour les bien-portants ; ce ne sont *pas* les plus forts qui causent les malheurs des forts, mais les plus faibles. Le sait-on ?… Dans l'ensemble, ce n'est absolument pas de la crainte de l'homme qu'il faudrait souhaiter la diminution, car cette crainte contraint les forts à être forts, parfois à inspirer la crainte, – elle fait tenir *debout* le type de l'homme réussi. Ce qui est à craindre, ce qui est fatal plus qu'aucune autre fatalité, ce n'est pas la grande crainte, mais le grand *dégoût* de l'homme ; de même, la grande *pitié* pour l'homme. Imaginons que ces deux sentiments se marient un jour, alors inévitablement viendrait aussitôt au monde une chose inquiétante entre toutes, la « dernière volonté » de l'homme, sa volonté du néant, le nihilisme. Et en effet : tout s'y prête désormais. Qui, pour flairer, ne dispose pas seulement de son nez mais encore de ses yeux et de ses oreilles, sent aujourd'hui presque partout, où qu'il aille, comme un relent d'asile d'aliénés et d'hôpital, – je parle, bien entendu, des domaines de la civilisation humaine, de toute espèce d'« Europe » qui finalement existent sur terre. Le plus grand danger pour l'homme, ce sont les *maladifs* : ce ne sont *ni* les méchants, *ni* les « grands fauves ». Les éternels misérables, vaincus, humiliés – ce sont eux, ce sont les *plus faibles*, qui minent le plus la vie des hommes, qui empoisonnent et mettent en question le plus dangereusement notre confiance dans la vie, dans l'homme et en nous-mêmes. Comment lui échapperait-on, à ce regard torve, qui vous laisse avec une tristesse invincible, ce regard rentré du disgracié de naissance, qui trahit la façon dont un tel homme s'adresse à lui-même, – ce regard qui est un soupir. « Si seulement j'étais n'importe qui d'autre ! soupire ce regard : mais peine perdue. Je suis qui je suis : comment me défaire de moi ? Et cependant – *je me suis assez vu* ! »… C'est sur ce terrain du mépris de soi, véritable terrain marécageux, que poussent toutes les mauvaises herbes, toutes les plantes vénéneuses, tout cela petit, caché, perfide, douceâtre. Ici grouille la vermine de la rancœur et la rancune ; l'air pue la cachotterie et l'inavouable ; ici se tisse constamment le filet de la conspiration la plus maligne, – conspiration des souffrants contre les êtres réussis et vainqueurs, ici la vue du vainqueur inspire la *haine*. Et quel art du mensonge pour ne pas avouer cette haine comme telle ! Quelle dépense de grands mots et de poses, quel art de la calomnie « en toute probité » ! Ces ratés : quelle noble éloquence s'échappe de leurs lèvres ! Quel dévouement mielleux, baveux et humble passe dans leurs yeux ! Que veulent-ils en réalité ? À tout le moins *représenter* la justice, l'amour, la sagesse, la supériorité – voilà l'ambition de ces « inférieurs », de ces malades ! Et comme

cette ambition rend habile ! Admirons notamment l'habileté de faux-monnayeur avec laquelle on contrefait le cachet de la vertu, son tintement même, l'or sonnant de la vertu. Voilà qu'ils ont sans plus de façon mis le grappin sur la vertu, ces faibles et maladifs incurables, n'en doutons pas : « nous seuls sommes les bons, les justes, disent-ils, nous seuls sommes les hommes de bonne volonté ». Ils errent parmi nous comme des reproches vivants, comme des admonestations à notre endroit, – comme si être en bonne santé, gaillard, fort, fier, puissant, était déjà en soi chose vicieuse, que l'on devrait un jour payer, payer amèrement : mais c'est au fond qu'ils y sont prêts, à *faire* payer, comme s'ils languissaient d'être *bourreaux* ! Parmi eux, on trouve à foison les rancuneux déguisés en juges, qui ont constamment à la bouche le mot de « justice » comme un crachat empoisonné, lèvres pincées, toujours prêts à cracher sur tout ce qui n'a pas l'air mécontent et qui va son chemin de bonne humeur. Mais il n'y manque pas non plus cette répugnante espèce de vaniteux, les avortons menteurs, qui visent à poser aux « belles âmes » et qui mettent sur le marché leur sensualité gâchée, enveloppée de rimailleries et autres langes, sous le nom de « pureté du cœur » : c'est l'espèce des onanistes et des « adeptes du plaisir solitaire ». La volonté des malades de représenter *n'importe* quelle forme de supériorité, leur instinct pour les détours qui conduisent à tyranniser les bien-portants, – elle est partout, cette volonté de puissance, et c'est justement celle des plus faibles ! La femme malade en particulier : nul ne la dépasse en raffinement lorsqu'il s'agit de dominer, d'opprimer, de tyranniser. À cette fin, la femme malade n'épargne rien, mort ou vif, elle déterre les choses profondément enfouies (les Bogos disent : » la femme est une hyène »). Qu'on jette un regard dans les coulisses d'une famille, d'une corporation, d'une communauté quelconques : partout le combat des malades contre les bien-portants, – combat silencieux la plupart du temps avec de petits poisons, des coups d'épingle, de sournois airs martyrs, mais parfois aussi avec le pharisaisme des malades à la gesticulation *tapageuse*, qui adore jouer la « noble indignation ». Jusque dans le temple sacré de la science, les rauques aboiements indignés des chiens maladifs, les mensonges et la fureur enragés de tels « nobles » pharisiens voudraient se faire entendre (– aux lecteurs qui ont des oreilles pour entendre, je rappelle une fois de plus cet apôtre berlinois de la vengeance, Eugen Dühring, qui fait dans l'Allemagne d'aujourd'hui un usage absolument indécent et répugnant de la grosse caisse de la morale : Dühring, actuellement le comble de la grande gueule de la morale, même parmi ses semblables, les antisémites). Ce sont autant d'hommes du *ressentiment**, ces êtres physiologiquement détraqués et vermoulus, tout un royaume branlant de vengeance souterraine, inépuisable, insatiable dans leurs sorties contre les heureux et également dans leurs

mascarades de vengeance, dans leurs prétextes pour se venger : quand pourraient-ils donc atteindre leur triomphe ultime, le plus subtil, le plus sublime ? Ils l'atteindraient indubitablement s'ils réussissaient à *insinuer* leur propre misère, toute misère dans la *conscience* des heureux : en sorte que ces derniers finiraient un jour par avoir honte de leur bonheur et peut-être se diraient-ils entre eux : « C'est une honte d'être heureux ! *Il y a trop de misère* ! »… Mais il ne saurait y avoir de malentendu plus grave et plus désastreux que de voir les heureux, les réussis, les puissants par le corps et l'âme commencer ainsi à douter de leur *droit au bonheur*. Foin de ce « monde renversé » ! Foin de cet amollissement honteux du sentiment ! Que les malades n'infectent *pas* les bien-portants – et voilà un exemple de cet amollissement –, voilà donc ce qui devrait être le point de vue dominant sur terre : mais il faut pour cela avant toute chose que les bien-portants restent *isolés*, préservés même de la vue des malades, qu'ils ne se prennent pas pour des malades. Ou bien faudrait-il qu'ils fussent gardes-malades ou médecins ?… Ils ne sauraient méconnaître et renier plus gravement *leur* tâche, – le supérieur n'a pas le *droit* de se ravaler au rôle d'instrument de l'inférieur, le sentiment de la distance *doit* de toute éternité dissocier les tâches ! Leur droit d'être là est mille fois plus grand encore, tel le privilège de la cloche au son plein sur la cloche fêlée et qui sonne mal : eux seuls sont les *garants* de l'avenir, eux seuls ont des *devoirs* envers l'avenir des hommes. Ce qu'*ils* peuvent, ce qu'*ils* doivent, aucun malade ne le peut ni ne le doit : mais *afin qu'*ils puissent faire ce qu'*eux* seuls doivent faire, comment pourraient-ils choisir d'être médecins, consolateurs, « sauveurs » des malades ?… Et pour cela de l'air pur ! de l'air pur ! Fuyons en tout cas le voisinage de tous les asiles d'aliénés et les hôpitaux de la civilisation ! Et pour ce faire recherchons la bonne société, la *nôtre* ! Ou la solitude s'il le faut ! Mais loin de nous en tout cas les miasmes insalubres de la corruption intérieure et de la vermoulure souterraine des malades !… Et cela, mes amis, afin que nous nous défendions au moins un temps encore contre les deux plus graves épidémies qu'on nous réserve, – contre le *grand dégoût de l'homme* ! contre la *grande pitié pour l'homme* !…

15

Si l'on a compris en profondeur – et j'exige en l'occurrence que l'on *sonde*, que l'on comprenne en profondeur – que ce n'est *nullement* la tâche des bien-portants de soigner, de guérir les malades, alors, on a saisi une nouvelle nécessité, – la nécessité de médecins et de gardes-malades *qui soient eux-mêmes malades* : et, du coup, nous tenons à pleines mains le sens du prêtre ascétique. Nous devons tenir le prêtre ascétique pour le sauveur, le berger et l'avocat prédestinés du troupeau malade : ce n'est que par là que nous comprenons son immense mission historique. La *domination sur les souffrants* est son royaume, c'est vers elle que le dirige son instinct, c'est en elle qu'il trouve son art le plus singulier, sa maestria, son bonheur à lui. Il faut qu'il soit lui-même malade, il faut qu'il soit apparenté foncièrement aux malades et aux laissés-pour-compte afin de les comprendre, – pour s'entendre avec eux ; mais il faut aussi qu'il soit fort, encore plus maître de lui que des autres, et qu'il soit spécialement d'une volonté de puissance intacte, de façon à tenir les malades par la confiance et par la crainte, et à pouvoir être pour eux un recours, une résistance, un appui, une contrainte, un maître de discipline, un tyran, un dieu. C'est qu'il lui faut le défendre, son troupeau – contre qui ? Contre les bien-portants, sans nul doute, et même contre l'envie à l'égard des bien-portants ; il doit être l'antagoniste *et le contempteur* naturel de toute santé, de toute puissance brutes, tumultueuses, effrénées, rudes, violentes et rapaces. Le prêtre est la première forme de l'animal *plus délicat*, qui dispense le mépris plus aisément qu'il ne hait. Il n'échappera pas à la guerre contre les grands fauves, guerre de ruse (« de l'esprit ») plutôt que de violence, il va sans dire, – ce qui le conduira peut-être quasiment à se faire un nouveau type de fauve en soi, ou du moins à *valoir comme tel* –, nouvel animal redoutable, dans lequel semblent s'unir en un tout séduisant et terrible l'ours polaire, le tigre souple et froid aux aguets, et peut-être surtout le renard. Et si la nécessité l'y contraint, il s'avance, sérieux, digne, malin, froid comme un ours, l'air supérieur, comme un héraut et porte-parole de puissances mystérieuses, même parmi l'autre espèce de fauves, résolu à semer sur ce terrain la souffrance, la querelle, la zizanie partout où il le peut, et, fort de son art, à se rendre en tout temps maître des *souffrants*. Il apporte baume et onguents, certes, mais il lui faut d'abord infliger la blessure pour être médecin ; puis, en calmant la douleur que cause la blessure, *il envenime du même coup la plaie* – c'est ce à quoi il s'entend avant tout, ce magicien et dompteur de fauves, dans le voisinage de qui tout ce qui est bien portant devient nécessairement malade, et tout ce qui

est malade nécessairement docile. En fait, il défend fort bien son troupeau malade, cet étrange pasteur, – il le défend aussi contre lui-même, contre la mauvaiseté, la sournoiserie et la malignité qui couvent dans le troupeau et contre tout ce qui s'attache aux intoxiqués et aux malades quand ils sont entre eux, il combat, avec astuce, dureté et dissimulation, l'anarchie et la dissolution qui menacent sans cesse de l'intérieur le troupeau, où s'accumule constamment cette matière hautement détonante et explosive, le *ressentiment**. Faire sauter cet explosif sans toucher ni le troupeau ni le berger, telle est sa véritable prouesse et sa suprême utilité ; et si l'on voulait résumer dans une formule très concise la valeur de l'existence sacerdotale, il faudrait dire tout de go : le prêtre est celui qui fait *dévier la direction du ressentiment**. Car d'instinct celui qui souffre cherche toujours une cause à sa souffrance ; plus exactement un auteur, plus précisément un auteur *coupable*, susceptible de souffrir, – bref, un être vivant quelconque sur lequel il puisse décharger ses affects *en effigie* ou en réalité, sous n'importe quel prétexte : car la décharge de l'affect est la plus grande tentative du souffrant pour se soulager, c'est-à-dire *s'anesthésier*, c'est son narcotique inconsciemment désiré contre les tourments de tous ordres. Voilà, selon ma conjecture, la seule vraie causalité physiologique du *ressentiment**, de la vengeance et d'autres choses du même acabit, qui consiste donc dans un besoin d'*anesthésier la souffrance par l'affect* : – il me paraît qu'on recherche cette causalité communément, et bien à tort, dans le contrecoup défensif, une simple mesure de précaution de la réaction, un mouvement réflexe lorsque adviennent un dommage ou un danger soudains, à la façon dont une grenouille décapitée le fait encore pour échapper à l'acide corrosif. Mais la différence est fondamentale : dans un cas, on veut éviter des dommages supplémentaires, dans l'autre on veut *anesthésier* une douleur lancinante, sournoise, qui devient intolérable, au moyen d'une émotion plus vive d'une espèce quelconque et l'éliminer au moins pour un instant de la conscience, – pour cela il faut un affect, aussi sauvage que possible, et pour le susciter le premier bon prétexte. « C'est bien la faute de quelqu'un si je me sens mal » – cette sorte de raisonnement est propre à tous les maladifs, et d'autant plus que la véritable cause de leur déplaisir, la cause physiologique, leur demeure cachée (elle peut tenir par exemple à une affection du nerf sympathique, ou à une décharge excessive de bile, ou à une carence du sang en sulfate et phosphate de potasse ou à un ballonnement du bas-ventre qui bloque la circulation sanguine, ou à la dégénérescence des ovaires et autres choses semblables). Ceux qui souffrent, tous autant qu'ils sont, sont toujours prêts à inventer d'effroyables prétextes pour des affects douloureux ; ils se plaisent déjà rien qu'au soupçon, à ressasser des misères et d'apparentes atteintes, ils fouillent les entrailles de leur passé et de

leur présent pour y déceler de sombres histoires douteuses, quand ils peuvent se griser de soupçons torturants et s'enivrer du poison de leur propre méchanceté – ils rouvrent les plus vieilles plaies, ils font saigner les plus vieilles cicatrices, ils transforment en malfaiteurs ami, femme, enfant et tout ce qui leur est proche. « Je souffre : c'est bien la faute de quelqu'un » – ainsi pense la brebis maladive. Mais son berger, le prêtre ascétique, lui dit : « Eh oui, ma brebis ! C'est bien la faute de quelqu'un : mais ce quelqu'un, c'est toi – c'est bien ta faute, à toi seule, *c'est toi qui es en faute contre toi-même* ! »… Quelle audace, quelle fausseté : mais par là un résultat au moins est atteint, je le répète, la direction du *ressentiment** est… *déviée*.

16

On devine d'ores et déjà ce que, selon moi, l'instinct guérisseur de la vie a au moins *tenté* d'obtenir par le truchement du prêtre ascétique et à quoi a pu lui servir une tyrannie temporaire de paradoxes et de paralogismes comme « faute », « péché », « peccabilité », « corruption », « damnation » : rendre les malades jusqu'à un certain point *inoffensifs*, laisser les incurables se détruire eux-mêmes, orienter rigoureusement les demi-malades vers eux-mêmes, renvoyer le *ressentiment** sur eux-mêmes (« une seule chose est nécessaire »), *utiliser* ainsi les mauvais instincts de tous ceux qui souffrent pour l'autodiscipline, le contrôle de soi, le dépassement de soi. Il va de soi qu'une « médication » de cette sorte, simple médication de l'affect, ne peut constituer une véritable *guérison* des malades au sens physiologique ; on ne devrait même pas prétendre que l'instinct vital a, ce faisant, envisagé et visé la guérison proprement dite. Une sorte de concentration et d'organisation des malades d'un côté (le terme « Église » en est l'appellation la plus populaire), de l'autre une mise à l'abri provisoire des gens en santé, des êtres les mieux accomplis, une *faille* ainsi creusée entre le sain et le

malade – et voilà tout ! et c'était beaucoup ! *vraiment beaucoup* !… (Dans ce traité, je pars, on le voit, d'une hypothèse que je n'ai pas besoin de justifier devant le lecteur qu'il me faut : à savoir que la « peccabilité » chez l'homme n'est pas un état de fait, mais seulement l'interprétation d'un état de fait, à savoir d'un malaise physiologique, ce dernier étant considéré d'un point de vue moral et religieux auquel nous ne sommes pas tenus. – Que l'on se *sente* « coupable », « pécheur », ne prouve absolument qu'on ait raison de se sentir tel, de même qu'on n'est pas bien portant pour la seule raison qu'on se sent bien portant. Qu'on se souvienne donc des fameux procès de sorcellerie : à l'époque, les juges les plus perspicaces et les plus bienveillants ne doutaient pas qu'on fût devant une faute ; *même* les « sorcières » *n'en doutaient pas*, – et pourtant il n'y avait pas de faute. – Pour exprimer cette hypothèse d'une façon plus générale : la « douleur psychique » ne signifie pas du tout à mes yeux un état de fait mais seulement une interprétation (une interprétation causale) d'états de fait qu'on n'a pu jusqu'ici formuler avec exactitude : donc c'est quelque chose qui reste entièrement dans le vague et n'a aucune pertinence scientifique, – juste un mot bien gras, à la place d'un point d'interrogation, si ténu soit-il. Si quelqu'un ne se débarrasse pas d'une « souffrance psychique », cela ne tient *pas*, en gros, à « son âme », mais plus vraisemblablement à son ventre, (en gros, disais-je : ce qui n'exprime pas du tout le désir d'être entendu ou compris grossièrement…). Un homme fort et réussi digère les événements de sa vie (y compris les faits et les méfaits) comme il digère ses repas, même s'il lui faut avaler de gros morceaux. S'il ne vient pas « à bout » d'un événement, cette espèce-ci d'indigestion est aussi physiologique que l'autre – et de fait n'en est souvent qu'une conséquence. – Une telle conception n'empêche pas, soit dit entre nous, de rester l'adversaire le plus rigoureux de tout matérialisme…

Mais alors, serait-il *médecin*, ce prêtre ascétique ? – Nous avons déjà compris pourquoi il est à peine permis de le qualifier de médecin, même s'il aime à se prendre pour un « sauveur », à être vénéré comme « sauveur ». Or il ne combat que la souffrance elle-même, la misère de celui qui souffre et *non pas* sa cause, ni la maladie en elle-même, – voilà qui doit susciter notre objection la plus forte contre la médication du prêtre. Mais si l'on se place dans la perspective que le prêtre est seul à connaître et à prendre, on ne se lassera pas d'admirer tout ce qu'il a vu, cherché et trouvé grâce à elle. L'*atténuation* de la souffrance, les « consolations » de toutes sortes – c'est là qu'il montre son génie : quel talent pour sa tâche de consolateur, quelle promptitude et quelle audace dans le choix des moyens ! C'est tout le christianisme qu'on pourrait appeler le grand trésor des suprêmes consolations spirituelles, tant il accumule de réconfort, de baume, de narcotique, tant il a usé à cette fin de moyens dangereux et téméraires, tant il a usé de finesse, de raffinement, de raffinement méridional à deviner en particulier quelle sorte de stimulants affectifs peuvent vaincre la profonde dépression, la lassitude de plomb, la sombre mélancolie de l'inhibition physiologique, ne serait-ce qu'un temps. Car, pour le dire en un mot : dans toutes les grandes religions, il s'est agi principalement de combattre une certaine fatigue et une certaine pesanteur devenues épidémiques. On peut d'emblée tenir pour vraisemblable que, de temps en temps, en certains endroits de la terre, un certain *sentiment physiologique d'inhibition* doit nécessairement s'emparer de larges masses, sentiment qui, cependant, faute de connaissance physiologique, ne se présente pas comme tel à la conscience, de sorte qu'on ne peut en chercher et en expérimenter la « cause » et le remède que dans l'ordre psychologique et moral (tel est en effet ma formule la plus générale pour ce qu'on appelle une « *religion* »). Un tel sentiment d'inhibition peut avoir les origines les plus diverses, par exemple être la conséquence d'un croisement de races trop hétérogènes (ou d'un mélange de conditions – les conditions expriment toujours en même temps des différences d'origine et de race : le « spleen » européen –, le « pessimisme » du dix-neuvième siècle est au fond la conséquence d'un soudain et absurde mélange des conditions ; ou le fait d'une émigration inopportune – une race qui arrive dans un climat que sa faculté d'adaptation ne lui permet pas (cas des Indiens en Inde) ; ou bien l'effet de l'ancienneté ou de la lassitude de la race (pessimisme parisien depuis 1850) ; ou encore d'un mauvais régime (l'alcoolisme du Moyen Âge ; l'absurdité des *végétariens*, qui peuvent se réclamer de Christophe, le noble de Shakespeare) ; ou d'un sang gâté, de la malaria, de la syphilis ou autres choses semblables (la dépression allemande après la guerre de Trente Ans qui infesta la moitié de l'Allemagne de maladies pernicieuses et prépara le terrain à la servilité, à la pusillanimité allemandes).

Dans un tel cas, on expérimente chaque fois dans le grand style un *combat contre le sentiment du déplaisir* ; disons brièvement quelques mots sur ses formes et ses pratiques les plus importantes. (Je laisse ici de côté bien entendu le combat proprement *philosophique* contre le sentiment de misère qui est généralement concomitant – il est assez intéressant mais trop absurde, trop irréaliste, trop fumeux et oiseux, ainsi lorsqu'il s'agit de démontrer que la souffrance est une erreur, selon cette hypothèse naïve que la souffrance *devrait* disparaître dès qu'on y reconnaît l'erreur – mais voilà ! elle s'est bien gardée de disparaître…) On combat *d'abord* cette misère dominante par des moyens qui rabaissent le sentiment vital à son étiage. Autant que possible, plus de vouloir, plus de désir ; éviter tout ce qui donne des affects, ce qui stimule le « sang » (pas de sel : hygiène du fakir) ; ne pas aimer ; ne pas haïr ; équanimité ; ne pas se venger ; ne pas s'enrichir ; ne pas travailler ; mendier ; si possible pas de femme, ou le moins possible ; du point de vue spirituel, le principe de Pascal « *il faut s'abêtir** ». Résultat, en termes psychologiques et moraux : « abnégation », « sanctification » ; en termes physiologiques : hypnotisation – la tentative pour atteindre quelque chose d'analogue à l'*hibernation* de certains animaux, à l'*estivation* de nombreuses plantes des climats chauds, un minimum de dépense d'énergie et de métabolisme dans lequel la vie ne fait que se maintenir, sans vraiment accéder à la conscience. Pour ce but s'est dépensée une étonnante quantité d'énergie humaine – peut-être en vain ?… Que de tels *sportsmen* de la « sainteté », comme on en trouve abondamment à toutes les époques et chez presque tous les peuples, aient effectivement trouvé le salut qui les libère de ce qu'ils combattaient au moyen d'un *training* aussi rigoureux, il n'en faut absolument pas douter, – ils se sont vraiment *sortis*, dans d'innombrables cas, de cette profonde dépression physiologique à l'aide de leur système de moyens hypnotiques : c'est parce que leur méthode fait partie des faits ethnologiques les plus généraux. Rien n'autorise à tenir pour un symptôme de folie cette intention de réduire à l'inanition la chair et le désir (comme aiment à le faire la gent lourdaude des « esprits libres » gros mangeurs de rosbif et les nobles Christophe). Il est d'autant plus certain que cette méthode constitue, peut constituer la *voie* qui mène à toutes sortes de troubles de l'esprit, par exemple aux « lumières intérieures » comme chez les hésychastes du mont Athos, à des hallucinations auditives et visuelles, à des débordements et extases voluptueux de la sensualité (histoire de sainte Thérèse). L'interprétation que donnent de tels états ceux qui y sont sujets a toujours été aussi fausse et exaltée que possible, cela va de soi : seulement, qu'on prenne bien garde au ton de gratitude convaincue qui se fait entendre déjà dans la *volonté* d'une telle espèce d'interprétation. L'état suprême, le *salut*, même cette hypnotisation généralisée

et ce calme obtenus à la fin, c'est là toujours pour eux le mystère en soi, que même les symboles suprêmes ne suffisent pas à exprimer, c'est l'entrée et le retour au fond des choses, la libération de toutes les illusions, c'est le « savoir », la « vérité », l'« être », la délivrance de toutes espèces de buts, de tout désir, de toute action, et même un par-delà bien et mal. « Le bien et le mal, dit le bouddhiste, – sont tous deux des entraves : l'homme accompli s'en est rendu maître » ; « l'action et l'abstention, dit le croyant du Vedânta, ne lui causent aucune souffrance ; le bien et le mal, il s'en débarrasse en sage ; son royaume ne pâtit plus d'aucun acte ; le bien et le mal, tous deux il les dépasse » : – c'est donc là une conception indienne dans l'ensemble, aussi brahmanique que bouddhique. (Ni dans la pensée indienne ni dans la pensée chrétienne, on ne tient que le « salut » puisse *être obtenu* par la vertu, par l'amélioration morale, si haut qu'elles placent cependant la valeur hypnotique de la vertu : qu'on retienne bien cela, – qui d'ailleurs correspond simplement à l'état de fait. Être resté *vrai*, en l'occurrence, c'est ce que l'on peut considérer comme le meilleur échantillon de réalisme dans les trois plus grandes religions, par ailleurs si foncièrement entachées de moralisme. « Pour celui qui sait il n'y a pas de devoir »… « Ce n'est pas en *s'attribuant* des vertus que l'on parvient au salut : car il consiste dans la fusion avec le Brahmâ qui n'est pas susceptible de s'attribuer la perfection ; ni non plus en *se défaisant* de ses erreurs : car le Brahmâ, avec qui la fusion rend possible le salut, est éternellement pur » – extraits du commentaire du Çankara, cités par le premier véritable *spécialiste* européen de la philosophie indienne, mon ami Paul Deussen.) Vénérons donc le « salut » dans les grandes religions ; en revanche, il nous sera un peu difficile de nous en tenir sérieusement à l'appréciation portée sur le *profond sommeil* par ces fatigués de la vie devenus trop fatigués eux-mêmes pour le rêve, – le profond sommeil conçu en effet comme entrée d'emblée dans le Brahmâ, comme union mystique *accomplie* avec Dieu. « Une fois complètement endormi – dit à ce sujet l'"écrit" le plus ancien et le plus vénérable – et pleinement parvenu à la paix, en sorte qu'il n'a même plus de visions de rêve, alors il est, ô très cher, uni avec ce qui est, il est entré en lui-même, – enveloppé par le soi de la connaissance, il n'a plus de conscience de ce qui est extérieur ou intérieur. Ce pont, ne le franchissent ni le jour ni la nuit, ni l'âge, ni la mort, ni la souffrance, ni la bonne ni la mauvaise œuvre. » « Dans le profond sommeil, disent même les croyants de la plus profonde des trois grandes religions, l'âme s'arrache de ce corps, entre dans la lumière suprême et se présente ainsi sous sa forme propre : le voilà alors, le suprême esprit, qui erre, dans la plaisanterie, le jeu et la badinerie, que ce soit avec les femmes, les voitures ou les amis, elle ne songe plus à cette breloque qu'est le corps auquel le *prâna* (le souffle de vie) est attelé comme un animal de

trait au chariot. » Cependant, gardons aussi présent à l'esprit, ici comme dans le cas du « salut », que, au travers de la pompeuse hyperbole orientale, s'exprime au fond seulement la même appréciation que celle de l'être clair, froid, froid à la manière grecque, mais souffrant, qu'était Épicure : l'insensibilité hypnotique, la paix du plus profond sommeil, bref, l'apathie – pour les souffrants, en proie à un déplaisir foncier, cela peut représenter le bien suprême, la valeur des valeurs, il *faut* qu'ils l'évaluent, positivement, qu'ils l'éprouvent comme *la* positivité même. (Selon cette logique du sentiment, dans toutes les religions pessimistes, le néant s'appelle *Dieu*.)

18

Plus fréquemment qu'un tel étouffement hypnotique général de la sensibilité, de la capacité de souffrir, étouffement qui déjà suppose des forces sortant du commun, et surtout le courage, le mépris de l'opinion, le « stoïcisme intellectuel », on essaie contre les états de dépression un autre *training* qui en tout cas est plus facile : *l'activité machinale*. Que, grâce à elle, un être qui souffre se trouve considérablement soulagé, cela ne fait aucun doute : la chose s'appelle aujourd'hui, au prix de quelque malhonnêteté, « la bénédiction du travail ». Le soulagement consiste en ce que l'intérêt de celui qui souffre est radicalement détourné de la souffrance, – que sans cesse une activité puis une autre encore se succèdent dans la conscience et par conséquent y laissent peu de place pour la souffrance : car il est bien *étroit*, ce réduit qu'est la conscience humaine ! L'activité machinale et tout ce qui s'y rapporte – comme la régularité absolue, l'obéissance exacte et sans hésitation, l'arrangement une fois pour toutes du mode de vie, l'emploi du temps parfaitement rempli, un certain consentement, voire une discipline pour arriver à l'« impersonnalité », à l'oubli de soi, à l'« *incuria sui* » – : avec quelle radicalité, avec quelle finesse le prêtre

ascétique a su les utiliser dans son combat contre la souffrance ! Notamment quand il avait affaire à des êtres souffrants des classes inférieures, à des travailleurs esclaves ou à des prisonniers (ou encore aux femmes : lesquelles sont la plupart du temps les deux choses à la fois, travailleuses esclaves et prisonnières), il ne fallait guère plus qu'un art imperceptible de changer les noms, de rebaptiser les choses pour leur faire voir désormais un bienfait, un bonheur relatif dans les choses odieuses : – l'insatisfaction de l'esclave face à son sort, ce ne sont en tout cas *pas* les prêtres qui l'ont inventée. – Un autre moyen encore plus apprécié dans le combat contre la dépression, c'est la prescription d'une *petite joie* facile à trouver et à ériger en règle ; on se sert couramment de cette médication en liaison avec celles dont je viens de parler. La forme la plus fréquente sous laquelle la joie de cet ordre est prescrite comme remède, c'est le plaisir de *faire* plaisir (sous la forme du bienfait, du don, du soulagement, de l'aide, des encouragements, de la consolation, de l'éloge, des marques de distinction) ; en ordonnant l'« amour du prochain », le prêtre ascétique ordonne au fond une excitation de la plus forte pulsion affirmatrice de la vie, encore qu'à une dose infime, – la *volonté de puissance*. Le bonheur de la « toute petite supériorité » qu'apporte tout bienfait, tout service, toute aide, toute marque de distinction, constitue la consolation la plus libérale dont ont coutume de se servir les inhibés physiologiques, à condition d'être bien conseillés : dans le cas contraire, ils se font mutuellement du mal, évidemment en obéissant au même instinct fondamental. Quand on se met en quête des origines du christianisme dans le monde romain, on y trouve des associations de secours mutuel, des associations d'aide aux pauvres, aux malades, des associations pour enterrer les morts, qui ont poussé sur le terrain des couches les plus basses des populations de l'époque, et dans lesquelles on appliquait consciemment ce grand remède contre la dépression, la petite joie de la bienfaisance mutuelle, – peut-être était-ce à l'époque une nouveauté, une véritable découverte ? Dans une « volonté de mutualité », de formation de troupeau, de « communauté », de « cénacle » ainsi suscitée, ce qui doit ainsi à son tour faire son apparition d'une manière nouvelle et plus complète, c'est la volonté de puissance ainsi excitée même dans les plus petites choses : la *formation de troupeau* constitue, dans le combat contre la dépression, un progrès et une victoire décisifs. Le développement de la communauté renforce également chez l'individu un intérêt nouveau qui l'élève assez souvent au-dessus de sa morosité la plus intime, de son aversion pour *lui-même* (la « *despectio sui* » de Geulincx). Tous les malades, tous les maladifs tendent instinctivement, par un désir de se défaire de leur sourd malaise et de leur sentiment de faiblesse, à s'organiser en troupeau : le prêtre ascétique devine cet instinct et l'encourage ; là où il y a des troupeaux, c'est

l'instinct de faiblesse qui a voulu le troupeau, et l'astuce du prêtre qui l'a organisé. Car qu'on y prenne bien garde : les forts tendent, par nécessité naturelle, tout autant à *s'éloigner* les uns des autres, que les faibles à *se rapprocher* quand les premiers s'associent, cela n'arrive que dans la perspective d'une action d'ensemble agressive et d'une satisfaction d'ensemble de leur volonté de puissance, non sans une forte résistance de la conscience individuelle ; les faibles au contraire se rangent ensemble, justement dans le *plaisir* de ce rassemblement, – leur instinct est ainsi tout autant satisfait que celui des « seigneurs »-nés (c'est-à-dire l'homme de l'espèce du fauve solitaire) est par principe excité et inquiété par l'organisation. Sous l'oligarchie – toute l'histoire nous l'enseigne – se cache toujours le désir de la *tyrannie* ; l'oligarchie tremble constamment sous la tension dont chacun de ses membres individuels a besoin pour rester maître de ce désir. (C'était, par exemple, le cas en *Grèce* : Plat on en témoigne en cent endroits, Platon qui connaissait ses pairs – *ainsi que* lui-même…)

19

Les moyens dont, nous venons de le voir, fait usage le prêtre ascétique – l'engourdissement du sentiment vital dans son ensemble, l'activité machinale, la petite joie, avant tout celle de l'« amour du prochain », l'organisation en troupeau, l'éveil du sentiment de puissance de la communauté, à la suite de quoi le dépit de l'individu en lui-même est étouffé par son plaisir de voir prospérer la communauté – voilà, en termes modernes, ses moyens *innocents* pour combattre le déplaisir : tournons-nous maintenant vers les moyens plus intéressants, les moyens « coupables ». Partout il ne s'agit que d'*une* chose : un quelconque *débordement du sentiment*, – utilisé comme moyen le plus efficace d'étouffement du long état douloureux sourd et paralysant ; c'est pourquoi la

subtilité inventive du prêtre a été vraiment inépuisable dans la réflexion sur cette unique question : « *par quels moyens* obtient-on un débordement du sentiment ? » Cela a l'air dur : mais il est évident que cela aurait l'air plus agréable et serait moins rébarbatif si je disais par exemple : « le prêtre ascétique a toujours utilisé l'*enthousiasme* qui se trouve au fond de tous les affects intenses ». Mais pourquoi donc flatter les oreilles susceptibles de nos délicats modernes ? Pourquoi, *de notre côté*, nous laisser aller, ne serait-ce que d'un pas, à leur tartuferie de langage ? Pour nous autres psychologues, il y aurait là déjà une tartuferie *de l'action*, sans compter que cela nous dégoûterait. En effet, le *bon goût* – (certains aimeraient dire : la probité) d'un psychologue tient aujourd'hui, en particulier, au fait qu'il résiste à la façon de parler honteusement *moralisatrice* qui finalement enduit de sa bave tous les jugements modernes sur les hommes et les choses. Car qu'on ne s'y trompe pas : la caractéristique la plus distinctive des âmes modernes, des livres modernes, ce n'est pas le mensonge, mais l'*innocence* faite chair dans la malhonnêteté du mensonge moralisateur. S'obliger à repérer sans relâche cette « innocence » – voilà ce qui définit peut-être la part la plus ingrate de notre travail, de tout le travail en soi non dépourvu de difficultés dont aujourd'hui un psychologue doit se charger ; c'est une part de *notre* plus grand danger, c'est un chemin qui justement peut-être nous conduit, *nous*, vers le grand dégoût… *À quoi* les livres modernes (supposer qu'ils durent, ce qui à vrai dire n'est pas à craindre, et supposer également qu'il y aura bien un jour une postérité dotée d'un goût plus strict, plus dur, *plus sain*) – à quoi *tout* ce qui est moderne en général servira, ou pourra servir, je n'en doute pas : de vomitif – et cela, grâce à sa fausseté et à son art moral d'édulcorer, à son féminisme le plus intime qui aime à s'appeler « idéalisme » et qui en tout cas se croit tel. Nos gens cultivés d'aujourd'hui, nos « hommes bons » ne mentent pas – c'est vrai ; mais cela ne leur fait *pas* honneur ! Le véritable mensonge, le vrai mensonge résolu, « loyal » (sur la valeur duquel on serait bien venu d'entendre Platon) serait pour eux quelque chose de bien trop strict, de bien trop fort ; cela exigerait ce que l'on ne *peut* exiger d'eux, qu'ils ouvrent les yeux sur eux-mêmes, qu'ils sachent distinguer en eux-mêmes entre le « vrai » et le « faux ». Seul leur convient le *mensonge déloyal* ; toute la gent de ceux qui se disent aujourd'hui « hommes bons » est parfaitement incapable de se comporter à l'égard d'une chose quelconque autrement que d'une manière *déloyalement mensongère*, radicalement mensongère, mais mensongère innocemment, sincèrement, candidement, vertueusement. Ces « hommes bons », – tous autant qu'ils sont, sont maintenant de fond en comble transis de moralité et, quant à la loyauté, objets d'opprobre et pourris de toute éternité : qui pourrait encore supporter de leur part une *vérité* « sur l'être humain » !… Ou, pour le dire d'une

façon plus concrète : lequel d'entre eux soutiendrait l'épreuve d'une *vraie* biographie !.. Quelques échantillons : lord Byron a esquissé sur lui-même quelques notes très intimes, mais Thomas Moore était « trop bon » pour cela : il brûla les papiers de son ami. C'est aussi ce qu'a dû faire le Pr Gwinner l'exécuteur testamentaire de Schopenhauer : car Schopenhauer lui aussi avait esquissé quelque notes sur lui-même et peut-être aussi contre lui-même (« *eis heauton* »). Le valeureux Américain Thayer, le biographe de Beethoven, s'est d'un seul coup arrêté dans son travail : à un certain endroit de cette vie honorable et ingénue, il ne tenait plus le coup… Moralité : quel homme intelligent irait encore aujourd'hui écrire sur lui-même une parole loyale ? – ou alors, c'est qu'il appartiendrait à l'ordre des têtes brûlées. On nous promet une autobiographie de Richard Wagner : qui ne doute que ce sera une autobiographie *bien pensée* ?… Songeons encore à l'épouvante grotesque qu'à suscitée en Allemagne le prêtre catholique Janssen avec sa représentation incroyablement carrée et inoffensive de la Réforme allemande ; qu'est-ce qui arriverait, alors, si l'on nous contait l'histoire de ce mouvement *d'une manière différente*, si un beau jour un vrai psychologue nous contait le vrai Luther, non plus avec la simplesse moralisante d'un ecclésiastique de campagne, non plus avec la pudibonderie suave et les ménagements des historiens protestants, mais avec l'impavidité d'un *Taine*, inspiré par la *force d'âme* et non par une astucieuse indulgence envers la force ?… (Les Allemands, soit dit en passant, ont encore récemment fort bien produit le type classique de cette indulgence, – ils peuvent bien se l'attribuer, se l'arroger en la personne de leur Leopold Ranke, ce classique avocat-né de toute raison du plus fort, cet astucieux entre tous les astucieux « réalistes ».)

Mais on m'aura déjà compris : – c'est une raison suffisante, n'est-ce pas, tout bien considéré, pour que nous autres psychologues nous ne nous débarrassions pas aujourd'hui d'un peu de méfiance *envers nous-mêmes* ?… Nous sommes probablement aussi encore « trop bons » pour notre métier, nous sommes aussi probablement encore les victimes, le butin, les malades de ce goût moralisateur actuel, bien que notre cœur nous porte à le mépriser, – *nous aussi* en sommes probablement encore infectés. Que visait l'avertissement de ce diplomate quand il s'adressait à ses pairs ? « Surtout, méfions-nous, Messieurs, de nos premiers mouvements ! disait-il, *ils sont presque toujours bons* »… C'est comme cela que tout psychologue devrait aujourd'hui s'adresser à ses pairs… Et là nous en revenons à notre problème, qui en fait exige de nous un peu de rigueur, un peu de défiance, notamment envers les « premiers mouvements ». *L'idéal ascétique au service d'une intention de débordement du sentiment* – qui garde en mémoire le précédent traité anticipera déjà pour l'essentiel, dans la teneur de ces quelques mots, ce qui reste maintenant à exposer. Disloquer complètement l'âme humaine, la plonger dans l'effroi, dans le gel, dans le feu et dans les ravissements pour qu'elle se libère comme par un éclair de toutes les petitesses et les mesquineries du déplaisir, de la léthargie et de la mauvaise humeur : quel chemin mène à ce but-*là* ? Et lequel y conduit le plus sûrement ?… Au fond, tous les grands affects en sont capables, à condition de se décharger subitement, colère, crainte, volupté, vengeance, espérance, triomphe, désespoir, cruauté ; et en vérité le prêtre ascétique a pris sans hésiter à son service *toute* la meute des chiens sauvages qui se trouvent dans l'homme, et il a lâché tantôt celui-ci, tantôt celui-là, toujours en vue de la même fin, éveiller l'homme de sa longue tristesse, chasser sa souffrance sourde, sa misère hésitante, au moins pour quelque temps, et toujours dans le cadre d'une interprétation et d'une « justification » religieuses. Tout débordement du sentiment de cet ordre se fait après coup *payer*, cela va de soi – il rend le malade plus malade encore – : et c'est pourquoi ce genre de remèdes à la souffrance, selon les critères modernes, est un genre « coupable ». On doit cependant, comme l'exige l'équité, insister sur ce point : il a été appliqué *avec bonne conscience*, le prêtre ascétique l'a prescrit en toute confiance dans son utilité et même dans sa nécessité indispensable, – et bien souvent lui-même presque brisé par la détresse qu'il provoquait ; en outre, les violents contrecoups physiologiques de tels excès et peut-être même les troubles de l'esprit ne sont-ils pas vraiment en contradiction avec le sens global de cette espèce de médication : comme on l'a montré précédemment, elle ne visait *pas*, en tant que telle, la guérison des maladies, mais à combattre le déplaisir de la dépression, son apaisement, son engourdissement. C'est également *ainsi* qu'on a atteint ce but. La principale astuce que s'est permise le prêtre ascétique pour

parvenir à faire résonner dans l'âme humaine toutes sortes de musiques déchirantes et extatiques a consisté – chacun le sait – à exploiter le *sentiment de culpabilité*. Le précédent traité en a brièvement indiqué l'origine – affaire de psychologie animale, tout simplement : le sentiment de culpabilité nous y est apparu pour ainsi dire dans son état brut. Ce n'est que dans les mains du prêtre, ce véritable artiste des sentiments de culpabilité, qu'il a pris forme – et quelle forme ! Le « péché » – car telle est l'interprétation que le prêtre s'est permis de donner à la « mauvaise conscience » animale (la cruauté retournée contre soi) – a été jusqu'ici le plus grand événement de l'histoire de l'âme malade : c'est en lui que nous trouvons le chef-d'œuvre le plus pernicieux et le plus néfaste de l'interprétation religieuse. L'homme souffrant de lui-même, d'une quelconque façon, en tout cas physiologiquement, un peu comme un animal enfermé dans une cage, incertain du pourquoi et du comment, avide de raisons – les raisons soulagent –, désireux aussi d'expédients et de narcotiques, tient conseil enfin avec quelqu'un qui connaît les choses cachées – et voici ! il reçoit une indication, il reçoit de son enchanteur, le prêtre ascétique, la *première* indication sur la « cause » de sa souffrance : il doit la chercher en *lui-même*, dans une *faute*, dans un fragment de passé, il doit comprendre sa souffrance même comme un *châtiment*… Il a entendu, il a compris, le malheureux : maintenant il est comme la poule autour de laquelle on a tracé un trait. Il ne ressort pas du cercle formé par ces lignes : du malade on a fait le « pécheur »… Et désormais, pendant quelques millénaires, on ne se débarrassera pas de l'aspect de ce nouveau malade, le « pécheur » – s'en débarrassera-t-on jamais ? Où qu'on jette les yeux, partout le regard hypnotique du pécheur, qui ne se tourne jamais que dans *une seule* direction (dans celle de la « faute », *seule et unique* cause de souffrance) ; partout la mauvaise conscience, cette « horrible bête », pour reprendre l'expression de Luther ; partout la rumination du passé, la violence faite aux faits, l'« œil vert » sur toute action ; partout la *volonté*, devenue occupation vitale, de tourner en mal la souffrance, son interprétation forcée en sentiments de faute, de crainte et de châtiment ; partout la discipline et la haire, le corps réduit à l'inanition, la mortification, partout le supplice que le pécheur s'inflige à lui-même de la roue cruelle d'une conscience acharnée, à la morbide volupté ; partout le tourment muet, la crainte extrême, l'agonie du cœur au martyre, les convulsions d'un bonheur inouï, le cri appelant le « salut ». En fait, avec ce système de procédures, l'ancienne dépression, la pesanteur et la lassitude étaient radicalement *dépassées*, la vie redevenait *très* intéressante : éveillé, toujours éveillé, jour et nuit, ardent, carbonisé, épuisé et cependant jamais las – tel apparaissait l'homme, « le pécheur » initié à *ces* mystères. Ce vieil enchanteur dans sa lutte grandiose avec le déplaisir, le prêtre ascétique – il l'avait

visiblement emporté, *son* règne était arrivé : déjà on ne se *plaignait* plus de la souffrance, on était *assoiffé* de souffrance ; « *encore* de la souffrance ! *encore* de la souffrance ! » tel fut le cri de ses disciples et adeptes des siècles durant ! Tout débordement du sentiment qui faisait mal, tout ce qui brisait, bouleversait, broyait, dérobait au monde, ravissait en extase, le mystère des chambres de torture, et même les inventions de l'enfer – tout cela était désormais découvert, deviné, exploité, tout servait à l'enchanteur, tout servait à la victoire de son idéal, l'idéal ascétique… « Mon royaume n'est pas de *ce* monde » – ne laissait-il pas de répéter : avait-il encore vraiment le droit de parler ainsi ?… Goethe a affirmé qu'il n'existe que trente-six situations tragiques : cela peut faire deviner, si on ne le savait déjà, que Goethe n'était pas un prêtre ascétique. Ce dernier – en connaît plus que cela…

21

Face à toute cette *espèce* de médication sacerdotale, l'espèce « coupable », toute parole critique est de trop. Croire qu'un débordement du sentiment tel qu'a coutume de le prescrire en ce cas à ses malades le prêtre ascétique (bien entendu sous les noms les plus sacrés et également pénétré du caractère sacré de son but) ait effectivement été *utile* à un quelconque malade, qui aurait donc vraiment envie de soutenir une assertion de ce genre ? À tout le moins faut-il s'entendre sur le mot d'« utilité ». Si l'on veut par là dire qu'un tel système de traitement a *amélioré* l'homme, je n'y contredis pas : sauf à ajouter que pour moi « amélioré » signifie… la même chose que « domestiqué », « affaibli », « découragé », « raffiné », « amolli », « dévirilisé » (donc presque l'équivalent de *dégradé*…). Mais quand il s'agit principalement d'êtres malades, moroses, déprimés, un tel système rend le malade, à supposer qu'on l'« améliore », en tout cas *davantage malade* ; qu'on demande donc aux aliénistes quelles sont les

séquelles d'une application méthodique de tortures de la pénitence, de mortifications et de convulsions du salut. Qu'on interroge également l'histoire : partout où le prêtre ascétique a imposé son traitement, la morbidité chaque fois, très vite et d'une façon inquiétante, s'est enracinée et étendue. Quel en fut chaque fois le « succès » ? Le délabrement du système nerveux venant s'ajouter à la maladie antérieure ; et cela, dans les petites comme dans les grandes choses, chez les individus comme dans les masses. Parmi les séquelles du *training* de la pénitence et du salut, nous trouvons de formidables épidémies d'épilepsie, les plus grandes que l'histoire ait connues, comme celles des danses de Saint-Guy et de Saint-Jean du Moyen Âge ; nous trouvons encore, autre forme de suite, d'effroyables paralysies et dépressions à long terme, à cause desquelles parfois le tempérament d'un peuple ou d'une ville (Genève, Bâle) se retourne une fois pour toutes en son contraire ; – c'est de là que découle également l'hystérie des sorcières, phénomène apparenté au somnambulisme (huit grandes crises épidémiques de cette hystérie, rien qu'entre 1564 et 1605) – ; autre séquelle, ces délires de mort des masses, dont l'épouvantable cri « *evviva la morte* » se fit entendre dans toute l'Europe, interrompu par des idiosyncrasies tantôt voluptueuses, tantôt ivres de destruction : ainsi on observe partout aujourd'hui encore les mêmes alternances d'affects, avec les mêmes intermittences et les mêmes sautes, dans tous les cas où la doctrine ascétique du péché connaît à nouveau un grand succès (la névrose religieuse *apparaît* comme une forme du « haut mal », c'est indubitable. Ce qu'elle est ? *Quæritur*). Dans l'ensemble, l'idéal ascétique avec son culte moral sublime, cette systématisation la plus spirituelle, la moins scrupuleuse et la plus dangereuse de tous les moyens de débordement du sentiment, s'est inscrit dans l'histoire de l'homme d'une manière effroyable et inoubliable, sous la houlette de saintes intentions ; et hélas ! *pas seulement* dans son histoire… Je ne saurais rien faire valoir d'autre qui ait porté atteinte d'une façon aussi destructrice à la *santé* et à la vigueur des races, notamment des Européens, que cet idéal ; on peut, sans exagérer, l'appeler la *véritable fatalité* de l'histoire de la santé de l'homme européen. Si ce n'est à la rigueur que l'on pourrait comparer à son influence celle de l'élément spécifiquement germanique : j'entends l'empoisonnement alcoolique de l'Europe qui a progressé exactement du même pas que la prédominance politique et raciale des Germains. (Là où ils ont inoculé leur sang, ils ont aussi inoculé leur tare.) – Au troisième rang, il faudrait citer la syphilis, – *magno sed proxima intervallo*.

22

Le prêtre ascétique a gâté la santé de l'âme chaque fois qu'il a pu dominer, et donc il a également gâté le *goût in artibus et litteris*, – et il continue à le faire. « Donc ? » – J'espère que l'on me concédera sans plus de façons ce « donc » ; en tout cas je ne souhaite pas d'emblée le justifier. Une simple indication : elle concerne le livre princeps de la littérature chrétienne, son véritable modèle, son « livre en soi ». Au cœur même de la splendeur gréco-romaine, qui était également celle des livres, face à un monde antique de l'écrit qui n'était pas encore détruit et réduit en décombres, à une époque où l'on pouvait encore lire des livres pour la possession desquels on donnerait des pans entiers de bibliothèque, des agitateurs chrétiens – on les appelle Pères de l'Église – eurent l'ingénuité et le front de décréter : « *nous* aussi, nous avons nos classiques, *nous n'avons pas besoin de ceux des Grecs* », – et l'on montrait fièrement du doigt des recueils de légendes, des épîtres apostoliques et de méchants traités apologétiques, à peu près comme, de nos jours, l'« armée du salut » anglaise, avec une littérature du même acabit, s'en va-t-en guerre contre Shakespeare et autres « païens ». Je n'aime pas le Nouveau Testament, on l'aura deviné ; je suis presque inquiet d'être à ce point isolé dans mon manque de goût pour cet ouvrage tant estimé, surestimé (j'ai *contre* moi le goût de deux millénaires) : mais qu'y puis-je ! « Me voici, je ne puis faire autrement », – j'ai le courage de mon mauvais goût. L'*Ancien* Testament – là, c'est tout autre chose : tous mes respects à l'Ancien Testament ! J'y trouve de grands hommes, un paysage héroïque et une chose rarissime sur terre, l'incomparable naïveté du *cœur vaillant* ; mieux encore, j'y trouve un peuple. Dans le Nouveau, au contraire, un joli ménage plein de petites sectes, de rococos de l'âme, plein de choses et de recoins tarabiscotés, de bizarreries, un remugle de conventicules, sans oublier, parfois, un souffle de mièvrerie bucolique qui est typique de l'époque (*et* de la province romaine) et qui est moins juif qu'hellénistique. L'humilité et la suffisance allant de front ; un bavardage du sentiment qui rendrait presque sourd ; des airs passionnés, mais point de passion ; des simagrées pénibles ; on voit bien que ces gens-là n'ont aucune éducation. Comment peut-on faire un tel battage de ses petits travers, comme ces pieux nabots ! Personne ne s'en soucie ; et Dieu moins que quiconque. Et en fin de compte, ils veulent pardessus le marché la « couronne de la vie éternelle », toutes ces petites gens de la province : pourquoi donc et en quel honneur ? On ne saurait pousser plus loin l'aplomb. Un Pierre « immortel » : mais qui supporterait *cela* ! Leur ambition

prête à rire : *ça* remâche ses petites affaires personnelles, ses sottises, ses chagrins et ses soucis de traîne-savate, comme si l'en-soi des choses avait le devoir de s'en préoccuper, *ça* ne se lasse jamais d'impliquer Dieu lui-même dans les plus mesquines misères où ils s'enfoncent. Et ce perpétuel à-tu-et-à-toi avec Dieu, qui est d'un goût détestable ! Ces privautés juives, et pas seulement juives, de la gueule et de la patte avec Dieu !… Il y a en Extrême-Orient de petits « peuples païens » méprisés, de qui ces premiers chrétiens auraient pu apprendre une chose essentielle, un peu de *tact* dans la vénération ; ces peuples, comme en témoignent des missionnaires chrétiens, ne se permettent pas de prononcer le nom de leur Dieu. Voilà ce qui me paraît de la délicatesse achevée ; ce qui est sûr, c'est que c'est une délicatesse qui ne dépasse pas seulement les « premiers chrétiens » : qu'on se rappelle donc par exemple, pour bien ressentir cette opposition, Luther, le paysan le plus « bavard » et le plus arrogant qu'ait connu l'Allemagne, et la tonalité luthérienne à laquelle il se plaisait justement le plus dans ses dialogues avec Dieu. La résistance de Luther contre les saints intercesseurs (en particulier contre « le pape, cette truie du diable »), était au fond, à n'en point douter, la résistance d'un butor qui répugnait à la *bonne étiquette** de l'Église, cette étiquette de la vénération propre au goût hiératique, qui ne laisse accéder au saint des saints que les initiés et les plus capables de se taire, et en exclut les butors. Ceux-ci, une fois pour toutes, n'y auront pas la parole, – mais Luther, le paysan, en avait décidé tout autrement, la chose ne lui paraissait pas assez *allemande* : il voulait avant tout parler directement, parler en personne, parler à son Dieu « sans gêne »… Eh bien ! C'est ce qu'il a fait. – L'idéal ascétique, on le devine, n'a jamais ni nulle part été une école du bon goût, et moins encore celle des bonnes manières, – dans le meilleur des cas, il a été une école des manières hiératiques – : ce qui signifie qu'il contient en son principe quelque chose de foncièrement hostile à toutes les bonnes manières, – le manque de mesure, l'aversion pour la mesure, il est lui-même un « *non plus ultra* ».

23

L'idéal ascétique n'a pas seulement gâté la santé et le goût, il a en outre gâté une troisième, une quatrième, une cinquième, une sixième chose – je me garderai bien de les énumérer (je n'en finirais pas !). Je ne cherche point à mettre en lumière ce que cet idéal a véritablement *réalisé* ; mais plutôt seulement ce qu'il *signifie*, ce qu'il laisse deviner, ce qui est caché derrière lui, sous lui, en lui, ce dont il est l'expression provisoire, ambiguë, surchargée de points d'interrogation et de malentendus. Et c'est seulement en vue de *cette* fin-là que j'ai pris la liberté d'obliger mes lecteurs à jeter un coup d'œil sur l'énormité de ses réalisations, et même de ses réalisations funestes : pour les préparer en effet à l'aspect ultime et le plus effroyable que comporte à mes yeux la question de la signification de cet idéal. Que signifie donc la *puissance* de cet idéal, *l'énormité* de sa puissance ? Pourquoi lui avoir fait autant de place ? Pourquoi ne pas lui avoir opposé davantage de résistance ? L'idéal ascétique exprime une volonté : *où* est la volonté adverse, dans laquelle s'exprimerait un *idéal adverse* ? L'idéal ascétique a un *but*, – lequel est assez général pour que tous les autres intérêts de l'existence humaine, par comparaison, apparaissent mesquins et étriqués ; il interprète à sa façon les époques, les peuples, les hommes en les rapportant impitoyablement à ce but, il ne fait droit à aucune autre interprétation, à aucun autre but, il rejette, nie, affirme, confirme dans le sens exclusif de *son* interprétation (– et y eut-il jamais un système interprétatif plus conséquent ?) ; il ne se soumet à aucune puissance, il croit bien au contraire à sa primauté sur toute puissance, à sa *distance hiérarchique* inconditionnée face à toute puissance, – il est convaincu qu'il n'existe aucune puissance sur terre qui ne doive d'abord recevoir de lui un sens, un droit d'exister, une valeur, en tant qu'instrument en vue de son œuvre, que voie et moyen vers *son* but, son unique but… Où est l'*opposé* de ce système clos de la volonté, du but et de l'interprétation ? Pourquoi cet opposé *fait-il défaut* ?… Où est l'*autre* « but unique » ?… Mais on me dit qu'il ne ferait *pas* défaut, et qu'il aurait non seulement livré avec succès un long combat contre l'idéal ascétique, et qu'il se serait même rendu maître de cet idéal sur tous les points essentiels : toute notre *science* moderne en serait le témoignage – cette science moderne qui, à titre de véritable philosophie du réel, ne croit manifestement qu'en elle-même, a manifestement foi en elle-même, et le courage de s'assumer, ayant bien réussi jusqu'à présent sans Dieu, sans au-delà et sans vertus négatives. Mais tout ce vacarme et cette agitation de bavards reste sans effet sur moi : les trompettes de la réalité sont de mauvais musiciens, leurs

voix, cela s'entend, ne sortent *pas* des profondeurs, elles ne disent *rien* du tréfonds de la conscience scientifique – car celle-ci est aujourd'hui un tréfonds –, le mot de « science », dans ces gueules de trompettes, est tout simplement un attentat aux mœurs, un abus, une impudeur. C'est tout le contraire de ce que l'on affirme là qui est vrai : la science aujourd'hui n'a absolument *aucune* foi en elle-même, et moins encore un idéal *au-dessus* d'elle, – et là où elle est encore passion, amour, ardeur, *souffrance*, elle n'est pas l'opposé de cet idéal ascétique, mais elle en est bien plutôt la *forme la plus récente et la plus aristocratique*. Cela vous parait-il étrange ?… Chez les savants d'aujourd'hui il ne manque pas d'un brave peuple d'humbles ouvriers qui se plaît à son petit carré et qui, parce qu'il s'y plaît, hausse parfois le ton pour exiger sans trop d'humilité comme un *devoir* qu'on soit satisfait, aujourd'hui, tout particulièrement dans le domaine de la science, – n'y a-t-il pas là tant de choses utiles à faire ? J'en conviens ; je m'en voudrais beaucoup de gâter à ces honorables ouvriers le plaisir du travail : car je me réjouis de leur labeur. Mais si on travaille maintenant beaucoup dans la science et s'il s'y trouve des ouvriers satisfaits, cela ne prouve absolument *pas* que la science dans son ensemble comporte aujourd'hui un but, une volonté, un idéal, la passion que donne la foi dans les grandes choses. La vérité, je le répète, est à l'opposé : quand elle n'est pas la manifestation la plus récente de l'idéal ascétique, – il s'agit alors de situations trop rares, choisies, trop exceptionnelles, pour pouvoir infléchir l'appréciation d'ensemble – la science est aujourd'hui le *repaire* de toute espèce de morosité, d'incrédulité, de ver rongeur, de *despectio sui*, de mauvaise conscience, – elle est l'*inquiétude* même de l'absence d'idéal, la souffrance que donne le *manque* de grand amour, le mécontentement d'être *obligé* de se contenter de peu. Que ne cache pas aujourd'hui la science ! Que n'est-elle pas du moins censée *cacher* ! Le sérieux de nos meilleurs savants, leur zèle hébété, leur tête en effervescence nuit et jour, leur maîtrise même au travail – combien de fois cela n'a-t-il pas pour véritable sens de se dissimuler on ne sait quoi ! La science comme moyen de s'étourdir : *connaissez-vous cela* ?… – Un mot innocent les blesse jusqu'à l'os – quiconque fréquente les savants le sait, on aigrit ses amis savants contre soi à l'instant même où on croit les honorer, on les met hors d'eux-mêmes simplement parce qu'on a été trop grossier pour deviner à qui on a véritablement affaire, c'est-à-dire à des gens qui *souffrent*, qui ne veulent pas s'avouer eux-mêmes ce qu'ils sont, des gens anesthésiés et hébétés, qui ne redoutent qu'une chose : *reprendre conscience*…

24

Et qu'on imagine maintenant les cas les plus rares dont j'ai parlé, les derniers idéalistes qu'on trouve aujourd'hui parmi les philosophes et les savants : représentent-ils les *opposants* à l'idéal ascétique dont nous sommes en quête, les *anti-idéalistes* ? En fait, ils se *croient* tels, tous les uns autant que les autres, ces « incroyants » ; voilà qui semble être leur dernier reliquat de croyance, d'être les opposants de cet idéal, tant ils sont sérieux sur ce point, tant leurs paroles et leurs poses sont passionnées justement en cette matière : – faut-il pour autant que ce qu'ils croient soit *vrai* ?… Nous autres, hommes de la connaissance, sommes finalement méfiants envers les croyants de tout acabit, notre méfiance nous a peu à peu exercés à conclure au contraire de tout ce qui se faisait auparavant : chaque fois que la force d'une croyance est très manifeste, à conclure à une certaine faiblesse de la preuve, à l'*invraisemblance* même de l'objet de la croyance. Nous non plus ne nions pas que la croyance « rende bienheureux » : *c'est bien pourquoi* nous nions que la foi prouve quelque chose : une croyance forte qui rend bienheureux suscite le soupçon contre l'objet même auquel elle croit, elle ne fonde pas la « vérité », elle fonde une certaine vraisemblance – de l'*illusion*. Or qu'en est-il, dans ce cas ? – Ces négateurs et rebelles d'aujourd'hui, ces inconditionnels d'une seule chose : la revendication de la propreté intellectuelle, ces esprits durs, sévères, abstinents, héroïques, qui sont l'honneur de notre époque, tous ces blêmes athées, antéchrists, immoralistes, nihilistes, ces sceptiques, éphectiques et fébriles *hectiques* de l'esprit (fébriles, ils le sont tous d'une manière ou d'une autre), ces derniers idéalistes de la connaissance chez qui seuls demeure et s'incarne toujours la conscience intellectuelle, – ils se croient en effet aussi affranchis que possible de l'idéal ascétique, – ces « esprits libres, *très* libres » : et pourtant, je me permets de leur révéler ce qu'eux-mêmes ne voient pas, faute de recul vis-à-vis d'eux-mêmes – cet idéal est bien aussi *leur* idéal. C'est eux et eux seuls, peut-être, qui le représentent aujourd'hui. Ils sont eux-mêmes son rejeton le plus spiritualisé, la troupe la plus avancée de ses guerriers et de ses éclaireurs, sa forme sournoise la plus insidieuse, la plus subtile, la plus insaisissable : – si je suis en quelque manière devin, que ce soit avec *cette* proposition-là !… Il s'en faut de beaucoup qu'ils soient des esprits *libres* : *car ils croient encore à la vérité*… Lorsque les croisés chrétiens se heurtèrent en Orient à l'invincible ordre des Assassins, cet ordre d'esprits libres *par excellence** dont les grades les plus bas vivaient dans une obéissance qu'aucun ordre monastique n'a égalée, ils reçurent par quelque voie une

indication sur le symbole et la devise qui étaient réservés aux seuls grades supérieurs comme leur secret : « rien n'est vrai, tout est permis »… *Voilà*, par exemple, qui était de la *liberté* de l'esprit, *cette formule congédiait* la foi même en la vérité… A-t-on jamais vu un esprit libre européen, chrétien, s'égarer dans cette proposition et ses *conséquences* labyrinthiques ? Connaît-il *d'expérience* le Minotaure de cet antre ?… J'en doute, et même je suis certain du contraire : – il n'y a justement rien de plus étranger à ces inconditionnels d'une *seule* idée, à ces *soi-disant* esprits libres que la liberté et l'émancipation en ce sens, il n'y a rien à quoi ils soient plus solidement enchaînés, et justement c'est dans la foi en la vérité que, plus que quiconque, ils sont inébranlables et inconditionnels. Je ne connais tout cela que de trop près, sans doute : la vénérable abstinence des philosophes à quoi oblige une telle croyance, le stoïcisme de l'intellect, qui s'interdit finalement le non aussi strictement que le oui, la *volonté* d'en rester au factuel, au fait *brut*, ce fatalisme des « *petits faits** » (*ce petit faitalisme**, comme je l'appelle), dans lequel la science française cherche désormais une sorte de prééminence morale sur la science allemande, cette renonciation totale à l'interprétation (à la violence, l'adaptation, l'abréviation, l'omission, la surenchère, l'hyperbole, la falsification, et à tout ce qui relève encore de l'*essence* même de toute interprétation) – tout cela exprime, au bout du compte, aussi bien l'ascétisme de la vertu qu'une quelconque négation de la sensualité (ce n'est au fond qu'un mode de cette négation). Mais ce qui y *pousse*, cette volonté inconditionnelle de vérité, c'est la *foi dans l'idéal ascétique lui-même*, bien qu'à titre d'impératif inconscient, qu'on ne s'y trompe pas, – c'est la foi en une valeur *métaphysique*, en une valeur *en soi de la vérité*, foi qui est seule dans cet idéal à pouvoir la garantir et l'attester (elle vit et meurt avec lui). En toute rigueur, aucune science n'est « sans présupposé », l'idéal même en est impensable, contraire à la logique : il faut toujours qu'une philosophie, une « croyance », précède pour conférer à la science, une direction, un sens, une limite, une méthode, un *droit* à l'existence. (Celui qui inverse les termes, et s'avise par exemple d'établir la philosophie « sur des fondements strictement scientifiques », doit commencer par mettre *cul pardessus tête*, non seulement la philosophie, mais encore la vérité elle-même : la plus grave atteinte aux convenances que l'on puisse commettre à l'égard de deux dames aussi respectables !) Oui, n'en doutons pas – et ici je laisse la parole à mon *Gai Savoir*, voir le livre V page 263 [§ 344]. – « Le véridique, au sens audacieux et ultime que suppose la foi dans la science, *affirme par là un autre monde* que celui de la vie, de la nature et de l'histoire ; et dans la mesure où il affirme cet "autre monde", eh bien ! ne lui faut-il pas du même coup – nier son contraire, ce monde-ci, *notre* monde ?… C'est encore sur une *foi métaphysique* que repose

notre foi dans la science, – nous aussi les hommes de la connaissance d'aujourd'hui, nous les sans-Dieu et antimétaphysiciens, nous aussi nous empruntons *notre* flamme à l'incendie qu'a allumé une foi millénaire, la foi chrétienne qui était aussi celle de Platon, selon laquelle Dieu est la vérité et la vérité est *divine*… Mais quoi, et si justement tout cela devenait de plus en plus incroyable, et si rien ne s'avérait plus divin sinon l'erreur, l'aveuglement, le mensonge – et si Dieu même s'avérait notre *plus long mensonge* ? » – À cet endroit, il faut s'arrêter et réfléchir longuement. La science elle-même *a* désormais *besoin* d'être justifiée (ce qui ne veut pas dire qu'une telle justification existe). À cet égard, on pourra consulter les philosophies les plus anciennes comme les plus récentes : elles n'ont même pas conscience qu'il faille justifier la volonté de vérité, c'est là une lacune de toute philosophie –, d'où cela vient-il ? C'est que l'idéal ascétique a jusqu'à présent *dominé* toute la philosophie, que la vérité a été posée comme Etre, comme Dieu, comme instance suprême, c'est qu'on n'avait pas le *droit* de voir en la vérité un problème. Comprend-on ce mot de « droit » ? – Dès l'instant où la foi dans le Dieu de l'idéal ascétique est reniée, *surgit du même coup un problème nouveau* : celui de la *valeur* de la vérité. – La volonté de vérité a besoin d'une critique – définissons ainsi notre propre tâche –, il faudrait essayer de *mettre* une bonne fois la vérité *en question*… (à qui trouverait cela un peu trop bref, je recommande de lire le paragraphe du *Gai Savoir* intitulé « Dans quelle mesure nous aussi nous sommes encore pieux », p. 260 sq. [§ 344], ou mieux encore tout le livre V de cet ouvrage, ainsi que la préface d'*Aurore*).

25

Non ! Qu'on ne me parle pas de la science, quand je cherche l'antagoniste naturel de l'idéal ascétique, quand je demande : « *où* est la volonté opposée, où

s'exprime *l'idéal contraire* ? ». Pour cela, la science, loin s'en faut, n'est pas assez indépendante, il lui faut à tous égards d'abord un idéal d'évaluation, une puissance créatrice de valeurs, au *service* de laquelle elle ait le *droit de croire* en elle-même, – elle-même n'est jamais créatrice de valeurs. Sa relation à l'idéal ascétique n'est, en soi, absolument pas encore antagoniste ; elle représente même pour l'essentiel plutôt la force motrice de son développement interne. Son opposition et son combat, à bien l'examiner, ne concernent pas du tout l'idéal ascétique lui-même, mais seulement ses bastions avancés, ses déguisements, ses masques, ses accès de rigidité, de durcissement, de dogmatisation – elle libère à nouveau en lui la vie, en niant ce qu'il a d'exotérique. L'un et l'autre, la science et l'idéal ascétique, se tiennent bien sur un seul et même terrain – je l'ai déjà donné à entendre – : à savoir celui de l'égale surestimation de la vérité (plus exactement : de la foi égale dans le caractère inestimable, incritiquable de la vérité), c'est justement par là qu'ils sont *nécessairement* alliés, – de telle sorte que, si on les combat, on ne peut les combattre et les mettre en question qu'ensemble. Une évaluation de l'idéal ascétique implique inévitablement une évaluation de la science : gardons dans ce cas les yeux grands ouverts, dressons les oreilles ! (L'*art*, disons-le d'emblée, car j'y reviendrai plus longuement à l'occasion, – l'art, qui sanctifie justement le *mensonge* et dans lequel la bonne conscience vient s'allier à la *volonté d'illusion*, est bien plus foncièrement opposé à l'idéal ascétique que la science : c'est ce que Platon a senti d'instinct, lui qui fut le plus grand ennemi de l'art que l'Europe ait produit jusqu'à ce jour. Platon *contre* Homère : voilà tout l'antagonisme, le véritable antagonisme – d'un côté, « l'homme de l'au-delà » en toute bonne volonté, le grand calomniateur de la vie, de l'autre, celui qui la divinise spontanément, nature d'*or*. Une disponibilité d'artiste au service de l'idéal ascétique est donc la plus profonde *corruption* qui puisse être, hélas ! trop commune : car il n'y a rien de plus corruptible qu'un artiste.) Et en termes physiologiques aussi, la science repose sur un même terrain que l'idéal ascétique : un certain *appauvrissement de la vie* les conditionne tous deux, – le refroidissement des affects, le ralentissement du tempo, la dialectique substituée à l'instinct, le sérieux imposé aux visages et au maintien (le *sérieux*, cette marque infaillible d'un métabolisme laborieux de la vie qui lutte et travaille durement). Que l'on considère les époques d'un peuple durant lesquelles le savant occupe le devant de la scène : ce sont des époques de fatigue, souvent de crépuscule, de déclin, – la force débordante, l'assurance de la vie, la certitude de l'*avenir* ont disparu. La prééminence du mandarin n'est jamais de bon augure : pas plus que l'avènement de la démocratie, celui des arbitrages pacifiques au lieu des guerres, celui de l'égalité de la femme, de la religion de la pitié et de toute espèce de symptômes de la vie qui va par le fond.

(La science comme problème ; que signifie la science ? – cf. à ce sujet l'Avant-propos de *La Naissance de la tragédie*.) – Non ! Cette « science moderne » – mais ouvrez donc les yeux ! – est pour l'instant la *meilleure* alliée de l'idéal ascétique et cela justement parce qu'elle en est l'alliée la plus inconsciente, la plus spontanée, la plus clandestine et la plus souterraine ! Ils ont jusqu'à maintenant mené la partie, les « pauvres en esprit » et les zélateurs scientifiques de cet idéal (que l'on se garde, soit dit en passant, de croire qu'ils en sont l'opposé, en quelque sorte les *riches* en esprit : – ils ne le sont *certes pas*, je les ai appelés les hectiques de l'esprit). Ces fameuses *victoires* qu'on leur prête : à coup sûr, ce sont des victoires – mais sur quoi ? L'idéal ascétique n'a pas du tout été vaincu en eux, il s'est plutôt renforcé, en effet, il a été rendu plus insaisissable, plus spirituel, plus insidieux, chaque fois qu'un rempart, une fortification qui s'y étaient arc-boutés et qui *enlaidissaient* son aspect, étaient impitoyablement défaits, brisés par la science. Croira-t-on vraiment par exemple que l'échec de l'astronomie théologique constitue l'échec de cet idéal ?… L'homme a-t-il peut-être dorénavant *moins soif* d'une solution dans l'au-delà du mystère de son existence du fait que, depuis, cette existence paraît encore plus contingente, plus oisive, plus inutile dans l'ordre des choses visibles ? Le rapetissement de l'homme par lui-même, sa *volonté* de se rapetisser ne sont-ils pas irrésistiblement en progrès depuis Copernic ? Hélas ! c'en est fini de la croyance en sa dignité, en sa singularité, en son caractère irremplaçable dans l'échelle des êtres, – il est devenu une *bête*, une bête au sens propre, sans réticence ni réserve, lui qui, dans sa croyance ancienne, était quasiment Dieu (« enfant de Dieu », « Dieu fait homme »)… Depuis Copernic, l'homme semble sur la mauvaise pente, – il roule désormais de plus en plus vite loin du centre – jusqu'où ? jusqu'au néant ? jusqu'au « sentiment *taraudant* de son néant » ?… Soit ! Voilà qui serait bien le droit chemin – jusqu'à l'*ancien* idéal ?… *Toute* science (et pas seulement l'astronomie, au sujet de l'effet décourageant et humiliant de laquelle Kant a fait un aveu remarquable : « elle anéantit mon importance »…), toute science, tant naturelle que *non naturelle* – c'est ainsi que j'appelle l'autocritique de la connaissance – vise actuellement à dissuader l'homme du respect qu'il se portait jusque-là, comme si ce respect n'avait été qu'une présomption saugrenue ; on pourrait même dire que son propre orgueil, sa propre forme grossière d'ataraxie stoïcienne, consiste à maintenir cet *irrespectueux mépris de soi* laborieusement acquis de l'homme, son ultime et très sérieuse exigence de respect (à juste titre, en effet : car celui qui méprise est toujours quelqu'un qui n'a pas encore « oublié ce qu'est le respect »…). Est-ce bien là une façon de *contrecarrer* l'idéal ascétique ? Croit-on encore sérieusement (comme l'imaginèrent un temps les théologiens) que la *victoire* de

Kant sur la dogmatique des concepts théologiques (« Dieu », « âme », « liberté », « immortalité ») aurait rompu avec cet idéal ? – peu nous importe ici que Kant lui-même ait eu en vue quelque chose de la sorte. Ce qui est sûr, c'est que les transcendantalistes de tout acabit ont depuis Kant derechef la partie facile, – ils sont affranchis des théologiens : quel bonheur ! – Kant leur a indiqué un chemin détourné sur lequel ils peuvent maintenant suivre, de leur propre chef et en toute bienséance scientifique, les « vœux de leur cœur ». En même temps : qui pourrait dorénavant reprocher aux agnostiques, adorateurs de l'inconnu et du mystère en soi, de vénérer comme Dieu *le point d'interrogation en soi* ? (Xavier Doudan parle quelque part des *ravages** qu'a entraînés « *l'habitude* d'admirer *l'intelligible au lieu de rester tout simplement dans l'inconnu** » il veut dire que les Anciens l'auraient déconseillée.) À supposer que tout ce que l'homme « connaît » ne satisfasse pas ses désirs, les contredise plutôt et les effraie, quelle divine échappatoire que de pouvoir chercher la faute non pas dans les « désirs », mais dans la « connaissance » !… « Il n'y a pas de connaissance, *donc* – il y a un Dieu » : quelle nouvelle élégance dans le syllogisme ! Quel *triomphe* de l'idéal ascétique ! –

26

– Ou serait-ce peut-être que l'historiographie moderne dans son ensemble aurait fait preuve d'une attitude plus confiante dans la vie et dans l'idéal ? Son exigence la plus noble vise désormais à se faire *miroir* ; elle récuse toute téléologie ; elle ne veut plus rien « prouver » ; elle répugne à jouer les juges et c'est là son bon goût, – elle n'approuve pas plus qu'elle ne nie, elle constate, elle « décrit »… Tout cela est hautement ascétique ; mais c'est en même temps *nihiliste* à un plus haut degré encore, qu'on ne s'y trompe pas ! On voit des yeux tristes, durs, mais volontaires, – un regard *scrutateur*, tel celui de l'explorateur

polaire solitaire (peut-être pour éviter de regarder en soi, de regarder en arriére ?…). Voici la neige, toute vie se tait ; les derniers corbeaux se font entendre, croassant : « À quoi bon ? » « À rien ! », « *Nada* ! » – rien ne prospère ni ne pousse, tout au plus la métapolitique pétersbourgeoise et la « pitié » à la Tolstoï. Mais quant à cette autre espèce d'historiens, espèce peut-être plus « moderne » encore, jouisseuse, voluptueuse, faisant les yeux doux aussi bien à la vie qu'à l'idéal ascétique, espèce qui se sert du mot « artiste » comme d'un gant, qui s'est aujourd'hui entièrement accaparé l'éloge de la contemplation : quelle nostalgie d'ascètes et de paysages hivernaux éveillent ces suaves personnages riches en esprit ! Non ! que le diable emporte cette tourbe « pensive » ! Comme je préférerais errer à travers les brouillards sinistres, gris et froids en compagnie de ces nihilistes historisants ! – vraiment il m'importe peu, dussé-je choisir, de prêter l'oreille à quelqu'un de véritablement anhisto-rique et antihistorique (comme ce Dühring, dont les accents dans l'Allemagne d'aujourd'hui enivrent une espèce jusqu'ici encore pusillanime, inavouée de « belles âmes », la *species anarchistica*, sous-catégorie du prolétariat de la culture). Les « pensifs » sont cent fois « pires » – : je ne sache rien d'aussi répugnant qu'un tel confort « objectif », que ce mirliflore de l'histoire, moitié calotin, moitié satyre, parfum Renan, dont les applaudissements de fausset trahissent ce qui lui manque et *à quel endroit* il lui manque quelque chose, *à quel endroit* en l'occurrence la Parque a manié trop chirurgicalement, hélas ! ses cruels ciseaux ! Cela répugne à mon goût ainsi qu'à ma patience : ne peut garder sa patience à de tels spectacles que celui qui n'a rien à y perdre, – moi, cette vision me chagrine, de tels « spectateurs » m'aigrissent contre le « spectacle » plus encore que le spectacle (l'histoire elle-même, on m'entend), il me vient inopinément des humeurs anacréontiques. Cette nature qui a donné la corne au taureau, le *chasm'odontôn* au lion, pourquoi m'a-t-elle donné un pied ?… Pour frapper, par saint Anacréon ! Et pas seulement pour déguerpir : pour piétiner le confort vermoulu, la poltronnerie pensive, la lubricité d'eunuques devant l'histoire, les yeux doux à l'idéal ascétique, la justice des tartufes impuissants ! Tous mes respects à l'idéal ascétique, *tant qu'il est honnête* ! tant qu'il croit en lui-même et ne nous joue pas la comédie. Mais je n'aime pas ces punaises coquettes, dont l'ambition insatiable est de sentir l'infini jusqu'à ce que l'infini sente la punaise ; je n'aime pas les sépulcres blanchis, histrions de la vie ; je n'aime pas les fatigués et les blasés qui se drapent de sagesse, ni leur regard « objectif » ; je n'aime pas les agitateurs travestis en héros, qui enrobent du masque de l'idéal le fétu qui leur sert de tête ; je n'aime pas les artistes ambitieux qui voudraient passer pour des ascètes et des prêtres, et qui ne sont au fond que de tragiques bouffons ; je ne les aime pas non plus, ces nouveaux

trafiquants en idéalisme, les antisémites qui aujourd'hui roulent des yeux chrétiens, aryens, petits-bourgeois, et qui par un abus insoutenable des procédés d'agitation les plus vils, à savoir la pose morale, cherchent à exciter tous les éléments bêtes à cornes de la populace (– si *toutes* les sortes d'escroqueries intellectuelles obtiennent aujourd'hui du succès en Allemagne, c'est à cause de la *dévastation* jusqu'ici indéniable et déjà sensible de l'esprit allemand dont j'attribue la cause à une absorption beaucoup trop exclusive de journaux, de politique, de bière et de musique wagnérienne, sans oublier la condition de ce régime, d'une part l'enfermement et la vanité nationale, le fort mais étroit principe « Allemagne, Allemagne pardessus tout », et d'autre part l'*agitation paralytique* des « idées modernes »). L'Europe d'aujourd'hui abonde surtout dans l'invention d'excitants, elle n'a pas, semble-t-il, de besoins plus pressants que les stimulants et l'eau-de-vie : de là également l'énorme trafic d'idéaux, ces eaux-de-vie de l'esprit, de là encore partout cette atmosphère répugnante, nauséabonde, frauduleuse, frelatée. J'aimerais savoir combien de cargaisons d'un idéalisme de contrefaçon, de frusques de héros, de grands mots clinquants, combien de tonnes de compassion liquoreuse (marque : *la religion de la souffrance**), combien de béquilles de la « noble indignation » à l'usage des éclopés de l'esprit, combien d'*histrions* de l'idéal moral chrétien l'Europe devrait aujourd'hui exporter pour que son atmosphère redevienne plus respirable… Cette surproduction laisse manifestement ouvert un nouveau débouché *commercial*, manifestement on peut encore faire des « affaires » avec de petites idoles de l'idéal et les « idéalistes » qui vont avec – voilà une suggestion à retenir ! Mais qui en a le courage ? – Nous avons *en main* les moyens d'« idéaliser » toute la terre !… Mais pourquoi parler de courage ? Une seule chose ici est nécessaire, la main, justement, une main dégagée, très dégagée…

– Assez ! Assez ! Laissons là ces curiosités et ces complexités de l'esprit le plus moderne, qui suscite aussi bien le rire que la mauvaise humeur : notre problème à *nous*, celui de la *signification* de l'idéal ascétique, peut s'en passer, – qu'a-t-il à faire d'hier et d'aujourd'hui ! Je dois traiter de ces affaires avec plus de profondeur et de rigueur dans une autre contexte (sous le titre : « Pour l'histoire du nihilisme européen » ; je renvoie pour cela à un travail que j'ai en préparation : LA VOLONTÉ DE PUISSANCE. ESSAI DE TRANSVALUATION DE TOUTES LES VALEURS). La seule chose qu'il m'importe d'avoir indiquée est celle-ci : même dans la sphère la plus spirituelle, l'idéal ascétique n'a toujours pour le moment qu'une seule sorte d'ennemis vraiment *nuisibles* : les comédiens de cet idéal, – car ils éveillent la méfiance. Partout ailleurs, où l'esprit est aujourd'hui au travail avec rigueur, avec puissance et sans faux-monnayage, il se dispense désormais sans façon de l'idéal – la dénomination populaire de cette abstinence est « athéisme » – *abstraction faite de sa volonté de vérité*. Mais cette volonté, ce *résidu* d'idéal est, si l'on veut m'en croire, cet idéal lui-même dans sa formulation la plus rigoureuse, la plus spirituelle, tout à fait ésotérique, dépouillé de tout ornement, et de ce fait moins son résidu que son *moyen*. L'athéisme absolu et probe (– et nous ne pouvons respirer que *son* atmosphère, nous les hommes d'esprit de ce siècle !) n'est donc *pas du tout* en contradiction avec l'idéal ascétique, malgré les apparences ; il n'est plutôt que l'une des ultimes phases de son évolution, une de ses formes finales et de ses conséquences intérieures, – il est la *catastrophe*, qui impose le respect, d'une discipline bimillénaire en vue de la vérité, qui finit par s'interdire le *mensonge de la croyance en Dieu*. (Même évolution en Inde d'une façon tout à fait indépendante et donc concluante ; le même idéal obligeant à la même conclusion ; le point décisif atteint cinq siècles avant l'ère européenne, avec Bouddha, plus exactement avec la philosophie du Sâmkhya, celle-ci étant ensuite popularisée par Bouddha et transformée en religion.) *Qu'est-ce* qui, en toute rigueur, a réellement remporté la *victoire* sur le christianisme ? La réponse se trouve dans mon *Gai Savoir*, page 290 [§ 357] : « la moralité chrétienne elle-même, la notion toujours plus stricte de la véracité, la finesse de confesseur de la conscience chrétienne, traduite et sublimée en conscience scientifique, en propreté intellectuelle à tout prix. Considérer la nature comme si elle constituait une preuve de la bonté et de la protection d'un Dieu ; interpréter l'histoire à l'honneur d'une raison divine, comme témoignage constant d'un ordre moral universel et d'intentions morales ultimes ; interpréter ses propres expériences comme l'ont trop longtemps fait certains hommes pieux, comme si tout était destinée, signe, comme si tout était pensé et disposé pour le salut de l'âme : voilà qui est désormais *dépassé*, à quoi la conscience *répugne*, ce que toutes les

consciences un peu subtiles trouvent indécent, malhonnête, menterie, féminisme, faiblesse, lâcheté, – c'est avec cette rigueur, par excellence, que nous sommes de *bons Européens*, et les héritiers du plus long et du plus vaillant dépassement de soi de l'Europe »… Toutes les grandes choses périssent par elles-mêmes, par un acte de surpassement de soi : ainsi le veut la loi de la vie, la loi du *nécessaire* « dépassement de soi » inscrite dans l'essence de la vie, – c'est toujours au législateur que s'applique finalement l'arrêt : « *patere legem quam ipse tulisti* ». C'est ainsi que le christianisme, *comme dogme*, a péri de sa propre morale ; c'est ainsi qu'il faut que périsse encore le christianisme *comme morale*, – nous nous trouvons au seuil de *cet* événement. Après avoir tiré conclusion sur conclusion, la véracité chrétienne enfin a tiré sa *conclusion la plus rigoureuse*, sa conclusion *contre* elle-même ; mais cela se produira quand elle posera la question : « que signifie toute volonté de vérité ? »… Et ici je reviens à mon problème, à notre problème, mes amis *inconnus* (– car je ne me sais encore aucun ami) : quel sens aurait tout *notre* être, si en nous cette volonté de vérité ne venait à prendre conscience d'elle-même *comme problème* ? Cette prise de conscience de la volonté de vérité – n'en doutons pas – signifie la *mort* de la morale : ce grandiose spectacle en cent actes réservé aux deux prochains siècles de l'Europe, ce spectacle entre tous effrayant, problématique et peut-être aussi riche d'espérances…

28

Si l'on fait abstraction de l'idéal ascétique : l'homme, l'*animal* homme n'avait jusque-là aucun sens. Son existence sur terre ne comportait aucun but ; « pourquoi l'homme ? » – était une question sans réponse ; la *volonté* de l'homme et de la terre manquait ; derrière chaque grande destinée humaine résonnait en refrain un « en vain ! » encore plus grand. *Voilà* justement ce que

signifie l'idéal ascétique : qu'il *manquait* quelque chose, qu'un énorme *vide* entourait l'homme, – il ne savait pas se justifier, s'expliquer, s'affirmer lui-même, il *souffrait* du problème de son sens. Il souffrait également d'autre chose, c'était pour l'essentiel un animal *maladif* : or son problème ce n'était *pas* la souffrance, mais plutôt qu'il n'y avait pas de réponse à son cri : « *pourquoi* la souffrance ? ». L'homme, l'animal le plus vaillant et le plus endurci à la souffrance, ne refuse *pas* en soi la souffrance, il la *veut*, il la recherche même, pourvu qu'on lui en montre le *sens*, un pourquoi de la souffrance. C'est l'absence de sens de la souffrance et *non* celle-ci qui était la malédiction jusqu'ici répandue sur l'humanité, – *et l'idéal ascétique lui offrait un sens* ! Jusqu'ici c'était le seul sens ; n'importe quel sens vaut mieux que pas du tout ; à cet égard l'idéal ascétique était le « *faute de mieux** » *par excellence** qu'on pouvait trouver. En lui, la souffrance était *interprétée* ; l'énorme lacune paraissait comblée ; la porte se fermait sur tout nihilisme suicidaire. L'interprétation – c'est indubitable – apportait une souffrance nouvelle, plus profonde, plus intérieure, plus vénéneuse, plus corrosive pour la vie : elle mettait toute souffrance sous la perspective de la *faute*… Mais en dépit de tout cela – l'homme était par là *sauvé*, il avait un *sens*, il cessait désormais d'être une feuille au vent, le jouet du non-sens, de l'« absence de sens », il pouvait désormais *vouloir* quelque chose, – peu importait d'abord vers quoi, pour quoi et par quoi il voulait : *la volonté elle-même était sauvée*. On ne peut absolument pas se cacher ce qu'exprime précisément toute cette volonté qui a reçu sa direction de l'idéal ascétique : cette haine de l'humain, plus encore, de l'animalité, plus encore, de la matérialité, cette répulsion devant les sens, devant la raison même, cette peur du bonheur et de la beauté, cette exigence d'échapper à toute apparence, à tout changement, à tout devenir, à la mort, au désir, à l'exigence même – tout cela signifie, osons le comprendre, une *volonté de néant*, une répugnance à la vie, une révolte contre les conditions les plus fondamentales de la vie, mais c'est et cela reste une *volonté* !… Et pour répéter en conclusion ce que je disais en commençant : l'homme préfère encore vouloir le *néant* plutôt que de *ne pas* vouloir du tout…

LE CAS WAGNER

Un problème musical

AVANT-PROPOS

Je vais m'alléger un peu. Ce n'est pas par pure méchanceté que, dans cet écrit, je loue Bizet aux dépens de Wagner. J'avance, au milieu de beaucoup de plaisanteries, une chose avec quoi il n'y a pas à plaisanter. Tourner le dos à Wagner, ce fut une fatalité pour moi ; aimer quelque chose ensuite, une victoire. Personne n'a peut-être été mêlé à la « wagnérie » plus dangereusement que moi ; personne ne s'est défendu plus âprement contre elle ; personne ne s'est plus réjoui de lui échapper. C'est une longue histoire ! – Veut-on un mot pour la caractériser ? – Si j'étais moraliste, qui sait comment je l'appellerais ! Peut-être *victoire sur soi-même*. – Mais le philosophe n'aime pas les moralistes… il n'aime pas davantage les grands mots…

Quelle est la première et la dernière exigence d'un philosophe vis-à-vis de lui-même ? Vaincre son temps et se mettre « en dehors du temps ». Avec qui devra-t-il donc soutenir le plus rude combat ? Avec ce par quoi il est l'enfant de son temps. Or ça ! je suis aussi bien que Wagner l'enfant de cette époque-ci, je veux dire un *décadent* : avec cette différence que je m'en suis rendu compte et que je me suis mis en état de défense. Le philosophe en moi protestait contre le décadent.

Ce qui m'a le plus occupé, c'est, en vérité, le problème de la *décadence*, – j'ai eu mes raisons pour cela. La question du « bien » et du « mal » n'est qu'une variété de ce problème. Si l'on a vu clair sur les symptômes de la décadence on comprendra aussi l'essence de la morale, – on comprendra ce qui se cache sous ses noms les plus sacrés et ses formules d'évaluation les plus saintes : la vie *appauvrie*, la volonté de périr, la grande lassitude. La morale est la négation de la vie… Pour accomplir une pareille tâche une discipline personnelle m'était nécessaire : – prendre parti contre tout ce qu'il y a de malade en moi, y compris

Wagner, y compris Schopenhauer, y compris toute l'« humanité » moderne. – Alors j'éprouvai un profond éloignement, un refroidissement et un désenchantement à l'égard de tout ce qui est temporel et de notre époque, et mon plus haut désir devint le regard de *Zarathoustra*, un regard qui embrasse d'une distance infinie le phénomène « homme », – et qui le voit *au-dessous* de lui… Un but pareil ! – quel sacrifice ne méritait-il pas ? quelle « victoire sur soi-même » ? quelle « négation de soi » ?

Le plus grand événement de ma vie fut une *guérison*. Wagner n'appartient qu'à mes maladies.

Non pas que je veuille me montrer ingrat à l'égard de cette maladie. Si, dans cet écrit, j'entends déclarer que Wagner est *nuisible*, je n'en soutiens pas moins qu'il est indispensable à quelqu'un : – au philosophe. Autrement on pourrait peut-être se passer de Wagner : le philosophe cependant n'est point libre de repousser ses services. Il doit être la mauvaise conscience de son temps, – c'est pourquoi il lui faut connaître son temps. Mais où trouverait-il pour le labyrinthe de l'âme moderne un guide mieux initié que Wagner, un plus éloquent connaisseur d'âmes ? Par Wagner la modernité parle son langage le plus *intime* : elle ne dissimule ni son bien ni son mal, elle a désappris toute pudeur devant elle-même. Et réciproquement : on est tout près d'avoir fait le compte de ce que *vaut* l'esprit moderne, quand on est d'accord avec soi-même pour ce qui en est du bien et du mal chez Wagner. – Je comprends parfaitement qu'un musicien d'aujourd'hui nous dise : « Je hais Wagner, mais je ne puis plus supporter d'autre musique. » Mais je comprendrais aussi un philosophe qui déclarerait : « Wagner *résume* la modernité. On a beau faire, il faut commencer par être wagnérien… »

LE CAS WAGNER

LETTRE DE TURIN – MAI 1888

ridendo dicere SEVERUM…

1

J'ai entendu hier – le croiriez-vous – pour la vingtième fois le chef-d'œuvre de Bizet. De nouveau j'ai persévéré jusqu'au bout dans un doux recueillement, de nouveau je ne me suis point enfui. Cette victoire sur mon impatience me surprend. Comme une œuvre pareille vous rend parfait ! À l'entendre on devient soi-même un « chef-d'œuvre ». – Et, en vérité, chaque fois que j'ai entendu *Carmen*, il m'a semblé que j'étais plus philosophe, un meilleur philosophe qu'en temps ordinaires : je devenais si indulgent, si heureux, si indou, si *rassis*… Être assis pendant cinq heures : première étape vers la sainteté ! – Puis-je dire que l'orchestration de Bizet est presque la seule que je supporte encore ? Cette *autre* orchestration qui tient la corde aujourd'hui, celle de Wagner, à la fois brutale,

factice et naïve, ce qui lui permet de parler en même temps aux trois sens de l'âme moderne, – à quel point elle m'est néfaste, cette orchestration wagnérienne. Je la compare à un siroco. Une sueur contrariante se répand sur moi. C'en est fait de *mon* humeur de beau temps.

Cette musique de Bizet me semble parfaite. Elle approche avec une allure légère, souple, polie. Elle est aimable, elle ne met point en sueur. « Tout ce qui est bon est léger, tout ce qui est divin court sur des pieds délicats » : première thèse de mon Esthétique. Cette musique est méchante, raffinée, fataliste : elle demeure quand même populaire, – son raffinement est celui d'une race et non pas d'un individu. Elle est riche. Elle est précise. Elle construit, organise, s'achève : par là elle forme un contraste avec le polype dans la musique, avec la « mélodie infinie ». A-t-on jamais entendu sur la scène des accents plus douloureux, plus tragiques ? Et comment sont-ils obtenus ! Sans grimace ! Sans faux-monnayage ! Sans le *mensonge* du grand style ! – Enfin : cette musique suppose l'auditeur intelligent, même s'il est musicien, – et en cela aussi elle est l'antithèse de Wagner qui, quel qu'il soit quant au reste, était en tous les cas le génie le plus malappris du monde. (Wagner nous prend pour des – –, il dit une chose jusqu'à ce que l'on désespère, – jusqu'à ce qu'on y croie.)

Et encore une fois : je me sens devenir meilleur lorsque ce Bizet s'adresse à moi. Et aussi meilleur musicien, meilleur *auditeur*. Est-il possible de mieux écouter ? – J'ensevelis mes oreilles sous cette musique, j'en perçois les origines. Il me semble que j'assiste à sa naissance – je tremble devant les dangers qui accompagnent n'importe quelle hardiesse, je suis ravi des heureuses trouvailles dont Bizet est innocent. – Et, chose curieuse ! au fond je n'y pense pas, ou bien *j'ignore* à quel point j'y pense. Car des pensées toutes différentes roulent à ce moment-là dans ma tête… A-t-on remarqué que la musique rend l'esprit *libre ?* qu'elle donne des ailes à la pensée ? que l'on devient d'autant plus philosophe que l'on est plus musicien ? – Le ciel gris de l'abstraction semble sillonné par la foudre ; la lumière devient assez intense pour saisir les « filigranes » des choses ; les grands problèmes sont assez proches pour être saisis ; nous embrassons le monde comme si nous étions au haut d'une montagne. – Je viens justement de définir le pathos philosophique. – Et sans que je m'en aperçoive des *réponses* me viennent à l'esprit, une petite grêle de glace et de sagesse, de problèmes *résolus*… Où suis-je ? Bizet me rend fécond. Tout ce qui a de la valeur me rend fécond. Je n'ai pas d'autre gratitude, je n'ai pas d'autre preuve de la valeur d'une chose. –

2

L'œuvre de Bizet, elle aussi, est rédemptrice ; Wagner n'est pas le seul « rédempteur ». Avec cette œuvre on prend congé du nord *humide*, de toutes les brumes de l'idéal wagnérien. Déjà l'action nous en débarrasse. Elle tient encore de Mérimée la logique dans la passion, la ligne droite, la *dure* nécessité ; elle possède avant tout ce qui est le propre des pays chauds, la sécheresse de l'air, sa *limpidezza*. Nous voici, à tous les égards, sous un autre climat. Une autre sensualité, une autre sensibilité, une autre sérénité s'expriment ici. Cette musique est gaie ; mais ce n'est point d'une gaieté française ou allemande. Sa gaieté est africaine ; la fatalité plane au-dessus d'elle, son bonheur est court, soudain, sans merci. J'envie Bizet parce qu'il a eu le courage de cette sensibilité, une sensibilité qui jusqu'à présent n'avait pas trouvé d'expression dans la musique de l'Europe civilisée, – je veux dire cette sensibilité méridionale, cuivrée, ardente… Quel bien nous font les après-midi dorés de son bonheur ! Notre regard s'étend au loin : avons-nous jamais vu la mer plus *unie ?* – Et que la danse mauresque nous semble apaisante ! Comme sa mélancolie lascive parvient à satisfaire nos désirs toujours insatisfaits ! – C'est enfin l'amour, l'amour remis à sa place dans la *nature !* Non pas l'amour de la « jeune fille idéale » ! Pas trace de « Senta-sentimentalité » ! Au contraire l'amour dans ce qu'il a d'implacable, de *fatal*, de cynique, de candide, de cruel – et c'est en cela qu'il participe de la *nature !* L'amour dont la guerre est le moyen, dont la *haine mortelle* des sexes est la base ! Je ne connais aucun cas où l'esprit tragique qui est l'essence de l'amour, s'exprime avec une semblable âpreté, revête une forme aussi terrible que dans ce cri de Don José qui termine l'œuvre :

> Oui, c'est moi qui l'ai tuée,
> Carmen, ma Carmen adorée !

– Une telle conception de l'amour (la seule qui soit digne du philosophe –) est rare : elle distingue une œuvre d'art entre mille. Car d'une façon générale les artistes ont le même sort que tout le monde, souvent même à un plus haut degré, – ils *méconnaissent* l'amour. Wagner lui-même l'a méconnu. Ils croient être généreux en amour puisqu'ils veulent l'avantage d'un autre être souvent même au dépens de leur propre intérêt. Mais, en récompense, ils veulent *posséder* cet autre être… Dieu lui-même ne fait pas exception ici. Il est loin de penser : « Si je t'aime, est-ce que cela te regarde. » – Il devient terrible quand on ne le paye pas

de retour. *L'amour* – avec cette parole on gagne sa cause auprès de Dieu et des hommes – *est de tous les sentiments le plus égoïste, et, par conséquent, lorsqu'il est blessé, le moins généreux*. (B. Constant.)

3

Vous voyez déjà combien cette musique me rend meilleur ? – *Il faut méditerraniser la musique* : j'ai des raisons pour énoncer cette formule (*Par-delà bien et mal*, aph. 256). Le retour à la nature, à la santé, à la gaieté, à la jeunesse, à la *vertu !* – Et cependant j'étais l'un des wagnériens les plus corrompus… J'étais capable de prendre Wagner au sérieux… Ah ! le vieux magicien nous en a-t-il assez fait accroire ! La première chose que nous offre son art c'est un verre grossissant : on regarde au travers, on ne se fie plus à ses yeux. – Tout devient grand, *Wagner lui-même devient un grand homme*… Quel prudent serpent à sonnettes ! Toute sa vie il a agité la sonnette avec les mots de « résignation », de « loyauté », de « pureté », il s'est retiré du monde *corrompu* avec une louange à la chasteté ! – Et nous l'avons cru…

– Mais vous ne m'entendez pas ? Vous préférez encore le problème de Wagner à celui de Bizet ? Moi non plus, je ne l'estime pas au-dessous de sa valeur, il a son charme. Le problème de la rédemption est même un problème très vénérable. Rien n'a fait faire à Wagner de réflexion plus profonde que la rédemption : l'opéra de Wagner, c'est l'opéra de la rédemption. Il y a toujours chez lui quelqu'un qui veut être sauvé : tantôt un homme, tantôt une femme – c'est là son problème. Et avec quelle richesse il varie ce *leitmotiv !* Cruelles échappées rares et profondes ! Qui donc nous l'apprendrait, si ce n'est Wagner, que l'innocence sauve avec prédilection des pécheurs intéressants ? (C'est le cas du *Tannhäuser*.) Ou bien que le Juif errant lui-même trouve son salut, devient casanier lorsqu'il se marie ? (C'est le cas du *Vaisseau fantôme*.) Ou bien qu'une

vieille femme corrompue préfère être sauvée par de chastes jeunes gens ? (C'est le cas de Kundry dans *Parsifal*.) Ou bien encore que de jeunes hystériques aiment à être sauvées par leur médecin ? (C'est le cas de *Lohengrin*.) Ou bien que de belles jeunes filles sont sauvées plus volontiers par un chevalier, qui est wagnérien ? (C'est le cas des *Maîtres Chanteurs*.) Ou encore que des femmes mariées, elles aussi, ont recours au chevalier ? (C'est le cas d'*Iseult*.) Ou enfin que le « vieux dieu », après s'être moralement compromis de toutes les façons, finit par être sauvé par un libre penseur, par un immoraliste ? (C'est le cas de l'*Anneau*.) Admirez en particulier cette dernière profondeur ! La comprenez-vous ? Moi, je m'en garde bien… Qu'il y ait lieu de tirer encore d'autres enseignements des ouvrages cités, je serais plutôt porté à le démontrer que d'y contredire. Qu'un ballet wagnérien puisse vous réduire au désespoir – et à la vertu ! – c'est encore le cas du *Tannhäuser*. Que l'on soit menacé des suites les plus fâcheuses, lorsqu'on ne se met pas au lit à l'heure. – C'est encore le cas de *Lohengrin*. Que l'on n'a jamais besoin de savoir trop exactement avec qui l'on va se marier –, c'est pour la troisième fois le cas de *Lohengrin*. – *Tristan et Iseult* glorifie le parfait époux qui, dans un cas déterminé, n'a qu'une seule question à la bouche : « Mais, pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela plus tôt ? Il n'y avait rien de plus simple ! » Réponse :

> Cela, je ne peux pas te le dire,
> Et, ce que tu demandes,
> Tu devras toujours l'ignorer.

Le *Lohengrin* contient une solennelle mise au ban des recherches et des questions. Wagner touche ici au dogme chrétien : « Tu dois *croire*, et tu croiras. » C'est un attentat contre ce qu'il y a de plus élevé et de plus sacré, que d'aimer la science… Le *Vaisseau fantôme* prêche cet enseignement sublime que la femme stabilise même l'être le plus vagabond – pour parler le langage wagnérien, elle le « sauve ». Ici, nous nous permettons une question. En admettant que cela fût vrai, serait-ce, par cela même, désirable ? – Qu'advient-il du « Juif errant » qu'une femme adore et *fixe ?* Il cesse tout simplement d'être éternellement errant ; il se marie, il n'a plus d'intérêt pour nous. – Interprétons cela par la réalité : le danger pour l'artiste, pour l'homme de génie – et ce sont eux les Juifs errants – le danger réside dans la femme : les femmes aimantes sont leur perte. Presque personne n'a assez de caractère pour ne pas se laisser corrompre – « sauver », quand il se sent traité comme un dieu, – il *condescend* aussitôt jusqu'à la femme. – L'homme est lâche devant tout ce qui est éternellement féminin : c'est ce que saveni les petites femmes. – Dans beaucoup

de cas d'amour féminin, et peut-être précisément dans les plus célèbres, – l'amour n'est autre chose qu'un *parasitisme* plus raffiné, un moyen de se nicher dans une âme étrangère, parfois même dans une chair étrangère – hélas ! combien souvent au dépens de l'hôte ! –

On connaît le sort de Goethe dans cette Allemagne puritaine aux allures de vieille fille. Il fut toujours un scandale pour les Allemands, il n'eut d'admiratrices sincères que parmi les Juives. Schiller, le « noble » Schiller qui leur rebattait les oreilles avec de grands mots, – celui-là fut l'homme selon leur cœur. Que reprochaient-ils donc à Goethe ? La *Montagne de Vénus* et le fait d'avoir écrit des épigrammes vénitiennes. Déjà Klopstock lui prêcha la morale ; il y eut un temps où Herder, lorsqu'il parlait de Goethe, employait le mot « Priape ». Même *Wilhelm Meister* n'était considéré que comme un symptôme de décadence, comme signe d'une banqueroute morale. La « ménagerie des animaux apprivoisés », l'« indignité » du héros exaspérait Niebuhr par exemple : il finit par laisser échapper une lamentation que *Biterolf* aurait pu psalmodier : « Rien ne produit plus facilement une impression douloureuse que lorsqu'un grand esprit se coupe les ailes pour exercer sa virtuosité au service d'un objet *infime*, en renonçant à *ce qui est élevé*… » Mais avant tout la jeune fille idéale se montrait indignée : toutes les petites cours, toutes les « Wartbourgs » d'Allemagne, de quelque espèce qu'elles soient, se signèrent devant Goethe, devant l'« esprit impur » qui était en Goethe. *Cette* histoire, Wagner l'a mise en musique. Il *sauve* Goethe, cela va de soi ; mais, avec une suprême adresse, de façon à prendre en même temps le parti de la jeune fille idéale. Goethe est sauvé : une prière le rachète, une jeune fille idéale l'*élève à elle*…

– Qu'est-ce que Goethe aurait bien pu penser de Wagner ? – Goethe s'est une fois demandé quel était le danger qui menaçait tous les Romantiques : quelle était la destinée des Romantiques. Voici sa réponse : « C'est l'asphyxie par le rabâchage de toutes les absurdités morales et religieuses. » En un mot : *Parsifal*. – Le philosophe y ajoute un épilogue : La *sainteté* – peut-être la dernière chose de valeur supérieure qui soit encore visible au peuple et à la femme, l'horizon de l'idéal pour tout ce qui est *myope* de nature. Mais pour les philosophes, tout horizon n'étant qu'un simple manque de compréhension, une manière de fermer les portes sur l'endroit où *leur* monde ne fait que commencer –, *leur* danger, *leur* idéal, *leur* aspiration… Pour parler d'une manière plus courtoise : *la philosophie ne suffit pas au grand nombre. Il lui faut la sainteté.* –

4

– Je vais encore raconter l'histoire de l'*Anneau*. Sa place est ici. Elle aussi, elle est une histoire de rédemption : avec cette variante que cette fois, c'est Wagner qui est sauvé. – Wagner, durant la moitié de sa vie, a cru à la *Révolution*, comme seul un Français pourrait y croire. Il suivait ses traces dans les caractères runiques de la mythologie, il croyait découvrir en Siegfried le révolutionnaire typique. – « D'où vient tout le malheur dans le monde ? » s'est demandé Wagner. « D'anciennes conventions », répondit-il, comme tous les idéologues révolutionnaires. C'est-à-dire : des coutumes, des lois, des morales, des institutions, de tout ce qui sert de base au vieux monde, à la vieille société. Comment supprimer le mal dans le monde ? Comment supprimer la vieille société ? Il n'y a qu'un seul moyen : déclarer la guerre aux conventions (la tradition, la morale). *C'est ce que fait Siegfried*. Il commence de bonne heure, de très bonne heure : sa naissance est déjà une déclaration de guerre à la morale – il vient au monde grâce à l'adultère et à l'inceste… Ce n'est *pas* la légende, c'est Wagner qui a inventé ce trait radical ; sur ce point il a *corrigé* la légende… Siegfried continue comme il a commencé : il ne suit que la première impulsion, il démolit toute tradition, tout respect, toute crainte. Il abat ce qui lui déplaît. Il renverse sans respect toutes les vieilles divinités. Mais son entreprise générale tend à *émanciper la femme*, – à « délivrer Brunehilde »… Siegfried et Brunehilde, le sacrement de l'amour libre ; le commencement de l'Âge d'or ; le crépuscule des dieux de la vieille morale ! – *le mal est aboli*… Le vaisseau de Wagner fila longtemps gaiement sur *cette* voie. Pas de doute, Wagner y cherchait *son* but le plus élevé. – Qu'arriva-t-il ? Un malheur. Le vaisseau de Wagner donna sur un écueil ; il se trouva immobilisé. L'écueil était la philosophie de Schopenhauer ; Wagner était immobilisé par une vue *opposée* du monde. Qu'avait-il mis en musique ? L'optimisme. Wagner fut confondu. Bien plus : un optimisme pour lequel Schopenhauer avait créé une cruelle épithète, – l'optimisme *sans vergogne*. La confusion de Wagner redoubla. Il réfléchit longuement, sa situation semblait désespérée… Enfin il vit s'entr'ouvrir une issue : l'écueil où il avait sombré, que serait-ce s'il en faisait un *terme projeté*, sa pensée de derrière la tête, la direction voulue de son voyage ? Sombrer ici – cela aussi était un but. *Bene navigavi, cum naufragium feci*… Et il se mit à traduire l'*Anneau* en langue schopenhauérienne. Tout va de travers, tout s'écroule, le nouveau monde est aussi mauvais que l'ancien : le *néant* de la Circé indoue fait signe… Brunehilde qui, d'après la pensée primitive, devait prendre congé de

nous en chantant un hymne en l'honneur de l'amour libre, leurrant le monde au moyen de l'utopie socialiste du « tout ira bien », Brunehilde a maintenant autre chose à faire. Elle doit d'abord étudier Schopenhauer ; elle doit mettre en vers le quatrième livre du *Monde comme volonté et comme représentation*… Wagner était sauvé. En tout sérieux, c'était là une rédemption. Le bienfait dont Wagner est redevable à Schopenhauer est inappréciable. Le *philosophe de la décadence* a rendu à lui-même l'*artiste de la décadence*. –

5

L'artiste de la décadence – voilà le mot. Et ici je commence à parler sérieusement. Je suis loin de demeurer spectateur inoffensif, quand ce *décadent* nous ruine la santé – et, avec la santé, la musique ? D'ailleurs, Wagner est-il vraiment un homme ? N'est-il pas plutôt une maladie ? Il rend malade tout ce qu'il touche, – *il a rendu la musique malade*. –

Un décadent typique qui se sent nécessaire avec son goût corrompu, dont il a la prétention de faire un goût supérieur, qui parvient à faire valoir sa corruption, comme une loi, comme un progrès, comme un accomplissement.

Et l'on ne se met pas en défense. Sa puissance de séduction atteint au prodige, l'encens fume autour de lui, les erreurs qui portent sur lui s'appellent « évangile » – il n'y a pas que *les pauvres d'esprit* qui se sont laissé persuader !

J'ai envie d'ouvrir un peu les fenêtres. De l'air ! Plus d'air ! –

Que l'on abuse sur Wagner en Allemagne, cela ne m'étonne pas. Le contraire me surprendrait. Les Allemands se sont fabriqué un Wagner qu'ils peuvent vénérer ; jamais encore ils n'ont été psychologues, ils expriment leur reconnaissance en comprenant de travers. Mais que l'on se soit également abusé sur Wagner à Paris, où l'on n'est pour ainsi dire plus autre chose que psychologue. Et à Saint-Pétersbourg ! où l'on pressent des choses que l'on ne

devine même pas à Paris. Comme Wagner doit être parent de toute cette société européenne de *décadence*, pour ne pas être trouvé *décadent* par elle ! Il lui appartient : il est son protagoniste, son nom le plus illustre… On se fait honneur à soi-même en l'élevant dans les nuages. – Car le fait de ne pas se défendre contre lui est déjà un symptôme de *décadence*. L'instinct est atrophié. Ce que l'on devrait craindre c'est précisément ce qui attire. On porte aux lèvres ce qui mène encore plus vite à l'abîme. – Veut-on un exemple ? On n'a qu'à observer le régime que se prescrivent les anémiques, les goutteux ou les diabétiques. Définition du végétarien : un être qui a besoin d'une diète corroborative. Considérer ce qui est nuisible comme nuisible, *pouvoir* s'interdire quelque chose de nuisible, c'est encore un signe de jeunesse, de force vitale. L'épuisé se sent *attiré* par ce qui est nuisible : le végétarien par le légume. La maladie elle-même peut être un stimulant de vie : seulement il faut être assez sain pour ce stimulant ! – Wagner augmente l'épuisement : c'est *pour cela* qu'il attire les faibles et les épuisés. Oh ! la joie de serpent à sonnettes du vieux maître lorsqu'il vit venir à lui surtout les « petits enfants » ! –

Je mets en avant ce point de vue : l'art de Wagner est malade. Les problèmes qu'il porte à la scène – purs problèmes d'hystérie –, ce qu'il y a de convulsif dans ses passions, sa sensibilité irritée, son goût qui réclamait toujours des épices plus fortes, son instabilité qu'il travestit en principe, et particulièrement le choix de ses héros et de ses héroïnes, ceux-ci considérés comme types physiologiques (– une galerie de malades ! –) : tout cela réuni nous présente un tableau pathologique qui ne laisse aucun doute : *Wagner est un névrosé*. Rien n'est peut-être aujourd'hui plus connu, rien en tous les cas mieux étudié que le caractère protéiforme de la dégénérescence qui se *chrysalide* ici en un art et en un artiste. Nos médecins et nos physiologistes ont en Wagner leur cas le plus intéressant, tout au moins un cas très complet. Précisément parce que rien n'est plus moderne que cette maladie générale de tout l'organisme, cette décrépitude et cette surexcitation de toute la mécanique nerveuse, Wagner est *l'artiste moderne par excellence*, le Cagliostro de la modernité. En son art se trouve mêlé de la façon la plus séduisante ce qui est aujourd'hui le plus nécessaire à tout le monde, – les trois grands stimulants des épuisés, *la brutalité, l'artificiel, et l'innocence (l'idiotie)*.

Wagner est une grande calamité pour la musique. Il a deviné en elle un moyen pour exciter les nerfs fatigués, – c'est ainsi qu'il a rendu la musique malade. Son génie de l'invention se surpasse dans l'art d'aiguillonner les plus épuisés, de rappeler à la vie les demi-morts. Il est passé maître dans l'art des passes hypnotiques, il renverse comme des taureaux les plus forts. Le *succès* de Wagner – son succès sur les nerfs et par conséquent sur les femmes – a fait de tous les

ambitieux du monde musical des disciples de son art occulte. Et non pas seulement les ambitieux, mais aussi les *malins*… De nos jours on ne fait de l'argent qu'avec de la musique malade ; nos grands théâtres vivent de Wagner.

6

Je me permets de nouveau quelque récréation. Je suppose que le *succès* de Wagner pût prendre corps, qu'il revête une forme, se déguise en savant musicien et philanthrope, se mêle à de jeunes artistes. Comment croyez-vous qu'il pourrait s'exprimer ? –

Mes amis, dirait-il, quatre mots entre nous. Il est plus facile de faire de mauvaise musique que de bonne. Eh quoi ! si cela était aussi profitable, plus efficace, plus persuasif, plus enthousiasmant, plus certain ? plus *wagnérien ?*… *Pulchrum est paucorum hominum*. Cela est assez malheureux ! Nous comprenons le latin, nous comprenons peut-être aussi notre avantage. Le beau a ses épines : nous savons cela. Alors à quoi bon la beauté ? Pourquoi plutôt le grand, le sublime, le gigantesque, ce qui remue les *masses ?* – Et, encore une fois : il est plus facile d'être gigantesque que beau ; nous savons cela…

Nous connaissons les masses, nous connaissons le théâtre. L'élite de ce qui s'y trouve, adolescents germaniques, Siegfrieds cornus et autres wagnériens, a besoin du sublime, du profond, de l'écrasant. De tout cela nous sommes encore capables. Et le reste de l'assistance, les crétins de la civilisation, les petits blasés, les éternels-féminins, les gens qui digèrent avec bonheur, en un mot le *peuple* – a également besoin du sublime, du profond, de l'écrasant. Ils ont tous une seule logique. « Celui qui nous renverse est fort ; celui qui nous élève est divin ; celui qui suggère est profond. » – Décidons-nous, messieurs les musiciens, nous voulons les renverser, nous voulons les élever, nous voulons leur créer des suggestions. Nous sommes encore capables de tout cela.

Pour ce qui en est de suggérer des rêveries : c'est ici que notre idée du style a son point de départ. Avant tout, pas de pensée ! Rien n'est plus compromettant qu'une pensée ! Mais l'état d'âme qui précède la pensée ! La poussée de la pensée incréée, la promesse de la pensée future, le monde tel qu'il existait avant la création divine, – une recrudescence du chaos… Le chaos suggère des pressentiments…

Pour parler le langage du maître : l'infinité, mais sans mélodie.

En ce qui concerne, en second lieu, l'art de bouleverser, il appartient déjà, en partie, à la physiologie. Étudions avant tout les instruments. Quelques-uns d'entre eux émeuvent jusqu'aux entrailles (– *ils ouvrent* les portes pour parler avec Haendel), d'autres fascinent la moelle épinière. La couleur du son est décisive ; *ce qui* résonne est presque indifférent. Raffinons sur *ce* point. Pourquoi nous prodiguer ailleurs ? Dans le son, soyons caractéristiques jusqu'à la folie ! Si avec le son nous savons peupler l'imagination, notre esprit en tirera tout le bénéfice ! Agaçons les nerfs, assommons-les, manions la foudre et le tonnerre, – c'est cela qui renverse…

Mais c'est avant tout la *passion* qui renverse. – Entendons-nous sur la passion. On peut se passer de toutes les vertus du contrepoint, il est inutile d'avoir rien appris, – on sait toujours jouer de la passion ! La beauté est difficile : gardons-nous de la beauté !… Et surtout de la *mélodie !* Calomnions, mes amis, calomnions, si nous tenons encore quelque peu à l'idéal, calomnions la mélodie. Rien n'est plus dangereux qu'une belle mélodie ! Rien ne perd plus sûrement le goût ! Nous sommes perdus, mes amis, si l'on aime de nouveau les belles mélodies !…

Axiome : la mélodie est immorale. *Démonstration* : Palestrina. *Moralité* : Parsifal. L'absence de mélodie sanctifie même…

Et voilà la définition de la passion. La passion – ou la gymnastique du laid sur la corde de l'enharmonique. – Osons, mes amis, osons être laids. Wagner l'a osé ! Remuons devant nous sans crainte le limon des harmonies les plus rebutantes ! Ne ménageons pas nos mains ! Ce n'est qu'ainsi que nous devenons *naturels*…

Un dernier conseil ! Peut-être résume-t-il tous les autres, – *Soyons idéalistes* ! C'est ce que nous pouvons faire de plus sage, si ce n'est ce qu'il y a de plus raisonnable. Pour élever les hommes, il faut être élevé soi-même. Errons par-dessus les nuages, haranguons l'infini, plaçons autour de nous les grands symboles ! *Sursum ! Boumboum !* – il n'y a pas de meilleur conseil. Que la « poitrine gonflée » soit notre argument, le « beau sentiment » notre avocat. La vertu a raison même du contrepoint. « Celui qui nous rend meilleurs, comment ne serait-il pas bon lui-même ? » ainsi a toujours raisonné l'humanité. Rendons

donc l'humanité meilleure ! – c'est ainsi que l'on devient bon (c'est ainsi que l'on devient même un « classique » – Schiller devint « classique »). La recherche des basses séductions des sens, la recherche de la prétendue beauté, a énervé les Italiens : demeurons allemands ! Mozart lui-même, dans ses rapports avec la musique – Wagner nous l'a dit en guise de consolation ! – était au fond frivole… Ne concédons jamais que la musique puisse « servir de délassement », qu'elle « égayé », qu'elle « fasse plaisir ». *Ne faisons jamais plaisir !* – nous sommes perdus si l'on en revient à l'idée de l'art hédonique… C'est là du mauvais dix-huitième siècle… Par contre rien ne serait plus salutaire, soit dit en aparté, qu'une certaine dose de – cagote-rie, *sit venia verbo*. Cela donne de la dignité. – Et choisissons l'heure où il convient de voir noir, de soupirer en public, de soupirer chrétiennement, de faire étalage de la grande pitié chrétienne. « L'homme est perdu : qui le sauvera ? *comment sera-t-il sauvé ?* » – Ne répondons pas. Soyons circonspects. Mettons un frein à notre ambition qui voudrait fonder des religions. Mais personne ne doit douter que *nous* ne le sauvions, que *notre* musique seule ne sauve… (Voir le traité de Wagner : *La Religion et l'Art*.)

7

Assez ! Assez ! Je crains qu'on ne reconnaisse trop clairement, sous mes saillies joyeuses, la sinistre réalité – l'image d'une déchéance de l'art, d'une déchéance aussi des artistes. Cette dernière, une déchéance de caractère, trouverait peut-être son expression provisoire dans la formule suivante : le musicien devient maintenant comédien, son art évolue toujours davantage vers l'art de *mentir*. J'aurai l'occasion (dans un chapitre de mon ouvrage principal qui porte le titre de *Contribution à la Physiologie de l'Art*), de montrer plus clairement que l'évolution générale de l'art, dans le sens du cabotinage, est une

manifestation de la dégénérescence physiologique (plus exactement une forme de l'hystérie), tout aussi bien que chacune des corruptions et des infirmités de l'art inauguré par Wagner : par exemple l'instabilité de son optique qui force à changer continuellement de posture en face d'elle. On ne comprend rien à Wagner tant qu'on ne voit en lui qu'un jeu de la nature, un hasard, un caprice, un accident. Ce n'était pas un génie « à lacunes », « dévoyé » et « contradictoire », comme on a pu dire. Wagner était quelque chose de *complet*, un décadent type, à qui manque tout « libre arbitre », dont chaque trait répond à une nécessité. S'il y a quelque chose d'intéressant dans Wagner, c'est assurément la logique avec laquelle un vice physiologique se transforme en pratique, et en procédé, en innovation dans les principes, en crise du goût, allant pas à pas, de conclusion en conclusion.

Je ne m'arrête cette fois qu'à la question du style. – Par quoi toute *décadence littéraire* est-elle caractérisée ? Par le fait que la vie ne réside plus dans l'ensemble. Le mot devient souverain et fait un saut hors de la phrase, la phrase grossit et obscurcit le sens de la page, la page prend vie au dépens de l'ensemble, – l'ensemble n'est plus un ensemble. Mais c'est là le signe pour tout style de *décadence* ; à chaque fois anarchie des atomes, désagrégation de la volonté, « liberté de l'individu », pour parler le langage de la morale, – et pour en faire une théorie politique : « droits égaux pour tous ». La vie, la *même* vitalité, la vibration et l'exubérance de la vie refoulées dans les organes les plus infimes, – le reste pauvre de vie. Partout la paralysie, la fatigue, la catalepsie, *ou bien* l'inimitié et le chaos : l'un et l'autre sautant toujours plus aux yeux à mesure que l'on monte vers les formes supérieures de l'organisation. L'ensemble est du reste entièrement dépourvu de vie : c'est une agglomération, une addition artificielle, un composé factice. –

Chez Wagner il y a au début des phénomènes d'hallucination, non pas des tons, mais des gestes. C'est pour les gestes qu'il cherche d'abord la sémiotique musicale. Si l'on veut l'admirer c'est ici qu'il faut le voir à l'œuvre : comme il décompose, comme il sépare en petites unités, comme il anime ces unités, comme il les fait ressortir, comme il les rend visibles ! Mais à cela s'épuise sa puissance : le reste ne vaut rien. Qu'il est misérable, embarrassé et novice, son art de « développement », l'effort qu'il fait pour entremêler du moins ce qui n'a pas poussé séparément. Sa manière de procéder rappelle celle des frères de Goncourt, dont le style ressemble à tant d'autres égards à celui de Wagner : on est pris d'une sorte de pitié en face d'une pareille faiblesse. Que Wagner ait déguisé sous couleur de principe son inaptitude à créer une forme organique, qu'il affirme un « style dramatique » là où nous ne voyons qu'une impuissance de style, tout cela répond bien à l'audacieuse habitude que Wagner garda toute

sa vie : il établit un principe là où lui manque une faculté (– bien différent en cela – soit dit en passant – du vieux Kant qui avait l'habitude d'une autre hardiesse : c'était d'attribuer une « faculté » à l'homme partout où lui manquait un principe…). Je le répète : Wagner n'est digne d'admiration et d'amour que dans l'invention de ce qu'il y a de plus infime : la conception des détails, – on a toutes les raisons de le proclamer en ceci un maître de premier ordre, notre plus grand *miniaturiste* musical, qui fait tenir dans l'espace le plus petit une infinité d'intentions et de subtilités. Sa richesse de couleurs, de semi-teintes, de clartés mystérieuses et mourantes nous gâte tellement qu'après lui tous les autres musiciens nous paraissent trop robustes. – Veut-on m'en croire, il ne faut pas se faire la plus haute idée de Wagner d'après ce qui plaît actuellement en lui. Cela a été inventé pour séduire les masses, et nous nous en détournons comme nous ferions d'une fresque trop tapageuse. Que nous importe l'agaçante brutalité de l'ouverture du *Tannhäuser ?* ou bien le cirque des Walkyries ? Tout ce qui est devenu populaire dans la musique de Wagner, même en dehors du théâtre, est d'un goût douteux et fait pour pervertir le goût. La marche du *Tannhäuser* me semble suspecte de prud'homie ; l'ouverture du *Vaisseau fantôme*, c'est beaucoup de bruit pour rien ; le prélude de *Lohengrin* nous donne un premier exemple trop insidieux, trop bien réussi de la façon dont on hypnotise avec la musique (– je rejette toute musique dont l'ambition ne va pas plus loin que de séduire les nerfs). Mais abstraction faite du Wagner magnétiseur et peintre à la fresque, il existe encore un autre Wagner qui met de côté de petites choses précieuses : notre plus grand mélancolique en musique, plein d'œillades, de tendresses et de consolations que personne n'avait connues avant lui, le maître dans l'expression d'un bonheur mélancolique et assoupi… Un dictionnaire des mots les plus intimes de Wagner, rien que des phrases courtes de cinq à quinze mesures, toujours de la musique *que personne ne connaît*… Wagner avait la vertu des *décadents*, la pitié. – – –

– « Très bien ! Mais comment ce décadent *peut*-il vous faire perdre le goût quand on n'est pas musicien soi-même, quand par hasard on n'est pas soi-même un *décadent ?* » – C'est tout le contraire ! Comment ne le peut-on *pas ?* Essayez donc un peu ! – Vous ne savez pas qui est Wagner : un comédien de premier ordre. Y a-t-il en général au théâtre un effet plus profond, plus *puissant ?* Voyez donc ces jeunes gens, – raidis, blafards, sans haleine ! Voilà des wagnériens : ils n'entendent rien à la musique, – et cependant Wagner les domine… L'art de Wagner exerce une pression de cent atmosphères : inclinez-vous, on ne peut faire autrement. .. Le comédien Wagner est un tyran, son pathos culbute n'importe quel goût, n'importe quelle résistance. – Qui donc possède cette puissance de persuasion des gestes, qui donc voit avec autant de netteté et avant tout l'attitude ! Cette oppression du pathos wagnérien, cet attachement implacable à un sentiment extrême, cette *longueur* effroyable dans des situations où l'attente d'un instant déjà vous étouffe ! – –

Wagner était-il d'ailleurs un musicien ? Il était en tous les cas, *plus encore*, autre chose : un incomparable histrion, le plus grand des mimes, le génie de théâtre le plus étonnant que les Allemands aient jamais possédé, notre talent *scénique par excellence*. La place de Wagner est ailleurs que dans l'histoire de la musique : il ne faut pas le confondre avec les grands génies de cette histoire. Wagner et Beethoven – c'est là un blasphème – et en fin de compte une injustice même pour Wagner… En tant que musicien il n'était, somme toute, que ce qu'il était par essence : il *devint* musicien, il *devint* poète, puisque le tyran qu'il avait en lui, son génie de comédien, l'y forçait. On ne devine rien de Wagner tant qu'on n'a pas deviné son instinct dominant.

Wagner n'était *pas* musicien d'instinct. Il l'a prouvé en sacrifiant toute règle, et, pour parler plus nettement, tout style dans la musique, pour faire d'elle ce dont il avait besoin, une rhétorique théâtrale, un moyen d'expression, un renfort de mimique, de suggestion, de pittoresque psychologique. Wagner nous apparaît ici comme un inventeur et un novateur de premier rang – *il a augmenté à l'infini la puissance d'expression de la musique* – : il est le Victor Hugo de la musique considérée comme langage. En supposant toujours que la musique *puisse*, dans certaines circonstances, ne pas être de la musique, mais un langage, un outil, une *ancilla dramaturgica*. La musique de Wagner, si on lui retire la protection du goût théâtral, un goût très tolérant, est simplement de la mauvaise musique, la plus mauvaise qui ait peut-être jamais été faite. Lorsqu'un musicien ne sait plus compter jusqu'à trois, il devient musicien « dramatique », il devient

« wagnérien »…

Wagner a presque découvert quelle magie peut être exercée même avec une musique incohérente et réduite en quelque sorte à sa forme élémentaire. La conscience qu'il avait de cela atteint des proportions lugubres, comme aussi son instinct de se passer de ces règles suprêmes qui sont le *style*. L'élémentaire *suffit* – du son, du mouvement, de la couleur, bref la matérialité de la musique. Wagner n'a jamais calculé comme musicien, avec une conscience de musicien : il veut l'effet, il ne veut rien que l'effet. Et il connaît bien l'élément sur lequel il doit produire cet effet ! – Il possède en cela l'absence de scrupule que possédait Schiller, que possède tout homme de théâtre, et aussi ce mépris du monde qu'il met à ses pieds !… On est comédien lorsque l'on a sur le reste de l'humanité un avantage : c'est de s'être rendu compte que ce qui doit produire une impression de vérité ne doit pas être vrai. Cette phrase a été formulée par Talma : elle contient toute la psychologie du comédien, elle contient aussi – n'en doutons pas, la morale du comédien. La musique de Wagner n'est jamais vraie.

– Mais *on la tient pour telle* : et il doit en être ainsi. –

Tant que l'on reste naïf, et aussi wagnérien, on croit à la richesse de Wagner, on le considère comme un prodige de dissipation, et même comme un grand propriétaire terrien dans le domaine des sons. On admire en lui ce que des jeunes gens français admirent en Victor Hugo, la « prodigalité royale ». Plus tard on les admire, l'un et l'autre, pour des motifs contraires : comme maîtres et modèles d'économie, comme de *prudents* amphitryons. Personne ne les égale dans l'art de présenter à peu de frais une table princièrement garnie. – Le wagnérien, avec son estomac crédule, se rassasie même des illusions de nourriture que son maître lui présente en magicien. Nous autres qui, dans les livres comme dans la musique, réclamons avant tout la substance, et qui ne saurions nous contenter de tables « représentées », nous nous en trouvons beaucoup plus mal. Pour parler plus clairement : Wagner ne nous donne pas assez à mettre sous la dent. Son *recitativo* – peu de viande, pas mal d'os et beaucoup de bouillon – j'appelle ce récitatif « *alla genovese* » : par quoi je n'entends pas du tout être aimable pour les Génois, mais bien pour le *vieux recitativo*, – le *recitativo secco*. Pour ce qui en est des « *leitmotive* » wagnériens, toute connaissance culinaire me fait défaut pour eux. Je leur donnerais, peut-être, si l'on m'y forçait, la valeur de cure-dents idéaux, une sorte d'occasion de se débarrasser de *restes* d'aliments. Il y a encore les « airs » de Wagner. – Et maintenant je ne dis plus un mot.

9

Même dans l'ébauche de l'action, Wagner est avant tout comédien. Ce qui lui apparaît tout d'abord, c'est une scène d'un effet absolument certain, une véritable *action*[45] avec un *haut-relief* des gestes, une scène qui *renverse* – cette scène il en approfondit l'idée, c'est d'elle seulement qu'il déduit les caractères. Tout le reste en dérive, conformément à une économie technique qui n'a aucune raison d'être subtile. Ce n'est pas le public de Corneille que Wagner a dû ménager : il n'a affaire qu'au XIXe siècle. Wagner jugerait à peu près de « la seule chose nécessaire » comme en juge aujourd'hui tout autre comédien : une série de scènes fortes, les unes plus fortes que les autres, – et, parmi tout cela, beaucoup d'*habiles* stupidités. Il cherche d'abord à se garantir à lui-même l'effet de son œuvre, il commence par le troisième acte, il *fait la preuve* de son œuvre, par l'effet final qu'elle produit. Avec une pareille entente du théâtre comme fil conducteur on n'est pas en danger de faire un drame sans s'en douter. Le drame exige une *dure* logique : mais qu'importait à Wagner la logique ! Encore une fois : ce n'était *pas* le public de Corneille qu'il avait à ménager : il n'avait devant lui que des Allemands ! On sait à quel problème le dramaturge met toute sa force et parfois sue sang et eau : il faut donner à l'intrigue la *nécessité*, la donner de même au dénouement, de telle sorte que tous deux ne soient possibles que d'une seule manière, que tous deux produisent l'impression de la liberté (principe du moindre effort). Eh bien, à cela Wagner sue le moins de sang possible, il est certain que pour compliquer et pour défaire les intrigues il fait le moindre effort. Qu'on prenne sous le microscope n'importe quelle « intrigue » de Wagner – il y aura de quoi rire, je vous le promets. Rien n'est plus réjouissant que l'intrigue de *Tristan*, si ce n'est l'intrigue des *Maîtres Chanteurs*. Wagner n'est pas un dramaturge, qu'on ne s'y laisse pas prendre. Il aime le mot « drame » : voilà tout, – il a toujours aimé les mots sonores. Le mot « drame », dans ses écrits, n'est malgré cela qu'un simple malentendu (– et *aussi* une habileté : Wagner fit toujours le grand seigneur vis-à-vis du mot « opéra » –) ; à peu près comme le mot « esprit » dans le Nouveau Testament n'est qu'un malentendu. – Il n'était déjà pas assez psychologue pour le drame ; il se dérobait instinctivement à la motivation psychologique – comment cela ? en mettant toujours l'idiosyncrasie à sa place… Bien moderne, n'est-ce pas ? bien parisien ! bien *décadent !*… Les *intrigues*, soit dit en passant, les intrigues que Wagner sait réellement dénouer à l'aide de ses inventions dramatiques, sont de tout autre nature. Je donne un exemple. Supposons que Wagner ait besoin d'une voix de femme. Un acte entier

sans voix de femme – cela ne va pas ! Mais pour le moment aucune des « héroïnes » n'est libre. Que fait Wagner ? Il émancipe la plus vieille femme du monde, Erda : « Montez donc, vieille grand-mère ! il faut chanter ! » Erda chante. Le but de Wagner est atteint. Aussitôt il nous débarrasse de la vieille dame. « Pourquoi êtes-vous donc venue ? Retirez-vous ! Continuez, je vous prie, à dormir. » En résumé une scène pleine de frissons mythologiques, qui fait que le wagnérien *pressent*…

– « Mais le *contenu* des textes wagnériens ! leur contenu mythique, leur contenu éternel ! » – Question : comment analyse-t-on ce contenu, ce contenu éternel ? – Le chimiste répond : on traduit Wagner dans le réel, dans le moderne, – soyons plus cruels encore ! dans le bourgeois ! Qu'advient-il alors de Wagner ? – Entre nous, je l'ai essayé. Rien n'est plus divertissant, rien n'est plus à recommander aux promeneurs, que de se raconter Wagner en proportions *rajeunies* : par exemple, Parsifal comme candidat en théologie, ayant passé par l'enseignement d'un lycée (– ce dernier point est indispensable pour la *pure insanité*). Quelle surprise est alors la vôtre ! Le croiriez-vous, toutes les héroïnes de Wagner, sans exception, aussitôt qu'on les a débarrassées de leur affublement héroïque, ressemblent à s'y méprendre à Mme Bovary ! – On comprendra que réciproquement il était *loisible* à Flaubert de traduire son héroïne en Scandinave ou en carthaginois, pour l'offrir ensuite, ainsi mythologisée, pour servir de livret, à Wagner. Oui, tout compte fait, Wagner ne semble pas s'être intéressé à d'autres problèmes qu'à ceux qui intéressent aujourd'hui les petits Parisiens *décadents*. Toujours à cinq pas de l'hôpital ! Véritables problèmes modernes ! véritables problèmes de *grandes villes !* n'en doutez pas !… Avez-vous remarqué (cela appartient à cet ordre d'idées), que les héroïnes de Wagner n'ont pas d'enfants ?

– Elles ne *peuvent* pas en avoir… Le désespoir que Wagner a mis à attaquer le problème de faire naître enfin Siegfried montre combien sa façon de sentir sur ce point était moderne. – Siegfried « émancipe la femme » – mais sans espoir de postérité. – Et voici, pour finir, un fait qui nous laisse rêveur : Parsifal est le père de Lohengrin ! Comment s'y est-il pris ? – Faut-il se rappeler ici que « la chasteté fait des miracles » ?…

Wagnerus dixit princeps in castitate auctoritas.

10

Encore un mot, en passant, sur les écrits de Wagner : ils sont, entre autres choses, une école de *prudence*. Le système de procédure de Wagner peut être employé dans cent autres cas, – que celui qui a des oreilles entende. Peut-être aussi aurai-je quelque droit à la reconnaissance publique en donnant une expression précise des trois procédés les plus précieux.

Tout ce que Wagner ne peut *pas*, est méprisable.

Wagner pourrait encore bien des choses : mais il ne les veut pas, par rigueur de principe.

Tout ce que peut Wagner, personne ne le fera après lui, personne ne l'a fait avant lui, personne ne *devra* le faire après lui… Wagner est divin…

Ces trois thèses sont la quintessence de la littérature de Wagner ; le reste est – « littérature ».

Toute musique n'a pas eu jusqu'ici besoin de littérature : on fera bien d'en chercher ici la raison suffisante… Serait-ce que la musique de Wagner soit trop difficile à entendre ? Ou bien craignait-il, au contraire, qu'on la comprît trop facilement, – qu'on ne la comprît *pas assez difficilement ?* De fait, il a passé toute sa vie à répéter cette phrase : que sa musique ne signifie pas seulement de la musique ! Mais bien davantage ! Mais infiniment davantage !… « Ce n'est *pas* que de la musique » – ainsi ne parle aucun musicien. Je le répète, Wagner ne pouvait créer de toute pièce, il n'avait pas le choix, il devait faire des œuvres décousues, des « motifs », des attitudes, des formules, des redoublements, des complications ; il demeura rhéteur en tant que musicien, – il lui *fallut* donc, par principe, mettre au premier plan son : « cela signifie… ». « La musique n'est jamais qu'un moyen » : c'était là sa théorie, c'était là, avant tout, la seule *pratique* qui lui fût possible. Mais aucun musicien ne pense ainsi. – Wagner avait besoin de littérature, pour persuader à tout l'univers de prendre sa musique au sérieux, de la croire profonde « parce qu'elle *signifie* l'infini » ; il fut toute sa vie le commentateur de « l'idée ». – Que signifie Eisa ? Il n'y a à cela aucun doute : Eisa est « le génie inconscient *du peuple* ». (– « En me rendant compte de cela, je devins nécessairement un parfait révolutionnaire » –.)

Souvenons-nous que Wagner était jeune au temps où Hegel et Schelling égaraient les esprits ; qu'il devina, qu'il saisit à pleines mains ce que seuls les Allemands prennent au sérieux – « l'idée », je veux dire quelque chose d'obscur, d'incertain, de mystérieux ; que chez les Allemands la clarté est une objection et

la logique une réfutation. Schopenhauer, avec dureté, a accusé de déloyauté l'époque de Hegel et de Schelling, – avec dureté, mais aussi avec injustice : lui-même, le vieux faux-monnayeur pessimiste, ne s'y est pas pris « plus loyalement » que ses contemporains plus célèbres. Laissons la morale hors de cause : Hegel est un *goût*… et non pas seulement un goût allemand, mais un goût européen ! – Un goût que Wagner a compris ! – pour lequel il se sentit né ! qu'il a immortalisé ! – Il en fit seulement l'application à la musique – il s'inventa un style, qui signifiait « l'infini », – il devint *l'héritier de Hegel*… La musique comme « Idée ». – –

Et comme on comprit Wagner ! – La même catégorie d'hommes qui s'enthousiasmait pour Hegel, s'enthousiasme aujourd'hui pour Wagner ; dans son école, on *écrit* même à la manière de Hegel ! – Avant tout il a été compris par l'adolescent allemand. Les deux mots « infini » et « signification », à eux seuls lui suffirent : il en éprouva un bien-être incomparable. Ce n'est pas avec la musique que Wagner a conquis les jeunes gens, c'est avec l'« *idée* » : – c'est la richesse en énigmes de son art, son jeu de cache-cache entre cent symboles, la polychromie de son idéal qui amena et attira ces jeunes gens à Wagner ; c'est le génie nuageux de Wagner, sa manière de saisir, de glisser, de frôler dans les airs, d'être à la fois partout et nulle part, exactement le même procédé qu'employa Hegel pour séduire et pour attirer son époque ! – Au milieu de la multiplicité, de la plénitude et de l'arbitraire de Wagner ces jeunes gens se croient justifiés devant eux-mêmes, – ils se croient « sauvés » –. Ils écoutent en tremblant comme dans son art les *grands symboles* se font entendre comme un léger grondement de tonnerre venant des brumes lointaines ; ils ne s'impatientent pas quand parfois cet art devient gris, horrible et froid. Ne sont-ils pas, tout comme Wagner lui-même, *de la même espèce* que le mauvais temps, le temps d'Allemagne ! Wotan est leur dieu : mais Wotan est le dieu du mauvais temps… Ils ont raison, ces jeunes gens allemands, puisqu'ils sont ainsi faits : comment pourraient-ils regretter l'absence de ce que, nous autres *Alcyoniens*, nous regrettons chez Wagner – la *gaya scienza* ; les pieds légers ; l'esprit, le feu, la grâce ; la grande logique ; la danse des étoiles ; l'insolente spiritualité ; les frissons de lumière du Midi ; la mer *unie* – la perfection…

11

J’ai expliqué quelle est la place de Wagner – ce n’est *pas* l’histoire de la musique. Que signifie-t-il malgré cela dans cette histoire ? *L’avènement du comédien dans la musique* : événement capital qui donne à penser et peut-être aussi à craindre. Sa formule c’est « Wagner et Liszt ». – Jamais encore la loyauté des musiciens, leur « authenticité », ne fut si dangereusement mise à l’épreuve. On peut le toucher du doigt : le grand succès, le succès auprès des masses n’est plus du côté de l’authenticité, – il faut être comédien pour l’obtenir ! Victor Hugo et Richard Wagner – ils signifient une seule et même chose : que dans les civilisations de décadence, partout où le pouvoir souverain tombe entre les mains des masses, l’authenticité devient superflue, nuisible, elle met à l’écart. Le comédien seul éveille encore le *grand* enthousiasme. Ainsi se lève *l’âge d’or* pour le comédien, – pour lui et pour tout ce qui est de son espèce. Wagner marche, avec fifres et tambours, à la tête de tous les artistes du discours, de l’interprétation, de la virtuosité ; il a d’abord convaincu les chefs d’orchestre, les machinistes et les chanteurs de théâtre. N’oublions point les musiciens d’orchestre : – il « sauva » ceux-ci de l’ennui… Le mouvement que Wagner a créé s’étend même dans le domaine de la connaissance : des sciences spéciales tout entières surgissent lentement d’une scolastique séculaire. Pour citer un exemple, je relève tout particulièrement les mérites de *Hugo Riemann* en ce qui concerne la rythmique ; il est le premier qui ait fait valoir pour la musique l’idée fondamentale de la ponctuation (malheureusement en lui donnant un vilain nom : il l’appelle « phraséologie »). – Tous ceux-là sont, je le dis avec reconnaissance, les meilleurs admirateurs de Wagner, les plus estimables, c’est simplement leur droit de vénérer Wagner. Le même instinct les relie entre eux, ils voient en lui leur type le plus élevé, ils se sentent métamorphosés en puissance, en grande puissance, depuis qu’il les a enflammés de sa propre ardeur. Car c’est ici, si elle le fut jamais, que l’influence de Wagner a vraiment été bienfaisante. Jamais encore, dans cette sphère, on n’avait autant pensé, autant voulu, autant travaillé. Wagner a donné à tous ces artistes une conscience nouvelle : ce qu’ils exigent à présent d’eux-mêmes, ce qu’ils *obtiennent* d’eux-mêmes, ils ne l’avaient jamais exigé avant Wagner, – ils étaient auparavant bien trop modestes. Un esprit différent règne au théâtre depuis que l’esprit de Wagner y règne : on exige ce qu’il y a de plus difficile, on blâme durement, on loue rarement, – le bon, l’excellent sert de règle. On n’a plus besoin de goût ; ni même de voix. On ne chante Wagner qu’avec une voix abîmée : cela fait un effet

« dramatique ». Même les dons naturels sont exclus. L'expressif à tout prix, tel que l'exige l'idéal wagnérien, l'idéal de la décadence, fait mauvais ménage avec les dons naturels. Il n'y faut que de la *vertu* – c'est-à-dire du dressage, de l'automatisme, du « renoncement ». Ni goût, ni voix, ni talent : le théâtre de Wagner n'a besoin que d'une seule chose – *des Germains !*… Définition des Germains : obéissance et longues jambes… Il y a un sens profond dans le fait que l'avènement de Wagner soit contemporain de l'avènement de l'« Empire » : ces deux faits n'indiquent qu'une seule et même chose – obéissance et longues jambes. – Jamais on n'a mieux obéi, jamais on n'a mieux commandé. Les chefs d'orchestre wagnériens en particulier sont dignes d'un siècle que la postérité appellera un jour avec piété *le siècle classique de la guerre*. Wagner s'entendait à commander ; en cela aussi il a été un grand maître. Il commandait par son implacable volonté de soi, par une perpétuelle discipline, dont il était la réelle incarnation : Wagner fournit peut-être, dans l'histoire de l'art, le plus grand exemple de l'empire sur soi-même (– Alfieri, lui-même, son proche parent quant au reste, est encore dépassé. Remarque d'un Turinois.)

12

De cette constatation que nos comédiens sont plus respectés que jamais, n'allons pas conclure qu'ils sont moins dangereux… Mais qui donc aurait encore des doutes sur *ce que* je veux, – sur *les trois revendications* en vue desquelles ma fureur, mon inquiétude, mon amour pour l'art m'ont ouvert la bouche ?

Que le théâtre ne soit plus le maître des arts.
Que le comédien ne soit plus le séducteur des artistes authentiques.
Que la musique ne soit plus un art du mensonge.

FRIEDRICH NIETZSCHE.

POST-SCRIPTUM

– La gravité de ces dernières paroles m'autorise à communiquer ici quelques passages d'un traité inédit, qui dissiperont au moins tous les doutes sur le sérieux que je mets en cette matière. Ce traité a pour titre : *Ce que Wagner nous coûte*.

L'adhésion à Wagner se paye cher. Nous en avons aujourd'hui encore l'obscur sentiment. Le succès même de Wagner, sa victoire, ne déracine pas ce sentiment. Mais autrefois il était robuste, terrible, telle une haine sourde, – et il dura presque pendant les trois quarts de la vie de Wagner. Cette résistance qu'il trouva chez nous autres Allemands ne saurait être trop hautement estimée et mise en honneur. On se défendait contre lui comme contre une maladie, – *non pas* avec des arguments – on ne réfute pas une maladie –, mais avec des obstacles, de la méfiance, de la mauvaise humeur, du dégoût, avec une sombre gravité, comme s'il se cachait en lui un grand danger. Messieurs les esthéticiens se sont mis à découvert, lorsque, en s'appuyant sur trois écoles de la philosophie allemande, ils ont fait une guerre absurde de « si » et de « mais » aux principes de Wagner, – qu'importait à Wagner les principes, même les siens ! – Les Allemands eux-mêmes ont eu assez d'intelligence dans l'instinct pour s'interdire ici tous les « si » et les « mais ». Un instinct s'affaiblit lorsqu'il se rationalise : car, par cela même qu'il se rationalise, il s'affaiblit. S'il y a des symptômes indiquant que malgré le caractère général de la *décadence* européenne il existe encore un degré de santé, un flair instinctif du nuisible, du danger menaçant l'esprit allemand, je voudrais voir dépréciée parmi eux le moins possible cette sourde résistance contre Wagner. Elle nous fait honneur, elle nous permet même des espérances : ce n'est pas la France qui aurait autant de santé à mettre en avant. Les Allemands, les *retardataires par excellence* au cours de l'histoire, sont aujourd'hui le peuple civilisé le plus arriéré de l'Europe : cela a un

avantage, – par cela même ils sont relativement le plus *jeune*.

L'adhésion à Wagner se paye cher. Cette espèce de crainte qu'ils ressentaient pour lui, les Allemands ne l'ont désapprise que depuis peu, – le désir de *s'en débarrasser* leur venait à toute occasion[46]. – Se souvient-on encore d'une curieuse circonstance où, tout à fait à la fin, cette ancienne manière de sentir revint à la surface d'une façon inattendue ? Aux funérailles de Wagner la première société wagnérienne d'Allemagne, celle de Munich, déposa sur sa tombe une couronne dont *l'inscription* devint aussitôt célèbre. Elle portait : « Rédemption au Rédempteur ! » Chacun admira l'inspiration élevée qui avait dicté cette inscription, ce bon goût dont les partisans de Wagner ont le privilège ; mais il y en eut beaucoup aussi (ce fut assez étrange !) qui firent cette petite correction : « Rédemption *du* Rédempteur. » On respira.

L'adhésion à Wagner se paye cher ! Mesurons-la à son effet sur la culture. Qui donc l'agitation créée par Wagner a-t-elle amené au premier plan ? Qu'a-t-elle développé sur une toujours plus grande échelle ? – Avant tout l'arrogance des profanes, des idiots en matière d'art. Cela vous organise à présent des Sociétés, cela veut imposer son « goût », cela voudrait même jouer à l'arbitre *in rebus musicis et musicantibus*. En second lieu : une indifférence toujours plus grande à l'égard de toute discipline sévère, noble et consciencieuse au service de l'art ; la foi au génie en tient la place, plus clairement, l'impudent dilettantisme (– on en trouve la formule dans les *Maîtres Chanteurs*). En troisième lieu et c'est là ce qu'il y a de pire : *la Théâtrocratie* –, la folie d'une croyance en la *préséance* du théâtre, au droit de souveraineté du théâtre sur les arts, sur l'art… Mais il faut dire cent fois à la face des wagnériens *ce qu'est* le théâtre : ce n'est jamais qu'une manifestation *au-dessous* de l'art, quelque chose de secondaire, quelque chose qui est devenu plus grossier, quelque chose qui s'adapte au goût des masses lorsqu'on l'a faussé pour elles. À cela Wagner, lui aussi, n'a rien changé : Bayreuth est grand opéra – et pas même *bon* opéra… Le théâtre est une forme de la démocratie en matière de goût, le théâtre est un soulèvement des masses, un plébiscite contre le bon goût… *C'est précisément ce que prouve le cas Wagner* : il a gagné les masses, – il a perverti le goût, il a même perverti notre goût pour l'opéra ! –

L'adhésion à Wagner se paye cher. Que fait-elle de l'esprit ? *Wagner affranchit-il l'esprit ?* – Toutes les équivoques, toutes les ambiguïtés lui conviennent, et, en général, tout ce qui persuade les indécis, sans qu'ils aient conscience du *pourquoi* de la séduction. Avec cela Wagner est un séducteur de grand style. Il n'y a, sur le domaine de l'esprit, ni fatigue, ni décrépitude, ni chose mortelle, destructive de l'instinct vital qui n'ait été secrètement protégée par son art, – il dissimule le plus noir obscurantisme dans les replis lumineux de

l'idéal. Il flatte tous les instincts nihilistes (– bouddhistes) et les travestit en musique, il flatte toute espèce de christianisme, toute expression religieuse de la *décadence*. Qu'on ouvre les oreilles : tout ce qui a jamais poussé sur le sol de la vie *appauvrie*, tout le faux-monnayage de la transcendance et de l'au-delà a trouvé dans l'art de Wagner son interprète le plus sublime – *non pas* par des formules : Wagner est trop malin pour employer des formules – mais par une séduction de la sensualité qui de son côté s'en prend de nouveau à l'esprit pour le ramollir et le fatiguer. La musique devenue Circé… Sa dernière œuvre est en cela son plus grand chef-d'œuvre. Le *Parsifal* conservera éternellement son rang dans l'art de séduction, comme le *coup de génie* de la séduction… J'admire cette œuvre, j'aimerais l'avoir faite moi-même ; faute de l'avoir faite *je la comprends*… Wagner n'a jamais été mieux inspiré qu'à la fin de sa vie. Le raffinement dans l'alliage de la beauté et de la maladie atteint ici une telle perfection qu'il projette en quelque sorte une ombre sur l'art antérieur de Wagner : – cet art nous paraît trop lumineux, trop sain. Comprenez-vous cela ? La santé, la lumière agissant comme si elles étaient des ombres ? presque comme des *objections ?* Nous voilà déjà sur le point de devenir de *purs insensés*… Jamais il n'y a eu de plus grand maître dans l'art des senteurs lourdes et hiératiques, – jamais il n'y eut plus grand connaisseur dans le domaine de l'infiniment *petit*, des frissons de l'immensité, de tout ce qu'il y a de féminité dans le vocabulaire du bonheur ! – Buvez donc, mes amis, buvez les philtres de cet art. Vous ne trouverez nulle part une manière plus agréable d'énerver vos esprits, d'oublier votre virilité sous un buisson de roses… Ah ! ce vieux magicien ! Ce Klingsor de tous les Klingsors ! Comme il sait bien *nous* faire la guerre ! à nous, les esprits libres ! Comme il parle au gré de toutes les lâchetés de l'âme moderne, avec ses accords de magicienne ! – Jamais encore la connaissance n'a inspiré une telle *haine à mort !* Il faut être un cynique pour ne pas succomber ici, il faut savoir mordre pour adorer ici. Allons ! vieil enchanteur ! Le cynique te prévient – *cave canem*…

L'adhésion à Wagner se paye cher. J'observe les jeunes gens qui furent longtemps exposés à son infection. L'action la plus immédiate qu'il exerce, action relativement innocente, c'est son influence sur le goût. Wagner agit comme l'absorption continue de boissons alcooliques. Il émousse, il empâte l'estomac. Effet spécifique : dégénérescence du sentiment rythmique. Le wagnérien finit par appeler rythmique ce que moi-même, avec un proverbe grec, j'appelle « remuer le marais ». Bien plus redoutable encore est la perversion des idées. Le jeune homme devient un môle, – un « idéaliste ». Il se croit au-dessus de la science ; à cet égard il est à la hauteur du maître. En revanche il fait le philosophe ; il écrit des *Feuilles de Bayreuth* ; il résout tous les problèmes au

nom du Père, du Fils et du Saint-Maître. Pourtant ce qu'il y a de plus inquiétant, c'est encore la perversion des nerfs. Promenez-vous la nuit à travers une grande ville : partout on entend violer des instruments avec une rage solennelle, – un hurlement sauvage se mêle à cela. – Que se passe-t-il ? – Les jeunes gens adorent Wagner… Bayreuth rime avec établissement d'hydrothérapie. – Télégramme typique de Bayreuth : *Bereits bereut* (déjà des regrets). – Wagner est nuisible aux jeunes gens ; il est néfaste pour les femmes. Médicalement parlant, qu'est-ce qu'une wagnérienne ? – Il me semble qu'un médecin ne saurait pas assez poser aux jeunes femmes ce cas de conscience : L'un *ou* l'autre. – Mais elles ont déjà fait leur choix. On ne peut servir deux maîtres à la fois, lorsque l'un d'eux s'appelle Wagner. Wagner a sauvé la femme ; pour l'en récompenser elle lui a construit Bayreuth. Sacrifice, abandon complet : on ne possède rien qu'on ne lui donnerait. La femme s'appauvrit au profit du maître, elle devient touchante, elle se met nue devant lui. – La wagnérienne – équivoque gracieuse entre toutes : elle incarne la cause de Wagner, – *in hoc signo* Wagner *triomphe*… Ah ! le vieux brigand ! Il nous ravit nos jeunes gens, il nous ravit aussi nos femmes, pour les entraîner dans sa caverne… Ah ! le vieux minotaure ! Combien nous a-t-il déjà coûté ! Tous les ans il amène dans son labyrinthe des trains bondés des plus belles filles, des plus beaux jeunes gens, afin de les y dévorer, – chaque année l'Europe entière entonne ce cri : « En route pour la Crète ! En route pour la Crète ! »…

SECOND POST-SCRIPTUM

– Ma lettre, semble-t-il, est exposée à un malentendu. Sur certains visages apparaissent les plis de la gratitude ; une modeste allégresse. Je préférerais ici, comme en beaucoup de choses, être compris. – Mais depuis qu'un nouvel animal ravage les vignes de l'esprit allemand, je veux parler du ver de l'Empire, le célèbre *Rhinoxera*, plus une seule de mes paroles n'est comprise. La *Gazette de la Croix*, elle-même, me l'affirme, pour ne point parler du *Centralblatt littéraire*. – J'ai donné aux Allemands le livre le plus profond qu'ils possèdent – c'est une raison suffisante pour qu'ils n'en comprennent pas un mot… Si dans *cet* écrit je fais la guerre à Wagner – et incidemment à un « goût » allemand –, si j'ai de dures paroles pour le crétinisme de Bayreuth, ce n'est pas que je veuille le moins du monde faire fête à un *autre* musicien. *D'autres* musiciens n'entrent pas en ligne de compte à côté de Wagner. De toutes les façons cela va mal. La décrépitude est générale. La maladie a des origines profondes. Si le renom d'avoir *ruiné la musique* reste à Wagner, comme Bernini garde celui d'avoir ruiné la sculpture, ce n'est pas, à vrai dire, la faute à Wagner. Il n'a fait qu'accélérer le mouvement, – il est vrai, d'une manière telle que l'on s'arrête avec effroi devant cet abîme, devant cet écroulement soudain. Il avait la naïveté de la *décadence* : ce fut là sa supériorité. Il y croyait, il ne s'arrêtait devant aucune logique de la *décadence*. Les autres hésitent – c'est ce qui les distingue. Pas autre chose !… J'énumère ce qu'il y a de commun entre Wagner et « les autres » : l'abaissement de la force organisatrice ; l'abus des moyens traditionnels, sans la capacité qui en *justifie* l'emploi ; le faux-monnayage dans l'imitation des grands modèles pour qui aujourd'hui personne n'est assez fort, assez fin, assez sûr de soi, assez *bien portant* ; l'excès de vitalité dans les détails ; la passion à tout prix ; le raffinement comme expression de la vie

appauvrie ; toujours plus de nerfs en place de la chair. – Je ne connais qu'un seul musicien qui soit capable aujourd'hui de tailler une ouverture *en plein bois* : et personne ne le connaît… Ce qui est célèbre aujourd'hui, comparé à Wagner, ne fait pas de « meilleure » musique, mais seulement de la musique plus indécise, plus indifférente : – plus indifférente parce que l'incomplet est démoli *par la seule existence du complet*. Mais Wagner était quelque chose de complet ; il était la corruption complète ; Wagner était le courage, la volonté, *la conviction* dans la corruption –, qu'importe après cela Johannes Brahms !… Son succès repose sur un malentendu allemand : on le prit comme antagoniste de Wagner – on avait *besoin* d'un antagoniste ! – Cela ne vous fait pas de la musique *indispensable*, cela vous fait avant tout beaucoup trop de musique ! – Quand on n'est pas riche il faut avoir la fierté de la pauvreté !… La sympathie que Brahms inspire indéniablement çà et là, abstraction faite des intérêts de partis, des malentendus de partis, fut longtemps une énigme pour moi : jusqu'à ce que je découvrisse enfin, presque par hasard, qu'il agissait sur un certain type d'hommes. Il a la mélancolie de l'impuissance ; il ne crée pas d'abondance, il a soif d'abondance. Si l'on déduit ses imitations, les emprunts qu'il fait aux formes stylistiques des grands maîtres anciens et des exotiques modernes – il est passé maître en plagiat – il reste à son actif le *désir infini*… C'est ce que devinent les langoureux et les satisfaits de toute espèce. Il est trop peu personnel, trop peu concentré… C'est ce que comprennent les « impersonnels », les périphériques, – c'est ainsi qu'ils l'aiment. Il est, en particulier, le musicien d'une certaine espèce de femmes incomprises. Cinquante pas plus loin, et l'on a les wagnériennes – de même que cinquante pas au-delà de Brahms on trouve Wagner, – la wagnérienne, type plus caractérisé, plus intéressant et tout plus *gracieux*. Brahms est émouvant tant qu'il rêve mystérieusement ou qu'il s'apitoie sur lui-même – c'est en cela qu'il est « moderne » – ; il devient froid, il ne nous intéresse plus aussitôt qu'il recueille l'héritage des classiques… On nomme volontiers Brahms l'héritier de Beethoven : je ne connais pas d'euphémisme plus prudent. Tout ce qui a aujourd'hui quelque prétention au « grand style » en musique est, par cela même, faux envers nous *ou bien* faux envers soi-même. Cette alternative donne suffisamment à penser : car elle renferme une casuistique sur la valeur des deux hypothèses. « Faux envers nous » : contre cela l'instinct du plus grand nombre proteste – on ne veut pas être trompé – ; quant à moi je préférerais certainement ce type à l'autre (« faux envers *soi-même* »). C'est là mon goût *à moi*. – Pour m'exprimer plus clairement à l'usage des « pauvres d'esprit » : Brahms – *ou* Wagner… Brahms n'est pas comédien. – On peut se faire une idée d'une grande partie des *autres* musiciens, d'après Brahms. – Je ne dis rien des malins imitateurs de Wagner, par exemple de Goldmark : avec sa *Reine de Saba* on

appartient à la ménagerie, – on peut se faire voir. – Ce qui peut être bien fait aujourd'hui, ce qui peut être fait maîtrement, ce ne sont que les petites choses. Là seulement la loyauté est encore possible. – Mais rien ne peut guérir la musique de son mal fondamental, la fatalité d'être l'expression d'une contradiction physiologique, – d'être *moderne*. Le meilleur enseignement, l'éducation la plus consciencieuse, l'intimité la plus absolue et même l'isolement dans la compagnie des vieux maîtres – tout cela n'est que palliatif, n'est qu'*illusoire*, pour parler plus sévèrement, puisque le tempérament ne répond plus aux conditions premières : que ce soit la forte race d'un Haendel ou l'animalité exubérante d'un Rossini. – Chacun n'a pas *le droit* de se guider d'après chaque maître : cela est vrai pour des époques entières. – Il n'est pas impossible qu'il existe encore quelque part en Europe des *restes* de races plus fortes, composés d'hommes au-dessus de leur siècle : cela nous permettrait d'espérer encore une beauté *tardive* et une perfection, même en musique. Ce qui peut encore nous arriver de mieux c'est de rencontrer des exceptions. De cette *règle*, que la corruption est souveraine, que la corruption est fatale, aucun dieu ne sauvera la musique. –

ÉPILOGUE

– Retirons-nous enfin, pour reprendre haleine pendant un instant, de ce monde étroit auquel toute recherche sur la valeur des *personnes* condamne l'esprit. Un philosophe éprouve le besoin de se laver les mains, après s'être occupé si longtemps du « cas Wagner ». – Je vais donner ici ma notion du *moderne*. – Chaque époque trouve dans la mesure de sa force un étalon qui détermine les vertus qui lui sont permises et les vertus qui lui sont défendues. Ou bien elle a les vertus de la vie *ascendante* : alors elle résiste depuis ses racines les plus profondes aux vertus de la vie descendante. Ou bien elle se manifeste elle-même par une vie *descendante*, et alors elle a aussi besoin des vertus de la Décadence, alors elle hait tout ce qui ne se justifie que par la plénitude et la surabondance de forces. L'esthétique est liée d'une manière indissoluble à ces prémisses biologiques : il y a une esthétique de *décadence*, il y a une esthétique *classique*, – le « beau en soi » est une chimère, comme l'idéalisme tout entier. – Dans la sphère plus étroite de ce que l'on appelle les valeurs morales on ne saurait trouver un antagonisme plus fort qu'entre la *morale des Maîtres* et la morale des évaluations *chrétiennes* : cette dernière a grandi sur un terrain absolument morbide (– les Évangiles nous présentent exactement les mêmes types physiologiques que dépeignent les romans de Dostoïevski) ; la morale des Maîtres au contraire (« romaine », « païenne », « classique », « Renaissance ») est le symbole de la constitution parfaite, de la vie *ascendante*, de la volonté de puissance comme principe de vie. La morale de maître est *affirmative* aussi instinctivement que la morale chrétienne est *négative* (– « Dieu », l'« Au-delà », l'« Abnégation », autant de négations). L'une communique sa plénitude aux choses – elle transfigure, elle embellit, elle *rationalise* le monde –, l'autre appauvrit, apâlit enlaidit la valeur des choses, elle *nie* le monde. « Le "monde"

est un terme d'insulte chrétien. – Ces antithèses dans l'optique des valeurs sont *toutes deux* nécessaires : ce sont des façons de voir dont on n'approche pas avec des arguments et des réfutations. On ne réfute pas le christianisme, on ne réfute pas une maladie des yeux. Avoir combattu le pessimisme comme une philosophie, ce fut le comble de l'idiotie savante. Les notions d'"erreur" et de "vérité" n'ont, à ce qu'il me semble, aucun sens en optique. – La seule chose que l'on ait à combattre, c'est l'hypocrisie, la mauvaise foi instinctive, qui *refuse* d'accepter ces antithèses en tant qu'antithèses : comme c'était par exemple la volonté de Wagner qui, en matière de semblables hypocrisies, atteignait une vraie maîtrise. Jeter un regard furtif sur la morale de Maîtres, la morale *noble* (– la Saga islandaise en est presque le document le plus important –) et, en même temps, avoir à la bouche la doctrine contraire, celle de l'"évangile des humbles", du *besoin* de rédemption !… J'admire, soit dit en passant, la modestie des chrétiens qui vont à Bayreuth. Moi-même je ne supporterais pas certaines paroles dans la bouche d'un Wagner. Il y a des idées qui n'ont rien à voir avec Bayreuth… Comment ? un christianisme apprêté pour des wagnériennes, peut-être *par* des wagnériennes – car, sur ses vieux jours, Wagner fut tout à fait *feminini generis* ? – Encore une fois, les chrétiens d'aujourd'hui me paraissent trop modestes… Si Wagner fut un Christ, eh bien ! alors Liszt fut peut-être un Père de l'Église ! – Le besoin de *rédemption*, la quintessence de tous les besoins chrétiens, n'a rien à faire avec de pareils paillasses : ce besoin est la plus loyale expression de la *décadence*, la plus sincère et la plus douloureuse affirmation en des symboles et des pratiques sublimes. Le chrétien veut *se débarrasser* de lui-même. *Le moi est toujours haïssable*. – La morale noble, au contraire, la morale de Maîtres, a ses racines dans une triomphante affirmation *de soi*, – c'est une affirmation de la vie par elle-même, une glorification de la vie par elle-même, elle a également besoin de symboles et de pratiques sublimes, mais seulement "parce que son cœur déborde". Toute la *beauté* de l'art, tout le *grand* art émane de cette morale : leur essence commune est la reconnaissance. D'autre part on ne peut lui dénier une aversion instinctive *contre* les *décadents*, un mépris, une horreur même pour leur symbolisme : ce sentiment leur sert presque de démonstration. Le Romain noble considérait le christianisme comme une *fœda superstitio* : je rappelle ici le sentiment que le dernier Allemand de goût distingué, que Goethe éprouvait pour la croix. "On cherche en vain des contrastes plus précieux, plus *nécessaires*[47]…" »

– Mais une duplicité comme celle des gens de Bayreuth n'est plus une exception aujourd'hui. Nous connaissons tous l'idée peu esthétique du hobereau chrétien. Cette *innocence* dans la contradiction, cette « conscience tranquille » dans le mensonge est *moderne* par excellence, elle devient presque la définition

de la modernité. L'homme moderne représente, au point de vue biologique, *une contradiction des valeurs*, il est assis entre deux chaises, il dit tout d'une haleine oui et non. Quoi d'étonnant si, justement de nos jours, la duplicité est devenue chair et même génie ? Si Wagner a vécu « parmi nous » ? Ce n'est pas sans raison que j'ai appelé Wagner le Cagliostro de la Modernité… Mais nous tous, sans le savoir, sans le vouloir, nous avons dans le corps des valeurs, des mots, des formules, des morales d'origine *opposée*, – nous sommes, physiologiquement parlant, faux, pleins de contradictions… Un *diagnostic de l'âme moderne* – par où commencerait-il ? Par une incision résolue dans cette agglomération d'instincts contradictoires, par une extirpation de ses valeurs opposées, par une vivisection opérée sur son cas *le plus instructif*. – Le cas Wagner est pour les philosophes un *coup de fortune*, cet écrit est inspiré, on l'entend bien, par la reconnaissance…

LE CRÉPUSCULE DES IDOLES

AVANT-PROPOS

Conserver sa sérénité au milieu d'une cause sombre et justifiable au-delà de toute mesure, ce n'est certes pas un petit tour d'adresse : et pourtant qu'y aurait-il de plus nécessaire que la sérénité ? Nulle chose ne réussit à moins que la pétulance n'y ait sa part. Un excédent de force ne fait que prouver la force. – Une *Transmutation de toutes les valeurs*, ce point d'interrogation si noir, si énorme, qu'il jette des ombres sur celui qui le pose, – une telle destinée dans une tâche nous force à chaque instant de courir au soleil, de secouer un sérieux qui s'est mis à trop nous peser. Tout moyen y est bon, tout « événement » est le bienvenu. Avant tout la *guerre*. La guerre fut toujours la grande prudence de tous les esprits qui se sont trop concentrés, de tous les esprits devenus trop profonds ; il y a de la force de guérir même dans la blessure. Depuis longtemps une sentence dont je cache l'origine à la curiosité savante a été ma devise :

Increscunt animi, virescit volnere virtus.

Un autre moyen de guérison que je préfère encore le cas échéant, consisterait à *surprendre les idoles*… Il y a plus d'idoles que de réalités dans le monde : c'est là mon « mauvais œil » pour ce monde, c'est là aussi ma « mauvaise oreille »… Poser ici des questions avec le *marteau* et entendre peut-être comme réponse ce fameux son creux qui parle d'entrailles gonflées – quel ravissement pour quelqu'un qui, derrière les oreilles, possède d'autres oreilles encore, – pour moi, vieux psychologue et attrapeur de rats qui arrive à *faire parler* ce qui justement voudrait rester muet…

Cet écrit lui aussi – le titre le révèle – est avant tout un délassement, une tache de lumière, un bond à côté dans l'oisiveté d'un psychologue. Peut-être est-ce

aussi une guerre nouvelle ? Et peut-être y surprend-on les secrets de nouvelles idoles ?… Ce petit écrit est une *grande déclaration de guerre* ; et pour ce qui en est de surprendre les secrets des idoles, cette fois-ci ce ne sont pas des dieux à la mode, mais des idoles *éternelles* que l'on touche ici du marteau comme on ferait d'un diapason, – il n'y a, en dernière analyse, pas d'idoles plus anciennes, plus convaincues, plus boursouflées… Il n'y en a pas non plus de plus creuses. Cela n'empêche pas que ce soient celles en qui l'on *croit le plus* ; aussi, même dans les cas les plus nobles, ne les appelle-t-on nullement des idoles…

Turin, le 30 septembre 1888,
le jour où fut achevé le premier livre de
La Transmutation de toutes les valeurs.

FRIEDRICH NIETZSCHE.

MAXIMES ET POINTES

1

La paresse est mère de toute psychologie. Comment ? la psychologie serait-elle un… vice ?

2

Le plus courageux d’entre nous n’a que rarement le courage d’affirmer ce qu’il *sait* véritablement…

3

Pour vivre seul il faut être une bête ou bien un dieu – dit Aristote. Il manque le troisième cas : il faut être l’un et l’autre, il faut être – philosophe…

4

« Toute vérité est simple. » – N’est-ce pas là un double mensonge ?

5

Une fois pour toutes, il y a beaucoup de choses que je ne *veux* point savoir. – La sagesse trace des limites, même à la connaissance.

6

C’est dans ce que votre nature a de sauvage que vous vous rétablissez le mieux de votre perversité, je veux dire de votre spiritualité…

7

Comment ? l’homme ne serait-il qu’une méprise de Dieu ? Ou bien Dieu ne serait-il qu’une méprise de l’homme ? –

8

À L’ÉCOLE DE GUERRE DE LA VIE. – Ce qui ne me fait pas mourir me rend plus fort.

9

Aide-toi, toi-même : alors tout le monde t’aidera. Principe de l’amour du prochain.

10

Ne commettez point de lâcheté à l’égard de vos actions ! Ne les laissez pas en plan après coup ! – Le remords de conscience est indécent.

11

Un âne peut-il être tragique ? – Périr sous un fardeau que l'on ne peut ni porter ni rejeter ?… Le cas du philosophe.

12

Si l'on possède son *pourquoi* ? de la vie, on s'accommode de presque tous les *comment* ? – L'homme n'aspire *pas* au bonheur ; il n'y a que l'Anglais qui fait cela.

13

L'homme a créé la femme – avec quoi donc ? Avec une côte de son dieu, – de son « Idéal »…

14

Comment ? Tu cherches ? Tu voudrais te décupler ? Te centupler ? Tu cherches des adhérents ? – Cherche des *zéros* ! –

15

Les hommes posthumes – moi, par exemple – sont moins bien compris que ceux qui sont conformes à leur époque, mais on les *entend* mieux. Pour m'exprimer plus exactement encore : on ne nous comprend jamais – et c'est *de là* que vient notre autorité…

16

ENTRE FEMMES. – « La vérité ? Oh ! vous ne connaissez pas la vérité ! N'est-elle pas un attentat contre notre *pudeur* ? » –

17

Voilà un artiste comme je les aime. Il est modeste dans ses besoins : il ne demande, en somme, que deux choses : son pain et son art, – *panem et Circen*…

18

Celui qui ne sait pas mettre sa volonté dans les choses veut du moins leur donner un *sens* : ce qui le fait croire qu'il y a déjà une volonté en elles (Principe de la « foi »).

19

Comment ? vous avez choisi la vertu et l'élévation du cœur et en même temps vous jetez un regard jaloux sur les avantages des indiscrets ? – Mais avec la vertu on renonce aux « avantages »… (à écrire sur la porte d'un antisémite).

20

La femme parfaite commet de la littérature, de même qu'elle commet un petit péché : pour essayer, en passant, et en tournant la tête pour voir si quelqu'un s'en aperçoit, et *afin* que quelqu'un s'en aperçoive…

21

Il ne faut se mettre que dans les situations où il n'est pas permis d'avoir de

fausses vertus, mais où, tel le danseur sur la corde, on tombe ou bien on se dresse, – ou bien encore on s'en tire…

22

« Les hommes méchants n'ont point de chants. » D'où vient que les Russes aient des chants ?

23

« L'esprit allemand » : depuis dix-huit ans une *contradictio in adjecto*.

24

À force de vouloir rechercher les origines on devient écrevisse. L'historien voit en arrière ; il finit par *croire* en arrière.

25

La satisfaction garantit même des refroidissements. Une femme qui se savait bien vêtue s'est-elle jamais enrhumée ? – Je pose le cas où elle aurait été à peine vêtue.

26

Je me méfie de tous les gens à systèmes et je les évite. La volonté du système est un manque de loyauté.

27

27

On dit que la femme est profonde – pourquoi ? puisque chez elle on n’arrive jamais jusqu’au fond. La femme n’est pas même encore plate.

28

Quand la femme a des vertus masculines, c’est à ne plus y tenir ; quand elle n’a point de vertus masculines, c’est elle qui n’y tient pas, elle qui se sauve.

29

« Combien la conscience avait à ronger autrefois ! quelles bonnes dents elle avait ! – Et maintenant ? qu’est-ce qui lui manque ? » – Question d’un dentiste.

30

On commet rarement une seule imprudence. Avec la première imprudence on en fait toujours de trop, et c’est pourquoi on en fait généralement une seconde – et maintenant, c’est trop peu…

31

Le ver se recoquille quand on marche dessus. Cela est plein de sagesse. Par là il amoindrit la chance de se faire de nouveau marcher dessus. Dans le langage de la morale : *l’humilité*. –

32

Il y a une haine contre le mensonge et la dissimulation qui vient d'une sensibilité du point d'honneur ; il y a une haine semblable par lâcheté, puisque le mensonge est *interdit* par la loi divine. Être trop lâche pour mentir…

33

Combien peu de chose il faut pour le bonheur ! Le son d'une cornemuse. – Sans musique la vie serait une erreur. L'Allemand se figure Dieu lui-même en train de chanter des chants.

34

*On ne peut penser et écrire qu'assis** (G. Flaubert). – Je te tiens là, nihiliste ! Rester assis, c'est là précisément le *péché* contre le Saint-Esprit. Seules les pensées qui vous viennent en marchant ont de la valeur.

35

Il y a des cas où nous sommes comme les chevaux, nous autres psychologues. Nous sommes pris d'inquiétude parce que nous voyons notre propre ombre se balancer devant nous. Le psychologue doit se détourner *de soi*, pour être capable de voir.

36

Faisons-nous *tort* à la vertu, nous autres immoralistes ? – Tout aussi peu que les anarchistes aux princes. Ce n'est que depuis qu'on leur tire de nouveau dessus qu'ils sont solidement assis sur leurs trônes. Morale : *il faut tirer sur la morale*.

37

37

Tu cours *devant* les autres ? – Fais-tu cela comme berger ou bien comme exception ? Un troisième cas serait le déserteur… *Premier* cas de conscience.

38

Es-tu vrai ? ou n'es-tu qu'un comédien ? Es-tu un représentant ? ou bien es-tu toi-même la chose qu'on représente ? En fin de compte tu n'es peut-être que l'imitation d'un comédien… *Deuxième* cas de conscience.

39

LE DÉSILLUSIONNÉ PARLE. – J'ai cherché des grands hommes et je n'ai toujours trouvé que les singes de leur idéal.

40

Es-tu de ceux qui regardent ou de ceux qui mettent la main à la pâte ? – ou bien encore de ceux qui détournent les yeux et se tiennent à l'écart ?… *Troisième* cas de conscience.

41

Veux-tu accompagner ? ou précéder ? ou bien encore aller de ton côté ?… Il faut savoir ce que l'on veut et si l'on veut. – *Quatrième* cas de conscience.

42

Ils étaient des échelons pour moi. Je me suis servi d’eux pour monter, – c’est pourquoi il m’a fallu passer sur eux. Mais ils se figuraient que j’allais me servir d’eux pour me reposer…

43

Qu’importe que moi je garde raison ! J’ai trop raison. – Et qui rira le mieux aujourd’hui rira le dernier.

44

Formule de mon bonheur : un oui, un non, une ligne droite, un *but*…

LE PROBLÈME DE SOCRATE

1

De tout temps les sages ont porté le même jugement sur la vie : *elle ne vaut rien*… Toujours et partout on a entendu sortir de leur bouche la même parole, – une parole pleine de doute, pleine de mélancolie, pleine de fatigue de la vie, pleine de résistance contre la vie. Socrate lui-même a dit en mourant : « Vivre – c'est être longtemps malade : je dois un coq à Esculape libérateur. » Même Socrate en avait assez. – Qu'est-ce que cela *démontre* ? Qu'est-ce que cela *montre* ? – Autrefois on aurait dit (– oh ! on l'a dit, et assez haut, et nos pessimistes en tête !) : « Il faut bien qu'il y ait là-dedans quelque chose de vrai ! Le *consensus sapientium* démontre la vérité. » – Parlons-nous ainsi, aujourd'hui encore ? le *pouvons*-nous ? « Il faut en tous les cas qu'il y ait ici quelque chose de *malade* », – voilà *notre* réponse : ces sages parmi les sages de tous les temps, il faudrait d'abord les voir de près ! Peut-être n'étaient-ils plus, tant qu'ils sont, fermes sur leurs jambes, peut-être étaient-ils en retard, chancelants, *décadents** peut-être ? La sagesse paraissait-elle peut-être sur la terre comme un corbeau, qu'une petite odeur de charogne enthousiaste ?…

2

Cette irrévérence de considérer les grands sages comme des *types de décadence* naquit en moi précisément dans un cas où le préjugé lettré et illettré s'y oppose avec le plus de force : j'ai reconnu en Socrate et en Platon des

symptômes de décadence, des instruments de la décomposition grecque, des pseudo-grecs, des antigrecs (*L'Origine de la tragédie*. 1872). Ce *consensus sapientium* – je l'ai toujours mieux compris – ne prouve pas le moins du monde qu'ils eussent raison, là où ils s'accordaient : il prouve plutôt qu'eux-mêmes, ces sages parmi les sages, avaient entre eux quelque accord *physiologique*, pour prendre à l'égard de la vie cette même attitude négative, – pour être *tenus* de la prendre. Des jugements, des appréciations de la vie, pour ou contre, ne peuvent, en dernière instance, jamais être vrais : ils n'ont d'autre valeur que celle d'être des symptômes – en soi de tels jugements sont des stupidités. Il faut donc étendre les doigts pour tâcher de saisir cette *finesse** extraordinaire que *la valeur de la vie ne peut pas être appréciée*. Ni par un vivant, parce qu'il est partie, même objet de litige, et non pas juge ; ni par un mort, pour une autre raison. – De la part d'un philosophe, voir un problème dans la *valeur* de la vie, demeure même une objection contre lui, un point d'interrogation envers sa sagesse, un manque de sagesse. – Comment ? et tous ces grands sages – non seulement ils auraient été des *décadents**, mais encore ils n'auraient même pas été des sages ? – Mais je reviens au problème de Socrate.

3

Socrate appartenait, de par son origine, au plus bas peuple : Socrate était de la populace. On sait, on voit même encore combien il était laid. Mais la laideur, objection en soi, est presque une réfutation chez les Grecs. En fin de compte, Socrate était-il un Grec ? La laideur est assez souvent l'expression d'une évolution croisée, *entravée* par le croisement. Autrement elle apparaît comme le signe d'une évolution descendante. Les anthropologistes qui s'occupent de criminologie nous disent que le criminel type est laid : *monstrum in fronte, monstrum in animo*. Mais le criminel est un décadent. Socrate était-il un criminel type ? – Du moins cela ne serait pas contredit par ce fameux jugement physionomique qui choquait tous les amis de Socrate. En passant par Athènes, un étranger qui se connaissait en physionomie dit, en pleine figure, à Socrate qu'il était un monstre, qu'il cachait en lui tous les mauvais vices et désirs. Et Socrate répondit simplement : « Vous me connaissez, monsieur ! » –

4

Les dérèglements qu'il avoue et l'anarchie dans les instincts ne sont pas les seuls indices de la *décadence** chez Socrate : c'en est un indice aussi que la superfétation du logique et cette *méchanceté de rachitique* qui le distingue. N'oublions pas non plus ces hallucinations de l'ouïe qui, sous le nom de « démon de Socrate », ont reçu une interprétation religieuse. Tout en lui est exagéré, bouffon, caricatural ; tout est, en même temps, plein de cachettes, d'arrière-pensées, de souterrains. – Je tâche de comprendre de quelle idiosyncrasie a pu naître cette équation socratique : raison = vertu = bonheur : cette équation la plus bizarre qu'il y ait, et qui a contre elle, en particulier, tous les instincts des anciens Hellènes.

5

Avec Socrate, le goût grec s'altère en faveur de la dialectique : que se passe-t-il exactement ? Avant tout c'est un goût *distingué* qui est vaincu ; avec la dialectique le peuple arrive à avoir le dessus. Avant Socrate, on écartait dans la bonne société les manières dialectiques : on les tenait pour de mauvaises manières, elles étaient compromettantes. On en détournait la jeunesse. Aussi se méfiait-on de tous ceux qui présentent leurs raisons de telle manière. Les choses honnêtes comme les honnêtes gens ne servent pas ainsi leurs principes avec les mains. Il est d'ailleurs indécent de se servir de ses cinq doigts. Ce qui a besoin d'être démontré pour être cru ne vaut pas grand-chose. Partout où l'autorité est encore de bon ton, partout où l'on ne « raisonne » pas, mais où l'on commande, le dialecticien est une sorte de polichinelle : on se rit de lui, on ne le prend pas au sérieux. – Socrate fut le polichinelle qui se fit *prendre au sérieux* : qu'arriva-t-il là au juste ? –

6

On ne choisit la dialectique que lorsque l'on n'a pas d'autre moyen. On sait qu'avec elle on éveille la défiance, qu'elle persuade peu. Rien n'est plus facile à effacer qu'un effet de dialecticien : la pratique de ces réunions où l'on parle le démontre. Ce n'est qu'à *leur corps défendant* que ceux qui n'ont plus d'autre arme emploient le dialectique. Il faut qu'on ait à *arracher* son droit, autrement on ne s'en sert pas. C'est pourquoi les juifs étaient des dialecticiens ; Maître

Renart l'était : comment ? Socrate, lui aussi, l'a-t-il été ? –

7

– L'ironie de Socrate était-elle une expression de révolte ? de ressentiment populaire ? savoure-t-il, en opprimé, sa propre férocité, dans le coup de couteau du syllogisme ? se venge-t-il des grands qu'il fascine ? – Comme dialecticien on a en main un instrument sans pitié ; on peut avec lui faire le tyran ; on compromet en remportant la victoire. Le dialecticien laisse à son antagoniste le soin de faire la preuve qu'il n'est pas un idiot : il rend furieux et en même temps il prive de tout secours. Le dialecticien *dégrade* l'intelligence de son antagoniste. Quoi ? la dialectique n'est-elle qu'une forme de la vengeance chez Socrate ?

8

J'ai donné à entendre comment Socrate a pu éloigner : il reste d'autant plus à expliquer *comment* il a pu fasciner. – En voilà la première raison : il a découvert une nouvelle espèce de *combat*, il fut le premier maître d'armes pour les hautes sphères d'Athènes. Il fascinait en touchant à l'instinct combatif des Hellènes, – il a apporté une variante dans la palestre entre les hommes jeunes et les jeunes gens. Socrate était aussi un grand *érotique*.

9

Mais Socrate devina autre chose encore. Il pénétrait les sentiments de ses nobles Athéniens ; il comprenait que *son* cas, l'idiosyncrasie de son cas n'était déjà plus un cas exceptionnel. La même sorte de dégénérescence se préparait partout en secret : les Athéniens de la vieille roche s'éteignaient. – Et Socrate comprenait que tout le monde avait *besoin* de lui, de son remède, de sa cure, de sa méthode personnelle de conservation de soi… Partout les instincts étaient en anarchie ; partout on était à deux pas de l'excès : le *monstrum in animo* était le péril universel. « Les instincts veulent jouer au tyran : il faut inventer un *contre-tyran* qui l'emporte… » Lorsque le physionomiste eut dévoilé à Socrate ce qu'il

était, un repaire de tous les mauvais désirs, le grand ironiste hasarda encore une parole qui donne la clef de sa nature. « Cela est vrai, dit-il, mais je me suis rendu maître de tous. » *Comment* Socrate se rendit-il maître *de lui-même ?* – Son cas n'était au fond que le cas extrême, celui qui sautait aux yeux dans ce qui commençait alors à être la détresse universelle : que personne n'était plus maître de soi-même, que les instincts se tournaient les uns *contre* les autres. Il fascinait lui-même étant ce cas extrême – sa laideur épouvantable le désignait à tous les yeux : il fascinait, cela va de soi, encore plus comme réponse, comme solution, comme l'apparence de la *cure* nécessaire dans ce cas. –

10

Lorsqu'on est forcé de faire de la *raison* un tyran, comme Socrate l'a fait, le danger ne doit pas être mince que quelque chose d'autre fasse le tyran. C'est alors qu'on devina la raison *libératrice* ; ni Socrate ni ses « malades » n'étaient libres d'être raisonnables, – ce fut *de rigueur**, ce fut leur dernier remède. Le fanatisme que met la réflexion grecque tout entière à se jeter sur la raison, trahit une détresse : on était en danger, on n'avait que le choix : ou couler à fond, ou être *absurdement raisonnable*… Le moralisme des philosophes grecs depuis Platon est déterminé pathologiquement ; de même leur appréciation de la dialectique. Raison = vertu = bonheur, cela veut seulement dire : il faut imiter Socrate et établir contre les appétits obscurs une *lumière du jour* en permanence – un jour qui serait la lumière de la raison. Il faut être à tout prix prudent, précis, clair : toute concession aux instincts et à l'inconscient ne fait qu'*abaisser*…

11

J'ai donné à entendre de quelle façon Socrate fascine : il semblait être un médecin, un sauveur. Est-il nécessaire de montrer encore l'erreur qui se trouvait dans sa croyance en la « raison à tout prix » ? – C'est une duperie de soi de la part des philosophes et des moralistes que de s'imaginer sortir de la *décadence* en lui faisant la guerre. Y échapper est hors de leur pouvoir : ce qu'ils choisissent comme remède, comme moyen de salut, n'est qu'une autre expression de la *décadence** – ils ne font qu'en changer l'expression, ils ne la suppriment point. Le cas de Socrate fut un malentendu ; *toute la morale de*

perfectionnement, y compris la morale chrétienne, fut un malentendu… La plus vive lumière, la raison à tout prix, la vie claire, froide, prudente, consciente, dépourvue d'instincts, en lutte contre les instincts ne fut elle-même qu'une maladie, une nouvelle maladie – et nullement un retour à la « vertu », à la « santé », au bonheur… Être *forcé* de lutter contre les instincts – c'est là la formule de la décadence : tant que la vie est *ascendante*, bonheur et instinct sont identiques. –

12

– A-t-il compris cela lui-même, lui qui a été le plus prudent de ceux qui se dupèrent eux-mêmes ? Se l'est-il dit finalement, dans la *sagesse* de son courage vers la mort ?… Socrate *voulait* mourir : – ce ne fut pas Athènes, ce fut *lui-même* qui se donna la ciguë, il força Athènes à la ciguë… « Socrate n'est pas un médecin, se dit-il tout bas : la mort seule est ici médecin… Socrate seulement fut longtemps malade… »

LA « RAISON » DANS LA PHILOSOPHIE

1

Vous me demandez de vous dire tout ce qui est idiosyncrasie chez les philosophes ?… Par exemple leur manque de sens historique, leur haine contre l'idée du devenir, leur égypticisme. Ils croient faire honneur à une chose en la dégageant de son côté historique, *sub specie aeterni*, – quand ils en font une momie. Tout ce que les philosophes ont manié depuis des milliers d'années c'était des idées-momies, rien de réel ne sortait vivant de leurs mains. Ils tuent, ils empaillent lorsqu'ils adorent, messieurs les idolâtres des idées, – ils mettent tout en danger de mort lorsqu'ils adorent. La mort, l'évolution, l'âge, tout aussi bien que la naissance et la croissance sont pour eux des objections, – et même des réfutations. Ce qui est ne *devient* pas ; ce qui devient n'*est* pas… Maintenant ils croient tous, même avec désespoir, à l'être. Mais comme ils ne peuvent pas s'en saisir, ils cherchent des raisons pour savoir pourquoi on le leur retient : « Il faut qu'il y ait là une apparence, une duperie qui fait que nous ne puissions pas percevoir l'être : où est l'imposteur ? » – « Nous le tenons, s'écrient-ils joyeusement, c'est la sensualité ! Les sens, *qui d'autre part sont tellement immoraux*… les sens nous trompent sur le monde *véritable*. Morale : se détacher de l'illusion des sens, du devenir de l'histoire, du mensonge, – l'histoire n'est que la foi en les sens, la foi au mensonge. Morale : nier tout ce qui ajoute foi aux sens, tout le reste de l'humanité : tout cela fait partie du "peuple". Être philosophe, être momie, représenter le monotonothéisme par une mimique de fossoyeur ! – Et périsse avant tout le *corps*, cette pitoyable *idée fixe** des sens ! le corps atteint de tous les défauts de la logique, réfuté, impossible même,

quoiqu’il soit assez impertinent pour se comporter comme s’il était réel !… »

2

Je mets à part avec un profond respect le nom d’*Héraclite*. Si le peuple des autres philosophes rejetait le témoignage des sens parce que les sens sont multiples et variables, il en rejetait le témoignage parce qu’ils présentent les choses comme si elles avaient de la durée et de l’unité. Héraclite, lui aussi, fit tort aux sens. Ceux-ci ne mentent ni à la façon qu’imaginent les Éléates ni comme il se le figurait, lui, – en général ils ne mentent pas. C’est ce que nous *faisons* de leur témoignage qui y met le mensonge, par exemple le mensonge de l’unité, le mensonge de la réalité, de la substance, de la durée… Si nous faussons le témoignage des sens, c’est la « raison » qui en est la cause. Les sens ne mentent pas en tant qu’ils montrent le devenir, la disparition, le changement… Mais dans son affirmation que l’être est une fiction Héraclite gardera éternellement raison. Le « monde des apparences » est le seul réel : le « monde-vérité » est seulement *ajouté par le mensonge*…

3

– Et quels fins instruments d’observation sont pour nous nos sens ! Le nez, par exemple, dont aucun philosophe n’a jamais parlé avec vénération et reconnaissance, le nez est même provisoirement l’instrument le plus délicat que nous ayons à notre service : cet instrument est capable d’enregistrer des différences minima dans le mouvement, différences que même le spectroscope n’enregistre pas. Aujourd’hui nous ne possédons de science qu’en tant que nous nous sommes décidés à *accepter* le témoignage des sens, – qu’en tant que nous armons et aiguisons nos sens, leur apprenant à penser jusqu’au bout. Le reste n’est qu’avorton et non encore de la science : je veux dire que c’est métaphysique, théologie, psychologie, ou théorie de la connaissance. Ou bien *encore*, science de la forme, théorie des signes : comme la logique, ou bien cette logique appliquée, la mathématique. Ici la réalité ne paraît pas du tout, pas même comme problème ; tout aussi peu que la question de savoir quelle valeur a en général une convention de signes, telle que l’est la logique. –

4

L'*autre* idiosyncrasie des philosophes n'est pas moins dangereuse : elle consiste à confondre les choses dernières avec les choses premières. Ils placent au commencement ce qui vient à la fin – malheureusement ! car cela ne devrait pas venir du tout ! – « les conceptions les plus hautes », c'est-à-dire les conceptions les plus générales et les plus vides, la dernière ivresse de la réalité qui s'évapore, ils les placent au commencement et en *font* le commencement. De nouveau c'est là seulement l'expression de leur façon de vénérer : ce qu'il y a de plus haut ne *peut* pas venir de ce qu'il y a de plus bas, ne *peut* en général pas être *venu*… La morale c'est que tout ce qui est de premier ordre doit être *causa sui*. Une autre origine est considérée comme objection, comme contestation de valeur. Toutes les valeurs supérieures sont de premier ordre, toutes les conceptions supérieures, l'être, l'absolu, le bien, le vrai, le parfait – tout cela ne peut pas être « devenu », il faut donc que ce soit *causa sui*. Tout cela cependant ne peut pas non plus être inégal entre soi, ne peut pas être en contradiction avec soi… C'est ainsi qu'ils arrivent à leur conception de « Dieu… ». La chose dernière, la plus mince, la plus vide est mise en première place, comme cause en soi, comme *ens realissimum*… Qu'il ait fallu que l'humanité prenne au sérieux les maux de cerveaux de ces malades tisseurs de toiles d'araignées ! – Et encore a-t-elle dû payer cher pour cela !…

5

– Établissons par contre de quelle façon différente *nous* (– je dis nous par politesse…) concevons le problème de l'erreur et de l'apparence. Autrefois on considérait le changement, la variation, le devenir en général, comme des preuves de l'apparence, comme un signe qu'il devait y avoir quelque chose qui nous égare. Aujourd'hui, au contraire, nous voyons exactement aussi loin que le préjugé de la raison nous force à fixer l'unité, l'identité, la durée, la substance, la cause, la réalité, l'être, qu'il nous enchevêtre en quelque sorte dans l'erreur, qu'il *nécessite* l'erreur ; malgré que, par suite d'une vérification sévère, nous soyons certains que l'erreur se trouve là. Il n'en est pas autrement que du mouvement des astres : là nos yeux sont l'avocat continuel de l'erreur, tandis qu'ici c'est notre *langage* qui plaide sans cesse pour elle. Le langage appartient, par son origine, à l'époque des formes les plus rudimentaires de la psychologie : nous

entrons dans un grossier fétichisme si nous prenons conscience des conditions premières de la métaphysique du langage, c'est-à-dire de la *raison*. Alors nous voyons partout des actions et des choses agissantes : nous croyons à la volonté en tant que cause en général : nous croyons au « moi », au moi en tant qu'être, au moi en tant que substance, et nous projetons la croyance, la substance du moi sur toutes les choses – par là nous *créons* la conception de « chose »… Partout l'être est imaginé comme cause, *substitué* à la cause ; de la conception du « moi » suit seulement, comme dérivation, la notion de l'« être »… Au commencement il y avait cette grande erreur néfaste qui considère la volonté comme quelque chose qui *agit*, – qui voulait que la volonté soit une *faculté*… Aujourd'hui nous savons que ce n'est là qu'un vain mot… Beaucoup plus tard, dans un monde mille fois plus éclairé, la *sûreté*, la *certitude* subjective dans le maniement des catégories de la raison, vint (avec surprise) à la conscience des philosophes : ils conclurent que ces catégories ne pouvaient pas venir empiriquement, – tout l'empirisme est en contradictions avec elles. *D'où viennent-elles donc* ? – Et dans l'Inde comme en Grèce on a commis la même erreur : « Il faut que nous ayons demeuré autrefois dans un monde supérieur (au lieu de dire dans un monde *bien inférieur*, ce qui eût été la vérité !), il faut que nous ayons été divins, *car* nous avons la raison ! »… En effet, rien n'a eu jusqu'à présent une force de persuasion plus naïve que l'erreur de l'être, comme elle a par exemple été formulée par les Éléates : car elle a pour elle chaque parole, chaque phrase que nous prononçons ! – Les adversaires des Éléates, eux aussi, succombèrent à la séduction de leur conception de l'être : Démocrite, entre autres, lorsqu'il inventa son atome… La « raison » dans le langage : ah ! quelle vieille femme trompeuse ! Je crains bien que nous ne nous débarrassions jamais de Dieu, puisque nous croyons encore à la grammaire…

6

On me sera reconnaissant de condenser en quatre thèses, une idée si importante et si nouvelle : je facilite ainsi la compréhension, je provoque ainsi la contradiction.

Première proposition. Les raisons qui firent appeler « ce » monde un monde d'apparence, prouvent au contraire sa réalité, – une autre réalité est absolument indémontrable.

Deuxième proposition. Les signes distinctifs que l'on a donnés de la véritable « essence des choses » sont les signes caractéristiques du non-être, du *néant* ; de

cette contradiction, on a édifié le « monde-vérité » en vrai monde : et c'est en effet le monde des apparences, en tant qu'illusion d'optique morale.

Troisième proposition. Parler d'un « autre » monde que celui-ci n'a aucun sens, en admettant que nous n'ayons pas en nous un instinct dominant de calomnie, de rapetissement, de mise en suspicion de la vie : dans ce dernier cas, nous nous vengerons de la vie avec la fantasmagorie d'une vie « autre », d'une vie « meilleure ».

Quatrième proposition. Séparer le monde en un monde « réel » et un monde des « apparences », soit à la façon du christianisme, soit à la façon de Kant (un chrétien perfide, en fin de compte), ce n'est là qu'une suggestion de la *décadence**, un symptôme de la vie *déclinante*… Le fait que l'artiste estime plus haut l'apparence que la réalité n'est pas une objection contre cette proposition. Car ici « l'apparence » signifie la réalité répétée, *encore une fois*, mais sous forme de sélection, de redoublement, de correction… L'artiste tragique n'est pas un pessimiste, il dit *oui* à tout ce qui est problématique et terrible, il est *dionysien*…

COMMENT LE « MONDE-VÉRITÉ » DEVINT ENFIN UNE FABLE

Histoire d'une erreur

1

Le « monde-vérité », accessible au sage, au religieux, au vertueux, – il vit en lui, *il est lui-même* ce monde.

(La forme la plus ancienne de l'idée, relativement intelligente, simple, convaincante. Périphrase de la proposition : « Moi Platon, je suis la vérité. ») 2

Le « monde-vérité », inaccessible pour le moment, mais permis au sage, au religieux, au vertueux (« pour le pécheur qui fait pénitence »).

(Progrès de l'idée : elle devient plus fine, plus insidieuse, plus insaisissable, – *elle devient femme*, elle devient chrétienne…) 3

Le « monde-vérité », inaccessible, indémontrable, que l'on ne peut pas promettre, mais, même s'il n'est qu'imaginé, une consolation, un impératif.

(L'ancien soleil au fond, mais obscurci par le brouillard et le doute ; l'idée devenue pâle, nordique, kœnigsbergienne.) 4

Le « monde-vérité » – inaccessible ? En tous les cas pas encore atteint. Donc *inconnu*. C'est pourquoi il ne console ni ne sauve plus, il n'oblige plus à rien : comment une chose inconnue pourrait-elle nous obliger à quelque chose ?…

(Aube grise. Premier bâillement de la raison. Chant du coq du positivisme.)

5

Le « monde-vérité » – une idée qui ne sert plus de rien, qui n'oblige même plus à rien, – une idée devenue inutile et superflue, *par conséquent*, une idée réfutée : supprimons-la !

(Journée claire ; premier déjeuner ; retour du *bon sens* et de la gaieté ; Platon rougit de honte et tous les esprits libres font un vacarme du diable.) 6

Le « monde-vérité », nous l'avons aboli : quel monde nous est resté ? Le monde des apparences peut-être ?… Mais non ! *avec le monde-vérité nous avons aussi aboli le monde des apparences* !

Midi ; moment de l'ombre la plus courte ; fin de l'erreur la plus longue ; point culminant de l'humanité ; INCIPIT ZARATHOUSTRA.

LA MORALE EN TANT QUE MANIFESTATION CONTRE NATURE

1

Toutes les passions ont un temps où elles ne sont que néfastes, où elles avilissent leurs victimes avec la lourdeur de la bêtise, – et une époque tardive, beaucoup plus tardive où elles se marient à l'esprit, où elles se « spiritualisent ». Autrefois, à cause de la bêtise dans la passion, on faisait la guerre à la passion elle-même : on se conjurait pour l'anéantir, – tous les anciens jugements moraux sont d'accord sur ce point, « *il faut tuer les passions** ». La plus célèbre formule qui en ait été donnée se trouve dans le Nouveau Testament, dans ce Sermon sur la Montagne, où, soit dit en passant, les choses ne sont pas du tout vues *d'une hauteur*. Il y est dit par exemple avec application à la sexualité : « Si ton œil est pour toi une occasion de chute, arrache-le » : heureusement qu'aucun chrétien n'agit selon ce précepte. Détruire les passions et les désirs, seulement à cause de leur bêtise, et pour prévenir les suites désagréables de leur bêtise, cela ne nous paraît être aujourd'hui qu'une forme aiguë de la bêtise. Nous n'admirons plus les dentistes qui *arrachent* les dents pour qu'elles ne fassent plus mal… On avouera d'autre part, avec quelque raison, que, sur le terrain où s'est développé le christianisme, l'idée d'une « *spiritualisation* de la passion » ne pouvait pas du tout être conçue. Car l'Église primitive luttait, comme on sait, contre les « intelligents », au bénéfice des « pauvres d'esprit » : comment pouvait-on attendre d'elle une guerre intelligente contre la passion ? – L'Église combat les passions par l'extirpation radicale : sa pratique, son traitement c'est le *castratisme*. Elle ne demande jamais : « Comment spiritualise, embellit et

divinise-t-on un désir ? » – De tous temps elle a mis le poids de la discipline sur l'extermination (– de la sensualité, de la fierté, du désir de dominer, de posséder et de se venger). – Mais attaquer la passion à sa racine, c'est attaquer la vie à sa racine : la pratique de l'Église est *nuisible à la vie*…

2

Le même remède, la castration et l'extirpation, est employé instinctivement dans la lutte contre le désir par ceux qui sont trop faibles de volonté, trop dégénérés pour pouvoir imposer une mesure à ce désir ; par ces natures qui ont besoin de *la Trappe*, pour parler en image (et sans image), d'une définitive déclaration de guerre, d'un abîme entre eux et la passion. Ce ne sont que les dégénérés qui trouvent les moyens radicaux indispensables ; la faiblesse de volonté, pour parler plus exactement, l'incapacité de ne *point* réagir contre une séduction n'est elle-même qu'une autre forme de la dégénérescence. L'inimitié radicale, la haine à mort contre la sensualité est un symptôme grave : on a le droit de faire des suppositions sur l'état général d'un être à tel point excessif. – Cette inimitié et cette haine atteignent d'ailleurs leur comble quand de pareilles natures ne possèdent plus assez de fermeté, même pour les cures radicales, même pour le renoncement au « démon ». Que l'on parcoure toute l'histoire des prêtres et des philosophes, y compris celle des artistes : ce ne sont *pas* les impuissants, *pas* les ascètes qui dirigent leurs flèches empoisonnées contre les sens, ce sont les ascètes impossibles, ceux qui auraient eu besoin d'être des ascètes…

3

La spiritualisation de la sensualité s'appelle *amour* : elle est un grand triomphe sur le christianisme. L'*inimitié* est un autre triomphe de notre spiritualisation. Elle consiste à comprendre profondément l'intérêt qu'il y a à avoir des ennemis : bref, à agir et à conclure inversement que l'on agissait et concluait autrefois. L'Église voulait de tous temps l'anéantissement de ses ennemis : nous autres, immoralistes et antichrétiens, nous voyons notre avantage à ce que l'Église subsiste… Dans les choses politiques, l'inimitié est devenue maintenant aussi plus intellectuelle, plus sage, plus réfléchie, plus *modérée*.

Chaque parti voit un intérêt de conservation de soi à ne pas laisser s'épuiser le parti adverse ; il en est de même de la grande politique. Une nouvelle création, par exemple le nouvel Empire, a plus besoin d'ennemis que d'amis : ce n'est que par le contraste qu'elle commence à se sentir nécessaire, à *devenir* nécessaire. Nous ne nous comportons pas autrement à l'égard de l'« ennemi intérieur » : là aussi nous avons spiritualisé l'inimitié, là aussi nous avons compris sa *valeur*. Il faut être riche en opposition, ce n'est qu'à ce prix-là que l'on est *fécond* ; on ne reste jeune qu'à condition que l'âme ne se repose pas, que l'âme ne demande pas la paix. Rien n'est devenu plus étranger pour nous que ce qui faisait autrefois l'objet des désirs, la « paix de l'âme » que souhaitaient les *chrétiens* ; rien n'est moins l'objet de notre envie que le bétail moral et le bonheur gras de la conscience tranquille. On a renoncé à la *grande* vie lorsqu'on renonce à la guerre… Il est vrai que, dans beaucoup de cas, la « paix de l'âme » n'est qu'un malentendu ; elle est alors quelque chose d'*autre* qui ne saurait se désigner honnêtement. Sans ambages et sans préjugés, je vais citer quelques cas. La « paix de l'âme » peut être par exemple le doux rayonnement d'une animalité riche dans le domaine moral (ou religieux). Ou bien le commencement de la fatigue, la première ombre que jette le soir, que jette toute espèce de soir. Ou bien un signe que l'air est humide, que le vent du sud va souffler. Ou bien la reconnaissance involontaire pour une bonne digestion (on l'appelle aussi amour de l'humanité). Ou bien l'accalmie chez le convalescent qui recommence à prendre goût à toute chose et qui attend… Ou bien l'état qui suit une forte satisfaction de notre passion dominante, le bien-être d'une rare satiété. Ou bien la caducité de notre volonté, de nos désirs, de nos vices. Ou bien la paresse que la vanité pousse à se parer de moralité. Ou bien la venue d'une certitude, même d'une terrible certitude. Ou bien l'expression de la maturité et de la maîtrise, au milieu de l'activité, du travail, de la production, du vouloir ; la respiration tranquille lorsque la « liberté de la volonté » est *atteinte*… *Crépuscule des idoles* : qui sait ? peut-être est-ce là aussi une sorte de « paix de l'âme »…

4

Je mets un principe en formule. Tout naturalisme dans la morale, c'est-à-dire toute *saine* morale, est dominée par l'instinct de vie, – un commandement de la vie quelconque est rempli par un canon déterminé d'« ordres » et de « défenses », une entrave ou une inimitié quelconque, sur le domaine vital, est ainsi mise de côté. La morale *antinaturelle*, c'est-à-dire toute morale qui jusqu'à

présent a été enseignée, vénérée et prêchée, se dirige, au contraire, précisément *contre* les instincts vitaux –, elle est une *condamnation*, tantôt secrète, tantôt bruyante et effrontée, de ces instincts. Lorsqu'elle dit : « Dieu regarde les cœurs », elle dit *non* aux aspirations intérieures et supérieures de la vie et considère Dieu comme l'*ennemi de la vie*… Le saint qui plaît à Dieu, c'est le castrat idéal… La vie prend fin là où commence le « Royaume de Dieu »…

5

En admettant que l'on ait compris ce qu'il y a de sacrilège dans un pareil soulèvement contre la vie, tel qu'il est devenu presque sacro-saint dans la morale chrétienne, on aura, par cela même et heureusement, compris autre chose encore : ce qu'il y a d'inutile, de factice, d'absurde, de *mensonger* dans un pareil soulèvement. Une condamnation de la vie de la part du vivant n'est finalement que le symptôme d'une espèce de vie déterminée : sans qu'on se demande en aucune façon si c'est à tort ou à raison. Il faudrait prendre position *en dehors* de la vie et la connaître d'autre part tout aussi bien que quelqu'un qui l'a traversée, que plusieurs et même tous ceux qui y ont passé, pour ne pouvoir que toucher au problème de la *valeur* de la vie : ce sont là des raisons suffisantes pour comprendre que ce problème est en dehors de notre portée. Si nous parlons de la valeur, nous parlons sous l'inspiration, sous l'optique de la vie : la vie elle-même nous force à déterminer des valeurs, la vie elle-même évolue par notre entremise lorsque nous déterminons des valeurs… Il s'ensuit que toute *morale contre nature* qui considère Dieu comme l'idée contraire, comme la condamnation de la vie, n'est en réalité qu'une évaluation de vie, – de *quelle* vie ? de *quelle* espèce de vie ? Mais j'ai déjà donné ma réponse : de la vie descendante, affaiblie, fatiguée, condamnée. La morale, telle qu'on l'a entendue jusqu'à maintenant – telle qu'elle a été formulée en dernier lieu par Schopenhauer, comme « négation de la volonté de vivre » – cette morale est *l'instinct de décadence** même, qui se transforme en impératif : elle dit : « *va à ta perte !* » – elle est le jugement de ceux qui sont déjà jugés…

6

Considérons enfin quelle naïveté il y a à dire : « L'homme devrait être fait de

telle manière ! » La réalité nous montre une merveilleuse richesse de types, une exubérance dans la variété et dans la profusion des formes : et n'importe quel pitoyable moraliste des carrefours viendrait nous dire : « Non ! l'homme *devrait* être fait autrement » ?… Il sait même *comment* il devrait être, ce pauvre diable de cagot, il fait son propre portrait sur les murs et il dit : « *Ecce Homo !* »… Même lorsque le moraliste ne s'adresse qu'à l'individu pour lui dire : « C'est ainsi que tu dois être ! » il ne cesse pas de se rendre ridicule. L'individu, quelle que soit la façon de le considérer, fait partie de la fatalité, il est une loi de plus, une nécessité de plus pour tout ce qui est à venir. Lui dire : « Change ta nature ! » ce serait souhaiter la transformation de tout, même une transformation en arrière… Et vraiment, il y a eu des moralistes conséquents qui voulaient que les hommes fussent autres, c'est-à-dire vertueux, ils voulaient les hommes à leur image, à l'image des cagots ; c'est pour cela qu'ils ont *nié* le monde. Point de petite folie ! Point de façon modeste d'immodestie… La morale, pour peu qu'elle *condamne* est, par soi-même, et *non* pas par égard pour la vie, une erreur spécifique qu'il ne faut pas prendre en pitié, une *idiosyncrasie de dégénérés* qui a fait immensément de mal !… Nous autres immoralistes, au contraire, nous avons largement ouvert notre cœur à toute espèce de compréhension, d'intelligibilité et d'*approbation*. Nous ne nions pas facilement, nous mettons notre honneur à être *affirmateurs*. Nos yeux se sont ouverts toujours davantage pour cette économie qui a besoin, et qui sait se servir de tout ce que la sainte déraison, la raison *maladive* du prêtre rejette, pour cette économie dans la loi vitale qui tire son avantage même des plus répugnants spécimens de cagots, de prêtres et de pères la Vertu, – *quels* avantages ? – Mais nous-mêmes, nous autres immoralistes, nous sommes ici une réponse vivante…

LES QUATRE GRANDES ERREURS

1

ERREUR DE LA CONFUSION ENTRE LA CAUSE ET L'EFFET. – Il n'y a pas d'erreur plus dangereuse que de *confondre l'effet avec la cause* : j'appelle cela la véritable perversion de la raison. Néanmoins cette erreur fait partie des plus anciennes et des plus récentes habitudes de l'humanité : elle est même sanctifiée parmi nous, elle porte le nom de « religion » et de « morale ». *Toute* proposition que formule la religion et la morale renferme cette erreur ; les prêtres et les législateurs moraux sont les promoteurs de cette perversion de raison. Je cite un exemple. Tout le monde connaît le livre du célèbre Cornaro où l'auteur recommande sa diète étroite, comme recette d'une vie longue et heureuse – autant que vertueuse. Bien peu de livres ont été autant lus, et, maintenant encore, en Angleterre, on en imprime chaque année plusieurs milliers d'exemplaires. Je suis persuadé qu'aucun livre (la Bible exceptée, bien entendu) n'a jamais fait autant de mal, n'a jamais *raccourci* autant d'existences que ce singulier factum qui part d'ailleurs d'une bonne intention. La raison en est une confusion entre l'effet et la cause. Ce brave Italien voyait dans sa diète la *cause* de sa longévité : tandis que la condition première pour vivre longtemps, l'extraordinaire lenteur dans l'assimilation et la désassimilation, la faible consommation des matières nutritives, étaient en réalité la cause de sa diète. Il n'était pas libre de manger beaucoup ou peu, sa frugalité ne dépendait *pas* de son « libre arbitre » : il tombait malade dès qu'il mangeait davantage. Non seulement celui qui n'est pas une carpe fait bien de manger suffisamment, mais il en a absolument besoin. Un savant de *nos* jours, avec sa rapide consommation de force nerveuse, au *régime*

de Cornaro, se ruinerait complètement. *Credo experto*.

2

La formule générale qui sert de base à toute religion et à toute morale s'exprime ainsi : « Fais telle ou telle chose, ne fais point telle ou telle autre chose – alors tu seras heureux ! Dans l'autre cas… » Toute morale, toute religion *n'est* que cet impératif – je l'appelle le grand péché héréditaire de la raison, *l'immortelle déraison*. Dans ma bouche cette formule se transforme en son contraire – premier exemple de ma « transmutation de toutes les valeurs » : un homme bien constitué, un « homme heureux » fera *forcément* certaines actions et craindra instinctivement d'en commettre d'autres, il reporte le sentiment de l'ordre qu'il représente physiologiquement dans ses rapports avec les hommes et les choses. Pour m'exprimer en formule : sa vertu est la *conséquence* de son bonheur… Une longue vie, une postérité nombreuse, ce n'est *pas là* la récompense de la vertu ; la vertu elle-même, c'est au contraire ce ralentissement dans l'assimilation et la désassimilation qui, entre autres conséquences, a aussi celles de la longévité et de la postérité nombreuse, en un mot ce qu'on appelle le « *Cornarisme* ». – L'Église et la Morale disent : « Le vice et le luxe font périr une race ou un peuple. ». Par contre ma raison *rétablie* affirme : Lorsqu'un peuple périt, dégénère physiologiquement, les vices et le luxe (c'est-à-dire le besoin d'excitants toujours plus forts et toujours plus fréquents, tels que les connaissent toutes les natures épuisées) en sont la conséquence. Ce jeune homme pâlit et se fane avant le temps. Ses amis disent : telle ou telle maladie en est la cause. Je réponds : le fait d'être tombé malade, de ne pas avoir pu résister à la maladie est déjà la conséquence d'une vie appauvrie, d'un épuisement héréditaire. Les lecteurs de journaux disent : un parti se ruine avec telle ou telle faute. Ma politique supérieure répond : un parti qui fait telle ou telle faute est à bout – il ne possède plus sa sûreté d'instinct. Toute faute, d'une façon ou d'une autre, est la conséquence d'une dégénérescence de l'instinct, d'une désagrégation de la volonté : par là on définit presque ce qui est *mauvais*. Tout ce qui est *bon* sort de l'instinct – et c'est, par conséquent, léger, nécessaire, libre. La peine est une objection, le dieu se différencie du héros par son type (dans mon langage : les pieds légers sont le premier attribut de la divinité).

3

ERREUR D'UNE CAUSALITÉ FAUSSE. – On a cru savoir de tous temps ce que c'est qu'une cause : mais d'où prenions-nous notre savoir, ou plutôt la foi en notre savoir ? Du domaine de ces célèbres « faits intérieurs », dont aucun, jusqu'à présent, ne s'est trouvé effectif. Nous croyions être nous-mêmes en cause dans l'acte de volonté, là du moins nous pensions prendre la causalité *sur le fait*. De même on ne doutait pas qu'il faille chercher tous les antécédents d'une action dans la conscience, et qu'en les y cherchant on les retrouverait – comme « motifs » : car autrement on n'eût été ni libre, ni responsable de cette action. Et enfin qui donc aurait mis en doute le fait qu'une pensée est occasionnée, que c'est « moi » qui suis la cause de la pensée ?… De ces « trois faits intérieurs » par quoi la causalité semblait se garantir, le premier et le plus convaincant, c'est la *volonté considérée comme cause* ; la conception d'une conscience (« esprit ») comme cause, et plus tard encore celle du moi (du « sujet ») comme cause ne sont venues qu'après coup, lorsque, par la volonté, la causalité était déjà posée comme donnée, comme *empirisme*… Depuis lors nous nous sommes ravisés. Nous ne croyons plus un mot de tout cela aujourd'hui. Le « monde intérieur » est plein de mirages et de lumières trompeuses : la volonté est un de ces mirages. La volonté ne met plus en mouvement, donc elle n'explique plus non plus, – elle ne fait qu'accompagner les événements, elle peut aussi faire défaut. Ce que l'on appelle un « motif » : autre erreur. Ce n'est qu'un phénomène superficiel de la conscience, un *à-côté* de l'action qui cache les *antécédents* de l'action bien plutôt qu'il ne les représente. Et si nous voulions parler du moi ! Le moi est devenu une légende, une fiction, un jeu de mots : cela a tout à fait cessé de penser, de sentir et de vouloir !… Qu'est-ce qui s'ensuit ? Il n'y a pas du tout de causes intellectuelles ! Tout le prétendu empirisme inventé pour cela s'en est allé au diable ! *Voilà* ce qui s'ensuit. – Et nous avions fait un aimable abus de cet « empirisme », en partant de là nous avions *créé* le monde, comme monde des causes, comme monde de la volonté, comme monde des esprits. C'est là que la plus ancienne psychologie, celle qui a duré le plus longtemps, a été à l'œuvre, elle n'a absolument fait autre chose : tout événement lui était action, toute action conséquence d'une volonté ; le monde devint pour elle une multiplicité de principes agissants, un principe agissant (un « sujet ») se substituant à tout événement. L'homme a projeté en dehors de lui ses trois « faits intérieurs », ce en quoi il croyait fermement, la volonté, l'esprit, le moi, – il déduisit d'abord la notion de l'être de la notion du moi, il a supposé les « choses » comme existantes à son image, selon sa notion du moi en tant que cause. Quoi d'étonnant si plus tard il n'a fait que retrouver toujours, dans les choses, *ce qu'il*

avait mis en elles ? – La chose elle-même, pour le répéter encore, la notion de la chose, n'est qu'un réflexe de la croyance au moi en tant que cause… Et même votre atome, messieurs les mécanistes et physiciens, combien de psychologie rudimentaire y demeure encore ! – Pour ne point parler du tout de la « chose en soi », de l'*horrendum pudendum* des métaphysiciens ! L'erreur de l'esprit comme cause confondu avec la réalité ! Considéré comme mesure de la réalité ! Et dénommé *Dieu* ! –

4

ERREUR DES CAUSES IMAGINAIRES. – Pour prendre le rêve comme point de départ : à une sensation déterminée, par exemple celle que produit la lointaine détonation d'un canon, on substitue après coup une cause (souvent tout un petit roman dont naturellement la personne qui rêve est le héros). La sensation se prolonge pendant ce temps, comme dans une résonance, elle attend en quelque sorte jusqu'à ce que l'instinct de causalité lui permette de se placer au premier plan – non plus dorénavant comme un hasard, mais comme la « raison » d'un fait. Le coup de canon se présente d'une façon *causale* dans un apparent renversement du temps. Ce qui ne vient qu'après, la motivation, semble arriver d'abord, souvent avec cent détails qui passent comme dans un éclair, le coup *suit*… Qu'est-il arrivé ? Les représentations qui *produisent* un certain état de fait ont été mal interprétées comme les causes de cet état de fait. – En réalité nous faisons de même lorsque nous sommes éveillés. La plupart de nos sentiments généraux – toute espèce d'entrave, d'oppression, de tension, d'explosion dans le jeu des organes, en particulier l'état du nerf sympathique – provoquent notre instinct de causalité : nous voulons avoir une *raison* pour nous trouver en *tel* ou *tel* état, – pour nous porter bien ou mal. Il ne nous suffit jamais de constater simplement le fait que nous nous portons de telle ou telle façon : nous n'acceptons ce fait, – nous n'en prenons *conscience* – que lorsque nous lui avons donné une sorte de motivation. – La mémoire qui, dans des cas pareils, entre en fonction sans que nous en ayons conscience, amène des états antérieurs de même ordre et les interprétations causales qui s'y rattachent, – et *nullement* leur causalité véritable. Il est vrai que d'autre part la mémoire entraîne aussi la croyance que les représentations, que les phénomènes de conscience accompagnateurs ont été les causes. Ainsi se forme l'*habitude* d'une certaine interprétation des causes qui, en réalité, en entrave et en exclut même la *recherche*.

5

EXPLICATION PSYCHOLOGIQUE DE CE FAIT. – Ramener quelque chose d'inconnu à quelque chose de connu allège, tranquillise et satisfait l'esprit, et procure en outre un sentiment de puissance. L'inconnu comporte le danger, l'inquiétude, le souci – le premier instinct porte à *supprimer* cette situation pénible. Premier principe : une explication quelconque est préférable au manque d'explication. Comme il ne s'agit au fond que de se débarrasser de représentations angoissantes, on n'y regarde pas de si près pour trouver des moyens d'y arriver : la première représentation par quoi l'inconnu se déclare connu fait tant de bien qu'on la « tient pour vraie ». Preuve du *plaisir* (« de la force ») comme critérium de la vérité. – L'instinct de cause dépend donc du sentiment de la peur qui le produit. Le « pourquoi », autant qu'il est possible, ne demande pas l'indication d'une cause pour l'amour d'elle-même, mais plutôt une *espèce de cause* – une cause qui calme, délivre et allège. La première conséquence de ce besoin c'est que l'on fixe comme cause quelque chose de déjà *connu*, de vécu, quelque chose qui est inscrit dans la mémoire. Le nouveau, l'imprévu, l'étrange est exclu des causes possibles. On ne cherche donc pas seulement à trouver une explication à la cause, mais on *choisit* et on *préfère* une espèce particulière d'explications, celle qui éloigne le plus rapidement et le plus souvent le sentiment de l'étrange, du nouveau, de l'imprévu, – les explications les plus *ordinaires*. – Qu'est-ce qui s'ensuit ? Une évaluation des causes domine toujours davantage, se concentre en système et finit par *prédominer* de façon à exclure simplement d'*autres* causes et d'*autres* explications. – Le banquier pense immédiatement à « l'affaire », le chrétien au « péché », la fille à son amour.

6

TOUT LE DOMAINE DE LA MORALE ET DE LA RELIGION DOIT ÊTRE RATTACHÉ À CETTE IDÉE DES CAUSES IMAGINAIRES. – « Explication » des sentiments généraux *désagréables*. – Ces sentiments dépendent des êtres qui sont nos ennemis (les mauvais esprits : c'est le cas le plus célèbre – les hystériques qu'on prend pour des sorcières). Ils dépendent d'actions qu'il ne faut point approuver (le sentiment du péché, de l'état de péché est substitué à un malaise physiologique – on trouve toujours des raisons pour être mécontent de soi). Ils dépendent de l'idée de punition, de rachat pour quelque chose que nous n'aurions pas dû faire, que nous

n'aurions pas dû être (idée généralisée par Schopenhauer, sous une forme impudente, dans une proposition où la morale apparaît telle qu'elle est, comme véritable empoisonneuse et calomniatrice de la vie : « Toute grande douleur, qu'elle soit physique ou morale, énonce ce que nous méritons : car elle ne pourrait pas s'emparer de nous si nous ne la méritions pas. » *Monde comme volonté et comme représentation*, II, 666). Ils dépendent enfin d'actions irréfléchies qui ont des conséquences fâcheuses (– les passions, les sens considérés comme causes, comme coupables ; les calamités physiologiques tournées en punitions « méritées » à l'aide d'autres calamités). – « Explication » des sentiments généraux *agréables*. – Ils dépendent de la confiance en Dieu. Ils dépendent du sentiment des bonnes actions (ce que l'on appelle la « conscience tranquille », un état physiologique qui ressemble, quelquefois à s'y méprendre, à une bonne digestion).

Ils dépendent de l'heureuse issue de certaines entreprises (– fausse conclusion naïve, car l'heureuse issue d'une entreprise ne procure nullement des sentiments généraux agréables à un hypocondriaque ou à un Pascal). Ils dépendent de la foi, de l'espérance et de la charité – les vertus chrétiennes. – En réalité toutes ces prétendues explications sont les conséquences d'états de plaisir ou de déplaisir, transcrits en quelque sorte dans un langage erroné : on est en état d'espérer *puisque* le sentiment physiologique dominant est de nouveau fort et abondant ; on a confiance en Dieu, *puisque* le sentiment de la plénitude et de la force vous procure du repos. – La morale et la religion appartiennent entièrement à la *physiologie de l'erreur* : dans chaque cas particulier on confond la cause et l'effet, ou bien la vérité avec l'effet de ce que l'on *considère* comme vérité, ou bien encore une condition de la conscience avec la causalité de cette condition. –

7

ERREUR DU LIBRE ARBITRE. – Il ne nous reste aujourd'hui plus aucune espèce de compassion avec l'idée du « libre arbitre » : nous savons trop bien ce que c'est – le tour de force théologique le plus mal famé qu'il y ait, pour rendre l'humanité « responsable », à la façon des théologiens, ce qui veut dire : *pour rendre l'humanité dépendante des théologiens*… Je ne fais que donner ici la psychologie de cette tendance à vouloir rendre responsable. – Partout où l'on cherche des responsabilités, c'est généralement l'instinct de *punir* et de *juger* qui est à l'œuvre. On a dégagé le devenir de son innocence lorsque l'on ramène un état de fait quelconque à la volonté, à des intentions, à des actes de

responsabilité : la doctrine de la volonté a été principalement inventée à fin de punir, c'est-à-dire *avec l'intention de trouver coupable*. Toute l'ancienne psychologie, la psychologie de la volonté n'existe que par le fait que ses inventeurs, les prêtres, chefs des communautés anciennes, voulurent se créer le *droit* d'infliger une peine – ou plutôt qu'ils voulurent créer ce droit pour Dieu… Les hommes ont été considérés comme « libres », pour pouvoir être jugés et punis, – pour pouvoir être *coupables* : par conséquent toute action devait être regardée comme voulue, l'origine de toute action comme se trouvant dans la conscience (– par quoi le faux-monnayage *in psychologicis, par principe*, était fait principe de la psychologie même…). Aujourd'hui que nous sommes entrés dans le courant *contraire*, alors que nous autres immoralistes cherchons, de toutes nos forces, à faire disparaître de nouveau du monde l'idée de culpabilité et de punition, ainsi qu'à en nettoyer la psychologie, l'histoire, la nature, les institutions et les sanctions sociales, il n'y a plus à nos yeux d'opposition plus radicale que celle des théologiens qui continuent, par l'idée du « monde moral », à infester l'innocence du devenir, avec le « péché » et la « peine ». Le christianisme est une métaphysique du bourreau…

8

Qu'est-ce qui peut seul être notre doctrine ? – Que personne ne *donne* à l'homme ses qualités, ni Dieu, ni la société, ni ses parents et ses ancêtres, ni *lui-même* (– le non-sens de l'« idée », réfuté en dernier lieu, a été enseigné, sous le nom de « liberté intelligible », par Kant et peut-être déjà par Platon). *Personne* n'est responsable du fait que l'homme existe, qu'il est conformé de telle ou telle façon, qu'il se trouve dans telles conditions, dans tel milieu. La fatalité de son être n'est pas à séparer de la fatalité de tout ce qui fut et de tout ce qui sera. L'homme n'est *pas* la conséquence d'une intention propre, d'une volonté, d'un but ; avec lui on ne fait pas d'essai pour atteindre un « idéal d'humanité », un « idéal de bonheur », ou bien un « idéal de moralité », – il est absurde de vouloir faire *dévier* son être vers un but quelconque. *Nous* avons inventé l'idée de « but » : dans la réalité le « but » manque… On est nécessaire, on est un morceau de destinée, on fait partie du tout, on est dans le tout, – il n'y a rien qui pourrait juger, mesurer, comparer, condamner notre existence, car ce serait là juger, mesurer, comparer et condamner le tout… *Mais il n'y a rien en dehors du tout !* – Personne ne peut plus être rendu responsable, les catégories de l'être ne peuvent plus être ramenées à une cause première, le monde n'est plus une unité,

ni comme monde sensible, ni comme « esprit » : *cela seul est la grande délivrance*, – par là l'*innocence* du devenir est rétablie… L'idée de « Dieu » fut jusqu'à présent la plus grande *objection* contre l'existence… Nous nions Dieu, nous nions la responsabilité en Dieu : *par là* seulement nous sauvons le monde. –

CEUX QUI VEULENT RENDRE L'HUMANITÉ « MEILLEURE »

1

On sait ce que j'exige du philosophe : de se placer par-delà le bien et le mal, – de placer *au-dessous* de lui l'illusion du jugement moral. Cette exigence est le résultat d'un examen que j'ai formulé pour la première fois : je suis arrivé à la conclusion qu'*il n'y a pas du tout défaits moraux*. Le jugement moral a cela en commun avec le jugement religieux de croire à des réalités qui n'en sont pas. La morale n'est qu'une interprétation de certains phénomènes, mais une fausse interprétation. Le jugement moral appartient, tout comme le jugement religieux, à un degré de l'ignorance, où la notion de la réalité, la distinction entre le réel et l'imaginaire n'existent même pas encore : en sorte que, sur un pareil degré, la « vérité » ne fait que désigner des choses que nous appelons aujourd'hui « imagination ». Voilà pourquoi le jugement moral ne doit jamais être pris à la lettre : comme tel il ne serait toujours que contresens. Mais comme *sémiotique* il reste inappréciable : il révèle, du moins pour celui qui sait, les réalités les plus précieuses sur les cultures et les génies intérieurs qui ne *savaient* pas assez pour se « comprendre » eux-mêmes. La morale n'est que le langage des signes, une symptomatologie : il faut déjà savoir *de quoi* il s'agit pour pouvoir en tirer profit.

2

Voici, tout à fait provisoirement, un premier exemple. De tout temps on a voulu « améliorer » les hommes : c'est cela, avant tout, qui s'est appelé morale. Mais sous ce même mot « morale » se cachent les tendances les plus différentes. La *domestication* de la bête humaine, tout aussi bien que l'*élevage* d'une espèce d'hommes déterminée, est une « amélioration » : ces termes zoologiques expriment seuls des réalités, – mais ce sont là des réalités dont l'« améliorateur » type, le prêtre, ne sait rien en effet, – dont il ne *veut* rien savoir… Appeler « amélioration » la domestication d'un animal, c'est là, pour notre oreille, presque une plaisanterie. Qui sait ce qui arrive dans les ménageries, mais je doute bien que la bête y soit « améliorée ». On l'affaiblit, on la rend moins dangereuse, par le sentiment dépressif de la crainte, par la douleur et les blessures on en fait la bête *malade*. – Il n'en est pas autrement de l'homme apprivoisé que le prêtre a rendu « meilleur ». Dans les premiers temps du Moyen Âge, où l'Église était avant tout une ménagerie, on faisait partout la chasse aux beaux exemplaires de la « bête blonde », – on « améliorait » par exemple les nobles Germains. Mais quel était après cela l'aspect d'un de ces Germains rendu « meilleur » et attiré dans un couvent ? Il avait l'air d'une caricature de l'homme, d'un avorton : on en avait fait un « pécheur », il était en cage, on l'avait enfermé au milieu des idées les plus épouvantables… Couché là, malade, misérable, il s'en voulait maintenant à lui-même ; il était plein de haine contre les instincts de vie, plein de méfiance envers tout ce qui était encore fort et heureux. En un mot, il était « chrétien »… Pour parler physiologiquement : dans la lutte avec la bête, rendre malade est *peut-être* le seul moyen d'affaiblir. C'est ce que l'Église a compris : elle a *perverti* l'homme, elle l'a affaibli, – mais elle a revendiqué l'avantage de l'avoir rendu « meilleur ».

3

Prenons l'autre cas de ce que l'on appelle la morale, le cas de l'*élevage* d'une certaine espèce. L'exemple le plus grandiose en est donné par la morale indoue, par la « loi de Manou » qui reçoit la sanction d'une religion. Ici l'on se pose le problème de ne pas élever moins de quatre races à la fois. Une race sacerdotale, une race guerrière, une race de marchands et d'agriculteurs, et enfin une race de serviteurs, les Soudra. Il est visible que nous ne sommes plus ici au milieu de dompteurs d'animaux : une espèce d'hommes cent fois plus douce et plus raisonnable est la condition première pour arriver à concevoir le plan d'un pareil élevage. On respire plus librement lorsque l'on passe de l'atmosphère

chrétienne, atmosphère d'hôpital et de prison, dans ce monde plus sain, plus haut et plus *large*. Comme le Nouveau Testament est pauvre à côté de Manou, comme il sent mauvais ! – Mais cette organisation, elle aussi, avait besoin d'être *terrible*, – non pas, cette fois-ci, dans la lutte avec la bête, mais avec l'idée contraire de la bête, avec l'homme qui ne se laisse pas élever, l'homme du mélange incohérent, le Tchândâla. Et encore elle n'a pas trouvé d'autre moyen pour le désarmer et pour l'affaiblir, que de le rendre *malade*, – c'était la lutte avec le « plus grand nombre ». Peut-être n'y a-t-il rien qui soit aussi contraire à notre sentiment que *cette* mesure de sûreté de la morale indoue. Le troisième édit par exemple (*Avadana-Sastra I*), celui des « légumes impurs », ordonne que la seule nourriture permise aux Tchândâla soit l'ail et l'oignon, attendu que la Sainte Écriture défend de leur donner du blé ou des fruits qui portent des graines, et qu'elle les prive d'eau et de feu. Le même édit déclare que l'eau dont ils ont besoin ne peut être prise ni des fleuves, ni des sources, ni des étangs, mais seulement aux abords des marécages et des trous laissés dans le sol par l'empreinte des pieds d'animaux. De même il leur est interdit de laver leur linge, et de *se laver eux-mêmes*, parce que l'eau qui leur est accordée par grâce ne peut servir qu'à étancher leur soif. Enfin il existait encore une défense aux femmes Soudra d'assister les femmes Tchândâla en mal d'enfant, et, pour ces dernières, de s'assister mutuellement… – Le résultat d'une pareille police sanitaire ne devait pas manquer de se manifester : épidémies meurtrières, maladies sexuelles épouvantables, et, comme résultat, derechef la « loi du couteau », ordonnant la circoncision pour les enfants mâles, et l'ablation des petites lèvres pour les enfants femelles. – Manou lui-même disait : « Les Tchândâla sont le fruit de l'adultère, de l'inceste et du crime (– c'est là la conséquence *nécessaire* de l'idée d'élevage). Ils ne doivent avoir pour vêtements que les lambeaux enlevés aux cadavres, pour vaisselle des tessons, pour parure de vieille ferraille, et les mauvais esprits pour objets de leur culte ; ils doivent errer d'un lieu à l'autre, sans repos. Il leur est défendu d'écrire de gauche à droite et de se servir de la main droite pour écrire, l'usage de la main droite et de l'écriture de gauche à droite étant réservé aux gens de *vertu*, aux gens de race. »

4

Ces prescriptions sont assez instructives : nous voyons en elles l'humanité *arienne* absolument pure, absolument primitive, – nous voyons que l'idée de « pur sang » est le contraire d'une idée inoffensive. D'autre part on aperçoit

clairement dans *quel* peuple elle est devenue religion, elle est devenue *génie*… Considérés à ce point de vue, les Évangiles sont un document de premier ordre, et plus encore le livre d'Énoch. – Le christianisme, né de racines judaïques, intelligible seulement comme une plante de ce sol, représente le *mouvement d'opposition* contre toute morale d'élevage, de la race et du privilège : – il est la religion *antiarienne* par excellence : le christianisme, la transmutation de toutes les valeurs ariennes, la victoire des évaluations des Tchândâla, l'évangile des pauvres et des humbles proclamé, l'insurrection générale de tous les opprimés, des misérables, des ratés, des déshérités, leur insurrection contre la « race », – l'immortelle vengeance des Tchândâla devenue *religion de l'amour*…

5

La morale de l'*élevage* et la morale de la *domestication* se valent absolument par les moyens dont elles se servent pour arriver à leurs fins : nous pouvons établir comme règle première que pour *faire* de la morale il faut absolument avoir la volonté du contraire. C'est là le grand, l'inquiétant problème que j'ai poursuivi le plus longtemps : la psychologie de ceux qui veulent rendre l'humanité « meilleure ». Un petit fait assez modeste au fond, celui de la *pia fraus*, m'ouvrit le premier accès à ce problème : la *pia fraus* fut l'héritage de tous les philosophes, de tous les prêtres qui voulurent rendre l'humanité « meilleure ». Ni Manou, ni Platon, ni Confucius, ni les maîtres juifs et chrétiens n'ont jamais douté de leur droit au mensonge. Ils n'ont pas douté de *bien d'autres droits* encore… Si l'on voulait s'exprimer en formule, on pourrait dire : tous les moyens par lesquels jusqu'à présent l'humanité devrait être rendue plus morale étaient foncièrement *immoraux*. –

CE QUE LES ALLEMANDS SONT EN TRAIN DE PERDRE

1

Parmi les Allemands, il ne suffit pas aujourd'hui d'avoir de l'esprit : Il faut encore en prendre, *s'arroger* de l'esprit…

Je connais peut-être les Allemands et peut-être ai-je le droit de leur dire quelques vérités. La nouvelle Allemagne représente une forte dose de capacités héritées et acquises, en sorte que, pendant un certain temps, elle peut dépenser sans compter son trésor de forces accumulées. Ce n'est *pas* une haute culture qui s'est mise à dominer avec elle, encore moins un goût délicat, une noble « beauté » des instincts ; mais ce sont des vertus plus *viriles* que celles que pourrait présenter un autre pays de l'Europe. Beaucoup de bon courage et de respect de soi-même, beaucoup de sûreté dans les relations et dans la réciprocité des devoirs, beaucoup d'activité et d'endurance – et une sobriété héréditaire qui a plutôt besoin d'aiguillon que d'entrave. J'ajoute qu'ici l'on obéit encore sans que l'obéissance humilie… et personne ne méprise son adversaire…

On voit que je ne demande pas mieux que de rendre justice aux Allemands : en cela je ne voudrais pas me manquer à moi-même – il faut donc aussi que je leur fasse mes objections. Il en coûte beaucoup d'arriver au pouvoir : le pouvoir abêtit… Les Allemands – on les appelait autrefois un peuple de penseurs : je me demande si, d'une façon générale, ils pensent encore aujourd'hui ? Les Allemands s'ennuient maintenant de l'esprit, les Allemands se méfient maintenant de l'esprit. La politique dévore tout le sérieux que l'on pourrait mettre aux choses vraiment spirituelles. – « L'Allemagne, l'Allemagne par-

dessus tout », je crains bien que cela n'ait été là, la fin de la philosophie allemande… « Y a-t-il des philosophes allemands ! Y a-t-il des poètes allemands ? Y a-t-il de *bons* livres allemands ? » – Telle est la question que l'on me pose à l'étranger. Je rougis, mais avec la bravoure qui m'est propre, même dans les cas désespérés, je réponds : « Oui, *Bismarck !* » Avais-je donc le droit d'avouer quels livres on lit aujourd'hui ?… Maudit instinct de la médiocrité ! –

2

– Ce que *pourrait* être l'esprit allemand, qui n'a pas déjà fait là-dessus des réflexions profondément douloureuses ! Mais ce peuple s'est abêti à plaisir depuis près de mille ans : nulle part on n'a abusé avec plus de dépravation des deux grands narcotiques européens, l'alcool et le christianisme. Récemment, il s'en est même encore ajouté un troisième, qui suffirait, à lui seul, pour consommer la ruine de toute subtile et hardie mobilité de l'esprit ; je veux parler de la musique, de notre musique allemande bourbeuse et embourbée. – Combien y a-t-il de lourdeur chagrine, de paralysie, d'humidité, de robes de chambre, combien y a-t-il de *bière* dans l'intelligence allemande ! Comment est-il possible que des jeunes gens qui vouent leur existence aux buts les plus spirituels ne sentent pas en eux le premier instinct de la spiritualité, l'*instinct de conservation de l'esprit* – et qu'ils boivent de la bière ?… L'alcoolisme de la jeunesse savante n'est peut-être pas encore une énigme par rapport à leur savoir – même sans esprit on peut être un grand savant –, mais, à tout autre égard, il demeure un problème. Où ne la trouverait-on pas, cette douce dégénérescence que produit la bière dans l'esprit ? Dans un cas resté presque célèbre, j'ai une fois mis le doigt sur une pareille plaie – la dégénérescence de notre premier libre penseur allemand, le prudent David Strauss, devenu l'auteur d'un évangile de brasserie et d'une « foi nouvelle »… Ce n'est pas en vain qu'il a fait à l'« aimable brune » sa dédicace en vers : – Fidèle jusqu'à la mort…

3

– J'ai parlé de l'esprit allemand : j'ai dit qu'il devenait plus grossier, plus plat. Est-ce assez ? – Au fond, c'est tout autre chose qui m'effraye ; comment, le sérieux allemand, la profondeur allemande, la *passion* allemande pour les choses

de l'esprit vont toujours en diminuant. Le pathos s'est transformé et non pas seulement l'intellectualité. – Il m'arrive d'approcher de temps en temps des universités allemandes : quelle atmosphère règne parmi ces savants, quelle spiritualité vide, satisfaite et attiédie ! On se méprendrait profondément si l'on voulait m'objecter ici la science allemande – et ce serait de plus une preuve que l'on n'a pas lu une ligne de moi. Depuis dix-huit ans, je ne me suis pas lassé de mettre en lumière l'influence *déprimante* de notre scientifisme actuel sur l'esprit. Le dur esclavage à quoi l'immense étendue de la science condamne aujourd'hui chaque individu est une des raisons principales qui fait que des natures aux dons plus pleins, plus riches, plus *profonds*, ne trouvent plus d'éducation et d'*éducateurs* qui leur soient conformes. Rien ne fait plus souffrir notre culture que cette abondance de portefaix prétentieux et d'humanités fragmentaires ; nos universités sont, *malgré elles*, les véritables serres chaudes pour ce genre de dépérissement de l'esprit dans son instinct. Et toute l'Europe commence déjà à s'en rendre compte – la grande politique ne trompe personne… L'Allemagne est considérée toujours davantage comme le *pays plat* de l'Europe. – Je suis encore à la recherche d'un Allemand avec qui je puisse être sérieux à ma façon, – et combien plus avec qui j'oserais être joyeux ! – *Crépuscule des idoles* : ah ! qui comprendrait aujourd'hui de quel sérieux un philosophe se repose ici ! La sérénité, c'est ce qu'il y a de plus incompréhensible en nous…

4

Voyons la question par son autre face : il n'est pas seulement évident que la culture allemande est en décadence, mais encore les raisons suffisantes pour qu'il en soit ainsi ne manquent pas. En fin de compte personne ne peut dépenser plus qu'il n'a : – il en est ainsi pour les individus comme pour les peuples. Si l'on se dépense pour la puissance, la grande politique, l'économie, le commerce international, le parlementarisme, les intérêts militaires, – si l'on dissipe de ce côté la dose de raison, de sérieux, de volonté, de domination de soi que l'on possède, l'autre côté s'en ressentira. La Culture et l'État – qu'on ne s'y trompe pas – sont antagonistes : « État civilisé », ce n'est là qu'une idée moderne. L'un vit de l'autre, l'un prospère au détriment de l'autre. Toutes les grandes époques de culture sont des époques de décadence politique : ce qui a été grand au sens de la culture a été non-politique, et même *antipolitique*… Le cœur de Goethe s'est ouvert devant le phénomène Napoléon, – il s'est refermé devant les « guerres d'indépendance »… Au moment où l'Allemagne s'élève comme

grande puissance, la France gagne une importance nouvelle comme *puissance de culture*. Aujourd'hui déjà, beaucoup de sérieux nouveau, beaucoup de nouvelle passion de l'esprit a émigré à Paris ; la question du pessimisme, par exemple, la question Wagner, presque toutes les questions psychologiques et artistiques sont examinées là-bas avec infiniment plus de finesse et de profondeur qu'en Allemagne, – les Allemands sont même *incapables* de cette espèce de sérieux. – Dans l'histoire de la culture européenne, la montée de l'« Empire » signifie avant tout une chose : un *déplacement du centre de gravité*. On s'en rend déjà compte partout : dans la chose principale, – et c'est là toujours la culture – les Allemands ne sont plus pris en considération. On demande : Pouvez-vous présenter, ne fût-ce qu'un seul esprit qui *entre en ligne de compte* pour l'Europe ? Un esprit tel que votre Goethe, votre Hegel, votre Henri Heine, votre Schopenhauer, qui entre en ligne de compte comme eux ? – Qu'il n'y ait plus un seul philosophe allemand, de cela l'étonnement n'a point de limite. –

5

Ce qu'il y a d'essentiel dans l'enseignement supérieur en Allemagne s'est perdu : Le *but* tout aussi bien que le *moyen* qui mène au but. Que l'éducation, la culture même soient le but – et *non* « l'Empire », – que pour ce but il faille des *éducateurs* – et *non* des professeurs de lycée et des savants d'université – c'est cela qu'on a oublié… Il faudrait des éducateurs, *éduqués* eux-mêmes, des esprits supérieurs et nobles qui s'affirment à chaque moment, par la parole et par le silence, des êtres d'une culture mûre et adoucie, – et non des butors savants que le lycée et l'université offrent aujourd'hui comme « nourrices supérieures ». Les éducateurs manquent, abstraction faite pour les exceptions des exceptions, condition première de l'éducation : *de là* l'abaissement de la culture allemande. – Mon vénérable ami Jacob Burckhardt à Bâle est une de ces exceptions, rare entre toutes : c'est à lui que Bâle doit en premier lieu sa prédominance en humanité. – Ce que les « écoles supérieures » allemandes atteignent en effet, c'est un dressage brutal pour rendre utilisable, *exploitable* pour le service de l'État, une légion de jeunes gens avec une perte de temps aussi minime que possible. « Éducation supérieure » et *légion* – c'est là une contradiction primordiale. Toute éducation supérieure n'appartient qu'aux exceptions : il faut être privilégié pour avoir un droit à un privilège si supérieur. Toutes les choses grandes et belles ne peuvent jamais être un bien commun : *pulchrum est paucorum hominum*. Qu'est-ce qui *amène* l'abaissement de la culture

allemande ? Le fait que l'« éducation supérieure » n'est plus un *privilège* – le démocratisme de la « culture » devenue obligatoire, *commune*. Il ne faut pas oublier que les privilèges de service militaire forcent à cette fréquentation exagérée des écoles supérieures, ce qui est la décadence de ces écoles. – Personne n'a plus la liberté, dans l'Allemagne actuelle, de donner à ses enfants une éducation noble : nos écoles « supérieures » sont toutes établies selon une médiocrité ambiguë, avec des professeurs, des programmes, un aboutissement. Et partout règne une hâte indécente, comme si quelque chose était négligé quand le jeune homme n'a pas « fini » à vingt-trois ans, quand il ne sait pas encore répondre à cette « question essentielle » : quelle carrière choisir ? – Une espèce supérieure d'hommes, soit dit avec votre permission, n'aime pas les « carrières » – et c'est précisément parce qu'elle se sent appelée. Elle a le temps, elle se prend le temps, elle ne pense pas du tout à « finir », – à trente ans l'on est, au sens de la haute culture, un commençant, un enfant. – Nos lycées débordants, nos professeurs de lycée surchargés et abêtis sont un scandale : pour prendre cet état de choses sous sa protection, comme l'ont fait récemment les professeurs de Heidelberg, on a peut-être des *motifs*, – mais des raisons il n'y en a point.

6

– Je présente, pour ne pas sortir de mon habitude d'*affirmer* et de ne m'occuper des objections et des critiques que d'une façon indirecte et involontaire, je présente dès l'abord les trois tâches pour lesquelles il nous faut avoir des éducateurs. Il faut apprendre à *voir*, il faut apprendre à *penser*, il faut apprendre à *parler* et à *écrire* ; dans ces trois choses le but est une culture noble. – Apprendre à voir – habituer l'œil au repos, à la patience, l'habituer à laisser venir les choses ; remettre le jugement, apprendre à circonvenir et à envelopper le cas particulier. C'est là la *première* préparation pour éduquer l'esprit. Ne *pas* réagir immédiatement à une séduction, mais savoir utiliser les instincts qui entravent et qui isolent. Apprendre à *voir*, tel que je l'entends, c'est, en quelque sorte, ce que le langage courant et non philosophique appelle la volonté forte : l'essentiel, c'est précisément de ne pas « vouloir », de *pouvoir* suspendre la décision. Tout acte antispirituel et toute vulgarité reposent sur l'incapacité de résister à une séduction : – on se croit *obligé* de réagir, on suit toutes les impulsions. Dans beaucoup de cas une telle obligation est déjà la suite d'un état maladif, d'un état de dépression, un symptôme d'épuisement, – puisque tout ce que la brutalité non philosophique appelle « vice » n'est que cette incapacité

physiologique de ne *point* réagir. Une application de cet enseignement de la vue : lorsque l'on est *de ceux qui apprennent*, on devient d'une façon générale plus lent, plus méfiant, plus résistant. On laissera venir à soi toutes espèces de choses étrangères et *nouvelles* avec d'abord une tranquillité hostile, – on en retirera la main. Avoir toutes les portes ouvertes, se mettre à plat ventre devant tous les petits faits, être toujours prêt à s'introduire, à *se précipiter* dans ce qui est étranger, en un mot cette célèbre « objectivité » moderne, c'est cela qui est de mauvais goût, cela manque de *noblesse par excellence*. –

7

Apprendre à *penser* : dans nos écoles on en a complètement perdu la notion. Même dans les universités, même parmi les savants en philosophie proprement dits, la logique, en tant que théorie, pratique et *métier*, commence à disparaître. Qu'on lise des livres allemands : on ne s'y souvient même plus de loin que pour penser il faille une technique, un plan d'étude, une volonté de maîtrise, – que l'art de penser doit être appris, comme la danse, comme une espèce de danse… Qui parmi les Allemands connaît encore par expérience ce léger frisson que fait passer dans tous les muscles le pied léger des choses spirituelles ! – La raide balourdise du geste intellectuel, la main *lourde* au toucher – cela est allemand à un tel point, qu'à l'étranger on le confond avec l'esprit allemand en général. L'Allemand n'a pas de doigté pour les *nuances*… Le fait que les Allemands ont pu seulement supporter leurs philosophes, avant tout ce cul-de-jatte des idées, le plus rabougri qu'il y ait jamais eu, le *grand* Kant, donne une bien petite idée de l'élégance allemande. – C'est qu'il n'est pas possible de déduire de l'*éducation noble*, la *danse* sous toutes ses formes. Savoir danser avec les pieds, avec les idées, avec les mots : faut-il que je dise qu'il est aussi nécessaire de le savoir avec la *plume*, – qu'il faut apprendre à écrire ? – Mais, en cet endroit, pour des lectures allemandes, je deviendrais tout à fait une énigme…

FLÂNERIES INACTUELLES

1

MES IMPOSSIBILITÉS. – Sénèque : ou le toréador de la vertu. – Rousseau : ou le retour à la nature *in impuris naturalibus*. – Schiller : ou le Moral-Trompeter von Sæckingen. – Dante : ou l'hyène qui versifie dans les tombes. – Kant : ou le *cant* comme caractère intelligible. – Victor Hugo : ou le phare de l'océan du non-sens. – Liszt : ou le style courant… après les femmes. – George Sand : ou *lactea ubertas*, soit : la vache laitière au « beau style ». – Michelet : ou l'enthousiasme en bras de chemise. – Carlyle : ou le pessimisme de mauvaise digestion. – John Stuart Mill : ou la blessante clarté. – Les frères de Goncourt : ou les deux Ajax en lutte avec Homère (Musique d'Offenbach). – Zola : ou « la joie de puer ».

2

RENAN. – La théologie, c'est la perversion de la raison par le « péché originel » (le christianisme). À preuve Renan qui, dès qu'il risque un *oui* ou un *non* d'un ordre général, frappe à faux avec une régularité scrupuleuse. Il voudrait par exemple unir étroitement *la science** et *la noblesse** : mais la science fait partie de la démocratie, cela est palpable. Il désire représenter, non sans quelque ambition, une aristocratie de l'esprit : mais en même temps il se met à genoux devant la doctrine contraire, l'*évangile des humbles**, et non seulement à genoux… À quoi sert toute libre pensée, toute modernité, toute moquerie, toute souplesse de torcol, quand, avec ses entrailles, on est resté chrétien, catholique et même prêtre ! Renan possède, tout comme un jésuite et un confesseur, sa faculté inventive dans la séduction ; sa spiritualité ne manque pas de ce large sourire bonasse de la prêtraille, – comme tous les prêtres il ne devient dangereux que lorsqu'il aime. Personne ne l'égale dans sa façon d'adorer, une façon d'adorer qui met la vie en danger… Cet esprit de Renan, un esprit qui *énerve*, est une calamité de plus pour cette pauvre France malade, malade dans sa volonté. –

3

SAINTE-BEUVE. – Il n'a rien qui soit de l'homme ; il est plein de petite haine contre tous les esprits virils. Il erre çà et là, raffiné, curieux, ennuyé, aux écoutes, – un être féminin au fond, avec des vengeances de femme et des sensualités de femme. En tant que psychologue, un génie de *médisance** ; inépuisable dans les moyens de placer cette médisance ; personne ne s'entend aussi bien à mêler du poison à l'éloge. Ses instincts inférieurs sont plébéiens et parents au *ressentiment** de Rousseau ; donc il est romantique, – car sous tout le *romantisme** grimace et guette l'instinct de vengeance de Rousseau. Révolutionnaire, mais passablement contenu par la crainte. Sans indépendance devant tout ce qui possède de la force (l'opinion publique, l'académie, la cour,

sans excepter Port-Royal). Irrité contre tout ce qui croit en soi-même. Suffisamment poète et demi-femme pour sentir encore la puissance de ce qui est grand ; sans cesse recoquillé comme ce ver célèbre, parce qu'il sent toujours qu'on lui marche dessus. Sans mesure dans sa critique, sans point d'appui et sans épine dorsale, avec souvent la langue du *libertin** cosmopolite, mais sans même avoir le courage d'avouer son *libertinage**. Sans philosophie en tant qu'historien, sans la puissance du regard philosophique, – c'est pourquoi il rejette sa tâche de juger, dans toutes les questions essentielles, en se faisant de « l'objectivité » un masque. Tout autre son attitude en face des choses où un goût raffiné et souple devient juge suprême : là il a vraiment le courage et le plaisir d'être lui-même, – là il est passé *maître*. – Par quelques côtés, c'est un précurseur de Baudelaire. –

4

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST fait partie des livres que je ne puis pas prendre en main sans éprouver en moi-même une résistance physiologique : elle exhale un *parfum* d'éternel féminin pour lequel il faut déjà être français – ou bien wagnérien… Ce saint a une façon de parler de l'amour qui rend curieuses même les Parisiennes. – On me dit que le plus *avisé* des jésuites, Auguste Comte, qui voulait conduire les Français à Rome par le détour de la science, s'était inspiré de ce livre. Je vous crois : « la religion du cœur »…

5

G. ELIOT. – Ils se sont débarrassés du Dieu chrétien et ils croient maintenant, avec plus de raison encore, devoir retenir la morale chrétienne. C'est là une déduction anglaise, nous ne voulons pas en blâmer les femelles morales à la Eliot. En Angleterre, pour la moindre petite émancipation de la théologie, il faut se remettre en honneur, jusqu'à inspirer l'épouvante, comme fanatique de la morale. C'est là-bas une façon de faire pénitence. – Pour nous autres, il en est autrement. Si l'on renonce à la foi chrétienne, on s'enlève du même coup le *droit* à la morale chrétienne. Cela ne s'entend pas absolument de soi ; il faut remettre ce point sans cesse en lumière, malgré ces Anglais, aux esprits superficiels. Le christianisme est un système, un ensemble d'idées et d'opinions sur les choses. Si l'on en arrache un concept essentiel, la croyance en Dieu, on brise en même temps le tout : on ne garde plus rien de nécessaire entre les doigts. Le christianisme admet que l'homme ne sache point, ne *puisse* point savoir ce qui est bon, ce qui est mauvais pour lui : il croit en Dieu qui seul le sait. La morale chrétienne est un commandement ; son origine est transcendante ; elle est au-delà de toute critique, de tout droit à la critique ; elle ne renferme que la vérité, en admettant que Dieu soit la vérité, – elle existe et elle tombe avec la foi en Dieu. – Si les Anglais croient en effet savoir par eux-mêmes, « intuitivement », ce qui est bien et mal, s'ils se figurent, par conséquent, ne pas avoir besoin du christianisme comme garantie de la morale, cela n'est en soi-même que la conséquence de la souveraineté de l'évolution chrétienne et une expression de la *force* et de la *profondeur* de cette souveraineté : en sorte que l'origine de la morale anglaise a été oubliée, en sorte que l'extrême dépendance de son droit à exister n'est plus ressentie. Pour l'Anglais, la Morale n'est pas encore un problème…

6

GEORGE SAND. – J'ai lu les premières *Lettres d'un voyageur* : comme tout ce qui tire son origine de Rousseau, cela est faux, factice, boursouflé, exagéré. Je ne puis supporter ce style de tapisserie, tout aussi peu que l'ambition populacière qui aspire aux sentiments généreux. Ce qui reste cependant de pire, c'est la coquetterie féminine avec des virilités, avec des manières de gamins mal élevés. – Combien elle a dû être froide avec tout cela, cette artiste insupportable ! Elle se remontait comme une pendule – et elle écrivait… Froide comme Victor Hugo, comme Balzac, comme tous les Romantiques, dès qu'ils étaient à leur table de travail. Et avec combien de suffisance elle devait être couchée là, cette terrible vache à écrire qui avait quelque chose d'allemand, dans le plus mauvais sens du mot, comme Rousseau lui-même, son maître, ce qui certainement n'était possible que lorsque le goût français allait à la dérive ! – Mais Renan la vénérait…

7

MORALE POUR PSYCHOLOGUES. – Ne point faire de psychologie de colportage ! Ne jamais observer pour observer ! C'est ce qui donne une fausse optique, « un tiquage », quelque chose de forcé qui exagère volontiers. Vivre quelque chose pour *vouloir* le vivre – cela ne réussit pas. Il n'est pas *permis*, pendant l'événement, de regarder de son propre côté, tout coup d'œil se change alors en « mauvais œil ». Un psychologue de naissance se garde par instinct de regarder pour voir : il en est de même pour le peintre de naissance. Il ne travaille jamais « d'après la nature », – il s'en remet à son instinct, à sa *chambre obscure* pour tamiser, pour exprimer le « cas », la « nature », la « chose vécue »… Il n'a

conscience que de la *généralité*, de la conclusion, de la résultante : il ne connaît pas ces déductions arbitraires du cas particulier. Quel résultat obtient-on lorsqu'on s'y prend autrement ? Par exemple lorsque, à la façon des *romanciers** parisiens, on fait de la grande et de la petite psychologie de colportage ? On épie en quelque sorte la réalité, on rapporte tous les soirs une poignée de curiosités… Mais regardez donc ce qui en résulte – un amas de pâtés, une mosaïque tout au plus, et en tous les cas quelque chose de surajouté, de mobile, de criard. Ce sont les Goncourt qui atteignent ce qu'il y a de pire dans le genre. Ils ne mettent pas trois phrases l'une à côté de l'autre qui ne fassent mal à l'œil du *psychologue*. – La nature, évaluée au point de vue artistique, n'est pas un modèle. Elle exagère, elle déforme, elle laisse des trous. La nature, c'est le *hasard*. L'étude « d'après la nature » me semble être un mauvais signe : elle trahit la soumission, la faiblesse, le fatalisme, – cette prosternation devant les *petits faits** est indigne d'un artiste *complet*. Voir ce *qui est* – cela fait partie d'une autre catégorie d'esprits, les esprits *anti-artistiques*, concrets. Il faut savoir qui l'on est…

8

POUR LA PSYCHOLOGIE DE L'ARTISTE. – Pour qu'il y ait de l'art, pour qu'il y ait une action ou une contemplation esthétique quelconque, une condition physiologique préliminaire est indispensable : *l'ivresse*. Il faut d'abord que l'ivresse ait haussé l'irritabilité de toute la machine : autrement l'art est impossible. Toutes les espèces d'ivresses, fussent-elles conditionnées le plus diversement possible, ont puissance d'art : avant tout l'ivresse de l'excitation sexuelle, cette forme de l'ivresse la plus ancienne et la plus primitive. De même l'ivresse qui accompagne tous les grands désirs, toutes les grandes émotions ; l'ivresse de la fête, de la lutte, de l'acte de bravoure, de la victoire, de tous les mouvements extrêmes ; l'ivresse de la cruauté ; l'ivresse de la destruction,

l’ivresse sous certaines influences météorologiques, par exemple l’ivresse du printemps, ou bien sous l’influence des narcotiques ; enfin l’ivresse de la volonté, l’ivresse d’une volonté accumulée et dilatée. – L’essentiel dans l’ivresse c’est le sentiment de la force accrue et de la plénitude. Sous l’empire de ce sentiment on s’abandonne aux choses, on les force à prendre de nous, on les violente, – on appelle ce processus : *idéaliser*. Débarrassons-nous ici d’un préjugé : idéaliser ne consiste pas, comme on le croit généralement, en une déduction, et une soustraction de ce qui est petit et accessoire. Ce qu’il y a de décisif c’est, au contraire, une *formidable* érosion des traits principaux, en sorte que les autres traits disparaissent.

9

Dans cet état on enrichit tout de sa propre plénitude : ce que l’on voit, ce que l’on veut, on le voit gonflé, serré, vigoureux, surchargé de force. L’homme ainsi conditionné transforme les choses jusqu’à ce qu’elles reflètent sa puissance, – jusqu’à ce qu’elles deviennent des reflets de sa perfection. Cette transformation *forcée*, cette transformation en ce qui est parfait, c’est – de l’art. Tout, même ce qu’il n’est pas, devient quand même, pour l’homme, la joie en soi ; dans l’art, l’homme jouit de sa personne en tant que perfection. Il serait permis de se figurer un état contraire, un état spécifique des instincts anti-artistiques, une façon de se comporter qui appauvrirait, amincirait, anémierait toutes choses. Et, en effet, l’histoire est riche en anti-artistes de cette espèce, en affamés de la vie, pour lesquels c’est une nécessité de s’emparer des choses, de les consumer, de les rendre plus *maigres*. C’est, par exemple, le cas du véritable chrétien, d’un Pascal par exemple ; un chrétien qui serait en même temps un artiste *n’existe* pas… Qu’on ne fasse pas l’enfantillage de m’objecter Raphaël ou n’importe quel chrétien homéopathique du XIXe siècle. Raphaël disait *oui*, Raphaël créait

l’affirmation, donc Raphaël n’était pas un chrétien…

10

Que signifie les oppositions d’idées entre *apollinien* et *dionysien*, que j’ai introduites dans l’esthétique, toutes deux considérées comme des catégories de l’ivresse ? – L’ivresse apollinienne produit avant tout l’irritation de l’œil qui donne à l’œil la faculté de vision. Le peintre, le sculpteur, le poète épique sont des visionnaires par excellence. Dans l’état dionysien, par contre, tout le système émotif est irrité et amplifié : en sorte qu’il décharge d’un seul coup tous ses moyens d’expression, en expulsant sa force d’imitation, de reproduction, de transfiguration, de métamorphose, toute espèce de mimique et d’art d’imitation. La facilité de la métamorphose reste l’essentiel, l’incapacité de ne *pas* réagir (– de même que chez certains hystériques qui, obéissant à tous les gestes, entrent dans tous les rôles). L’homme dionysien est incapable de ne point comprendre une suggestion quelconque, il ne laisse échapper aucune marque d’émotion, il a au plus haut degré l’instinct compréhensif et divinatoire, comme il possède au plus haut degré l’art de communiquer avec les autres. Il sait revêtir toutes les enveloppes, toutes les émotions : il se transforme sans cesse. – La musique, comme nous la comprenons aujourd’hui, n’est également qu’une irritation et une décharge complète des émotions, mais n’en reste pas moins seulement le débris d’un monde d’expressions émotives bien plus ample, un résidu de l’histrionisme dionysien. Pour rendre possible la musique, en tant qu’art spécial, on a immobilisé un certain nombre de sens, avant tout le sens musculaire (du moins jusqu’à une certaine mesure : car à un point de vue relatif, tout rythme parle encore à nos muscles) : de façon que l’homme ne puisse plus imiter et représenter corporellement tout ce qu’il sent. Toutefois, c’est *là* le véritable état normal dionysien, en tous les cas l’état primitif ; la musique est la spécification

de cet état, spécification lentement atteinte, au détriment des facultés voisines.

11

L’acteur, le mime, le danseur, le musicien, le poète lyrique sont foncièrement parents dans leurs instincts et forment un tout dont les parties se sont spécialisées et séparées peu à peu – même jusqu’à la contradiction. Le poète lyrique resta le plus longtemps uni au musicien, l’acteur au danseur. – L’*architecte* ne représente ni un état apollinien ni un état dionysien : chez lui c’est le grand acte de volonté, la volonté qui déplace les montagnes, l’ivresse de la grande volonté qui a le désir de l’art. Les hommes les plus puissants ont toujours inspiré les architectes ; l’architecte fut sans cesse sous la suggestion de la puissance. Dans l’édifice, la fierté, la victoire sur la lourdeur, la volonté de puissance doivent être rendues visibles : l’architecture est une sorte d’éloquence du pouvoir par les formes, tantôt convaincante et même caressante, tantôt donnant seulement des ordres. Le plus haut sentiment de puissance et de sûreté trouve son expression dans ce qui est de *grand* style. La puissance qui n’a plus besoin de démonstration ; qui dédaigne de plaire ; qui répond difficilement ; qui ne sent pas de témoin autour de soi ; qui, sans en avoir conscience, vit des objections qu’on fait contre elle ; qui repose sur soi-même, fatalement, une loi parmi les lois : c’est *là* ce qui parle de soi en grand style. –

12

J’ai lu la vie de Thomas Carlyle, cette *farce** involontaire, cette interprétation héroïco-morale des affections dyspeptiques. – Carlyle, un homme aux fortes paroles et aux fortes attitudes, un rhéteur par nécessité, agacé sans cesse par le désir d’une forte croyance et par son incapacité à y parvenir (– en cela un romantique typique !). Le désir d’une forte croyance n’en est *point* la preuve, tout au contraire. Lorsque l’on *possède* cette croyance, on peut se payer le luxe du scepticisme : on est assez sûr, assez ferme, assez lié pour cela. Carlyle étourdit quelque chose en lui-même par le *fortissimo* de sa vénération pour les hommes d’une forte croyance et par sa rage contre les moins stupides : il a besoin du bruit. Une *déloyauté* envers lui-même, constante et passionnée, – c’est là ce qui lui est propre, c’est par là qu’il demeure intéressant. – Il est vrai qu’en Angleterre on l’admire précisément à cause de sa loyauté… Eh bien ! c’est très anglais cela, et si l’on considère que les Anglais sont le peuple du *cant* parfait, c’est même légitime et non pas seulement compréhensible. Au fond Carlyle est un athée anglais qui veut mettre son honneur à ne *point* l’être.

13

EMERSON. – Il est beaucoup plus éclairé, plus vagabond, plus multiple, plus raffiné que Carlyle, et, avant tout, il est plus heureux… Il est de ceux qui ne se nourrissent instinctivement que d’ambroisie, et qui laissent de côté ce qu’il y a d’indigeste dans les choses. Opposé à Carlyle, c’est un homme de goût. – Carlyle, qui l’aimait beaucoup, disait de lui, malgré cela : « Il ne nous donne pas assez à mettre sous la dent. » Ce qui peut avoir été dit avec raison, mais pas au détriment d’Emerson. – Emerson possède cette bonne et spirituelle sérénité qui

décourage tout sérieux ; il ne sait absolument pas combien il est déjà vieux et combien il sera encore jeune, – il pouvait dire de lui avec le mot de Lope de Vega : « *Yo me sucedo a mi mismo*. » Son esprit trouve toujours des raisons d'être heureux et même reconnaissant ; et quelquefois il frôle la sereine transcendance de ce digne homme qui revenait d'un rendez-vous amoureux *tanquam re bene gesta*. « *Ut desint vires*, dit-il avec reconnaissance, *tamen est laudanda voluptas*. » –

14

ANTI-DARWIN. – Pour ce qui en est de la fameuse « Lutte pour la *Vie* », elle me semble provisoirement plutôt affirmée que démontrée. Elle se présente, mais comme exception ; l'aspect général de la vie n'est point l'indigence, la famine, tout au contraire la richesse, l'opulence, l'absurde prodigalité même, – où il y a lutte, c'est pour la *puissance*… Il ne faut pas confondre Malthus avec la nature. – En admettant cependant que cette lutte existe – et elle se présente en effet, – elle se termine malheureusement d'une façon contraire à celle que désirerait l'école de Darwin, à celle que l'on *oserait* peut-être désirer avec elle : je veux dire au détriment des forts, des privilégiés, des exceptions heureuses. Les espèces ne croissent *point* dans la perfection : les faibles finissent toujours par se rendre maîtres des forts – c'est parce qu'ils ont le grand nombre, ils sont aussi plus *rusés*… Darwin a oublié l'esprit (– cela est bien anglais !), les *faibles* ont plus d'esprit… Il faut avoir besoin d'esprit pour arriver à avoir de l'esprit, – (on perd l'esprit lorsque l'on n'en a plus besoin). Celui qui a de la force se défait de l'esprit (– « Laisse-le aller ! pense-t-on aujourd'hui en Allemagne – il faut que l'*Empire* nous reste »…). Ainsi qu'on le voit, j'entends par esprit, la circonspection, la patience, la ruse, la dissimulation, le grand empire sur soi-même et tout ce qui est *mimicry* (une grande partie de ce que l'on appelle vertu

appartient à cette dernière).

15

CASUISTIQUE DE PSYCHOLOGUE. – Celui-ci connaît les hommes : pourquoi donc les étudie-t-il ? Il ne veut pas obtenir sur eux de petits avantages, ni même de grands, – c'est un homme politique !… Celui-là connaît aussi les hommes : et vous dites qu'il ne veut rien en tirer pour lui-même ; c'est, dites-vous, un grand « impersonnel ». Voyez donc de plus près ! Peut-être veut-il même un avantage encore *pire* : se sentir supérieur aux hommes, avoir le droit de les regarder de haut, ne plus se confondre avec eux. Cet « impersonnel » *méprise* les hommes : et le premier est de l'espèce plus humaine, quoi que puisse en faire croire l'apparence. Il se place du moins en égal, il se place *au milieu*…

16

LE TACT PSYCHOLOGIQUE des Allemands me semble être mis en doute par une série de faits dont ma modestie m'empêche de présenter la nomenclature. Dans

un cas je ne manquerai pas de grandes occasions pour démontrer ma thèse : je garde rancune aux Allemands de s'être mépris sur Kant et sa « philosophie des portes de derrière », comme je l'appelle, – ce n'était point là le type de l'honnêteté intellectuelle. – Ce que je ne puis pas entendre non plus, c'est cet « *et* » d'un mauvais aloi : les Allemands disent « Goethe *et* Schiller », – je crains même qu'ils ne disent « Schiller et Goethe »… Ne *connaît*-on donc pas encore ce Schiller ? – Il y a des « *et* » encore pires ; j'ai entendu de mes propres oreilles, il est vrai seulement parmi des professeurs d'université : « Schopenhauer *et* Hartmann »…

17

C'est aux âmes les plus spirituelles, en admettant qu'elles soient les plus courageuses, qu'il est donné de vivre les tragédies les plus douloureuses : mais c'est bien pour cela qu'elles tiennent la vie en honneur, parce qu'elle leur oppose son plus grand antagonisme.

18

POUR LA « CONSCIENCE INTELLECTUELLE ». – Rien ne me semble aujourd'hui plus rare que la véritable hypocrisie. J'ai de grands soupçons que cette plante ne supporte pas l'air doux de notre civilisation. L'hypocrisie fait partie de l'âge des fortes croyances, où, même en étant *forcé* de faire parade d'une autre foi que la sienne, on n'abandonnait pas sa foi. Aujourd'hui on l'abandonne, ou bien, ce qui est plus fréquent encore, on fait acquisition d'une seconde croyance, – dans tous les cas on reste *honnête*. Il est incontestable que de nos jours il est possible d'avoir un plus grand nombre de convictions que l'on n'en avait autrefois : possible, c'est-à-dire permis, ce qui signifie *inoffensif*. C'est ce qui produit la tolérance envers soi-même. – La tolérance envers soi-même permet plusieurs convictions : ces convictions vivent en bonne intelligence, elles se gardent bien, comme tout le monde aujourd'hui, de se compromettre. Avec quoi se compromet-on aujourd'hui ? Avec de l'esprit de conséquence. Lorsque l'on suit une ligne droite. Lorsque l'on ne prête pas à double sens, je veux dire à quintuple sens. Lorsque l'on est véridique… Je crains bien que, pour certains vices, l'homme moderne ne soit simplement trop commode : ce qui fait que ces vices s'éteignent littéralement. Tout le mal qui dépend de la volonté forte – et peut-être n'y a-t-il pas de mal sans force de volonté, – dégénère en vertu dans notre atmosphère molle… Les quelques rares hypocrites que j'ai appris à connaître imitaient l'hypocrisie : c'étaient, comme l'est aujourd'hui un homme sur dix, des comédiens. –

19

BEAU ET LAID. – Rien n'est plus confidentiel, disons plus *restreint* que notre sens du beau. Celui qui voudrait se le figurer, dégagé de la joie que l'homme cause à l'homme, perdrait pied immédiatement. Le « beau en soi » n'est qu'un mot, ce n'est pas même une idée. Dans le beau l'homme se pose comme mesure

de la perfection ; dans des cas choisis il s'y adore. Une espèce ne peut pas du tout faire autrement que de s'affirmer de cette façon. Son instinct le plus bas, celui de la conservation et de l'élargissement de soi, rayonne encore dans de pareilles sublimités. L'homme se figure que c'est le monde lui-même qui est surchargé de beautés, – il *s'oublie* en tant que cause de ces beautés. Lui seul l'en a comblé, hélas ! d'une beauté très humaine, rien que trop humaine !… En somme, l'homme se reflète dans les choses, tout ce qui lui rejette son image lui semble beau : le jugement « beau » c'est sa *vanité de l'espèce*… Un peu de méfiance cependant peut glisser cette question à l'oreille du sceptique : le monde est-il vraiment embelli parce que c'est précisément l'homme qui le considère comme beau ? Il l'a représenté sous une forme *humaine* : voilà tout. Mais rien, absolument rien, ne nous garantit que le modèle de la beauté soit l'homme. Qui sait quel effet il ferait aux yeux d'un juge supérieur du goût ? Peut-être paraîtrait-il osé ? peut-être même réjouissant ? peut-être un peu arbitraire ?… « Ô Dionysos, divin, pourquoi me tires-tu les oreilles ? » demanda un jour Ariane à son philosophique amant, dans un de ces célèbres dialogues sur l'île de Naxos. « Je trouve quelque chose de plaisant à tes oreilles, Ariane : pourquoi ne sont-elles pas plus longues encore ? »

20

Rien n'est beau, il n'y a que l'homme qui soit beau : sur cette naïveté repose toute esthétique, c'est sa *première* vérité. Ajoutons-y dès l'abord la deuxième : rien n'est laid si ce n'est l'homme qui *dégénère*, – avec cela l'empire des jugements esthétiques est circonscrit. – Au point de vue physiologique, tout ce qui est laid affaiblit et attriste l'homme. Cela le fait songer à la décomposition, au danger, à l'impuissance. Il y perd décidément de la force. On peut mesurer au dynamomètre l'effet de la laideur. En général, lorsque l'homme éprouve un état

d'affaissement, il flaire l'approche de quelque chose de « laid ». Son sentiment de puissance, sa volonté de puissance, son courage, sa fierté – tout ceci s'abaisse avec le laid et monte avec le beau… Dans les deux cas nous *tirons une conclusion* : les prémisses en sont amassées en abondance dans l'instinct. Nous entendons le laid comme un signe et un symptôme de la dégénérescence : ce qui rappelle de près ou de loin la dégénérescence provoque en nous le jugement « laid ». Chaque indice d'épuisement, de lourdeur, de vieillesse, de fatigue, toute espèce de contrainte, telle que la crampe, la paralysie, avant tout l'odeur, la couleur, la forme de la décomposition, serait-ce même dans sa dernière atténuation, sous forme de symbole – tout cela provoque la même réaction, le jugement « laid ». Ici une haine jaillit : qui l'homme hait-il ici ? Mais il n'y a à cela aucun doute : l'*abaissement de son type*. Il hait du fond de son plus profond instinct de l'espèce ; dans cette haine il y a un frémissement, de la prudence, de la profondeur, de la clairvoyance –, c'est la haine la plus profonde qu'il y ait. C'est à cause d'elle que l'art est profond…

21

SCHOPENHAUER. – Schopenhauer, le dernier Allemand qui entre en ligne de compte (– qui est un événement européen, comme Goethe, comme Hegel, comme Henri Heine, et non pas seulement un événement local, « national »), Schopenhauer est pour le psychologue un cas de premier ordre : je veux dire en tant que tentative méchamment géniale de faire entrer en campagne, en faveur d'une dépréciation complète et nihiliste de la vie, les instances contraires : la grande affirmation de soi, de la « volonté de la vie », les formes exubérantes de la vie. Il a interprété, l'un après l'autre, l'*art*, l'héroïsme, le génie, la beauté, la grande compassion, la connaissance, la volonté du vrai, la tragédie comme conséquence de la « négation » ou du besoin de négation de la « volonté » – le

plus grand cas de faux-monnayage psychologique qu'il y ait dans l'histoire, abstraction faite du christianisme. Si l'on regarde de plus près, il n'est en cela que l'héritier de l'interprétation chrétienne : avec cette différence qu'il sut *approuver* aussi, dans un sens chrétien, c'est-à-dire nihiliste, ce que le christianisme avait *rejeté*, les grands faits de la civilisation humaine (– il les approuva comme chemins de la « rédemption », comme formes premières de la « rédemption », comme stimulants du besoin de « rédemption »…).

22

Je prends un cas isolé. Schopenhauer parle de la *beauté* avec une ardeur mélancolique. – Pourquoi en agit-il ainsi ? Parce qu'il voit en elle un *pont* sur lequel on peut aller plus loin, ou bien sur lequel on prend soif d'aller plus loin… Elle est pour lui la délivrance de la « volonté » pour quelques moments – elle attire vers une délivrance éternelle… Il la vante surtout comme rédemptrice du « foyer de la volonté », de la sexualité, – dans la beauté il voit la *négation* du génie de la reproduction… Saint bizarre ! Quelqu'un te contredit, je le crains bien, et c'est la nature. Pourquoi y a-t-il de la beauté dans les sons, les couleurs, les parfums, les mouvements rythmiques de la nature ? Qu'est-ce qui *pousse* la beauté *au-dehors* ? Heureusement qu'il est aussi contredit par un philosophe, et non des moindres. Le divin Platon (– ainsi l'appelle Schopenhauer lui-même) soutient de son autorité une autre thèse : que toute beauté pousse à la reproduction, que c'est là précisément l'effet qui lui est propre, depuis la plus basse sensualité jusqu'à la plus haute spiritualité…

23

Platon va plus loin. Il dit, avec une innocence pour laquelle il faut être grec, et non « chrétien », qu'il n'y aurait pas du tout de philosophie platonicienne s'il n'y avait pas d'aussi beaux jeunes gens à Athènes : ce n'est que leur vue qui transporte l'âme des philosophes dans un délire érotique et ne leur laisse point de repos qu'ils n'aient répandu la semence de toutes choses élevées sur un monde si beau. Voilà encore un saint bizarre ! – On n'en croit pas ses oreilles, en admettant même que l'on en croie Platon. On devine au moins qu'à Athènes on philosophait *autrement*, avant tout cela se passait en public. Rien n'est moins grec que de faire, comme un solitaire, du tissage de toiles d'araignées avec des idées, *amor intellectualis dei* à la façon de Spinoza. Il faudrait plutôt définir la philosophie, telle que la pratiquait Platon, comme une sorte de lice érotique, contenant et approfondissant la vieille gymnastique agonale et toutes les conditions qui *précédaient*… Qu'est-il résulté, en dernier lieu, de cet érotisme philosophique de Platon ? Une nouvelle forme d'art de l'*Agon* grec, la dialectique. – Je rappelle encore *contre* Schopenhauer et à l'honneur de Platon que toute la haute culture littéraire de la France *classique* s'est développée sur les intérêts sexuels. On peut chercher partout chez elle la galanterie, les sens, la lutte sexuelle, « la femme », – on ne les cherchera jamais en vain…

24

L'ART POUR L'ART. – La lutte contre la fin en l'art est toujours une lutte contre les tendances *moralisatrices* dans l'art, contre la subordination de l'art sous la morale. *L'art pour l'art** veut dire : « Que le diable emporte la morale ! » – Mais cette inimitié même dénonce encore la puissance prépondérante du préjugé.

Lorsque l'on a exclu de l'art le but de moraliser et d'améliorer les hommes, il ne s'ensuit pas encore que l'art doive être absolument sans fin, sans but et dépourvu de sens, en un mot, *l'art pour l'art** – un serpent qui se mord la queue. « Être plutôt sans but, que d'avoir un but moral ! » ainsi parle la passion pure. Un psychologue demande au contraire : que fait toute espèce d'art ? ne loue-t-elle point ? ne glorifie-t-elle point ? n'isole-t-elle point ? Avec tout cela l'art *fortifie* ou *affaiblit* certaines évaluations… N'est-ce là qu'un accessoire, un hasard ? Quelque chose à quoi l'instinct de l'artiste ne participerait pas du tout ? Ou bien la faculté de *pouvoir* de l'artiste n'est-elle pas la condition première de l'art ? L'instinct le plus profond de l'artiste va-t-il à l'art, ou bien n'est-ce pas plutôt au sens de l'art, à la *vie*, à un *désir de vie* ? – L'art est le grand stimulant à la vie : comment pourrait-on l'appeler sans fin, sans but, comment pourrait-on l'appeler *l'art pour l'art** ? – Il reste une question : l'art ne fait-il pas paraître beaucoup de choses qu'il emprunte à la vie, laides, dures, douteuses ? Ne semble-t-il pas, par là, vouloir éteindre la passion de la vie ? – Et en effet il y a eu des philosophes qui lui prêtèrent ce sens : « s'affranchir de la volonté », voilà l'intention que Schopenhauer prêtait à l'art, « disposer à la résignation », voilà pour lui la grande utilité de la tragédie qu'il vénérait. – Mais ceci – je l'ai déjà donné à entendre – c'est l'optique d'un pessimiste, c'est le « mauvais œil » – : il faut en appeler aux artistes eux-mêmes. *L'artiste tragique, que nous communique-t-il de lui-même* ? N'affirme-t-il pas précisément l'absence de crainte devant ce qui est terrible et incertain ? – Cet état lui-même est un désir supérieur ; celui qui le connaît l'honore des plus grands hommages. Il le communique, il faut qu'il le communique, en admettant qu'il soit artiste, génie de la confidence. La bravoure et la liberté du sentiment, devant un ennemi puissant, devant un sublime revers, devant un problème qui éveille l'épouvante – c'est cet état *victorieux* que l'artiste tragique choisit, qu'il glorifie. Devant le tragique, la cour martiale de notre âme célèbre ses saturnales ; celui qui est habitué à la souffrance, celui qui cherche la souffrance, l'homme héroïque, célèbre son existence dans la tragédie, – c'est seulement à sa propre vie que l'artiste tragique offre la coupe de cette cruauté, la plus douce. –

25

S’accommoder des hommes, tenir maison ouverte avec son cœur, cela est libéral, mais ce n’est que libéral. On reconnaît les cœurs qui ne sont capables que d’hospitalité *distinguée* aux nombreuses fenêtres voilées et aux volets clos : ils gardent vides leurs meilleures chambres. Pourquoi donc ? – Puisqu’ils attendent des hôtes avec lesquels on ne s’arrange *pas* « comme on peut »…

26

Nous ne nous estimons plus assez lorsque nous nous communiquons. Ce qui nous arrive véritablement n’est pas du tout éloquent. Si les événements le voulaient, ils ne sauraient pas se communiquer eux-mêmes. C’est qu’ils manquent de paroles pour cela. Nous sommes déjà au-dessus des choses que nous pouvons exprimer par des paroles. Dans tous les discours, il y a un grain de mépris. Le langage, semble-t-il, n’a été inventé que pour les choses médiocres, moyennes, communicables. Avec le langage celui qui parle *se vulgarise* déjà. – Extrait d’une morale pour sourds-muets et autres philosophes.

27

« Ce tableau est ravissant !… » La femme littéraire, insatisfaite, excitée, vide au fond du cœur et des entrailles, écoutant tout le temps avec une curiosité douloureuse, l'impératif, qui, des profondeurs de son organisation, lui souffle : « *aut liberi aut libri* » : la femme littéraire, assez cultivée pour écouter la voix de la nature, même quand elle parle latin, et, d'autre part, assez vaniteuse, assez petite oie pour se dire encore en secret et en français : « *Je me verrai, je me lirai, je m'extasierai et je dirai : Possible que j'aie eu tant d'esprit ?…* * »

28

LES « IMPERSONNELS » PARLENT. – « Rien ne nous est plus facile que d'être sages, patients, supérieurs. Nous distillons l'huile de l'indulgence et de la sympathie, nous poussons la justice jusqu'à l'absurdité, nous pardonnons tout. C'est pourquoi nous devrions nous créer, de temps en temps, une petite passion, un petit vice passionnel. Cela peut nous être amer, et, entre nous, nous rirons peut-être de l'aspect que cela nous fait avoir. Mais à quoi cela sert-il ! Il ne nous reste pas d'autre façon de nous surmonter nous-mêmes : c'est là notre ascétisme, notre façon de faire pénitence… *Devenir personnel* – c'est la vertu des impersonnels… »

29

D'UNE PROMOTION DE DOCTORAT. – « Quelle est la mission de toute instruction supérieure ? – Faire de l'homme une machine. – Quel moyen faut-il employer pour cela ? – Il faut apprendre à l'homme à s'ennuyer. – Comment y arrive-t-on ? – Par la notion du devoir. – Qui doit-on lui présenter comme modèle ? – Le philologue : il apprend à *bûcher*. – Quel est l'homme parfait ? – Le fonctionnaire de l'État. – Quelle est la philosophie qui donne la formule supérieure pour le fonctionnaire de l'État ? – Celle de Kant : le fonctionnaire en tant que chose en soi, placé sur le fonctionnaire en tant qu'apparence. » –

30

LE DROIT À LA BÊTISE. – Le travailleur fatigué qui respire lentement, qui a un regard doux, qui laisse aller les choses comme elles vont : cette figure typique que l'on rencontre maintenant, au siècle du travail (et de « l'Empire » ! –), dans toutes les classes de la société, met aujourd'hui main basse sur *l'art*, y compris le livre, et avant tout le journal, – combien plus encore sur la belle nature, sur l'Italie par exemple… L'homme du soir, avec les « instincts sauvages endormis » dont parle Faust, cet homme a besoin de la villégiature, du bain de mer, des glaciers, de Bayreuth… Dans des époques comme la nôtre, l'art a droit à la *reine Thorheit* – comme une espèce de vacance de l'esprit, de la verve, du sentiment. C'est ce que Wagner comprit. La *reine Thorheit* rétablit…

31

ENCORE UN PROBLÈME DE LA DIÈTE. – Les moyens dont se servait Jules César pour se défendre de l'état maladif et des maux de tête : énormes marches, genre de vie aussi simple que possible, séjour ininterrompu en plein air, fatigues continuelles – ce sont en grand les mesures de préservation et de conservation contre l'extrême vulnérabilité de cette machine subtile qui travaille sous la plus forte pression, de cette machine que l'on appelle Génie. –

32

L'IMMORALISTE PARLE. – Rien n'est plus contraire aux goûts du philosophe que l'homme *en tant qu'il désire*… S'il ne voit l'homme que dans ses actions, s'il voit cet animal le plus brave, le plus rusé et le plus endurant, égaré même dans des détresses inextricables, combien admirable lui paraît l'homme ! Il l'encourage encore… Mais le philosophe méprise l'homme qui désire, et aussi celui qui peut paraître désirable – et en général toute désirabilité, tous les *idéaux* de l'homme. Si un philosophe pouvait être nihiliste, il le serait parce qu'il trouve le néant derrière tous les idéaux. Et pas même le néant, – mais seulement ce qui est futile, absurde, malade, fatigué, toute espèce de lie dans le gobelet vidé de son existence… L'homme qui est si vénérable en tant que réalité, pourquoi ne mérite-t-il point d'estime lorsqu'il désire ? Faut-il qu'il contrebalance ses actions, la tension d'esprit et de volonté qu'il y a dans toute action, par une paralysie dans l'imaginaire et dans l'absurde ? – L'histoire de ses désirs fut jusqu'à présent la *partie honteuse** de l'homme. Il faut se garder de lire trop longtemps dans cette histoire. Ce qui justifie l'homme, c'est sa réalité, elle le justifiera éternellement. Et combien plus de valeur a l'homme réel, si on le

compare à un homme quelconque qui n'est que tissu de désirs, de rêves, de puanteurs et de mensonges ? avec un homme *idéal* quelconque ?… Et ce n'est que l'homme idéal qui soit contraire au goût du philosophe.

33

VALEUR NATURELLE DE L'ÉGOÏSME. – L'amour de soi ne vaut que par la valeur physiologique de celui qui le pratique : il peut valoir beaucoup, il peut être indigne et méprisable. Chaque individu peut être estimé suivant qu'il représente la ligne ascendante ou descendante de la vie. En jugeant l'homme de cette façon on obtient aussi le canon qui détermine la valeur de son égoïsme. S'il représente la ligne ascendante, sa valeur est effectivement extraordinaire, – dans l'intérêt de la vie totale qui avec lui fait un pas *en avant*, le souci de conservation, de créer son *optimum* de conditions vitales doit être lui-même extrême. L'homme isolé, l'« individu », tel que le peuple et les philosophes l'ont entendu jusqu'ici, est une erreur : il n'est rien en soi, il n'est pas un atome, un « anneau de la chaîne », un héritage laissé par le passé, – il est toute l'unique lignée de l'homme jusqu'à lui-même… S'il représente l'évolution descendante, la ruine, la dégénérescence chronique, la maladie (– les maladies, en général, sont déjà des symptômes de dégénération, elles n'en sont *pas* la cause), sa part de valeur est bien faible, et la simple équité veut qu'il *empiète* le moins possible sur les hommes aux constitutions parfaites. Il n'est plus autre chose que leur parasite…

34

CHRÉTIEN ET ANARCHISTE. – Lorsque l'anarchiste, comme porte-parole des couches sociales en *décadence*, réclame, dans une belle indignation, le « droit », la « justice », les « droits égaux », il se trouve sous la pression de sa propre inculture qui ne sait pas comprendre pourquoi au fond il souffre, – *en quoi* il est pauvre, en vie… Il y a en lui un instinct de causalité qui le pousse à raisonner : il faut que ce soit la faute à quelqu'un s'il se trouve mal à l'aise… Cette « belle indignation » lui fait déjà du bien par elle-même, c'est un vrai plaisir pour un pauvre diable de pouvoir injurier – il y trouve une petite ivresse de puissance. Déjà la plainte, rien que le fait de se plaindre peut donner à la vie un attrait qui la fait supporter : dans toute plainte il y a une dose raffinée de *vengeance*, on reproche son malaise, dans certains cas même sa bassesse, comme une injustice, comme un privilège *inique*, à ceux qui se trouvent dans d'autres conditions. « Puisque je suis une *canaille* tu devrais en être une aussi » : c'est avec cette logique qu'on fait les révolutions. Les doléances ne valent jamais rien : elles proviennent toujours de la faiblesse. Que l'on attribue son malaise aux autres ou à *soi-même* – aux autres le socialiste, à soi-même le chrétien – il n'y a là proprement aucune différence. Dans les deux cas quelqu'un doit être *coupable* et c'est là ce qu'il y a d'indigne, celui qui souffre prescrit contre sa souffrance le miel de la vengeance. Les objets de ce besoin de vengeance naissent, comme des besoins de *plaisir*, par des causes occasionnelles : celui qui souffre trouve partout des raisons pour rafraîchir sa haine mesquine, – s'il est chrétien, je le répète, il les trouve en *lui-même*… Le chrétien et l'anarchiste – tous deux sont des *décadents**. – Quand le chrétien condamne, diffame et noircit le *monde*, il le fait par le même instinct qui pousse l'ouvrier socialiste à condamner, à diffamer et à noircir la *Société* : Le « Jugement dernier » reste la plus douce consolation de la vengeance, – c'est la révolution telle que l'attend le travailleur socialiste, mais conçue dans des temps quelque peu plus éloignés… L'« au-delà » lui-même – à quoi servirait cet au-delà, si ce n'est à salir l'« en-deçà » de cette terre ?…

35

CRITIQUE DE LA MORALE DE « DÉCADENCE* ». – Une morale « altruiste », une morale où *s'étiole* l'amour de soi – est, de toute façon, un mauvais signe. Cela est vrai des individus, cela est vrai, avant tout, des peuples. Le meilleur fait défaut quand l'égoïsme commence à faire défaut. Choisir instinctivement ce qui est nuisible, se laisser *séduire* par des motifs « désintéressés », voilà presque la formule de la *décadence**. « Ne pas chercher son intérêt » – c'est là simplement la feuille de vigne morale pour une réalité toute différente, je veux dire physiologique : « Je ne sais plus *trouver* mon intérêt… » Désagrégation des instincts ! – C'en est fini de l'homme quand il devient altruiste. – Au lieu de dire naïvement : « Je ne vaux plus rien », le mensonge moral dit, dans la bouche du *décadent** : « Il n'y a rien qui vaille, – la *vie* ne vaut rien… » Un tel jugement finit par devenir un grand danger, il a une action contagieuse, – sur tout le sol morbide de la société abonde une végétation tropicale d'idées, tantôt sous forme de religion (christianisme), tantôt sous forme de philosophie (schopenhauérisme). Il arrive qu'une telle végétation d'arbres venimeux, nés de la pourriture, empoisonne la *vie* par ses émanations, durant des siècles.

36

MORALE POUR MÉDECINS. – Le malade est un parasite de la Société. Arrivé à un certain état il est inconvenant de vivre plus longtemps. L'obstination à végéter lâchement, esclave des médecins et des pratiques médicales, après que l'on a perdu le sens de la vie, le *droit* à la vie, devrait entraîner, de la part de la Société, un mépris profond. Les médecins, de leur côté, seraient chargés d'être les intermédiaires de ce mépris, – ils ne feraient plus d'ordonnances, mais

apporteraient chaque jour à leurs malades une nouvelle dose de *dégoût*… Créer une nouvelle responsabilité, celle du médecin, pour tous les cas où le plus haut intérêt de la vie, de la vie *ascendante*, exige que l'on écarte et que l'on refoule sans pitié la vie dégénérescente – par exemple en faveur du droit de vivre… Mourir fièrement lorsqu'il n'est plus possible de vivre fièrement. La mort choisie librement, la mort en temps voulu, avec lucidité et d'un cœur joyeux, accomplie au milieu d'enfants et de témoins, alors qu'un adieu réel est encore possible, alors que celui qui nous quitte *existe* encore et qu'il est véritablement capable d'évaluer ce qu'il a voulu, ce qu'il a atteint, de *récapituler* sa vie. – Tout cela en opposition avec la pitoyable comédie que joue le christianisme à l'heure de la mort. Jamais on ne pardonnera au christianisme d'avoir abusé de la faiblesse du mourant pour faire violence à sa conscience, d'avoir pris l'attitude du mourant comme prétexte à un jugement sur l'homme et son passé ! – Il s'agit ici, en dépit de toutes les lâchetés du préjugé, de rétablir l'appréciation exacte, c'est-à-dire physiologique, de ce que l'on appelle la mort *naturelle* : cette mort qui, en définitive, n'est point naturelle, mais réellement un suicide. On ne périt jamais par un autre que par soi-même. Cependant, la mort dans les conditions les plus méprisables, est une mort qui n'est pas libre, qui ne vient pas en temps *voulu*, une mort de lâche. Par amour de la *vie* on devrait désirer une mort toute différente, une mort libre et consciente, sans hasard et sans surprise… Enfin voici un conseil pour messieurs les pessimistes et autres *décadents**. Nous n'avons pas entre les mains un moyen qui puisse nous empêcher de naître : mais nous pouvons réparer cette faute – car parfois c'est une faute. Le fait de se *supprimer* est un acte estimable entre tous : on en acquiert presque le droit de vivre… La Société, que dis-je, la *vie* même, en tire plus d'avantage que de n'importe quelle « vie » passée dans le renoncement, avec les pâles couleurs et d'autres vertus –, on a débarrassé les autres de son aspect, on a délivré la vie d'une *objection*. Le pessimisme *pur**, le pessimisme *vert** ne se *démontre* que par la réfutation que messieurs les pessimistes font d'eux-mêmes : il faut faire un pas plus avant dans sa logique, et non pas seulement nier la vie avec « la volonté et la représentation », comme fit Schopenhauer –, il faut avant tout *renier Schopenhauer*… Le pessimisme, pour le dire en passant, si contagieux qu'il soit, n'augmente cependant pas l'état maladif d'une époque, d'une race dans son ensemble : il en est l'expression. On y succombe comme on succombe au choléra : il faut avoir déjà des prédispositions morbides : le pessimisme en lui-même ne crée pas un *décadent** de plus. Je rappelle cette constatation de la statistique que les années où le choléra sévit ne se distinguent pas des autres, quant au chiffre complet de la mortalité.

37

SOMMES-NOUS DEVENUS PLUS MORAUX ? – Contre ma notion « par-delà le bien et le mal », il fallait s'y attendre, toute la *férocité* de l'abêtissement moral, qui, comme on sait, passe en Allemagne pour la morale même – s'est ruée à l'assaut : j'aurais de jolies histoires à conter là-dessus. Avant tout on a voulu me faire comprendre « l'indéniable supériorité » de notre temps en matière d'opinion morale, notre véritable *progrès* sur ce domaine : impossible d'accepter qu'un César Borgia, comparé avec nous, puisse être présenté, ainsi que je l'ai fait, comme un « homme supérieur », comme une espèce de *surhumain*… Un rédacteur suisse du *Bund*, non sans m'exprimer l'estime que lui inspirait le courage d'une pareille entreprise, alla jusqu'à « comprendre » dans mon œuvre que je proposais l'abolition de tous les sentiments honnêtes. Bien obligé ! – Je me permets de répondre en posant cette question : « Sommes-nous vraiment devenus plus moraux ? » Que tout le monde le croie, c'est déjà une preuve du contraire… Nous autres hommes modernes, très délicats, très susceptibles, obéissant à cent considérations différentes, nous nous figurons en effet que ces tendres sentiments d'humanité que nous représentons, cette unanimité acquise dans l'indulgence, dans la disposition à secourir, dans la confiance réciproque est un progrès réel et que nous sommes par là bien au-dessus des hommes de la Renaissance. Mais toute époque pense ainsi, *il faut* qu'elle pense ainsi. Il est certain que nous n'oserions pas nous placer dans les conditions de la Renaissance, que nous n'oserions même pas nous y figurer : nos nerfs ne supporteraient pas une pareille réalité, pour ne pas parler de nos muscles. Cette impuissance ne prouve pas du tout le progrès, mais une constitution différente et plus tardive, plus faible, plus délicate et plus susceptible d'où sort nécessairement une morale *pleine d'égards*. Écartons en pensée notre délicatesse et notre tardiveté, notre sénilité physiologique, et notre morale d'« humanisation » perd aussitôt sa valeur – en soi aucune morale n'a de valeur : – en sorte qu'elle nous inspirerait à nous-mêmes du dédain. Ne doutons pas, d'autre part, que nous autres modernes, avec notre humanitarisme épaissement ouaté qui craindrait même de se heurter à une pierre, nous offririons aux contemporains de César Borgia une comédie qui les ferait mourir de rire. En effet, avec nos « vertus » modernes, nous sommes ridicules au-delà de toute mesure… La diminution des instincts hostiles et qui tiennent la défiance en éveil – et ce serait là notre « progrès » – ne représente qu'une des conséquences de la diminution générale de la *vitalité* : cela coûte cent fois plus de peine, plus de

précautions de faire aboutir une existence si dépendante et si tardive. Alors on se secourt réciproquement, alors chacun est, plus ou moins, malade et garde-malade. Cela s'appelle « vertu » – : parmi les hommes qui connurent une vie différente, une vie plus abondante, plus prodigue, plus débordante on l'aurait appelé autrement, « lâcheté » peut-être, « bassesse », « morale de vieille femme »… Notre adoucissement des mœurs – c'est là mon idée, c'est là si l'on veut mon innovation – est une conséquence de notre affaiblissement ; la dureté et l'atrocité des mœurs peuvent être, au contraire, la suite d'une surabondance de vie. Car alors on peut risquer beaucoup, affronter beaucoup, et aussi *gaspiller* beaucoup. Ce qui autrefois était le sel de la vie serait pour nous un *poison*… Pour être indifférents – car cela aussi est une forme de la force – nous sommes également trop vieux et venus trop tard : notre morale de compassion contre laquelle j'ai été le premier à mettre en garde, cet état d'esprit que l'on pourrait appeler de l'*impressionnisme moral**, est plutôt une expression de la surexcitabilité physiologique propre à tout ce qui est *décadent**. Ce mouvement qui, avec la *morale de pitié* schopenhauérienne, a tenté de se présenter avec un caractère scientifique – tentative très malheureuse – est le mouvement propre de la *décadence** en morale et comme tel il est très parent de la morale chrétienne. Les époques vigoureuses, les cultures *nobles* virent dans la pitié, dans l'« amour du prochain », dans le manque d'égoïsme et d'indépendance quelque chose de méprisable. – Il faut mesurer les temps d'après leurs *forces positives* – et, ce faisant, cette époque de la Renaissance, si prodigue et si riche en fatalité, apparaît comme la dernière *grande* époque, et nous, nous autres hommes modernes, avec notre anxieuse prévoyance personnelle et notre amour du prochain, avec nos vertus de travail, de simplicité, d'équité et d'exactitude – notre esprit collectionneur, économique et machinal, – nous vivons dans une époque de *faiblesse*. Cette faiblesse produit et *exige* nos vertus… L'« égalité », une certaine assimilation effective qui ne fait que s'exprimer dans la théorie des « droits égaux », appartient essentiellement à une civilisation descendante : l'abîme entre homme et homme, entre une classe et une autre, la multiplicité des types, la volonté d'être soi, de se distinguer, ce que j'appelle le *pathos des distances* est le propre de toutes les époques fortes. L'expansivité, la tension entre les extrêmes est chaque jour plus petite, – les extrêmes même s'effacent jusqu'à l'analogie… Toutes nos théories politiques, et les constitutions de nos États, sans en excepter « l'Empire allemand », sont des conséquences, des nécessités logiques de la dégénérescence ; l'action inconsciente de la décadence s'est mise à dominer jusque dans l'idéal de certaines sciences particulières. Contre toute la sociologie de l'Angleterre et de la France je fais la même objection, elle ne connaît par expérience que les *produits de décomposition* de la

société, et elle prend, tout à fait innocemment d'ailleurs, ses propres instincts de décomposition comme *norme* des jugements sociologiques. La vie *en déclin*, la diminution de toutes les forces organisantes, c'est-à-dire de toutes les forces qui séparent, qui creusent des abîmes qui subordonnent et surordonnent, voilà ce qui se formule aujourd'hui comme *idéal* en sociologie… Nos socialistes sont des *décadents**, mais M. Herbert Spencer lui aussi est un *décadent**, – il voit dans le triomphe de l'altruisme quelque chose de désirable !…

38

MON IDÉE DE LA LIBERTÉ. – La valeur d'une chose réside parfois non dans ce qu'on gagne en l'obtenant, mais dans ce qu'on paye pour l'acquérir, – dans ce qu'elle *coûte*. Je cite un exemple. Les institutions libérales cessent d'être libérales aussitôt qu'elles sont acquises : il n'y a, dans la suite, rien de plus foncièrement nuisible à la liberté que les institutions libérales. On sait bien à quoi elles aboutissent : elles minent sourdement la volonté de puissance, elles sont le nivellement de la montagne et de la vallée érigé en morale, elles rendent petit, lâche et avide de plaisirs, – le triomphe des bêtes de troupeau les accompagne chaque fois. Libéralisme : autrement dit *abêtissement par troupeaux*… Les mêmes institutions, tant qu'il faut combattre pour elles, ont de tout autres conséquences ; elles favorisent alors, d'une façon puissante, le développement de la liberté. En y regardant de plus près on voit que c'est la guerre qui produit ces effets, la guerre pour les instincts libéraux, qui, en tant que guerre, laisse subsister les instincts *antilibéraux*. Et la guerre élève à la liberté. Car, qu'est-ce que la liberté ? C'est avoir la volonté de répondre de soi. C'est maintenir les distances qui nous séparent. C'est être indifférent aux chagrins, aux duretés, aux privations, à la vie même. C'est être prêt à sacrifier les hommes à sa cause, sans faire exception de soi-même. Liberté signifie que les instincts virils,

les instincts joyeux de guerre et de victoire, prédominent sur tous les autres instincts, par exemple sur ceux du « bonheur ». L'homme *devenu libre*, combien plus encore l'esprit devenu libre, foule aux pieds cette sorte de bien-être méprisable dont rêvent les épiciers, les chrétiens, les vaches, les femmes, les Anglais et d'autres démocrates. L'homme libre est *guerrier*. – À quoi se mesure la liberté chez les individus comme chez les peuples ? À la résistance qu'il faut surmonter, à la peine qu'il en coûte pour arriver *en haut*. Le type le plus élevé de l'homme libre doit être cherché là, où constamment la plus forte résistance doit être vaincue : à cinq pas de la tyrannie, au seuil même du danger de la servitude. Cela est vrai physiologiquement si l'on entend par « tyrannie » des instincts terribles et impitoyables qui provoquent contre eux le maximum d'autorité et de discipline – le plus beau type en est Jules César ; – cela est vrai aussi politiquement, il n'y a qu'à parcourir l'histoire. Les peuples qui ont eu quelque valeur, qui ont *gagné* quelque valeur, ne l'ont jamais gagnée avec des institutions libérales : le *grand péril* fit d'eux quelque chose qui mérite le respect, ce péril qui seul nous apprend à connaître nos ressources, nos vertus, nos moyens de défense, notre *esprit*, – qui nous contraint à être forts… *Premier* principe : il faut avoir besoin d'être fort : autrement on ne le devient jamais. – Ces grandes écoles, véritables serres chaudes pour les hommes forts, pour la plus forte espèce d'hommes qu'il y ait jamais eue, les sociétés aristocratiques à la façon de Rome et de Venise, comprirent la liberté exactement dans le sens où j'entends ce mot : comme quelque chose qu'à la fois on a et on n'a *pas*, que l'on *veut*, que l'on *conquiert*…

39

CRITIQUE DE LA MODERNITÉ. – Nos institutions ne valent plus rien : là-dessus tout le monde est d'accord. Pourtant la faute n'en est pas à elles, mais à *nous*.

Tous les instincts d'où sont sorties les institutions s'étant égarés, celles-ci à leur tour nous échappent, parce que nous ne nous y adaptons plus. De tous temps le démocratisme a été la forme de décomposition de la force organisatrice : dans *Humain, trop humain*, I, 318, j'ai déjà caractérisé, comme une forme de décadence de la force organisatrice, la démocratie moderne ainsi que ses palliatifs, tel « l'Empire allemand ». Pour qu'il y ait des institutions, il faut qu'il y ait une sorte de volonté, d'instinct, d'impératif, antilibéral jusqu'à la méchanceté : une volonté de tradition, d'autorité, de responsabilité, établie sur des siècles, de *solidarité* enchaînée à travers des siècles, dans le passé et dans l'avenir, *in infinitum*. Lorsque cette volonté existe, il se fonde quelque chose comme l'*imperium Romanum* ; ou comme la Russie, la seule *puissance* qui ait aujourd'hui l'espoir de quelque durée, qui puisse attendre, qui puisse encore promettre quelque chose, – la Russie, l'idée contraire de la misérable manie des petits États européens, de la nervosité européenne que la fondation de l'Empire allemand a fait entrer dans sa période critique… Tout l'Occident n'a plus ces instincts d'où naissent les institutions, d'où naît *l'avenir* : rien n'est peut-être en opposition plus absolue à son « esprit moderne ». On vit pour aujourd'hui, on vit très vite, – on vit sans aucune responsabilité : c'est précisément ce que l'on appelle « liberté ». Tout ce qui fait que les institutions *sont* des institutions est méprisé, haï, écarté : on se croit de nouveau en danger d'esclavage dès que le mot « autorité » se fait seulement entendre. La *décadence** dans l'instinct d'évaluation de nos politiciens, de nos partis politiques va jusqu'à *préférer instinctivement* ce qui décompose, ce qui hâte la fin… Témoin le *mariage moderne*. Apparemment toute raison s'en est retirée : pourtant cela n'est pas une objection contre le mariage, mais contre la modernité. La raison du mariage – elle résidait dans la responsabilité juridique exclusive de l'homme : de cette façon le mariage avait un élément prépondérant, tandis qu'aujourd'hui il boite sur deux jambes. La raison du mariage – elle résidait dans le principe de son indissolution : cela lui donnait un accent qui, en face du hasard des sentiments et des passions, des impulsions du moment, savait *se faire écouter*. Elle résidait de même dans la responsabilité des familles quant au choix des époux. Avec cette indulgence croissante pour le mariage *d'amour* on a éliminé les bases mêmes du mariage, tout ce qui en *faisait* une institution. Jamais, au grand jamais, on ne fonde une institution sur une idiosyncrasie ; je le répète, on ne fonde *pas* le mariage sur « l'amour », – on le fonde sur l'instinct de l'espèce, sur l'instinct de propriété (la femme et les enfants étant des propriétés), sur l'*instinct de la domination* qui sans cesse s'organise dans la famille en petite souveraineté, qui a *besoin* des enfants et des héritiers pour maintenir, physiologiquement aussi, en mesure acquise de puissance, d'influence, de richesse, pour préparer de longues

tâches, une solidarité d'instinct entre les siècles. Le mariage, en tant qu'institution, comprend déjà l'affirmation de la forme d'organisation la plus grande et la plus durable : si la société prise comme un tout ne peut *porter caution* d'elle-même jusque dans les générations les plus éloignées, le mariage est complètement dépourvu de sens. – Le mariage moderne a *perdu* sa signification – par conséquent on le supprime. –

40

LA QUESTION OUVRIÈRE. – C'est la bêtise, ou plutôt la dégénérescence de l'instinct que l'on retrouve au fond de *toutes* les bêtises, qui fait qu'il y ait une question ouvrière. Il y a certaines choses sur lesquelles on ne pose pas de questions : premier impératif de l'instinct. – Je ne vois absolument pas ce qu'on veut faire de l'ouvrier européen après avoir fait de lui une question. Il se trouve en beaucoup trop bonne posture pour ne point « questionner » toujours davantage, et avec toujours plus d'outrecuidance. En fin de compte, il a le grand nombre pour lui. Il faut complètement renoncer à l'espoir de voir se développer une espèce d'homme modeste et frugale, une classe qui répondrait au type du Chinois : et cela eût été raisonnable, et aurait simplement répondu à une nécessité. Qu'a-t-on fait ? – Tout pour anéantir en son germe la condition même d'un pareil état de choses, – avec une impardonnable étourderie on a détruit dans leurs germes les instincts qui rendent les travailleurs possibles comme classe, qui leur feraient admettre à eux-mêmes cette possibilité. On a rendu l'ouvrier apte au service militaire, on lui a donné le droit de coalition, le droit de vote politique : quoi d'étonnant si son existence lui apparaît aujourd'hui déjà comme une calamité (pour parler la langue de la morale, comme une *injustice* –) ? Mais que veut-on ? je le demande encore. Si l'on veut atteindre un but, on doit en vouloir aussi les moyens : si l'on veut des esclaves, on est fou de leur accorder ce qui en

fait des maîtres. –

41

« LIBERTÉ, LIBERTÉ… *pas* CHÉRIE !… » – Être abandonné à ses instincts en un temps comme le nôtre, c'est là une fatalité de plus. Ces instincts se contredisent, se gênent et se détruisent réciproquement. La définition du *moderne* me paraît être la contradiction de soi physiologique. La raison de l'éducation exigerait que, sous une contrainte de fer, un de ces systèmes d'instincts au moins fût *paralysé*, pour permettre à un autre de manifester sa force, de devenir vigoureux, de devenir maître. Aujourd'hui on ne pourrait rendre l'individu possible qu'en le *circonscrivant* : possible, c'est-à-dire *entier*… Le contraire a lieu ; la prétention à l'indépendance, au développement libre, au *laisser-aller** est soulevée avec le plus de chaleur, précisément par ceux pour qui aucune bride ne serait assez *sévère* – cela est vrai *in politicis*, cela est vrai en art. Mais cela est un symptôme de *décadence** : notre idée moderne de la « liberté » est une preuve de plus de la dégénérescence des instincts. –

42

Où la foi est nécessaire. – Rien n'est plus rare parmi les moralistes et les saints que la probité ; peut-être disent-ils le contraire, peut-être le *croient*-ils eux-mêmes. Car lorsqu'une foi est plus utile, plus convaincante, lorsqu'elle fait plus d'effet que l'hypocrisie consciente, d'instinct l'hypocrisie devient aussitôt innocence : premier principe pour la compréhension des grands saints. De même pour les philosophes, autre espèce de saints, c'est une conséquence du métier de n'autoriser que certaines vérités : je veux dire celles par quoi leur métier obtient la sanction *publique*, – pour parler la langue de Kant, les vérités de la raison *pratique*. Ils savent ce qu'ils *doivent* démontrer, en quoi ils sont pratiques, – ils se reconnaissent entre eux par cela qu'ils sont d'accord sur les « vérités ». – « Tu ne dois pas mentir. » – Autrement dit : *Gardez-vous bien*, monsieur le philosophe, de dire la vérité…

43

À dire à l'oreille des conservateurs. – Ce qu'on ne savait pas autrefois, ce qu'on sait aujourd'hui, ce qu'on pourrait savoir, – c'est qu'une formation *en arrière*, une régression, en un sens quelconque, à quelque degré que ce soit, n'est pas du tout possible. C'est du moins ce que nous savons, nous autres physiologistes. Mais tous les prêtres, tous les moralistes y ont cru, – ils ont *voulu* ramener l'humanité à une mesure antérieure de vertu, donner un tour de vis en arrière. La morale a toujours été un lit de Procuste. Même les politiciens ont imité en cela les prêcheurs de vertu : il y a aujourd'hui encore des partis qui rêvent de faire marcher les choses *à reculons*, à la manière des écrevisses. Mais personne n'est libre d'être écrevisse. On n'y peut rien : il faut aller de l'avant, je veux dire s'avancer *pas à pas plus avant dans la décadence* (– c'est là *ma* définition du « progrès » moderne…). On peut entraver ce développement et, en l'entravant, créer une résurrection de la dégénérescence, la concentrer, la rendre

plus véhémente et plus soudaine : voilà tout ce qu'on peut faire. –

44

MON IDÉE DU GÉNIE. – Les grands hommes sont comme les grandes époques, des matières explosibles, d'énormes accumulations de forces ; historiquement et physiologiquement, leur condition première est toujours la longue attente de leur venue, une préparation, un repliement sur soi-même – c'est-à-dire que pendant longtemps aucune explosion ne doit s'être produite. Lorsque la tension dans la masse est devenue trop grande, la plus fortuite irritation suffit pour faire appel dans le monde au « génie », à l'« action », à la grande destinée. Qu'importe alors le milieu, l'époque, l'« esprit du siècle », l'« opinion publique » ! Qu'on prenne le cas de Napoléon. La France de la Révolution et plus encore la France qui a préparé la Révolution devait, par elle-même, engendrer le type le plus opposé à celui de Napoléon, et elle l'a en effet engendré. Et puisque Napoléon était *différent*, héritier d'une civilisation plus forte, plus constante, plus ancienne que celle qui en France s'en allait en vapeur et en miettes, il y fut le maître, il fut seul à y être maître. Les grands hommes sont nécessaires, le temps où ils apparaissent est fortuit ; s'ils en deviennent maîtres presque toujours, cela tient à ce qu'ils sont plus forts, plus vieux, à ce qu'ils représentent une plus longue accumulation d'éléments. Entre un génie et son temps il existe le rapport du fort au faible, du vieux au jeune. Le temps est toujours relativement plus jeune, plus léger, moins émancipé, plus flottant, plus enfantin. – Que l'on pense aujourd'hui *tout autrement* en France (en Allemagne aussi, mais là ça n'a pas d'importance), que la théorie du *milieu**, une vraie théorie de neurasthéniques, y soit devenue sacro-sainte et qu'elle trouve crédit parmi les physiologistes, voilà qui, pour nous, n'est pas en « bonne odeur », voilà qui nous fait venir de bien tristes pensées. – En Angleterre on ne l'entend pas non plus autrement, mais cela ne troublera

personne. À l'Anglais deux voies sont ouvertes pour s'accommoder du génie et du « grand homme » : la voie *démocratique* à la façon de Buckle, ou bien la voie *religieuse* à la façon de Carlyle. – Le danger qu'il y a dans les grands hommes et dans les grandes époques est extraordinaire ; l'épuisement sous toutes ses formes, la stérilité les suit pas à pas. Le grand homme est une fin ; la grande époque, la Renaissance par exemple, est une fin. Le génie – en œuvre et en action – est nécessairement gaspilleur : qu'il se *gaspille* c'est là sa grandeur… L'instinct de conservation est en quelque sorte suspendu ; la pression suprême des forces rayonnantes leur défend toute espèce de précaution et de prudence. On appelle cela « sacrifice », on vante son « héroïsme », son indifférence à son propre bien, son abnégation pour une idée, une grande cause, une patrie : des malentendus, que tout cela… Il déborde, il se répand, il se gaspille, il ne se ménage pas, fatalement, irrévocablement, involontairement, tout comme l'irruption d'un fleuve par-dessus ses rives est involontaire. Mais puisque l'on doit beaucoup à de tels explosifs on les a gratifiés, en retour, de bien des choses, par exemple d'une espèce de *morale supérieure*… Telle est la reconnaissance de l'humanité : elle comprend *à contresens* ses bienfaiteurs. –

45

LE CRIMINEL ET SES ANALOGUES. – Le type du criminel c'est le type de l'homme fort placé dans des conditions défavorables, l'homme fort rendu malade. Il lui manque de vivre dans une contrée sauvage, dans une nature et une forme d'existence plus libres et plus dangereuses, où subsiste *de droit* tout ce qui, dans l'instinct de l'homme fort, constitue son arme et sa défense. Ses vertus sont mises au ban par la société : les instincts les plus vivaces qu'il apporte en naissant, se confondant aussitôt aux actions dépressives, le soupçon, la crainte, le déshonneur. Mais voilà presque la *formule* de la dégénérescence physiologique.

Celui qui est obligé de faire secrètement ce qu'il sait le mieux, ce qu'il préfère, secrètement et avec une longue tension, avec précaution et avec ruse, en devient anémique ; et parce que ses instincts ne lui font récolter que dangers, persécution, catastrophe, sa sensibilité se retourne contre ses instincts – et il se sent la proie de la fatalité. C'est dans notre société docile, médiocre, châtrée qu'un homme près de la nature, qui vient de la montagne ou des aventures de la mer, dégénère fatalement en criminel. Ou presque fatalement : car il y a des cas où un tel homme se trouve être plus fort que la société : le Corse Napoléon en est l'exemple le plus célèbre. Pour le problème qui se présente ici, le témoignage de Dostoïevski est d'importance – de Dostoïevski le seul psychologue dont, soit dit en passant, j'ai eu quelque chose à apprendre ; il fait partie des hasards les plus heureux de ma vie, plus même que la découverte de Stendhal. Cet homme *profond*, qui a eu dix fois raison de faire peu de cas de ce peuple superficiel, que sont les Allemands, a vécu longtemps parmi les forçats de Sibérie, et il a reçu de ces vrais criminels, pour lesquels il n'y avait pas de retour possible dans la société, une impression toute différente de celle qu'il attendait ; – ils lui sont apparus taillés dans le meilleur bois que porte peut-être la terre russe, dans le bois le plus dur et le plus précieux. Généralisons le cas du criminel : imaginons des natures qui, pour une raison quelconque, ne reçoivent pas la sanction publique, qui savent qu'on ne les considère ni comme bienfaisants ni comme utiles, – sentiment du Tchândâla qui ne se sent pas jugé en égal, mais comme s'il était réprouvé, indigne, souillé. Chez toutes ces natures, les pensées et les actes sont éclairés d'une lumière souterraine ; chez eux toute chose prend une coloration plus pâle que pour ceux qu'éclaire la lumière du jour. Mais presque toutes les formes d'existence qu'aujourd'hui nous traitons avec honneur ont autrefois vécu dans cette atmosphère à moitié sépulcrale : l'homme de science, l'artiste, le génie, l'esprit libre, le comédien, le négociant, le grand explorateur… Tant que le prêtre a prévalu, comme type supérieur, toute espèce d'homme de valeur a été dépréciée… Le temps vient – je le promets – où le prêtre sera considéré comme l'être le plus *bas*, le plus menteur et le plus indécent, comme *notre* Tchândâla… Remarquez comme maintenant encore, avec les mœurs les plus douces qui aient jamais existé sur la terre, du moins en Europe, tout ce qui vit à l'écart, tout ce qui est longtemps, trop longtemps *en dessous*, toute forme d'existence impénétrable et sortant de l'ordinaire, se rapproche de ce type que le criminel achève. Tous les novateurs de l'esprit portent au front, pendant un certain temps, le signe pâle et fatal du Tchândâla : *non* parce qu'on les considère ainsi, mais puisqu'ils sentent eux-mêmes le terrible gouffre qui les sépare de tout ce qui est traditionnel et vénéré. Presque tout génie connaît, comme une phase de son développement, « l'existence catilinaire », sentiment de haine, de vengeance

et de révolte contre tout ce qui *est* déjà, contre tout ce qui ne *devient* plus… Catilina – la forme préexistante de tout César. –

46

ICI LA VUE EST LIBRE. – C'est peut-être de la hauteur d'âme quand un philosophe se tait ; c'est peut-être de l'amour lorsqu'il se contredit ; celui qui cherche la connaissance est capable d'une politesse qui le ferait mentir. On n'a pas dit sans finesse : *Il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent**, mais il faut ajouter que de ne pas avoir peur du plus *indigne* peut également être de la grandeur d'âme. Une femme qui aime sacrifie son honneur ; un philosophe qui « aime » sacrifie peut-être son humanité, un Dieu qui a aimé s'est fait juif…

47

LA BEAUTÉ N'EST PAS UN ACCIDENT. – La beauté d'une race, d'une famille, sa grâce, sa perfection dans tous les gestes est acquise péniblement : elle est,

comme le génie, le résultat final du travail accumulé des générations. Il faut avoir fait de grands sacrifices au bon goût, il faut à cause de lui avoir fait et abandonné bien des choses ; le dix-septième siècle, en France, mérite d'être admiré sous ce rapport, – on avait alors un principe d'élection pour la société, le milieu, le vêtement, les satisfactions sexuelles ; il fallut préférer la beauté à l'utilité, à l'habitude, à l'opinion, à la paresse. Règle supérieure : on ne doit pas « se laisser aller » même devant soi-même. – Les bonnes choses coûtent très cher, et toujours prévaut la loi que celui qui les a est différent de celui qui les *acquiert*. Tout ce qui est bon est héritage, ce qui n'est pas hérité est imparfait, n'est qu'un commencement… À Athènes, au temps de Cicéron qui en exprime son étonnement, les hommes et les jeunes gens étaient de beaucoup supérieurs en beauté aux femmes : mais aussi quel travail et quel effort au service de la beauté le sexe mâle avait exigé de lui-même depuis des siècles ! – Il ne faut cependant pas se faire illusion sur la méthode employée : une simple discipline de sentiments et de pensées a un résultat presque nul (– voilà la grande méprise de l'éducation allemande qui est absolument illusoire) : c'est le *corps* que l'on doit tout d'abord persuader. L'observation étroite des attitudes distinguées et choisies, l'obligation de ne vivre qu'avec des hommes qui « ne se laissent pas aller » suffit absolument pour être distingué et éminent ; en deux ou trois générations l'œuvre a déjà jeté des racines profondes. Cela décide du sort des peuples et de l'humanité si l'on commence la culture *à l'endroit juste*, – non pas sur « l'âme » (comme ce fut la superstition funeste des prêtres et des demi-prêtres) mais sur le corps, les attitudes, le régime physique, la physiologie : le *reste* s'ensuit… Les Grecs sont restés en cela le premier *événement de culture* dans l'histoire – ils surent, *ils firent* ce qui était nécessaire ; le christianisme, qui méprisait le corps, a été jusqu'ici la plus grande calamité de l'humanité. –

LE PROGRÈS À MON SENS. – Moi aussi, je parle d'un « retour à la nature », quoique ce ne soit pas proprement un retour en arrière, mais une marche en avant vers *en haut*, vers la nature sublime, libre et même terrible, qui joue, qui *a le droit* de jouer avec les grandes tâches… Pour parler en symbole : Napoléon fut un exemple de ce « retour à la nature » comme je le comprends (ainsi *in rebus tacticis*, et plus encore, comme le savent les militaires, en matière stratégique). Mais Rousseau, – où vraiment voulait-il en venir ? Rousseau ce premier homme moderne, idéaliste et *canaille* en une seule personne, qui avait besoin de « la dignité morale » pour supporter son propre aspect, malade d'un dégoût effréné, d'un mépris effréné de lui-même. Cet avorton qui s'est campé au seuil des temps nouveaux, voulait lui aussi le « retour à la nature » – encore une fois, où voulait-il revenir ? – Je hais encore Rousseau *dans* la Révolution ; elle est l'expression historique de cet être à deux faces, idéaliste et *canaille*. La farce sanglante qui se joua alors, « l'immoralité » de la Révolution, tout cela m'est égal ; ce que je hais, c'est sa *moralité* à la Rousseau, – les soi-disant « vérités » de la Révolution par lesquelles elle exerce encore son action et sa persuasion sur tout ce qui est plat et médiocre. La doctrine de l'égalité !… Mais il n'y a pas de poison plus vénéneux : car elle *paraît* prêchée par la justice même, alors qu'elle est la fin de toute justice… « Aux égaux, égalité, aux inégaux, inégalité – tel devrait être le vrai langage de toute justice ; et, ce qui s'ensuit nécessairement, ce serait de ne jamais égaliser des inégalités. » – Autour de cette doctrine de l'égalité se déroulèrent tant de scènes horribles et sanglantes, qu'il lui en est resté, à cette « idée moderne » *par excellence**, une sorte de gloire et d'auréole, au point que la Révolution, par son *spectacle*, a égaré jusqu'aux esprits les plus nobles. Ce n'est pas une raison pour l'en estimer plus. – Je n'en vois qu'un qui la sentit comme elle devait être sentie, avec *dégoût*. – Goethe…

GOETHE. – Événement, non pas allemand, mais européen : tentative grandiose de vaincre le dix-huitième siècle par un retour à l'état de nature, par un effort pour s'élever au naturel de la Renaissance, par une sorte de contrainte exercée sur lui-même par notre siècle. – Goethe en portait en lui les instincts les plus forts : la sentimentalité, l'idolâtrie de la nature, l'antihistorisme, l'idéalisme, l'irréel et le côté révolutionnaire (– ce côté révolutionnaire n'est qu'une des formes de l'irréel). Il eut recours à l'histoire, aux sciences naturelles, à l'antique, ainsi qu'à Spinoza, et avant tout à l'activité pratique ; il s'entoura d'horizons bien définis ; loin de se détacher de la vie, il s'y plongea ; il ne fut pas pusillanime et, autant que possible, il accepta toutes les responsabilités. Ce qu'il voulait, c'était *la totalité* ; il combattit la séparation de la raison et de la sensualité, du sentiment et de la volonté (– prêchée dans la plus repoussante des scolastiques par Kant, l'antipode de Goethe) ; il se disciplina pour atteindre à l'être intégral ; il se *fit* lui-même… Goethe, au milieu d'une époque aux sentiments irréels, était un réaliste convaincu ; il reconnaissait tout ce qui avait sur ce point une parenté avec lui ; il n'y eut dans sa vie de plus grand événement que cette *ens realissimum* nommée Napoléon. Goethe concevait un homme fort, hautement cultivé, habile à toutes les choses de la vie physique, se tenant lui-même bien en main, ayant le respect de sa propre individualité, pouvant se risquer à jouir pleinement du naturel dans toute sa richesse et toute son étendue, assez fort pour la liberté ; homme tolérant, non par faiblesse, mais par force, parce qu'il sait encore tirer avantage de ce qui serait la perte des natures moyennes ; homme pour qui il n'y a plus rien de défendu, sauf du moins la faiblesse, qu'elle s'appelle vice ou vertu… Un tel esprit *libéré*, apparaît au centre de l'univers, dans un fatalisme heureux et confiant, avec la *foi* qu'il n'y a de condamnable que ce qui existe isolément, et que, dans l'ensemble, tout se résout et s'affirme. *Il ne nie plus*… Mais une telle foi est la plus haute de toutes les fois possibles. Je l'ai baptisée du nom de *Dionysos*. –

On pourrait dire que, dans un certain sens, le dix-neuvième siècle s'est efforcé vers tout ce que Goethe avait tenté d'atteindre personnellement, une universalité qui comprend et qui admet tout, une tendance à donner accès à tous, un réalisme hardi, un respect du fait. D'où vient que le résultat total ne soit pas un Goethe, mais un chaos, un soupir nihiliste, une confusion où l'on ne sait où donner de la tête, un instinct d'épuisement qui, continuellement, dans la pratique, pousse à *un retour au dix-huitième siècle* ? (– par exemple sous forme de sentiment romantique, d'altruisme et d'hypersentimentalité, de féminisme dans le goût, de socialisme dans la politique). Le dix-neuvième siècle finissant ne serait-il donc qu'un dix-huitième siècle renforcé et durci, autrement dit un siècle de *décadence** ? De sorte que, non seulement pour l'Allemagne, mais pour toute l'Europe, Goethe n'aurait été qu'un incident, une belle inutilité ? Mais on méconnaît les grands hommes si on les considère sous la perspective misérable d'une utilité publique. Qu'on n'en puisse tirer aucun profit, *c'est peut-être le propre même de la grandeur…*

51

Goethe est le dernier Allemand pour qui j'ai du respect : il aurait ressenti trois choses comme je les ressens moi-même, nous nous entendons aussi sur « la Croix »… On me demande souvent pourquoi j'écris *en allemand* ; car nulle part je ne serai plus mal lu que dans ma patrie. Mais enfin qui sait si je *désire* être lu aujourd'hui ? – Créer des choses sur quoi le temps essaie en vain ses dents, tendre par la forme et par *la substance*, à une petite immortalité – je n'ai jamais été assez modeste pour exiger moins de moi. L'aphorisme, la sentence, où le premier je suis passé maître parmi les Allemands, sont les formes de

« l’éternité » ; mon orgueil est de dire en dix phrases ce que tout autre dit en un volume, – ce qu’un autre ne dit *pas* en un volume…

J’ai donné à l’humanité le livre le plus profond qu’elle possède, mon *Zarathoustra* : je lui donnerai sous peu son livre le plus indépendant. –

CE QUE JE DOIS AUX ANCIENS

1

Pour finir, encore un mot sur ce monde vers lequel j'ai cherché des accès, vers lequel j'ai peut-être trouvé un nouvel accès – le monde antique. Mon goût, qui est peut-être l'opposé du goût tolérant, est bien éloigné là aussi d'approuver en bloc : d'une façon générale il n'aime pas à approuver, il préfère contredire, et même nier complètement… Cela est vrai pour des civilisations entières, cela est vrai pour certains livres, – cela est vrai aussi pour des cités et des paysages. Au fond il n'y a qu'un tout petit nombre de livres antiques qui aient compté dans ma vie ; les plus célèbres n'en font pas partie. Mon sens du style, de l'épigramme dans le style, s'est éveillé presque spontanément à mon contact avec Salluste. Je n'ai pas oublié l'étonnement de mon vénéré professeur, M. Corssen, lorsqu'il fut forcé de donner la meilleure note à son plus mauvais latiniste – j'avais tout appris d'un seul coup. Serré, sévère, avec au fond autant de substance que possible, une froide méchanceté à l'égard de la « belle parole » et aussi à l'égard du « beau sentiment » – c'est à toutes ces qualités que je me suis deviné. On reconnaîtra jusque dans mon *Zarathoustra* une ambition très sérieuse de style *romain*, d'« *aere perennius* » dans le style. – Il n'en a pas été autrement de mon premier contact avec Horace. Jusqu'à présent aucun poète ne m'a procuré le même ravissement artistique que celui que j'ai éprouvé dès l'abord à la lecture d'une ode d'Horace. Dans certaines langues il n'est même pas possible de *vouloir* ce qui est réalisé ici. Cette mosaïque des mots, où chaque mot par son timbre, sa place dans la phrase, l'idée qu'il exprime, fait rayonner sa force à droite, à gauche et sur l'ensemble, ce minimum dans la somme et le nombre des

signes et ce maximum que l'on atteint ainsi dans l'énergie des signes – tout cela est romain, et, si l'on veut m'en croire, noble *par excellence**. Tout le reste de la poésie devient, à côté de cela, quelque chose de populaire, – un simple bavardage de sentiments…

2

Aux Grecs je ne dois absolument pas d'impression d'une force approchante ; et, pour le dire franchement, ils ne peuvent pas être pour nous ce que sont les Romains. On n'*apprend* pas des Grecs – leur genre est trop étrange, et aussi trop mobile pour faire un effet impératif, « classique ». Qui est-ce qui aurait jamais appris à écrire avec un Grec !… Qui donc aurait su l'apprendre *sans* les Romains ! Que l'on ne prétende pas m'objecter Platon. Pour ce qui en est de Platon je suis profondément sceptique et je fus toujours hors d'état de faire chorus dans l'admiration de l'*artiste* Platon qui est de tradition parmi les savants. Et ici les juges du goût le plus raffiné parmi les anciens sont de mon côté. Il me semble que Platon jette pêle-mêle toutes les formes du style : par là il est le premier *décadent** du style : il est coupable de fautes semblables à celles des cyniques qui inventèrent la *Satire Ménippée*. Pour trouver un charme au dialogue de Platon, cette façon dialectique horriblement suffisante et enfantine, il faut ne jamais avoir lu de bon français, – Fontenelle par exemple. Platon est ennuyeux. – Enfin ma méfiance de Platon va toujours plus au fond : je trouve qu'il a dévié de tous les instincts fondamentaux des Hellènes, je le trouve si imprégné de morale, si chrétien avant la lettre – il donna déjà l'idée du « bien » comme idée supérieure – que je suis tenté d'employer à l'égard de tout le phénomène Platon, plutôt que toute autre épithète, celle de « haute fumisterie » ou, si l'on préfère, d'idéalisme. – On l'a payé cher d'avoir vu cet Athénien aller à l'école chez les Égyptiens (– ou peut-être chez les juifs en Égypte ?…). Dans la grande fatalité du christianisme, Platon est cette fascination à double sens appelée « idéal » qui permit aux natures nobles de l'antiquité de se méprendre elles-mêmes et d'aborder le *pont* qui mène à la « croix »… Et combien y a-t-il encore de traces de Platon dans l'idée de l'« Église », dans l'édification, le système, la pratique de l'Église ! – Mon repos, ma préférence, ma cure, après tout le platonisme, fut de tout temps *Thucydide*. Thucydide et peut-être le *Prince* de Machiavel me ressemblent le plus par la volonté absolue de ne pas s'en faire accroire et de voir la raison dans la *réalité*, – et *non* dans la « raison », encore moins dans la « morale »… Rien ne guérit plus radicalement que Thucydide du lamentable

enjolivement, sous couleur d'idéal, que le jeune homme à « éducation classique » emporte dans la vie en récompense de l'application au lycée. Il faut le suivre ligne par ligne et lire ses arrière-pensées avec autant d'attention que ses phrases : il y a peu de penseurs si riches en arrière-pensées. En lui la *culture des Sophistes*, je veux dire la *culture des réalistes*, atteint son expression la plus complète : un mouvement inappréciable, au milieu de la charlatanerie morale et idéale de l'école socratique qui se déchaînait alors de tous les côtés. La philosophie grecque est la *décadence** de l'instinct grec ; Thucydide est la grande somme, la dernière révélation de cet esprit des réalités fort, sévère et dur que les anciens Hellènes avaient dans l'instinct. Le *courage* devant la réalité distingue en dernière instance des natures comme Thucydide et Platon : Platon est lâche devant la réalité, – *par conséquent* il se réfugie dans l'idéal ; Thucydide est maître de soi, donc il est aussi maître des choses…

3

Flairer dans les Grecs de « belles âmes », des « pondérances dorées » et d'autres perfections, admirer par exemple chez eux le calme dans la grandeur, le sentiment idéal – j'ai été gardé de cette « haute naïveté », une *niaiserie allemande** en fin de compte, par le psychologue que je portais en moi. Je vis leur instinct le plus violent, la volonté de puissance, je les vis trembler devant la force effrénée de cette impulsion, – je vis naître toutes leurs institutions de mesures de précautions pour se garantir réciproquement des *matières explosives* qu'ils avaient en eux. L'énorme tension intérieure se déchargeait alors en haines terribles et implacables au-dehors : les villes se déchiraient réciproquement pour que leurs citoyens trouvent individuellement le repos devant eux-mêmes. On avait besoin d'être fort : le danger était toujours proche, – il guettait partout. Les corps superbes et souples, le réalisme et l'immoralisme intrépides qui étaient le propre des Hellènes leur venaient de la *nécessité* et ne leur étaient pas « naturels ». C'était une conséquence et non pas quelque chose qui leur venait d'origine. Les fêtes et les arts ne servaient aussi qu'à produire un sentiment de *supériorité*, à *montrer* la supériorité : ce sont là des moyens de glorification de soi, ou même des moyens de faire peur. Juger les Grecs à l'allemande, d'après leurs philosophes, se servir de la lourde honnêteté de l'école socratique pour trouver une explication de la nature des Grecs !… Comme si les philosophes n'étaient pas les *décadents** de l'hellénisme, le mouvement d'opposition contre l'ancien goût noble (– contre l'instinct agonal, contre la *Polis*, contre la valeur de

la race, contre l'autorité de la tradition). Les vertus socratiques furent prêchées parce que les Grecs les avaient perdues : irritables, craintifs, inconstants, tous comédiens, ils avaient quelques raisons de trop de se laisser prêcher la morale. Non pas que cela aurait pu servir à quelque chose : mais les grands mots et les attitudes vont si bien aux *décadents**…

4

Je fus le premier qui, pour la compréhension de cet ancien instinct hellénique riche encore et même débordant, ai pris au sérieux ce merveilleux phénomène qui porte le nom de Dionysos : il n'est explicable que par un *excédent* de force. Celui qui a étudié les Grecs, comme ce profond connaisseur de leur culture, le plus profond de tous, Jacob Burckhardt à Bâle, a su de suite l'importance que cela avait : Burckhardt a intercalé dans sa *Culture des Grecs* un chapitre spécial sur ce phénomène. Si l'on veut se rendre compte de l'opposé il suffira de voir la pauvreté d'instinct presque réjouissante chez le philologue allemand quand il s'approche de l'idée dionysienne. Le célèbre Lobeck surtout, avec la vénérable certitude d'un ver desséché parmi les livres, se mit à ramper dans ce monde d'états mystérieux, pour se convaincre qu'il était scientifique, alors qu'il était superficiel et enfantin jusqu'au dégoût, – Lobeck a donné à entendre, à grand renfort d'érudition, qu'au fond toutes ces curiosités étaient de mince importance. Il est en effet possible que les prêtres aient communiqué, à ceux qui participaient à ces orgies, quelques idées qui ne sont pas sans valeur : par exemple que le vin incite à la joie, que l'homme peut vivre parfois de fruits, que les plantes fleurissent au printemps et se fanent en automne. Pour ce qui en est de cette richesse étrange de rites, de symboles, de mythes d'origine orgiaque dont le monde antique pullule littéralement, Lobeck n'y trouve que prétexte à être plus spirituel encore d'un degré. « Les Grecs, dit-il (*Aglaophamus*, I, 672), lorsqu'ils n'avaient pas autre chose à faire, se mettaient à rire, à sauter et à trôler, ou bien, parce que l'envie peut également en venir à l'homme, ils se mettaient par terre à pleurer et à se lamenter. D'autres s'approchaient alors d'eux pour trouver une raison quelconque à ces allures surprenantes ; et ainsi se formèrent, pour expliquer ces usages, d'innombrables légendes, des fêtes et des mythes. D'autre part on croyait ces *actions burlesques* que l'on avait pris l'habitude de pratiquer aux fêtes nécessaires à leur célébration et on les maintint comme une partie indispensable du culte. » – Voilà un bavardage méprisable et je suis certain que pas un instant on ne prendra un Lobeck au sérieux. Nous sommes bien autrement

touchés quand nous examinons l'idée « grecque » que s'étaient formée Winckelmann et Goethe et que nous reconnaissons son incompatibilité avec cet élément d'où naît l'art dionysien – avec l'orgiasme. Je suis en effet certain que Goethe aurait exclu, par principe, une idée analogue des possibilités de l'âme grecque. *Par conséquent Goethe ne comprenait pas les Grecs*. Car ce n'est que par les mystères dionysiens, par la psychologie de l'état dionysien que s'exprime la *réalité fondamentale* de l'instinct hellénique – sa « volonté de vie ». Qu'est-ce que l'Hellène se garantissait par ces mystères ? *La vie éternelle*, l'éternel retour de la vie ; l'avenir promis et sanctifié dans le passé ; l'affirmation triomphante de la vie au-dessus de la mort et du changement ; la vie *véritable* comme prolongement collectif par la procréation, par les mystères de la sexualité. C'est pourquoi le symbole sexuel était pour les Grecs le symbole vénérable par excellence, le véritable sens profond dans toute la piété antique. Toutes les particularités de l'acte de la génération, de la grossesse, de la naissance éveillent les sentiments les plus élevés et les plus solennels. Dans la science des mystères la douleur est sanctifiée : le « travail d'enfantement » rendant la *douleur* sacrée, – tout ce qui est devenir et croissance, tout ce qui garantit l'avenir *nécessite* la douleur… Pour qu'il y ait la joie éternelle de la création, pour que la volonté de vie s'affirme éternellement par elle-même il *faut* aussi qu'il y ait les « douleurs de l'enfantement »… Le mot Dionysos signifie tout cela : je ne connais pas de symbolisme plus élevé que ce *symbolisme* grec, celui des fêtes dionysiennes. Par lui le plus profond instinct de la vie, celui de la vie à venir, de la vie éternelle est traduit d'une façon religieuse, – la voie même de la vie, la procréation, comme la voie *sacrée*… Ce n'est que le christianisme, avec son fond de ressentiment *contre* la vie, qui a fait de la sexualité quelque chose d'impur : il jette de la boue sur le commencement, sur la condition première de notre vie…

5

La psychologie de l'orgiasme comme d'un sentiment de vie et de force débordante, dans les limites duquel la douleur même agit comme stimulant, m'a donné la clef pour l'idée du sentiment *tragique*, qui a été méconnu tant par Aristote que par nos pessimistes. La tragédie est si éloignée de démontrer quelque chose pour le pessimisme des Hellènes au sens de Schopenhauer qu'elle pourrait plutôt être considérée comme sa réfutation définitive, comme son *jugement*. L'affirmation de la vie, même dans ses problèmes les plus étranges et les plus ardus ; la volonté de vie, se réjouissant dans le *sacrifice* de ses types les

plus élevés, à son propre caractère inépuisable – c'est ce que j'ai appelé dionysien, c'est en cela que j'ai cru reconnaître le fil conducteur vers la psychologie du poète tragique. *Non* pour se débarrasser de la crainte et de la pitié, non pour se purifier d'une passion dangereuse par sa décharge véhémente – c'est ainsi que l'a entendu Aristote, mais pour personnifier *soi-même*, au-dessus de la crainte et de la pitié, l'éternelle joie du devenir, – cette joie qui porte encore en elle la *joie* de *l'anéantissement*… Et par là je touche de nouveau l'endroit d'où je suis parti jadis. – *L'Origine de la tragédie* fut ma première transmutation de toutes les valeurs : par là je me replace sur le terrain d'où grandit mon vouloir, mon *savoir* – moi le dernier disciple du philosophe Dionysos, – moi le maître de l'éternel retour…

LE MARTEAU PARLE

« Pourquoi si dur ? – dit un jour au diamant le charbon de cuisine ; ne sommes-nous pas intimement parents ? – »

Pourquoi si mous ? Ô mes frères, ainsi vous demandé-je, *moi* : n'êtes-vous donc pas – mes frères ?

Pourquoi si mous, si fléchissants, si mollissants ? Pourquoi y a-t-il tant de reniement, tant d'abnégation dans votre cœur ? si peu de destinée, dans votre regard ?

Et si vous vous ne voulez pas être des destinées, des inexorables : comment pourriez-vous un jour *vaincre* avec moi ?

Et si votre dureté ne veut pas étinceler, et trancher, et inciser : comment pourriez-vous un jour *créer* avec moi ?

Car les créateurs sont durs. Et cela doit vous sembler béatitude d'empreindre votre main en des siècles, comme en la cire molle, – – béatitude d'écrire sur la volonté des millénaires, comme sur de l'airain, – plus dur que de l'airain, plus noble que l'airain. Le plus dur seul est le plus noble.

Ô mes frères, je place au-dessus de vous cette table nouvelle : DEVENEZ DURS !

Ainsi parlait Zarathoustra, III,
Des vieilles et des nouvelles tables, 29.

L’ANTÉCHRIST

Essai de critique du christianisme

AVANT-PROPOS

Ce livre est pour les très rares élus. Peut-être même n'en existe-t-il plus aucun. Ce pourraient être ceux qui comprennent mon *Zarathoustra* : comment *pourrais-je* me confondre avec ceux que d'ores et déjà des oreilles sont prêtes à entendre ? – Seul après-demain m'appartient. Certains naissent posthumes.

Les conditions qu'il faut remplir pour me comprendre et ensuite me comprendre *immanquablement*, – je ne les connais que trop bien. Il faut être probe dans les affaires de l'esprit jusqu'à la dureté pour déjà supporter mon sérieux, ma passion. Il faut être exercé à vivre en altitude, – à voir *au-dessous* de soi le pitoyable bavardage actuel fait de politique et d'égoïsme des peuples. Il faut être devenu indifférent, il ne faut jamais demander si la vérité est utile, si elle peut être une fatalité… Une prédilection de la force pour des questions dont personne aujourd'hui n'a le courage ; le courage de l'*Interdit* ; la prédestination au labyrinthe. Une expérience issue de sept solitudes. Des oreilles nouvelles pour une musique nouvelle. Des yeux nouveaux pour des lointains extrêmes. Une nouvelle conscience pour des vérités jusque-là restées muettes. *Et* la volonté d'une économie de grand style : rassembler sa force, son *enthousiasme*… Le respect de soi ; l'amour de soi ; la liberté absolue envers soi…

Eh bien ! Ceux-là seuls sont mes lecteurs, mes vrais lecteurs, mes lecteurs prédestinés : qu'importe le *reste* ? – Le reste n'est que l'humanité. – Il faut être supérieur à l'humanité par la force, par la *hauteur* d'âme, – par le mépris…

FRIEDRICH NIETZSCHE.

1

Regardons-nous en face. Nous sommes des Hyperboréens – nous n'ignorons pas à quel point nous vivons à l'écart. « Ni par terre, ni par mer, tu ne trouveras le chemin qui mène chez les Hyperboréens » : voilà ce que Pindare savait déjà de nous. Par-delà le nord, la glace, la mort – *notre* vie, *notre* bonheur… Nous avons découvert le bonheur, nous connaissons le chemin, nous avons trouvé la voie pour sortir de millénaires entiers de labyrinthe. Qui l'a trouvée, *à part nous* ? – L'homme moderne, peut-être ? – « Je ne sais plus vers quoi me tourner ; je suis tout ce qui ne sait plus vers quoi se tourner » – soupire l'homme moderne… C'est *cette* modernité-là qui nous rendait malades, – cette paix avariée, ce compromis lâche, toute cette malpropreté vertueuse du oui ou du non modernes. Cette tolérance et cette *largeur** du cœur qui « pardonne » tout parce qu'elle « comprend » tout, c'est pour nous le sirocco. Plutôt vivre dans les glaces que parmi les vertus modernes et autres vents du sud !… Nous avions assez d'audace, nous ne ménagions ni nous-mêmes ni autrui : mais longtemps, nous n'avons pas su *vers quoi* diriger notre audace. Nous devenions mornes, on nous appelait fatalistes. *Notre fatum* à nous – c'était la plénitude, la tension, l'accumulation de forces. Nous avions soif d'éclairs et d'exploits. Nous nous tenions le plus loin possible du bonheur des débiles, de la résignation… Il y avait de l'orage dans notre air, la nature en nous s'obscurcissait – *car nous ne disposions d'aucune voie*. Formule de notre bonheur : un oui, un non, une ligne droite, un *but*…

2

Qu’est-ce qui est bon ? – Tout ce qui élève en l’homme le sentiment de la puissance, la volonté de puissance, la puissance même.

Qu’est-ce qui est mauvais ? – Tout ce qui provient de la faiblesse.

Qu’est-ce que le bonheur ? – Le sentiment que la force *croît*, – qu’une résistance est surmontée.

Non pas la satisfaction, mais davantage de puissance ; *non pas* la paix en elle-même, mais la guerre ; *non pas* la vertu, mais l’étoffe (vertu dans le style de la Renaissance, la *virtù**, la vertu exempte de moraline).

Les faibles et les ratés doivent périr : premier principe de *notre* philanthropie. Et on doit même encore les y aider.

Qu’est-ce qui est plus nuisible qu’un vice quel qu’il soit ? – La pitié en acte pour tous les ratés et les faibles – le christianisme…

3

Le problème que je pose ainsi n’est pas de savoir ce qui doit remplacer l’humanité dans la suite des êtres (– l’homme est un *terme* –) : mais quel type d’homme on doit *dresser*, on doit *vouloir* comme type d’une valeur plus élevée, plus digne de vivre, plus sûr d’un avenir.

Ce type d’une valeur plus élevée s’est déjà assez souvent présenté : mais

comme un heureux hasard, comme une exception, jamais comme résultat d'une *volonté*. Au contraire, c'est *lui* qu'on a justement le plus redouté, il était jusqu'ici presque *la* chose redoutable en soi ; – et cette crainte a fait qu'on a voulu, dressé, *obtenu* le type contraire : l'animal domestique, l'animal de troupeau, l'homme animal malade, – le chrétien…

4

L'humanité ne représente *pas du tout* une évolution vers le mieux, le plus fort, le plus élevé au sens où on le croit aujourd'hui. Le « progrès » n'est qu'une idée moderne, c'est-à-dire une idée fausse. L'Européen d'aujourd'hui reste, en valeur, très au-dessous de l'Européen de la Renaissance ; la poursuite de l'évolution n'implique absolument *pas*, comme conséquence en quelque manière inéluctable, l'élévation, l'accroissement, l'augmentation de la force.

En un autre sens, il y a une réussite continue de cas individuels dans les endroits les plus différents de la terre et dans les cultures les plus différentes, cas qui laissent figurer ce qu'est en fait un type *plus élevé* : quelque chose qui, eu égard à l'humanité dans son ensemble, est une sorte de surhumain. De tels hasards heureux de réussite ont toujours été possibles et seront peut-être toujours possibles : et même des familles, des lignées, des peuples dans leur ensemble peuvent, dans certaines circonstances, représenter de tels *coups heureux*.

5

Il ne faut pas enjoliver et attifer le christianisme : il a livré une *guerre à mort* contre ce type *supérieur* d'homme, il a excommunié tous les instincts fondamentaux de ce type, il a pris tous les instincts pour en faire le concentré du mal, *le* méchant : – l'homme fort comme le type du réprouvé, de l'« homme dépravé ». Le christianisme a pris le parti de tout ce qui est faible, bas, raté, il a institué en idéal *l'opposition* aux instincts de conservation de la vie forte ; il a vicié la raison même des natures les plus fortes en esprit, en enseignant à ressentir les valeurs les plus hautes de l'intellectualité comme pécheresses, comme trompeuses, comme des *tentations*. L'exemple le plus pitoyable : la corruption de Pascal, qui croyait à la corruption de sa raison par le péché originel, alors qu'elle n'était corrompue que par son christianisme !

6

C'est un spectacle douloureux, horrible qui s'est offert à mes yeux : j'ai ôté le voile qui recouvre la *corruption* de l'homme. Ce mot, dans ma bouche, est au moins à l'abri d'un soupçon : qu'il contienne une accusation morale de l'homme. Je l'entends – je voudrais le souligner à nouveau – comme *exempte de moraline* : et cela au point que j'ai justement ressenti le plus fortement cette corruption là où jusqu'ici on aspirait le plus consciemment à la « vertu », à la « nature divine ». Je comprends la corruption, on le devine déjà, au sens de *décadence** : ce que j'affirme, c'est que toutes les valeurs dans lesquelles l'humanité résume aujourd'hui tous ses désirs suprêmes sont des valeurs de *décadence**.

J'appelle corrompu un animal, une espèce, un individu quand il perd ses

instincts, quand il choisit, quand il *préfère* ce qui lui est préjudiciable. Une histoire des sentiments élevés, des « idéaux de l'humanité » – et il est possible qu'il me faille la raconter – serait presque du même coup une explication du pourquoi d'une telle corruption de l'homme. La vie même est pour moi instinct de croissance, de durée, d'accumulation de forces, de *puissance* : là où fait défaut la volonté de puissance, il y a déclin. Ce que j'affirme, c'est que cette volonté *fait défaut* dans toutes les valeurs suprêmes de l'humanité, – que les valeurs de déclin, les valeurs *nihilistes* règnent sous les noms les plus sacrés.

7

On appelle le christianisme la religion de la *pitié*. – La pitié s'oppose aux affects toniques qui élèvent l'énergie du sentiment vital : elle agit d'une manière dépressive. On perd de la force quand on éprouve de la pitié. La pitié fait que s'accroît et se diversifie davantage encore la perte de force qu'implique déjà pour la vie toute souffrance. La pitié rend la souffrance même contagieuse ; il y a des circonstances où elle fait aboutir à une perte générale de vie et d'énergie vitale qui est sans commune mesure raisonnable avec sa cause (– tel est le cas de la mort du Nazaréen). Voilà le premier aspect de la chose : mais il y en a un second encore plus important. À supposer que l'on mesure la pitié à la valeur des réactions qu'elle a coutume de susciter, son caractère de danger pour la vie apparaît beaucoup plus crûment encore. La pitié barre dans son ensemble la loi de l'évolution, qui est la loi de la *sélection*. Elle garde ce qui est mûr pour le dépérissement, elle lutte en faveur des déshérités et des condamnés de la vie, elle donne à la vie même un aspect plus sinistre et plus douteux par la masse des ratages en tous genres qu'elle *maintient*. On a eu le front d'appeler la pitié une vertu (– dans toute morale *noble*, elle passe pour une faiblesse –) ; on est allé plus loin, on en a fait la vertu, le sol et l'origine de toutes les vertus, – du seul

point de vue, il est vrai, chose qu'on devrait garder à l'esprit, d'une philosophie qui était nihiliste, qui se donnait pour mot d'ordre la *négation de la vie*. Schopenhauer avait en cela raison en son sens : la pitié fait nier la vie, la rend plus *digne d'être niée*. – La pitié est la *pratique* du nihilisme. Encore une fois : cet instinct dépressif et contagieux barre les instincts qui visent la conservation et la valorisation de la vie. Il est, tant comme *multiplicateur* de la misère que comme *conservateur* de toute misère, un instrument capital d'accroissement de la *décadence**, – la pitié convertit au *néant* !… On ne dit pas « néant » : à la place, on dit « au-delà » ; ou « Dieu » ; ou « la vraie vie » ; ou le nirvāna, la rédemption, la béatitude… Cette inoffensive rhétorique relevant du domaine de l'idiosyncrasie religieuse et morale apparaît *beaucoup moins inoffensive* dès lors que l'on comprend *quelle* tendance en l'occurrence s'enveloppe du manteau des mots sublimes : la tendance *hostile* à la vie. Schopenhauer était hostile à la vie : c'est *pour cela* que la pitié est devenue à ses yeux une vertu… Aristote, on le sait, voyait dans la pitié un état maladif et dangereux dont, selon lui, on ferait bien de venir à bout par un purgatif : il comprenait la tragédie comme un purgatif. L'instinct de la vie devrait faire chercher en fait un moyen d'assener à une telle accumulation maladive et dangereuse telle que la représente le cas de Schopenhauer (et malheureusement aussi toute notre *décadence** littéraire et artistique, de Saint-Pétersbourg à Paris, de Tolstoï à Wagner) un bon coup de caveçon : pour qu'elle *crève*… Rien n'est plus malsain, au milieu de notre malsaine modernité, que la pitié chrétienne. *Voilà* où être médecin, *voilà* où être implacable, *voilà* où porter le bistouri – c'est *à nous* que cela revient, c'est *notre* espèce de philanthropie, c'est en cela que *nous* sommes philosophes, nous autres Hyperboréens ! – – –

Il est nécessaire de dire *qui* nous ressentons comme notre antithèse : – les théologiens et tout ce qui a du sang de théologien dans les veines – toute notre philosophie… Il faut avoir vu cette funeste fatalité de près, mieux encore il faut l'avoir éprouvée sur soi, il faut avoir failli en périr pour ne plus comprendre en ce cas la plaisanterie (– la libre penserie de nos messieurs naturalistes et physiologistes est à mes yeux une *plaisanterie* – il leur manque la passion dans ces affaires-là, ce qu'on *souffre* pour elles –). Cet empoisonnement va plus loin encore qu'on ne pense : j'ai retrouvé toute la morgue instinctive du théologien partout où aujourd'hui on s'éprouve comme « idéaliste », – où, en vertu d'une origine plus élevée, on revendique le droit de regarder la réalité d'un air supérieur et distant… L'idéaliste, tout à l'instar du prêtre, a en main (– et pas seulement en main !) toutes les grandes notions et il joue avec un mépris affable contre l'« entendement », les « sens », les « honneurs », la « bonne vie », la « science », il regarde ces choses-là *de haut*, comme des forces pernicieuses et pervertissantes, au-dessus desquelles « l'esprit » plane dans son pur pour-soi à lui : – comme si l'humilité, la chasteté, la pauvreté, en un mot la *sainteté* n'avaient pas jusqu'ici fait incroyablement plus de mal à la vie que n'importe quels abominations et vices… Le pur esprit, c'est le pur mensonge… Tant que le prêtre passera encore pour une espèce *supérieure* d'homme, lui qui est par *profession* négateur de la vie, il n'y aura pas de réponse à la question : *qu'est-ce* que la vérité ? La vérité *est* déjà renversée sens dessus dessous si l'avocat conscient du néant et de la négation passe pour le représentant de la « vérité »…

9

À cet instinct de théologien, moi je fais la guerre : j'ai trouvé son empreinte partout. Qui possède du sang de théologien se tient de prime abord en porte à faux et d'une manière déloyale par rapport à la vérité. L'état affectif qui en

découle s'appelle la *foi* : s'aveugler une fois pour toutes sur soi-même, afin de ne pas souffrir de l'aspect de son incurable fausseté. De cette optique faussée sur toutes les choses, on se fabrique une morale, une vertu, une sainteté, on relie la bonne conscience à la vision *faussée*, – on exige qu'aucune *autre* espèce d'optique ne puisse plus valoir une fois qu'on a rendu la sienne propre sacro-sainte grâce aux dénominations « Dieu », « Rédemption », « Éternité ». J'ai déterré l'instinct de théologien encore partout : il est la forme la plus répandue, véritablement la plus *souterraine*, de la fausseté qu'il y ait sur terre. Ce qu'un théologien ressent comme vrai *ne peut pas ne pas* être faux : on tient là presque un critère de la vérité. C'est son plus profond instinct de conservation qui interdit que l'on rende hommage ou même seulement que l'on donne la parole à la vérité sur quelque point que ce soit. Aussi loin que porte l'influence des théologiens, *le jugement sur la valeur* est renversé sens dessus dessous, les idées de « vrai » et de « faux » sont nécessairement inversées : ce qui est le plus nuisible à la vie, cela s'appelle ici « vrai », ce qui l'élève, l'augmente, l'affirme, la justifie et la fait triompher, cela s'appelle « faux »… S'il arrive que des théologiens, par l'entremise de la « conscience » des princes (*ou* des peuples –) étendent la main vers la *puissance*, ne doutons pas de *ce qui* se passe chaque fois au fond : la volonté de la fin, la volonté *nihiliste* veut la puissance…

10

Chez les Allemands, on comprend tout de suite si je dis que la philosophie est corrompue par le sang de théologien. Le pasteur protestant est le grand-père de la philosophie allemande, le protestantisme même est son *peccatum originale*. Définition du protestantisme : l'hémiplégie du christianisme – et de la raison… Il n'est que de prononcer le nom de « séminaire de Tubingue » pour comprendre *ce qu'est* fondamentalement la philosophie allemande, – une théologie

insidieuse… Les Souabes sont les meilleurs menteurs d'Allemagne, ils mentent avec innocence… D'où provient l'exultation que répandit l'entrée en scène *de Kant* dans le monde des savants allemands composé aux trois quarts de fils de pasteurs et d'instituteurs, – d'où vient la conviction allemande, et qui trouve encore aujourd'hui même un écho, que Kant inaugure un tournant vers le *mieux* ? L'instinct du théologien, du savant allemand devinait *quelles possibilités* s'offraient désormais de nouveau… Un chemin détourné était ouvert vers l'idéal ancien, l'idée de « *vrai* monde », l'idée de la morale comme *essence* du monde (– les deux erreurs les plus pernicieuses qui soient !) étaient désormais de nouveau, grâce à un doute sceptique retors et malin, sinon démontrables, du moins dès lors non *réfutables*… La raison, le *droit* de la raison ne va pas si loin… On avait fait de la réalité une « apparence » ; on avait transformé un monde parfaitement *controuvé*, celui de l'être, en réalité… Le succès de Kant n'est qu'un succès de théologien : Kant a été, comme Luther, comme Leibniz, une entrave de plus à la probité allemande, déjà en soi bien incertaine – –

11

Un mot encore contre Kant *moraliste*. Une vertu doit être *notre* invention, *notre* légitime défense et *notre* urgence les plus personnelles : en tout autre sens, elle n'est qu'un danger. Ce qui n'est pas nécessité par notre vie lui porte *préjudice* : une vertu qui ne dérive que du sentiment de respect envers l'idée de « vertu », au sens où Kant l'entendait, est préjudiciable. La « vertu », le « devoir », le « Bien en soi », le Bien caractérisé par l'impersonnalité et l'universalité – billevesées où s'expriment le déclin, l'ultime débilitation de la vie, la chinoiserie königsbergienne. C'est le contraire que réclament les plus profondes lois de la conservation et de la croissance : que chacun s'invente *sa* vertu, *son* impératif catégorique. Un peuple périt quand il confond *son* devoir

avec l'idée du devoir en général. Rien ne démolit plus profondément, plus intimement que tout devoir « impersonnel », que tout sacrifice au Moloch de l'abstraction. – Et l'on n'a pas ressenti l'impératif catégorique de Kant comme *dangereux pour la vie* !… C'est l'instinct de théologien qui, à lui tout seul, l'a pris sous sa protection ! – Une action à laquelle pousse l'instinct de vie trouve dans le plaisir la preuve qu'elle est une action *juste* : et ce nihiliste aux tripes chrétiennes et dogmatiques tenait le plaisir pour *objection rédhibitoire*… Qu'est-ce qui détruit plus expéditivement que de travailler, penser, sentir sans nécessité intérieure, sans choix profondément personnel, sans *plaisir* ? comme automate du « devoir » ? C'est carrément la *recette* de la *décadence**, voire de l'idiotie… Kant est devenu idiot. – Et c'était le contemporain de *Goethe* ! Et c'est cette funeste araignée qui a passé pour le philosophe *allemand*, – et passe encore pour tel !… Je me garde bien de dire ce que je pense des Allemands… Kant n'a-t-il pas vu dans la Révolution française le passage de la forme inorganique de l'État à sa forme *organique* ? Ne s'est-il pas demandé s'il y a un épisode qui ne puisse absolument pas s'expliquer autrement que par une disposition morale de l'humanité, de telle sorte que la « tendance de l'humanité au Bien » soit *démontrée* une fois pour toutes ? Réponse de Kant : « c'est la Révolution ». L'instinct de la méprise en tout et sur tout, la *contre-nature* comme instinct, la *décadence** allemande comme philosophie – *voilà Kant* ! –

12

Je mets à part quelques Sceptiques, le type comme il faut que comporte l'histoire de la philosophie : mais le reste ignore les exigences élémentaires de la probité intellectuelle. Tous tant qu'ils sont, ils font comme les mignonnes, tous ces grands exaltés et phénomènes, – ils tiennent d'emblée les « beaux sentiments » pour des arguments, la « poitrine gonflée » pour un soufflet de la

divinité, la conviction pour un *critère* de la vérité. Pour finir, Kant, dans son innocence « allemande », a cherché à conférer une valeur scientifique à cette forme de corruption, à ce défaut de conscience intellectuelle sous la dénomination de « raison pratique » : il a inventé une raison exprès pour savoir dans quel cas on n'a pas à se soucier de la raison, c'est-à-dire quand la morale, quand l'exigence sublime « tu dois » se fait entendre. Si l'on songe que, chez presque tous les peuples, le philosophe n'est que le développement du type sacerdotal, cet héritage du prêtre qu'est le *faux monnayage avec soi-même* n'est plus pour surprendre. Lorsqu'on a des devoirs sacrés, par exemple d'amender, de sauver, de racheter les hommes, – lorsqu'on porte la divinité dans sa poitrine, qu'on est le porte-parole des impératifs de l'au-delà, on se tient d'emblée, avec une telle mission, hors de toutes les évaluations du simple entendement, – on est soi-même déjà sanctifié par un tel devoir, *soi-même* déjà le type d'un ordre supérieur !… Qu'importe la *science* à un prêtre ! Il se tient trop haut pour cela ! – Et c'est le prêtre qui jusqu'ici a *dominé* ! – C'est lui qui a *fixé* la notion de « vrai » et de « faux » !…

13

Ne sous-estimons pas ceci : *nous-mêmes*, nous libres esprits, sommes déjà une « transvaluation de toutes les valeurs », une déclaration de guerre et de victoire *personnifiée* contre toutes les vieilles notions de « vrai » et de « faux ». Les vues les plus précieuses sont celles qu'on trouve en dernier : mais les vues les plus précieuses sont les *méthodes*. *Toutes* les méthodes, *toutes* les conditions d'exercice de notre scientificité actuelle ont essuyé pendant des millénaires le plus profond mépris : elles vous faisaient exclure du commerce avec les gens « honnêtes » – on passait pour « ennemi de Dieu », pour contempteur de la vérité, pour un « possédé ». Le tempérament scientifique faisait de vous un

tchândâla… Nous avons eu contre nous tous les sentiments passionnels de l'humanité – son idée de ce qui *doit* être la vérité, de ce que *doit* être le service de la vérité : tous les « tu dois » étaient jusqu'ici dirigés contre nous… Nos objets, nos pratiques, notre manière tranquille, prudente, méfiante – tout cela lui paraissait parfaitement indigne et méprisable. – Finalement, on pourrait, non sans raison, se demander si ce n'est pas en fait un goût *esthétique* qui a tenu l'humanité dans un si long aveuglement : elle demandait à la vérité un effet *pittoresque*, elle demandait du même coup à l'homme de connaissance d'agir fortement sur les sens. C'est notre *modestie* qui a heurté le plus longtemps son goût… Oh ! comme ils ont bien deviné cela, ces dindons de Dieu – –

14

Nous avons changé de principes. Nous sommes sur tous les points devenus plus modestes. Nous ne faisons plus descendre l'homme de l'« esprit », de la « divinité », nous l'avons replacé parmi les animaux. Il passe à nos yeux pour l'animal le plus fort, parce qu'il est le plus rusé : un des corollaires en est son intellectualité. Nous nous défendons d'autre part d'une vanité qui aimerait là aussi refaire bruyamment son apparition : elle ferait comme si l'homme avait été la grande intention cachée de l'évolution animale. Il n'est nullement le couronnement de la création : chaque être est, à côté de lui, à un degré égal de perfection… Et en affirmant cela, nous en affirmons encore trop : l'homme est, relativement, l'animal le plus raté, le plus maladif, celui qui s'est écarté le plus dangereusement de ses instincts – il est vrai qu'avec tout cela, c'est aussi l'animal *le plus intéressant* ! – En ce qui concerne l'animal, c'est Descartes qui a été le premier, avec une audace digne d'admiration, à avoir osé l'idée de comprendre l'animal comme *machina* : toute notre physiologie s'efforce d'apporter la preuve de cette thèse. Logiquement, nous ne mettons plus l'homme

à part, comme le faisait encore Descartes : tout ce qu'on peut aujourd'hui comprendre de l'homme est exactement circonscrit par les limites où l'on peut le comprendre comme une machine. Autrefois, on assignait à l'homme la « liberté » du vouloir comme héritage d'un ordre supérieur : aujourd'hui, nous lui avons même ôté la volonté, au sens où l'on n'a plus le droit d'entendre par là une faculté. Le vieux mot de « volonté » ne sert qu'à désigner une résultante, une espèce de réaction individuelle s'ensuivant nécessairement d'une multitude d'excitations qui tantôt se contredisent, tantôt s'accordent : – la volonté n'« agit » plus, ne « meut » plus… Jadis on voyait dans la conscience de l'homme, dans l'« esprit », la preuve de son origine supérieure, de sa divinité ; pour rendre l'homme « accompli », on lui conseillait de rentrer en lui-même ses sens à la manière de la tortue, de cesser tout commerce avec ce qui est terrestre, d'abandonner son enveloppe mortelle : il ne restait alors de lui que l'essentiel, le « pur esprit ». Là-dessus aussi nous nous sommes ravisés : la conscience, l'« esprit » passent justement à nos yeux pour un symptôme de relative imperfection de l'organisme, comme un essai, un tâtonnement, une méprise, comme un effort qui fait inutilement dépenser beaucoup de force nerveuse, – nous nions qu'on puisse faire quoi que ce soit de parfait tant que c'est fait consciemment. Le « pur esprit » est une pure sottise : si nous oublions dans nos comptes le système nerveux et les sens, l'« enveloppe mortelle », *nous sommes bien loin du compte* – et voilà tout !…

15

Dans le christianisme, ni la morale ni la religion n'ont un quelconque point commun avec la réalité. Rien que des *causes* imaginaires (« Dieu », « âme », « moi », « esprit », la « volonté libre » – voire la « volonté serve ») ; rien que des *effets* imaginaires (« péché », « rédemption », « grâce », « châtiment »,

« rémission des péchés »). Un commerce entre des *êtres* imaginaires (« Dieu », « esprits », « âmes ») ; une science de la *nature* imaginaire (anthropocentrique ; absence complète de la notion de causes naturelles) ; une *psychologie* imaginaire (rien que des malentendus sur soi, des interprétations de sentiments généraux agréables ou désagréables, par exemple des états du *nervus sympathicus*, au moyen de la sémiotique de l'idiosyncrasie religieuse et morale, – « repentance », « remords », « tentation du Malin », « la proximité de Dieu ») ; une téléologie imaginaire (« le Royaume de Dieu », « le Jugement dernier », « la vie éternelle ») – Cet *univers* de pure *fiction* se distingue tout à son désavantage de celui des rêves en ce que celui-ci *reflète* la réalité, tandis que *lui* fausse, dévalue et nie la réalité. Une fois inventée l'idée de « nature » pour l'opposer à celle de « Dieu », il fallait que le mot « naturel » soit synonyme de « condamnable », – cet univers de pure fiction prend ses racines dans la *haine* envers le naturel (– la réalité ! –), il est l'expression d'un profond malaise devant le réel… *Mais voilà qui explique tout. Qui* seul a donc des raisons de *s'échapper de la réalité par le mensonge* ? Celui qui en *souffre*. Mais souffrir de la réalité signifie être une réalité *sinistrée*… La prépondérance des sentiments de déplaisir sur ceux de plaisir est la *cause* de cette morale et de cette religion fictives : or une telle prépondérance fournit la *formule de la décadence**.

16

C'est à la même conclusion qu'oblige une critique de *l'idée chrétienne de Dieu*. – Un peuple qui croit encore en lui-même a aussi encore son propre Dieu. En lui il adore les conditions qui lui font avoir le dessus, ses vertus, – il projette, dans un être que l'on peut en remercier, le plaisir qu'il prend à lui-même, son sentiment de puissance. Qui est riche veut donner ; un peuple fier a besoin d'un Dieu pour lui *offrir des sacrifices*… La religion, dans les limites de ces

présuppositions, est une forme de reconnaissance. On est reconnaissant de ce qu'on est soi-même : c'est pour cela qu'on a besoin d'un Dieu. – Il faut qu'un tel Dieu puisse être utile et nuisible, il faut qu'il puisse être ami et ennemi – on l'admire dans le bien comme dans le mal. La castration *antinaturelle* d'un Dieu pour le réduire à un Dieu du bien ne serait en l'occurrence nullement chose à souhaiter. On a besoin du Dieu méchant autant que du Dieu bon ; on ne doit assurément pas sa propre existence précisément à la tolérance, à la philanthropie… Qu'importerait un Dieu qui ne connaîtrait pas la colère, la vengeance, l'envie, la raillerie, la ruse, la violence ? auquel par exemple ne seraient même pas connues les *ardeurs** enchanteresses de la victoire et de l'extermination ? On ne comprendrait pas un tel Dieu : à quoi bon alors l'avoir ? – À dire vrai : quand un peuple périt ; quand il sent disparaître définitivement sa foi en l'avenir, son espoir de liberté, quand la soumission s'impose à lui comme la première nécessité, les vertus de l'homme soumis comme des conditions de conservation, alors il *faut* que son Dieu change lui aussi. Il devient maintenant froussard, poltron, modeste, conseille la « paix de l'âme », l'abandon de la haine, la tolérance, l'« amour » même envers ami et ennemi. Il moralise constamment, il va se fourrer dans le repaire de toutes les vertus privées, devient un Dieu pour tout un chacun, devient un simple particulier, devient cosmopolite… Jadis il représentait un peuple, la force d'un peuple, tout ce qu'il y a d'agressif et d'assoiffé de puissance dans l'âme d'un peuple : maintenant il n'est plus que le bon Dieu… En réalité, il n'y a pas d'autre alternative pour les Dieux : *ou bien* ils sont la volonté de puissance – et tout ce temps ils seront Dieux d'un peuple –, *ou bien* ils sont au contraire l'impuissance face à la puissance – et alors ils deviennent nécessairement *bons*…

Là où, sous une forme quelconque, la volonté de puissance décline, il y a chaque fois aussi une régression physiologique, une *décadence**. La divinité de la *décadence**, circoncise de ses vertus et pulsions les plus viriles, devient désormais nécessairement le Dieu des régressifs physiologiques, des faibles. Ils ne s'appellent *évidemment pas* les faibles, ils s'appellent « les bons »… On comprend, sans qu'il faille mettre les points sur les i, dans quels moments de l'histoire la fiction dualiste d'un Dieu bon et d'un Dieu méchant commence à devenir possible. À l'aide du même instinct par lequel les dominés ravalent leur Dieu au « Bien en soi », ils effacent les bonnes qualités du Dieu de leurs dominateurs, ils se vengent de leurs maîtres, en *diabolisant* leur Dieu. – Le *bon* Dieu, au même titre que le diable : tous deux produits de la *décadence**. – Comment peut-on aujourd'hui accorder encore le bénéfice de l'ingénuité aux théologiens chrétiens au point de décréter avec eux que le passage de l'idée de Dieu du « Dieu d'Israël », du Dieu d'un peuple au Dieu chrétien, à l'incarnation de tout Bien, est un *progrès* ? – C'est cependant ce que fait Renan. Comme si Renan pouvait prétendre à l'ingénuité ! C'est le contraire qui saute aux yeux. Quand les conditions de la vie *ascendante*, quand tout ce qui est fort, hardi, dominateur, fier sont éliminés de l'idée de Dieu, quand il est rabaissé pas à pas au symbole d'une canne pour les épuisés, à une planche de salut pour tous ceux qui se noient, quand il devient *par excellence** le Dieu-des-pauvres-gens, le Dieu-des-pécheurs, le Dieu-des-malades, et que le prédicat « Sauveur », « Rédempteur » seul *reste* pour ainsi dire comme prédicat du Dieu en soi : *que cache* une telle métamorphose ? une telle *réduction* du divin ? – C'est vrai : « le royaume de Dieu » s'en est trouvé agrandi. Autrefois il n'avait que son peuple même, son peuple « élu ». Entretemps, tout comme son peuple, il est parti en exil, en errance, il ne s'est depuis jamais plus établi nulle part : jusqu'à se sentir partout chez lui, ce grand cosmopolite, – jusqu'à se prévaloir du « grand nombre » et de la moitié de la terre. Mais le Dieu du « grand nombre », le démocrate d'entre les Dieux n'est pourtant pas devenu un fier dieu païen : il est resté juif, il est resté le Dieu des biais, le Dieu de tous les coins et recoins ténébreux, de tous les quartiers malsains de l'univers entier… Son empire universel est aujourd'hui comme hier un empire des bas-fonds, un hôpital, un empire du *souterrain**, un empire du ghetto… Et lui-même, si blême, si faible, si *décadent**… Même les plus blêmes d'entre les blêmes, messieurs les métaphysiciens, les albinos du concept, se sont rendus maîtres de lui. Ils ont si longtemps tissé leur toile d'araignée autour de lui que, hypnotisé par leurs mouvements, il est lui-même devenu araignée, lui-même *metaphysicus*. Dès lors il a lui-même filé la toile de son propre univers – *sub specie Spinozae* –, dès lors il s'est transfiguré en une chose de plus en plus mince et blême, il est devenu

« Idéal », « esprit pur », « *absolutum* », « chose en soi »… *Déclin d'un Dieu* : Dieu est devenu « chose en soi »…

18

La notion chrétienne de Dieu – Dieu comme dieu des malades, Dieu comme araignée, Dieu comme esprit – est une des notions de Dieu les plus corrompues qu'on ait atteintes sur terre ; elle représente peut-être même, dans l'évolution descendante des types de Dieu, l'extrême étiage. Dieu dégénéré en *antithèse de la vie*, au lieu d'être sa transfiguration et son *oui* éternel ! En Dieu l'hostilité déclarée à la vie, à la nature, au vouloir-vivre ! Dieu, formule de toute calomnie de l'« en-deçà », de tout mensonge de l'« au-delà » ! En Dieu, le néant divinisé, la volonté de néant sanctifiée !…

19

Si les races fortes de l'Europe du Nord n'ont pas repoussé le Dieu chrétien, cela ne fait pas vraiment honneur à leur intelligence religieuse, – pour ne rien

dire de leur goût. Un tel sous-produit souffreteux et sénile de la *décadence**, elles auraient *dû* s'en débarrasser. Mais c'est leur malédiction qu'elles ne s'en soient pas débarrassées : elles ont intégré dans tous leurs instincts la maladie, la sénilité, la contradiction, – elles n'ont, depuis lors, jamais plus *créé* de Dieu ! Presque deux millénaires et pas un seul nouveau Dieu ! Mais encore et toujours et comme justifié dans son existence, comme un *ultimatum* et un *maximum* de la faculté de créer des dieux, du *creator spiritus* en l'homme, ce pitoyable Dieu du monotonothéisme chrétien ! Cet hybride produit de la décadence né du zéro, du concept et de la contradiction, dans lequel tous les instincts de *décadence**, toutes les lâchetés et toutes les lassitudes de l'âme trouvent leur sanction ! – –

20

Par ma condamnation du christianisme, je ne voudrais pas avoir porté préjudice à une religion analogue, qui l'emporte sur lui par le nombre des fidèles : le *bouddhisme*. Tous deux font la paire en tant que religions nihilistes – ce sont des religions de *décadence**, – tous deux se distinguent très notablement. Si l'on peut désormais les *comparer*, le critique du christianisme en doit être profondément reconnaissant aux savants indianistes. – Le bouddhisme est cent fois plus réaliste que le christianisme, – il a hérité par atavisme la capacité de poser des problèmes objectivement et froidement, il survient *après* un mouvement philosophique qui a duré des centaines d'années ; la notion de « Dieu » est déjà liquidée quand il survient. Le bouddhisme est la seule religion effectivement *positiviste* que nous présente l'histoire, même dans sa théorie de la connaissance (un strict phénoménalisme –), il ne déclare plus la « guerre au *péché* », mais, rendant à la réalité ses droits, « guerre à la *souffrance* ». Il a dépassé – ce qui le distingue profondément du christianisme – le leurre de soi-même que sont les notions morales, – il se tient, pour employer mon langage à

moi, *par-delà* Bien et Mal. – Les *deux* faits physiologiques sur lesquels il repose et qu'il prend en considération sont : *premièrement*, une hyperesthésie de la sensibilité qui s'exprime sous la forme d'une capacité de souffrir raffinée, *ensuite* une surintellectualisation, une trop longue vie dans les concepts et les procédures logiques, dans laquelle l'instinct personnel a été lésé au profit de l'instinct « impersonnel » (– états qu'au moins certains de mes lecteurs, les « objectifs », aussi bien que moi connaîtront l'un et l'autre par expérience). En raison de ces conditions physiologiques s'est produite une *dépression* : contre celle-ci Bouddha procède hygiéniquement. Il emploie contre elle la vie en plein air, la vie vagabonde ; la modération et le discernement dans l'alimentation ; la prudence à l'égard des boissons spiritueuses ; la prudence également à l'égard de tous les affects qui font faire de la bile, qui échauffent le sang ; l'absence de *souci*, pour soi-même ou pour autrui. Il exige des représentations qui, soit procurent la paix, soit mettent de belle humeur – il invente des moyens de se déshabituer d'autrui. Il conçoit la bonté, le fait d'être bon comme ce qui encourage la santé. La *prière* est exclue, aussi bien que l'*ascèse* ; pas d'impératif catégorique, nulle *contrainte* d'aucune sorte, pas même à l'intérieur de la communauté monastique (– on peut en ressortir –). Tout cela ne serait que le moyen d'exacerber cette hyperesthésie. C'est aussi pour la même raison qu'il n'exige pas non plus de guerre contre ceux qui pensent autrement ; sa doctrine se défend *plus que tout* contre le sentiment de vengeance, l'aversion, le *ressentiment** (– « ce n'est pas l'hostilité qui met fin à l'hostilité » : tel est le touchant refrain de tout le bouddhisme…). Et cela à bon droit : voilà justement des affects qui seraient parfaitement *malsains*, du point de vue de l'intention principale du régime. Il combat la lassitude intellectuelle qu'il rencontre et qui s'exprime dans une trop grande « objectivité » (c'est-à-dire un affaiblissement de l'intérêt individuel, une perte de pesanteur et d'« égoïsme »), au moyen d'un strict retour des intérêts, même les plus intellectuels, à la *personne*. Dans la doctrine de Bouddha, l'égoïsme devient un devoir : le « une seule chose est nécessaire », le « comment te libérer, *toi*, de la souffrance ? » règle et délimite tout le régime intellectuel (– on peut éventuellement se rappeler cet Athénien qui faisait également la guerre à la pure « scientificité », Socrate, qui, jusque dans le domaine des problèmes, éleva l'égoïsme personnel à la morale).

21

Le bouddhisme implique un climat très tempéré, des mœurs d'une grande douceur et d'une grande largeur d'esprit, mais *proscrit* tout militarisme ; et il implique que le mouvement ait son foyer dans les classes supérieures et même savantes. On veut la belle humeur, le calme, l'absence de désir comme but suprême, et ce but, on l'*atteint*. Le bouddhisme n'est pas une religion où l'on ne fait qu'aspirer à la perfection : le parfait y est la norme. –

Dans le christianisme, ce sont les instincts des dominés et des opprimés qui viennent au premier plan : ce sont les plus basses classes qui cherchent en lui leur salut. Il fait pratiquer la casuistique des péchés, la critique de soi-même, l'inquisition de la conscience comme *passe-temps*, comme moyen de lutter contre l'ennui ; il fait maintenir constamment (par la prière) la passion envers un être *puissant*, appelé « Dieu » ; il tient le souverain bien pour hors d'atteinte, pour un présent, pour une « grâce ». Il proscrit la publicité : ce qui est chrétien, c'est la cachotterie, les lieux obscurs. Il fait mépriser le corps, il rejette l'hygiène comme sensualité, l'Église se défend même contre la propreté (– la première mesure chrétienne prise après l'expulsion des Maures a été la fermeture des bains publics, qui, dans la seule ville de Cordoue, étaient au nombre de deux cent soixante-dix). Ce qui est chrétien, c'est un certain sens de la cruauté contre soi et contre autrui ; la haine contre ceux qui pensent différemment ; la volonté de persécution. Des représentations sinistres et irritantes y sont au premier plan ; les états les plus recherchés, ceux qu'on désigne des noms les plus hauts sont de nature épileptoïde ; le régime est choisi de telle manière qu'il favorise des phénomènes morbides et surexcite les nerfs. Ce qui est chrétien, c'est l'hostilité mortelle contre les seigneurs de la terre, contre les « nobles » – qui va de pair avec une concurrence cachée, secrète (– on leur laisse le « corps », on ne veut *que* l'« âme »…) Ce qui est chrétien, c'est la haine contre l'*esprit*, contre la fierté, le courage, la liberté, le *libertinage** de l'esprit ; ce qui est chrétien, c'est la haine contre les *sens*, contre les joies des sens, contre la joie tout court…

22

Le christianisme, quand il quitta son premier terrain, les classes les plus basses, les *bas-fonds*, quand il partit en quête de puissance chez les peuples barbares, n'avait plus pour condition des hommes *fatigués*, mais des hommes qui, intérieurement, étaient retournés à l'état sauvage, et se déchiraient, – l'homme fort, mais raté. Le mécontentement de soi-même, la souffrance devant soi-même n'est *plus* ici comme chez les bouddhistes une hyperesthésie et une excessive susceptibilité à la douleur, mais plutôt au contraire un désir trop puissant de faire mal, de décharger sa tension intérieure dans des actions et représentations haineuses. Le christianisme avait besoin de notions et de valeurs *barbares* afin de se rendre maître de Barbares : ainsi du sacrifice des premiers-nés, du sang bu à la Cène, du mépris de l'esprit et de la culture ; la torture sous toutes ses formes, physique et morale ; la pompe grandiose du culte. Le bouddhisme est une religion pour des hommes *tard venus*, pour des races devenues bonnes, douces, surintellectualisées, qui éprouvent trop facilement de la douleur (– l'Europe n'est de loin pas encore mûre pour lui –) : il est une façon de les ramener à la paix et à la belle humeur, au régime dans l'ordre intellectuel, à un certain endurcissement de l'ordre physique. Le christianisme veut se rendre maître de *bêtes de proie* ; son moyen est de les rendre *malades*, – l'affaiblissement est la recette chrétienne pour la *domestication*, pour « civiliser ». Le bouddhisme est une religion qui convient à la fin et à la lassitude de la civilisation, le christianisme ne les trouve même pas devant lui, – le cas échéant, il les suscite.

23

Le bouddhisme, répétons-le, est cent fois plus froid, plus véridique, plus objectif. Il n'a pas besoin de rendre *convenable* à ses yeux sa souffrance, sa susceptibilité à la souffrance au moyen de l'interprétation du péché, – il ne fait que dire ce qu'il pense : « je souffre ». Pour le barbare au contraire, la souffrance n'a rien de convenable : il a d'abord besoin d'une exégèse, pour s'avouer *le fait* qu'il souffre (son instinct l'oriente plutôt vers la dénégation de la souffrance, vers le subir en silence). C'est là que le mot de « diable » a été un bienfait : on disposait d'un ennemi très puissant et redoutable, – il n'y avait plus de honte à souffrir d'un tel ennemi. –

Il y a au fond du christianisme quelques finesses qui ressortissent à l'Orient. Avant tout, il sait qu'il est en soi tout à fait indifférent que quelque chose soit vrai, mais que c'est de la plus haute importance *dans la mesure* où on le croit vrai. La vérité et la *foi* en la vérité de quelque chose : deux domaines d'intérêts tout à fait séparés, presque des domaines *antithétiques*, – on parvient à l'un et à l'autre par des voies foncièrement différentes. Être initié là-dessus – en Orient, c'est ce qui *constitue* presque le sage : c'est ainsi que le comprennent les brahmanes, ainsi que le comprend Platon, ainsi tout disciple d'une sagesse ésotérique. Quand, par exemple, il y va du *bonheur* de se savoir sauvé du péché, il n'est *nullement* nécessaire que l'homme soit pécheur, mais qu'il se *sente* pécheur. Mais, pour autant qu'avant tout la *foi* est nécessaire, il faut jeter le discrédit sur la raison, la connaissance, la recherche intellectuelle : la voie de la vérité devient une voie *défendue*. – L'*espérance* violente est un stimulant de la vie bien plus grand que n'importe quel bonheur particulier qui se produit effectivement. Il faut maintenir les souffrants par une espérance à laquelle on ne puisse opposer aucune réalité, – qui ne puisse être *anéantie* par aucun accomplissement : une espérance de l'au-delà. (C'est justement à cause de cette capacité de faire lanterner le malheureux, que l'espérance passait aux yeux des Grecs pour le mal entre tous, le mal en réalité *sournois* : mal qui resta au fond de la boîte de Pandore.) Pour que l'*amour* soit possible, Dieu doit être une personne ; pour que les bas instincts puissent avoir voix au chapitre, il faut que Dieu soit jeune. Pour susciter la ferveur des femmes, il faut mettre en vedette un saint beau garçon, à celle des hommes il faut une Vierge Marie.

Cela, à supposer que le christianisme veuille dominer sur un terrain où des cultes d'Aphrodite ou d'Adonis ont déjà défini la *notion* de culte. L'exigence de la *chasteté* renforce la véhémence et l'intériorité de l'instinct religieux – elle rend le culte plus ardent, plus exalté, plus fervent. – L'amour est l'état où l'homme voit le plus les choses telles qu'elles *ne sont pas*. La force d'illusion y est à son comble, ainsi que la force d'adoucissement, de *transfiguration*. Dans

l’amour, on supporte plus que d’habitude, on tolère tout. Il fallait inventer une religion où l’on puisse aimer : grâce à l’amour, on dépasse ce qu’il y a de pire dans la vie, – on ne le voit même plus. – Voici pour les trois vertus chrétiennes, la foi, l’amour, l’espérance : moi, je les appelle les trois *astuces* chrétiennes. – Le bouddhisme est trop tardif, trop positiviste, pour être encore astucieux de cette façon-là. –

24

Je me borne ici à toucher le problème de l’*origine* du christianisme. Le *premier* principe pour le résoudre est le suivant : le christianisme ne peut se comprendre qu’à partir du sol sur lequel il a poussé, – il n’est *nullement* un mouvement de réaction contre l’instinct juif, c’en est au contraire une conséquence obligée, une conclusion de plus dans son effarante logique. Dans la formule du Sauveur : « Le salut vient des Juifs. » Le *second* principe est le suivant : le type psychologique du Galiléen est encore reconnaissable, mais ce n’est que dans sa dénaturation complète (qui est à la fois une mutilation et une surcharge en traits étrangers à sa nature) qu’il a pu servir à ce pour quoi on l’a utilisé, à savoir le type du *rédempteur* de l’humanité. –

Les Juifs sont le peuple le plus remarquable de l’histoire universelle, car, devant la question qui leur était posée de l’être et du non-être, ils ont préféré l’être *à tout prix*, avec une lucidité parfaitement inquiétante : le prix en question, c’était la *falsification* radicale de toute nature, de tout naturel, de toute réalité, de tout le monde intérieur aussi bien qu’extérieur. Ils se sont *démarqués* de toutes les conditions dans lesquelles jusque-là un peuple pouvait vivre, avait le *droit* de vivre ; ils ont créé, à partir d’eux-mêmes, une notion antithétique des conditions *naturelles*, – ils ont retourné, tour à tour, la religion, le culte, la morale,

l'histoire, la psychologie, d'une façon irrémédiable, dans le *contraire de leurs valeurs naturelles*. Nous rencontrons une fois encore le même phénomène, et dans des proportions infiniment plus considérables, encore que seulement à titre de copie : – l'Église chrétienne, en comparaison du « peuple saint », ne saurait aucunement prétendre à l'originalité. Les Juifs sont, justement par là, le peuple *le plus funeste* de l'histoire universelle : dans les effets après coup qu'ils ont exercés, ils ont rendu l'humanité fausse de telle sorte que, aujourd'hui encore, le christianisme peut éprouver des sentiments antijuifs sans pour autant se considérer comme *l'ultime conséquence juive*.

Dans ma *Généalogie de la morale*, j'ai pour la première fois présenté psychologiquement la notion antithétique d'une morale *noble* et d'une morale du *ressentiment**, cette dernière étant issue *du non* contre la première : or ce n'est rien de moins que la morale judéo-chrétienne. Pour pouvoir dire non à tout ce qui représente sur terre le mouvement *ascendant* de la vie, la réussite, la puissance, la beauté, l'affirmation de soi, l'instinct devenu génie du *ressentiment** devait alors inventer un *autre* monde, à partir duquel toute *affirmation de la vie* apparaissait comme le mal, le condamnable en soi. Considéré psychologiquement, le peuple juif est un peuple qui a la force vitale la plus coriace, qui, placé dans des conditions intenables, librement, mû par la plus profonde sagesse de l'autoconservation, prend le parti de tous les instincts de *décadence* – pas du tout* parce qu'il est dominé par eux, mais parce qu'il a deviné en eux une puissance grâce à laquelle on peut s'imposer *contre* « le monde ». Les Juifs sont le contraire de tous les *décadents** : ils ont dû les *représenter* jusqu'à l'illusion, ils ont su se placer, avec un génie *nec plus ultra* de comédiens, à la tête de tous les mouvements de *décadence** (– comme le christianisme *paulinien* –), pour tirer d'eux quelque chose de plus fort que tout parti *affirmateur* de la vie. La *décadence**, pour l'espèce d'homme qui aspire au pouvoir dans le judaïsme et le christianisme, espèce *sacerdotale*, n'est que *moyen* : cette espèce d'hommes a un intérêt vital à rendre l'humanité *malade* et à retourner les notions de « bien », « mal », « vrai » et « faux » en un sens dangereux pour la vie et calomniateur du monde. –

25

L’histoire d’Israël a une valeur inestimable comme histoire typique de toute *dénaturation* des valeurs naturelles : j’en indique cinq faits qui l’attestent. À l’origine, surtout à l’époque de la royauté, Israël lui aussi avait un rapport *juste*, c’est-à-dire naturel avec les choses. Son Jahvé était l’expression de la conscience de sa puissance, de la joie prise à lui-même, de l’espérance en lui-même : en lui, on attendait la victoire et le salut, avec lui on avait confiance en la nature pour qu’elle donne ce dont le peuple a besoin – surtout la pluie. Jahvé est le Dieu d’Israël et *par conséquent* Dieu de la justice : c’est la logique de tout peuple qui a la puissance et en éprouve bonne conscience. C’est dans le culte solennel que s’expriment ces deux aspects de l’autoaffirmation : il est reconnaissant des grandes destinées qui lui ont fait prendre le dessus, il est reconnaissant pour le cycle des saisons et toute prospérité dans l’élevage et l’agriculture. – Cet état de chose resta encore longtemps l’idéal, même une fois aboli d’une triste façon : l’anarchie au-dedans, l’Assyrien au-dehors. Mais le peuple maintenait comme idéal suprêmement désirable cette vision d’un roi bon soldat et juge sévère : vision retenue surtout par Ésaïe, ce prophète typique (c’est-à-dire critique et satiriste du présent). – Cependant, toute espérance resta irréalisée. – L’ancien Dieu ne *pouvait* plus rien de ce qu’il pouvait autrefois. On aurait dû le laisser choir. Qu’est-il arrivé ? On a *modifié* la notion qu’on avait de lui, – on a *dénaturé* sa notion : c’est à ce prix qu’on l’a maintenu. – Jahvé, Dieu de la « justice », – il ne faisait *plus* une unité avec Israël, il n’exprimait plus le sentiment de soi du peuple : ce n’était plus qu’un Dieu au conditionnel… La notion de Dieu devient un instrument entre les mains de prêtres agitateurs, qui désormais interprètent tout bonheur comme une récompense, tout malheur comme un châtiment de la désobéissance à Dieu, du « péché » : avec cette manière d’interpréter la plus fallacieuse dans le sens d’un « ordre moral du monde », la notion naturelle de « cause » et d’« effet » est une fois pour toutes retournée sens dessus dessous. Une fois qu’on a, avec la récompense et la punition, éliminé du monde la causalité naturelle, on a besoin d’une causalité *antinaturelle* : tout le reste de la contre-nature s’ensuit alors. Un Dieu qui *exige*, – au lieu d’un Dieu qui assiste, d’un Dieu qui prête conseil, d’un Dieu qui est au fond le mot qui désigne toute heureuse inspiration du courage et de la confiance en soi… La *morale* cesse d’être l’expression des conditions de vie et de croissance d’un peuple, cesse d’être son plus élémentaire instinct de vie, mais est devenue abstraite, est devenue l’antithèse de la vie, – la morale comme altération

fondamentale de l'imagination, comme « mauvais œil » jeté sur toutes choses. *Qu'est-ce* que la morale juive, *qu'est-ce* que la morale chrétienne ? Le hasard qui a perdu son innocence ; le malheur souillé par la notion de « péché » ; le bien-être tenu pour un danger, pour une « tentation » ; le mal-être physiologique empoisonné par le ver de la conscience morale…

26

La notion de Dieu faussée ; la notion de morale faussée : – le clergé juif ne s'en tint pas là. Toute l'*histoire* d'Israël était inutilisable : à la trappe ! – Ces prêtres ont exécuté ce tour de force de falsification dont une bonne partie de la Bible présente le document : avec un mépris sans égal envers toute tradition, envers toute réalité historique, ils ont *retraduit en termes religieux* tout le passé propre du peuple, c'est-à-dire qu'ils en ont fait un stupide mécanisme de salut, de faute contre Jahvé et de châtiment, de piété envers Jahvé et de récompense. Nous ressentirions ce forfait ignominieux de falsification historique beaucoup plus douloureusement si l'interprétation *ecclésiastique* de l'histoire depuis des millénaires ne nous avait rendus complètement sourds aux exigences de la probité *in historicis*. Et l'Église a été secondée par les philosophes : le *mensonge* de « l'ordre moral du monde » parcourt toute l'évolution même de la philosophie moderne. Que signifie « ordre moral du monde » ? Qu'il y a, une fois pour toutes, une volonté de Dieu qui dit ce que l'homme doit faire et ce qu'il ne doit pas faire ; que la valeur d'un peuple, d'un individu se mesure au degré d'obéissance à la volonté de Dieu ; que, dans les destinées d'un peuple, d'un individu, la volonté de Dieu se manifeste comme *dominante*, c'est-à-dire comme principe de châtiment et de récompense, en fonction du degré d'obéissance. – Au lieu de ce lamentable mensonge, *la réalité*, elle, dit : une espèce parasite d'hommes, qui ne prospère qu'au détriment de toutes les organisations saines de

la vie, le prêtre, abuse du nom de Dieu : il appelle « royaume de Dieu » un état des choses où c'est le *prêtre* qui détermine la valeur des choses ; il appelle « volonté de Dieu » les moyens grâce auxquels un tel état est atteint ou conservé ; il mesure, avec un froid cynisme, les peuples, les époques, les individus en fonction de leur utilité ou de leur opposition au pouvoir absolu des prêtres. Voyez-les à l'œuvre : dans les mains des prêtres juifs, la *grande* époque de l'histoire d'Israël est devenue une époque de déclin, l'exil, le long malheur, s'est métamorphosé en un *châtiment* éternel de la grande époque – époque où le prêtre n'était encore rien. Des figures puissantes, *très librement* conformées, de l'histoire d'Israël, ils ont fait, au gré des besoins, de misérables cafards et cagots ou bien des « impies », ils ont réduit la psychologie de tout grand événement à la formule pour idiots « obéissance *ou* désobéissance à Dieu ». – Mais cela ne s'arrête pas là : la « volonté de Dieu » (c'est-à-dire les conditions de conservation du pouvoir du prêtre) doit être *connue*, – dans ce but, il faut une « révélation ». Traduction : on a besoin d'une énorme falsification littéraire, on découvre une « Écriture sainte », – elle est rendue publique avec toute la pompe hiératique, les jours de pénitence et les cris de lamentations pour le « péché » invétéré. La « volonté de Dieu » était depuis longtemps établie : le malheur tient à ce qu'on s'est éloigné de l'« Écriture sainte »… Déjà à Moïse la volonté de Dieu s'était révélée… Qu'était-il arrivé ? Avec âpreté, avec pédanterie, le prêtre avait formulé une fois pour toutes *ce qu'il veut avoir*, « ce qu'est la volonté de Dieu » jusqu'aux grands et petits tributs qu'on devait lui payer (– sans oublier les meilleurs morceaux de la viande : car le prêtre est un bouffeur de beefsteak) … Dès lors, toutes les affaires de la vie sont ordonnées de telle sorte que le prêtre est *partout indispensable* ; dans toutes les circonstances naturelles de la vie, naissance, mariage, maladie, mort, pour ne rien dire du « sacrifice » (le repas), le saint parasite fait son apparition pour les *dénaturer*, – dans son langage à lui : pour les sanctifier… Car il *faut* bien comprendre ceci : toute coutume naturelle, toute institution naturelle (État, appareil judiciaire, mariage, secours aux malades et aux indigents), toute exigence inspirée par l'instinct vital, bref, tout ce qui a sa valeur *en soi-même* devient, à cause du parasitisme du prêtre (ou de l'« ordre moral du monde »), complètement dénué de valeur, une *anti*-valeur : il lui faut donc une sanction, – une puissance qui *confère la valeur* est nécessaire, qui y nie la nature, qui par là même *crée* une valeur… Le prêtre dévalorise, *profane* la nature : c'est à ce prix qu'il peut subsister. – La désobéissance à Dieu, c'est-à-dire au prêtre, à « la Loi » prend désormais le nom de « péché » ; les moyens de se « réconcilier avec Dieu » sont, bien entendu, des moyens qui garantissent une sujétion au prêtre encore plus foncière : seul le prêtre « sauve »… En termes psychologiques, les « péchés » deviennent

indispensables dans toute société organisée par les prêtres : ils sont les vrais instruments de manipulation de la puissance, le prêtre *vit* des péchés, il a besoin qu'on « pèche »… Principe suprême : « Dieu pardonne à celui qui fait pénitence » – traduction : *à celui qui se soumet au prêtre*.

27

C'est sur un terrain à ce point *faux*, où toute nature, toute valeur naturelle, toute *réalité* avaient contre elles les plus profonds instincts de la classe dominante, qu'a poussé le *christianisme*, forme d'hostilité à mort contre la réalité qui n'a pas été jusqu'ici surpassée. Le « peuple saint », qui n'avait conservé pour toutes choses que des valeurs de prêtres, que du vocabulaire de prêtres, et qui, avec une conséquence logique qui fait peur, avait éloigné de soi, comme « profane », comme « monde », comme « péché », tout ce qui subsistait encore de puissance sur terre, – ce peuple créa pour désigner son instinct une dernière formule, qui était logique jusqu'au reniement de soi : il nia même, en tant que *christianisme*, la dernière forme de la réalité, le « peuple saint », le « peuple élu », la réalité *juive* elle-même. Ce cas est primordial : le petit mouvement insurrectionnel baptisé du nom de Jésus de Nazareth, c'est l'instinct juif *répété*, – autrement dit, l'instinct du prêtre qui ne supporte plus le prêtre comme réalité, l'invention d'une forme d'existence encore *plus abstraite*, d'une vision encore *plus irréelle* du monde que ne l'implique l'organisation d'une Église. Le christianisme *nie* l'Église…

Je ne vois pas contre quoi était dirigée l'insurrection dont Jésus passe, à raison ou *à tort*, pour être l'instigateur, si ce n'était pas une insurrection contre l'Église juive, – « Église » exactement au sens où nous prenons aujourd'hui ce mot. C'était une insurrection contre « les bons et les justes », contre les « saints

d'Israël », contre la hiérarchie de la société – *nullement* contre leur corruption, mais contre la caste, le privilège, l'ordre, la formule ; c'était l'*incrédulité* envers les « hommes supérieurs », le *non* opposé à tout ce qui est prêtre et théologien. Mais la hiérarchie qui se trouvait ainsi, encore que momentanément, mise en question, était la construction sur pilotis sur lesquels le peuple juif pouvait encore se maintenir au milieu des « eaux », – l'*ultime* possibilité, péniblement acquise, pour subsister, le *residuum* de son existence politique séparée : l'attaquer, c'était attaquer l'instinct du peuple le plus foncier, le vouloir-vivre du peuple le plus tenace qu'il y ait jamais eu sur terre. Ce saint anarchiste, qui appelait le bas peuple, les exclus et les « pécheurs », les *tchândâlas* à l'intérieur du judaïsme à s'opposer à l'ordre dominant – dans un langage qui, s'il faut en croire les Évangiles, vous conduirait aujourd'hui encore en Sibérie, était un criminel politique, autant qu'étaient possibles des criminels politiques dans une société *apolitique jusqu'à l'absurde*. C'est cela qui le conduisit à la Croix : la preuve en est l'inscription sur la Croix. C'est pour *sa propre* faute qu'il est mort, – il n'y a aucune raison, bien qu'on le prétende à tout bout de champ, de croire qu'il est mort pour la faute d'autrui. –

28

C'est une question complètement différente de savoir s'il avait bien conscience de cette antithèse, – ou s'il a seulement été *perçu* comme cette antithèse. Et c'est ici seulement que je commence à toucher au problème de la *psychologie du Sauveur*. – J'avoue qu'il y a peu de livres que je lis avec autant de difficultés que les Évangiles. Ces difficultés sont d'un autre ordre que celles dont la mise en évidence a permis à la curiosité érudite de l'esprit allemand de fêter un de ses inoubliables triomphes. Le temps est loin où, à mon tour, comme tout jeune érudit, je dégustais, avec la lenteur avisée d'un philologue raffiné,

l'œuvre de l'incomparable Strauss. J'avais alors vingt ans : maintenant, je suis trop sérieux pour cela. Que m'importent les contradictions de la « tradition » ? Comment donc peut-on appeler « tradition » des légendes hagiographiques ? Les histoires de saints sont la plus équivoque des littératures qu'on puisse imaginer : y appliquer la méthode scientifique, *alors qu'on ne dispose pas d'autres documents*, voilà une entreprise qui me paraît condamnée d'avance, – simple passe-temps d'érudit…

29

Ce qui m'importe à *moi*, c'est le type psychologique du Sauveur. Ce type *pourrait* bien se trouver dans les Évangiles, en dépit des Évangiles, encore que mutilé ou surchargé de traits étrangers : de même que celui de François d'Assise est conservé dans ses légendes malgré ses légendes. *Pas du tout* la vérité sur ce qu'il a fait, ce qu'il a dit, comment il est effectivement mort : mais la question de *savoir si* l'on peut encore en quelque façon se représenter son type, s'il est « transmis par la tradition » – les tentatives que je connais pour déchiffrer dans les Évangiles jusqu'à l'*histoire* d'une « âme » m'apparaissent être la preuve d'une exécrable légèreté psychologique. Monsieur Renan, ce bouffon *in psychologicis*, a fait intervenir, pour expliquer à sa façon le type de Jésus, les deux notions *les plus incongrues* qu'on puisse trouver à cet effet : la notion de *génie* et celle de « *héros* ». Or, s'il y a quelque chose d'étranger à l'Évangile, c'est bien la notion de héros. C'est justement le contraire de toute lutte, de tout sentiment combattant, qui est ici devenu instinct : l'incapacité à résister est ici devenue morale (« ne résiste pas au méchant », le mot le plus profond des Évangiles, leur clef en un certain sens), la béatitude dans la paix, dans la douceur, dans l'*incapacité* à être ennemi. Que signifie « bonne nouvelle » ? La vraie vie, la vie éternelle est trouvée, – elle n'est pas promise, elle est là, elle est

en vous : comme vie dans l'amour, dans l'amour sans réserve ni exclusion, sans distance. Chacun est enfant de Dieu – Jésus n'exige absolument rien pour lui seul –, chacun comme enfant de Dieu est l'égal de chacun… Faire de Jésus un *héros* ! – Et quel malentendu donc que ce mot de « génie » ! Toute notre notion d'« esprit », relevant de la culture, n'a, dans l'univers où vit Jésus, absolument aucun sens. À parler avec la rigueur du physiologiste, c'est un tout autre mot qui serait ici à sa place… Nous connaissons un état d'excitabilité morbide du *toucher*, qui fait qu'on répugne à toucher, à saisir un objet solide. Qu'on traduise un tel habitus physiologique dans son ultime logique – en haine instinctive contre *toute* réalité, comme fuite dans l'« insaisissable », dans l'« inconcevable », en aversion pour toute formule, toute notion de temps et d'espace, pour tout ce qui est solide, coutume, institution, Église, en sentiment d'être chez soi dans un monde qui ne relève plus d'aucune espèce de réalité, dans un monde qui n'est plus qu'« intérieur », un « vrai » monde, un monde « éternel »… « Le royaume de Dieu est *en vous* »…

30

La haine instinctive contre la réalité : conséquence d'une susceptibilité extrême à la souffrance et aux excitations, qui ne veut absolument plus être « touchée », parce qu'elle ressent trop profondément tout « attouchement ».

L'exclusion instinctive de toute aversion, de toute hostilité, de toutes les barrières et distances dans le sentiment : conséquence d'une susceptibilité extrême à la souffrance et aux excitations, qui ressent d'emblée toute résistance, toute obligation de résister comme un insupportable *déplaisir* (c'est-à-dire comme *nuisibles*, comme *déconseillées* par l'instinct de conservation) et ne connaît la béatitude (le plaisir) qu'en cessant d'offrir une résistance à quiconque,

au mal et au méchant, – l'amour comme unique, comme *ultime* possibilité de vie…

Voilà les deux *réalités physiologiques* dont a surgi la doctrine du salut. Je vois en celle-ci un développement sublime de l'hédonisme sur un fondement complètement morbide. Ce qui lui est apparenté le plus près, encore qu'avec un important supplément de force nerveuse et de vitalité grecques, c'est encore l'épicurisme, la doctrine de salut du paganisme. Épicure, *décadent** *typique* : j'ai été le premier à le reconnaître comme tel. – La crainte de la souffrance, même de l'infiniment petit de la souffrance – voilà qui ne *peut* jamais finir autrement que dans une *religion de l'amour*…

31

J'ai donné par avance ma réponse au problème. Elle implique que le type du Sauveur ne nous ait été conservé qu'au prix d'une grosse distorsion. Cette distorsion est d'une grande vraisemblance : un tel type ne pouvait, pour plusieurs raisons, rester pur, entier, exempt d'ajouts. Le *milieu** où évoluait cette étrange figure doit lui avoir laissé des traces, et davantage encore l'histoire, le *sort* de la première communauté chrétienne : c'est avec ce dernier, rétroactivement, qu'on a enrichi son type de traits qui ne sauraient se comprendre qu'à partir de la guerre et pour les fins de la propagande. Cet univers bizarre et malade dans lequel nous font pénétrer les Évangiles – monde qu'on dirait tiré d'un roman russe, dans lequel le rebut de la société, les névropathies et l'idiotie « enfantine » semblent s'être donné rendez-vous – en tout cas ne peut pas ne pas avoir *déformé grossièrement* ce type : les premiers disciples en particulier traduisirent dans leur propre simplisme un être flottant tout entier dans des symboles et des choses insaisissables, pour en comprendre si peu que ce soit, – pour eux, le type

n'avait d'*existence* qu'une fois coulé dans le monde de formes plus connues… Le prophète, le messie, le juge futur, le maître de morale, le thaumaturge, Jean-Baptiste – autant d'occasions de méconnaître le type… Enfin, ne sous-estimons pas le *proprium* de toute grande vénération, notamment sectaire : elle efface les traits originaux et idiosyncrasies, souvent d'une pénible étrangeté, de l'être vénéré – *elle ne les voit même plus*. Il est regrettable qu'un Dostoïevski n'ait pas vécu dans la proximité de ce *décadent** intéressant entre tous, j'entends quelqu'un qui saurait être sensible à l'attrait touchant d'un tel mélange de sublime, de morbide et d'infantile. Un dernier point de vue : ce type *pourrait*, en tant que type de *décadence**, être effectivement composé d'une pluralité et d'antinomies spécifiques : une telle possibilité n'est pas totalement à exclure. Néanmoins tout en dissuade : justement il aurait fallu pour cela que la tradition fût remarquablement fidèle et objective : or nous avons des raisons d'admettre le contraire. En attendant, il y a une contradiction béante entre celui qui prêche sur la montagne, sur le lac et sur les prairies, dont l'apparition ressemble à un Bouddha venu sur un terrain fort peu indien, et d'autre part ce fanatique de l'attaque, cet ennemi mortel des théologiens et des prêtres que la méchanceté de Renan a magnifié comme « *le grand maître en ironie** ». Pour ma part, je ne doute pas que l'abondante dose de fiel (et même d'*esprit**) n'a été répandue sur le type du maître que par l'état d'échauffement de la propagande chrétienne : on connaît abondamment sans doute l'absence de scrupules de tous les sectaires à s'arranger leur propre *apologie* en se servant de leur maître. Lorsque la communauté primitive eut besoin d'un théologien susceptible de juger, de disputer, de s'irriter en trouvant des arguties malignes *contre* des théologiens, elle se *créa* son « Dieu » selon ses besoins, comme aussi elle lui mit sans hésiter dans la bouche ces notions totalement anti-évangéliques dont désormais elle ne pouvait plus se passer, la « parousie », le « Jugement dernier », toutes sortes d'attentes et de promesses temporelles. –

Encore une fois, je m'oppose à ce qu'on inscrive le fanatisme dans le type du Sauveur : le mot « *impérieux** » qu'emploie Renan suffit à *annuler* ce type. La « bonne nouvelle », c'est justement qu'il n'y a plus d'oppositions ; le royaume des cieux appartient aux *enfants* ; la foi qui s'exprime ici n'est pas une foi remportée de haute lutte, – elle est là, elle est donnée dès le début, elle est en quelque sorte une innocence enfantine retournée au spirituel. Le cas de la puberté retardée et restée à l'état non développé dans l'organisme est, comme corollaire de la dégénérescence, connu au moins des physiologistes. – Une telle foi ne s'irrite pas, ne blâme pas, ne se défend pas : elle n'apporte pas « le glaive », – elle n'imagine absolument pas jusqu'à quel point elle pourra un jour diviser. Elle ne se prouve pas, ni par des miracles, ni par une récompense ou une promesse, ni même « par l'Écriture » : elle est elle-même à tout instant son propre miracle, sa récompense, sa preuve, son « royaume de Dieu ». Cette foi ne se formule pas non plus, – elle *vit*, elle s'interdit les formules. Sans doute les contingences du milieu, de la langue, de la formation antérieure déterminent-elles un certain ensemble de notions : le christianisme primitif ne manipule *que* des notions juives et sémitiques (– le manger et le boire de la Cène en fait partie, cette notion dont, comme tout ce qui est juif, l'Église a fait un si mauvais abus). Mais que l'on se garde d'y voir plus qu'un langage codé, qu'une sémiotique, qu'une occasion de paraboles. Pour cet antiréaliste, la condition absolue de toute parole est qu'aucun mot ne soit pris à la lettre. Chez les Indiens, il se serait servi des notions *sânkhyam*, chez les Chinois de celles de Lao-Tseu – et sans faire la différence. – Au prix de quelque laxisme terminologique, on pourrait appeler Jésus un « esprit libre » – il n'a rien à faire avec tout ce qui est fixe : la lettre *tue*, tout ce qui est fixe *tue*. La notion de vie, l'*expérience* de la « vie », les seules qu'il connaisse, répugnent chez lui à toute espèce de mot, de formule, de loi, de croyance, de dogme. Il ne parle que de ce qu'il y a de plus intérieur : « vie », ou « vérité » ou « lumière », c'est son mot à lui pour désigner ce qu'il y a de plus intérieur, – tout le reste, la réalité dans son ensemble, la nature dans son ensemble, voire la langue, n'a pour lui que la valeur d'un signe, d'une parabole. – Il n'est absolument pas permis de se méprendre en cette occurrence, si grossièrement égarant que soit le préjugé chrétien, je veux dire le préjugé *de l'Église* : un symboliste *par excellence** comme lui se tient en dehors de toute religion, de toutes notions de culte, de toute histoire, de toute science de la nature, de toute expérience du monde, de toutes connaissances, de toute politique, de toute psychologie, de tous livres, de tout art, – son « savoir » est

justement *la pure innocence* qui ignore qu'il *existe* quelque chose de ce genre. La *culture* ne lui est même pas connue par ouï-dire, il n'a pas besoin de la combattre, – il ne la nie pas… Même chose pour l'*État*, pour l'ordre et la société civile dans son ensemble, pour le *travail*, pour la guerre, – il n'a jamais eu l'idée de la notion de « monde »… La *négation* est justement pour lui une chose absolument impossible. Manque également la dialectique, manque l'idée qu'une croyance, une « vérité » puisse être prouvée par des raisons (– ses preuves à *lui* sont des « lumières » intérieures, des sentiments de plaisir et des approbations de soi intérieurs, de simples « preuves de la force » –). Une telle doctrine ne *peut* pas non plus contredire : elle ne conçoit absolument pas qu'il y ait d'autres doctrines, qu'il *puisse* y en avoir, elle ne sait absolument pas se représenter de jugements contraires au sien… Là où elle en rencontre, elle va se désoler par sympathie de l'« aveuglement » – car elle voit la « lumière » –, mais elle ne va pas faire d'objections…

33

Dans toute la psychologie de l'« Évangile » manque la notion de faute et de châtiment ; de même, la notion de récompense. Le « péché », toute relation de distance entre Dieu et l'homme est supprimé, – *c'est cela, justement, la* « *bonne nouvelle* ». La béatitude n'est pas promise, elle n'est pas soumise à des conditions : elle est l'*unique* réalité – le reste est signe pour en parler…

La *conséquence* d'un tel état se projette dans une nouvelle *pratique*, la pratique véritablement évangélique. Ce n'est pas une « foi » qui distingue le chrétien : le chrétien agit, il se distingue par un *autre* agir. Par exemple, il n'offre de résistance à celui qui est méchant avec lui, ni par la parole, ni dans son cœur. Il ne fait aucune différence entre l'étranger et l'indigène, entre les Juifs et les

non-juifs (« le prochain », c'est effectivement le coreligionnaire, le Juif). Il ne se met en colère contre personne, ne méprise personne. Il ne se montre pas aux tribunaux et ne s'y fait pas citer (« tu ne jureras pas »). En aucune circonstance, même dans le cas d'infidélité avérée de la femme, il ne se sépare de la sienne. – Tout cela constitue au fond un principe unique, tout cela est la conséquence d'un instinct unique. –

La vie du Sauveur ne fut rien d'autre que *cette* pratique-*là*… Il n'avait plus besoin de formules, de rite pour le commerce avec Dieu, – même pas la prière. Il a rompu avec toute la doctrine juive de la repentance et de l'expiation ; il sait que c'est uniquement la *pratique* de la vie qui fait que l'on se sent « divin », « bienheureux », « évangélique » et à tout instant « enfant de Dieu ». Ce n'est *nullement* la « repentance », *nullement* la « prière de pardon » qui mènent à Dieu : c'est *uniquement la pratique évangélique* qui conduit à Dieu, c'est elle justement qui *est* « Dieu » ! – Ce qui a été *rejeté* par l'Évangile, c'est le judaïsme des notions de « péché », de « pardon des péchés », de « foi », de « salut par la foi », – toute la doctrine d'*Église* juive a été niée dans la « bonne nouvelle ».

L'instinct profond de la façon dont il faut *vivre* pour se sentir « au ciel », pour se sentir « éternel », tandis qu'avec toute autre conduite on ne se sent absolument *pas* « au ciel » : voilà ce qui constitue l'unique réalité du « salut ». – Une nouvelle manière de vivre, et *nullement* une nouvelle foi…

34

Si je comprends quelque chose chez ce grand symboliste, c'est qu'il ne tenait pour réalités, pour « vérités » que les réalités *intérieures*, – et qu'il ne comprenait le reste, tout le naturel, le temporel, le spatial, l'historique que

comme des signes, comme l'occasion de paraboles. La notion de « Fils de l'Homme » ne correspond pas à une personne concrète qui s'intégre à l'histoire, ni à quoi que ce soit de singulier, d'unique, mais à une effectivité « éternelle », à un symbole psychologique délivré de la notion de temps. Cela vaut, encore une fois et au sens suprême, pour le *Dieu* de ce symboliste typique, pour le « royaume de Dieu », pour le « royaume des cieux », pour le « droit des enfants de Dieu ». Rien n'est moins chrétien que les *simplismes de l'Église* sur Dieu comme *personne*, sur le « royaume de Dieu » qui *vient*, sur un « royaume des cieux » dans l'*au-delà*, sur un « fils de Dieu », *deuxième personne* de la Trinité. Avec tout cela, – qu'on me pardonne l'expression –, on met le poing dans l'œil – et quel œil ! – de l'Évangile : *cynisme de l'histoire universelle* dans la raillerie envers le symbole… Or ce à quoi fait allusion le symbole de « père » et « fils » est bien évident – pas à tous les regards, j'en conviens – : le mot « fils » exprime l'*accès* au sentiment général de transfiguration de toutes choses (la béatitude), le mot « père » *ce sentiment lui-même*, le sentiment de l'éternité et de l'accomplissement. – J'ai honte de me rappeler ce que l'Église a fait de ce symbolisme : n'a-t-elle pas placé une histoire d'Amphitryon au seuil de la « foi » chrétienne ? Et un dogme de l'« immaculée conception » par-dessus le marché ?… *Mais par là elle a maculé la conception – –*

Le « royaume des cieux » est un état du cœur, – et non quelque chose qui vient « au-dessus de la terre » ou « après la mort ». La notion de mort naturelle dans son ensemble est *absente* de l'Évangile : la mort n'est pas une passerelle, un passage, elle est absente, parce qu'elle relève d'un monde tout à fait différent, seulement apparent, utile seulement pour les signes. L'« heure de notre mort » n'est *pas* une notion chrétienne, – L'« heure », le temps, la vie physique et ses crises n'existent absolument pas pour le maître de la « bonne nouvelle »… Le « royaume de Dieu » n'est pas quelque chose que l'on attend ; il n'a pas d'hier ni d'après-demain, il ne vient pas dans « mille ans », – c'est une expérience du cœur ; il est partout, il n'est nulle part…

35

Cet annonciateur de la « Bonne nouvelle » est mort comme il a vécu, comme il a *enseigné* – certes *pas* pour « sauver les hommes », mais pour montrer comment on doit vivre. C'est la *pratique* qu'il a léguée à l'humanité : son attitude devant les juges, devant les sbires, devant les accusateurs et les calomnies et sarcasmes de toute sorte, – son attitude sur la *Croix*. Il ne résiste pas, il ne défend pas son droit, il ne fait aucune démarche qui détourne de lui l'extrême, bien plus, *il le provoque*… Et il supplie, il souffre, il aime *avec* ceux, *en* ceux qui lui font du mal… *Ne pas* se défendre, *ne pas* se mettre en colère, *ne pas* rendre responsable. .. Mais ne pas non plus résister au méchant, – l'*aimer*…

36

Nous sommes les premiers, nous autres esprits *libérés*, à être en mesure de comprendre une chose que dix-neuf siècles ont comprise de travers, – je veux dire la probité devenue instinct et passion, qui fait la guerre au « saint mensonge » encore plus qu'à tout autre mensonge… On était à mille lieues de notre bienveillante et prudente neutralité, de cette discipline de l'esprit qui seule permet de deviner des choses si étranges, si délicates : avec un égoïsme éhonté, on n'y cherchait jamais que son *propre* avantage, on a construit l'*Église* avec l'antithèse de l'Évangile…

À qui chercherait des signes montrant que, derrière le grand spectacle du monde, c'est une divinité ironique qui manigance tout, le *formidable point d'interrogation* qu'est le christianisme offrirait une considérable preuve à l'appui. Que l'humanité soit agenouillée devant l'antithèse de ce qui était

l'origine, le sens, le *droit* de l'Évangile, que dans la notion d'« Église » elle ait déclaré saint précisément ce que l'« annonciateur de la Bonne nouvelle » éprouvait comme *au-dessous* de lui, comme *derrière* lui – on cherche en vain plus grandiose forme d'*ironie de l'histoire du monde* – –

37

– Notre époque est fière de son sens historique : comment a-t-elle bien pu prêter foi à cette ineptie qui veut que le christianisme soit inauguré par la *fable grossière du faiseur de miracles et du Sauveur*, – et que tout le spirituel et le symbolique ne constituent qu'un développement plus tardif ? C'est l'inverse : l'histoire du christianisme – et cela dès la mort sur la Croix – est l'histoire de la compréhension erronée, progressivement de plus en plus grossière, d'un symbolisme *originel*. À mesure que le christianisme se propageait dans des masses plus vastes, plus frustes, de plus en plus étrangères aux conditions qui lui ont donné naissance, il devenait plus nécessaire de *vulgariser*, de *barbariser* le christianisme, – il a absorbé les doctrines et les rites de tous les cultes *souterrains* de l'*imperium romanum*, il a avalé les inepties en tout genre de la raison malade. Le destin fatal du christianisme tient à la nécessité que sa foi elle-même devienne aussi malade, basse et vulgaire qu'étaient malades, bas et vulgaires les besoins qu'il devait satisfaire. Dans l'Église, c'est la *barbarie malade* qui enfin s'accumule pour parvenir à la puissance, – l'Église, cette forme de haine mortelle envers toute probité, toute *hauteur* d'âme, toute discipline de l'esprit, toute humanité franche et bonne. – Les valeurs *chrétiennes* – les valeurs *nobles* : nous sommes les premiers, nous autres esprits *libérés* à avoir restauré la plus grande antithèse de valeurs qu'il y ait au monde ! – –

38

– À cet endroit, je ne puis m'empêcher de soupirer. Il y a des jours où m'envahit un sentiment plus noir que la plus noire mélancolie – le *mépris des hommes*. Et, pour ne laisser aucun doute sur *ce que* et *qui* je méprise : c'est l'homme d'aujourd'hui, l'homme dont je suis, par fatal destin, le contemporain. L'homme d'aujourd'hui – son haleine infecte me fait étouffer. À l'égard du passé, je suis, comme tous les hommes de connaissance, d'une grande tolérance, c'est-à-dire d'une *magnanime* contrainte sur moi-même : je parcours cet univers millénaire de maisons de fous avec une morose circonspection, qu'il s'appelle « christianisme », « foi chrétienne », « Église chrétienne », – je me garde de rendre l'humanité responsable de ses maladies mentales. Mais mon sentiment tourne complètement, éclate dès que je pénètre dans l'époque moderne, *notre* époque. Notre époque est une époque qui *sait*… Ce qui jadis n'était que tout simplement malade est aujourd'hui devenu indécent, – il est indécent d'être aujourd'hui chrétien. *Et c'est là que commence mon dégoût.* – Je regarde alentour : aucun mot ne subsiste de ce qui jadis s'appelait « vérité », nous ne supportons plus qu'un prêtre ne fasse même que prononcer le mot de « vérité ». Quand bien même on aurait les plus modestes exigences en matière de probité, on *doit* savoir aujourd'hui qu'un théologien, un prêtre, un pape, à chaque phrase qu'il prononce, non seulement se trompe, mais *ment*, – qu'il n'a même plus la liberté de mentir par « innocence » ou par « ignorance ». Le prêtre lui aussi, tout autant que quiconque, sait qu'il n'y a plus de « Dieu », ni de « pécheur », ni de « Sauveur », – que « liberté du vouloir », « ordre moral du monde » sont des *mensonges* : – le sérieux, le profond dépassement de soi de l'esprit n'*autorise* plus personne à l'*ignorance* sur ce point… *Toutes* les notions de l'Église sont reconnues pour ce qu'elles sont, à savoir le plus astucieux faux-monnayage qui puisse exister, afin de *dévaloriser* la nature, les valeurs naturelles ; le prêtre même est reconnu pour ce qu'il est, à savoir la plus dangereuse espèce de parasite, la véritable araignée venimeuse qui tue la vie… Nous savons, notre *conscience* sait aujourd'hui –, *ce que* valent au juste les inventions inquiétantes des prêtres et de l'Église, *à quoi elles ont servi*, elles qui ont porté l'humanité à un état de flétrissure de soi-même tel que sa vue inspire le dégoût – les notions d'« au-delà », de « Jugement dernier », d'« immortalité de l'âme », d'« âme » même : ce sont des instruments de torture, ce sont des systèmes de cruauté qui ont permis au prêtre de devenir maître et de le rester… Nul n'en ignore : *et rien ne change pour autant*. Où est donc passé l'ultime sentiment de décence, de

respect de soi quand nos hommes d'État même, espèce d'hommes par ailleurs tout à fait dénués de préjugés et dans leurs actions foncièrement antichrétiens, s'intitulent encore aujourd'hui chrétiens et participent à la Sainte Cène ?… Un jeune prince à la tête de ses régiments, expression magnifique de l'égoïsme et de l'arrogance de son peuple, – mais qui, *dépourvu* de toute vergogne, se confesse chrétien !… *Qui* est-ce donc que le christianisme nie ? *qu'est-ce* qu'il appelle « monde » ? Le fait d'être soldat, d'être juge, d'être patriote ; de se défendre ; de tenir à son honneur ; de rechercher son avantage ; d'être *fier*… La pratique de chaque instant, chaque instinct, chaque évaluation qui se fait *action* sont aujourd'hui antichrétiens : quelle espèce d'*avorton de fausseté* doit être l'homme moderne pour n'avoir tout de même *pas honte* de s'appeler chrétien ! – – –

39

Je reviens en arrière, je raconte la *véritable* histoire du christianisme. – Le mot de « christianisme », déjà, est un malentendu –, au fond il n'y a jamais eu qu'un seul chrétien, et celui-là *est mort* sur la Croix. L'« Évangile » *est mort* sur la Croix. Ce qui, depuis lors, s'appelle « Évangile », était déjà l'antithèse de ce qu'*Il* a vécu : une « *mauvaise* nouvelle », un « Dysangile ». Il est faux jusqu'à l'absurde de voir dans une « foi », par exemple la foi dans le salut par le Christ, la marque distinctive du chrétien : seule la *pratique* chrétienne, une vie comme l'a *vécue* celui qui est mort sur la Croix est chrétienne… Aujourd'hui encore une *telle* vie est possible et même pour *certains* hommes, nécessaire : le christianisme véritable, originel sera possible à toutes les époques… *Non point* une foi, mais un faire, surtout un *ne-pas*-faire-beaucoup-de-choses, un *être* différent.. Les états de conscience, n'importe quelle foi, n'importe quelle certitude de vérité – tout psychologue le sait – sont en vérité parfaitement indifférents et de cinquième ordre, comparés à la valeur des instincts : à

strictement parler, la notion de causalité dans le domaine spirituel est totalement fausse. Réduire l'être-chrétien, la christianité à une certitude de vérité, à une simple phénoménalité de conscience, revient à nier la christianité. *En fait, il n'y a jamais eu de chrétiens*. Le « chrétien », ce qui depuis deux millénaires s'appelle chrétien, n'est qu'un malentendu psychologique sur soi. À y regarder de plus près, ce qui dominait chez lui, *en dépit* de toute la foi, c'était *seulement* les instincts – et *quels instincts !* – La « foi », de tout temps, par exemple chez Luther n'a jamais été qu'un manteau, un prétexte, un *rideau* derrière lequel les instincts jouaient leur jeu –, un astucieux *aveuglement* sur la domination de *certains* instincts… La « foi » – je l'ai déjà nommée la véritable *astuce* chrétienne, – on a toujours *parlé* de « foi », mais on n'*agissait* que par instinct… Dans le monde de représentations du chrétien, rien qui ferait ne serait-ce que friser la réalité : au contraire, nous avons reconnu dans la haine instinctive *contre* toute réalité l'élément moteur, l'unique élément moteur au principe du christianisme. Conséquence ? Que, *in psychologicis*, l'erreur est ici radicale, c'est-à-dire qu'elle est constitutive de l'être, c'est-à-dire qu'elle est *substance*. Ôtez ici une notion, remplacez-la par une seule réalité – et tout le christianisme dégringole dans le néant ! – Vu de haut, ce fait, étrange entre tous, d'une religion non seulement fondée sur des erreurs, mais inventive et même géniale rien qu'en erreurs nuisibles, *rien qu*'en erreurs qui empoisonnent la vie et le cœur, ce fait demeure un *spectacle digne des dieux*, – pour les divinités qui sont également philosophes, et que j'ai rencontrées, par exemple, dans les célèbres dialogues de Naxos. Au moment où le *dégoût* s'éloigne d'eux (*et* de nous *aussi* !), ils deviennent reconnaissants du spectacle qu'offre le chrétien : le pitoyable petit astre qu'on appelle Terre ne mérite peut-être le regard divin, l'intérêt divin qu'en raison de *ce* curieux cas-*là*… Ne sous-estimons pas en effet le chrétien : le chrétien, faux *jusqu'à l'innocence*, dépasse de loin le singe, – quand on considère le chrétien, une célèbre théorie de l'origine des espèces devient pure gentillesse…

– C’est la mort qui a décidé du sort de l’Évangile, – il était suspendu à la « Croix »… C’est seulement la mort, cette mort inattendue et ignominieuse, c’est seulement la Croix, qui en général restait réservée à la *canaille**, – c’est seulement cet épouvantable paradoxe qui mit les disciples devant la véritable énigme : « *qui était-ce donc ? qu’était-ce donc ?* » – Le sentiment bouleversé et très profondément offensé, le soupçon qu’une telle mort pourrait être la *réfutation* de leur cause, le terrible point d’interrogation : « pourquoi faut-il qu’il en soit ainsi ? » – cet état ne se comprend que trop bien. En l’occurrence, il *fallait* que tout ait une nécessité, que tout ait sens, raison, raison suprême ; l’amour d’un disciple ne connaît aucune contingence. Ce n’est qu’à ce moment que s’ouvrit la faille : « *qui* l’a tué ? qui était son ennemi naturel ? » – Cette question éclata comme un éclair. Réponse : le judaïsme *dominant*, sa classe dirigeante. Dès lors, on s’éprouva en rébellion *contre* l’ordre, on comprit Jésus à la suite comme *en rébellion contre l’ordre*. Jusque-là, ce trait guerrier, négateur en paroles et en actes manquait à son image ; plus encore, il y contredisait. Visiblement, la petite communauté n’a *pas du tout* compris le point capital, le caractère exemplaire de cette façon de mourir, la liberté, la *supériorité sur* toute espèce de *ressentiment** : – cela prouve combien à tous égards, elle ne l’a guère compris ! En soi Jésus par sa mort ne pouvait rien vouloir d’autre que donner publiquement la preuve la plus frappante, la *démonstration* de sa doctrine… Mais ses disciples étaient bien éloignés de *pardonner* cette mort, – ce qui aurait été évangélique au sens suprême ; ou bien même de *s’offrir* à une mort identique dans une douce et sereine paix du cœur… C’est justement le sentiment le moins évangélique de tous, la *vengeance*, qui reprit le dessus. Il était impossible que cette mort-là mît un terme à l’affaire : il leur fallait des « représailles », un « jugement » (– et pourtant, qu’y a-t-il donc de moins évangélique que les « représailles », le « châtiment », la « tenue d’un procès » !). Une fois de plus revint au premier plan l’attente populaire d’un Messie ; on envisagea un moment historique : le « royaume de Dieu » arrive pour juger ses ennemis… Mais voilà qui fausse toute la compréhension : le « royaume de Dieu », dernier acte, promesse ! L’Évangile avait pourtant été justement la présence, l’accomplissement, la *réalité en acte* de ce « royaume ». C’est justement une telle mort qui *était* ce même « royaume de Dieu ». C’est alors seulement qu’on introduisit dans le type du Maître tout le mépris et l’amertume contre les Pharisiens et les théologiens, – *faisant* ainsi de lui un Pharisien et un théologien !

D’un autre côté, la vénération déchaînée de ces âmes complètement sorties de leurs gonds ne supportait plus cette assimilation égalitaire de chacun à un enfant de Dieu qu’avait enseignée Jésus : leur vengeance consista à *exhausser* Jésus d’une manière tout à fait déréglée, à le dissocier d’eux-mêmes, tout comme auparavant les Juifs, par haine de leurs ennemis, ont séparé leur Dieu d’eux-mêmes et l’ont élevé dans les hauteurs. Le Dieu unique et le Fils unique de Dieu : tous deux produits du *ressentiment**…

41

– Et depuis ce moment fit son apparition un problème absurde : « Comment Dieu *pouvait*-il permettre cela ! » La raison perturbée de la petite communauté y trouva une réponse d’une absurdité franchement effrayante : Dieu a donné son fils pour le pardon des péchés, en *sacrifice*. Et voilà, c’en était d’un seul coup fini de l’Évangile ! Le *sacrifice expiatoire*, et dans sa forme la plus répugnante, la plus barbare, le sacrifice de l’*innocent* pour les péchés des coupables ! Quel effroyable paganisme ! – Jésus avait bien éliminé la notion même de « faute », – il a nié toute faille entre Dieu et l’homme, il *vivait* cette unité de Dieu et de l’homme comme *sa* « bonne nouvelle »… Et *pas du tout* comme privilège ! – Depuis lors s’introduisirent peu à peu dans le type du Sauveur : la doctrine du jugement et du retour de Jésus, la doctrine de la mort comme mort sacrificielle, la doctrine de la *Résurrection*, ce qui permet d’escamoter toute la notion de « béatitude », seule et unique réalité de l’Évangile – au profit d’un état *après* la mort !… Paul a logicisé cette conception, cette conception *obscène* avec l’insolence rabbinique qui le caractérise à tous égards : « Si Christ n’est pas ressuscité d’entre les morts, alors toute notre foi est vaine. » Et d’un seul coup l’Évangile est devenu la plus méprisable de toutes les promesses irréalisables, l’*impudente* doctrine de l’immortalité personnelle… Paul même la présentait en

plus comme une *récompense* !…

42

On voit *ce qui* a pris fin avec la mort sur la Croix : le commencement nouveau et tout à fait original d'un mouvement de paix bouddhique, d'un *bonheur sur terre* réel, et *pas seulement* promis. Car c'est cela qui demeure – je l'ai déjà souligné – la différente fondamentale entre les deux religions de *décadence** : le bouddhisme ne promet rien, mais tient, le christianisme promet tout, mais *ne tient rien*. – À « la bonne nouvelle » succéda immédiatement la *pire de toutes* : celle de Paul. En Paul s'incarne le type antithétique de l'« annonciateur de la bonne nouvelle », le génie dans la haine, dans l'hallucination de la haine, dans l'implacable logique de la haine. *Qu'est-ce* donc que ce dysangéliste n'a pas sacrifié à la haine ! Pour commencer, le Sauveur : il l'a cloué sur *sa* propre Croix. La vie, l'exemple, la doctrine, la mort, le sens et la raison de tout l'Évangile – rien ne subsista plus, quand ce faussaire comprit, dans sa haine, ce qui seul pouvait lui servir. *Pas* la réalité, *pas* la vérité historique !… Et une fois encore l'instinct de prêtre du Juif commit le même grand crime contre l'histoire, – il raya purement et simplement l'hier et l'avant-hier du christianisme, *il s'inventa une histoire du christianisme primitif*. Davantage : il faussa encore une fois l'histoire d'Israël pour la faire apparaître comme la préhistoire de *son* forfait : tous les Prophètes ont parlé de *son* « Sauveur »… Plus tard, l'Église a même faussé l'histoire de l'humanité pour en faire la préhistoire du christianisme… Le type du Sauveur, sa doctrine, sa pratique, sa mort, le sens de sa mort, même ce qui s'est passé après sa mort – rien n'est resté intact, rien n'est resté ne serait-ce que semblable à la réalité. Paul a purement et simplement déplacé l'accent de toute cette existence sur son *après*, – sur le *mensonge* de Jésus « ressuscité ». Au fond, la vie du Sauveur ne pouvait en rien lui servir, – il

avait besoin de la mort sur la Croix *et* de quelque chose en plus… Tenir pour sincère quelqu'un comme Paul, dont la patrie était le centre des Lumières du stoïcisme quand, à partir d'une hallucination, il fabrique une *preuve* de la *sur*-vie du Sauveur, ou même seulement accorder créance à son histoire, *selon laquelle* il a eu cette hallucination, voilà qui relèverait de la vraie *niaiserie** chez un psychologue : Paul voulait la fin, *donc* il voulait aussi les moyens… Ce que lui-même ne croyait pas, les idiots parmi lesquels il semait *sa* doctrine l'ont cru. – *Son* besoin à *lui*, c'était la *puissance* ; en Paul le prêtre à nouveau voulait la puissance, – il ne pouvait utiliser que des notions, des doctrines, des symboles grâce auxquels on tyrannise les masses, on constitue des troupeaux. *Quelle* est la seule chose que Mahomet a empruntée au christianisme ? L'invention de Paul, ses moyens d'asseoir la tyrannie du prêtre, de constituer les troupeaux : la foi en l'immortalité – *c'est-à-dire la doctrine du* « *jugement* »…

43

Quand on déplace le centre de gravité de la vie *non pas* vers la vie, mais vers l'« au-delà » – *vers le néant* –, on a enlevé à la vie tout centre quel qu'il soit. Le grand mensonge de l'immortalité personnelle détruit toute raison, toute nature de l'instinct, – tout ce qui, dans les instincts, est bienfaisant, favorise la vie, garantit l'avenir, désormais suscite la méfiance. Vivre *de telle manière* que vivre n'ait plus de *sens*, *voilà* qui devient désormais le « sens » de la vie… Pourquoi la solidarité sociale, pourquoi la gratitude envers l'origine et les ancêtres, pourquoi travailler en commun, faire confiance, poursuivre un bien commun et le viser ?… Autant de « tentations », autant de déviations hors du « droit chemin » – « *une seule chose* est nécessaire »… Que chacun, en tant qu'« âme immortelle », soit à égalité avec chacun, que, dans l'ensemble de tous les êtres, le « salut » de *chaque* individu puisse prétendre à une importance pour l'éternité,

que de petits cagots et des détraqués aux trois quarts puissent s'imaginer que les lois de la nature soient constamment *violées* pour leurs beaux yeux, – on ne saurait stigmatiser avec assez de mépris un tel excès des égoïsmes de tout acabit poussés jusqu'à l'infini, jusqu'à *l'impudence*. Et pourtant, c'est à *cette* pitoyable flagornerie de la vanité personnelle que le christianisme doit sa *victoire*, – c'est avec cela qu'il a *gagné à* sa cause justement tout ce qui est raté, tout ce qui est porté à la sédition, tout ce qui est déshérité, toute la lie et le rebut de l'humanité. Le « salut de l'âme » – traduction allemande : « le monde tourne autour de *moi* »… Le poison de la doctrine : « *égalité* de droits pour tous » – c'est le christianisme qui l'a semé au premier chef par principe ; le christianisme a livré une guerre à outrance, issue des recoins les plus secrets des mauvais instincts, à tout sentiment de respect et de distance d'homme à homme, c'est-à-dire à la *condition* de l'élévation et de la croissance de la culture – il s'est servi du *ressentiment** des masses pour forger son *arme principale* contre *nous*, contre tout ce qui est noble, gai, généreux sur terre, contre notre bonheur sur terre… L'« immortalité » accordée à Pierre et à Paul a été jusqu'ici le plus grand, le plus astucieux attentat contre la *noblesse* de l'humain. – *Et puis* n'allons pas sous-estimer le funeste malheur qui, venu du christianisme, s'est insinué jusque dans la politique ! Personne n'a plus aujourd'hui le courage des privilèges, des droits souverains, du sentiment de respect envers soi et envers ses pairs, – d'un *sentiment de la distance*… Notre politique est *malade* de ce manque de courage ! – L'aristocratisme des opinions a été miné de la façon la plus souterraine par le mensonge de l'égalité des âmes ; et, s'il est vrai que la *foi* dans le « privilège du grand nombre » fait et *fera* des révolutions, c'est le christianisme, qu'on n'en doute pas, ce sont les jugements de valeur *chrétiens* qui sont traduits en sang et en crime par toute révolution ! Le christianisme est un soulèvement de tout ce qui rampe bas sur le sol contre ce qui est *élevé* : l'évangile des « humbles » *rend* bas et humble…

– Les Évangiles constituent un témoignage inappréciable de la corruption, déjà irrésistible, *au sein* de la communauté primitive. Ce que Paul a mené jusqu'à son terme avec le cynisme logique d'un rabbin, était néanmoins tout simplement le processus de déchéance qui avait commencé avec la mort du Sauveur. – Ces Évangiles, on ne saurait les lire avec assez de précautions ; chaque mot y recèle une difficulté. J'avoue, on m'en saura gré, qu'ils sont justement par là un plaisir de premier ordre pour un psychologue, – comme *antithèse* de toute corruption naïve, comme le *raffinement par excellence**, comme art consommé de la corruption psychologique. Les Évangiles sont un cas à part. La Bible dans son ensemble ne supporte aucune comparaison. On est entre Juifs : *premier* aspect à considérer pour ne pas perdre ici complètement le fil. Cette simulation, en l'occurrence véritablement géniale, à s'y méprendre, de la « sainteté », jamais atteinte ailleurs dans les livres et chez les humains, ce faux-monnayage de mots et d'attitudes, qui confine au *chef-d'œuvre*, n'est pas dû au hasard d'un don individuel quelconque, d'une quelconque nature d'exception. Cela relève de la *race*. Dans le christianisme, comme art de mentir saintement, c'est tout le judaïsme, apprentissage et technique juifs des plus sérieux et séculaires qui parvient au comble de la maîtrise. Le chrétien, cette *ultima ratio* du mensonge, est le Juif répété encore une fois – répété même *trois* fois… La volonté de principe de n'utiliser que des notions, des symboles et des attitudes qui ont fait leurs preuves dans la pratique du prêtre, le rejet instinctif de toute *autre* pratique, de toute *autre* espèce de perspective en matière de valeurs et d'utilité – ce n'est pas seulement de la tradition, c'est de l'*hérédité* : c'est seulement comme hérédité que cela peut agir comme une nature. L'humanité tout entière, les meilleures têtes des meilleures époques même (à l'exception d'un seul, qui peut-être n'est qu'un monstre non humain –) s'y sont laissé tromper. On a lu l'Évangile comme *livre de l'innocence*… ce qui suffit à montrer avec quelle maîtrise la comédie a été jouée ici. – En vérité : si nous parvenions à les *voir*, ne serait-ce qu'en aperçu, tous ces bizarres cagots et saints artificieux, c'en serait fait d'eux une bonne fois, – et précisément parce que *moi*, je ne peux lire les mots sans voir les attitudes, *c'en est fait d'eux pour moi*… Ce qui m'insupporte chez eux, c'est une certaine manière de lever les yeux. – Heureusement que, pour la plupart des gens, les livres ne sont que de la *littérature* – – Qu'on ne se laisse pas égarer : « ne jugez point », disentils, mais ils expédient en enfer tout ce qui se met en travers de leur chemin. Quand ils font juger Dieu, c'est eux-mêmes qui jugent ; quand ils glorifient Dieu, c'est eux-

mêmes qu'ils glorifient ; quand ils *exigent* les vertus dont ils sont justement capables – plus encore, dont ils ont besoin pour continuer à l'emporter –, ils se donnent la *montre* superbe d'un combat pour la vertu, d'un combat pour la domination de la vertu. « Nous vivons, nous mourons, nous nous sacrifions *pour le Bien* (– « la vérité », « la lumière », le « royaume de Dieu ») : en vérité, ils font ce dont ils ne peuvent s'empêcher. Quand, à la manière des froussards, ils s'écrasent, se rencognent dans les coins, ils vivotent dans l'ombre comme des ombres, ils s'en font un *devoir* : leur vie d'humilité apparaît comme un devoir, et comme humilité elle est une preuve supplémentaire de piété… Ah ! cette espèce humble, chaste et miséricordieuse de mensonge ! « La vertu même doit porter témoignage pour nous »… Qu'on lise les Évangiles comme livres de perversion par la *morale* ; la morale est accaparée par ces minables, – ils savent ce qu'il en est de la morale ! C'est la morale qui permet le mieux de mener l'humanité *par le bout du nez* ! – La réalité, c'est qu'ici la plus consciente *fatuité des élus* joue à la modestie : on s'est mis *soi-même*, la « communauté », les « bons et les justes », une fois pour toutes d'un côté, celui de la vérité – et le reste, « le monde », de l'autre. La *voilà*, la plus funeste espèce de folie des grandeurs jamais vue jusqu'ici sur terre : de petits avortons de cagots et de menteurs se sont mis à s'arroger les notions de « Dieu », de « vérité », de « lumière », d'« esprit », d'« amour », de « sagesse », de « vie », en quelque sorte comme synonymes d'eux-mêmes pour se démarquer ainsi du « monde », de petits Juifs au superlatif, mûrs pour toutes sortes d'asiles de fous ont renversé toutes les valeurs à *leur* profit, comme si « le chrétien » était au premier chef le sens, le sel, la mesure et le *jugement dernier* de tout le reste… Toute cette funeste calamité n'a été possible que parce qu'il y avait déjà dans le monde une espèce parente, parente par la race, de folie des grandeurs, l'espèce *juive* : dès que la faille entre les Juifs et les judéo-chrétiens s'est ouverte, ces derniers n'avaient plus d'autre choix que d'employer *contre* les Juifs mêmes les mêmes procédures d'autoconservation conseillées par l'instinct juif, tandis que les Juifs ne les avaient utilisées jusque-là que contre tout ce qui était *non* juif. Le chrétien n'est qu'un Juif de confession « *plus libre* »…

Je donne quelques spécimens de ce que ces minables se sont mis dans la tête, de ce qu'ils *ont mis dans la bouche* de leur maître : rien que des confessions de « belles âmes ». –

« Et ceux qui ne vous accueillent ni ne vous écoutent, éloignez-vous d'eux et secouez la poussière de vos pieds afin que ce leur soit un témoignage : je vous le dis, en vérité, au Jugement dernier, le traitement réservé à Sodome et Gomorrhe sera moins rigoureux que celui de cette ville » (Marc, 6 : 11). – Comme c'est *évangélique* !…

« Et si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attache une meule de moulin au cou et qu'on le jette dans la mer » (Marc, 9 : 42). – Comme c'est *évangélique* !…

« Si ton œil est pour toi une occasion de chute, arrache-le. Il vaut mieux que tu entres borgne au royaume de Dieu que d'avoir deux yeux et d'être jeté dans la géhenne ; où le ver ne meurt pas et où le feu ne s'éteint pas » (Marc, 9 : 47). – Ce n'est pas précisément de l'œil qu'il est question…

« En vérité, je vous le dis, il en est certains ici qui ne mourront pas avant d'avoir vu le Royaume de Dieu venir avec puissance ») (Marc, 9 : 1). – *Bien menti*, Lion…

« Celui qui veut me suivre, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. *Car*… » (*Remarque d'un psychologue*. La morale chrétienne est réfutée par ses *car* : ses « raisons » valent réfutation – voilà qui est chrétien.) Marc, 8 : 34. –

« Ne jugez point, *afin que* vous ne soyez pas jugés. C'est avec la mesure dont vous vous servez que *vous*, vous serez mesurés » (Matthieu, 7 : 1). – Quelle idée de la justice, d'un juge « juste » !…

« Car si vous aimez ceux qui vous aiment, *quelle récompense mériterez-vous* ? Les publicains n'agissent-ils pas de même ? Et si vous saluez seulement vos frères, *que faites-vous d'extraordinaire* ? Les publicains n'agissent-ils pas aussi de même ? « (Matthieu, 5 : 46). – Principe de l'« amour chrétien » : il veut

en fin de compte être bien *payé*…

« Mais si *vous* ne pardonnez pas aux hommes leurs fautes, votre Père ne vous pardonnera pas non plus vos fautes » (Matthieu, 6 : 15). – Très compromettant pour ledit « Père »…

« Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice et toutes ces choses vous seront données par surcroît » (Matthieu, 6 : 33). – Toutes ces choses : à savoir la nourriture, le vêtement, tout le nécessaire de la vie. Voilà une *erreur*, pour parler poliment… Un peu auparavant, Dieu apparaît en tailleur, au moins dans certains cas…

« Réjouissez-vous en ce jour et tressaillez d'allégresse : *car*, voici, votre récompense est grande dans le ciel. Car c'est ainsi que leurs pères traitaient les prophètes » (Luc, 6 : 23). – Racaille *impudente* ! Ça se compare déjà aux Prophètes…

« Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'esprit de Dieu demeure en vous ? Si quelqu'un détruit le temple de Dieu, *Dieu le détruira* : car le temple de Dieu est saint, et *c'est ce que vous êtes* » (Paul, I Corinthiens, 3 : 16). – On ne saurait avoir trop de mépris pour de tels propos…

« Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde ? Si donc maintenant le monde doit être jugé par *vous*, êtes-vous donc indignes de rendre de moindres jugements ? » (Paul, I Corinthiens, 6 : 2). – Hélas ! Ce n'est pas seulement le discours d'un échappé de l'asile… Cet *épouvantable imposteur* poursuit mot à mot : « Ne savez-vous pas que c'est *nous* qui jugerons les anges ? À plus forte raison les choses de cette vie ! »…

« Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse du monde ? Car puisque le monde, avec sa sagesse, n'a point connu Dieu dans la sagesse de Dieu, il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication ; ni beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles n'ont été appelés. Mais Dieu *a choisi les choses folles* du monde pour confondre les sages ; Dieu a choisi les choses faibles du monde pour confondre les fortes ; et Dieu a choisi les choses viles du monde et celles qu'on méprise, celles qui ne sont point, pour réduire à néant celles qui sont quelque chose. Afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu » (Paul, I Corinthiens, 1 : 20 sq.). – Pour *comprendre* ce passage, témoignage de tout premier ordre sur la psychologie de toute morale de

tchândâla, qu'on lise le premier traité de ma *Généalogie de la morale* : c'est là que, pour la première fois, est mise en lumière l'antithèse entre une morale *aristocratique* et une morale de tchândâla née du *ressentiment** et d'une vengeance impuissante. Paul a été le plus grand de tous les apôtres de la vengeance…

46

Que s'ensuit-il ? Que l'on fait bien d'enfiler des gants quand on lit le Nouveau Testament. La promiscuité d'une telle malpropreté y contraindrait presque. Nous élirions la fréquentation de « premiers chrétiens » aussi peu que celle de Juifs polonais : ce n'est pas qu'il faille leur faire le moindre reproche… Tous deux ne sentent pas bon. – J'ai en vain scruté le Nouveau Testament pour y trouver un seul trait sympathique ; il ne s'y trouve rien qui serait franc, bon, sincère, probe. L'humanité de l'homme n'y a même pas encore commencé, – il y manque l'instinct de *propreté*… Il n'y a que de *mauvais* instincts dans le Nouveau Testament, on n'y a même pas le courage de ces mauvais instincts. Tout y est lâcheté, aveuglement volontaire et duperie de soi. N'importe quel livre devient propre dès qu'on a lu le Nouveau Testament : pour donner un exemple, j'ai lu avec enchantement, juste après l'apôtre Paul, ce railleur entre tous charmant et pétulant qu'est Pétrone, dont on pourrait dire ce que Domenico Boccaccio écrivait au duc de Parme sur César Borgia : « *è tutto festo* » – immortellement bien portant, immortellement de belle humeur et bien réussi… Ces petits cagots se trompent en effet sur l'essentiel. Ils attaquent, mais tout ce qui est attaqué par eux est par là *élevé à la distinction*. Celui qu'un « premier chrétien » attaque *n'en saurait* être sali… Au contraire : c'est un honneur d'avoir contre soi des « premiers chrétiens ». On ne peut lire le Nouveau Testament sans une prédilection pour ce qui y est maltraité, – sans parler de la « sagesse du

monde », qu'un insolent imposteur s'efforce vainement de confondre « par la folie de la prédication »… Mais même les Pharisiens et les scribes tirent avantage d'une telle inimitié : il faut bien qu'ils aient eu une certaine valeur pour être détestés d'une façon aussi indécente. Hypocrisie : – voilà bien un reproche que des « premiers chrétiens » *pourraient* faire ! – En fin de compte, c'étaient eux les *privilégiés* : cela suffit, la haine de tchândâla n'a pas besoin d'autres motifs. Le « premier chrétien » – et, je le crains aussi, le « dernier chrétien », *auquel peut-être je survivrai* – est, par son instinct le plus profond, un rebelle contre tout ce qui est privilégié, il vit, il se bat toujours pour « *l'égalité des droits* »… À y regarder de plus près, il n'a pas le choix. Si l'on veut, à titre personnel, être un « élu de Dieu » – ou un « temple de Dieu » ou un « juge des anges » –, tout *autre* principe d'élection, par exemple en fonction de la probité, de l'esprit, de la virilité et de la fierté, de la beauté et de la liberté du cœur, ressortit tout simplement au « monde », – est *le mal en soi*… Moralité : tout mot dans la bouche d'un « premier chrétien » est un mensonge, toute action qu'il accomplit, une fausseté d'instinct, – toutes ses valeurs, toutes ses fins sont nuisibles, mais *celui* qu'il hait, *ce* qu'il hait, *voilà qui a de la valeur*… Le chrétien, le chrétien des prêtres en particulier, est un *critère des valeurs* – – Ai-je encore besoin de dire que, dans tout le Nouveau Testament, il ne se présente qu'une seule figure digne d'être honorée ? Pilate, le gouverneur romain. Prendre *au sérieux* une affaire entre Juifs – il ne s'y résout point. Un Juif de plus ou de moins – qu'importe ?… L'ironie aristocratique d'un Romain, devant qui on abuse impudemment du mot de « vérité », a enrichi le Nouveau Testament du seul mot qui y *ait de la valeur*, – qui est sa critique, son *anéantissement* même : « Qu'est-ce que la vérité ! »…

Ce qui nous sépare, *nous*, ce n'est pas que nous ne retrouvions aucun Dieu ni dans l'histoire, ni dans la nature, ni au-delà de la nature, – mais que nous ressentons ce qui est vénéré sous le nom de Dieu, non pas comme « divin », mais comme pitoyable, comme absurde, comme nuisible, non seulement comme erreur, mais comme *crime contre la vie*… Nous nions Dieu en tant que Dieu… Si l'on nous *prouvait* ce Dieu des chrétiens, nous pourrions encore moins croire en lui. – D'une formule : *dans quem Paulus creavit, dei negatio*. – Une religion comme le christianisme, qui sur aucun point ne se rapporte à la réalité, qui s'effondre dès l'instant où la réalité reprend ses droits, ne fût-ce que sur un seul point, doit, bien entendu, être mortelle ennemie de la « sagesse du monde », c'est-à-dire *de la science*, – elle approuvera donc tous les moyens par le truchement desquels la discipline de l'esprit, l'intégrité et la rigueur dans les cas de conscience de l'esprit, la froideur et la liberté aristocratiques de l'esprit peuvent être empoisonnés, calomniés, *décriés*. La « foi » comme impératif est le *veto* contre la science, – *in praxi* : le mensonge à tout prix… Paul *a compris* que le mensonge – que « la foi » était nécessaire ; plus tard l'Église à son tour a compris Paul. – Ce « Dieu » que Paul s'est inventé, un Dieu qui « confond » « la sagesse du monde » (au sens étroit des deux grands adversaires de toute superstition, la philologie et la médecine), n'est en vérité que la *résolution* déterminée de Paul de faire cela : appeler « Dieu », *thora*, sa propre volonté, c'est archijuif. Paul *veut* « confondre » « la sagesse du monde » : ses ennemis sont les *bons* philologues et médecins de l'école d'Alexandrie –, c'est à eux qu'il fait la guerre. En fait, on ne saurait être philologue et médecin sans être d'emblée du même coup *Antéchrist*. En tant que philologue, on regarde en effet *derrière* les « Saintes Écritures », en tant que médecin, *derrière* la déchéance physiologique du chrétien typique. Le médecin dit « incurable » ; le philologue, « supercherie ».

– A-t-on véritablement compris la célèbre histoire qui se trouve au commencement de la Bible, – celle de la peur infernale que Dieu a de la *science* ?… On ne l'a pas comprise. Ce livre de prêtres *par excellence** commence, comme il se doit, par la grande difficulté intérieure du prêtre : il ne connaît qu'un seul grand danger, *donc* « Dieu » ne connaît qu'un seul grand danger. –

L'ancien Dieu, tout entier « esprit », tout entier « grand prêtre », tout entier perfection, s'offre une flânerie dans son jardin : seulement, il s'ennuie. Contre l'ennui les dieux mêmes luttent en vain. Que fait-il ? Il invente l'homme, – l'homme est divertissant… Mais voici, l'homme lui aussi s'ennuie. La miséricorde de Dieu envers la seule détresse que comportent les paradis ne connaît plus de limites : il créa immédiatement d'autres animaux. *Première* méprise de Dieu : l'homme ne trouva pas les animaux divertissants, – il domina sur eux, il ne voulait plus être « animal ». – Par conséquent, Dieu créa la femme. Et, en effet, c'en était fini de l'ennui, – mais aussi d'autre chose ! La femme fut *la deuxième* méprise de Dieu. – « La femme est, dans son essence même, serpent, Heva » – tout prêtre sait cela ; « c'est de la femme que provient *tout* le mal du monde » – tout prêtre sait cela également. « *Par conséquent*, c'est d'elle aussi que provient la *science* »… Ce n'est que par la femme que l'homme a appris à goûter à l'arbre de la connaissance. – Qu'était-il arrivé ? Une peur infernale saisit l'ancien Dieu. L'homme même était devenu *sa plus grande* méprise, il s'était créé un rival, la science rend l'*égal de Dieu*, – c'en est fini des prêtres et des dieux quand l'homme devient homme de science ! – *Morale* : la science est la chose interdite en soi, – elle seule est interdite. La science est le péché *premier*, le germe de tous les péchés, le péché *originel*. *Voilà la seule morale*. – « Tu ne connaîtras *point* » : le reste en découle. La peur infernale de Dieu ne l'empêchait pas d'être avisé. Comment *se défend*-on contre la science ? Cela devient pour longtemps son grand problème. Réponse : mettons l'homme à la porte du Paradis ! Le bonheur, le loisir font venir des pensées, – toutes les pensées sont de mauvaises pensées… L'homme ne *doit* pas penser. – Et le « prêtre en soi » invente la peine, la mort, les dangers mortels de la grossesse, toutes sortes de misères, la vieillesse, le labeur, la *maladie* surtout, – rien que des moyens de combattre la science ! La peine ne *permet* pas à l'homme de penser… Et pourtant ! quelle horreur ! L'œuvre de la connaissance s'amoncelle en une tour qui s'élance vers le ciel, où tombe le crépuscule des dieux, – que faire ! L'ancien Dieu invente la *guerre*, il sépare les peuples, il fait en sorte que les hommes s'exterminent réciproquement (– les prêtres ont toujours eu besoin de la guerre…). La guerre – entre autres, grand trouble-fête de la science ! –

Incroyable ! La connaissance, *moyen de s'émanciper du prêtre*, s'accroît même malgré les guerres. – Et l'ancien Dieu prend une dernière résolution : « l'homme est devenu homme de science, – *rien à faire, il faut le noyer* ! »…

49

– On m'a compris. Le début de la Bible contient *toute* la psychologie du prêtre. – Le prêtre ne connaît qu'un seul grand danger : c'est la science, – la saine notion de cause et d'effet. Mais la science ne prospère dans l'ensemble que dans des conditions favorables, – il faut avoir du temps, il faut avoir de l'esprit *de reste* pour « connaître »… « *Donc*, il faut rendre l'homme malheureux », – telle a été de tout temps la logique du prêtre. – On devine déjà *quelle chose*, conformément à cette logique, a été d'abord introduite dans le monde : – le « *péché* »… La notion de faute et de châtiment, tout l'« ordre moral du monde » ont été inventés *contre* la science – *contre* l'émancipation de l'homme des mains du prêtre… L'homme ne doit *pas* jeter le regard hors de lui, il doit regarder en lui-même ; il ne doit *pas* regarder *dans* les choses avec l'intelligence et la circonspection qu'il faut pour apprendre, il ne doit *pas* du tout regarder, tout simplement : il doit *souffrir*… Et il doit souffrir de telle sorte qu'il ait à tout instant besoin du prêtre. – Dehors, les médecins ! *C'est d'un Sauveur qu'on a besoin*. – Les notions de faute et de châtiment, y compris la doctrine de la « grâce », du « salut », du « pardon » – *mensonges* d'un bout à l'autre et sans la moindre réalité psychologique – ont été inventées pour détruire le *sens de la causalité* : c'est un attentat contre la notion de cause et d'effet ! – *Et pas* un attentat à coups de poing, à coups de couteau, dans la loyauté de la haine et de l'amour ! Non, mais un attentat suscité par les instincts les plus lâches, les plus retors, les plus bas ! Un attentat de *prêtres* ! Un attentat de *parasites* ! Un vampirisme de suceurs de sang blêmes et souterrains !… Quand les

conséquences naturelles d'une action ne sont plus « naturelles », mais sont considérées comme produites par des notions fantômes de la superstition, par « Dieu », par les « esprits », par les « âmes », comme des conséquences simplement « morales », comme une récompense, un châtiment, un avertissement, un moyen d'éducation, alors les conditions de la connaissance sont détruites, – *alors on a perpétré le plus grand crime contre l'humanité*. – Le péché, redisons-le, cette forme d'autoprofanation de l'homme *par excellence**, a été inventé pour rendre impossibles la science, la culture, toute élévation et toute noblesse en l'homme ; le prêtre *domine* grâce à l'invention du péché.

50

– Je ne saurais, arrivé ici, me dispenser d'une psychologie de la « foi », des « croyants » au bénéfice, bien entendu, justement des « croyants ». S'il y a encore aujourd'hui des gens qui ignoreraient à quel point il est *indécent* d'être « croyant » – ou bien à quel point c'est un signe de *décadence**, de vouloir – vivre brisé, – dès demain ils le sauront. Ma voix atteint même les durs d'oreille. – Il semble, à moins que je n'aie mal compris, qu'il y a parmi les chrétiens une sorte de critère de la vérité que l'on appelle « la preuve par l'efficace ». « La foi rend bienheureux : *donc* elle est vraie. » – On pourrait d'abord objecter que justement la béatitude réelle n'est pas prouvée, mais seulement *promise* : la béatitude attachée à la condition de la « foi », – on *doit* être heureux, *parce qu*'on croit… Mais la *survenue* effective de ce que le prêtre promet au croyant pour cet « au-delà » qui échappe à tout contrôle, *cela*, par quel moyen le prouver ? – La prétendue « preuve par l'efficace » n'est donc au fond de nouveau qu'une foi dans la réalisation immanquable de l'effet qu'on se promet de la foi. D'une formule : « Je crois que la foi rend heureux ; – *par conséquent*, elle est vraie. » – Mais avec cela la question est déjà réglée. Ce « par

conséquent » serait l'*absurdum* même comme critère de la vérité. Mais admettons, en tout esprit de conciliation, que la béatitude réelle soit prouvée par la foi (– *non pas* seulement désirée, *non pas* seulement promise par la bouche quelque peu suspecte d'un prêtre) : la béatitude – en termes plus techniques, le *plaisir* – serait-elle jamais une preuve de la vérité ? Si peu, qu'on a presque la preuve du contraire, en tout cas qu'on éprouve le plus vif soupçon à l'encontre de la vérité lorsque les sensations de plaisir ont voix au chapitre sur la question « qu'est-ce qui est vrai ? ». La preuve par le « plaisir » est une preuve *du* « plaisir » – un point c'est tout ; en vertu de quel principe serait-il donc établi que précisément les jugements *vrais* causeraient plus de plaisir que les faux et que, selon une harmonie préétablie, ils devraient entraîner à leur suite des sentiments agréables ? – L'expérience de tous les esprits rigoureux et profonds enseigne *le contraire*. On a dû arracher de haute lutte chaque avancée de la vérité, on a dû sacrifier pour elle presque tout ce à quoi tient par ailleurs notre cœur, notre amour, notre confiance en la vie. Il faut pour cela de la grandeur d'âme : le service de la vérité est le plus rude des services. – Que signifie donc être *probe* dans les choses de l'esprit ? Que l'on est rigoureux à l'égard de son cœur, que l'on méprise les « beaux sentiments », que l'on se fait un cas de conscience de chaque oui et de chaque non ! – – – La foi rend heureux : *par conséquent* elle ment…

51

Que, le cas échéant, la foi donne la béatitude, que la béatitude ne produise pas encore une idée *vraie* à partir d'une idée fixe, que la foi ne déplace pas les montagnes, mais qu'elle en *mette* là où il n'y en a pas : un passage rapide dans un *asile de fous* éclaire là-dessus suffisamment. Certes *pas* un prêtre : car celui-ci nie par instinct que la maladie soit maladie, que l'asile soit un asile. Le

christianisme a *besoin* de la maladie, à peu près comme l'hellénisme a besoin d'un surplus de santé, – *rendre* malade est la véritable intention cachée de tout le système thérapeutique de salut de l'Église. Et l'Église elle-même – n'est-elle pas l'asile de fous catholique comme idéal ultime ? La terre tout entière comme asile de fous ? – L'homme religieux, tel que le *veut* l'Église, est un *décadent** typique ; l'époque où une crise religieuse s'empare d'un peuple est chaque fois caractérisée par des épidémies de maladies nerveuses ; le « monde intérieur » de l'homme religieux ressemble à s'y tromper au « monde intérieur » des surexcités et des asthéniques ; les états « sublimes » que le christianisme a suspendus comme valeur des valeurs au-dessus de l'humanité sont des formes épileptoïdes, – l'Église n'a canonisé *ad majorem dei honorem* que des toqués *ou bien* de grands imposteurs… Je me suis un jour permis de décrire tout le *training* chrétien de la pénitence et du salut (que l'on étudie aujourd'hui en Angleterre mieux que partout) comme une *folie circulaire** méthodiquement provoquée, bien entendu sur un terrain déjà prédisposé, c'est-à-dire foncièrement morbide. Nul n'est libre de devenir chrétien : on n'est pas « converti » au christianisme, il faut être assez malade pour cela… Nous autres, qui avons le *courage* de la santé, *ainsi que* du mépris, combien nous sommes en droit de mépriser une religion qui a enseigné à se méprendre sur le corps ! qui ne veut pas s'affranchir de la superstition de l'âme ! qui fait de l'alimentation insuffisante un « mérite » ! qui combat dans la santé une espèce d'ennemi, de diable, de tentation ! qui s'est fourré dans la tête qu'on pouvait promener une « âme parfaite » dans un corps cadavérique et qui à cette fin a eu besoin de s'arranger une nouvelle notion de la « perfection », un être hâve, maladif, idiot jusqu'à l'exaltation, la prétendue « sainteté » – la sainteté, elle-même rien qu'un syndrome du corps appauvri, épuisé, incurablement corrompu !… Le mouvement chrétien, en tant que mouvement européen, est d'emblée un mouvement d'ensemble des éléments de rebut et de déchet de toute espèce (– ceux-là, avec le christianisme, veulent la puissance). Il n'exprime *pas* le déclin d'une race, il est un agrégat de formes de *décadence** venues de partout, qui se pressent les unes contre les autres et se cherchent. Ce n'est *pas*, comme on le croit, la corruption de l'Antiquité elle-même, de l'Antiquité *aristocratique*, qui a rendu possible le christianisme : on ne saurait trop rudement contredire l'idiotie des érudits qui soutient encore aujourd'hui ce genre d'opinion. À l'époque où les couches tchândâlas malades, corrompues se christianisaient dans l'ensemble de l'*imperium*, le *type* justement *contraire*, l'aristocratie, existait sous sa forme la plus belle et la plus accomplie. C'est le grand nombre qui est devenu maître ; le démocratisme des instincts chrétiens fut *victorieux*… Le christianisme n'était pas « national », n'était pas lié à une race, – il s'adressait à toutes sortes de déshérités de la vie, il avait ses

affidés partout. Le christianisme contient en son fond la rancune des malades, leur instinct dirigés *contre* les bien-portants, *contre* la santé. Tout ce qui est bien réussi, fier, pétulant, la beauté surtout, lui blesse les oreilles et les yeux. Une fois de plus, je rappelle l'inappréciable parole de Paul : « Ce qui est *faible* aux yeux du monde, ce qui est *folie* aux yeux du monde, ce qui est *vil* et *méprisé* aux yeux du monde, Dieu l'a choisi » : c'était cela, la formule, *in* hoc *signo* a vaincu la *décadence**. – *Dieu sur la Croix* – ne comprend-on toujours pas l'effroyable arrière-pensée de ce symbole ? – Tout ce qui souffre, tout ce qui est suspendu à la Croix est *divin*… Nous sommes tous suspendus à la Croix, par conséquent nous sommes divins… Nous seuls sommes divins… Le christianisme fut une victoire, un mode de penser *plus aristocratique* en a péri, – le christianisme a été jusqu'ici le plus grand malheur de l'humanité. – –

52

Le christianisme va aussi à l'encontre de toute réussite *intellectuelle*, – seule une raison malade *peut* lui servir de raison chrétienne, il prend le parti de tout ce qui est idiot, il jette l'anathème contre l'« esprit », contre la *superbia* de l'esprit bien portant. Puisque la maladie fait partie de l'essence du christianisme, il *faut* également que l'état typiquement chrétien, la « foi », soit une forme de maladie, il *faut* que tous les chemins droits, probes, scientifiques vers la connaissance soient rejetés par l'Église comme des chemins *interdits*. Le doute est déjà un péché… Le manque complet de netteté psychologique chez le prêtre – qui se trahit dans son regard – est une *séquelle* de la *décadence**, – il n'est que d'observer à cet égard les femmes hystériques, et d'autre part les enfants disposés au rachitisme, pour voir à quel point la fausseté d'instinct, le plaisir de mentir pour mentir, l'incapacité à regarder et marcher droit sont régulièrement l'expression de la *décadence**. « Foi » signifie *refus*-de-savoir ce qui est vrai. Le

piétiste, le prêtre des deux sexes, est faux *parce qu*'il est malade : son instinct *exige* que la vérité ne fasse jamais valoir ses droits. « Ce qui rend malade est *bon* ; ce qui vient de la plénitude, de la surabondance, de la puissance, est *mauvais* » : voilà ce que ressent le croyant. *La manie servile du mensonge*, – c'est à cela que je reconnais tous les théologiens prédestinés. – Une autre caractéristique du théologien est son *inaptitude à la philologie*. Par philologie on doit entendre, au sens très général, l'art de bien lire, – savoir déchiffrer des faits, *sans* les fausser par l'interprétation, *sans* perdre, dans l'exigence de comprendre, la prudence, la patience, la finesse. La philologie comme *ephexis* dans l'interprétation : qu'il s'agisse de livres, de nouvelles, de journaux, de destinées ou de faits météorologiques – pour ne rien dire du « salut de l'âme »… La façon dont un théologien, que ce soit à Berlin ou à Rome, interprète une « parole de l'Écriture » ou un événement, une victoire de l'armée de sa patrie par exemple, à la lumière sublime des psaumes de David, est toujours à tel point *osée* qu'un philologue en bondit au plafond. Et comment doit-il s'y prendre quand des piétistes et autres bovidés du pays souabe transforment le misérable quotidien et l'atmosphère confinée de leur existence, à l'aide du « doigt de Dieu », en un miracle de « grâce », de « providence » et d'« expériences du salut » ! Le plus modeste effort intellectuel, pour ne pas dire de *décence*, devrait amener pourtant ces interprètes à se convaincre de ce qu'a de parfaitement infantile et indigne un tel abus de la dextérité du doigt de Dieu. Si l'on est doué du moindre degré de piété, un Dieu qui nous guérit au bon moment d'un rhume ou qui nous dit de monter en fiacre à l'instant précis où éclate une grosse averse, devrait être pour nous un Dieu si absurde qu'on devrait s'en débarrasser, même s'il existait. Un Dieu larbin, saute-ruisseau, vendeur d'almanachs, – au fond un mot pour désigner l'espèce la plus stupide de hasards… La « providence divine », celle à laquelle aujourd'hui encore croit un tiers de l'« Allemagne cultivée », serait une objection contre Dieu, plus puissante encore que ce qu'on peut imaginer. Et, en tout cas, c'est une objection contre les Allemands !…

53

– L’idée que des *martyrs* prouvent quelque chose quant à la vérité d’une cause est si peu vraie que je voudrais nier qu’un martyr ait jamais eu quoi que ce soit à voir avec la vérité. L’accent avec lequel un martyr jette sa certitude-de-vérité à la tête du monde exprime déjà un si bas degré de probité intellectuelle, une telle *insensibilité crasse* à la question de la « vérité », qu’on n’a jamais besoin de réfuter un martyr. La vérité n’est pas quelque chose que les uns possèdent et les autres pas : cela, c’est ce que peuvent à la rigueur penser de la vérité des paysans ou des apôtres de paysans de l’acabit de Luther. On peut être certain que sur ce point la modestie, la *modération* augmentent toujours en proportion du degré de délicatesse de conscience dans les choses de l’esprit. S’*y connaître* dans cinq domaines et refuser, d’une main délicate, de s’y connaître *par ailleurs*… « La vérité », au sens où entend ce mot tout prophète, tout membre de secte, tout libre esprit, tout socialiste, tout homme d’Église, est une preuve parfaite que l’on n’a même pas encore acquis les rudiments du dressage de l’esprit et de la maîtrise de soi qui sont nécessaires pour trouver ne serait-ce que la plus petite parcelle quelconque de vérité. – Les morts de martyrs, soit dit en passant, ont été un grand malheur dans l’histoire : elles ont *séduit*… La conclusion de tous les idiots, femme et peuple y compris, qu’il doit y avoir quelque chose qui vaille dans une cause pour laquelle on accepte d’aller à la mort (ou même qui, comme le christianisme primitif, provoque des épidémies de morts volontaires), – cette conclusion a incroyablement entravé l’examen, l’esprit d’examen et de circonspection. Les martyrs *ont nui* à la vérité… Aujourd’hui encore, il suffit d’une brutalité dans la persécution pour conférer une odeur de *respectabilité* à un esprit de secte en lui-même encore insignifiant. – Comment ? change-t-on quelque chose à la valeur d’une cause, si on donne sa vie pour elle ? – Une erreur qui devient respectable est une erreur qui possède un attrait séducteur de plus : croyez-vous, Messieurs les théologiens, que nous vous donnerions sujet à vous faire les martyrs de vos mensonges ? – On réfute une cause en la mettant respectueusement de côté, – c’est aussi de cette façon qu’on réfute les théologiens… C’est justement cela qui a constitué la sottise historique de tous les persécuteurs : donner à la cause adverse l’apparence de la respectabilité, – lui faire le cadeau de la fascination du martyre… La femme encore aujourd’hui est à genoux devant une erreur. *Est-ce donc que la Croix est un argument ?* – – Mais, sur toutes ces affaires, un seul a dit le mot dont on aurait eu besoin depuis des millénaires, – *Zarathoustra*.

« Ils ont jalonné de sang le chemin qu'ils parcouraient et leur folie a proclamé qu'avec du sang on prouve la vérité.

Mais le sang est le plus mauvais témoin de la vérité ; le sang empoisonne la doctrine la plus pure pour en faire une folie et une haine du cœur.

Et lorsqu'on passe au travers du feu pour sa doctrine – qu'est-ce que cela prouve ! Il vaut mieux en vérité que notre propre doctrine vienne de notre propre brasier ! » (p. 99 [II, Des prêtres])

54

Qu'on ne s'y laisse pas tromper : les grands esprits sont des sceptiques. Zarathoustra est un sceptique. La force, la *liberté* issue de la puissance et du surplus de puissance de l'esprit se *prouve* par le scepticisme. Pour tout ce qui est fondamental en matière de valeur et de non-valeur, les hommes de conviction n'entrent pas du tout en ligne de compte. Les convictions sont des prisons. Cela ne voit pas assez loin, cela ne voit pas *de haut* : or, pour avoir le droit de dire son mot sur la valeur et la non-valeur, il faut avoir cinq cents convictions *au-dessous* de soi – *derrière* soi… Un esprit qui veut quelque chose de grand, qui en veut aussi les moyens, est par nécessité un sceptique. Ce que la force *implique*, c'est la liberté à l'égard des convictions de toutes sortes, la *capacité* de regarder librement… La grande passion, fond et puissance de l'être chez cet esprit, plus éclairée et despotique qu'il ne l'est lui-même, réquisitionne à son service tout son intellect ; elle lève tout scrupule ; elle lui donne jusqu'au courage des moyens impies ; elle lui *concède* le cas échéant des convictions. La conviction comme *moyen* : il y a bien des choses que l'on n'atteint qu'au moyen d'une conviction. La grande passion use des convictions, les use à fond, elle ne s'y

soumet pas, – elle se sait souveraine. – Inversement : le besoin de croyance, d'un quelconque inconditionné dans le oui et le non, le carlylisme, si l'on veut bien me passer l'expression, est un besoin de la *faiblesse*. L'homme de croyance, le « croyant » de tout acabit est nécessairement un homme dépendant, – incapable de se poser *lui-même* comme fin, qui, de lui-même est absolument incapable de poser des fins. Le croyant ne s'appartient pas *lui-même*, il ne peut être que moyen, il faut qu'il soit *utilisé*, il a besoin de quelqu'un qui l'utilise. Son instinct accorde les honneurs suprêmes à une morale de l'abnégation : tout l'en persuade, son intelligence, son expérience, sa vanité. La croyance de toute espèce est même une expression d'abnégation, d'aliénation de soi… Si l'on songe à quel point il faut nécessairement à la plupart des gens un régulateur qui les lie et les fixe de l'extérieur, à quel point la contrainte, en un sens plus élevé l'*esclavage* est la seule et ultime condition dans laquelle prospère l'être humain de volonté faible, et en particulier la femme, on aura également compris la conviction, la « foi ». L'homme de conviction a la foi pour épine dorsale. Rester *aveugle* à bien des choses, n'être impartial sur aucun point, être foncièrement de parti pris, avoir sur toutes les valeurs une optique stricte et obligée – voilà ce qui seul rend possible l'existence d'une telle espèce d'hommes. Mais c'est ce qui en fait l'antithèse, l'*antagoniste* de l'homme véridique, – de la vérité… Le croyant n'est pas libre de disposer de sa conscience pour répondre à la question du « vrai » et du « faux » : être probe en *cette* occurrence-là signifierait sa ruine immédiate. Le conditionnement pathologique de son optique fait du convaincu un fanatique – Savonarole, Luther, Rousseau, Robespierre, Saint-Simon –, le type antithétique de l'esprit vigoureux, devenu *libre*. Mais la pose grandiose de ces esprits *malades*, de ces épileptiques de l'idée, agit sur la grande masse, – les fanatiques sont pittoresques, l'humanité préfère voir des gesticulations plutôt qu'entendre des *raisons*…

– Avançons encore dans la psychologie de la conviction, de la « foi ». Il y a longtemps que j'ai soulevé la question de savoir si les convictions ne sont pas des ennemis plus dangereux de la vérité que les mensonges (*Humain, trop humain*, I, aphorismes 54 et 483). Cette fois, je voudrais poser la question décisive : y a-t-il même antithèse entre mensonge et conviction ? – Tout le monde le croit ; mais que ne croit pas tout le monde ! – Toute conviction comporte son histoire, ses antécédents, ses tentatives et ses méprises : elle *devient* conviction, après un long moment *sans l'être*, après un moment encore plus long où elle ne l'est *guère*. Eh quoi, est-ce que le mensonge ne pourrait pas également faire partie de ces formes embryonnaires de la conviction ? – Parfois, il n'est besoin que d'un changement de personnes : ce qui était encore mensonge chez le père devient conviction chez le fils. – J'appelle mensonge : refuser de voir ce qu'on voit, *refuser* de voir quelque chose *comme* on le voit : que le mensonge ait lieu devant témoins ou sans témoins n'entre pas en ligne de compte. Le mensonge le plus ordinaire est celui par lequel on se ment à soi-même ; mentir à autrui est relativement l'exception. – Or ce *refus* de voir ce qu'on voit, ce refus de voir *comme* on le voit, c'est presque la condition première pour les gens de *parti*, en quelque sens qu'on prenne le mot : l'homme de parti devient menteur par la force des choses. L'historiographie allemande par exemple est convaincue que Rome était le despotisme, que les Germains ont apporté au monde l'esprit de liberté : quelle différence y a-t-il entre cette conviction et un mensonge ? Peut-on s'étonner encore que, par instinct, tous les partis, les historiens allemands compris, aient à la bouche les grands mots de la morale, – que la morale ne *persiste* pratiquement que parce que l'homme de parti de tout acabit en a besoin à tout bout de champ ? – « Voici *notre* conviction : nous la professons devant tout le monde, nous vivons et nous mourons pour elle, – respectez tout ce qui a une conviction ! » – des propos de ce genre, j'en ai même entendu dans la bouche d'antisémites. Au contraire, Messieurs ! Un antisémite ne devient absolument pas plus convenable du fait qu'il ment par principe… Les prêtres, qui sont en cette matière plus fins et qui comprennent fort bien l'objection qu'implique la notion même de conviction, à savoir de mensonge par principe *parce que* mensonge efficace, ont repris aux Juifs l'astuce qui consiste à intercaler en l'occurrence la notion de « Dieu », de « volonté de Dieu », de « révélation divine ». Kant lui aussi, avec son impératif catégorique, était sur la même voie : sa raison y est devenue *pratique*. – Il y a des questions où la décision sur la vérité et la fausseté n'appartient *pas* à l'homme, toutes les questions suprêmes, les problèmes de valeurs suprêmes sont au-delà de la raison humaine… Comprendre les limites de la raison, – *voilà* où véritablement commence la philosophie… À quelle fin Dieu a-t-il donné à

l'homme la Révélation ? Dieu aurait-il fait quelque chose de superflu ? L'homme est par lui-même *incapable* de savoir ce qui est bien et ce qui est mal, aussi Dieu lui a-t-il enseigné Sa volonté… Moralité : le prêtre ne ment *pas*, – la question « vrai » ou « faux » n'*existe* pas dans les choses dont parlent les prêtres ; ces choses ne permettent même pas de mentir. Car, pour mentir, il faudrait que l'on puisse décider de *ce qui* est vrai en l'occurrence. Mais c'est justement ce que l'homme ne *peut* pas faire ; le prêtre n'est par là que le porte-parole de Dieu. – Pareil syllogisme de prêtre n'est certes pas seulement juif et chrétien ; le droit au mensonge et l'*astuce* de la « Révélation » font partie du type du prêtre, des prêtres de *décadence** aussi bien que des prêtres du paganisme (– sont païens tous ceux qui disent oui à la vie, pour qui « Dieu » est le mot qui désigne le grand Oui à toutes choses). – La « loi », la « volonté de Dieu », le « livre saint », l'« inspiration » – tout cela, rien que des mots désignant les conditions *dans lesquelles* le prêtre accède à la puissance, *grâce auxquelles* il conserve sa puissance, – ces notions se trouvent au principe de toutes les organisations sacerdotales, de toutes les formes de domination sacerdotales ou philosophiques. Le « mensonge sacré » – il est commun à Confucius, au Code de Manou, à Mahomet, à l'Église chrétienne – : on le retrouve aussi chez Platon. « La vérité est là » : dès que l'on entend cela, cela signifie que *le prêtre ment*…

56

– Enfin, tout dépend à quelle *fin* on ment. Que le christianisme n'ait pas de fins « sacrées », voilà *mon* objection contre ses moyens. Rien que des fins *mauvaises* : empoisonnement, calomnie, négation de la vie, le mépris du corps, le dénigrement et l'auto-avilissement de l'homme par la notion de péché, – *par conséquent* ses moyens aussi sont mauvais. – C'est avec un sentiment tout

contraire que je lis le code de *Manou*, œuvre incomparablement spirituelle et supérieure : ce serait un péché contre l'*esprit* que de seulement le *nommer* d'un même souffle avec la Bible. On le devine tout de suite : ce code a une véritable philosophie derrière lui, *en* lui, pas seulement une judéine nauséabonde de rabbinisme et de superstition, – il donne de quoi se mettre sous la dent même au psychologue le plus blasé. *Sans oublier* l'essentiel, la différence fondamentale avec toute espèce de Bible : les classes *nobles*, philosophes et guerriers, tiennent grâce à lui la foule en main, partout des valeurs nobles, un sentiment de perfection, un dire-oui à la vie, un triomphant sentiment de bien-être avec soi et avec la vie, – le *soleil* inonde tout ce livre. – Toutes les choses sur lesquelles le christianisme étale son insondable vulgarité, par exemple la conception, la femme, le mariage, sont ici traitées avec respect, avec amour et confiance. Comment donc peut-on mettre entre les mains d'enfants et de femmes un livre qui contient cette parole abjecte : « Pour éviter l'impudicité, que chacun ait sa femme et que chaque femme ait son mari… car il vaut mieux se marier que de brûler » ? Et a-t-on le *droit* d'être chrétien aussi longtemps que la genèse de l'homme est christianisée, c'est-à-dire *souillée* par la notion d'*immaculée* conception ?… Je ne connais aucun livre où soient dites à la femme autant de choses délicates et bonnes que dans le code de Manou ; ces vieux grisons et ces saints ont une manière d'être galants avec les femmes que l'on n'a peut-être jamais surpassée. « La bouche d'une femme – dit un passage –, la poitrine d'une jeune fille, la prière d'un enfant, la fumée du sacrifice sont toujours purs. » Autre passage : « Il n'y a rien de plus pur que la lumière du soleil, l'ombre d'une vache, l'air, l'eau, le feu et le souffle d'une jeune fille. » Un dernier passage – peut-être aussi un mensonge sacré – : « Toutes les ouvertures du corps au-dessus du nombril sont pures, toutes celles au-dessous de lui sont impures. Chez la seule jeune fille le corps entier est pur. »

On prend les procédés chrétiens en flagrant délit d'*offense à la sainteté* quand on mesure la *fin chrétienne* à la fin du Code de Manou, – quand on soumet à une vive lumière cette extrême antithèse des fins. Là encore le critique du christianisme ne peut s'empêcher de le rendre *méprisable*. – Un code tel que celui de Manou naît comme tout bon code : il résume l'expérience, la prudence et la morale expérimentale acquises au long des siècles, il conclut, il ne crée plus rien. L'idée qui préside à une codification de ce genre est que les moyens qui confèrent de l'autorité à une *vérité* lentement et chèrement acquise sont foncièrement différents de ceux dont on se servirait pour la démontrer. Un code ne fait jamais état des besoins, des principes, de la casuistique qui constituent la préhistoire d'une loi : il perdrait justement par là le ton impératif, le « tu dois », tout ce qui rend possible l'obéissance. C'est précisément là qu'est le problème. – À un certain point de l'évolution d'un peuple, sa couche la plus circonspecte, celle qui regarde le plus en arrière et en avant, déclare close l'expérience en fonction de laquelle on doit – c'est-à-dire on *peut* – vivre. Son but consiste à rapporter la moisson la plus riche et la plus complète possible des époques d'expérimentation et d'expérience *mauvaise*. Ce qu'il faut donc avant tout empêcher désormais, c'est la continuation de l'expérimentation, la prorogation de l'état labile des valeurs, la mise à l'épreuve, le choix, la critique des valeurs *in infinitum*. À cela, on oppose une double muraille : d'une part la *révélation*, c'est-à-dire l'affirmation que la raison des lois n'est *pas* d'origine humaine, n'est *pas* cherchée et trouvée lentement et avec des méprises mais, étant d'origine divine, a été tout simplement communiquée totale, parfaite, hors de l'histoire, un présent, un miracle… D'autre part, la *tradition*, c'est-à-dire l'affirmation que la loi a existé depuis un temps immémorial, que c'est manquer de piété, un crime contre les ancêtres que de la mettre en doute. L'autorité de la loi se fonde sur les thèses. Dieu l'*a donnée*, les ancêtres l'*ont vécue*… – La raison supérieure de cette procédure réside dans l'intention de refouler petit à petit la conscience loin de la vie reconnue comme juste (c'est-à-dire *démontrée* comme telle par une expérience immense et sévèrement passée au crible), de telle sorte que l'on atteigne le parfait automatisme d'un instinct, – condition de toute maîtrise, de toute espèce de perfection dans l'art de vivre. Établir un code du genre de celui de Manou signifie accorder dorénavant à un peuple l'accès à la maîtrise, à la perfection, – le droit d'ambitionner le suprême art de vivre. *Pour cela, il doit être rendu inconscient* : c'est le but de tout mensonge sacré. – *L'ordre des castes*, la loi suprême, la loi dominante, n'est que la sanction d'un *ordre naturel*, d'une légalité naturelle de premier ordre, sur laquelle aucune volonté, aucune « idée moderne » n'a puissance. Dans toute société saine se distinguent, en se conditionnant réciproquement, trois types physiologiques dont les gravitations

sont différentes, dont chacun a sa propre hygiène, son propre domaine de travail, son espèce propre de sentiment de perfection et de maîtrise. C'est la nature, *et non pas* Manou qui sépare les uns des autres ceux chez qui prédomine l'esprit, ceux chez qui prédomine la force des muscles et du tempérament et les troisièmes chez qui ne prédomine ni l'un ni l'autre, les médiocres, – ces derniers constituant le grand nombre, les premiers l'élite. La caste supérieure – je l'appelle *le tout petit nombre* –, en tant que parfaite, a aussi les privilèges du tout petit nombre : en particulier celui de représenter le bonheur, la beauté, la bonté sur terre. Seuls les hommes les plus intellectuels ont le droit à la beauté, *au Beau* : chez eux seuls la bonté n'est pas faiblesse. *Pulchrum est paucorum hominum* : le Bien est un privilège. En revanche, rien ne leur est moins autorisé que de mauvaises manières, ou un regard pessimiste, un œil qui *enlaidit*, – voire l'indignation contre l'aspect général des choses. L'indignation est le privilège des tchândâlas ; le pessimisme de même. « *Le monde est parfait* – ainsi parle l'instinct des plus intellectuels, l'instinct qui dit oui – : l'imperfection, tout ce qui est *au-dessous* de nous en quelque manière, la distance, le sentiment de distance, le tchândâla même appartient encore à cette perfection. » Les hommes les plus intellectuels, étant *les plus forts*, trouvent leur bonheur là où d'autres trouveraient leur perte : dans le labyrinthe, dans la dureté contre soi et contre les autres, dans l'expérimentation ; leur plaisir est de se vaincre soi-même : l'ascétisme est chez eux nature, besoin, instinct. La tâche difficile est à leurs yeux un privilège ; jouer avec des charges qui écrasent les autres est un *délassement*… La connaissance – forme de l'ascétisme. – Ils constituent l'espèce d'homme la plus respectable : cela n'exclut pas qu'ils soient aussi celle qui a le plus de belle humeur, la plus aimable. Ils dominent, non en vertu de ce qu'ils veulent, mais en vertu de ce qu'ils *sont* ; ils ne sont pas libres d'être des seconds. – Les *seconds* : ce sont les gardiens du droit, les administrateurs de l'ordre et de la sécurité, ce sont les guerriers nobles, c'est avant tout le *roi* comme formule suprême du guerrier, du juge et du soutien de la loi. Les seconds, c'est l'exécutif des intellectuels, ce qui est le plus proche d'eux, ce qui les délivre de tout ce que le travail de domination comporte de *grossier*, – leur escorte, leur main droite, leurs meilleurs disciples. – Dans tout cela, répétons-le, rien d'arbitraire, rien de « fabriqué » ; c'est ce qui est *autrement* qui est fabriqué, – et la nature est en ce cas abîmée… L'ordre des castes, la *hiérarchie*, ne formule rien que la loi suprême de la vie même ; la séparation des trois types est nécessaire à la conservation de la société, si l'on veut rendre possible des types plus élevés et suprêmes, – l'*inégalité* des droits est la première condition pour qu'il y ait des droits. – Un droit est un privilège. Dans sa façon d'être, chacun a aussi son privilège. Ne sous-estimons pas les privilèges des *médiocres*. La vie devient de

plus en plus rude à l'approche des *sommets*, – le froid augmente, la responsabilité augmente. Une culture élevée est une pyramide : elle ne peut reposer que sur une base, elle a pour condition première une médiocrité fortement et sainement consolidée. L'artisanat, le commerce, l'agriculture, la *science*, la plus grande partie de l'art, en un mot tout ce que désigne la notion d'activité *professionnelle* ne se concilie tout à fait qu'avec une moyenne dans les capacités et les désirs ; ce seraient choses déplacées chez les exceptions, l'instinct qui en fait partie s'opposerait aussi bien à l'aristocratisme qu'à l'anarchisme. Pour être d'utilité publique, pour être un rouage, une fonction, il faut y être destiné par la nature : ce n'est *pas* la société, l'espèce de *bonheur* dont le grand nombre est tout juste capable, qui fait d'eux des machines intelligentes. Pour le médiocre, être médiocre est un bonheur ; la maîtrise en un seul domaine, la spécialisation est pour lui un instinct naturel. Il serait parfaitement indigne d'un esprit plus profond de voir d'emblée une objection dans la médiocrité en soi. Elle est même la nécessité *première* pour qu'il puisse y avoir des exceptions : elle rend possible une culture élevée. Quand l'homme d'exception manie justement les médiocres avec un doigté plus délicat que lui-même et ses semblables, ce n'est pas seulement politesse du cœur, – c'est tout simplement son *devoir*… Qui est-ce que je hais le plus parmi la racaille d'aujourd'hui ? La racaille des socialistes, les apôtres tchândâlas qui sapent l'instinct, le plaisir, le sentiment de satisfaction qu'a le travailleur de sa petite existence, – qui le rendent envieux, qui lui inculquent la vengeance… L'injustice n'est jamais dans l'inégalité des droits, mais dans la revendication de droits « *égaux* »… Qu'est-ce qui est *mauvais* ? Mais je l'ai déjà dit : tout ce qui provient de la faiblesse, de l'envie, de la *vengeance*. – L'anarchiste et le chrétien ont même origine…

En fait, tout dépend du but dans lequel on ment : si c'est pour conserver ou pour *détruire*. On peut faire une assimilation parfaite entre le *chrétien* et l'*anarchiste* : leur but, leur instinct, c'est seulement la destruction. On peut déchiffrer dans l'histoire la preuve de cette proposition : elle s'y trouve avec une épouvantable netteté. Nous venons de voir une législation religieuse dont le but était de « pérenniser » une grande organisation de la société, condition suprême pour que la vie *s'épanouisse*, – le christianisme, lui, s'est donné comme mission de mettre fin justement à une telle organisation *parce qu'en elle la vie s'épanouissait*. Dans le premier cas, le produit de la raison accumulé pendant de longues années d'expérimentation et d'incertitude devait être investi dans les besoins au très long terme et le rapport retiré le plus grand, le plus abondant et le plus complet possible ; dans le second, au contraire, la récolte a été *empoisonnée* pendant la nuit… Ce qui se dressait *aere perennius*, l'*imperium romanum*, la plus grandiose forme d'organisation dans de difficiles conditions qu'on ait jusqu'ici atteinte, et en comparaison de laquelle tout ce qui précède et tout ce qui suit n'est qu'ébauche incomplète, bousillage, dilettantisme, – ces saints anarchistes se sont fait un devoir de « piété » de détruire « le monde », *c'est-à-dire* l'*imperium romanum*, jusqu'à ce qu'il n'en reste pas pierre sur pierre, – jusqu'à ce que les Germains mêmes et autres malotrus aient pu s'en rendre maîtres… Le chrétien et l'anarchiste : tous deux *décadents**, tous deux incapables d'agir autrement qu'en dissolvant, en empoisonnant, en rabougrissant, en *suçant le sang*, tous deux avec l'instinct de *haine à mort* contre tout ce qui se tient debout, se dresse dans sa grandeur, a de la durée, promet de l'avenir à la vie… Le christianisme a été le vampire de l'*imperium romanum*, – il a défait en une nuit l'immense ouvrage des Romains, conquérir un terrain pour fonder une grande civilisation qui *a le temps devant soi*. – Ne comprend-on toujours pas ? L'*imperium romanum* que nous connaissons, que l'histoire de la province romaine nous apprend à connaître de mieux en mieux, ce chef-d'œuvre admirable du grand style, était un début, sa construction était calculée pour *faire ses preuves* au long des millénaires, – jusqu'à aujourd'hui on n'a jamais construit ainsi, jamais même rêvé de construire dans une telle mesure *sub specie aeterni* ! – Cette organisation était assez solide pour supporter de mauvais empereurs : le hasard des personnes ne doit pas intervenir dans de telles affaires – *premier* principe de toute grande architecture. Mais elle n'était pas assez solide contre l'espèce *la plus corrompue* de corruption, contre le *chrétien*… Cette vermine clandestine, qui se faufilait furtivement, dans la nuit, le brouillard et l'équivoque douteuse, jusqu'à chaque individu et lui suçait la substance du sérieux pour les *véritables* affaires, de tout instinct des *réalités*, cette bande lâche, féminine et mielleuse a détourné, petit à petit, les « âmes » de cet

immense édifice, – ces natures de prix, d'une noblesse virile, qui éprouvaient la cause de Rome comme leur cause propre, leur sérieux propre, leur *orgueil* propre. La manière furtive des cagots, la clandestinité des conventicules, des notions sinistres comme l'enfer, comme le sacrifice des innocents, comme l'*unio mystica* dans le sang qu'on boit, surtout le feu lentement attisé de la vengeance, de la vengeance des tchândâlas – *voilà* ce qui s'est rendu maître de Rome, cette même espèce de religion à laquelle déjà Épicure avait fait la guerre dans sa forme préexistante. Qu'on lise Lucrèce, pour comprendre *ce qu*'Épicure a combattu, *non pas* le paganisme, mais « le christianisme », j'entends la corruption de l'âme par la notion de faute, de châtiment et d'immortalité. – Il combattait les cultes *souterrains*, carrément tout le christianisme latent, – nier l'immortalité était alors déjà une véritable *rédemption*. – Et Épicure aurait vaincu, tout esprit respectable dans l'Empire romain était épicurien : *c'est alors qu'apparut Paul*… Paul, la haine tchandala contre « le monde », contre Rome, devenue chair, devenue génie, le Juif, le Juif *éternel par excellence**… Ce qu'il devina, c'est comment, à l'aide du petit mouvement de secte chrétien, en marge du judaïsme, on peut allumer un « incendie universel », comment avec le symbole « Dieu en Croix » on peut rassembler en une somme de forces immense, tous les bas-fonds, toutes les séditions clandestines tout l'héritage des machinations anarchistes de l'Empire. « Le salut vient des Juifs. » – Faire du christianisme une formule pour surenchérir sur les cultes souterrains de toute espèce, ceux d'Osiris, ceux de la Grande Mère, ceux de Mithra par exemple – *et* pour en faire la somme : c'est dans cette intuition que consiste le génie de Paul. Son instinct était en l'espèce tellement sûr qu'avec une impitoyable violence à la vérité, il mit dans la bouche – et pas seulement dans la bouche – du « Sauveur » de son invention les représentations par lesquelles les religions tchândâlas fascinaient – qu'il *fit* de lui quelque chose qu'un prêtre de Mithra pouvait également comprendre… Ce fut là son chemin de Damas : il comprit qu'il avait *besoin* de la foi en l'immortalité pour dévaloriser « le monde », que la notion d'« enfer » pouvait se rendre maîtresse de Rome, – qu'avec l'« au-delà » on *tue la vie*… Nihilisme et christianisme : cela rime, et cela ne fait pas que rimer…

59

Tout le travail du monde antique *en vain* : les mots me manquent pour exprimer ce que j'éprouve devant quelque chose d'aussi monstrueux. – Et si l'on considère que son travail était préparatoire, qu'on venait seulement de poser les fondations d'un travail millénaire avec une conscience de soi en granit, c'est tout le *sens* du monde antique qui a été en vain !… À quoi bon les Grecs ? À quoi bon les Romains ? – Toutes les conditions d'une civilisation savante, toutes les *méthodes* scientifiques se trouvaient déjà là, on avait déjà établi le grand, l'incomparable art de bien lire – cette condition de la tradition de la culture, de l'unité de la science ; la science de la nature, liée à la mathématique et à la mécanique se trouvait sur le meilleur chemin, – le *sens des faits*, l'ultime et le plus précieux de tous les sens, avait ses écoles, sa tradition déjà multiséculaire ! Comprend-on cela ? Tout ce qui est *essentiel* pour pouvoir se mettre au travail avait été découvert : – les méthodes, il faut le redire, *sont* l'essentiel, ainsi que le plus difficile, et aussi ce à quoi depuis le plus longtemps répugnent les habitudes et les paresses. Tout ce qu'aujourd'hui, nous avons reconquis par un indicible effort sur nous-mêmes – car nous avons encore, d'une certaine manière, tous les mauvais instincts, les instincts chrétiens, chevillés au corps –, la liberté du regard devant la réalité, la circonspection de la main, la patience et le sérieux dans les choses infimes, toute la *probité* de la connaissance – elle se trouvait déjà là ! déjà depuis plus de deux millénaires ! *Ainsi que*, de surcroît, le bon goût et la finesse du tact ! Et *non pas* conçus comme dressage du cerveau ! *Non pas* comme éducation « allemande » aux manières de malotrus ! Mais comme corps, comme maintien, comme instinct, – en un mot, comme réalité… *Tout cela, en vain !* Du jour au lendemain, plus rien qu'un souvenir ! – Grecs ! Romains ! la noblesse de l'instinct, le goût, la recherche méthodique, le génie de l'organisation et de l'administration, la foi, avec la *volonté*, en un avenir de l'humanité, le grand Oui à toutes choses incarné dans l'*imperium romanum*, visible pour tous les sens, le grand style non plus réduit à l'art, mais devenu réalité, vérité, *vie*… – Et non pas enseveli, du jour au lendemain, par une catastrophe naturelle ! Ni piétiné par des Germains et autres lourdauds plantigrades ! Mais anéanti par des vampires rusés, sournois, invisibles, anémiques ! Non pas vaincu, – seulement saigné à blanc !… La rancune cachée, l'envie mesquine devenues *dominantes* ! Tout ce qui est pitoyable, mal dans sa peau, habité-de-mauvais-sentiments, tout le *ghetto* de l'âme d'un seul coup *au pinacle* ! – – Il suffit de lire n'importe quel agitateur chrétien, saint Augustin par exemple pour comprendre, pour *subodorer* quels

malpropres gaillards sont ainsi parvenus au pinacle. On se tromperait du tout au tout si l'on attribuait un quelconque défaut d'intelligence aux chefs du mouvement chrétien : oh ! ils sont astucieux, astucieux jusqu'à la sainteté, messieurs les Pères de l'Église ! Ce qui leur manque, c'est quelque chose de tout différent. La nature les a mal lotis, – elle a omis de leur attribuer un modeste lot d'instincts respectables, convenables, *propres*… Entre nous, ce ne sont même pas des hommes… Si l'islam méprise le christianisme, il a mille fois raison : l'islam a pour condition de *vrais hommes*…

60

Le christianisme nous a fait perdre l'héritage de la culture antique, il nous a plus tard fait perdre celui de la culture de l'*islam*. L'admirable univers de la culture maure de l'Espagne, qui au fond est plus proche de *nous*, qui parle plus à nos sens et à nos goûts que Rome et la Grèce, a été *piétiné* (– je ne dis pas par quel genre de pieds –), pourquoi ? parce qu'il devait son origine à des instincts nobles, à des instincts virils, parce qu'il disait oui à la vie, et de surcroît avec les magnificences rares et raffinées de la vie maure… Plus tard, les Croisés ont combattu quelque chose devant quoi il leur aurait mieux convenu de se prosterner dans la poussière, – une culture face à laquelle notre dix-neuvième siècle lui-même pourrait paraître très indigent, très « en retard ». – Il est vrai qu'ils voulaient faire du butin : l'Orient était riche… Soyons objectifs ! Les Croisades – de la piraterie supérieure, rien de plus ! La noblesse allemande, au fond noblesse de Vikings, était là dans son élément ; l'Église ne savait que trop bien avec quoi on *tient* la noblesse allemande… La noblesse allemande, de tout temps les « Suisses » de l'Église, de tout temps au service de tous les mauvais instincts de l'Église, – mais *bien payée*… Quand on pense que c'est justement à l'aide des épées allemandes que l'Église a mené sa guerre à mort contre tout ce

qui est noble sur terre ! Il vient à ce moment une foule de questions douloureuses. La noblesse allemande brille par son *absence* quasi totale dans l'histoire de la culture supérieure : on en devine la raison… Le christianisme, l'alcool – les deux *grands* moyens de corruption… En soi, il ne devrait pas y avoir à choisir entre l'islam et le christianisme, pas plus qu'entre un Arabe et un Juif. La décision se fait toute seule ; nul n'a en l'espèce la liberté de choix. Ou bien on *est* un tchandala, ou bien on ne l'est *pas*… « Guerre au couteau avec Rome ! Paix, amitié avec l'islam » : c'est ce que ressentit, c'est ce que *fit* ce grand esprit libre, ce génie entre tous les empereurs allemands, Frédéric II. Eh quoi ? un Allemand doit-il être d'abord un génie, d'abord un esprit libre pour ressentir les choses *décemment* ? Je ne comprends pas comment un Allemand a jamais pu ressentir les choses *chrétiennement*…

61

Il est ici nécessaire de toucher un souvenir cent fois plus douloureux encore pour les Allemands. Les Allemands ont fait perdre à l'Europe la dernière grande moisson de culture qu'il était encore possible de récolter, – celle de la *Renaissance*. Comprend-on enfin, *veut-on* comprendre *ce qu'était* la Renaissance ? La *transvaluation des valeurs chrétiennes*, la tentative entreprise par tous les moyens, avec tous les instincts, avec tout le génie, de faire triompher les valeurs *opposées*, les valeurs *nobles*… Il n'y a eu jusqu'ici que *cette* grande guerre-*là*, il n'y a eu jusqu'ici aucune question plus décisive que celle de la Renaissance, – *ma* question à *moi* est celle qu'elle pose – : il n'y a jamais eu non plus une forme d'*attaque* plus radicale, plus directe, plus strictement dirigée, en plein centre et par l'ensemble du front. Attaquer à l'endroit décisif, au siège même du christianisme, y mettre sur le trône les valeurs *nobles*, entendons les *introduire* dans les instincts, dans les besoins et désirs les plus profonds de ceux

mêmes qui y siégeaient… Je vois devant moi la *possibilité* d'une magie et d'un attrait de couleurs supraterrestre : – il me semble qu'elle resplendit de tous les frémissements d'une beauté raffinée, qu'un art est ici à l'œuvre, si divin, si diaboliquement divin qu'on chercherait en vain pendant des millénaires une seconde possibilité de ce genre ; je vois un spectacle si riche de sens, et en même temps si merveilleusement paradoxal que toutes les divinités de l'Olympe y auraient eu l'occasion d'un rire immortel – *César Borgia*, *pape*… Me comprend-on ? Eh bien, *voilà* qui eût été le triomphe que je suis seul, *moi*, à réclamer – : par là le christianisme était *aboli* ! – Qu'arriva-t-il ? Un moine allemand, Luther, vint à Rome. Ce moine, avec tous les instincts rancuneux d'un prêtre raté chevillés au corps, se révolta à Rome *contre* la Renaissance. Au lieu de comprendre, avec une reconnaissance profonde, le prodige qui était arrivé, le christianisme surmonté à son *siège* même –, sa haine n'entendit que se nourrir de ce spectacle. Un homme religieux ne songe qu'à lui-même. – Luther vit la *corruption* de la papauté, alors que c'était justement le contraire qu'il fallait saisir : l'antique corruption, le *peccatum originale*, le christianisme ne siégeait *plus* sur le trône du pape ! Au contraire, c'était la vie ! Au contraire, c'était le triomphe de la vie ! Au contraire, le grand oui à toutes les choses élevées, belles, hardies… Et Luther *rétablit l'Église* : il l'attaqua… La Renaissance – un événement dénué de sens, un grand *en vain* ! – Ah ! ces Allemands, ce qu'ils nous ont déjà coûté ! En vain – cela a toujours été l'*œuvre* des Allemands. La Réforme ; Leibniz ; Kant et la prétendue philosophie allemande ; les guerres de « libération », l'Empire – chaque fois un en vain pour quelque chose qui était déjà là, pour quelque chose d'*irremplaçable*… Ce sont *mes* ennemis à *moi*, je le reconnais, ces Allemands ; je méprise en eux toutes sortes de malpropreté dans les concepts et les valeurs, de *lâcheté* devant tous les oui et les non probes. Ils ont, depuis presque un millénaire, embroussaillé et embrouillé tout ce qu'ils touchaient de leurs doigts, ils ont sur la conscience toutes les demi-mesures – à trois-huit ! – dont l'Europe est malade, – ils ont aussi sur la conscience la plus malpropre sorte de christianisme qu'il y ait, la plus incurable, la plus irréfutable, le protestantisme… Si l'on ne peut pas en finir avec le christianisme, ce sont *les Allemands* qui en seront la cause…

62

– Ici, je conclus et j'énonce mon verdict. Je *condamne* le christianisme, j'élève contre l'Église chrétienne la plus terrible des accusations qu'un accusateur ait jamais prononcée. Elle est pour moi la plus grande des corruptions concevables, elle a eu la volonté de l'ultime corruption encore possible. L'Église chrétienne n'a rien épargné dans sa corruption, elle a fait de toute valeur une non-valeur, de toute vérité un mensonge, de toute probité une vilenie de l'âme. Qu'on ose encore me parler de ses bienfaits « humanitaires » ! *Supprimer* une misère quelconque allait à l'encontre de son intérêt le plus profond ; elle a vécu de misères, elle *a créé* des misères pour se perpétuer… Le ver du péché, par exemple : c'est de cette misère que l'Église a pour commencer gratifié l'humanité ! – L'« égalité des âmes devant Dieu », cette hypocrisie, ce *prétexte* aux *rancunes** de toutes les âmes viles, cette notion explosive, qui a fini par devenir révolution, idée moderne et principe de déclin de tout l'ordre social, – c'est de la dynamite *chrétienne*… Bienfaits « humanitaires » du christianisme ! À partir de l'*humanitas*, fabriquer une autocontradiction, un art de la flétrissure de soi, une volonté de mensonge à tout prix, un mépris de tous les instincts bons et probes ! Et ce seraient pour moi des bienfaits du christianisme ! – Le parasitisme comme *unique* pratique de l'Église ; buvant, avec ses idéaux d'anémie, de « sainteté », tout le sang, tout l'amour, tout espoir en la vie ; l'au-delà, volonté de nier toute réalité ; la Croix, signe de reconnaissance de la conjuration la plus souterraine qui ait jamais existé, – contre la santé, la beauté, la réussite, la vaillance, l'esprit, la *bonté* d'âme, *contre la vie elle-même*…

Cette accusation à perpétuité du christianisme, je veux l'inscrire sur tous les murs, partout où il y a des murs, – j'ai des lettres qui rendraient la vue aux aveugles… J'appelle le christianisme l'unique grande malédiction, l'unique grande corruption intime, l'unique grand instinct de haine, pour lequel aucun moyen n'est assez vénéneux, sournois, souterrain, assez *mesquin*, – je l'appelle l'unique immortelle souillure de l'humanité…

Et l'on compte le *temps* à partir du *dies nefastus* qui a marqué le début de cette calamité, – à partir du *premier* jour du christianisme ! – *Pourquoi pas plutôt depuis son dernier jour ? – Depuis aujourd'hui ?* Transvaluation de toutes les valeurs !…

ECCE HOMO

Comment on devient ce qu’on est

PRÉFACE

1

Prévoyant qu'il me faudra, d'ici peu, affronter l'humanité avec le plus grave défi qui lui ait jamais été lancé, il me parait indispensable de dire *qui je suis*. Au fond, cela pourrait se savoir : car je ne me suis pas « laissé sans témoignage ». Mais la disproportion entre la grandeur de ma tâche et la *petitesse* de mes contemporains s'est traduite par le fait qu'on ne m'a ni entendu, ni même perçu. Je vis sur le crédit que je m'accorde moi-même, peut-être mon existence se réduit-elle à un préjugé ?… Pour peu que je parle à n'importe quel homme « cultivé » se rendant l'été en Haute Engadine, je me persuade que je n'existe pas… Dans ces conditions, c'est un devoir, qui répugne au fond à mes habitudes, bien plus, à la fierté de mes instincts, de dire : *Écoutez-moi ! car je suis tel et tel. Surtout, pas de quiproquo à mon sujet !*

2

Je n'ai absolument rien, par exemple, d'un épouvantail, d'un monstre de morale – je suis même par nature l'antithèse du genre d'homme que, jusqu'à présent, on a révéré comme vertueux. Entre nous soit dit, c'est à cela, me semble-t-il, que tient justement mon point d'honneur. Je suis disciple du philosophe Dionysos, je préférerais encore être un satyre plutôt qu'un saint. Mais qu'on lise déjà cet écrit. Peut-être ai-je réussi – peut-être cet écrit n'a-t-il d'ailleurs pas d'autre signification – à exprimer cette antithèse dans un style fait

de belle humeur et d'affabilité. « Améliorer » l'humanité, voilà bien la dernière chose que, *moi*, j'irais promettre. Je n'érige pas de nouvelles idoles, moi ; quant aux anciennes, qu'elles apprennent ce que c'est que les pieds d'argile. *Renverser les idoles* (c'est le mot que j'emploie pour les « idéaux ») – voilà bien plutôt mon métier. On a fait perdre sa valeur, son sens et sa véracité à la réalité dans la mesure où l'on a *inventé le mensonge* d'un monde idéal… Le « vrai monde » et le « monde apparent » – traduction allemande : le monde *inventé par mensonge* et la réalité… Le mensonge de l'idéal a été jusqu'à présent la malédiction pesant sur la réalité, l'humanité même en est devenue menteuse et fausse jusqu'au plus profond de ses instincts – jusqu'à adorer l'*inverse* des valeurs qui lui auraient garanti au premier chef la belle croissance, l'avenir, le droit éminent à l'avenir.

3

Qui sait respirer l'air de mes écrits sait que c'est un air des hauteurs, un air *vif*. Il faut être fait pour lui, sinon il y a grand risque d'y prendre froid. Les glaces sont proches, la solitude est immense – mais quelle paix enveloppe les choses dans la lumière ! comme on y respire librement ! que de choses on sent *au-dessous* de soi ! – La philosophie, telle que je l'ai comprise et vécue jusqu'à présent, consiste à vivre volontairement dans les glaces et les sommets – c'est la recherche de tout ce que l'existence a d'étrange et de douteux, de tout ce qui a été jusqu'à présent mis au ban par la morale. La longue expérience que m'a donnée une telle errance dans *l'Interdit* m'a appris à voir tout autrement qu'on pourrait le souhaiter les raisons pour lesquelles on a jusqu'à présent moralisé et idéalisé : l'histoire *cachée* des philosophes, la psychologie de leurs grands noms s'est manifestée à mes yeux. Quelle quantité de vérité peut *supporter*, voire *oser* un esprit ? tel a été, de plus en plus, pour moi le vrai critère de la valeur. L'erreur (– la foi en l'idéal –), ce n'est pas de l'aveuglement, l'erreur, c'est de la lâcheté… Toute conquête, tout pas en avant dans la connaissance *résulte* du courage, de la dureté envers soi, de la netteté envers soi… Je ne réfute pas les idéaux, je me contente de mettre des gants… *Nitimur in vetitum* : par ce signe un jour vaincra ma philosophie, car ce qu'on a jusqu'à présent par principe interdit, c'est seulement la vérité.

4

Parmi mes écrits mon *Zarathoustra* tient une place à part. Il constitue le plus grand cadeau qu'on ait jamais fait à l'humanité jusqu'à présent. Ce livre, dont la voix passe par-dessus des millénaires, n'est pas seulement le livre le plus haut qui soit, le vrai livre de l'air des cimes – le fait homme dans son ensemble se tapit à une distance immense *en dessous* de lui –, c'est aussi le livre *le plus profond*, issu du fonds le plus secret de la vérité, un puits inépuisable dans lequel aucun seau ne descend sans remonter rempli d'or et de bonté. Celui qui y parle n'est pas un « prophète », un de ces lugubres mixtes de maladie et de volonté de puissance qu'on appelle fondateurs de religion. Il faut avant tout *entendre* comme il faut l'accent qui s'exprime par cette bouche, ce ton halcyonien, pour ne pas passer lamentablement à côté du sens de sa sagesse.

> « Ce sont les paroles les plus silencieuses qui sèment la tempête, les pensées qui mènent le monde viennent sur des pattes de colombe –. »
>
> « Les figues tombent de l'arbre, elles sont bonnes et sucrées : et en tombant leur peau cramoisie se déchire. Je suis la bise des figues mûres.
>
> Ainsi, à l'instar des figues, mes leçons tombent à vos pieds, mes amis ; alors buvez leur jus et leur chair sucrée ! Alentour, c'est l'automne, et le ciel pur et l'après-midi. »

Celui qui parle ici n'est pas un fanatique, ici on ne « prêche » pas, on n'exige pas la *foi* : d'une infinie plénitude de lumière et d'un abîme de bonheur tombe goutte après goutte, parole après parole, – le *tempo* de ces discours est une tendre lenteur. Seuls les élus d'entre les élus y accèdent ; en l'occurrence c'est un privilège sans pareil que d'être auditeur ; il n'est pas donné à n'importe qui d'avoir des oreilles pour Zarathoustra… Avec tout cela, Zarathoustra n'est-il pas un *séducteur* ?… Mais que dit-il donc lui-même quand pour la première fois il retourne dans sa solitude ? Tout juste le contraire de ce que n'importe quel « sage », « saint », ou « sauveur du monde » et autres *décadents** dirait en un tel cas… Non seulement il parle autrement, mais il *est* autrement…

> « Seul je m'en vais maintenant, mes disciples ! Vous aussi maintenant allez-vous-en et seuls ! Je le veux.
>
> Éloignez-vous de moi et défendez-vous contre Zarathoustra ! Et mieux encore : ayez honte de lui ! Peut-être vous a-t-il dupés.
>
> L'homme de la connaissance ne doit pas seulement savoir aimer ses ennemis, mais encore savoir haïr ses amis.
>
> On récompense mal un maître à ne rester jamais que son disciple. Et pourquoi n'iriez-vous pas déflorer ma couronne ?

Vous me vénérez, mais quoi, et si un jour votre vénération tombait à la renverse ? Prenez garde de n'être pas écrasés par une statue !

Vous dites que vous croyez en Zarathoustra ? Mais qu'importe Zarathoustra ! Vous êtes mes croyants, mais qu'importent tous les croyants !

Vous ne vous étiez pas encore cherchés : c'est alors que vous m'avez trouvé. Ainsi font tous les croyants ; c'est pourquoi toute croyance compte pour si peu.

Maintenant, je vous enjoins de me perdre et de vous trouver ; et ce n'est que lorsque vous m'aurez tous renié que je reviendrai… »

FRIEDRICH NIETZSCHE.

En ce jour parfait, où tout mûrit et où la grappe n’est pas seule à brunir, un rayon de soleil vient juste de tomber sur ma vie : j’ai regardé en arrière, j’ai regardé en avant, jamais je n’ai vu autant, et de si bonnes choses à la fois. Ce n’est pas en vain qu’aujourd’hui j’ai enterré ma quarante-quatrième année, j’avais le *droit* de l’enterrer, – ce qui en elle était vie est sauvé, est immortel. Le premier livre de la *Transvaluation de toutes les valeurs*, les *Chants de Zarathoustra*, le *Crépuscule des idoles*, mon essai de philosopher au marteau – voilà les cadeaux de cette année, et même de son dernier trimestre ! *Comment n’en serais-je pas reconnaissant à ma vie tout entière ?* – Et voilà pourquoi je me raconte à moi-même ma vie.

POURQUOI JE SUIS SI SAGE

1

La chance de mon existence, voire ce qu'elle a d'unique, tient à sa destinée : pour l'exprimer sous forme d'énigme, je suis déjà mort en la personne de mon père ; dans celle de ma mère, je vis encore et je vieillis. Cette double origine, en quelque sorte au premier et au dernier barreau de l'échelle de la vie, à la fois *décadent** et *commencement*, voilà qui, mieux que tout, explique cette neutralité, cette absence de parti pris à l'égard du problème de la vie dans son ensemble qui me caractérise peut-être. Je possède, pour les signes de montée et de déclin, un flair plus sensible que quiconque ait jamais eu, je suis là-dessus le maître *par excellence**, – je connais les deux, je suis les deux. – Mon père est mort à trente-six ans : il était frêle, gentil et morbide, comme un être d'emblée destiné à passer, – plus un aimable souvenir de la vie que la vie même. À l'âge même où sa vie déclina, la mienne déclina aussi : c'est dans ma trente-sixième année que j'ai atteint l'étiage de ma vitalité – je vivais encore, mais sans toutefois y voir à trois pas devant moi. Alors, – c'était en 1879 – j'abandonnai ma chaire de professeur à Bâle, passai l'été comme une ombre à Saint-Moritz et l'hiver suivant, le moins ensoleillé de ma vie, comme une ombre à Naumburg. Cela fut mon nadir : *Le Voyageur et son ombre* naquit pendant ce temps-là. Indubitablement, je m'y entendais, à l'époque, en ombres… L'hiver suivant, mon premier hiver génois, cet adoucissement et cette spiritualisation qui suivent presque toujours un extrême déficit sanguin et musculaire, produisirent *Aurore*. La clarté et la belle humeur parfaites, voire l'exubérance de l'esprit que reflète l'œuvre susmentionnée se concilient chez moi, non seulement avec le plus

profond affaiblissement physiologique, mais même avec un excès de souffrances. Au milieu même des tortures qu'inflige un mal de tête ininterrompu de trois jours, accompagné de pénibles vomissements de pituite, je bénéficiais d'une clarté de dialecticien *par excellence** et je méditais à fond de sang froid des questions pour lesquelles, dans des circonstances meilleures, je ne suis pas assez escaladeur, pas assez raffiné, pas assez *froid*. Mes lecteurs savent peut-être à quel point je tiens la dialectique pour un symptôme de *décadence**, par exemple dans le cas le plus célèbre : le cas de Socrate. Tous les troubles morbides de l'intellect, et même ce demi-engourdissement qu'entraîne la fièvre me sont demeurés jusqu'aujourd'hui choses parfaitement inconnues, sur la nature et la fréquence desquelles j'ai dû attendre des informations livresques. Mon sang circule lentement. Personne n'a jamais pu me trouver de fièvre. Un médecin qui m'a longtemps traité comme malade des nerfs a fini par dire : « Non ! ce n'est pas chez vous une affaire de nerfs, c'est seulement moi-même qui suis nerveux. » Absolument pas la moindre trace d'une quelconque dégénérescence locale ; pas de maux d'estomac d'origine organique, quoi qu'il en soit de l'extrême faiblesse du système gastrique, conséquence de l'épuisement général. Même les maux d'yeux, qui parfois frisent dangereusement la cécité, ne sont que des conséquences, non d'ordre étiologique : de sorte que ma vision s'est améliorée chaque fois qu'augmentait ma force vitale. – C'est une longue, trop longue série d'années qui signifie chez moi guérison, – et qui signifie aussi en même temps régression, déclin, périodicité d'une sorte de *décadence**. Ai-je besoin de dire, après tout cela, qu'en matière de *décadence**, je suis un homme *d'expérience* ? Je l'ai épelée dans tous les sens. Même cet art du filigrane pour percevoir et concevoir en général, ce doigté pour les *nuances**, cette psychologie du coup d'œil en coin et tout ce qui par ailleurs m'est propre, je ne l'ai appris qu'à ce moment-là, c'est le véritable cadeau que m'a fait cette époque où chez moi tout s'est affiné, l'observation aussi bien que tous les organes de l'observation. Se placer au point de vue du malade en quête de concepts et de valeurs *plus sains*, et, inversement, du haut de la plénitude et de l'assurance propres à la vie *riche*, plonger son regard dans le travail secret de l'instinct de *décadence**, tel a été mon plus ancien exercice, mon expérience propre, et si je suis passé maître à quelque chose, c'est bien à cela. Voilà ce que j'ai désormais bien en main, ce pour quoi j'ai la main, changer de perspectives : première raison pour laquelle m'est peut-être réservée à moi seul la possibilité d'une « réévaluation des valeurs ».

2

Car, mis à part le fait que je suis un *décadent**, j'en suis aussi le contraire. J'en veux pour preuve, entre autres, que d'instinct j'ai toujours choisi les remèdes adéquats aux mauvais états de santé : tandis que le *décadent** en soi choisit toujours les remèdes qui lui font du tort. Comme *summa summarum* j'ai été sain, comme recoin, comme spécialité j'ai été *décadent**. L'énergie dont j'ai fait preuve pour m'isoler absolument et me détacher des circonstances coutumières, la violence que je me suis faite pour ne plus me laisser soigner, servir, *bichonner par les médecins*, – voilà qui trahit l'assurance instinctive absolue quant à ce qui était alors primordial. Je me suis pris en main, j'ai recouvré la santé par moi-même : la condition pour y parvenir – tout physiologiste l'admettra –, c'est *qu'on soit fondamentalement sain*. Un être typiquement morbide ne peut pas devenir sain, encore moins recouvrer lui-même la santé ; inversement, pour un être typiquement sain, la maladie peut même être un *stimulant* énergique de la vie, du surplus de vie. C'est ainsi que m'apparaît *maintenant* en fait cette longue période de maladie : j'ai découvert pour ainsi dire de nouveau la vie, moi-même inclus, je dégustai toutes les bonnes choses et même les petites, comme d'autres n'y parviendraient pas aisément, – je fis de ma volonté de santé, de *vivre*, ma philosophie… Car, qu'on y prenne garde : les années d'étiage de ma vitalité ont été celles où j'ai *cessé* d'être pessimiste : l'instinct de la reconstitution de soi m'*interdisait* une philosophie de la pauvreté et du découragement… Et à quoi reconnaît-on au fond l'être accompli ? À ce qu'un homme accompli fait du bien à nos sens : à ce qu'il est taillé dans un bois qui soit à la fois dur, tendre et odoriférant. Il ne goûte que ce qui lui profite ; son plaisir, son envie cessent là où est dépassée la mesure du profitable. Il devine les remèdes contre les préjudices, il exploite la mauvaise fortune à son avantage ; ce qui ne le fait pas périr le rend plus fort. D'instinct, il amasse, avec tout ce qu'il voit, entend, vit, ce qui fait *sa* pelote : il est un principe de sélection, il élimine beaucoup. Il est toujours dans *sa* propre compagnie, qu'il fréquente des livres, des humains ou des paysages ; il honore en *choisissant*, en *admettant*, en *donnant sa confiance*. Il réagit lentement à toute espèce d'excitation, avec la lenteur qu'il tient d'une discipline de longue prudence et de fierté voulue, – il examine avec soin l'excitation qui se présente, bien loin d'aller à sa rencontre. Il ne croit ni à la « malchance », ni à la « faute » : il a raison de soi, des autres, il sait *oublier*, – il est assez fort pour que tout *doive* nécessairement tourner à son avantage. – Eh bien, je suis *l'antithèse* d'un *décadent** : car c'est *moi* que je viens de décrire.

3

Cette double série d'expériences, cette ouverture à des univers apparemment séparés se retrouve dans ma nature à tous égards, – je suis un double, j'ai le don de « double » vue en plus de la vue tout court, voire *de surcroît* peut-être la troisième vue… Déjà mes origines m'autorisent à porter un regard par-delà toutes les perspectives délimitées d'une manière purement locale, nationale, cela ne me coûte rien d'être un « bon Européen ». D'un autre côté, je suis peut-être plus allemand que ne sauraient l'être les Allemands d'aujourd'hui, simples Allemands du Reich, – moi, le dernier Allemand *antipolitique*. Et pourtant mes ancêtres étaient des aristocrates polonais : je tiens de là beaucoup d'instincts de race ataviques, et qui sait ? en fin de compte encore le *liberum veto*. Quand je pense combien souvent dans mes pérégrinations on m'adresse la parole en polonais, et même des Polonais, il pourrait sembler que je suis tout juste moucheté d'Allemand. Mais ma mère, Franziska Œhler, est au demeurant d'origine tout à fait allemande ; pareillement ma grand-mère paternelle, Erdmuthe Krause. Celle-ci a vécu toute sa jeunesse au cœur du bon vieux Weimar, non sans relations avec le cercle de Goethe. Son frère Krause, professeur de théologie à Kônigsberg fut nommé Surintendant général à Weimar après la mort de Herder. Il n'est pas impossible que sa mère, mon arrière-grand-mère, apparaisse sous le nom de « Muthgen » dans le journal intime du jeune Goethe. Elle se remaria avec le Surintendant Nietzsche à Eilenburg ; c'est le jour de la grande année de guerre 1813, où Napoléon entra à Eilenburg avec son état-major, le 10 octobre, qu'elle accoucha. C'était, comme Saxonne, une grande admiratrice de Napoléon ; il se pourrait que moi aussi je persiste dans ce sentiment. Mon père, né en 1813, est mort en 1849. Avant de prendre le poste de pasteur à la paroisse de Rôcken non loin de Lützen, il vécut quelques années au château d'Altenburg pour y faire l'instruction des quatre princesses. Ses élèves étaient la reine de Hanovre, la grande-duchesse Constantine, la grande-duchesse d'Oldenburg et la princesse Thérèse de Saxe-Altenburg. Il était plein de piété envers le roi de Prusse *Frédéric*-Guillaume IV, lequel le nomma à son poste de pasteur ; les événements de 1848 le troublèrent au-delà de toute mesure. Moi-même, né le jour de l'anniversaire du roi, le 15 octobre, je reçus, comme il se doit, les prénoms Hohenzollern de Frédéric-Guillaume. Le choix du jour comportait en tout cas un avantage : mon anniversaire fut, durant toute mon enfance, un jour de fête. – Je considère comme un grand privilège le fait d'avoir eu un tel père : il me semble même qu'ainsi s'expliquent tous les privilèges que je possède, – la vie et le grand oui à la vie *exceptés*. Surtout, le fait que je n'ai eu

besoin d'aucune intention d'y parvenir, mais simplement d'attendre pour entrer, sans le vouloir, dans un univers de choses élevées et délicates : j'y suis chez moi, c'est là seulement que ma passion la plus intime se donne libre cours. Si j'ai presque dû payer ce privilège de ma vie, ce n'est assurément pas une mauvaise affaire. Pour comprendre un tant soit peu mon *Zarathoustra*, il faut peut-être se trouver dans la même situation que moi, – avec *un* pied *au-delà* de la vie…

4

Je ne me suis jamais entendu dans l'art de prévenir quelqu'un contre moi – cela aussi je le dois à mon incomparable père –, et lors même que cela me paraissait d'une grande importance. Si peu chrétien que cela puisse paraître, je ne suis même pas prévenu contre moi. On peut tourner et retourner ma vie, on n'y découvrira que rarement, à part un seul cas au fond, aucune trace de mauvaise volonté d'autrui contre moi, – en revanche peut-être un peu trop de traces de *bonne volonté*… Mes expériences même avec ceux avec lesquels tout un chacun fait de mauvaises expériences, parlent sans exception en leur faveur ; je sais apprivoiser tous les ours, j'amène à résipiscence même tous les bouffons. Au cours des sept ans où j'ai enseigné le grec dans la classe supérieure du lycée de Bâle, je n'ai pas eu une occasion d'infliger une punition ; chez moi les plus paresseux travaillaient. Je suis toujours à la hauteur du hasard ; pour être maître de moi, il faut que je sois pris au dépourvu : l'instrument, quel qu'il soit, quand il serait désaccordé comme seul peut l'être l'instrument « homme » – il faudrait que je sois malade pour ne pas réussir à lui faire donner quelque chose d'audible. Et combien de fois me suis-je laissé dire par les « instruments » eux-mêmes qu'ils ne s'étaient jamais entendus *comme ça*. La plus belle façon de le dire revient sans doute à Heinrich von Stein, cet homme mort impardonnablement jeune qui, un jour, après en avoir demandé avec circonspection la permission, fit son apparition, pour trois jours, à Sils-Maria en expliquant à tout le monde que ce n'était *pas* pour l'Engadine qu'il venait. Cet homme excellent qui, avec toute la fougueuse simplicité d'un hobereau prussien, s'était mis à patauger dans le marécage wagnérien (– et par-dessus le marché dans celui de Dühring !), fut pendant ces trois jours pour ainsi dire métamorphosé par un ouragan de liberté, semblable à un être qui soudain est élevé à *son* altitude propre et qui se sent pousser des ailes. Je lui répétais sans cesse que c'était l'effet du bon air d'en-haut, que c'était ainsi pour tout le monde, et que ce n'était pas pour rien qu'on se trouvait à six mille pieds au-dessus de Bayreuth, – mais il ne voulait pas m'en

croire… Lorsque malgré tout il s’est commis à mon endroit quelques petits ou grands méfaits, la raison n’en était pas « la volonté », encore moins la *mauvaise* volonté : j’aurais plutôt à me plaindre – je l’ai déjà indiqué – de la bonne volonté qui m’a occasionné des déboires non négligeables. Mes expériences me donnent le droit de me méfier en général des instincts prétendus « désintéressés », de tout cet « amour du prochain » prêt à se dépenser en conseils et en actes. Je tiens cet amour pour une faiblesse, pour un cas particulier de l’incapacité de résister à des excitations, – la *pitié* ne s’appelle vertu que chez les *décadents**. Je reproche aux pitoyables de perdre facilement la pudeur, le respect, la délicatesse qui prend garde aux distances, que la pitié en un rien de temps se mette à sentir la populace et ressemble à s’y méprendre à de mauvaises manières, – que les mains compatissantes dans certaines circonstances puissent agir d’une façon proprement destructrice quand elles se posent sur un grand destin, une solitude due aux blessures, au *privilège* que confère une faute accablante. Je compte le dépassement de la pitié au nombre des vertus *nobles* : sous le titre « Tentation de Zarathoustra », j’ai imaginé le cas où lui parvient un grand cri de détresse, où la pitié veut l’attaquer par surprise comme un dernier péché, veut le détourner *de lui-même*. En cette occurrence rester maître, préserver la *hauteur* de sa tâche pure des compulsions beaucoup plus basses et plus myopes qui sont à l’œuvre dans les actions prétendues désintéressées, c’est l’épreuve, la dernière épreuve peut-être qu’un Zarathoustra doit passer – la vraie *démonstration* de force.

5

Sur un autre point encore je ne suis que la réplique de mon père et en quelque sorte sa perpétuation après une mort prématurée. À l’instar de quiconque n’a jamais vécu parmi ses semblables et à qui l’idée de « rendre la pareille » est aussi peu accessible que par exemple l’idée d’« égalité des droits », je m’interdis, dans les cas où se commet contre moi une petite ou une *très grosse* bêtise, toute mesure de riposte, toute mesure de protection, – et, comme il se doit, toute défense, toute « justification ». Mon type de représailles consiste à punir aussi vite que possible la sottise par l’intelligence : c’est ainsi peut-être qu’on la rattrape. Pour user d’une image : j’envoie un pot de confitures pour me défaire d’une histoire qui tourne au *vinaigre*… Qu’on me fasse seulement une saleté, je « rends la pareille », on peut en être sûr : je ne tarde pas à trouver une occasion d’exprimer mes remerciements au « malfaiteur » (et parfois même pour son méfait) – ou de lui *demander* quelque chose, ce qui peut être plus obligeant

qu'un don… Il me semble aussi que la parole la plus grossière, la lettre la plus grossière sont encore plus bénignes, plus décentes que le silence. Ceux qui ne disent rien manquent presque toujours de finesse et de politesse du cœur ; ne rien dire, c'est objecter, ravaler détériore nécessairement le caractère, – cela gâte même l'estomac. Tous ceux qui ne disent rien sont dyspeptiques. – On le voit, je voudrais que l'on ne sous-estime pas la grossièreté, elle est de loin la forme *la plus humaine* de la contradiction et, à l'époque de l'amollissement moderne, une de nos premières vertus. – Quand on est assez riche pour cela, c'est même un bonheur d'avoir tort. Un Dieu qui viendrait sur terre ne pourrait rien *faire* d'autre qu'avoir tort, – ce qui serait vraiment humain, ce serait de prendre sur soi, non le châtiment, mais la *faute*.

6

L'absence de *ressentiment**, l'absence de préjugé sur le *ressentiment**, – qui sait à quel point finalement je n'en suis pas aussi redevable à ma longue maladie ! Le problème n'est pas vraiment simple : il faut l'avoir vécu à partir de la force et à partir de la faiblesse. S'il y a au monde quelque chose à faire valoir contre l'état morbide, contre l'état de faiblesse, c'est qu'en lui l'instinct de guérison véritable, à savoir *l'instinct défensif et offensif* s'effrite en l'homme. On n'arrive à se débarrasser de rien, on n'arrive à bout de rien, on n'arrive à rien repousser, – tout blesse, êtres et choses se font importuns en se rapprochant, les expériences touchent trop profond, le souvenir est une plaie qui suppure. L'état de maladie n'est déjà rien d'autre qu'une espèce de *ressentiment**. Contre cela, le malade n'a qu'un grand remède – que j'appelle le *fatalisme russe*, ce fatalisme sans révolte qui fait qu'un soldat russe, qui trouve la campagne trop rude, finit par se coucher dans la neige. Ne plus rien accepter, ne plus prendre sur soi, ne plus rien *avaler* du tout, ne plus réagir du tout… La grande raison de ce fatalisme, qui ne se réduit pas toujours au courage de mourir, pour autant qu'il conserve la vie dans les circonstances les plus dangereuses pour la vie, c'est l'abaissement du métabolisme, son ralentissement, une sorte de volonté d'hibernation. En suivant un peu plus loin cette logique, on trouve le fakir, qui dort des semaines dans une tombe… Comme on se consumerait trop vite si jamais on réagissait, on ne réagit plus du tout. Et nul feu ne dévore plus vite que les affects du *ressentiment**. L'irritation, la susceptibilité maladive, l'impuissance à se venger, le désir, la soif de vengeance, l'empoisonnement dans tous les sens du mot – c'est pour les épuisés assurément la façon la plus nocive

de réagir : résultat : une dépense rapide de force nerveuse, une augmentation morbide des évacuations nuisibles, par exemple de la bile de l'estomac. Le *ressentiment** est, pour le malade, la chose proscrite *en soi – son* mal *à lui* : également, hélas ! son penchant le plus naturel. – C'est ce qu'a saisi ce profond physiologiste qu'était Bouddha. Sa « religion », que l'on pourrait plus proprement intituler son *hygiène*, pour ne pas l'assimiler à des choses aussi pitoyables que le christianisme, faisait dépendre son effet de la victoire sur le *ressentiment** : affranchir l'âme *de ça* – premier pas vers la guérison. « Ce n'est pas par l'inimitié que prendra fin l'inimitié, c'est par l'amitié que prendra fin l'inimitié » : c'est par cela que commence la doctrine de Bouddha – c'est le discours, non de la morale, mais de la physiologie. – Le *ressentiment**, né de la faiblesse, ne nuit à personne plus qu'au faible, – dans l'autre cas, dans l'hypothèse d'une nature riche, un sentiment *superflu*, un sentiment dont la maîtrise est presque la preuve de la richesse. Qui connaît le sérieux avec lequel ma philosophie a engagé la lutte contre les sentiments de vengeance et de rancune jusque dans la doctrine du « libre arbitre » – la lutte contre le christianisme n'en est qu'un cas particulier –, comprendra pourquoi ici je mets en évidence mon comportement personnel, ma *sûreté d'instinct* dans la pratique. Dans les périodes de *décadence** je me les suis *interdits* comme nocifs ; dès que la vie redevenait assez riche et fière pour cela, je me les interdisais comme *au-dessous* de moi. Ce « fatalisme russe » dont j'ai parlé se manifestait en ce que, des années durant, je me cramponnais opiniâtrement à des situations, des lieux, des logements, des compagnies presque insupportables, une fois qu'ils m'étaient par hasard échus, – cela valait mieux que de les changer, de les *éprouver* comme modifiables –, que de se révolter contre eux… Quand on voulait me déranger de ce fatalisme, m'en réveiller par la force, j'en étais fâché à mort : il est vrai que c'était aussi chaque fois mortellement dangereux. Se considérer soi-même comme un *fatum*, ne pas se vouloir « autrement », c'est dans de tels états la *grande raison* même.

7

Autre chose est la guerre. Je suis par nature belliqueux. Attaquer, c'est dans mes instincts. Être *capable* d'être un ennemi, être l'ennemi – cela implique peut-être une nature forte, mais en tout cas c'est inhérent à toute nature forte. Celle-ci a besoin de résistances, par conséquent elle *recherche* des résistances : le penchant agressif ressortit aussi nécessairement à la force que le sentiment de

vengeance et de rancune à la faiblesse. La femme par exemple est vindicative : c'est inhérent à sa faiblesse, au même titre que sa sensibilité à la détresse d'autrui. – La force de l'attaquant *se mesure* pour ainsi dire aux adversaires dont il a besoin ; toute croissance se trahit dans la recherche d'un adversaire – ou d'un problème – plus puissant : car un philosophe belliqueux provoque aussi les problèmes en duel. La tâche n'est *pas du tout* de se rendre maître des résistances de toutes sortes, mais de celles contre lesquelles on doit engager toute sa force, sa souplesse et sa maîtrise des armes, – des adversaires *égaux*… Affronter l'ennemi à armes égales – première condition d'un duel *loyal*. Lorsqu'on méprise, *impossible* de faire la guerre ; lorsqu'on a la haute main, lorsqu'on voit les choses *de haut*, on *n'a pas* à faire la guerre. – Ma pratique de la guerre s'énonce en quatre principes. Premièrement : je n'attaque que des causes victorieuses, – le cas échéant j'attends qu'elles le soient. Deuxièmement : je n'attaque que des causes face auxquelles je serai dépourvu d'alliés, où je m'avance seul, – où je suis seul à me compromettre… Je n'ai jamais fait une seule démarche en public qui ne fût compromettante : tel est mon critère *à moi* de l'action comme il faut. Troisièmement : je n'attaque jamais les personnes, – je ne me sers de la personne que comme d'un verre fortement grossissant à l'aide duquel on parvient à rendre visible une situation désespérée qui concerne tout le monde, mais sournoise et difficile à percevoir. C'est ainsi que j'ai attaqué David Strauss, ou plus exactement le *succès* que rencontrait un livre gâteux auprès des Allemands « cultivés » – j'ai pris cette culture en flagrant délit… C'est ainsi que j'ai attaqué Wagner, plus exactement la fausseté, la nature ni chair ni poisson de notre « civilisation », qui confond les madrés avec les riches, les fins-de-race avec les grands. Quatrièmement : je n'attaque que les choses dont toute acception de personnes est exclue, où il n'existe aucun arrière-plan d'expériences fâcheuses. Au contraire, attaquer est de ma part une marque de bienveillance, le cas échéant de gratitude. Je rends hommage, je distingue en associant mon nom à une chose, à une personne : pour ou contre – cela m'est égal en l'occurrence. Si je fais la guerre au christianisme, j'en ai le droit, car je n'ai souffert de sa part aucun désagrément et aucune gêne, – les chrétiens les plus sérieux ont toujours été favorablement disposés envers moi. Moi-même, adversaire *de rigueur** du christianisme, je suis loin de garder rancune aux individus pour ce qui constitue la fatalité des millénaires.

Puis-je prendre la liberté d'indiquer un dernier trait de ma nature qui me cause d'assez grosses difficultés dans mes rapports avec les hommes ? Je me caractérise par une sensibilité parfaitement inquiétante de l'instinct de propreté, à tel point que je perçois physiologiquement – je flaire – la proximité ou – que dis-je ? – le tréfonds, les « entrailles » de n'importe quelle âme… Cette sensibilité me donne des antennes psychologiques grâce auxquelles je palpe et je saisis tous les secrets : l'abondante ordure *cachée* au tréfonds de mainte nature, qui provient éventuellement du sang corrompu mais que l'éducation permet de blanchir, je l'aperçois pratiquement dès le premier contact. Si mes observations sont justes, ces natures insupportables pour ma propreté ressentent de leur côté la circonspection que le dégoût suscite chez moi : ce n'est pas cela qui leur donne pour autant meilleure odeur… Ainsi que j'en ai toujours pris l'habitude – une clarté absolue à mon égard est ma nécessité vitale, je succombe quand les situations sont malpropres –, je nage, baigne et barbote pour ainsi dire constamment dans l'eau, dans tout élément parfaitement transparent et brillant. Voilà qui fait de ma fréquentation des humains une épreuve de patience considérable ; mon humanité ne consiste *pas du tout* à partager les sentiments de l'homme, mais à *supporter* ma sympathie pour lui… Mon humanité est un continuel dépassement de soi. – Mais j'ai besoin de *solitude*, j'entends de convalescence, de retour à moi, du souffle d'un air léger qui joue librement. Tout mon *Zarathoustra* est un dithyrambe à la solitude ou, si l'on m'a bien compris, à la *pureté*… Heureusement pas à la *pure nigauderie* – qui a des yeux pour voir les couleurs le dira de diamant. – Le *dégoût* de l'homme, de la « canaille » a toujours été mon plus grand danger… Veut-on entendre les paroles que dit Zarathoustra sur la *délivrance* du dégoût ?

> « Que m'est-il arrivé ? Comment me suis-je délivré du dégoût ? Qui a rajeuni mes yeux ? Comment ai-je volé jusqu'à ces altitudes où nulle racaille ne vient s'asseoir au puits ?
>
> Est-ce mon dégoût qui m'a donné des ailes et des vertus de sourcier ? En vérité, j'ai dû m'en voler vers les extrêmes altitudes pour retrouver la fontaine du plaisir !
>
> Oh ! je l'ai trouvée, mes frères ! Ici dans l'extrême altitude jaillit pour moi la fontaine du plaisir ! Et il y a une vie où l'on peut s'abreuver sans la racaille !
>
> Tu jaillis avec presque trop d'impétuosité, fontaine du plaisir ! Et souvent tu vides la coupe en voulant la remplir.
>
> Et il faut que j'apprenne encore à t'approcher avec plus de modération : mon cœur afflue trop impétueusement vers toi :

– mon cœur, où brûle mon été, mon été court, ardent, mélancolique et comblé de bonheur : comme mon cœur d'été aspire à ta fraîcheur !

Fini le chagrin hésitant de mon printemps ! Finis les flocons de neige de ma malice en juin ! Je me suis fait plein été et midi d'été, –

– été d'altitude extrême aux sources froides et au silence bienheureux : oh mes amis, venez, que ce silence soit encore plus bienheureux !

Car c'est *notre* altitude et notre patrie : notre demeure est trop haute et trop abrupte pour les malpropres et leur soif.

Jetez seulement vos yeux purs sur la source de mon plaisir, mes amis ! Comment en deviendrait-elle trouble ? Elle rira à son tour de *sa* pureté à elle.

Sur l'arbre avenir nous bâtissons notre nid ; les aigles nous apporteront, à nous autres solitaires, la nourriture dans leur bec !

En vérité, nulle nourriture que puissent partager les vilains ! Car ils s'imagineraient manger du feu et se brûler la gueule.

En vérité, nous ne tenons pas ici demeure prête pour les vilains ! Pour leur corps et pour leur esprit notre bonheur serait comme une caverne de glace !

Et comme des vents violents nous voulons vivre au-dessus d'eux, voisins des aigles, voisins de la neige, voisins du soleil : ainsi vivent les grands vents.

Et semblable à un vent je veux souffler entre eux et avec mon esprit je couperai le souffle à leur esprit : ainsi le veut mon avenir.

En vérité, c'est un vent violent que Zarathoustra pour tous les bas-fonds : et voici le conseil qu'il donne à ses ennemis et à tout ce qui bave et crache : gardez-vous de cracher *contre* le vent !… »

POURQUOI JE SUIS SI AVISÉ

1

Pourquoi j'en sais un peu *plus long* ? Pourquoi en somme je suis si avisé ? Je n'ai jamais réfléchi à des questions qui n'en sont pas, – je ne me suis pas gaspillé. – Par exemple je ne sais pas par expérience ce que sont les véritables difficultés *religieuses*. Dans quelle mesure je devrais être « pécheur », voilà qui m'a toujours échappé. Semblablement je suis dépourvu de tout critère sûr de ce qu'est un remords : d'après ce qu'on *entend dire* là-dessus, un remords ne me paraît rien d'estimable… Je ne voudrais pas laisser en plan une action *après coup*, je préférerais écarter par principe de son évaluation l'issue malheureuse, les *conséquences*. On oublie bien trop aisément dans les issues malheureuses le coup d'œil *juste* sur ce que l'on a fait : le remords me paraît être une sorte de « *mauvais* œil ». Garder d'autant plus en honneur quelque chose qui a échoué *parce que* cela a échoué – voilà plutôt qui rentre dans ma morale. « Dieu », « immortalité de l'âme », « salut », « au-delà », autant d'idées auxquelles je n'ai jamais accordé aucune attention, ni non plus de temps, même enfant, – peut-être n'étais-je pas assez enfantin pour cela ? – Je ne connais absolument pas l'athéisme comme résultat, encore moins comme événement marquant : il se comprend chez moi d'instinct. Je suis trop curieux, *je pose trop de questions*, je suis trop impertinent pour me contenter d'une réponse aussi grossière que le poing. Dieu est une réponse grossière comme le poing, une indélicatesse contre nous autres penseurs – au fond, presque une *interdiction* grossière comme le poing : ne pensez point !… Tout autre est une question qui m'intéresse, dont le « salut de l'humanité » dépend plus que de n'importe quelle curiosité de

théologien : la question de l'*alimentation*. On peut se la formuler ainsi, pour l'usage ordinaire : « Comment dois-tu, *toi*, te nourrir afin de parvenir à ton maximum de force, de *virtù* dans le style de la Renaissance, de vertu garantie sans moraline ? » – Mes expériences sont en l'espèce aussi mauvaises que possibles ; je suis surpris d'avoir entendu cette question si tard, d'avoir si tard tiré « raison » de ces expériences. Seule la parfaite indignité de notre culture allemande – son « idéalisme » – m'explique tant soit peu pourquoi précisément dans ce domaine j'étais arriéré jusqu'à la sainteté. Cette « culture », qui d'emblée enseigne à fermer les yeux sur les *réalités*, pour se mettre en quête de fins tout à fait problématiques, qu'on appelle « idéales », par exemple de la culture classique : – comme si l'alliance des notions de « classique » et d'« allemand » n'était pas condamnée d'avance ! Je dirais même que cela met en joie, – qu'on songe seulement à ce que serait un Leipzigois de « culture classique ! » – En fait, jusqu'à ma dernière maturité, je n'ai jamais fait que manger *mal*, – pour le dire en termes moraux, d'une façon « impersonnelle », « désintéressée », « altruiste », pour le plus grand bien des cuisiniers et autres frères en Christ. Au moyen de la cuisine leipzigoise, par exemple, à l'époque de ma première étude de Schopenhauer (1865), je m'appliquais très sérieusement à la négation de mon « vouloir-vivre ». S'abîmer du même coup l'estomac dans le but de s'alimenter insuffisamment – voilà le problème que ladite cuisine me paraissait résoudre avec un étonnant bonheur. (On affirme que 1866 a dans ce domaine apporté un changement. –) Mais la cuisine allemande dans son ensemble, que n'a-t-elle pas sur la conscience ! La soupe *avant* le repas (encore appelée *alla tedesca* dans les livres de cuisine vénitiens du seizième siècle) ; les viandes archibouillies, les légumes rendus gras et farineux ; les entremets dégénérant en presse-papiers ! Si l'on y ajoute le besoin carrément bestial des petits coups après le repas qu'éprouvent les anciens Allemands, et pas seulement les *vieux*, on comprend également l'origine de l'*esprit allemand* – il provient de tripes affligées… L'esprit allemand est une indigestion, il ne vient à bout de rien. – Mais le régime *anglais* lui aussi, qui, en comparaison du régime allemand, voire du français, est un « retour à la nature », c'est-à-dire au cannibalisme, va profondément à l'encontre de mon instinct ; il me semble qu'il donne à l'esprit des pieds *pesants* – des pieds d'Anglaises… La meilleure cuisine est celle du *Piémont*. Les boissons alcoolisées ne me valent rien ; un verre de vin ou de bière par jour suffit parfaitement à faire de ma vie une « vallée de larmes » sur gueule de bois. C'est à Munich que vivent mes antipodes. En admettant que je l'aie compris un peu tard, j'en ai fait effectivement *l'expérience* depuis ma plus tendre enfance. Jeune garçon, je croyais que boire du vin n'était, comme fumer du tabac, au début qu'une *vanitas* de jeunes gens, et plus tard une mauvaise

habitude. Peut-être dois-je ce jugement *amer* en partie au vin de Naumburg. Pour croire que le vin *rend gai*, il me faudrait être chrétien, c'est-à-dire croire, ce qui est justement pour moi une absurdité. Assez étrangement, alors que je suis extrêmement indisposé par de petites doses d'alcool fortement étendues d'eau, je deviens quasiment un matelot quand il s'agit de *fortes* doses. Jeune garçon déjà j'y mettais toute ma bravoure. Rédiger et en outre recopier une longue dissertation latine dans une seule nuit de veille, avec au bout de la plume l'ambition d'imiter mon modèle Salluste en rigueur et en concision et verser sur mon latin quelques grogs de gros calibre, voilà qui, lorsque j'étais élève de la vénérable école de Pforta, n'était nullement en contradiction avec ma physiologie, ni peut-être même avec celle de Salluste – quoi qu'il en soit avec celle de la vénérable école de Pforta… Plus tard, vers le milieu de ma vie, je me suis à vrai dire toujours plus sévèrement *résolu* contre toute espèce de boisson « spiritueuse » : quant à moi, adversaire par expérience du végétarisme, tout comme Richard Wagner, qui m'a converti, je ne saurais trop sérieusement conseiller l'abstention absolue d'alcool à toutes les natures tant soit peu « spirituelles ». *L'eau*, voilà ce qu'il faut… Ma préférence va aux endroits où l'on a partout l'occasion de puiser de l'eau dans les fontaines (Nice, Turin, Sils), un petit verre me suit partout tel un chien. *In vino veritas* : il semble que, là encore, je me trouve en désaccord avec le monde entier sur l'idée de « vérité » : – chez moi, l'esprit plane sur les *eaux*… Encore quelques indications tirées de ma morale. Un repas copieux est plus digeste qu'un repas trop léger. Que l'estomac entre tout entier en activité, première condition d'une bonne digestion. On doit *connaître* la dimension de son estomac. La même raison amène à déconseiller ces interminables repas que j'appelle sacrifices avec pauses, ceux de la *table d'hôte**. – Pas de collations entre les repas, pas de *café** : le *café** assombrit. Le *thé* n'est salutaire que le matin. En petite quantité, mais bien fort ; le thé est très nocif et indispose toute la journée quand il est trop faible ne serait-ce que d'un degré. À chacun sa dose en l'occurrence, souvent entre les plus étroites et délicates limites. Dans un climat très excitant, le thé est à déconseiller pour commencer : il faut une heure auparavant commencer par une tasse de cacao dégraissé épais. – *Rester assis* le moins possible ; n'accorder foi à aucune pensée qui ne soit née en plein air et en prenant librement du mouvement, – où les muscles ne fassent également la fête. Tous les préjugés viennent des tripes. – Le cul-de-plomb – je l'ai déjà dit – c'est le véritable *péché* contre l'Esprit saint.

À la question de l'alimentation s'apparente étroitement celle du *lieu* et du *climat*. Nul n'a la liberté de vivre n'importe où ; celui qui doit satisfaire à de grandes tâches qui requièrent toute son énergie n'a même qu'un choix fort restreint. L'influence du climat sur le *métabolisme*, qu'il le ralentisse ou l'accélère, est telle qu'une erreur sur le lieu et le climat peut non seulement détourner quelqu'un de sa tâche, mais encore la lui cacher complètement : il ne l'aperçoit absolument plus. Le *vigor* animal n'est pas devenu assez grand chez lui pour qu'il atteigne cette liberté qui déborde jusqu'aux confins extrêmes de l'esprit, où l'on peut avouer : cela, je suis seul à pouvoir le faire… Une certaine paresse, si légère soit-elle, des intestins, tournée en mauvaise habitude, suffit complètement à faire d'un génie quelque chose de médiocre, quelque chose d'« allemand » ; le climat allemand suffit à lui seul à décourager les tripes fortes et le plus héroïquement disposées. Le tempo du métabolisme est en rapport strict avec la mobilité ou la lourdeur des *pieds* de l'esprit ; l'« esprit », quant à lui, n'est assurément qu'un avatar de ce métabolisme. Que l'on fasse la revue de tous les lieux où il y a et il y a eu des hommes de l'esprit, où le bonheur impliquait le mot d'esprit, le *raffinement**, la malice, où le génie était presque nécessairement chez soi : tous jouissent d'un air remarquablement sec. Paris, la Provence, Florence, Jérusalem, Athènes – ces noms prouvent quelque chose : le génie a pour *condition* l'air sec, le ciel dégagé, – c'est-à-dire un métabolisme rapide, la possibilité de s'approvisionner en quantités toujours plus énormes d'énergie. J'ai sous les yeux le cas d'un esprit remarquable et librement disposé que le défaut de finesse d'instinct dans l'ordre du climat a rendu étriqué, rampant, spécialiste et morose. Et moi aussi j'aurais pu finalement être dans le même cas, si la maladie ne m'avait contraint à la raison, à la réflexion sur la raison dans la réalité. Maintenant que, par suite d'un long exercice, je déchiffre les effets d'origine climatique et météorologique sur moi comme à l'aide d'un instrument très fin et très sûr et qu'un bref voyage, par exemple de Turin à Milan, me suffit pour mesurer physiologiquement les différences de degré d'humidité atmosphérique, je songe avec effroi au fait *inquiétant* que ma vie, jusque dans ses dix dernières années, années de haut risque vital, ne s'est jouée que dans des lieux inappropriés et tout simplement *interdits* pour moi : Naumburg, l'école de Pforta, la Thuringe en général, Leipzig, Bâle, Venise – autant de lieux néfastes pour ma physiologie. Si je ne garde de toute mon enfance et de toute ma jeunesse aucun souvenir agréable, ce serait une folie que de faire valoir ce qu'on appelle des raisons « morales », – par exemple le manque indiscutable de compagnie qui *me suffise* : car ce manque persiste aujourd'hui comme hier, sans m'empêcher jamais d'être de belle humeur et vaillant. Mais c'est l'ignorance *in physiologicis* – le maudit « idéalisme » – qui constitue la vraie calamité de ma

vie, ce qu'elle a de superflu et de stupide, la chose dont rien de bon n'est sorti, pour laquelle il n'y a aucune compensation ni aucune contrepartie. C'est par les séquelles de cet « idéalisme » que je m'explique toutes les méprises, toutes les grandes aberrations de l'instinct, toutes les « modesties » qui m'ont écarté de la *tâche* de ma vie, par exemple le fait que je suis devenu philologue – pourquoi pas au moins médecin ou tout autre métier qui vous dessille les yeux ? À mon époque bâloise, mon régime intellectuel dans son ensemble, y compris mon emploi du temps, était un mauvais usage, parfaitement absurde, d'énergies extraordinaires, sans même un apport d'énergie pour couvrir de quelque manière la dépense sans la moindre considération de leur consommation ou de leur reconstitution. J'étais dépourvu de tout égoïsme un peu subtil, de toute *protection* par un instinct impérieux, c'était une assimilation de soi à n'importe qui, un « désintéressement », un oubli de ses distances, – quelque chose que je ne me pardonnerai jamais. Lorsque je fus presque à bout, et *parce que* j'étais presque à bout, je me mis à réfléchir sur cette déraison fondamentale de ma vie – l'« idéalisme ». Il fallut *la maladie* pour me ramener à la raison. –

3

Le choix de l'alimentation ; le choix du climat et du lieu ; – le troisième point sur lequel on n'a le droit de commettre de méprise à aucun prix, c'est le choix de son mode de *délassement.*… Là aussi les limites de ce qui est permis, c'est-à-dire *utile*, sont étroites et d'autant plus étroites qu'un esprit est davantage *sui generis*. Dans mon cas, toute *lecture* fait partie de mes délassements : par conséquent de ce qui me détache de moi-même, de ce qui m'offre une promenade parmi des savoirs et des âmes étrangers, – de ce que je ne prends plus au sérieux. La lecture me délasse justement de *mon* sérieux propre. Aux époques de travail intensif, on ne voit pas de livres chez moi : je me garderais bien de laisser quelqu'un parler ou même penser près de moi. Et c'est à cela que reviendrait la lecture… A-t-on vraiment observé que, dans la profonde tension à laquelle la gestation condamne l'esprit et, au fond, l'organisme tout entier, le hasard, toute espèce d'excitation extérieure agit avec trop de véhémence, « tombe dessus » trop profondément ? On doit autant que possible éviter le hasard, l'excitation extérieure ; s'emmurer en quelque sorte fait partie de l'élémentaire sagesse instinctive, de la gestation intellectuelle. Irais-je permettre à une pensée *étrangère* d'escalader secrètement ce mur ? – C'est à cela que reviendrait la lecture. .. Après le temps du travail et de la fécondité vient celui du délassement : venez à moi, livres pleins

d'agrément, d'esprit, d'intelligence ! – S'agira-t-il de livres allemands ?… Je dois remonter six mois en arrière pour me surprendre un livre à la main. Qu'était-ce donc ? – Une étude remarquable de Victor Brochard, *Les Sceptiques grecs*, qui entre autres utilise intelligemment mes *Lærtiana*. Les Sceptiques, le seul type *digne de respect* parmi la gent philosophique, peuple à double sens et même jusqu'à quintuple sens !… Sinon, je me réfugie presque toujours auprès des mêmes livres, au fond en nombre restreint, aux livres pour moi *éprouvés*. Il n'est peut-être pas dans ma manière de lire beaucoup et de toutes sortes : une salle de lecture me rend malade. Il n'est pas non plus dans ma manière d'aimer beaucoup et de toutes sortes. La prudence, voire l'hostilité à l'égard des livres nouveaux fait plutôt partie de mon instinct que la « tolérance », la « *largeur du cœur** » et autre « amour du prochain ». Au fond, c'est à un petit nombre de Français anciens que je reviens sans cesse : je ne crois qu'à la culture française et tiens tout ce qui ailleurs en Europe s'intitule « culture » pour un malentendu, pour ne rien dire de la culture allemande… Les rares cas de culture supérieure que j'ai trouvés en Allemagne étaient tous d'origine française, notamment madame Cosima Wagner, de loin la voix la plus autorisée en matière de goût que j'ai entendue. Si non seulement je lis, mais *j'aime* Pascal, voyant en lui la victime la plus instructive du christianisme, qui l'a lentement assassiné, d'abord physiquement, ensuite psychologiquement, tout cela conséquence logique de cette épouvantable forme de cruauté inhumaine ; si mon esprit et, qui sait ? mon corps aussi possède quelque chose de l'enjouement de Montaigne ; si mon goût d'artiste prend sous sa protection les noms de Molière, Corneille et Racine, non sans fureur rentrée contre un génie désordonné comme Shakespeare : cela n'exclut pas le moins du monde que les Français les plus récents ne me soient eux aussi une compagnie *charmante**. Je ne vois absolument pas dans quel siècle de l'histoire on pourrait ramener à la fois dans ses filets des psychologues aussi curieux que délicats, que dans le Paris d'aujourd'hui : je nomme à titre d'essai – car leur nombre est loin d'être insignifiant – messieurs Paul Bourget, Pierre Loti, Gyp, Meilhac, Anatole France, Jules Lemaitre ou, pour en faire ressortir un de la race forte, un vrai Latin auquel je suis particulièrement attaché, Guy de Maupassant. Je préfère cette génération-*là*, entre nous, même à ses grands maîtres, qui ont tous les uns autant que les autres été corrompus par la philosophie allemande : monsieur Taine, par exemple, par Hegel, auquel il doit de s'être si gravement mépris sur les grands hommes et les grandes époques. Aussi loin que l'Allemagne étende son empire, elle *corrompt* la civilisation. Il a fallu la guerre pour « sauver » l'esprit en France… Stendhal, l'un des plus beaux hasards de ma vie – car tout ce qui en elle fait date, c'est le hasard, jamais une recommandation qui me l'a amené –, est absolument inappréciable avec son œil

de psychologue précurseur, avec sa patte pour les faits, qui évoque le voisinage du plus grand des réalistes (*ex ungue Napoleonem*) ; enfin, et ce n'est pas son moindre avantage, comme athée *honnête*, espèce rare et presque introuvable en France, – soit dit sauf le respect de Prosper Mérimée… Peut-être suis-je même jaloux de Stendhal ? Il m'a ôté de la bouche le meilleur mot d'esprit d'athée dont j'aurais justement été capable : « la seule excuse de Dieu, c'est qu'il n'existe pas »… Moi-même j'ai dit quelque part : quelle a été jusqu'à présent la plus grave objection contre l'existence ? *Dieu*…

4

Je dois à *Henri Heine* l'idée la plus élevée de ce qu'est un poète lyrique. C'est en vain que je cherche dans tous les royaumes des millénaires une musique aussi douce et aussi passionnée. Il possédait cette divine méchanceté sans laquelle je ne peux m'imaginer la perfection, – je mesure la valeur des hommes, des races, à la nécessité qui les oblige à ne pas concevoir le dieu séparément du satyre. – Et comme il manie l'allemand ! On dira un jour que Heine et moi avons été de loin les premiers virtuoses de haut vol de la langue allemande – à des distances incalculables de tout ce qu'en ont fait les Allemands tout court. Je dois avoir une profonde affinité avec le *Manfred de Byron* : j'ai trouvé tous ces abîmes en moi, – dès treize ans j'étais mûr pour cette œuvre. Je ne daigne pas adresser la parole, tout juste un regard, à ceux qui en présence de *Manfred* osent prononcer le nom de *Faust*. Les Allemands sont *incapables* de cette idée de la grandeur : la preuve Schumann. J'ai pour ma part, de rage rentrée contre ce Saxon à la guimauve, composé une contre-ouverture de *Manfred*, dont Hans von Bülow a dit qu'il n'avait jamais rien vu de tel sur du papier à musique : que c'était un viol d'Euterpe. – Quand je cherche ma formule suprême pour *Shakespeare*, je ne trouve toujours que celle-ci, à savoir qu'il a conçu le type de César. Cela ne se devine pas, – on l'est ou on ne l'est pas. Le grand poète puise *exclusivement* dans sa réalité propre – jusqu'au point où, après coup, il ne supporte plus son œuvre… Après avoir jeté un coup d'œil sur mon *Zarathoustra*, je marche de long en large une demi-heure dans la pièce, incapable de réprimer une insupportable crise de sanglots. – Je ne connais aucune lecture qui déchire le cœur autant que Shakespeare : faut-il qu'un homme ait souffert, pour avoir à ce point besoin de faire le bouffon ! – *Comprend-on vraiment* Hamlet ? Ce n'est pas le doute, c'est la *certitude* qui rend fou… Mais on doit être profond, abîme, philosophe, pour sentir de la sorte… Nous avons tous *peur* de la vérité… Et il

me faut l'avouer : je suis instinctivement sûr et certain que Lord Bacon est l'instigateur, le tortionnaire de soi-même de cette sorte si inquiétante de littérature : que m'importe, *à moi*, le lamentable bavardage des têtes brouillonnes et plates d'Amérique ? Or la force qu'il faut à la plus puissante réalité dans la vision n'est pas seulement compatible avec la plus puissante force pour l'action, pour le monstrueux de l'action, pour le crime – *elle la suppose même…* Nous sommes loin d'en savoir assez sur Lord Bacon, le premier réaliste dans tous les sens forts de ce terme, pour savoir *tout* ce qu'il a fait, *ce qu*'il a voulu, *ce qu*'il a expérimenté avec soi… Et au diable, messieurs les critiques ! À supposer que j'aie signé mon *Zarathoustra* d'un autre nom que le mien, par exemple de celui de Richard Wagner, la perspicacité de deux millénaires n'aurait pas suffi pour deviner que l'auteur d'*Humain trop humain* est le visionnaire de *Zarathoustra…*

5

Puisque je parle ici des délassements de ma vie, il me faut dire un mot pour exprimer ma gratitude envers ce qui, en elle, m'a de loin délassé au plus profond du cœur. C'est, sans aucun doute, mes relations intimes avec Richard Wagner. Je fais bon marché du reste de mes relations humaines ; je ne voudrais à aucun prix effacer de ma vie les journées de Tribschen, journées de confiance, de belle humeur, de hasards sublimes – de moments *profonds…* J'ignore ce que d'autres ont vécu avec Wagner : aucun nuage n'est jamais passé au-dessus de *notre* ciel. – Et ici je reviens encore à la France, – je n'ai pas d'arguments, je n'ai qu'une moue de mépris à l'égard des wagnériens et *hoc genus omne*, qui croient honorer Wagner en le trouvant semblable *à eux…* Tel que je suis, étranger, au plus profond de mes instincts, à tout ce qui est allemand, au point que la seule proximité d'un Allemand suffit à retarder ma digestion, le premier contact avec Wagner n'a pas laissé d'être le premier instant de ma vie où j'ai respiré : je l'ai éprouvé, je l'ai vénéré comme un *pays étranger*, comme l'antithèse, comme protestation personnifiée contre toutes les « vertus allemandes ». – Nous autres, dont l'enfance a respiré l'air marécageux des années cinquante, sommes nécessairement des pessimistes quant à l'idée d'« allemand » ; nous ne pouvons être rien d'autre que des révolutionnaires, – nous n'admettrons aucun état de choses où c'est *le cagot* qui tient le haut du pavé. Je me fiche complètement de savoir s'il arbore aujourd'hui d'autres couleurs, s'il est vêtu d'écarlate et porte un uniforme de hussard… Eh bien ! Wagner était un révolutionnaire – il fuyait devant les Allemands… En tant qu'artiste, on n'a d'autre patrie en Europe que

Paris ; *la délicatesse** des cinq sens que suppose l'art de Wagner, le doigté pour les *nuances**, la morbidité psychologique ne se trouve qu'à Paris. On ne possède nulle part ailleurs cette passion pour les questions de forme, ce sérieux dans la *mise en scène** – c'est le sérieux parisien *par excellence**. En Allemagne on n'a aucune idée de l'immense ambition qui anime l'âme d'un artiste parisien. L'Allemand est bonasse – Wagner n'avait rien de bonasse… Mais j'ai déjà suffisamment expliqué (Dans *Par-delà bien et mal* p. 256 sq. [§ 256]) à quelle catégorie Wagner appartient, chez qui il trouve ses plus proches affinités : c'est le romantisme français tardif, cette espèce d'artistes de haut vol et au vol entraînant tels que Delacroix, Berlioz, avec un *fond** de maladie, de nature incurable, de purs fanatiques de *l'expression*, des virtuoses de part en part… Qui a été le tout premier disciple *intelligent** de Wagner ? Charles Baudelaire, le même qui a le premier compris Delacroix, ce *décadent** typique, dans lequel s'est reconnue toute une race d'artistes – il était peut-être aussi le dernier… Qu'est-ce que je n'ai jamais pardonné à Wagner ? D'être *condescendu* aux Allemands, – d'être devenu Allemand de l'Empire… Aussi loin que va l'empire de l'Allemagne, elle *corrompt* la civilisation.

6

Tout bien pesé, je n'aurais pu supporter ma jeunesse sans la musique de Wagner. Car j'étais *condamné* aux Allemands. Quand on veut se délivrer d'une pression intolérable, on a besoin de haschisch. Eh bien ! moi, j'avais besoin de Wagner. Wagner constitue *par excellence** le contrepoison à tout ce qui est allemand, – du poison, oui, sans contredit… Dès l'instant où il y eut une transcription pour piano de *Tristan* – mes compliments, Monsieur de Bülow ! –, j'ai été wagnérien. Je regardais de haut les œuvres antérieures de Wagner – encore trop vulgaires, trop « allemandes »… Mais j'en suis encore aujourd'hui à chercher une œuvre d'aussi dangereuse fascination, d'une infinitude aussi effrayante et aussi suave que *Tristan*, – je la cherche dans tous les arts, en vain. Toutes les étrangetés de Léonard de Vinci perdent leur charme dès la première note de *Tristan*. Cette œuvre est absolument le *nec plus ultra* de Wagner ; après quoi *Les Maîtres Chanteurs* et *L'Anneau* lui ont servi de délassement. Recouvrer la santé – c'est une *régression* chez des natures telles que Wagner… Je tiens pour une chance toute particulière d'avoir vécu à la bonne époque et précisément parmi les Allemands, en sorte d'être *mûr* pour cette œuvre : tant est vaste chez moi la curiosité du psychologue. Le monde est sans agréments pour qui n'a

jamais été assez malade pour cette « volupté de l'enfer » : il est permis, il est presque recommandé d'utiliser en l'occurrence une formule mystique. Je crois connaître mieux que personne les prodiges dont Wagner est capable, les cinquante univers de ravissements étranges vers lesquels nul à part lui ne pouvait porter ses ailes ; et tel que je suis, assez fort pour tourner à mon avantage même ce qu'il y a de plus douteux et de plus dangereux et ainsi de gagner encore en force, j'intitule Wagner le grand bienfaiteur de ma vie. Ce qui nous apparente, à savoir que nous avons souffert plus profondément, même l'un par l'autre, que ne pouvaient souffrir les hommes de ce siècle, cela associera éternellement nos noms ; et autant il est sûr que Wagner parmi les Allemands n'est qu'un simple malentendu, autant il est sûr que je le suis et le serai toujours. – Deux siècles de discipline psychologique et artistique *pour commencer*, messieurs les Teutons !… Mais voilà un retard qui ne se rattrape pas. –

7

Je voudrais dire encore un mot à l'adresse des oreilles exquises : ce que, *quant à moi*, je demande véritablement à la musique. Qu'elle soit de belle humeur et profonde comme un après-midi d'octobre, qu'elle soit désinvolte, tendre, une douce petite femme pleine d'abjection et de grâce… Je n'admettrai jamais qu'un Allemand soit *capable* de savoir ce qu'est la musique. Ce qu'on appelle musiciens allemands, à commencer par les plus grands, ce sont des étrangers, Slaves, Croates, Italiens, Néerlandais – ou des Juifs ; si ce n'est le cas, ce sont des Allemands de la race forte, des Allemands de race aujourd'hui disparue, tels que Heinrich Schütz, Bach et Hândel. Quant à moi je suis encore assez Polonais pour donner, pour Chopin, tout le reste de la musique : j'en excepte, pour trois raisons, *Siegfried-Idyll* de Wagner, peut-être même Liszt qui dépasse tous les musiciens par les nobles accents de son orchestre ; et enfin, tout ce qui est né de l'autre côté des Alpes – j'entends *de ce côté-ci*… Je ne saurais me priver de Rossini, encore moins de mon *midi* de la musique, de la musique de mon maestro vénitien Pietro Gasti. Et quand je dis au-delà des Alpes, je dis en fait Venise. Quand je cherche un synonyme de « musique », je ne trouve jamais que le nom de Venise. J'ignore la différence entre larmes et musique, je connais le bonheur de ne songer au *midi* sans un frisson de terreur.

Près du pont je me tenais
Récemment dans la nuit brune.

Du lointain venait un chant :
Gouttes d'or ruisselant
Sur la surface frémissante évanouies.
Gondoles, lumières et musique –
Ivres elles se perdaient dans le crépuscule…

Mon âme, un pincement sur les cordes,
Chantait pour elle, touchée invisiblement,
Une chanson de gondolier secrètement
Tremblante de félicité mêlée.
– Qui y prenait garde ?…

8

En tout cela – dans le choix de l'alimentation, du lieu et du climat, du délassement – c'est un instinct de conservation qui commande, lequel s'exprime de la façon la moins équivoque comme instinct d'*autodéfense*. Refuser de voir, d'entendre, de laisser approcher toutes sortes de choses – première intelligence, première preuve qu'on n'est pas un hasard, mais une nécessité. Le mot courant pour cet instinct d'autodéfense est le *goût*. Son impératif n'enjoint pas seulement de dire non, là où le oui serait du « désintéressement », mais encore de dire *non le moins possible*. Se séparer, se couper de tout ce qui obligeait toujours plus à dire non. La raison, en cela, c'est que les dépenses défensives, si petites qu'elles soient, quand elles deviennent la règle, l'habitude, provoquent un appauvrissement extraordinaire et parfaitement superflu. Nos *grandes* dépenses sont les petites qui s'accumulent. Se défendre, ne pas laisser approcher, c'est une dépense – qu'on ne s'y trompe pas –, une force *dilapidée* pour des buts négatifs. On peut, dans la détresse constante de la défense, s'affaiblir suffisamment pour n'être plus capable de se défendre. – Supposons que je sorte de ma maison et qu'au lieu du calme et aristocratique Turin, je trouve la petite ville allemande : mon instinct devrait se barricader, pour repousser tout ce qui l'envahirait de cet univers riquiqui et poltron. Ou alors supposons que je trouve la grande ville allemande, cet édifice du vice, où rien ne pousse, où tout, bon ou mauvais, est introduit du dehors. Ne devrais-je pas alors me faire *hérisson* ? – Mais avoir des piquants est un gaspillage, voire un double luxe, lorsqu'on a la liberté de ne pas avoir de piquants, mais des mains *ouvertes*…

Une autre mesure d'intelligence et d'autodéfense consiste à *réagir le plus*

rarement possible et à se soustraire aux situations et aux conditions où l'on serait condamné à décrocher pour ainsi dire sa « liberté », son initiative et à devenir un pur et simple réactif. Je prends comme métaphore le commerce avec les livres. L'érudit, qui au fond ne fait que « compulser » des livres – pour le philologue de dispositions moyennes environ deux cents par jour – perd finalement tout à fait la capacité de penser par lui-même. S'il ne compulse pas, il ne pense pas. Il *répond* à une excitation (– à une pensée lue), quand il pense, – finalement il ne fait tout simplement que réagir. L'érudit dépense toute son énergie à dire oui et non, dans la critique de ce qui a déjà été pensé, – lui-même ne pense plus… L'instinct d'autodéfense a été chez lui brisé ; dans le cas contraire il se défendrait contre les livres. L'érudit – *un décadent**. – Je l'ai vu de mes yeux : des natures douées, riches et portées à la liberté « crevées par la lecture » dès trente ans, devenues de simples allumettes, qu'il faut frotter pour qu'elles donnent des étincelles – des « pensées ». – Tôt le matin, au lever du jour, quand on est frais et dispos, dans l'aurore de sa force, lire un *livre* – j'appelle ça du vice ! – –

9

À ce point, on ne peut plus éluder la vraie réponse à la question : *comment on devient ce qu'on est*. Et par là je touche au chef-d'œuvre dans l'art de la conservation de soi – de l'*égoïsme*… Si l'on admet, en effet, que la tâche, la détermination, le destin de la tâche dépasse considérablement la mesure moyenne, il n'y aurait pas de plus grave danger que de se voir soi-même *à travers* cette tâche. Que l'on devienne ce qu'on est suppose que l'on ne doute pas le moins du monde de *ce qu'*on est. De ce point de vue, les *méprises* mêmes de l'existence ont leur sens et leur valeur propres tout comme les chemins détournés et les écarts du chemin épisodiques, les hésitations, les « pudeurs », le sérieux dépensé à des tâches qui se trouvent au-delà de *la* tâche. Là peut se manifester une grande intelligence, voire l'intelligence suprême : là où le *nosce te ipsum* serait une recette pour se perdre, l'oubli de soi, la *méprise* sur soi, le rapetissement, le rétrécissement, la médiocrisation de soi deviennent la raison même. En termes de morale : l'amour du prochain, la vie pour les autres et pour autre chose *peut* être la mesure de protection pour la conservation de l'égoité la plus dure. C'est le cas d'exception où, contre ma règle et ma conviction, je prends le parti des pulsions « désintéressées » : elles travaillent en l'occurrence au service de l'égoïsme, du *dressage du moi*. On doit préserver toute la surface

de la conscience – la conscience, oui, *c'est* une surface – pure de toute atteinte d'un quelconque des grands impératifs. Attention même à tous les grands mots, à toutes les grandes attitudes ! Autant de dangers que l'instinct « se comprenne » trop tôt. – – Entre-temps ne cesse de croître en profondeur l'« idée » organisatrice, appelée à la maîtrise, – elle commence à ordonner, lentement elle ramène hors des chemins détournés et écartés, elle prépare des qualités et des capacités *séparées* qui, un jour, se révéleront indispensables comme moyens du tout, – elle façonne tour à tour toutes les facultés *servantes*, avant même de laisser transpirer quoi que ce soit de la tâche dominante, du « but », de la « fin », du « sens ». – Envisagée sous cet aspect, ma vie est tout simplement une merveille. Pour la tâche d'une *réévaluation des valeurs*, il fallait peut-être plus de facultés qu'il n'en coexista jamais chez un individu, surtout des oppositions entre facultés, qui pourtant ne puissent se gêner ou se détruire. Hiérarchie des facultés ; distance ; l'art de séparer, sans amener d'hostilités ; ne rien mélanger, ne rien « concilier » ; une multiplicité prodigieuse, qui malgré tout est l'antithèse du chaos – voilà la condition préalable, le long travail secret et la maîtrise artiste de mon instinct. Sa *tutelle supérieure* s'est montrée forte en ce que je ne me suis en aucun cas douté si peu que ce soit de ce qui grandissait en moi, – où toutes mes aptitudes ont, un jour, *jailli* soudain, toutes à maturité, dans leur perfection ultime. Je n'ai pas souvenance d'avoir jamais fait des efforts – aucune trace de *lutte* n'est repérable dans ma vie, je suis le contraire d'une nature héroïque. « Vouloir » quelque chose, « tendre » à quelque chose, avoir un « but », un « désir » en vue – je ne connais rien de tout cela par expérience. En cet instant même, je considère mon avenir – un *vaste* avenir – comme une mer étale : aucun vœu n'en vient rider la face de l'eau. Je ne veux pour rien au monde que les choses deviennent autres que ce qu'elles sont ; pour ma part, je ne veux pas devenir autre. Mais ainsi j'ai toujours vécu. Je n'ai jamais eu aucun désir. Quelqu'un qui, passé sa quarante-quatrième année, peut dire qu'il ne s'est jamais donné du mal pour les *honneurs*, les *femmes*, et l'*argent* ! – Ce n'est pas qu'ils m'aient fait défaut… C'est ainsi qu'un beau jour je me suis retrouvé professeur d'université, – je n'avais jamais songé une seconde à rien de tel, car j'avais tout juste vingt-quatre ans. C'est ainsi que je me suis retrouvé, deux ans plus tôt, philologue : en ce sens que mon *premier* travail philologique, mon début, dans tous les sens du mot, m'avait été demandé par mon maître Ritschl pour son « *Rheinisches Museum* » (*Ritschl* – je le dis avec vénération – le seul érudit génial que j'aie rencontré jusqu'ici. Il possédait cette agréable tare qui nous distingue, nous autres Thuringiens et qui va même jusqu'à rendre un Allemand sympathique : nous préférons, même pour atteindre la vérité, les voies détournées. Je ne voudrais absolument pas, ce disant, avoir mésestimé mon

proche compatriote, l'*avisé* Leopold von Ranke…).

10

On me demandera pourquoi en fait j'ai raconté toutes ces choses insignifiantes et que de coutume on juge indifférentes ; par là on pourrait dire que je me fais tort, *a fortiori* si je suis destiné à défendre de grandes tâches. Réponses : ces choses insignifiantes – alimentation, lieu, climat, délassement, toute la casuistique de l'égoïsme – sont incroyablement plus importantes que tout ce que l'on a tenu jusqu'ici pour important. C'est là précisément qu'on doit commencer à *changer de méthode*. Tout ce que l'humanité a jusqu'à présent considéré comme sérieux, ce ne sont même pas des réalités, ce sont de simples fantasmes de l'imagination ou, à plus strictement parler, des *mensonges* issus des mauvais instincts de natures malades, nuisibles au sens le plus profond – toutes les notions comme « Dieu », « âme », « vertu », « péché », « au-delà », « vérité », « vie éternelle »… Or c'est en elles qu'on a cherché la grandeur de la nature humaine, son caractère « divin ». Toutes les questions de la politique, de l'ordre social, de l'éducation ont été foncièrement faussées par le fait qu'on a pris les hommes les plus nuisibles pour de grands hommes, qu'on a enseigné à mépriser les choses « insignifiantes », entendez les conditions fondamentales de la vie même… Or si je me compare avec les hommes que l'on a honorés jusqu'à présent comme les premiers, la différence saute aux yeux. Ces prétendus « premiers », je ne les compte même pas au nombre des hommes, – ils sont pour moi le rebut de l'humanité, des créatures avortées de la maladie et des instincts de vengeance : ce sont de purs et simples non-hommes néfastes et au fond incurables qui tirent vengeance de la vie… Je veux en être l'antithèse : j'ai le privilège de posséder la plus fine sensibilité à tous les signes d'instincts sains. Tout trait morbide me fait défaut. Même dans les époques de grave maladie, je ne suis jamais tombé malade ; c'est en vain qu'on chercherait chez moi un trait de fanatisme. On ne pourra faire apparaître en aucun moment de ma vie une pose prétentieuse ou pathétique. Le pathos de l'attitude ne fait *pas* partie de la grandeur ; qui a besoin d'attitudes est *faux*… Gare à tous les hommes pittoresques ! – La vie m'est devenue facile et le plus facile lorsqu'elle a le plus exigé de moi. Qui m'a vu dans les soixante-dix jours de cet automne où, sans interruption, je n'ai fait que des choses de premier ordre que personne ne pourra faire après moi – ou n'a pu faire avant moi, sentant ma responsabilité pour tous les millénaires à venir, celui-là n'aura perçu aucun signe de tension chez moi,

bien plutôt une fraîcheur et une belle humeur débordantes. Je n'ai jamais mangé avec davantage d'agrément, je n'ai jamais mieux dormi. – Je ne connais pas d'autre manière d'avoir commerce avec les grandes tâches que le *jeu* : c'est, pour indiquer la grandeur, une condition essentielle. La moindre contrainte, la mine sinistre, une quelconque dureté de ton dans la voix, autant d'objections contre un homme, *a fortiori* contre son œuvre !… On n'a pas le droit d'avoir des nerfs… Même *souffrir* de la solitude est une objection, – moi, j'ai toujours souffert de la « multitude »… Avec une précocité absurde dès mes sept ans, je savais déjà que jamais aucune parole humaine ne m'atteindrait : m'a-t-on jamais vu en être troublé ? – Aujourd'hui encore, j'ai la même affabilité envers chacun, je sais même tout à fait distinguer le plus humble : dans tout cela, pas une once de morgue, de mépris secret. Mais *celui* que je méprise, celui-là *devine* qu'il est méprisé par moi : je révolte par ma seule existence tout ce qui a du sang mauvais dans les veines… Ma formule pour désigner la grandeur dans l'homme, c'est l'*amor fati* : que personne ne veuille rien autrement, ni en avant, ni en arrière, ni dans les siècles des siècles. Ne pas seulement supporter la nécessité, encore moins se la dissimuler – tout idéalisme est manière de mentir devant la nécessité –, mais l'*aimer*…

POURQUOI J’ÉCRIS DE SI BONS LIVRES

1

Je suis une chose, mes écrits en sont une autre. – Avant d’en parler moi-même, il faut toucher un mot sur la question de la compréhension ou incompréhension qu’on en a. Je le ferai négligemment, comme il convient : car cette question n’est absolument pas encore d’actualité. Même moi je ne suis pas encore d’actualité, certains naissent posthumes. – Un jour ou l’autre, on aura besoin d’institutions où vivre et enseigner comme j’entends qu’il faut vivre et enseigner ; peut-être même qu’alors on créera des chaires exprès pour l’interprétation du *Zarathoustra*. Mais ce serait de ma part une inconséquence totale d’attendre dès aujourd’hui des oreilles *et des mains* pour *mes* vérités : qu’aujourd’hui on n’entende pas, qu’aujourd’hui on ne veuille rien prendre de moi, non seulement c’est concevable, mais cela me paraît même être juste. Je ne veux pas être confondu avec d’autres, – cela implique que moi-même je ne le fasse pas. – Encore une fois, ma vie ne révèle que peu de traces de « mauvaise volonté » ; même pour la « mauvaise volonté » littéraire, c’est à peine si j’en pourrais non plus citer un cas. En revanche, beaucoup trop de *pure nigauderie*… La plus rare des distinctions, me semble-t-il, que quelqu’un puisse s’attribuer, c’est de prendre en main un livre de moi, – j’admets même qu’il ôte pour cela ses chaussures, – sans parler des bottes… Un jour que le Dr Heinrich von Stein se plaignait honnêtement de ne pas comprendre un seul mot de mon *Zarathoustra*, je lui dis que c’était normal : que, selon moi, en avoir compris, c’est-à-dire *vécu* six phrases, cela vous élevait, entre les mortels, à un niveau plus sublime que celui que peuvent atteindre les hommes « modernes ».

Comment me serait-il *possible*, avec un tel sentiment des distances, d'émettre ne serait-ce que le souhait – d'être lu par les « modernes » que je connais ! – Mon triomphe est l'inverse de celui de Schopenhauer, – je dis : « *non* legor, *non* legar ». – Ce n'est pas que je veuille sous-estimer le plaisir que m'a causé plusieurs fois l'*innocence* qu'attestait le refus de mes écrits. Cet été encore, à un moment où il était en mon pouvoir de contrebalancer avec succès tout le reste de la littérature par le poids, le trop grand poids de mes écrits, un professeur de l'université de Berlin me donna avec bienveillance à entendre que je devais me servir quand même d'une autre forme : ce genre de choses, personne, disait-il, ne le lit. – Finalement, ce n'est pas l'Allemagne, mais la Suisse qui a fourni les deux extrêmes. Un article du Dr V. Widmann dans le *Bund* sur *Par-delà bien et mal*, sous le titre « Le dangereux livre de Nietzsche » et un compte rendu d'ensemble de mes livres en général sous la plume de M. Karl Spitteler, également dans le *Bund*, constituent dans ma vie un maximum, – je me garderai bien de dire de quoi. Le second a traité par exemple mon *Zarathoustra* d'« exercice supérieur de style », avec le souhait que, plus tard, je me soucie également du contenu ; le Dr Widmann m'exprimait sa considération pour le courage avec lequel je m'efforçais d'abolir tous les sentiments convenables. Par une petite ironie du sort, chaque phrase, dans cet article, avec un esprit de suite que j'admirais, était une vérité à l'envers : on n'avait au fond qu'à « réévaluer toutes les valeurs » pour me mettre le doigt dessus d'une façon même très remarquable – au lieu de me river mon clou… Raison de plus pour que je tente une explication. – En fin de compte, personne ne peut entendre dans les choses, y compris les livres, plus qu'il ne sait déjà. Ce à quoi on n'a pas accès par l'expérience vécue, on n'a pas d'oreilles pour l'entendre. Représentons-nous maintenant un cas extrême : qu'un livre parle exclusivement d'expériences vécues qui sortent tout à fait du champ des expériences qu'on peut faire fréquemment ou même assez rarement, – qu'il soit le *premier* truchement d'une série d'expériences nouvelles. Dans ce cas, on n'entend tout simplement rien du tout, sans compter l'illusion d'acoustique qui fait croire que là où l'on n'entend rien, *il n'y a rien non plus*… Telle est finalement mon expérience moyenne et, si l'on veut, l'*originalité* de mon expérience. Celui qui s'est figuré avoir compris quelque chose de moi s'est apprêté quelque chose de moi à son image, – et assez souvent c'est le contraire de ce que je suis, par exemple un « idéaliste » ; qui n'a rien compris de moi a nié qu'il faille le moins du monde me prendre en considération. – Le mot « surhumain », qui sert à désigner un type de réussite suprême, à l'opposé des « hommes modernes », des hommes « bons », des chrétiens et autres nihilistes – mot qui, dans la bouche d'un Zarathoustra, du *destructeur* de la morale, devient un mot qui donne beaucoup à réfléchir –, le

« surhumain » a été compris presque partout en toute innocence comme synonyme des valeurs dont la figure de Zarathoustra constitue l'antithèse, à savoir comme type idéaliste d'une espèce supérieure d'hommes, à moitié « saint », à moitié « génie »… Un autre bétail, celui des bêtes à cornes érudites, m'a de son côté suspecté de darwinisme ; on a même reconnu dans ce mot le « culte des héros » que j'ai pourtant si méchamment rejeté, ce culte prôné par Carlyle, ce grand faux-monnayeur malgré lui. Quand je soufflais à l'oreille qu'on ferait mieux encore de chercher un César Borgia qu'un Parsifal, on n'en croyait pas ses oreilles. – On voudra bien m'excuser si je n'éprouve aucune curiosité à l'égard des comptes rendus de mes livres, notamment dans les journaux. Mes amis, mes éditeurs le savent et ne me parlent pas de ces choses-là. Dans un cas particulier, j'ai eu un jour un aperçu de tous les péchés commis à propos d'un livre singulier – c'était *Par-delà bien et mal* – ; cela mériterait un fameux rapport de ma part. Croirait-on que la *Nationalzeitung* – journal prussien, cela dit à l'adresse de mes lecteurs étrangers, pour ma part, avec votre permission, je ne lis que le *Journal des Débats** – a cru, en tout sérieux, comprendre ce livre comme un « signe des temps », comme la juste et vraie *philosophie des junkers*, celle que, si elle en avait le courage, prônerait la *Kreuzzeitung* ?…

2

Cela dit pour les Allemands : car partout ailleurs j'ai des lecteurs – rien que des intelligences d'élite, des caractères qui ont fait leurs preuves, élevés, éduqués dans de hautes positions et obligations ; j'ai même de véritables génies parmi mes lecteurs. À Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Stockholm, à Copenhague, à Paris et à New York – partout on fait ma découverte : mais *pas* dans le pays plat de l'Europe, l'Allemagne… Et, pour faire cet aveu, je me réjouis encore davantage de mes non-lecteurs, ceux qui n'ont jamais entendu mon nom ni entendu parler de philosophie ; mais là où je vais, ici à Turin, par exemple, tous les visages s'égayent et se rengracient à ma vue. Ce qui m'a jusqu'à maintenant le plus frappé, c'est que de vieilles marchandes des quatre-saisons n'ont de cesse qu'elles n'aient rassemblé pour moi les plus sucrés de leurs raisins. C'est *jusqu'à ce point* qu'il faut être philosophe… Ce n'est pas pour rien qu'on traite les Polonais de Français parmi les Slaves. Une *charmante** Russe ne se méprendra pas un instant sur mon appartenance. Je ne réussis pas à être solennel, je ne parviens au mieux qu'à être embarrassé… Penser en Allemand, sentir en

Allemand – je peux tout, mais *cela*, ça dépasse mes forces… Mon vieux maître Ritschl soutenait même que j'allais jusqu'à composer mes dissertations de philologie comme un *romancier** parisien – d'une façon absurdement captivante. À Paris même, on est stupéfait de « *toutes mes audaces et finesses** » – l'expression est de *monsieur Taine** – ; je crains que jusque dans les formes les plus hautes du dithyrambe on ne trouve mêlé un peu de ce sel, l'*esprit**, qui ne perd jamais son intelligence – pour devenir « allemand »… Je ne peux faire autrement. Que Dieu me vienne en aide ! Amen. – Nous savons tous, quelques-uns savent même par expérience ce qu'est un messire longues oreilles. Eh bien ! j'ose affirmer que j'ai les plus petites oreilles du monde. Voilà qui peut être d'un grand intérêt pour les mignonnes –, il me semble qu'elles se sentent mieux comprises par moi… Je suis l'*Anti-âne par excellence** et, en cela, un phénomène historico-mondial, – je suis, pour le dire en grec et pas seulement en grec, l'*anti-christ*…

3

Je connais tant soit peu mes prérogatives d'écrivain ; dans des cas particuliers, on m'a même témoigné à quel point l'accoutumance à mes écrits « déprave » le goût. On ne supporte tout simplement plus les autres livres, surtout ceux de philosophie. C'est une distinction sans égale que de pénétrer dans cet univers noble et délicat – condition *sine qua non* : ne pas être allemand ; c'est une distinction qu'il faut en définitive avoir méritée. Mais celui qui m'est apparenté par la *hauteur* du vouloir vit de véritables extases de l'apprentissage ; car je viens de hauteurs qu'aucun oiseau n'a jamais survolées, je connais des abîmes où aucun pied ne s'est jamais encore égaré. On m'a dit qu'il était impossible de reposer un de mes livres, – que j'allais même jusqu'à troubler le sommeil… Il n'y a au monde aucune espèce de livres plus fiers et en même temps plus raffinés : – ils atteignent, ici ou là, ce qu'il y a de plus élevé à atteindre sur terre, le cynisme ; on doit les conquérir avec les doigts les plus délicats en même temps qu'avec les poings les plus hardis. Toute fragilité de l'âme en exclut une fois pour toutes, ainsi que toute dyspepsie : il ne faut pas avoir ses nerfs, il faut avoir le ventre joyeux. Non seulement la misère, mais l'air renfermé de l'âme en exclut, bien davantage encore la lâcheté, la saleté, la secrète rancune des tripes : un mot de moi fait monter au visage tous les mauvais instincts. Je dispose, avec mes relations, de plusieurs cobayes sur lesquels je prends plaisir à me représenter les réactions diverses, et d'une diversité instructive, à mes écrits. Qui

ne veut rien savoir de leur contenu, mes soi-disant amis par exemple, se fait du coup tout « impersonnel » ; on me félicite d'être encore allé « si loin », – en disant qu'il en résulte aussi un progrès qui se manifeste par un ton de meilleure humeur… Les « esprits » parfaitement vicieux, les « belles âmes », menteurs de fond en comble, ne savent absolument pas que faire de ces livres – par suite ils les regardent *de haut*, bel esprit de suite de toutes les « belles âmes ». Les bêtes à cornes de ma connaissance, rien que des Allemands s'il vous plaît, laissent entendre qu'on n'est pas toujours de mon avis, mais que quand même, parfois, par exemple… J'ai entendu dire cela même du *Zarathoustra*. De même, tout « féminisme » chez les humains, et aussi chez l'homme, est ce qui pour moi ferme la porte : en ce cas on n'entrera jamais dans ce labyrinthe de connaissances audacieuses. Il faut qu'on ne se soit jamais épargné, il faut posséder la *dureté* parmi ses habitudes pour être joyeux et de belle humeur parmi des vérités toutes dures. Quand je tâche de me représenter un lecteur parfait, il en résulte toujours un phénomène de courage et de curiosité, et en outre quelque chose de souple, de rusé et de circonspect, un aventurier et un décou-vreur-né. Pour finir : je ne saurais mieux dire à qui seul je parle, au fond, que par la bouche de Zarathoustra : *à qui* seul veut-il conter son énigme ?

> Vous, les hardis chercheurs, tentateurs, et quiconque s'est embarqué sur des mers redoutables sous des voiles rusées, –
>
> Vous, ivres d'énigmes, joyeux du demi-jour, dont l'âme est séduite par des flûtes vers les gouffres de l'errance :
>
> – car vous ne voulez pas suivre à tâtons un fil d'une main poltronne ; et, là où vous ne pouvez *deviner*, vous répugnez à *conclure*… »

4

Je veux dire à cette occasion encore un mot d'ensemble sur mon *art du style*. *Communiquer* par des signes un état, une tension intérieure propre à un état affectif, y compris par le tempo de ces signes – voilà le sens de tout style ; et, attendu que la multiplicité des états intérieurs est chez moi extraordinaire, il y a chez moi de multiples possibilités de style – l'art du style le plus divers qu'homme ait jamais eu à sa disposition. Est *bon* tout style qui communique effectivement un état intérieur, qui ne se méprend pas sur les signes, sur le tempo des signes, sur les *gestes* – toutes les lois de la période oratoire relèvent de l'art du geste –. Mon instinct est en l'occurrence infaillible. – Le style bon *en soi* –

pure nigauderie, simple « idéalisme », à peu près comme le « Beau *en soi* », le « Bien *en soi* », la « Chose *en soi* »… Reste encore à admettre qu'il y ait des oreilles pour entendre – des oreilles ainsi faites qu'elles soient capables et dignes d'un état affectif de cet ordre, et qu'il puisse se trouver des êtres à qui on a le *droit* de se communiquer. Mon *Zarathoustra*, par exemple, en attendant, est encore à la recherche de tels êtres – hélas ! il lui faudra les rechercher longtemps encore ! – On doit être *digne* de l'entendre… Et jusque-là, il ne se trouvera personne qui comprenne quel *art* a été ici gaspillé : personne n'a dû davantage gaspiller de moyens artistiques nouveaux, inouïs, vraiment créés exclusivement pour la circonstance. Qu'une pareille chose fût justement possible en langue allemande, c'est ce qui restait à démontrer : moi-même, auparavant, je l'aurais exclu avec la dernière énergie. Avant moi on ignore ce qu'on peut faire de la langue allemande – ce qu'on peut même faire avec la langue tout court. – L'art du *grand* rythme, le *grand* style de la période pour l'expression de la montée et du reflux prodigieux d'une passion sublime, surhumaine, voilà ce que j'ai été le premier à découvrir ; avec un dithyrambe comme le dernier du livre *trois* de *Zarathoustra*, intitulé « Les sept sceaux », j'ai volé à mille lieues au-dessus de ce qui s'appelait jusque-là poésie.

5

– Que, par mes écrits, parle un *psychologue* hors pair, c'est peut-être la première chose qu'aperçoit un bon lecteur – un lecteur comme j'en mérite, qui me lit comme les bons philologues jadis lisaient leur Horace. Les propositions qui font en somme l'accord de tout le monde, sans du tout parler des philosophes de M. Toutlemonde, moralistes et autres têtes creuses et têtes de chou – apparaissent chez moi des naïvetés combles de la méprise : par exemple cette croyance qu'« altruiste » et « égoïste » sont des contraires, alors que l'*ego* même n'est qu'une « escroquerie suprême », un « idéal »… Il n'y a *ni* actions égoïstes, *ni* actions altruistes : ces deux notions sont un contresens psychologique. Item pour la proposition : « L'homme aspire au bonheur »… Item pour la proposition : « Le bonheur est le prix de la vertu »… Item pour la proposition : « Plaisir et déplaisir sont des contraires »… La Circé de l'humanité, la morale, a faussé tout le psychologique de fond en comble – l'a *archimoralisé* – jusqu'à cette épouvantable absurdité que l'amour devrait être quelque chose d'« altruiste »… Il faut avoir un *moi* solidement assis, être hardiment planté sur ses deux jambes, sinon il est absolument *impossible* d'aimer. Cela, en fin de

compte, les mignonnes ne le savent que trop bien : elles se fichent pas mal des hommes altruistes et rien qu'objectifs… Puis-je, au passage, m'aventurer à prétendre que je *m'y connais* en mignonnes ? Cela fait partie de mon patrimoine dionysiaque. Qui sait ? peut-être suis-je le premier psychologue de l'Éternel Féminin. Elles m'aiment *toutes* – vieille histoire : mis à part les femmes *sinistrées*, les « émancipées », celles qui n'ont pas le nécessaire pour faire des enfants. Par bonheur, je ne suis pas disposé à me laisser déchirer : la femme accomplie déchire quand elle aime… Je connais ces aimables ménades… Ah, quel petit fauve dangereux, insinuant, souterrain ! Et si plaisant, avec cela !… Une petite femme qui galope à la poursuite de sa vengeance culbuterait le destin en personne. – La femme est indiciblement plus méchante que l'homme, et aussi plus intelligente ; la bonté chez la femme est déjà une forme de *dégénérescence*… Chez celles qu'on appelle les « belles âmes », il y a en arrière-fond un malaise physiologique, – je m'arrête là, sinon je deviendrais médecinique. Le combat pour l'égalité des droits est même un symptôme morbide : tout médecin sait cela. – Plus la femme est femme, plus elle se défend avec bec et ongles contre les droits en tant que tels : l'état de nature, l'éternelle *guerre* entre les sexes, lui confère, et de loin, la première place. A-t-on prêté l'oreille à ma définition de l'amour ? c'est la seule qui soit digne d'un philosophe. L'amour – dans ses moyens, la guerre, en son principe la haine à mort entre les sexes. – A-t-on entendu ma réponse à la question : comment *guérit*-on – « sauve »-t-on une femme ? On lui fait un enfant. La femme a besoin d'enfants, l'homme n'est jamais qu'un moyen : ainsi parlait Zarathoustra. – « Émancipation de la femme » – c'est la haine instinctive de la femme *ratée*, c'est-à-dire inapte à enfanter, contre la femme réussie, – le combat contre l'« homme » n'est jamais que moyen, prétexte, tactique. En voulant s'exhausser, *elles*, sous l'appellation de « femme en soi », de « femme supérieure », d'« idéaliste femme », elles veulent *rabaisser* le niveau général de la femme ; pas de plus sûr moyen pour cela que l'éducation en lycée, les pantalons et les droits politiques du bétail électoral. Au fond, les émancipées sont les *anarchistes* dans l'univers de l'« Éternel Féminin », les laissées-pour-compte dont l'instinct, tout au fond, est la vengeance… Toute une espèce du plus pernicieux « idéalisme » – qui d'ailleurs apparaît aussi chez les hommes, par exemple chez Henrik Ibsen, cette vieille fille typique – a pour but d'*empoisonner* la bonne conscience, la nature dans l'amour sexuel… Et, pour ne laisser aucun doute sur mon opinion à ce sujet, aussi honnête que stricte, je tiens à faire part d'un article de mon code moral contre le *vice* : sous le nom de vice je combats toute espèce de contre-nature ou, si l'on préfère les grands mots, d'idéalisme. Voici cet article : « La prédication de la chasteté est une incitation publique à la contre-

nature. Tout mépris de la vie sexuelle, toute souillure jetée sur elle au moyen de l'idée d'"impur" est l'attentat même contre la vie, – c'est le vrai péché contre l'Esprit saint de la vie. » –

6

Pour donner une idée de ce que je suis comme psychologue, je prends ici un échantillon curieux de psychologie qui se trouve dans *Par-delà bien et mal*, – j'interdis d'ailleurs toute conjecture sur l'identité de celui que je décris dans ce passage. « Le génie du cœur, tel que le possède ce grand dieu caché, ce dieu tentateur et attrapeur de rats né des consciences, dont la voix sait descendre jusque dans le tréfonds de toutes les âmes, qui ne dit pas un mot, qui ne jette pas un regard où ne se trouve une intention secrète et un repli de séduction, chez qui la maîtrise engage le savoir paraître – et non pas ce qu'il est, mais ce qui, pour ceux qui le suivent, est une contrainte *supplémentaire* à se serrer toujours plus autour de lui, à le suivre toujours plus intimement et plus profondément… Le génie du cœur, qui fait taire tout le battage et la complaisance, et leur enseigne à écouter, qui polit les âmes rêches et leur donne à goûter un nouveau désir, – celui de rester calmes comme un miroir, pour que le ciel profond s'y reflète… Le génie du cœur qui fait hésiter et saisir avec davantage de délicatesse la main balourde et trop pressée ; qui devine le trésor caché et oublié, la goutte de bonté et de douce spiritualité sous l'épaisse glace trouble, qui est baguette de sourcier pour toute pépite d'or longtemps restée enfouie dans une gangue pleine de boue et de sable… Le génie du cœur, dont l'attouchement laisse partir chacun plus riche, non pas béni et surpris, non pas gratifié d'un bien étranger qui l'écrase, mais plus riche de lui-même, mais plus nouveau à ses propres yeux qu'auparavant, ouvert, pénétré et épié par le vent du dégel, peut-être plus incertain, plus délicat, plus cassant, plus cassé, mais plein d'espérances qui n'ont encore aucun nom, plein de nouveau vouloir et de nouveaux courants, plein de nouveaux refus et de nouveaux reflux… »

LA NAISSANCE DE LA TRAGÉDIE

1

Pour être juste envers *La Naissance de la tragédie* (1872), il faudra oublier quelques petites choses. Elle a *fait de l'effet* et même fasciné avec ce qui en elle était manqué – avec son application à la *wagnérerie*, comme si celle-ci était un symptôme de *mouvement ascendant*. C'est par là justement que cet écrit a été un événement dans la vie de Wagner : c'est de ce moment seulement que de grandes espérances se sont attachées au nom de Wagner. Aujourd'hui encore, on me rappelle, parfois en plein milieu de *Parsifal*, que c'est moi qui ai sur la conscience le fait qu'une si haute opinion sur la *valeur de civilisation* de ce mouvement a prédominé. – J'ai plusieurs fois vu citer cet écrit comme « la renaissance de la tragédie par l'esprit de la musique ». On n'a jamais eu d'oreilles que pour une nouvelle formulation de l'art, de l'intention, de la tâche *de Wagner*, – là-dessus on ne prêtait pas garde à ce que cet écrit comportait au fond de précieux. « Hellénisme et pessimisme » aurait été un titre moins équivoque : car il apprend pour la première fois comment les Grecs se sont débarrassés du pessimisme, – comment ils l'ont *surmonté*… La tragédie est justement la preuve que les Grecs n'étaient *nullement* des pessimistes : Schopenhauer là-dessus s'est trompé, comme il s'est trompé en tout. – Si l'on prend la chose avec une certaine neutralité, *La Naissance de la tragédie* paraît très intempestive : on ne se figurerait pas qu'elle a été *commencée* au milieu du grondement de la bataille de Woerth. J'ai médité ces problèmes devant les remparts de Metz, au cours de froides nuits de septembre pendant mon service d'infirmier ; on serait plutôt porté à croire que cet écrit date de cinquante ans plus tôt. Il est politiquement indifférent, – « non allemand » dirait-on aujourd'hui, – il sent l'hégélianisme jusqu'à l'indécence, seules quelques formules conservent le relent de croque-mort qui s'attache à Schopenhauer. Une « Idée » – l'antithèse du dionysiaque et de l'apollinien – traduite en langage métaphysique ; l'Histoire elle-même conçue comme développement de cette « Idée » ; l'antithèse dépassée vers une unité supérieure par la Tragédie ; dans cette optique, des choses qui ne s'étaient jamais considérées mutuellement soudain mises en rapport, éclairées et saisies mutuellement… Par exemple l'Opéra et la Révolution… Les deux *innovations* décisives de ce livre sont, d'un côté, la compréhension du phénomène *dionysiaque* chez les Grecs : il en fournit pour la première fois la psychologie, il voit en lui une des racines de tout l'art grec. L'autre élément nouveau est la compréhension du socratisme : Socrate pour la première fois reconnu comme instrument de la décomposition de l'hellénisme, comme *décadent** typique. La « rationalité » *contre* l'instinct. La « rationalité » à tout prix, puissance dangereuse qui sape la vie ! – Profond silence hostile dans tout le livre sur le christianisme. Il n'est ni apollinien ni dionysiaque ; il *nie* toutes les valeurs *esthétiques* – les seules que reconnaisse *La*

Naissance de la tragédie : il est profondément nihiliste, tandis que le symbole dionysiaque fait toucher aux extrêmes confins de l'*affirmation*. À un moment, on fait allusion aux prêtres chrétiens comme à une « espèce torve de nains », d'« êtres souterrains »…

2

Ce début est absolument remarquable. J'avais *découvert* pour mon expérience tout à fait personnelle l'unique figure et pendant que possède l'histoire, – j'avais du même coup été le premier à saisir l'étonnant phénomène du dionysiaque. De même, en reconnaissant Socrate comme *décadent**, j'avais donné une preuve parfaitement sans équivoque que la sûreté de mon intuition psychologique ne serait pas le moins du monde mise en danger par quelque idiosyncrasie morale : – la morale elle-même vue comme symptôme de *décadence** est une innovation, une singularité de premier ordre dans l'histoire de la connaissance. Dans les deux cas, quel bond au-dessus du pitoyable verbiage des débiles sur l'optimisme opposé au pessimisme ! – Je vis tout de suite la véritable antithèse : – l'instinct qui *dégénère*, qui se retourne contre la vie avec une rancune souterraine (– le christianisme, la philosophie de Schopenhauer, en un certain sens déjà la philosophie de Platon, tout l'idéalisme en sont les formes typiques) et une formule de l'*affirmation suprême*, née de l'abondance, de la surabondance, un dire-oui sans réserve même à la souffrance, même à la faute, à tout ce qui est douteux et étrange dans l'existence… Ce oui ultime le plus joyeux, le plus exubérant et pétulant à la vie n'est pas seulement l'intuition suprême, c'est aussi la plus profonde, le plus rigoureusement confirmée et maintenue par la vérité et la science. Rien de ce qui est n'est à défalquer, rien n'est de trop – les aspects de l'existence récusés par les chrétiens et autres nihilistes sont même d'un ordre infiniment plus élevé dans la hiérarchie des valeurs que ce que l'instinct de *décadence** peut approuver, *appeler bon*. Comprendre cela relève du *courage* et la condition en est un surplus de *force* : car c'est exactement aussi loin que le courage *ose* s'aventurer, exactement selon le degré de sa force qu'on s'approche de la vérité. La connaissance, l'affirmation de la réalité est pour le fort une nécessité du même ordre que, pour le faible, la lâcheté et la *fuite* devant la réalité, – l'« Idéal » – sous l'inspiration de la faiblesse… La connaissance ne relève pas de leur liberté : les *décadents** ont *besoin* du mensonge, il fait partie de leurs conditions de conservation. – Qui non seulement comprend le mot « dionysiaque », mais encore *se* comprend dans le mot « dionysiaque » n'a pas

besoin de réfutation de Platon ou du christianisme ou de Schopenhauer – *Il y flaire d'emblée la décomposition…*

3

Dans quelle mesure j'avais par là trouvé le concept du « tragique », la connaissance définitive de ce qu'est la psychologie de la tragédie, je l'ai encore en dernier lieu exprimé dans *Le Crépuscule des idoles*, page 139 [« Ce que je dois aux Anciens », § 5]. « Le dire-oui à la vie y compris dans ses problèmes les plus étranges et les plus rudes ; le vouloir-vivre *sacrifiant* gaiement ses types les plus élevés à son caractère inépuisable – *voilà* ce que j'ai appelé dionysiaque, voilà ce que j'ai compris comme passerelle vers la psychologie du poète *tragique*. *Ce n'est pas* pour se libérer de la terreur et de la pitié, ce n'est pas pour se purger d'un affect dangereux par une décharge véhémente – sur ce point, Aristote est dans l'erreur : mais afin de *constituer soi-même*, au-delà de la terreur et de la pitié, l'éternelle joie du devenir, cette joie qui comprend également en soi la joie de la destruction. » En ce sens, j'ai le droit de me considérer comme le premier *philosophe tragique* – c'est-à-dire comme l'extrême antithèse et antipode d'un philosophe pessimiste. Avant moi, cette transposition du dionysiaque en un sentiment philosophique n'existe pas : la *sagesse tragique* fait défaut, – j'en ai en vain cherché des traces y compris chez les *grands* Grecs de la philosophie, ceux des deux siècles *avant* Socrate. Un doute m'a retenu pour *Héraclite*, dans le voisinage duquel je sens plus de chaleur et plus de courage que nulle part ailleurs. L'affirmation de l'écoulement et de la *destruction*, élément décisif dans une philosophie dionysiaque, le dire-oui à la contradiction et à la guerre, le *devenir*, avec une radicale récusation du concept même d'« être » – c'est là qu'il me faut en tout cas reconnaître ce qui m'est le plus proche dans ce qui a été pensé jusqu'à présent. La doctrine du « retour éternel », c'est-à-dire du cercle absolument et indéfiniment répété de toutes choses – cette doctrine de Zarathoustra pourrait en fin de compte déjà avoir été enseignée par Héraclite. Le stoïcisme, qui a hérité presque toutes ses représentations fondamentales d'Héraclite, en présente au moins des traces. –

4

Dans cet écrit s'exprime une immense espérance. Je n'ai aucune raison en fin de compte de renoncer à l'espoir d'un avenir dionysiaque de la musique. Regardons à un siècle d'ici, supposons que mon *attentat** contre deux millénaires de contre-nature et de profanation de l'homme réussisse. Ce nouveau parti de la vie qui prendra en main la plus grande de toutes les tâches, le dressage supérieur de l'humanité, y compris l'impitoyable anéantissement de tout ce qui est dégénéré et parasite, rendra de nouveau possible sur terre cet *excès de vie* dont doit sortir également l'état dionysiaque. Je promets une époque *tragique* : l'art suprême du dire-oui à la vie, la tragédie, renaîtra quand l'humanité aura derrière elle la conscience des guerres les plus dures mais les plus nécessaires, *sans en souffrir*… Un psychologue pourrait encore ajouter que ce que j'ai entendu de la musique wagnérienne dans mes jeunes années n'a absolument rien à voir avec Wagner ; que, quand j'évoquais la musique dionysiaque, j'évoquais ce que *moi* j'avais entendu, – que je devais instinctivement tout traduire et transfigurer dans le nouvel esprit que je portais en moi. La preuve, aussi *forte que peut l'être une preuve*, en est mon écrit *Wagner à Bayreuth* : à tous les endroits psychologiquement décisifs, il n'est question que de moi, – on peut tout de go mettre mon nom ou le mot « Zarathoustra » là où le texte donne le mot Wagner. Tout le portrait de l'artiste *dithyrambique* est le portrait du poète *préexistant* du *Zarathoustra*, dessiné avec une abyssale profondeur et sans un instant ne serait-ce que toucher la réalité wagnérienne. Wagner lui-même s'en doutait, il ne s'est pas reconnu dans cet écrit. – De même la « pensée de Bayreuth » s'était métamorphosée en ce qui ne sera nullement énigmatique pour ceux qui connaissent mon *Zarathoustra* : l'idée du *grand midi*, où l'élite des élus se consacre à la plus grande de toutes les tâches – qui sait ? La vision d'une fête qu'il me reste encore à vivre… Le sentiment qui anime les premières pages est digne de l'histoire du monde ; le *regard* dont il est question à la septième page est en fait le regard de Zarathoustra ; Wagner, Bayreuth, toute cette pitoyable misère allemande est un mirage dans lequel se reflète l'interminable fée Morgane de l'avenir. Même psychologiquement, tous les traits décisifs de ma propre nature sont transférés sur Wagner – la coexistence des forces les plus claires et les plus fatales, la volonté de puissance telle que nul ne l'a jamais possédée, l'audace sans ménagement dans les choses de l'esprit, la force illimitée d'apprendre sans que la volonté d'action en soit écrasée. Tout dans cet écrit est prophétique : l'approche du retour de l'esprit grec, la nécessité de *contre-Alexandres* qui *renouent* le nœud gordien de la civilisation grecque après qu'il avait été tranché… Qu'on écoute l'accent digne de l'histoire du monde avec lequel à la page 30 est introduit le concept de sentiment tragique : il n'y a que des accents dignes de l'histoire du monde dans cet écrit. Voilà l'objectivité

la plus étrange qui puisse être : la certitude absolue de ce que je *suis* s'est projetée sur n'importe quelle réalité contingente, – la vérité sur moi s'exprimait depuis une profondeur à faire frémir. À la page 71, le *style* de Zarathoustra est évoqué et prédit avec une sûreté incisive ; jamais on ne trouvera une expression plus grandiose de *l'événement* Zarathoustra, de l'acte d'une immense purification et consécration de l'humanité, que celle qui se trouve dans les pages 43 à 46. –

LES INTEMPESTIVES

1

Les quatre *Intempestives* sont tout à fait guerrières. Elles apportent la preuve que je ne suis pas un « Jean de la lune », que je prends plaisir à tirer l'épée, – peut-être même que j'ai le poignet dangereusement libre. La *première* attaque (1873) concernait la culture allemande, que déjà alors je toisais de haut avec un mépris impitoyable. Dépourvue de sens, de substance, de but : rien de plus qu'une « opinion publique ». Pas de malentendu plus pernicieux que de croire que le grand succès des armes allemandes prouve quoi que ce soit en faveur de cette culture – ou même la victoire de *cette culture* sur la France… La *deuxième* Intempestive (1874) met en évidence ce qu'il y a de dangereux, de rongeant et de toxique dans notre manière de pratiquer la science – : la vie *malade* de ces rouages et de ce mécanisme, de cette « *im*personnalité » du travailleur, de la fausse économie de la « division du travail ». Le *but*, qui est la civilisation, se perd : – le moyen, la pratique moderne de la science, *barbarise*… Dans cet essai, le « sens historique », dont ce siècle s'enorgueillit, fut pour la première fois reconnu comme maladie, comme signe typique du déclin. – Dans la *troisième* et la *quatrième* Intempestives, deux figures de la quête, du dressage les plus durs du moi y sont opposées, comme indices avant-coureurs d'un concept *plus élevé* de la civilisation, de la restauration du concept de « civilisation », types intempestifs *par excellence**, pleins de mépris souverain contre tout ce qui, alentour, s'appelait « Empire », « éducation », « christianisme », « Bismarck », « succès », – Schopenhauer et Wagner *ou*, en un mot, Nietzsche…

2

De ces quatre attentats, le premier eut un succès extraordinaire. Le tapage qu'il suscita fut magnifique à tous égards. J'avais touché une nation victorieuse à l'endroit douloureux, – en disant que sa victoire n'était *pas* du tout un événement relevant de la civilisation, mais peut-être, peut-être tout à fait autre chose… La réplique vint de tous côtés, et certes pas seulement des vieux amis de David Strauss, dont je m'étais gaussé en tant que type d'Allemand philistin de la culture et *satisfait**, bref, en tant qu'auteur de son évangile de bistrot sur « *L'ancienne et la nouvelle foi* » (– l'expression « philistin de la culture » employée dans mon écrit est restée dans la langue). Ces vieux amis, auxquels j'avais taillé des croupières à titre de Wurtembergeois et de Souabes en raillant leur animal de cirque, leur Strauss, répliquèrent avec autant d'honnête patauderie que j'aurais jamais pu l'espérer ; les ripostes prussiennes furent plus intelligentes, – elles contenaient davantage de « bleu de Prusse ». Le comble de l'indécence fut atteint par une feuille de Leipzig, les *Grenzboten* si mal famées ; j'eus toutes les peines du monde à retenir les Bâlois indignés. Seuls quelques vieux messieurs tranchèrent inconditionnellement en ma faveur pour des raisons diverses et en partie mystérieuses. Parmi eux, Ewald à Goettingue, qui laissa entendre que mon attentat avait eu une issue mortelle pour Strauss. Également le vieil hégélien Bruno Bauer en qui j'ai, depuis, un de mes lecteurs les plus attentifs. Il aimait, dans ses dernières années, attirer l'attention sur moi et, par exemple, suggérer à monsieur von Treitschke, l'historiographe prussien, chez qui il pourrait aller chercher les informations sur le concept de civilisation dont la définition lui était sortie de l'esprit. Le compte rendu le plus riche de réflexions et le plus abondant sur cet écrit et son auteur fut donné par un ancien disciple du philosophe von Baader, un certain professeur Hoffmann de Wurtzbourg. Cet écrit lui faisait présager pour moi une grande destination, – provoquer une sorte de crise et de décision suprême quant au problème de l'athéisme, pour autant qu'il en devinait en moi le type le plus instructif et le plus intransigeant. L'athéisme a été ce qui m'a conduit à Schopenhauer. – Ce qui de loin fut le mieux écouté et causa le plus d'amertume, ce fut un plaidoyer extraordinairement vigoureux et courageux de Karl Hillebrand, par ailleurs si doux, le dernier Allemand *humain* qui sache manier la plume. On peut lire son exposé dans l'*Augsburgerzeitung* ; aujourd'hui on le trouve, sous une forme un peu plus prudente, dans ses œuvres complètes. Mon écrit y était présenté comme événement, tournant, première prise de conscience de soi, excellent augure, comme un véritable *retour* du sérieux allemand et de la passion allemande dans les choses de l'esprit. Hillebrand débordait de considération pour la forme de cet

écrit, pour la maturité de son goût, pour la perfection de son tact dans la distinction de la personne et de la cause : il le considérait comme le meilleur écrit polémique écrit en allemand, – dans l'art de la polémique justement si dangereux et si fort à déconseiller pour des Allemands. Approuvant inconditionnellement, aggravant même ce que j'avais osé dire touchant la dépravation du langage en Allemagne (– aujourd'hui les Allemands jouent aux puristes et ne savent plus construire une phrase –), méprisant comme moi les « grands écrivains » de cette nation, il finissait en exprimant son admiration pour mon *courage* – ce « courage suprême qui met au banc des accusés précisément les favoris d'un peuple »… L'effet après coup de cet écrit sur ma vie est tout simplement inestimable. Personne jusqu'à présent ne m'a cherché noise. On se tait, on me traite en Allemagne avec une prudence lugubre : j'ai usé depuis des années d'une absolue liberté de parole pour laquelle personne aujourd'hui, et surtout dans le « *Reich* », n'a la *main* assez libre. Mon paradis est « à l'ombre de mon épée »… Au fond, j'avais mis en pratique une *maxime** de Stendhal : il conseille de faire son entrée dans la société par un *duel*. Et comme je m'étais bien choisi mon adversaire ! le premier libre penseur allemand !… En fait s'exprimait là pour la première fois une toute *nouvelle* sorte de libre pensée : jusqu'aujourd'hui rien ne m'est plus étranger et moins apparenté que la gent européenne et américaine des *libres penseurs**. Avec eux, ces incorrigibles débiles et bouffons des « idées modernes », je me trouve même dans une opposition plus radicale qu'avec aucun de leurs adversaires. Eux aussi veulent à leur manière « améliorer » l'humanité à leur image, ils feraient une guerre implacable à ce que je suis, à ce que je *veux*, s'ils y comprenaient quelque chose, – tous tant qu'ils sont, ils croient encore à l'« Idéal »… Je suis le premier *immoraliste*. –

3

Si les *Intempestives* qui portent les noms de Schopenhauer et de Wagner peuvent notablement contribuer à la compréhension, ou même simplement à poser la problématique psychologique des deux cas en question, c'est ce que je ne saurais affirmer, mis à part, bien entendu, tel ou tel détail. Ainsi, par exemple, ce qui fait le fond de la nature de Wagner y est déjà défini comme un don de comédien qui, dans ses moyens et dans ses fins, ne fait qu'aller jusqu'à ses ultimes conséquences. Au fond, dans ces écrits, c'est tout à fait autre chose que de la psychologie que j'entendais faire : – c'est un problème d'éducation sans

pareil, un nouveau concept du *dressage du moi*, de la *défense du moi* jusqu'au point de la dureté, une voie vers la grandeur et les tâches à la mesure de l'histoire du monde qui, pour la première fois, cherchaient à s'exprimer. En somme, j'ai saisi par les cheveux deux types célèbres et pas encore tout à fait fixés, comme on saisit par les cheveux une occasion pour exprimer quelque chose, pour avoir en main quelques formules, signes ou moyens d'expression de plus. C'est en fin de compte suggéré, avec une sagacité parfaitement inquiétante, à la page 93 de la *Troisième Intempestive*. Semblablement, Platon s'est servi de Socrate comme d'une sémiotique pour Platon. – Maintenant que mon regard rétrospectif sur les situations dont mes écrits témoignent se fait à quelque distance, je ne saurais nier qu'ils ne parlent au fond que de moi. Celui sur « Wagner à Bayreuth » est une vision de mon avenir ; en revanche, ce qui s'écrit dans « Schopenhauer éducateur », c'est mon histoire intime, mon *devenir*. Surtout ma *promesse* !… *Ce que* je suis aujourd'hui, le *lieu où* je suis – à une altitude où je ne parle plus avec des mots, mais avec des éclairs, – oh ! comme j'en étais loin encore à l'époque ! – Mais j'*apercevais* la Terre promise, – pas un instant je ne me suis trompé sur le chemin, la mer, les risques – *et* le succès ! La promesse d'une tranquillité grandiose, l'heureuse vision d'un avenir qui ne doit pas rester une simple promesse ! – Là, chaque mot est vécu, profondément, intérieurement ; la plus grande douleur n'y fait pas défaut, il y a là des mots proprement ensanglantés. Mais un vent de *grande* liberté fait s'envoler tout cela ; la blessure même n'agit *pas* comme objection. – Le philosophe tel que je le comprends, comme une terrible matière explosive devant qui tout est en danger, mon concept du « philosophe » que je mets à cent lieues de celui qu'implique même encore un Kant, pour ne rien dire des « ruminants » académiques et autres professeurs de philosophie universitaires : là-dessus cet écrit fournit un enseignement inappréciable, même si l'on admet que celui qui s'exprime, ce n'est pas au fond « Schopenhauer éducateur », mais son *antithèse*, « Nietzsche éducateur ». – Considérant qu'à l'époque, mon métier était celui de savant, et que peut-être je *savais* mon métier, l'acerbe échantillon de psychologie du savant qui apparaît dans cet écrit n'était pas dénué d'importance : il exprime le *sentiment de la distance*, la certitude profonde de ce qui peut être chez moi une *tâche* ou seulement moyen, entracte et à-côté. Je suis assez avisé pour avoir été beaucoup de choses et en beaucoup d'endroits, pour pouvoir devenir un, – pour pouvoir accéder à l'unité. Il me *fallait* être aussi un temps savant. –

HUMAIN, TROP HUMAIN

Avec deux suppléments

1

Humain, trop humain est le mémorial d'une crise. Il s'intitule un livre pour esprits *libres* : presque chaque phrase y exprime une victoire – avec lui je me suis émancipé de tout ce qui est *corps étranger* à ma nature. Le corps étranger, pour moi, c'est l'idéalisme : le titre signifie : « Là où vous voyez des choses idéales, *moi*, je vois – de l'humain, hélas, trop humain ! »… Et je connais *mieux* l'homme que cela… L'expression « libre esprit » ne saurait y revêtir d'autre sens : un esprit *devenu libre*, qui s'est recouvré lui-même. Le son, le timbre de la voix s'est complètement modifié : on trouvera le livre avisé, froid, à l'occasion dur et railleur. Une certaine intellectualité de goût *aristocratique* semble l'emporter constamment contre un courant plus passionné dans le fond. Dans ce contexte, il est significatif que ce soit en fait le centenaire de la mort de Voltaire qui, pour ainsi dire, serve d'excuse à la publication du livre dès l'année 1878. Car Voltaire, par opposition à tout ce qui a écrit après, est un *grand seigneur** de l'esprit : exactement ce que je suis moi aussi. – Le nom de Voltaire sur un écrit de moi – c'était vraiment un progrès – *vers moi*… Si l'on y regarde de plus près, on découvre un esprit impitoyable, qui connaît tous les recoins où l'idéal se sent chez lui, – où il possède ses oubliettes et, pour ainsi dire, son refuge ultime. Une torche à la main, qui ne donne nullement la « lumière vacillante » d'une torche, on illumine d'une clarté incisive ce souterrain de l'idéal. C'est la guerre, mais la guerre sans poudre ni fumée, sans poses martiales, sans pathos ni membres démis – tout cela ne serait encore qu'« idéalisme ». L'une après l'autre, les erreurs sont tranquillement posées sur la glace, l'idéal n'est pas réfuté – *il gèle*… Ici gèle, par exemple, « le génie » ; un coin plus loin, c'est « le saint » ; sous une épaisse bonde de glace, voilà que gèle « le héros » ; au bout du compte, ce qui gèle, c'est « la foi », la prétendue « conviction », et même la « pitié » se refroidit sensiblement – presque partout gèle « la Chose en soi »…

2

Les commencements de ce livre se situent en plein dans les semaines du

premier festival de Bayreuth ; un état d'esprit profondément étranger à tout ce qui m'y entourait constitue l'un de ses présupposés. Quiconque a une idée du genre de visions qui m'avaient alors déjà traversé peut deviner mes dispositions le jour où je me réveillai à Bayreuth. C'était comme si je rêvais… Où étais-je donc ? Je ne reconnaissais plus rien, c'est à peine si je reconnaissais Wagner. C'est en vain que je compulsais mes souvenirs. Tribschen – une lointaine île fortunée : pas l'ombre d'une ressemblance. Les jours incomparables de la pose de la première pierre, la petite société du groupe de *fidèles* qui la fêtaient et auxquels il n'était pas besoin de souhaiter du doigté pour les choses délicates : pas l'ombre d'une ressemblance. *Qu'était-il arrivé* ? – On avait traduit Wagner en allemand ! Le wagnérien s'était rendu maître de Wagner ! – L'art *allemand* ! Le maître *allemand* ! La bière *allemande* !… Nous autres, qui ne savons que trop à quels artistes raffinés, à quel cosmopolitisme du goût Wagner s'adresse exclusivement, nous étions hors de nous de retrouver Wagner attifé de « vertus » allemandes. – Je pense connaître le wagnérien, j'en ai « vécu » trois générations, depuis le bienheureux Brendel, qui confondait Wagner avec Hegel, jusqu'aux idéalistes des *Bayreuther Blätter*, qui confondent Wagner avec eux-mêmes, – j'ai entendu toutes sortes de confessions de « belles âmes » sur Wagner. Mon royaume pour un mot sensé ! – En vérité, quelle horrible société ! Nohl, Pohl, Kohi, avec des *grazie in infinitum*. Aucun spécimen du musée des horreurs ne manque à l'appel, pas même l'antisémite. – Le pauvre Wagner ! Où était-il tombé ! – Si encore il était entré chez les pourceaux ! Mais chez les Allemands ! En fin de compte, on devrait, pour l'édification de la postérité, empailler un authentique Bayreuthien ou, mieux, le mettre dans de l'esprit-de-vin, car c'est l'esprit qui fait défaut, – avec l'inscription : voilà à quoi ressemblait l'« esprit » sur lequel on a fondé le « *Reich* »… Suffit, je partis en plein milieu du festival pour quelques semaines, tout d'un coup, bien qu'une *charmante** Parisienne cherchât à me consoler ; je m'excusai auprès de Wagner d'un simple télégramme fataliste. Dans un endroit très reculé au fond de la forêt de Bohême, Klingenbrunn, je promenai ma mélancolie et mon mépris des Allemands comme une maladie – *et aussi* j'écrivais de temps en temps, sous le titre général « *Le soc* », une phrase dans mon carnet, rien que des remarques psychologiques *dures*, qu'il est peut-être encore possible de retrouver dans *Humain, trop humain*.

Ce qui se décidait alors chez moi, ce n'était pas exactement une rupture avec Wagner – je ressentais une aberration générale de mon instinct, dont telle ou telle méprise, que ce fût Wagner ou la chaire de professeur à Bâle, n'était qu'un signe. Je fus assailli par un accès d'*impatience* à mon égard ; je compris qu'il était grand temps de me raviser pour revenir *à moi*. Tout à coup, l'effroyable évidence s'imposait à moi de tout le temps déjà perdu, – que toute mon existence de philologue m'arrachait, dans le gaspillage et l'arbitraire, à ma tâche. La honte me prit de cette *fausse* modestie… Dix années derrière moi où, au sens propre, l'esprit chez moi avait cessé de se nourrir, où je n'avais rien appris d'utilisable, où j'avais oublié une quantité extravagante de choses à cause d'un fatras d'érudition poussiéreuse. Ramper à travers les métri-ciens antiques avec acribie et une mauvaise vue – voilà où j'en étais arrivé ! – Pris de pitié je me voyais tout maigre, réduit à l'inanition : les *réalités* manquaient tout simplement dans le champ de mon savoir et les « idéalités » ne valaient pas le diable ! – Une soif carrément brûlante me saisit : dès lors je ne me suis plus occupé en fait de rien d'autre que de physiologie, de médecine et de sciences naturelles, – je ne suis revenu même aux études historiques que lorsque ma tâche m'y contraignait impérativement. C'est alors que je devinai aussi pour la première fois la relation entre une activité choisie à contre-instinct, une prétendue « vocation » à laquelle on n'est *rien moins* qu'appelé – et ce besoin d'un assoupissement du sentiment de vide et de faim au moyen d'un art narcotique, – par exemple au moyen de l'art wagnérien. En regardant plus attentivement alentour, j'ai découvert que la même détresse existe chez nombre de jeunes gens : une contre-nature en *entraîne* forcément une deuxième. En Allemagne, dans le « Reich », pour parler sans détour, beaucoup trop sont condamnés à se décider prématurément et ensuite à *traîner souffreteux* sous un fardeau devenu impossible à rejeter… Ceux-là ont besoin de Wagner comme d'un opiat, – ils s'oublient, ils se défont d'eux-mêmes un instant… Que dis-je ! *pendant cinq à six heures* ! –

4

C'est à cette époque que mon instinct se décida inexorablement contre le penchant à céder, à suivre, à me confondre avec autrui. N'importe quel mode de vie, les conditions les plus défavorables, la maladie, la pauvreté – tout cela m'apparut préférable à cet indigné « désintéressement » dans lequel j'étais d'abord tombé par ignorance, par *jeunesse*, et auquel j'étais resté plus tard accroché par paresse, par prétendu « sentiment du devoir ». – À ce point me vint

en aide, d'une façon que je ne saurais trop admirer et à point nommé, ce *mauvais* héritage qui me vient de mon père, – au fond une prédestination à mourir jeune. La maladie *me libéra lentement* : elle m'épargna toute rupture, toute démarche violente et choquante. Cela ne me coûta alors la bienveillance de personne et m'en fit encore gagner davantage. La maladie me conféra du même coup le droit à un bouleversement complet de toutes mes habitudes ; elle me permit, elle m'*ordonna* l'oubli ; elle me fit le cadeau de l'*obligation* à la position allongée, au loisir, à l'attente et à la patience… Mais c'est cela justement qui s'appelle penser !… Mes yeux décidèrent tout seuls d'en finir avec toute bibliomanie, traduction allemande : la philologie : j'étais sauvé du « livre », je ne lus plus rien des années durant – le *plus grand* bienfait que je me sois jamais accordé ! – Ce moi profond pour ainsi dire enseveli, pour ainsi dire rendu muet par l'*obligation* constante d'écouter d'autres moi (– c'est cela justement qui s'appelle lire !) s'éveilla lentement, craintif, incertain, – mais finalement *il se remit à parler*. Jamais je n'ai pris autant de bonheur à moi-même que dans les époques les plus maladives et les plus douloureuses de ma vie : qu'on lise seulement *Aurore* ou, par exemple, *Le Voyageur et son ombre*, et l'on saisira ce que fut ce « retour à *moi* » : une forme supérieure de *convalescence* !… L'autre n'en fut que la conséquence. –

5

Humain, trop humain, ce mémorial d'un dressage rigoureux du moi par lequel je préparais une fin subite à tout ce qui s'était introduit en moi d'« escroquerie supérieure », d'« idéalisme », de « beaux sentiments » et autres sottises de bonnes femmes, fut rédigé à Sorrente pour l'essentiel ; il reçut sa conclusion, sa forme définitive pendant un hiver bâlois dans des conditions incomparablement plus défavorables que celles de Sorrente. Au fond, c'est monsieur *Peter Gast*, qui à l'époque étudiait à l'université de Bâle et qui m'était très dévoué, qui a ce livre sur la conscience. Je dictais, la tête bandée et douloureuse, il écrivait, il corrigeait même, – c'était lui au fond le véritable écrivain, tandis que je n'étais que l'auteur. Au moment où j'eus enfin entre les mains le livre achevé – au profond étonnement du grand malade que j'étais –, j'en envoyai également deux exemplaires, entre autres, à Bayreuth. Par un de ces hasards étonnamment significatifs me parvint simultanément un bel exemplaire du texte de *Parsifal* avec cette dédicace de Wagner pour moi : « À son cher ami Friedrich Nietzsche, Richard Wagner, conseiller ecclésiastique ». – Que les deux livres se fussent

croisés – c'était pour moi comme entendre un son de mauvais augure. Est-ce que cela ne ressemblait pas au bruit de deux *épées* qui se croisent ?… En tout cas nous eûmes tous deux le même sentiment : car tous deux nous gardâmes le silence. – C'est vers cette époque que commencèrent à paraître les *Bayreuther Blätter* : je compris *de quoi* il avait été grand temps. – Qui l'eût cru ! Wagner était devenu pieux…

6

De quelle manière je me considérais à cette époque (1876), avec quelle formidable assurance je tenais en main ma tâche et ce qu'elle a d'historico-mondial, c'est ce dont témoigne tout le livre, mais surtout un passage très exprès : sauf qu'avec une malice chez moi instinctive j'évitais à nouveau encore ici le petit mot « je » et que, cette fois, ce n'est pas Schopenhauer ou Wagner, mais l'un de mes amis, le remarquable Dr Paul Rée que j'illuminai d'une gloire historico-mondiale – heureusement trop fin matois pour se laisser… *D'autres* le furent moins : j'ai toujours reconnu les plus irrécupérables de mes lecteurs, par exemple le professeur d'université allemand typique, à ceci que, se fondant sur ce passage, ils croyaient devoir comprendre tout le livre comme du Réealisme supérieur… En vérité, il contenait la réfutation de cinq ou six phrases de mon ami : on peut relire à ce sujet la préface de la *Généalogie de la morale*. – Voici le passage en question : « Quelle est donc la proposition principale à laquelle est parvenu l'un des plus audacieux et des plus froids penseurs, l'auteur du livre *Sur l'Origine des sentiments moraux* (*lisez** : Nietzsche, le premier *immoraliste*), grâce à ses analyses incisives et tranchantes de l'action humaine ? "L'homme moral n'est pas plus près du monde intelligible que l'homme physique – *pour la bonne raison* qu'il n'y a pas de monde intelligible…" Cette proposition, rendue dure et coupante sous le martelage de la connaissance historique (*lisez** : *Transvaluation de toutes les valeurs*) pourra peut-être un jour dans un avenir quelconque – 1890 ! – servir de hache pour frapper à la racine le "besoin métaphysique" de l'humanité, – est-ce plutôt pour la bénédiction que pour la malédiction de l'humanité, qui pourrait le dire ? Mais en tout cas comme une proposition aux conséquences les plus considérables, fécondes et terribles à la fois, et considérant le monde avec ce *double regard* que comportent toutes les grandes connaissances… »

AURORE

Pensées sur la morale comme préjugé

1

Avec ce livre commence ma campagne contre la *morale*. Non qu'il sente le moins du monde la poudre : – on y percevra de tout autres et bien plus agréables odeurs, pourvu qu'on ait quelque finesse de narines. Ni grosse ni même petite artillerie : si l'effet du livre est négatif, ses moyens le sont d'autant moins, ses moyens dont l'effet se tire comme on tire une conclusion, *non* comme on tire un coup de canon. Le fait qu'on prend congé de ce livre avec une craintive méfiance envers tout ce qui jusqu'à présent a été honoré et même adoré sous le nom de morale, ce fait n'empêche pas que dans tout le livre ne se trouve aucun mot négatif, aucune attaque, aucune méchanceté, – qu'il se prélasse plutôt au soleil, rebondi, heureux, semblable à un animal marin qui lézarde entre les rochers. Finalement c'était moi, cet animal marin : presque chaque phrase de ce livre est pensée, *glissée* dans ce chaos de rochers près de Gênes où j'étais seul et encore en confidence avec la mer. Maintenant encore, presque chaque phrase de ce livre, quand j'y reviens par hasard, est pour moi une ligne avec laquelle je repêche des profondeurs toutes sortes de choses incomparables : toute sa peau tremble du délicat frisson du souvenir. L'art qui le distingue n'est rien moins que mince pour saisir des choses qui passent légèrement et sans bruit, des instants que j'appelle des lézards divins – certes pas avec la cruauté de ce jeune dieu grec qui tout simplement embrochait le pauvre petit lézard, mais quand même avec quelque chose de pointu, la plume… « Il y a tant d'aurores qui n'ont pas encore lui » – cette expression *indienne* se lit au seuil de ce livre. Où son auteur *recherche-t-il* ce nouveau matin, ce rouge délicat inconnu jusqu'ici encore avec lequel un jour – ah ! toute une série, tout un monde de nouveaux jours – recommence ? Dans une *transvaluation de toutes les valeurs*, dans un détachement de toutes les valeurs morales, dans un dire-oui et une confiance envers tout ce qui jusqu'à présent a été interdit, méprisé, maudit. Ce livre qui *dit oui* ne déverse sa lumière, son amour, sa tendresse que sur des choses mauvaises, il leur redonne « l'âme », la bonne conscience, le droit souverain et le *privilège* de l'existence. La morale n'est pas attaquée, simplement elle ne compte plus… Ce livre s'achève par un « ou bien ? », – c'est le seul livre qui s'achève par un « ou bien ? »…

2

Ma tâche, préparer à l'humanité un instant de la plus grande prise de conscience, un *grand midi* où elle regarde en arrière et en avant, où elle sort de la domination du hasard et des prêtres et pose pour la première fois *dans son ensemble* la question du pourquoi ? et du en-vue-de-quoi ? –, cette tâche découle nécessairement de l'idée que l'humanité n'est d'elle-même *pas du tout* sur la bonne voie, qu'elle n'est *pas du tout* dirigée par une main divine, que, sous couvert des concepts d'évaluation les plus sacrés, c'est bien plutôt justement l'instinct de négation, de corruption, l'instinct de *décadence** qui a régné en agent de séduction. La question de l'origine des valeurs morales est donc pour moi une question *capitale*, car elle conditionne l'avenir de l'humanité. L'exigence de *croire* qu'au fond tout est en les meilleures mains, qu'un livre, la Bible, fournit les assurances définitives sur le gouvernement et la sagesse de Dieu pour le sort de l'humanité, c'est, si on le retraduit en termes de réalité, la volonté de ne pas laisser apparaître le pitoyable état de choses contraire, à savoir que l'humanité jusqu'à présent a été dans *les pires* mains, qu'elle a été dirigée par les ratés, les astucieux rancuniers, les prétendus « saints », ces calomniateurs et souilleurs de l'humanité. Le signe décisif qui fait reconnaître que le prêtre (– y compris les prêtres *occultes*, les philosophes) s'est arrogé la domination, non seulement à l'intérieur d'une communauté religieuse déterminée, mais en général, que c'est la morale de *décadence**, la volonté d'en finir qui passe pour la morale en soi, ce signe, c'est la valeur inconditionnée accordée aux actions non égoïstes et l'hostilité partout manifestée aux actions égoïstes. Qui sur ce point est en désaccord avec moi, je le considère comme *infecté*… Mais l'univers entier est en désaccord avec moi… Pour un physiologiste, une telle antinomie des valeurs ne laisse absolument aucun doute. Quand, à l'intérieur de l'organisme, le moindre organe s'affaiblit si peu que ce soit et cesse d'assurer sa conservation, le renouvellement de son énergie, son « égoïsme », alors l'ensemble dégénère. Le physiologiste exige l'*ablation* de la partie en dégénérescence, il refuse toute solidarité avec ce qui dégénère, il ignore la pitié. Mais le prêtre, lui, *veut* justement la dégénérescence de l'ensemble, de l'humanité : c'est pour cela qu'il *conserve* – c'est à ce prix qu'il la domine… Quel sens ont ces concepts mensongers, les concepts *de secours* de la morale, comme « âme », « esprit », « volonté libre », « Dieu », sinon celui de détruire physiologiquement l'humanité ?… Quand on détourne son sérieux de l'autoconservation, de l'accroissement de l'énergie du corps, *c'est-à-dire de la vie*, lorsqu'on interprète l'anémie comme un Idéal, le mépris du corps en « salut

de l'âme », qu'est-ce d'autre qu'une *recette* pour la *décadence** ? – La perte du centre de gravité, la résistance aux instincts naturels, le « désintéressement » en un mot – voilà ce qu'on a appelé jusqu'à présent la *morale*… Avec *Aurore* j'ai pour la première fois pris les armes contre la morale du renoncement au moi. –

LE GAI SAVOIR

(« *La gaya scienza* »)

Aurore est un livre affirmateur profond et néanmoins clair et bon. Cela vaut aussi et au plus haut degré pour la *gaya scienza* : dans presque chacune de ses phrases, la profondeur et l'enjouement se tiennent tendrement par la main. Une strophe qui exprime ma reconnaissance pour le plus magnifique mois de janvier que j'aie vécu – tout le livre est un cadeau qu'il m'a fait – trahit à suffisance de quelle profondeur est sorti le « savoir » pour devenir *gai* :

> « Toi qui d'un javelot de flamme
> As brisé la glace de mon âme,
> Si bien qu'en bouillonnant elle se hâte
> Vers la mer de sa plus haute espérance :
> Toujours plus clair et toujours plus sain,
> Libre dans l'obligation la plus amoureuse –
> Ainsi célèbre-t-elle tes miracles,
> Toi le plus beau des janviers ! »

Ce que signifie ici « la plus haute espérance », nul ne peut en douter qui voit resplendir à la fin du quatrième livre la beauté adamantine des premiers mots du *Zarathoustra*. – Ni celui qui lit à la fin du troisième livre les phrases de granit par lesquelles se donne en formule pour la première fois un destin *pour tous les temps*. Les *Chansons du prince Hors-la-Loi* en grande partie composés en Sicile rappellent très expressément l'idée provençale de la « *gaya scienza* », cette unité du *troubadour*, du *chevalier* et de l'*esprit libre* par laquelle cette magnifique culture ancienne des Provençaux se distingue de toutes les cultures équivoques ; notamment le tout dernier poème, « *Au mistral* », un chant de danse exubérant dans lequel, sauf votre respect ! on danse par-dessus la morale, est un provençalisme parfait. –

AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA

Un livre pour tous et pour personne

1

Je vais maintenant raconter l'histoire du *Zarathoustra*. La conception fondamentale de l'œuvre, *la pensée de l'éternel retour*, cette formule suprême de l'affirmation la plus haute qui puisse être atteinte, – remonte au mois d'août de l'année 1881 : cette pensée a été jetée sur une feuille avec cette suscription : « à 6000 pieds au-delà de l'homme et du temps ». Ce jour-là, je marchais dans la forêt au bord du lac de Silvaplana ; près d'un puissant bloc dressé comme une pyramide non loin de Surlei, je fis halte. C'est là que me vint cette pensée. Si, de ce jour, je remonte quelques mois en arrière, je trouve comme signe précurseur une modification soudaine et, en profondeur, décisive de mon goût, surtout en musique. On pourrait peut-être classer tout le *Zarathoustra* dans la musique ; – il supposait à coup sûr une renaissance de l'art d'*écouter*. Dans une petite station thermale de montagne non loin de Vicenza, Recoaro, où je passai le printemps de 1881, je fis la découverte, avec mon maestro et ami Peter Gast, lui aussi « né de nouveau », que le phénix de la musique passait au-dessus de nous paré d'un plumage plus léger et plus lumineux que jamais. Si, au contraire, je me projette de ce moment vers l'avenir jusqu'à l'accouchement qui intervint soudainement et dans des conditions tout à fait invraisemblables en février 1883 – la partie terminale, celle dont j'ai cité quelques phrases dans la *Préface*, fut achevée exactement à l'heure sainte où Richard Wagner mourait à Venise – cela donne dix-huit mois de grossesse. Justement, ce chiffre de dix-huit mois pourrait laisser penser, au moins chez les bouddhistes, que je suis au fond un éléphant femelle. – Dans cet intervalle se situe la « *gaya scienza* », qui contient cent signes de l'approche de quelque chose d'incomparable ; finalement elle donne même le début du *Zarathoustra*, elle donne dans l'avant-dernier morceau du quatrième livre la pensée fondamentale du *Zarathoustra*. – Dans cette période intermédiaire se situe également l'*Hymne à la Vie* (pour chœur mixte et orchestre), dont la partition a été publiée il y a deux ans chez E.W. Fritsch à Leipzig : voilà un symptôme non négligeable de mon état cette année-là, où le sentiment *affirmatif par excellence**, que j'ai appelé le sentiment tragique, m'habitait au plus haut degré. On le chantera un jour, plus tard, à ma mémoire. – Le texte, il faut le signaler expressément, parce qu'il court un malentendu à ce sujet, n'est pas de moi : il est l'étonnante inspiration d'une jeune Russe, avec qui

j'étais alors lié d'amitié, mademoiselle Lou von Salomé. Qui saura trouver un sens aux derniers mots du poème devinera pourquoi je lui ai accordé ma prédilection et mon admiration : ils possèdent de la grandeur. La souffrance n'est *pas* un argument contre la vie : « Si tu n'as plus de bonheur à me donner, eh bien ! tu *as encore ta douleur…* » Peut-être ma musique a-t-elle, elle aussi, de la grandeur à cet endroit. (Dernière note du hautbois : *do* dièse et non *do*, faute d'impression.) – L'hiver suivant, je vécus dans la charmante et calme baie de Rapallo près de Gênes, qui se découpe entre Chiavari et le promontoire de Portofino. Ma santé n'était pas excellente ; l'hiver était froid et excessivement pluvieux ; un petit *albergo* situé juste au bord de la mer, de sorte que la mer à marée haute rendait le sommeil impossible, offrait à peu près en tout le contraire de ce qui était souhaitable. Malgré cela, et presque comme preuve de ma thèse qui veut que tout ce qui est décisif advienne « malgré » quelque chose, ce fut cet hiver-là et ces conditions défavorables qui virent naître mon *Zarathoustra*. – Le matin, je montais vers le sud par la route magnifique qui conduit à Zoagli, le long des pins et dominant du regard très loin la mer ; l'après-midi, je faisais le tour de la baie de San Margherita jusqu'à Porto fino par derrière. Ce lieu, ce paysage s'est encore davantage rapproché de mon cœur grâce au grand amour que lui voua l'empereur Frédéric III ; je me retrouvais par hasard sur cette côte à l'automne 1886 quand il rendit pour la dernière fois visite à ce petit univers de bonheur oublié. – C'est sur ces deux chemins que m'est venue toute la première partie du *Zarathoustra*, surtout Zarathoustra lui-même comme type : plus exactement, il m'est *tombé dessus…*

2

Pour comprendre ce type, il faut d'abord avoir une idée claire de sa condition physiologique d'existence : à savoir ce que j'appelle la *grande santé*. Je ne saurais mieux expliquer cette notion, l'expliquer *plus personnellement* que je ne l'ai déjà fait dans un des paragraphes qui terminent le cinquième livre de la « *gaya scienza* ». « Nous autres, nouveaux, sans nom, difficiles à comprendre – y est-il dit –, nous autres prématurés d'un avenir encore indémontré, nous avons besoin, pour un nouveau but, d'un nouveau moyen, j'entends d'une nouvelle santé, d'une santé plus forte, plus prudente, plus coriace, plus téméraire, plus joviale, que toutes les santés jusqu'à présent. Celui dont l'âme a soif d'avoir fait le tour de toutes les valeurs et de toutes les aspirations connues jusqu'ici et d'avoir caboté le long des côtes de cette idéale "Méditerranée", celui qui veut

savoir, par les aventures de la plus personnelle expérience, quel est l'état d'esprit d'un conquérant et explorateur de l'idéal, et de même d'un artiste, d'un saint, d'un législateur, d'un sage, d'un savant, d'un homme pieux, d'un saint de Dieu dans l'ancienne acception : celui-ci n'a pour cela besoin, avant tout, que d'une chose, la *grande santé* – santé qu'il ne suffit pas d'avoir, mais encore que l'on conquiert et qu'il faut sans cesse conquérir puisqu'on l'abandonne et qu'on doit l'abandonner sans cesse… Et maintenant, après avoir été ainsi longtemps en route, nous autres Argonautes de l'idéal, plus courageux peut-être qu'il n'est avisé de l'être, et assez souvent naufragés et victimes de déboires mais, comme on l'a dit, plus sains qu'on ne pourrait nous le permettre, dangereusement sains, sans cesse recouvrant la santé, – il nous semble que, comme récompense, s'étend devant nous un continent encore vierge dont personne n'a encore vu les frontières, un au-delà de tous les pays et recoins de l'idéal jusqu'ici connus, un monde si fécond en choses belles, étranges, problématiques, terribles et divines que notre curiosité autant que notre soif de posséder en sont déconcertées – hélas ! au point que plus rien ne saurait nous rassasier !… Comment pourrions-nous, après de tels aperçus et une telle fringale dans l'âme et la conscience, nous satisfaire encore de l'*homme actuel* ? Tans pis, mais c'est inévitable, nous regardons désormais ses buts et ses espérances les plus dignes en ayant du mal à garder notre sérieux, et peut-être ne les regardons-nous même plus… C'est un autre idéal que nous poursuivons, un Idéal merveilleux, tentateur, plein de risques, dont nous ne voudrions persuader personne, car nous ne concédons à personne si aisément *le droit à cet Idéal* : l'idéal d'un esprit qui, naïvement, c'est-à-dire sans le faire exprès et par plénitude et puissance débordante, se joue de tout ce qui, jusqu'ici, s'appelait saint, bon, intangible, divin ; pour qui les biens suprêmes qui à bon droit servent de critère des valeurs au peuple signifieraient déjà quelque chose comme le danger, le déclin, l'abaissement ou, à tout le moins, le repos, l'aveuglement, l'oubli de soi momentané ; l'idéal d'un bien-être et d'une bonne volonté humaine-surhumaine qui assez souvent apparaîtra *inhumain*, par exemple lorsqu'il se confronte à tout ce qui jusqu'ici a été le sérieux humain, la solennité de l'attitude, de la parole, du ton, du regard, de la morale et du devoir comme leur involontaire parodie vivante – et avec lequel, malgré tout, peut-être commence seulement le *grand sérieux*, le véritable point d'interrogation est posé, le destin de l'âme tourne, l'aiguille bouge, la tragédie *commence…* »

– Quelqu’un a-t-il, à la fin du dix-neuvième siècle, une idée claire de ce que les poètes d’époque forte appelaient *inspiration* ? Dans le cas contraire je m’en vais le décrire. – Quand on serait pourvu du plus infime reliquat de superstition, on ne saurait guère repousser en fait l’idée que l’on n’est qu’incarnation, que porte-parole, que médium de puissances supérieures. La notion de révélation, au sens où soudain, avec une sûreté et une finesse indicibles, quelque chose devient *visible*, audible, qui ébranle et bouleverse au plus profond, cette notion décrit simplement l’état de fait. On entend, on ne cherche pas ; on prend, on ne se demande pas qui donne ; tel un éclair une pensée vous illumine, avec nécessité, sans hésitation dans la forme, – jamais le choix ne m’a été laissé. Un ravissement, dont l’extraordinaire tension se résout parfois dans un torrent de larmes, où le pas tantôt se précipite involontairement, tantôt se ralentit ; un état de complète extase avec la conscience la plus distincte de mille frissons et frémissements délicats qui vont jusqu’aux orteils ; un abîme de bonheur, dans lequel le plus douloureux et le plus lugubre ne constitue pas un contraste, mais est une conséquence obligée, un élément indispensable, une nuance *nécessaire* au milieu d’une telle surabondance de lumière ; un instinct des rapports rythmiques qui s’étend sur de vastes espaces de formes – la longueur, le besoin d’un rythme *ample*, c’est presque le critère de la puissance de l’inspiration, sorte de compensation de sa pression et de sa tension… Tout se passe tout à fait involontairement, mais comme dans une tempête de sentiment de liberté, d’indétermination, de puissance, de divinité. .. Le plus remarquable, c’est le caractère involontaire de l’image, de la métaphore ; on n’a plus aucune idée de ce qui est image, métaphore, tout s’offre comme l’expression la plus proche, la plus exacte, la plus simple. Il semble vraiment, pour reprendre une parole de Zarathoustra, que les choses mêmes s’approchent et s’offrent comme métaphores (– « ici viennent toutes les choses, câlines, à ta parole, et te flattent : car elles veulent monter sur ton dos. Sur le dos de chaque métaphore tu parviens à chaque vérité. Ici s’ouvrent brusquement pour toi toutes les paroles de l’être et les écrins de la parole ; tout être ici veut advenir à la parole ; tout devenir veut apprendre de toi à parler – »). Telle est *mon* expérience de l’inspiration ; je ne doute pas qu’il ne faille retourner des millénaires en arrière pour trouver quelqu’un qui puisse me dire : « C’est aussi la mienne. » –

4

Je restai couché, malade, quelques semaines de suite à Gênes. S’ensuivit un

printemps mélancolique à Rome, où j'acceptai la vie – ce ne fut pas facile. Au fond, cet endroit, le moins convenable pour le poète du *Zarathoustra*, et que je n'avais pas librement choisi, me rebutait au plus haut point ; je tentai de m'échapper, – je voulus aller à Aquila, l'antithèse de Rome, fondée par hostilité envers Rome, de même que je fonderai un lieu semblable, en mémoire d'un athée et ennemi de l'Eglise *comme il faut**, de l'un de mes plus proches parents, le grand empereur Hohenstaufen Frédéric II. Mais il y avait dans tout cela une fatalité : je dus rentrer. Finalement je me contentai de la piazza Barberini, une fois fatigué de ma pénible recherche d'une région *antichrétienne*. Un jour, je le crains, pour éviter le plus possible les mauvaises odeurs, je me suis même adressé au palais du Quirinal pour demander si l'on n'y avait pas une chambre tranquille pour un philosophe. – C'est sur une *loggia* dominant ladite *piazza*, de laquelle on voit tout Rome et d'où l'on entend tout en bas murmurer la *fontana*, que fut composé le chant le plus solitaire qui ait jamais été composé, le *Chant de la nuit* ; à cette époque me trottait dans la tête une mélodie d'une indicible mélancolie dont j'ai retrouvé dans les paroles le refrain « mort d'immortalité… ». L'été, revenu dans le saint lieu où le premier éclair de la pensée de Zarathoustra m'avait illuminé, je trouvai le deuxième *Zarathoustra*. Dix jours suffirent ; en aucun cas, ni pour le premier, ni pour le troisième et dernier, il ne m'a fallu davantage. L'hiver suivant, sous le ciel alcyonien de Nice, qui alors pour la première fois venait resplendir sur ma vie, je trouvai le troisième *Zarathoustra* – et j'eus terminé. En tout et pour tout, à peine un an. Plusieurs endroits et hauteurs cachés aux alentours de Nice sont pour moi sanctifiés par d'inoubliables instants ; la *partie** décisive, intitulée « D'anciennes et de nouvelles tables », fut composée dans la fort pénible montée de la gare jusqu'au merveilleux nid rocheux maure d'Èze, – la plus grande agilité des muscles est toujours chez moi allée de pair avec le débordement de la force créatrice. C'est le *corps* qui s'enthousiasme : laissons l'« âme » hors du coup… On aurait souvent pu me voir danser : j'étais alors capable, sans le moindre soupçon de fatigue, de cheminer dans les montagnes sept ou huit heures durant. Je dormais bien, je riais beaucoup –, j'étais dans un état de robustesse et de patience parfaites.

5

À part ces travaux de dix jours, les années pendant et surtout *après* le *Zarathoustra* furent des années de détresse sans égale. On paie cher d'être

immortel : pour cela on meurt plusieurs fois de son vivant. – Il y a quelque chose que j'appelle la *rancune** de ce qui est grand : tout ce qui est grand, œuvre, action, se retourne, une fois accompli, immédiatement *contre* son auteur. Par cela même qu'il l'a fait, il est désormais *faible*, – il ne supporte plus son acte, il ne le regarde plus en face. Avoir quelque chose *derrière* soi que l'on n'oserait vouloir, quelque chose où s'attache le nœud du destin de l'humanité – et désormais le prendre *sur* soi !… Cela écrase presque… La *rancune** de ce qui est grand ! – Autre chose, le terrifiant silence que l'on entend autour de soi. La solitude a sept peaux ; rien ne passe au travers. On vient vers les hommes, on salue des amis : nouveau désert, aucun regard ne vous salue plus. Dans le meilleur des cas vous trouvez une sorte de révolte. J'ai subi une telle révolte, à des degrés très divers, mais de la part de presque tous ceux qui me touchaient de près ; il semble que rien n'offense plus profondément que de manifester soudain une distance, – les natures *nobles*, qui ne savent vivre sans vénérer, sont rares. – La troisième chose, c'est l'absurde sensibilité de l'épiderme aux petites piques, une sorte d'impuissante détresse devant tout ce qui est petit. Cela me paraît être dû à l'énorme gaspillage de toutes les défenses qu'implique tout acte créateur, tout acte né du plus personnel, du plus intime, du plus profond. Les *petites* capacités de défense sont, du coup, pour ainsi dire démontées ; elles ne reçoivent plus aucune force. – Je me permets d'indiquer encore que l'on digère plus mal, que l'on bouge moins volontiers, que l'on est trop exposé aux sensations de froid ainsi qu'à la méfiance, – la méfiance qui, dans beaucoup de cas, n'est qu'une méprise étiologique. Dans un tel état, j'ai un jour ressenti la proximité d'un troupeau de vaches à la suite du retour de pensées plus amènes, plus philanthropiques, avant même de les apercevoir : *voilà* qui contient de la chaleur…

6

Cette œuvre est complètement à part. Ne parlons pas ici des poètes : peut-être n'y a-t-il jamais rien eu qui soit issu d'une telle surabondance de force. Ma notion du « dionysiaque » s'est faite ici *action d'éclat* ; comparé à elle, tout autre agir humain apparaît misérable et limité. Qu'un Goethe, qu'un Shakespeare ne sauraient respirer un seul instant dans cette atmosphère de passion et d'altitude, que Dante, auprès de Zarathoustra, ne soit qu'un croyant, et non quelqu'un qui commence par *créer* la vérité, un esprit qui *gouverne le monde*, un destin –, que les poètes du Véda soient des prêtres et pas même dignes de dénouer les

chaussures d'un Zarathoustra, voilà qui n'est encore qu'une litote et ne donne aucune idée de la distance, de la solitude *azuréenne* où vit cette œuvre. Zarathoustra a pour l'éternité le droit de dire : « Je trace des cercles autour de moi et des frontières sacrées ; toujours plus rares sont ceux qui montent avec moi sur des montagnes toujours plus hautes, – j'édifie des massifs montagneux avec des montagnes toujours plus sacrées ». Que l'on rassemble en une seule l'esprit et la bonté de toutes les grandes âmes : toutes ensemble ne seraient pas en mesure de produire un seul discours de Zarathoustra. L'échelle est immense sur laquelle il monte et il descend ; il a vu plus loin, il a voulu plus loin, il a *pu* aller plus loin qu'aucun autre être humain. Il réfute par chacune de ses paroles, lui cet esprit affirmateur entre tous ; en lui, toutes les oppositions sont réunies en une unité nouvelle. Les forces les plus hautes et les plus basses de la nature humaine, ce qu'il y a de plus doux, de plus frivole et de plus terrible coule d'une source unique avec une immortelle sûreté. Jusqu'à lui, on ne peut savoir ce qu'est la hauteur, ce qu'est la profondeur ; on sait encore moins ce qu'est la vérité. Dans cette révélation de la vérité, il n'est aucun instant qui ait été anticipé, deviné fût-ce par un des plus grands. Il n'y a pas de sagesse, pas d'exploration de l'âme, pas d'art de la parole avant Zarathoustra ; le plus proche, le plus quotidien évoque ici des choses inouïes. La sentence tremblante de passion ; l'éloquence devenue musique ; des éclairs annonciateurs d'avenirs jusque-là insoupçonnés. La force de métaphore la plus puissante qu'il y ait jamais eu jusqu'ici n'est que misère et bagatelle à côté de ce retour de la langue à la nature de l'expression figurée. – Et comme Zarathoustra descend dire à chacun les plus bienveillantes paroles ! Comme il touche lui-même ses contradicteurs, les prêtres, avec des mains délicates et compatit avec eux d'eux-mêmes ! – Là, à tout instant, l'homme est dépassé, la notion de « Surhumain » s'est ici faite réalité suprême, – tout ce qu'on appelait grand chez l'homme se trouve dans un infini lointain, *au-dessous* de lui. L'élément alcyonien, les pieds légers l'omniprésence de la méchanceté et de l'exubérance et tout ce qui par ailleurs est caractéristique du type de Zarathoustra, on n'a jamais eu la moindre idée que cela puisse ressortir essentiellement à la grandeur. C'est justement dans cette étendue, dans cette capacité d'accès à ses opposés que Zarathoustra s'éprouve comme *l'espèce suprême de tout existant*, et quand on l'entend la définir, on renonce à lui chercher des comparaisons.

> « – l'âme qui a l'échelle la plus vaste et qui peut descendre le plus profond,
>
> l'âme la plus étendue qui peut le plus loin courir, errer et vagabonder en elle-même,

la plus nécessaire qui se jette avec plaisir dans le hasard, l'âme qui est et veut le Devenir, l'âme qui possède et veut le vouloir et le désir –,

celle qui se fuit, qui s'atteint dans les plus lointaines sphères,

l'âme la plus sage à qui la folie parle le plus suavement, qui s'aime elle-même, dans laquelle toutes choses ont leur courant montant et descendant, leur flux et leur reflux – – »

Mais c'est là la notion même de Dionysos. – C'est justement là que conduit une autre considération. Le problème psychologique dans le type de Zarathoustra est de savoir comment celui qui dit non, *fait* non à un degré inouï, à tout ce à quoi jusque-là on disait oui, peut être néanmoins l'antithèse d'un esprit négateur. Comment l'esprit qui porte le poids de destin le plus lourd, une tâche fatale peut être néanmoins l'esprit le plus léger et le plus transcendant – Zarathoustra est un danseur : comment celui qui a la vision la plus dure, la plus terrible de la réalité, qui a pensé la « pensée la plus abyssale », n'y trouve néanmoins aucune objection contre l'existence, pas même contre son retour éternel, – mais plutôt une raison de plus d'*être lui-même* l'éternel oui à toutes choses, l'« immense dire-oui-et-amen sans limite »… «… Jusque dans tous les abîmes je veux porter mon dire-oui de bénédiction »… *Mais c'est la notion de Dionysos là encore*.

7

– Quel langage parlera un tel esprit, quand il se parle à lui-même ? Le langage du *dithyrambe*. Je suis l'inventeur du dithyrambe. Qu'on écoute comment Zarathoustra avant le lever du soleil se parle à lui-même : un tel bonheur d'émeraude, une telle tendresse divine n'avaient encore jamais trouvé leur expression avant moi. Même la plus profonde mélancolie d'un tel Dionysos se fait encore dithyrambe ; j'en prends pour exemple le *Chant de la nuit*, la plainte immortelle de celui que la surabondance de lumière et de puissance, sa nature *solaire* condamne à ne pas aimer.

« Il fait nuit ; plus fort parlent maintenant les fontaines jaillissantes. Et mon âme aussi est une fontaine jaillissante.

Il fait nuit : voici que tout juste maintenant s'éveillent tous les chants des amoureux. Et mon âme aussi est le chant d'un amoureux.

En moi est quelque chose d'inapaisé, d'inapaisable qui veut élever la

voix. Un désir d'amour est en moi, qui parle lui-même le langage de l'amour.

Je suis lumière : hélas, que ne suis-je nuit ! Mais c'est ma solitude d'être ceint de lumière.

Hélas ! que ne suis-je sombre et nocturne ! Comme je téterais les seins de la lumière !

Et vous aussi je voudrais vous bénir, vous petites étoiles scintillantes et vers luisants du firmament ! – et être bienheureux de vos présents de lumière.

Mais je vis dans ma propre lumière, je ravale les flammes qui s'échappent de moi.

Je ne connais pas le bonheur de celui qui prend ; et souvent j'ai rêvé que voler était plus grand bonheur que prendre.

Telle est ma pauvreté, que jamais ma main ne se lasse de donner ; telle est mon envie de voir des yeux qui attendent et les nuits illuminées de désir.

Oh ! misère de tous ceux qui donnent ! Oh ! obscurcissement de mon soleil ! Oh ! désir de désir ! Oh ! faim dévorante dans la satiété !

Ils prennent ce que j'offre : mais parviens-je encore à toucher leur âme ? Il y a un abîme entre prendre et donner ; et le plus étroit abîme est le plus difficile à franchir.

Une faim naît de ma beauté : je voudrais faire mal à ceux que j'illumine, je voudrais dépouiller ceux que j'ai comblés, – ainsi ai-je faim de méchanceté.

Retirant la main quand déjà l'autre main se tend, semblable à la cascade qui hésite dans sa chute même : ainsi ai-je faim de méchanceté.

C'est une telle vengeance que médite ma plénitude, une telle perfidie qui fait sourdre ma solitude.

Mon bonheur de donner est mort de donner, ma vertu s'est fatiguée d'elle-même par sa surabondance !

Celui qui toujours donne court le danger de perdre la pudeur ; celui qui toujours distribue a la main et le cœur calleux à force de distribuer.

Mes yeux n'ont plus de larmes devant la honte des suppliants ; ma main est devenue trop dure pour sentir le tremblement des mains que j'ai remplies.

Où sont allés les larmes de mes yeux et le duvet de mon cœur ? Oh ! solitude de tous ceux qui donnent ! Oh ! silence de tous ceux qui illuminent !

Bien des soleils gravitent dans l'espace désert : ils parlent avec leur lumière à tout ce qui est ténèbres – à moi ils ne disent rien.

Oh ! telle est l'hostilité de la lumière envers ce qui illumine : inexorablement elle poursuit sa course.

Injuste contre ce qui illumine, au plus profond de son cœur, froid envers les soleils – ainsi gravite chaque soleil.

Tel l'ouragan, les soleils poursuivent leur course, ils suivent leur volonté impitoyable, c'est là leur froideur.

Oh ! c'est vous seuls, vous les obscurs, les êtres de la nuit, qui créez votre chaleur avec ce qui illumine. Oh ! vous seuls buvez le lait et le réconfort aux mamelles de la lumière !

Hélas ! la glace m'entoure, ma main se brûle à ce contact glacé ! Hélas ! la soif est en moi, qui languit de votre soif !

Il fait nuit : hélas ! pourquoi dois-je être lumière ! Et soif de ce qui est dans la nuit ! Et solitude !

Il fait nuit : comme une source jaillit de moi mon désir, – c'est parler que je désire.

Il fait nuit : plus fort parlent maintenant les fontaines jaillissantes. Et mon âme est une fontaine jaillissante.

Il fait nuit : voici que maintenant s'éveillent tous les chants des amoureux. Et mon âme aussi est le chant d'un amoureux. – »

8

On n'a jamais rien composé, éprouvé, *souffert* de pareil : c'est ainsi que souffre un dieu, un Dionysos. La réponse à un tel dithyrambe sur l'isolement des soleils dans la lumière serait Ariane… Qui, à part moi, sait ce qu'est Ariane !… Jusqu'ici personne n'avait la solution à toutes ces énigmes, je doute que quiconque y ait jamais vu une énigme. – Zarathoustra définit une fois rigoureusement sa tâche – c'est aussi la mienne –, afin qu'on ne puisse se méprendre sur son *sens* : il est *affirmateur* jusqu'à la justification, jusqu'à la rédemption de tout le passé.

« Je vais parmi les hommes comme parmi des fragments de l'avenir : cet avenir que je vois.

Et c'est tout mon désir et mon effort poétique, de rassembler en une unité ce qui est fragment, énigme et sinistre hasard.

Et comment supporterais-je d'être homme, si l'homme n'était aussi poète et devin d'énigmes et rédempteur du hasard ? »

« *Rédemption du hasard* et transmutation du « c'était » en un « je l'ai voulu » – cela seul s'appellerait pour moi rédemption. »

En un autre endroit, il définit aussi rigoureusement que possible ce que peut seulement être « l'homme » à ses yeux – *non pas* l'objet de l'amour ou même de la pitié – Zarathoustra s'est également rendu maître de son *grand dégoût* pour l'homme : l'homme est pour lui une chose informe, matière, pierre affreuse qui a besoin du sculpteur.

« Ne plus *vouloir* et ne plus *évaluer* et ne plus *créer* : oh ! que reste toujours éloignée de moi cette grande lassitude !

Dans le connaître aussi je ne sens que la joie de devenir et d'engendrer ; et s'il y a de l'innocence dans ma connaissance, cela tient à ce quelle se trouve la *volonté d'engendrer*.

Loin de Dieu et des dieux m'a entraîné cette volonté : qu'y aurait-il donc à créer si des dieux – existaient ?

Mais elle me pousse sans cesse de nouveau vers l'homme, ma volonté fervente de créer ; ainsi est poussé le marteau vers la pierre.

Hélas, hommes, dans la pierre sommeille une image pour moi, l'image des images ! Hélas ! pourquoi doit-elle sommeiller dans la pierre la plus dure et la plus affreuse !

Maintenant mon marteau se déchaîne cruellement contre sa prison. De la pierre tombent des éclats : que m'importe !

Je veux achever cette image, car une ombre est venue à moi – la plus silencieuse et la plus légère des choses est un jour venue à moi !

La beauté du surhumain est venue à moi comme une ombre : que m'importent encore – les dieux !… »

Je souligne un dernier point de vue : la strophe soulignée m'en donne l'occasion. Pour une tâche *dionysiaque*, la dureté du marteau, la *joie même d'anéantir* font partie, d'une manière décisive, des conditions préalables. L'impératif « devenez durs ! », la certitude dernière que *tous les créateurs sont durs* est le véritable signe distinctif d'une nature dionysiaque. –

PAR-DELÀ BIEN ET MAL

« Prélude d'une philosophie de l'avenir »

1

La tâche des années suivantes était prescrite d'avance aussi rigoureusement que possible. Une fois résolue la partie affirmatrice de ma tâche, venait alors sa moitié négatrice, celle de l'*action négatrice* : la réévaluation des valeurs admises jusque-là, la grande guerre, – qui provoquait le jour de la décision. Cela comprenait aussi la longue recherche, autour de moi, de mes proches, de ceux qui me prêteraient la main, leur force aidant, pour l'*anéantissement*. – Depuis cette époque, tous mes écrits sont des hameçons : serait-ce que je m'y connais en pêche à la ligne aussi bien que personne ?… Si rien n'a *mordu*, la faute ne m'en incombe pas. *Il n'y avait pas de poissons*…

2

Ce livre (1886) est, essentiellement, une *critique de la modernité* – y compris des sciences modernes, des arts modernes, même de la politique moderne, avec des indications du type opposé, qui est aussi peu moderne que possible, un type noble et affirmateur. En ce dernier sens, ce livre est une *école du gentilhomme**, cette idée prise dans un sens plus intellectuel et plus *radical* que jamais. Il faut avoir du cœur au ventre pour pouvoir même la supporter, il faut ne pas avoir appris la crainte… Toutes les choses dont l'époque est fière sont ressenties comme antithèse de ce type, presque comme de mauvaises manières, par exemple la fameuse « objectivité », la « pitié pour tout ce qui souffre », le « sens historique » avec son assujettissement au goût d'autrui, avec sa servilité à plat ventre devant les *petits faits**, la « scientificité ». – Si l'on considère que le livre est *postérieur* au *Zarathoustra*, on devinera peut-être du même coup le *régime** diététique auquel il doit sa composition. L'œil, gâté par la formidable obligation de regarder dans le *lointain* – Zarathoustra voit encore plus loin que le tsar – est ici contraint de saisir d'une manière perçante le plus proche, l'époque, les alentours. On découvrira de bout en bout, surtout dans la forme, un égal éloignement volontaire des instincts qui ont rendu possible un Zarathoustra. Le *raffinement** dans la forme, dans l'intention, dans l'art de *se taire* s'impose au premier plan, la psychologie est maniée avec une dureté et une cruauté avouées, – le livre n'a pas un seul mot de bienveillance… Mais cela repose : qui devinera, finalement, *quelle* sorte de détente est requise par le gaspillage de bonté que constitue le *Zarathoustra ?*… Théologiquement parlant – qu'on écoute bien, car

je parle rarement en théologien –, c'est Dieu lui-même qui, sous l'apparence du serpent, s'est reposé à la fin de sa tâche sous l'arbre de la connaissance : il se reposait d'être Dieu… Tout ce qu'il avait fait était trop beau… Le diable n'est que le loisir de Dieu au septième jour…

GÉNÉALOGIE DE LA MORALE

Pamphlet

Les trois dissertations qui composent cette *Généalogie* sont peut-être, au regard de l'expression, de l'intention et de l'art de la surprise, la chose la plus étrangement inquiétante que l'on ait jamais écrite. Dionysos est aussi, on le sait, le dieu des ténèbres. – Chaque fois, un début qui *doit* induire en erreur, froid, scientifique, ironique même, intentionnellement placé au premier plan, intentionnellement faisant diversion. Petit à petit l'agitation croît ; des éclairs isolés ; de très déplaisantes vérités venues du lointain faisant un bruit de roulement sourd, – jusqu'à ce qu'on atteigne enfin un *tempo feroce* où tout se précipite en avant dans une formidable tension. À la fin, chaque fois, au milieu de détonations absolument effroyables, une *nouvelle* vérité visible entre d'épais nuages. – La vérité de la *première* dissertation est la psychologie du christianisme : la naissance du christianisme par l'esprit du ressentiment, *et non*, comme on aime à le croire, par l'« Esprit », – dans son essence même mouvement réactif, le grand soulèvement contre la domination des valeurs *nobles*. La *deuxième* dissertation donne la psychologie de la *conscience* : celle-ci n'est *pas*, comme on aime à le croire, « la voix de Dieu en l'homme », – c'est l'instinct de cruauté qui se retourne contre lui-même, une fois qu'il ne peut plus se décharger vers l'extérieur. La cruauté mise ici pour la première fois en lumière comme l'un des soubassements les plus anciens et les plus inévitables de la civilisation. La *troisième* dissertation donne la réponse à la question de savoir d'où vient la *puissance* formidable de l'idéal ascétique, de l'idéal du prêtre, bien qu'il soit, *par excellence**, l'idéal nuisible, une volonté d'en finir, un idéal de *décadence**. Réponse : *non pas* parce que Dieu agit derrière le prêtre, ce qu'on aime à croire, mais *faute de mieux**, – parce que c'était le seul idéal jusqu'ici, parce qu'il n'avait pas de concurrents. « Car l'homme préfère encore vouloir le Rien plutôt que de ne rien vouloir »… Avant tout, il manquait un *contre-idéal – jusqu'à Zarathoustra*. – On m'a compris. Trois travaux préliminaires d'un psychologue pour une réévaluation de toutes les valeurs. – Ce livre contient la

première psychologie du prêtre.

CRÉPUSCULE DES IDOLES

Comment on philosophe au marteau

1

Cet écrit, qui n'a pas 150 pages, plein de belle humeur et lourd de conséquences, un démon qui rit –, cette œuvre de si peu de jours que j'ai scrupule à en dire le nombre constitue entre tous les livres une exception : il n'y a rien de plus riche de substance, de plus indépendant, de plus subversif, – de plus méchant. Si l'on veut se donner brièvement une idée de la façon dont tout, avant moi, se tenait tête en bas, que l'on commence par cet écrit. Ce qui s'appelle *idole* sur la page de titre est tout simplement ce qui s'appelait jusque-là vérité. *Crépuscule des idoles* – traduction allemande : c'en est fini de l'ancienne vérité…

2

Il n'y a pas de réalité, pas « d'idéalité » qui ne soit touchée dans cet écrit (– touchée : quel prudent euphémisme !…). Non seulement les idoles *éternelles*, mais encore les plus récentes, par conséquent les plus séniles. Les « idées modernes », par exemple. Un grand vent souffle entre les arbres et partout tombent des fruits – des vérités. Ici, c'est le gaspillage d'un automne trop fécond : on bute sur des vérités, on en écrase même quelques-unes, – il y en a trop… Ce qu'on ramasse, en revanche, ce n'est plus rien de douteux, ce sont des décisions tranchées. Je suis le premier à tenir en main le critère des « vérités », je suis le premier à *pouvoir* trancher. Comme si m'était poussée une *seconde conscience*, comme si « la volonté » avait allumé en moi une lumière sur le chemin *dévers* où elle dérapait jusqu'ici… Le chemin *dévers* – c'est ce qu'on appelait autrefois le chemin de la « vérité »… C'en est fini de toute « obscure impulsion », l'homme *bon* était justement le dernier à avoir conscience du droit chemin… Et, très sérieusement parlant, personne avant moi ne savait le droit

chemin, le chemin *ascendant* : ce n'est qu'à partir de moi qu'il y a de nouveau des espérances, des tâches, des chemins à prescrire pour la civilisation – *je suis l'annonciateur de ces bonnes nouvelles*… Même en cela je suis aussi une fatalité. –

3

Immédiatement après avoir achevé l'œuvre ci-dessus mentionnée et sans même perdre un seul jour, j'attaquai la formidable tâche de la *réévaluation*, dans un sentiment souverain de fierté que rien n'égale, à tout instant certain de mon immortalité et gravant sur des tables d'airain, lettre par lettre, avec la certitude d'un destin. La préface fut écrite le 3 septembre 1888 ; lorsqu'au matin de la rédaction je sortis en plein air, je me trouvai devant la plus belle journée que la Haute-Engadine m'ait jamais montrée – transparente, embrasée de couleurs, incluant en soi tous les contrastes, tous les intermédiaires entre la glace et le Midi. – C'est seulement le 20 septembre que je quittai Sils-Maria, retenu par des inondations, seul hôte finalement et depuis longtemps de ce lieu admirable auquel ma reconnaissance fera le présent d'un nom immortel. Après un voyage coupé d'incidents, avec même danger de mort dans Côme inondée, atteinte seulement tard dans la nuit, j'arrivai l'après-midi du 21 à Turin, mon lieu *éprouvé*, depuis devenu ma résidence. Je repris le même logement que j'avais habité au printemps, via Carlo Alberto 6, III, en face du puissant *palazzo* Carognano où est né Victor-Emmanuel, avec vue sur la *piazza* Carlo Alberto et un horizon lointain de collines. Sans tergiversations et sans me laisser un instant distraire, je me remis au travail : il ne restait que le dernier quart de l'œuvre à achever. Le 30 septembre grande victoire ; septième jour ; loisir d'un dieu le long du Pô. Le même jour, j'écrivis encore la *Préface* de *Crépuscule des idoles* dont la correction des épreuves avait constitué ma récréation de septembre. – Je n'ai jamais vécu un tel automne, ni cru possible sur terre quelque chose de cet ordre, – un Claude Lorrain pensé jusque dans l'infini, chaque jour d'une égale et indomptable perfection. –

LE CAS WAGNER

Un problème de musiciens

1

Pour être juste envers cet écrit, il faut souffrir du destin de la musique comme d'une plaie ouverte. – *De quoi* est-ce que je souffre, quand je souffre du destin de la musique ? De ce que la musique a perdu son caractère transfigurateur, affirmateur du monde, – de ce qu'elle est musique de *décadence** et non plus la flûte de Dionysos… À condition que l'on éprouve à ce point la cause de la musique comme sa *propre* cause, comme l'histoire de ses *propres* souffrances, on trouvera cet écrit plein d'égards et extraordinairement clément. Être de belle humeur en pareil cas et en même temps se railler soi-même avec bienveillance – *ridendo dicere severum*, quand *verum dicere* justifierait toutes les duretés – c'est l'humanité même. Qui doute vraiment que moi, en vieil artilleur que je suis, je ne sois capable de pointer contre Wagner mon artillerie *lourde ?* – Dans cette affaire, j'ai gardé par-devers moi tout ce qui était décisif, – j'ai aimé Wagner. Finalement une attaque contre un « inconnu » plus distingué, qu'un autre ne saurait aisément percer, entre dans le sens et la voie de ma tâche – oh ! j'ai encore à découvrir bien d'autres « inconnus » que ce Cagliostro de la musique – et en vérité *a fortiori* une attaque contre la nation allemande, toujours plus fainéante et dépourvue d'instincts dans les choses de l'esprit, qui devient toujours plus *respectable*, qui persiste, avec un enviable appétit, à se gaver de contradictions et à engloutir sans malaises digestifs « la foi » aussi bien que la scientificité, l'« amour chrétien » aussi bien que l'antisémitisme, la volonté de puissance (du « Reich ») aussi bien que l'*Évangile des humbles**… Cette impartialité devant les contradictions ! Cette neutralité et cet « altruisme » gastriques ! Ce sens de la justice du *bec* allemand, qui octroie à tout des droits égaux, – qui trouve tout savoureux… Nul doute, les Allemands sont des idéalistes… La dernière fois que je me suis rendu en Allemagne, j'ai trouvé le goût allemand s'efforçant d'accorder des droits égaux à Wagner et au *Trompette de Sâckingen* ; moi-même je fus témoin de la façon dont, à Leipzig, en l'honneur d'un compositeur parmi les plus féconds et les plus allemands, au sens ancien du mot « allemand » et pas seulement au sens « d'Allemand du Reich », en l'honneur du maître *Heitirich Schütz*, on fonda une Société Liszt dans le but de cultiver et de diffuser la musique sacrée – liste sacrément rusée… Nul doute, les Allemands sont des idéalistes…

2

Mais à ce point rien ne doit m'empêcher d'être grossier et de dire quelques rudes vérités aux Allemands : sinon, *qui le ferait ?* – Je parle de leurs attentats aux mœurs *in historicis*. Ce n'est pas seulement que, chez les historiens allemands, la *grande vision* de la marche des valeurs de la civilisation s'est complètement perdue, que ce sont, tous tant qu'ils sont, des guignols de la politique (et de l'Église –) : mais c'est que cette même grande vision est par eux *proscrite*. Il faut, pour commencer, être « allemand », être « de la race », et alors on peut trancher de toutes les valeurs et anti-valeurs *in historicis* – on les arrête… « Allemand » est un argument, « *Deutschland, Deutschland über ailes* » est un principe, les Germains sont « l'ordre moral universel » dans l'histoire ; en regard de l'*imperium romanum*, ils sont les champions de la liberté, en regard du dix-huitième siècle, ils sont les restaurateurs de la morale, de l'« impératif catégorique »… Il y a une manière allemande-du-*Reich* d'écrire l'histoire, il y en a même, je le crains, une antisémite, – il y a une façon d'écrire l'histoire *à la cour*, et M. von Treitschke n'en rougit pas… Récemment, un jugement d'idiot *in historicis*, une phrase de l'esthéticien souabe Vischer, par bonheur maintenant défunt, fit le tour des journaux allemands comme une « vérité » à laquelle tout Allemand « *doit* » *acquiescer* : « La *Renaissance** et la Réforme, à elles deux seulement, forment un tout – la renaissance esthétique *et* la renaissance morale ». – De telles phrases poussent ma patience à bout et je me sens l'envie, je ressens même comme mon devoir de dire une bonne fois aux Allemands tout ce qu'ils ont déjà sur la conscience. *Tous les grands crimes contre la civilisation depuis quatre siècles, voilà ce qu'ils ont sur la conscience* !… Et toujours pour la même raison, à cause de leur profonde *lâcheté* devant la réalité, qui est aussi la lâcheté devant la vérité, à cause de leur manque de véracité devenu instinct, à cause de leur « idéalisme »… Les Allemands ont fait perdre à l'Europe la moisson de la dernière *grande* époque, l'époque de la Renaissance, à un moment où un ordre supérieur des valeurs, où les valeurs nobles, qui affirment la vie, qui garantissent l'avenir, étaient parvenues à la victoire au siège des valeurs contraires, des *valeurs de décadence – et jusque dans les instincts de ceux qui y siégeaient !* Luther, ce moine fatal, a rétabli l'Église et, ce qui est mille fois pire, le christianisme, au moment *où il succombait*… Le christianisme, cette *négation du vouloir-vivre* devenue religion !… Luther, un moine impossible qui, à cause de son « impossibilité », attaqua l'Église et – par conséquent ! – la rétablit… Les catholiques auraient des raisons de célébrer des fêtes de Luther, de composer des Jeux luthériens. Luther – et la « renaissance morale » ! Au diable toute psychologie ! Nul doute, les Allemands sont des idéalistes. – Par deux fois, alors qu'avec une bravoure et une victoire sur soi extraordinaires, on avait atteint un mode de penser sans équivoque et parfaitement scientifique, les Allemands ont

su trouver des voies détournées vers l'« idéal » ancien, des termes de conciliation entre vérité et « idéal », au fond des formules du droit de rejet de la science, du droit au *mensonge*. Leibniz et Kant – ces deux grandes entraves de la probité intellectuelle de l'Europe ! – Enfin, alors que sur le pont entre deux siècles de *décadence** apparaissait une *force majeure** de génie et de volonté, assez forte pour faire de l'Europe une unité, une unité politique et *économique*, en vue de créer le gouvernement de l'univers, les Allemands, avec leurs « guerres d'indépendance », ont fait perdre à l'Europe la signification étonnante que comportait l'existence de Napoléon, – ils ont par là même sur la conscience tout ce qui est advenu, tout ce qui existe aujourd'hui, cette maladie et cette déraison *la plus contraire à la civilisation* qui puisse exister, le nationalisme, cette *névrose nationale** dont l'Europe est malade, cette perpétuation de la poussière d'États en Europe, de la *petite* politique – ils ont fait perdre à l'Europe son sens, sa *raison* – ils l'ont amenée dans une impasse. – Qui, à part moi, connaît une *issue* pour sortir de cette impasse ?… Une tâche assez grande pour *lier* de nouveau les peuples ?…

3

– Et, en fin de compte, pourquoi ne devrais-je pas exhaler mon soupçon ? Dans mon cas aussi, les Allemands tenteront de nouveau tout pour qu'un destin formidable accouche d'une souris. Jusqu'à maintenant, ils se sont compromis à mon endroit, je doute qu'ils fassent mieux à l'avenir. – Ah ! comme je voudrais être ici *mauvais* prophète !… Mes lecteurs et auditeurs naturels sont désormais des Russes, des Scandinaves et des Français, – seront-ils de plus en plus nombreux ? – Les Allemands n'ont inscrit dans l'histoire de la connaissance que des noms équivoques, ils n'ont jamais produit que des faux-monnayeurs « inconscients » (le terme revient de droit à Fichte, Schelling, Schopenhauer, Hegel, Schleiermacher aussi bien qu'à Kant et Leibniz, ce ne sont tous que des voileurs de grand chemin –) : ils ne doivent jamais avoir l'honneur de voir mettre sur le même plan le premier esprit *probe* de l'histoire de l'esprit, l'esprit chez qui la vérité fait justice du faux-monnayage de quatre millénaires, et l'esprit allemand. L'« esprit allemand » est *pour moi* un air malsain : j'ai du mal à respirer dans la promiscuité de cette malpropreté *in psychologicis* devenue instinct, trahie par chaque mot, chaque figure d'Allemand. Ils n'ont jamais traversé un dix-septième siècle de sévère autocritique comme les Français, un La Rochefoucauld, un Descartes surpassent cent fois en probité le premier des

Allemands, – jusqu'à aujourd'hui, ils n'ont pas eu de psychologue. Mais la psychologie est presque le critère de la propreté ou de la malpropreté d'une race… Et quand on n'est pas propre, comment pourrait-on avoir de la *profondeur* ? Chez l'Allemand, presque comme chez la femme, on n'arrive jamais au fond, parce qu'*il n'y en a pas*, c'est tout. Mais avec tout cela, on n'est même pas plat. – Ce qui s'appelle « profond » en Allemagne, c'est justement ce manque de netteté d'instinct envers soi dont je viens de parler : on ne *veut* pas être au clair sur soi-même. Me permettra-t-on de proposer le mot « allemand » comme monnaie internationale pour *cette sorte-là* de dépravation psychologique ? – En ce moment, par exemple, l'empereur d'Allemagne déclare qu'il est de son « devoir chrétien » de libérer les esclaves d'Afrique : chez nous, les *autres* Européens, cela s'appellerait simplement « allemand »… Les Allemands ont-ils seulement produit un livre qui ait de la profondeur ? Même l'idée de ce qui est profond dans un livre leur échappe. J'ai connu des savants qui tenaient Kant pour profond ; à la cour de Prusse, je le crains, on tient monsieur von Treitschke pour profond. Et quand, incidemment, je vante Stendhal comme un profond psychologue, il m'est arrivé que des professeurs d'université allemands me fassent épeler son nom…

4

– Et pourquoi ne devrais-je pas aller jusqu'au bout ? J'aime faire table rase. J'ai l'ambition, entre autres, de passer pour le contempteur des Allemands *par excellence**. Dès l'âge de vingt-six ans, j'ai exprimé ma *méfiance* envers le caractère allemand [Troisième Considération intempestive, § 6] – les Allemands sont pour moi impossibles. Quand je me représente une espèce d'homme qui répugne à tous mes instincts, le résultat est toujours un Allemand. La première question que je me pose pour « sonder les reins » d'un homme, c'est de savoir s'il a le sentiment inné de la distance, s'il voit partout le rang, le degré, la hiérarchie entre un homme et un autre, s'il sait *distinguer* : c'est par là qu'on est *gentilhomme** ; dans tous les autres cas, on appartient irrémédiablement à la catégorie compréhensive et ô combien débonnaire de la *canaille**. Or les Allemands sont *canaille** – hélas ! ils sont si débonnaires… On déchoit, à fréquenter des Allemands : l'Allemand *met sur le même pied*… Si j'excepte ma fréquentation de certains artistes, surtout de Richard Wagner, je n'ai jamais vécu une seule heure de bonne avec des Allemands… Supposez qu'apparaisse au milieu des Allemands le plus profond esprit de tous les millénaires, le premier

venu des volatiles qui ont sauvé le Capitole irait s'imaginer que son âme contrefaite mérite au moins autant de considération… Je ne supporte pas cette race, avec laquelle on est toujours en mauvaise compagnie, qui n'a pas de doigté pour les *nuances** – malheur à moi ! je suis *nuance** –, qui n'a pas d'*esprit** dans les pieds et ne sait même pas marcher… Les Allemands, finalement, n'ont pas de pieds, ils n'ont que des jambes… Les Allemands n'ont aucune idée à quel point ils sont vulgaires, mais c'est là le superlatif de la vulgarité, – ils n'ont même pas honte de n'être que des Allemands. Ils disent leur mot sur tout, ils se tiennent pour des voix péremptoires, j'ai peur qu'ils n'aient même donné sur moi un avis péremptoire… – Ma vie entière est la preuve *de rigueur** de ces propositions. C'est en vain que je la passe en revue pour trouver un signe de tact, de *délicatesse** à mon égard. De la part de Juifs, oui, jamais encore de la part d'Allemands. C'est mon genre d'être indulgent et bienveillant envers tout le monde – j'ai le *droit* de ne pas faire de différences – : cela ne m'empêche pas d'avoir des yeux pour voir. Je ne fais d'exceptions pour personne, surtout pas pour mes amis, – j'espère en fin de compte que cela n'a pas causé de préjudice à mon sentiment d'humanité pour eux ! Il y a cinq ou six choses dont je me suis toujours fait un point d'honneur. – Il demeure néanmoins vrai que je ressens presque chaque lettre que je reçois depuis des années comme du cynisme : il y a plus de cynisme dans la bienveillance envers moi que dans n'importe quelle haine… Je dis en face à chacun de mes amis qu'il n'a jamais cru qu'il valait la peine d'*étudier* aucun de mes écrits ; je devine au moindre signe qu'ils ne savent même pas ce qui s'y trouve. En ce qui concerne mon *Zarathoustra*, lequel de mes amis y aurait vu autre chose qu'une prétention inadmissible, heureusement parfaitement sans importance ?… Dix ans : et personne en Allemagne ne s'est jamais fait un scrupule de défendre mon nom contre l'absurde silence dans lequel il était enseveli : ce fut un étranger, un Danois qui, le premier, eut pour cela assez de finesse d'instinct *et de courage*, qui s'est insurgé contre mes soi-disant amis… Dans quelle université allemande seraient possibles aujourd'hui des cours sur ma philosophie comme ceux que, le printemps dernier, le Dr Georg Brandes a donnés à Copenhague, prouvant ainsi derechef davantage sa qualité de psychologue ? – Moi-même je n'ai jamais souffert de tout cela ; ce qui est *inéluctable* ne me blesse pas ; l'*amor fati* est le fond de ma nature. Mais cela n'empêche pas que j'aime l'ironie, et même l'ironie de l'histoire du monde. Et c'est ainsi que, environ deux ans avant le coup de foudre fracassant de la *Réévaluation* qui va précipiter la terre dans des convulsions, j'ai envoyé dans le monde *Le Cas Wagner* : les Allemands devraient encore une fois se tromper sur mon compte et se rendre ainsi *éternels* d'une manière immortelle ! Il est encore temps de le faire ! – Y sont-ils parvenus ? – À ravir, Messieurs les Germains ! Je

vous fais mes compliments…

POURQUOI JE SUIS UN DESTIN

1

Je connais mon sort. Un jour s'attachera à mon nom le souvenir de quelque chose de formidable, – une crise comme il n'y en eut jamais sur terre, la plus profonde collision des consciences, un arrêt rendu *contre* tout ce qu'on avait jusqu'à maintenant cru, exigé, sanctifié. Je ne suis pas un être humain, je suis de la dynamite. – Et avec tout cela je n'ai rien d'un fondateur de religion – les religions sont affaires de populace, j'ai besoin de me laver les mains après être entré en contact avec des hommes religieux… Je ne *veux* pas de « croyants », je crois que j'ai trop de malignité pour croire en moi-même, je ne m'adresse jamais aux masses… J'ai une peur atroce que l'on n'aille un beau jour me *canoniser* : on devinera pourquoi je *m'empresse* de publier ce livre, il doit empêcher qu'on ne fasse du scandale à mon propos… Je ne veux pas être un saint, je préférerais être un bouffon… Peut-être suis-je un bouffon… Néanmoins, ou plutôt *pas* néanmoins – car jusqu'ici il n'y a jamais rien eu de plus menteur que les saints – la vérité parle par ma bouche. – Mais ma vérité est *terrible* : car jusqu'ici c'est le mensonge qui s'appelait vérité. – *Réévaluation de toutes les valeurs* : telle est ma formule de l'acte de suprême prise de conscience de soi de l'humanité, qui en moi s'est fait chair et génie. Mon sort veut que je doive être le premier humain *honnête*, que je me sache en opposition aux mensonges millénaires… Je suis le premier à avoir *découvert* la vérité, en ressentant d'emblée le mensonge comme mensonge – ou plutôt en le *flairant* comme tel… Mon génie est dans mes narines… Je réfute comme on n'a jamais réfuté et suis néanmoins le contraire d'un esprit négateur. Je suis un *annonciateur de bonne nouvelle* comme il n'y en

a jamais eu, je connais des tâches d'une telle hauteur que l'idée jusqu'à présent n'en venait à personne ; ce n'est qu'à partir de moi qu'il y a de nouveau des espérances. Avec tout cela, je suis aussi nécessairement l'homme de la fatalité. Car lorsque la vérité engagera le combat avec le mensonge millénaire, nous aurons des ébranlements, un spasme de séismes, un déplacement des montagnes et des vallées comme on n'en a jamais imaginé. L'idée de politique se sera alors tout entière résolue en une guerre des esprits, toutes les constellations de puissance de l'ancienne société auront explosé – elles reposent toutes sur le mensonge : il y aura des guerres comme il n'y en a encore jamais eu sur terre. Ce n'est qu'à partir de moi qu'il y a sur terre une *grande politique*.

2

Veut-on une formule d'un tel destin *fait homme ?* – Elle se trouve dans mon *Zarathoustra*.

> « – et qui veut être un créateur dans le bien et dans le mal doit d'abord être un destructeur et briser des valeurs.
>
> Ainsi le mal suprême fait partie de la bonté suprême : or celle-ci est la créatrice. »

Je suis de loin l'homme le plus terrible qu'il y ait eu jusqu'à présent ; cela n'exclut pas que je sois le plus bienfaisant. Je connais la joie de la *destruction* à un degré qui est à la mesure de ma *force* de destruction, – dans l'une et l'autre j'obéis à ma nature dionysiaque, qui ne saurait séparer l'action négative de l'affirmation. Je suis le premier *immoraliste* : par là je suis le *destructeur par excellence**. –

3

On ne m'a pas demandé, on aurait dû me demander ce que signifie précisément dans ma bouche, celle du premier immoraliste, le nom de *Zarathoustra* : car ce qui fait la singularité formidable de ce Persan dans l'histoire, c'est justement le contraire. Zarathoustra est le premier à avoir vu dans le combat du Bien et du Mal le vrai rouage moteur des choses, – la traduction de

la morale en langage métaphysique, comme force, cause, fin en soi, est son œuvre *à lui*. Mais cette question apporterait au fond déjà la réponse. C'est Zarathoustra qui *a créé* la plus fatale des erreurs, la morale : par conséquent il doit aussi être le premier à *reconnaître* cette erreur. Non seulement il a en l'espèce une plus longue et plus grande expérience qu'aucun autre penseur – l'histoire entière est assurément la réfutation expérimentale du principe du prétendu « ordre moral du monde » – : plus important, Zarathoustra est plus véridique qu'aucun autre penseur. Sa doctrine, et elle seule, comporte la véracité comme vertu suprême – c'est-à-dire le contraire de la lâcheté de l'« idéaliste », lequel prend la fuite devant la réalité ; Zarathoustra a plus d'audace innée que tous les penseurs pris ensemble. Dire la vérité et *bien décocher ses traits*, c'est la vertu persane. – Me comprend-on ?… L'autodépassement de la morale par la véracité, l'autodépassement du moraliste dans son contraire – en *moi* –, voilà ce que signifie dans ma bouche le nom de Zarathoustra.

4

Au fond, ce sont deux négations que mon terme d'*immoraliste* implique. Je nie d'un côté un type d'homme qui passait jusqu'ici pour suprême, les *bons*, les *bienveillants*, les *bienfaisants* ; de l'autre, je nie une espèce de morale qui, par son autorité et sa suprématie, est apparue comme la morale en soi, – la morale de *décadence**, en termes plus explicites, la morale *chrétienne*. Il serait loisible de considérer la seconde opposition comme la plus décisive, car la surestimation de la bonté et de la bienveillance, dans l'ensemble, est selon moi une conséquence de la *décadence**, un symptôme de faiblesse, incompatible avec une vie ascendante et affirmatrice : l'affirmation a pour condition la négation *et la destruction*. – Je m'arrête d'abord sur la psychologie de l'homme bon. Pour évaluer ce que vaut un type d'homme, il faut calculer le prix que coûte sa conservation, – il faut connaître ses conditions d'existence. La condition d'existence des bons est le *mensonge* – : autrement dit, le fait de *refuser*-de-voir à tout prix la réalité telle qu'elle est en son fond, c'est-à-dire *nullement* susceptible de provoquer à tout moment des sentiments de bienveillance, encore moins susceptible de tolérer l'intervention de mains débonnaires mais à la vue basse. Considérer de toute façon les *détresses* en tout genre comme des objections, comme quelque chose qu'il faut *éliminer*, c'est la *niaiserie* par excellence** et, tout bien considéré, une vraie calamité dans ses conséquences, une fatale bêtise –, presque aussi bête qu'il le serait de vouloir éliminer le

mauvais temps – par exemple par pitié pour les pauvres gens… Dans la grande économie du tout, les aspects terribles de la réalité (dans les affects, les désirs, la volonté de puissance) sont incommensurablement plus nécessaires que cette forme de petit bonheur, la prétendue « bonté » ; il faut même quelque indulgence pour aller jusqu'à octroyer une place à cette dernière, car elle a pour condition le mensonge des instincts. J'aurai largement l'occasion de prouver les conséquences extraordinairement maléfiques de l'*optimisme*, ce produit des *homines optimi*, pour l'histoire tout entière. Zarathoustra, le premier à avoir compris que l'optimisme est aussi *décadent** que le pessimisme et peut-être plus nuisible, dit : « *les hommes bons ne disent jamais la vérité. Ce sont de faux rivages et défaussés certitudes que vous ont enseignés les bons ; vous êtes nés et abrités dans les mensonges des bons. Tout est foncièrement mensonge et torsion des bons* ». Le monde, heureusement, n'est pas construit rien qu'en vue d'instincts tels que la bête débonnaire de troupeau puisse justement y trouver son bonheur mesquin ; exiger que tout doive devenir « homme bon », bête de troupeau, aux yeux bleus, bienveillant, « belle âme » – ou, comme le souhaite monsieur Herbert Spencer, altruiste, cela reviendrait à ôter à l'existence son caractère *grand*, cela reviendrait à castrer l'humanité et à la ravaler à une misérable chinoiserie. – *Et c'est cela qu'on a essayé de faire !… C'est cela même qu'on a appelé morale…* C'est en ce sens que Zarathoustra nomme les bons, tantôt « les derniers hommes », tantôt le « commencement de la fin » ; surtout, il les ressent *comme l'espèce d'hommes la plus nuisible*, car ils imposent leur existence au prix de la *vérité* aussi bien qu'au prix de l'*avenir*.

> « Les bons – ils ne peuvent créer, ils sont toujours le commencement de la fin –
>
> – ils crucifient celui qui grave de nouvelles valeurs sur de nouvelles tables, ils sacrifient l'avenir à leur profit, ils crucifient tout avenir des hommes !
>
> Les bons – ils furent toujours le commencement de la fin.
>
> Et, quelque mal que puissent faire les calomniateurs du monde, le mal des bons est le plus nuisible des maux. »

5

Zarathoustra, le premier psychologue des bons, est – par conséquent – ami des méchants. Si un homme du type de la *décadence** s'est hissé au rang du type

suprême, cela n'a pu arriver qu'au prix du type opposé, de l'homme du type fort et viable. Si la bête de troupeau rayonne dans la splendeur de la plus pure vertu, c'est que l'homme d'exception est ravalé au rang de mauvais. Si le mensonge à tout prix revendique pour son optique le mot « vérité », c'est que l'homme vraiment véridique doit se retrouver sous les noms les plus abjects. Zarathoustra ne laisse ici planer aucun doute : il dit que c'est la connaissance des bons, des « meilleurs » qui a, justement, suscité son horreur de l'homme en général ; c'est *cette* répugnance-là qui lui a donné des ailes « pour planer dans les futurs lointains », – il ne dissimule pas que *son* type d'homme à lui, type relativement surhumain, est justement surhumain en comparaison avec les *bons*, et que les bons et les justes traiteraient son surhumain de *diable*…

> « Vous, hommes supérieurs qu'ont rencontrés mes yeux, voici le doute que vous m'inspirez et mon rire secret : je devine que vous appelleriez mon surhumain – diable !
>
> Vous êtes si étrangers dans votre âme à la grandeur que le surhumain pour vous serait effroyable dans sa bonté… »

C'est à cet endroit et nulle part ailleurs qu'il faut commencer pour saisir ce que *veut* Zarathoustra : l'espèce d'homme qu'il conçoit conçoit la réalité *comme elle est* : elle est assez forte pour cela –, elle ne lui reste pas étrangère ni éloignée d'elle, elle est *cette réalité même*, elle contient elle aussi en soi ce qu'a cette réalité d'effroyable et de douteux, car *c'est par là seulement que l'homme peut avoir de la grandeur*…

6

– Mais c'est dans un autre sens aussi que j'ai choisi le mot d'*immoraliste* comme signe distinctif, comme signe honorifique à mon usage ; je suis fier d'avoir ce mot qui me fait trancher sur toute l'humanité. Personne encore n'a éprouvé la morale *chrétienne* comme *au-dessous* de soi : cela impliquait une hauteur, une vision des lointains, une profondeur et une abyssalité jusqu'à présent tout à fait inouïes. La morale chrétienne a jusqu'à présent été la Circé de tous les penseurs, – ils étaient ses serviteurs. – Qui, avant moi, est monté dans les cavernes dont émane l'exhalaison empoisonnée de cette espèce d'idéal – *la calomnie du monde* ! – ? Qui a même seulement osé pressentir le *fait* que ce sont des cavernes ? Qui, avant moi, parmi les philosophes, était au juste *psychologue*

et non pas plutôt le contraire, « escroc supérieur », « idéaliste » ? Avant moi, il n'y avait pas du tout de psychologie. – Être en l'espèce le premier peut être une malédiction, c'est en tout cas un destin : *car on est aussi le premier à mépriser…* Mon danger, c'est le *dégoût* de l'homme…

7

M'a-t-on compris ? – Ce qui me sépare, ce qui me met à part de tout le reste de l'humanité, c'est d'avoir *découvert* la morale chrétienne. Aussi avais-je besoin d'un mot qui contînt le sens d'une provocation adressée à chacun. N'avoir pas ouvert les yeux plus tôt est selon moi la plus grande malpropreté que l'humanité ait sur la conscience, car c'est le fait de s'abuser soi-même devenu instinct, la volonté foncière de *ne pas* voir la causalité, la réalité quelles qu'elles soient, un faux-monnayage *in psychologicis* poussé jusqu'au crime. L'aveuglement devant le christianisme est le *crime par excellence** – le crime *contre la vie…* Les millénaires, les peuples, les premiers et les derniers, les philosophes et les vieilles femmes – à l'exception de cinq ou six moments de l'histoire, moi-même constituant le septième – se valent tous sur ce point. Le chrétien était jusqu'à présent *le* type même de l'« être moral », un *curiosum* sans pareil – et *en tant* qu'« être moral », plus absurde, plus menteur, plus vaniteux, plus frivole, *plus nuisible à lui-même* que le plus grand contempteur de l'humanité ne l'aurait même jamais pu imaginer. La morale chrétienne – la forme la plus pernicieuse de la volonté de mensonge, la vraie Circé de l'humanité : cela même qui l'a *corrompue*. Ce n'est *pas* l'erreur en tant qu'erreur qui m'épouvante à ce spectacle, ce n'est pas le manque millénaire de « bonne volonté », de discipline, d'honnêteté, d'audace dans le domaine de l'esprit qui se trahit dans sa victoire : – c'est le manque de nature, l'état de fait absolument effroyable que la contre-nature même a reçu les suprêmes honneurs en tant que morale et est restée suspendue au-dessus de l'humanité comme loi, comme impératif catégorique !… Se méprendre à ce degré, *non pas* comme individu, *non pas* comme peuple, mais comme humanité !… Qu'on ait enseigné à mépriser les instincts fondamentaux de la vie ; que l'on ait *forgé le mensonge* d'une « âme », d'un « esprit » pour faire honte au corps ; que l'on ait enseigné à ressentir comme quelque chose d'impur la condition première de la vie, la sexualité ; que l'on cherche le principe mauvais dans la condition la plus radicalement nécessaire pour prospérer, dans l'égoïsme *strict* (– le mot est déjà une calomnie ! –) ; qu'inversement, dans le signe typique du déclin et des

contradictions de l'instinct, dans l'« altruisme », dans la perte du centre de gravité, dans la « dépersonnalisation » et « l'amour du prochain » (– maladie du prochain !), on voie la valeur *supérieure*, que dis-je ! *la valeur en soi !…* Comment ! l'humanité même serait-elle en *décadence** ? l'a toujours été ? – ce qui est sûr, c'est qu'on ne lui a jamais enseigné comme valeurs supérieures que des valeurs de *décadence**. La morale de « désintéressement » est la morale de déclin *par excellence**, le fait « je suis en train de périr » traduit dans l'impératif : « Vous devez tous périr » – et *pas seulement* en impératif !… La seule morale qu'on a enseignée jusqu'à présent, la morale du désintéressement, traduit une volonté d'en finir, elle *nie* radicalement le fond même de la vie. – Resterait à ce point l'éventualité que ce ne soit pas l'humanité qui se trouve en dégénérescence, mais seulement cette espèce parasite d'hommes, celle du *prêtre* qui, avec la morale, s'est érigée à la force du mensonge en arbitre de ses valeurs, – qui a deviné dans la morale chrétienne son moyen *de puissance…* Et en fait, telle est ma vision des choses : les maîtres, les guides de l'humanité, tous des théologiens, ont tous été aussi des *décadents** : *de là* le retournement de toutes les valeurs en valeurs hostiles à la vie, *de là* la morale… *Définition de la morale* : la morale – l'idiosyncrasie de *décadents**, avec l'intention cachée de *se venger de la vie – et cela*, avec succès. Je tiens beaucoup à *cette* définition-*là*. –

8

– M'a-t-on compris ? Dans ce que je viens de dire, il n'y a pas un mot que je n'aurais déjà dit il y a cinq ans par la bouche de Zarathoustra. – La *mise à découvert* de la morale chrétienne est un événement qui n'a pas son pareil, une véritable catastrophe. Qui fait là-dessus la lumière est une *force majeure**, un destin, – il brise l'histoire de l'humanité en deux morceaux. On vit *avant* lui, on vit *après* lui… L'éclair de la vérité a justement frappé ce qui se tenait le plus haut : celui qui comprend *ce qui* a été là anéanti peut regarder s'il lui reste rien dans les mains. Tout ce qui jusqu'à présent s'appelait « vérité » est reconnu comme la forme la plus nuisible, la plus perfide, la plus souterraine de mensonge ; le prétexte sacré d'« améliorer » l'humanité reconnu comme la ruse pour pomper le sang de la vie, l'anémier. La morale comme *vampirisme…* Qui met à découvert la morale a du même coup mis à découvert la non-valeur de toutes les valeurs auxquelles on croit ou a cru ; il ne voit, dans les types d'hommes les plus vénérés, voire canonisés, plus rien de vénérable, il y voit l'espèce la plus néfaste d'avortons, néfastes *parce qu'ils fascinaient…* L'idée de

« Dieu » inventée pour servir d'antithèse à la vie, – en elle, tout ce qu'il y a de nuisible, d'empoisonné, de calomniateur, toute l'hostilité mortelle contre la vie synthétisée en une épouvantable unité ! L'idée d'« au-delà », de « vrai monde » inventée pour dévaluer le *seul* monde qui existe – pour ne laisser à notre réalité terrestre aucun but, aucune raison, aucune tâche de reste ! L'idée d'« âme », d'« esprit » et finalement d'« immortalité de l'âme » inventée pour mépriser le corps, pour le rendre malade – « saint » –, pour opposer au contraire une affreuse insouciance à toutes les choses qui méritent le sérieux dans la vie, la question de l'alimentation, du logement, du régime intellectuel, du traitement des malades, de la propreté, de la météorologie. Au lieu de la santé, le « salut de l'âme » – j'entends une *folie circulaire** intermédiaire entre les convulsions de la pénitence et l'hystérie du salut ! L'idée de « péché » inventée avec l'instrument de torture idoine, l'idée de « volonté libre », afin de déconcerter les instincts, afin de muer la défiance à l'égard des instincts en seconde nature ! Dans l'idée du « désintéressé », de « celui qui renonce à soi », le véritable signe distinctif de la *décadence**, l'*attirance* pour le nuisible, l'*incapacité* à trouver son intérêt, l'autodestruction transformée en signe de la valeur, en « devoir », en « sainteté », en « divin » dans l'homme. Enfin, – c'est le plus effroyable – dans l'idée de l'homme *bon*, le parti pris pour tout ce qui est faible, malade, raté, souffrant de soi, de *tout ce qui doit périr* –, la loi de la *sélection* rayée, un idéal fabriqué à partir de l'opposition à l'homme fier et réussi, à l'homme affirmateur, à l'homme sûr d'un avenir, garant de l'avenir… Et on a cru à tout cela, *sous le nom de morale* ! – *Écrasez l'infâme** ! – –

9

– M'a-t-on compris ? – *Dionysos contre le Crucifié*…

NIETZSCHE CONTRE WAGNER

Pièces à conviction
d'un psychologue

AVANT-PROPOS

Les chapitres qui suivent sont tous une sélection, très précautionneuse, de mes écrits plus anciens – certains remontent même à 1877 –, ici ou là éventuellement précisés, mais surtout abrégés. Lus à la suite, ils ne laisseront subsister aucun doute ni sur Richard Wagner ni sur moi : nous sommes des antipodes. On y saisira encore autre chose : par exemple que c'est là un *essai** pour psychologues, mais *certes pas* pour Allemands… J'ai mes lecteurs partout, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Copenhague et à Stockholm, à Paris, à New York – je ne les ai *certes pas* dans le pays plat de l'Europe, l'Allemagne… Et j'aurais peut-être aussi un mot à dire à l'oreille de messieurs les Italiens, que *j'aime* autant que je les… *Quousque tandem*, Crispi… *Triple alliance** : avec le « *Reich* » un peuple intelligent ne peut jamais faire qu'une *mésalliance**…

FRIEDRICH NIETZSCHE.
Turin, Noël 1888.

OÙ J’ADMIRE

Je crois que souvent les artistes ignorent le meilleur de leurs capacités : ils sont trop vaniteux pour les connaître. Leur esprit se concentre sur quelque chose de plus altier que ne le paraissent ces petites plantes qui, fraîches, rares et belles, savent pousser sur leur terrain avec une réelle perfection. Ce qu’il y a finalement de bon dans leur propre jardin et leur propre vigne, ils l’évaluent superficiellement, et l’amour et la perspicacité ne vont pas chez eux de pair. Voici un musicien qui, plus qu’aucun de ses pareils, est passé maître dans l’art de trouver les accents qui sortent du royaume des âmes souffrantes, opprimées, martyrisées, et de faire parler jusqu’aux misères muettes. Nul ne l’égale dans les teintes de fin d’automne, dans le bonheur indiciblement émouvant d’une dernière, d’une toute dernière, d’une trop courte jouissance, il connaît la tonalité qui convient à ces minuits de l’âme secrets et inquiétants où cause et effet semblent avoir été déboîtés, où à chaque instant quelque chose peut naître « du néant ». Mieux que quiconque, il puise tout au fond du bonheur humain et pour ainsi dire au fond de la coupe vidée où les gouttes les plus âcres et les plus répugnantes se sont à la fin du compte mêlées aux plus douces. Il connaît cette façon qu’a l’âme de se traîner, fatiguée, lorsqu’elle ne sait plus ni bondir ni voler, ni même marcher ; il a le regard effarouché de la douleur cachée, de la compréhension qui ne console pas, des adieux sans aveu ; oui, Orphée de toutes les misères secrètes, il est indépassable, et c’est grâce à lui, le premier, que l’art s’est augmenté de ce qui jusque-là apparaissait inexprimable et même indigne de l’art – les révoltes cyniques, par exemple, dont seul le comble de la souffrance est capable, ainsi que bien des indiscernables et microscopiques moments de l’âme, pour ainsi dire les écailles de sa nature amphibie –, oui, il est le *maître* de l’infiniment petit. Mais il *refuse* de l’être ! Son caractère préfère plutôt les vastes

panneaux et les audacieuses fresques murales !… Il lui échappe que son esprit possède un autre goût, un autre penchant – une *optique* opposée – et qu'il aime par-dessus tout se blottir dans les recoins des maisons écroulées : c'est là, caché, et caché à lui-même, qu'il peint ses vrais chefs-d'œuvre, qui sont tous trop brefs, souvent pas plus d'une mesure, – c'est là qu'il commence à devenir vraiment bon, grand et parfait, peut-être là seulement. – Wagner est quelqu'un qui a profondément souffert – c'est là sa supériorité sur le reste des musiciens. – J'admire Wagner partout où c'est *lui-même* qu'il met en musique. –

OÙ JE FAIS DES OBJECTIONS

Cela ne veut pas dire que je tienne cette musique pour saine, et surtout pas, justement, quand elle parle de Wagner. Mes objections contre la musique de Wagner sont des objections physiologiques : pourquoi se mettre encore à les déguiser sous des formules esthétiques ? L'esthétique n'est en vérité rien d'autre qu'une physiologie appliquée. Pour moi, le « fait », mon « *petit fait vrai** », c'est que je ne respire plus facilement dès que cette musique se met à agir sur moi ; qu'aussitôt mon pied lui en veut et se révolte contre elle : il a besoin de la mesure, de danse, de marche – même le jeune empereur d'Allemagne ne pourrait marcher au pas au son de la « marche de l'Empereur » de Wagner –, il exige de la musique avant tout les ravissements qu'on trouve à *bien* avancer, à *bien* marcher, à *bien* danser. Mais est-ce que mon estomac ne proteste pas lui aussi ? mon cœur ? ma circulation sanguine ? est-ce que mes entrailles n'en sont pas affligées ? Est-ce que je ne m'enroue pas à mon insu ?… Pour écouter Wagner, j'ai besoin de pastilles Géraudel… Et je me pose la question : que *veut* donc de la musique mon corps tout entier ? *Car* il n'y a pas d'âme… C'est, je crois, son *allégement* : comme si toutes les fonctions animales devaient être accélérées par des rythmes légers, hardis, turbulents, sûrs d'eux-mêmes ; comme si l'airain et le plomb de la vie devaient oublier leur pesanteur grâce à l'or, la tendresse et l'onctuosité des mélodies. Ma mélancolie veut se reposer dans les cachettes et les abîmes de la *perfection* : voilà pourquoi j'ai besoin de la musique. Mais Wagner rend malade. – Que m'importe à *moi* le théâtre ? que m'importent les crampes de ses « extases » morales où le peuple – et qui n'est pas « peuple » ! – trouve son compte ! Que m'importent les tours de passe-passe et poses du comédien ! – On le voit, je suis foncièrement antithéâtral, j'ai au fond de l'âme contre le théâtre, cet *art de masse par excellence**, le mépris profond qu'éprouve

aujourd'hui tout artiste à son endroit. *Succès* au théâtre – avec cela on dégringole dans mon estime, perdu à tout jamais ; *insuccès* – là je dresse l'oreille et je me mets à considérer… Mais Wagner au contraire, à côté du Wagner qui a composé la musique la plus solitaire qu'il y ait, était encore foncièrement homme de théâtre et comédien, le mimomane le plus exalté qu'il y ait peut-être jamais eu, *même comme musicien.*… Et, soit dit en passant, si la théorie de Wagner était que « le drame est la fin, la musique n'est jamais que le moyen » –, sa *pratique* a été, au contraire, du début à la fin, que « l'attitude est la fin, le drame, ainsi que la musique, n'est jamais que son moyen ». La musique comme moyen d'explicitation, de renforcement, d'intériorisation des poses dramatiques et de la soumission aux sens de l'acteur ; et le drame wagnérien qu'une occasion de mainte attitude intéressante ! – Wagner, à côté de tous les autres instincts, avait les instincts de *commandement* d'un grand acteur, en tout et partout : et, comme je l'ai déjà dit, également comme musicien. – Un jour, j'expliquais cela, non sans peine, à un wagnérien *pur sang**, – clarté et wagnériens ! passons. Il y avait des raisons d'ajouter encore : « Soyez donc un peu plus honnêtes avec vous-mêmes ! nous ne sommes pas à Bayreuth. À Bayreuth, on n'est respectable qu'en tant que masse, comme individu on ment, on se ment à soi-même. On se laisse soi-même chez soi en allant à Bayreuth, on renonce au droit de parler et de choisir, à son goût, même à la bravoure qu'on peut exercer envers Dieu et le monde chez soi entre quatre murs. Personne n'apporte au théâtre le sens le plus aigu de son art, encore moins lorsqu'on est artiste qui travaille pour le théâtre, – la solitude fait défaut, la perfection ne supporte jamais de témoins… Au théâtre on devient peuple, troupeau, femme, pharisien, bétail électoral, patron d'église, idiot – *wagnérien* : c'est là que la conscience la plus personnelle se soumet au charme niveleur du grand nombre, c'est là que règne le prochain, c'est là qu'on *devient* prochain… »

WAGNER, DANGER

1

L’intention que poursuit la musique moderne dans ce qu’on appelle maintenant d’un terme très fort mais peu clair, « mélodie infinie », peut s’éclairer d’une comparaison : on entre dans la mer, on perd pied peu à peu tant qu’à la fin on se laisse aller à la merci des éléments : il faut *nager*. Dans la musique ancienne il fallait, dans le mouvement rythmique, plus vif et plus lent, gracieux, solennel ou ardent, faire tout autre chose : *danser*. La mesure nécessaire en l’occurrence, le respect de degrés déterminés de temps et de force de valeur égale, exigeaient de l’âme de l’auditeur une *pondération* constante, – c’est sur le contraste de ce courant d’air frais et du souffle échauffé de l’exaltation que reposait le charme de toute *bonne* musique. – Richard Wagner a voulu une autre espèce de mouvement, – il a mis sens dessus dessous les conditions physiologiques de la musique antérieure. Nager, planer – non plus marcher ni danser… Voilà qui exprime peut-être l’élément décisif. .. La « mélodie infinie » *veut* justement briser toute régularité de temps et de force, elle s’en gausse même parfois, – elle trouve sa richesse d’invention justement dans ce qui, pour une oreille ancienne, est hérésie et blasphème rythmiques. L’imitation, la prédominance d’un tel goût susciterait pour la musique un danger immense absolument inimaginable – la complète dégénérescence du sentiment rythmique, le *chaos* au lieu du rythme… Le danger est à son comble lorsqu’une telle musique s’appuie toujours plus étroitement sur un art de comédien et de poses théâtrales qu’aucune loi de la plastique ne vient maîtriser, un art qui veut l’*effet*, c’est tout… L’*espressivo* à tout prix et la musique servante, esclave de

l’attitude – *là, c’est la fin de tout…*

2

Comment ? Serait-ce vraiment que la première vertu d’une exécution, comme semblent maintenant le croire les artistes de l’exécution musicale, est d’atteindre à tout prix un *haut-relief** que l’on ne puisse plus surpasser ? N’est-ce pas, par exemple, appliqué à Mozart, le vrai péché contre l’esprit de Mozart, l’esprit de belle humeur, exalté, délicat, amoureux de Mozart, qui par bonheur, n’était pas allemand et dont le sérieux est un sérieux d’or et de bienveillance et *pas du tout* le sérieux d’un brave bourgeois allemand… Pour ne rien dire du sérieux du « convive de pierre »… Mais vous pensez que *toute* musique est musique du « convive de pierre », – que *toute* musique doit sortir du mur et secouer l’auditeur jusqu’aux entrailles ?… que, d’après vous, c’est seulement ainsi qu’*agit* la musique ! – Et *sur qui* agit-elle alors ? *Sur* une chose sur laquelle un artiste *de qualité* se doit de ne jamais agir, – sur la masse ! sur les immatures ! sur les blasés ! sur les maladifs ! sur les idiots ! sur les *wagnériens* !…

UNE MUSIQUE SANS AVENIR

De tous les arts qui parviennent à pousser sur le sol d'une culture déterminée, la musique est la dernière de toutes les plantes à faire son apparition, peut-être parce qu'elle est le plus intimement personnel des arts et donc arrive le plus tard – à l'automne et quand se fane la culture dont elle fait partie. C'est seulement dans l'art des maîtres néerlandais que l'âme du Moyen Âge chrétien a trouvé ses derniers accents, – son architecture musicale est la sœur cadette, mais légitime et d'égale naissance, du gothique. Ce n'est que dans la musique de Hàndel que résonna ce qu'il y avait de meilleur dans l'âme de Luther et de ses proches, le caractère juif-héroique qui donna à la Réforme un caractère de grandeur – l'Ancien Testament devenu musique, et *pas du tout* le Nouveau. C'est seulement Mozart qui rendit le siècle de Louis XIV et l'art de Racine et de Claude Lorrain en or *sonnant* ; c'est seulement dans la musique de Beethoven et de Rossini que s'est chanté enfin le dix-huitième siècle, le siècle de l'exaltation, des idéaux brisés et du bonheur *fugitif*. Toute musique vraie, toute musique originale est chant du cygne. – Peut-être que notre dernière musique, quels que soient sa domination et son despotisme, n'a encore qu'un bref laps de temps devant soi ; car elle a jailli d'une culture dont le sol s'est rapidement enfoncé – d'une culture bientôt *engloutie*. Un certain catholicisme du sentiment et un désir de je ne sais quelle nature ou monstruosité prétendue « nationale » d'attachement au pays natal constituent ses présupposés. L'appropriation par Wagner des légendes et chansons anciennes dans lesquelles le préjugé des érudits avait enseigné à voir quelque chose de germanique *par excellence** – aujourd'hui nous en rions –, la reviviscence de ces monstres scandinaves avec une soif de ravissements de sensualité et de désensualisation – cette façon qu'a Wagner de prendre et de donner en ce qui concerne les sujets, les figures, les passions et les nerfs,

exprime aussi clairement l'esprit de sa musique, à supposer qu'elle-même, comme toute musique, ne sache pas parler d'elle-même sans équivoque : car la musique est femme… On ne saurait se laisser induire là-dessus en erreur par le fait qu'actuellement nous vivons justement la réaction *à l'intérieur* de la réaction. Le siècle des guerres nationales, du martyre ultramontain, tout ce caractère d'*entracte* qui caractérise la situation de l'Europe pourrait effectivement contribuer à la gloire soudaine d'un art comme celui de Wagner, sans pour autant lui garantir un *avenir*. Les Allemands eux-mêmes n'ont point d'avenir…

NOUS AUTRES ANTIPODES

On se souvient peut-être, au moins parmi mes amis, qu'au début je me suis jeté sur ce monde moderne muni de quelques erreurs et surestimations, et en tout cas comme quelqu'un plein d'*espoir*. J'entendais – qui sait du fait de quelles expériences personnelles ? le pessimisme du dix-neuvième siècle comme symptôme d'une force supérieure de pensée, d'une plénitude plus victorieuse de vie que celles qu'exprimait la philosophie de Hume, de Kant, de Hegel, – je tenais la connaissance *tragique* pour le plus beau luxe de notre civilisation, pour sa façon de gaspiller la plus coûteuse, la plus noble et la plus dangereuse et néanmoins, en raison de son opulence, pour le luxe qu'elle *pouvait se permettre*. De même, j'interprétais la musique de Wagner comme l'expression d'une puissance dionysiaque de l'âme, je croyais entendre en elle le tremblement de terre qui donne enfin jour à une force primordiale de tout temps refoulée, qui ignore superbement si tout ce qui s'appelle aujourd'hui civilisation ne va pas vaciller. On voit ce que je méconnaissais, on voit également de quoi je *créditais* Wagner et Schopenhauer – de moi… Tout art, toute philosophie peuvent être considérés comme remèdes et secours de la vie ascendante et de la vie déclinante : ils supposent toujours souffrances et souffrants. Or il y a deux sortes de souffrants, d'une part, ceux qui souffrent de la surabondance de vie, qui veulent un art dionysiaque et même une vision et une vue tragiques sur la vie, – et, ensuite, ceux qui souffrent d'*appauvrissement* de la vie, ceux qui réclament de l'art et de la philosophie la paix, le calme, la mer étale, *ou bien* au contraire l'ivresse, les convulsions, l'engourdissement, la vengeance sur la vie même – la plus voluptueuse espèce d'ivresse pour de tels appauvris !… Ce qui correspond au double besoin de ceux-ci, c'est aussi bien Wagner que Schopenhauer – ils nient la vie, ils la calomnient, et par là ils sont mes antipodes. – Le plus riche en

plénitude de vie, le dieu et l'homme dionysiaque, peut s'accorder non seulement le spectacle du terrible et du douteux, mais aussi l'action terrible elle-même et ce luxe de destruction, de décomposition, de négation, – chez lui le mal, l'absurde et le laid paraissent pour ainsi dire permis, comme cela paraît permis dans la nature, par suite d'un surplus de forces procréatrices et restauratrices –, elle qui peut faire de tout désert un pays d'abondance fertile. Inversement, l'homme le plus souffrant, le plus pauvre en vie aurait surtout besoin de la douceur, de tranquillité et de bonté – ce qu'on appelle aujourd'hui sentiment d'humanité – dans la pensée aussi bien que dans l'action, et, si possible, d'un dieu qui soit véritablement un dieu pour malades, un *Sauveur*, besoin également de la logique, de l'intelligibilité conceptuelle de l'existence même pour les idiots – les « esprits libres » typiques, comme les idéalistes et les « belles âmes », sont tous des *décadents** – bref, besoin d'une certaine intimité chaude et rassurante qui restreint et enferme dans un horizon optimiste, qui permet l'*abêtissement*… C'est ainsi que, progressivement, j'ai appris à comprendre Épicure, antithèse d'un Grec dionysiaque, et également le chrétien, qui en fait n'est qu'une espèce d'épicurien et se conforme à son « la foi rend heureux », principe de l'hédonisme, *aussi loin que possible* – c'est-à-dire jusqu'à outrepasser toute probité intellectuelle… Si j'ai quelque avantage sur tous les psychologues, cela tient au fait que j'ai une vision plus aiguë concernant cette espèce extrêmement difficile et captieuse de *conclusion rétrospective*, qui fait commettre le maximum de fautes – la conclusion qui remonte de l'œuvre à l'auteur, de l'action à l'agent, de l'idéal à celui à qui elle est *nécessaire*, du mode de pensée et d'évaluation au *besoin* qui le commande par-derrière. – À l'égard des artistes de toute espèce, je me sers désormais de cette distinction fondamentale : est-ce en l'occurrence la *haine* contre la vie ou le *surplus* de vie qui est devenu créateur ? Dans Goethe, par exemple, c'est le surplus qui est devenu créateur, dans Flaubert, c'est la haine ; Flaubert, réédition de Pascal, mais comme artiste, avec au principe ce jugement d'instinct : « Flaubert est toujours haïssable, l'homme n'est rien, *l'œuvre est tout** »… Il se torturait, quand il composait, tout à fait comme Pascal se torturait quand il pensait – ils avaient tous deux des sentiments non égoïstes… « L'abnégation » – le principe de la *décadence**, la volonté d'en finir en art aussi bien qu'en morale. –

OÙ RANGER WAGNER

La France est, encore maintenant, le haut lieu de la civilisation la plus intellectuelle et la plus raffinée d'Europe et la *grande* école du goût : mais il faut savoir trouver cette « France du goût ». La *Norddeutsche Zeitung*, par exemple, ou le public dont elle est l'organe, voit dans les Français des « barbares », – personnellement, je situe le continent *noir* où l'on devrait affranchir « les esclaves » du côté des Allemands du Nord… Ceux qui appartiennent à cette France-là se tiennent bien cachés : ils peuvent être un quarteron, en qui elle s'incarne parfaitement, et au surplus peut-être sont-ce des hommes qui ne sont pas plantés solidement sur leurs jambes, pour une part des fatalistes, des hommes sinistres, des malades, pour une part des enfants gâtés et des hommes maniérés, qui ont pour *ambition* d'être maniérés, – mais ils ont en leur possession tout ce qu'il reste désormais d'élevé et de délicat dans le monde. Dans cette France de l'esprit qui est aussi la France du pessimisme, Schopenhauer est aujourd'hui déjà plus chez lui qu'il ne l'a jamais été en Allemagne ; son œuvre maîtresse déjà traduite deux fois, la deuxième fois remarquablement, de sorte que je préfère désormais lire Schopenhauer en français (– il a été un *accident* parmi les Allemands, comme je suis moi-même un pareil accident – les Allemands n'ont pas avancé les doigts pour nous saisir, ils n'ont même pas de doigts, ils n'ont que des pattes). Pour ne rien dire de Heinrich Heine, – *l'adorable Heine**, dit-on à Paris –, qui est passé dans la chair et le sang des plus profonds et des plus expressifs des poètes lyriques de France. Que pourraient faire les bovidés allemands des *délicatesses** d'une telle nature ! – Pour ce qui concerne enfin Wagner : on saisit avec les mains, peut-être pas avec les poings, que Paris est le *terrain* véritable qui convient à Wagner : plus la musique française se conformera aux besoins de l'« *âme moderne** », plus elle wagnérisera, – elle le

fait déjà assez maintenant. – On ne saurait sur ce point se laisser induire en erreur par Wagner lui-même – ce fut une réelle vilenie de la part de Wagner que de railler Paris à l'agonie en 1871… En Allemagne Wagner n'est quand même qu'un malentendu : qui serait plus incapable de comprendre quelque chose à Wagner que par exemple le jeune Kaiser ? – Le fait n'en reste pas moins certain, pour tout connaisseur du mouvement de la civilisation européenne, que le romantisme français et Richard Wagner sont très intimement liés. Tous sont dominés jusqu'aux yeux et aux oreilles par la littérature –, pour la plupart eux-mêmes écrivains, poètes, intermédiaires et entremêleurs des sens et des arts, tous fanatiques de l'*expression*, grands découvreurs dans le domaine du sublime, ainsi que du laid et de l'horrible, découvreurs encore plus grands dans l'effet, dans la mise en scène, dans l'art de l'étalage, tous doués de talents dépassant de loin leur génie –, des *virtuoses* de bout en bout, avec des accès secrets à tout ce qui séduit, ensorcelle, contraint, bouleverse, ennemis-nés de la logique et de la ligne droite, assoiffés d'étrange, d'exotique, de monstrueux, de tous les opiats des sens et de l'entendement. En somme une espèce d'artistes osés et téméraires, magnifiques et violents, volant très haut et élevant très haut, qui durent d'abord les premiers enseigner à *leur* siècle – c'est le siècle de la *masse* – la notion d'« artiste ». Mais *malades*…

WAGNER, APÔTRE DE LA CHASTETÉ

1

– Est-ce encore allemand ?

C’est de cœurs allemands que viendraient ces suffocantes criailleries ?

Est-ce propre au corps allemand de se lacérer soi-même ainsi ?

Allemandes, ces mains écartées de prêtre,

Cette excitation des sens par les senteurs d’encens, Et allemands ces précipitations, ces hésitations et ces titubements, Ces suavissimes balancements de ding-dong ?

Ces œillades de nonne, ces tintinnabulantes cloches pour l’ave, Tous ces ravissements supercélestes au ciel ?…

Est-ce encore allemand ?

Réfléchissez-y ! Vous êtes encore à la porte…

Car ce que vous entendez, c’est Rome, – *la foi de Rome sans ses paroles* !

2

Entre la sensualité et la chasteté, il n’y a pas nécessairement opposition ; tout bon mariage, toute véritable liaison amoureuse dépasse cette opposition. Mais dans le cas où celle-ci existe réellement, elle n’a heureusement pas besoin, tant s’en faut, d’être tragique. Cela pourrait au moins être le cas pour tous les mortels bien réussis et de bonne composition, qui sont bien loin de mettre d’emblée au nombre des arguments contre l’existence leur instable équilibre entre l’ange et la

*petite bête**, – les plus fins et les plus clairvoyants, tel Hafiz, tel Goethe, y ont même vu un attrait de plus… De telles antithèses sont justement ce qui séduit en faveur de l'existence… D'autre part, il n'est que trop évident que, lorsqu'une fois les infortunés animaux de Circé sont amenés à adorer la chasteté, ils n'y verront et n'y adoreront que son opposé – oh ! avec quels grognements et zèle tragiques ! on peut l'imaginer –, cette opposition douloureuse et parfaitement superflue que Richard Wagner, à la fin de sa vie, a encore voulu indiscutablement mettre en musique et porter à la scène. *Pourquoi donc ?* pourrait-on raisonnablement demander.

3

On ne saurait certes pour autant éviter la question de savoir que lui importait véritablement cette masculine (hélas ! si efféminée) « simplesse rustique », ce pauvre diable et gars de la nature qu'il a fini par faire catholique par des moyens si captieux – eh quoi ? Parsifal était-il donc pris *sérieusement ?* Qu'on se soit en effet *moqué* de lui, je ne le contesterai pas le moins du monde, ni non plus Gottfried Keller… Car on pourrait souhaiter que le *Parsifal* de Wagner soit conçu dans le sens de la belle humeur, pour ainsi dire comme un finale ou un drame satyrique par lequel l'auteur tragique Wagner a voulu dûment et d'une manière digne de lui prendre congé de nous, ainsi que de lui-même et surtout *de la tragédie*, c'est-à-dire avec un excès de suprême et espiègle parodie du tragique même, de tout l'effroyable sérieux terrestre, de l'effroyable tourment terrestre d'auparavant, de la forme *la plus stupide*, enfin surmontée, de contre-nature qu'implique l'idéal ascétique. *Parsifal* est vraiment *par excellence** un sujet d'opérette… Est-ce que le *Parsifal* de Wagner est son rire sous cape de supériorité sur lui-même, le triomphe de son ultime liberté suprême d'artiste, de son par-delà d'artiste – Wagner, celui qui sait *rire* de lui-même ?…. On pourrait, comme je viens de le dire, le souhaiter : car que serait Parsifal *pris au sérieux ?* A-t-on vraiment besoin de voir en lui (comme on en a fait état devant moi) « le produit d'une haine devenue frénétique de la connaissance, de l'esprit et de la sensualité » ? une malédiction des sens et de l'esprit dans une même *haine* et d'un même souffle ? une apostasie et une conversion à des idéaux chrétiens-morbides et obscurantistes ? Et même finalement une négation de soi-même, une rature de soi-même de la part d'un artiste qui jusque-là avait été à la recherche du contraire, de la spiritualisation et de la sensualisation suprêmes de son art ? Et pas seulement de son art, mais aussi de sa vie ? Qu'on se rappelle avec quel

enthousiasme Wagner jadis a marché sur les traces du philosophe Feuerbach. La formule de Feuerbach sur la « saine sensualité » – dans les années trente et quarante elle retentit aux oreilles de Wagner comme de beaucoup d'Allemands – ils s'intitulaient les *Jeunes* Allemands – comme la formule rédemptrice. A-t-il finalement *changé d'avis* sur ce point ? Car il semble au moins qu'il avait à la fin la volonté de *changer d'avis* sur ce point ?… Est-ce que la *haine de la vie* l'a chez lui emporté, comme chez Flaubert ?… Car *Parsifal* est une œuvre de la sournoiserie, de la rancune, de l'empoisonnement secret contre les conditions de la vie, une œuvre *mauvaise*. – La prédication de la chasteté demeure une incitation à la contre-nature : je méprise quiconque n'éprouve pas *Parsifal* comme un attentat aux mœurs.

COMMENT JE ME SUIS DÉFAIT DE WAGNER

1

C’est dès l’été 1876, en pleine période du premier festival que j’ai, pour moi-même, pris congé de Wagner. Je ne supporte rien d’équivoque ; depuis qu’il était en Allemagne, Wagner s’abaissait progressivement à tout ce que je méprise – même à l’antisémitisme… Il était alors en fait grand temps de prendre congé : aussitôt j’en eus la preuve. Richard Wagner, apparemment le plus victorieux, en vérité un *décadent** désespéré tombé en pourriture, s’effondra soudain, impuissant et brisé, au pied de la croix chrétienne… Est-ce qu’aucun Allemand alors n’a eu pour cet effroyable spectacle d’yeux pour voir et de compassion dans la conscience ? Ai-je été le seul à – *souffrir* pour lui ? – Suffit, cet événement me fournit comme un éclair de lumière sur le lieu que j’avais quitté, – ainsi que ce frisson rétrospectif qu’éprouve quiconque est passé à son insu au travers d’un énorme danger. Comme je continuais seul mon chemin, je tremblais ; peu de temps après, je tombai malade, et plus que malade, *las*, – las de l’incessante déception sur tout ce qui nous reste, à nous autres hommes modernes, pour l’enthousiasme, de la déception sur la force, le travail, l’espérance, la jeunesse, l’amour *dilapidés* partout, las de dégoût devant tout le mensonge et le ramollissement de la conscience morale qui ici, une fois encore, avait remporté la victoire sur l’un des plus audacieux ; las enfin, et ce n’était pas le moindre sujet de lassitude, du tourment d’une impitoyable méfiance – d’être désormais condamné à me défier plus profondément, à mépriser plus profondément, à être plus profondément *seul* que jamais auparavant. Car je

n’avais jamais eu personne d’autre que Richard Wagner… J’ai toujours été *condamné* aux Allemands…

2

Solitaire désormais et me défiant gravement de moi-même, je pris alors parti, non sans rage contenue, *contre* moi-même et *pour* tout ce qui justement me faisait mal et m’était rude : c’est ainsi que j’ai retrouvé le chemin de cet audacieux pessimisme qui est le contraire de tout mensonge idéaliste et, également, il me semble, le chemin de *moi-même*, – de *ma* tâche à *moi*… Ce quelque chose de caché et de despotique pour lequel longtemps nous n’avons pas de mot jusqu’à ce qu’enfin il s’avère être notre tâche, – ce tyran en nous exerce de terribles représailles à chaque tentative que nous faisons pour lui échapper ou nous esquiver, à chaque décision prématurée, à chaque assimilation avec ceux qui ne sont pas du même rang, à toute activité, si respectable soit-elle, qui nous détourne de notre objet essentiel, – voire pour toute vertu qui pourrait nous protéger contre la dureté de notre responsabilité la plus personnelle. C’est la maladie qui constitue la réponse chaque fois que nous voulons douter de notre droit à *notre tâche*, quand nous nous mettons à nous rendre, d’une quelconque façon, les choses plus faciles. Voilà qui est aussi étrange que terrible ! Ce sont nos *allégements* que nous devons expier le plus durement ! Et si, à la suite de cela, nous voulons *revenir* à la santé, nous n’avons plus le choix : il faut nous charger *plus lourdement* que nous n’étions d’abord chargés…

LE PSYCHOLOGUE PREND LA PAROLE

1

Plus un psychologue, un psychologue-né, un imparable psychologue et devin des âmes se tourne vers les cas et les hommes d'élite, plus grandit le danger qu'il suffoque de pitié. Il a *besoin* de dureté et de belle humeur plus qu'aucun autre. Car la corruption, le naufrage des hommes supérieurs est la règle : il est effroyable d'avoir une telle règle sans cesse devant les yeux. Le supplice multiple du psychologue qui a découvert ce naufrage, qui d'abord un jour et ensuite *presque* sans cesse découvre, d'un bout à l'autre de l'histoire tout entière, ce « cas désespéré » intime de tout homme supérieur, cet éternel « trop tard ! » dans tous les sens du mot, – cela peut devenir un jour la cause de sa propre *corruption*… On trouvera chez presque chaque psychologue une perfide prédilection pour la fréquentation d'hommes terre-à-terre et bien équilibrés ; il trahit par là qu'il a toujours besoin d'une cicatrisation, qu'il lui faut une espèce d'esquive et d'oubli loin de ce que ses intuitions, ses dissections, son *métier* ont imposé à sa conscience. La crainte de sa mémoire lui est trop personnelle. Le jugement d'autrui le trouve souvent muet, il écoute, le visage impassible, comment on révère, on admire, on aime, on transfigure là où lui a *regardé* –, ou bien encore il dissimule son mutisme en approuvant expressément une opinion de premier plan. Peut-être le paradoxe de sa situation confine-t-il à l'horrible en ce que, là où il a appris la grande *pitié* avec le *grand mépris*, les « gens cultivés » apprennent quant à eux la grande vénération… Le *succès* a toujours été le plus grand des menteurs – et l'*œuvre*, l'*action* sont aussi des succès… Le grand homme d'État, le conquérant, l'explorateur sont travestis, dissimulés dans leurs

créations jusqu'à être méconnaissables ; l'œuvre, celle de l'artiste, du philosophe ne fait qu'inventer celui qui l'a créée, celui qui *doit* la créer… Les « grands hommes », tels qu'on les vénère, ne sont que de méchantes petites fictions rajoutées là-dessus, – dans le monde des valeurs historiques, ce qui *domine*, c'est le faux-monnayage…

2

– Ces grands poètes, par exemple, ces Byron, Musset, Poe, Leopardi, Kleist, Gogol – je n'ose citer de noms plus grands encore, mais je les ai à l'esprit –, tels qu'ils sont, tels qu'il leur faut être : des hommes de l'instant, sensuels, absurdes, multiples, légers et imprévisibles dans la défiance et la confiance ; doués d'âmes qui doivent habituellement dissimuler quelque fêlure ; se vengeant souvent par leurs œuvres d'une souillure, cherchant souvent par leurs envols l'oubli d'une mémoire trop fidèle, idéalistes à cause de la proximité du bourbier – quel supplice sont ces grands artistes et en général ces hommes qu'on dit supérieurs dès qu'on les a devinés !… Nous sommes tous intercesseurs en faveur de la médiocrité. .. On conçoit que la femme, voyante extra-lucide dans le monde de la souffrance et aussi serviable et secourable malheureusement bien au-delà de ses forces, éprouve justement pour *eux* les élans de pitié sans limites que la foule, surtout la foule qui *vénère*, surcharge d'interprétations indiscrètes et complaisantes… Cette pitié s'illusionne régulièrement sur sa force : la femme voudrait croire que l'amour est *tout-puissant*, – c'est sa *superstition* à elle. Hélas ! celui qui connaît les cœurs devine combien est pauvre, impuissant, présomptueux et godiche l'amour même le meilleur, le plus profond – combien il *détruit* plus encore qu'il ne sauve…

3

Le dégoût et la morgue intellectuels de tout homme qui a beaucoup souffert, – la profondeur de la souffrance détermine presque le rang hiérarchique, – la certitude horrifiante, dont il est tout imprégné et teinté, d'en *savoir plus*, grâce à sa souffrance, que les plus avisés et les plus sages n'en pourraient savoir, d'avoir été connu et chez soi dans de nombreux mondes lointains et atroces dont « vous, vous ne savez rien »…, cette morgue intellectuelle muette, cette fierté de l'élu de

la connaissance, de l'« initié », presque de la victime, a besoin de toutes sortes de déguisements pour se protéger du contact de mains indiscrètes et compatissantes et en général de tout ce qui n'est pas son égal par la douleur. La profonde souffrance rend grand seigneur ; elle isole. – Une des formes les plus subtiles de déguisement est l'épicurisme et une certaine audace du goût portée dorénavant jusqu'à l'ostentation, qui prend la souffrance avec légèreté et se défend contre ce qui est triste et profond. Il y a des « hommes de belle humeur » qui se servent de la belle humeur parce qu'elle leur sert à se faire mal comprendre, – ils *veulent* se faire mal comprendre. Il y a des « esprits scientifiques » qui se servent de la science parce qu'elle confère une apparence de belle humeur et que la scientificité fait conclure que l'homme est superficiel – ils *veulent* induire à une conclusion fausse… Il y a d'insolents libres esprits qui voudraient cacher et nier qu'ils sont au fond d'incurables cœurs brisés – c'est le cas de Hamlet : et alors la bouffonnerie même peut être le masque d'un funeste savoir *trop certain*. –

ÉPILOGUE

1

Je me suis souvent demandé si je n'étais pas beaucoup plus redevable aux années difficiles de ma vie qu'à n'importe quelles autres. Ainsi que me l'enseigne ma nature très personnelle, tout inéluctable, vu de haut et au sens d'une économie *générale*, se confond avec l'utile en soi, – on ne doit pas seulement le porter, on doit aussi l'aimer… *Amor fati* : c'est ma nature très personnelle. – Et en ce qui concerne mon long état valétudinaire, ne lui dois-je pas incomparablement plus qu'à ma santé ? Je lui dois une santé *supérieure*, une santé telle qu'elle se renforce de ce qui ne la tue pas ! *Je lui dois aussi ma philosophie.…* Seule la grande douleur est l'ultime libérateur de l'esprit, en tant que maître du *grand soupçon*, qui nous détrompe, nous dé-mystifie vraiment et remet les choses dernières à leur vraie place, l'*avant-dernière.…* Seule la grande douleur, cette longue, lente douleur qui nous fait rôtir pour ainsi dire à un feu de bois vert, qui prend son temps –, nous contraint, nous autres philosophes, à accéder à notre ultime profondeur et à nous défaire de toute confiance, de toute bonhomie, de tout camouflage, de toute édulcoration, de toute demi-mesure où nous avions placé autrefois notre humanité. Je doute qu'une telle souffrance nous « améliore » : mais je sais qu'elle nous *rend plus profonds.…* Soit que nous apprenions à lui opposer notre fierté, notre dérision, notre force de volonté et que nous faisions comme l'Indien qui, si cruellement torturé qu'il soit, se tient pour dédommagé aux dépens de son tortionnaire par la méchanceté de sa langue ; soit que nous nous retirions de la souffrance dans ce néant, dans la capitulation, l'oubli de soi, l'effacement de soi muets, rigides et sourds : l'on sort de tels

longs et dangereux exercices de la maîtrise de soi devenu un autre homme, pourvu de quelques interrogations *supplémentaires*, – surtout avec la volonté de poser désormais davantage de questions, plus profondes, plus sévères, plus dures, plus méchantes, plus silencieuses qu'on n'en a jusque-là posé sur terre… La confiance en la vie s'en est allée, la vie même est devenue un *problème*. – Qu'on n'aille certes pas croire que l'on soit devenu du coup nécessairement quelqu'un de sombre et un oiseau sinistre ! Même l'amour de la vie est encore possible, – on l'aime *autrement*, voilà tout… C'est l'amour pour une femme qui nous inspire des doutes…

2

Le plus singulier, c'est ceci : on a, après cela, un autre goût – un *second* goût. De tels abîmes, et même de l'abîme du *grand soupçon* on revient né de nouveau, ayant fait peau neuve, plus chatouilleux, plus méchant, avec un goût plus fin pour la joie, avec une langue délicate pour toutes les bonnes choses, avec des sens plus enjoués, avec une deuxième dangereuse innocence dans la joie, à la fois plus enfantin et cent fois plus raffiné qu'on ne l'avait été autrefois.

Oh ! comme vous répugne alors la jouissance, la jouissance grossière, sourde et terne, comme l'entendent pour leur part les jouisseurs, nos « gens cultivés », nos riches et nos dirigeants ! Avec quelle méchanceté nous écoutons désormais les gros flonflons de la grande foire d'attraction au milieu desquels l'homme cultivé et le citadin des grandes villes se font violer par l'art, le livre et la musique pour atteindre les « jouissances spirituelles », avec l'aide des « boissons spiritueuses » ! Comme les clameurs de passion du théâtre nous cassent les oreilles, comme nous sont devenus étrangers toute l'agitation et le tohu-bohu romantiques des sens qu'affectionne la populace cultivée avec ses aspirations au sublime, à l'amphigouri, à l'ampoulé ! Non, si nous, qui sommes guéris, avons besoin d'un art, c'est d'un art tout *autre* – d'un art moqueur, léger, fugace, serein comme les dieux, d'un divin artifice, qui, comme une pure flamme, entre flamboyant dans un ciel sans nuages ! Surtout : un art pour artistes, *pour les seuls artistes* ! Nous nous entendrons mieux après cela sur la seule chose nécessaire pour y arriver, la belle humeur, *toute espèce* de belle humeur, mes amis !… Il y a quelques choses que nous ne savons maintenant que trop bien, nous qui avons le savoir : oh ! comme nous apprenons désormais à bien oublier, à bien refuser-de-savoir, en tant qu'artistes !…. Et pour ce qui concerne notre avenir : on aura du mal à nous retrouver sur les traces de ces adolescents

égyptiens qui, la nuit, font des temples des lieux d'insécurité, étreignent les statues et veulent absolument dévoiler, découvrir, mettre en pleine lumière ce que l'on tient à bon droit caché. Non, ce mauvais goût, cette volonté de vérité, de « vérité à tout prix », cette folie d'adolescent dans l'amour pour la vérité – nous en sommes dégoûtés : nous sommes pour cela trop expérimentés, trop sérieux, trop enjoués, trop échaudés, trop *profonds*… Nous ne croyons plus que la vérité demeure vérité quand on lui retire ses *voiles*, – nous n'avons que trop vécu pour y croire… C'est pour nous une question de tact de ne plus voir tout à nu, de ne pas être toujours de la partie, de ne pas vouloir tout comprendre et tout « savoir ». Tout *comprendre – c'est tout mépriser**… « Est-il vrai que le bon Dieu voit tout ? », demandait une fillette à sa mère : « ah ! mais je trouve cela indécent » – avis aux philosophes !… On devrait mieux respecter la *pudeur* avec laquelle la nature s'est cachée derrière des énigmes et de multicolores incertitudes. Peut-être la vérité est-elle une femme, qui est fondée à *ne pas laisser voir son fondement ?*… Peut-être son nom est-il, pour parler grec, *Baubô*… Ah ! ces Grecs ! ils savaient *vivre* ! Pour cela, il faut, bravement, s'en tenir à la surface, au pli, à l'épiderme, adorer l'apparence, croire aux formes, aux sons, aux mots, à tout l'*Olympe de l'apparence !* Ces Grecs étaient superficiels – *par profondeur*… Et n'en revenons-nous pas là, nous autres casse-cou de l'esprit, qui avons escaladé le sommet le plus haut et le plus dangereux de la pensée contemporaine et, de là-haut, avons jeté le regard autour de nous, et de là avons *jeté le regard vers le bas ?* Ne sommes-nous pas aussi en cela – des Grecs ? Adorateurs des formes, des sons, des mots ? Et par là même – des *artistes* ?…

BIOGRAPHIE

Nous nous limiterons ici aux indications biographiques essentielles permettant de situer les grandes étapes de la carrière intellectuelle de Nietzsche, en renvoyant pour le reste à la somme constituée par l'ouvrage de C.P. Janz (*Nietzsche, biographie*, 3 vol., Paris, Gallimard, 1984-1985) et aux documents eux-mêmes, à commencer par la correspondance de Nietzsche. Bien que la majorité des témoignages de ses amis ou connaissances demeurent malheureusement inédits en français, le lecteur francophone peut désormais lire le document de première importance que constituent les *Souvenirs sur Nietzsche* rédigés par Franz Overbeck (Paris, Allia, 1999).

Rappelons enfin que la réflexion autobiographique recouvre pour Nietzsche des enjeux strictement philosophiques plutôt que « biographiques » au sens courant – qu'elle lui fournit avant tout l'occasion d'exposer sa problématique selon un angle nouveau : c'est dans cette perspective qu'on lira attentivement *Ecce Homo* pour voir comment lui-même choisit de présenter les expériences fondamentales de sa vie et leur interprétation sous forme de problèmes.

Friedrich Wilhelm Nietzsche naît le 15 octobre 1844 à Röcken, près de Leipzig ; il est issu d'une lignée de pasteurs luthériens – son père est le pasteur de Röcken. Nul document ne permet, semble-t-il, d'attester clairement l'ascendance polonaise et aristocratique que Nietzsche revendiquera de manière polémique dans les dernières années de sa vie intellectuelle (voir à ce sujet, par exemple, le paragraphe 12 de *Par-delà bien et mal*).

1846 : Naissance d'Elisabeth, la sœur de Nietzsche, en juillet.

1849 : Mort de son père en juillet.

1850 : La mère de Nietzsche s'installe avec son fils et sa fille à Naumburg.

1858-1864 : Études au collège de Pforta, où il acquiert une solide instruction classique et rédige ses premiers textes. Rencontre avec Paul Deussen, future sommité de l'école indianiste allemande – et futur éditeur des œuvres de Schopenhauer. Nietzsche lui rendra hommage de manière appuyée dans la *Généalogie de la morale*. Deux livres de Deussen joueront un rôle important pour la réflexion de Nietzsche : *Le Système du vedānta*, publié à Leipzig en 1883, ainsi que la traduction du *Commentaire de Sankara aux Brahma-sütra*, texte fondamental du vedānta non dualiste (publiée en 1887). Penseur de la culture, et comme tel hostile à tout repli aveugle dans l'aire européenne (ou occidentale), Nietzsche témoignera vite d'un intérêt marqué pour la pensée indienne, paradigme culturel qui joue un certain rôle dès *La Naissance de la tragédie*.

1864-1865 : Études à l'université de Bonn, d'abord en théologie, dont Nietzsche se détourne rapidement, puis dans ce qui restera sa voie professionnelle jusqu'à ce qu'il interrompe son enseignement, la philologie classique.

1865-1869 : Études de philologie classique à l'université de Leipzig, sous la direction de Ritschl. Nietzsche publie plusieurs travaux philologiques dans le *Rheinisches Museum*, consacrés en particulier aux sources de Diogène Laërce et à Théognis de Mégare (que l'on verra resurgir dans la *Généalogie de la morale* en tant que porte-parole de l'aristocratie grecque).

1865 : Découverte de Schopenhauer et lecture de son texte majeur, *Le Monde comme volonté et comme représentation* (qui avait été publié en 1819). Schopenhauer est mort en 1860.
C'est à cette époque que Nietzsche aurait contracté la syphilis, source probable de l'effondrement de 1889.

1868 : Wagner fait représenter *Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg*. Première rencontre entre Nietzsche et Wagner.

1869 : Les travaux philologiques de Nietzsche sont remarqués ; il est appelé comme professeur de philologie classique à Bâle, alors qu'il ne possède pas encore le titre de docteur. Ce début de carrière spectaculaire ne lui vaudra pas que des amitiés ; sans doute jouera-t-il pour une part dans la réception de *La Naissance de la tragédie*.
Conférence inaugurale sur *Homère et la philologie classique*.
À Bâle, Nietzsche fait la connaissance de deux personnages très importants

pour la suite de sa carrière intellectuelle :
– Jacob Burckhardt, tout d'abord, historien, et avant tout historien de la culture, auteur, entre autres, des *Considérations sur l'histoire universelle de La Civilisation de la Renaissance en Italie*, et dont les cours sur la culture grecque – que Nietzsche suit pour une part et dont il se fera transmettre le texte sous forme de notes – seront publiés par la suite sous le titre *Griechische Kulturgeschichte* ; à deux reprises en l'espace de quelques pages, dans Le *Crépuscule des idoles*, Nietzsche décernera les plus vifs éloges â son ami et ancien collègue de Bâle, le seul historien à avoir remarqué l'importance du phénomène dionysiaque chez les Grecs.
– Franz Overbeck, spécialiste du christianisme des origines et des premiers siècles. C'est très vraisemblablement à Overbeck que Nietzsche doit une bonne part de son information sur le christianisme primitif. Visite à Richard Wagner, installé dans sa villa de Tribschen, non loin de Lu cerne.

1870-1871 : À l'occasion de la guerre franco-prussienne, Nietzsche demande son congé pour servir dans une unité sanitaire. Il contracte une maladie sérieuse, et rentre en Suisse pour sa convalescence.
La victoire allemande puis l'unification et ses conséquences, notamment la tendance qui se répand à voir dans la suprématie militaire l'indice de la supériorité d'une civilisation sur une autre, ne tarderont pas à susciter chez Nietzsche la prise de conscience d'un problème : dans quel sens évolue la civilisation européenne, allemande en particulier ? « Une grande victoire est un grand danger », écrira-t-il bientôt dans la première des *Considérations inactuelles*. On voit qu'il n'est pas jusqu'aux circonstances historiques qui ne viennent alimenter la réflexion de Nietzsche sur le problème qui sera le sien en propre, et constituera la toile de fond de son premier ouvrage : celui du sens et de la valeur de la culture.

1872 : Premiers résultats de sa réflexion sur les Grecs ; publication de son premier texte philosophique, *La Naissance de la tragédie à partir de l'esprit de la musique*, avec une dédicace à Richard Wagner.
Le livre suscite une très vive polémique dans le monde universitaire : Nietzsche subit notamment les attaques violentes d'Ulrich von Wilamowitz-Môllendorf, alors âgé de vingt-trois ans, célébré plus tard comme le « prince des philologues », le spécialiste par excellence des études grecques. Ce dernier publie un pamphlet intitulé *Philologie de l'avenir !*, qui constitue une attaque systématique de tout ce que contient *La Naissance de la tragédie*. Il est clair que Wilamowitz s'en prend à la fois au philologue (que Nietzsche, déjà, ne veut plus être) et au wagnérien, pour conclure en l'invitant à quitter

la chaire du haut de laquelle il est censé enseigner la science.
Double réplique du côté nietzschéen :
– celle de son ami Erwin Rohde tout d'abord, spécialiste de philologie grecque également, qui défend l'ouvrage de son ami dans une réponse à Wilamowitz intitulée *Afterphilologie* (sur le jeu de mots désobligeant que constitue ce titre, on se reportera à la biographie de C.P. Janz, *op. cit.*, p. 507, note 23) ;
– celle de Richard Wagner en personne, qui publie une lettre ouverte à Wilamowitz dans laquelle il souligne l'importance du geste créateur de Nietzsche : « actuellement, la philologie n'exerce aucune influence sur l'état général de la culture allemande. »
Significative de la surprise du monde universitaire est la réaction de l'ancien maître, Ritschl, qui note laconiquement dans son journal, après la lecture de *La Naissance de la tragédie* : « Spirituel délire ».
Wagner quitte Tribschen et s'installe à Bayreuth, où il pose la première pierre de son théâtre. Désormais Nietzsche ne cessera de s'éloigner de Wagner.
Conférences de Nietzsche : *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*.

1873-1876 : Deuxième série d'ouvrages, les *Considérations inactuelles* :
– août 1873 : *David Strauss, croyant et écrivain*.
– février 1874 : *De l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie*.
– octobre 1874 : *Schopenhauer éducateur*.
– juillet 1876 : *Richard Wagner à Bayreuth*.

1875 : Détérioration de l'état de santé de Nietzsche, qui suspend ses cours et commence une vie de voyages et d'errances qui ne cessera jusqu'en 1888. Autre événement intellectuel important : la découverte de Stendhal, qui exercera une influence profonde sur la réflexion nietzschéenne. Il faut remarquer que les influences majeures, à l'exception de Schopenhauer, ne sont pas des influences philosophiques mais celles d'un musicien, Wagner, d'un historien, Burckhardt, d'un écrivain, Stendhal (auxquelles il faudra ajouter, plus tard, celle de Dostoïevski). Nietzsche sera toujours parfaitement conscient du caractère unique et atypique de son expérience.

1876 : Rencontre avec Paul Rée, qui jouera un rôle certain dans la méditation nietzschéenne sur la morale. Rée publie *L'Origine des sentiments moraux*. Rencontre avec Heinrich Kôselitz (le futur « Peter Gast »).

1876-1877 : Nietzsche demande une année de congé pour raisons de santé. Il la

passera en Italie, à Sorrente principalement. Sans doute est-ce là la véritable découverte du Sud, dont on sait qu'elle jouera un rôle capital dans la problématique nietzschéenne : on relira par exemple le paragraphe 255 de *Par-delà bien et mal* afin de voir comment l'opposition du Nord et du Sud prend chez lui une signification philosophique par rapport à sa problématique propre.

1878 : Parution en mai de la première partie de *Humain, trop humain*, dédié à Voltaire, avec pour sous-titre : « Un livre pour esprits libres ». Rupture définitive avec Wagner qui triomphe en Allemagne. Nietzsche lui envoie son livre ; Wagner lui adresse au même moment la partition de *Parsifal* : on lira dans *Ecce Homo* le chapitre consacré à *Humain, trop humain*, paragraphes 2 et 5 en particulier.

1879 : Parution en mars des *Opinions et sentences mêlées*.
– novembre : *Le Voyageur et son ombre*. Ces deux textes seront recueillis sous le titre *Humain, trop humain II*.
Suspension définitive de sa charge d'enseignement pour raisons de santé. C'est le début de la vie de voyages, essentiellement en Italie, en Suisse et dans le sud de la France.

1881 : Séjour à Sils-Maria, en Haute-Engadine, puis à Gênes. Découvre *Carmen* de Bizet – voir la fin du paragraphe 254 de *Par-delà bien et mal*. Publication d'*Aurore*, « Pensées sur les préjugés moraux ».

1882 : – mars : *Idylles de Messine*.
– août : *Le gai savoir*.
Rencontre avec Lou Andréas-Salomé.

1883 : Écriture et publication d'*Ainsi parlait Zarathoustra* I (janvier) et II (juillet) : « Un livre pour tous et pour personne ».
Mort de Richard Wagner.

1884 : Parution de la troisième partie d'*Ainsi parlait Zarathoustra*.
Sa sœur épouse le Dr Bernhardt Fôrster, l'un des chefs du parti antisémite en Allemagne. Il est bon de lire à ce sujet la lettre qu'il lui adressera à la date du 26 décembre 1887 : « Personne ne me connaît assez ; et mon histoire de ces quinze dernières années est une énigme pour tout le monde. Nul de mes "amis" ne sait comment on me fait du bien ni comment on me fait du mal. […] C'est toi, mon pauvre lama, qui as fait une des plus grandes bêtises, et pour toi, et pour moi. Ton mariage avec un chef antisémite exprime pour toute ma façon d'être un éloignement qui m'emplit toujours de rancœur et de

mélancolie. […] Car, vois-tu bien, mon bon lama, c'est pour moi une question d'honneur que d'observer envers l'antisémitisme une attitude absolument nette et sans équivoque, savoir : celle de l'opposition, comme je le fais dans mes écrits. On m'a accablé dans les derniers temps de lettres et de feuilles antisémites ; ma répulsion pour ce parti (qui n'aimerait que trop se prévaloir de mon nom !) est aussi prononcée que possible, mais ma parenté avec Fôrster et le contrecoup de l'antisémitisme de Schmeitzner, mon ancien éditeur, ne cessent de faire croire aux adeptes de ce désagréable parti que je dois être un des leurs. Combien cela me nuit et m'a nui, tu ne peux pas t'en faire une idée. La presse allemande étouffe mes écrits sous le silence – et c'est depuis lors, dit Overbeck. Mon abstention éveille la méfiance de tous à l'endroit de mon caractère comme si je reniais en public une chose que je favorise en secret et je ne peux rien faire pour empêcher que les feuilles antisémites utilisent le nom de "Zarathoustra" : cette impuissance m'a déjà presque rendu malade plusieurs fois » (*Lettres choisies*, Paris, Gallimard, p. 267). Sur cette question, voir également la lettre du 29 mars 1887 à Théodor Fritsch, l'éditeur du *Courrier antisémite*.

1885 : Nouveaux voyages à Nice, Gênes, Turin, Rome.
Publication de la quatrième partie d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, à compte d'auteur.

1886 : Parution de *Par-delà bien et mal* (août), « Prélude à une philosophie de l'avenir ».
Rédaction du cinquième livre du *Gai savoir* et de préfaces destinées aux nouvelles éditions de ses anciens ouvrages (*La Naissance de la tragédie*, *Humain, trop humain I* et *II*, *Aurore*, *Le Gai Savoir*).
Découverte de Dostoïevski.

1887 : Parution de la *Généalogie de la morale*, « Pour compléter et éclairer *Par-delà bien et mal* ».
Réédition du *Gai Savoir*, avec le cinquième livre et la préface rédigés peu auparavant, ainsi que les *Chansons du Prince Vogelfrei*, que Nietzsche dira inspirées par la poésie provençale des troubadours.

1888 : Dernière année de la vie consciente de Nietzsche, caractérisée par une intense activité. Nietzsche publie *Le Cas Wagner, un problème pour musiciens*, puis achève la rédaction du *Crépuscule des idoles*, « ou comment philosopher à coups de marteau » – « œuvre de si peu de jours que je serais gêné d'en indiquer le nombre ».
Il rédige encore *L'Antéchrist* ainsi qu'*Ecce Homo*, qui tous deux ne seront

publiés que plus tard, et *Nietzsche contre Wagner*.

1889 : Premiers jours de janvier, l'effondrement de Turin. Nietzsche sombre dans une crise de démence ; il adresse à ses amis et connaissances les « billets de la folie », de courtes notes exaltées qu'il signe notamment du nom de Dionysos, ou encore du « Crucifié ».
Il sera ramené chez lui par son ami Franz Overbeck, et passera le restant de sa vie en clinique, puis auprès de sa sœur qui le recueillera et tentera de tirer parti de la gloire bientôt naissante de son frère, pour instituer une sorte de culte nietzschéen. S'agissant de l'attitude de sa sœur, « le lama », ainsi que Nietzsche se plaisait à la surnommer, que ce soit son comportement dans ces dernières années, son futur soutien au régime nazi, ou la falsification à laquelle elle s'est livrée sur les textes de son frère (confectionnant ce monument élevé à la malhonnêteté intellectuelle qu'est *La volonté de puissance*, autour duquel sauront se rassembler, pour longtemps, les plus implacables ennemis de la probité), il est important de garder à l'esprit le jugement de Nietzsche lui-même : « Quand je cherche mon plus exact opposé, l'incommensurable bassesse des instincts, je trouve toujours ma mère et ma sœur » (*Ecce Homo*, « Pourquoi je suis si sage », paragraphe 3). Durant toutes ces années, Nietzsche ne sortira plus d'une vie végétative.

1895 : Première publication de *L'Antéchrist*.

1897 : Mort de la mère de Nietzsche.

25 août 1900 : Nietzsche meurt à Weimar.

1906 : Première publication du texte d'*Ecce Homo*, dans une version largement expurgée par sa sœur (notamment des passages la concernant). Pour ce texte comme pour les textes posthumes, qui constituent plus de la moitié du volume de ce que Nietzsche a rédigé, il faudra attendre l'édition Colli-Montinari pour disposer enfin d'un texte fiable.

NOTES

1. Nietzsche. *Lettres choisies*, Paris, Gallimard, 1937, p. 241.

2. *La Naissance de la tragédie*, § 15.

3. *FP XII*, 2 [207]. Nous utilisons l'abréviation *FP* pour renvoyer aux *Fragments Posthumes*, en la faisant suivre du numéro du tome dans la version française de l'édition Colli-Montinari (Paris, Gallimard, 1968-1997). Sur cette déclaration, voir encore *Le Gai Savoir*, § 377.

4. *Le Crépuscule des idoles*, « Ce que les Allemands sont en train de perdre », § 6.

5. Sur ces questions, on se reportera notamment à la préface de l'ouvrage.

6. Voir par exemple le début du premier paragraphe : « Peut-être l'homme le plus nuisible est-il encore le plus utile, dans la perspective de la conservation de l'espèce ; car il entretient chez lui, ou bien, par son action, chez d'autres des pulsions sans lesquelles l'humanité serait depuis longtemps avachie ou aurait pourri. La haine, la joie prise au malheur d'autrui, la soif de rapine et de domination, et tout ce qu'on qualifie encore de méchant : cela fait partie de l'étonnante économie de la conservation de l'espèce, d'une économie à coup sûr coûteuse, prodigue, et dans l'ensemble extrêmement folle : – mais qui, *c'est un fait démontré*, a jusqu'à présent conservé notre espèce. »

7. On se reportera par exemple au paragraphe 54 qui expose cette identification de la réalité à l'apparence.

8. *FP XIII*, 9 [35]. Voir aussi le posthume suivant, qui déclare à propos des

religions nihilistes : « […] on peut les dire nihilistes, car elles ont toutes glorifié la notion antagoniste de la vie, le Néant, en tant que but, en tant que “Dieu” » *(FP XIV*, 14 [25]).

9. Selon la traduction suggérée par É. Blondel.

10. *Le Gai Savoir*, § 107.

11. *Le Gai Savoir*, § 85.

12. *FP XIV*, 16 [40].

13. Voir dans *Ecce Homo* le premier paragraphe du chapitre consacré à *Ainsi parlait Zarathoustra*, ainsi que la lettre à Peter Gast du 2 avril 1883.

14. Voir les remarques de Richard Roos dans sa contribution « Règles pour une lecture philologique de Nietzsche », in *Nietzsche aujourd’hui ?*, Paris, Union Générale d’Édition, 1973, t. 2, en particulier p. 310 sq.

15. Voir le titre du paragraphe 288.

16. *Ecce Homo*, « Pourquoi j’écris de si bons livres », § 4.

17. Voir *Le Crépuscule des idoles*, « Flâneries inactuelles », § 51.

18. Ainsi que l’indique le chapitre consacré à *La Généalogie de la morale* dans *Ecce Homo* (« Pourquoi j’écris de si bons livres ») : « Avant tout, il manquait un *contre-idéal – jusqu’à Zarathoustra* ».

19. *Ainsi parlait Zarathoustra*, Prologue, § 3.

20. « De l’homme supérieur », § 2.

21. *Ecce Homo*, « Pourquoi je suis un destin », § 5.

22. *Ainsi parlait Zarathoustra*, Prologue, § 4.

23. Lettre du 26 octobre 1886 au baron von Seydlitz, in *Lettres choisies*, p. 234.

24. *Ecce Homo*, « Pourquoi j’écris de si bons livres », *Par-delà bien et mal*, § 2.

25. C’est justement l’étude des pulsions et des instincts que Nietzsche désigne désormais du nom de « psychologie ». C’est en ce sens que nous l’utiliserons dans les lignes qui suivent.

26. *Par-delà bien et mal*, § 211.

27. À savoir *La Naissance de la tragédie*, les deux volumes d’*Humain, trop humain*, *Aurore*, et enfin *Le Gai Savoir*, auquel Nietzsche ajoute également un

cinquième livre ainsi que le cycle final de poèmes qu'il rassemble sous le titre de « Chansons du prince Vogelfrei » (dont le nom, rappelons-le, possède le sens de « hors-la-loi »).

28. Voir le paragraphe 6 de la préface à ce sujet.

29. Logique qui accorde notamment une grande importance au jeu du sentiment de puissance et du sentiment de plaisir.

30. Voir les deux articles de Richard Roos, « Les derniers écrits de Nietzsche et leur publication » (*Revue philosophique*, nº 146, 1956), et « Elisabeth Fôrster-Nietzsche ou la sœur abusive » (*Études germaniques*, 1956), ainsi que les articles de Mazzino Montinari traduits en français sous le titre « *La volonté de puissance* » *n'existe pas* (Paris, éd. de l'Éclat, 1996). Seule l'édition Colli-Montinari restitue de manière fiable ce que Nietzsche a réellement écrit (du moins ce qui en a été conservé) : elle est donc seule utilisable pour l'ensemble des fragments posthumes de Nietzsche.

31. « Les derniers écrits de Nietzsche et leur publication », *op. cit*, p. 271.

32. Voir *Lettres choisies*, p. 159.

33. *Ecce Homo*, « Pourquoi j'écris de si bons livres », « *Le Cas Wagner* », § 1.

34. *Le Cas Wagner*, Avant-propos.

35. *Le Cas Wagner*, Épilogue. Sur cette caractérisation, voir également *Le Crépuscule des idoles*, « Flâneries inactuelles », § 41.

36. Il faut citer notamment le nom de Georg Brandes, professeur à l'université de Copenhague, le premier à consacrer un cycle de conférences à la pensée de Nietzsche, et pour la France, celui d'Hippolyte Taine, qui avait déjà accueilli *Par-delà bien et mal* de manière élogieuse.

37. Sans doute est-ce à cette date qu'il faut rapporter l'anecdote du cheval de fiacre que Nietzsche aurait cherché à défendre contre les brutalités d'un cocher. Il faut toutefois prêter attention aux réserves émises par C.P. Janz (*Nietzsche. Biographie*, Paris, Gallimard, 1984-1985) au sujet de ce récit. Voir le tome 3 de cet ouvrage, p. 425.

38. Le lecteur soucieux d'information précise se reportera à la biographie de C.P. Janz, *op. cit.*, ainsi qu'à l'ouvrage d'E. F. Podach, *L'Effondrement de Nietzsche* (Paris, Gallimard, 1931), qui reproduit le matériel documentaire et les avis médicaux concernant la maladie de Nietzsche.

39. L’étude des falsifications opérées sur ce livre montre que l’adoucissement de la critique du christianisme était l’un des objectifs premiers de la sœur de Nietzsche. La déclaration de guerre de son frère n’était certes pas à son goût.

40. Voir notamment les paragraphes 3 et 4.

41. *L’Antéchrist*, § 39.

42. *Ecce Homo*, « Pourquoi je suis un destin », § 1.

43. Voir *Le Gai Savoir*, § 377.

44. *Lettres choisies*, p. 219.

45. REMARQUE. Ça été un vrai malheur pour l’esthétique que l’on ait toujours traduit le mot *drame* par « *action* ». Wagner n’est pas le seul à se tromper ici ; tout le monde est encore dans l’erreur ; même les philologues qui devraient être mieux renseignés. Le drame antique avait en vue de grandes *scènes pathétiques*, – il écartait précisément l’action (il la reléguait *avant* le commencement, ou *derrière* la scène). Le mot drame est d’origine dorienne : et dans le langage usuel des Doriens il signifie « événement », « histoire », les deux mots pris dans un sens hiératique. Le drame le plus ancien représentait la légende locale, « l’histoire sacrée » sur laquelle reposait l’institution du culte (– donc pas d’action, mais un événement : δραν en dorien ne signifie pas du tout « agir »).

46. REMARQUE. – Wagner est-il en somme un Allemand ? On a quelque raison de se le demander. Il est difficile de découvrir chez lui un seul trait allemand. Comme un grand assimilateur qu’il était, il a appris à imiter beaucoup de choses allemandes – voilà tout. Son caractère est même *en contradiction* avec tout ce qu’on avait là considéré comme allemand : pour ne pas parler de musicien allemand ! – Son père était un comédien qui s’appelait Geyer. Un Geyer (vautour) est déjà presque un Adler (aigle)… Ce qui a été mis en circulation jusqu’ici comme « Vie de Wagner » est *fable convenue*, sinon pis que cela. J’avoue ma méfiance à l’égard de tous les points que Wagner a été seul à avancer. Il n’avait pas assez de fierté pour dire des vérités sur lui-même, personne ne fut moins fier ; il demeura, tout à fait comme Victor Hugo, fidèle à lui-même, aussi pour ce qui touche sa biographie, – il demeura comédien.

47. REMARQUE. – Sur l’antagonisme entre la « morale *noble* » et la « morale *chrétienne* », ma *Généalogie de la Morale* donne les premiers enseignements : il n’y a peut-être pas de revirement plus décisif dans l’histoire de la connaissance religieuse et morale. Ce livre, qui me sert de pierre de touche à l’égard de mes pairs, a le bonheur de n’être accessible qu’aux esprits les plus élevés et les plus

sévères ; les *autres* manquent d’oreilles pour m’entendre. Il faut mettre sa passion dans des choses où personne ne la met aujourd’hui…

TABLE

Page de titre

Préface

LE GAI SAVOIR

- Préface à la seconde édition
- Plaisanterie, ruse et vengeance
- Premier livre
- Second livre
- Troisième livre
- Quatrième livre
- Cinquième livre
- Appendice

AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA

- PREMIÈRE PARTIE
  - Prologue de Zarathoustra
  - Le discours de Zarathoustra
    - Des trois métamorphoses
    - Des chaires de la vertu
    - De ceux de l’outre-monde
    - Des contempteurs du corps
    - Des passions de joie et de douleur
    - Du pâle criminel
    - Lire et écrire

L’arbre en montagne
Des prédicateurs de mort
De la guerre et des guerriers
De la nouvelle idole
Les mouches de la place publique
De la chasteté
De l’ami
Des mille et une fins
De l’amour du prochain
Des voies dit créateur
Des femmelettes jeunes et vieilles
La morsure de la vipère
De l’enfant et du mariage
De la libre mort
De la vertu qui donne

DEUXIÈME PARTIE

L’enfant au miroir
Aux îles Fortunées
Des miséricordieux
Des prêtres
Des vertueux
De la canaille
Des tarentules
Des sages illustres
Nocturne
Chanson à danser
Chant sépulcral
De la victoire sur soi
Des sublimes
Du pays de la culture
De l’immaculée connaissance
Des érudits
Des poètes
De grands événements
Le Prophète
De la rédemption
De la prudence avec les hommes
L’heure du suprême silence

TROISIÈME PARTIE

Le voyageur

De la vision et de l’énigme
De la béatitude involontaire
Avant l’aurore
De la vertu amoindrissante
Sur le mont des oliviers
De passer son chemin
Des renégats
Le retour au pays
Des trois maux
De l’esprit de pesanteur
Des tables anciennes et nouvelles
Le convalescent
De la grande nostalgie
La seconde chanson à danser
Les sept sceaux

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

L’offrande de miel
Le cri de détresse
Dialogue avec les Rois
La sangsue
L’Enchanteur
Hors service
Le plus hideux des hommes
Le mendiant volontaire
L’Ombre
Midi
La salutation
La Cène
De l’homme supérieur
Le Chant de la mélancolie
De la science
Chez les filles du désert
Le réveil
La fête de l’âne
La chanson ivre
Le signe

PAR-DELÀ BIEN ET MAL

Préface
1. Des préjugés des philosophes
2. L’esprit libre
3. La religiosité
4. Maximes et intermèdes
5. Éléments pour l’histoire naturelle de la morale
6. Nous, savants
7. Nos vertus
8. Peuples et patries
9. Qu’est-ce qui est noble ?
Depuis les cimes

POUR UNE GÉNÉALOGIE DE LA MORALE

Avant-propos
Premier traité
Deuxième traité
Troisième traité

LE CAS WAGNER

Avant-propos
Le Cas Wagner
Post-scriptum
Second post-scriptum
Épilogue

LE CRÉPUSCULE DES IDOLES

Avant-propos
Maximes et pointes
Le problème de Socrate
La « raison » dans la philosophie
Comment le « monde-vérité » devint enfin une fable
La morale en tant que manifestation contre nature
Les quatre grandes erreurs
Ceux qui veulent rendre l’humanité « meilleure »
Ce que les Allemands sont en train de perdre
Flâneries inactuelles
Ce que je dois aux anciens

Le marteau parle

L’ANTÉCHRIST

ECCE HOMO

Préface
Pourquoi je suis si sage
Pourquoi je suis si avisé
Pourquoi j’écris de si bons livres
La Naissance de la tragédie
Les Intempestives
Humain, trop humain
Aurore
Le Gai Savoir
Ainsi parlait Zarathoustra
Par-delà bien et mal
Généalogie de la morale
Crépuscule des idoles
Le Cas Wagner
Pourquoi je suis un destin

NIETZSCHE CONTRE WAGNER

Avant-propos
Où j’admire
Où je fais des objections
Wagner, danger
Une musique sans avenir
Nous autres antipodes
Où ranger Wagner
Wagner, apôtre de la chasteté
Comment je me suis défait de Wagner
Le psychologue prend la parole
Épilogue

BIOGRAPHIE

NOTES